



HAL
open science

**Un romantique en Anjou : Victor Pavie, auteur,
journaliste et éditeur. Vie, oeuvre et correspondance**
Guy Trigalot

► **To cite this version:**

Guy Trigalot. Un romantique en Anjou : Victor Pavie, auteur, journaliste et éditeur. Vie, oeuvre et correspondance. Littératures. Université d'Angers, 2012. Français. NNT : . tel-01004337

HAL Id: tel-01004337

<https://theses.hal.science/tel-01004337>

Submitted on 11 Jun 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Thèse de Doctorat

Guy Trigalot

*Mémoire présenté en vue de l'obtention
du grade de Docteur de l'Université d'Angers
Sous le label de l'Université Nantes Angers Le Mans*

*Discipline : Langue et littérature française
Spécialité : Littérature française
Laboratoire : CERIEC UPRES EA 922*

Soutenue le 19 décembre 2012

École doctorale : ED 496 - SCE

Thèse N°1276

**Un romantique en Anjou : Victor Pavie,
auteur, journaliste et éditeur.
Vie, œuvre et correspondance**

JURY

Rapporteurs : **M. Daniel COMPERE**, Maître de conférences, Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3
M. Jean-Marc HOVASSE, Directeur de recherches, CNRS

Examineur : **M. Alain NERY**, Professeur d'Université, Université d'Angers.

Directrice de Thèse : **Mme Anne-Simone DUFIEF**, Professeur d'Université, Directrice du CERIEC, Université d'Angers.

Guy Trigalot

*Mémoire présenté en vue de l'obtention
du grade de Docteur de l'Université d'Angers
Sous le label de l'Université Nantes Angers Le Mans*

Discipline : Langue et littérature française
Spécialité : Littérature française
Laboratoire : CERIEC UPRES EA 922

Soutenu le 19 décembre 2012

École doctorale : ED 496 - SCE

Thèse N° 1276

Un romantique en Anjou : Victor Pavie, auteur, journaliste et éditeur. Vie, œuvre et correspondance

JURY

Rapporteurs : **M. Daniel COMPERE**, Maître de conférences, Université Sorbonne Nouvelle, Paris 3
M. Jean-Marc HOVASSE, Directeur de recherches, CNRS

Examineur : **M. Alain NERY**, Professeur d'Université, Université d'Angers.

Directrice de Thèse : **Mme Anne-Simone DUFIEF**, Professeur d'Université, Directrice du CERIEC, Université d'Angers.

à mes parents

à mes maîtres

REMERCIEMENTS

L'homme est un être social ; sans les autres, il ne peut rien. Merci infiniment donc à :

- Fabienne, mon épouse, Yoko, ma fille et Yoïchi, mon fils pour leur patience, leur écoute et leur précieux soutien de tous les instants.
- Philippe et Masako Moine, à l'origine de ce défi, pour leur bienveillance et leur sagesse.
- Anne-Simone Dufief, pour son expertise, sa disponibilité et ses encouragements.
- Pascale Voisin, pour sa confiance, sa gentillesse et sa générosité.

Tous mes sincères remerciements également à :

Betje Black-Klier et Yves Pavie pour leur aide ; Michèle Berteaux, Monique et François Catta, Marc-Edouard Gautier, Philippe Gautret, Daniel Gruau, Catherine Lesueur, Marie-Laurence Marco, Anne Priou et Elisabeth Verry pour leur collaboration ; David Delafuys pour ses conseils informatiques ; Laure Boulerie pour sa bibliographie de voyage ; Marie-Laure et Benoît Blondet, Marielle De Stoppani, Maxime Pavie et Stéphane Pavie pour leurs autorisations.

Et merci à tous mes amis, si concernés :

Dominique et Pascal, Isabelle et Luc, Isabelle, François, Valentine, Pierre, Stéphanie, Bertrand, Loïc, Bernard M, Bernard P, Samuel, Mathieu, Jean-François, Denise et Claude.

Quel roman que ma vie !

Napoléon

INTRODUCTION

Avez-vous lu Victor Pavie ? La question en rappelle une autre, fort célèbre, posée en 1952 à l'occasion du cent-cinquantième anniversaire de la naissance de Victor Hugo, par Aragon qui voulait renouveler le regard posé jusque là sur l'illustre poète.¹ Notre modeste interrogation ne poursuit pas un tel objectif de refondation ; sans doute n'obtiendrait-elle pas, non plus, de réponses très fournies, tant Victor Pavie, Angevin romantique et auteur polygraphe, demeura dans la pénombre littéraire de son vivant et dans une obscurité plus totale ensuite. L'auteur n'éveille guère de souvenirs précis, même parmi ceux qui en ont pourtant déjà entendu parler. Effectivement, son nom n'apparaît qu'attaché à ceux de ses contemporains passés à la postérité, le plus souvent, comme auteur ou destinataire de leur correspondance. Pour le reste, bien peu savent ce qu'il a fait, encore moins ce qu'il a écrit.

Notre ambition est donc de réparer cet oubli, en rédigeant une biographie doublée d'une présentation de son œuvre. Nous avons adopté, en partie, le point de vue de Gustave Lanson : « L'histoire littéraire a pour objet la description des individualités. »². Le fondateur de l'étude des Lettres dans leur contexte historique et précurseur de la sociocritique estimait, en effet, que la vision trop technique de la littérature était un frein à son véritable entendement. Ni exclusivement beuvien dans son approche, ni systématiquement ennemi de l'analyse de texte, il prônait une synthèse au service de la compréhension ou plutôt de l'intuition de l'individualité humaine, qui nous a séduit :

Je ne veux point dire [...] qu'il faut revenir à la méthode de Sainte-Beuve et constituer une galerie de *portraits* ; mais que, tous les moyens de déterminer l'œuvre étant épuisés, une fois qu'on a rendu à la *race*, au *milieu*, au *moment*, ce qui leur appartient, une fois qu'on a considéré la continuité de l'évolution du genre, il reste souvent quelque chose que nulle de ces explications n'atteint, que nulle de ces causes ne détermine : et c'est précisément dans ce résidu indéterminé, inexpliqué, qu'est l'originalité supérieure de l'œuvre ; leur individualité littéraire. Et voilà pourquoi il faut commencer par appliquer rigoureusement toutes les

¹ Elle a également été reprise par Sylvie Delaigue-Moins pour son livre *Avez-vous lu George Sand ?*, Vendœuvres, éd. Lancosme-MultiMedia, 2004.

² Lanson Gustave, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1951, p VII.

méthodes de détermination ; les grandes œuvres sont celles que la doctrine de Taine ne dissout pas tout entière [...] ³

Même si nous ne comparons pas l'œuvre - mineure - de Pavie à celle des grands noms de la littérature du dix-neuvième siècle, et qu'elle peut même être décrite comme un reflet, un écho des ouvrages de ces géants littéraires, reprenant les thèmes usuels, parcourant les genres habituels, tout en contenant des maladresses de jeunesse, des erreurs de style, des limites d'inspiration, il nous a semblé que son étude nous livrerait quelques surprises, et nous conduirait surtout à mieux cerner un homme qui joua un rôle important dans le mouvement des idées, notamment celui de la propagation du romantisme. Dans le même temps, connaître, le plus précisément possible, sa vie, devint une nécessité pour comprendre les motivations qui habitèrent l'écrivain angevin, ainsi que les difficultés ou les réussites qui jalonnèrent son parcours. Bien que nous ayons opté pour le découpage classique « vie et œuvre », nous avons, sans cesse, cherché dans la biographie de Pavie des explications, des justifications éclairant ses écrits, et dans l'étude de son œuvre, des correspondances ou des contradictions avec son vécu. Le bénéfice de cette interaction « naturelle » avait déjà été exposé par Gérard Genette :

Dans son débat avec l'histoire littéraire, la critique moderne [...] s'est appliquée à séparer les notions d'*œuvre* et d'*auteur*, dans le dessein tactique fort compréhensible d'opposer la première à la seconde, responsable de tant d'excès [...]. On commence à percevoir aujourd'hui qu'elles ont partie liée, et que toute forme de critique est nécessairement prise dans le cercle de leur renvoi réciproque.⁴

La dualité stérile doit donc être dépassée, car porteuse d'exclusion ; « l'avenir des études littéraires est essentiellement dans l'échange et le va-et-vient nécessaire entre critique et poétique - dans la conscience et l'exercice de leur *complémentarité*. »⁵ déclarait encore Genette, en 1972. Le sous-titre d'un colloque tenu sur le sujet, il y a quelques années à Strasbourg : *Controverses et consensus*, nous rappelle néanmoins que la querelle couve toujours, davantage semble-t-il chez les tenants de la Nouvelle critique que chez ceux de l'Histoire littéraire. Luc Fraisse déclarait à ce sujet : « Le débat [...] serait entièrement à reprendre. Il a à peine eu lieu, voilà quarante ans, à coups de pamphlets contradictoires, de polémiques vives, à la suite de quoi les deux partis se sont tournés le dos pour ne jamais se rencontrer. »⁶. Il regrettait le refus de la plupart des défenseurs du nouveau courant - en

³ *Ibid.*, note 1 p VII.

⁴ Genette Gérard, *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972, p 10.

⁵ *Ibid.*, p 11.

⁶ Fraisse Luc, « Une théorie de l'histoire littéraire est-elle possible ? » in Actes du colloque *L'histoire littéraire à l'aube du XXI e siècle, controverses et consensus*, Strasbourg, PUF, 2005, p 10.

France du moins -, d'intervenir au colloque, assurant : « les théoriciens modernes de l'écriture et de la lecture auraient beaucoup à nous apprendre sur nos propres méthodes, s'ils acceptaient d'en faire un objet de spéculation. »⁷. Les travaux de Strasbourg ont eu le grand mérite de faire un point sur les méthodes de l'histoire littéraire, et sur son rayonnement à l'étranger. Ils démontrent, en tous cas, que cette approche de la littérature n'est ni désuète, ni erronée. Pour notre part, et afin de mener à bien la tâche entreprise de révéler un auteur oublié comme Victor Pavie, l'examen équitable des deux aspects de sa vie, tout autant méconnus, nous est apparu comme une évidence, ainsi que les allers-retours incessants entre l'un et l'autre qu'ils nous suggéraient.

Deux directions principales ont été explorées pour ce travail : le recensement et l'étude des sources primaires (correspondance, éditions originales et tirés à part de ses œuvres, manuscrits et revues, journaux et documents historiques,...) ; l'analyse des sources secondaires (articles, biographies et études). Concernant les premières, nous avons eu la chance de rencontrer plusieurs descendants de Victor Pavie qui nous ont permis de découvrir un grand nombre de lettres inédites, des éditions originales, des manuscrits rares (comme le *liber amicorum* de Pavie, dans lequel figurent les contributions de la fine fleur des arts et des lettres de la première moitié du dix-neuvième siècle), des tableaux et médaillons sculptés, des gravures et des objets intimes, etc. Leurs souvenirs familiaux, leurs témoignages nous ont éclairé et encouragé. Par ailleurs, les fonds et réserves de nombreuses institutions⁸ ont été examinés et nous ont livré plusieurs pièces significatives.

Pour les secondes sources, nous avons également recueilli un important corpus. Il nous a fallu, toutefois, veiller à conserver un certain recul ; les œuvres biographiques concernant Victor Pavie (livres, avant-propos, préfaces, articles ou notices) présentent, par exemple, trop souvent l'inconvénient d'être partiales, de par leur proximité temporelle et surtout affective avec l'objet de leur étude. Il s'agit le plus souvent d'hagiographies nécrologiques, écrites par Monseigneur Freppel (l'évêque dont il fut un paroissien et un collaborateur modèle), René Bazin, Anatole Langlois (le fils de son précepteur), Théodore Pavie (son frère), Joseph Chasle-Pavie et André Pavie (ses petits-fils), Paul Marty. La première de ces biographies plus ou moins longues a été rédigée l'année même de la mort de Victor Pavie, la dernière en 1909. Plusieurs écrivains évoquèrent encore la mémoire du poète angevin, mais seulement jusqu'en 1927. Autant dire que le recul historique permettant une critique distanciée a fait défaut à la plupart de ces biographes. Cinq ou six autres auteurs doivent

⁷ *Ibid.*, p 11.

⁸ Voir leur liste p 709.

toutefois être signalés, la plus notable étant l'arrière-petite-fille de Victor Pavie, Geneviève Chasle-Pavie dite « Chouan », qui a signé nombre d'articles sur son ancêtre, au cours du vingtième siècle. Mais là encore, le soupçon de parti pris ne peut être entièrement levé. La dimension partisane, de laquelle nous pouvons parfois exclure Léon Séché⁹, davantage polémiste, a donc constitué un obstacle à surmonter. Quant aux autres commentateurs, ce sont des auteurs qui citent Pavie de façon collatérale ou des rédacteurs de courtes notices et d'articles, tels Henry Jouin, et plus récemment : Pierre Grosclaude, Alain Chantreau, Élisabeth Verry, Monique Catta, Betje Black-Klier et Erwan Dalbine. Pour finir, on ne trouve que quelques pages, évoquant Pavie, dans les mémoires d'Alexandre Dumas, aucune dans celles de Victor Hugo dictées à son épouse. Victor Pavie n'est pas davantage cité par Théophile Gautier dans son *Histoire du romantisme* qui, pourtant, met en valeur de nombreux auteurs mineurs. Jean Bonnerot lui octroie quelques lignes - mais qui le cernent parfaitement - dans une note de son premier volume consacré à la correspondance de Sainte-Beuve¹⁰. Il faut ensuite attendre 1989 pour voir Claude Schopp mentionner l'auteur angevin, en note toujours, l'appelant « le sympathique et bien oublié Victor Pavie »¹¹. Quant à Sainte-Beuve, au fil des *Portraits littéraires (I)*, des *Portraits contemporains (V)* ou des *Nouveaux lundis (XIII)*, il a plusieurs fois cité le nom de son ami. La somme de documents disponibles nous autorise cependant à entreprendre cette double tâche de mémoire concernant la vie et l'œuvre du romantique Angevin.

Mais raconter le parcours d'un homme, commenter ses écrits, redonner ainsi vie à une existence depuis longtemps disparue, n'est-ce pas se prendre pour démiurge ? Risquer de substituer aux pensées et buts de l'auteur ses propres impressions et opinions, n'est-ce pas le plus grand obstacle que l'on peut rencontrer dans la poursuite d'un tel défi ? Comment percer le secret d'un cœur et d'une destinée ? Il conviendra donc d'être vigilant, de demeurer humble face à cette tâche impossible et de partir, le plus possible, des faits. Nous devons également prendre pour compagnes la prudence et la lucidité, autant que faire se peut, gardant à l'esprit ces mots de Mark Twain :

Quelle infime partie de la vie d'une personne sont ses actions et ses mots ! Sa véritable vie se déroule dans sa tête, et elle est la seule à la connaître. [...] Les biographies ne sont que

⁹ Léon Séché (1848-1915), écrivain, directeur des *Annales romantiques* et de la *Revue de la Renaissance*.

¹⁰ Après un bref rappel de son parcours parisien, Bonnerot déclare : « Modeste, il demeura loin de la gloire et du bruit dans sa maison d'Angers et fut entre tous les romantiques, séparés par la vie et les luttes, le seul lien qui ne se brisa jamais. » (Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. I, Stock, Paris, 1935, p 102.)

¹¹ Dumas Alexandre, *Mes mémoires*, t. II, Paris, Laffont, 1989, note 1 de la p 232, p 1087.

les vêtements et les boutons de l'homme - la biographie de l'homme lui-même ne peut jamais être écrite.¹²

Avec ces précautions en tête, le récit détaillé de la vie de Victor Pavie (1808-1886), permettra tout de même de mieux cerner sa personnalité, ses sources d'inspiration, ses influences ainsi que ses réalisations. Pour cela, il conviendra de récolter et de croiser les informations en provenance de toutes les sources disponibles, en en vérifiant la pertinence. L'observation de ses œuvres et de ses combats littéraires devrait ainsi mettre en lumière son degré de participation au mouvement romantique et au renouvellement de la littérature.

Nous nous sommes efforcé de rassembler toutes les productions de Pavie, publiées ou non, afin de réaliser un inventaire quasi-exhaustif de son œuvre et d'élaborer une classification satisfaisante. En effet, seuls cinquante-sept textes avaient été insérés dans les deux volumes des *Œuvres choisies* rassemblées par Théodore Pavie en 1887, et imprimées à Paris. Nos investigations ont abouti à répertorier soixante-seize autres écrits plus confidentiellement diffusés ou inédits et à en retrouver physiquement soixante-sept, ce qui double le nombre de textes mis à disposition. Nous présentons les tableaux correspondants dans la bibliographie.

Nous aborderons donc la publication de ses poésies, fantaisies, notes de voyage, essais, notices sur des auteurs comme Alphonse de Lamartine, Charles Nodier ou Alexandre Dumas père ainsi que ses critiques et articles dans la presse locale, sa production étant resituée dans le contexte de l'époque en la comparant aux genres alors émergents, et sa réception critique abordée. A ce sujet, la faible notoriété de Victor Pavie s'explique, en partie, par le caractère presque exclusivement local de son inspiration, par son éclectisme et par sa volonté de vivre en notable effacé au détriment de la poursuite d'une carrière littéraire plus tourbillonnante. Son style original avait néanmoins quelques adeptes : « Ses écrits, dont la plupart d'ailleurs ne sortaient guère d'un cercle de parents et d'intimes, charmaient et charment encore ses concitoyens »¹³ nous dit Anatole Langlois. Nous aurons l'occasion de décrire ce ton et cette manière d'écrire.

Le rayonnement de Pavie s'effectua donc essentiellement au sein de sa région, à travers ses activités intellectuelles à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, dont il fut un vice-président de grande longévité ou à la Société Linnéenne de Maine-et-Loire, comme

¹² Twain Mark, *Une histoire américaine*, Tristram, 2012, p 312-313.

¹³ Langlois Anatole, « Le chapelain du Cénacle de 1830 », *Le Correspondant* du 25 juillet 1887, p 277.

botaniste averti, et par le biais de ses responsabilités religieuses, notamment en tant que président de la Conférence de Saint-Vincent de Paul.

Il sera également fait état de son activité d'imprimeur, majeure pour la diffusion provinciale des idées et ouvrages de Victor Hugo, Sainte-Beuve, Lamartine, Nodier, Dumas entre autres, et de ses choix d'éditeur. Son rôle de pionnier aux côtés des plus grands sera ainsi souligné, notamment à travers la première édition, contre l'avis de la critique de son temps, des poèmes en prose du « *Gaspard de la nuit* » d'Aloysius Bertrand.

L'intérêt de cette étude nous semble toucher trois domaines distincts, qui s'interpénètrent pourtant : la sphère des relations dans laquelle vécut Pavier, et l'éclairage apporté par son témoignage sur des personnalités fort connues ; le statut des « mineurs », ces auteurs romantiques méconnus ou oubliés, légion secondaire mais souvent nécessaire ; la place de la Province dans l'imaginaire local et national et son rôle dans la diffusion des idées.

Victor Pavier a de quoi alimenter le premier point. Protégé de David d'Angers, intime de Victor Hugo, confident de Sainte-Beuve, ami de très nombreux artistes de la nouvelle école, il a côtoyé Dumas, Delacroix, Lamartine, Nodier, et rencontré Walter Scott ainsi que Goethe. Chef de troupe à la bataille d'*Hernani*, il a soutenu de toutes ses forces le mouvement de renouveau artistique. Ses voyages en Angleterre, en Allemagne, en Italie et dans les régions françaises prisées des romantiques, lui conférèrent une vaste culture et lui valurent le respect de ses pairs. Il vécut au cœur des cénacles romantiques parisiens et angevins, et concourut à l'émergence de la presse, nouant des amitiés avec de nombreux journalistes du moment, dirigeant une feuille de province remarquée pour sa qualité. Sa correspondance, en grande partie inédite, révèle de savoureuses anecdotes, éclaire les passions et les sentiments de protagonistes célèbres ou moins connus ; elle montre enfin l'évolution de ces liens humains. Nous nous proposons d'étudier ses relations privilégiées avec David d'Angers, Nodier et Sainte-Beuve et, plus particulièrement encore, celles avec Victor et Adèle Hugo, car elles furent intenses et riches de conséquences. Cette proximité avec les acteurs du romantisme nous est également restituée par ses *Revenants*, souvenirs écrits composés tout au long de sa vie, qui constituent l'une des parts les plus importantes de son œuvre et dont nous analyserons le contenu comme le contexte.

Concernant la condition de « minor », l'étude de la vie de Pavier nous donne accès au quotidien de ces auteurs, disciples exaltés ou écrivains de moindre talent qui durent choisir

un métier pour vivre et qui ne crurent pas toujours suffisamment à leur étoile. La personnalité fragile de Victor Pavie, tout au moins durant sa jeunesse, lui fut un obstacle supplémentaire. A travers les amitiés de Pavie, son cercle d'intimes, ses objets d'admiration, revit tout un peuple d'artistes et de littérateurs plus ou moins établis, plus ou moins connus à l'échelon régional ou national. Ces hommes, qui constituèrent le tissu humain, le terreau intellectuel des villes et campagnes françaises, gagnent à être mis en lumière, pour la vie, l'exemple incarné qu'ils apportent aux idées et courants d'une époque, et pour le potentiel d'identification qu'ils représentent. Nous tenterons de comprendre la place et le rôle de Victor Pavie au sein de ce courant artistique et littéraire révolutionnaire que fut le romantisme, et de saisir l'originalité ou, au contraire, le caractère conventionnel de ses productions.

Enfin, son engagement sur tous les fronts au sein de sa chère cité angevine doit être souligné. Qu'il s'exprime dans le domaine des instances littéraires et scientifiques, dont Pavie fut l'un des piliers les plus actifs ou dans celui des œuvres charitables qui se développa alors considérablement, cet engagement porte sa marque, faite de générosité, de singularité stylistique et d'amour du sol natal. Victor Pavie contribua à mieux connaître et faire connaître l'Anjou, historiquement, scientifiquement, géographiquement, poétiquement. Nous examinerons donc ses actions dans tous ces domaines, leur impact et leurs limites. Ainsi, Victor Pavie pourra peut-être mériter l'appellation de « poète de l'Ouest », jouant le rôle de trait d'union entre la Vendée « dangereuse »¹⁴, la Bretagne « fruste », l'Anjou « molle¹⁵ » et la capitale.

Les gravures des *Voyages pittoresques et romantiques de l'ancienne France* de Charles Nodier agirent puissamment sur l'imaginaire du jeune Victor Pavie et décidèrent de sa vocation, ainsi qu'il l'explique lui-même dans ses souvenirs :

Enfant, je ne voyais point s'abattre, chaque mois, sur le comptoir de la librairie de mon père les livraisons de l'*Ancienne France*, sans en faire sauter les attaches pour m'enivrer de leur primeur avant leur départ pour la ville. [...] je me précipitai sur les planches avec l'ardeur de mes quinze ans. C'étaient des clairs de lune à faire battre les ailes des hiboux accroupis sur les gargouilles des clochers [...]¹⁶

Les vers de Lamartine ou de Hugo, lus vers la même époque, firent le reste.

¹⁴ En tous cas, encore perçue comme telle à cette époque.

¹⁵ De l'expression *Andegavi molles* utilisée par Sainte-Beuve pour illustrer la « douceur angevine ».

¹⁶ Pavie Victor, « Charles Nodier », in *Œuvres choisies*, t. II, Paris, Perrin et Cie, 1887, p 91-92.

Pavie s'enflamma alors pour la révolution artistique, idéaliste lettré mais perdu dans les bouleversements du début de son siècle, au point de devenir l'archétype du jeune romantique. Il développa tous les thèmes du nouveau courant : l'exaltation de la violence des passions, la représentation de l'histoire en marche, la célébration de la nature, l'exploration de l'angoisse et de la mélancolie. Il fit, et de façon aigüe, l'expérience du « mal du siècle » décrit ainsi par Gérard Gengembre : « Rêverie stérile, apathie, pulsions morbides, dégoût de la vie, sentiment du vide [...] marquent une génération, [...] traumatisée par le cours vertigineux des événements et par la perte des repères spirituels et moraux liés à un christianisme mis à mal par les Lumières. »¹⁷. Plus que d'autres, il garda cette empreinte ineffaçable tout au long de son existence, y puisant la source de son inspiration et la motivation de ses actions. Nous nous attacherons à en décrire les causes, les manifestations et les effets dans sa propre vie, mais aussi dans son entourage.

Petit-fils et fils de personnalités locales de premier plan (son grand-père fonda une imprimerie respectée ; son père en fit l'imprimerie attirée des pouvoirs publics et religieux, ressuscita l'Académie d'Angers, créa la société des concerts de la ville et fut un adjoint municipal apprécié de tous), Victor était aussi le frère de Théodore, de trois ans son cadet, qui devint l'un des plus grands savants français, orientaliste émérite, explorateur avant-gardiste et écrivain prolifique. Cette lignée de notables éclairés est restée ignorée du public jusqu'à ce jour, injustement selon nous. Notre recherche a constitué l'un des points de départ pour revaloriser cette famille si active et démontrer sa contribution au rayonnement d'Angers. Avec quelques personnes concernées (principalement madame Pascale Voisin, descendante de Victor Pavie, monsieur et madame Catta, membres de l'Académie d'Angers) nous décidâmes d'impulser des manifestations pour commémorer le bicentenaire de la naissance de Victor Pavie. Madame Dufief, directrice de notre thèse, adhéra immédiatement au projet et soutint fortement l'initiative. Fut alors créée, avec madame Voisin et en compagnie d'Yves Pavie (auteur, sous le pseudonyme d'Erwan Dalbine, d'un ouvrage concernant l'amitié de Sainte-Beuve et de Victor Pavie), l'Association des Amis de Victor et Théodore Pavie¹⁸ dont nous assurons toujours le secrétariat. Les responsables d'institutions culturelles angevines contactés, monsieur Marc-Édouard Gautier¹⁹, conservateur des fonds patrimoniaux de la Bibliothèque Municipale d'Angers, madame Élisabeth Verry, directrice

¹⁷ Gengembre Gérard, *Le roman historique*, Paris, Klincksieck, 2006, p 31.

¹⁸ Organisatrice de deux autres commémorations depuis : le bicentenaire de Théodore Pavie au Musée des Beaux-arts d'Angers, en 2011 et un hommage à Louis Pavie, à la Bibliothèque d'Angers, en 2012. (voir sur le site internet <http://bicentenairepavie.info>).

¹⁹ Organisateur, quelques semaines avant notre décision, d'une exposition intitulée « Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers », au cours de laquelle était souligné le rôle majeur joué par Victor Pavie dans le sauvetage du livre d'Aloysius Bertrand.

des Archives départementales de Maine-et-Loire ainsi que madame Catherine Lesueur, conservateur au Musée des Beaux-arts d'Angers s'investirent également sans compter dans la préparation de ces manifestations. L'événement le plus marquant de cette célébration, outre les expositions historique et artistique, le concert, les lectures publiques et les promenades commentées proposées au grand public, fut, sans aucun doute le colloque international organisé sous la direction de madame Dufief et l'égide de l'université d'Angers, « Les Pavie, une famille angevine au temps du romantisme », et dont nous fûmes l'une des chevilles ouvrières. Le succès de ces journées aboutit à la publication des actes du colloque aux Presses Universitaires d'Angers, en 2010, regroupant dix-sept communications de chercheurs et historiens de plusieurs pays. La richesse des articles et la diversité des points de vue furent, pour nous, une confirmation de la valeur du sujet de notre étude, en même temps qu'elles ouvrirent de nouvelles pistes de travail permettant une meilleure connaissance des Pavie et un approfondissement de la période. Ainsi conforté, nous pûmes poursuivre notre labeur, et intégrer ce changement de dimension.

Peu de portraits de Victor Pavie nous sont parvenus. Il y a, bien sûr, le tableau sans signature le représentant jeune homme, que Paul Marty commente :

L'impression que fait son visage est une impression de sérénité attachante ; son front calme, encadré de cheveux relevés et écartés comme pour le dégager davantage, semble rêver ; ses yeux vifs et grands ouverts, regardent en avant et paraissent contempler une idée ; les arcades prononcées, qui les dominent, leur donnent quelque chose de pénétrant ; sa bouche exprime un sourire réservé ; le coin de la lèvre et le nez aquilin ajoutent à cette physionomie quelques traits malins.²⁰

Il y a le médaillon de David d'Angers, offrant aux regards le profil du même jeune homme. Il y a encore deux peintures, où Pavie, d'âge mûr, nous montre une figure plus conventionnelle, avec barbe et redingote, à l'instar de la plupart de ses concitoyens. Mais ces représentations physiques ne suffisent pas à élucider la personnalité du modèle, malgré les tentatives de Marty. Le récit de l'impression que Victor Pavie fit au fils du peintre Paul Huet nous renseigne aussi :

Grand, maigre, illuminé, très exalté, il avait l'air d'un apôtre et passait rapidement d'une chose à une autre, sans tarir jamais la source de son enthousiasme. [...] Pour nous, enfants,

²⁰ Marty Paul, *Victor Pavie, ses relations avec Victor Hugo*, Wimereux, Ed. du Sagittaire, 2007, p 115.

il nous paraissait un peu étrange et nous faisait parfois l'effet d'un christ battant l'air pour retrouver les deux bras de sa croix.²¹

Que l'on préfère l'une ou l'autre des descriptions, elles n'en demeurent pas moins superficielles car temporelles et subjectives. Nous invitons donc à lire les pages qui suivent, qui apporteront, nous l'espérons, d'autres indices, du point de vue de l'intimité du personnage comme du point de vue de son esprit, grâce à sa correspondance et à son œuvre un peu plus amplement révélées aujourd'hui.

²¹ Séché Léon, *Le cénacle de Joseph Delorme*, t. 2 « Victor Hugo et les artistes », Paris, Mercure de France, 1912, p 14.

PREMIERE PARTIE : BIOGRAPHIE

I. HERITAGE ET FORMATION

A. LE LEGS FAMILIAL

1. Une longue tradition d'imprimerie

a. Jacques Pavie

La vocation pour les métiers de l'édition et de l'impression de la famille Pavie remonte assez loin dans le temps, précisément au dix-septième siècle. On retrouve en effet, un Jacques Pavie, trisaïeul de Victor Pavie, né aux alentours de 1670, qui se spécialise dans l'industrie de cartes à jouer, activité alors fort en vogue chez ses contemporains. Joseph Chasle-Pavie²² nous apprend que ses nombreuses productions étaient très prisées, au point de figurer, de façon élogieuse, dans la littérature spécialisée de l'époque. Le graveur se fixa un peu plus tard à Bordeaux, où il épousa une certaine Geronde Mouflard.

Il eut quatre enfants. On ne connaît pas la date de sa mort.

b. Joseph Pavie

Né à Bordeaux, le 19 juillet 1702, Joseph, le cadet des enfants de Jacques, devient propriétaire d'une librairie à La Rochelle, qui porte un nom évocateur : « Au temple de Minerve ». Il y fait commerce de livres et remplit ses devoirs d'imprimeur.

C'est un libéral qui occupe en outre des fonctions de magistrat : « une plaque de marbre, retrouvée, restaurée et placée dans la grande cour de l'hôtel de la Bourse fait foi de ses fonctions de syndic et de juge consul »²³ à La Rochelle.

C'est aussi un artiste qui fonde une société d'art qui porte son nom. On le voit déjà : ses diverses activités de responsable dans la cité et de créateur illustrent un engagement social

²² Petit-fils de Victor Pavie. Il fit des recherches généalogiques et rédigea une notice sur son grand-père, dont nous avons pu nous procurer un exemplaire (malheureusement sans indication de date ni de lieu d'édition).

²³ Chasle-Pavie Joseph, *Victor Pavie, Origine, années de jeunesse, le lycée Charlemagne*, s.l., s.d., p 8.

auquel répondent comme en écho, les différentes fonctions qu'occuperont ensuite, au dix-neuvième siècle, le père de Victor Pavie, Louis, et Victor lui-même.

Un portrait, dans le costume du temps : marteaux poudrés, dentelle à plis, habit à la française, le représente tel qu'il devait être, avec une figure franche et ouverte, un regard droit et bon, et l'allure d'un négociant qui a regardé plus d'une fois au-dessus de son comptoir.²⁴

Son épouse, Jeanne Couasse, qui meurt plusieurs décennies avant lui, a cependant le temps de mettre au monde pas moins de dix-huit enfants : quatorze garçons (dont trois morts en bas âge) pour seulement quatre filles (dont une, également décédée prématurément) ! Parmi eux, le grand-père de Victor, Louis-Victor Pavie.

Trois des fils de Joseph se distinguèrent en allant s'installer dans le Nouveau Monde où une branche Pavie s'est ainsi constituée. Etienne et Joseph (le fils) quittent La Rochelle aux environs de 1765 pour s'établir à Natchitoches, en Louisiane. Ils y font commerce de peaux et de fourrures qu'ils envoient à un autre frère resté en France à Bordeaux, Jean-Baptiste, marchand pelletier. Etienne est assassiné en 1787 ; Joseph se fixe alors à la Nouvelle Orléans. Un troisième fils, Pierre, prêtre réfractaire, se réfugie quelque temps plus tard lui aussi à Natchitoches. Il y devient curé de la paroisse et prend en charge l'éducation de ses neveux orphelins.

Et un fils de Jean-Baptiste, Charles Roque, corsaire sous l'Empire, fait prisonnier par les Anglais, finit par débarquer à son tour en Louisiane. Il devient marin marchand sur la Rivière Rouge et le Mississippi, puis, s'étant marié avec une riche créole, s'installe comme planteur. A la vente de la Louisiane en 1803, il se reconvertit dans le commerce de chevaux, de cuir et de coton. Il vint rendre visite aux Pavie d'Angers en 1818, et fut à l'origine de la vocation de voyageur de Théodore Pavie. Celui-ci visita l'Amérique en 1829 et résida chez Charles Roque à cette occasion.

Joseph (père) s'éteint à La Rochelle le 7 mai 1790.

²⁴ *Ibid.*, p 7.

c. Louis-Victor Pavie

C'est le 10 mai 1752, à La Rochelle, paroisse de Saint Barthélémy, que vient au monde Louis-Victor Pavie, douzième garçon et quinzième enfant de ce couple si prolifique. Muni d'un contrat d'apprentissage, acquis à seize ans à Bordeaux, de certificats de stage effectués durant près de trois années à Autun, Fontenay, Aix, Vienne et Paris, lors de ce qu'il faut bien appeler son « tour de France », (qui ne seront enregistrés à la chambre syndicale d'Orléans où il est reçu au concours, que le 20 novembre 1778), ainsi que d'un certificat de latinité obtenu auprès de l'université de Bordeaux, il décide de s'établir à Béziers. Il existe une lettre qui défend la prétention de Louis-Victor à reprendre l'imprimerie de cette ville précédemment supprimée par un arrêt royal. L'auteur y explique les raisons qui lui font préférer Pavie à un certain Castillon de ****, attestant de tous ses diplômes au contraire de son rival. L'opération ayant visiblement échoué, Louis-Victor Pavie décide de s'établir à Angers.

L'imprimerie en Anjou était apparue dès le début de sa découverte par Gutenberg entre 1450 et 1460, par l'entremise de deux de ses associés, Fust et Schoeffer, qui établirent tout d'abord un dépôt de livres dans la capitale angevine, attirés par la renommée de l'Université d'Angers. Début 1478, l'imprimerie proprement dite est introduite par deux typographes, Jean de La Tour et Jean Morel ²⁵. Ils y réalisent une impression d'une *Rhétorica* de Cicéron. Après les premiers essais de Strasbourg (1437), et la création d'ateliers à Paris (1470), Lyon (1473) et Toulouse (1476), Angers devient ainsi la cinquième ville de France possédant une imprimerie. Les premières commandes sont celles du Chapitre de la cathédrale, qui fait remplacer les livres de liturgie manuscrits par des ouvrages imprimés. On perd la trace de ce premier atelier vers 1495, même s'il reste néanmoins de nombreux commerçants de livres dans la ville.

Léon Cailler, en 1512, puis Jean Varice publient des ordonnances royales et des textes religieux. ; Richard Piquenot, en 1525, crée un atelier repris, plus tard, par sa veuve puis par ses fils.

Mais c'est à la fin du seizième siècle et dans les premières années du dix-septième que débute réellement une activité typographique fournie et régulière, avec Antoine Hernault

²⁵ Pasquier Émile et Dauphin Victor, *Imprimeurs et libraires de l'Anjou*, Éditions de l'Ouest, 1932, p 16.

(1580), Pierre Avril (1600), et Pascal Yvain (1648). Un quatrième imprimeur est recensé, en 1679²⁶.

Dès 1618, le pouvoir royal tient à contrôler les presses, en réduisant le nombre d'imprimeurs à deux-cent quarante pour l'ensemble du pays. En 1686, ils ne sont plus que cent-vingt. D'autres règlements, en 1704 et 1739, fixent les autorisations par ville. Si pour un grand nombre de cités françaises, on ne décompte qu'une seule imprimerie, à Angers, deux ateliers subsistent : celui de René Hernault (qui disparaît en 1752, faute d'héritiers), et celui de Hubault.

En 1744, deux nouveaux imprimeurs, Dubé et Barrière, obtiennent les brevets officiels. Le premier épouse une fille Avril et reprend donc la succession de la veuve Avril, (à qui l'autorisation avait été, du fait de sa condition féminine, refusée). Le second donne, par la suite, sa démission en faveur de son propre gendre, Billault. Ce qui portait alors, (avec Hubault), le nombre d'ateliers à trois, et démontrait la vitalité éditoriale de cette simple ville de province.

Billault revend l'imprimerie Barrière-Billault à Charles-Pierre Mame (1746-1825), en 1778. Il rachète, par ailleurs, le fonds de la veuve Dubé (celle-ci l'avait pourtant cédé, un an auparavant à Mame, mais la tractation avait été annulée par les autorités). C'est le jeune rochelais, Louis-Victor Pavie, qui, à son tour, l'acquiert de Charles-François Bonaventure Billault, le 13 mars 1779, pour trois mille livres et une rente de cent cinquante livres. Pavie est nommé imprimeur libraire le 17 mai et prête serment devant le lieutenant de police le 21 juillet de la même année. Les ateliers sont situés en haut de la rue Saint-Laud, alors dénommée rue Centrale.

La liberté de la presse ayant été décrétée par la Constituante, deux autres imprimeurs angevins apparaissent au début du dix-neuvième siècle, sans laisser de trace notable.

Au mois d'avril 1781, Louis-Victor prend pour femme, en l'église Saint Pierre d'Angers, Marie-Marguerite Fabre, qui apporte en dot six mille livres de rente.

Un nouvel acte de propriété concernant l'imprimerie sera enregistré au greffe le 15 germinal An III - 4 avril 1795 -, après l'épisode douloureux de son exil, que nous allons maintenant évoquer.

²⁶ Archives municipales d'Angers, BB 95, f. 104.

Résistances

Louis-Victor Pavie eut à subir des vexations de la part de la monarchie de Louis XVI, comme d'ailleurs de la toute jeune République ; de la part de la Vendée soulevée comme de la Terreur de Robespierre. Signe de l'enjeu exceptionnel que revêt à l'époque l'imprimerie, dans la guerre psychologique que se livrent les belligérants. Dans les *Illusions perdues*, plusieurs décennies après, Balzac dressera le portrait convaincant d'un certain David Séchard, beau-frère de Lucien de Rebrémpré, correspondant tout à fait à celui de Pavie : même héritage familial, même formation, même droiture, même engagement visionnaire, mêmes persécutions. Cette nouvelle profession n'est vraiment pas de tout repos.

Sous l'Ancien Régime, tout d'abord, une dénonciation inexplicée lui attire les foudres du directeur de la librairie, Camus de Néville, et une lettre de cachet en bonne et due forme, en 1781. L'arrêt du Conseil d'État du roi du 16 mars 1782 le destitue, ordonne de vendre son matériel et ouvre un concours pour pourvoir à son remplacement immédiat. Il est vrai qu'on l'accuse d'avoir imprimé clandestinement le *Supplément aux lettres de l'Espion Anglais* de Pedanzat de Maviobert, paru initialement à Londres chez J. Adamson en 1781. Louis-Victor se défendit plus tard :

[...] si connu par l'abus de son pouvoir, cet ex-ministre [...] à la faveur d'un ordre arbitraire, envoya des vils instruments du Despotisme, pour m'enlever mort ou vif. Je fus assez heureux pour m'échapper à leur poursuite ; ce ne fut qu'après plus de huit mois, et après des peines et des dépenses inouïes, que je parvins à prouver mon innocence, et obtenir ma liberté.²⁷

L'imprimeur n'était en effet pour rien dans cette parution ; l'accusation reposait, en fait, sur la publication d'un almanach, effectuée pour des raisons obscures, sans autorisation officielle, et que l'un des rivaux angevins avait pris comme prétexte pour attaquer Pavie. Celui-ci en garda un souvenir amer, dénonçant les « cruels Agens d'une tyrannie dont on ne nous donnoit que de trop fréquens exemples ».

Notons au passage l'emploi de ce vocabulaire si tranché : « Despotisme » « agens d'une tyrannie ». Cela nous sera d'une certaine utilité lorsque nous étudierons plus en détail ses convictions morales et politiques et celles de son fils Victor.

²⁷ Pavie Louis-Victor, *Adresse à MM. les Electeurs du département de Maine-et-Loire*, 3 juillet 1790, conservé aux Archives départementales de Maine-et-Loire, p 2.

Sans que l'on sache précisément de quelle façon, Pavie rentre finalement en possession de son brevet. On lui doit l'impression de tous les comptes-rendus des États Généraux et de l'Assemblée Nationale, de *l'Observateur provincial*, et des échanges entre les élus locaux et les autorités de Paris ²⁸.

Une seconde persécution surgit peu de temps après le changement de régime. Chargé, dès 1789, de publier la *Correspondance de MM les Députés des communes d'Anjou*, jusque là manuscrite, il s'acquitte consciencieusement de la tâche confiée par le Comité permanent de la Milice angevine, installé depuis le 14 juillet au château d'Angers. Mais un retournement de situation le prive, l'année suivante, de sa charge d'imprimeur officiel des assemblées générales du département, au profit de Mame, le grand rival régional ²⁹. Il s'en offusque dans son *Adresse à MM. les Électeurs du département de Maine-et-Loire* :

Il en coûte à un Citoyen honnête de dénoncer des Administrateurs si près de leur naissance, [...] mais je suis obligé de me justifier, et de prouver que le premier usage qu'ils ont fait du nouveau pouvoir remis entre leurs mains, est un abus de ce même pouvoir, et une injustice révoltante [...] je me dois de repousser les soupçons injurieux. ³⁰

Initialement choisi à l'unanimité par les électeurs, choix expressément notifié dans les procès-verbaux constitutionnels, Pavie se voit brutalement démis de la fonction, suite à un nouveau vote des députés élus. Nul doute que l'influence de Mame avait trouvé à s'incarner au sein de l'Assemblée angevine.

Auriez-vous cru que vos délégués eussent méprisé la seule demande que vous leur ayez faite [...] A la première nouvelle je me suis transporté à l'Assemblée des Administrateurs ; j'y ai fait valoir mes droits ; j'y ai exposé vos intentions que je croyais sacrées ; mais tous mes efforts ont été inutiles. Qui pourrait raisonnablement s'imaginer que dix-huit ou vingt personnes contrarieraient le vœu bien exprimé de plus de six-cents personnes, et reviendraient contre leurs propres signatures ? ³¹

Malgré ses protestations, Louis-Victor ne retrouve pas son titre. Il connaît même bientôt, de graves problèmes. Car Louis-Victor n'est pas à proprement parler un ardent propagateur des

²⁸ Se reporter à la liste des publications qui lui sont confiées : in Letortu Jérôme, *Les Affiches d'Angers en 1793, ou l'information républicaine pendant la guerre de Vendée*, Mémoire d'histoire, UCO, Angers, 1999, p 233-235.

²⁹ Alors Imprimeur du Roi, de la Municipalité, de l'Evêché, de l'Université, de tous les Collèges de la ville et des environs, du Présidial, de tous les Bureaux.

³⁰ Pavie Louis-Victor, *Op. Cit.* p 1.

³¹ *Ibid.*, p 2.

idées nouvelles. On trouve, de plus, parmi ses employés, des personnes suspectes de royalisme, tel un certain Justeau, qui est arrêté le 17 mars 1793, par les Révolutionnaires, transféré au petit séminaire le 22, pour être finalement relâché le 3 juin³².

Deux documents ³³, dénichés par hasard chez un bouquiniste du quartier de la Cathédrale, à Angers, ainsi que les archives des descendants Pavie qu'ils ont eu l'extrême gentillesse de me confier, permettent d'éclairer les circonstances des persécutions subies sous la Terreur par Louis-Victor et les siens, et de rectifier certaines affirmations retranscrites ça et là.

Voici donc les faits :

Du 17 au 26 juin 1793, l'armée catholique et royale de la Vendée se rend maîtresse d'Angers. Elle réquisitionne aussitôt les presses de Pavie, seul imprimeur à ne pas s'être enfui (Mame a, quant à lui, été emprisonné), pour l'impression de ses affiches et proclamations. Pavie est contraint de s'exécuter. Il fait paraître notamment *l'Hymne à l'honneur des glorieux défenseurs de la Patrie qualifiés d'opresseurs de la France, chanté lors de leur entrée triomphale à Angers, le 17 juin 1793, par un bon français, prêtre persécuté pour sa foi et sa fidélité à son prince légitime*, titre « concis » comme on les affectionnait alors, mais surtout exemple parlant de la bataille de communication que se livraient alors les deux camps ! L'éditeur angevin imprime également des passeports pour les soldats du roi, des proclamations « contre les clubistes », des ordres et arrêtés divers,...

Louis-Victor Pavie n'a peut-être pas été choisi par hasard :

[...] l'abbé Barbottin, ancien vicaire de Saint-Georges sur Loire qui, après l'entrée des Vendéens à Angers, aurait fait démonter la guillotine dressée place du Ralliement, [...], à la tête d'un cortège, serait allé la faire brûler devant chez Pavie, qu'il voulait honorer pour ses sentiments monarchiques et religieux. L'abbé Barbottin aurait par la suite écrit :

De voir cet instrument je n'eus jamais envie

J'en ai fait brûler deux, à la Saint Augustin

Le premier dans Angers, vis-à-vis chez Pavie

Le second à Saumur, le jour de la Saint Martin ³⁴

³² Blordier-Langlois, *Angers et le département de Maine-et-Loire de 1787 à 1830*, s.d., p 317.

³³ Il s'agit des numéros 181 et 198 (janvier 1936 et avril 1940), de la revue *L'Anjou historique*, dirigée par le chanoine Uzureau, officier de l'Instruction Publique. (Angers, imprimerie H. Siraudeau & C^{ie}).

³⁴ *Bulletin historique et monumental de l'Anjou*, 1867-1868.

Lors de leur retraite quelques jours plus tard, les Vendéens emportent une partie du matériel, ce qui leur permet d'organiser leur imprimerie de Maulévrier. Un certain C... de Chemillé fut chargé du déménagement et l'imprimeur payé « en bons royaux, qui ne devaient servir à rien³⁵ ».

Lorsque les autorités républicaines reprennent la ville dès le début du mois suivant, elles s'empressent d'arrêter l'imprimeur angevin, le 10 juillet. Pavie est « prévenu de propos inciviques avant l'entrée des brigands à Angers, et depuis leur entrée et d'avoir imprimé, vendu et distribué leurs écrits tendant au rétablissement de la royauté et à l'anéantissement de la liberté de la République³⁶ ». Les représentants du peuple Richard, Tallien, Choudieu et Goupilleau saisissent alors le comité révolutionnaire d'Angers :

Nous vous invitons à nous faire passer de suite les pièces et renseignements que vous avez pu recueillir sur le citoyen Pavie, imprimeur, afin que nous puissions désigner le tribunal auquel la connaissance de cette affaire doit appartenir.³⁷

Comparaissant le 12, Pavie réfute avoir porté la cocarde blanche durant l'occupation et avoir déclaré « C'est foutu, le règne des sots et des méchants est fini », ce dont l'accusait la citoyenne Garanger³⁸.

Le 16, la Commission militaire près l'armée des côtes de La Rochelle, se déclarant incompétente³⁹, renvoie Pavie devant le Tribunal Révolutionnaire de Paris. L'interrogatoire complet est publié deux jours plus tard sur les presses de Pavie ! Le 18 ou 19 juillet, escorté par les gendarmes, il se rend à Durtal, puis à la prison de La Flèche où il dort le lendemain. Le 25, il arrive à celle du Mans, et continue sa route, de brigade en brigade, jusqu'à Chartres, qu'il rallie le 29 ou le 30, encadré de deux gendarmes. C'est à Chartres qu'un certain brigadier Vibert donne l'ordre au gendarme national Louis-Joseph Roblatre de conduire l'accusé à la Conciergerie, à Paris, et de remettre au greffe les pièces le concernant. La scène se passe à l'auberge Saint-Eloi, dans le grand faubourg des Epas. Fiévreux depuis sa nuit à La Flèche, Louis-Victor, de par sa position sociale, a eu les moyens de s'offrir des chevaux d'étape, mais il dit maintenant préférer faire la route à pied.

³⁵ Pavie Théodore, *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1887, p 21.

³⁶ *L'Anjou historique*, 1923, p 136.

³⁷ *L'Anjou historique*, n°181, Angers, imprimerie H. Siraudeau & C^{ie}, 1936, p 39.

³⁸ *L'Anjou historique*, 1942, p 72.

³⁹ « *Sur la question de savoir si Louis-Victor Pavie, imprimeur, a secondé les projets contre-révolutionnaires des brigands de la Vendée (...), considérant que la Commission est incompétente pour connaître cette affaire et en exécution des lois (...), Louis-Victor Pavie sera livré sans délai au Tribunal révolutionnaire établi à Paris, pour son procès lui être fait et parfait jusqu'à jugement définitif* » (Archives départ.de M.& L. 81L9, Tome 4^{ème}, 7^{ème} dossier).

Cela présente surtout l'avantage de retarder son arrivée devant les juges. Après quatre jours de marche, Roblatre et son prisonnier, atteignent enfin, le 3 août, la capitale.

Mais Pavie, toujours malade et accablé par les fatigues du voyage, obtient du gendarme une trêve. Et au lieu d'être déposé à la Conciergerie, il est emmené au casernement général, rue Saint Louis, au Marais, chez le beau-frère de Roblatre, qui en est le gardien. Il demeure là jusqu'au 22 août.

Louis-Victor n'est pas homme à baisser les bras ni à subir les mauvais coups du sort sans combattre. Il a réussi, durant le long trajet ⁴⁰, à avertir un beau-frère Fabre, logeant à Paris, afin qu'il contacte le citoyen Lavau, défenseur officieux. Ce dernier rencontre Pavie le 4 ou le 5 août, en présence du gendarme Roblatre.

On s'impatiente du côté des autorités civiles :

Fouquier-Tinville, accusateur public du Tribunal Révolutionnaire, écrit, le 16 août, au secrétaire de la Commission Militaire : « Je m'empresse de vous faire part que j'ai reçu les pièces que vous m'avez annoncées par votre lettre du 28 juillet, concernant le nommé Pavie. Je n'ai point encore reçu ce prévenu ; je désirerai en savoir les motifs. »⁴¹

A Angers, sous l'impulsion de Marie Fabre très active, et qui envoie lettre sur lettre aux autorités, quelques uns s'élèvent contre cette injustice. A la séance du 18 août, dix-neuf compatriotes de Louis-Victor Pavie interviennent pour réclamer l'indulgence de la Convention, affirmant que c'est « menacé par les brigands, (qu'il) a consenti à imprimer leurs proclamations ». Le *Moniteur* évoque une « députation des administrateurs du département de Maine-et-Loire ». Mais le 23, les administrateurs rectifient cette annonce par une lettre envoyée au journal :

C'est l'effet de la plus noire calomnie qui ne cesse de nous poursuivre au sein même de la Convention avec un acharnement digne de ses auteurs. Nous désavouons hautement avoir jamais donné mission à qui que ce soit, de solliciter l'indulgence de l'Assemblée Nationale en faveur de Pavie. Il est traduit devant le Tribunal Révolutionnaire. Nous n'avons rien à voir dans l'affaire de ce particulier. Nous vous invitons à corriger cette erreur involontaire de votre part, et à insérer notre déclaration dans votre bulletin. Croyez que, malgré les sourdes manœuvres et les perfides insinuations de nos ennemis, rien n'égalera notre exécration

⁴⁰ Certainement à Epernon, d'où il envoya une lettre, soi-disant à sa femme, ainsi que le relate Roblatre lors de ses interrogatoires.

⁴¹ *L'Anjou historique*, n°198, Angers, imprimerie H. Siraudeau & C^{ie}, 1940, p 75.

pour la royauté, sinon notre inaltérable attachement pour la République, une et indivisible.
Notre cri jusqu'au dernier soupir sera toujours : *La liberté ou la mort.*⁴²

Simple erreur journalistique ou effroi devant la sévérité de la Terreur ? Plus vraisemblablement la seconde hypothèse, au vu du ton obséquieux et soumis de l'adresse⁴³.

La pétition est toutefois lue à la Convention nationale le 18 août 1793, dans laquelle est résumée en une phrase la conduite de l'infortuné Pavie : « La volonté peut-elle être supposée où on ne fait que céder à la violence ? »⁴⁴.

Quoi qu'il en soit, le 22 août, Louis-Victor, enfin rétabli, doit se rendre à la Conciergerie. Aux environs du Palais Égalité, il réussit toutefois à décider Roblatre de dîner en ville. Le gendarme accepte d'autant plus, que depuis leur arrivée à Paris, c'est Pavie qui se charge de tous les frais. Après le repas, l'imprimeur, décidément plus malin que son gardien, sollicite une dernière faveur :

Arrivé dans la petite rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, Pavie demanda à Roblatre de satisfaire à un besoin de la nature. A cet effet, il entra dans une allée. Le gendarme resta à l'entrée de cette allée pour qu'il ne lui échappât pas. Au bout de deux ou trois minutes, voyant que Pavie était fort long dans son opération, il tourna la tête et ne l'aperçut plus. Entré dans cette allée et arrivé au milieu, où se trouve un coude, il reconnaît que c'est un passage donnant sur un quai. Il se met à courir après le prisonnier, mais sans pouvoir le distinguer au milieu de la foule des passants.⁴⁵

On imagine la déconvenue du gendarme : « Dans l'égarement où cet accident m'avait jeté, je fis des perquisitions de tous côtés jusqu'à neuf heures du soir, sans aucun succès. »⁴⁶

La mort dans l'âme, Roblatre dépose les papiers concernant le fuyard au Comité de Sûreté Générale, le 23 août. Il est interrogé le lendemain et interné à la Conciergerie. Pavie est déclaré « émigré » le 8 septembre, un arrêté signé Vial, Geslin, Contier et Bausac met les scellés sur la maison des Pavie, le 11, et ses biens sont placés sous séquestre le 23. Subissant un second interrogatoire le même jour, par le Tribunal Révolutionnaire, le gendarme Roblatre est décrété d'accusation le 16, mais au vu de ses déclarations

⁴² *L'Anjou historique*, n°181, Angers, imprimerie H. Siraudeau & C^{ie}, 1936, p 40.

⁴³ Voir également, dans la même revue, la réponse du secrétaire Hudoux, de Saumur à Fouquier-Tinville, datée du 1^{er} septembre, où l'on s'aperçoit de la férocité et de la soif de sang de la Commission Militaire.

⁴⁴ *L'Anjou historique*, 1923, p 136.

⁴⁵ *L'Anjou historique*, n°181, *Op. Cit.*, p 39.

⁴⁶ *Ibid.*, p 41

empreintes de naïveté et des vérifications faites auprès du beau-frère et de Lavau, il est finalement acquitté le 19.

L'affaire fait cependant grand bruit. A Saumur, le secrétaire de la Commission Militaire, Hudoux, convoque le commandant Edon de la gendarmerie d'Angers, contacte tous les chefs et commandants des brigades où est passé Pavie, et demande des comptes-rendus écrits. Sans éléments marquants, la Commission se résout à libérer Edon,

Malgré que [sic] cet officier n'ait justifié d'aucune diligence et qu'il soit connu sinon pour un contre-révolutionnaire, du moins pour un modéré capable de s'être prêté à des manœuvres pour soustraire le conspirateur Pavie au rasoir national. Les représentants du peuple ont ensuite chargé la Commission de prendre tous les renseignements [...] pour savoir ce qu'est devenu le gibier de la *cravate Capetale*.⁴⁷

O tempora, o mores ; être modéré passait alors pour le plus grand crime qui soit, et la guillotine faisait l'objet d'appellations poétiques !

Après son évasion, ayant « erré deux mois sans savoir où donner de la tête⁴⁸ », Louis-Victor Pavie a gagné Bayonne le 1^{er} septembre 1793. Employé comme typographe à l'imprimerie de l'armée des Pyrénées Orientales sous un faux nom (Rallié) jusqu'à la fin août 1794, pendant que sa femme est conduite comme femme d'émigré, sur une charrette à fumier, au château d'Amboise où elle est enfermée. Il se voit contraint de « composer les noms des malheureuses victimes de la Révolution, dont les têtes tombaient sur la place du Ralliement⁴⁹ ». Il est ensuite transféré dans le nord de l'Espagne et se cache à Saint Sébastien. Lorsqu'il apprend que la Convention amnistie les rebelles de la Vendée le 2 décembre 1794, il écrit à son frère pour lui demander d'intervenir auprès du représentant Delaunay afin d'en bénéficier. Il ne cesse de demander des nouvelles de sa femme et son fils. Il reçoit au moins une lettre de celle-ci le 12 janvier 1795. Sa réponse donne à sa chère épouse les détails de son retour via Bordeaux, La Rochelle et Nantes. Le 17, Louis-Victor effectue une demande officielle de passeport aux autorités de Saint Sébastien.

De son côté, Marie-Marguerite Fabre, l'épouse, est une femme qui se bat. Arrêtée le 20 octobre 1793, comme « femme d'émigré et correspondante des brigands », écrouée cinq jours plus tard au château d'Amboise, converti en prison, elle réussit à produire « des

⁴⁷ *L'Anjou historique*, n°198, Angers, imprimerie H. Siraudeau & C^{ie}, 1940, p 77.

⁴⁸ Lettre Louis-Victor Pavie à son frère du 15 décembre 1794 (collection particulière).

⁴⁹ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 21.

certificats attestant que depuis sa disparition, « il (son mari) s'était voué au service de la République en exerçant son art près d'une des armées qui combat les tyrans coalisés »⁵⁰ ». Dans ses lettres écrites durant son année d'emprisonnement, adressées à sa sœur ou à sa mère, elle se félicite d'avoir refusé à son fils Louis l'autorisation de l'accompagner, et donne des directives pour œuvrer à leur réhabilitation.

La Convention ayant accordé une amnistie « aux personnes qui ont été condamnées à quelque peine que ce soit pour avoir pris part à la révolte [...] de l'ouest [...] mais dont les jugements n'ont pas été exécutés », ce qui était le cas de Pavie, Marie-Marguerite est libérée le 25 octobre 1794, obtient du citoyen représentant Guyardin, le 9 pluviôse, An III⁵¹, la réintégration dans ses meubles et dans sa liberté. Elle a cependant dû régler ses frais de détention et verser une pension d'invalidité à un combattant révolutionnaire.

Louis-Victor est libre le 28 janvier 1795 ; il est radié des listes d'émigrés et réintégré comme imprimeur le 6 mai de la même année. Les Pavie retrouvent donc en février 1795, leur imprimerie, mais les magasins ont été pillés, les presses brisées. Un an plus tard, le 12 ou le 17 avril 1796, selon les sources, Louis-Victor meurt à son domicile de la rue Saint-Laud, des suites du « profond chagrin » ressenti « à la vue de son établissement abandonné, à moitié détruit »⁵².

Sa veuve dirige l'imprimerie jusqu'au début du dix-neuvième siècle.

François Grille, bibliothécaire en chef de la ville d'Angers, de 1837 à 1848, n'ayant pas eu connaissance des dépositions du gendarme Roblatre, relate le périple de Pavie, d'une manière fantaisiste, le faisant passer par Les Ponts de Cé, Brissac et Doué la Fontaine et s'évader aux approches de Saumur, avec la complicité ... du représentant du peuple Choudieu⁵³ ! Théodore Pavie, parle aussi de ce Choudieu, dans la biographie qu'il écrit sur son frère.

Célestin Port, dans son *Dictionnaire de Maine-et-Loire*, p 62, M. Dufour (*Revue de l'Anjou*, septembre 1921, p 166) et Joseph Chasle-Pavie, reprennent ces fausses informations. Il faut attendre les études citées de *l'Anjou historique*, de 1936 et 1940, pour voir rétablie la vérité historique.

⁵⁰ Port Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et biographique*, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1878.

⁵¹ 29 janvier 1795.

⁵² Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 23.

⁵³ Grille François, *La Vendée en 1793*, Paris, Chafflerot, 1851, Tome 1, p 292.

d. Louis Joseph Marie François Pavie

Des débuts difficiles

Le père de Victor naquit le 25 août 1782 à Angers. Il n'eut qu'une sœur, Claire-Victoire, née en 1784, qui ne vécut malheureusement que 4 ans.

Lorsque son père et sa mère subirent le courroux des autorités républicaines, quasi orphelin, Louis fut accueilli, d'août 1790 à septembre 1793, à La Flèche chez les Oratoriens, puis chez les Pères de la Doctrine de la Foi, qui se chargèrent de son instruction. Un décret de la Convention faisant fermer l'institution, le 9 septembre 1793, il fréquente ensuite l'École Centrale d'Angers. Il acquiert durant cette douloureuse période, les bases d'une éducation littéraire, ainsi que des connaissances musicales qui feront de lui un véritable mélomane.

Menacé d'être réquisitionné peu de temps après, il part, sur les conseils de sa mère, étudier à Nantes, (où l'enrôlement s'effectue un an plus tard que dans le Maine et Loire) et y remporte le prix de grammaire générale. De là date l'amitié entretenue toute sa vie avec Aubin de Nerbonne, qui venait tout juste de désertier, et qui devint, par la suite, un artiste angevin de renom.

Rentré à Angers, Louis Pavie suit à nouveau les cours de l'École centrale, où il obtient un satisfecit le 12 juillet 1800. Il y côtoie le futur professeur d'anatomie Béclard, mais aussi Chevreul, et surtout David, son cadet de six ans, qui eut une grande influence sur lui, et qui joua, plus tard, le rôle de protecteur envers son fils, Victor Pavie.

Louis Pavie complète sa formation par un séjour d'environ un semestre au Collège des Quatre Nations⁵⁴, à Paris, « sans feu, dans sa petite chambre au quatrième étage [...] vêtu d'une houppelande usée qui l'abritait imparfaitement contre la rigueur de la saison⁵⁵ ». Curieux de tout, il profite des riches collections des musées qu'il visite, des cours et discussions savantes auxquels il participe. Cet environnement vivifiant lui permet de cultiver son goût et son érudition en histoire, littérature, art et poésie.

Ayant perdu son père à 14 ans, devenu maintenant un jeune homme brillant, il décide, dès 1802, de seconder, comme imprimeur, sa mère, qui avait repris jusque là le

⁵⁴ Le certificat « satisfecit » qu'il y obtint était conservé chez M. Yves Pavie, arrière petit-fils de Victor Pavie, à Aix-en-Provence.

⁵⁵ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 27.

flambeau. La première pierre de la nouvelle imprimerie est posée le 25 août 1803. Le voici donc, à 21 ans, en charge de l'entreprise familiale. Il y déploie ses talents, ajoutant aux travaux d'affaires, des essais littéraires, des vers de son cru, des études diverses. Jusqu'en 1809, les ouvrages qui sortent des presses de l'atelier portent la mention « veuve Pavie et fils ». La déclaration préfectorale faisant état de la succession officielle est datée du 1^{er} janvier 1810. Louis prête serment d'imprimeur en lettres le 9 juillet 1811 et est nommé le 15 juillet. Le directeur général de l'imprimerie et de la librairie lui accorde la concession des *Affiches d'Angers* le 20 septembre 1811. Enfin, le 1^{er} janvier 1813, il est breveté libraire, et en 1829, imprimeur-lithographe. Il obtient la tutelle de sa mère le 3 mars 1814. Il devient imprimeur du roi le 9 février 1815.

L'année 1808 l'a vu épouser, le 22 février, une de ses parentes, Eulalie-Monique Fabre, âgée de 16 ans. Leur bonheur ne dure, hélas, que six courtes années. Madame Pavie décède en 1813, d'une « fièvre pernicieuse ». Deux enfants sont néanmoins nés de cette union : Victor en 1808 et Théodore en 1811.

La blessure sentimentale ne se referma jamais, et Louis ne se remaria pas.

En 1810, quinze libraires, bouquinistes ou tenanciers de cabinets de lecture sont recensés à Angers ⁵⁶. Le Premier Empire, par sa réglementation de 1811, accorde deux brevets à Mame et Pavie, seuls imprimeurs alors en activité. Si Mame peut encore se targuer d'être propriétaire de cinq presses et de faire travailler vingt et un ouvriers (il avait eu jusqu'à dix presses et cinquante-six ouvriers une décennie plus tôt), Pavie, lui, n'a que deux presses et n'emploie que six ouvriers. Il passe cependant rapidement à quatre presses et onze ouvriers. Le nombre de fontes possédées ne lui permettait, en 1760, que de composer deux feuilles in-8. Les progrès effectués en cinquante ans n'autorisent toujours pas l'impression de publications plus importantes.

Les Affiches d'Angers

Louis Pavie a laissé une empreinte durable sur la vie culturelle angevine à plus d'un titre. La direction du journal *Affiches, Annonces et Avis divers d'Angers, Département de Maine et Loire*, à partir du 30 décembre 1811, en constitue le point de départ décisif.

⁵⁶ Pasquier Emile et Dauphin Victor , *Op. Cit.* p 21.

A l'image des *Affiches de province*, fondées au début du Siècle de Louis XIV, et à la suite des nombreux organes locaux et régionaux qui fleurirent ensuite (les *Affiches de Lyon* en 1748, les *Affiches de Toulouse* vers 1760, les *Affiches de Normandie*, les *Affiches de Nantes* et celles de Bordeaux en 1762, les *Affiches de l'Orléanais* en 1764, les *Affiches d'Austrasie, de Metz et de Lorraine* en 1765, les *Affiches de Picardie, Artois, Soissonnais et Pays-Bas français* ainsi que les *Affiches de La Rochelle* en 1770, les *Affiches de Bourgogne* en 1771 et celles de Reims en 1872), les *Affiches d'Angers* sont fondées le 3 juillet 1773, par Pierre-Roch Deville, notaire à Angers et Charles-François Billault, « imprimeur de Monseigneur le Comte de Provence », en même temps que les *Annonces et Avis divers de la province du Poitou*. Deville se retire en 1774 et Charles-Pierre Mame devient associé en 1779. Une quinzaine d'autres titres feront leur apparition jusqu'en 1786.

Ces feuilles périodiques provinciales témoignent de l'essor culturel des Lumières et jouent un rôle important quoique limité :

Toutes se ressemblent, comptant quatre pages, parfois six, parfois avec un supplément. Leur tirage est limité, le prix relativement élevé. La clientèle se réduit aux privilégiés et à la bourgeoisie. Cette presse frappe par sa sécheresse de ton, par son style académique, par sa prudence. Ces affiches ont l'ambition de distraire et d'instruire, mais non d'agir sur l'opinion.⁵⁷

Les *Affiches d'Angers*, dirigées par Mame, libraire de l'Université d'Angers nommé imprimeur par arrêt du Conseil d'État Privé du roi à partir de 1781, présentent un contenu allant de l'anodin (annonces diverses, charades, relations de réceptions, ...) au plus sérieux. C'est dans ces colonnes que l'on trouve, en effet, l'état des lieux de la connaissance du moment, même si « un arrêt du Conseil du 16 avril 1785 interdit aux journaux de province d'annoncer aucun ouvrage avant qu'il n'ait été signalé par le *Journal des Savants* ou le *Journal de Paris*.⁵⁸ » On peut donc y lire les textes législatifs récemment promulgués, les nouvelles de l'étranger – sous un ton notamment ouvertement anglophobe –, les analyses des travaux des académiciens angevins, des informations sur les découvertes scientifiques, techniques et médicales, des échos de l'Université, des annonces de spectacles, etc.

La rubrique « Littérature, Enseignement, Spectacle » est très suivie. Les grands thèmes du temps y sont débattus ; on cherche à définir le « philosophe », la « place des femmes », la « Nature » ; Voltaire, Diderot, Beaumarchais mais aussi Gluck y ont leurs quartiers. Les

⁵⁷ *Histoire générale de la presse française*, Tome 1 : « Des origines à 1814 », Paris, P.U.F, 1969, p 329.

⁵⁸ *Ibid.*, p 331.

lecteurs s'intéressent tout autant à l'économie régionale. Dès 1777, paraissent des articles sur l'agriculture, la fabrication de pain de pomme de terre, la mécanisation de moulins, l'emploi du paratonnerre, etc.

Sous la Révolution, il change d'appellation chaque année : *Journal National de la Province d'Anjou* (1789), *Journal National du département de Maine et Loire* (1790), *Journal National de Mayenne et Loire* (1791), *Journal National de Maine et Loire* (1792), *Moniteur du Département de Maine et Loire* (1793). Suivant l'engouement national pour la toute nouvelle liberté d'expression, le département du Maine et Loire compte, à cette date, une douzaine de journaux.

Un fait resté méconnu est la première tentative d'un Pavie, en l'occurrence, Louis-Victor, pour supplanter les *Affiches d'Angers*. On l'a vu, Mame en était le propriétaire. Pavie fonda alors, le 1^{er} janvier 1792, un journal concurrent au titre similaire : *les Nouvelles Affiches du département de Maine et Loire*, dont le contenu ressemblait à celui de l'organe de Mame. Ce nouveau journal succédait à *l'Observateur provincial*, titre que publiait Pavie depuis quelque temps⁵⁹. La plupart des numéros des années 1789 et 1790 de ce périodique qui paraissait le samedi, sont conservés à Angers⁶⁰.

Contraint de séparer les annonces des articles, Mame, qui ne peut garder l'appellation d' « affiches » vend le journal et cède les véritables *Affiches* au fils de Louis-Victor, Louis Pavie, fin 1811 ; mais il continue dans le même temps de faire paraître une feuille qui prend le nom de : *Journal politique et littéraire du département de Maine et Loire*. Malgré la loi qui définit les attributions respectives (annonces ou politique), les deux journaux entrent en concurrence, chacun essayant d'élargir ses prérogatives.⁶¹ Le nouvel organe de Mame devient rapidement *Journal politique et littéraire de Maine et Loire*, et garde cette appellation jusqu'en 1835. Le rédacteur ajoute alors une troisième ligne : *Arts, Commerce, Agriculture, Industries, etc.*

Le 30 décembre 1811, paraît donc un article signé de Louis Pavie, annonçant la (re)naissance des *Affiches, annonces et avis divers d'Angers, Département de Maine et Loire*. En 1826, il simplifie ce titre en : *Affiches d'Angers*.

⁵⁹ Letortu Jérôme, *Op. Cit.*, p 80.

⁶⁰ Bibliothèque municipale d'Angers (cote H5426).

⁶¹ Pour un exposé plus complet de ces évolutions, voir Sarrazin Véronique, « Les Pavie, imprimeurs et éditeurs, 1810-1844 », in Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 35-37.

Mais son apport majeur à la presse locale consiste en la création, à partir de cette date, d'un supplément de quatre pages, publié chaque quinzaine : le *Feuilleton*, dans lequel arts et lettres vont prendre une place prépondérante. Ce véritable progrès pour le temps est soutenu par de nombreuses plumes locales, dont Grille et Blordier-Langlois sont les plus célèbres représentants. Pavier fait inscrire en tête de cette nouvelle publication la devise « Sine litteris, vita mors est ». Nous avons retrouvé la lettre du maire d'Angers, en date du 21 juillet 1827, transmettant à Louis Pavier l'arrêté du Préfet de Maine et Loire chargé « d'approuver et viser les feuilles d'annonces d'avis et de feuilleton » dont il est éditeur.

Il n'existe pour ainsi dire aucune collection complète du journal angevin. La Bibliothèque Municipale d'Angers est la mieux lotie : elle dispose sous microfilm des numéros des *Affiches d'Angers* (Mame), parus de 1802 à 1811 et conserve des volumes reliés des *Affiches, annonces et avis divers d'Angers, département de Maine et Loire* (Louis Pavier) de 1812 à 1819, et sous un format plus grand, de 1820 à 1836, mais elle ne possède aucun *Feuilleton*. Les Archives Départementales de Maine-et-Loire, ne renferment que les parutions des *Affiches, annonces et avis divers d'Angers, département de Maine et Loire* (Louis Pavier, puis Victor Pavier) et du *Feuilleton*, de 1812 à 1843, en liasses ⁶², mais là encore, de manière très parcellaire ; certaines années ne sont pas représentées et aucune n'est complète. Quant à la Bibliothèque Nationale de France, ses rayons sont vides concernant les *Affiches*. Tout au plus, peut-on y consulter quelques numéros entre octobre 1791 et l'an V. La Bibliothèque de Saumur n'est pas mieux fournie ; seules quelques feuilles, entre l'an XI et 1813, y sont visibles. On relève la trace d'une autre collection, privée cette fois : celle formée par le Marquis de Villoutreys, mais elle ne comporte que quelques millésimes complets.

En revanche, est conservée aux Archives départementales du Maine et Loire, la collection ⁶³ du *Journal de Maine et Loire* de Mame (*Affiches* jusqu'en 1811, puis *Journal de Maine et Loire*), en volumes reliés, provenant de l'imprimerie Siraudeau ⁶⁴.

Rares sont les historiens qui ont puisé à cette manne. Charles Bois, en 1928 l'a utilisée mais de façon partielle, son étude concernant « la vie scolaire et les créations intellectuelles en Anjou pendant la Révolution » ; Célestin Port cite volontiers les *Affiches* dans son dictionnaire, Queruau-Lamerie a écrit une courte notice, en 1892 ; le chanoine Uzureau est

⁶² Archives départementales du Maine-et-Loire, Réf : 3JO10-3JO11-3JO.

⁶³ Non encore cotée.

⁶⁴ Pour une vision synthétique, voir Annexe III, A.

peut-être celui qui a le plus exploité cette source unique d'information, pour ses articles dans *l'Anjou historique* et ses *Andegaviana*.

Une étude d'ensemble apporterait beaucoup de lumière sur l'histoire politique, religieuse, sociale, économique, financière et même militaire de l'Anjou à la fin du dix-huitième siècle et sous l'Empire. D'un prix moins élevé que celui des feuilles parisiennes, le journal comptait un grand nombre de lecteurs. Son influence est donc certaine et à travers nombre d'articles on sent les réactions du public et des rédacteurs. C'est un journal vivant, dans une époque exaltante, dans une région remuée par les idées nouvelles, mais divisée, au centre même des guerres de Vendée.⁶⁵

Repris par Lachèse et Dolbeau, puis Siraudeau, et sous des noms divers, le journal se perpétue, avec quelques interruptions, jusqu'en 1944, considéré alors à juste titre, comme l'un des plus anciens quotidiens de province.

Nous reviendrons en détail sur la production littéraire et journalistique de Victor Pavie, et dans une moindre mesure, sur celle de son frère Théodore, dans la seconde partie de cette étude.

2. Les valeurs humaines

a. Figures parentales

Louis-Victor et Marie-Marguerite

Les grands-parents de Victor fondent certainement l'esprit d'exigence morale et d'indépendance qui va caractériser la famille Pavie au cours des années suivantes (et sans doute même jusqu'à nos jours). Figures quasi légendaires de l'imaginaire dynastique, ils semblent alimenter à la fois l'ancrage dans la tradition et l'audace d'entreprendre.

Il est vrai qu'ils méritent cette place, par l'aventure humaine à laquelle ils participèrent, et l'efficacité de leurs réactions. Ils eurent, tous deux, ensemble puis séparément, à subir les convulsions du changement d'ère politique, et réussirent pourtant à survivre, grâce à leur courage et à leur lucidité.

⁶⁵ Poisson Charles, *Un grand journal au dix-huitième siècle, les Affiches d'Angers (1787 – 1827)*, Archives Départementales de Maine et Loire, n°5149.

Il est permis de voir dans les vies de Louis-Victor et de son épouse, quelques traits de caractère exemplaires, qui n'ont pas dû manquer d'influencer durablement les jeunes cœurs de Victor et de Théodore, surtout dans cette famille où le respect des ancêtres comptait tant. Une des qualités que nous pouvons leur accorder est la ténacité, car aussi bien le grand-père - qui ne renonce ni à son travail ni à son honneur, en prenant la plume pour les défendre, - que la grand-mère, - qui décide de continuer l'entreprise familiale après l'épreuve, - nous révèlent une détermination et une endurance remarquables.

Soulignons ensuite leur ingéniosité. L'évasion réussie de Louis-Victor démontre une aptitude à trouver une solution dans des circonstances où beaucoup se résignent ou désespèrent. Et la réussite de l'imprimerie après la disparition du mari, témoigne non seulement du courage de Marguerite, mais aussi de son habileté à s'entourer de personnes qualifiées.

Nous verrons, dans le point suivant, que ces atouts comportementaux se doublent de qualités morales, qui en furent d'ailleurs certainement la source.

Le père de Victor avait une très grande estime pour sa propre mère ; d'autant plus grande que ce fut elle qui pallia la cruelle absence de l'épouse trop tôt disparue (dont elle est parente et porteuse ainsi du même nom : Fabre), en élevant Victor et Théodore. A ce titre, elle eut une emprise particulière sur ses petits-enfants, remplaçant peu à peu l'image maternelle. Cette femme de tête au fort caractère, de conviction monarchiste, très religieuse, garda une haute autorité morale sur toute la famille. Joseph Chasle-Pavie la décrit comme « pieusement retirée dans ses souvenirs des années fatales, un peu austère, mais indulgente au présent comme au passé ⁶⁶ ». Ce qui adoucit quelque peu le portrait.

Louis

La figure paternelle est bien sûr fondamentale pour comprendre la vie de Victor. Penchons-nous tout d'abord sur la personnalité de l'homme.

Dans ses *Mémoires*, non publiées, Théodore nous le décrit ainsi : « Notre père avait l'esprit vif et primesautier, curieux et ouvert à l'étude. »⁶⁷

⁶⁶ Chasle-Pavie Joseph, *Op. cit.*, p 10.

⁶⁷ Cité par Chasle-Pavie Joseph, *Op. cit.*, p 10.

Louis est en effet épris de culture. Héritier du Siècle des Lumières, « il avait la raison pour comprendre, la sensibilité pour admirer, l'ardeur pour atteindre » dira de lui Lachèse, dans sa notice nécrologique ⁶⁸.

Sa sensibilité est d'abord toute classique. Il fait preuve d'une « aptitude marquée [...] dans le sens des compositions du dix-huitième siècle ». Il est l'auteur de quelques essais littéraires, de « versifications élégantes et légères », et aime surtout l'art de bien écrire.

Il avait [...] le style de l'épître. Mais son goût, toujours sûr, l'éloignait du madrigal et des mièvreries du marivaudage. ⁶⁹

Il savait parfaitement sa langue, chose très rare en ce temps surtout, l'écrivait purement et avec goût. ⁷⁰

S'il possède de solides connaissances en littérature, il connaît en revanche « peu de grec et de latin, faiblement l'histoire, et quelque peu d'italien ».

Cette culture classique aurait dû lui faire rejeter les choix poétiques de son fils, mais par nature tourné vers la découverte, il sut en apprécier les charmes :

Les premières élégies de Victor, empreintes d'une sensibilité réelle et d'une couleur charmante, le ravirent ; mais quand un souffle nouveau fit éclore dans l'âme du jeune poète des stances vigoureuses, à la rime abondante, à la cadence ferme et solidement rythmée, le père, troublé dans ses habitudes, et surpris de cette facture nouvelle eut un moment d'inquiétude visible. Il devinait le talent incontestable de son fils, mais il eût voulu le voir revêtir une forme en rapport avec sa propre manière.

Il y eut en ce temps plus d'une discussion à propos des œuvres de Guiraud, de Soumet, de Hugo surtout, jusqu'au jour où le grand poète, dont l'astre montait dans la splendeur de la lumière, ouvrit ses bras au fils, en tendant la main au père. Oh ! alors, notre cher père, admis dans les rangs des Romantiques, ne jugea plus les nouvelles écoles. Fidèle in petto aux écrivains des siècles passés, il fraternisa avec les initiés du Cénacle comme s'il en eût fait partie en qualité de membre libre, et s'y laissa affilier avec la mansuétude d'un critique désarmé. ⁷¹

Il n'en conserva pas moins des convictions bien arrêtées : « Très mal disposé contre l'Angleterre, par patriotisme, il repoussait Shakespeare de toute l'énergie d'une sainte

⁶⁸ Lachèse Éliacin, Notice sur M. L. Pavie, vice-président, *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Tome XI, Angers, 1860, p 18.

⁶⁹ Cité par Chasle-Pavie Joseph, *Ibid*,

⁷⁰ Cité par Chasle-Pavie Joseph, *I Op. Cit.* p 12.

⁷¹ Cité par Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 11 et 12.

indignation. Mais l'Italie lui inspirait une sympathie profonde.⁷² » Quand on sait l'impact qu'eut le dramaturge anglais sur les jeunes esprits romantiques, on mesure la révolution intérieure que dut opérer Pavie lorsque son fils connut les mêmes émois.

Outre sa prédilection envers les lettres, Louis Pavie présentait des dispositions pour les mathématiques et les sciences, mais il n'eut pas le loisir de s'y consacrer.

Elles l'attiraient, surtout à cause des résultats positifs de certaines de leurs théories. Il fût allé très loin dans les sciences exactes s'il y eût exclusivement appliqué ses facultés.⁷³

Il avouait sans fausse modestie de grandes dispositions pour le calcul et la géométrie.⁷⁴

Il est un autre domaine où Louis brillait : celui de la musique. Enfant, il avait pris des leçons avec un artiste nommé Cariles, alors en garnison à Angers, puis auprès de l'ex-abbé Voëlmont, directeur des chants de la décade de la cathédrale, à l'époque de la Révolution.

« Le goût de la musique était inné en lui » tente d'expliquer Chasle-Pavie, mais plus vraisemblablement, le père de Louis, qui fréquentait des musiciens, fut sans doute à l'origine des dispositions musicales de son fils. Il lui avait acheté le 10 fructidor de l'An I, un violon, pour le récompenser de son sérieux dans les études. Le cadeau était accompagné d'une mise en garde : « Cet instrument demande de la persévérance. Il n'est pas l'ami des étourdis.⁷⁵ »

Finalement, Louis joua plutôt du trombone, comme le raconte Victor dans ses *Souvenirs de jeunesse*⁷⁶ qui paraissent dans les *Œuvres choisies* en 1887, et où il décrit le défilé des fanfares auxquelles participe son père, musicien de la garde nationale, durant les processions de la rue Saint-Laud.

Car, avec son ami Aubin de Nerbonne, Louis appartient à la fanfare de la garde. S'il n'apparaît pas sur les registres que nous avons passés en revue aux Archives municipales d'Angers, dans la formation de vingt musiciens qui accueille Napoléon, de passage dans la capitale angevine à la mi-août 1808, contrairement à Nerbonne qui tient la clarinette, il est inscrit au numéro 2 sur les listes ordinaires peu après 1815, sous le nom de « Pavie père,

⁷² Cité par Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 11.

⁷³ Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 10.

⁷⁴ *Ibid.* p 13.

⁷⁵ Cité par Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 9.

⁷⁶ Pavie Victor, *Processions et foires d'Angers*, in *Œuvres Choisies*, Paris, Perrin et Cie, 1887, p 30.

rue Saint-Laud, non incorporé »⁷⁷. Et au numéro 728 (des 914 recensés) sur celle de 1818, la mention portant « Pavie, imprimeur, rue St Laud, musicien ». Il faut croire que cette activité dura longtemps puisqu'il figure encore sur une liste, que l'on peut dater (sans certitude) postérieure à 1831, toujours aux côtés de Nerbonne, à la rubrique « Garde nationale, Légion d'Angers, Contrôle du 1^{er} bataillon, Petit État Major ».

Louis Pavie se distingue cependant surtout par ses qualités vocales et ses talents de compositeur : « Prompt à écrire les comédies de salon, les couplets [...], musicien excellent, doué d'une belle voix de basse, instrumentiste peu brillant mais infaillible.⁷⁸ »

Ses goûts musicaux, pas plus que ses attirances littéraires, ne sont exclusifs :

Par Beethoven, Haydn et Gluck, la musique allemande l'avait conquis. En outre, il aimait d'instinct le style simple et facile des compositeurs français, Grétry, Nicolo, Boïeldieu. Mais ce qui le ravissait, ce qui l'entraînait, c'était la verve, le brio, la méthode du grand maestro de Bologne.⁷⁹

De nombreux commentateurs ont ainsi mis en avant son amabilité, son optimisme, sa joie de vivre, sa constance d'humeur et même une relative fantaisie. Il fit sensation lors du banquet offert par le Comice agricole de 1858 aux membres du jury et aux exposants étrangers, composant et chantant des vers aussi savants que joyeux.

Au refrain :

Pour être d'une Académie
Ne suis-je pas assez savant

le succès était déjà assuré. Il vantait ensuite sa « ferveur pour la gaie-science et sa fidélité aux préceptes du bien-vivre » et concluait par ce couplet modeste :

Devant vous, fils de la science,
Il faut m'incliner tristement,
Car, cette fois, en conscience,

⁷⁷ Y figurent également « Pavie Pierre père et Pavie Pierre fils, cultivateurs à l'Onglée », sans qu'il nous ait été possible de vérifier une éventuelle relation familiale entre eux et Louis Pavie.

⁷⁸ Lachèse Eliacin, *Op. Cit.* p 19.

⁷⁹ Cité par Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 12.

Je ne suis pas assez savant.⁸⁰

Victor Pavie rapporte une anecdote – dont il fit les frais - qui montre le respect et l'importance que ce père attachait à l'art musical. Au moment de la foire Saint Martin, le jeune garçon qu'était alors Victor tomba un jour en « arrêt devant un petit harmonica de verre peint en rouge⁸¹ ». Le rusé marchand, profitant de la fascination que ressentit le petit Pavie pour l'instrument, et de l'emprise des caprices de ce dernier sur la servante qui l'accompagne, parvint à leur vendre l'objet. De retour à la maison, le fils présenta au père le trophée déniché en ville :

[...] dégageant de son enveloppe l'instrument tant souhaité, j'en attaque [...] les premières touches⁸². Ici une grimace de musicien indigné, mieux encore que le bras de mon père, m'arrêta court.

« D'où tiens-tu cela ?

--- D'un marchand très poli, très avenant de la Halle couverte.

--- Un enjôleur, un charlatan ! faux comme un jeton, son harmonica de Bohême. Le Bohémien, c'est lui. Se jouer ainsi de l'inexpérience d'un enfant ! Noton, retournez avec mon fils, et tout de suite. Rendez à ce marchand sa musique en échange du premier mirliton qui vous tombera sous la main ; celui-là, du moins, ne dira que ce qu'on lui fera dire. Et toi qui, sans mon adhésion, t'es aventuré dans cette emplette, sache qu'un instrument de musique n'est rien moins qu'un joujou, et que l'oreille n'a point d'âge.⁸³

Souignons, par ailleurs, sa contribution majeure à la vie musicale locale : la création du *Concert d'étude*, à Angers, en 1817, dont nous parlerons un peu plus loin

En matière d'art pictural, par contre, Louis n'apparaît pas comme un amateur, encore moins un connaisseur :

La peinture ne l'occupait pas, et en vérité, l'école de David n'était point pour séduire la jeunesse. Plus tard, quand parurent les fortes toiles de Gros, ses yeux s'ouvrirent à cette vive et soudaine lumière . Comme il admirait, dans la bataille d'Eylau la figure pensive et

⁸⁰ Cette chanson avait déjà été présentée lors du premier dîner académique des Rangeardières, le 11 mai 1823, sous le titre de *Chanson académique pour la réception de Mr. P....*

⁸¹ Pavie Victor, *Op. Cit.* p 39.

⁸² Il semblerait donc qu'il s'agisse davantage d'une sorte de xylophone que de l'instrument de bouche que nous connaissons aujourd'hui.

⁸³ *Ibid.* p 40-41.

puissante de Napoléon [...]! « Vois donc me disait-il, devant ce chef-d'œuvre, quelle tête, comment peut-on trouver dans une palette un si prodigieux idéal ! »⁸⁴

Complétons ce rapide portrait d'*honnête homme*⁸⁵ en portant notre attention sur deux autres traits de son esprit que les biographes ont rapportés. Son caractère, tout d'abord, qui semblait assez tranché. Il était « vite satisfait . Si une chose était bonne, il disait : « C'est fini ! C'est fini ! » Et en restait là sans se fatiguer à la recherche du mieux.⁸⁶ » Sa rectitude de jugement ensuite : « Il haïssait trois sortes de gens : les finots, les habiles, les trouvant trop sûrs d'eux-mêmes pour céder à aucun entraînement, et les sots, incapables d'apprécier ce que l'on dit et ce que l'on fait devant eux.⁸⁷ »

Ce qui faisait dire au préfet de Maine et Loire, en 1810, qu'il avait « des connaissances, des principes et de la probité ».

Quant au président Courtiller de la Société d'Agriculture des Sciences et Arts d'Angers, il note dans la notice nécrologique qu'il lui consacre, que personne n'oubliera

cette finesse de goût, cette vivacité d'esprit, ces saillies si piquantes qui ont donné si souvent tant de charme à nos réunions, et dont on était d'autant plus frappé qu'elles s'alliaient chez M. Pavie au sens le plus droit et à la raison la plus élevée.⁸⁸

Théodore, enfin, le second fils, décrit d'une manière synthétique ses « qualités de l'esprit et du cœur [...] : bonté, enjouement, sagacité, jugement sûr et indulgence » et ajoute : « un pareil caractère devait avoir sur ses compatriotes [...] une autorité librement consentie.⁸⁹ »

Ces trois personnages furent déterminants dans la formation de l'esprit de Victor. Quant à l'influence de sa mère, malheureusement décédée précocement, elle se résume à peu de choses, selon Théodore : « Qu'était-elle cette mère morte si jeune et tant pleurée ?

⁸⁴ Cité par Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 13.

⁸⁵ Qui n'est pas sans rappeler celui de Louis-François Bertin, (1766-1841), directeur du *Journal des Débats*, lui aussi pétri de culture classique, et des valeurs des XVIIIe et XVIIe siècles, mais cependant ouvert aux nouveaux courants littéraires et artistiques (cf. Trigalot Guy, *Louis-François Bertin et la construction du journalisme : les débuts du quatrième pouvoir*, mémoire de Master II, Université d'Angers, 2006).

⁸⁶ Cité par Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 11.

⁸⁷ *Id.*

⁸⁸ Courtiller, « Discours prononcé aux funérailles de M. Louis Pavie, le 3 novembre 1859 », *Revue de l'Anjou*, 1859, p 12.

⁸⁹ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p30.

Nous ne l'avons jamais bien su. Victor avait moins de cinq ans et moi deux ans et deux mois quand elle disparut d'au milieu de nous.⁹⁰»

b. Transmission morale

Le fait familial de poursuivre une activité dans la société depuis plusieurs générations apporte un sentiment d'habilitation naturelle, un sens de la responsabilité, une respectabilité. La charge d'imprimeur confère en outre un statut de bourgeois influent. Autant d'héritage à préserver, autant de conquêtes et positions à conserver. Les successeurs doivent se montrer dignes de ce qu'on leur lègue. Et eux-mêmes créer et transmettre. Si cette conception, relevant d'une philosophie de la noblesse puis de celle de la bourgeoisie, demeure parfois théorique, selon les qualités des descendants, chez les Pavie, elle s'incarne dans les choix de vie et les actes.

Il y a, en tout premier lieu, l'attachement à l'ordre ancien. Dans la famille Pavie, l'Ancien Régime n'est pas synonyme d'inégalité. Notables ou tout au moins bien intégrés dans la société, ils jouissaient de leurs biens et pouvaient se satisfaire de leur contribution à la civilisation ainsi que des revenus qu'ils tiraient de leurs activités. A ce titre, la Révolution leur procura davantage d'inconvénients que de changements bénéfiques. Les pressions vécues, les déchirements subis, les revers de fortune survenus, leur firent regretter l'époque de leur confort, jusqu'à parfois idéaliser ces temps anciens. On retrouve dans le romantisme cet attachement (ambigu puisqu'il est question de révolution artistique), réel tout de même, dans la mesure où, par-delà les parenthèses révolutionnaire et impériale, les jeunes romantiques entendent revenir aux sources chrétiennes et naturelles, et renforcer les valeurs séculaires de la monarchie. En embrassant ces nouvelles idées, Victor demeure bien en accord avec la pensée profonde familiale, avec cette sorte de sacralisation du passé.

Il fut, sa vie durant, une personnalité qui défendit ces idées, conservateur en politique, gardien d'institutions culturelles, et défenseur d'une morale que le progrès malmène et transgresse.

Il y a, en second lieu, les convictions religieuses qui, à l'unisson de celles exprimées par les Vendéens opposés au pouvoir nouveau, l'ancrent dans la spiritualité des siècles

⁹⁰ *Ibid.*, p 31.

passés. Les récits de la grand-mère et du père, tout comme ceux des servantes attachées à l'éducation de Victor et Théodore constituent une trame morale et éthique dont il est difficile de se défaire. C'est sans doute une des raisons pour laquelle les deux frères demeurèrent fidèles à ces idéaux et à ces modèles de comportement. Ce qui ne les empêcha pas, élans juvéniles obligent, de s'ouvrir aux mondes encore vierges, de la poésie et de la nouvelle littérature pour l'un, des découvertes géographiques et ethnographiques pour l'autre.

L'éducation de Louis en ce domaine est d'ailleurs entièrement due à sa mère :

Notre père élevé dans des temps néfastes où l'enseignement religieux et spirituel était supprimé, dut puiser dans les exemples de sa sainte mère et dans sa droite raison le germe si amplement développé plus tard des vertus chrétiennes, de la religion et de ses pratiques.⁹¹

La foi de Marie-Marguerite Fabre, la grand-mère, n'est toutefois pas faite de superstition, d'obscurantisme ou de fanatisme. Au pied d'un crucifix devant lequel elle s'agenouille chaque jour, chez elle, on peut lire ces vers :

L'exil, les fers, la mort, l'homme peut tout souffrir ;
Le chrétien fait plus, il pardonne !

Et, nous apprend Théodore Pavie : « La pieuse grand-mère [...] n'eut jamais une malédiction pour les plus odieux survivants des massacres de 93. »

Marie Fabre et Louis Pavie sont, en toute logique, les imprimeurs officiels de l'évêché, et ce, dès 1806.

On conçoit aisément que l'adhésion à ces idées se traduise, à la fois par un certain conservatisme politique, social et moral, et aussi par un engagement concret visant à défendre ces valeurs. L'abandon, par Victor, de ses premiers amours littéraires pour ceux liés à la charité sociale, choix qu'il concrétise dans la seconde moitié de sa vie, en est l'expression. D'où également, chez les deux frères, un enracinement spirituel, une fierté assumée, une capacité de résistance aux modes (même à celles qui pourraient s'avérer bénéfiques), une indépendance d'esprit.

⁹¹ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 30.

Enfin, ce qui ne souffre aucune exception, et ce, quelles que soient les appartenances politiques ou artistiques, c'est l'amitié, sentiment des plus noble chez tous les Pavie. Louis, le père, a développé de tels liens du cœur avec le statuaire Pierre-Jean David, dit David d'Angers, amitié qu'il transmet à ses fils, malgré les divergences radicales de conception gouvernementale qui les opposent. Et suivant l'exemple de son père, l'aîné des frères Pavie conserva le souvenir de sa prime communion avec Hugo, même lorsqu'il condamna l'orientation du poète de la République. Tout comme l'athéisme, feint ou réel, mais en tous cas douloureux de Sainte-Beuve, ami intime de Victor, ne fut jamais un obstacle à leur profonde relation.

Cet honneur de la parole donnée, de l'amitié sacrée, ces traits de caractère positifs et enjoués, ces qualités artistiques, cette filiation à la tradition et à la spiritualité, ces engagements et ces responsabilités, ce courage face aux épreuves de la vie, forment un ensemble dont héritent Victor et son jeune frère Théodore, et qui les guident tout au long de leur propre cheminement.

3. L'engagement politique et social

a. Convictions et positions

Nous avons vu que lors de la première persécution vécue par le grand-père imprimeur de Victor, en 1782, celui-ci résista et retrouva son brevet. Les détails manquent en revanche sur les circonstances qui conduisirent à sa réhabilitation.

Nous avons également noté que c'est devant son imprimerie que l'abbé Barbottin, aumônier de l'armée catholique et proche des chefs vendéens, brûle en 1789 une des deux guillotines angevines. Était-ce pour protester du rôle qu'avait joué l'imprimeur angevin ou, au contraire, pour lui remettre comme une sorte de trophée ? Et pourquoi ne pas déceler dans cet acte, peut-être, un peu des deux intentions ?

Ayant subi l'oppression des deux camps antagonistes, quelles conclusions en tira-t-il ? Que devinrent ses convictions ?

En 1790, au moment de la seconde persécution, qui le conduit à être de nouveau dépossédé de sa charge, Louis-Victor utilise tous les moyens pour faire entendre sa voix. Son adresse

aux électeurs lui permet de se justifier. Les termes très connotés (despotisme, tyrannie, vils, cruels,...) employés pour décrire les attaques dont il fut l'objet, ne révèlent cependant pas nécessairement des convictions républicaines. Il a été dit, plus haut, que certains de ses collaborateurs affichaient plutôt des conceptions royalistes. Lui-même, ne militait guère pour l'avènement de la République. Mais s'il voulait sauver son entreprise et sa famille, il avait tout intérêt à faire preuve d'allégeance aux nouveaux responsables politiques. Et s'il a publié la *Déclaration de l'Homme et du Citoyen* en 1790⁹², la promulgation de la loi sur la constitution civile du clergé, la même année, le conduit à prendre ses distances avec le nouveau régime.

On pourrait également voir en Pavie la marque d'un esprit modéré, qui a eu à se plaindre des excès de la politique royale, et qui se met au service de l'administration révolutionnaire, car, comme la grande majorité des gens, il n'a pas encore d'engagement prononcé, ni pour un camp ni pour un autre. A-t-il réellement imprimé cet ouvrage concernant un espion anglais ? Peut-être, mais il n'appartient à aucun groupe politique particulier.

Notons au passage que c'est alors Louis-Victor qui imprime, en 1789 et 1790, le *Cahier contenant les vœux des communes de la province d'Anjou*, ainsi que le *Discours patriotique sur l'égalité et la liberté civile et politique*, le *Discours patriotique sur les avantages de la constitution, considérés par rapport à la religion et par rapport à l'humanité* (deux ouvrages du curé « révolutionnaire » Coquille d'Alleux), un *Examen pacifique du serment exigé par la Constitution*, et la *Légitimité du serment civique exigé des fonctionnaires ecclésiastiques* du célèbre évêque-député Grégoire, et non pas Mame, qui, lui, fait paraître au même moment le *Procès-verbal des séances de l'ordre de la noblesse des sénéchaussées d'Angers, Beaufort, Baugé [...]* et un *Précis des réclamations, protestations et significations faites par le Chapitre de l'Église d'Angers !*

Ce qui nous amène à formuler deux remarques : premièrement que la réalité, plus complexe que les images d'Épinal, mêle aux sentiments immédiats, le mouvement des gestations d'opinions, des remises en cause, voire d'apparentes contradictions. Deuxièmement, que les faits rapportés rangent assurément le grand-père de Victor parmi les esprits les plus avancés de son temps.

Les convictions de Louis-Victor Pavie ont sans doute trouvé à se radicaliser lorsqu'il a été arrêté pour collaboration avec l'armée vendéenne. S'il est vrai qu'il n'a pas pris la fuite

⁹² Mais il a publié aussi, l'année précédente, le *Projet de doléances pour la noblesse et la sénéchaussée d'Anjou*.

devant l'avancée des Chouans – avait-il la conscience tranquille de celui qui s'est forgé une préférence au gré des événements ? - , ses presses ont bien été réquisitionnées. Et en ces temps mouvementés, Pavie se devait de penser à sa stabilité économique. Qu'on se saisisse de sa personne pour l'envoyer devant le Tribunal Révolutionnaire à Paris, illustre l'exagération de la répression, qui a pour conséquence de forcer Pavie, devenu un fuyard, un « émigré », à embrasser la cause des opposants à la Révolution.

Que dire de l'internement de son épouse et de la faillite provoquée de l'imprimerie, sinon qu'ils contribuent davantage au renforcement du positionnement contre-révolutionnaire des Pavie. La veuve Pavie ne s'interdit donc pas d'embaucher pour la seconder, un prote, nommé Prunair, qui « pendant la Terreur, n'alla pas plus loin que la Chalouère, armé d'un fusil sans chien, pour repousser l'avant-garde des Vendéens ⁹³ ».

C'est cette douloureuse expérience de l'injustice et de la furie populaire que Louis-Victor transmet à son fils Louis, juste avant d'en mourir. C'est le souvenir de cette époque difficile et dangereuse qu'entretient la mère, devenue dès lors chef de famille. Et si, vers la fin du règne de Louis XVI, la famille Pavie se contente de vivre sans illusion, mais sans vindicte contre la monarchie vieillissante, ses membres, qui ont subi plus de blessures de la part du régime républicain, censé apporter la liberté et la fraternité, que de celle du pouvoir royal, sont maintenant, en ces années post-révolutionnaires, clairement monarchistes et anti-jacobins, ainsi que l'illustre le témoignage de Théodore Pavie sur sa grand-mère :

Elle semblait concentrée dans le souvenir des temps pénibles qu'elle avait traversés et dont elle nous parlait bien rarement. Le soir, de bonne heure, retirée dans un étroit cabinet attenant à sa chambre et transformé en oratoire, elle se souvenait, priait, récitait le chapelet. Il y avait dans ce retrait des portraits de la famille des Bourbons, groupés en façon de bouquet de pensées.⁹⁴

Dès lors, monarchie et catholicisme demeurent les références familiales.

Durant les Cent jours, Louis Pavie, « devenu sincèrement royaliste, comme beaucoup d'esprits libéraux, eut au moins des velléités de participer à une petite réplique de la chouannerie qui se réveilla dans les départements de l'Ouest ⁹⁵ » La ville d'Angers ayant été

⁹³ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 23.

⁹⁴ Pavie Théodore, *Ibid.*.

⁹⁵ Bernard Victor, *Les Pavie*, tapuscrit, archives familiales Pavie. Vraisemblablement, le support d'une conférence ; Bernard était membre du cercle *Les poètes et leurs amis*, qui publiait des *Cahiers de littérature et de*

son apanage, une garde s'était formée et la décision avait été prise de le recevoir au château. Le roi s'étant déjà réfugié à Gand, la fronde angevine retomba, et Pavie reprit une vie plus normale. Il fit l'objet d'une surveillance continue de la part des pouvoirs successifs, de par son statut de libraire et son appartenance au cercle des notables, même s'il était reconnu pour ses principes, ses connaissances et sa probité.

Il convient d'ajouter à ce contexte parental, l'éducation reçue par Victor et Théodore, des deux servantes de leur enfance. Ces braves angevines, d'humble extraction, avaient gardé en mémoire les privations et les horreurs de 1793.

Les récits de ces deux femmes qui avaient suivi les premières victoires et les revers de l'armée vendéenne et vu le sang couler à flots sur les rives du Layon, impressionnèrent beaucoup Victor Pavie et imprimèrent à sa nature le sens du fantastique.⁹⁶

Théodore Pavie évoque leur souvenir dans le livre consacré à son frère. L'une d'elles, Marie Dubois, Vendéenne née à Saint-Lambert-du-Lattay, avait connu les pires atrocités ; atrocités qu'elle ne manquait pas de raconter aux jeunes enfants dont elle avait la garde. Ces derniers l'appelaient *Manette*. En lisant Théodore, et au vu des formules employées, on peut facilement imaginer la marque qu'imprimèrent ces témoignages sur les deux esprits enfantins :

[Elle] gardait les brebis quand éclata la Révolution : elle avait alors dix-neuf ans. Chassée de son pays par les Bleus, elle suivit l'armée vendéenne dont elle partagea les succès, puis les désastres [...] Quand la retraite commença [...], Marie emportée par la déroute, se trouva séparée du gros de l'armée, réduite à errer dans la campagne, à se cacher au fond des fossés remplis d'eau et gelés bien souvent, pour éviter la mort. Non loin de Savenay, elle tomba aux mains des Bleus et fut emprisonnée à Nantes, au Bouffay, de sinistre mémoire, d'où les captifs ne sortaient que pour être guillotins ou jetés dans la Loire. Depuis quelques mois, elle gisait dans cette affreuse prison, se cachant sous un tas de petits enfants dont les rats rongeaient les oreilles, s'attendant chaque jour à marcher au supplice, quand la mort de Robespierre ouvrit les cachots. On la jeta dehors, mourante de la peste et si faible qu'au premier pas elle tomba dans une allée [...] elle guérit [...] le hasard ou plutôt la Providence lui fit rencontrer notre grand'mère qui, délivrée des prisons

poésie ; il avait dû avoir accès aux documents conservés par Geneviève Chasle-Pavie, petite-fille de Victor Pavie, alors présidente de cette association.

⁹⁶ Chasle-Pavie Joseph, *Op. cit.*, p 16.

d'Amboise par la chute du monstre dont le joug odieux écrasait la France, venait de recouvrer sa liberté.⁹⁷

Le récit de ces moments terribles fascinait les enfants qui posaient de nombreuses questions :

Quand Victor lui demandait ce qu'elle avait répondu aux juges iniques du tribunal révolutionnaire de Nantes, elle posait sa main sur sa hanche et répliquait fièrement : « Je leur ai dit : « Vous êtes pires que les tigres au fond des bois ! ». »⁹⁸

Restée au service de la famille durant soixante-cinq ans, cette servante éleva donc le fils et les petits-fils de Marie-Marguerite. « De haute taille, intrépide, infatigable, bonne à tout [...] habile cuisinière⁹⁹ », elle tenait la maison et fut d'une influence considérable sur la vision de l'Histoire qu'adoptèrent Victor et Théodore, à l'âge adulte.

La seconde servante, plus petite de taille, originaire de Gonnord, se nommait Renée Boulay, mais les enfants l'appelaient *Noton*. Ils en faisaient ce qu'ils voulaient tant sa complaisance (et sa naïveté) étaient grandes. Elle aussi, avait connu les misères de la guerre. Mais contrairement à *Manette*, ses récits étaient empreints de fantastique et de superstition. « Elle racontait sur les temps de la Révolution d'étranges histoires : [...] défilé nocturne [...] messe fantastique au milieu de l'obscurité.¹⁰⁰ »

Le soir, au coin du feu de la cuisine, ces deux femmes évoquaient invariablement les tableaux des jours sinistres de la Révolution. Marie Dubois qui avait suivi l'armée, parlait en soldat des marches, retraites, déroutes, massacres ; Renée Boulay y mêlait ses récits épisodiques.¹⁰¹

Avec un tel « conditionnement », il eût été curieux que Louis, Victor ou Théodore se réclamassent de l'athéisme ou du parti républicain !

Aussi, leurs convictions politiques ne dépassèrent-elles pas tout d'abord celles de la Restauration. La profession de foi que Victor confie (une fois n'est pas coutume) dans ses « souvenirs de jeunesse » nous éclaire sur sa pensée :

⁹⁷ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 5.

⁹⁸ *Ibid.*

⁹⁹ *Ibid.*

¹⁰⁰ *Ibid.*

¹⁰¹ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 7.

1830 est le plus large et le plus profond abîme creusé dans notre histoire, et [...], d'une rive à l'autre, les mêmes hommes qui se regardent, ont besoin de se tâter à trois reprises pour se convaincre de leur identité. L'effort sanglant de 93 devait logiquement amener dans les mœurs, artificiellement transformées, une réaction dont la Révolution de Juillet, avec ses tendances bourgeoises et ses pacifiques allures, ne pouvait être suivie.¹⁰²

Le seul « intérêt » qu'accorde Victor Pavie à 1793, est donc d'avoir enfanté la Restauration, soubresaut salvateur annulant les errements révolutionnaires du peuple français. Avoir connu l'enfer, aurait amené, en somme, à recréer le paradis et à le renforcer. Tandis qu'à ses yeux, 1830 génère, après le même fourvoiement idéologique, un danger plus grand, car de nature plus sournoise, une sorte de « changement masqué » que personne ne considère urgent de combattre, et qui donc, s'installerait plus durablement.

Il poursuit :

Le développement de l'industrie, la vulgarisation de la science, le progrès du bien-être, toutes ces nouvelles sollicitudes d'une société déviée de ses traditions originelles pour entrer à pleines voiles dans le domaine des intérêts, allaient changer la face du monde et transformer ceux de la veille en revenants du lendemain. Tous ne s'en vantent pas, - les uns n'ayant rien ressenti jusque là, - d'autres ayant, avec prudence, étouffé en eux tous les germes et coupé toutes les racines de l'homme antérieur ; d'autres encore ayant à leur insu, jour après jour, pas à pas, subi l'évolution progressive du siècle. Moi je m'en vante, ou si mieux aimez, je m'en accuse et n'hésite pas à me donner pour l'un des plus dépayés de notre époque [...].¹⁰³

Ne croirait-on pas entendre Huysmans, Villiers de l'Isle-Adam ou Joseph de Maistre ?

Et cependant, comme nous l'avons vu, l'ami le plus intime de Louis et de ses fils fut le républicain David d'Angers, preuve heureuse de la prévalence des sentiments humains sur les idéaux politiques. Le sculpteur défendait avec fougue et ténacité son exigence de tolérance mutuelle comme l'illustre cette lettre envoyée à Louis, le 6 juin 1836 :

Non, mon cher Pavie, nous ne nous sommes pas quittés mécontents l'un de l'autre, j'aime à me le persuader ; du moins de mon côté il n'est resté aucune impression de

¹⁰² Pavie Victor, *Op. cit.*, p 21.

¹⁰³ Pavie Victor, *Op. cit.*, p 22.

mécontentement ; je pense avoir assez d'esprit de justice pour respecter l'opinion des autres quand elle est l'expression de leur conviction. [...]

Pour Dieu, cher ami, n'apportons pas de susceptibilité dans nos rapports avec nos amis ; il y a assez de tribulations ailleurs ; réservons-nous pour la lutte que nous sommes obligés de soutenir continuellement. Et puis, vois-tu, il faut excuser le vieux marin qui ayant affronté d'horribles tempêtes s'étonne, à tort sans doute, que d'autres les redoutent, et enfin j'ai toujours vu que les hommes qui ont accompli une grande et noble destinée savaient oser ; Prends mes idées pour des utopies, mais crois à la sincérité de mon entier dévouement de cœur.¹⁰⁴

Au plus fort des événements de 1848, David d'Angers, qui s'enthousiasme pour le soulèvement populaire, raconte en détail à Victor les péripéties auxquelles il lui fut permis d'assister, concluant : « Depuis la Révolution, je n'ai pas remis le pied dans mon atelier. Avant d'être artiste, il faut être citoyen. Voilà ma devise. » (lettre du 15 mars 1848)¹⁰⁵.

Il continue de le tenir au courant par le biais de plusieurs lettres qui arrivent en Anjou jusqu'au mois de juillet de la même année.

Et lorsque le statuaire est jeté en prison ou doit subir l'exil, la correspondance qu'il reçoit régulièrement de son ami Victor est un vrai réconfort.

Il paraît permis de conclure que les idées des Pavie, même antirépublicaines ne présentaient pas un caractère absolutiste ou aveugle, n'empêchaient pas le dialogue, la réflexion, la poursuite d'un but commun, à savoir l'amélioration de la condition humaine, pouvant même aller jusqu'à renforcer des liens d'amitié !

b. Franc-maçonnerie

Un article de l'*Anjou historique* de 1923, parle de l'adhésion de Louis-Victor Pavie à la loge du « Père de famille »¹⁰⁶, l'une des quatre loges maçonniques d'Angers, le 1^{er} avril 1784. Aux pages citées en référence de cet article¹⁰⁷, nulle trace du père de Victor.

¹⁰⁴ Citée dans Jouin Henry, *David d'Angers et ses relations littéraires*, Paris, Plon, 1890, p 107.

¹⁰⁵ *Id.* p 279

¹⁰⁶ Loge qui exista de 1803 à 1823, selon Jacques Feneant (*Francs-maçons et sociétés secrètes en Val de Loire, Chambray-lès-Tours*, éd. CLD, 1986, annexe p 331).

¹⁰⁷ Lebrun François, *Histoire d'Angers*, sous la dir., Toulouse, Privat éd., 1975, p 128 ; Feneant Jacques, *Francs-maçons et sociétés secrètes en Val de Loire*, Chambray, CLD, 1986, p 115.

Madame Pascale Voisin¹⁰⁸, petite-fille de Joseph Chasle-Pavie, lui-même petit-fils de Victor Pavie, rapporte pourtant avoir entendu sa mère, Geneviève Chasle-Pavie, évoquer le sujet (au demeurant quelque peu tabou dans la famille) et témoigne l'avoir vue rendre le tablier maçonnique de Louis à une quelconque loge, ne pouvant pas accepter l'idée que son ancêtre ait pu se prévaloir « frère ».

A partir de 1725, de nombreuses loges naissent en France. La première réunion de francs-maçons angevins est créée le 20 novembre 1753. Fille de l'aristocratie anglaise, la franc-maçonnerie rassemble alors des nobles, des militaires, des bourgeois et même des prêtres, tant son objet dépasse la simple agitation politique. A l'origine, cette « association d'hommes libres et de bonnes mœurs », n'est pas mal vue du pouvoir royal. On peut même parler d'un certain « âge d'or » à cette époque. Dès 1738, toutefois, le pape Clément XII la condamne par la bulle *In eminenti*, sans véritable effet il est vrai. Les historiens s'accordent aujourd'hui à dire qu'il serait réducteur de voir dans le développement de ce mouvement la cause de la Révolution. De fait, à partir de 1789, les loges de province sont dissoutes, et il faut attendre le Premier Empire pour les voir jouir d'une nouvelle influence.

On y trouve les tendances les plus diverses du siècle des Lumières : des philosophes des *Neuf Sœurs* qui initient Voltaire, à la grande figure de l'idéologie contre-révolutionnaire, Joseph de Maistre.¹⁰⁹

Et cela se révèle également vrai dans le Maine-et-Loire, où s'affrontent royalistes et républicains. De fait, trente et un pour cent des maçons du département sont dans le camp de la Contre-révolution :

Plusieurs parmi les chefs des Vendéens et des Chouans insurgés avaient reçu la lumière avant 1789. L'appartenance de Charrette n'est pas mise en doute, ainsi que celle du [...] cousin du célèbre Bonchamps tué en octobre 1793 [...] et [...] Louis-Marie de Scepeaux, frère du Chouan [...] vicomte de Scepeaux, lui-même inscrit sur le tableau du « Père de famille » en 1804.¹¹⁰

On le voit, cette loge du « Père de famille » n'attiraient pas vraiment les jacobins les plus acharnés. Aussi, n'est-il pas vraiment étonnant que Louis-Victor y ait été affilié.

¹⁰⁸ Actuelle présidente de l'*Association des Amis de Victor et Théodore Pavie*.

¹⁰⁹ Sous la direction de Ligou Daniel, *Histoire des francs-maçons en France, 1725-1815*, Toulouse, Éditions Privat, 2000, p 258.

¹¹⁰ Feneant Jacques, *Op. Cit.*, p 118.

Une autre information, concordante, nous provient de la lecture du dictionnaire historique de Célestin Port. Celui-ci, dressant une liste rapide des écrits de Louis-Victor, cite un petit recueil « d'une douzaine de chansons, dont une, *Les Proverbes*, chantée à l'installation de la Loge Napoléon ¹¹¹ ».

Nous tenons enfin d'un autre descendant de Victor Pavie déjà cité, Yves Pavie¹¹², des données qui confirment cette affirmation. L'oncle de Louis, Guillaume Pavie, le plus important libraire de La Rochelle a bien appartenu à une loge. Yves Pavie détient un document l'attestant. Il existe donc tout un faisceau d'informations donnant à penser que Louis Pavie a bien participé à ces débuts de la franc-maçonnerie en France, alors davantage cercle d'érudits affectionnant les échanges fraternels et éclairés que société secrète complotant une insurrection.

Jean-Luc Marais assure même : « Louis-Joseph Pavie est membre du Père de Famille, où il introduit en 1811 David. »¹¹³

Quant à Mame, figure de la franc-maçonnerie locale, qui détenait la charge d'imprimeur de Maine et Loire, il était tout à la fois secrétaire de sa loge maçonnique et imprimeur officiel de l'Évêché.

c. Actions civiles et culturelles

L'Académie d'Angers

Cette appellation recouvre plusieurs réalités. Mais avant de les examiner, il est intéressant de constater qu'à l'origine de la reconstitution de la société savante la plus célèbre de Maine et Loire se trouve Louis Pavie. Célestin Port évoque la date de 1815 comme étant celle où prit corps cette volonté de créer une réunion de personnalités vouées à l'étude et à la propagation du savoir. (Le secrétaire des futures réunions des Rangeardières, Blordier, évoque, quant à lui, dans deux pièces de vers présentées à la réunion (re)fondatrice du 11mai 1823, la date de 1814, comme étant celle des premiers pas de la société.)

¹¹¹ Port Célestin, *Op. cit.*, p 62.

¹¹² A ne pas confondre avec Erwan Dalbine.

¹¹³ Marais Jean-Luc, « Angers au temps du Romantisme », in Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 19.

Réunis chez Pavie, rue Saint-Laud, quelques notables jettent les bases de futures sociétés de lettrés. Eliacin Lachèse qualifie de « modeste réunion » cette première association d'érudits qui « n'eut d'abord d'autre but que la lecture en commun des publications nouvelles.¹¹⁴ » Elle prit bientôt le titre de *Société d'histoire naturelle*. Les docteurs Lachèse père et Guépin, Daligny, futur conseiller à la Cour d'Angers, Bastard, directeur du jardin des plantes, et Millet formaient ce premier groupe. Lachèse nous dit qu'il dura peu de temps.

A peu près à la même époque, le 28 juillet 1817, le ministre de l'Intérieur en place, Lainé, soulignant le retard de la capitale angevine en ce domaine, diligente une enquête auprès du baron Stanislas de Wismes, préfet de Maine et Loire, afin de connaître la situation du département en matière d'institutions savantes, et avec le dessein d'y remédier. Le préfet regrette leur absence et déclare s'occuper de la question, mais il ne répondra ensuite qu'en 1818, arguant de la difficulté de l'entreprise, au vu des divergences politiques toujours vivaces chez les élites locales. Le 29 octobre de la même année, le ministre annonce l'abandon (provisoire) du projet.

L'échec de cette volonté étatique de reconstituer la prestigieuse assemblée savante à Angers montre bien les obstacles que durent surmonter Pavie et ses amis.

Rendons tout de même à Mame ce qui revient à Mame : l'initiative de créer le 15 janvier 1780 le premier cabinet de lecture de la ville, le « Cabinet Politique », qui comptait alors une cinquantaine de membres.

L'existence d'une véritable société littéraire privée, aux objectifs plus larges et plus « scientifiques » semble remonter au 11 mai 1823, aux Rangeardières, propriété de Louis Pavie à Saint Barthélémy. Les procès-verbaux de ces cinq réunions, rédigés d'une écriture fine et intitulés justement « les P.V de nos réunions littéraires aux Rangeardières ¹¹⁵ », nous apprennent que la première séance se tint en présence de Gavinet, de Condren, Poulain, De Presle, Le Mercier, Mazure fils, et Blordier-Langlois.¹¹⁶ Trois d'entre eux, Pavie, de Condren et Blordier-Langlois seront d'importants membres et responsables de la future SASAA : *Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts d'Angers*. On y discute littérature classique, histoire, sciences, on y déclame odes et discours, on y chante des pièces originales, on y mange, au fil des réunions qui se déroulent tous les quinze jours ou tous les mois.

¹¹⁴ Lachèse Eliacin, *Op. cit.*, p 20.

¹¹⁵ Bibliothèque Municipale d'Angers, cote Ms 1859. 152

¹¹⁶ Pour plus de détails concernant ces réunions, voir Catta Monique, « Les sociétés savantes et la famille Pavie » in Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 49-51.

Nous sommes donc en présence de deux tentatives de fondation d'une société savante de la part de Pavie, ou plus vraisemblablement de la continuité d'une action, s'étalant sur huit années, en vue de constituer une telle institution.

Une étude intéressante et fort complète a été réalisée récemment par une étudiante angevine, d'où nous avons tiré les informations qui suivent ¹¹⁷.

Globalement, trois origines à cette société savante peuvent être soulignées : une de nature économique, une autre de nature littéraire, et une de nature scientifique. La première avait donné naissance aux sociétés d'agriculture, la seconde aux académies des Belles Lettres, la dernière aux cercles de botanique.

Si nous effectuons un rapide rappel historique, nous nous apercevons que les racines de ces associations intellectuelles remontent assez loin dans le temps. Sans aller jusqu'à l'Antiquité, avec la fameuse « Société des soixante » de Diomies, en Grèce, au IV^e siècle avant J.C, ou les assemblées des écoles platoniciennes et aristotéliennes – dont la fameuse « Académie » de Platon -, nous pouvons observer que ces lieux de savoir fleurissent, en France, dès le dix-septième siècle. Seuls les hommes instruits peuvent y avoir accès. Ils présentent le même caractère fermé que la franc-maçonnerie, et se distinguent du simple cabinet de lecture ou des salons (qui eux, acceptent la présence des femmes).

A la fin de l'Ancien Régime, le mouvement des physiocrates, mené par Turgot et nombre d'économistes, est en plein essor. Il est réactivé après la Révolution par François de Neufchâteau, issu de la bourgeoisie et ministre de l'Intérieur, et prend alors le nom d'« agromanie ». Il s'agit de développer l'agriculture et les connaissances qui s'y rattachent.

Un second élan lui sera apporté, après l'épisode révolutionnaire, par le retour à la terre de la noblesse et des notables en place, qui entendent s'installer de manière permanente dans les campagnes. Nouveaux matériels et méthodes modernes sont divulgués, des expériences encouragées, dans le but de réformer les techniques traditionnelles. L'Etat pilote cette marche vers le progrès, relayé en cela par les sociétés d'agriculture locales.

¹¹⁷ Bonhomme Hélène, *La société d'agriculture, des sciences et des arts d'Angers de 1828 à 1855*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Angers, 1993 (Réf. BIB 8920 des Archives Départementales de Maine et Loire).

A Angers, Jacques Duboy, professeur à l'Université, avait fondé la *Société Royale d'Agriculture* en 1760. Cet établissement n'eut que peu de rayonnement car il se réduisit rapidement à n'être qu'un simple bureau d'une Société centrale, établie à Tours, par volonté ministérielle. La Société d'Agriculture de Tours cesse ses activités dès 1793. Reconstituée sous la forme d'une Société libre d'Agriculture, le 24 fructidor de l'An VI, elle compte à cette époque une quarantaine de membres, qui se consacrent aussi bien à l'agriculture, qu'aux routes, aux canaux et à la topographie du département. Elle met un terme à ses activités peu après l'An VII, sans que l'on en connaisse précisément les raisons.

La filiation la plus évidente paraît être constituée avec l'Académie d'Angers. Créée en mai 1684, par Charlot des Bottelières, après cinq à six années de négociation au sein des autorités angevines, cette institution académique devient officielle par lettres patentes du roi, le 10 juin 1685. Dénommée *Académie Royale de Belles Lettres d'Angers*, elle épouse le modèle de l'Académie Française, ses statuts reprenant quasiment les articles de ceux de sa prestigieuse aînée, mais ne comptant que trente membres. L'installation de l'Académie se fait en grande pompe, avec force discours en l'honneur du roi et de l'Anjou, et en présence d'une foule considérable, le 1^{er} juillet 1687. On y dénombre une majorité d'ecclésiastiques (surtout des chanoines), de nobles de robe ou d'épée, et quelques avocats, médecins, professeurs de droit,... Voltaire et Réaumur, entre autres, seront les plus illustres de ses membres correspondants.

On siège de père en fils (deux à cinq séances « ordinaires » annuelles et deux publiques) pour y entendre lectures et communications diverses : études morales ou badinages en vers, éloges des membres décédés, discours de réception, louanges annuelles du roi, etc. A partir de 1760, un intérêt nouveau pour les questions sociales et économiques voit le jour, ce qui amène un changement de nom, l'académie devenant *Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts* ¹¹⁸.

Ses travaux sont interrompus par les troubles de la Révolution, le dernier procès-verbal enregistré datant du 30 juin 1789.

¹¹⁸ Voir à ce sujet : *Histoire d'Angers*, sous la direction de François Lebrun, Jacques Mallet, Serge Chamagne, Toulouse, Privat éditions, 1975, p 125 et 126.

L'on trouve enfin mention d'une *Société des Botanophiles* existant à Angers depuis mars 1777, constituée d'érudits, de médecins et d'amateurs éclairés. Propriétaire d'un jardin, elle s'était donnée pour tâche de réunir les plantes indigènes de l'Anjou. Ce jardin concernait surtout les savants angevins ainsi que l'École de médecine. Là encore le changement de régime désorganisa la société qui fut dissoute en 1792.

Dès 1827, le petit groupe de lettrés angevins des Rangeardières de 1823, se retrouve pour rédiger les règlements de la *Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts d'Angers*, et les soumettre aux autorités de la ville. Celles-ci autorisent provisoirement les séances de la nouvelle assemblée. La création de cette institution répondait à un véritable besoin ; les érudits locaux ne trouvant plus de corps savants à Angers, se tournaient vers l'Institut de France ou les autres académies européennes.

La famille Pavie s'était déjà illustrée dans ce mouvement de renouveau académique, en la personne de Guillaume Pavie, de La Rochelle, oncle de Louis Pavie, qui, le 18 novembre 1788, avait fondé un *Salon littéraire*, appelé « *Salon Pavie* ». Situé à son domicile, (aujourd'hui rue Chef-de-Ville, au numéro 8), également siège de son imprimerie, il accueillait les savants rochelais. Il ne pouvait comprendre plus de cinquante membres, qui devaient s'acquitter d'une cotisation de trente-deux livres. Il fut fermé par l'arrêté du 28 septembre 1793 qui prononçait la dissolution de « tous rassemblements connus sous le titre de *Sociétés politiques et littéraires* », à l'exception des *Sociétés populaires et républicaines*, le mobilier et la bibliothèque étant vendus aux enchères le 11 germinal an II. Le 24 floréal an VIII, il renaissait de ses cendres sous l'appellation *Salon Cappon*, du nom d'un autre imprimeur de la ville. Sous différents noms, il perdura jusqu'en 1895, date à laquelle il fusionne avec le *Spider-Club Rochelais*.

En ce qui concerne la SASAA d'Angers, elle est créée le 18 janvier 1828 ; cinquante-cinq membres sont recensés. Elle sera autorisée, par arrêté ministériel le 25 juin 1831, et définitivement constituée par l'ordonnance royale du 5 (ou 15) mai 1833 qui la déclare d'utilité publique. Ce long délai s'explique par la prudence du gouvernement de Louis-Philippe qui voulait s'assurer de l'importance de ses travaux et surtout des opinions politiques de ses membres.

Louis Pavie est président en 1835, vice-président en 1842 et 1855, secrétaire de la section agricole de 1841 à 1848, vice-président du comice horticole de 1851 à 1855. Nous aurons

l'occasion, dans un chapitre ultérieur, d'évoquer cette période, puisque l'aîné des Pavie siégea aux cotés de son père, à partir de ce moment-là.

Ainsi la SASAA, Louis Pavie, fondateur et contributeur unanimement apprécié, puis son fils Victor, ont-ils largement concouru à l'épanouissement culturel et intellectuel de la ville d'Angers, ainsi qu'à son rayonnement.

Le Concert d'étude

Peu de traces nous sont parvenues de l'une des actions les plus marquantes à laquelle contribua Louis Pavie : la fondation, en 1817 du *Concert d'Étude*. Elle est évoquée rapidement dans l'article rédigé par Célestin Port pour son dictionnaire, en 1878. Ni dans la biographie de son fils Théodore, ni dans celle de René Bazin ¹¹⁹, ni dans les éloges funèbres parus dans les revues angevines de l'époque, ni dans les récits de Victor ne figurent d'explications concernant cette activité. En revanche, il existe un texte assez complet d'Éliacin Lachèse¹²⁰ qui en présente l'esprit et les activités, mais qui ne cite pas les noms des responsables mis à part celui d'Aubin de Nerbonne. Nous avons, quant à nous, retrouvé aux Archives départementales de Maine-et-Loire les volumes des règlements de cette société musicale, pour les années 1821 et 1835, imprimés d'ailleurs chez Louis Pavie, « imprimeur du roi et de M. le préfet ».

En avant-propos du premier de ces règlements, on peut lire la déclaration suivante :

Des pères de famille et des amateurs, désirant exercer leur goût et celui de leurs enfans [sic] pour la musique, ont formé la société du CONCERT D'ETUDE. Dans cette intention, la société s'est établie dans une maison située à Angers, place Saint-Martin, connue autrefois sous le nom de Maison des Arts. Des sociétaires ont avancé les fonds nécessaires pour en faire l'acquisition Ils en ont divisé le prix en actions, d'où ils ont pris le nom d'ACTIONNAIRES.¹²¹

Dans l'étude de Yannick Simon ¹²², consacrée aux activités artistiques de cette période, nous avons remarqué que le nom de Pavie ne figure pas dans la liste des actionnaires,

¹¹⁹ Bazin René, *M. Victor Pavie*, Notice biographique, in Pavie Victor, *Œuvres choisies*, vol. I, Paris, Perrin et Compagnie, 1887.

¹²⁰ Lachèse Éliacin, « Le Concert d'Étude », in *Revue de l'Anjou et du Maine*, Angers, Cosnier et Lachèse, 1857, p 197-223.

¹²¹ *Règlement de la société du Concert d'Étude d'Angers*, L. Pavie, Angers, 1821.

¹²² Simon Yannick, *L'Association artistique d'Angers, 1877-1893*, Paris, Société française de musicologie, 2006, p 28.

seulement trois ans après sa création présumée. Delaâge, Grille, Cosnier, Lachèse, Guépin en revanche sont cités. Pour trente-trois mille francs, divisés en soixante six actions de cinq cents francs, le local est acquis et l'association mise en route. Pour quelle raison Louis Pavie n'a-t-il pas pris part au financement, lui que l'on désigne comme le fondateur ? Nous n'avons pas trouvé de réponse à ces interrogations.

Il est question de vingt-quatre membres fondateurs et d'une idée née dans les salons de Madame Farran. Un conseil de sept membres (un agent, un adjoint, un secrétaire, un caissier, deux maîtres des cérémonies, et un directeur de musique) est élu chaque année parmi les actionnaires, lors de l'assemblée générale de novembre. Leurs fonctions sont gratuites, et renouvelables. On y est admissible par cooptation. «Les dames peuvent devenir actionnaires, mais elles ne pourront, ni par elles-mêmes ni par un fondé de pouvoir, prendre part aux délibérations ». La musique est une chose sérieuse !

La société admet des abonnés non actionnaires, moyennant paiement. La minute du règlement publié en 1821 est enregistrée à la date du 14 juin 1820, date de sa constitution officielle.

L'article trente et un a particulièrement retenu notre attention :

Il sera établi dans les appartemens vacans [sic] de ladite maison des Arts, une société particulière, sous le nom de Société Littéraire, et qui ne pourra être composée que des actionnaires et des abonnés du Concert d'Étude. Cette société aura son règlement et son administration particulière ; elle paiera à la caisse des actionnaires, le prix du loyer des appartemens qu'elle occupera, et subviendra à ses dépenses par une rétribution annuelle de chacun de ses membres.¹²³

Serions-nous là en présence d'une énième tentative de fondation d'une assemblée vouée à succéder à l'Académie d'Angers du siècle précédent ? Pavie en fit-il partie ou s'est-il simplement agi d'une volonté parallèle de certains de ses concitoyens, désireux de créer une telle institution ? Là encore, les sources et les informations fiables manquent pour trancher.

Au chapitre premier des dispositions générales, les rédacteurs ont noté : « L'étude de la musique et le plaisir de la danse, sont le seul objet des réunions de la *Société du*

¹²³ *Ibid.* p 20.

Concert. » On y découvre plus loin que le nombre des actionnaires est fixé à « soixante-dix maisons, et à cent amateurs isolés ».

D'autres interrogations ou étonnements surgissent à la lecture de ce document. L'article seize indique que :

les personnes qui ont leur résidence à Angers, ne peuvent être admises dans les réunions, quoique présentées par un sociétaire. Les étrangers seuls peuvent y être admis ; ils sont présentés à l'un des commissaires faisant ce jour les honneurs de la salle.¹²⁴

Il paraît surprenant, en effet, que la Société soit réservée aux non-angevins.

Des tables à jeu peuvent être dressées pendant le bal, « si les dames le demandent ; les jeux auxquels les dames voudront prendre part sont permis : tout autre est expressément interdit ». On ne peut être plus précis !

Des détails rapportés à l'article dix-huit peuvent prêter à sourire : « Chacun des membres du conseil général préside à son tour les réunions de la société, il fait les honneurs de la salle, et donne la main aux dames qui doivent exécuter ».

Deux magistrats de la ville prennent la direction de l'association et la direction artistique est assurée par M. Fémy, violon de l'Opéra de Paris. Jean-François-Marie Cauville le remplace en 1822, puis un violoniste suisse Dolmesch en 1837.

Le programme des festivités est annoncé au chapitre cinq : concert depuis la Saint-Martin jusqu'à la Fête-Dieu. A la fin de la foire de Saint-Martin, la société ouvre sa saison par un bal, ensuite, les concerts ont lieu tous les quinze jours, le samedi à dix-neuf heures précises. Ils se terminent à vingt et une heures pendant l'Avent et le Carême, sinon ils sont suivis d'un bal jusqu'à vingt-trois heures. Le dernier bal se déroule pendant le Fête-Dieu.

Et bien sûr : « tous les instruments doivent être accordés dans la salle à ce destinée. Le directeur ou son remplaçant veille à ce qu'on entende aucun prélude dans la salle de

¹²⁴ *Ibid.* p 27.

concert. »¹²⁵ Ou encore : « Le silence le plus absolu doit être gardé pendant l'exécution des divers morceaux de musique. »¹²⁶

Le règlement de 1835 que nous avons consulté reprend intégralement les dispositions de 1821.

Jusqu'à quelle date perdure la *Société d'Étude* ? Yannick Simon parle de son activité entre 1817 et 1839, et le cite comme « la plus importante » des sociétés musicales¹²⁷. Suite à une demande d'augmentation de la part des musiciens, en 1837, l'orchestre est dissous le 18 décembre. La cessation définitive est prononcée le 9 novembre 1839.

En 1843 est fondée la *Société des Concerts d'Angers*. Le règlement est conservé aux Archives départementales de Maine-et-Loire, imprimé par Cosnier et Lachèse. Les finalités, modalités administratives et recommandations sont fort semblables à celles du *Concert d'Étude*. Les membres ne sont plus les mêmes, mis à part Lachèse, et le nombre de sociétaires devient illimité. L'ami de Victor Pavie, Henri Jean-Baptiste Aubin de Nerbonne¹²⁸ en est membre. La société donne cinq concerts par an.

On apprend à l'article trois qu'une autre association musicale a dû exister en même temps que la société fondée par Pavie :

« Toute personne qui faisait partie de l'une ou de l'autre des deux Sociétés musicales d'Angers, est admise de plein droit à faire partie de la nouvelle Société.¹²⁹ »

L'autre société dont il est question est peut-être le *Concert des Amateurs de la ville d'Angers*. La date de naissance de cette association musicale aînée reste à définir. Lors de la séance du 2 décembre 1809, les membres du conseil d'administration de cette société, arguant du fait que nombre de sociétaires n'ont pas reçu le règlement « depuis long-tems », demandent à ce qu'il soit réimprimé « sous une forme nouvelle, et avec quelques additions devenues indispensables¹³⁰ ». La délibération la plus ancienne qui y est notifiée est datée du 8 nivôse An XIV. On retrouve dans cet opuscule le nom d'un des actionnaires du *Concert d'Étude*, Joubert, sans savoir s'il s'agit d'un parent ou du même homme. Mais si le but de la

¹²⁵ Article 31.

¹²⁶ Article 19.

¹²⁷ Simon Yannick, *Op. cit.*, p 27

¹²⁸ Fils d'Henri Aubin de Nerbonne ; nous appelons, pour éviter toute confusion, le fils : Henri Aubin de Nerbonne et le père simplement : Aubin de Nerbonne.

¹²⁹ *Règlement de la Société des Concerts d'Angers*, Angers, Cosnier et Lachèse, 1844, p 2.

¹³⁰ *Règlement pour la société du Concert des Amateurs de la ville d'Angers*, Angers, Imprimerie des FF.Mame, sd.

société, et les dates de la saison sont identiques, l'autorité y est exercée par le Maire et les assemblées ne se réunissent que tous les deux ans. Déjà, des tables de jeux y étaient proposées. Les prestations de l'orchestre sont extrêmement codifiées, composition, organisation du concert, horaires, nombre de solos et de concertos, etc.

A la dernière page de couverture de tous ces règlements, aux dénominations diverses, se trouve toujours la même gravure : une lyre, plus ou moins ornée de lauriers, symbole de la continuité de l'entreprise.

On trouve également trace d'une société intitulée « Nouveau concert » fondée en 1783¹³¹. Sans doute en eût-il de précédentes.

La ville d'Angers voit se dérouler pas moins de cent soixante-dix-huit concerts entre 1841 et 1861.

Ces concerts ne concernent qu'une élite, nantie et avertie. Il faut attendre 1864 pour voir apparaître, à l'initiative de Charles Hetzel (l'un des sociétaires de l'ancienne *Société des Concerts d'Angers* de 1843) des « concerts populaires de musique classique » aux tarifs enfin accessibles, déclinaison provinciale des premières manifestations du genre organisées à Paris par le baron Taylor dès 1843, fondateur de l'*Association des artistes musiciens*, qui entendait participer à l'éducation du peuple. Cette structure rassemble, dix ans seulement après sa création, près de quatre-vingt pour cent des musiciens de la capitale. Un autre grand vulgarisateur, Padeloup, qui avait aussi organisé de telles manifestations en 1861, explique les raisons de ces nouvelles actions culturelles :

Elles se résument dans la vieille idée réactualisée selon laquelle la musique est toujours liée à l'état physique ou moral de l'individu et à celui des mœurs du groupe social auquel cet individu appartient. Propager la musique, la faire pénétrer dans les couches populaires est la mission de la classe dominante persuadée de détenir le privilège des valeurs morales et des vertus humanitaires. Éduquer en moralisant, secourir en édifiant [...] est dans l'esprit de cette classe [...].¹³²

Hetzel est le premier Angevin à adhérer à l'*Association des artistes musiciens*, dès sa naissance ; il en devient le correspondant local et fonde, en 1857, le conservatoire de musique, qui compte, deux années plus tard cent quarante-neuf élèves.

¹³¹ *Prospectus d'un nouveau concert*, 1783, (Angers, Bibl. mun., Ms 1023).

¹³² Simon Yannick, *Op. cit.*, p 29.

En 1877, une nouvelle structure, dénommée *Association artistique d'Angers*, ou *Société des Concerts populaires*, est créée, pour une diffusion vers un public plus élargi, et un rayonnement plus grand ¹³³.

Quant au rôle tenu par Louis Pavie, on sait seulement qu'il organisait d' « aimables fêtes », ainsi que les qualifiaient ses amis. « Doué d'une voix expressive, timbrée, instrumentiste de ressource, il faisait planer sur ces réunions, dont il était devenu l'âme, une grâce à charmer tous les hôtes et une attention à les rallier tous. ¹³⁴ »

A-t-il donné l'impulsion, tout comme il l'avait fait pour la Société d'Agriculture, en organisant les premières réunions et discussions qui furent le terreau de ces sociétés ? A-t-il été jusqu'à la mise en place concrète de l'association ? Force est de constater que les documents manquent pour l'affirmer.

Louis Pavie, à la mairie d'Angers

C'est aux archives municipales d'Angers que nous avons retrouvé trace de l'engagement du père de Victor. Avant nos recherches, il était admis qu'il avait été élu en 1826, et qu'il avait pris la responsabilité du département des Beaux-arts jusqu'en 1830 ¹³⁵. En feuilletant les registres des délibérations municipales, nous avons pu remonter à sa première prestation de serment, en tant que simple membre, le 21 septembre 1820. Il est alors nommé par une « ordonnance de sa Majesté » Louis XVIII, en date du 10 août précédent, avec MM . de Gohin , Letourneur et Laborde. Un adjoint au maire absent reçoit leur serment « de fidélité au Roi, obéissant à la Charte Constitutionnelle et aux lois du Royaume ». Les nouveaux venus « prennent siège » aux côtés de Chevreur et de Mame, également membres du Conseil.

Louis est très assidu, assistant aux séances ordinaires et extraordinaires durant les six années qui suivent, les listes de présence ainsi que les signatures des comptes-rendus l'attestant, mais nous n'avons pas retrouvé, parmi les nombreux rapports insérés, de texte émanant de sa plume.

¹³³ Voir à ce sujet : Simon Yannick, *Op. cit.*

¹³⁴ Port Célestin, *Op. cit.*, p 62.

¹³⁵ Bazin René, *Op. cit.* , p II.

Le 30 janvier 1826, une ordonnance de Charles X le désigne comme troisième adjoint de M. le comte de Villemorge, député, nommé maire au même moment. Nous possédons copie des serments, reprenant les mêmes termes que ceux prononcés six années plus tôt, et des discours entendus ce jour-là.

Curieusement, c'est à partir de 1826 que les registres ne mentionnent plus la présence de Louis Pavie aux réunions du conseil municipal. Trois exceptions cependant : le 1^{er} janvier 1827, où Louis préside le Conseil, remplaçant le maire, et où des décisions fixant « les bancs de vendanges dans les vignes non closes » sont prises ; le 14 décembre 1828 où Pavie signe le compte-rendu de séance ; et le 2 août 1830, la gravité des événements nationaux nécessitant la présence de tous les élus d'Angers pour réorganiser la gestion de la ville.

Un de ses mérites est d'avoir pu obtenir, fort de sa fonction municipale, l'institution royale pour la Société d'agriculture qu'il avait contribué à créer. Nous n'avons pas trouvé les documents correspondants, mais E. Lachèse l'affirme dans sa notice chronologique parue dans le *Revue de l'Anjou* (1860 T. V).

L'autre idée qui prévalait jusqu'à nos jours était que la carrière administrative de Louis Pavie s'était arrêtée en 1830. Or, deux extraits des registres municipaux nous apprennent qu'il continua d'exercer une influence notable dans les affaires de la ville, durant la décennie qui suivit.

Et tout d'abord au moment de la catastrophe survenue en 1831. La cathédrale Saint Maurice, atteinte par la foudre tombée sur ses flèches, subit un effroyable incendie ¹³⁶. Louis est nommé membre de la commission municipale chargée de lever une souscription pour venir en aide aux nombreux blessés frappés par le sinistre, ainsi que pour octroyer des distinctions aux citoyens qui se sont illustrés à cette occasion. Il tient permanence tous les mardis et ne ménage pas ses efforts. Nous avons pu consulter la liste des dons effectués. Les trois sommes les plus importantes (cinquante francs) sont versées par le maire, le recteur et... Louis Pavie. Ajoutons à cela qu'un montant de soixante-quatorze francs cinquante est remis à la commission grâce à une souscription organisée personnellement par Pavie, à son domicile.

¹³⁶ Victor Pavie signera quant à lui un article, consacré au drame, le 7 août 1831 dans le feuillet n° 16 des *Affiches d'Angers*.

Louis Pavie est également aux premiers rangs de la réception organisée pour la venue à Angers du duc et de la duchesse de Nemours, le 12 août 1843. Victor et Théodore sont invités aux côtés de leur père à assister au grand bal donné en l'honneur de ces invités de marque. En tant que membre du Comice horticole, Louis prononce une allocution et présente au couple prestigieux un brillant spécimen des richesses de la région.

B. ENFANCE ET ADOLESCENCE

1. Premières années

a. Un caractère particulier

Certes, et c'est une banalité de le dire, l'environnement familial, les événements dramatiques, le positionnement social, à travers plusieurs générations, pesèrent d'un poids formidable sur l'évolution du jeune Victor Pavie, mais ces causes, en passant par le prisme de l'individualité n'eurent pas les mêmes conséquences pour Victor ou pour son frère Théodore. Car tous les écrits parcourus signalent en effet la personnalité originale de Victor Pavie. Originale au sens d'unique, colorée par une sorte d'indépendance qui justement révèle comme une causalité propre, interne. D'où l'incompréhension que partage souvent son entourage à l'égard de ses réactions ; d'où l'espèce de mystère de sa nature émotionnelle, spirituelle et créatrice souligné par ses proches.

C'est tout d'abord Joseph Chasle-Pavie qui nous le décrit comme :

un enfant exalté, prompt à s'enthousiasmer, et à voir les choses par leur côté dramatique ; un peu personnel mais pliant à lui les sympathies de ses amis et de ses proches par l'ascendant de son esprit et la bonté de son cœur.¹³⁷

Là se trouvent résumées les principales caractéristiques de l'esprit du jeune homme : sensibilité exacerbée, ardeur et générosité.

Avec une autre particularité, celle d'être souvent « ailleurs ». Rêveur invétéré, sa pensée ne cesse de virevolter, d'explorer tous les recoins où son esprit chemine. Ce qui explique, en partie, l'aspect si morcelé, si inachevé de son œuvre. Son père ne disait-il pas de lui : « Victor est comme un cerf-volant ; plus on tire sur la corde pour le ramener à terre, plus il pointe !¹³⁸ » Victor fut en effet le jouet d'une inconstance chronique souvent soulignée par Théodore, et qui fut « le tourment de toute sa vie. Il en gémissait en secret et en public.¹³⁹ » Le biographe fraternel avance même une explication :

Ces distractions trop fréquentes étaient l'effet du souvenir tenace des impressions d'enfance qui obsédaient son esprit : car il avait une mémoire prodigieuse. Il n'oubliait rien,

¹³⁷ Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 13.

¹³⁸ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 32.

¹³⁹ *Id.*

ni l'aspect des lieux que sa vue excellente lui permettait d'embrasser dans tous les détails, ni le visage des gens qu'il reconnaissait malgré les transformations que l'âge leur faisait subir. Mais l'affaire du moment était ce qui le captivait le moins. Il avait beau s'efforcer d'écouter, la fantaisie faisait irruption dans ses idées, et s'y fixait sous la forme poétique ; la poésie était son élément.¹⁴⁰

Victor, quant à lui, préfère évoquer une « sensibilité gauche » et une « timidité haletante.¹⁴¹ » Pour autant, cette disposition à s'évader du réel ne lui apparaît pas comme une faiblesse, mais bien comme une qualité. S'il dit à propos des jeunes talents provinciaux prenant la relève des romantiques :

Ils sont plus studieux, plus sages et plus appliqués que nous. Leur adolescence ne se dépense pas en de vagues aspirations vers un monde invisible. Ils vont au fait. Un sentiment inné de leur dignité personnelle les préserve de ces admirations impétueuses auxquelles nous avons si prodigalement cédé...

il ajoute aussitôt :

Ce qui leur manquerait, à notre point de vue excentrique¹⁴², c'est la rêverie en chemin, fût-ce un peu aux dépens du tout, plus d'ouverture dans le rire et plus de mélancolie dans la tristesse ; c'est se tromper parfois, c'est un quart d'heure d'oubli de son rôle et de son avenir dans la contemplation de l'œuvre de Dieu ou de celle des hommes.¹⁴³

Les premiers chapitres du livre que Théodore consacre à son cher aîné, sont édifiants. Avec cette affirmation empruntée pour partie à Malebranche en guise de préambule : « La folle du logis hantait son berceau.¹⁴⁴ » On ne peut mieux illustrer la sensibilité à fleur de peau et l'imagination envahissante qui habitaient Victor. Et n'était-ce pas la mort de sa jeune mère lorsqu'il avait tout juste cinq ans, ou la souffrance aiguë mais cachée de son père qui imprimèrent leur marque et modelèrent ainsi le jeune esprit ? On peut aisément l'admettre à la lecture du passage suivant :

Victor lui ressemblait beaucoup et certainement il dut tenir d'elle les qualités les plus délicates de son âme si élevée. Quand notre père se laissait aller dans ses moments de rêverie, à regarder la physionomie de Victor adolescent, il se détournait, comme suffoqué

¹⁴⁰ *Ibid.*, p 33

¹⁴¹ Pavie Victor, *Souvenirs d'enfance*, in *Œuvres choisies*, vol. II, Paris, Perrin et Compagnie, 1887, p 15.

¹⁴² On appréciera le double-sens sans doute involontaire !

¹⁴³ Pavie Victor, *Souvenir de Henri Aubin de Nerbonne*, Angers, Lainé frères, 1852, p XVI-XVII.

¹⁴⁴ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 2.

par les larmes qui montaient à ses paupières. De là cette sollicitude de tous les instants que lui inspirait ce fils dans lequel revivait l'image de notre mère, et qui tout en le charmant par son intelligence précoce, l'inquiétait par les tendances de son esprit impressionnable, emporté vers l'idéal. ¹⁴⁵

Cette propension à capter les émotions, les sentiments, à se voir attirer vers *l'invisible*, possède deux faces antithétiques, la curiosité :

Tout enfant, il se montrait tourmenté du désir d'admirer et il se laissait attirer vers ce qui, par son étrangeté, sa bizarrerie ou par le côté dramatique, l'étonnait et le fascinait. Prompt à s'exalter, impétueux, facile à attendrir, passant du rire aux larmes sans transition, son âme vibrait à toutes les sensations qui lui venaient du dehors. ¹⁴⁶

et la crainte :

Ce que l'on racontait en sa présence se gravait profondément dans sa mémoire et il fallait éviter les conversations dont les tragiques aventures fournissaient le sujet. Dès ses plus jeunes années il avait des rêves étranges, de subites terreurs qui le faisaient se lever la nuit en poussant des cris. ¹⁴⁷

Les occasions de manifester ces terreurs ne manquent pas. C'est le supplice des coupables de l'horrible crime des Moulins d'Yvré rapporté par Théodore ¹⁴⁸ qui provoque des hallucinations nocturnes à Victor à neuf ans et qui obligent les servantes à le veiller chaque nuit durant des mois ; ce sont leurs récits des guerres de Vendée ou des légendes paysannes que nous avons déjà évoqués ; ce sont ceux du fermier de la propriété familiale de Feneu, « hanté par la peur, [...] obsédé d'idées saugrenues qui le hantaient nuit et jour » et qui, « dès qu'il faisait noir, se mettait à trembler¹⁴⁹ ». Le vieux paysan parlait aux enfants de trente-deux belettes qui agressaient les voyageurs, de nuages d'oiseaux nocturnes qui l'avaient empêché de passer (un soir Victor emmènera même son frère vérifier les dires du fermier), de la bique blanche qui immobilisait les attardés,... Et la nuit, ce brave homme n'hésitait pas à tirer un coup de fusil, au moindre bruit entendu, afin de chasser les esprits ou le *malin*. Il voyait des sorciers partout et ne se privait pas de mettre en garde les enfants Pavier au cœur de situations des plus quotidiennes. Le fantastique était donc le compagnon familier de Victor et Théodore. C'est encore ce « survivant du temps jadis, un faux saunier,

¹⁴⁵ *Ibid.* p 31.

¹⁴⁶ *Ibid.* p2.

¹⁴⁷ *Id.*

¹⁴⁸ *Id.*

¹⁴⁹ *Ibid.* p 38.

retiré des affaires, auquel la balle d'un *gabelou* avait enlevé la moitié du nez et les trois quarts de sa raison », errant au fond des bois, qui leur inspirait une véritable terreur, lorsqu'on l'hébergeait au grenier de la ferme, les nuits de grand froid.

Paradoxalement, en même temps que Victor subit les assauts de son imagination, il les recherche :

L'ardent désir de voir de ses yeux au moins une de ces scènes, dont les carrefours mal famés et les landes traversées par les loups, étaient le théâtre, l'avait rendu brave. Il se promenait le soir dans les bois, cherchant les aventures, sans en rencontrer aucune, mais ne perdant jamais l'espoir d'être favorisé de quelques unes de ces visions qui venaient d'elles-mêmes au-devant des paysans effrayés. Tel il se montra toute sa vie, attaché aux illusions qui l'avaient fasciné et n'y renonçant qu'avec peine.¹⁵⁰

Cette ambiguïté fut tenace. Victor raconte combien les souvenirs de la foire Saint-Martin l'ont poursuivi sa vie entière :

Ce n'était certes rien moins que de l'attraction, c'était je ne sais quelle obsession sinistre que le Salon de Curtius¹⁵¹ produisait particulièrement sur moi [...] Les tableaux qui représentaient les scènes [...] – *Voltaire à son lit de mort*, - *un prisonnier dévoré par des serpents*, - *l'assassinat de Fualdès* agrémenté de ses plus lugubres accessoires, n'avaient point pour effet d'atténuer mes épouvantes.¹⁵²

Partagé entre l'effroi et l'attirance, le jeune garçon finissait par entrer, mais se cachait les yeux pour en retirer finalement des perceptions « plus fertiles en réaction sur (son) pauvre cerveau. » Il en ressortait « la tête farcie d'hallucinations et de chimères, et avec des provisions de cauchemars pour quinze nuits consécutives.¹⁵³»

Et pour l'aider à trouver le sommeil, Marie Dubois ou Renée Boulay n'avaient rien de mieux que des contes drolatiques que Victor écoutait jusqu'au bout et dont il se faisait répéter les détails « que ses perpétuelles distractions ne lui avaient pas permis de retenir ». Devant cet envahissement de l'imaginaire qui mènera le jeune garçon à toujours aimer « associer la

¹⁵⁰ *Ibid.* p 41

¹⁵¹ L'une des attractions du moment. Curtius, de son vrai nom Curtz, était un artiste allemand naturalisé français vers 1770, inventeur du musée de cire ou cabinet de figures représentant des personnalités grandeur nature. Il créa deux Salons à Paris, spécialisés, l'un dans les grands hommes, l'autre dans les scélérats. Ses rares tournées en province rencontrèrent un succès considérable.

¹⁵² Pavie Victor, *Œuvres choisies*, . II, p 34.

¹⁵³ *Ibid.* p 35

fantaisie à la réalité » et surtout les conséquences d'instabilité qui en découlaient, la famille réagit :

Le père et la grand-mère, inquiets des secousses fréquentes qu'imprimaient à son imagination les histoires réelles ou fictives et craignant que son tempérament en apparence débile n'eût à en souffrir, prirent le parti de l'envoyer à pied et à jeun, à la première messe d'Avrillé, afin d'y être *évangilé* par le curé du lieu qui avait la confiance pour ce genre d'exorcisme.¹⁵⁴

Victor est donc bien décrit à cet âge comme possédé !

Fort heureusement, et sans pouvoir affirmer que cela soit dû aux bons soins du prêtre, Victor ne sombre pas dans la psychose :

Peu à peu, l'âge et la raison aidant, Victor se trouva guéri de ses terreurs ; il prit possession de lui-même, mais sans pouvoir dominer ni réprimer encore les élans de ses sensations trop vives.¹⁵⁵

Quoi qu'il en soit, ce sont ces premières fortes impressions qui constituèrent le terreau de son imagination insatiable, et qui forgèrent sa sensibilité romantique.

Tout ce qui sortait de l'ordre habituel des choses en beau ou en laid, tout ce qui tenait de près ou de loin au fantastique agissait sur son imagination et l'emportait sans qu'il pût se retenir [...] il voyait partout le surnaturel, et il admirait sans réserve [...] il se laissait aller au plaisir d'être ébloui et fasciné, il lui fallait à tout prix du merveilleux.¹⁵⁶

Et là encore, la matière ne lui fait pas défaut. Que ce soit les masques du mardi-gras qui le plongent dans une « stupéfaction inquiète » mais qu'il suit sans se préoccuper de l'heure et du lieu, les animaux (ours et chameaux) montrés par les bohémiens venus à Angers pour l'occasion, les saltimbanques qui crachent le feu, les apparitions fantasmagoriques de spectres et diables provoquées par les chimistes et physiciens de rues, tout le jette dans un « naïf éblouissement » bien différent de la joie bruyante ou des rires enfantins des autres enfants. Théodore parle d'une « véritable extase » qui le fait rester des heures entières comme prostré devant ces spectacles extraordinaires. Il est vrai qu'il y a de quoi être ébranlé. Machineries diaboliques, « arsenal d'instruments sans nom », et exhibitions du

¹⁵⁴ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 7.

¹⁵⁵ *Id.*

¹⁵⁶ *Ibid.* p 9.

cabinet de physique de M. Bienvenu l'emplissent de visions hors du commun : « On dirait que la jeune fille, - son aide et son préparateur,- [...] est une fille artificielle, une créature d'origine étrangère à la nôtre, fruit des conjurations du vieux nécromancien. ¹⁵⁷»

Les effets spéciaux (hibou volant dans le noir, blanche vestale murée vive, spectre soulevant la pierre de son sépulcre, ballet de sorcières, brume mystérieuse,...) laissent des traces indélébiles dans sa mémoire vierge : « Au lendemain de la représentation, les spectateurs, abusés par le prestige de ce mirage, affirmaient que Melle Bienvenu avait conduit la danse et mené les sorcières au Sabbat. ¹⁵⁸»

Les images de la foire Saint-Martin restèrent donc gravées à jamais dans le cœur de Victor et surgirent à flots lorsqu'il entreprit d'écrire ses souvenirs :

Quels appels faisaient, à des imaginations de dix ans, les légendes des forêts, des montagnes et des mers brossées à larges traits sur les toiles de la ménagerie ; un mandrill à cheveux blancs appuyé d'une main sur son bâton, serrant, de l'autre, celle de deux voyageurs émerveillés et attendris, - une sirène surprise par un pêcheur dans ses filets, - une volée d'aigles que signalent avec anxiété dans les nues un groupe de généraux romains ! ¹⁵⁹

D'autres scènes plus inquiétantes car plus réelles encore stimulent son esprit vagabond. Comme celles qu'il entrevoit à *l'Écorcherie*, l'abattoir d'une rue proche d'où les bœufs s'échappent parfois en semant l'effroi dans le quartier, poursuivis et conduits vers leur mort après une battue sauvage. Ou comme celles de la pharmacie voisine, véritable musée d'histoire naturelle :

Serpents boas, crocodiles, tortues, - tout cela jaune et noirci par le temps, - s'y balançaient du haut du plafond, au-dessus d'immenses vases ventrus, remplis de thériaque [...] Victor, ébahi, comme enivré par l'odeur pharmaceutique de l'officine, se demandait si le pharmacien en robe de mage, ne serait pas un sorcier auquel obéissaient ces monstres, ces amphibiens venus de Nubie et d'Égypte. ¹⁶⁰

Répetons-le, ces éblouissements, ces craintes, ces déraisons ne le figent cependant pas dans une attitude expectative ; il a besoin d'en savoir plus, d'aller au fond de la découverte, et s'oblige à avoir le cran nécessaire : « Ignorant le danger et ne le prévoyant pas, il se

¹⁵⁷ Pavie Victor, *Œuvres choisies*, . II, p 46.

¹⁵⁸ *Ibid.* p 48.

¹⁵⁹ *Ibid.* p 33.

¹⁶⁰ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 15.

montrait téméraire dans ses actions non par forfanterie – ce fut un défaut que jamais il ne connut,- mais par candeur [...] ¹⁶¹» Ce qui lui attire souvent quelque mésaventure comme celle relatée par Victor lui-même et qui, à mes yeux, glisse de l'anecdote vers le symbole, celui d'une illumination quasi surnaturelle. Relevant le défi d'un « physicien à quatre sous » installé place des Halles, et personne dans l'assistance ne s'étant porté volontaire, le jeune garçon monte sur un tabouret pour une expérience :

En contact avec le merveilleux appareil, voilà que mes cheveux se dressent comme les dards d'un porc-épic. De mon nez et de mes oreilles, de mes mains et de mes pieds, jaillissent des étincelles ; je deviens une source vivante d'effluves, qu'à leur tour recueillent et se disputent les spectateurs ébahis. Le Dieu s'emparait de moi [...] ¹⁶²

Un enchantement plus poétique lui vient du théâtre de Polichinelle dont il est l'un des spectateurs les plus assidu. Et plus précisément des parades, gratuites qu'il suit, où le personnage d'Arlequin « si fantasque [...] mystificateur inépuisable [...] hallucinante figure », comme il le décrit dans ses mémoires ¹⁶³, remporte ses faveurs. Car ce spectacle calme ses frayeurs tout en satisfaisant son goût pour la féerie : « On pouvait là-dessus rentre souper et se mettre au lit à l'abri des cauchemars, sans avoir à donner l'alarme et à semer le trouble autour de soi. ¹⁶⁴»

Ne négligeons pas l'impact de ces impressions d'enfance ; elles le conduisirent vers son destin : « On ne s'étonnera pas [...] de me voir, à Paris, assouvir mes premières curiosités dramatiques dans le théâtre des Funambules où j'ai dû rencontrer Nodier. ¹⁶⁵ »

Et là réside, pour Théodore l'une des sources de la créativité de Victor :

Tout ce qui frappait ses regards se gravait dans son esprit sans cesse en éveil sous une forme pittoresque, et plus tard, quand il sut donner un corps à sa pensée, il retrouva dans son souvenir ces ébauches qui se transformèrent en tableaux saisissants de vérité et d'un coloris étincelant. ¹⁶⁶

Par delà l'éloge du frère, force est de constater que l'œuvre de Victor ne contient pas, bizarrement, de récits fantastiques ni même seulement « noirs ». Sa production demeure

¹⁶¹ *Ibid.* p 37.

¹⁶² Pavie Victor, *Œuvres choisies*, t. II, p 37

¹⁶³ *Ibid.* p 43 et 44.

¹⁶⁴ *Id.*

¹⁶⁵ *Ibid.* p 45.

¹⁶⁶ *Ibid.* p 13

bien davantage au service du réel (notices géographiques, critiques, mémoires,...) que de l'imagination. Tout juste se permet-il des créations poétiques et quelques textes narratifs. Est-ce la volonté de mettre à distance ses fantasmes puérils, l'influence de sa tendance velléitaire ou simplement le résultat d'un manque de confiance associé à une modestie surinvestie ? Il est trop tôt pour le dire, mais l'on peut regretter qu'un tel débordement imaginaire n'ait trouvé à se réinvestir dans des romans.

Ajoutons à cela que la personnalité compliquée de Victor se nourrit aussi d'une forme d'anxiété permanente :

Pauvre cher Victor ! Combien de douloureuses émotions devaient, dans le cours d'une longue carrière, assaillir son âme de sensitive ! [...] Il était si prompt à s'inquiéter, à se donner du chagrin, si ingénieux à se tourmenter ! Un rien obscurcissait son ciel si naturellement pur et lumineux.¹⁶⁷

Dès 1837, Théodore, sans doute¹⁶⁸, lui avait fait part de son inquiétude à ce sujet, dans une lettre directe et quelque peu sévère :

Je te le répéterai encore, cher Victor ; dans toute ta vie je ne crois pas que tu aies eu une heure calme, pour jouir des biens dont Dieu t'a comblé, ou tout au moins un instant où tu aies su dominer les ennuis qu'il a pu t'envoyer pour t'éprouver. Toujours haletant, exalté, comme quelqu'un qui poursuit au galop je ne sais quelle chimère, ta voix fatiguée ressemble aux lamentations du vent dans les cordages ; quels orages te formes-tu à plaisir au-dessus de la tête ? Cesse, cesse de voir dans la vie autre chose qu'un passage bien court et bien morne qui s'achève lorsque toutes les illusions, même permises, se sont évanouies ; on ne vit heureux qu'à ce prix ! [...] c'est mal de murmurer contre des jours de pluie, des saisons ennuyeuses... Tu ne sais pas modérer les désirs du cœur [...] toutes ces impatiences plaintives qui remplissent tes lettres sont choses vaines et stériles.¹⁶⁹

Un troisième trait de caractère ressort, enfin, très marqué, du portrait peint par Théodore : la compassion, souvent liée aux scènes auxquelles assiste Victor. Celle qu'il porte au jeune aveugle qui actionne la roue du coutelier d'en face « dont le malheureux sort excitait notre pitié : quand il quittait la boutique et s'éloignait en tâtant les murailles, Victor

¹⁶⁷ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 119.

¹⁶⁸ Non explicitement nommé, mais présenté dans la biographie fraternelle comme « quelqu'un qui le touchait d'assez près et lui était assez dévoué pour parler en toute franchise » ; cette précaution stylistique en rappelle d'autres, utilisées dans le même dessein par l'auteur. L'autre hypothèse serait qu'il s'agisse de David d'Angers.

¹⁶⁹ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 172.

gardait le silence et le suivait d'un regard ému.¹⁷⁰» Ou celle envers ces animaux savants enchaînés sur qui « se portait la commisération de Victor », ceux que l'on menait à l'abattoir sur le sort desquels « Victor gémissait », ou ce condamné à la peine du carcan encore en vigueur, exposé place des Halles qui lui inspire ces lignes :

Figurez-vous en plein marché [...] un poteau dressé ; à ce poteau, adossé et fixé par un collier de fer, un malheureux, soit seul, soit en compagnie de quelques autres. Figurez-vous cette morne taciturnité en contraste avec les bruits, les rires et les interjections des passants, avec les quolibets des paillasses mêlés aux couacs des clarinettes et au glapissement des cymbales ; ces fronts ignominieusement baissés, à l'encontre de ces nez en l'air, aspirant le mouvement, la joie, l'étrange, l'inconnu, l'inusité de toutes parts.¹⁷¹

Les mêmes sentiments que ceux éprouvés par Victor Hugo, lors de son voyage enfant en Espagne, devant les suppliciés espagnols de l'armée napoléonienne. L'auteur du *Dernier jour d'un condamné* utilise son talent littéraire pour dénoncer ces exactions, Pavie, lui, n'ose, mais agit plus tard en tant qu'homme de charité, très actif au sein de *la société de Saint Vincent de Paul*.

b. Développement personnel et découvertes

Des nombreuses expériences que son enfance lui procure, il en est qui allument au cœur de Victor des feux qui brûlent jusqu'à sa mort. Élevé au contact de la nature, cette dernière est toujours pour lui une source d'émerveillement, de connaissances et de joie. Il faut dire que les deux frères passent le plus clair de leurs loisirs à courir les bois et les prés des bords de Loire et de la Mayenne. Leur père possède en effet une grande demeure à Feneu, nommée *Le Bignon* et apprécie les rives sablonneuses de Sainte-Gemmes, où sa belle-mère demeure encore. Là, les jeunes garçons emplissent leurs yeux du spectacle magnifique du grand fleuve sauvage, qui étire l'été ses « grèves dorées », et roule l'hiver ses flots démesurés. Théodore rapporte l'effet que leur produit ce vaste spectacle :

Tout resplendissait alors à notre vue charmée et nous courions [...] les yeux fixés dans le lointain sur les arches des Ponts-de-Cé [...] Tout était chaud, la terre, les eaux, le ciel rayé de petits nuages qui se fondaient à l'horizon [...] Quand l'hiver venait, quand de grosses nuées chargées de pluie et poussées par le vent de la mer creusaient des vagues

¹⁷⁰ *Ibid.* p 12.

¹⁷¹ Pavie Victor, *Œuvres choisies*, t. II, p 38.

profondes dans les vagues débordées et couverte d'une écume jaune, les grands bateaux remontaient vers Tours et Orléans.¹⁷²

Ces immensités impriment dans l'esprit de Victor le goût des grands espaces, des émotions romantiques, des tableaux tourmentés. D'autres souvenirs remontent à la mémoire de Théodore :

Autant les rives de la Loire nous offraient d'ampleur dans l'ensemble solennel de leurs aspects changeants, autant le pays de Feneu empruntait de gaieté au voisinage de la Mayenne. En dépit des hauts rochers qui bordent sa rive gauche en face du village de Juigné et sur lesquels Victor cueillit pour la première fois d'une main tremblante de joie la *Doronicum pardalianches*.¹⁷³

On ne peut sans doute pas dater aussi précisément la naissance d'une passion, mais cet évènement figure à coup sûr parmi ceux qui conduisirent Victor Pavie à se passionner pour l'herboristerie.

Théodore poursuit l'évocation de ces découvertes naturelles :

Ce qui ravissait Victor, c'étaient les petites mares couvertes de cannetille, les abreuvoirs où fleurissait le cresson alénois, les renoncules aquatiques aux fleurs blanches, la *scelerate*, l'*auricomis*, la *nodiflorus* et la *flammula* à la corolle jaune, et surtout les fossés d'eau vive où croissait la *typha*, - la *quenouille* comme on l'appelait dans nos pays, - qui laisse emporter par le vent le fin duvet de sa tige brune arrondie en cylindre. Cette plante lui inspirait le respect, parce qu'il l'avait vue dans une image en guise de sceptre, aux mains de l'*Ecce Homo* ensanglanté par la flagellation et le couronnement d'épines.¹⁷⁴

Une autre maison de famille, *les Rangeardières* à Saint-Barthélemy, où son père se retire souvent pour se reposer ou y recevoir notables et artistes de sa connaissance, sert aussi de décor à ses explorations enfantines : « Il prit le goût de la botanique, de l'horticulture et des fleurs dans le beau jardin que son père entretenait et enrichissait avec un soin jaloux.¹⁷⁵ »

Mais cette passion restera affective, et ne se transformera pas en vocation scientifique :

¹⁷² *Ibid.*, p 34.

¹⁷³ *Ibid.* p 35.

¹⁷⁴ *Ibid.* p 36.

¹⁷⁵ Chasle-Pavie Joseph, *Op. cit.* p 16.

Il chantait si gaiement en cueillant sur le talus des fossés le *galeobdolon*, l'*orchis viridis*, l'*orphis anthropophora* ! Puis de retour au logis, il déposait sur la cheminée ces plantes tant cherchées, les contemplait un instant, avec le regret de les avoir cueillies, et n'y songeait plus. Jamais il ne consentit à composer un herbier, à conserver à l'état sec une fleur sans parfum, décolorée, morte. » Je ne serai jamais un savant, disait-il, mais simplement un dilettante.¹⁷⁶

Seconde passion, l'observation des animaux :

Les petits taillis mystérieux, peuplés de merles, de grives, de rossignols et de fauvettes, les vieux chênes de haute futaie où nichaient les oiseaux de haut vol, éperviers, ramiers et corneilles, les vieilles souches éventrées, où s'abritait le hibou, offraient un charme extraordinaire à nos promenades.¹⁷⁷

L'intérêt de Victor se porte notamment sur les grenouilles :

Il restait en contemplation devant ces batraciens amphibies [...] Oh ! que d'heures il passa près des mares de Feneu à pêcher des grenouilles, à les rejeter en arrière par-dessus sa tête et à les voir, par des sauts de clown, regagner les eaux où elles se replongeaient.¹⁷⁸

Épris de cette vie campagnarde, il fut, plus tard, l'auteur de nombreux textes sur sa région, sa flore, ses paysages, et aussi de poèmes entièrement dédiés à la vie végétale. Pour nombre d'auteurs romantiques, la nature est une muse prolifique. Lamartine comme Hugo chantent les sensations qui jaillissent de leurs cœurs au contact des champs, des forêts, des lacs. Pour l'auteur des *Feuilles d'Automne*, qui a grandi à Paris, il lui faudra la découverte de la vallée de la Bièvre et ses séjours chez Louis-François Bertin, aux Roches, pour laisser libre cours aux émotions lyriques inspirées par les lieux. Mais pour Pavie, ces instants de communion avec l'environnement sont précoces, intenses et alimentent véritablement, dès le début, sa créativité future.

Il est tout de même curieux que Victor, lui même, n'en parle pratiquement pas dans ses *Souvenirs*. Il préfère relater sa scolarité ou ses rencontres extraordinaires de la Foire Saint-Martin. Mais là encore, nous pouvons supposer que le temps ou la persévérance lui manquèrent.

¹⁷⁶ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 47.

¹⁷⁷ *Ibid.* p 35.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p 36

Pour le reste, Victor et Théodore bénéficient d'une éducation somme toute classique, propre aux milieux aisés. Du côté de la formation intellectuelle et artistique,

Rien ne semble avoir manqué. Cours de langues vivantes, cours de musique et de dessin, et même de danse [...] Ce n'est pas une fois, mais dix ou vingt fois que reviennent dans ses lettres des allusions au maître d'anglais qui lui faisait traduire Shakespeare¹⁷⁹, au cours de musique où il apprit assez pour lire à première vue et chanter avec goût dans des concerts de chambre, à l'académie de dessin et à la salle de danse.¹⁸⁰

Et en ce qui concerne les activités physiques, les opportunités ne manquent pas non plus :

Les deux frères avaient leur canot que Théodore, marin dans l'âme, conduisait à la voile ou à la rame, sur la Maine ou la Loire. Ils prenaient aussi des leçons d'équitation avec leur ami de Nerbonne, et chassaient pendant les vacances.¹⁸¹

Au début du dix-neuvième siècle, le cheval est partout ; il fait partie du quotidien et reste le meilleur compagnon de l'homme. C'est pourquoi Victor y attache un intérêt particulier ; il émaillera parfois ses récits de souvenirs vécus : « [Adèle Janvier] avait tant ri, un jour, en nous voyant, des fenêtres de sa maison, rue Hanneloup, passer au grand galop de nos chevaux, par une pluie d' »orage ! »¹⁸². Bon cavalier, il est friand des spectacles équestres que propose les troupes qui, à intervalles réguliers, s'installent cour de l'Académie à Angers. Celle de Francini jouit d'une renommée immense : « Il en était de leur arrivée dans nos murs comme du retour d'une planète sur l'horizon, signalée de loin par les calculs des astronomes.¹⁸³ » Trois générations de cavaliers s'y succèdent et offrent au public exercices de voltige et manœuvres de haute école.

Les troupes et les manèges se multiplient à partir des années 1820. L'une d'entre elles, dirigée par un certain Mahier, de Strasbourg, faisait imprimer ses affiches et tracts chez Louis Pavie, et prenait ses quartiers d'hiver dans une rotonde dressée butte du Pélican, dès le début de la foire Saint-Martin.

Nous avons puisé le goût de l'équitation dans la fréquentation de l'arène, et nous partîmes un jour sur les chevaux du cirque, en société de nos deux amis¹⁸⁴, pour aller déjeuner à Saint-Barthélemy chez mon père [...] ont-ils emporté dans la tombe le souvenir du choc

¹⁷⁹ Ce qui était assez neuf, vu le peu de crédit dont disposait le dramaturge anglais en France, à l'époque.

¹⁸⁰ Chasle-Pavie Joseph, *Op. cit.* p 17.

¹⁸¹ *Id.*

¹⁸² Pavie Victor, « Eugène Janvier Et Adèle Gennevraye, sa femme », in *Œuvres choisies* . II, *Op. Cit.*, p 244.

¹⁸³ Pavie Victor, « Processions et foires d'Angers », in *Œuvres choisies*, . II, *Op. Cit.*, p 48.

¹⁸⁴ Mahier et un compère prestidigitateur, Rovère.

terrible qui leur faillit briser les genoux, par la fausse manœuvre de l'un deux qui avait inopinément changé de piste ? ¹⁸⁵

Victor poursuit avec une anecdote peu connue :

La duchesse de Berry, de passage dans notre cité, en repartait le lendemain pour Nantes, escortée d'une garde d'honneur [...] L'idée vint à Mahier, homme de manifestation s'il en fut, de convoquer sa troupe en grande tenue, frac noir, gants jaunes et pantalon blanc, de se mettre à sa tête et de la diriger sur Saint-Georges [...] Or, quand nous arrivâmes, [...] plus d'Altesse, ni personne de sa suite. ¹⁸⁶

Ainsi, escapades naturalistes, éducation artistique et plaisirs physiques furent les occupations des adolescents Pavie. Ajoutons à cela la fréquentation de nombreux savants, érudits, hommes de lettres, professeurs, peintres, sculpteurs, personnalités en tous genres,... qui venaient à l'imprimerie de Louis Pavie ou au salon des Rangeardières comme chez eux, et nous obtenons un aperçu des stimulations intellectuelles et de l'ouverture au monde dont bénéficièrent Victor et Théodore.

Il y avait les grands amis de la famille, comme Chevreul, David, souvent au loin, toujours attendus [...] et les camarades d'étude, le bon Cosnier, Mauvif de Montergon, le mélancolique et charmant Aubin de Nerbonne, Lardin, qui devint, en second mariage, le beau-frère d'Alfred de Musset ; le fougueux Jules Morel, Louvet le futur ministre ; Prosper Guéranger, qu'on appelait *le moine* ; Maugars, Guépin, et le très distingué Romain Grille, chez qui s'éveillait déjà le démon de la rime. ¹⁸⁷

¹⁸⁵ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 50.

¹⁸⁶ *Ibid.*, p 50-51.

¹⁸⁷ Chasle-Pavie Joseph, *Op. cit.*, p 14.

2. Études et rencontres

a. Scolarité primaire

Les deux seules sources dont nous disposons pour retracer ces années de formation sont les récits des deux frères¹⁸⁸. Mais ils sont très précis et très détaillés.

La première confrontation de Victor avec l'institution scolaire, sur l'avis de sa grand-mère, n'est pas des plus heureuses : « Aux environs de six ans, j'entrai à l'école, rue de la Serine, chez Melle Aubert, vieille et corpulente personne, à l'œil torve, au nez nicoteux. » Ainsi s'ouvre la partie *Souvenirs de jeunesse* placée en tête du second volume des *Œuvres choisies* de Victor Pavie. Outre le fait de savourer la description sans concession que l'auteur fait de cette femme¹⁸⁹, on remarquera que cette première impression fut sans doute à l'origine des échecs persistants du jeune homme durant sa prime scolarité.

Car les désagréments sont nombreux. L'atmosphère y est irrespirable : « Pendant les classes d'hiver, il s'exhalait du brasier [...] des vapeurs qui, se mêlant aux miasmes de tant de respirations condensées [...] eussent asphyxié un inspecteur d'académie.¹⁹⁰ » ; la pédagogie est plutôt brutale :

L'école abondait en instruments de torture, de pénitence et d'humiliation, dignes des plus beaux jours de l'Espagne : langues rouges pour les menteurs, bonnets à l'âne, extravagants de formes et ébouriffants de couleur, à l'usage de toutes les paresseuses. L'on s'y agenouillait, sinon plus dévotement, du moins plus souvent qu'à l'église. L'on y léchait le carreau de manière à l'entretenir dans un état de propreté relative. A la droite de *Mam'zelle* il y avait une baguette, un fouet à sa gauche, lesquels fonctionnaient suivant les degrés du délit.¹⁹¹

Et les camarades de jeux ne sont pas tendres non plus : « J'avais pour vampire un madré camarade qui me chipait tout, pétards, suquoines, échabots, ronflades, sous la fallacieuse promesse de retours merveilleux qui ne se réalisaient jamais.¹⁹² »

¹⁸⁸ Celui de Victor : *Écoles et lycée d'Angers* in *Œuvres choisies*, . II (20 pages), et celui de Théodore : *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires* (6 pages) publiés tous les deux en 1887.

¹⁸⁹ Théodore la décrit « vieille [...] obèse et louche » ! (Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 42)

¹⁹⁰ Pavie Victor, *Op. cit.*, p 3.

¹⁹¹ *Ibid.*, p 4.

¹⁹² *Ibid.*, p 5.

Autant dire que les résultats ne sont pas convaincants : « Fruit de l'école, zéro. – « Excellent petit garçon, disait Mam'zelle à ma grand-mère, mais que voulez-vous ? point de moyens. » Mon père avalait douloureusement cette pilule. ¹⁹³»

L'année suivante, Victor, sept ans, change d'établissement et rejoint, rue du Talon, l'institution Delaporte, installée hôtel de la Godeline¹⁹⁴. Là encore, que des mauvais souvenirs pour le jeune Pavie, car les méthodes y sont tout aussi violentes :

Ils étaient là trois doctes : M. Delaporte pour le français, M. Lesourd pour le latin, M. Chesnel pour l'écriture. De là trois martinets, ayant son jeu distinct et sa manœuvre respective. Ce bon M. Delaporte ramenait le sien, avec un élan magistral, de derrière son épaule, et frappait [...] Moins ambitieuse et plus solide était la méthode Lesourd : abaisser le martinet de toute sa hauteur sur la main de l'élève superposée à celle du maître, et diriger le coup en plein [...] M. Chesnel alternait entre la méthode Lesourd, à l'usage des grands, et la sienne propre, spéciale aux petits et des plus ingénieuses [...] elle consistait à saisir la discipline par la touffe pour en stimuler adroitement les cinq doigts de la victime [...] L'usage des flagellés, à toute dose et sous toutes les formes, était de se replier, la tête entre les mains, sur son pupitre, et d'y boudier, ceux-ci grognant, ceux-là pleurant, selon l'humeur et le caractère. J'étais, bien entendu, de ceux qui pleuraient. ¹⁹⁵

Et ses condisciples lui mènent encore la vie dure, comme en témoigne Théodore, logé lui aussi à la même enseigne : « Les grands [...] mangeaient sans scrupule le déjeuner de mon aîné, apporté dans un panier qu'il oubliait de mettre en sûreté. ¹⁹⁶»

On devine que les seuls apprentissages que firent les deux frères durant les deux années passées dans cette nouvelle « geôle » concernèrent l'autisme de ces enseignants et la bêtise humaine, dont ils avaient été jusque là préservés.

Fort heureusement, devant les progrès inexistants de ses deux rejetons, Louis Pavie prend les choses en main et les confie à un ami qui fera office de précepteur. Cet Henri Langlois est le maître qu'il fallait : « Ces témoignages piteux : « bons petits enfants, mais point de moyens » en mortifiant mon père, avaient exaspéré Henri ; il avait juré notre

¹⁹³ *Ibid.*, p 6..

¹⁹⁴ Situé actuellement au n° 73 de la rue Plantagenêt. A partir de 1841, Jean-Joseph Chevrollier y dirigea en 1801, l'école primaire supérieure.

¹⁹⁵ *Ibid.*, p 7.

¹⁹⁶ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 43.

revanche.¹⁹⁷». Langlois travaille à l'imprimerie. Louis se repose entièrement sur le jeune homme, énergique et dévoué, qu'il a fait venir de Château-Gontier, et qui est allié à la famille du côté maternel. Aussi Henri s'attache-t-il à Pavie « comme à un frère cadet » et à ses jeunes fils « comme à des neveux ».

Henri Langlois est donc chargé de l'éducation de Victor et Théodore pendant les deux années suivantes. Les jeunes élèves seront unanimes :

Nous sommes assis, mon frère et moi, à la même table, travaillant de concert et de la meilleure grâce du monde, sous la direction de l'ami Henri Langlois [...] A la bonne heure, voici un maître : attentif, assidu, aimé non moins qu'honoré de nous, causant ce qu'il fallait, et riant à la dose voulue ; stimulant notre zèle, et déridant à notre usage la majesté des textes.¹⁹⁸ « L'influence d'un tel maître sur ses élèves se devine. Nous emboîtons son pas, et jurions d'après lui.¹⁹⁹

Sous ce maître bienveillant, d'un caractère affectueux, qui savait se faire aimer et obéir, nos progrès furent rapides.²⁰⁰

Plus que l'acquisition de connaissances, c'est son intelligence et son humanité qu'apprécient les enfants de Louis :

D'un caractère prompt à saisir le côté drôle des choses, il nous apprît à voir ce qu'il y avait de grotesque dans la gravité affectée des hommes de ce temps-là, pour la plupart ignorants, et contents d'eux-mêmes. Quand il nous quitta [...] nous versâmes bien des larmes ; nous avons perdu le meilleur des amis.²⁰¹

Cette influence majeure sera pour beaucoup dans la conduite morale et sociale des deux frères et dans la forte posture faite de convictions et d'authenticité, qu'ils adopteront lorsqu'ils seront confrontés, une fois adultes, aux jalousies et critiques de leurs contemporains.

Mais aussi, elle leur offre l'accès au collège : « Victor en cinquième et moi en septième ; le temps perdu était réparé, nous étions les plus jeunes de nos classes respectives. L'impulsion était donnée.²⁰²»

¹⁹⁷ Pavie Victor, *Op. cit.*, p 8.

¹⁹⁸ *Id.*

¹⁹⁹ *Ibid.* p 9.

²⁰⁰ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 44.

²⁰¹ *Ibid.*, p 44.

²⁰² *Id.*

b. Collège et lycée

Victor Pavie poursuit cinq ans ses études à Angers où il eut la chance de rencontrer quelques bons pédagogues parmi d'autres figures moins glorieuses.

Voici M. Leclerc qui « était la pédagogie incarnée » selon Victor :

La classe entière se mouvait par un fil qui, passant par nos bras et nos jambes, se reliait à M. Leclerc [...] Cet homme eût aplati le Dante et rogné les ailes à Shakespeare [...] Il usait d'une phraséologie scolaire à laquelle rien ne manquait. La discipline, en passant par ses mains du propre au figuré, n'avait fait que gagner au change [...] On gardait le pli d'un tel homme.²⁰³

Victor en garda le goût de l'ordre et de la rigueur, qui firent contrepoids à ses penchants fantasques et à sa distraction.

En cinquième donc, l'aîné des Pavie se classe rapidement deuxième en thème, ce qui exauce le vœu de revanche de ses protecteurs :

Le bruit de ce début, commenté dans la classe, ne chatouilla pas moins agréablement les oreilles de Langlois que celles de mon père. « Ah ! ah ! les bons petits enfants qui n'ont pas de moyens ! »²⁰⁴

Moins brillant en version, puisqu'il se situe dans les derniers, il va cependant vite remonter la pente à force de travail.

Voici maintenant Victor en quatrième avec « le sieur Blottin » qui régent la nouvelle classe et qui n'est pas sans rappeler quelque triste collègue du *Petit Chose* :

Qui dit succession dit contraste [...] Blottin était sanguin, tempestueux [sic], désordonné, irascible et fantasque, - au demeurant le meilleur et le plus ignorant homme du monde. Il suppléait à la valeur par l'héroïsme de l'attitude et la boursouffure du savoir. Il marchait tête haute, petit, ventre en dehors, son bras gauche replié sur un rayon de livres, et ramait du bras droit en marchant. Il buvait, paraît-il.²⁰⁵

²⁰³ Pavie Victor, *Op. cit.*, p 10.

²⁰⁴ *Ibid.*, p 11.

²⁰⁵ *Id.*

Les punitions font d'ailleurs leur réapparition,

extravagant appareil de châtiments sortis de ce grotesque cerveau, et renouvelé chaque matin avec une verve indéfectible [...] habits retournés [...] ânes broutant et hennissants [...] châtaignes piquées sur l'épaule des délinquants, constituaient sur le seuil de la classe, un gibet permanent dont se repaissait au sortir de la cour tout le personnel du collège.²⁰⁶

Point de modèle à admirer cette année-là pour Victor, mais le jeune garçon qui a maintenant douze ans, en profite pour souffler. « A la bonne heure, il vivait, et nous respirions.²⁰⁷ »

C'est en troisième qu'il prend son véritable essor. Il y fait la connaissance d'Adolphe Mazure, professeur qui l'aide à changer de dimension : « un monde nouveau s'ouvre. J'entre en mer ; l'infini s'annonce, des horizons lointains se dévoilent.²⁰⁸ »

Peu de détails dans le texte de Victor sur cette année d'étude et de vie commune²⁰⁹, mais cette déclaration :

M. Adolphe Mazure aura, si Dieu me prête vie, sa mention expresse, sa haute et profonde mémoire sous une rubrique à lui. Ce qu'il valait, ce qu'il tenta, ce qu'il souffrit [...] j'essaierai de le dire²¹⁰. Je dirai l'impression sur moi de ce foyer des Mazure où je m'installai pour un an, de ces sombres couloirs du logis Barrault²¹¹ et de ces jardins, sous les ombres desquels s'ébaucha le roman de ma jeunesse.²¹²

Théodore, qui bénéficia lui aussi des cours prodigués par Mazure, en garda longtemps un souvenir ému et reconnaissant ; il le décrivit comme :

un jeune professeur, d'esprit distingué, sympathique ; épris de la poésie grecque dont il avait l'intuition, et versé dans toutes les branches des littératures ancienne et moderne [...] il habitait avec son père, professeur de philosophie, le logis Barrault où beaucoup de maîtres

²⁰⁶ *Id.*

²⁰⁷ *Ibid.*, p 12.

²⁰⁸ *Ibid.*, p 13.

²⁰⁹ Victor est en pension chez M. Mazure. Théodore, quant à lui, parle de « demi-pension » mais il y a parfois des approximations dans le récit du frère cadet.

²¹⁰ Mazure ne figure pourtant pas dans la galerie de portraits peints par Victor Pavie, intitulée *Les Revenants*. Tout au plus avons-nous pu relever une critique littéraire de Pavie, publiée dans le bulletin de la SASAAA sous le titre « Paysage « Dieu, la Nature et l'Art » par M. A. Mazure » et deux textes concernant son Cours de philosophie, dans les *Affiches d'Angers*, en 1831-1832.

²¹¹ Abritant depuis sa récente restauration le Musée des Beaux-arts d'Angers.

²¹² Pavie Victor, *Op. cit.*, p 13.

du collège étaient logés, ainsi que le recteur, les inspecteurs, les conservateurs des musées. Son attachement pour nous, ses anciens élèves, survécut à son séjour à Angers.²¹³

Passant en seconde avec des résultats de plus en plus brillants, Victor entre cette fois en demi-pension chez le professeur de rhétorique M. Condren de Suzanne. Le maître en impose, « il y avait de l'inconnu, du mystérieux dans son histoire²¹⁴ ». Son enseignement est résolument classique et volontairement strict :

Ses croyances comme celles de M. Mazure, avaient échappé au contact pernicieux de l'École normale ; il n'y avait puisé que le goût des fortes études et des beautés littéraires, si vigoureusement entretenu par l'influence des grandes conférences d'alors.²¹⁵

L'homme est brave. Il se prend d'affection pour le jeune Victor, dont il connaît le père qu'il apprécie grandement. Et puis, il présente une autre face fort attrayante, surtout aux yeux de Victor :

Mais qui jamais eût dit que cette figure grave jusqu'à l'austérité, fût capable de s'épanouir jusqu'à la jovialité la plus fantasque ? Le boute-en-train de la classe était sans contredit M. de Condren. Il avait, ce Picard, l'espièglerie du cru ; son trait narquois chatouillait les épidermes trop sensibles.²¹⁶

Point d'excès cependant : « Il était à son gré, suivant l'heure et l'occasion, écolier ou maître. Du même souffle qu'il avait allumé le rire autour de lui, il l'éteignait.²¹⁷ »

Le professeur de rhétorique n'est pas le seul à s'occuper du jeune Pavie, mais c'est celui dont Victor parle avec le plus de respect et d'estime dans ses mémoires.

Ces professeurs ont fortement influencé Victor, du point de vue moral, du point de vue des connaissances encyclopédiques et académiques, et du point de vue humain.

²¹³ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 44

²¹⁴ Pavie Victor, *Op. cit.*, p 14.

²¹⁵ *Id.*

²¹⁶ *Id.*

²¹⁷ *Id.*

c. Condisciples et camarades

Il est d'autres relations de cette période qui vont également laisser de profondes traces chez Victor Pavie, celles nouées avec ses compagnons d'étude.

Il y a bien sûr les noms que l'on retrouve plus tard liés d'une façon ou d'une autre aux activités de Pavie : Léon Guépin, dont le père œuvra aux côtés de Louis Pavie pour créer la société savante d'Angers (la SASAA) ainsi que le *Concert d'Études* ; Charles Louvet de Couvray, le « vieil ami d'avant, pendant et après la fortune ²¹⁸ », ministre de l'Agriculture et du Commerce du gouvernement d'Émile Ollivier, de janvier à août 1870 ; Alfred de Falloux, accueilli par Louis Pavie à la SASAA, et dont le projet de loi sur l'enseignement fut soutenu et défendu par Victor en 1850 ; Prosper Guéranger (déjà appelé à cette époque *le moine*), qui restaura l'ordre bénédictin en France, l'un des plus anciens du christianisme, que la Révolution française avait interrompu, et qui dirigea l'abbaye de Solesmes où Victor fit de fréquents séjours à la fin de sa vie.

Ce sont là les plus connus. D'autres noms apparaissent également sous la plume de Victor : Geffroy, qui devint acteur au Théâtre-Français ; Paul Cosnier, plus tard contre-amiral de la Marine ; Martial Bineau, compatriote de Louvet ; François Bouin, au destin tragique.

Ce dernier, élève brillant et charismatique - « l'on se groupait naturellement et comme par instinct autour de lui, et, de force ou de gré, l'on subissait son influence ²¹⁹ », que Victor admirait, connut une fin misérable qui symbolise pour l'aîné des Pavie, le fourvoiement de nombreux talents de son temps. En effet, Bouin, originellement voué aux études ecclésiastiques retourna dans sa Vendée natale « très ébranlé dans ses premières résolutions par l'influence de ses lectures » ; il poursuivit ensuite à Paris, comme beaucoup de ses contemporains, l'illusion de devenir célèbre, mais ce « vertige littéraire » ainsi que le nomme Pavie, le conduisit de mansarde en grabat, « déménagement lugubre » dont la conclusion ne pouvait être qu'une mort indigne :

Je le trouvais couché, sa béquille au pied de son lit, des manuscrits à son chevet, écrivant d'une main crispée, un mélodrame pour le Boulevard [...] J'allais et venais, sous le coup de ses obsessions fiévreuses, de la direction de la *Gaîté*, pour la réception de sa pièce, aux cabinets de consultation magnétiques, pour la guérison de son mal. Échec ici, mystification là.

²¹⁸ *Ibid.*, p 18.

²¹⁹ *Id.*

L'état de l'infortuné devint irrémédiable ; bientôt surexcité par la violence des souvenirs, par la misère, par la douleur, par l'idéal déçu, par les espérances trompées, son cerveau s'alluma. La dernière fois que je le vis, ce fut pour m'agenouiller en silence devant le crucifix tombé de sa main défaillante, et que son œil déjà vitré n'apercevait plus.²²⁰

Ces quelques lignes qui closent le chapitre des *Mémoires* de Victor consacré à ses années scolaires, auraient pu passer inaperçues. Elles ont pourtant, nous semble-t-il, une portée bien plus grande que la simple évocation d'une douloureuse anecdote ; nous voudrions souligner ici l'étonnante ressemblance entre cette mort et celle de Louis Bertrand, une quinzaine d'années plus tard, qui vit David d'Angers faire preuve du même soutien amical, du même dévouement jusqu'au dernier instant, et qui conduisit surtout Victor à publier l'œuvre de Bertrand, comme s'il réglait sa dette envers le jeune condisciple du lycée d'Angers, au talent gâché et à la vie brisée par le mauvais sort.

Et ne pourrait-on pas déceler, de plus, dans la narration de ce drame une des raisons qui firent se détourner le jeune Pavie de la carrière littéraire, qui, certes, le fascinait, mais dont il pressentait aussi tout le danger pour sa raison et sa santé ?

Complétons enfin le tableau des années studieuses par l'évocation des quelques rares moments buissonniers aux alentours du lycée. Et par certains aspects parmi les moins angéliques de ces élèves par ailleurs si bien élevés :

L'on se battait entre amis, - Dieu sait pourquoi, - devant la porte, avant l'heure de la classe, à coups de pieds et de poings. Les rixes de Léon Guépin et de l'anglais Kenrick sont demeurées célèbres [...] Les querelles du dehors, d'écoliers à paysans, se livraient sur le chemin du Mail, à coups de pierres. Ce n'était pas alors le chemin de la mort, - vie et jeunesse ! Que de joie, que de tapage, quelles fugues surtout de ce côté, au temps des nids et de l'aubépine ! Il offrait chaque matin, l'aspect d'une étude en plein air où les arriérés se vidaient, où se rattrapaient, les uns marmottant leurs leçons, les autres brochant leurs versions et leurs thèmes, tous les paresseux de la veille.²²¹

Ces moments d'évasion n'empêchèrent en rien Victor de terminer brillamment son cursus :

Victor prit un essor rapide, et remporta d'année en année des succès plus éclatants. A la fin de sa rhétorique, où il fit une rafle de premiers prix, notre père se décida à l'envoyer à Paris

²²⁰ *Ibid.*, p 20.

²²¹ *Ibid.*, p 17.

pour y redoubler cette même classe, et le mit pensionnaire à l'institution Favart²²² qui suivait les cours du collège Charlemagne.²²³

d. Premier séjour à Paris

Voici donc le jeune provincial qu'est alors Victor Pavie propulsé dans la capitale pour peaufiner sa formation, mais aussi parce que le père compte sur cette expérience d'éloignement, de labeur et de découverte pour distraire le jeune homme de ses démons et le guérir de cette exaltation qui l'inquiète toujours autant. Il sera interne la première année et externe la seconde, logé chez l'abbé Giraud, vicaire à Notre-Dame.

Vers la fin du mois de septembre 1824, Victor et son père gagnent tous deux Paris, éloigné d'une quarantaine d'heures de route. Le fils ne perd pas une miette des paysages qui défilent sous ses yeux, des nouvelles activités entraperçues, des conversations entendues ; il redira ces fortes impressions, bien des années plus tard, dans une lettre à son petit-fils :

Je brûlai de nuit Versailles, après avoir plongé dans les ombres de Rambouillet un regard avide. Je pris, au lever du jour, pour les rues de Paris celles de Sèvres [...] De plus en plus, sur la route, ainsi que la mer s'annonce aux embouchures d'un fleuve où le flux se produit, Paris, le Paris royal se présentait au va-et-vient des groupes de cavaliers dans l'éclat de leurs uniformes inconnus de nos humbles cités.²²⁴

Les Pavie arrivent le jour de l'enterrement de Louis XVIII ; les Tuileries, l'Hôtel de Ville, le Louvre sont noirs de monde. L'exceptionnel ajoute à l'extraordinaire. La ville n'a pas encore été remodelée par Haussmann ; c'est donc une Amérique que découvre Victor, ébloui par tant de merveilles et de nouveautés :

Sortis comme d'un œuf de notre naïve province, nous nous aventurons sans guide ni boussole avec d'ineffables ébahissements dans ce pêle-mêle des monuments superposés dans un désordre grandiose, suivant le génie des siècles et le hasard des événements.²²⁵

²²² Alors située au n°9 de la rue Chanoinesse.

²²³ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 45.

²²⁴ Citée dans Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 18.

²²⁵ *Ibid.*, p 19.

La vie fut cependant dure à la pension Favart, pour l'Angevin pétri d'idéal que le mouvement romantique avait déjà conquis. Victor se plaignait surtout des relations avec ses « camarades ». Ce qui n'étonnait pas Théodore, qui connaissait bien son frère :

Ce fut pour Victor un temps d'épreuves et d'ennui. Élevé loin de Paris, au sein d'une famille chrétienne, entouré d'affections, il lui fallut subir le contact de jeunes gens sceptiques, égoïstes, gouailleurs pour la plupart, qui se moquaient de sa candeur, et méprisaient ce qu'il respectait [...] Avec un caractère aussi personnel, nullement préparé à se plier aux désirs des autres, Victor dut beaucoup souffrir dans l'institution Favart. Je suppose que les récréations lui plaisaient moins que les heures d'étude.²²⁶

Victor, lui-même, avoue :

Quelquefois, je suis morne et pensif, d'autres fois, je me sens tout plein de feu et d'énergie ; d'autres fois, pour dissiper les regrets, je m'étourdis, je ris aux éclats, comme dans le cauchemar de Nodier.²²⁷

Il a la profonde nostalgie de son Anjou natal. Le cœur divisé, le jeune homme n'est pas loin de sombrer dans ce que l'on nomme aujourd'hui une dépression, et ne peut que pleurer sur l'épaule de Théodore, le confident :

Qu'ils sont poétiques, mon ami, les souvenirs de la Patrie, comme ils parlent aux cœurs bien nés ! Vraiment je ne vis plus que de souvenirs ici [...] Les objets, les lieux les plus indifférents d'Angers me paraissent aujourd'hui pleins de charmes, un seul nom, une similitude, un contraste me transportent au milieu de vous [...] Je ne sais pourquoi ces souvenirs qui me causent des impressions si profondes ont toujours quelque chose de déchirant pour moi. Ils me poursuivent comme un remords. Ils font sur moi l'effet de ces passions voluptueuses qui nous rongent et nous consomment tout en nous plongeant dans les délices enchanteurs.²²⁸

Et puis, ce même attachement à la terre d'origine (Victor date d'ailleurs d'Angers quelques unes des lettres qu'il écrit aux siens !) est source de moquerie de la part des autres élèves, et de mise à mal de son amour propre : « Ici, tout est nouveau pour moi. Les expressions naïves de notre Anjou, où sont-elles ? Elles m'échappent quelquefois et il me faut rougir de honte de ma ville.²²⁹»

²²⁶ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 45 et 47.

²²⁷ Lettre à Théodore Pavie, 18 octobre 1824, citée par Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 20.

²²⁸ *Id.*

²²⁹ *Id.*

Si le jeune Angevin paraît en retard sur bien des points par rapport à ses nouveaux condisciples, il est un domaine, par contre, où il est en avance : le renouveau littéraire tout juste annoncé, que ces soi-disant étudiants critiquent féroce­ment et dont Victor est l'un des plus ardents défenseurs. Ce qui lui vaut d'autres souffrances, d'autres désagrément­s :

Viens donc parler ici de Romantisme ! Ils sont trop bêtes. Pour dire une sottise, ils vous disent que vous êtes gothique... Jeudi, je me suis disputé ferme en promenade avec le nouveau de ma classe, qui a lu Lamartine. Il connaît tous les poètes modernes. Les poésies de Hugo sont des *cochonneries* [...] Il ne peut pas sentir le Romantisme qui tombera bientôt ; et viendra le temps où Chateaubriand tombera aussi.²³⁰

Loin de l'en détourner, ces attaques le confortent plutôt dans sa volonté d'agir pour la reconnaissance de ces nouveaux auteurs, au besoin « seul contre tous ».

A leur arrivée à Paris, Louis, qui retrouvait le cadre de ses années de jeunesse, initia Victor aux beautés de la capitale, mais il le recommanda surtout auprès de quelques amis fidèles. Parmi eux, Chevreul, qui résidait 15 rue des Petits-Augustins, et bien sûr David d'Angers qui habitait au 34 de la place de l'Estrapade. Ces anciens compagnons du père tinrent lieu de famille au jeune garçon. Tuteurs chaleureux et attentifs, ils atténuèrent le désarroi et la tristesse qui avaient vite remplacé les premiers émois, et qui éprouvaient maintenant Victor.

Auprès de David, Victor trouva le réconfort d'un ami, d'un compatriote : « Les jours de congé, fermant l'atelier où s'élaboraient tant de chefs-d'œuvre, [...] [David] se consacrait à Victor, l'emmenait dîner à sa table d'hôte et le conduisait le soir au théâtre.²³¹ » Il bénéficia aussi des conseils d'un éducateur bienveillant :

Ces journées précieuses passées dans l'intimité du grand sculpteur, développèrent chez Victor les aptitudes à sentir les beautés de l'art, et il en vint bientôt à savoir les exprimer dans un langage coloré, énergique, où l'enthousiasme qui déborde n'enlève rien à la sûreté du jugement.²³²

²³⁰ Citée par Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 21.

²³¹ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 47.

²³² *Ibid.* p 48.

Temps d'exil affectif mais aussi de maturité et de formation. Moment décisif qui l'aide finalement à grandir :

Il y a chez Victor Pavie, comme chez nous tous d'ailleurs, deux hommes qui finissent par se concilier plus ou moins. L'homme du passé, le regard tourné vers le clocher de sa ville et les prairies de sa campagne, et l'autre épris de poésie et de l'art qu'il attend de l'Avenir et que lui offre Paris.²³³

A cette date, nous trouvons donc chez Victor Pavie tous les éléments réunis : jeunesse cultivée et raffinée, traumatismes familiaux, caractère et sensibilité exacerbés, difficultés du quotidien et idéal naissant, qui vont trouver à s'exprimer sous sa plume, et le faire se sentir en osmose avec les jeunes romantiques de sa génération. Mais avant d'aborder cette période essentielle de sa vie, si féconde et si riche de futurs souvenirs, penchons-nous une fois encore sur l'environnement familial du jeune homme en la personne de son frère Théodore.

3. *Victor et Théodore*

a. Le lien fraternel

Les frères Pavie ont tout partagé jusqu'à la fin de leur adolescence, les premières frayeurs d'enfant, que nous avons longuement évoquées²³⁴, les sorties féeriques à la foire d'Angers, les excursions à travers les champs et les forêts d'Anjou, les mêmes professeurs durant leurs années d'étude, les joies complices et les peines confessées, les mêmes personnalités rencontrées dans la maison de la rue Saint-Laud.

De par sa place dans la fratrie, Théodore subissait l'influence (pour le meilleur comme pour le pire) de Victor. Fidèle compagnon de jeux et d'aventures, il ne remettait pas en question les projets et les fantaisies de son aîné ; il écoutait sans faillir les questionnements inquiets comme les récits exaltés de Victor ; il venait en aide au grand frère lorsque celui-ci se mettait dans des situations pénibles ou délicates ; il admirait les prémices de sa pensée poétique. Bref, tout à la fois disciple, alter ego, compère et confident idéal, Théodore vécut quelque peu dans l'ombre de son aîné.

²³³ Chasle-Pavie Joseph, *Op. Cit.* p 22.

²³⁴ Voir également le récit d'une mémorable nuit, rapporté par le cadet, in Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 2.

Il est vrai que Victor fut constamment l'objet de beaucoup d'attentions :

Tout ce qui l'entourait se pliait à ses fantaisies, sans le savoir, sans le vouloir même. On ne lui obéissait pas comme à un enfant gâté, mais on se prêtait avec une complaisance excessive à ses désirs impétueux, à ses velléités soudaines, d'abord pour ne pas irriter ses nerfs trop sensibles, plus tard parce que, à travers les bizarreries de son caractère, les grands parents démêlaient des instincts poétiques, des élans d'imagination qui les étonnaient.²³⁵

Même si Victor n'est pas présenté ici comme expressément colérique, ne se révèle-t-il pas un tantinet capricieux, et la surprotection dont on l'entoure ne conforte-t-elle pas cette tendance égocentrique ? Il fait preuve, en tous cas, d'une autorité toute « naturelle », en partie due à une forme d'inconscience :

Trop peu attentif pour prévoir les impressions d'autrui et les observer quand elles se traduisaient au dehors par des signes d'impatience, il allait droit devant lui. Quand avec des jambes bien plus courtes et une ardeur bien moindre, on consentait à l'accompagner dans une excursion [...], il partait joyeux, convaincu que son entrain était partagé [...] Sans s'apercevoir de rien, il marchait si allégrement, qu'il oubliait le compagnon haletant, resté en arrière.²³⁶

Cette pensée personnelle exclusive qui semble le dominer dans certaines circonstances le coupe encore un peu plus de la réalité. Paradoxalement, elle ne le rend pourtant pas solitaire :

Sociable au suprême degré, ennemi de la solitude, Victor voulait toujours près de lui quelqu'un qu'il associât à ses admirations, à ses déceptions même, quelqu'un dont il fit bon gré mal gré l'écho de ses idées et qui les partageât toutes. Il ne soupçonnait pas chez un autre des goûts différents des siens ; il ne lui venait pas à l'esprit que l'on n'aimât pas ce qu'il aimait, ni qu'on acceptât ce qu'il répudiait.²³⁷

Ce trait de caractère semble bien davantage fait de candeur et d'obstination que de volonté de domination. Théodore l'analyse finement :

²³⁵ Pavie Théodore, *Op. cit.* p 45.

²³⁶ *Ibid.*, p 46.

²³⁷ *Id.*

Mais cela ressemble beaucoup à de la tyrannie, dira-t-on. Celui qui a le plus subi cette domination affectueuse peut répondre en connaissance de cause : non, la volonté d'opprimer n'y était pour rien. Quand on ne se trouvait pas de son avis, il en témoignait une si douloureuse surprise ! On lui cédaient donc volontiers ; tout le terrain que l'on perdait, il le gagnait, et par ces faciles victoires il arrivait à exercer autour de lui une autorité dont il n'avait pas conscience.²³⁸

Tyrannie involontaire donc, attribuée au sentiment de quasi pitié que Victor inspire quand il est incompris ou contredit, et à sa fougue irréprouvable. Cette centration épisodique est heureusement compensée par la grande sensibilité de Victor au malheur d'autrui. Mais pour Théodore, exister aux côtés d'un frère aussi envahissant ne dut pas être toujours très aisé.

Il n'est sans doute pas exagéré de voir dans le désir irréprouvable de Théodore de partir avant ses dix-huit ans, dans les contrées les plus lointaines, et abstraction faite de l'attraction réelle pour les voyages ressentie par Théodore à l'écoute des récits faits par le cousin d'Amérique, Charles Pavie²³⁹, l'expression inconsciente de mettre quelque distance entre lui et son frère ; l'on sait aujourd'hui que certaines décisions que l'on pensait dictées par la volonté proviennent bien de besoins refoulés, et s'avèrent nécessaires, voire vitales pour l'épanouissement individuel.

b. Le frère voyageur et orientaliste

Trois auteurs seulement se sont penchés sur la vie de Théodore Pavie (1811-1896) : Alexis Crosnier, en 1897, Betje Black Klier en 1999 et Jacques-Guy Petit, en 2007. Nous avons puisé avec bonheur dans ces rares écrits les informations utiles à notre recherche.

Dès sa plus tendre enfance, Théodore a connaissance des grandes explorations menées aux siècles précédents.

Dans la maison de [sa] grand-mère, la tapisserie représentait de nombreuses scènes des voyages de Cook, le grand voyageur anglais des Lumières [...] Théodore Pavie rêvait

²³⁸ *Id.*

²³⁹ En vérité, cousin issu de germain de Victor et Théodore, Charles étant un cousin de Louis Pavie.

souvent devant cette tapisserie et il se repaissait, dira-t-il, « de la contemplation des sauvages et de leurs pirogues, de leurs cases et des gros bateaux de Cook. »²⁴⁰

De plus, Volney, le grand voyageur, connu au moment où Louis-Victor imprimait la *Correspondance des députés du Maine et Loire* à la Constituante, avait fréquenté les Pavie, aux retours de ses périples. La grand-mère évoquait souvent l'écrivain, lui aussi emprisonné sous la Terreur, ce qui n'avait pas manqué de le rapprocher un peu plus de Marie Fabre. Cette amitié des Pavie, catholiques et contre-révolutionnaires, avec un homme des Lumières, accusé d'athéisme, illustre une fois de plus leur tolérance et leur attachement aux valeurs humaines plutôt qu'aux querelles de clocher. Théodore a sans doute croisé l'illustre Angevin, mais avant ses neuf ans, puisque Volney meurt en 1820.

En 1818, Charles Roque-Pavie²⁴¹ et son épouse Marianne, Créole en partie d'origine canadienne, dont l'argent a permis au cousin éloigné de s'installer en Louisiane comme courtier en coton et de prospérer, visitent la France et se rendent à Angers où Charles a travaillé, dans l'imprimerie de son parent, peu avant 1800.

N'ayant pas d'enfant, ils voulurent emmener Théodore vivre avec eux en Louisiane. Son père ayant refusé, Théodore garda dès lors une forte nostalgie de l'Amérique et des voyages, ce qui le plongea, pendant son adolescence, dans une mélancolie profonde.²⁴²

Théodore a maintenant onze ans et les effets de ces influences et stimulations sur son imagination se font très vite sentir :

Ce qu'ils racontaient des forêts de Louisiane et de la vie qu'on y menait, produisit sur moi une telle impression, que je songeais toujours à voir de mes yeux ces belles choses. La vue de la mer me causait un désir ardent de connaître ce qu'il y avait au-delà. Il en résulta une mélancolie profonde qui peu à peu se changea en une sorte de nostalgie de ces régions inconnues qui étaient devenues la patrie de mes rêves.²⁴³

Les proportions prises par cette envie de voyage sont telles qu'elles confinent à l'obsession :

²⁴⁰ Petit Jacques-Guy, *Le voyage de Théodore Pavie au Canada (1829)*, in Guillaume Pierre et Turgeon Laurier, *Regards croisés sur le Canada et la France, Voyages et relations du XVIIe au XXe siècle*, Paris, Éditions du CTHS et PU Laval, 2007, p 312.

²⁴¹ Une rue de la Nouvelle-Orléans porte d'ailleurs son nom.

²⁴² Petit Jacques-Guy, *Op. cit.*, p 314.

²⁴³ Pavie Théodore, *Souvenirs atlantiques, Voyage aux États-Unis et au Canada*, Paris, Roret et Renouard, 1833, pp 116-117.

L'Amérique ! Lorsque j'eus une pensée, c'est là qu'elle se trouva [...] Plus d'une fois, assis auprès d'un rocher pendant les jours heureux des vacances que j'allais passer au bord de la mer, je m'appuyais la tête sur les mains et si une voile venait à passer, je pleurais. ²⁴⁴

Il lit avec impatience les ouvrages de Volney, les *Ruines*, ainsi que le *Tableau du climat et du sol des États-Unis d'Amérique*, publié après le séjour de trois années du savant sur le nouveau continent²⁴⁵. Il sera également très influencé par les récits de Chateaubriand ; il dévore *Atala*, *René*, le *Génie du christianisme* et plus tard, le *Voyage en Amérique*, même si Chateaubriand transmet davantage dans ce dernier livre les expériences de voyageurs qui l'ont précédé plutôt que les siennes propres. Il s'intéresse également aux auteurs dont les romantiques raffolent tels Fenimore Cooper, Walter Scott, ... quand, devenu l'un des leurs, il est reçu aux cénacles de Charles Nodier puis de Victor Hugo.

En 1827, il accompagne d'ailleurs son frère Victor et David d'Angers à Londres, pour rencontrer Walter Scott, le sculpteur angevin ayant projeté de réaliser un buste de l'auteur britannique. Ce voyage le conforte dans son désir de connaître d'autres terres, d'autres mœurs.

Deux ans plus tard, il finit par obtenir le consentement de son père et de sa grand-mère, pour rejoindre cette Amérique si convoitée. Il écrit aussitôt à Victor, le 11 mars 1829, lui cite une phrase de Chateaubriand qui le hante depuis longtemps : « l'âme se plait à s'enfoncer dans un océan de forêts, à méditer aux bords des lacs et des fleuves, à planer sur les gouffres des cataractes, et, pour ainsi dire, à se trouver seule devant Dieu. ²⁴⁶ » et lui confie ses motivations profondes :

Voilà, cher Victor, le texte de ma conduite passée, présente, et, pour cette année surtout, à venir. La nature seule parle à mon âme qui, tout étroite et froide qu'elle est, sent et dévore bien avidement les choses. Paris a déroulé devant moi ses merveilles ; Londres a montré ses rues alignées, ses parcs, ... Tout cela a glissé devant moi... Mes regards se sont portés vers un autre lieu, où la liane enlace le cocotier sans le secours des hommes, où le crocodile lève sa tête dorée dans les eaux du père des fleuves, où le bison dort, sans entendre siffler les balles à ses oreilles. Voilà, puisqu'il a fallu enfin l'avouer, les lieux qui seront dans trois mois ma retraite... Lorsque mon âme se sera repue des grands spectacles d'une nature encore vierge, sous le climat *qui brûle les hommes comme des feuilles* ; lorsque j'aurai vu couler sous moi les eaux de ce Nil antique, dont neuf cents lieux mesurent

²⁴⁴ *Ibid.*, p 117.

²⁴⁵ De 1795 à 1798.

²⁴⁶ Chateaubriand François-René, *Génie du Christianisme*, Livre I, chap. XII.

à peine le cours [...] alors je serai satisfait et, aussi avide de patrie que je l'étais auparavant de pays lointains, je reviendrai... Mais au moins j'aurai cueilli des souvenirs et j'aurai quelques consolations *sur cette terre ferme, où j'ai tant de peine à prendre racine...* Tu me traiteras d'insensé, tu me diras froid aux belles choses. Je me sens, je sais ce qui me plaît... Paris ne m'a pas plu : on n'y peut respirer, l'air y est épais, et je n'y saurais vivre... Nos goûts sont différents : et cependant, ils pourraient avoir le même résultat.²⁴⁷

Cette décision attriste profondément Victor qui « ne pouvait se faire à la pensée de cette séparation.²⁴⁸ » Et qui prend la plume de Paris pour répondre à son cadet : « A cette fatale nouvelle j'ai couru me jeter à genoux dans une église et j'ai pleuré !²⁴⁹ »

Théodore analyse assez bien les tourments qui agitent son frère à ce moment là :

Son frère allait vivre d'une autre vie que la sienne, s'engager dans une voie nouvelle où lui, l'aîné, ne serait plus le guide, le chef de file [...] C'était plus qu'une désertion à ses yeux, c'était une trahison ! Et voilà pourquoi il en ressentait au fond du cœur une douleur amère, que je ne pouvais m'expliquer alors et qui troublait singulièrement la joie secrète que j'éprouvais de me lancer sur la mer, indépendant, libre de voir et de sentir à ma manière.²⁵⁰

Nécessaire émancipation donc, mais combien difficile à accepter pour celui qui tenait sous sa coupe un frère disciple, docile et admiratif.

De la réaction de son aîné, le jour du départ, 15 avril 1829, Théodore dit : « Je vis, debout sur le rivage [...] Victor immobile qui me regardait dans une morne stupeur : son frère lui échappait ! [...] Son chagrin était sincère.²⁵¹ »

Le temps fit cependant son œuvre :

Ses premières lettres furent embarrassées ; peu à peu il se remit et prit de nouveau son rôle d'initiateur ; il m'adressa des conseils, des avis, comme pour me maintenir dans la voie littéraire où il essayait de me faire marcher, puis enfin, lorsqu'après quinze mois d'absence, mon retour fut décidé, il m'écrivit : « Reviens-nous, enfant fait homme », alors je connus que j'avais mon pardon.²⁵²

²⁴⁷ Cité par Crosnier Alexis, *Théodore Pavie, le voyageur, le professeur, l'écrivain, l'homme et le chrétien*, Lachèse et Cie, Angers, 1897, p 13-14.

²⁴⁸ Pavie Théodore, *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1887, p 118.

²⁴⁹ *Id.*

²⁵⁰ *Id.*

²⁵¹ Pavie Théodore, *Ibid.*, p 118.

²⁵² *Ibid.* p 119.

Quant au père, il ne peut résister au désir de protéger de son mieux ce jeune fils qu'il chérit. Il lui a confié une lettre à n'ouvrir qu'en vue des côtes américaines, qui lui exprime son soutien et le met pourtant en garde :

Cher enfant, [...] Jouis en paix des merveilles qui vont frapper tes yeux ; livre ton âme, si noble et si pure, aux sentiments qu'elles t'inspireront. Loin de moi l'intention de troubler ton bonheur ! Je le partage en idée, et me félicite de pouvoir te le procurer, en attendant que tu puisses m'en faire l'agréable récit. Cependant, mon ami, à côté de ces jouissances innocentes, quels dangers vont t'environner, auxquels je ne peux songer qu'en tremblant ! Qu'elle est grande la responsabilité que j'ai prise envers Dieu, envers tes parents, envers toi-même [...] Ah ! porte toujours cette lettre sur ton cœur : qu'elle soit comme une cuirasse qui te protège contre les traits empoisonnés qui te menacent [...] tu te conserveras intact au milieu de la corruption [...] Cette idée consolante me soutiendra jusqu'au jour désiré où tu voleras dans les bras du plus tendre des pères. ²⁵³

Théodore part donc découvrir les jeunes États-Unis. Il est l'un des tous premiers à le faire, sur les pas de Volney et Chateaubriand. ²⁵⁴ Après une traversée d'un mois, dans de bonnes conditions (car Théodore est un voyageur qui a quelques moyens), le voilier *La France* accoste à New York. Contraint de demeurer plusieurs mois sur place à cause d'une épidémie de fièvre jaune déclarée en Louisiane, il décide de profiter de cette attente imprévue pour visiter le Canada. « Très peu de français ont voyagé au Canada entre la conquête anglaise et la fin de la Révolution, mais ils sont encore moins nombreux à le faire entre 1800 et 1840. ²⁵⁵ » Et s'il n'y avait eu ce fâcheux contretemps, Théodore ne s'y serait sans doute pas rendu. Toujours est-il qu'après avoir navigué sur l'Hudson, il emprunte une voiture à cheval, puis un vapeur qui remonte le canal Érié, visite les villes nouvelles aux populations bigarrées, et atteint les chutes de Niagara qui l'impressionnent fortement. Traversée du lac Ontario, descente du Saint-Laurent, court séjour à Québec se succèdent jusqu'au retour à la Nouvelle-Angleterre. Il découvre des paysages grandioses, des voies de communication nouvelles et impressionnantes comme ces rapides que parcourent d'immenses radeaux équipés de tentes, des rapports sociaux marqués entre les Anglais et les Canadiens, des tribus, des fêtes locales, ... Il est déjà attiré par tout ce qui touche à la vie des hommes autant que par les tableaux naturels qui s'offrent à son regard.

²⁵³ Cité par Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 17.

²⁵⁴ Avant même Tocqueville qui lui, voyage de mai 1831 à février 1832, et publie *De la démocratie en Amérique* en 1835 seulement.

²⁵⁵ Petit Jacques-Guy, *Op. Cit.*, p 316. On trouve dans cet article tous les détails du périple canadien de Théodore.

Il parvient finalement en Louisiane au mois de novembre 1829. Il parcourt ces terres encore peu connues, accompagnant Charles et son beau-frère dans un voyage qui les conduit jusqu'au Texas, alors sous contrôle mexicain. Le conflit entre les colons du Mexique qui y sont implantés et des bandes d'américains connaît alors une trêve. Grâce à l'appui du colonel Las Piedras, Théodore peut visiter le Mexique sans encourir trop de risques, assiste à une mémorable course de chevaux, rencontre même des Comanches,²⁵⁶ et quitte la Nouvelle-Orléans pour Bordeaux le 1^{er} juillet 1830. De ses séjours dans la maison de ses hôtes, dans les cabanes ou bivouacs lors de ses voyages, de ses observations de la vie quotidienne des esclaves, des planteurs, Théodore Pavie tira matière à plusieurs contes qui parurent après son retour.

Théodore ne voyageait pas seulement en simple touriste. Il noircissait constamment de nombreux carnets de notes et de dessins, et envoyait régulièrement à sa famille de très longues lettres dans lesquelles il racontait par le menu ses voyages et ses observations, qu'il agrémentait d'ailleurs de croquis.²⁵⁷

Une fois rentré en France, en juillet 1830, suivant les conseils de son père et de David d'Angers, il termine la rédaction de ses souvenirs, publiés sous le titre *Souvenirs atlantiques, Voyage aux États-Unis et au Canada*, par l'imprimerie familiale en 1832. Il s'agit d'une édition confidentielle puisque seule une vingtaine d'ouvrages est éditée. Ils sont adressés à des amis et Victor Pavie a offert un exemplaire à Victor Hugo ; ce dernier est probablement à l'origine de la réédition à cinq cents exemplaires que l'on doit, cette fois, à une maison parisienne.²⁵⁸

Œuvre de jeunesse, ces *Souvenirs atlantiques* « se présentent plus comme un recueil d'impressions que comme un journal descriptif minutieusement tenu²⁵⁹», mais, à la différence de Chateaubriand, le récit de Théodore Pavie paraît indiscutable. Il « sacrifie certes à quelques anecdotes stéréotypées sur les « Sauvages » ou les serpents à sonnettes » et donne parfois « une description exaltée et très exagérée » mais rapporte également de vrais témoignages, « petites touches vives et concrètes sur la vie quotidienne », et atteste de « l'accueil des descendants de la vieille « patrie » [...] très

²⁵⁶ Pour plus de précisions, voir le livre de Klier Betje Black, *Théodore Pavie, un Angevin en Louisiane et au Texas en 1830*, L. Clergeaud, J.L Giard et Cheminements, 1999.

²⁵⁷ Ces lettres, davantage cahiers d'étude que missives, et ces carnets de dessins ont été exposés lors des cérémonies du bicentenaire de Pavie, à Angers, en mai 2009.

²⁵⁸ Petit Jacques-Guy, *Op. Cit.*, p 318.

²⁵⁹ Broc Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle, Tome III : Amérique*, Paris, Éditions du CTHS, 1999, p 250.

chaleureux pour les Français »²⁶⁰. Théodore déplore la domination anglaise mais parie sur la permanence d'une identité canadienne francophone.

La tonalité est bien sûr romantique à souhait, évoquant les atmosphères, les paysages, ses impressions personnelles plus que la réalité socio-économique ou les rivalités politiques du pays. Son regard vierge et sa passion lui font préférer certains aspects, mais ces textes présentent justement l'intérêt majeur de ceux des précurseurs. Il publia longtemps après, en 1850 et 1853, dans la *Revue des Deux Mondes*, deux nouveaux articles sur le Canada.

Son aventure lui a définitivement révélé sa voie.

C'est donc surtout un « voyage de soi », « pour soi », un voyage d'initiation, tel qu'en font, depuis des siècles, les jeunes gens des familles fortunées. Mais le « grand tour », maintenant, déserte en partie l'Europe du Sud [...] pour les contrées du Nouveau Monde.²⁶¹

Dès lors, Théodore n'eut qu'un but : repartir vers de nouvelles terres, de nouveaux espaces, de nouvelles façons de vivre. Car cette confirmation sonnait le glas du projet (plus paternel que personnel) de reprendre l'imprimerie familiale.

Une première occasion lui est donnée par David d'Angers qui le propose au gouvernement pour un voyage d'étude au Maroc. Ce fut Delacroix qui partit !

En 1832, une nouvelle opportunité se présente qui, cette fois, se concrétise : Théodore embarque pour un long voyage qui le conduit en Amérique du Sud.

Cet itinéraire en Amérique méridionale fut l'un des plus dangereux que Théodore accomplit. Dangereux car les contrées explorées étaient encore peu connues, mais aussi car ces pays connaissaient de nombreuses convulsions post-révolutionnaires :

Vers 1800, en dehors des zones colonisées par les Ibériques, l'inconnu l'emporte. L'Amazonie, le Chaco, le Mato Grosso, les pampas, la Patagonie, demeurent largement des *terrae incognitae*. Il faut attendre le début du XIXe siècle pour que Humboldt inaugure l'exploration scientifique du sous-continent. Mais ce n'est qu'avec l'indépendance (1825-1830) que les jeunes républiques s'ouvrent largement aux explorateurs européens.²⁶²

²⁶⁰ Toutes citations extraites de Petit Jacques-Guy, *Op. Cit.*, pp 318 à 321.

²⁶¹ *Ibid.*, p 322.

²⁶² Broc Numa, *Op. Cit.*, p XI.

Théodore fait donc une nouvelle fois partie de ces précurseurs. Après une traversée de trois mois, le voilà à Montevideo en Uruguay. La rencontre avec ce nouveau continent débute par la découverte de la Pampa, ses grands troupeaux, ses abattoirs et ses gauchos armés. C'est que les Indiens menacent jusqu'aux villes. Mêmes scènes en Argentine, où Pavie, après avoir séjourné à Buenos Aires, se rend à Santa Fe, et doit éviter d'autres Indiens qui écument la région du Chaco, les autorités argentines ne parvenant pas à les contrôler. A Cordoba, autre étape du voyage, il tombe en pleine guerre civile. Poursuivant sa route, il atteint San Luis « ravagée par les sauvages²⁶³ ».

Tous les déplacements se font à dos de cheval ou de mulet, et les médiocres voies de communication rendent les voyages longs et pénibles. Théodore n'est donc pas au bout de ses peines. Il entame le franchissement de la Cordillère des Andes à Mendoza, en plein hiver. Une lettre envoyée à ses parents leur annonce qu'il est sans doute en grand péril et qu'il serait bon de dire une messe à son intention. Ce que Louis et Victor ne manquent pas de faire, le cœur serré. « Au retour, quand on compara les dates, on reconnut que ce jour-là le jeune fils était, *sinon en péril, au moins dans la plus grande détresse* au sommet des Andes, sur un pic sombre qui seul se dressait au milieu d'un océan de glaciers...²⁶⁴» Théodore affronte les ouragans du col de la Cumbre, puis passe au Chili. Après avoir visité Santiago, et le port de Valparaiso, l'explorateur gagne le Pérou par bateau, arrive à Callao, assiste ensuite à Lima aux nombreuses fêtes religieuses qui ponctuent le quotidien de la population, admire les ruines incas de Pachacarnac, puis retourne à Valparaiso dans l'attente de nouvelles venues de France. Le courrier ne vient pas, et la solitude commence à lui peser. De Lima, il écrit à son père, le 16 novembre 1833 : « Il n'y a qu'une chose en Amérique : la nature, les pampas, les montagnes et les forêts : car les villes y sont d'autant plus ennuyeuses qu'elles sont dépourvues du contact immédiat avec les champs. » Et il ajoute : « Tout est mélancolie... Les grands spectacles de ce monde ne suffisent pas encore à ces vagues désirs d'une âme jeune et ardente. »²⁶⁵

Malgré les conditions éprouvantes du périple entrepris, Théodore a dû bénéficier d'un bon accueil de la part des Sud-américains.

La parenté des langues, des cultures, de la religion, facilite les contacts avec les Français, et les populations locales. Par ailleurs, le prestige de la France des philosophes, de la

²⁶³ *Ibid.*, p 250.

²⁶⁴ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 138-139.

²⁶⁵ Lettre de Théodore Pavie à Victor Pavie, 16 novembre 1833, citée in Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 28.

Révolution et de Napoléon est grand parmi les nouvelles élites issues des guerres d'indépendance.²⁶⁶

Aussi, missionnaires, diplomates, savants, commerçants, militaires et riches touristes commencent d'affluer à partir des années 1820. Passé un premier temps d'exploration scientifique où géographes et naturalistes mènent leurs investigations, on assiste dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle à un intérêt croissant pour les aspects archéologique et ethnographique, sans compter les échanges techniques et topographiques dus au percement du canal de Panama à partir de 1880.

Fidèle à son habitude, Théodore a noirci de son trait précis, plusieurs carnets de voyage, croquant de nombreuses scènes de tous les jours, des paysages, des architectures encore inconnues de ses compatriotes, des portraits,... qui constituent une documentation de première importance sur les pays abordés. Oubliant son désir initial de visiter le Brésil, il entreprend finalement le voyage du retour. Après cent quarante deux jours de navigation et une tempête essuyée au Cap Horn, le jeune voyageur retrouve l'Anjou en juin 1834.

Durant sa longue absence, les choses ont changé à Angers. Il apprend la disparition de sa grand-mère, qui l'a élevé, décédée l'année précédente. Il découvre aussi la nouvelle orientation de Victor qui, renonçant à la profession d'avocat, étudie maintenant l'imprimerie chez Didot à Paris. Il se résigne à prendre la succession de son père, étudie, et commence la rédaction du récit de ce second voyage. Il en lit d'ailleurs un chapitre intitulé *Une révolte à Cordoba* au Congrès scientifique de France, à Poitiers. Cependant, sa place n'est décidément pas à Angers, et dès novembre 1835, il abandonne son projet de reprise de l'entreprise paternelle, se fixe à Paris où il donne libre cours à sa soif de connaissances : il apprend simultanément l'allemand, l'hébreu, l'arabe, l'hindi, le chinois et le mandchou ! Il a en vue un voyage aux Indes, proposé par l'Institut. David, le cher David, encore une fois, le soutient et intercède en sa faveur, mais le projet n'aboutit pas.

Son séjour, studieux dans la capitale va durer quatre années au cours desquelles il côtoie tout ce que le monde des arts et des lettres compte de plus éminent : Victor Hugo, Chevreul, Sainte-Beuve, Paul Foucher, parmi tant d'autres. Il entre à la *Revue des Deux Mondes* grâce à Sainte-Beuve et fréquente, introduit par David, le célèbre salon scientifique de M. Jomart le grand archéologue et orientaliste. Ce sont ses seules distractions car il ne cesse d'étudier. Un ami de la famille, Gavart, rapporte ainsi au père en février 1836 :

²⁶⁶ Broc Numa, *Op. Cit.*, p XIII.

Je vous jure qu'il donne à tous un beau spectacle, un bon exemple. Il faut, me disait-il, apprendre toutes les langues à la fois, comme on polit d'ensemble une vaste glace. Et ce qu'il dit, ainsi il le fait. Levé de grand matin, couché tard, point de société !

A l'instar de Sainte-Beuve, le service de la garde nationale qu'il doit alors effectuer, l'ennuie profondément. Il se languit de nouveaux horizons, porte un regard désabusé sur son temps, et mène une vie austère.

Ayant manqué de peu de partir aux Indes, recommandé par David d'Angers auprès de l'Institut qui y organisait un voyage, Théodore décide de se préparer à un futur périple dans ces lointaines contrées. En 1836, il jette son dévolu sur le sanscrit. Comprenons mieux la démarche de cet étudiant surdoué : ce qui le motive, ce qui le stimule et lui fait endurer toutes les privations, c'est de donner sens à son existence, c'est d'être utile à une grande cause ; la meilleure qu'il connaisse, c'est la défense de la foi chrétienne. « Il est convaincu que le chinois et le sanscrit sont les deux études capitales, celles qui, dans les circonstances présentes, peuvent donner le plus fort appoint au catholicisme.²⁶⁷ » La difficulté de la tâche (aucun livre sérieux n'existait vraiment alors) ne le rebute pas. Il s'essaie à la traduction de contes chinois, et, engagé par Eugène Burnouf²⁶⁸, à celle d'un extrait du Mahâbhârata, pour le *Journal Asiatique*. Il songe bien sûr à partir en Orient, mais hésite, sa mission ne lui semblant sans doute pas tout à fait claire encore. Il s'en ouvre à son père :

Il me serait peut-être difficile, désormais, de quitter pour si longtemps les pays chrétiens : tant que je ne vois pas nettement un but, un plan donné, important et utile, il me semble qu'il y a imprudence, témérité, à s'en aller prodiguer sa vie en pays barbare. C'est là ce qui m'arrête, je le sens bien.²⁶⁹

Réelle hésitation ? Habile moyen de rassurer le père tout en soulignant le besoin inextinguible de voyager ? Quoi qu'il en soit, Louis l'encourage à mener à bien son dessein et lui offre même de pourvoir aux frais d'un voyage de plusieurs années. Dans sa réponse, datée du 1^{er} juin, Théodore laisse enfin échapper sa joie et son enthousiasme, longtemps contenus :

²⁶⁷ Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 31.

²⁶⁸ Eugène Burnouf (1801-1852), philologue d'exception, pour qui fut créé le premier cours de grammaire comparée, à l'École normale supérieure, fondateur de la *Société asiatique de Paris*, puis successeur de Chézy à la chaire de sanscrit du Collège de France, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

²⁶⁹ Lettre de Théodore Pavie à Louis Pavie, mai 1838, citée in Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 31-32 .

Ta lettre, si belle de désintéressement paternel m'a converti, bon père. Les voyages, je le sens, sont l'indispensable couronnement de ces études, pénibles à la longue. Il y a beaucoup à faire autour de la Chine...²⁷⁰

Été 1839 : un major anglais, ingénieur en chef de toute l'Inde organise un périple dans toutes les possessions britanniques, sous bonne escorte, et accepte de prendre avec lui le jeune érudit. Encouragé par ses professeurs, auréolé d'une toute neuve reconnaissance – on vient de le nommer membre correspondant de la *Société ethnologique* à laquelle participent nombre de savants de l'*Institut* et de la *Société de Géographie* -, soutenu financièrement par son père, il se décide à embrasser cette carrière, et embarque avec lui, pour ce faire, tous les livres utiles, sans oublier, bien entendu, ses indispensables carnets de croquis.

Le *Ramsès*, navire de l'expédition appareille de Marseille en septembre, avec à son bord, Théodore, dans son élément. Fin octobre, Alexandrie est en vue. Le jeune explorateur découvre la ville, puis le Caire, les pyramides, ponctue ses visites de dessins et de notes, et se rend finalement à Suez. Après une courte excursion en Arabie, le 12 novembre, il est à Aden où il s'extasie sur la beauté de la Mer Rouge. Quittant le Moyen-Orient, il débarque enfin à Bombay, sur cette terre dont il rêve depuis tant de mois. Il visite Poona, participe à des fêtes locales, devenant le premier français à y avoir été vu. Après seulement quatre mois de cohabitation, la mésentente se confirmant avec le major anglais, Théodore renonce à s'aventurer dans l'intérieur de l'Hindoustan, comme il l'avait envisagé, et fait contre mauvaise fortune bon cœur. Il longe donc la côte, s'arrêtant à Goa, Cannanor, Mahé, Cochin et Quillon. Il aperçoit ensuite l'île de Ceylan et rejoint, à la fin du mois de mars, Pondichéry. A chaque fois, il s'émerveille des paysages magnifiques, des richesses géologiques, architecturales et végétales observés, et envoie des rapports à Burnouf. Puis il gagne Madras, et Calcutta. Pleinement au fait des études déjà entreprises sur les lieux qu'il visite, et faisant preuve d'une rare sagacité dans les écrits qu'il fait parvenir en France, son nom commence à être connu et fort apprécié des milieux scientifiques ; des articles paraissent dans le *Journal Asiatique*, dans le *Journal des Débats*, dans celui de la *Société ethnologique*, dans la revue de la *Société nationale d'agriculture, Sciences et Arts d'Angers*. Il correspond toujours avec David d'Angers.

L'immobilisation forcée pour cause de mousson, l'argent qui manque et les difficultés dues à la guerre anglo-chinoise, le font rentrer plus tôt que prévu. Il emprunte la route du Sud,

²⁷⁰ Lettre de Théodore Pavie à Louis Pavie, 1er juin 1838, citée in Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 32 .

double le cap de Bonne-Espérance, fait escale à l'Île-Bourbon où la nature le comble au point de dire à son père : « Celui qui va sous le tropique peut seul deviner le paradis terrestre. ²⁷¹ »

Les épreuves avaient été quotidiennes : marécages, forêts infestées de tigres qu'il lui avait fallu traverser, chaleurs et fièvres qu'il avait du endurer, pirates et rebelles Indiens éviter, ... mais les découvertes avaient également été à la hauteur de ses attentes : temples, pagodes, lieux sacrés, inscriptions, mœurs et cérémonies avaient rassasié sa soif d'investigation ²⁷².

Si le Moyen-Orient, l'Arabie, la Perse faisaient l'objet d'un intérêt constant de la part des voyageurs occidentaux, soucieux de retourner aux sources du christianisme ou d'archéologie, les Indes étaient moins prisées dans cette première moitié du dix-neuvième siècle. Théodore Pavie occupa donc, là encore, une place importante dans la découverte et l'étude de ces contrées lointaines.

Revenu parmi les siens, l'explorateur angevin songe désormais à prendre femme. « Pourvu qu'elle me laisse fumer, elle est sûre d'être heureuse » écrit-il à son père, chargé de lui trouver cette épouse, le 30 janvier 1841. En attendant, il se morfond, malgré l'accueil enthousiaste que lui ont réservé Hugo, Sainte-Beuve, David, ... Buloz, de la *Revue des Deux Mondes*, lui commande bien des articles, mais des jalousies apparaissent parmi ses collègues, qui n'ont jamais parcouru les pays dont ils parlent, et ni Victor Cousin, ni Guizot, ni Villemain, qui se disent pourtant intéressés par de nouvelles missions à confier au jeune orientaliste, ne donnent suite à leurs promesses. Reste à Théodore les traductions, les travaux plus académiques, lui qui ne songe qu'à repartir. Il se marie tout de même le 5 avril 1842 avec Cornélie Monden-Gennevraye, compagne attentionnée et aimée. Installé rue Neuve-Saint-Georges, le couple coule des jours heureux, vivant sans grand tapage. Il est vrai que Théodore répugne avant tout à aller quémander soutiens ou financements. Il travaille toujours d'arrache-pied, publiant des fragments du Mahâbhârata, préparant un livre sur l'Asie au huitième siècle, suivant de manière assidue les cours, de plus en plus éclairés de Burnouf.

En 1845, M. de Salvandy, ministre de l'Instruction publique, pense à lui pour un voyage d'étude au Portugal, concernant la découverte des Indes et les premiers comptoirs

²⁷¹ Lettre de Théodore Pavie à Louis Pavie, 31 décembre 1840, citée in Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 35.

²⁷² Pour plus de détails, se reporter aux relations de ce voyage faites par A. Crosnier et N. Broc (*Op. cit.*).

lusitaniens ainsi que la géographie, l'histoire du pays et l'organisation portugaise en matière d'éducation. Le projet aboutit. Mais cette fois, Théodore voyage avec sa femme. Ils quittent donc Marseille le 8 juillet 1846, font halte à Barcelone, Valence, Malaga, Grenade, Cadix et arrivent à Lisbonne au mois d'août. Les conditions sont idéales ; ils sont accueillis à bras ouverts par l'ambassade, l'Académie des Sciences, les bibliothèques,... Ils rentrent en France en janvier 1847, par Séville et Madrid.

De nouveau la tristesse et l'indignation face aux coteries, aux rumeurs le visant. On l'accuse de légitimisme et de néo-catholicisme du fait de ses convictions religieuses. « Que devrait avoir de commun cette étrange appréciation avec le sanscrit ? » confie-t-il à son père, démoralisé. Toutefois, fin 1847, sa publication d'un texte hindi est désignée pour l'impression gratuite à l'Imprimerie royale, et une admission à l'Institut, à laquelle il aspire sincèrement, se dessine. Va-t-il enfin être reconnu à sa juste valeur ? Pas encore.

La Révolution de février l'oblige à quitter Paris pour Saint-Malo, puis à s'embarquer au Havre pour Jersey. Effondré, il pense, dans un premier temps tout abandonner, puis, le temps et l'apaisement que lui procure la nature sauvage de l'île anglo-normande le font revenir sur sa décision. Il reprend ses activités, succédant même à Burnouf, en 1852 à la chaire de sanscrit du Collège de France, et continuant de publier dans de nombreuses revues. Mais le ressort aventurier s'est cassé. Se partageant entre la capitale et son domaine de la Chaufournaie en Anjou, Théodore devient casanier et ne part plus sur les routes que pour quelques séjours à Saint-Malo, Saint-Servan au bord de mer, ou Louvain.

La carrière de professeur de Théodore fut toujours hésitante. C'est Burnouf lui-même qui l'encouragea dès 1845 à « prendre rang » et le désigna même comme son successeur : « Vous avez fait vos preuves [...] J'ai jeté les yeux sur vous, pour me remplacer un jour ... Faites un petit cours préparatoire dans l'une des salles de la *Société Asiatique*.²⁷³ » lui avait-il dit alors. Le 1^{er} février suivant, Théodore ouvrait donc un cours public et gratuit sur les éléments de la langue sanscrite, qui se déroulait tous les mardis et jeudis, de trois à quatre heures, dans la bibliothèque de la *Société Asiatique*, devant huit auditeurs.

Première expérience de courte durée puisque, cinq mois plus tard, il embarquait pour le Portugal !

²⁷³ Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 45.

Après son « exil » à Jersey, sollicité de toutes parts, il consent à revenir à Paris en 1851. Ne sachant s'il restera longtemps, il loge à l'hôtel, fait des projets de voyage en Italie, en Grèce. Son « court » séjour va toutefois durer onze ans ! Après la publication d'un ouvrage en chinois, on lui propose un poste de professeur de langue chinoise à Saint-Pétersbourg. Après réflexion, Théodore préfère rester en France. Il est à cette époque l'un des plus grands philologues de son temps, « troisième ou quatrième sinologue mandchouiste d'Europe » et, selon Burnouf, parmi « les trois personnes de l'Europe qui entendent le mieux le sanscrit ²⁷⁴ ». A la mort de ce dernier, et alors qu'il pose sa candidature pour l'Institut, il est nommé professeur au Collège de France. Son cours est fort apprécié, mais on intrigue pour que les portes de l'Académie lui restent fermées. Justement le professeur-voyageur se plaint que la philologie envahit tout :

L'étude du sanscrit se réduit, contre son gré, à la science grammaticale. Il y voudrait plus d'élévation, et il s'insurge contre les tendances des contemporains : « Impossible, vois-tu, d'entendre l'Inde, si on n'a pas vu resplendir son soleil ; impossible de comprendre ce mystérieux et radieux pays si on ne l'a pas vu vivre au grand jour. » [...] Mais, avec ses aspirations, il semble fourvoyé parmi ses savants collègues, et il est de moins en moins compris. ²⁷⁵

En 1857, convoqué par le ministre de l'Instruction publique et des Cultes, M. Rouland qui, jaloux du monopole exercé par la *Revue des deux Mondes*, lui enjoignait d'écrire pour la *Revue contemporaine*, Théodore Pavie refusa et encourut sa colère. Mais, homme de parole, il ne pouvait oublier que c'était Buloz qui lui avait offert la possibilité de faire connaître ses voyages. Las des pressions et de l'hostilité qu'il rencontrait, déçu de son échec à l'Institut, prétextant une santé altérée et un découragement profond, il démissionna en novembre. Il continua néanmoins, et de plus en plus, à écrire pour la *Revue des Deux Mondes*.

A ces cinq ans d'enseignement s'ajoutèrent cinq autres années à l'Université Catholique d'Angers créée, en 1872, par Monseigneur Freppel. Celui-ci avait fait appel aux Pavie dès le moment où il avait fondé le *Cercle catholique* et organisé des conférences en son sein. Ainsi Théodore participa-t-il, aux préparatifs concernant la renaissance de l'ancienne université. Mais comme toujours avec Théodore, qui oscillait entre des pôles d'humeur opposés, un refus poli vint contredire son premier assentiment. Il mettait en avant la frayeur et le trouble que provoquait en lui l'idée d'avoir à parler à un auditoire nombreux, son âge avancé, son désir de vivre en toute simplicité à l'écart du monde, etc. L'évêque insista et, quatre ans plus

²⁷⁴ *Ibid.*, p 47.

²⁷⁵ *Ibid.*, p 50.

tard, lui offrit le titre et la fonction de professeur de littérature orientale à la Faculté des lettres. Théodore Pavie déclina à nouveau la proposition, mais il ne put s'empêcher cette fois d'ajouter dans sa lettre :

Oh ! oui, il y a de belles et utiles choses à dire sur cet Orient si peu connu encore et où des écrivains habiles mais impertinents et perfides, font semblant de découvrir tout ce qui peut ruiner le christianisme ! Il se dit là-dessus, de par le monde des lettres, des énormités qui sont bien accueillies, sans preuve aucune. On écrit, sans rougir, que la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ est d'origine aryenne, qu'elle vient de Zoroastre, qu'elle ne sort pas du judaïsme, qu'elle n'a rien à voir avec les prophètes, qu'elle est japhétique, parce que ce sont, en grande partie, les fils de Japhet qui l'ont adoptée...

Ah ! Monseigneur, trouvez quelqu'un qui sache dissiper ces erreurs... Mais, je vous en conjure, que ce soit un autre que moi... ²⁷⁶

Le passage de cette lettre est très révélateur de l'engagement chrétien de l'orientaliste angevin. Rappelons-nous que ce fut cette volonté « missionnaire » qui le conduisit à étudier le sanscrit et à voyager aux Indes. Son soutien aux enseignements de l'Université Catholique de l'Ouest procède de la même volonté. Devant l'insistance de l'évêque, et le manque de personnes compétentes, Théodore finit par accepter le poste, et, dès janvier 1877, fit cours à Angers.

Cinq années durant, il donna de vingt à vingt-cinq leçons par hiver. Il venait, une fois par semaine, de la campagne à Angers, quelque temps qu'il fit ; j'avoue que, pour un vieillard, c'était faire preuve d'un grand dévouement [...] il exposait devant un auditoire d'élite [...] les fruits de ses recherches scientifiques pendant quarante ans ; et il retrouvait pour cela, l'entrain et presque la verdeur de la jeunesse. ²⁷⁷

Il exposa notamment la poésie biblique des Aryas, conférences que publia la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*.

La production littéraire de Théodore est importante. Outre des articles et récits de voyage, des traductions et études à caractère scientifique, il a écrit nombre de nouvelles ou contes ²⁷⁸.

On y trouve des traités à l'érudition remarquable évoquant aussi bien l'histoire ancienne que la disparition de civilisations des années 1830 à 1870.

²⁷⁶ Lettre de Théodore Pavie à Monseigneur Freppel du 18 octobre 1876, citée in Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 61 .

²⁷⁷ Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 61.

²⁷⁸ Voir bibliographie p 725.

On y découvre aussi des textes plus engagés tel *Le Nègre*, exemple de littérature abolitionniste, des relations pittoresques qui ouvrent de nouveaux courants d'expression comme *Le Lazo* et marquent le début de la littérature texane en tant que telle, avec tous les clichés du bon western : « aventures, rodéos, chevaux, soldats, indiens, malheureux pères veufs, entièrement dévoués à leurs jolies filles qui jettent de furtifs regards derrière leurs mantilles... C'est là que débute le Far-West !²⁷⁹ » Ce sont de « remarquables exemples des débuts de la littérature de fiction ethnographique aux USA, ils constituent, par la foule de détails historiques qu'ils nous fournissent, un véritable trésor d'écriture.²⁸⁰ » Ces deux premiers opus parurent à l'occasion de la seconde édition des *Souvenirs atlantiques*. Deux autres écrits, *La Peau d'ours* et *El Cachupin* furent publiés dans la *Revue des Deux Mondes* en 1850 et 1861. Qu'ils mettent en scène des brigands romantiques, rappelant la figure de Robin des Bois, ou évoquent les bouleversements sociaux du moment, on y décèle la marque d'un authentique conteur.

Il est également l'auteur de près de soixante-dix articles dans la *Revue des Deux Mondes*, sans compter ceux parus dans le feuilleton des *Affiches d'Angers*, la *Revue de l'Anjou*, le *Journal Asiatique*, le bulletin de la *Société de géographie*, le *Journal des Débats*, *l'Artiste*, les revues de la *Société ethnologique*, de la *Société nationale d'agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, et dans d'autres organes de presse, ainsi que d'une biographie de son frère Victor qui accumule les anecdotes liées au romantisme et les relations de correspondances célèbres.

Le style est net et facile [...] D'une simplicité aimable, il ne cherche pas l'effet ; cependant il est varié, comme le cadre même où sont placés les récits. Nulle part, vous n'y trouverez une fantaisie étincelante et primesautière, comme dans la prose et les vers de Victor ; le cadet a plus d'égalité et plus de clarté. Comme le voyageur s'est fait casanier, le jeune romantique, l'élève de Chateaubriand, a fait un retour vers les classiques.²⁸¹

Théodore compare d'ailleurs son imagination, qu'il qualifie « d'horizontale » à celle de son aîné, dite « aérostatique ». En effet, dit-il en parlant de la sienne, « elle court à la surface du globe, se disperse en tous sens et se plait à voir tout, mers, monts, forêts, oiseaux ; elle aime le soleil²⁸² ».

²⁷⁹ Klier Betje Black, *Op. Cit.*, p 20.

²⁸⁰ *Ibid.* p 24.

²⁸¹ Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 92.

²⁸² *Id.*

A la mort de Victor, Théodore entreprit de faire paraître sa biographie. L'ouvrage est pétri de morale catholique, de louanges pour le frère aîné, de sentiments révélateurs de la bourgeoisie dominante de cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, mais il est aussi riche de nombreuses anecdotes de première main, d'extraits de correspondance inédits, de souvenirs vécus aux côtés des plus grands acteurs culturels du temps, etc. Nous constatons, en tous cas, que le récit fait de la découverte de Paris par Victor Pavie, au moment de ses années de lycée, puis de son introduction dans les salons romantiques de la capitale, procède du *topos* maintes fois exploré dans la littérature de l'époque, du jeune homme malheureux en pension, du petit provincial perdu découvrant Paris et ressentant la nostalgie de son cher pays natal,... Certains passages évoquent nettement les aventures du *Petit Chose* d'Alphonse Daudet, de *Louis Lambert* d'Honoré de Balzac, ou sont à rapprocher de celles d'Alexandre Dumas rapportées dans ses *Mémoires*. D'autre part, *l'Enfant* de Jules Vallès²⁸³ et les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* d'Ernest Renan²⁸⁴ n'avaient pas été publiés bien longtemps avant. Théodore Pavie les avait-il lus ? Cette image de « l'enfant idéal », en tous cas, était fortement présente dans les esprits contemporains, et le biographe fraternel ne manqua pas de s'y conformer.

D'une nature mélancolique, Théodore Pavie garda toute sa vie une espèce de tristesse latente, de plainte diffuse, provenant autant des influences de son enfance que de ses fréquentations romantiques. Succombant à de grands élans de liberté, il visita le monde, mais vécut en ermite à la campagne. Tout à tour sauvage ou sociable, indépendant et soumis, laborieux et insouciant, il montra une personnalité au caractère complexe. Il soutint le mouvement chrétien dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, et participa à la transmission des connaissances et à la formation des générations suivantes. Il fut, quoi qu'il en soit, l'un des plus grands savants de son temps, laissant une œuvre multiforme et précieuse. Le 1^{er} mai 1896, il disparaissait, sans descendance.

²⁸³ Publié en 1879.

²⁸⁴ Publiés en 1883.

II. CHOIX ET ENGAGEMENTS

A. LE JEUNE POETE ROMANTIQUE

Nous verrons un peu plus loin que Victor Pavie fut plus qu'un disciple des grands romantiques ; par son immersion totale dans la nouvelle tendance littéraire et artistique, par l'écho de sa fibre poétique aux élans hugoliens et lamartiniens, et plus encore par la persuasion de son enthousiasme qui stimulait ses idoles, il fut l'un des instigateurs du mouvement ainsi que l'un de ses plus fervents défenseurs. Sa timidité maladive et son éloignement provincial furent ses principaux obstacles, mais, sans eux, il aurait sans aucun doute pu rivaliser avec les grandes figures du romantisme.

C'est qu'il partage avec le premier cercle romantique la profonde conviction que son époque, celle de la Restauration, est plus qu'un simple retour à l'Ancien Régime, qu'elle est bien plutôt cette « Instauration » qu'évoque Bernard Degout¹, où monarchie et religion, purifiés par l'épreuve révolutionnaire, émergent plus forts et plus dignes de fonder la nouvelle époque. Victor Pavie est, lui aussi, convaincu que la littérature - et en l'occurrence ici, celle qualifiée dédaigneusement de « romantique » par les conservateurs -, possède une mission, relevant à la fois de la Providence et des volontés individuelles de jeunes gens éclairés : participer, soutenir, inspirer et dynamiser le changement historique. Hugo ne dit pas autre chose dans la préface de ses *Odes et poésies diverses* en septembre 1822. Le lien entre culture et politique avait déjà été décrit dans le *Génie du Christianisme*, mais il est maintenant question de la « connexité des révolutions poétiques avec les révolutions sociales », ce qui ajoute à l'influence des idées littéraires sur les événements politiques une dimension de concomitance et d'échange. La littérature n'est pas la simple expression de la société, pas plus qu'elle n'échappe à sa présence. Cette complexité et la tâche consistant à l'explorer et la communiquer résonnent formidablement chez Victor Pavie, tout en lui offrant l'occasion de combattre pour ses idéaux.

Observons pour le moment le cheminement, chez Victor, de cet engouement et les formes que prirent ses émois et ses combats. Et soulignons, en préambule, qu'il découvre la même année, 1824, à peine âgé de seize ans, tout à la fois, Lamartine, Nodier et Hugo.

¹ Degout Bernard, *Le sablier retourné*, H. Champion, Paris, 1998.

1. Illumination lamartinienne

Comme d'habitude chez le jeune poète angevin, l'adhésion aux valeurs morales et au style de la nouvelle école fut précoce et violente. Il rapporte les faits dans un court texte, écrit après 1848, à la gloire de Lamartine. Tout commence un dimanche matin du printemps 1824. Un livre laissé sur le bureau paternel attire son regard, il l'ouvre, y observe quelques « nébuleuses lithographies », puis parcourt les vers qui y sont écrits. L'émotion est immédiate, rehaussée par le nom de l'auteur qu'il vient de découvrir : Lamartine ! Il connaît déjà le poète, dont un camarade d'étude lui a parlé, le plaçant au-dessus de tous les écrivains alors connus. Mais c'est la lecture du poème « *le Soir* » qui l'émeut plus que de raison et qui le conduit à dévorer l'ouvrage le jour même, tout en se promenant dans les champs près des Rangeardières. Son père, questionné - Victor le consultera toujours pour ses lectures -, l'autorise à lire l'ouvrage.

« J'avais quinze ans, je portais sourdement dans mon cœur tout ce monde d'émotions qui n'avait trouvé de langage ni dans les poètes païens pédantesquement commentés par l'école universitaire, ni dans les poètes chrétiens du trop beau siècle de Louis XIV, entichés de leurs œuvres, fourvoyés à leur suite, hommes de style, de convenances et de littérature avant tout. Je contractai dès lors, à cette révélation précoce, une affectation morale dont je ne guérirai jamais. ²

Il paraît fondé, à mon sens, de qualifier d' « illumination » cette découverte, tant la lumière répandue soudainement dans ce jeune esprit, aux prédispositions si sensibles, éclaira toute sa vie et le réconcilia avec ses intimes sentiments. Cet ébranlement ressemble à s'y méprendre au choc ressenti par le grand musicien romantique Hector Berlioz, lorsqu'il assiste à sa première représentation d'*Hamlet*, et au jeu de la belle Harriett Smithson ³, découvertes qui le font courir droit devant lui, comme possédé, pendant plusieurs jours, mangeant et dormant au petit bonheur la chance, ou à celui de Romain Rolland (le « dernier romantique » selon André Malraux⁴) après sa lecture de Spinoza, qui lui commandera d'écrire *l'Éclair de Spinoza*, en forme de reconnaissance. Ces grands créateurs voient leur existence transfigurée, en un instant, par la rencontre avec ce qui leur paraît la vérité. Victor, de même, obtient enfin une réponse à ses questions brûlantes concernant à la fois le monde et l'art.

² Pavie Victor, *Œuvres choisies*, Perrin et Cie, Paris, 1887, p 72.

³ « *Shakespeare, en tombant ainsi sur moi à l'improviste me foudroya. Son éclair, en m'ouvrant le ciel et l'art avec un fracas sublime, m'en illumina les plus lointaines profondeurs. Je reconnus la vraie grandeur, la vraie beauté, la vraie vérité dramatiques [...] Je vis ... je compris... je sentis... que j'étais vivant et qu'il me fallait me lever et marcher.* » (...) » in Berlioz Hector *Mémoires, tome I. 1803-1865*, Paris, Calmann Lévy. s.d.

⁴ Malraux André, Préface à Rolland Romain, *L'indépendance de l'esprit, correspondance avec Jean Guéhenno (1919-1944)*, cahier 23, Paris, Albin Michel, 1975.

Mais surtout :

En regard des poètes lubriques et des philosophes athées qui avaient empoisonné son siècle, Lamartine surgissait comme un régénérateur. Il chantait Dieu, le Dieu de nos foyers et de nos temples. Les orages de sa vie, si périlleusement évoqués dans les *Premières Méditations*, se résolvaient du moins dans un religieux repentir. La vigilance paternelle, tournée vers les écueils renommés où se brisaient encore tant de jeunesse, était moins sur ses gardes à l'endroit d'une école dont Lamartine, en vers, près de Chateaubriand en prose, arborait le drapeau blanc, rehaussé d'une croix.⁵

A l'image de Hugo, adolescent, vénérant le maître de la Vallée aux loups, Pavie s'est aussi trouvé un mentor, qui dénonce les excès de jouissance, contrecoups post-révolutionnaires, et ravive les traditionnelles valeurs monarchiques et catholiques. Et d'ajouter, comme s'il se traçait la voie à suivre désormais : « l'idéal qui faisait irruption en moi n'enflamma que mon esprit et respecta mon innocence. »

Lorsque les *Nouvelles Méditations* paraissent, il attend avec impatience les colis provenant de Paris, destinés à la librairie familiale. Il s'en repaît, et s'en prend déjà aux importuns qui osent critiquer l'auteur adulé. Fébrile, il soumet à la question tous ceux qui, de près ou de loin, ont aperçu Lamartine. Il lui faudra attendre quatre années avant de le rencontrer. La scène se passe au domicile de Victor Hugo, que Pavie fréquente depuis quelque temps. Un convive inconnu y parle de poésie avec son hôte. Comprenant enfin de qui il s'agit, Victor Pavie connaît l'une des plus grandes émotions de sa vie :

Je bondis sur ma chaise, et me trouvai debout, effaré et tremblant [...] « Eh bien, oui, vous le tenez. Serrez-lui donc la main à ce Lamartine tant souhaité. » Ainsi parla Victor, de cette voix rassurante et souveraine qu'il est impossible d'oublier. Je ne me fis pas prier. La suite va d'elle-même : explosion d'une part, accueil ému de l'autre, avec l'assistance et sous le patronage de notre hôte commun. Après quoi, pour ne pas laisser languir la situation, et moins jaloux d'en prolonger les instants que d'en rouler dans mon esprit, librement et à l'aise, toutes les phases, je pris congé de mes poètes, et descendis l'escalier de la maison quatre à quatre.⁶

⁵ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 73.

⁶ *Ibid.* p 75.

Lamartine, extrêmement touché et voulant revoir Victor Pavie, écrit à Hugo : « donnez-moi, je vous prie, le nom et l'adresse du jeune homme qui a été si bon et si ému pour moi chez vous. J'ai été si troublé moi-même à son émotion que j'en ai été stupéfié et malhonnête. Je voudrais l'inviter à déjeuner. ⁷»

Le message tardant à être transmis, le repas n'eut pas lieu, mais Pavie garda cette missive comme une relique. Dans son livre *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires* Théodore Pavie cite cette lettre mais en change les termes, comme pour souligner les qualités de son frère qui, à ses yeux, semblent prévaloir : « ... quel était ce jeune homme à l'œil vif, à la physionomie intelligente, qui avait écouté avec tant d'attention et n'avait pris la parole qu'avec tant de discrétion et une si extrême modestie... ⁸». La biographie de Théodore comportant de nombreuses erreurs (dates, faits,...), la première version relatée par Victor semble la plus vraisemblable.

Plus tard, grâce à David d'Angers, le jeune Victor est enfin introduit chez Lamartine. Le poète du « *Lac* », alors au sommet de sa gloire, lui dédicace son tout dernier recueil des *Harmonies*. Le poète angevin assiste ensuite, tour à tour, et par l'entremise de Sainte-Beuve, à l'éloge prononcé par Villemain à la Sorbonne, et à la réception de Lamartine à l'Académie française, en compagnie de Victor et Adèle Hugo.

Avec David encore, Pavie retourne voir Lamartine au retour de son voyage en Orient. L'entrevue est douloureuse, la fille du poète vient en effet de mourir, Victor en est pétrifié et les deux hommes peinent à communiquer. Une ultime rencontre en 1848, lors d'une séance de l'Assemblée nationale, au moment où Lamartine est ministre de la République, puis des nouvelles relayées par des amis communs, Sainte-Beuve et Boulay-Paty notamment, constituent les derniers feux d'une relation particulièrement déterminante. A l'heure où Victor couche ses souvenirs sur le papier, il fait aveu de sa faiblesse d'alors :

J'eusse pénétré facilement chez lui [...] à l'heure où le dernier des courtisans avait déserté son logis. Mais, ainsi que j'avais reculé, vingt ans plus tôt, devant l'éclat de sa renommée, j'hésitai alors devant la grandeur de sa ruine. Ne traînais-je pas d'ailleurs assez de deuils après moi ! ⁹

⁷ *Ibid.* p 76.

⁸ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 76. (Par le plus grand des hasards, les numéros de page des deux ouvrages sont similaires, ajoutant à la difficulté d'interprétation une possibilité de confusion supplémentaire)

⁹ *Ibid.*, p 78.

2. Au cénacle de Charles Nodier

Si Lamartine est celui qui déclencha la vocation poétique chez Pavie et son adhésion à la nouvelle littérature, il en est bien d'autres qui alimentèrent sa flamme ; parmi eux, se dresse, à n'en pas douter, la figure bienveillante de Nodier. .

« L'irrésistible influence » que Nodier exerça sur Victor avait débuté bien avant leur rencontre. Le premier indice qu'en donne Pavie concerne un texte lu en épigraphe du poème *la Bande Noire* de Victor Hugo¹⁰, qui lui fit une profonde impression ; court passage, mais significatif des préoccupations profondes du jeune poète angevin :

« Voyageur obscur, mais religieux, à travers les ruines de ma patrie ... je priaï. »

D'autres bribes de l'œuvre du futur bibliothécaire de l'Arsenal parviennent au jeune romantique angevin. C'est, par exemple, le récit de la scène de *Jean Sbogar* où l'héroïne entrevoit le pâle visage de son fiancé dans un miroir. « C'est tout ; c'est peu, mais c'est assez. Un cerveau de seize ans est un barillet de poudre qui s'embrase d'une étincelle » avoue Victor dans la notice biographique qu'il consacra, en 1882, à Nodier¹¹.

Notons au passage que l'expression « barillet de poudre qui s'embrase d'une étincelle » sera à peu de choses près, mais avec soixante ans d'écart, la même que celle utilisée par Hugo pour évoquer le coup de foudre éprouvé en apercevant pour la première fois dans un bal Juliette Drouet, en mai 1832¹².

Cette fulgurante attirance pour Nodier survenait malgré les mises en garde de Louis Pavie, qui avait écrit à son fils : « J'ai lu *Trilby*. Halte ! Ne l'ouvre pas. L'heure pour toi, n'est pas sonnée. » Le fils assure dans ses *Revenants* qu'il obéit bien à l'injonction paternelle – en tous cas, pour ce qui est du roman en question -, mais l'homme le fascinait déjà tant, que le rencontrer devint désormais son but. Il passa donc trois après-midi à le chercher au Louvre. Du moins, son portrait, présenté à l'occasion du salon des Beaux Arts de 1824, par Paulin Guérin, l'écrivain posant sa main sur *Trilby* justement !

¹⁰ Paru dans la Septième livraison de la *Muse française*, du 24 janvier 1824.

¹¹ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 84.

¹² « Elle allait et passait comme un oiseau de flamme,
Mettant, sans le savoir, le feu dans plus d'une âme
Et, dans les yeux fixés sur tous ses pas charmants,
Jetant de toutes parts des éblouissements !
Toi, tu la contemplais, n'osant approcher d'elle,
Car le baril de poudre a peur de l'étincelle »
"A OL". *Les Voix intérieures*

Le « pèlerinage accompli », Victor Pavie poursuit des recherches moins symboliques. Il faut dire que Victor fait alors sa rhétorique au lycée Charlemagne, voisin de la bibliothèque de l'Arsenal dont Charles Nodier est le conservateur en chef. La tentation est si forte de lui parler, qu'il fait irruption, un jour, dans la salle de lecture, croyant y trouver le conservateur « dans la naïveté de [ses] illusions provinciales [...] allant et venant, debout ou assis à son bureau, comme un libraire dans sa boutique ». Il se fait bien sûr éconduire par un garçon de service, et quitte les lieux, les joues en feu. Il ne met pourtant pas un terme à sa quête. Ayant lu dans une feuille théâtrale que Nodier se rend aux Funambules applaudir Debureau, l'acteur en vue du moment, Victor y court, mais là encore ne le trouve pas. Avidé de toutes les informations lui parvenant, et notamment des récits de ceux qui l'ont aperçu lors des voyages que Charles Nodier effectue et qui donnent lieu à la publication des *Voyages pittoresques et Romantiques dans l'Ancienne France*, Pavie va même jusqu'à se fâcher avec ceux qui n'ont pas cru bon de dissenter avec le grand homme !

Deux ans plus tard, de retour à Paris pour entamer des études de droit, Victor Pavie, qui a lu cette fois, émerveillé, *Trilby*, mais aussi *Smarra* et *Jean Sbogar*, confie : « Je me suis complu au rythme de cette prose qui s'adapte, avec autant de souplesse que de précision, aux besoins, aux sentiments, aux affections des temps nouveaux, sans abjurer le vieux génie de notre idiome.¹³»

A partir de 1824, Nodier et Hugo ont tissé des liens profonds, voyageant jusqu'aux Alpes, assistant de concert au sacre de Charles X à Reims en 1825, et le conservateur de l'Arsenal, fêté par la phalange littéraire, trône en son Cénacle. C'est grâce à Victor Hugo, dont Pavie est maintenant l'un des familiers que la rencontre tant espérée eut finalement lieu. Mais là encore, que de tergiversations de la part du jeune provincial : Pavie refuse tout d'abord de se présenter à l'Arsenal, bien que recommandé par l'auteur des *Odes* dès leur première rencontre : « La conversations s'engagea alors sur cet illustre ami qu'il se proposait de me faire connaître : la belle âme, disait-il, l'homme étonnant ! Il s'épancha sur lui comme sur un frère (j'étouffais de chagrin).¹⁴ » Il décline également la proposition de Paul Foucher qui l'invite à venir entendre Marie Nodier chanter, et danser ; il ne donne pas davantage suite à Adèle Hugo qui le convie à l'un des bals masqués organisé par Nodier en cette année 1827. Adèle, devant son renoncement, le tance gentiment : « à votre aise, peureux

¹³ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 94.

¹⁴ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie, du 8 juillet 1827, citée in Pavie André, « Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs », article paru le 27 février 1902, dans le *Journal des Débats*.

incorrigible. Il n'y aura d'aise pour vous qu'au plus épais des fourrés de votre Vendée où nul, je vous l'assure, n'ira jamais vous réclamer.¹⁵»

C'est chez Hugo que Pavie put finalement approcher Nodier. Mais toujours pas l'aborder. Convié, le 12 juillet 1829, à la lecture de *Marion Delorme*, « blotti contre la porte », Victor aperçoit, au cours de la soirée, furtivement, celui qu'il souhaite tant connaître. Mais l'émotion est trop forte : « Je n'écoutai plus et regardai le bouton de la porte, m'assurant du moyen de sortir le premier de la salle, pour échapper à la rencontre de celui que je poursuivais.¹⁶ ».

Fort heureusement pour lui, quelque temps après, Marie Nodier faisait paraître un recueil de mélodies. Les *Affiches d'Angers* s'en firent le premier écho, sous la plume de Victor¹⁷, qui reçut alors invitation de l'auteur reconnaissante. Prenant son courage à deux mains, Pavie se rendit bien cette fois à l'Arsenal, seulement, comble de malchance... le père était absent ! L'entrevue pour charmante qu'elle fut, mit le jeune poète au supplice, et rougissant, bredouillant, il s'empressa de prendre congé de ses hôtes, aussi troublé qu'à l'accoutumée.

Résolu à répondre aux sollicitations renouvelées des Nodier, Victor y retourna le dimanche suivant, faisant enfin son entrée à l'Arsenal. La lettre qu'il envoie aussitôt à son père témoigne de son émotion :

Les Nodier me comblent de témoignages d'ineffables bontés. J'ai reçu l'accueil le plus cordial chez eux depuis la première fois [...] Ce sont des vertiges à se donner et des étourdissements à prendre, pour ne pas fondre en larmes et sécher sur pied : car, en vérité, l'époque est triste et il faut regarder à ses pieds sous peine de trébucher.¹⁸

Il aura donc fallu sept années au jeune Angevin pour s'autoriser à être du nombre des invités de l'Arsenal.

L'abord du salon *mondain* était perçu par le provincial comme aussi, sinon plus, difficile que celui du salon purement *littéraire*. Ainsi, alors que Pavie ne craint pas d'affronter les hautes discussions poétiques de la rue Notre-Dame des Champs, il appréhende les dimanches de Nodier, persuadé de ne pas réunir les qualités suffisantes à son admission. Ce complexe, caractéristique de l'homme de province ignorant tout des codes de la mondanité, se

¹⁵ *Ibid.*, p 98.

¹⁶ *Ibid.*, p 99.

¹⁷ Pavie Victor, *Mélodies Romantiques, par Mme Jules Mennessier, née Charles Nodier*, Feuilleton n° 1 des *Affiches d'Angers*, 9 janvier 1831.

¹⁸ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie, du 19 février 1831, in Pavie André, *Médaillons romantiques*, Paris, Émile-Paul, 1909, p 8-9.

retrouve chez Aloysius Bertrand qui s'interdira l'accès à l'Arsenal par honte de sa « toilette »...¹⁹

Cette première rencontre plonge Victor Pavie dans un tourbillon émotif dont il est familier : « Quand je sortis d'extase, la main pressée dans celle de mon magnétiseur, l'aiguille de la pendule avait doublé le cap de minuit » écrira-t-il pour décrire le moment où il prend congé de son hôte. Mais cela ne rend pas les visites plus aisées :

En dépit de mes promesses et de mes résolutions, j'étais, au bout de huit jours, retourné à l'état sauvage. La peur m'avait repris de ces soirées charmantes où, à défaut de renommée, de génie ou de talent, il fallait à tout le moins payer d'entrain. J'allais goûter de Nodier, mais à de rares intervalles [...] les rencontres préférées s'opéraient sur le quai de Gèvres.²⁰

De ces anecdotes ressort le fait que Victor Pavie ne fut pas présent aux toutes premières heures des cercles romantiques. S'il est bien un lecteur de la *Muse française*, il ne côtoie pas encore ses membres, et lorsqu'il fait enfin connaissance avec Nodier, c'est au moment où celui-ci cède la place de chef de la nouvelle école littéraire au jeune Hugo, qui vient de s'installer rue Notre Dame des Champs. Victor Pavie devint cependant l'un des plus fidèles habitués du nouveau cénacle.

Nodier, quant à lui, et contrairement à ce qu'en dit Théodore²¹, ne fréquenta qu'épisodiquement le Cénacle de Victor Hugo. Comme l'explique Vincent Laisney :

Il n'appartient plus à la secte nouvelle du « Cénacle de Joseph Delorme », comme l'a baptisé Sainte-Beuve en 1829. Il n'accompagne pas le gourou et ses disciples sur la tour Notre-Dame pour la sacro-sainte contemplation des couchers de soleil. Il n'est pas non plus des expéditions joyeuses et braillardes au « cabaret de la mère Saguet ». Il n'apprécie aussi que médiocrement la nouvelle mode que Hugo a lancée pour faire parler de ses œuvres : ces *lectures* que l'on inflige à un auditoire tout acquis.²²

C'est pourtant chez Hugo que Pavie l'a vu pour la première fois, mais Nodier se démarque de cette nouvelle génération à cause de sa fascination pour Hugo. « Il voit dans cette admiration fanatique [...] la cause principale de son égarement.²³»

¹⁹ Laisney Vincent, *L'Arsenal romantique : le salon de Charles Nodier, 1824-1834*, Paris, Champion, 2002, p 399.

²⁰ Pavie Victor, *Œuvres choisies, Op. Cit.*, p 112..

²¹ Qui le cite dans sa liste des habitués du Cénacle de Victor Hugo (Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 90).

²² Laisney Vincent, *Op. Cit.*, p 224.

²³ *Id.*

Pavie fut de ces adorateurs, mais il participait également aux soirées de l'Arsenal, à partir de 1831. Il y aurait même eu l'une des premières places si telle avait été son ambition, Nodier voulant faire de son salon un faire-valoir de la province. En réaction au parisianisme des salons de la capitale, il entendait, non seulement organiser « la promotion et quelquefois l'édition de quelques poètes obscurs prisonniers de leur terroir ²⁴», mais aussi s'instituer

défenseur des provinces, poussant sa logique de décentralisation jusqu'à défendre l'idée d'une *supériorité* de la littérature des départements. Mû personnellement par un sentiment de dégoût pour la civilisation parisienne, il cherche à déplacer le centre du mouvement romantique vers les régions en appuyant fermement toutes les initiatives qui viennent d'eux.²⁵

Victor Pavie n'a pas un tel désir et préfère laisser d'autres que lui occuper cette position.

Dans ses souvenirs écrits, Victor Pavie ne tarit pas d'éloges sur les connaissances stupéfiantes de Nodier, sur son charisme, sa tolérance et sa spiritualité. Et il ne peut s'empêcher de regretter d'avoir négligé le vieux sage pour suivre le jeune Hugo. Car, dans la personnalité de Nodier, tout lui convenait, la liberté d'imagination autant que l'attachement à la tradition :

Romantique [...] il s'était préservé de toute innovation dans le mécanisme d'une langue maniée par lui avec une merveilleuse souplesse [...] à ce point que l'Académie, en butte à la grêle de ses traits [...] lui devait tout pardonner, sentant le besoin de se l'adjoindre. ²⁶

Et, comparant les deux cénacles, il préfère, avec le recul de l'âge, l'ambiance sereine de l'Arsenal à « l'odeur de poudre » du salon de Hugo, qualifié de « conseil de guerre », rempli de « démonstrations belliqueuses » :

Là s'abordaient, de la meilleure grâce du monde, les champions des deux camps dont le salon de Nodier était l'unique point de rencontre, et qui, nulle part ailleurs ne se fussent croisés sans se heurter [...] Grâce aux douceurs de l'armistice, les romantiques s'avisèrent qu'il y avait des classiques sans perruque, et ceux-ci que tous les romantiques n'étaient pas de mise à Charenton. ²⁷

²⁴ *Ibid.*, p 382

²⁵ *Ibid.*, p 383.

²⁶ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 105.

²⁷ *Ibid.* p 106.

Le retour à Angers éloigna Pavie de Nodier, et l'auteur angevin ne revit plus le grand précurseur jusqu'à sa mort. Tout juste retrouva-t-il, en une ou deux occasions sa fille, Marie Nodier, pour évoquer quelques souvenirs communs.

3. Amitiés célèbres

Aborder les rapports entre Victor Pavie et les personnalités qu'il eut la chance de rencontrer, les événements marquants de son existence, ses engagements personnels ainsi que l'évolution de ses idées, n'est pas toujours aisé. Les récits biographiques constituant, pour la plupart, des plaidoyers en faveur de Victor Pavie ou des opinions qu'il défendit, il nous fallait découvrir de nouvelles sources, ce que nous eûmes la chance de pouvoir réaliser, et également effectuer un croisement des documents existants, pour tirer de ces confrontations et de l'étude du contexte des conclusions conformes ou contraires à celles énoncées jusque là. La méthode « beuvienne » paraissait appropriée vu la pauvreté relative des sources, et présentait peu de conséquences néfastes pour un auteur « mineur » tel que Pavie. Néanmoins, le volume de lettres inédites retrouvées, ainsi que les autres écrits originaux étudiés nous autorisent à revaloriser le rôle de Pavie vis-à-vis du romantisme, et à analyser, dans la toute dernière partie de cette étude, sa production littéraire de façon moins subjective, et moins environnementale.

a. David d'Angers

Avant d'être l'ami de Victor, David d'Angers fut véritablement l'Ami de la famille, le presque frère de Louis, le quasi-oncle de Victor et Théodore. On ne peut évoquer ces liens puissants sans prendre la mesure de l'affection mutuelle éprouvée par ces quatre hommes, affection qui s'étendait aussi, bien sûr, au cercle familial.

Une mine d'informations nous est offerte dans l'ouvrage d'Henry Jouin, paru en 1890 : *David d'Angers et ses relations littéraires*, compilation choisie de sa correspondance entre 1822 et 1855, où celle concernant la famille Pavie tient la place centrale. De Victor Pavie, Jouin disait :

Victor Pavie, plus âgé que nous de trente années, voulait bien nous honorer de son affectueuse estime. Déjà, lorsque nous composions la Vie du maître, Victor Pavie nous avait communiqué de précieux fragments de la correspondance de David avec Louis Pavie,

son père. Plus timide, plus réservé à l'endroit des lettres dont il était le destinataire et souvent l'objet, Victor Pavie avait désiré que de son vivant on ne révélât pas au public ce que pensait de lui David d'Angers. Sa modestie prenait ombrage d'une amitié dont il était fier, et que ni l'absence, ni les divergences d'opinion sur bien des points, ni l'inégalité des conditions n'avaient refroidie ou troublée, ne fût-ce qu'un seul jour, pendant une période de plus de trente ans.²⁸

Il précisait :

Même silence d'ailleurs de la part de Victor Pavie à l'endroit de ses relations avec Victor Hugo, Sainte-Beuve, Delacroix et maint autre à qui le succès, le bruit, le renom durable, la gloire entrevue sinon déjà possédée ne firent point oublier l'homme d'élite, le sage réfugié, là-bas, dans sa province,[...] loin de la presse qui aide aux réputations, loin des académies qui les consacrent, loin de Paris, [...] Combien parmi les illustres amis de Victor Pavie qui le considéraient comme un esprit supérieur et le proclamaient volontiers l'un de leurs pairs! [...] Celui-ci disparu, il ne nous semble pas qu'il y ait lieu de faire aucune restriction sur les éloges qu'il s'est attirés. Où le destinataire se plaisait à voir quelque hyperbole, nous ne découvrons que l'expression juste d'appréciations encourageantes, souvent flatteuses, mais avant tout sincères et méritées. [...] ²⁹

Vingt sept lettres entre David et Louis, le père, sont retranscrites et commentées dans le livre d'Henry Jouin, et pas moins de quatre-vingt douze avec son fils Victor. Cette source s'est ajoutée aux biographies du poète angevin, aux commentaires de Léon Séché ³⁰, aux souvenirs personnels de Victor Pavie, et nous a livré un flot de données suffisant pour éclairer l'amitié entre David d'Angers et les Pavie.

La première rencontre entre Louis Pavie et David remonte au temps où tous deux fréquentaient l'École centrale, c'est-à-dire vers 1800. David a une douzaine d'années, Louis six de plus. Léon Séché rapporte l'anecdote suivante, sans toutefois citer sa source :

On sait que, le matin de la rentrée des classes, les élèves nouveaux, se sentant dépaysés, ont l'habitude de chercher autour d'eux quelque figure amie. Or, David, ne connaissant personne dans la cour, se tenait à l'écart, timide et les mains dans ses poches, quand Louis Pavie, frappé de la douceur réfléchie de son œil bleu, lui dit gentiment : « Viens donc avec nous, *p'tit gâs*, viens donc ! »

²⁸ Jouin Henry, *Op. Cit.*, p IV.

²⁹ *Id.*

³⁰ Séché Léon, *Le cénacle de Joseph Delorme*, t. II « Victor Hugo et les artistes », Paris, Mercure de France, 1912.

Il faut être du pays pour savourer « la douceur angevine » de cette expression populaire. Le p'tit gâs ne se le fit pas dire deux fois et s'attacha à Pavie qui se prit pour lui d'une égale affection.³¹

Au vu du passage suivant, c'est bien à Théodore Pavie que Séché doit ses informations :

Le jeune David, pauvre, se tenait en arrière. Frappé de l'intelligence empreinte sur son visage et de la douceur réfléchie de son œil bleu, [Louis] l'attirait à lui en lui adressant ces paroles toutes angevines : « Viens donc avec nous, *petit gars*, viens donc ! » Et le *petit gars*, apprivoisé, enhardi par ce bienveillant appel, revenait du logis Barrault, où se faisaient les cours, entre Chevreul et notre père.³²

L'amitié entre les deux personnalités angevines est donc née à l'âge où se forment les souvenirs fondateurs.

Plus tard, cette véritable dette de reconnaissance de David envers Louis Pavie augmenta encore, ainsi qu'il le confia à Théodore :

J'étais à Rome quand mon père mourut³³, et je fus informé à mon retour qu'un ami avait assisté à ses derniers moments le vieil artiste abandonné. Cet ami, tu le devines, c'était ton père... Je lui dis en pressant ses mains et en l'embrassant avec des larmes : « Nous voilà unis à la vie et à la mort ! Je tâcherai de te rendre ce que tu as fait pour moi ! »³⁴

Victor, de son côté, a rapporté les propos que lui tint David, lorsqu'ils voyageaient ensemble en Allemagne, à la rencontre de Goethe :

Quand mon vieux père mourut [...] il y avait près de son chevet quelqu'un que tu connais, et qui ne l'abandonna qu'à la fosse. J'étais bien loin, mais je l'ai su. Cela, vois-tu, ne s'oublie point. L'on a ses ennemis, ses envieux, ses rivaux, ses camarades, ses connaissances, peut-être ses amis, - mais l'ami de cœur, c'est ton père.³⁵

Durant les années qui suivirent, les deux hommes allèrent chacun leur route. Mais la réalisation de la statue du général Bonchamps par le sculpteur fut l'occasion de renforcer encore leur estime mutuelle. Le jeune David, âgé de cinq ans en 1793, qui accompagnait alors son père, soldat de la république, avait été lui aussi, retenu comme otage. Il avait

³¹ *Id.*

³² Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 26.

³³ Le sculpteur y résida de 1811 à 1815, après l'obtention de son Premier prix de Rome.

³⁴ Cité par Pavie Théodore, *Ibid.*

³⁵ Pavie Victor, *Goëthe et David (souvenirs d'un voyage à Weimar)* in *Œuvres Choisies*, . I, *Op. Cit.*, p 18.

assisté, de ce fait, aux premières loges, au geste de grâce de Bonchamps à l'égard des bleus, prisonniers de l'armée vendéenne. Une souscription pour un monument à la mémoire du général vendéen fut ouverte en 1817, année où ses restes étaient d'ailleurs retrouvés, à Varades, puis provisoirement déposés dans le cimetière de Saint Florent le Vieil. C'est David, malgré ses antécédents de *carbonaro*, que les autorités de la Restauration choisirent. Dans une lettre à Louis Pavie, David d'Angers fait part de sa satisfaction de voir son travail reconnu et apprécié par le préfet, et surtout de ses motivations « patriotiques » :

L'idée que ce monument devait représenter un de nos compatriotes et être placé dans notre cher pays m'a engagé à l'entreprendre pour la faible somme qu'on me donne et qui suffira à peine à payer les frais.

Adieu, Monsieur, conservez-moi toujours une part dans votre amitié, et croyez au sincère attachement de votre très humble serviteur, David.³⁶

La formule d'adieu nous renseigne également sur leur degré d'intimité, qui semble encore en devenir. David se montrera beaucoup plus familier par la suite, et surtout vis à vis des enfants de Louis.

La motivation première de David fut de témoigner sa profonde gratitude envers l'« ennemi » de son père, qui les sauva malgré tout. Lorsqu'en 1846, il accepte de réaliser une réduction de sa sculpture au profit de dames angevine qui voulaient en faire présent à la duchesse de Parme, il leur écrit : « J'ai éprouvé un vif intérêt à représenter les traits d'un homme auquel mon père, prisonnier dans l'église de Saint-Florent, a dû la vie.³⁷ »

L'œuvre inspira Louis Pavie au point de composer une *Épître à Mr. P. L. David, statuaire, Auteur du Monument de Bonchamps, Exposé au Salon de 1824 ; par son compatriote et son ami L. Pavie*, qu'il imprime à ses frais, en 1824. Les relations vont singulièrement s'approfondir. Louis rapporte dans ses vers une promenade faite en compagnie du sculpteur durant laquelle David exprima sa mélancolie et une promesse :

Te souvient-il du jour si cher à ma mémoire,
Où, près de t'éloigner, avec moi de la Loire
Tu suivais tristement les contours gracieux ?
Ton front était baissé, des pleurs voilaient tes yeux,
Des soupirs étouffés trahissaient ta souffrance ;
Quand tout-à-coup rompant un pénible silence :

³⁶ Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 24 juillet 1822, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 9.

³⁷ *Revue de l'Anjou*, XXXII, 1896, p 170.

« Adieu parens, amis, rivage inspirateur ;
Objets chéris, témoins d'un rapide bonheur,
Adieu !... Mais qu'ai-je dit ?... au gré de mon envie
Si le Dieu des beaux-arts féconde mon génie,
Si le succès enfin couronne mes efforts ;
Oui, j'en fais le serment, sur ces aimables bords
Un jour on me verra, de mon premier ouvrage
Offrir à ma patrie un légitime hommage ;
Et fier de leur triomphe, à ses dignes enfans
Mes mains élèveront de pieux monuments. ³⁸

Et les vers du début : « David, fidèle ami, toi dont le noble cœur / Palpite à ces doux noms de patrie et d'honneur » comme ceux de la fin : « Et toi dont les succès font l'objet de mes vœux, / Envers moi, cher David, montre-toi généreux, / Excuse les accents de ma modeste lyre : / Mais reconnais du moins l'amitié qui m'inspire / Et plein d'un noble zèle, armé de ton ciseau / A ton chef-d'œuvre ajoute un chef-d'œuvre nouveau ! » nous montrent que le cœur des deux hommes vibre à l'unisson.

David d'Angers écrit une lettre émouvante pour remercier Pavie père, l'appelant cette fois « bon ami » et l'assurant de son « éternelle amitié » :

Je sens que je ne puis trouver d'expressions assez fortes pour vous témoigner toute ma reconnaissance ; ce qui me touche vivement, c'est la constante amitié dont vous n'avez cessé de me donner des preuves ; croyez que mon cœur en connaît tout le prix [...] Que de choses j'ai à vous dire ! Comme j'attends avec impatience le moment heureux qui me rapprochera de vous ! Je me rappelle nos projets ! Comme le temps me paraît long ! ³⁹

Victor Pavie revint en détails sur cette œuvre de David, en composant entre 1846 et 1847, pour la revue *l'Artiste : Bonchamps et sa statue*, hommage au général royaliste en même temps qu'au sculpteur républicain. Le texte se terminait par :

Enfin, le 11 juillet 1825, devant sa veuve, sa fille, son gendre et son petit-fils [...], au roulement du tambour qui avait battu l'amnistie, le monument de Bonchamps fut solennellement inauguré dans l'église abbatiale de Saint-Florent. L'impression fut immense [...] L'artiste qui l'a sculpté est un enfant de ceux qui se battaient contre lui et qui lui durent

³⁸ Pavie Louis, *Epître à Mr. P. L. David, statuaire, Auteur du Monument de Bonchamps, Exposé au Salon de 1824 ; par son compatriote et son ami L. Pavie*, Angers, L. Pavie, Imprimeur du Roi, de M. le Préfet et de Mgr l'Evêque, 1824, p 5-6.

³⁹ Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 21 août 1824, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 10.

la vie. Par la cause, par l'effet, par le moyen, par le lieu même, l'œuvre de David proclame l'oubli de nos discordes.⁴⁰

Le message hugolien de *Quatrevingt treize*, au moment où le marquis de Lantenac privilégie le sauvetage des trois enfants à la poursuite du combat pour son idéal, y fait écho : « Gauvain, républicain, croyait être, et était, dans l'absolu. Un absolu supérieur venait de se révéler. Au-dessus de l'absolu révolutionnaire, il y a l'absolu humain. ⁴¹»

Lorsque David se marie, en 1831 avec Émilie Maillocheau, c'est Louis qu'il choisit pour témoin. Les voyages du sculpteur, en Angleterre et en Allemagne, avec les fils Pavie, les échanges épistolaires réguliers, les séjours à Paris ou en Anjou, auront rendu les liens indestructibles.

Malgré les divergences politiques entre David d'Angers et la famille Pavie, leur relation et leur estime réciproque demeurèrent constantes et intenses. On pourrait en chercher les raisons dans leurs caractères profondément humains et leurs intelligences brillantes, mais elles procèdent sans doute – et fort naturellement –, d'une simple attirance, d'une réelle harmonie relationnelle, d'une sympathie « vitale ». Cette alchimie de base se nourrit des attentions concrètes, des choix de vie, des échanges dignes et respectueux qu'ils eurent l'un envers l'autre.

Qui plus est, David collabora un moment à la Restauration, Louis fut franc-maçon. L'un, comme l'autre, a donc suffisamment d'ouverture et d'expérience pour comprendre son ami, de l'intérieur. Le sculpteur angevin dira donc à Louis Pavie, en 1836, au temps où les luttes entre partis s'exacerbaient : « Tu sais qu'en politique notre opinion a toujours été opposée, et cependant jamais le moindre nuage ne s'est élevé entre nous. Continuons donc ainsi. ⁴²»

La différence porte aussi sur le rapport à la religion. Les Pavie sont d'importants soutiens de l'Église, assidus aux cérémonies du culte, engagés dans la vie pastorale. David, lui, vit intensément sa croyance, mais, à l'instar de Hugo, préfère la contemplation de la nature aux réunions pieuses, et le dialogue direct avec son Dieu que la confession⁴³. Ceci étant, nulle volonté de convaincre l'autre, nulle entorse au respect mutuel. Pour preuve, lors du voyage du sculpteur à Weimar avec le fils Victor, ce dernier s'éclipse pour aller à la messe, puis

⁴⁰ In Pavie Victor, *Œuvres choisies*, t. I, p 327.

⁴¹ Hugo Victor, *Quatrevingt treize*, (III, 6, II), *Œuvres complètes*, t. XV, Paris, J. Massin, 1970, p 483.

⁴² Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 6 juin 1836, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 107.

⁴³ Lire à ce sujet sa « profession de foi » (Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 3 février 1837, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 119).

revient sans que cela ne soit davantage commenté par David. Et dans la correspondance de l'artiste avec la famille Pavie, les discussions sur les nouveaux courants catholiques, sur le rôle de la religion, sur les positions du clergé, sont fréquents et ne donnent jamais lieu à des disputes.

Ce qui est certain, c'est que la fidélité de leurs sentiments perdura à travers l'amitié que David noua avec les fils de son ami, Victor et Théodore, jusqu'à sa mort. Théodore écrit à propos de cette faculté de David à montrer sa gratitude envers Louis : « Il a tenu parole, et c'est aux fils autant qu'au père qu'il a témoigné pendant cinquante ans son affectueuse reconnaissance et son dévouement de tous les instants. ⁴⁴ ». Victor Pavie, quant à lui, affirmait être « ami et fils d'ami ».

Lorsque Victor intègre le lycée Charlemagne à l'automne 1824, il trouve un soutien affectueux en la personne de David. Celui-ci donne des nouvelles au père resté en province :

J'ai travaillé beaucoup [...] Tous ces travaux m'ont empêché de voir votre fils aussi souvent que je l'aurais désiré. Il est si bon, si intéressant que c'est vraiment une privation pour moi quand je ne le vois pas. J'ai acquis la conviction que la tendresse paternelle ne vous a point aveuglé à son égard ; vous ne m'en aviez rien dit de trop. Demain dimanche il vient dîner avec moi ; nous parlerons de vous, de ses chers parents, car c'est tout son bonheur. ⁴⁵

Nulle obligation chez David, mais un véritable intérêt, une réelle tendresse envers le jeune homme, « exilé » dans la capitale. Il ne cessa de veiller sur lui et de donner des nouvelles du jeune homme à Louis Pavie. Théodore Pavie témoigne :

Les jours de congé, fermant l'atelier [...] il se consacrait à Victor, l'emmenait dîner à sa table d'hôte et le conduisait le soir au théâtre [...] Ces journées précieuses, passées dans l'intimité du grand sculpteur, développèrent chez Victor les aptitudes à sentir les beautés de l'art. ⁴⁶

C'est donc tout naturellement vers le sculpteur que se tourne Victor pour trouver conseil et encouragements concernant les débuts de son activité poétique. A la mort de Béclard⁴⁷, en

⁴⁴ Pavie Théodore, *Op. cit.*, p 26.

⁴⁵ Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 25 décembre 1824, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 11.

⁴⁶ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 47.

⁴⁷ Pierre-Auguste Béclard, né à Angers en 1785, mort à Paris en 1825, médecin et anatomiste français, célèbre pour la qualité de ses cours et ses recherches sur la cicatrisation des artères.

mars 1825, le jeune Pavie a composé une ode (sa première œuvre connue ⁴⁸) qu'il montre à David. La réponse ne tarde pas : « Mon cher ami, J'ai lu avec un bien grand intérêt les vers que vous venez de faire pour Bécлар. Il me semble qu'ils sont pleins de verve. Dimanche matin, vers deux heures, j'irai à votre pension pour vous faire sortir. Nous en causerons. ⁴⁹» Et la semaine suivante, il lui apprend :

J'ai fait voir votre pièce de vers à des hommes qui s'occupent beaucoup de littérature. Ils en ont fait un grand éloge, eu égard à votre jeunesse. Je dois vous dire qu'ils pensent que si vous continuez ainsi, nous aurons un poète distingué de plus en France. Vous devez concevoir combien j'ai été content d'entendre dire toutes choses que j'avais pensées de mon jeune compatriote. ⁵⁰

Dès ce moment, David se sent investi d'une mission protectrice vis à vis du jeune Victor. Il le stimule et le guide : « Courage, travaillez beaucoup, c'est le moyen de chasser l'ennui. Rien ne doit vous effrayer si vous voulez faire de grandes choses. Un ruisseau est arrêté par une digue, le torrent la franchit. ⁵¹»

Conscient de cet inestimable soutien, Victor Pavie l'en remercie chaleureusement :

Monsieur, mon frère et mon père ne parlent dans leur lettre que de M. David ⁵². Puissent-ils vous dédommager au centuple de toutes les bontés que vous m'avez témoignées de si bonne grâce, de ces complaisances si gênantes pour un artiste, si incompatibles avec ses travaux. Pour sentir le prix de ce que l'on possède, il faut le perdre. Aussi ne me suis-je jamais si bien aperçu qu'aujourd'hui du plaisir que me procurait votre présence. Je puis vous assurer que si cette année passée à Paris m'a été de quelque avantage, je l'ai dû principalement à vos conseils et à votre manière d'envisager qui m'ont agrandi les idées. ⁵³

Et, mettant toute sa confiance en David, dont il fait son premier mentor, il le charge, dans le post-scriptum, de son éducation morale :

Je vous prie instamment de faire part, avec franchise, à mon père, de tous ces défauts qui ont pu jusqu'à ce jour lui échapper dans ma personne, mais que vos regards perçants

⁴⁸ A ce jour, introuvable.

⁴⁹ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 22 avril 1825, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 12.

⁵⁰ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 1^{er} mai 1825, *Ibid.*, p 13.

⁵¹ *Id.*

⁵² Le statuaire s'est rendu en Anjou, pour assister à l'inauguration du monument de Bonchamps.

⁵³ Lettre de Victor Pavie à David d'Angers du 10 juillet 1825, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 14.

auront découverts ; je l'ai chargé aussi de vous questionner là-dessus, afin qu'il m'en corrige ces vacances.⁵⁴

De son côté, David prend grand soin de ce « disciple » : « A partir de 1824, on peut dire que Victor Pavie entra pour n'en plus sortir dans la vie de David d'Angers et qu'il fut associé de près ou de loin à toutes ses pensées, à tous ses travaux.⁵⁵ »

Au fil du temps, David place tous ses espoirs en Victor : « J'ai, à la vérité, les plus grandes espérances pour votre glorieux avenir [...] Enfin, patience, « le temps est gros de l'avenir » [...] Vous êtes notre désir, notre espérance⁵⁶ » Il parle de lui à Casimir Delavigne, veut le présenter à Madame Belloc⁵⁷ qui l'accueillerait volontiers à ses soirées. Il le tient au courant de ses projets auprès de Walter Scott, de Fenimore Cooper, ... Il le presse, même :

Commencez donc, cher ami, à faire quelque chose d'un peu important. Les sujets ne manquent pas. Je serai bien heureux quand je verrai chez les libraires de Paris : *Poésies de Victor Pavie*. Vous pouvez faire d'immenses études à Angers [...] Cherchez à pénétrer l'homme dans toutes les circonstances de la vie. Remontez à la source, laissez, laissez tous ceux qui vous ont précédé [...] Observez la nature, fouillez-la dans ses replis les plus cachés ; rendez vos impressions, et Angers aura son Homère.⁵⁸

Victor, qui n'a alors composé que sept ou huit poèmes, et écrit deux articles dans le feuilleton des *Affiches d'Angers*, dont la nature inquiète et facilement impressionnable va jusqu'à l'oppresser, n'a pas dû être rassuré par la perspective de devenir rien de moins que l'égal d'Homère ! Mais le fougueux sculpteur insiste :

Tout ce que je lis de vos écrits me confirme dans mes idées à votre égard. Ces jours derniers, [...] j'étais à côté de Chevreul et je pensais qu'il y aurait bientôt aussi un poète angevin ; cela dépend de vous, mon cher enfant. Comme je serais heureux ! Travaillez, travaillez [...] Écrivez n'importe comment. Votre prose est aussi bonne que vos vers.⁵⁹

David ne cessa de guider le jeune Victor. En 1834, par exemple, il lui prodigue conseils et encouragements, le mettant en garde contre sa naïveté naturelle :

⁵⁴ *Id.*

⁵⁵ Séché Léon, *Op. Cit.*, p 13.

⁵⁶ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie de novembre 1826, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 22.

⁵⁷ Fille d'un officier supérieur irlandais, Anne-Louise Swanton de son nom de jeune fille, était l'auteur d'un livre alors en vogue : *Bonaparte et les Grecs*.

⁵⁸ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 31 mars 1827, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 24.

⁵⁹ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 19 novembre 1827, *Ibid.*, p 25.

Ton âme aimante et sensible doit souvent trouver du mécompte dans la vie. Quand on est loyal, on joue cartes sur table avec des gens qui jouent jeu serré. J'ai entendu des bonnes gens dire que, dans ce monde, si on n'était pas marteau il fallait être enclume [...] Toi, ami, qui as encore un pied dans le berceau, que sera-ce quand les hommes vont presser ta vie comme un citron dont ils piétineront l'enveloppe, après s'être assurés qu'on n'en peut plus rien tirer ? ⁶⁰

Il n'oublie cependant pas de le rassurer : « Je crois qu'il ne faut pas trop accentuer ces tristes idées. Il y a encore de tendres et bonnes âmes. Quand on a le bonheur de les rencontrer, on a le paradis sur la terre. ⁶¹ »

Le voyage à Londres

Nous ne disposons que de peu de documents au sujet du premier voyage de David d'Angers avec les frères Pavie.

David avait failli faire la connaissance de Walter Scott, au mois de novembre 1826, lors de la venue du romancier à Paris, arrivé le 29 octobre à l'hôtel Windsor, mais la personne qui devait l'introduire auprès de Scott avait quitté la capitale. Alfred de Vigny, venu lui offrir un exemplaire dédicacé de son *Cinq-Mars*, eut plus de chance, puisqu'il le rencontra le 6 novembre. Fortement impressionné par les œuvres de l'écrivain écossais, David ne renonça pas à l'idée d'immortaliser l'idole des romantiques, et annonça son projet au père de Victor et Théodore le 22 avril 1828 : « Nous allons donc tous trois entreprendre un voyage intéressant » regrettant que celui-ci ne puisse se joindre à eux. Henry Jouin commente : « Le Salon de Londres et l'espoir de modeler le buste de Walter Scott attirèrent le statuaire dans la Grande-Bretagne. Louis Dupré⁶² ne fut pas du voyage. ⁶³ »

Le romancier, alors au faite de sa gloire, devant se rendre en Écosse, ne put finalement poser pour David. Mais quelle expérience pour les jeunes Pavie ! Nous avons souligné, plus haut, à quel point cette traversée de la Manche et la découverte d'une contrée étrangère renforcèrent Théodore dans sa volonté de voyager. Quelle orientation décisive également pour Victor ! Rencontrer celui dont parle avec admiration toute la jeune génération littéraire,

⁶⁰ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 18 février 1834, *Ibid.*, p 78.

⁶¹ *Id.*

⁶² Louis Dupré (1789 – 1837), peintre d'Histoire et lithographe. Elève de Jacques-Louis David, il fut nommé peintre officiel de Jérôme Bonaparte, roi de Westphalie en 1811. David annonçait sa compagnie dans sa lettre.

⁶³ Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 30.

visiter la patrie de Shakespeare, autre grand inspirateur des auteurs romantiques, cela confère quelque autorité, quelque lettre de noblesse.

Théodore raconte les moments les plus marquants :

Victor [...] put voir le grand romancier et l'entendre, en un mauvais français, exposer ses théories sur la littérature et sur l'art. Quelle belle tête il avait ce noble vieillard en cheveux blancs, sur lequel se fixaient les regards de l'Europe entière ! C'était le moment d'une exposition ; on y admirait les portraits de Lawrence ⁶⁴, les paysages de Venise et de l'Inde de S. Turner ⁶⁵, d'une couleur exagérée, mais saisissants d'effet ; des œuvres du sculpteur Chantrey ⁶⁶, et ces fines aquarelles dans lesquelles les Anglais réussissent si bien. Chez beaucoup de ces artistes il fut reçu sous le patronage de David et assista à une séance de *l'Athenaeum*⁶⁷. Ce qui le laissa plus froid, ce fut la visite à Bentham ⁶⁸; le jurisconsulte, chef de l'école *utilitaire*, déjà très vieux, courait, courait, avec ses jambes fléchissantes et ses bas détachés, autour d'une longue table, en prononçant des paroles à peine articulées que son secrétaire M. Bowering, comprenait et qu'il interprétait. L'utilitarisme n'était pas son fait, lui qui ne recherchait que l'idéal. ⁶⁹

Manifestation de la continuité de l'action éducative de David et de son plaisir à partager d'aussi riches moments avec ses jeunes amis, ce voyage crée des liens indéfectibles entre les trois hommes.

A son retour, David d'Angers s'empresse d'écrire à son vieil ami Louis, lui dressant le bilan de ces journées, l'encourageant à pousser Victor vers la carrière littéraire, lui redisant surtout sa profonde affection :

Vous allez revoir vos chers enfants ; ils ont contemplé beaucoup de belles choses. Je suis bien persuadé que ce voyage ne sortira jamais de leur mémoire. Je serais bien étonné si cela ne montait pas la tête à Victor, pour lui faire produire un ouvrage digne de l'idée que nous avons de lui. Il faut l'entretenir dans cette pensée, cher ami. Victor a besoin d'être stimulé. Il est trop craintif, trop hésitant. Il ne faut pas qu'il se borne à admirer les autres. La nature l'a généreusement doué. Qu'il en profite.

⁶⁴ Sir Thomas Lawrence (1769 – 1830), peintre d'Histoire à ses débuts, mais surtout portraitiste anglais.

⁶⁵ Joseph Mallord William Turner (1775 – 1851), peintre romantique, précurseur de l'Impressionnisme. (Théodore a-t-il commis une erreur sur l'initiale du prénom, ou a-t-il voulu lui conférer le titre de « Sir » que Turner ne possédait pas ?)

⁶⁶ Sir Francis Legatt Chantrey (1781 – 1841), sculpteur britannique de style plus naturaliste que néoclassique, auteur de bustes et de statues.

⁶⁷ Plus justement : *Athenaeum*, réunion de savants et d'hommes de lettres, club très fermé (cotisation élevée, parrainage obligé et admission à l'unanimité). Autres clubs de l'époque : le *Reform* et le *Carlton*.

⁶⁸ Jeremy Bentham (1748 – 1832), philosophe et réformateur britannique qui défendait le calcul hédoniste comme voie vers le bonheur (choix des actions par l'individu en fonction des effets positifs ou négatifs engendrés)

⁶⁹ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 70.

Je dois vous dire, cher ami, que je suis enchanté de la société de ces deux bons amis : ils ont été bons, bienveillants, patients avec moi ; aussi j'en suis très reconnaissant et je les aime de toute mon âme.⁷⁰

Victor nous a laissé quelques pages sur cette expérience de jeunesse (il avait tout juste vingt ans), si marquante. Rencontrer Scott était l'un des buts du voyage, mais rien n'était moins sûr ! Il fallait toute la foi d'un David pour l'espérer et la provoquer. Victor déclare : « [...] une fortune des plus rares nous le fit rencontrer.⁷¹ » Cela se passa sur les lieux de l'exposition consacrée au peintre Martin⁷²:

Un homme sur l'âge, dont la marche pénible démentait la robuste encolure, et dans les regards duquel une sensibilité profonde s'alliait à la vigueur de l'observation, traversa lentement la salle, en butte à la curiosité des visiteurs. Le nom de Walter Scott circula sur toutes les lèvres. Je le vois encore s'appuyer en boitant sur sa canne, presser la main du peintre en signe d'assentiment et d'adieu, et [...] s'incliner courtoisement devant une lady fraîche et svelte comme une sylphide : le génie au déclin devant la beauté en fleur. Le vieillard s'éclipsa, la jeune fille s'envola. Du même coup, la galerie sembla se dégarnir de toutes ses toiles. Nous ne la parcourions plus que pour recueillir les vestiges de cette présence, pour aviser aux suites, et délibérer sur les chances d'une tentative à laquelle on ne pouvait renoncer sans faillir à la providence des artistes.

Dans une lettre datée du 9 mai 1828, Victor raconta à son père leur visite du lendemain :

M. David vient nous trouver au lit et nous annonce que Walter Scott est à Londres, qu'il doit partir incessamment, mais il a son adresse [...] Après avoir erré longtemps au milieu du parc du Régent, entouré de maisons particulières plus belles que des palais, nous frappons, numéro 22. « M. Walter Scott, it is here ? – Yes, sir. » Et nous entrons hardiment. « Asseyez-vous, mes enfants », nous dit le grand homme, et nous nous groupons autour de lui en tremblant. « Je sais baragouiner un peu le français ». dit-il, et il se met à nous parler avec âme et bonté. Après l'avoir bien contemplé, nous nous retirons en serrant respectueusement cette main droite qui a rempli le monde entier.⁷³

La suite du récit nous apprend que le romancier les accueille tout d'abord « avec une affabilité » qui se changea en réserve dès que David fit part de son projet. Les raisons

⁷⁰ Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 31 mai 1828, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 30.

⁷¹ Pavie Victor, *Op. Cit.*, . I , p 7.

⁷² Vraisemblablement Michel Martin Drolling (1786 – 1851), peintre néoclassique français, élève de Jacques-Louis David, prix de Rome en 1810.

⁷³ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 231.

invoquées étaient le peu de temps dont il disposait, devant rentrer en Écosse, ainsi que le manque de commodités de la maison qui ne lui appartenait pas.

Surpris de cette fin de non-recevoir, et passés les premiers instants de déception, les trois Français comprirent finalement le motif caché de Walter Scott : « Si le brillant et magique évocateur des temps passés planait au-dessus des pays comme des âges, le médiocre historien de Napoléon⁷⁴ était anglais.⁷⁵ » Aussi lui était-il difficile d'accepter d'être immortalisé par un représentant de l'ennemi héréditaire. David compara ce refus à celui qu'il avait signifié, lors d'un séjour à Londres, treize ans auparavant, à un « personnage de haute volée » demandeur d'un monument célébrant Waterloo ! Mais il ajoutait : « Mon patriotisme est là, dans les choses, et non dans les hommes. Mesquine passion, si telle est celle dont nous venons de subir le contre-coup !⁷⁶ »

Ce que regrettait le sculpteur c'était la perte artistique avant tout :

Il a [...] son buste par Chantrey ; il s'en contente. Eh bien ! Chantrey n'a pas tout dit. Et puis l'âge, les veilles, dix créations de plus et deux années d'une lutte héroïques contre les coups du sort, ont imprimé sur les traits du modèle je ne sais quoi d'auguste et d'éprouvé que j'eusse aimé rendre. Le buste de Walter Scott est à refaire... mais par de plus heureux que moi !⁷⁷

Quelques années plus tard, David d'Angers, écrivant à Victor Pavie à propos des modernes et du vacarme qu'ils faisaient pour être remarqués, évoquait encore leur périple anglais : « N'est-ce pas que quand nous avons vu Walter Scott, seul, il nous a paru bien plus grand que si nous l'avions trouvé entouré d'emblèmes mis auprès de lui pour expliquer son génie ? »⁷⁸.

Le sculpteur angevin se rattrapa en réalisant le buste d'un autre écrivain anglophone, Fenimore Cooper à l'occasion du séjour de l'Américain en France en 1826⁷⁹.

⁷⁴ Scott Walter (Sir), *Vie de Napoléon, précédée du Tableau de la Révolution française*, 9 vol., Bruxelles, Laurent Frères éd., 1827. Critiqué, le livre créa même une vive polémique avec le général Gourgaud, qui manqua de finir en duel.

⁷⁵ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 10.

⁷⁶ *Id.*

⁷⁷ *Id.*

⁷⁸ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 18 février 1834, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 79.

⁷⁹ Cooper remplit les fonctions de consul des Etats-Unis à Lyon durant trois ans et voyagea à Paris, Londres et Florence, jusqu'en 1833.

Après cette aventure, la complicité entre les fils Pavie et leur mentor augmente. Elle devient si forte entre David et Victor que le sculpteur associe le jeune homme à la surprise qu'il réserve à Louis, pour sa fête le 25 août 1828, à savoir la remise du buste du père, qu'il a modelé. Victor doit préparer un piédestal et cacher l'œuvre jusqu'au jour fatidique.

Victor Pavie a rencontré Victor Hugo et s'est engagé à ses côtés dans la révolution littéraire. Ils correspondent depuis décembre 1826. Le jeune poète angevin communique bien sûr son enthousiasme à David, qui lui explique : « Depuis que je connais votre liaison avec Victor Hugo, je lis ses vers. ⁸⁰ »

C'est, en fait, Louis qui, le premier, avait contacté l'auteur des *Odes et Ballades*, pour l'inviter à dîner « aux frères provençaux », dans les galeries du Palais Royal, à Paris, dans les tous premiers mois de 1827. Au mois de mai, Louis a présenté Hugo à David. Les deux hommes ne se sont plus quittés. Ils ont assisté, ensemble, au ferrement des galériens à la prison Bicêtre, Hugo a visité l'atelier du sculpteur, David, voisin du poète, est venu aux réunions du cénacle de la rue Notre-Dame des Champs. Souvent, les deux amis se rendent à la plaine de Montrouge pour admirer le coucher du soleil. Et le dimanche, ils font partie de la joyeuse troupe d'artistes qui mangent le poulet sauté de la mère Saguet, au *Moulin de Beurre*, en y écoutant de la musique.

Le voyage à Weimar

Quinze mois après le voyage quasi initiatique à Londres, Victor a l'occasion d'en faire un autre, plus mémorable encore. Son cher David pense en effet aller avec lui rencontrer Goethe ! L'événement a de quoi bouleverser le jeune romantique. Gérard de Nerval vient juste de publier sa traduction de *Faust* en français (1828), et Delacroix d'illustrer celle de Stapfer⁸¹. Aussi tous les jeunes artistes du moment sont-ils, à cette date, imprégnés des écrits et du style du maître. Léon Séché note : « [...] ce fut par cette traduction et ces dessins que l'École romantique prit enfin contact avec Goethe.⁸² » Car si Nodier et Lamartine l'ont certes lu, au moment de leur jeunesse, et en ont été très impressionnés ⁸³, Goethe, malgré cette aura, reste personnellement méconnu :

⁸⁰ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 31 mars 1827, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 24.

⁸¹ Albert Stapfer, (1802-1892), fils de Philippe-Albert Stapfer, homme politique suisse. Albert est ami avec Stendhal et Mérimée ; il publie sa traduction en 1828 également, chez Sautet. Goethe préférerait la version de Gérard de Nerval. Ne pas confondre avec Paul Stapfer (1840 -1917), issu de la même famille, professeur de littérature, qui fréquenta Victor Hugo à Guernesey.

⁸² Séché Léon, *Op. Cit.*, p 27.

⁸³ Nodier s'en était inspiré pour écrire *Le peintre de Salzbourg, journal des émotions d'un cœur souffrant*, en 1803, et Lamartine avait découvert *Werther* en 1809.

Werther est certainement avec *René* le livre qui a exercé le plus d'influence sur la première génération du XIXe siècle. Mais [...] il n'avait donné à personne ou à très peu de gens l'idée d'étudier la littérature allemande et de pénétrer la vie intérieure de celui qui l'avait écrit. En d'autres termes, Goethe n'inspirait en France aucune curiosité. On savait, bien entendu, que c'était un grand homme ; Mme de Staël en avait assez dit pour qu'il nous fût connu, mais on n'en parlait que comme d'un personnage de légende ou d'une pyramide lointaine.⁸⁴

Les seules traductions existantes étaient dues à Nodier (*Violette*) et à Émile Deschamps et Latouche (*le Roi des Aulnes*). En 1827, *Le Globe* avait fait paraître deux lettres racontant deux visites faites à Goethe, en 1817 et 1825, par un « ami » anonyme⁸⁵, ainsi qu'un courrier d'Ampère, de retour de l'« Athènes de l'Allemagne ». Le tout jeune savant y faisait part de son admiration, et donnait de nombreux détails qui aiguisèrent l'intérêt de ses compatriotes. Lors de son séjour à Weimar, Ampère compléta les connaissances de son hôte au sujet des auteurs romantiques, et notamment en ce qui concerne Mérimée, Vigny, Deschamps et Delphine Gay. Goethe avait déjà une opinion (positive) sur Victor Hugo, Lamartine et Casimir Delavigne, et sur tout ce qu'ils devaient à Chateaubriand.

Goethe était abonné au *Globe* depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis 1824 ; il avait donc sous la main un merveilleux instrument d'information française. En tous cas, il ne lui restait pas grand chose à apprendre sur les hommes et les œuvres de l'École romantique, quand David et Pavie se présentèrent chez lui, au mois d'août 1829.⁸⁶

Le 27 juillet 1829, le sculpteur angevin écrit à Louis Pavie :

Tu connais mon culte pour les grands hommes ; il en est un dont je veux étudier et contempler les traits, c'est Goethe. Dans peu de jours j'espère être auprès de lui. Veux-tu me permettre d'emmener avec moi mon jeune ami ? Je t'avoue que c'est la chose que je désire le plus au monde. Cependant, cher ami, je préfère ton bonheur au mien. Si ce voyage te contrarie, nous n'en parlerons plus. Cela me fera mal, mais que ne ferais-je pas pour toi dont l'amitié est si persévérante ?⁸⁷

Et David lui présente les grandes lignes du projet : « trois jours pour le voyage, quatre jours au plus pour mon travail, et trois jours pour revenir à Paris. » Le sculpteur déclare ne pas

⁸⁴ Séché Léon, *Op. Cit.*, p 28.

⁸⁵ Victor Cousin.

⁸⁶ Séché Léon, *Op. Cit.*, p 39.

⁸⁷ Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 27 juillet 1829, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 43.

pouvoir « être longtemps absent de Paris » et annonce que Victor veut « être à Angers à une certaine époque qui est bien chère à son cœur ⁸⁸».

Au sujet de la durée de leur séjour en Allemagne, Théodore parle de « huit jours passés dans l'intimité de l'auteur de Faust » (au passage, il emploie le terme « pèlerinage » et souligne l'exaltation de son frère qui « est à son comble » après son retour).

Une lettre de David à Louis, datée du 18 septembre nous apprend que Victor n'a pas pu être à Angers pour la fête paternelle, que leur départ a été reporté et que le voyage s'est révélé beaucoup plus long que prévu :

Notre jeune ami va te revoir [...] J'aurais bien voulu l'accompagner, mais notre voyage a été trop long pour que je me permette encore une absence [...] Notre départ s'est trouvé retardé contre mon attente. Victor te contera tout, et tu reconnaîtras qu'il était impossible de faire autrement que nous n'avons fait, car il nous fallait profiter d'un voyage aussi intéressant que celui d'Allemagne.⁸⁹

Théodore Pavie fait donc, là encore, preuve d'imprécision puisque l'aventure aura duré près d'un mois ! De fait, les sources les plus fiables sont les propres écrits de Victor Pavie (article dans les *Affiches d'Angers*, poème, lettres à sa famille, article des *Revenants*) ainsi que la correspondance de David d'Angers, Léon Séché reprenant surtout la prose de Théodore ou d'André Pavie. Quant à André Pavie, il cite à plusieurs reprises un texte inédit que nous n'avons pu encore retrouver : *Le Pêcheur de Strasbourg*, dans lequel son grand-père parle de son aventure en Allemagne.

Victor se souvient bien du moment où David lui a proposé d'être de l'aventure :

Le soleil d'août frappait à peine aux vitres de ma fenêtre, que David frappait à ma porte.
- En route pour Weimar ! Nous partons après-demain ; es-tu prêt ? Tout immortel qu'il est, Goethe se fait vieux, hâtons-nous ! [...] J'ai perdu la partie à Venise, la revanche à Londres. A Weimar la partie d'honneur ! Il me faut cette tête ou bien j'y laisserai la mienne.⁹⁰

Surpris, le jeune Angevin qui se sent comme dans une cage à Paris, fait un bond sur son lit, et accepte immédiatement l'invitation. Comme il le dit lui-même : « Je raffolais de

⁸⁸ La fête de Pavie père.

⁸⁹ Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 18 septembre 1829, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 44.

⁹⁰ Pavie Victor, *Goëthe et David (souvenirs d'un voyage à Weimar)* in *Œuvres Choisies*, Tome I, p 13.

l'Allemagne⁹¹». Il s'était en outre intéressé de près à la culture d'outre-Rhin : « Le livre de Mme de Staël m'avait enivré [...] Par les arts, par les lettres, par les chaires d'enseignement, l'Allemagne pénétrait en France⁹²». Il prend d'ailleurs depuis quelque temps des cours d'allemand avec un professeur. Sa connaissance de la culture allemande, quoique neuve, ne se cantonnait pas à la seule littérature. Il avait écouté Beethoven aux matinées du Conservatoire, entendu *Der Freyschutz*⁹³, assisté aux commentaires sur le transcendantalisme allemand à la Sorbonne ; il avait même acheté, avec deux amis, « un devant de cheminée représentant le duel de Faust et de Valentin. ». Mais Pavie gardait ses préférences, toutes romantiques !

Pour ce qui est du transcendantalisme [...] je ne m'y attardais guère, et ses lointaines conséquences se dérobaient à mes yeux sous la magnificence d'un langage dont le professeur lui-même était le premier à s'éblouir. J'eusse donné de grand cœur Kant, Schelling, Fichte et Hegel, et *l'être et le devenir*, et *l'absolu et le subjectif*, pour une légende de Souabe ou un conte de la Forêt-Noire.⁹⁴

Fort de son expérience malheureuse avec Walter Scott à Londres, David d'Angers avait, cette fois, pris ses précautions, se munissant d'un certain nombre de lettres de recommandation pour les habitants de Weimar, ainsi que de deux lettres d'introduction auprès de Goethe, signées par l'abbé Grégoire et Victor Cousin. Et, « afin de montrer à l'illustre écrivain ce qu'il savait faire, car toutes les reproductions plastiques dont on l'avait accablé depuis soixante ans l'avaient indisposé contre les portraitistes, il avait mis dans une caisse quelques uns de ses plus beaux médaillons.⁹⁵»

Nous reviendrons sur le périple en lui-même dans la seconde section de cette étude, consacrée à la littérature de voyage de Victor Pavie.

Passés par Strasbourg, Cologne, Mayence, Heidelberg et Karlsruhe où ils admirent la splendeur des monuments anciens, ou profitent d'une représentation à l'Opéra, ils arrivent finalement à Weimar, et s'installent à l'*hôtel de l'Éléphant*, qui leur rappelle le projet avorté de fontaine en forme de pachyderme, conçu par l'architecte Alavoine, pour la place de la Bastille. La jeune fille de la patronne, âgée de treize ans, fournit enfin à David le modèle de

⁹¹ *Id.*

⁹² *Ibid.*, p 14.

⁹³ En français : *Le Franc-tireur*, un des premiers opéras romantiques, de Carl Maria von Weber (1786-1826), créé en 1821. Représenté pour la première fois en France au théâtre de l'Odéon, en 1824 (adaptation de Castil-Blaze et Thomas Sauvage) puis dans sa version originale au Théâtre-Italien le 14 mai 1829. Si c'est bien cette dernière que Victor vit, son souvenir d'à peine trois mois devait être éclatant dans son esprit !

⁹⁴ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 14.

⁹⁵ Séché Léon, *Op. Cit.*, p 42.

sa *Sainte Cécile*, entrevu depuis son voyage à Rome. Quant à Victor, il se voit infliger une amende pour avoir fumé dans la rue. L'amusant de l'affaire est que cette interdiction a été décrétée par le ministre de la police de la ville, qui n'est autre que Goethe. Pavie se force à y voir, de la part du célèbre écrivain, un souci de prévention des incendies, plutôt qu'une simple mesure s'accordant à ses goûts.

Toujours selon le récit de Victor Pavie, nous apprenons qu'il se chargea de l'installation du « couple », tandis que David cherchait le moyen d'entrer en contact avec Goethe. Ne parlant pas la langue du pays et ne sachant vers qui se tourner, il rencontra de grandes difficultés dans sa quête, d'autant que les destinataires des quelques lettres de recommandation en sa possession étaient tous absents. Heureusement, les quelques rudiments d'allemand de Victor leur permirent de trouver, providentiellement, une personne qui, malgré son origine modeste, connaissait le poète de Weimar, appartenait même au cercle de ses proches, et s'offrait d'intercéder en leur faveur auprès de Goethe. David se décida à « écrire une lettre à Goethe, pour obtenir, sans parler du motif essentiel, le bonheur de lui remettre en personne les lettres de l'abbé Grégoire, de Cousin et de quelques autres dont il était chargé. ⁹⁶ »

Malgré les doutes de David quant au succès de l'entremise en question – il se voyait même déjà contraint de se rabattre sur la réalisation d'un buste de Schiller ! -, rendez-vous fut pris.

Le dimanche 23 août, surlendemain de leur arrivée, les deux Angevins, fort impressionnés, sont conduits à la demeure de « son Excellence⁹⁷ » :

Nous voici devant la porte, elle s'ouvre : *Salve*. C'est l'inscription, gravée à la manière antique, sur le seuil d'une maison de sobre et studieuse apparence, reconstruite aux frais du grand-duc, pour le retour de son ami, au lendemain de la capitulation de Mayence. ⁹⁸

Le lieu est plein d'œuvres d'art, recueillies au fil des voyages du grand écrivain, et dont il fait profiter ses visiteurs. Le courant passe très bien, contrairement aux craintes des Français. Dans son témoignage, Victor Pavie brosse un portrait complet de Goethe et de ses passions, et détaille le récit de leurs péripéties. Après une longue conversation sur les artistes français et italiens, David offre à Goethe ses médaillons ⁹⁹ ; de son côté, Victor remet timidement à Goethe, trois poèmes composés en son honneur, l'un par Paul Foucher,

⁹⁶ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 24 août 1829, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 77.

⁹⁷ Victor le nomme aussi « Altesse ».

⁹⁸ Pavie Victor, *Op. Cit.*, . I, p 47.

⁹⁹ Ceux du philosophe Victor Cousin, de Victor Hugo, d'Eugène Delacroix et de Prosper Mérimée.

l'autre par Cordellier-Delanoue¹⁰⁰, le dernier par lui-même. Le sculpteur et son jeune ami sont ensuite reçus par la bru et le fils du grand poète de Weimar : « Ils ont promis à M. David de le seconder de tout leur pouvoir dans son grand dessein, dont il avait touché un mot devant Goethe, qui n'avait pas froncé le sourcil trop bas. » écrit Pavie.¹⁰¹ Le lendemain, David obtient l'accord pour la réalisation du buste.

Même si le style alambiqué de Pavie dresse quelques obstacles à la compréhension des événements, nous avons pu reconstituer l'emploi du temps des deux hommes. David d'Angers utilise la journée pour relancer le mouleur, contacté dès leur arrivée. Le soir même, par une coïncidence plus qu'heureuse, ils revoient Goethe se promenant sur les bords de l'Ilm, puis ils participent à une fête qui leur apparaît fort pittoresque. Après cette deuxième journée, mouvementée, les deux amis se couchent, éreintés.

Les routes et auberges d'Europe étaient surtout empruntées et occupées par ceux ou celles qui en avaient les moyens (nobles ou gouvernants, riches commerçants ou artistes,...). Cela ne suffit sans doute pas pour expliquer la si significative rencontre contée par Victor : un soir de la semaine suivant leur arrivée, alors qu'ils dînent, David et son protégé font la connaissance de deux Polonais avec qui ils échangent nouvelles politiques et opinions artistiques. C'est en faisant l'éloge d'un poète polonais que Victor admire (bien qu'il n'ait encore rien lu de lui), que le jeune homme prend conscience d'être en présence du poète en question. Embrassades, effusions, et décision immédiate de David : il veut réaliser son portrait en médaillon. Aussitôt dit, aussitôt fait. Mickiewicz¹⁰², puisque tel était le nom de cet auteur lithuanien dont la France commençait juste d'entendre le nom, dut poser. Poser et déclamer ses vers, en échange de sa sculpture, pour le plus grand bonheur de David et de Victor.

Victor Pavie ne manque pas d'envoyer des nouvelles à son frère et à son père restés en France. A Théodore, il décrit la ville et dit à propos de Goethe :

C'est un océan que la science de Goethe. Il a tout vu, tout lu, connaît tout. Je le vois tous les jours. Le buste est colossal et plus long à faire que de coutume. Il [Goethe] vient souvent

¹⁰⁰ Etienne Casimir Hippolyte Cordellier-Delanoue (1806-1854), auteur dramatique. A collaboré au *Charivari* et à *La France littéraire*.

¹⁰¹ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 24 août 1829, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 78.

¹⁰² Adam Mickiewicz (1798-1855), poète polonais, intellectuel, professeur au Collège de France puis à Lausanne. Considéré dans son pays natal comme le père spirituel de la littérature polonaise moderne. Il venait d'être exilé de 1824 à 1829 en Russie pour avoir participé à des cercles patriotiques.

poser, moins par nécessité que par plaisir, et pour causer d'art, et d'art antique surtout, avec M. David, qu'il aime beaucoup [...] il devient de jour en jour plus épanché et plus ouvert.¹⁰³

Le buste de Goethe avance ; les séances se succèdent et sont l'occasion de mieux cerner l'extraordinaire personnalité du grand Allemand :

L'attitude de Goethe [...] n'était celle ni du poète, ni de l'historien, ni du savant, ni de l'artiste ; c'eût été le borner que de lui assigner un aspect. Il conversait en esprit organisateur occupé à recueillir, pour sa jouissance propre, et jusqu'à la dernière minute de sa vie, les éléments d'une synthèse incomplètement réalisée dans l'ensemble de ses écrits.¹⁰⁴

Toute la ville est au courant, et vers la fin, de nombreux observateurs sont autorisés à assister au travail de David.

Leur hôte a l'habitude d'une collation composée de vin du Rhin et de biscuits secs, il la partage avec les deux Français. Ils ont même le privilège de dîner en famille avec lui. Il y a là son fils aîné, ses trois petits enfants :

L'esthétique s'était courtoisement effacée devant des causeries d'un intérêt plus domestique, et plus d'accord avec les aménités du foyer. La conversation, néanmoins, n'avait point baissé de ton pour avoir changé de corde.¹⁰⁵

Le séjour fut également riche en rencontres et découvertes. Ils firent connaissance avec le maître de chapelle de la cour, le chevalier Hummel¹⁰⁶, contemporain et rival du grand Beethoven. Le sculpteur angevin l'invita d'ailleurs à venir en France pour faire son buste. Ils organisèrent avec leurs nouveaux amis polonais une excursion à Léna, où David, fidèle à son habitude, exécuta de nombreux croquis. Ils assistèrent surtout aux festivités nationales préparées pour le quatre-vingtième anniversaire de Goethe, le 27, avec banquet, discours et représentations mémorables de *Faust*. Si l'interprétation et la mise en scène paraissent moins bonnes à Victor que celles de la Porte Saint-Martin avec Frédérick Lemaître et Melle Dorval, il s'étonne de l'attitude des spectateurs :

¹⁰³ Lettre de Victor Pavie à Théodore Pavie du 3 août 1829, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 78.

¹⁰⁴ Pavie Victor, *Goëthe et David (souvenirs d'un voyage à Weimar)* in *Œuvres Choisies*, . I, p 68.

¹⁰⁵ *Ibid.*, p 72.

¹⁰⁶ Johann Nepomuk Hummel (1778-1837), élève de Mozart, Haydn et Salieri. L'un des meilleurs pianistes de concert d'Europe.

Ils ont tous leur volume à la main, plus religieux sur leurs bancs que des catéchumènes [...] L'œil cloué sur leur texte, dont rien ne les distrait [...] ils poursuivent le mystère des vérités ardues [...] Le silence croît ici, en proportion directe du tapage, du tumulte et des convulsions chez nous : plus cela est beau, plus ils se taisent.¹⁰⁷

Seulement, Victor présente toujours les mêmes traits de caractère : émotivité envahissante, imagination galopante, timidité paralysante ; l'éloignement de sa terre d'Anjou, les interminables séances qui se suivent, n'arrangent rien. Il est donc sujet aux « frissons de la nostalgie ». Et puis Goethe « l'opresse » :

A son aspect, ma langue se nouait, j'ébauchais des phrases qui restaient comme suspendues ou s'éteignaient dans l'ombre, ou mouraient étouffées sous la voix de mes interlocuteurs [...] Au plus fort de ces crises, il m'est arrivé plus d'une fois de me sauver en bondissant vers la campagne. Là, couché ou assis près de la lisière du parc, je respirais ; mon pauvre esprit réagissait à pleines voiles contre les chimériques étreintes auxquelles il venait d'échapper.¹⁰⁸

Par bonheur, le modelage en argile est maintenant terminé. Il faut passer à l'étape de l'exemplaire en plâtre, ce qui occasionne quelques frayeurs au sculpteur, tant la matière et les ouvriers manquent à Weimar. David fait alors appel à un plâtrier d'Erfurt, qui se décommande, faute de plâtre ! C'est finalement un autre plâtrier d'Erfurt qui réalise le moulage. Mais l'inquiétude est toujours vive :

La pression d'un doigt, la rayure d'un ongle sur la glaise malléable encore, y eussent fait une blessure à mort. Allez donc rappeler le modèle !...Et puis rien d'obsédant comme les vellétés de retouches entretenues jusqu'au bout par ces interminables lenteurs [...] Il n'était pas jusqu'à l'aspect de ce buste, aux dimensions inusitées, qui ne jetât le trouble autour de lui et ne semblât tenir les opérateurs à distance.¹⁰⁹

Une fois l'effigie de son Excellence achevée, David d'Angers et Victor Pavie ont la surprise de voir venir un jeune artiste, envoyé par Goethe « recueillir les traits du statuaire ». L'honneur est réservé « aux plus aimés » des visiteurs de l'écrivain de Weimar. David, touché, et par l'attention et par le coup de crayon du dessinateur, en demandera une copie.

David reçut des mains du grand homme un de ses dessins à l'encre et au crayon représentant un paysage, Victor, lui, accepta avec émotion, sa médaille de bronze. Le séjour

¹⁰⁷ Pavie Victor, *Le Pêcheur de Strasbourg* (inédit), cité par Pavie André, *Op. Cit.*, p 85.

¹⁰⁸ Pavie Victor, *Op. Cit.*, . I, p 73.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p 90.

avait duré dix-huit jours, soit, si l'on compte trois jours pour le voyage aller, et trois autres pour le retour, vingt-quatre jours en tout (quatorze de plus que la durée annoncée à Louis Pavie), de complicité totale entre David et son jeune ami.

Les adieux furent écourtés, car douloureux, Pavie décrivant Goethe ému :

De part et d'autre, les cœurs étaient gonflés. David tendit sa main, que le vieillard pressa en attirant sur sa poitrine cet ami de la dernière heure, dont le départ n'était pas dénué de pressentiments pour lui¹¹⁰, et, au bord de ses yeux, qui, durant plus de deux semaines avaient tenu les miens baissés, je vis perler une larme.¹¹¹

Restait à rapatrier le buste jusqu'en France. La tâche fut confiée à M. Coubard, celui-là même par qui les Angevins avaient rencontré Goethe. Les péripéties de l'expédition du modèle en plâtre furent telles que David se désespérait de le récupérer, ainsi qu'il l'écrit à Victor : « Il me serait bien difficile de te dire ce que pense Hugo du buste de Goethe, ce buste n'étant pas encore arrivé. Il est probablement perdu. C'est ma faute, ma très grande faute. ¹¹²» Trois semaines plus tard, il lui confiait : « Je ne sais plus, au fait, ce que j'ai fait. Je ne peux pas me représenter en imagination cet ouvrage. Enfin, pour comble d'ennuis, je n'entends plus parler de rien à cet égard ; la caisse est peut-être perdue ?¹¹³ ».

Victor se pose les mêmes questions :

Tant du bureau de Weimar que de celui de Paris, point de réponse. S'est-il brisé en route ? Les commis de la douane l'ont-ils fracassé comme une boîte frauduleuse pour y chercher de la dentelle ? Ce sont mille conjonctures qui n'aboutissent à rien. ¹¹⁴

C'est André Pavie qui nous livre le fin mot de l'histoire : « Il est impossible pendant deux longs mois de savoir ce qu'il est devenu [...] Le 12 décembre seulement, on apprend qu'il est à Sarrebruck. ¹¹⁵»

¹¹⁰ Goethe vivra encore trois années.

¹¹¹ Pavie Victor, *Op. Cit.*, t. I, p 99.

¹¹² Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 1^{er} octobre 1829, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 45.

¹¹³ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 21 octobre 1829, *Ibid.*, p 46.

¹¹⁴ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 14 novembre 1829, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 87.

¹¹⁵ Pavie André, *Op. Cit.*, p 88.

Cette expérience apparaît comme la plus marquante que vécut le jeune Pavie, tant sur le plan intellectuel qu'humain. David le souligne :

Je crois que le séjour de Victor à Weimar laissera dans l'âme de notre ami des traces profondes. Je serais surpris que le spectacle dont il a joui n'eût pas une grande influence sur ses études littéraires. Quant à moi, les semaines passées resserrent, s'il est possible, les liens d'amitié qui m'ont toujours attaché à ce cher enfant.¹¹⁶

Victor pense, lui, qu'il est passé à côté de l'événement :

D'un séjour à Weimar en telle conjoncture et en telle compagnie l'on avait droit de présumer une plus abondante récolte. Dix-huit jours près de Goethe exclusivement à nous, libre et dispos, n'ayant rien de mieux à faire [...] que d'écouter et de répondre ! [...] Sur la vie, sur les œuvres, les événements et les relations, les impressions de famille, les voyages et les rencontres, sur les mille incidents dont cette magnifique existence, miroir de deux siècles et de deux mondes était semée, je n'avais que le choix des interrogations. Au lieu de rester ici, et de balbutier à voix basse des phrases inachevées, pour m'esquiver bientôt à toutes jambes et courir les taillis du parc avec les trépидations d'un chamois, que n'osais-je, que ne parlais-je ? Que ne mettais-je à profit l'occasion irrévocable ? [...] C'est manqué, je le sens, et je le regrette et m'en accuse.¹¹⁷

Aussitôt rentré, Victor a pris la plume. Le 21 octobre est publié, sur les deux pages centrales du feuilleton des *Affiches d'Angers*, son article intitulé : *Goethe, son buste colossal par David*. Nous n'y apprenons rien d'autre que l'article postérieur des *Œuvres Choisies* n'ait précisé et développé. Dans l'introduction toutefois, Victor souligne à quel point une telle rencontre lui parut étrange :

Quand tout enfant vous entendiez parler de Faust ou de Werther comme d'une œuvre sans nom [...] quand plus tard vous avez lu ce nom de Goethe sur la couverture du livre usé [...] contemporain d'autres illustres noms qui n'ont plus de maîtres sur terre ; quand, enfin, tout grand et tout ému, sur la foi de quelques visiteurs heureux qui avaient vu cet homme, on s'est bâti [...] la chimère d'une entrevue pareille, pour souffler à plaisir dessus. – De réaliser un jour ce beau rêve, c'est quelque chose d'amusant et de bizarre. Il me faudrait vivre bien vieux, pour oublier jamais l'émotion de cette première journée.¹¹⁸

¹¹⁶ Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 18 septembre 1829, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 44.

¹¹⁷ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 100.

¹¹⁸ Pavie Victor, Goethe. - son buste colossal par David. Weimar, 21 août 1829, Feuilleton n° 21 des *Affiches d'Angers* du 18 octobre 1829.

En dernière page, a été ajouté *Weimar*, le poème que Victor a composé en partie dans la diligence, la veille de son arrivée dans la ville de Goethe, et terminé dans la chambre où il logeait le matin même de son entrevue avec le poète allemand, les 21 et 22 août. Il y chante les louanges du grand homme, à cheval sur deux mondes, et rend hommage à son œuvre visionnaire. Retenons ces vers évoquant la dimension humaine de Goethe et l'écho entendu par le jeune Angevin :

J'ai senti dans mon sein ruisseler goutte à goutte
Ces élans comprimés d'espérance et de doute

Et aussi cet éloge, rappelant celui que de nombreux romantiques adresseront au grand Anglais, Shakespeare :

Or donc à lui revient, à lui seigneur et maître
[...]
Gloire, honneur, et merci, pour le regard intime
Dardé sur notre abîme¹¹⁹

Une lettre du statuaire à Coudray, enfin, apporte plusieurs informations. Premièrement, que cet architecte français, fixé à Weimar, ami de Goethe, introduisit David auprès du célèbre écrivain, ce dont Victor Pavie ne parle pas. Deuxièmement, que le buste fut expédié à Goethe six mois seulement après sa création :

Le buste de Goethe est en route pour Dresde depuis plus de quinze jours ; la caisse a été tout particulièrement recommandée par l'ambassade de Saxe. Il y a tout lieu de penser que mon ouvrage arrivera à sa destination sans accident.¹²⁰

Troisièmement, que les sentiments de Goethe pour le sculpteur français n'étaient pas feints :

Je l'entends encore, lorsque son buste fut terminé, me dire avec un accent qui bien certainement avait passé par son cœur : « Donnez-nous quelques jours ; je suis bien vieux, nous ne nous reverrons plus ! Vous qui avez encore tant d'années à rester dans cette vie, c'est un léger sacrifice que je vous demande ! »¹²¹

Le 15 avril 1844, David reçut une lettre du Ministre d'État de Saxe, le remerciant pour le don d'un buste de Goethe à la Bibliothèque de Dresde.

¹¹⁹ *Id.*

¹²⁰ Lettre de David d'Angers à Coudray du 15 mai 1831, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 56.

¹²¹ *Ibid.*, p 57.

L'aura qui entourait David d'Angers et Victor Pavie à leur retour fut grande. Avoir rencontré l'un des plus grands auteurs vivants, si présent dans l'imaginaire de la jeunesse d'alors leur conféra une autorité morale et une place de choix dans les milieux artistiques et littéraires. « Quelque temps après, Victor Hugo, Vigny, Deschamps, Sainte-Beuve, Balzac et Mérimée envoyaient leurs œuvres au patriarche de Weimar par l'intermédiaire de David d'Angers. ¹²²»

Œuvres communes

Victor et David furent plus d'une fois associés à des projets ambitieux. Cela avait germé dans la tête du statuaire dès 1834. « Je t'envoie le programme d'un concours ouvert à Rouen pour l'inauguration de la statue de Corneille. Si tu gagnais le prix ! Le poète et le sculpteur angevins ! Qu'en dis-tu ? ¹²³» avait-il écrit à Victor.

C'est l'époque où Pavie hésite entre trois voies qui s'ouvrent devant lui : avocat, imprimeur, écrivain. L'année suivante, il reprenait l'imprimerie familiale. Sa dernière création poétique remontait au poème offert à Goethe, *Weimar*, en 1829. Il ne donna donc pas suite à la proposition de David.

Lorsqu'en 1835, Victor Pavie a le dessein d'éditer les poésies de Du Bellay, David le félicite et s'engage même, deux ans plus tard, à réaliser le portrait du cofondateur de la Pléiade. Ce n'est pourtant qu'en 1841 que le projet put être mené à bien. Le sculpteur soutint l'entreprise en souscrivant lui-même, en ralliant à la cause quelques uns de ses amis (dont Chevreul) et en dessinant ce qui fut le frontispice de l'édition originale :

Je suis entièrement à ta disposition pour notre digne compatriote Du Bellay. Je dessinerai sa tête ; ne pourrait-on pas l'entourer d'un cadre qui symbolisât le génie de notre poète ? Je crois qu'il faudrait graver le portrait¹²⁴, car une lithographie ne serait pas digne du monument typographique que tu veux élever. ¹²⁵

¹²² Séché Léon, *Op. Cit.*, p 47.

¹²³ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 18 février 1834, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 78.

¹²⁴ David se servit d'un portrait ancien, possession de Toussaint Grille, qui avait consenti exceptionnellement à le prêter. Le travail prit un an, de l'esquisse à la gravure sur bois.

¹²⁵ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 28 janvier 1841, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 176.

En revanche, il se montra réticent à l'idée de voir publier son texte, concernant la visite d'un cimetière lui ayant fourni l'inspiration pour sa *Jeune Grecque au tombeau de Marco Botzaris*¹²⁶ :

Ne sachant pas écrire, le style doit nécessairement être mauvais [...] Dans le fragment en question, il y a des phrases qui pourraient déplaire aux Angevins. En plus d'un endroit on me reconnaîtrait trop et alors je ne serais pas ménagé, et je désire que les voyages que je ferai à Angers soient toujours aussi agréables pour moi qu'ils l'ont été par le passé.¹²⁷

Leurs noms furent surtout mêlés à l'occasion de la célébration de Pierre-Paul Riquet (1609-1680), ingénieur français constructeur du Canal du Midi. La ville de Béziers avait commandé à David une statue de Riquet, et pour son inauguration, mis au concours une pièce de vers en son honneur. « Victor entra en lice, plus pour faire plaisir à David que par enthousiasme pour l'œuvre de Riquet » nous dit Théodore¹²⁸. Il obtint la branche de laurier, récompense du second prix. Son mentor en fut ravi :

J'ai lu et relu bien des fois ton admirable éloge de Riquet ; c'est magnifique ; jamais, je crois, tu ne t'étais élevé à une si grande hauteur. Clarté et sublimité de pensées, voilà ce qui distingue ton œuvre. Combien de belle et noble poésie il y a dans ton âme ! Quel avenir pour toi, mon ami ! Suis énergiquement le vœu de la nature ; elle t'a fait poète ; il faut lui obéir.¹²⁹

Toujours cette ambition pour son jeune ami. Dans une seconde missive, le sculpteur insiste :

Voilà, cher ami, un point de départ admirable ; il aura une influence immense sur la noble carrière que tu dois parcourir [...] Courage, ami ! Il faut décidément travailler désormais à la littérature. Jette avec passion toutes tes aspirations sur le papier, mais après occupe-toi sérieusement et patiemment à leur donner une forme saisissable pour tous.¹³⁰

Las, le jeune Victor, toujours confus de ces compliments et peu résolu à se mettre en avant, ou à consacrer son temps à la construction de sa renommée, se déroba. Il attendit même 1857 pour faire paraître un nouveau poème¹³¹ !

¹²⁶ Victor souhaitait le publier dans *La Gerbe*, recueil de prose et de vers, fondé avec son ami Adrien Maillard et plusieurs autres écrivains angevins, qui parut en 1834, 1835 et 1836.

¹²⁷ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 28 janvier 1835, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 89.

¹²⁸ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 199.

¹²⁹ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 8 mai 1838, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 138.

¹³⁰ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 18 août 1838, in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 200.

¹³¹ Il s'agit de *Vitae dimidium*, composé en 1857.

D'autres collaborations voient le jour. Tel l'hommage rendu au sculpteur Leysener¹³², que David immortalise par un médaillon vers 1839, et à qui Victor consacre un texte élogieux évoquant sa plus célèbre sculpture, la *Tête de Christ*, visible à l'abbaye Saint-Aubin d'Angers. A plusieurs reprises, David d'Angers demande à Pavie de se faire l'intermédiaire entre les autorités angevines, municipales, religieuses ou culturelles, pour des projets en cours ou à venir, ce que fait de bonne grâce le jeune notable angevin. C'est aussi par ses négociations inlassables que la *Sainte Cécile*, momentanément retirée de la cathédrale d'Angers pour cause d'aménagements, fut réintégrée dans le chœur où elle trônait auparavant. Le statuaire demande encore à Victor d'écrire sur Gutenberg, la ville de Strasbourg le conviant aux cérémonies d'inauguration : « Ton hommage serait bien reçu, j'en suis sûr, par la Commission du monument, et si tu venais assister à cette fête, la ville d'Angers serait représentée par deux de ses enfants. ¹³³» Victor Pavie n'y alla pas.

Ce qui frappe chez David d'Angers comme chez Pavie, c'est l'intérêt partagé pour les grands hommes, surtout s'ils sont natifs d'Anjou. David projetait, en effet, en 1841, d'élever des monuments en l'honneur de Du Bellay et de Le Loyer¹³⁴, qui avait tous deux inspiré Pavie.

Mais l'œuvre commune la plus significative demeure certainement la publication posthume de *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand. David avait déjà parlé de ce jeune poète à Victor, pour avoir été celui qui l'assista jusqu'à son dernier souffle. Quelques semaines après sa mort, le sculpteur adressa ces mots à Pavie : « J'ai enfin le manuscrit de Bertrand. ¹³⁵ » Avec l'appui de Sainte-Beuve aussi, l'éditeur angevin publia les poèmes en prose de Bertrand, qui ne se vendirent pas. Nous aurons l'occasion de revenir largement sur le sujet, un peu plus loin.

De son côté, David d'Angers ne manque pas une occasion de recommander Victor Pavie. Ainsi pour son article sur Bonchamps que *l'Artiste* décida de publier avec la gravure de David en 1847.

Victor, disciple et gardien de la mémoire

Victor Pavie éprouva pour David, sa vie durant, une immense reconnaissance. N'était-ce pas grâce à lui qu'il avait pu rencontrer tant de ses héros ? A l'atelier du sculpteur,

¹³² Jean-Sébastien Leysener (1728-1781), né dans la principauté de Wurtzbourg, qui se fixe à Angers vers 1760.

¹³³ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 17 mai 1840, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 168.

¹³⁴ Pierre Le Loyer (1550 – 1634), poète né à Huillé, près de Durtal, à qui Victor Pavie avait consacré un article, paru en 1842 dans la revue de la SASAAA.

¹³⁵ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 1^{er} août 1841, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 181.

rue d'Assas, il discutait avec Fenimore Cooper, Delacroix, Rossini, Vigny, Chateaubriand, Dumas¹³⁶. Autant dire qu'avec les cénacles de Nodier ou de Hugo, celui, quoique particulier, de David fut un autre lieu de sa formation, car le statuaire recevait ses modèles mais était aussi reçu par eux, et il emmenait souvent avec lui son jeune protégé.

Tout au long de leur correspondance si fournie, surgissent la sincérité, l'admiration mutuelle, la confiance totale. Les lettres sont longues, intimes ; chacun y ouvre son cœur. L'on y sent le plaisir que prenaient les auteurs à se confier, à partager leurs émotions, leurs opinions, à attendre une confirmation, une opposition ou un complément de vue sur une infinité de sujets, des plus sérieux aux plus quotidiens. David d'Angers s'épanche, demande l'avis de plus jeune que lui, car il connaît la droiture et la perspicacité de Victor quant aux relations humaines. Il lui fait part de ses grandes idées, en fait son confident. Pavie, lui, attend son jugement sur l'actualité artistique et littéraire, lui soumet également ses états d'âme. Lorsque l'artiste est en voyage, il envoie au poète angevin de longues descriptions des endroits qu'il visite, des œuvres d'art qu'il découvre, des personnalités qu'il rencontre, désirant plus que tout partager son expérience et ses élans.

Si David d'Angers fut aux côtés de Victor Pavie à chaque moment important de sa vie : mariage, deuils¹³⁷, naissances, engagements professionnels, l'inverse fut vrai. Pavie loua ou défendit son mentor en de multiples occasions : *Goethe - son buste colossal par David. Weimar*, en 1829, *La statue de Sainte Cécile*, en 1836, *Sur le monument de Riquet – à David, statuaire*, en 1838, *Bonchamps et sa statue*, en 1846, ainsi que le *Discours prononcé à l'inauguration solennelle du buste de David d'Angers*, en 1863, sans parler de *Goethe et David, (Souvenirs d'un voyage à Weimar)*, en 1872, en sont quelques exemples. Un autre article a dû paraître vers 1842 dans les *Affiches d'Angers* ou *l'Artiste* car David en remercie Pavie dans un courrier daté du 19 juin de la même année.

Il n'est pas excessif d'affirmer que le grand sculpteur exerça sans doute l'influence la plus importante dans la vie du jeune poète angevin. Il l'appela toute sa vie « Monsieur David » et l'admirait non seulement pour son intégrité mais aussi pour son engagement artistique : « Qui n'a pas vu David aux prises avec l'argile d'où son idéal va sortir, n'a pas eu de sa furia d'exécution une idée complète.¹³⁸ »

¹³⁶ Lettres inédites de Victor Pavie à sa grand-mère, son frère et son père, citées par Pavie André, *Op. Cit.*, p 229 à 234.

¹³⁷ Notamment celui de son fils Joseph-Louis, né le 5 février 1839, et décédé le 13 novembre 1841, pour lequel l'artiste envoya un dessin représentant un ange emportant au ciel un petit enfant endormi, que l'on peut voir gravé sur une croix au cimetière de Saint-Melaine.

¹³⁸ Pavie Victor, « Goëthe et David », in *Œuvres choisies*, t. I, p 64.

Et si leurs convictions divergeaient sur de nombreux points - qui paraissent minimes comparés à leurs accords -, les opinions politiques de David eurent un moment un écho favorable chez Victor. Bien que partisan modéré de la monarchie, ce dernier fut, étonnamment, satisfait de l'avènement de la république en 1848. Deux lettres¹³⁹ adressées à Émilie et à David, présentées et commentées par Jacques de Caso en font foi¹⁴⁰:

Sans prévoir de sitôt une solution pareille, j'en ai accueilli la nouvelle en ce qui me concerne, une fois le premier instant de stupéfaction passé, avec cette sérénité particulière qu'une initiation d'enfance aux généreuses idées de votre mari m'avait inspirées. Le sol est déblayé. Plus de reprises ni de replâtrages; édifice nouveau sur des fondements nouveaux, - ou plutôt sur cette base antique et immuable faite de tous nos droits, conséquence de tous nos devoirs. A travers tout, le monde marche; la liberté ne rentre sous terre que pour poursuivre sa mine et pour cheminer parallèlement au sol. Chacune des déceptions que le pays avait souffertes fortifiait ses exigences et mûrissait ses conclusions; si bien qu'après dix-huit années la forme sociale qu'il avait repoussée au commencement et que les favorisés du jour n'avaient cessé de lui présenter dans un nuage de réactions et de vengeances, est adoptée par lui sans répulsion ni effroi. On remarquait d'ailleurs depuis quelques années surtout dans les dépositaires de l'autorité et de la force ces symptômes de turgescence suprême, précurseurs de l'instant où l'outrage va crever. Une catastrophe menaçait; la providence nous en sauve les désastres en faisant d'aujourd'hui littéralement le lendemain d'hier - Oh! Qui voudrait encore rejouer ce rôle épuisé de monarque!

Je ne m'abuse point sur l'ignorance du peuple égale à sa grandeur et à sa sincérité, sur les dogmes terribles que les corrupteurs de l'avenir voudraient lui inculquer sous le beau nom de République. Mais jamais les gens de bien n'usèrent pour s'unir d'un mot d'ordre plus clair et plus simple [...]¹⁴¹

Mais l'adhésion fut de courte durée :

J'arrive et je retombe dans les tristesses inséparables de l'amertume de ces temps. Que sont devenus les rêves de l'an passé, - ombre et fumée. Les élections fermentent dans les étroits cerveaux au fond desquels se moule avec obstination l'idée commune. Quelques hommes disposent, recommandent, repoussent, le reste suit.¹⁴²

Entre temps, il est vrai, le gouvernement provisoire avait dû faire face aux émeutes de juin 1848. Victor Pavie n'avait alors pas hésité à quitter femme et enfants pour endosser son

¹³⁹ Provenant d'une collection particulière.

¹⁴⁰ De Caso Jacques, « Victor Pavie, David (d'Angers), Henry Jouin, et les événements de Février 1848 », in Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 209 et 210.

¹⁴¹ Lettre de Victor Pavie à Émilie David d'Angers du 29 février 1848.

¹⁴² Lettre de Victor Pavie à David d'Angers du 29 mars 1849.

habit de garde national et voler au secours de la « société menacée ». « Quand il arriva [...] l'insurrection était vaincue. ¹⁴³»

David, déçu lui aussi¹⁴⁴, retrouva son « cher atelier » en 1849, déclarant : « j'ai besoin de vivre avec de vrais grands hommes. ¹⁴⁵».

Qui dit mentor, dit disciple. David considéra Victor comme tel, non pas en ce qui concerne son art – il avait de nombreux élèves - mais pour ce qui relève des choses de l'esprit. S'il sculpte, David écrit aussi, le plus souvent la nuit. Après avoir travaillé tard à ses œuvres d'argile et de marbre, il jette sur le papier ses pensées sur l'art, la politique. « C'est ce qu'il appelle ses *esquisses écrites* et dont Victor devint le dépositaire. Il dit dans une de ses lettres « qu'il pense toujours à lui quand il lui vient une idée et que c'est pour lui qu'il travaille ! » ¹⁴⁶»

De fait, si c'est bien la volonté du maître, comme l'atteste ce passage de sa correspondance : « Je vais, comme j'en ai toujours eu l'habitude, noter dans des petits livrets une partie de mes émotions. Un jour, après moi, tu en seras le dépositaire. ¹⁴⁷», c'est Henry Jouin qui recevra des mains du fils du statuaire les précieux carnets, au nombre d'une cinquantaine.

Pour mesurer tout l'espoir que fondait David sur son jeune protégé, il faut lire ces quelques lignes d'une lettre de 1844 qu'il lui adresse, au moment où le sculpteur traverse une période d' « atonie morale », ainsi qu'il la définit lui-même :

Toi, le seul ami que je possède et auquel j'aime tant à ouvrir mon âme ; toi, dont le sympathique attachement ne s'est jamais démenti. A la vérité, que peuvent être quelques lignes lorsque j'aurais besoin d'un volume pour exprimer mes sentiments à ton égard ? ¹⁴⁸

Ou encore celles-ci : « J'ai tant besoin d'être sûr que tu penses quelquefois à moi ! ¹⁴⁹», « Je ne passe pas une seule journée sans penser à toi. ¹⁵⁰ », « il n'y a pas un de mes ouvrages

¹⁴³ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 288.

¹⁴⁴ Plus radical que Lamartine et Hugo, David critiquait chez le premier son manque d'émotion, chez le second, sa vanité bourgeoise.

¹⁴⁵ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 7 juin 1849, *in* Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 284.

¹⁴⁶ *Ibid.* p 286.

¹⁴⁷ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 19 juin 1842, *in* Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 202.

¹⁴⁸ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 14 février 1844, *in* Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 230.

¹⁴⁹ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 13 février 1845, *Ibid.*, p 244.

¹⁵⁰ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 24 juin 1846, *Ibid.*, p 263.

qui n'ait été créée à travers ton souvenir. Tant que mon cœur battra dans ma poitrine, ses plus chères préoccupations seront toujours pour toi. ¹⁵¹»

Les vingt années de plus qui le séparent de Victor et qui l'avaient fait son protecteur ne comptent plus depuis longtemps ; c'est d'égal à égal qu'ils conversent maintenant. Le sculpteur entend même, désormais, que Victor joue vis à vis de son propre fils, Robert, le rôle de guide qu'il a lui-même si souvent tenu à son égard :

Dis-lui, je t'en prie, et souvent, qu'il ne faut pas qu'il s'endorme trop longtemps dans les douceurs amollissantes de la vie ; qu'il pense à choisir une profession, à acquérir de la gloire, si cela est possible, ou tout au moins à se rendre indépendant (par son talent) des circonstances qui peuvent lui ravir sa fortune. ¹⁵²

Dans les affres du bannissement, c'est auprès de Victor que David trouve le réconfort. Les échanges épistolaires sont nombreux. De Belgique, des Pays bas, de la Grèce, le statuaire confie ses déchirements, ses maigres espoirs, et Victor lui donne des nouvelles du pays¹⁵³.

Au retour du maître à Paris, en 1853, une lettre touchante de Pavie l'attend :

Cher exilé,[...] Le printemps qui se lève va vous servir d'escorte depuis Marseille jusqu'à Paris [...] J'eusse désiré plus ; j'eusse voulu que ce passeport émanât d'une motion de vos compatriotes réclamant pour votre réintégration sur le sol de la grande patrie [...] Je crois, vaille que vaille, à quelque réaction prochaine à votre égard [...] Je vous réserve de ma cave une bouteille de ce Bonnesaux que nous bûmes en janvier à l'espoir de votre retour. ¹⁵⁴

En 1854, le lyrisme de Pavie touche à son plus haut point, lorsqu'il transmet ses vœux pour la nouvelle année au sculpteur resté à Paris : « nous sommes âme et corps, et de la subordination de l'un à l'autre dans les conditions d'harmonie et de vérité dépend cet idéal auquel ici rien ne supplée, pas plus en art qu'en amitié. ¹⁵⁵ »

Le sculpteur fit un dernier voyage en Anjou en 1855, durant lequel il visita, avec son ami, l'abbaye de Solesmes, dont ils avaient tant parlée. L'année suivante, Victor fut présent au moment du décès de David, à Paris, l'accompagnant jusqu'au dernier instant.

¹⁵¹ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 12 août 1850, *Ibid.*, p 291.

¹⁵² *Ibid.*, p 289.

¹⁵³ Il lui envoie notamment l'article élogieux de Léon Cosnier, paru dans le *Journal de Maine-et-Loire*, tentative courageuse de réhabilitation du sculpteur dans l'opinion publique.

¹⁵⁴ Lettre de Victor Pavie à David d'Angers du 22 mars 1853, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 312.

¹⁵⁵ Lettre de Victor Pavie à David d'Angers du 22 janvier 1854, in Jouin Henry, *Lettres inédites d'artistes français du XIXe siècle*, Mâcon, Ed. Protat frères, 1901, p 273.

Dès 1838, Victor Pavie soutenait le projet de son ami Adrien Maillard qui avait rédigé une vie de David d'Angers. Malgré les hésitations de David, à qui Victor avait fait lire le manuscrit, la biographie parut¹⁵⁶.

Les lettres dans lesquelles le statuaire disait envoyer à Pavie esquisses, médaillons, textes, destinés à être conservés, sont trop nombreuses pour être toutes citées.

Celle du 3 novembre 1841 souligne le rôle irremplaçable de Victor quant à la gestion du legs du maître à sa ville, et l'importance de sa collection personnelle :

J'ai envoyé de nouveaux médaillons au Musée d'Angers ; mais j'ai vu dans le livret [...] que l'on avait changé beaucoup de noms [...] J'ai annoncé à M. Mercier que tu voudrais bien me rendre le service d'éclaircir quelques noms, toi qui as assisté à l'exécution de la majeure partie de ces médaillons [...] Il faut, mon ami, que tu fasses faire une liste bien exacte des médaillons qui sont chez toi, afin que je complète ceux qui te manquent.¹⁵⁷

Celle du 19 juin 1842, présente un caractère familier :

Je viens de charger au roulage plusieurs caisses pour le Musée d'Angers, et une qui t'est destinée. Celle-ci contient des fragments [...] de deux bas-reliefs du monument de Gutenberg. Tu les feras porter à la campagne. Un jour le statuaire vieilli contempera, sur le seuil de ta porte, tes jeunes enfants jouant avec les têtes des figures de ces bas-reliefs. Il sera heureux qu'au moins ses ouvrages puissent amuser cette jeune génération.¹⁵⁸

Celle, enfin, du 14 août 1847 atteste du rôle de mandataire que remplit Victor pour David :

Tes caisses sont expédiées [...] Assiste à leur ouverture ; car il y a des croquis des figures qui décorent le monument du roi René que j'ai cloués en dedans du couvercle de la caisse. J'ai fait ajouter une certaine quantité de nouveaux médaillons qui ne sont même pas encore à Angers.¹⁵⁹

Victor Pavie fut d'un concours inestimable pour Henry Jouin lorsque ce dernier entreprit de rédiger ses ouvrages sur David d'Angers. Il lui fournit toutes les lettres échangées entre

¹⁵⁶ *Étude sur la vie et les ouvrages de David d'Angers*, publiée par A. Maillard en 1838.

¹⁵⁷ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 3 novembre 1841, in Jouin Henry, *David d'Angers et ses relations littéraires*, Paris, Plon, 1890, p 185.

¹⁵⁸ in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 200.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p 275.

David et son père, Louis Pavie, mais ne souhaita pas – par un excès de modestie, que celles qu'il reçut lui-même fussent révélées. Après sa disparition, cette correspondance fut transmise au biographe par les descendants de Victor.

Pavie rédigea une courte note¹⁶⁰ évoquant l'hommage que rendirent les élèves au Maître, au cimetière du Père Lachaise en 1857. Il prononça également un vibrant discours lors de l'inauguration de la Galerie David d'Angers, en 1863. Mais il laissa à un autre le soin de poursuivre une étude complète sur la vie de son mentor. Jouin nous apprend ainsi que :

la veuve du maître avait espéré que la Vie de son mari serait composée par Victor Pavie [...] gardien autorisé d'une mémoire qui lui demeura toujours chère. Mais Pavie, par un sentiment de réserve excessive, bien fait pour nous rendre perplexe, ne s'estimait pas préparé à entreprendre et à mener à terme le récit d'une existence aussi remplie que celle du statuaire. Cette tâche séduisante l'effrayait. Nous l'avions entendu se retrancher derrière les années, les occupations, une santé chancelante.¹⁶¹

En 1856, la ville d'Angers commanda à Toussaint, élève de David, un buste du statuaire. Une statue, réalisée par Hubert Louis Noël fut inaugurée en 1880.

b. Sainte-Beuve

Les rapports entre le célèbre critique et le jeune Pavie furent constants, profonds et complexes. Complexité surtout engendrée par la psychologie tourmentée des protagonistes ; profondeur, due à leurs échanges empreints de confessions mutuelles ; constance, émanant du besoin qu'ils eurent l'un de l'autre, Sainte-Beuve ayant besoin du soutien de la foi si assurée de Victor Pavie, et Pavie recherchant l'acuité de la vision de Sainte-Beuve sur son siècle. Car si David d'Angers et Victor Hugo sont des « créateurs de temps », bousculant le présent et modelant l'avenir – et même s'ils intellectualisent leurs combats-, Sainte-Beuve est davantage un « analyste », un théoricien de l'histoire. Il est celui qui explique, qui met en mots les émotions informes qui habitent Victor Pavie, ainsi que celui-ci le lui confie dans une lettre : « nous avons eu bien souvent de ces uniques et intimes conversations ensemble dont j'ai un si immense besoin, lorsque je sentais et que vous disiez !¹⁶² »

¹⁶⁰ *Revue de l'Anjou*, 1857, p 314-315.

¹⁶¹ *Ibid.*, p XVIII.

¹⁶² Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve (août ou septembre ? 1830), in Dalbine Erwan, *Sainte-Beuve, ami fidèle. D'après sa correspondance avec Victor Pavie*, Paris, Éditions Christian, 2006, p 47.

La monumentale correspondance du critique publiée par Jean Bonnerot et son fils nous a été précieuse, tout comme celle de Pavie à son ami Sainte-Beuve, étudiée par Erwan Dalbine. Les récits biographiques des descendants Pavie ont complété notre matériel et fourni l'argumentation de notre approche.

La première rencontre entre Victor Pavie et Charles Augustin Sainte-Beuve eut lieu chez Victor Hugo, selon Théodore Pavie. Sainte-Beuve y avait fait son entrée après les soirées chez Nodier qui l'avaient conforté dans l'idée d'abandonner ses études de médecine à peine entreprises, pour se lancer en littérature. L'intérêt est immédiat : « Tout jeune encore, le fin critique [...] devina à première vue le provincial adolescent qu'il voyait chez Hugo et le *détermina*.¹⁶³ »

Victor Pavie avait fait le même effet à Sainte-Beuve que celui produit sur Lamartine peu de temps auparavant. Le critique, touché par le visage « candide, attentif » du jeune homme « s'attacha à lui plus intimement qu'à aucun du *cénacle*.¹⁶⁴ »

En retour, Pavie écrivit dans le journal paternel un article intitulé *Le Tableau de la Littérature, au XVI^e siècle, par C.A Sainte-Beuve*¹⁶⁵. « Curieusement cette publication fait de Victor le premier critique d'un livre du « Critique ». ¹⁶⁶ »

L'article en question débutait ainsi :

Voici la première fois que ce jeune nom est imprimé sur la couverture d'un volume, mais ce n'est pas d'aujourd'hui que se décèle le talent neuf et vrai de l'auteur. Caché sous deux modestes initiales dans les colonnes d'une feuille littéraire bien connue, ce nom a signé maints articles d'un sens large et profond, exposé avec cet éclat.¹⁶⁷

En outre, il fournissait à Victor Pavie l'occasion de défendre le romantisme naissant. « De tous les doutes que la Révolution a enfantés en France, le doute littéraire est sans contredit le plus innocent et le plus sensé. On s'ennuya de croire, dans l'impossibilité d'oser.¹⁶⁸ » déclarait-il alors.

¹⁶³ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 75.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p 76.

¹⁶⁵ On trouve là encore une erreur dans le récit de Théodore Pavie qui parle d'un « article sur les poésies de Sainte-Beuve ». (p 76).

¹⁶⁶ Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 38.

¹⁶⁷ *Affiches, Annonces et Avis divers d'Angers* du 10 août 1828.

¹⁶⁸ *Id.*

Charles Augustin Sainte-Beuve rédigea une lettre de remerciements dans laquelle, quoique âgé d'à peine cinq ans de plus, il prodiguait à Victor conseils et encouragements :

«Quand me sera-t-il permis de vous rendre la pareille et de parler de vous comme j'en pense et comme j'en espère ? Il ne vous manque qu'une seule chose pour en faire, plus de foi en vous-même et un peu de constance [...] Cette suite dans le travail, rien n'est moins aisé à acquérir avec vos fortes habitudes morales et de conviction. Quand on a une telle capacité pour la foi et l'enthousiasme, tout est possible, on déplacerait des montagnes [...] Vous êtes bien heureux d'être si jeune et si fort et si vierge par l'esprit, et vous vous devez à vous-même, vous nous devez à tous de faire fructifier de si belles qualités qui fermentent de sève et réclament leur développement. ¹⁶⁹

L'opinion du critique rejoignait donc celles de David d'Angers et Victor Hugo.

Pavie et Sainte-Beuve se voient très régulièrement chez Hugo durant l'année 1829. Dans son ouvrage *Vie, poésie et pensées de Joseph Delorme*, publié en avril 1829, Sainte-Beuve dédia à son ami d'Angers un poème intitulé « Rêverie ».

La seconde lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie est datée de septembre 1830, vraisemblablement en réponse à un courrier du jeune homme qui était retourné à Angers, suite aux événements politiques. L'intimité entre les deux hommes est déjà si forte que le critique y confesse son malheur, entre deux nouvelles de l'activité littéraire dans la capitale :

Mon ardeur de politique m'a repris et je suis depuis plus d'un mois au *Globe*, jetant de l'âpre et sombre doctrine [...] Oh ! quand on est haï, que vite on devient méchant ! [...] mon mal et mon crime, c'est de ne pas être aimé, de n'être pas aimé comme je voudrais l'être, comme j'aimerais l'être, aimant. C'est là le secret de toute ma folle existence [...] Tout enfant, je ne rêvais dans la vie qu'un bonheur, l'amour, et je ne l'ai jamais obtenu, ni même pleinement ressenti. ¹⁷⁰

Ce qui permet à Théodore d'émettre un jugement sévère mais lucide, tant il synthétise le parcours et les facettes de la personnalité de Sainte-Beuve :

Sainte-Beuve s'y révèle tout entier, tel qu'il sera jusqu'à la fin, aigri, irascible, avec les trois tourments de sa vie : l'instinct de la libre pensée et de l'opposition en politique (jusqu'au jour où il fut nommé sénateur) ; la passion pour les belles *Sulamites*, comme il le dit en un de

¹⁶⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 15 août 1828, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. I, Paris, Stock, 1935, p 101.

¹⁷⁰ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 17 septembre 1830, *Ibid.*, p 203.

ses vers, et le sens profond des choses littéraires, de la poésie, qu'il jugera avec un tact exquis et le plus souvent avec impartialité [...] Cœur ambitieux, il souffrira toujours de ne pouvoir cueillir les fruits d'or placés au-dessus de la portée de sa main [...] Il devint misanthrope à la façon de J.-J. Rousseau, se brouilla avec ses vieux amis et se créa toutes sortes de chagrin dont son orgueil ne put le consoler.¹⁷¹

Fidèle aux valeurs familiales et poussé par son esprit « missionnaire », Victor Pavie, lui, entretint jusqu'au bout leur amitié.

Elle s'était nourrie de services rendus, d'événements partagés. En 1833, par exemple, Sainte-Beuve, refusant d'être enrôlé dans la Garde nationale, se cacha, sous le nom de Charles Delorme, à l'Hôtel de Rouen, cour du commerce, 2 rue Saint-André des Arts. Victor Pavie, y ayant loué une chambre en 1831, lorsqu'il était à Paris, lui avait indiqué cette modeste pension, connue aussi sous le nom de Pension Ladame, fréquentée par les étudiants angevins ou normands. En 1834, Théodore Pavie, revenu de son voyage en Amérique du Sud, vint y loger et eut, lui aussi, l'occasion de profiter très souvent de la brillante conversation du critique. Alors tout juste avocat, Victor alla jusqu'à plaider en faveur d'Augustin, devant le conseil de discipline, produisant même des documents (falsifiés !) attestant de la domiciliation de l'accusé hors de Paris. Le cachet de ces lettres légèrement retouché et leurs dates quelque peu effacées ne sont certes pas œuvre aboutie de faussaire, mais enfin ! que Victor paie à ce point de sa personne prouve assez, s'il était besoin, la place que Sainte-Beuve occupait dans sa vie.

Sainte-Beuve rechercha toujours l'avis de Pavie, le considérant comme l'un des rares esprits capable de le comprendre et de le stimuler : « Il y a plus de pensées dans deux pages de Pavie que dans un volume que nous écrivons.¹⁷² » disait-il de son ami. Et aussi :

Quand Victor était présent [...] le critique jetait en avant une idée et laissait son ami la saisir d'un bond, la développer dans deux ou trois images hardies, imprévues. « Sa parole ardente fait tout de suite éclore l'œuf » disait Sainte-Beuve.¹⁷³

Victor Pavie rentre définitivement à Angers afin de reprendre l'imprimerie familiale en 1835, et se marie la même année. Il aura donc côtoyé Sainte-Beuve durant cinq années, entre 1827 et 1833, partageant ses combats, souvent son intimité, s'échappant seulement à deux

¹⁷¹ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 80.

¹⁷² In Pavie Théodore, *Ibid.*, p 221.

¹⁷³ *Ibid.*, p 273.

reprises, pour quelques mois, en Anjou. Ils se revirent au mariage de Victor, deux ans plus tard, puis à quelques occasions à Paris, mais surtout s'écrivirent, jusqu'à la mort d'Augustin.

Victor, témoin de la liaison interdite

Dès 1830, Sainte-Beuve, rongé par son amour impossible avec la femme de son meilleur ami, Hugo, et la culpabilité qui s'ajoutait à la jalousie, supportait difficilement la situation. Il lui fallait épancher les douleurs de son âme. Victor fut celui à qui il confia, sa vie durant, sa souffrance, trouvant dans la nature charitable de son correspondant quelque consolation.

Dès cette époque donc, sentant les prémices de la situation plus que délicate dans laquelle il allait se fourvoyer, il prenait Victor à témoin. La liaison avec Adèle paraît réellement débuter en 1831. Seulement platonique ou plus avancée ? Difficile de le dire. Jean-Marc Hovasse apporte des précisions :

La concordance de leurs pensées traduisait assez celle de leurs sentiments ; c'est pendant cette période-là [1830] qu'Adèle se rendit compte qu'elle éprouvait un peu plus que de l'amitié pour son confident¹⁷⁴.

Et :

[...] elle brodait un mouchoir de poche pour l'auteur des *Consolations* [...] sa tante Martine [...] servait d'intermédiaire et facilitait les rendez-vous dans des églises [...] elle ne l'appelle pas « mon ami » mais « mon ange ».¹⁷⁵

Sainte-Beuve tente bien de résister, en envisageant d'accepter une chaire à l'université de Liège, mais finalement il y renonce. Les échanges de lettres avec Hugo sont ambigus, tantôt agressifs, tantôt réconciliateurs ; Sainte-Beuve vit une très mauvaise passe. *Volupté* qu'il commence à rédiger lui offre une échappatoire, une occasion de sublimer sa vie sentimentale si compliquée.

Que sa passion ait été réelle ou fantasmée, il a dû s'en ouvrir à Pavie. Celui-ci lui a d'ailleurs fait part de ses propres réticences et l'a encouragé à rester dans le droit chemin. Ces correspondances se firent à mots couverts, et certaines lettres, plus compromettantes que

¹⁷⁴ Hovasse Jean-Marc, *Victor Hugo*, t. I « Avant l'exil. 1802-1851. », Paris, Fayard, 2001, p 442.

¹⁷⁵ *Ibid.*, p 516.

d'autres n'ont pas été gardées par leurs destinataires. Nous observons un exemple de ces confessions alambiquées dans une lettre de Sainte-Beuve de la fin 1831 :

Je vous suis tendrement reconnaissant, mon cher Pavie, de tout ce que vous dites de votre amitié pour moi, mais je ne veux pas que l'effet de mes lettres ni de ma relation soit de vous dégoûter des autres : cela n'est pas sage ; il ne faut pas être triste plus que nous-mêmes, elle et moi le sommes [...] L'effet légitime de l'expérience n'est pas seulement de guérir des illusions riantes, il consiste aussi à ne pas trop mépriser les apparences médiocres.¹⁷⁶

Victor s'est sans doute alarmé de ce conseil et l'a écrit à Augustin. Le 13 novembre, ce dernier paraît le rassurer :

Puisque vous êtes si bon que de vous tant intéresser à nous, je vous dirai que depuis trois semaines tout va aussi bien que possible et qu'il y a lieu d'espérer que cela pourra s'établir de la sorte avec beaucoup de sacrifices bien entendu, c'est même ce qui rend la chose bonne dans tous les sens. N'ayez donc pas trop peur de revenir à Paris, ce qui était pur l'est toujours et le sera toujours, il faut bien l'espérer et c'est bien notre volonté ; quant aux violences, en évitant d'y donner aucun prétexte, en se privant des plus agréables périls ou du moins en les rendant aussi rares et précautionneux que possible, il faut espérer aussi qu'elles ne se réveilleront pas. Le reste à la grâce de Dieu !¹⁷⁷

Nous ne sommes pas certain que ces nouvelles aient été des plus apaisantes pour Victor Pavie. Il évite néanmoins d'aborder le sujet au cours des mois suivants, d'autant plus qu'il est lui-même confronté aux affres de sa première déception sentimentale. Nous y reviendrons.

L'amour de Sainte-Beuve pour Adèle est resté platonique seulement les premiers mois :

[...] au cours de cette année 1832 [...], Sainte-Beuve et Adèle renoncent à la renonciation qui faisait jusqu'alors le fond de leur liaison [...] Sainte-Beuve a loué au début du printemps, sous le nom de son héros Joseph Delorme [...] une garçonnière de deux pièces au quatrième étage de l'hôtel de Rouen [...] Adèle y rejoint régulièrement Sainte-Beuve.¹⁷⁸

Le critique écrit à la femme de son ami d'ardents serments d'amour :

¹⁷⁶ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 27 septembre 1831, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 269.

¹⁷⁷ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 13 novembre 1831, *Ibid.*, p 270.

¹⁷⁸ Hovasse Jean-Marc, *Op. Cit.*, p 543.

Nous nous aimons à jamais sans une seule ombre possible entre nous, et si des obstacles matériels insurmontables s'élevaient par malheur [...], nous saurions mourir ensemble et dans les bras l'un de l'autre [...] Ma vieille tante est morte ; mais toi, tu es survenue, m'aimant [...] d'une plus fraîche manière ; tes jeunes baisers ont remplacé les siens.¹⁷⁹

A peine trois ans plus tard, Victor écrit une longue lettre enflammée à Sainte-Beuve, dans laquelle, il lui apprend son prochain mariage, lui décrivant par le menu son coup de foudre, ses émois, ses démarches. Invité, Sainte-Beuve y retrouva Adèle Hugo, dépêchée ainsi que Léopoldine, par Hugo, qui en profitait pour voyager avec sa maîtresse, Juliette Drouet.

C'est donc sous les yeux des Pavie que Sainte-Beuve et Adèle passèrent quatorze jours ensemble. Augustin, qui connaissait la nature de Victor Pavie, lui avait transmis un message témoignant sa confiance et son espoir :

Le mariage, qui n'est pour la plupart des mondains qu'un arrangement, important toujours, mais non acte solennel, unique et profond, sera pour vous une transformation tout entière, une ère de renouvellement.¹⁸⁰

Nous aborderons un peu plus loin cet épisode si marquant de la vie de Victor Pavie. Relevons seulement ce fait : les seuls instants de leur vie, où Adèle et Sainte-Beuve eurent le plaisir de s'afficher ouvertement ensemble, sans le mari si envahissant, de se sentir tel un « couple » – tout au moins au fond de leurs cœurs¹⁸¹-, se levant et se couchant avec l'assurance de voir l'être aimé, sans stratagème à échafauder, sans se cacher, furent ceux qu'ils vécurent en Anjou. Et, comble de la contradiction, au moment où ils venaient célébrer l'union sacrée du mariage de leur ami, eux, qui la transgressaient, au moins en partie. Ajoutons que cela se fit avec l'accord tacite de tous ceux qui assistaient à la noce, y compris Victor, et nous avons un tableau assez précis de ce que l'hypocrisie et la passion peuvent composer de plus troublant.

Rentré à Paris, après un long voyage aux côtés d'Adèle, de son père et de sa fille, il eut sans doute bien du mal à reprendre une vie de frustration. Juste après le court séjour que fit Pavie avec sa jeune épouse dans la capitale, quelques semaines après leur mariage, le poète angevin ayant décidé de la présenter à ses amis romantiques tout en lui faisant découvrir les dernières créations musicales et théâtrales, Sainte-Beuve prit la plume :

¹⁷⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Adèle Hugo, s.d., CFL, t. IV, p 1056.

¹⁸⁰ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 26 juin 1835, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 527.

¹⁸¹ Car ils firent, bien sûr, chambre à part, et eurent sans doute peu de tête à tête.

L'impression des heureuses et fraîches journées que j'ai passées ou à Angers ou à Saint-Mélaine ou aux Rangeardières ou ailleurs le long de votre Loire si large et si calmante m'a soutenu et continue de me soutenir. J'ai fait plus de vers dans ces deux derniers mois [...] que cela ne m'était arrivé depuis bien des saisons ; c'est le seul vrai printemps, voyez-vous, que j'ai connu depuis cinq années.¹⁸²

Le critique en profite pour lancer quelque dard à l'encontre de son rival, préfigurant l'article du 1^{er} novembre 1835¹⁸³ qui accéléra la brouille entre les deux hommes :

Madame Hugo est aux Roches chez M. Bertin, avec son mari et ses enfants ; son volume à lui (de vers) s'imprime ; il y en a beaucoup à cette belle Dalila¹⁸⁴, il accommode tout cela comme il peut et à la chinoise, avec l'amour conjugal des feuilles d'automne, qu'il ne veut pas rompre officiellement, mais il y aura éclat, je pense, et curiosité maligne très en jeu lors de cette publication.¹⁸⁵

Il ne reculait pas devant la contradiction, car la liaison avec Adèle demeurait. Peu de temps après le mariage de Pavie, il l'avait revue. Les lettres entre les deux amants ont été détruites, mais des notes ont été prises avant leur disparition. Et elles attestent de la teneur de leur relation à cette date :

Victor est de retour [...] Elle regrette sa chère liberté. Elle espère que son mari repartira en octobre. Elle dit que Victor lui a dit de faire faire son portrait en peignoir blanc « comme j'étais la veille dans tes bras ». Elle part pour un mois pour les Roches, ensuite ils auront eux leurs vacances. Il doit être le plus heureux des hommes parce qu'il est le plus aimé. Elle voudrait l'avoir dans ses bras.¹⁸⁶

L'année suivante, 1836, Adèle est à Fourqueux, avec les enfants. Sainte-Beuve continue sa cour par l'entremise de l'ami Ulric Guttinger, qui habite Saint-Germain. Et puis, en 1837, il la voit de moins en moins, son éloignement d'Hugo lui ôtant nombre de prétextes de rencontre. Il se console en fréquentant les salons en vogue :

Assidu chez madame Récamier, il l'était aussi chez Miss Clarke, chez la marquise de Castries. Il avait d'autres relations féminines ; les chastes flirts commençaient à être sa

¹⁸² Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 26 septembre 1835, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 545.

¹⁸³ Le compte-rendu des *Chants du crépuscule*, parut dans la *Revue des Deux Mondes*, dernière critique de Sainte-Beuve concernant une création de Victor Hugo.

¹⁸⁴ Juliette Drouet.

¹⁸⁵ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 26 septembre 1835, in Bonnerot Jean, *id.*

¹⁸⁶ Hovasse Jean-Marc, *Op. Cit.*, p 653. notes prises par Henry Havard sur les lettres brûlées d'Adèle à Sainte-Beuve, paquet 1835 ; CFL, t. V, p 1149.

spécialité. Il plaisait aux femmes par le brillant de son esprit. Il est en rapport [...] avec la duchesse de Rauzan [...] la comtesse de La Rochejaquelein [...] Enfin, il était reçu chez la comtesse de Broglie, fille de Mme Staël [...] chez la comtesse de Tascher, amie de Montalembert, et chez Mme de Simonis, amie de Marceline Desbordes-Valmore.¹⁸⁷

Au mois de novembre de la même année, il part pour la Suisse, ce qui semble mettre fin à sa liaison avec Adèle Hugo :

Adèle [...] se détache, lentement, au fil des mois, puis rompt au début de 1837 [...] Lassé d'être repoussé par l'une, haï par l'autre [...] poussé enfin par une ultime dispute chez les Hugo, Sainte-Beuve accepte la proposition de Juste Olivier de donner à Lausanne un cours sur Port-Royal.¹⁸⁸

Son séjour en Suisse sera conçu comme un « divertissement thérapeutique ». Il y donne son célèbre cours sur Port-Royal en tant que professeur extraordinaire, invité par l'Académie. Son travail ne l'empêche pas de ressentir une grande amertume qui transparaît dans sa correspondance avec Pavie :

Voilà plus de deux mois que je suis ici ; mon séjour y doit être de sept. C'est donc cinq mois encore, je dirais d'exil, si j'avais plus lieu de regretter quelque chose là-bas et si je ne trouvais tant de bonté dans mes amis d'ici. Enfin je travaille beaucoup et cela comble le tout [...] tristesse à part, je suis content [...] je reviens toujours à cette idée qui m'étonne, où je m'abîme, à laquelle je ne conçois rien. O cœur humain, même le meilleur et le plus tendre, que vous êtes ingrat !¹⁸⁹

Le *Livre d'amour*, le 11 novembre 1843, constituera le récit versifié des amours déçus du critique.

Les flirts mondains de Sainte-Beuve furent célèbres. Madame de Jussieu, madame d'Aguesseau, la comtesse de Boigne, le fréquentaient avec plaisir. Parmi ces relations qui demeurèrent chastes, celle avec Marie d'Agoult dura jusqu'en 1846 et lui valut ce commentaire assassin de Musset : « [...] c'est le consolateur des passions éteintes ». Plus tard, il fut reçu chez madame d'Arbouville.

¹⁸⁷ Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 141.

¹⁸⁸ Glinoyer Anthony, *Victor Hugo, Charles-Augustin Sainte-Beuve, correspondance*, Paris, Champion, 2004, p 31.

¹⁸⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 24 décembre 1837, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. II, Stock, Paris, 1936, p 313.

Victor Pavie tenta de réconcilier Sainte-Beuve et Hugo, après la mort de Léopoldine, en 1843, soit cinq années après la rupture des deux hommes. Sainte-Beuve répondit à Pavie : « Non, je ne suis point rentré par cette large blessure comme vous le dites si éloquemment. ¹⁹⁰ » Et il lui expliqua les trois tentatives faites de son côté pour renouer, avec pour toute réponse des « injures non méritées ». Il ajoutait : « Je vous ai donné ces détails personnels parce que c'est presque une excuse que je dois et une apologie pour qui sait le lien étroit et la tendresse passée. »

Témoin des bonheurs conjugaux de Pavie, Sainte-Beuve resta ensuite tout à fait discret sur le sujet, en ce qui le concerne. Et les frères Pavie n'ébruèrent pas non plus certains événements dont ils eurent connaissance. Ainsi, en 1854, Théodore assista à une scène qui lui prouva que Sainte-Beuve ne maîtrisait décidément pas sa vie affective. Après la mort de sa mère, le critique eut une gouvernante nommée Marguerite Dewaquez, avec qui il entretint un flirt singulier. Celle-ci se rendit si indispensable au confort du critique qu'il envisagea même le mariage. La belle avait fait marquer à son chiffre l'argenterie et dirigeait les affaires quotidiennes au point que Sainte-Beuve devait quémander son argent de poche ! Augustin avait même rédigé un testament en sa faveur. A la mort de Marguerite, peu de temps après, un parent de la défunte vint demander de l'argent ainsi que l'argenterie ; ce à quoi accéda Sainte-Beuve, craignant plus que tout que l'affaire s'ébruât. Cela le ruina.

Quoi qu'il en soit, sa tristesse affective se perdant dans celle métaphysique, Victor demeura l'un des rares êtres vers qui il se tournait pour parler religion.

Victor, confident-confesseur des états d'âme beuviens

Théodore Pavie notait à propos de ces confidences, dans l'ouvrage consacré à son frère :

Ces idées qui le tourmentent, c'est à Victor qu'il [Sainte-Beuve] les confie, comme au seul homme à qui il puisse montrer toute son âme sans crainte [...] C'est à ce cœur pur, candide, qu'il sait épris de la charité chrétienne, que s'adressent ses réflexions [...] Telle est l'action qu'exerça Victor sur ses amis. ¹⁹¹

¹⁹⁰ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 14 septembre 1843, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t.V, Stock, Paris, 1943, p 276.

¹⁹¹ Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 90.

Cela débuta d'ailleurs dès leur première rencontre chez Hugo en juillet 1827. Pavie notait déjà :

Je saisis avec avidité l'occasion de lui déclarer avec franchise combien la doctrine du *Globe*, sauf le talent admirable de sa rédaction, me paraissait amère et désolante. Il la trouvait au contraire, large et consolante, tout en convenant qu'elle admettait toutes les croyances possibles, et jusqu'à l'athéisme dans son sein. Quant à lui, ajoutait-il, ses idées philosophiques ne s'élevaient même pas jusque là. Il se contentait tout bonnement d'un matérialisme tranquille, sans s'inquiéter d'un avenir qui lui paraissait très douteux.¹⁹²

Chez Sainte-Beuve, s'affrontent une profonde quête de foi (vœu de chasteté, confiance en l'avenir, conviction de son propre salut), et les nombreux troubles et désirs terrestres qui l'habitent (envie, culpabilité, désespoir). Jeune, il croit successivement à la révolution romantique, au courant saint-simonien, à la croisade de Lamennais ; avec l'âge, il se réfugie dans l'étude, puis dans les mondanités.

Les Consolations, qui paraissent en 1830, semblent marquer « le point culminant de [...] la phase mystique de la vie de Sainte-Beuve » comme le rappelle André Pavie. Ce dernier cite à cet effet des extraits de la préface dans laquelle le critique déclare que seule la religion catholique peut offrir des « remèdes appropriés à toutes les misères de l'âme, des formes divines et permanentes imposées au repentir, à la prière et au pardon, de doux et fréquents appels à la vigilance, des trésors toujours abondants de charité et de grâce », ainsi qu'une lettre d'Augustin à l'abbé Eustache Barbe : « Après bien des excès de philosophie et de doute, j'en suis arrivé, j'espère, à croire qu'il n'y a de vrai repos ici-bas qu'en la religion, et la religion catholique orthodoxe, pratiquée avec intelligence et soumission. ».¹⁹³

On comprend que Victor Pavie, sans aucun doute transporté par la ferveur et le souffle de ces propos, n'ait jamais cru, par la suite, à l'abandon de la foi de son ami, et ait tout tenté pour le ramener à ses premières dispositions.

Pavie rapportait pourtant à son père :

J'ai enfin mis dimanche la main sur Sainte-Beuve, et nous avons dîné ensemble. Il est d'une tristesse navrante, il m'a conté des choses qui m'ont fait bien de la peine. Il flotte entre le saint-simonisme et le catholicisme, et finira par endosser l'une ou l'autre de ces deux

¹⁹² Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie, du 8 juillet 1827, citée in André Pavie, « Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs », article paru le 27 février 1902 dans le *Journal des Débats*.

¹⁹³ Pavie André, *Médailles romantiques*, Paris, Émile-Paul, 1909, p 140.

soutanes. Malheureusement, il n'y a guère d'équilibre pour lui au milieu de ces deux chances.¹⁹⁴

La correspondance de Sainte-Beuve avec Eustache Barbe, Victor Pavie et d'autres, témoigne donc de sa volonté de ne pas abandonner la foi autant que de ses difficultés à la conserver. Ainsi, vers 1831, il confie à Victor : « Leroux est de retour ; il est *cardinal Saint-simonien*. Je dispute contre lui et je l'ébranle quelquefois [...] nul groupe d'hommes actuellement n'a plus de morale, seulement ils manquent tout à fait de divinité !¹⁹⁵ » Et quand, deux ans plus tard, Pavie est confronté à la mort de sa grand-mère, celle qui l'a élevée, Sainte-Beuve l'encourage « religieusement » :

Ce sont là de ces malheurs par lesquels il faut que toute âme passe, comme on a passé par le baptême, comme les mères passent par l'enfantement [...] Il faut se le dire chrétiennement pour nous faire hommes, pour que notre âme soit trempée et éprouvée [...] Il faut se dire cela, mon cher Pavie, et ensuite [...] abandonner votre cœur en Dieu [...] ce sont les flots amassés de vos pleurs qui débordent par un dégorgement ménagé de longue main par les voies de Dieu et qui ensemencent, engraisent saintement votre avenir. Recevez [...] la certitude de la part intime et véritablement chrétienne que j'ose prendre, indigne que je suis, d'un aussi vénérable deuil [...]¹⁹⁶

A peine un mois plus tard, à propos d'un article qu'il avait écrit sur Casanova, et qui lui valut des critiques de la part de Léon Le Prévost, Sainte-Beuve avouait à son ami angevin : « Je n'ai pas tant de scrupules : ce qui prouve combien je suis loin d'avoir la foi, une foi ! Non, je crains d'en être incapable, j'en approche, je la sens, je la respire, j'en ai l'atmosphère mais non le rocher ; aussi le vent qui passe balaie trop tout cela.¹⁹⁷ »

Tout se passe comme si le critique oscillait sans arrêt entre l'adhésion et le rejet de toute foi, comme si la croyance était un bienfait pour les autres mais inaccessible pour lui-même. Pour autant, Victor ne désespère pas de voir son ami rentrer dans le droit chemin. Au moment de lui annoncer ses noces, et parce qu'il revient de deux jours de retraite à l'abbaye de Solesmes dans la Sarthe, il stimule ce qui reste de foi chez son ami parisien :

Vous avez une racine (que votre bon ange arrose !) dans tout, qui vit en communion intime et aimante avec Dieu. Vous êtes la première âme errante que rencontre la prière du fidèle,

¹⁹⁴ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 17 septembre 1830, in Pavie André, *Ibid.*, p 143.

¹⁹⁵ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 18 septembre 1831 ?, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. I, Stock, Paris, 1935, p 263.

¹⁹⁶ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 10 juin 1833, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 365.

¹⁹⁷ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 13 juillet 1833, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 370.

en sortant de son foyer d'asile pour s'aventurer par les chemins – Ils me demandent ces gens d'où vous en êtes et la fin de vous, je réponds que rien n'est résolu encore mais que la suspension est des meilleures, qu'il y a mille à parier pour Dieu contre le diable, que votre rayon n'est ni dévié, ni tordu, seulement qu'il ne darde pointe pas, qu'il ne lui manque pour porter juste que de porter.¹⁹⁸

Quelle élégante façon de souligner l'écart entre les théories, si belles soient-elles, et les exigences de la pratique ! A cette date, toutefois, Sainte-Beuve balance encore. Le 1^{er} février de la même année, il en fait état, reprenant l'image du rocher, à son ami Barbe : « [...] mes sentiments vont toujours avoisinant le rocher de la foi, s'y brisant souvent comme des vagues, plutôt qu'y prenant pied comme un naufragé qui aborde enfin. Je ne m'écarte pourtant guère de cette vue.¹⁹⁹ »

D'ailleurs, lorsque *Volupté* est publié, les accents religieux résonnent toujours aussi fort. On y trouve « avec une précision que donne seule l'expérience, les effets du repentir, la douceur calmante du recueillement religieux, et la puissance de la foi sur une âme agitée par le doute et les remords.²⁰⁰ »

Dans le même temps, Sainte-Beuve qui avait cru aux doctrines de Lamennais, se brouillait avec lui, l'accusant de « tomber tout d'un bond du catholicisme à l'extrême démagogie ». Une nouvelle désillusion qui, ajoutée à ses déboires amoureux, ne pouvait que renforcer son scepticisme et son amertume.

Ses lettres à Victor Pavie laissent entrevoir tout à la fois sa quête et ses sentiments d'impuissance. Concernant ce besoin de confession, Dalbine avance l'idée de mimétisme :

En écrivant à Victor et à l'abbé Barbe il s'adressait à des croyants et c'est sans doute en s'inspirant de son propre exemple qu'il disait dans son article sur Benjamin Constant : « Tout homme d'esprit, d'esprit rompu et mobile, quand il prend la plume pour correspondre, est un peu comme Alcibiade, et revêt plus ou moins les nuances de la personne à qui il s'adresse. »²⁰¹

¹⁹⁸ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 8 janvier 1835, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 3.

¹⁹⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Eustache Barbe du 1^{er} février 1835, in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 109.

²⁰⁰ Pavie André, *Op. Cit.*, p 150.

²⁰¹ Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 110.

Pavie poursuit ses encouragements de son style inimitable: « Plus l'œil du dedans est clair et moins celui du dehors se laisse chatouiller par les différences sensuelles dont l'unité du monde se revêt aux regards communs.²⁰²»

A quoi Sainte-Beuve répond parfois de façon abrupte :

Pour moi, cher Pavie, j'en viens à prendre la vie point à point, comme une tâche dont l'ensemble effraie. Je vais donc machinalement. *Port-Royal* est en ce moment le point capital : j'y vais, je m'y veux borner [...] Après cela ? J'ignore, et l'horizon n'est pas. Voilà les seules sécheresses que j'ai à répondre à vos bonnes effusions.²⁰³

Port-Royal répondait fort opportunément au besoin d'austérité latent de Sainte-Beuve. Le critique prit cependant soin de rassurer l'ami angevin sur ses intentions :

Vous aurez lu dans la *Revue* mon discours d'ouverture, ne soyez pas trop étonné, ni choqué de mes prenez-y garde avec les protestants ; j'ai tant à me louer de ceux-ci, de leur bienveillance et de leur intérêt sérieux que c'est bien la moindre des choses que j'aie évité et que j'évite tout ce qui pourrait les heurter et au nom de quoi les heurterais-je ? Je ne voudrais pas, il est vrai, heurter nos catholiques [...] et je tâche [...] d'être véridique en toute modération.²⁰⁴

A son retour, Sainte-Beuve paraît toujours aussi divisé :

Vous me dites, cher Pavie, de bien bonnes choses et des espérances trop belles sur l'effet moral que vous attendez de ce cours sur moi. Hélas ! Il est trop certain que s'il ne me fait pas de bien, il me fera grand mal. On ne touche pas impunément aux autels [...] Aussi je vous parle peu de ce cœur toujours flottant, toujours repris, et qui ne se sent plus heureux aujourd'hui que d'un plus libre rayon de printemps.²⁰⁵

Victor et son entourage s'étaient inquiétés de l'influence qu'avaient eu sur l'esprit « flottant » du critique ses relations « calvinistes ». De plus, après son voyage à Rome de 1839, Sainte-Beuve ravivait les craintes de son ami d'Angers, de son côté, fervent soutien de l'Église.

Le lendemain de son arrivée il alla écouter Vinet sur Bourdaloue et La Bruyère et [...] fit cette comparaison : « Quelle impression profonde, intime, toute chrétienne, d'un

²⁰² Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 29 juillet 1837, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. II, Stock, Paris, 1936, p 507.

²⁰³ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 20 septembre 1837, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 264.

²⁰⁴ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 24 décembre 1837, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 313.

²⁰⁵ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 26 mai 1838, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 369.

christianisme tout réel et spirituel ! Quel contraste au sortir des pompes du Vatican, à moins de huit jours de distance... »²⁰⁶

Et dans une lettre du 5 juillet 1839, il retenait surtout de son voyage dans la cité des papes, l'architecture :

Victor croit sentir qu'il est gêné dans la capitale du monde catholique comme l'est dans une église un libre-penseur. Son silence sur l'esprit qui souffle sur la Rome des Papes, qu'il n'a pas pu manquer de percevoir et son retour vers la Suisse calviniste ne laissent pas d'inquiéter l'ardent Victor qui l'interrogea sur ces deux points.²⁰⁷

Sainte-Beuve fit une réponse qui ne dut convenir qu'à moitié à Victor, même s'il prenait également ses distances avec les protestants :

Pour Rome, je n'en ai aimé que le Vatican, c'est-à-dire les marbres et le Raphaël, le Colisée [...] Surtout rien de la Rome pontificale. [...] Mon instinct seulement s'en est détourné pour le moment, comme s'il sentait que cela ne m'irait pas. Lausanne m'a charmé comme charme le petit Liré et le coin du feu [...] Du calvinisme, j'en suis très peu fou[...] J'ai dans ce voyage surtout vécu de la vie de poète, de rêveur, bu du soleil et recouvré quelque jeunesse qui ne m'est pas encore passée.²⁰⁸

Le fait est que Sainte-Beuve avait noué une solide amitié avec la famille de Juste Olivier, lors de son séjour suisse, et qu'il eut des sentiments prononcés pour Amélie, l'une des deux sœurs à qui il dédia plusieurs « fleurettes de poésie ». Théodore Pavie raconte que Victor, qui n'aurait pas vu d'un très bon œil une telle union, en parla avec Sainte-Beuve sans qu'il n'y ait de trace dans leur correspondance. Sainte-Beuve ne donna pas suite à cette idée.

A partir de ce moment-là, l'élan religieux du critique ne cessera de décliner. Ce qui ne l'empêche pas d'y puiser des mots de consolation, lors des deuils qu'endura Pavie. Ainsi, à la mort de Louis Pavie, il écrit à Victor et à Théodore : « Pleurez donc, mais pleurez sans amertume, et que les saintes joies et les espérances que la religion donne aux croyants se mêlent, pour les tempérer à vos bonnes douleurs. »²⁰⁹

²⁰⁶ Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 183.

²⁰⁷ *Ibid.*, p 185.

²⁰⁸ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 4 septembre 1839, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. III, Stock, Paris, 1938, p 138.

²⁰⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie de novembre 1859, in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 304.

Autre exemple de l'ambivalence du critique : au moment où il se détourne de la pratique de la foi, pour lui-même, il demande à Victor Pavie d'être son émissaire auprès du prier de Solesmes, afin de récolter les documents nécessaires à la préparation de ses cours à l'École Normale consacrés aux « Mystères », de novembre 1859 à mars 1860. Comme le dit Dalbine, Sainte-Beuve est « fondateur d'un genre : l'histoire de la littérature religieuse ». Aussi, ces cours sont-ils le prolongement de *Port-Royal*. Wolf Lepennies souligne, quant à lui, la fascination de Sainte-Beuve pour les rituels de l'Église, et le fait que nombreux furent les visiteurs du critique qui le comparèrent à un « curé de campagne »²¹⁰.

Sainte-Beuve prit parti pour Ernest Renan, en 1862, au moment où celui-ci était attaqué de toutes parts pour sa nomination au Collège de France et sa publication de *La Vie de Jésus*. Cela lui valut les foudres du clergé, et les félicitations de Flaubert. On ne connaît pas la réaction de Pavie. Mais les échanges épistolaires continuèrent. La réputation anticléricale de Sainte-Beuve devint notoire. N'alla-t-il pas jusqu'à inviter à dîner le Vendredi Saint, Taine, Renan, Flaubert, le Prince Napoléon et se justifier face aux articles furieux par un « quelle malheureuse histoire pour un jambon ! » ? Cette fois, les Pavie, navrés, réagirent. Théodore, surtout, qui écrivit :

Peu à peu, pour s'étourdir, il arriva à ce degré d'impiété auquel il mit le comble par ses scandaleux dîners du Vendredi Saint servis tout en gras, avec ostentation. Et lui qui, lorsque Victor venait à Paris et qu'il ne pouvait le recevoir qu'un jour d'abstinence, ne manquait jamais de lui offrir des aliments maigres ! Ces convenances qu'il respectait à huis clos, vis-à-vis de son ami catholique, pourquoi les bravait-il à la face du monde entier ?²¹¹

Lorsque Sainte-Beuve avait accédé au Sénat, Victor Pavie lui avait adressé une lettre où les félicitations se mêlaient aux souvenirs communs, mais à la fin, il lui faisait cette remarque, qui prouvait qu'il n'avait cessé de croire à sa « rédemption » : « Questions de vous ou de nous, bien petites n'est-ce pas, auprès des grandes questions familières à votre pensée, et dont la solution vous attend. »²¹²

Ce qui n'empêcha pas Sainte-Beuve de mourir sans recevoir les derniers sacrements, ni d'être enterré civilement.

²¹⁰ Lepennies Wolf, *Sainte-Beuve, au seuil de la modernité*, Paris, Gallimard, 2002.

²¹¹ in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 332.

²¹² Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 1^{er} mai 1865, in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 324.

Sainte-Beuve fut donc un être qui douta, et d'abord de lui-même. Les passages sont nombreux où il confiait à Victor son mal de vivre :

Il y a un an je revenais de chez vous, j'étais plein du bonheur que j'avais vu et de celui que j'y avais pris moi-même. Cette année pour moi est moins belle ; je suis triste et sans plus de source intérieure, sans jeunesse vive en un mot. Cela est passé et ne reviendra plus.²¹³

Il était conscient de la pente dangereuse qu'empruntait son esprit :

Rien ici que le tous les jours, de plus en plus ternes et pâlisants. Le monde d'alentour s'agite, intrigue, remue et jette toutes ses boues en politique, en cupidité de toutes sortes. J'y assiste et ma ride s'en augmente. La jeunesse enfuie n'est plus là pour offrir son beau fantôme consolateur et dire au reste : Tu n'es pas ! Il faut donc bien reconnaître ce qui est, dût-on lui cracher au visage de dégoût et de mépris ; mais à la longue cela devient une vilaine grimace. J'en suis là [...] ²¹⁴

Au fil des échanges épistolaires, la lassitude du critique apparaît encore plus grande. Il souffre de sa solitude et de son caractère pessimiste : « [...] je travaille pour m'étourdir. Mes pires moments sont ceux où le cerveau est vacant, où la pensée, n'ayant plus où se prendre, se tourne sur elle-même et se met à se dévorer [...] quels débris que nos souvenirs ! ²¹⁵»

S'installant dans la nostalgie d'un passé idéalisé où sa jeunesse rimait avec passion et où tous les possibles n'avaient pas encore eu d'aussi cinglants démentis, Sainte-Beuve peine à goûter le présent et plus encore à s'imaginer un avenir heureux. C'est toujours à Pavie qu'il évoque sa faillite : « [...] la vie, en avançant, sans la famille, sans l'illusion de la jeunesse et la folie que se font plusieurs, vue comme elle est et sèchement, devient bien triste et je le sens en plein. ²¹⁶»

Ce qui désole Augustin, c'est l'écart grandissant que produisent leurs destins, et qui souligne cruellement la disparition de leurs juvéniles enthousiasmes. La constance de vues, la pureté et la fidélité de Victor Pavie sont bien les seules choses qui échappent au naufrage :

²¹³ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 1^{er} septembre 1836, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. II, Stock, Paris, 1936, p 88.

²¹⁴ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 26 février 1839, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. III, Stock, Paris, 1938, p 66.

²¹⁵ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 19 août 1845, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 155. [notée du 19 septembre in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. VI, Stock, Paris, 1949, p 221.]

²¹⁶ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 13 mai 1848, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 163.

Le passé m'est cher, mais il ne l'est pas avec douceur. Je suis plutôt tenté de l'ensevelir avec un deuil moral et obstiné, et comme dans un abîme intérieur, sans que jamais il en puisse sortir. Croyez cela, cher Pavie, croyez tout, excepté à l'indifférence de la part de quelqu'un qui apprécie tant et vos talents et votre affection, et ces trésors en vous de délicatesse morale que d'autres, hélas ! ont dissipés.²¹⁷

A l'occasion de l'édition définitive de ses poésies en 1862, Sainte-Beuve, dans une note qu'il rédigea en son honneur, fit d'ailleurs de Pavie le symbole de cette époque révolue :

Victor Pavie, d'Angers, un de nos plus jeunes amis du cénacle, resté le plus fidèle, en vieillissant, avec nos amitiés, à toutes les admirations, à tous les cultes de notre jeunesse ; quand tous ont changé, le même, conservé, perfectionné, exalté et enthousiaste, toujours la flamme au front, un cœur d'or. A le voir d'ici, à travers notre tourbillon et du milieu de notre dispersion profonde, je le compare à un chapelain pieux qui veille et qui attend ; je l'appelle le gardien de la chapelle ardente de nos souvenirs.²¹⁸

La mélancolie du critique teinte désormais tous ses envois. « Je vous envie, ou plutôt je vous admire. Ma vie est de plus en plus à vau-l'eau. » écrit-il à Victor Pavie le 2 septembre 1861.

Les lettres se firent plus rares, des deux côtés. Victor fit plusieurs voyages à Paris dans les années 1850, et à partir de 1862, y séjourna souvent pour suivre les études de son fils Eusèbe²¹⁹. A chaque fois, ils dînaient avec le critique, qui en l'absence du père, s'occupe du jeune homme. De plus, Sainte-Beuve, sénateur depuis 1865, était devenu très occupé.

Au fil du temps, Victor Pavie dut constater son échec. Théodore Pavie écrit :

Les visites de Victor à Sainte-Beuve étaient tristes. Celui-ci ne se reportait plus aux souvenirs du Cénacle, celui-là souffrait de voir que son ami trompait toutes ses espérances et qu'à lui seul s'adressaient les égards apparents qu'il témoignait à la religion.²²⁰

Au reste, la résolution du critique était bien de mourir en athée. Théodore conclut:

Ce fut pour Victor un profond chagrin de constater l'inutilité de ses efforts pour ramener à des sentiments meilleurs un homme d'une si haute intelligence, qui comprenait à merveille

²¹⁷ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 4 janvier 1848, *Ibid.*, p 164.

²¹⁸ in Pavie André, *Op. Cit.*, p 166.

²¹⁹ Bachelier ès lettres le 27 février 1865, docteur le 8 mai 1866.

²²⁰ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 281.

les grandeurs, les beautés du christianisme et qui se laissa entraîner à préférer aux promesses de la religion les jouissances de cette vie éphémère !²²¹

Échanges et collaborations littéraires

Au-delà des sentiments amicaux et des confidences voilées, les relations des deux hommes furent cimentées par leur amour commun de la littérature. Mêmes émois artistiques en leur jeunesse, même soif d'érudition, même respect du style ; ceci inspira une tonalité constante à leurs écrits. Sainte-Beuve alimentait le Feuilleton des *Affiches d'Angers* d'informations sur les auteurs connus du temps, leurs œuvres, mais aussi leurs vies, tout cela agrémenté de ses commentaires. Pavie recommandait souvent une de ces connaissances à Sainte-Beuve, ou sollicitait de sa plume un article pour un de ses amis artiste ou écrivain. Il s'inquiéta en cela, parfois, d'avoir froissé le critique parisien.

Le projet qui les occupa durant les années 1839-1841 fut la publication d'une édition d'œuvres choisies du poète angevin Joachim Du Bellay. L'idée vint de Pavie qui, dans une lettre, quelques années auparavant, avait abordé le premier ce sujet qui lui tenait à cœur :

Faites-moi le plaisir, quand vous m'écrirez, de répondre à plusieurs choses : d'abord, s'il y a une édition complète de Joachim Dubellay [sic] et si on peut se la procurer à Paris. J'aurais une grande frénésie d'imprimer une édition de ce compatriote [...]²²²

Peu de temps après, Victor, en passe de reprendre l'imprimerie familiale, écrivait à nouveau : « Merci pour Du Bellay. J'ai trouvé à la maison une édition complète : il y a de l'essence pour un joli volume. Je ne me mettrai point à l'œuvre du reste, sans vous avoir consulté.²²³ » Les remerciements à l'ami parisien témoignent d'une probable réponse de Sainte-Beuve, non retrouvée. Celui-ci prend en tous cas à nouveau la plume le 20 janvier, enthousiaste. L'affinité intellectuelle était réelle entre le poète de la Renaissance et le critique. Ne lui avait-il pas déjà réservé une place à part dans son *Tableau de la littérature française au XVIe siècle* ?

La tentative faite, en son temps, par la Pléiade pour rajeunir la littérature nationale, aussi bien dans sa forme que dans ses sources d'inspiration, n'était point sans analogie avec l'effort de l'école romantique. Il y avait plus d'une ressemblance entre la guerre entreprise

²²¹ *Id.*

²²² Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 10 décembre 1834, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. I, Stock, Paris, 1935, p 500 n 2.

²²³ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 8 janvier 1835, *Ibid.* p 500 n 3.

contre les « rhétoriciens » au XVI^e siècle, et la campagne soutenue au XIX^e contre les classiques.²²⁴

De plus, Sainte-Beuve, poète à ses heures, gardait une prédilection pour le sonnet. Il ne pouvait que considérer Du Bellay comme le père spirituel du genre qu'il affectionnait tant. Aussi se proposa-t-il immédiatement pour participer au projet, y mettant toutefois les formes :

Je serais heureux de votre Du Bellay qui préfère toujours son Loir au Tibre et à l'air marin la douceur angevine. Si j'étais de quelque loisir, je vous demanderais de faire la notice, mais vous, cher ami, vous y réussirez mieux que personne.²²⁵

Quant à Victor, admirateur de Nodier, il ne pouvait ignorer que ce dernier était, lui aussi, un grand amateur de Du Bellay, et qui :

possédait l'édition des *Œuvres françaises de Joachim Du Bellay* publiée chez Frédéric Morel en 1574, en maroquin rouge, dans une reliure du temps [...] Il possédait encore l'édition parue à Lyon chez Antoine de Harsy, 1575, en maroquin rouge de Thouvenin, et une autre plus complète de Rouen chez Raphaël du Petit-Val, 1597, en maroquin bleu.²²⁶

Autant dire, un véritable connaisseur. Nodier ajouta d'ailleurs plus tard à sa collection l'édition de Victor Pavie.

Sont-ce les fameux vers du poète de Liré²²⁷ que Sainte-Beuve place au début de la lettre du 5 juillet 1839 qu'il adresse à Victor, à son retour de Rome, qui ravivent le dessein de l'éditeur angevin ? Ou l'annonce faite à Pavie par son ami parisien de la réédition du *Discours sur la langue* de Du Bellay, à Paris, chez Techener en cette fin d'été 1839 ? Peut-être, tout simplement, l'engagement « officiel » de Sainte-Beuve qui déclare :

Oh ! tâchez de faire vôtre ou plutôt nôtre Du Bellay et d'arracher ces documents à ce vieux grimaud. J'en ai parlé à votre père, parlez-lui en à son retour, il saura découvrir le moyen d'arriver à ce savant avare. Je serai à vos ordres pour préface et tout. Du Bellay, après Rome vue, a plus de sens et de charme pour moi.²²⁸

²²⁴ Pavie André, *Op. Cit.*, p 176.

²²⁵ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 20 janvier 1835, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 498.

²²⁶ Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 256.

²²⁷ Sainte-Beuve cite le premier : *Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage...* et le dernier : *Et mon petit Liré que le mont Palatin.*

²²⁸ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 3 septembre 1839, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. III, Stock, Paris, 1938, p 138.

Le vieux grimaud en question s'appelle Toussaint Grille. Victor Pavie en dressa un jour le portrait suivant : « [il] n'avait qu'un défaut, c'était un resserrement singulier à l'endroit des communications historiques. On parlait de ses manuscrits et textes comme de choses merveilleuses, entrevues par la serrure d'une porte dont nul que lui n'avait la clé. ²²⁹ »

Le 25 septembre 1839, Victor Pavie relance concrètement Sainte-Beuve et pose les bases de la future œuvre commune :

D'abord mon cher Sainte-Beuve [...] parlons de Joachim [...] c'est une occasion dont je regrettais l'échappée pour ma vie, que celle de cette alliance proposée par vous [...] et elle nous échapperait [...] si nous tardons encore, soit que la chose sans vous se fasse, ou bien [...] que quelque éditeur vous convie à la consécration d'une chère et sympathique renommée [...]

Maintenant, les documents ?... A vrai dire, mon ami je crois sans vous flatter que vous pourriez là-dessus en apprendre à quiconque serre précieusement sous clé des textes récoltés au champs de la moisson commune²³⁰ [...] Seulement je présumerais que l'habitude de fouiller dans les replis les plus poudreux de notre bibliothèque ait pu amener Monsieur Grille à une notion complète de toutes les allusions concernant Du Bellay. C'est ce que je m'en vais savoir et que je vous transmettrai en même temps que plusieurs notes d'un monsieur²³¹, fort instruit, bercé depuis l'enfance dans tous les renseignements relatifs aux illustrations du pays. Il est déjà à l'œuvre et ne tardera pas à me communiquer le résultat de ses recherches. ²³²

Dans la même lettre Pavie aborde plusieurs points concrets, ce qui constituera la grande partie de leurs échanges à venir :

Imprimerai-je à mon compte, avec l'intermédiaire d'un libraire à Paris, libraire dépositaire, ou bien au compte d'un éditeur que vous m'indiqueriez ? que me conseillez-vous ? Dans le premier cas, je songerais à un fort loyal homme²³³ [...] Je pencherais de ce côté. J'imprimerais à mes risques ; je lui passerais les exemplaires à tant... ? Une fois ces frais couverts je partagerais ensuite les bénéfices avec vous, s'il y en a. Si pourtant vous trouviez d'une chance plus favorable de traiter avec un éditeur directement, vous réservant seulement le choix des presses, faites ; en ce cas Techener, l'éditeur de l'*Illustration de la langue française*, semblerait se rencontrer sur le chemin.

²²⁹ Pavie Victor, « Un antiquaire de moins », *Œuvres choisies*, t. II, p 264.

²³⁰ Le fameux Toussaint Grille (1766-1850), bibliothécaire, chargé de la chaire des Belles Lettres à l'École Centrale d'Angers, directeur de la Bibliothèque municipale d'Angers.

²³¹ André Blordier-Langlois (1771-1848), collaborateur des *Affiches d'Angers*, puis bibliothécaire en second à la Bibliothèque municipale d'Angers, à partir de 1837.

²³² Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 25 septembre 1839, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 68 n 8.

²³³ Benjamin Duprat, éditeur du *Choix de contes et nouvelles traduits du chinois* de Théodore Pavie, paru le 5 octobre 1839.

J'ai une bonne édition du poète [...] (1569) et complète, je suppose. La reproduirons-nous toute, en ce qui touche les vers du moins ? Ce serait trop à mon avis ; vous me donnerez le vôtre. Quel format ? in-8, comme plus conforme au genre ; format qui m'arrangerait d'ailleurs, ayant acquis un caractère nouveau dont le volume serait l'étréne. Voilà, comme vous voyez, un déluge de questions, d'où il doit résulter une inondation de réponses.²³⁴

Et Pavie de terminer, après ces considérations matérielles, par un cri du cœur : « [...] je m'ennuie, je m'attriste, au secours Joachim ! »

Un mois plus tard, Sainte-Beuve, « dans un vrai torrent d'occupations », comme il s'en excuse, mais qui a néanmoins pris le temps de consulter la documentation de Blordier-Langlois, jointe à la lettre de Victor, répond :

Oui, nous ferons le *Du Bellay* [...] Il ne faut pas, selon moi, tout imprimer : je suis de l'avis de M. Pavie²³⁵ sur le format in-8°, comme mon *Ronsard*, dans le temps. Ce sera un pendant. Il faudra faire un bon choix. *L'Illustration*, un bon choix, et mon introduction feront un honnête volume in-8°. ²³⁶

Outre un certain manque de modestie de la part du critique, ces remarques montrent assez que Sainte-Beuve voulait faire de cette publication une sorte d'écho à son œuvre. Il laisse à Pavie les tâches bassement matérielles :

Quant au reste, cher ami, au choix d'un intermédiaire pour éditeur, je n'ai aucun avis là-dessus. Faites ce qui vous convient. Imprimez et publiez là-bas, déposez ici chez Techener. Ne comptez sur aucun profit ; espérons que vous ne perdrez pas. Voilà toute la perspective comme je la vois à votre publication patriotique. Je serais trop heureux d'en être pour vouloir rien autre chose. ²³⁷

Il ajoute qu'il ne se mettra réellement au travail qu'une fois la documentation de Grille obtenue. Ce fut un long chemin semé d'embûches ! En effet, ce dernier possédait la particularité d'être particulièrement avare de ses conseils, encore plus de ses manuscrits et livres anciens. Sainte-Beuve avait pourtant encouragé Pavie dans cette rude tâche de collecte : « Tâchez à tout prix (même en le cajolant) d'obtenir de M. Grille ses paperasses ; qu'il soit tranquille, nous le citerons avec honneur. ²³⁸ » Les deux amis s'étaient également

²³⁴ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 25 septembre 1839, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 68 n 8.

²³⁵ S'agit-il de Louis Pavie, le père, avec qui Sainte-Beuve en aurait parlé, ou d'un trait d'humour envers Victor ?

²³⁶ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 17 octobre 1839, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 162.

²³⁷ *Id.*

²³⁸ *Id.*

tournés vers le neveu de Toussaint Grille²³⁹, pour qu'il presse l'oncle de collaborer. Mais la capacité – l'art même ! - du vieil érudit à résister était grande. Pavie s'en plaignait :

N'en déplaise à la mémoire de notre immortel compatriote, il y aurait quelque chose de plus pressé à écrire qu'un livre sur Joachim du Bellay, c'est un livre sur monsieur Toussaint Grille [...] Bah ! ceci dépasse tout ! Chaque expérience de cet homme ouvre un abîme de plus sous les profondeurs de la spécificité individuelle.²⁴⁰

L'opiniâtreté de l'éditeur angevin se vit finalement quelque peu récompensée. Fort progressivement au demeurant :

Je sais qu'il songe à nous ; un jour poussé à bout par moi, acculé sur tous points, et pour regagner il s'est sacrifié à tirer de ses cartons une feuille où j'ai cru lire quelques lignes ayant trait aux recherches demandées et promises, mais cela est tout provisoire [...] Enfin il s'y est mis me racontait son neveu, d'une façon tellement assidue, que maintenant il rédige [...] ²⁴¹

Pavie gardait la foi tout en s'inquiétant du contretemps : « De toutes façons mon vœu est que la chose se fasse. Je m'en suis trop réjoui pour pouvoir y renoncer sans douleur, et je frissonne toujours que le dégoût vous prenne par suite de ces délais éternisés ! » Toussaint Grille possède une autre particularité : il est perfectionniste ; maintenant qu'il s'est décidé, il cherche mais tant et tant qu'il n'est pas prêt de communiquer ses trouvailles, faute de synthèse. Ce qui fait dire à Pavie : « Son neveu espère pourtant [...] calmer l'effervescence imprévue de son cerveau, et diriger dans le lit le torrent débordé de ses recherches. ²⁴²»

Victor Pavie décide cependant d'avancer :

Voici ce que je vous propose, remettant à plus tard la rédaction de la notice. Ne pourriez-vous d'avance m'adresser le texte revu, choisi et annoté par vous, je commencerais. Pensez-vous qu'il soit bon, après la publication complète de *L'illustration de la langue française* par Techener d'y revenir partiellement [...] ? Le volume est énorme ; il faudra élaguer, pensez-y. ²⁴³

Sainte-Beuve le conforte et le stimule tout à la fois :

²³⁹ François Grille (1782 - 1853). Il succéda à son oncle, au même poste de directeur de la bibliothèque municipale d'Angers, de 1838 à 1848.

²⁴⁰ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 12 décembre 1839, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 109 n 4.

²⁴¹ *Id.*

²⁴² *Id.*

²⁴³ *Ibid.*, p 198.

Si nous ne faisons pas un jour une nouvelle de notre archiviste, je crois que nous n'en ferons rien du tout. L'accroc ne doit pas nous empêcher d'aller ; mais pour l'édition au point de vue angevin, il y aura bien des lacunes. Il faudrait des notes à propos de ces amis du pays à qui Du Bellay adresse ses sonnets. Enfin, tâchons de nous en tirer avec convenance et soin. Je vais relire mon Du Bellay. Il y a tant de mauvais vers et ennuyeux, que je crois qu'on pourra mettre la prose : c'est ce qu'il a fait de mieux, excepté quelques petites pièces. Soyons très sévères dans le choix des vers, et puisque l'édition ne sera pas complète, qu'elle soit au moins choisie. Relisez vous-même et notez au crayon ce qui vous paraîtra bon et digne [...] Relisez donc, cher ami, et, avec votre tact poétique, démêlez [...] mais, dussions-nous ne mettre que trente sonnets ou petites pièces autour de sa belle prose, soyons sévères et faisons-lui honneur en évitant d'ennuyer ceux qui ne le liront que là. On pourrait analyser dans le courant, par de petites notes ou arguments, ce qu'on ne mettrait pas en entier.²⁴⁴

Prétextant « six semaines de tracasseries sèches et commerciales » Victor ne lui envoie la liste des morceaux choisis que le 12 mai suivant. Il affirme avoir une « ardeur nouvelle » mais s'inquiète de « l'énormité redoutable » du volume. « J'ai pris de chaque corde de la lyre de Du Bellay » explique-t-il. Et il ne dissimule pas les difficultés rencontrées quant aux choix qu'il a dû opérer. Surtout, il fait son deuil des extraits de *l'Illustration* : « c'est long et Beschène l'a déjà publiée ».²⁴⁵

Les courriers suivants de Sainte-Beuve sont pleins de conseils et d'informations nouvelles. Sainte-Beuve, nommé le 8 août 1840 conservateur à la Bibliothèque Mazarine, par Victor Cousin, ministre de l'Instruction publique, a fait des recherches :

J'ai déjà amassé bien des notes pour la notice sur Du Bellay. Je la ferai bientôt et même tout de suite, car je me sens en train. Quant au corps de l'édition, c'est à vous de tout faire et de décider [...] Ainsi vous pourriez commencer votre impression du texte, en choisissant surtout une bonne édition, et en ayant sous les yeux une couple d'éditions, pour collationner au besoin. Du Bellay a fait beaucoup de vers latins et curieux, que j'ai. De plus, j'ai de lui une grande *Vie* manuscrite de Colletet²⁴⁶. Mon dossier va être complet. L'air de la Mazarine m'inspire [...] Faites le moins de notes possible, soyez aussi sobre que possible de tout, excepté de bons vers de Du Bellay [...] Ma notice aura une pagination à part. Ainsi vous

²⁴⁴ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 26 décembre 1839, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 202.

²⁴⁵ Finalement, il revint sur son jugement, et inséra dans l'ouvrage ces extraits.

²⁴⁶ Colletet Guillaume, *Vie des poètes français*, Bibliothèque Nationale (copie), MS français, nouv. acq. 3073, fol. 46 à 57. L'original était consultable à la bibliothèque du Louvre, et a été détruit lors de l'incendie de 1871.

pouvez commencer : Au lecteur, Description de la Corne d'abondance, et toute votre liste.²⁴⁷

Victor reçoit quatre jours plus tard de nouvelles remarques de la part du critique parisien :

Encore moi, je fais ma notice et j'ai assez de drôleries nouvelles. Pour votre choix de Du Bellay, je voudrais pourtant encore que vous eussiez sous les yeux le choix déjà fait, et assez bien, dans le recueil intitulé *Annales poétiques ou Almanach des Muses depuis l'origine de la poésie française* (Paris 1778) au tome IV, p. 41 à 204. Vous trouverez ce recueil assez aisément (il y a en tout une quarantaine de volumes in-12) soit à la Bibliothèque d'Angers, soit chez quelque bibliophile de chez vous.

Je voudrais que vous eussiez aussi sous les yeux le choix fait (par Fontenelle) dans le tome 1 du *Recueil des plus belles pièces des poètes français depuis Villon jusqu'à Benserade* (Paris 1752). Il y a six petits volumes à ce recueil assez connu.

Ces choix déjà faits, quand ils l'ont bien été, aident toujours, et ils empêchent d'omettre quelques jolis vers, qui autrement pourraient échapper. Je vous les indique au surplus par excès de précaution, et au cas où vous pourriez les avoir sous votre main : autrement, en lisant bien votre *Du Bellay*, vous vous en passerez.²⁴⁸

On le voit, la tâche entreprise par les deux hommes nécessite un investissement conséquent, de mise à jour de sources, de lecture approfondie, d'analyse comparée, de contextualisation, de structuration éditoriale, ... Grille, de son côté n'avait toujours pas donné signe de vie, ce qui fit dire à Sainte-Beuve, à la veille de la publication : « Nous n'avons guère besoin du Grille maintenant ; s'il parlait pourtant ou marmottait quelque chose, vous seriez bien bon de m'en avertir. ²⁴⁹ »

Sainte-Beuve forma le vœu de faire paraître une annonce dans la presse spécialisée de l'époque, en avant-première de la sortie de l'ouvrage. Il s'en ouvrit à Pavie dès le 21 septembre : « Je vous demanderai peut-être quand la notice sera faite, de l'insérer dans la *Revue des deux Mondes*, en indiquant et annonçant votre publication. ²⁵⁰ » Le 3 octobre, il réitéra sa proposition :

J'achève mon *Du Bellay* demain ou après-demain. Voici ce que je voudrais : que vous me permisiez de l'essayer dans la *Revue des deux Mondes*, j'indique en commençant que votre choix est sous presse et que c'est à ce propos que mon travail est fait.

²⁴⁷ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 21 septembre 1840, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 358.

²⁴⁸ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 25 septembre 1840, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 363.

²⁴⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 28 octobre 1840, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 379.

²⁵⁰ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 21 septembre 1840, in Bonnerot Jean, *Ibid.* p 358.

Nous gagnerions à cette publication première de nous bien entendre sur notre poète. Vous y verriez mes classifications, mes indications, et en tireriez le parti que vous voudriez pour le choix.²⁵¹

Il peut sembler curieux que le critique utilise la *Revue des deux Mondes* comme moyen de communication avec Pavie plutôt qu'un simple courrier ; l'argument cache difficilement son envie de faire d'une pierre deux coups : collaborer à une édition provinciale et signer un article dans un journal national. Victor est réticent :

J'entrevois mon ami, dans votre impatience d'une réponse, et selon le désir tout naturel à ceux qui écrivent de voir figées au plus tôt sous l'impression en forme définitive et permanente les flottantes et inquiètes mobilités du manuscrit, que l'insertion de votre article est fixée dans votre esprit au premier numéro, 15 octobre. Seriez-vous assez bon, et vous serait-il possible d'obtempérer à un vœu que voici.

Je m'occupe d'un prospectus, au point de vue du pays, et d'un usage restreint à ses propres limites [...] Vous concevez que votre nom n'est pas sans jouer un rôle dans l'appât jeté au public : or, il serait souhaitable dans l'intérêt de l'affaire, et surtout dans mon petit honneur que votre nom fût prononcé pour la première fois par moi-même, qu'il fût pris date ici, quelques jours à l'avance de votre intervention. Voilà tout ; c'est affaire de virginité, et cela me serait singulièrement agréable.

Or, comme tous nos molles²⁵² sont en vendanges en ce moment, d'ici la Toussaint jour de rentrée solennelle, les prospectus joncheraient le seuil des portes désertes ; ce qui me retient de les lancer d'ici là. Pourriez-vous retarder l'insertion de votre article jusqu'au 15 novembre prochain. Si cela nous coûtait trop, je vous demanderais au moins répit pour jusqu'au 1^{er} seulement [...] je m'en remets aux possibilités de la revue combinées avec les vôtres propres et j'attends une réponse de votre part à ce sujet.²⁵³

Pavie, lui, n'a pas terminé ses travaux, et tente de défendre la primeur de la parution, à laquelle il a pourtant droit. Mais Sainte-Beuve, qui s'est engagé n'accéda pas à la requête :

Je m'empresse de vous écrire pour la question d'insertion. En effet, je comptais que l'article passerait le 15 ; il est terminé, à moitié imprimé, et c'est jusqu'à présent, dans la disette d'été, le seul article qu'ait Buloz pour le 15. Je lui en avait promis un pour cette date et, tenant à faire Du Bellay, j'avais poussé et donné le pas à celui-ci. Il m'est impossible, à cette date avancée, d'en substituer un autre pour le 15, et, à moins qu'il ne puisse s'en passer (ce que je lui ai déjà dit hier soir) il lui serait très contrariant de n'avoir rien de moi dans son

²⁵¹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 3 octobre 1840, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 364.

²⁵² Tiré de l'expression *Andegavi molles*, citée par Sainte-Beuve, dans une précédente lettre, pour illustrer la « douceur angevine », expression qui faisait l'objet d'une discussion entre les deux amis.

²⁵³ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 5 octobre 1840, in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 210.

n[umér]o. La disette d'articles (surtout littéraires) est au-delà de ce que vous pouvez imaginer, avec le personnel en apparence nombreux de la *Revue*. Quant à l'influence qu'aurait cette insertion quinze jours plus tôt, souffrez que (virginité à part, et dans nos idées d'ici) je vous dise que, loin d'y voir inconvénient, je n'y vois qu'une manière de prospectus non flottant, et une promesse, ou mieux une garantie, pour l'édition, que les annonces de simples prospectus n'ont pas. Je doute [...] que [...] vous trouviez un libraire de Paris autrement que pour une association nominale au frontispice.

Dans tous les cas, l'article de la *Revue* y aiderait plutôt. Reste Angers ; mais ne pourriez-vous, tout en émettant quelques prospectus chez les citadins casaniers, distribuer la suite aux arrivans [sic] quinze jours plus tard ? L'article de la *Revue* ne leur serait pas encore tombé entre les mains ; il leur arriverait tout au plus en même temps que le prospectus qui pourrait, sans mentir (étant fait dès à présent), ne parler du travail que sous forme de promesse. En un mot, deux prospectus au lieu d'un, voilà tout ce que je vous propose.²⁵⁴

L'article parut bien le 15. L'auteur, bien sûr, fit parvenir un exemplaire à l'éditeur angevin. La collaboration entre Sainte-Beuve et Victor Pavie se poursuivit jusqu'à la sortie de l'ouvrage. Le sujet alors était l'orthographe. Sainte-Beuve penchait pour ne conserver que « l'indispensable dans la vieille orthographe des citations », Pavie, au contraire, tendait vers la restitution de la forme originelle :

Loin d'éclaircir le sens des écrivains réédités, l'orthographe d'un autre âge en le rajeunissant le décompose et le dénature ; de même qu'à substituer une ponctuation abstraite à celle-là plus remuante et plus accidentée d'alors, on raréfie les plans en refoulant les incisives dans le cadre de la phrase d'où elles saillaient avec bonheur.²⁵⁵

En tous cas, Sainte-Beuve redoublait de vigilance, quant à sa notice, du moins. L'impression devait être faite avec de nouveaux caractères, de sorte qu'on « pouvait se permettre [...] certaines recherches d'archaïsmes qui n'eussent point été de mises dans la sévère maison Buloz.²⁵⁶ » Dans une lettre²⁵⁷, il indique à Pavie que ce dernier a toute liberté de vieillir ou non l'orthographe de sa notice, et le met en garde, en ce qui concerne la réimpression de l'*Illustration*, contre l'oubli très fréquent des bourdons. Il termine par ces explications : « Pardon, cher Henri Estienne, de mes avis et scrupules ; mais tout se tient. La littérature se perd parce que l'imprimerie elle-même se relâche et vice-versa. » Les épreuves envoyées, comme il le demandait, afin qu'il les corrige, sont finalement retournées à Pavie :

²⁵⁴ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 8 octobre 1840, in Bonnerot Jean, *Op. Cit.*, p 367.

²⁵⁵ Pavie Victor, avant-propos, *Œuvres choisies de Joachim Du Bellay*, Angers, Impr. Victor Pavie, 1841.

²⁵⁶ Pavie André, *Op. Cit.*, p 189.

²⁵⁷ Erwan Dalbine la date de « mi-novembre 1840 ? » quand André Pavie la situe en décembre.

Voici les épreuves, mon cher Pavie. Il y a assez de corrections et essentielles. J'aimerais mieux revoir, si c'était possible, et, dans ce cas, il faudrait me renvoyer cette première épreuve pour qu'il me fût plus facile de vérifier. Sinon, il faudrait que vous-même prissiez la peine de bien vérifier, car je ne me fie qu'à l'œil du maître.²⁵⁸

Restait le portrait du poète de la Renaissance. David d'Angers, sollicité, avait donné son accord, mais lui aussi, dut attendre le bon vouloir de Grille, qui possédait un original, c'est-à-dire plusieurs mois. Le sculpteur livra enfin son dessin, le graveur mit, à son tour, un certain temps à rendre sa commande. Ce n'est qu'en janvier 1842 que la planche fut prête. Mais, le format dépassant celui du texte, on ne put inclure le portrait.²⁵⁹

Et comme le souligne ironiquement André Pavie :

Trente souscripteurs vinrent récompenser magnifiquement les soins de Sainte-Beuve, de David d'Angers et de Victor Pavie. Quelle folie aussi de s'associer, deux poètes et un sculpteur, pour *lancer*, même au cœur de son pays natal, une édition d'un poète mort depuis trois cents ans !²⁶⁰

Le numéro de novembre 1841 des *Publications nouvelles du Bulletin du Bibliophile* annonça la parution du livre en ces termes :

A quoi bon réimprimer *Du Bellay*, dont les exemplaires ne sont ni rares ni chers ? A cette question qui se présente d'abord à l'esprit, nous répondrons qu'il n'existait pas encore de belle édition des œuvres du célèbre poète angevin, une édition très bien imprimée sur beau papier, avec des notes bibliographiques, conditions que remplit celle que nous annonçons, et de plus elle est enrichie d'une excellente notice due à M. de Sainte-Beuve, et d'un portrait d'après David. L'éditeur a soigneusement respecté l'ancienne orthographe.

La *Revue des deux Mondes* publia une critique plus élogieuse, dans son numéro du 15 novembre 1841 :

Il vient d'être publié à Angers une réimpression de *J. du Bellay* qui fait honneur au goût de l'éditeur M. Victor Pavie... on n'a point oublié la notice développée que M. Sainte-Beuve lui a consacrée dans cette *Revue* [...] L'édition nouvelle témoigne d'une conscience et d'un

²⁵⁸ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 3 août 1841, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. IV, Stock, Paris, 1942, p 123.

²⁵⁹ C'est du moins ce qu'affirme André Pavie (*Op. Cit.*, p 193). L'exemplaire de 1841 que nous avons consulté présente pourtant, en frontispice, le portrait de Du Bellay, encadré par deux vues de Liré et de Rome, signé « David », avec la mention « Joachim Du Bellay, nommé à l'Archevêché de Bordeaux ».

²⁶⁰ Pavie André, *Op. Cit.*, p 194.

goût littéraires devenus trop rares dans notre librairie pour ne pas mériter d'être encouragés. Le choix des poésies à réimprimer a été fait avec un louable discernement, la vieille orthographe du poète a été respectée ; des notes intéressantes accompagnent le texte... Enfin la notice de M. Sainte-Beuve a été placée en tête du volume et c'était justice, car l'éditeur avoue dans son avant-propos que cette notice a été la cause et l'édition l'effet...

On a vu plus haut que Victor était la cause, mais l'expression reprise à la fin de l'article de la *Revue des deux Mondes* est de lui, incurable modeste.

En 1858, Sainte-Beuve répondit à Reinhold Dezeimeris, membre de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres de Bordeaux, qui envisageait une réédition d'un tiers de l'œuvre de Du Bellay, chez Didot :

Les *Œuvres choisies* de Joachim Du Bellay, publiées par M. Victor Pavie, ont paru à Angers en 1841 ; mais elles n'ont été tirées qu'à un assez petit nombre, et n'ont eu qu'une publicité très restreinte [..] En vous adressant directement à M. Victor Pavie, aujourd'hui rentier, amateur et excellent homme, qui vit à Angers, vous saurez s'il reste encore quelque chose de cette édition, et où.²⁶¹

Le projet n'aboutit pas.

L'apport de Pavie fut donc d'offrir à son époque la première édition d'œuvres choisies de Du Bellay alliant la qualité des textes avec celle de la présentation. Un livre enfin digne de son auteur. Sainte-Beuve et David d'Angers furent les amis sur qui il put s'appuyer pour mener à bien ce dessein, qui dut surtout à l'engagement et la persévérance de Victor Pavie de voir le jour.

Le poète, le sculpteur et le critique furent encore réunis pour un autre projet, plus difficile à mettre en œuvre : l'édition des poèmes en prose de Louis Bertrand. Ce jeune poète, arrivé de Dijon, avait fréquenté les salons de Hugo et Nodier, dès la fin de 1828, après avoir écrit dans *Le Provincial*, bi-hebdomadaire dijonnais²⁶². Cette éphémère feuille littéraire défendit le romantisme et connut quelques faits d'armes qu'il convient de souligner : un article de Sainte-Beuve sur Louis Boulanger, les premiers vers d'Alfred de Musset, ainsi qu'un poème de Louis Bertrand, *La chanson du pèlerin*, dédié « au gentil trouvère de Lutèce

²⁶¹ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 30 septembre 1858, in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 303.

²⁶² Première parution le 1^{er} mai 1828, faillite en septembre.

Victor Hugo », qui valut à son auteur de recevoir, tout comme Victor Pavie, deux ans auparavant, une lettre de remerciements et d'encouragements de la part de Hugo. D'une timidité extrême, Bertrand fit pourtant sensation aux cénacles parisiens en lisant quelques uns de ses vers, et plus encore, ses petits poèmes en prose...

« dans lesquels, au clair de lune, à l'ombre des clochers ou des castels gothiques, dans des décors de Hollande et d'Espagne, passaient, en une sarabande fantastique, les fous, les nains, les sorciers, les alchimistes et les hommes d'armes bardés de fer, tout ce qu'il était de mode de chanter. »²⁶³

C'est chez Charles Nodier que le découvrent Victor Pavie et Sainte-Beuve, en décembre 1828. Bertrand, introduit par Louis Boulanger, y fait lecture d'un poème en vers, qui retient leur attention.

Le printemps suivant, Louis Bertrand apporte sept cahiers à Sainte-Beuve, qui constituent le manuscrit à peu près définitif de *Gaspard de la Nuit*.

A quelques jours de là nous montions, David et nous, l'escalier de Sainte-Beuve. Les feuillets de Gaspard étaient disséminés sur la table et sur la cheminée. « Écoutez-bien, » dit-il. Il nous lu *le Maçon, Harlem, la Viole de Gambe, Padre, Pugnaccio, l'Alchimiste*. Nous sortîmes de chez lui avec des bluettes dans les yeux.²⁶⁴

Dans une lettre au critique, David d'Angers se rappelle la découverte de ces pièces :

C'est, il y a déjà longtemps dans votre petite chambre de la rue Notre-Dame des Champs que nous fûmes, Victor Pavie et moi, initiés à quelques unes de ses productions. Vous m'aviez inspiré une juste estime pour ce jeune talent, aussi dès le lendemain, j'étais chez lui [...]²⁶⁵

Il est difficile d'établir la véritable chronologie de l'entreprise tant cette aventure prit l'aspect de la légende chez David et ses amis, donnant lieu à des témoignages parfois contradictoires. Le sculpteur écrivait ainsi en 1841 :

²⁶³ Pavie André, *Op. Cit.*, p 200.

²⁶⁴ Pavie Victor, « Lettre de David d'Angers à Sainte-Beuve sur la mort de Louis Bertrand », *Revue d'Anjou et du Maine*, avril 1857, p 45.

²⁶⁵ Lettre de David d'Angers à Sainte-Beuve fin avril-début mai 1841, Angers, Bibl. mun., Ms 1290 (1058), fol. 40 et 41.

Lorsque Sainte-Beuve demeurait rue Notre-Dame des Champs, vers l'année 1827, je fus le voir, un jour, avec Victor Pavie. Là il nous lut plusieurs morceaux d'un ouvrage de Louis Bertrand. Cela me parut si beau, si original que je fis tous mes efforts pour rencontrer cet auteur [...] à peu près deux années après, je fis sa connaissance chez Renduel. Je lui témoignai le désir que j'avais de me lier avec un homme si distingué, et je lui dis combien je tourmentais Renduel pour qu'il me donnât enfin cet ouvrage [...] je ne le revis plus.²⁶⁶

Or, Bertrand demeurant encore à Dijon en 1827, et David n'écouta ses fameux poèmes que deux ans plus tard. Sa rencontre avec l'auteur de *Gaspard* n'eut pas lieu en 1829, ainsi qu'il le rapporte, mais en 1836, chez l'éditeur Renduel. David commet une autre erreur en écrivant que Victor Pavie fut « initié » en même temps que lui, chez Sainte-Beuve, à l'œuvre de Bertrand, car Pavie l'avait entendu une première fois, chez Nodier, aux alentours de Noël 1828.

Pavie aussi se trompe, dans son texte de 1857, quand il évoque sa rencontre de 1829 avec « Aloysius » Bertrand. A cette époque, le poète de Dijon se faisait appeler « Louis ». « Ludovic » est revendiqué vers 1830, et ce n'est qu'en 1837, qu'il choisit « Aloysius »²⁶⁷. Plus révélateur : dans son prospectus de vente de *Gaspard*, en 1842, Victor Pavie avait raconté que la découverte de l'auteur dijonnais s'était faite chez Hugo « au coin du feu ». La situer, dans son récit pour la *Revue d'Anjou et du Maine* de 1857, chez Nodier ne témoigne-t-il pas de sa volonté de distance d'avec l'auteur des *Contemplations* ?

Reprenons donc le cours des événements à partir de l'arrivée de Bertrand à Paris en 1828. Trois années durant, Bertrand partage son temps entre Dijon et la capitale, où il s'établit définitivement en 1832. Chargé de famille - sa mère et sa sœur l'ont accompagné à Paris, Bertrand ne parvient pas à sortir de la misère, n'ayant que les maigres revenus provenant de collaborations épisodiques à d'obscurs petits journaux. Il s'essaie au théâtre, mais sans succès. Un espoir survient avec l'éditeur Renduel qui, sur l'insistance de Sainte-Beuve, en 1833, lui offre cent cinquante francs pour ses manuscrits, qu'il entend publier en 1837 à cinq cents exemplaires sous le titre *Gaspard de la Nuit, fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot*, et à trois cents exemplaires sous celui de *Keepsake*²⁶⁸ *fantastique*. Renduel ne tint pas sa promesse et Bertrand vit la maladie entraver ses projets. Sainte-Beuve et David songent à Bertrand. Mais celui-ci, d'un tempérament tourmenté, solitaire et honteux de sa situation, est introuvable : « Le hasard seul nous le fit rencontrer une ou deux fois en ces dix

²⁶⁶ David d'Angers, *Carnet de notes*, 1841, Bibl. mun., Catalogue supplémentaire des manuscrits, 1898, Ms 1947. Cité in *Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers*, guide de l'exposition de la Bibliothèque municipale d'Angers du 11/09 au 20/10/2007, p 1.

²⁶⁷ Il a signé de ce patronyme le poème en prose *Ma chaumière*.

²⁶⁸ Le terme désignait au XIXe siècle des albums poétiques élégants et richement illustrés.

années » nous dit Sainte-Beuve²⁶⁹. David explique quant à lui : « Avec un caractère d'une susceptibilité si extraordinaire, d'une sauvagerie et d'un orgueil si exagérés, Bertrand devait nécessairement être pauvre et inconnu. ²⁷⁰»

En 1836, fortuitement, David et Bertrand se croisent chez Renduel, qui s'engage à nouveau pour l'édition de *Gaspard*. Sainte-Beuve avait, le premier, tenté d'imprimer le manuscrit de Bertrand, dès 1829 ; mais le libraire choisi ayant fait faillite, il avait rendu le manuscrit à Louis Bertrand. Les avatars de l'édition de Renduel s'expliquent par ses choix : vignettes, arabesques, dix gravures commandées à Louis Boulanger, etc. qui faisaient du projet une édition de luxe, qu'il ne put mettre en œuvre. Aussi la possibilité, plus modeste, mais plus sûre d'une publication par Pavie faisait-elle son chemin. L'éditeur angevin acceptait même de l'éditer à ses frais. C'est Théodore Pavie, alors à Paris qui fit part à David de l'idée de racheter les droits et de confier à Victor le soin d'éditer Bertrand.

Théodore fut l'un des acteurs essentiels du sauvetage de *Gaspard*. Intermédiaire à deux reprises entre Victor, Sainte-Beuve, David et Bertrand, en janvier 1838 et janvier 1839, il tente de le convaincre de renoncer à Renduel en faveur de Victor Pavie. « Sans ces démarches, Aloysius Bertrand n'aurait peut-être pas invoqué Pavie sur son lit de mort pour qu'il sauve son œuvre de l'oubli. ²⁷¹»

1839 se passe sans que ni Renduel, ni Pavie n'entament la publication. En 1840, Renduel détient toujours les droits, et fait le sourd malgré les relances de Bertrand. Atteint de phtisie depuis plusieurs années, celui-ci entre à l'hôpital Necker en mars 1841 ; il y décède un mois plus tard, le 29 avril.

David d'Angers fut l'un des seuls à accompagner ses derniers instants :

La veille de la mort de Bertrand, j'ai passé plusieurs heures près de son lit [...] Votre nom, mon cher Sainte-Beuve, était souvent prononcé. Il disait : Puisque vous tenez tant à ce que mon *Gaspard de la Nuit* soit imprimé, tâchez de le retirer des mains de Renduel ; mais hélas, j'ai bien des choses à y retoucher [...] En tous cas, quelques mots de Sainte-Beuve à la tête de mon ouvrage auront sur ce succès une grande influence [...] ²⁷²

²⁶⁹ Sainte-Beuve Charles-Augustin, « Notice » pour l'édition originale de *Gaspard de la Nuit* », Angers, V. Pavie, Paris, Labitte, 1842.

²⁷⁰ David d'Angers, *Carnet de notes*, Op. Cit.

²⁷¹ *Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers*, guide de l'exposition de la Bibliothèque municipale d'Angers du 11/09 au 20/10/2007, p 4 .

²⁷² Lettre de David d'Angers à Sainte-Beuve fin avril-début mai 1841, déjà citée.

Le destin fit, par une « lugubre coïncidence » comme l'écrit Victor Pavie, que les deux frères angevins arrivèrent à Paris le jour même de l'enterrement de Louis Bertrand, et qu'ils rendirent visite justement à David, qui revenait du cimetière :

Eh bien donc ! que la mort, toute cruelle qu'elle soit, lui soit meilleure que la vie. Tirons *Gaspard* de cette fosse où ils ont descendu Bertrand. » Nous convînmes d'exaucer le vœu du pauvre Aloysius en imprimant son œuvre sur sa tombe. On retrouva le manuscrit sous une couche de romans, de poèmes de drames accumulés dans la période de 1839 à 1841. David le racheta. Nous l'éditâmes, sans vignettes, sans culs-de lampe, sans luxe aucun, mais sans délai.²⁷³

Le sculpteur obtint les manuscrits en juillet 1841. Victor Pavie émit l'idée qu'ils soient offerts à la bibliothèque d'Angers²⁷⁴, mais David s'engagea à les restituer à la mère de Louis Bertrand, qui lui en avait fait la demande²⁷⁵. Quoi qu'il en soit, Pavie fut d'accord pour l'éditer à ses frais, et l'éditeur parisien Labitte retenu pour recevoir un dépôt chez lui.

De son côté, Sainte-Beuve annonça son intention de contribuer à la publication : « Nous sommes enfin en possession des manuscrits du pauvre Bertrand. J'ai lu cela. C'est en très bon ordre, quant à la partie que Renduel devait imprimer. C'est celle-là seule qu'il faudrait donner [...] Je ferai une petite notice pour mettre en tête.²⁷⁶ » Il tarda cependant à la présenter, consacrant plutôt son temps aux visites de courtoisie dont il devait s'acquitter en vue de son élection à l'Académie française. Il la rédigea finalement durant l'été 1842. Victor Pavie publia *Gaspard de la Nuit, Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot. Précédé d'une notice par M. Sainte-Beuve* en novembre 1842.

Il n'y eut plus de réalisation commune par la suite. Les combats ne se limitèrent plus à la sphère littéraire ; Sainte-Beuve ferrailla bien à l'Académie française mais il entra au Sénat, et Victor bien que vice-président de l'Académie d'Angers s'impliqua dans les œuvres de charité. Le temps qui passe faisait dire à Sainte-Beuve : « Cher Pavie, cultivons l'amitié, le souvenir, le silence, c'est de ce côté qu'est pour nous le dernier parfum de poésie.²⁷⁷ » Chacun connut sa propre évolution. Pavie, nous l'avons dit, regretta l'éloignement de la foi de son ami. Sainte-Beuve rendit compte de son cheminement avec les mots suivants :

²⁷³ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 46.

²⁷⁴ Le conservateur de l'époque, François Grille, menait une politique d'acquisition de manuscrits d'auteurs connus (Lamartine, Bernardin de Saint-Pierre) et moins connus.

²⁷⁵ Il passa de collection privée en collection privée jusqu'à être racheté par la Bibliothèque Nationale de France.

²⁷⁶ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 3 août 1841, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (9), p 2-3.

²⁷⁷ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 1er mai 1849, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. VII, Privat, Toulouse et Didier, Paris, 1957, p 447.

Je suis l'esprit le plus brisé et le plus rompu aux métamorphoses. J'ai commencé [...] par le XVI^e siècle le plus avancé [...] Lamarck et la physiologie : là est mon fond véritable. De là je suis passé par l'école doctrinaire et psychologique du *Globe*, mais en faisant mes réserves et sans y adhérer. De là j'ai passé au romantisme poétique et par le monde de Victor Hugo, et j'ai eu l'air de m'y fondre. J'ai traversé ensuite ou plutôt côtoyé le Saint-simonisme, et presque aussitôt le monde de Lamennais, encore très catholique. En 1837, à Lausanne, j'ai côtoyé le calvinisme et le méthodisme [...] Dans toutes ces traversées, je n'ai jamais aliéné ma volonté et mon jugement (hormis un moment dans le monde de Hugo et par l'effet d'un charme) [...] Ma curiosité, mon désir de tout voir, de tout regarder de près, mon extrême plaisir à trouver le vrai relatif de chaque chose [...] m'entraînaient à cette série d'expériences, qui n'ont été pour moi qu'un long cours de physiologie morale.²⁷⁸

Cet aveu de « plasticité » intellectuelle, si elle n'autorise en rien à parler de « plasticité » morale, s'oppose néanmoins à la stabilité (pour ne pas dire la « rigidité ») des goûts et convictions de Pavie : romantisme, conservatisme, religion. Mais nous avons vu que les différences n'empêchaient ni l'intérêt ni l'amitié. David, républicain, plaisait à Victor, pour de nombreuses et plus fondamentales raisons. Sainte-Beuve répondait aussi à ce besoin d'attirance contraire ; les deux amis étaient sortis de l'enfance ... :

Sainte-Beuve en s'établissant dans une recherche de Dieu qu'il n'achèvera pas et en s'installant en littérature comme on entre au couvent, Victor pour se détacher des activités professionnelles, en se consacrant à sa famille et à Dieu, sans pour autant se désintéresser de l'art, principalement des lettres, qui l'enflamment, et dont son émotivité éprouve la nécessité. [...] ils sauront toujours répondre au besoin de l'autre en comblant ses manques [...] Victor apportera toujours à Augustin l'exemple du chrétien et du père qu'il ne sera jamais, Augustin ne cessera d'apporter à Victor l'image de l'homme de lettres qu'il a renoncé à être.²⁷⁹

c. Victor Hugo

Pour traiter des relations entre Victor Pavie et Victor Hugo – ainsi que de celles de Louis et Théodore -, nous nous appuyons, principalement, sur cinq sources. Deux ont déjà été évoquées et proviennent de la famille : l'hagiographie de Théodore Pavie, le frère, et celle d'André Pavie, le petit-fils. La troisième se révèle très riche, puisqu'il s'agit de la thèse rédigée par Paul Marty en 1903, intitulée « Victor Pavie, ses relations avec Victor Hugo »,

²⁷⁸ Sainte-Beuve Charles-Augustin, *Portraits littéraires*, Paris, Laffont, 1993, Pensée XV, p 1073-1074.

²⁷⁹ Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 81.

récemment rééditée et commentée²⁸⁰. L'auteur y rejoint bien souvent le concert des voix - familiales pour la plupart -, qui s'élevèrent au fil du temps afin de consolider l'image de « romantique orthodoxe » attachée à Pavie ; le commentateur cite aussi Léon Blum qui aborda la relation des deux Victor, et précise la grille d'analyse de Marty.

A ces textes connus s'ajoutent deux nouveaux flux d'informations : l'un n'a, à notre connaissance, jamais été évoqué ; nous l'avons retrouvé dans les archives numériques de la Bibliothèque Nationale de France. Il s'agit d'une notice biographique écrite l'année suivant la mort de Pavie (la même année que la publication du livre de Théodore, quelques semaines après la parution de l'ouvrage fraternel) par Anatole Langlois, le fils du précepteur s'étant occupé des enfants de Louis Pavie, à sa demande, et après les premières tentatives de scolarisation qui s'avèrent infructueuses. Ces trente-cinq pages parues sous le titre « Le chapelain du Cénacle de 1830 », dans le numéro du 25 juillet 1887 du *Correspondant* où officiait Langlois, reprennent des éléments déjà transmis par les biographies précédentes (René Bazin, Théodore Pavie) et les complètent par quelques appréciations personnelles.

La dernière source, la plus précieuse, est la correspondance entre les familles Hugo et Pavie, et notamment la partie inédite, assez considérable²⁸¹. Sur les cent vingt-et-une lettres connues (c'est-à-dire les échanges épistolaires entre les deux Victor, entre leurs deux épouses, mais également ceux entre Hugo et Louis Pavie, entre Adèle et Victor Pavie, ainsi que quelques lettres d'autres membres des deux familles), nous avons, en effet, retrouvé, consulté et transcrit soixante-dix lettres, jamais publiées à ce jour. Elles proviennent des descendants de Victor Pavie, des bibliothèques du musée Victor Hugo de la place des Vosges à Paris, de la Maison littéraire de Victor Hugo à Bièvres, de la ville d'Angers, et de l'université d'Austin au Texas. Neuf autres lettres, dont il est fait état, ou déduites, restent à retrouver. Cette source est d'autant plus appréciable qu'elle apporte de nombreux compléments aux études précitées, et amende certains jugements ou déclarations.

Nous tenterons donc d'apporter un éclairage nouveau concernant l'amitié entre les deux Victor, pourtant déjà abondamment commentée. En effet, certains points ont été insuffisamment soulignés, voire volontairement occultés, et plusieurs écrits pèchent par leur manque d'objectivité. Ils ont été rédigés par des proches ou à des périodes contemporaines, manquant ainsi de la distance nécessaire, quant aux faits et aux personnes, qui permet d'évaluer à leur juste mesure les influences réciproques des deux hommes.

²⁸⁰ Marty Paul, *Victor Pavie, ses relations avec Victor Hugo*, Wimereux, Ed. du Sagittaire, 2007. (édition présentée, avec un avant propos, par Dalbine Erwan.)

²⁸¹ Voir Annexe III, B.

Mais soulignons d'emblée l'aspect central de cette amitié pour qui veut comprendre le romantisme en Anjou, et le déroulement de la vie de Victor Pavie. Si le nom du jeune Angevin luit encore de quelque lueur, n'est-ce pas, pour une grande part, parce qu'il profite des rayons du grand Hugo déviés sur sa personne ? Les descendants de Pavie se sont ainsi toujours attachés à relier le nom de leur ancêtre à celui du maître. Il n'en reste pas moins vrai que Pavie rivalisa de passion avec Hugo pour la révolution artistique et littéraire, qu'il l'encouragea même, qu'il fut peut-être le plus dévoué des disciples, et surtout, qu'il devint une sorte de « gardien du temple » romantique. Quant à Adèle Hugo, elle fut une amie intime à qui Pavie accorda une extrême importance.

Les étapes de cette relation ont été étudiées il y a fort longtemps par Marty, et commentées récemment par Dalbine. Nous modifions et précisons, quant à nous, plusieurs points²⁸² en versant au dossier la correspondance inédite retrouvée. Nous sommes cependant d'accord sur la constatation suivante : il y eut un âge d'or, puis un déclin. Nous situons la date de bascule plus tard que les deux auteurs précités, et complétons leurs analyses par le rappel de faits vécus par Pavie. Nous adhérons, par ailleurs, mais en partie seulement, à certaines dénominations des sous-divisions proposées par Dalbine pour la période du déclin.

Premiers émois, premiers courriers, première rencontre

Nous l'avons dit, le jeune Pavie était imprégné des écrits de Victor Hugo trois ou quatre ans avant de le rencontrer. Il faut dire ici tout ce que Victor Pavie doit à son professeur de Troisième, Adolphe Mazure, qui lui fit découvrir et apprécier Hugo. Peut-être était-ce même dès 1822 (année où Pavie logeait chez cet enseignant), à l'occasion de la sortie des *Odes et Poésies diverses*, ainsi que l'expliqua plus tard Victor Pavie à Victor Hugo : « [...] c'est un homme qui vous comprend bien. Bien des fois nous avons lu vos vers ensemble. Ma reconnaissance pour lui est grande, je lui dois beaucoup [...] »²⁸³ L'auteur des *Odes* jouissait donc d'une autorité naturelle vis à vis du jeune étudiant angevin :

Victor Hugo [...] le ravit, c'est son « dieu » : il ne peut songer à lui sans frissonner ; il rencontre un jour le facteur du poète : le facteur est arrêté, obligé de décrire le profil de Victor Hugo et son attitude quand il dépouille sa correspondance.²⁸⁴

²⁸² *Id.*

²⁸³ Lettre en partie inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 5 mai 1827, (Correspondance Pavie, n°1404, Mu sée Victor Hugo, Paris).

²⁸⁴ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 9.

Pavie l'aperçut durant son séjour initial à Paris, en 1825 ou 1826, puisqu'il mentionna le fait dans sa première lettre à Victor Hugo : « [...] A la dernière réception de l'Académie, où je me trouvais alors, j'eus l'avantage de considérer vos traits [...] ²⁸⁵», puis plus tard, à son père, dans une lettre le 8 juillet 1827 dans laquelle il lui conta par le menu sa première visite aux Hugo, rue Notre-Dame des Champs : « Enfin le poète reparut avec ce même aspect qui s'était si profondément gravé dans ma mémoire, depuis la vision de l'Institut²⁸⁶ ».

Toujours est-il que le jeune homme, qui a terminé sa rhétorique rentre à Angers. C'est paradoxalement aussi éloigné du poète parisien qu'il va s'en rapprocher. Cette année 1826 le voit publier dans le journal paternel plusieurs poèmes, et le 3 décembre, un article tout en louanges sur la troisième édition des *Odes et Ballades* de Victor Hugo. Paul Marty y voit le premier acte engagé de Pavie en faveur de son idole :

On y sent la ferveur du disciple ravi et le zèle d'un combattant excité par la résistance, qui veut donner aux autres sa conviction et ses amours. C'est que Victor Hugo a contre lui la majorité des lettrés angevins, classiques invétérés, peu sympathiques au romantisme.²⁸⁷

Victor Pavie exprime, dans son papier, son sentiment général, l'attrait ressenti pour le caractère naïf et bizarre qui se dégage de l'ouvrage :

Si la poésie consiste à puiser ses pensées, ses images, ses allusions dans une source étrangère, à s'isoler de la nature pour s'incliner avec respect devant une statue idéale, dont la régularité monotone ne correspond à aucun de nos traits, à combiner méthodiquement quelques strophes bien correctes sur un sujet bien réel, bien positif : M. Hugo est né avec la négation la plus déterminée pour la poésie. Si elle consiste, au contraire, à suivre pour guide unique et infaillible l'élan passionné de son âme, à associer les imperfections de cette âme avec celles d'une nature qui semble calquée sur elle, à trouver de l'éloquence dans la superstitieuse imagination de la chaumière, comme dans les contemplations sérieuses de la philosophie, à s'élaner avec exaltation dans la sphère des êtres pour y puiser la vie de toutes parts : M. Hugo est poète et véritablement poète.²⁸⁸

Cet article défend précisément ce que Sainte-Beuve reprochera à Hugo quelques semaines plus tard dans le *Globe* :

²⁸⁵ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 18 décembre 1826, (Correspondance Pavie, n°1402, Musée Victor Hugo, Paris) ; un court extrait est cité par Massin, CFL, t. II, p 1520.

²⁸⁶ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie, du 8 juillet 1827, in André Pavie, « Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs », article paru le 27 février 1902 dans le *Journal des Débats*.

²⁸⁷ Marty Paul, *id.*

²⁸⁸ Feuilleton des *Affiches d'Angers* du 3 décembre 1826, Angers, Pavie.

En poésie, rien de si périlleux que la force...; par elle, ce qui n'était qu'original et neuf est bien près de devenir *bizarre*... L'auteur vise à la grâce et à la simplicité et il va jusqu'à la *mignardise* et à la *simplesse*; il ne cherche que l'héroïque et il rencontre le gigantesque; s'il tente jamais le gigantesque, il n'évitera pas le *puéril*.²⁸⁹

« Bizarre », « mignardise », « simplesse », « puétil » ! le critique n'était pas tendre avec Hugo. Mais pour Pavie, âgé dix-huit ans, ces attributs étaient des couronnes, car sa nature ingénue et exaltée y trouvait là l'écho de ses émois.

Guittoreau²⁹⁰ donne l'article à lire à un ami qui connaît Victor Hugo et le lui fait parvenir. Le poète envoie aussitôt à Victor Pavie une lettre de remerciements, dans laquelle les biographes partiels de Pavie ont cru voir davantage d'intérêt que de sincérité. Sans minimiser l'attention qu'apportait Hugo, homme d'action et citoyen lucide, aux journalistes, il nous semble difficile de mettre de côté une certaine satisfaction à se voir compris par un jeune poète, provincial de surcroît.

Peu d'études ont été réalisées au sujet des démarches de Victor Hugo pour se faire connaître. Celle de Jacques Seebacher s'attache aux relations de Hugo avec le monde de l'édition, avant l'exil. Elle nous renseigne sur la difficulté pour un écrivain de vivre de sa plume : « Jusqu'en 1828 [...] le jeune auteur saisit ce qui s'offre.²⁹¹ » On y découvre le poète contraint de négocier, de résister, par exemple, aux injonctions de Gosselin, de lutter pour exister dans le milieu difficile de l'industrie du livre dominé par l'avidité des éditeurs :

La liberté que garde l'écrivain en ne s'engageant que pour une période très brève a comme contrepartie la nécessité d'être son propre homme d'affaires, dans un marché qui se détériore de plus en plus [...] Autrement dit, ce système force Hugo à produire et à faire parler de lui.²⁹²

Les conseils que Nodier lui prodigue lors de leur voyage dans les Alpes l'aident : « Parmi les leçons que Charles Nodier, homme d'expérience, donna à Victor Hugo, l'art de se comporter avec un éditeur ne fut pas la moins profitable.²⁹³ » Et Sainte-Beuve le soutient. Son premier

²⁸⁹ Article du 9 janvier 1827.

²⁹⁰ Il écrira à Victor Pavie pour l'informer de sa démarche. La lettre arrivera à Angers le 23 décembre, soit dix jours après celle d'Hugo.

²⁹¹ Seebacher Jacques, *Victor Hugo et ses éditeurs avant l'exil*, Massin, CFL, t. VI, p. I.

²⁹² *Ibid.*, p. III.

²⁹³ Hovasse Jean-Marc, *Op. Cit.*, t. I, p. 307.

article dans le *Globe* fait dire à Goethe : « Il a maintenant le *Globe* avec lui, et par conséquent partie gagnée. ²⁹⁴ »

Lors de sa demande en mariage à Pierre Foucher, Victor Hugo « avait promis d'obtenir une pension royale et d'écrire un roman lucratif. ²⁹⁵ » Il déclarait peu après à Adèle : « Travailler, économiser et solliciter, voilà ma vie jusqu'au mariage. ²⁹⁶ » Et s'il se préoccupe de sa future situation financière, notamment au moment d'obtenir une pension royale annuelle de mille francs de la part de Louis XVIII en 1822, il ne se soumet pas pour autant à la presse : « Toutes ces sollicitations officielles ont enlevé à l'auteur l'envie de les recommencer pour la presse. ²⁹⁷ » Hugo écrit d'ailleurs à Vigny :

Les journaux ne m'annoncent pas, parce que je suis votre principe de ne pas solliciter les journalistes. D'où vient donc cette triste nécessité de tout solliciter dans la vie ? Est-ce que nous avons sollicité la vie ? ²⁹⁸

Il ne s'interdit cependant pas de réagir contre certains abus :

Persan, marquis ruiné [...] publia très mal l'édition originale de *Han d'Islande* [...] et se comporta plus mal encore, ce qui déclencha la première guerre de Victor Hugo contre un de ses éditeurs, par presse interposée. ²⁹⁹

Lorsque Z..., c'est à dire F. B. Hoffmann, l'attaque dans le *Journal des Débats* le 14 juin 1824, lui reprochant d'utiliser des locutions où se mêlent le concret et l'abstrait, Hugo fait paraître sa réponse le 26 juillet suivant, dans laquelle il démontre que Voltaire et Horace, avant lui, avaient déjà employé le procédé. On le voit, Hugo doit sans cesse défendre ses positions. Les critiques fusent également de la part de l'Académie ou de la Société royale des Bonnes-Lettres. A chaque parution, il est mis en cause :

Du *Globe* où écrivait Sainte-Beuve au *Journal des Débats* en passant par *La Quotidienne* ultra, les journaux s'acharnèrent contre la double publication des *Orientales* et du *Dernier jour d'un condamné*. ³⁰⁰

²⁹⁴ *Conversations de Goethe avec Eckermann*, 4 janvier 1827, Massin, CFL, t. II, p 1585.

²⁹⁵ Hovasse Jean-Marc, *Op. Cit.*, t. I, p 242.

²⁹⁶ Lettre de Victor Hugo à Adèle Hugo du 17 mars 1822, in Gaudon Jean et Sheila, Leuilliot Bernard, *Correspondance familiale et écrits intimes*, t. I, 1828-1839, « Bouquins », Paris, Laffont, 1988, p 347.

²⁹⁷ Hovasse Jean-Marc, *Op. Cit.*, t. I, p 252.

²⁹⁸ Lettre de Victor Hugo à Alfred de Vigny du 30 juin 1822, Massin, CFL, t. II, p 1342.

²⁹⁹ Hovasse Jean-Marc, *Op. Cit.*, t. I, p 262.

³⁰⁰ *Ibid.*, p 399.

Si Hugo lutte avec la fougue de sa jeunesse, il demeure intègre, puisqu'il va jusqu'à refuser la compensation financière (une augmentation de quatre mille francs de sa pension royale) proposée, en 1829, par le gouvernement qui vient d'interdire *Marion Delorme*. On ne peut donc pas dire que le poète se laisse acheter ni qu'il manigance pour être connu. Au moment d'*Hernani*, la presse et le gouvernement se liguent à nouveau contre lui. Victor Hugo choisit l'affrontement : « Comme Bonaparte, il eut pour remporter la victoire une idée à la fois évidente et géniale : plutôt que de payer ses ennemis, il préféra employer ses amis.³⁰¹ »

Mais les commentaires sur l'œuvre de Hugo comme sur sa vie privée furent souvent assassins, y compris de la part de ses anciens compagnons. On connaît ce qu'en dit Alfred de Vigny dans le *Journal d'un poète* le 23 mai 1829 : « le Victor que j'aimais n'est plus ». Charles Nodier ne fut pas en reste avec ses articles sur le *Dernier jour d'un condamné*³⁰², sur les *Orientales*³⁰³ ou les *Feuilles d'Automne*³⁰⁴. Quant à Jules Janin et Henri de Latouche, pour ne citer que ceux-ci, ils manifestèrent durement leur réprobation, le premier également au sujet du *Dernier jour d'un condamné*³⁰⁵, le second à propos de l'orgueil du poète³⁰⁶. Et que dire des écrits de l'ancien ami intime, Sainte-Beuve, qui se vengea par la plume de ses déboires amoureux ; à l'époque de la conquête romantique qui nous occupe ici, il est cependant l'un des meilleurs porte-parole du mouvement.³⁰⁷

Certes, Hugo soigna ses relations avec les auteurs des articles positifs le concernant ; son amitié avec Sainte-Beuve s'était d'autant plus facilement nouée qu'elle nourrissait une telle publicité, et il pouvait affirmer son désintéressement parce qu'elle lui apportait une certaine notoriété sans avoir à la demander. Avec le critique comme avec Victor Pavie, toutefois, les convergences de vues primaient sur les nécessités du commerce. En examinant, de plus, l'intensité des relations futures entre Pavie et Hugo, il n'est pas incongru de déceler dans leurs premiers échanges épistolaires, sous les formules de politesse alors en usage, une réelle communion, une sympathie évidente et une volonté de promouvoir ensemble les mêmes idées.

Un autre aspect reste à prendre en compte, ainsi que l'explique Vincent Laisney :

³⁰¹ *Ibid.*, p 420.

³⁰² *Journal des Débats* du 26 février 1829.

³⁰³ *La Quotidienne* du 1er novembre 1829.

³⁰⁴ *La Quotidienne* du 11 décembre 1831.

³⁰⁵ *La Quotidienne* du 3 février 1829.

³⁰⁶ *Revue de Paris* d'octobre 1829.

³⁰⁷ Sur les relations de Hugo avec ces auteurs, nous renvoyons au riche dossier du tome III des *Œuvres complètes de Victor Hugo*, Paris, Massin, CFL, 1967.

[...] des provinces [...] profitant du nouvel élan provoqué par le mouvement romantique, veulent participer au renouveau [...] Hugo et ses amis pressentent toute l'utilité d'un rayonnement vers les départements et la nécessité de tisser une vaste toile sur la France qui diffuse l'évangile romantique. L'enthousiasme des poètes et artistes provinciaux fait comme une sorte de contrepoids à l'opposition parisienne.³⁰⁸

Nodier fut l'un des premiers à le comprendre et à ouvrir les portes de l'Arsenal aux hommes de la province. Hugo lui emboîta le pas et se servit de cet appui pour démultiplier son action.

Pour compléter cette approche de la politique de Victor Hugo en matière de « communication », comme nous le dirions aujourd'hui, il convient de rapporter sa réaction à un journaliste du *National* qui critiquait sévèrement *Hernani*, tant elle conforte l'image d'un écrivain plus désintéressé que calculateur, et contredit l'opinion caustique de certains commentateurs posthumes, dénuée de références historiques exactes :

Le poète explique tout d'abord au journaliste qu'il ne s'occupe jamais, depuis huit ans qu'il travaille, de ce que la presse dit de lui : « A une époque où tout se fait par les salons et par les journaux, j'ai commencé et continué ma route sans un salon, sans un journal.³⁰⁹ » Il a toujours écrit en toute conscience, sans jamais sacrifier au goût du public : « J'ai fait bien ou mal de la littérature, et jamais de la librairie.³¹⁰ » S'il n'a pas eu besoin de la presse, alors qu'il était pauvre, il ne va pas changer son comportement maintenant qu'il est riche.³¹¹

Cinq courriers furent envoyés par Hugo à Pavie contre quatre adressés par Pavie à Hugo, avant leur rencontre. Le poète parisien écrivait « à M. V.P, l'un des rédacteurs du Feuilleton des Affiches d'Angers, au bureau de ces Affiches » :

Ce dont je suis reconnaissant dans votre article, c'est du talent qui s'y trouve ; ce qui me plaît, ce qui me charme, ce qui m'enchant, c'est d'avoir trouvé dans si peu de lignes la révélation complète d'une âme noble, d'une intelligence forte et d'un esprit élevé [...] Je regrette de ne pouvoir vous écrire que sous les initiales V.P. Elles signent un article que les premiers noms de notre littérature pourraient souscrire ; mais quel qu'il soit, le nom qu'elles cachent ne restera pas longtemps ignoré.³¹²

³⁰⁸ Laisney Vincent, *Op. Cit.*, p 382.

³⁰⁹ Lettre de Victor Hugo à Armand Carrel du 15 mars 1830, Massin, CFL t. III, p 1284.

³¹⁰ *Id.*

³¹¹ Hovasse Jean-Marc, *Op. Cit.*, t. I p 437.

³¹² Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 13 décembre 1826, in *Correspondance de Victor Hugo*, t. I, Paris, Albin Michel, 1952, p 435.

Le choc que dut ressentir Victor Pavie à la réception de la missive parisienne s'imagine aisément. Il répond à Hugo dès le 18 décembre, et cette lettre n'est certainement pas de sa part un assaut de civilité, encore moins une demande de reconnaissance. Elle exprime le bouleversement vécu par le jeune homme :

Quand pour la première fois, cherchant une distraction à l'ennui des études scholastiques [sic], je m'initiai aux mystères de cette grande école dont vous faites partie, une révolution singulière et subite s'opéra en moi [...] ³¹³

Et surtout, elle permet au jeune Pavie d'exhorter Hugo de « poser les bases immuables du romantisme. » Remarquons que l'auteur de *Bug Jargal* et d'*Han d'Islande* est en pleine rédaction de *Cromwell*,³¹⁴ et que la célèbre *Préface*, qui sera justement considérée comme l'écrit théorique fondateur du nouveau courant, ne sera écrite que neuf mois plus tard. On peut voir dans cette première correspondance la détermination de Pavie, le conseil et l'encouragement qu'elle constitua pour Hugo :

S'il me reste un souhait à faire pour votre gloire, c'est que vous mettiez en œuvre un projet que vous énoncez indirectement dans votre dernier volume : poser les bases immuables du *Romantisme*, de cette poésie que l'on qualifie de nouvelle, parce qu'elle est renouvelée, mais qui peut dater sa naissance à partir du *Fiat lux* [...] la poésie Romantique n'est autre chose que la poésie d'Homère et de Sophocle, mais retrempee à une source pure, mais régénérée aux eaux du Jourdain. C'est alors que le caractère du poète s'agrandit, qu'il n'écrit plus pour rimer, mais qu'il a une mission d'en haut, et que semblable à l'écho d'une grande voix, il transmet aux hommes des secrets, puisés dans la révélation d'une nature empreinte de Dieu, (ce ne sont point des conseils que je vous donne, c'est l'exposition de vos doctrines telles que je les ai conçues.)³¹⁵

La dernière phrase entre parenthèses ne figure pas dans l'extrait retenu jusqu'à maintenant, et cité par Massin ; elle nous paraît pourtant résumer l'ambition timide de Pavie, en même temps qu'elle offre à Hugo un interlocuteur à sa mesure. La fin de la lettre, inédite également, annonce de façon explicite la future communion des deux hommes :

Si j'osais me servir à mon tour d'une expression que vous employez [...] à mon égard, je m'[intitulerais ?] votre ami, mais de cette amitié intime par laquelle deux intelligences, dont

³¹³ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 18 décembre 1826, (Correspondance Pavie, n°1402, Musée Victor Hugo, Paris) ; ce court extrait est cité par Massin, CFL, t. II, p 1520.

³¹⁴ Hugo l'écrit tout d'abord du 6 août au 3 novembre 1826, et en reprend la rédaction le 9 décembre, qui se poursuivra jusqu'au 18 septembre 1827. La *Préface* sera composée ensuite du 30 septembre au 24 octobre et *Cromwell* publié le 5 décembre.

³¹⁵ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 18 décembre 1826, (Correspondance Pavie, n°1402, Musée Victor Hugo, Paris).

l'une sait parler, l'autre ne sait que comprendre, s'embrassent et se confondent dans les élans d'une même pensée.³¹⁶

Hugo ne met pas longtemps à réagir. Sa lettre du début d'année réaffirme sa confiance et son amitié :

Votre lettre m'a tenu tout ce que m'avait promis votre article : j'y ai trouvé le *cœur d'un ami* et l'*âme d'un poète* ; les deux choses que j'aime le plus au monde [...] Oui, monsieur, c'est une grande joie que de se voir compris, et de se voir compris par des hommes d'un esprit élevé [...] Tout jeune que vous êtes, vous appartenez à une classe [...] qui place l'homme au-dessus des hommes [...] Il doit y avoir entre nous confiance et liberté ; nous sommes tous deux à peu près du même âge et *de la même nature*.³¹⁷

Il en profite pour remercier les Pavie d'avoir publié dans le *Feuilleton* la lettre que le poète avait adressée à l'Académie provinciale³¹⁸. Il propose surtout à Victor Pavie d'écrire le fameux manifeste que l'Angevin appelle de ses vœux :

Pourquoi ne feriez-vous point le livre dont vous me tracez une si frappante esquisse ? Moi qu'une pensée [...] entraîne plutôt vers les applications que vers les *théories*, je n'aurai sans doute jamais le temps de le faire, *ce grand ouvrage*, et d'ailleurs vous le feriez bien mieux que moi [...] Vous avez tout ce qu'il faut pour tout faire, l'intelligence qui embrasse, la création et l'imagination qui la féconde. Le chêne est en vous, laissez-le croître [...]³¹⁹

Marty se demande s'il s'agit « de théories littéraires, d'un traité sur la conception nouvelle de la poésie, de [...] la préface de *Cromwell* ?³²⁰ », avouant qu'il ne sait pas. Pour Pierre Grosclaude, il ne fait aucun doute qu'il s'agissait bien du futur manifeste, la correspondance de Victor Pavie en contenant déjà les germes :

Les grandes idées du Romantisme sont définies et projetées par Victor Pavie avec les mêmes thèmes illustrant la célèbre Préface... « mot pour mot » : Les temps romantiques datent de la Genèse ; l'idée est dans Pavie.³²¹

Dès lors, ces deux premiers échanges entre Pavie et Hugo présentent bien un intérêt tout particulier.

³¹⁶ *Id.*

³¹⁷ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 3 janvier 1827, Massin, CFL, t. II, p 1523.

³¹⁸ Réimprimée dans *Littérature et Philosophie mêlées*. Appendice (Edition de l'Imprimerie nationale).

³¹⁹ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 3 janvier 1827, *Id.*

³²⁰ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 12.

³²¹ Grosclaude Pierre (1900 - 1973, Professeur agrégé de Khâgne à Lyon), « Un ami de Victor Hugo, Victor Pavie et les Cénacles », in *Cahiers de littérature et de poésie*, n°81, Paris, avril 1985.

Le jour même où Victor Hugo envoie sa lettre à Victor Pavie, Louis Pavie lui adresse ses propres poésies et celles de son fils³²². La réponse du poète parisien arrive à Angers le 15 janvier :

Dites bien, monsieur, à votre jeune aiglon, à votre Victor, qu'il est un autre Victor ici qui lui envierait bien, si l'envie se mêlait à l'affection, le beau chant de *David*, le *Juif*, la *Mer et le Lac*, composition ingénieuse et inspirée, et surtout sa ravissante élégie de l'*Enfant*. Dites-lui qu'il ne cache pas *sa tête sous son aile* ; son aile est faite pour planer dans le ciel et sa tête pour contempler le soleil.³²³

Hugo prodigue également des conseils à son jeune nouveau disciple, qui montrent bien tout ce que l'auteur des *Odes et Balades* avait encore de classique à cette époque :

Si ses dix-huit ans accordaient quelque droit de conseil à mes vingt-cinq ans (car j'y touche), je n'aurais à lui adresser que des recommandations purement matérielles. Je lui dirais d'être encore plus sévère sur la richesse de la rime [...], et surtout de s'efforcer presque toujours de renfermer sa pensée dans le moule de la strophe régulière. Il peut changer de rythme aussi souvent qu'il le voudra dans la même ode, mais qu'il y ait toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre. C'est, selon moi, le moyen de donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style, et plus de valeur à l'ensemble de la composition.³²⁴

Il ajoute toutefois pour atténuer la critique formelle :

Du reste, je ne lui donne ceci ni comme des lois, ni comme des règles, mais comme des résultats d'étude bonne ou mauvaise sur le génie de notre poésie lyrique. Chez lui, la pensée n'a rien à faire qu'à se développer librement : je donne quelques conseils à l'artiste, mais je les soumets au poète.³²⁵

L'émotion qui envahit Victor Pavie, lorsque son père lui fit part des compliments et des encouragements respectueux d'Hugo, est facile à concevoir. Mais nous serions sans doute en deçà de la vérité. C'est à la lecture de la longue lettre du jeune Pavie à son idole, écrite fin janvier, que l'on peut mesurer l'impact et l'élan que cette correspondance eut sur le poète

³²² Parues dans les *Affiches d'Angers* : *Sur la mort de David* (15 janvier 1826), *La mer et le Lac* (26 mars 1826), *L'Enfant* (30 juillet 1826), *Le Juif* (19 novembre 1826).

³²³ Lettre de Victor Hugo à Louis Pavie du 15 janvier 1827, Massin, CFL, t. II, p 1525.

³²⁴ *Id.*

³²⁵ *Id.*

angevin. Elle met tant à nu le cœur et la situation de Victor Pavie, qui se livre là – au sens littéral du terme -, qu'il nous semble essentiel de la transmettre dans son intégralité :

La crainte de vous être à charge et de gêner par un empressement importun une correspondance si précieuse a seule pu comprimer, jusqu'à ce jour, l'élan de la reconnaissance.

Étrange combinaison du hasard qui établit tout à coup un ordre commun de gravitation entre deux êtres à qui la nature avait assigné des tourbillons si divers et qui me constitue, pour ainsi dire, votre satellite ! Cher et illustre poète ! Oui, toujours, désormais, je dois tourner avec vous. Quelque événement qui arrive, dût votre indulgence vous avoir attiré un fardeau, la destinée qui a lié mon obscurité à votre gloire ne doit plus jamais nous séparer, et tout ce qu'il y aura de plus pur dans ma pensée, s'en détachera de lui-même pour aller s'accoler à la vôtre.

Voyez-vous, nous sommes tous deux en rapport ensemble, je me regarde sous votre empire comme le malade sous le doigt du magnétiseur ; - j'ai mal à l'âme, interrogez-moi... et puisse l'état de la douleur vous suggérer le remède !

Mes dix-huit ans viennent de sonner. J'arrive de Paris, où j'ai passé deux années d'amertume et de dégoût. Me voilà depuis trois mois rendu aux vœux d'une famille qui m'adore, au sein de cette nature chérie contre le souvenir de laquelle la civilisation parisienne était venue se briser mille fois, sur ce même sol natal où vous m'étiez apparu d'abord avec vos rêves dorés et vos voiles fantastiques, - et pourtant, soit qu'il faille des secousses à l'âme qui se flétrit et s'altère dans la monotonie du bonheur, soit qu'il y ait en moi quelque motif secret de douleur dont je ne peux découvrir le germe, soit qu'enfin je sois parvenu à cet âge, période inquiète de la vie, transition vague de l'adolescence à la jeunesse, état d'enfantement pour la pensée, où l'âme est suspendue en extase dans l'attente de quelque impression solennelle, - sous l'écorce de la félicité la plus parfaite, je languis.

Ce séjour de Paris, lors même que je le détestais, m'attachait secrètement et influait à mon insu sur mon existence future. Car il comblait alors deux vides immenses qui se sont creusés depuis lui, puisqu'il fécondait avec abondance deux genres innés chez moi, celui de la mélancolie par le regret de l'absence, celui de l'admiration par l'enthousiasme des arts. Aujourd'hui que ces deux dispositions retombent sur elles-mêmes faute d'application avec tout le poids d'un effort fruste, que le besoin de tristesse s'érousse contre un bonheur uniforme, que mon enthousiasme aspire en vain cette atmosphère de mouvement et de vie qui lui est refusée ; je ne puis mieux comparer mon état qu'à celui d'un homme dont un mouvement convulsif étreindrait les mains avec force sans qu'il puisse rien saisir ; aussi à chaque instant, faute de pâture, cette imagination exagère-t-elle tout en bien ou en mal. Aussi les sentiments intimes qui m'oppressent se frayent-ils une route à quelque prix que ce soit et se déchaînent avec fougues soit au dehors, soit au-dedans pour transformer les impressions les plus frivoles en apparence en élans passionnés d'horreur ou d'amour.

Jugez, d'après cela, quel bouleversement de jouissance ont dû opérer en moi deux lettres signées d'un homme que j'avais regardé jusqu'à ce jour comme l'écho de mon âme, comme l'interprète de mes pensées.

Me voilà tel que je suis, bon ou mauvais, tout entier, faites de moi ce que vous voudrez. J'ai pensé, sur la foi d'une correspondance brûlante d'amitié et de poésie, qu'un épanchement absolu serait accueilli de vous avec l'indulgence que donne le génie. J'ai cru que je serais compris à mon tour d'un homme que je comprenais si bien. Je me jette donc entre vos bras, je m'en rapporte en aveugle à vos conseils. Je vous demande une application à ces penchants qui s'usent sans résultat. Je vous demande un plan de vie, une règle à suivre. Je vous demande moyen de tirer en l'isolant quelques légères étincelles de ce fluide qui se dégage et s'évapore sans clarté.

Puissé-je à travers ces expressions dans un langage imparfait avoir transpiré à vos yeux quelque chose de ce que je sens et que je ne puis décrire.

Tout à vous de cœur et d'âme,

Victor Pavie ³²⁶

Cette déclaration entend lier totalement les deux Victor, celui d'Angers se décrivant comme le « satellite » du poète parisien, dorénavant son astre, et présenté comme « l'écho de son âme ». Pavie recherche une guérison, un viatique, auprès de celui qu'il a choisi comme directeur de conscience. Cet « épanchement absolu » est un acte de foi, un serment, une confession. La demande n'est pas sans rappeler celle que fera, six décennies plus tard, Romain Rolland à Tolstoï, dans un échange de lettres resté célèbre. L'écrivain français avait demandé une première fois à son héros russe : « [...] je suis poussé par un désir ardent de savoir comment vivre, et de vous seul je puis attendre une réponse; car vous seul avez posé les questions qui me poursuivent [...] ³²⁷ » Et, la réponse se faisant attendre, il réitérait sa supplique peu de temps après : « [...] Répondez-moi, Monsieur, je vous en prie; j'ai tant besoin de vos conseils ! Autour de moi nul directeur moral. Des indifférents, des sceptiques, des dilettantes, des égoïstes [...] ³²⁸ ». Tolstoï lui avait alors écrit :

La formule morale la plus simple et courte, c'est de se faire servir par les autres aussi peu que possible, et de servir les autres autant que possible. D'exiger des autres le moins possible et de leur donner le plus possible. Cette formule qui donne à notre existence un sens raisonnable, et le bonheur qui s'en suit, résout en même temps toutes les difficultés.³²⁹

³²⁶ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 18 janvier 1827, in Chasle-Pavie Joseph, « Confidences romantiques », article du *Journal des Débats* du 30 juin 1896 (original au Musée Victor Hugo, Paris).

³²⁷ Lettre de Romain Rolland à Tolstoï du 16 avril 1887, in Rolland Romain, *Tolstoï*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1913.

³²⁸ Lettre de Romain Rolland à Tolstoï, 1887, *Id.*

³²⁹ Lettre de Tolstoï à Romain Rolland du 4 octobre 1887, *Id.*

Chez Pavier, cette requête est l'expression du « mal du siècle » dont parla un peu plus tard Musset³³⁰, ce mélange de langueur, de tristesse, de tourments et de sensibilité paroxystique, et comme le dit Victor lui-même, d'« amertume et de dégoût ». Le poète angevin illustre parfaitement ce sentiment de malaise existentiel qui étreint la jeunesse des années romantiques. Inadaptés à ce monde post-impérial où nul héroïsme ne semble désormais possible, après les exploits de leurs pères, les jeunes gens se sentent perdus et désabusés. Dans *René*³³¹, le précurseur Chateaubriand avait déjà évoqué cet état mélancolique ; Baudelaire le nomma plus tard : « spleen », mais ce furent véritablement les romantiques qui l'incarnèrent totalement. Certains choisirent la provocation - tel Musset -, pour combattre le nouvel « esprit bourgeois » qui leur faisait horreur tant il symbolisait le comble de la médiocrité, d'autres se tournèrent vers la rêverie et la poésie, pour fuir l'insoutenable réalité. Tous enduraient ennui et désespoir. Victor Pavier fut de ceux-là. En proie au vague des passions, il s'accusait souvent lui-même de cette faiblesse, et semblait pourtant se complaire dans sa souffrance. Il se sentait d'autant plus prisonnier de ce monde qu'en fervent catholique, estimant le châtement nécessaire, il considérait la douleur de l'existence comme l'un des prix à payer pour le salut de l'âme. Cet état morbide, accablant, sans cause précise, exacerbé par la conscience de la condition humaine, du temps qui passe, et par la solitude, devint alors le signe distinctif de nombreux artistes du temps. Victor Hugo n'y échappa pas, mais il présentait, dès cette époque, une particularité. Doté de la même émotivité, et l'exprimant de toutes les façons possibles, il consacra néanmoins - et de plus en plus au fil du temps -, son énergie à la dépasser, se jetant dans l'action pour transfigurer la dure réalité. C'est cette volonté d'en découdre, d'apporter des réponses où se mêlaient l'art, la foi, la politique, qui séduisit ses amis, qui devinrent ensuite des disciples. L'on comprend alors que Pavier recherchait avec avidité cette force, seule à même de panser ses blessures spirituelles.

Le 7 février, Hugo, touché par les brûlantes effusions, lues dans le courrier qu'il vient de recevoir de Pavier, envoie à son jeune correspondant une missive, dans laquelle il loue sa pureté, tout en esquivant prudemment la délicate mission de conduire son âme :

Ne croyez pas, Monsieur, je vous prie, que vos aimables lettres puissent jamais m'importuner. Bien au contraire, elles me rafraîchissent l'esprit. J'aime les épanchements d'une âme jeune, les confidences d'un cœur élevé et naïf [...] Je ne vous ai point assez dit au gré de mon cœur et de mon esprit, à quel point vos vers m'ont frappé. Ils ont ce caractère qui est celui des grandes choses de notre poésie renouvelée [...], ce mélange de

³³⁰ Dans *La Confession d'un enfant du siècle*, paru en 1836.

³³¹ Publié en 1802.

jeunesse et de maturité qui est le cachet de tous nos talents supérieurs. Vous êtes un de ces jeunes hommes du XIXe siècle qui étonnent par leur gravité et leur candeur les vieillards faux et frivoles du XVIIIe. Vous me demandez une *direction* ? C'est me demander ce qui dépasse ma force. Laissez faire votre pensée ; laissez votre nature achever votre éducation ; elle est déjà si admirablement commencée.³³²

Le 28 janvier, Victor Pavie a publié dans le Feuilleton des *Affiches d'Angers* un article sur Alexandre Guiraud dans lequel il cite Victor Hugo³³³. Celui-ci n'oublie donc pas de l'en remercier à la fin de cette lettre.

Les échanges avec Hugo se poursuivent. Fin février, Victor Pavie fait parvenir à Hugo un éloge enthousiaste de son *Ode à la Colonne*. Le jeune journaliste angevin est à l'unisson du poète parisien, qui défend si bien l'honneur et la gloire passés. Non sans grandiloquence, Pavie qualifie son héros de « poète-guerrier » et écrit :

Vous l'avez montré, le Glaive Français n'a point de fourreau, et l'insolent étranger en a senti la pointe [...] La postérité [...] apprendra quel attentat a failli souiller notre histoire. Elle apprendra aussi comment et par qui il fut lavé.³³⁴

Étonnamment, Victor Pavie apparaît, dans cette lettre, fort libre et contestataire, au contraire de tout ce qu'ont pu écrire ses biographes concernant ses sentiments politiques. Plus que la monarchie, c'est l'image et l'influence de la France qui lui importe, et il n'hésite pas à critiquer le gouvernement et la morale réactionnaire, parlant de « fange ministérielle » ou du « stoïcisme dédaigneux d'un journal puritain ». Il est vrai qu'il n'a alors que dix-huit ans. Avant de signer, le jeune homme redit son désir de confession et le bonheur qu'il éprouve d'avoir trouvé un directeur de conscience :

Vous voulez bien ouvrir une carrière sans bornes à ces épanchements dont j'ai si grand besoin ; eh bien j'userai de votre permission, j'en abuserai : je déchargerai par ce canal salubre, les émotions qui m'oppressent, et dont une partie ont pris leur source en vous : il est donc juste qu'elles y retournent.³³⁵

Dans le journal paternel du 11 mars suivant, Victor Pavie signe une poésie intitulée *Dernière feuille*. Chant plaintif à l'image de certaines œuvres de Lamartine ou de Chateaubriand, cette

³³² Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 7 février 1827, in Marty Paul, *Op. Cit.*, p 18.

³³³ « Nous avons eu l'occasion de remarquer dans M. Victor Hugo cette fougue d'impressions vierges, qui s'échappent avec impatience d'une âme riche encore de jeunesse et d'illusions. »

³³⁴ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 22 février 1827, (Correspondance Pavie, n°1403, Musée Victor Hugo, Paris).

³³⁵ *Id.*

pièce fait grand effet sur Victor Hugo. Le 17, il envoie à l'auteur ses félicitations et un exemplaire d'un de ses plus fameux poèmes :

Votre *dernière feuille* est charmante, Monsieur ; vous y avez attaché de certains vers et un certain nom qui résonnent comme elle [...] J'ai chargé mon libraire de vous envoyer cette *Ode à la colonne qui ne vaut pas ce seul vers : c'était une feuille d'automne...*³³⁶

La correspondance publiée de Victor Hugo n'indique pas la lettre du poète du 17 avril³³⁷, dans laquelle il dit accepter l'invitation à déjeuner faite par Louis Pavie, aux Frères-Provençaux à Paris. En plein déménagement, Hugo est heureux de cette distraction : « ce sera quitter l'ennui pour le plaisir³³⁸ », et il invite à son tour Louis Pavie à dîner. C'est au cours de ce repas au restaurant, survenu sans doute vers la fin du mois d'avril, que l'imprimeur angevin présenta David d'Angers à Hugo³³⁹. Le poète en fut enchanté, comme il l'expliqua à Victor Pavie plus tard : « [...] c'est un homme de beaucoup de talent et de beaucoup d'idées. C'est le seul des sculpteurs qui ait de l'originalité ; il m'a fait voir son atelier où abondent les belles choses [...] ³⁴⁰ » De son côté, David s'était déjà intéressé à l'auteur des *Odes et ballades*, comme il s'en était ouvert à Victor Pavie quelque temps auparavant : « Depuis que je connais votre liaison avec Victor Hugo, je lis ses vers [...] ³⁴¹ »

A son retour en Anjou, Louis fait à son fils un récit détaillé de la rencontre. Le jeune homme prend derechef la plume pour transmettre son extrême émotion au poète :

J'allais m'entretenir d'un être qui m'est bien cher [...] J'allais recueillir [...] ses mots [...] Ses traits eux-mêmes allaient se dessiner à mes yeux ; ce nuage mystérieux et fantastique dont mon imagination avait composé son image allait enfin s'évanouir devant la réalité [...] Car je vous aime tant ! je vous aime avec toute la poésie de l'amitié. Cette expression est présomptueuse peut-être, mais que voulez-vous, je n'en trouve point d'autre ; il y a comme une atmosphère autour du génie et il me semble y participer en quelque sorte, quand ma pensée tourne autour après la vôtre, je me sens poète quand je parle de vous...³⁴²

Cette « atmosphère autour du génie » fut bien la raison d'être du Cénacle de la rue Notre-Dame des Champs. Notons qu'à cette date, l'autre figure romantique, Nodier est

³³⁶ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 17 mars 1827, Massin, CFL, t. II, p 1533.

³³⁷ Retrouvée dans les archives de la famille Pavie et citée par Dalbine Erwan, *Op. Cit.* p 31.

³³⁸ Lettre de Victor Hugo à Louis Pavie du 17 avril 1827, *id.*

³³⁹ Contrairement à l'affirmation de certains auteurs qui pensaient que c'était Hugo qui avait présenté David à Pavie.

³⁴⁰ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 20 mai 1827, in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 352.

³⁴¹ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 31 mars 1827, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 24.

³⁴² Lettre en partie inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 5 mai 1827, (Correspondance Pavie, n°1404, Musée Victor Hugo, Paris).

systématiquement évoqué dans les lettres du jeune Angevin, ainsi que d'ailleurs, David d'Angers, formant une triade idéale pour le jeune homme. Ce qui surprend, c'est l'engouement du père pour celui que son fils admire, cet auteur novateur qui lui semblait encore suspect il y a quelques mois. Louis Pavie rapporte en effet ses visites aux Hugo en détail et avec un enthousiasme « juvénile ». A la fin de sa lettre, Victor Pavie revient sur la proposition que lui a faite Hugo d'écrire une sorte de théorie du romantisme, et qu'il associe à son désir irréprouvable de venir rencontrer le grand poète :

J'irai puiser là [à Paris], les documents dont je suis malheureusement bien dépourvu *pour un ouvrage de théorie dont vous m'avez parlé*, et que je n'aborderais qu'en tremblant, mais sans m'élever jusqu'à la témérité de la publication [...] c'est alors que j'aurai recours à vos lumières³⁴³

Rien dans les écrits futurs de Pavie ne permet de penser qu'il ait abouti. Hugo, lui, fit en sorte que le texte existât, en estimant l'impérieuse nécessité ? L'hypothèse, en tous cas, semble crédible. Victor Pavie ajoute que son père lui a laissé entrevoir un voyage dans la capitale pour le mois de juillet et qu'en attendant, il est impatient de lire *Cromwell* : « [...] il y aura du Shakespeare là-dedans.³⁴⁴ »

Le jeune poète d'Angers publie une *Ode à Victor Hugo*³⁴⁵ dans les *Affiches*, le 20 mai. Le même jour, Hugo adresse à Pavie une lettre affectueuse qui se termine par ces mots : « Vous n'avez plus besoin maintenant que je vous dise de m'écrire. Vous savez comme je vous aime... Votre ami, VH.³⁴⁶ » Une seconde suit, destinée au père³⁴⁷, qui rend hommage au talent et au soutien du fils :

Oui, monsieur, ce sont de biens beaux vers, pleins de feu, d'éclat et de grandiose, plus beaux que l'idéal. Nous devons être fiers tous deux de ces vers, vous comme le père, moi comme le *frère* du poète. Je suis bien fier que cette ode jeune et véhémence me soit adressée, mais j'aurais plus d'orgueil encore, si mon nom, au lieu d'être en tête, était en bas.³⁴⁸

³⁴³ *Id.*

³⁴⁴ *Id.*

³⁴⁵ Considérée jusqu'à aujourd'hui comme l'unique poésie de Victor Pavie consacrée au Maître. La toute récente découverte dans les archives du musée Victor Hugo place des Vosges, d'un poème manuscrit intitulé *A VH*, porte à deux les pièces que Victor Pavie composa en l'honneur de Victor Hugo. D'une toute autre tonalité, nous l'étudierons plus avant.

³⁴⁶ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 20 mai 1827, Massin, CFL, t. II, p 1534.

³⁴⁷ C'est Louis qui avait fait parvenir un exemplaire du journal à Hugo.

³⁴⁸ Lettre de Victor Hugo à Louis Pavie du 26 mai 1827, Massin, CFL, t. II, p 1535.

On trouve dans l'ode de Pavie, tout ce qui permet aux âmes des deux poètes de fusionner : la défense de la poésie nouvelle en lutte contre l'ancienne « indolente et froide », la mission de la jeunesse incarnée par Victor Hugo, *le poète croisé*, la foi au service de la monarchie. L'autre ami passionné de Hugo à l'époque, Sainte-Beuve n'écrivit-il pas à son sujet : « poète saint [...] portant du ciel quelque chose en la terre ³⁴⁹ » ?

Dans sa lettre de félicitations à Louis Pavie, Victor Hugo se fait dithyrambique :

Après les beaux vers que Victor vient de m'adresser, je me ferais conscience de lui envoyer directement mes remerciements et mon admiration en vile prose ; ce serait lui donner du plomb en échange de son bronze et de son or. Permettez donc que ce soit dans votre cœur de père que je dépose mes sentiments de frère et d'ami ; dites à votre Victor qu'il souffre que je le remercie en vous. Vous lui transmettez un témoignage bien faible de mon profond attendrissement et ils auront plus de douceur en passant par votre bouche. ³⁵⁰

Après ces assauts d'amitié, d'extase et de lyrisme, tout au long de ces quinze lettres échangées, les deux jeunes hommes sont mûrs pour leur première entrevue, aussi attendue qu'idéalisée. Elle a lieu le 7 juillet suivant, au domicile du poète parisien.

C'est Joseph Chasle-Pavie, puis André Pavie qui la firent connaître au public dans leurs articles de 1896 et 1902, parus dans le *Journal des Débats*³⁵¹. Victor s'est couché « épuisé et anéanti, de cet anéantissement stupide, dernière expression d'une grande agitation mentale », et veut confier à son « cher papa » ses « sentiments qui l'oppressent » :

Samedi matin, 7 juillet 1827, midi sonnait, lorsque mes jambes vacillantes franchissaient le long corridor de la rue Notre-Dame des Champs. Une domestique [...] m'introduisit dans le salon de son maître. J'entendis mon nom répété dans une chambre voisine et la réponse fut l'apparition du poète. Je me précipitai dans ses bras. Ici une lacune d'environ cinq minutes, pendant lesquelles je parlai sans me comprendre, sanglotant d'enthousiasme et riant de grosses larmes. Ce fut au bout de ce temps que je me trouvai assis sur un sofa [sic], foulant un des coussins de toute l'énergie d'un bras dont la main se trouvait serrée dans une des mains du noble poète. ³⁵²

Victor Hugo présente ensuite sa femme qui vient d'entrer. « Bien entendu que l'agitation qui commençait à se calmer se réveilla tout entière à son aspect » déclare Pavie. Le jeune

³⁴⁹ Sainte-Beuve, *Poésies de Joseph Delorme* : « Le Cénacle ».

³⁵⁰ Lettre de Victor Hugo à Louis Pavie du 26 mai 1827, Massin, CFL, t. II, p 1535.

³⁵¹ L'article du premier comporte de nombreuses différences avec celui du second, qui semble le plus crédible, au vu de la syntaxe et du sens ; il est de plus, lui, complet.

³⁵² Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 8 juillet 1827, in André Pavie, *Op. Cit.*

provincial voit alors de ses propres yeux tout ce que sa seule imagination lui faisait entrevoir jusque là : Léopoldine, les tableaux de Devéria et de Boulanger qui tapissent les murs de l'appartement des Hugo, le mobilier, etc. La conversation s'engage alors sur Nodier, en partance avec Taylor pour la Bretagne, et que Hugo entend faire rencontrer à son protégé, sur Delacroix, David d'Angers, avec qui le poète a rendez-vous le lendemain ; Pavie poursuit son récit :

Il me demanda la permission d'aller faire sa barbe (opération de trois quarts d'heure au moins). Je restai dans le salon face à face avec l'héroïne de ces invocations sublimes connues sur la terre par ces titres : *à toi, encore à toi et son nom*. « Vous avez un père qui vous aime bien tendrement, Monsieur. » Cette phrase avait été la première de son mari, ce fut aussi la sienne.³⁵³

Ils évoquent les romans *Bug Jargal* et *Han d'Islande* ; Hugo parle de « Soumet, Guiraud, Lamartine, de Vigny, Lamennais, intimes amis du poète, tout cela avec une petite voix douce et tant soit peu indolente qui ne déplaisait point. » Imaginons l'apothéose que dut être pour Pavie cette totale immersion dans les univers hugoliens : artistique avec les commentaires de la bouche même de ses principaux acteurs, quotidien avec la vision de l'intimité du couple, madame Hugo en « costume négligé du matin », Victor sur le point de se raser. Notons au passage que la vision idéale que Victor Pavie eut d'Adèle, malgré sa tenue, à partir de ce jour transparut tout au long de leur correspondance future. Comme si tout cela ne suffisait pas déjà à commotionner fortement Pavie, si prompt à se pâmer, il suit Hugo dans la rue et tombe nez à nez avec Delacroix. Après avoir, dans un premier temps, « enrag[é] de l'adjonction d'un tiers si importun », il se rend compte de sa méprise, et présenté au grand peintre, se précipite sur lui « comme un assassin », l'assurant de sa totale adulation :

Le pauvre Delacroix me regardait avec des yeux effarés, comme un homme qui s'apercevrait de la méprise d'un autre, et moi, j'allais toujours mon train sans pouvoir m'arrêter, et je fis part aux deux illustres amis du hasard étonnant qui étalait, dès le premier jour, devant mes yeux les deux pendants de la régénération moderne.³⁵⁴

La lettre pleine de frénésie de Victor se termine abruptement par ces mots : « Le lendemain matin, il [Hugo] se trouva au rendez-vous chez M. David. Delacroix était à la campagne, etc., etc., le papier manque. »

³⁵³ *Id.*
³⁵⁴ *Id.*

Quatre jours plus tard, Pavie est invité à dîner chez Hugo. Il raconte, bien sûr, aussitôt l'événement. Le destinataire n'est pas identifié, la lettre débutant par « Mon cher ami »³⁵⁵ :

La journée de lundi a été encore pour moi une de ces journées si pleines d'impressions que l'esprit confus qui les repasse, incapable d'en retrouver le fil, est obligé de les transcrire pêle-mêle et sans suite. – Tâche de t'y retrouver si tu peux.³⁵⁶

C'est à ce dîner qu'il rencontre Sainte-Beuve et le père d'Adèle, Pierre Foucher. Il s'y imprègne une nouvelle fois d'images familières et de souvenirs incomparables :

Il était près de six heures quand nous nous mîmes à table [...] J'eus l'avantage inappréciable de recevoir de temps à autre des coups de pied de Melle Hugo, qui siégeait près de moi. Pour celui qui envisagerait le génie d'un homme dans son adresse à découper un gigot de mouton, le pauvre poète jouerait un triste rôle ; car il s'est montré, dans cette opération, fort au-dessous de ses *Odes*, et même de ses *Ballades*. Il versa une assez grande quantité de sauce sur la table pour s'attirer les risées de sa femme et les plaisanteries de son beau-père.³⁵⁷

Émile Deschamps apparaissant ensuite, la discussion se fait passionnée avec le critique du *Globe*, puis avec leur hôte :

La conversation redevint générale, mais soumise toutefois, sans qu'il y parût, à l'ascendant irrésistible de Hugo, à sa doctrine lumineuse, énoncée avec un organe enchanteur. On passa toute l'Académie en revue, et dix heures un quart sonnaient quand nous prîmes congé de Hugo.³⁵⁸

« Ascendant irrésistible », « doctrine lumineuse », « organe enchanteur » ; on peut voir à quel point Victor Pavie est subjugué et conquis. Théodore Pavie, qui fut aussi un intime de la famille Hugo, commenta avec justesse cette prime « union » des deux Victor :

Cette rencontre eut l'effet d'un choc électrique. Le poète de génie, si jeune encore et voyant alors la gloire dans l'avenir seulement, accueillit avec joie l'enthousiasme naïf, la candide admiration du provincial adolescent qui le jugeait si bien et semblait le deviner. Il accepta

³⁵⁵ Peut-être s'agit-il tout simplement de son frère, Théodore.

³⁵⁶ Lettre de Victor Pavie à ?, du 8 juillet 1827, in Marty Paul, *Op. Cit.*, p 28. (Marty fait la confusion avec une lettre de Victor du 11 juillet ; l'examen des textes originaux dans les articles du *Journal des Débats* lève le doute.)

³⁵⁷ *Id.*

³⁵⁸ *Id.*

son hommage avec la reconnaissance et le sentiment affectueux que tout chef d'école entrant dans la lice ressent pour ses premiers disciples.³⁵⁹

Compagnons d'âme

Le rêve n'est que de courte durée ; Victor doit rentrer à Angers. Les regrets de la séparation semblent partagés puisque Victor Hugo écrit début août au père du jeune homme pour demander son retour à Paris à l'occasion du Salon d'automne. Tous les courriers qui furent adressés à Louis Pavie, puis ceux que reçurent ses fils, furent précieusement gardés, et firent la fierté de l'imprimeur soi-disant « classique » ainsi que le rapporta Théodore :

Ces lettres si remplies de déférence pour lui et si flatteuses pour Victor, notre père ne les montrait point en public ; oh ! non, c'était de ces joies qu'il savourait tout seul, en silence, et qu'il conservait dans son cœur.³⁶⁰

Louis Pavie, homme d'ouverture et de tolérance, véritable exemple de père éclairé, fut à l'origine des rencontres entre Victor Hugo et ses deux fils. Dans une lettre jusque-là ignorée, pleine d'esprit et de cœur, il provoque avec beaucoup d'humour le poète, pour finir par lui avouer son affection :

Non, Monsieur et ami, je n'irai point à Paris me faire *gâteaux*, encore moins y mènerai-je mon jeune fils Théodore. Lorsque son aîné Victor n'a pas résisté à vos aimables séductions, et je le dirai hardiment devant vous, à celles de Mme Hugo, comment une jeune tête et un jeune cœur de seize ans n'y succomberait-il pas ! De deux enfants j'en veux au moins un sage, un classique comme moi ; nous serons ainsi deux contre un et ce n'est pas trop. Autrement je serai tout seul, et que voudriez-vous que je fisse ? Cependant il est une autre difficulté, c'est d'arrêter le désir le plus vif de voir (je ne dirai pas d'admirer, vous appelleriez cela de la flatterie) l'auteur dont son frère lui a appris pas cœur les chefs-d'œuvre avant qu'il fût en état de les apprécier.[...] Il brûle de le connaître et ce désir, croyez qu'il est vivement partagé par Victor et moi ; et c'est en notre nom commun que je le presse de réaliser le projet qu'il a formé.³⁶¹

Au total, durant cette période fondatrice, chacun des deux correspondants adressa à l'autre onze lettres. Une première missive du disciple angevin arrive rue Notre-Dame des Champs début septembre. C'est l'époque où la belle-mère de Victor Hugo est au plus mal. Victor

³⁵⁹ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 347.

³⁶⁰ *Ibid.*, p 62.

³⁶¹ Lettre inédite de Louis Pavie à Victor Hugo du 24 août 1827, (Correspondance Pavie, n°5987, Musée Victor Hugo, Paris)

Pavie compatit et demande également des nouvelles de Paul Foucher, avec qui il a beaucoup sympathisé. Pavie ne peut déjà plus se passer de ses nouveaux amis :

Je [...] vous demande [...] seulement [...] quelques mots signés de votre main, afin qu'une famille que vous avez comblée d'amitié, et qui fait désormais en quelque sorte partie de la vôtre, soit au courant de tout ce qui vous est cher.³⁶²

Le jeune homme souhaite que Paul puisse venir à Angers et regrette de ne pas avoir été informé du passage de Nodier en personne dans la capitale de l'Anjou. Par ailleurs, nous apprenons, par sa plume, qu'il a adressé une lettre à Hugo en août, dans laquelle il redit sa tristesse d'être loin de lui, et confie sa passion gothique, née de la rencontre avec le poète parisien³⁶³.

Victor Hugo, qui a terminé *Cromwell* le 18 septembre, l'annonce aux Pavie le 24, leur en promettant l'envoi sous quinzaine. Sans la préface toutefois ; il ne l'entamera que la semaine suivante³⁶⁴. Il en profite pour remercier le père et le fils de leurs derniers courriers et surtout félicite Victor Pavie de ses dernières critiques. L'année 1827 a effectivement été fertile pour le jeune journaliste qui a publié dans les *Affiches d'Angers* un article sur la littérature en janvier, et deux articles sur la *Peinture au XIXe siècle* le 26 août et le 9 septembre. La lettre témoigne encore de l'épopée romantique avec deux points développés par Hugo, l'un concernant les feux de la rampe, l'autre la lueur plus douce des passions partagées :

Paul est on ne peut plus touché de ce que vous lui dites d'amical et de fraternel [...] son drame³⁶⁵ sera joué dans six semaines ; vous manquerez à ce pauvre Paul pour l'applaudir ou le consoler [...] Il faut aussi que je cause avec vous des monuments gothiques d'Angers. Je vois avec joie que la contagion d'architecture vous a gagné. C'est si beau ! Adieu encore. *Vale et me ama*. Votre frère aîné, Victor.³⁶⁶

Victor Pavie écrit ensuite le troisième volet sur la *Peinture au XIXe siècle*, qui paraît le 23 septembre, et quelques semaines plus tard, le 18 novembre, un texte contre les attaques des classiques : *Réponse aux observations d'un vieux littérateur*, dans lequel il défend le romantisme en termes brillants. Il l'a envoyé à Hugo, bien sûr, accompagné d'une lettre où il clame son désespoir : « Je ne puis résister à ce besoin d'épanchement [...] dont plus que

³⁶² Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 2 septembre 1827 (Correspondance Pavie, n° 1405, Musée Victor Hugo, Paris)

³⁶³ Inédite, elle est conservée à la Bibliothèque Municipale d'Angers (Rés. Ms. 2130).

³⁶⁴ Il se trompe en écrivant : « *Il ne me reste plus qu'à écrire la préface et quelques notes. Je ferai tout cela aussi court que possible ; moins de lignes, moins d'ennui.* »

³⁶⁵ *Amy Robsart* (en fait, écrit par Hugo).

³⁶⁶ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 24 septembre 1827, Massin, CFL, t. III, p 1213.

jamais vous me paraissez le consolant dépositaire [...] ³⁶⁷» L'on peut déceler trois raisons principales - qui s'entremêlent d'ailleurs -, à ce désespoir : le fait d'être loin de son idole, ce qui aiguise sa frustration ; le dépit de ne pas être à la hauteur de ses idéaux, ce qui développe - à son corps défendant - quelque jalousie envers ceux qui y parviennent, le fait d'être abandonné par son propre frère, qui rêve d'horizons inconnus, ce qui l'accule à une solitude déprimante :

Et moi, condamné depuis que je pense à une admiration stérile [...] la tête pleine de projets évanouis - Ah que je souffre. 19 ans *aujourd'hui...* et rien de fait ! [...] Je sens mon avenir fondre à mesure sous mes pas, et maintenant je n'ose plus le regarder en face... M. Hugo, quand vous me tendiez pour la première fois la main, quand vous me disiez *Va* d'une voix si tendre, si paternelle, si cette année de nullité vous était apparue, dès lors, m'auriez-vous répondu, encouragé, accueilli ? Voyez-vous, c'est là ce qui me tourmente. Il me semble que je vous ai abusé, en vous jetant sur les bras un fardeau qui devient de jour en jour plus pesant pour vous à mesure que vous me comblez d'amitiés nouvelles et que vos encouragements aboutissent à néant. ³⁶⁸

Le poète angevin exagère. N'a-t-il pas écrit cinq articles fort remarquables dans les *Affiches d'Angers* et composé deux poèmes cette année-là ? Mais, qu'est-ce que cela, comparé à l'œuvre de l'auteur de *Cromwell* ou à celle des familiers des cénacles ?... « [...] qu'aviez-vous besoin qu'à cette correspondance élevée qui vous met en relation avec vos pairs, se joignit celle d'un être obscur et inutile comme moi [...] ³⁶⁹» se lamente encore Pavie.

Et puis, l'idée du voyage de Théodore le terrorise :

J'ai un frère qui m'aime tendrement, que j'aime de même ; ce frère ne sympathise à aucun de mes désirs, à aucune de mes pensées. Cela me rend horriblement malheureux, moi qui ne puis rien penser ni sentir tout bas... La maison paternelle lui pèse, il veut nous quitter, et le premier vaisseau qui fera voile pour le nouveau monde doit le recevoir à son bord. ³⁷⁰

Les pleurs et les plaintes imprègnent jusqu'à la fin de la lettre :

Je couve une douleur sourde qui étouffe dans mon âme toute inspiration, toute poésie. Oh ! que l'hiver est froid pour celui qui souffre, et quelles tristes veillées je vais passer ! *Me voilà tout seul !* [...] Vous le voyez, mon cher Monsieur Hugo, n'ai-je pas raison de [me]

³⁶⁷ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 26 novembre 1827, (Correspondance Pavie, n°1406, Musée Victor Hugo, Paris)

³⁶⁸ *Id.*

³⁶⁹ *Id.*

³⁷⁰ *Id.*

cramponner à vous, dans le désert intellectuel où vous m'apparaissez comme un guide tutélaire [...] !³⁷¹

La fragilité émotionnelle et psychologique de Victor Pavie n'est plus une découverte à ce stade de notre étude, mais il n'est peut-être pas faux de penser que ce fut la présence de ce « frère aîné », incarné par Victor Hugo, qui empêcha le jeune homme de sombrer dans des états extrêmes.

Le poète parisien lui répond, de Paris, le 11 décembre. Cette lettre, elle aussi inédite, complimente et encourage à nouveau Pavie :

Vous m'avez écrit, mon jeune et bien cher ami, une lettre pleine d'âme et de cœur, et je suis honteux de n'y répondre aujourd'hui que par ce peu de mots vides et affairés. [...] Vous avez mis dans le *Feuilleton* des articles de l'ordre le plus élevé. Vous êtes [...] monsieur, de ceux qui savent écrire la poésie dans les deux formes, prose ou vers. Mais pour Dieu ! ne doutez pas de votre avenir ce n'est pas quand on est comme vous éblouissant d'imagination qu'on peut avoir peur des promesses vierges de la vie [...] Mille souvenirs à votre bon et respectable père. Dites-lui de ma part qu'il a un fils qui sera, comme chez Homère, *la couronne de sa vieillesse*.³⁷²

Cromwell et sa préface sont publiées le 5 décembre. Le 31 décembre, dans le dernier numéro du *Feuilleton* d'Angers, paraît un premier article de Victor Pavie à ce sujet. Le journaliste angevin y fait l'éloge de l'art nouveau et de son prophète. Marty note : « Pavie est ébloui, il est sans réplique ; bien plus, il se fait, au fond de sa province, le lieutenant du poète qui, en dépit de l'opposition, devient chef d'école.³⁷³ » La plaidoirie de Pavie est fouguese et argumentée : « [...] Voici donc enfin pour la première fois en France l'apparition du drame [...] Il s'agit d'une de ces apparitions qui font ère en littérature, d'un de ces grands faits qui commandent au droit [...]³⁷⁴ » Après avoir asséné à ses lecteurs : « l'art classique est vaincu » et dit de ces œuvres du passé qu'elles « se traînent, blêmes d'estime », il montre combien le génie dramatique de Victor Hugo pointait déjà dans ses premiers romans, *Han d'Islande* ou *Bug Jargal*. Analysant la théorie hugolienne, il met en relief les âges historiques définis par l'auteur, commente les notions de « laid » et de « grotesque », et tend à démontrer la supériorité du mètre romantique sur la versification classique. Le premier, selon lui :

³⁷¹ *Id.*

³⁷² Lettre inédite de Victor Hugo à Victor Pavie du 11 décembre 1827 (coll. particulière)

³⁷³ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 30.

³⁷⁴ Pavie Victor, « *Cromwell* », *Feuilleton des Affiches d'Angers* du 31 décembre 1827.

dans ses formes complaisantes et énergiques tout à la fois, enserme toutes les pensées de l'âme, toutes les expressions du langage, sans faiblesse comme sans dédain ; là, le vers, selon les besoins du poète, sait briser au hasard sa trempe d'acier, comme ces anciennes armures dont les ressorts dociles obéissaient au jeu musculeux des chevaliers.³⁷⁵

le second :

dans sa raide gravité, procédant par couple monotone, attèle constamment à la pensée deux vers jumeaux, martelés au milieu. Là, point de tournure, si vive, si pressante qu'elle soit, qui déborderait la limite prescrite : point d'expression si heureuse, si puissante, dont la familiarité souillerait ou dont le poids romprait ce fragile tissu.³⁷⁶

Jugement sévère et quelque peu outrancier, mais déjà aiguisé. Cet article fut le seul favorable à Hugo dans toute la presse du moment, les deux critiques positives de Sainte-Beuve ayant été refusées par le *Globe*. Victor Pavie ajoute à l'éloge un courrier, le 3 janvier 1828. Cette troisième ou quatrième lettre adressée à Hugo par le jeune homme, inédite elle aussi, témoigne des sentiments brûlants du jeune Pavie :

Trois motifs de reconnaissance mon cher Monsieur me font prendre la plume aujourd'hui [...] 1^e Votre lettre si courte mais si puissante et qui m'a fait tant de bien [...] 2^e L'intention de votre envoi qui n'est point encore parvenu au libraire [...] 3^e Cette reconnaissance intime, passionnée, humide de larmes, qu'à part l'amitié, toute admiration doit au génie pour le grand œuvre que vous venez de donner à la France [...] un transport unanime a retenti, tout le monde l'a entendu et répété.³⁷⁷

Le jeune admirateur a le cœur à vif et fait preuve d'une totale identification à son héros :

C'est maintenant que je souffre plus que jamais de la distance : que je me tourne et me retourne dans mon lointain, comme un malade dans son lit [...] Je ne connais rien de plus pittoresque au monde, rien qui m'ait ému plus puissamment [...] Que je trouve votre préface large et profonde ! Comme elle me rappelle vivement et [...] votre conversation qui s'y retrouve et les gestes [...] dont vous les secondiez , et que j'applique aujourd'hui malgré moi à chacun des mots de cette grande page. Je lisais il y a quelques jours à un de mes amis la grande scène du Juif, telle que vous me l'aviez lue à Paris, et dans la puissance de mon souvenir, je me laissai [sic] tellement aller à l'imitation du modèle, qu'il me semblait que votre esprit était en moi, que vous parliez par ma voix et que vous agissiez par ma main.³⁷⁸

³⁷⁵ *Id.*

³⁷⁶ *Id.*

³⁷⁷ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 3 janvier 1828, (Université d'Austin, Texas)

³⁷⁸ *Id.*

Victor Pavie parle ensuite de Devéria, de Foucher, d'une de ses compositions personnelles influencée par Nodier, et termine sa missive en ne pouvant s'empêcher de se dévaloriser. Sa dernière confidence, éclaire d'ailleurs tout à fait le positionnement de Pavie vis à vis de Hugo, et de tous les écrivains qu'il admire, à cette époque et pour longtemps :

Son poème de *Smarra* m'avait inspiré une longue pièce de vers dans le même genre, que je me proposais de lui adresser par votre entremise. Mais arrivé au bout, je me suis aperçu que j'avais perdu mon temps à rimaitter platement. Il ne les verra point. Vous les verrez peut-être quelques jours dans le *Feuilleton*, comme bouche-trous, mais alors vous les considérerez comme non venus. La lecture de *Cromwell* d'ailleurs m'a dégoûté de faire des vers d'ici longtemps. L'admiration qui encourage presque tous les autres m'anéantit moi.³⁷⁹

Victor Hugo transmet immédiatement à Pavie sa réelle reconnaissance :

Votre article est admirable [...] Toutes les personnes qui ont lu votre article sur *Cromwell* sont dans le ravissement ; David, Sainte-Beuve, Paul Foucher, en radotent [...] J'ai mille vœux de bonheur à vous envoyer ; car il n'y a rien à vous souhaiter du côté du talent [...] et quant à moi, je me fais un souhait de bonne année, c'est que vous veniez me voir en personne.³⁸⁰

Le 13 janvier un deuxième texte de Victor Pavie est publié dans la feuille angevine, plus ardent, plus combatif encore :

Parmi ces suffrages unanimes, dont le public longtemps injuste vient de décorer enfin le poète compris, des clameurs d'opposition se sont fait entendre, mais faibles comme la vieillesse qui se traîne, hideuses comme l'impuissance qui maudit. Il y a dans ce dernier rôle d'une littérature moribonde quelque chose qui sert le cœur.³⁸¹

L'optimisme aveugle de Victor Pavie qu'il exprime par ces mots : « suffrages unanimes » ne semble pas contrarié par les « clameurs d'opposition » ! Et que dire de la violence des propos : « vieillesse qui se traîne », « hideuses », « littérature moribonde » ! Pavie se fait explicite :

³⁷⁹ *Id.*

³⁸⁰ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 5 janvier 1828, Massin, CFL, t. III, p 1220.

³⁸¹ Pavie Victor, *Cromwell, deuxième et dernier article*, in *Feuilleton des Affiches d'Angers* du 13 janvier 1828.

Peur de quoi ? La poésie n'est-elle pas là, qui interpose son verre magique entre la nature et l'âme, concentre en foyer ses rayons divers, et d'un coup de baguette fait tout rentrer dans l'art. Il est temps d'ouvrir les yeux sur ce domaine illimité, dont la révélation a remis les clefs à l'intelligence : l'univers n'est-il pas à nous, pourquoi faire encore les enfants, à notre âge !³⁸²

Reprenant les arguments de la préface de Victor Hugo, il justifie la « profanation » des deux règles d'unité de temps et de lieu, servant la troisième, respectée, car indispensable : « [...] Reste donc sur sa base inaltérable et dans tout l'exercice de son autorité respectée, l'unité de bon sens, l'unité de raison, celle d'action.³⁸³ » La suite du texte permet à Pavie de rappeler le rôle du grotesque dans le drame, en tant que contraste soulignant les lignes et les passions. Sa conclusion, tout en glorifiant l'aspect lyrique de l'œuvre, rattache l'art romantique aux précurseurs antiques, et va même jusqu'à faire l'apologie de la déraison :

M. Hugo nous semble avoir admirablement compris ce besoin de poésie lyrique, véritable musique du drame, représentée chez les anciens par ces chœurs tout épiques, bannis de l'art moderne. C'est que la poésie lyrique gît plus intimement ailleurs. Elle gît dans le délire de l'exaltation mentale, dans le transport des facultés morales en deçà des relations du cercle positif. Ainsi tout homme fortement ému, tombe en lyrisme.³⁸⁴

Avant de citer pour finir un extrait de soixante-dix sept lignes, le jeune héraut du mouvement réformateur devient visionnaire :

Telle qu'elle est, dans la hardiesse puissante de sa conception, avec ses beautés incontestables et les défauts que des critiques plus habiles s'occuperont d'y chercher, cette production extraordinaire, qui n'est point destinée à la scène, s'y jouera quelque jour, et y fera sa révolution. Alors éclore en foule des imitateurs maladroits dont l'auteur ne sera point responsable, et aussi des partisans distingués qui auront à lui envier encore l'honorable privilège d'une courageuse innovation.³⁸⁵

La sagacité du critique autant que sa prose flamboyante amenèrent Hugo à lui témoigner une nouvelle fois sa gratitude, son estime et son admiration, une dizaine de jours plus tard :

Votre deuxième article est plus beau, oui plus beau, s'il est possible, que le premier [...] vous êtes déjà mûr pour avoir à peine vingt ans ! Quelle verve ! quel éclat de style et

³⁸² *Id.*

³⁸³ *Id.*

³⁸⁴ *Id.*

³⁸⁵ *Id.*

d'idées ! Sainte-Beuve s'extasiait hier sur votre travail ; il le sait par cœur, à *la lettre*, et le récite à tout le monde.³⁸⁶

Surtout, l'auteur de *Cromwell* quittait la sphère littéraire pour s'avancer dans celle de l'amitié quasi familiale, écrivant à la fin de sa missive : « [...] je viens de marier mon frère aîné ; quand vous serez marié j'aurai une belle-sœur de plus.³⁸⁷ »

Un mois plus tard, Hugo apprend à Pavie la mort de son père, Léopold Hugo. L'heure est aux confidences les plus intimes :

J'ai perdu l'homme qui m'aimait le plus au monde, un cœur noble et bon [...] C'est un appui qui me manque de bien bonne heure. Aussi, mon bien cher Victor, priez Dieu qu'il vous laisse longtemps votre père !³⁸⁸

Le soutien moral de Pavie est précieux pour Victor Hugo, ainsi qu'il le dit lui-même :

Adieu, mon poète ; Comment en êtes-vous encore à me demander une place dans mon amitié ? N'êtes-vous pas déjà de mes vieux amis ? La perte de mon père m'a laissé un vide immense, profond ; mais vous êtes de ceux qui le rempliraient, s'il pouvait être rempli. Votre frère, V.H.³⁸⁹

Car Victor Pavie avait écrit une longue lettre de condoléances dans laquelle il assurait une nouvelle fois Hugo de son dévouement définitif :

Je sens maintenant que je vous aime, que je vous aime pour vous-même, et que cet écho qui est en âme, sait redire autre chose que vos beaux vers !... Fallait-il payer si cher pour le savoir !³⁹⁰

Au mois de mars 1828, Pavie compose une *Ballade*, qui paraît dans le *Feuilleton* d'Angers, et dans laquelle les lecteurs des *Odes et Ballades* peuvent apprécier la similitude de fond et de forme avec les pièces hugoliennes. Inlassable, le poète parisien adresse une lettre félicitant l'auteur :

³⁸⁶ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 23 janvier 1828, Massin, CFL, t. III, p 1221.

³⁸⁷ *Id.*

³⁸⁸ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 29 février 1828, Massin, CFL, t. III, p 1223.

³⁸⁹ *Id.*

³⁹⁰ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 12 février 1828, (Correspondance Pavie, n°1407, Musée Victor Hugo, Paris)

Il y a dans le dernier *Feuilleton* une ballade qui est un chef-d'œuvre ; faites-en mes compliments à M. V. P. C'est magique, c'est pittoresque, c'est neuf et d'un excellent ton de style... On dirait une de ces vieilles compositions d'Albert Dürer ou de Rembrandt.³⁹¹

Intéressante prémonition, puisque cette remarque fait écho au sous-titre du recueil d'Aloysius Bertrand, *Gaspard de la Nuit*, que publia d'ailleurs Pavie quelques années après.

Autre grand événement : Pavie a obtenu un portrait de Hugo « une méchante lithographie de 5 sous que j'aurais payé un Louis » dit-il ! Sur deux pages, il laisse éclater sa joie :

Fut-il aussi méconnaissable [...] que les petites figures de plâtre que le paysan suspend au chevet de son lit dans le zèle de sa naïve croyance, ce serait encore pour moi un patronique [sic] symbole dans lequel j'aurais foi.³⁹²

Ce culte du Maître est nécessaire au jeune homme qui était si effondré au moment de son départ de Paris l'année précédente : « [...] Cet adieu du Luxembourg fut si triste ; je l'ai encore sur le cœur. Comme je pleurais en m'échappant de vos bras ! [...] ³⁹³» Seul et perdu, Pavie quête avec avidité des informations sur la vie culturelle, et s'impatiente du moment où il retrouvera son mentor :

Dieu sait si j'ai soif de vous [...] Jamais le débordement de mes idées ne s'était encore égaré à ce point, et jamais l'âme qui en est oppressée ne s'était sentie reléguée dans une plus navrante solitude. D'ici à 10 lieues à la ronde, personne. Mon père n'y est plus [...] quelquefois je me représente sans vous dans le monde ; et ... cette pensée me fait dresser les cheveux sur la tête. [...] qui saurait les douces paroles de remède ? il n'y a que vous : et pour conclusion de tout cela, je me sens tout honteux de vous aimer, en songeant que cette amitié me sert.³⁹⁴

Victor Pavie vient à Paris au printemps 1828, certainement en mai, puisqu'en avril, il était à Londres, aux côtés de David d'Angers qui s'y rendait afin de réaliser un buste de Walter Scott. Le jeune homme, qui rentre de ce premier voyage aux côtés du sculpteur, en est ressorti bouleversé, comme il l'explique à son mentor, dans ce courrier, lui aussi inédit :

Si j'ai déjà laissé passer quatre jours sans vous écrire, c'est que dans l'agitation extraordinaire produite par tant de sensations accumulées, j'ai besoin de tous mes efforts

³⁹¹ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 3 avril 1828, Massin, CFL, t. III, p 1247.

³⁹² Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 25 mars 1828, (Correspondance Pavie, n°1408, Musée Victor Hugo, Paris).

³⁹³ *Id.*

³⁹⁴ *Id.*

pour enfile mes idées dans un ordre intelligible. Paris et Londres en un mois, et *vous* surtout, *vous* le commencement et la fin de mon voyage, vous le clocher de mon immense horizon. Je ne sais jusqu'où cela me conduira, mais je souffre d'une maladie cruelle, dont les symptômes datent de plus d'une année, et qui s'est incroyablement développée depuis quelques semaines.³⁹⁵

Dans sa réponse, Victor Hugo, qui part à la campagne quelque temps, invite Pavie à dîner dès le lendemain de son retour, lui confiant son impatience : « C'est un chagrin pour moi de penser que nous serons si longtemps sans vous voir ³⁹⁶»

L'intimité grandit considérablement entre les deux hommes. Au point que Victor de Paris demande à « Victor d'Angers » (les termes sont de Hugo) de faire des démarches, en son nom, pour acquérir une maison en Anjou. La lettre de Pavie du 10 juin nous apprend que la famille Hugo envisagea très sérieusement de s'installer en Anjou. Évoquant « la perspective toute fantastique du fameux projet de domicile... », Pavie avoue :

Je manque de cœur à l'aspect d'une responsabilité pareille, et [...] je suis obligé de m'étourdir pour m'y reposer. Je me promenais ce matin autour de ce joli édifice de la Renaissance, dont je vous avais déjà parlé. Hélas ! il paraît avoir violemment souffert. Les bourreaux l'ont badigeonné du haut en bas. Les croisées (cruces) ont fait place aux mesquins et dociles châssis modernes : et de si habiles restaurateurs tiennent sans doute à leur œuvre pour s'en dessaisir facilement. Les maisons de campagne fourmillent aux environs de notre ville. Mais ce ne sont pas des *boîtes* qu'il vous faut. Nous allons travailler sérieusement à nous trois à vous choisir quelque habitation pittoresque dont Paul viendra prendre note sur les lieux.³⁹⁷

Dans une correspondance du 17 juillet, Hugo s'enquiert de l'avancement du projet :

Vous occupez-vous, comme vous me l'avez promis de la petite maison gothique près d'Angers ³⁹⁸? De grâce, envoyez-moi dans votre prochaine lettre des détails sur cette affaire, si pourtant vous voulez toujours de moi qui veux toujours de vous.³⁹⁹

³⁹⁵ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 10 juin 1828, (Université d'Austin, Texas)

³⁹⁶ Lettre inédite de Victor Hugo à Victor Pavie du 27 juin 1828 (coll. particulière)

³⁹⁷ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 10 juin 1828, (Université d'Austin, Texas)

³⁹⁸ Le château des Ponts-de-Cé dont Hugo voulait faire sa résidence d'été.

³⁹⁹ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 17 juillet 1828, Massin, CFL, t. III, p 1230.

S'excusant par ailleurs du retard avec lequel il répond à son interlocuteur angevin, Hugo lui dit : « [...] pensez qu'entre les lettres de Lamartine, de l'abbé Lamennais, de Chateaubriand, les vôtres sont encore celles auxquelles je réponds le plus vite.⁴⁰⁰ »

Victor Pavie le tient au courant par retour du courrier. Les recherches sont toujours infructueuses et il s'en afflige :

« Point de maison » mon cher Monsieur Hugo, est-il possible « point de maison. » Cela durera-t-il toujours ou cela aura-t-il une fin ? est-ce avec sursis, ou sans rémission ? [...] Ce n'est pas que les maisons gothiques manquent aux environs de notre ville, mais c'est [...] qu'elles sont singulièrement affectionnées par les stupides propriétaires qui ont dépensé de l'argent à les gâter [...] J'ai mis à la piste plusieurs amis. Dernièrement nous visitâmes en votre nom un antique édifice intact, enseveli à une lieue d'Angers au fond d'une épaisse campagne d'où la ville apparaît sous l'aspect imposant du Moyen Âge [...] Mais c'est un peu trop grand. C'est une abbaye Romane [...] Ce n'est pas encore cela ; je chercherai.⁴⁰¹

Le projet des Hugo devait être fort sérieux, si l'on en croit les détails mis en avant par Pavie, les « petits contrevents verts de Madame Hugo » par exemple. L'affaire immobilière⁴⁰² dura jusqu'en 1830, Pavie, voulant conclure, écrivit alors à Hugo :

J'ai à vous proposer quelque chose d'absurde, et qui n'aurait de sens qu'en cas de *oui* de votre part. Le notaire, homme de délicatesse et d'honneur, et de mon intimité, est ici. L'affaire presse, et sur ma confiance, il souhaiterait de grand cœur qu'elle se fit avec vous plutôt qu'avec tout autre. Mais il vous faudrait voir – [...] Il part mercredi soir. Vous vous embarqueriez avec lui, pour arriver à Angers en 24h., jeudi soir chez nous. Vous y seriez trois jours. Mon frère qui part d'Angers le lundi suivant vous remettrait à Paris mardi soir. En tout, 5 jours ! [...] Un joli castel dans la Loire, des prés, des grèves, des poules, des vaches, du lait, une lieue de nous, 1 500 fr de rente, le tout payable en 10, 15, 20 ans, à l'indéfini.⁴⁰³

Et Pavie d'ajouter cet ultime argument romantique, pour emporter la décision : « Vous gagneriez en route deux formidables cathédrales : Chartres et Le Mans. »

⁴⁰⁰ *Id.*

⁴⁰¹ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 30 juillet 1828, (Correspondance Pavie, n°1409, Musée Victor Hugo, Paris)

⁴⁰² Pour des précisions historiques concernant le château en question, se reporter à l'avant-propos de Dalbine Erwan, note 1 de la page 35, in Marty Paul, *Victor Pavie, ses relations avec Victor Hugo*, Wimereux, Ed. du Sagittaire, 2007.

⁴⁰³ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 10 avril 1830, (Université d'Austin, Texas), citée in *Correspondance de Victor Hugo*, Tome I, p 447, Albin Michel, Paris, 1952.

Malgré l'empressement de Victor Pavie, la vente ne se fit pas, sans que l'on en sache très bien toutes les raisons. C'est surtout auprès d'Adèle que Pavie se plaint de l'occasion manquée à jamais⁴⁰⁴.

Paul Foucher aussi était attendu en Anjou, mais lui non plus ne s'y rendit pas ; Victor Pavie le regrettait dans sa lettre de la fin juillet 1827. Dans ce même courrier, il remerciait Victor Hugo de ses envois et évoquait, plusieurs mois avant sa parution, le prochain recueil du poète parisien :

Cher Poète, cher ami, cher Maître [...] que vous ai-je fait pour que vous m'aimiez comme je vous aime ? [...] Vous écrivez une lettre comme une *Orientale*, sans plus de prétention ni de Génie ; vous m'exhalez à chacune des petites lignes de vos petites pages des rayons de cœur et d'âme. Vous m'apparaissez dans le monde comme ce qu'il y a de plus noble et de meilleur !⁴⁰⁵

Victor Pavie contribue de plus en plus au journal familial. En juin 1828, il a rédigé un éloge du tableau de Louis Boulanger, *La Ronde du Sabbat* ; en juillet paraît un texte sur l'édition du *Faust* de Goethe illustrée par Delacroix. Le 10 août, il livre la première critique d'un livre de Sainte-Beuve, qui lui vaut le premier courrier de sa part, cinq jours plus tard.

Hugo a écrit à Sainte-Beuve : « [...] il y a eu aussi dans le *Globe* un article stupide [...] sur votre beau livre. En revanche, le provincial a dit à votre sujet d'assez bonnes choses que je vous garde pour votre retour.⁴⁰⁶ » L'expression « le provincial » semble trancher avec le ton affectueux des lettres que Victor Hugo envoie à la même époque à Victor Pavie. Doit-on voir dans la tournure employée une marque de condescendance de la part du Parisien qu'est Hugo – les termes « assez bonnes choses » pouvant y faire penser - ou une formule de style humoristique sensée marquer la connivence entre les trois nouveaux amis ? Sans doute un peu des deux. A moins que le terme ne désigne le journal lui-même, les noms de journaux s'écrivant rarement avec une majuscule dans les courriers que nous avons examinés. Auquel cas, les remarques précédentes restent valables.

Le 5 octobre, Victor Pavie fait part à Hugo de son arrivée prochaine à Paris, dans le but de poursuivre des études de droit. Il n'a pas de vocation claire mais a saisi le prétexte qui lui permet de retrouver son héros : « [...] Ce qu'il y a de sûr, c'est que la ville de Paris toute

⁴⁰⁴ Voir le chapitre suivant consacré aux relations entre Victor Pavie et madame Hugo..

⁴⁰⁵ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 30 juillet 1828, (Correspondance Pavie, n°1409, Musée Victor Hugo, Paris)

⁴⁰⁶ Lettre de Victor Hugo à Sainte-Beuve du 17 septembre 1828, in *Correspondance de Victor Hugo, t. I, 1814-1848*, Paris, Ollendorf, 1947.

entière ne me paraît pas si grosse que *Vous*, et qu'il me faudra prendre dur sur moi-même pour ne pas faire peser trop violemment sur *Vous* mon changement de domicile [...] ⁴⁰⁷»

Le 29 octobre, Victor Hugo prend à nouveau la plume pour annoncer la naissance, une semaine plus tôt, de François-Victor, son second fils, et pour remercier aussi ses amis angevins de l'envoi de six bouteilles « d'une excellente liqueur ». Le maître se languit du disciple :

Cette bonne et douce liqueur nous la boirons avec vous, je l'espère, car nous vous attendons tous les jours et nous vous comptons déjà dans toutes nos joies de cet hiver [...] Est-ce que vous n'allez pas arriver demain, cher poète ? Savez-vous que nous avons besoin de vous voir et que nous nous fatiguons de vous aimer de loin ?⁴⁰⁸

Peu après, dans le numéro du 30 novembre du *Feuilleton*, Pavie rapporte la parution de la quatrième édition des *Odes et Ballades* en ces termes : « [...] ces préludes de ravissement et d'amour, ces élans d'enthousiasme et de guerre, ces chuchotements vagues de mystère et de frayeur viennent se rallier une quatrième fois sous leur poétique bannière. » Son esprit averti lui fait souligner l'évolution de Victor Hugo, qui a introduit de nouvelles pièces et modifié l'agencement du recueil. Pavie regrette quelque peu les éditions primitives mais se réjouit dans le même temps de l'accroissement de popularité de Victor Hugo, ceci justifiant, selon lui, le passage d'un caractère initial intime, naïf, à une tonalité « mariée aux retentissements du monde ». Cette opinion annonce déjà la réticence qu'éprouva par la suite Pavie à suivre Hugo. Le jeune journaliste angevin ajoutait d'ailleurs : « [...] sans doute, ces parfums d'haleine matinale, ces gouttes de rosée où s'épanouit la vie à son aurore, M. Victor Hugo ne les retrouvera jamais... » En effet, le style d'Hugo évolue vers plus d'éclat, de lumière. *Les Orientales* qui sortent en janvier 1829 en apportent la preuve. Mais toujours enthousiaste, Victor Pavie écrit à son frère :

Victor Hugo nous a lu des *Orientales* inouïes et doublement inouïes. Il en fait à mesure, il ne peut s'en *décancher*. Dans *Norma* la Rousse, il y a :

L'éléphant aux larges oreilles

Casse les bambous en marchant

Et dans une ode à Fabvier :

Des sabres auxquels manque une trempe de sang,

Des pistolets gorgés de balles...

⁴⁰⁷ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 5 octobre 1828 (Université d'Austin, Texas)

⁴⁰⁸ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 29 octobre 1828, in Marty Paul, *Op. Cit.*, p 39.

Pas un vers plus faible que cela. Il en est assommant.⁴⁰⁹

Pour sa plus grande joie, Victor Pavie devient un habitué des dîners du lundi chez Victor et Adèle. L'année 1829 le voit multiplier les articles de défense et de soutien au romantisme et à Hugo en particulier, toujours dans les colonnes du journal paternel.

Dès le 8 février, Pavie y signe un texte à la gloire des *Orientales* qu'il termine par le poème *Les Djinns*. Il présente Hugo comme l'unique représentant de la poésie de son temps, « à l'étreinte assez vigoureuse pour embrasser » le siècle, et prédit, comme l'écrit Marty, qu'il « dominera l'époque nouvelle de la littérature et la personnifiera.⁴¹⁰ » Dans son style si généreux, solennel et emphatique, Victor Pavie explique :

Contiguë à la sculpture de David d'une part, de l'autre à la peinture de Delacroix et de Boulanger, cette poésie éminemment artiste, *qui colore et modèle*, souffle sa nature invisible à leur nature palpable, les raconte l'une à l'autre, murmure entre elles deux *une musique harmonique et sonore*... Peut-être au fond n'est-il pas de toute absurdité de dire que ce *lyrisme organisé* tend à réaliser quelque chose de l'expression de ces édifices sacrés qui embrassaient tout dans leur architecture complète, hymnes de prière, sculpture de colonnes, peinture de vitraux...⁴¹¹

La poésie reliant et unifiant les autres arts, les contenant et les mettant en valeur, voilà bien sa définition globale, sa mission totalisante, définies ici par le journaliste angevin, qui l'attache aux constructions religieuses pour mieux lui reconnaître un caractère sacré. L'approche de Victor Pavie illustre également son attrait pour toutes les formes artistiques, la peinture, la sculpture, la musique, autant que la littérature. Cette capacité à les comprendre et les expliquer ressurgit dans nombre de ses écrits.

A peine l'article imprimé, *Le Dernier jour d'un condamné* est publié. Le jeune Pavie l'apprend à son père :

Hier mardi, j'ai dîné chez Victor Hugo avec M. David [...] *Le Dernier Jour d'un condamné* vient de paraître et fait un tapage d'enfer. En bien comme en mal, en enthousiasme comme en malédiction, les journaux radotent de ce nom-là. C'est un tapage à ne pas s'entendre.⁴¹²

⁴⁰⁹ Lettre de Victor Pavie à Théodore Pavie du 6 décembre 1828, citée par Pavie André, *Médailles romantiques*, Paris, Émile-Paul, 1909, p 50.

⁴¹⁰ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 41.

⁴¹¹ Pavie Victor, Article du 8 février 1829 in Feuilleton n°3 des *Affiches d'Angers*.

⁴¹² Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 3 février 1829, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 51.

Ajoutant sa voix au « tapage », à nouveau à contre-courant des opinions répandues qui voient dans l'ouvrage de Victor Hugo un récit effroyable, attendant au bon goût et contraire aux mœurs des braves gens⁴¹³, Pavie en fait l'éloge, un mois plus tard :

Il s'est rencontré un homme à qui de pareilles réflexions sont venues ; qui, non pas pour son plaisir, mais par conscience, s'est mis en mesure rigoureuse d'étudier la nature sur fait et sur place, a hanté les trois lieux et les chemins d'un lieu à un autre ; puis, le cœur gros de notions et d'expérience, en a dressé, au nom de ceux qu'on n'écoute pas, un acte douloureux et complet.⁴¹⁴

Si Victor prend soin d'ajouter à la fin de son texte que cette « peinture des dernières heures d'un condamné semble quelquefois déborder le cadre », il défend l'intention charitable et soutient la façon nouvelle de témoigner, de montrer toutes les vérités, si poignantes soient-elles. Cette prise de position amène deux remarques.

Tout d'abord, l'œuvre correspond profondément au caractère altruiste de Victor Pavie. Lorsque Alexandre Dumas rend visite à Pavie à Angers en 1830⁴¹⁵, ce dernier rentre du Palais de Justice où il a assisté aux Assises :

On jugeait un pauvre diable de Vendéen [...] qui avait blanchi avec du vif-argent des sous de la République et qui avait voulu les faire passer pour des pièces de trente sous [...] il avait eu pour but d'acheter du pain à ses enfants qui mouraient de faim [...] Mais à cette époque, la répression était horriblement sévère contre les faux-monnayeurs [...] l'accusé fut condamné à vingt ou trente ans de galère.⁴¹⁶

Cet homme, qui aurait pu servir de modèle à Claude Gueux ou à Jean Valjean, bénéficia de l'amitié des deux romantiques :

Le bruit s'étant immédiatement répandu qu'un personnage accrédité près de la dynastie nouvelle, en passant dans nos murs, s'était reposé sous notre toit, les défenseurs du condamné s'accrochèrent à cette planche de sauvetage [...] Le commis de la maison, en notre absence, nous suppléa [...] en écrivant à Dumas pour lui confier le succès de l'affaire. L'aide de camp de La Fayette, qui poursuivait sur les lièvres et les perdrix de Montaigne sa

⁴¹³ Voir notamment à ce sujet l'article féroce de Jules Janin dans la *Quotidienne* : « C'est à en devenir fou [...] De grâce, vous nous faites trop peur. Trêve à ces tristes efforts. Préservez-nous d'une vérité si dure. Permettez-nous encore de nous sentir hommes quelquefois [...] »

⁴¹⁴ Pavie Victor, Article du 8 mars 1829 in Feuilleton n° 5 des *Affiches d'Angers*.

⁴¹⁵ A. Langlois situe cette visite en 1831 ; or, Victor Pavie était à Paris cette année-là. Qui plus est, dans une lettre adressée à Hugo en septembre 1830, Pavie parle de cette journée passée en compagnie de Dumas, dont il donnera également de savoureux détails dans ses *Revenants*.

⁴¹⁶ Dumas Alexandre, *Mes mémoires*, t. II, Paris, Laffont, 1989, Chap. CLXVI, p 231.

mission extraordinaire dans les départements de la Vendée, ne se montra ni sourd ni muet à notre appel. Il embrassa la cause du malheureux forçat avec autant de bonheur que de zèle ; si bien qu'à mon retour je trouvai une lettre qui m'annonçait la commutation de la peine.⁴¹⁷

L'idéal chrétien de Victor Pavie l'amena à côtoyer la misère plus intensément, dans la dernière partie de sa vie, et ce combat fut cohérent avec ses premiers engagements. Victor Pavie s'inscrit bien là dans le *credo* de Victor Hugo :

[...]
Faut-il donc, en ces jours d'effroi,
Rester sourd aux cris de ses frères ?
Ne souffrir que pour soi ?
Non, le poète sur la terre
Console, exilé volontaire,
Les tristes humains dans leurs fers⁴¹⁸
[...]

Le but exprimé dans ces vers de jeunesse (première ode du livre premier des *Odes*) soutient d'ailleurs toute l'œuvre hugolienne, des *Misérables* aux poèmes des *Quatre vents de l'esprit* : le combat pour que cessent la misère, le Mal, et toutes les actions pour y remédier. Alors que la plupart des biographes de Victor Pavie ne manquent pas une occasion de dénoncer les « errements » de Victor Hugo, après *Notre Dame de Paris*, faisant passer la prime adhésion inconditionnelle de leur ancêtre pour une erreur de jeunesse, que l'âge aurait corrigée, nous croyons, quant à nous, que ces deux jeunes esprits communiquèrent non seulement dans la forme, dans l'art, mais surtout dans les objectifs que s'assignait la nouvelle esthétique. Certes, il fallait mettre en valeur les continents obscurs de la psyché, avec ses passions, ses rêves, ses égarements, mais aussi, et simultanément, les convoquer sur la scène humaine pour ne plus vivre aveuglément, pouvoir ainsi contribuer au changement du monde, et faire advenir dans la réalité toujours plus du commandement religieux d'équité et de justice cher à ces jeunes catholiques. Nous aurons l'occasion de revenir sur la distance entre les deux Victor, qui, bien que réelle et radicale sur certains points, ne fut pas aussi absolue que les biographes précédents veulent bien nous le laisser

⁴¹⁷ Pavie Victor, *Op. Cit.* t. II, p 131.

⁴¹⁸ Hugo Victor, *Odes et Ballades* « Le poète dans les révolutions, in *Œuvres complètes, Poésie I*, Paris, Laffont, 1985, p 71.

croire, notamment sur ce point ⁴¹⁹. Paul Marty, qui fait remonter l'engagement social de Hugo bien tard, reconnaît tout de même :

Il ne sera peut-être pas téméraire de croire qu'il a eu déjà, en écrivant ce roman, quelques préoccupations humanitaires ; dès ce moment se serait manifestée cette tendance à faire de l'art un instrument d'action sociale, que les événements de 1830 devaient fortifier et préciser. ⁴²⁰

Deuxièmement, le commentaire de Pavie évoquant la volonté « rigoureuse » d'Hugo « d'étudier la nature sur fait et sur place » préfigure les justifications des défenseurs du naturalisme à la fin du siècle. Mais si la détermination de faire entrer le réel dans la poésie, - sa beauté mais aussi sa laideur – caractérise bien le romantisme, elle côtoie également l'aspiration lyrique, la peinture des âmes et des passions procédant souvent de suppositions et de sentiments bien moins palpables. Voulant plus que la simple peinture du réel, Hugo avait déjà prévenu :

Le drame est un miroir où se réfléchit la nature. Mais si ce miroir est un miroir ordinaire [...], il ne renverra des objets qu'une image terne et sans relief, fidèle, mais décolorée [...] Il faut donc que le drame soit un miroir de concentration [...] Tout ce qui existe dans le monde, dans l'histoire, dans la vie, dans l'homme, tout doit et peut s'y réfléchir, mais sous la baguette magique de l'art. ⁴²¹

Ce qui était essentiel pour le théâtre l'était sans doute aussi pour le roman. Cet aspect *de vérité* dominant dans le *Dernier jour d'un condamné* plut à Pavie et le conduisit à s'engager avec toute l'énergie de sa jeunesse au service des causes littéraire et humanitaire ainsi mêlées.

Juillet 1829 : Victor Hugo regroupe chez lui ses amis romantiques pour leur donner lecture de sa dernière pièce *Marion Delorme*. Victor Pavie en est, bien sûr. Mais, après le deuxième acte, la présence de Charles Nodier, qu'il n'a encore jamais rencontré et qu'il adule tout autant que l'hôte de la rue Notre-Dame des Champs, souffle la vedette à Hugo. Pavie quitte d'ailleurs le salon avant la fin, en proie à une trop grande émotion. Dans ses mémoires publiées en 1882 dans la *Revue de l'Anjou*, Victor Pavie rapporte l'événement. Le caractère rétrospectif et tardif du témoignage justifie le ton caustique qui irrigue ici son propos :

⁴¹⁹ Lire à ce sujet l'analyse de Marty, reprenant à son compte celle d'Edmond Biré qui voyait dans la démarche d'Hugo une simple fantaisie cédant à la mode de l'époque.

⁴²⁰ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 44.

⁴²¹ Hugo Victor, Préface de *Cromwell*, in *Œuvres complètes, Critique*, Paris, Laffont, 1985, p 25.

« Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte »

Ainsi du poète lui-même, qui, se sentant à l'étroit dans le cercle de sa renommée lyrique, visait aux acclamations plus bruyantes et plus vivantes de la scène. Comme l'hiver finissait, il convia le ban et l'arrière-ban de ses amis à la lecture de *Marion Delorme* [...] L'auteur s'acheminait, au milieu d'un silence qu'un aveugle eût pris pour le silence du désert, vers le troisième acte de son drame. [Pavie aperçoit Nodier] De ce moment, phénomène étrange, la grande voix du maître sembla diminuer de résonance et près de s'éteindre [...] Ainsi pour moi finit la pièce, avant la chute du rideau.⁴²²

L'interdiction de *Marion Delorme* ne donna pas lieu à un article vengeur dans les *Affiches d'Angers* ; non pas parce que le disciple se détournait du maître, comme semble l'indiquer le récit de Pavie - qui doit davantage à la position de ce dernier à la fin de sa vie qu'à son opinion de l'époque -, mais plutôt parce que la grande affaire qui occupait le jeune homme tout l'automne 1829 était le voyage à Weimar qu'il entreprenait aux côtés de David d'Angers, et qui allait lui offrir l'occasion unique – ô combien enviée et admirée par ses amis du Cénacle à son retour ! – de côtoyer le grand Goethe trois semaines durant. Pour le jeune auteur des *Orientales*, avoir rencontré un poète - même complexé - aussi passionné que lui, doublé d'un journaliste conquis au romantisme, ami d'un sculpteur comme David d'Angers, et, qui plus est, ayant discuté avec Walter Scott et Goethe, c'était fort intéressant, fort stimulant.

Dès son retour d'Allemagne, Pavie se précipite pour écrire à Hugo. Le propos de cette lettre inédite, allie encore et toujours la confession tourmentée au serment de combattre aux côtés du maître. Sombre et doutant de lui-même, Victor Pavie y dépeint la place qu'il pense tenir au Cénacle :

Le fait est que votre souvenir a une remarquable influence sur moi, et que me réfugiant en lui des rudoiments de ce monde qui n'est pas obligé de me comprendre puisque je n'ai pas l'espoir de m'expliquer ou des considérations tristes sur cette pauvre ville d'Angers,[...] bien des fois j'y ai médité à loisir [...] cette amitié étrange que vous m'avez doué [sic] et dont il y aurait ingratitude de douter. Ni de ces quelques grands et rares amis à vous échus par une sympathie de haute nature, ni de ceux qui viennent le soir broder sur vos toiles, amuser vos douleurs d'enfantement et déridier les plis de votre large pensée ; bon à rien, doué pour tout bien d'un cœur qui bat une mesure sans notes, et d'une émotion qui ne peut se résoudre qu'en larmes, je me suis demandé souvent ce que je faisais là intrigant, grugeant le pain des pauvres, nourri de ces aumônes étoilées de bienveillance et de génie qui feraient la bénédiction de quelques autres. Puis il y avait une réflexion qui me consolait un peu : c'est

⁴²² Pavie Victor, « Charles Nodier », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 99.

qu'en cet arc-en-ciel d'amis de toutes sortes qui vous décomposent il pouvait y avoir une couleur vacante ; faite de foi crédule, de franchise ardente et de mystique dévouement que votre côté faible et humain pouvait se laisser prendre par amitié [...] que cela vous semblait plutôt bon et rafraîchissant.⁴²³

Il propose ses services pour la bataille déterminante qui s'annonce :

Si vous saviez combien je vous aime ! [...] Je serai donc assez heureux pour assister à la première représentation d'Hernani ; je pars d'ici le 10 [...] je serai le 12 à Paris [...] Il vous faut de la troupe. J'ai des amis, pas mal et assez dociles. Si vous comptiez sur moi pour la direction d'un bataillon et si vous pouviez me placer dans un poste exposé et scabreux, cela me serait sensible et me flatterait beaucoup.⁴²⁴

L'année 1830 va alors constituer le point culminant de sa fièvre romantique, avec la création d'*Hernani* à la Comédie Française le 25 février, et son soutien indéfectible et exalté à l'œuvre de son mentor.

On a beaucoup écrit sur la célèbre bataille⁴²⁵. On en a surtout fait un mythe, une césure dans l'histoire de la littérature. L'outrance de ses détracteurs comme de ses défenseurs, ainsi que la notoriété de l'auteur y sont sans doute pour beaucoup. La présentation de la pièce arrive au moment où le débat littéraire occupe tous les esprits artistiques, où la jeunesse a trouvé sa cause, où le public attend un renouveau. Devenue l'emblème du romantisme, *Hernani* n'est pourtant pas le premier coup porté aux Classiques, ni le premier chahut au théâtre. Depuis la Révolution, quelques représentations⁴²⁶ ont même failli tourner à l'émeute. Le *Christophe Colomb* de Népomucène Lemercier, en 1809, s'était déjà affranchi des unités de lieu et de temps, de certaines règles de versification, et avait également mêlé le grotesque, d'ordinaire réservé à la comédie, et le pathétique, attribué à la tragédie ; la troupe avait dû évacuer la salle à la seconde représentation et arrêter les meneurs. Plusieurs pièces pionnières avaient connu un triomphe : *Trente ans ou la vie d'un joueur* de Victor Ducange et Dinaux (1827), *Henri III et sa cour* d'Alexandre Dumas (1829), *Marino Faliero* de Casimir Delavigne (1829). Mais la première n'était pas l'œuvre d'un auteur majeur, la deuxième était en prose, et la troisième n'avait été donnée qu'au Théâtre de la Porte Saint-Martin. Quant à

⁴²³ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 29 octobre 1829 (Université d'Austin, Texas)

⁴²⁴ *Id.*

⁴²⁵ Voir notamment : Gaudon Jean, *Hugo et le théâtre. Stratégie et dramaturgie*, Paris, Éditions Suger, 1985. Hovasse Jean-Marc, *Victor Hugo*, t. I « Avant l'exil. 1802-1851. », Paris, Fayard, 2001. Naugrette Florence, *Le Théâtre romantique*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2001. Ubersfeld Anne, *Le Roman d'Hernani*, Paris, Le Mercure de France, 1985. Blewer Evelyn, *La Campagne d'Hernani*, Paris, Eurédit, 2002.

⁴²⁶ Telles *Charles IX ou la Saint-Barthélemy* de Marie-Joseph Chénier en 1789 ou *L'Ami des lois* de Jean-Louis Laya en 1793.

la traduction d'*Othello ou Le More de Venise*, par Vigny, elle n'avait pas eu un grand retentissement.

Après Corneille, Molière et Marivaux, qui, en leur temps, avaient combattu les dogmes et s'étaient attachés à faire évoluer le théâtre, Hugo entendait bien mener la révolution artistique. Il adhérait aux idées novatrices de Diderot,⁴²⁷ qui avait tenu à renforcer le jeu de l'acteur afin que l'attitude participât autant que les mots à l'expression des sentiments, et à celles de Beaumarchais, qui osait porter à la scène les préoccupations de son temps. Il revendiquait, comme eux, le mélange des genres, et entendait promouvoir le drame, forme recouvrant certains aspects de la comédie et de la tragédie, porteur de questionnements contemporains. Les premières pièces de Victor Hugo, ses écrits théoriques (comme la Préface de *Cromwell*) répondaient à cette volonté, tout en reprenant également certaines propositions de Madame de Staël et de Stendhal, qui prônaient un théâtre davantage en phase avec le peuple et la Nation. Hugo rejetait néanmoins leur idée d'abandonner le vers, dont il soulignait la noblesse, préférant l'enrichir de toute la souplesse de la prose. Le grand inspirateur, bien sûr, était Shakespeare :

Nous voici parvenus à la sommité poétique des temps modernes. Shakespeare, c'est le Drame ; et le drame, qui fond sous un même souffle le grotesque et le sublime, le terrible et le bouffon, la tragédie et la comédie, le drame est le caractère propre de la troisième époque de poésie, de la littérature actuelle.

Ainsi, pour résumer rapidement les faits que nous avons observés jusqu'ici, la poésie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société : l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie.⁴²⁸

Les succès grandissants de la nouvelle école appelaient une action d'éclat, rompant avec le carcan des conservateurs, tout en en gardant la légitimité poétique. Les Romantiques, qui ne voulaient voir dans l'échec d'*Amy Robsart* qu'un contretemps fâcheux, attendaient maintenant leur apothéose. Ils eurent un drame en vers, écrit par leur chef de file, et monté au Théâtre Français.

La Comédie Française, l'Odéon ou l'Opéra, vivaient des subventions royales. Leur programmation classique ou néoclassique n'attirait que peu de spectateurs et ne produisait

⁴²⁷ Voir le *Discours sur la poésie dramatique* (1758).

⁴²⁸ Hugo Victor, Préface de *Cromwell*, in *Op. Cit.*, p 13.

pas une recette suffisante pour couvrir les frais des pièces présentées. Les œuvres romantiques, elles, remplissaient les salles privées du Théâtre de la Porte Saint-Martin et d'autres, aux côtés de vaudevilles ou de mélodrames dont le public était alors friand. Les sociétaires de la Comédie Française, reçurent donc *Hernani* à l'unanimité, tout comme ils avaient reçu *Marion Delorme* quelques mois auparavant. Il est vrai que le baron Taylor, commissaire royal du Théâtre Français, favorable à la nouvelle esthétique, avait aussi pesé pour que le drame de Victor Hugo puisse y être donné. Malgré une pétition des auteurs classiques attirés, adressée à Charles X en janvier 1829, la pièce fut donc finalement acceptée.

La censure avait déjà interdit *Marion Delorme*. Cette fois, la commission présidée par le censeur Charles Brifaut ne put réitérer sa décision, la presse ayant pris partie pour Hugo, qui avait refusé les compensations financières offertes par le gouvernement. Elle se contenta donc d'ordonner quelques corrections, et déclara avec perfidie que le public verrait ainsi « jusqu'à quel point d'égarement peut aller l'esprit humain affranchi de toute règle et de toute bienséance. » Brifaut alla plus loin en permettant la publication d'extraits, volontairement modifiés, du manuscrit dont il avait frauduleusement conservé une copie.

Les frasques vestimentaires des jeunes amis de Hugo, leurs excès l'après-midi de la première, la préparation quasi militaire de l'armada romantique sont bien connus. Hugo, se méfiant de la claque « officielle » avait constitué la sienne, composée de ses proches et de leurs amis, étudiants, artistes, littérateurs. Il ne pouvait en effet compter que sur eux, les libéraux s'étant alliés aux réactionnaires pour lui faire barrage. Et que dire des comédiens eux-mêmes, qui ne goûtaient ni les théories ni le style de l'auteur ! La victoire de la première, que la plupart des observateurs avaient prévu comme devant être la dernière, fut donc celle des jeunes défenseurs de la nouvelle esthétique. Le parallèle entre l'intrigue et la situation de la France à cette époque a été fait, le conflit opposant la jeune génération aux représentants de l'Ancien Régime, à l'image des jeunes héros d'*Hernani* condamnés par un vieillard. Cela ajouta à l'ardeur belliqueuse des spectateurs romantiques.

Théophile Gautier, Petrus Borel, Gérard de Nerval, Sainte-Beuve, Alexandre Dumas, Alfred de Vigny, Hector Berlioz, Achille et Eugène Devéria, Louis Boulanger, Paul Huet, Célestin Nanteuil, pour ne citer que ceux-là parmi les centaines de jeunes gens mobilisés, en furent bien évidemment. Leurs ovations masquèrent les murmures de réprobation et emportèrent le succès. Les deux représentations suivantes ne comptèrent pas moins de six cents admirateurs de Hugo (sur mille cinq cent cinquante deux places) par séance. Puis, la direction du théâtre n'offrit plus qu'une centaine de place à la claque hugolienne, ce qui

rendit le combat plus radical. On en vint même aux mains certains soirs. La presse, unanime, dit-on, condamna l'œuvre et l'auteur, les parodies fleurirent, un homme fut tué en duel pour avoir défendu la pièce. Les troubles durèrent quatre mois pour cesser à l'approche de la révolution de 1830. *Hernani* rapporta dès le premier soir plus de dix fois ce que rapportait d'habitude une pièce du répertoire classique, et Hugo vendit les droits à Mame, non pas avant la fin de la première comme le veut la légende, mais le 2 mars, pour six mille francs. Cette version « officielle » souffre cependant de quelques excès dus aux récits postérieurs des amis de Victor Hugo. Edmond Biré⁴²⁹ en prend le contre-pied en notant que si les journaux critiquaient bien Hugo, son drame, et ses disciples débraillés, ils reconnaissaient tous un certain talent à l'auteur et même certaines beautés et profondeurs dans l'œuvre. L'exagération des oppositions que la postérité a retenue, fait penser à ce qu'aujourd'hui nous pourrions appeler une opération de communication.

On doit à Alexandre Dumas⁴³⁰, puis à Adèle Hugo⁴³¹ d'avoir fait de cette représentation l'acte fondateur du romantisme. Dumas espérait, de la sorte, mettre à l'honneur ses propres drames, contemporains de ces combats littéraires ; l'épouse de Victor Hugo endossait, elle, l'habit de secrétaire particulier pour écrire la légende de l'illustre mari à Guernesey, avec les libertés que celui-ci prenait pour conforter son image. On le doit plus encore à Théophile Gautier⁴³², qui en fit un récit plein de métaphores militaires, d'aspects pittoresques, d'évocations idéalisées, à la fin de sa vie, déclarant solennellement « cette soirée décida de notre vie ! ». Ce ne fut pas réellement le 25 février, soir où la victoire fut assez aisée comparée aux représentations suivantes, mais bien toute la campagne en faveur de la pièce, menée quotidiennement, qui marqua ces poètes juvéniles.

Pavie n'apparaît pas dans le récit d'Adèle. Ce n'est pas un hasard, nous l'expliquerons plus loin. Gustave Rivet⁴³³, dépendant des sources proches de la famille Hugo, passait sous silence son soutien indéfectible et son rôle au sein du premier cercle autour du poète. Victor Pavie est cité par Léon Séché, Edmond Biré, Alain Decaux et Jean-Marc Hovasse qui évoquent sa présence à plusieurs reprises. Il fut pourtant bien l'un des acteurs essentiels de cette confrontation, et peut-être le plus passionné. Son témoignage, très détaillé et sans visée littéraire, le lendemain de la première, est l'un des plus authentiques :

⁴²⁹ Biré Edmond, *Victor Hugo avant 1830*, Paris, J. Gervais, 1883, p 492.

⁴³⁰ Dumas Alexandre, *Mes mémoires*, t. I, *Op. Cit.*, Chapitre CXXXVII, p 1099.

⁴³¹ Hugo Adèle, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, Librairie Internationale, 1864.

⁴³² Gautier Théophile, *Histoire du romantisme*, Paris, Charpentier et Cie, 1874.

⁴³³ Rivet Gustave, *Victor Hugo chez lui*, Paris, M. Dreyfous éd., 1878.

Mon Cher Papa,

Victoire ! Victoire ! Bataille gagnée, *Hernani* est à nous. Il est vrai que, cette matinée-là, s'était levé un soleil d'Austerlitz : c'était un pressentiment pour la soirée. Les places laissées vacantes par les convives du banquet avaient bien vite été comblées, et je me vis de suite à la tête de trente hommes des plus honorables et des plus spontanés claqueurs. L'entrée devait s'effectuer à trois heures, par une porte inusitée, affectée, ce soir-là à cet usage, et j'avais donné à vingt d'entre eux rendez-vous ici, à deux heures et demie, aux dix autres, galerie d'Orléans, à trois heures moins le quart. Parti à l'heure dite avec les deux tiers de ma bande, je courais encore à trois heures, de long en large, dans la galerie d'Orléans, la tête en l'air, la fièvre au cerveau, à travers ce troupeau débandé, qui s'accrochait à moi, appareillant mes pelotons de cinq avec un regard de conjuré, au grand amusement des badauds qui traçaient autour de mes pas comme une banlieue ambulante.⁴³⁴

Louis Pavie fut sans doute touché par l'enthousiasme de son fils, fier de le voir mêlé aux grands événements artistiques de son temps, et heureux d'en être le confident, mais peut-être conçut-il aussi quelque inquiétude devant les accents guerriers et la véhémence des propos. Victor poursuit :

La répétition de la générale de la veille m'avait à peu près garanti le succès de la pièce : je craignais quelque peu pour le premier acte, et maintenant, une fois la toile baissée sur lui, au milieu des bravos, mon violent serrement de cœur se détendit, et je me dis : « Nous avons gagné ! » Le second acte, j'en étais sûr. Il ronfle comme un tuyau d'orgue. Mes vingt-neuf amis me faisaient comme les plumes à la queue d'un paon. Ils s'étaient enroulés de ma gauche à ma droite et me secondaient de toute la puissance de leurs poumons, l'ampleur de leurs battoirs et le trépignement de leurs pieds. Au troisième acte, opposition de rigueur, et un sifflet à la plus belle scène, mais englouti à cent pieds dans la mer, sous des algues de bravos conjurés. Mon front ruisselait de sueur et mes vêtements étaient trempés comme ceux d'un naufragé. A chaque bond que je faisais sur ma banquette, le corps incliné vers l'abîme du parterre, deux mains officieuses et inconnues pesaient sur mes épaules et contremaient mon élan. Le quatrième acte n'était pas une scène de ce monde ; c'était plutôt une scène d'ombres jouée sur des tombeaux [...] Ce quatrième acte est la réverbération la plus puissante du génie de Hugo [...] quand Doña Sol fut retombée sur le corps d'Hernani, son fiancé, que la toile fut tombée pour toujours avec eux, un seul cri d'enthousiasme effréné partit de l'enceinte, jusqu'à ce que Firmin eût amené l'auteur de ce monumental et décisif chef d'œuvre. Tout le monde se leva et personne ne sortit. « Hugo ! Hugo ! l'auteur ! bravo Victor ! Amenez ! Amenez ! » Cela dura une demi-heure, moi rugissant par-dessus tous les rugissements connus [...] Dans la rue de Richelieu on criait encore. Jamais, de notre vie de jeunes hommes, succès pareil n'avait eu lieu [...] Quant à

⁴³⁴ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 26 février 1830, Massin, CFL, t. III, p 1276.

Melle Mars, elle avait réuni ce soir-là, sur son ancienne tête rajeunie, le pathétique de Mme Dorval et la candeur primitive de Miss Smithson. Ce serait folie à lier que de la comparer, dans quoi que ce soit, à ce qu'elle fut là-dedans.

Nul doute que pareille description dut faire revivre au père l'intensité de la soirée ; ses craintes, elles, ne durent pas être totalement apaisées. Cet échange montre en tous cas, le degré de confiance entre le fils et le père, le premier, dans sa fraîche naïveté n'hésitant pas à ouvrir son cœur en fusion au second. La correspondance se poursuit dans la même veine :

Je voulais voir à toute force Victor, notre cher et grand Victor. J'errais tout seul dans la salle. Enfin, j'aperçois Paul Foucher, à qui je saute au cou. Nous courons ça et là, dans le foyer des acteurs, et nous prenons parti d'aller l'attendre chez lui, où sa femme venait d'arriver déjà. Nous étions une quinzaine, Dumas, Devéria et Cie. Au bout d'une demi-heure, il arrive. Il se trouva que je l'attrapais le premier. Je n'osais y toucher avant sa femme. Je tremblais devant lui avec l'épilepsie de Firmin. Puis je me cramponnais à lui, et l'embrassai si dur que j'écrasai mon chapeau entre cet étai. (*Il m'en reste encore deux autres*). Lui, comme de coutume, demandait si nous nous étions bien amusés, et enchanté que cela nous eût fait plaisir.

Ah ! que je chantais drôlement ce matin en me levant ! Ah ! que j'ai de drôles de mains ! Encore deux services de rigueur. Samedi, l'épiderme sera enlevé : elles saigneront. Rien de mieux.

Quelques expressions relevées ici évoqueraient presque une sorte de relation amoureuse, voire sacrificielle entre les deux amis. Décrite au plus fort de ces heures fiévreuses, l'on pourrait croire cependant à une exagération épistolaire et penser que l'excitation du jeune Pavie retomba. Il n'en fut rien. Les soirs suivants, Victor Pavie remplit encore sa mission :

Mon Dieu, je voudrais dormir ou être mort. Je suis harassé je n'en puis plus.

Il ne s'agit pas ici d'un plaisir. Il s'agit de l'avenir d'une pièce, de l'existence d'un homme : il s'agit de nous battre comme des lions. Hier, j'avais régénéré ma bande d'amis : j'étais au parterre. Il y a eu réaction pendant les trois premiers actes. Des murmures payés, tous affectés, ricanements de femmes ignobles, au point de renvoyer cette pauvre Mme Hugo dans la loge de laquelle on riait. A*** et moi, il nous a fallu soulever tout le parterre, et protester, debout sur les banquettes, contre un infâme sifflet gagé. Il est vrai que jamais deux derniers actes n'ont retenti comme ceux d'hier [...] Cela est fatigant, mais il faut se dévouer et concourir à cette grande et belle œuvre. Tu recevras sans faute l'article en question ; ne te laisse pas prévenir, de grâce, par l'infâme et fourbe Gazette, qui a truqué les vers et mutilé les phrases.⁴³⁵

⁴³⁵ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 28 février 1830, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 120.

Dix jours après, une nouvelle lettre apportait à la famille de Victor Pavie les mêmes raisons de s'inquiéter :

Les ennemis acharnés de Victor ne nous laissent pas de repos. Pendant les six premières représentations d'Hernani, je me suis fait un cas de conscience d'être sous les armes, moi et dix ou douze des amis de bonne volonté que je recrutais. La quatrième représentation a été des plus orageuses possible. C'était le moment désigné d'une ignoble et lâche réaction. Vendredi et samedi surtout, cela s'est mieux passé. Tranquillisé par cette dernière épreuve, et d'ailleurs fatigué, je profitais, lundi soir, de la venue de C*** et de la bonne volonté de N*** pour me reposer. Dans ma préoccupation, j'attends au lit, sans dormir, le résultat de la soirée : ils arrivent tous deux désolés, disant que des ricanements lardés de sifflets avaient accueilli la pièce d'un bout à l'autre. (Que tout cela ne sorte pas d'ici.) C'est une dégoûtante cabale d'auteurs, d'acteurs et de directeurs, combinée. Les recettes sont superbes, mais la pièce, d'ailleurs mutilée de plus en plus par Hugo, perd horriblement aux interruptions multipliées qui la coupent par tronçons [...] cela nous, et surtout cela *me* fait faire bien du mauvais sang. Par exemple, ce qui me console, c'est le dévouement incroyable de tous mes amis, tant pour moi que par sentiment personnel, au succès de cette grande œuvre. C'est à qui viendra avec moi. L*** a toujours cinq hommes dévoués dont je me sers au besoin. Demain, nous y serons tous, et nous enlèverons la pièce. Du reste ne t'inquiète pas, dans tout cela il n'est arrivé aucun malheur physique, et, quoi qu'en dise le boueux et fangeux *Corsaire*, les amis de Hugo ne sont armés ni de poignards ni de stylets...⁴³⁶

La passion et le pouvoir de persuasion de Victor attiraient donc toujours fort heureusement ses jeunes condisciples, prêts à le suivre dans ces soirées mouvementées, bien plus difficiles que la première, où le public avait été en grande partie favorable à la pièce. Deux semaines plus tard, Victor Pavie faisait publier dans les *Affiches d'Angers* le « procès verbal » d'*Hernani*, qualifiant la première représentation « d'une des plus mémorables séances où jamais vérité, longtemps discutée et ballottée à l'étroit, n'a paru avec autant d'éclat au milieu de ce public flottant et enfin affermi. » Comme pour *Cromwell*, il saluait l'avènement de la nouvelle littérature :

Hâtons-nous de prendre date, et constatons l'ère du drame nouveau en France. A ceux qui croient, signalons la réalisation d'un vœu puissant ; à ceux qui doutent et désespèrent du rajeunissement du monde usé, l'apparition de quelque chose d'antique et de neuf, de quelque chose qui n'est ni Shakespeare, ni Racine, ni Schiller, mais *quelque chose d'unique et de propre qui s'appellera Victor Hugo*.⁴³⁷

⁴³⁶ Lettre de Victor Pavie à sa grand-mère du 8 mars 1830, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 120.

⁴³⁷ Feuilleton des *Affiches d'Angers* du 7 mars 1830.

L'auteur de l'article du *Correspondant* du 12 mars était moins laudateur :

Il y a plus d'images que de pensées, et les pensées arrivent par les images. J'y vois plutôt l'éclat et la manière de Chateaubriand que la simplicité profonde de Shakespeare. Mon oreille est étonnée, mon âme n'est pas profondément ébranlée.

L'opinion la plus répandue était que le succès de la pièce avait été « organisé ». La *Gazette de France*, par exemple, reprochait à Hugo d'avoir fait une « représentation pour ses amis » ; le *Constitutionnel* parlait de « ligueurs en champs clos ». A cela Pavie répondit dans le même article :

« Un succès d'amis ! – Oui, cela est vrai, très vrai. Il ne s'agit que de s'entendre. Nous disons des amis de toute sorte, répandus dans le monde, amis d'intelligence et d'âme que l'auteur n'a ni vus ni connus, pour la plupart rebelles d'un autre temps, charmés dix ans par une poésie étincelante et un rythme riche et varié, et abjurant aujourd'hui d'un commun accord leurs préventions surannées. ⁴³⁸»

Il rappelait également le chemin parcouru pour accomplir cette révolution : la « vague impétueuse » de *Cromwell* qui « inonda tout un rivage et en fut bientôt repoussée » ; les « révolutions partielles » que furent l'échec d'*Amy Robsart* et le demi-succès d'*Henri III et sa cour*, drames en prose ; *Hernani* enfin qui incarna le fameux vers de *Cromwell* :

Qui met un fer de lance au bout de ce qu'il dit.

La conclusion de l'article consacrait le triomphe du vénéré Hugo, retournant contre ceux⁴³⁹ qui la proféraient l'accusation de complot, les achevant d'une phrase assassine, et associant à la victoire du poète, sa femme Adèle :

Jamais on ne vit majorité si spontanée d'une part, minorité si calculée d'autre part. L'opposition sourde qui bourdonna quelques minutes après le lever du rideau était vraiment étrange : *on eût dit le dernier souffle d'un être qui se dissout*. Par la suite elle se changea en un rire triste et bas [...] N'importe ce fut là un succès, si jamais il y en eut. Et lorsque l'infortunée Doña Sol fut retombée sur le corps de son amant [...] et que l'acteur eut lancé au public avide le nom de Victor ; alors se prépara un nouveau spectacle que l'auteur n'oubliera pas de sitôt et qui transporta pour lui, jusque dans cette enceinte, l'illusion de son

⁴³⁸ *Id.*

⁴³⁹ Selon le *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, tous les journaux étaient défavorables. Celui d'Angers ne l'était visiblement pas, pas plus que le *Globe*, avec un article signé Sainte-Beuve.

foyer chéri : la salle entière retournée vers une loge, les yeux fixés sur un charmant visage de femme, encore pâle de la préoccupation du matin et de l'émotion du soir ; et le triomphe de l'auteur se réfléchissant dans la plus chère partie de lui-même.⁴⁴⁰

Curieusement, Anatole Langlois n'évoque pratiquement pas la bataille d'*Hernani*. Est-ce pour minimiser les liens entre les deux hommes, que ce moment de bravoure transforme en apothéose ? Nous le pensons au vu du ton général de son étude. Les textes ultérieurs des héritiers Pavie n'ont pas eu ce scrupule. Le triomphe de Victor Hugo auquel leur ancêtre avait participé, apportait sa part de gloire au timide provincial, et aucun différend politique ou religieux entre les deux amis ne s'y pouvait encore réellement voir.

Après les événements de juillet, Hugo rédigea *A la jeune France*, qui devint *Dicté après juillet 1830* dans les *Chants du crépuscule*. Victor Pavie en eut connaissance dès la fin août et s'étendit longuement sur le sujet dans une lettre datée du 8 septembre. Il y évoquait le cheminement de ses propres convictions politiques, reflet de celles de son modèle : sacraliser la royauté passée mais accepter ce que la monarchie de juillet portait en elle de justice « révolutionnaire », et surtout de pacification pour le pays ; il y déclarait simultanément son adhésion à l'abolition de la peine de mort ; il promettait de combattre pour la nouvelle présentation de *Marion Delorme*, qui selon lui pouvait intervenir après novembre. Mais aussi, il voulait dissiper la brume de ses pensées :

Du reste, j'ai encore de grandes questions à vous faire, pour quand nous serons tous deux. Je vous demanderai surtout si la poésie idéale, la poésie de Lamartine n'est pas morte, et si la réalité décisive du siècle ne paralyse pas un de vos membres, à vous homme complet ; si l'ode à la jeune France n'est pas votre dernière ode, et si tout le rayonnement de cette porte qui ouvre ne tenait pas à ce qu'elle fermait à la fois... Ah ! que j'aurais de choses à vous dire.⁴⁴¹

S'il est certain que les êtres humains forgent leur environnement, il existe aussi une manière réciproque d'envisager les choses : l'action de ce même environnement sur les hommes. Le contexte exerçant donc une influence constante et générale, la chute de la Restauration contraignit les Romantiques, au départ légitimistes, à un changement de paradigme. A régime nouveau, pensées nouvelles. La remise en question politique induisit la remise en cause individuelle. D'où les doutes et questionnements de Victor Pavie.

⁴⁴⁰ Feuilleton des *Affiches d'Angers* du 7 mars 1830..

⁴⁴¹ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 8 septembre 1830, (Correspondance Pavie, n°1410, Musée Victor Hugo, Paris).

Deux autres informations importantes étaient données par Pavie dans cette lettre : le passage d'Alexandre Dumas à Angers, chez lui. Il en faisait l'éloge auprès de Hugo, car ce dernier le connaissait depuis peu ⁴⁴² :

Dumas nous a donné une journée en allant à Clissons. C'est un ami que je vous recommanderai de grand cœur, si je vous pouvais me prévaloir de quelque influence [...] C'est un homme de cœur et d'âme, croyez-le bien. ⁴⁴³

Et surtout, le poète angevin rassurait Hugo quant au poème manuscrit qui demeurait jusque-là introuvable ⁴⁴⁴:

Ne vous inquiétez pas au sujet de *la pente de la rêverie*, qui est entre mes mains : j'en ai ici l'original et la copie. Un de mes amis de Paris que j'avais chargé de vous la remettre me l'a retournée par malentendu. J'attendrai une occasion prochaine pour vous la faire passer. ⁴⁴⁵

Enfin, après avoir confié à Hugo un billet pour Sainte-Beuve, Victor Pavie demandait des nouvelles des amis du cénacle et de l'intimité du poète :

Est-il vrai que Émile Deschamps soit nommé conseiller de Préfecture, je ne sais où ? Lamartine vous a-t-il écrit, et que pense-t-il ? Aussitôt après l'accouchement de Mme Hugo, j'attends de vous une de ces petites lettres qui vont en diminuant de mots et en grossissant d'amitié. Je serais bien étonné si un enfant de 1830 n'était pas mâle ⁴⁴⁶ : que n'avez-vous ajourné de deux années le nom de Victor ! ⁴⁴⁷

La fin de l'âge d'or

L'article sur *Hernani* fut le dernier éloge écrit de Victor Pavie sur Victor Hugo. Nous n'avons retrouvé que onze lettres du journaliste d'Angers au poète parisien, jusqu'en 1843, et seulement deux pour les décennies suivantes. Hugo, de son côté, en adressa au moins neuf, puis six de manière très espacée, jusqu'en 1868, à la mort de sa femme. La correspondance entre Adèle Hugo et Pavie est en revanche un peu plus fournie, puisque l'on compte vingt-neuf lettres de madame Hugo jusqu'à la date de décembre 1859, et une

⁴⁴² Nodier avait présenté Dumas à Hugo, seulement l'année précédente.

⁴⁴³ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 8 septembre 1830 (*id.*)

⁴⁴⁴ *La pente de la rêverie* avait été terminée le 28 mai 1830 et fut publiée en 1832 dans les *Feuilles d'automne*.

⁴⁴⁵ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 8 septembre 1830 (*id.*)

⁴⁴⁶ En fait, ce fut une fille. Et Adèle Hugo était déjà née (le 24 août.)

⁴⁴⁷ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 8 septembre 1830 (*id.*)

vingtaine de Victor Pavie jusqu'en 1853 (treize retrouvées, et au moins sept déduites). Il semble bien que l'épouse de Victor Hugo ait pris le relais de son mari, les sujets de conversation se déplaçant maintenant des combats littéraires vers les joies et surtout les peines familiales, ainsi que vers la foi. Il semble aussi probable que de nombreux courriers aient été perdus entre les trois protagonistes. Que s'est-il donc passé entre les deux hommes, à partir de cette date, qui justifie un tel changement ?

Nous pouvons distinguer tout d'abord trois périodes charnières, qui se situent entre l'adulation du jeune provincial et la prise de distance critique du notable angevin : une première allant de février 1831 à décembre 1832, c'est-à-dire du projet de reprise d'un théâtre par Hugo à la sortie du *Roi s'amuse*. L'inquiétude pointe chez Pavie ; personnellement il va mal, et son année loin de Paris l'a déstabilisé. Quelques doutes et hésitations se font jour. Neuf échanges épistolaires ponctuent ces vingt-deux mois où Victor Pavie est encore totalement disciple de Hugo.

La deuxième débute en janvier 1833 avec une lettre de Victor Pavie dans laquelle il évoque ouvertement ses réticences, et se poursuit jusqu'en 1835, date de son mariage ; Victor Pavie n'adhère plus aussi inconditionnellement à tout ce que fait l'auteur d'*Hernani*, même si l'amitié reste extrêmement vive ; il va néanmoins dorénavant s'autoriser à voler de ses propres ailes, tout en restant en contact étroit avec la Place des Vosges et en continuant de témoigner son affection. Le désaccord semble porter sur la religion, avec *Lucrèce Borgia*, mais concerne vraisemblablement maintenant les mœurs du poète : son comportement face au succès, et surtout, sa liaison scandaleuse avec Juliette Drouet. Nous connaissons quatre lettres de Victor Hugo et trois de Victor Pavie durant cet intervalle. Pavie ne se résout toutefois pas encore à se passer de son maître.

La troisième dure de 1835 à 1845. Les deux hommes suivent leurs destinées, faites de drames et d'engagements, qui vont s'avérer opposés, sur le plan social notamment, mais le temps n'a pas encore suffisamment passé pour permettre une véritable séparation. On compte seulement trois lettres de Hugo et deux lettres de Pavie pour cette décennie.

Plutôt que de parler de fracture entre les anciens amis, comme l'ont fait ceux qui voulurent, à la fin du XIXe siècle, accentuer l'opposition entre les deux poètes, il convient donc mieux d'évoquer un très lent éloignement, ponctué d'intuitions funestes, qui mit plusieurs années à être pleinement constatée par chacun des deux hommes. Les élans retenus, la persistance du lien intense mais ambigu, l'alternance entre attachement et répulsion, le refus d'une réalité qui devient jour après jour plus tangible, en constituent les caractéristiques.

Remarquons également que Hugo adressa douze lettres à Pavie quand ce dernier n'en envoyait que neuf. Est-ce à dire que la séparation était davantage voulue par ce dernier ? Cela n'est pas si simple. Les lettres de Hugo à Pavie ont été conservées, car leur auteur était illustre, et celles de Pavie à Hugo n'ont sans doute pas toutes été retrouvées. Ce que nous savons c'est que Hugo tenait à Pavie, ainsi qu'en témoigne le frère de Victor, Théodore, à propos d'un courrier du « Maître » de février 1831 :

Ce qui nous frappe c'est la douceur, la patience avec laquelle il prend la peine de se disculper devant Victor, et les précautions que prend cet homme de génie, d'ordinaire impétueux et peu flexible pour ne pas froisser une si noble et si tendre amitié. Et pour qu'il ne reste pas même une trace de malentendu, il veut achever de convaincre son ami par une causerie [...] Quelle condescendance ! il tenait donc bien à l'amitié de Victor ? ⁴⁴⁸

La distance prise peu à peu par Pavie eut bien sûr des répercussions sur la ligne éditoriale des *Affiches d'Angers*. Victor Pavie n'y écrivit plus désormais que des textes consacrés à l'histoire ou à la géographie, ainsi que quelques critiques d'ouvrages peu connus. Le 17 mars 1833, un excellent article évoquant Hugo et signé « C.R.⁴⁴⁹ » est publié. Pour le reste, le silence apparaît assourdissant, surtout après les formidables campagnes de soutien à Hugo dont Victor Pavie était l'instigateur.

A examiner de plus près ces périodes, grâce aux nouvelles sources jusque là laissées dans l'ombre, l'opposition radicale de Victor Pavie envers Hugo, qui constitua l'axe d'analyse des biographes, se teinte de nuances notables permettant de mieux prendre en compte la complexité des points de vue des protagonistes, leurs évolutions hésitantes, tout comme la clarification progressive – et d'abord pour eux-mêmes – , de leurs inclinations respectives.

◆ *Interrogations (1831-1832)*

Le déménagement de Victor Hugo rue Jean Goujon, la révolution de 1830, son propre retour à Angers éloignèrent momentanément Victor Pavie de son mentor. Le projet avorté d'achat du château des Ponts de Cé constitua une énorme déception pour lui et les siens, et marqua sans doute la fin de l'illusion fusionnelle. Hugo écrivit encore, au début du mois d'août, pour informer ses amis des derniers événements survenus dans la capitale. Un rapide billet, inédit, que nous reproduisons ici, non pour sa valeur littéraire, mais parce qu'il nous montre Hugo rassurant un intime, venu s'enquérir de sa situation :

⁴⁴⁸ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 364.

⁴⁴⁹ *L'Empereur et le Poète*. L'auteur pourrait être Charles Riobe.

Merci, et mille fois cher ami. Nous sommes tranquilles. Tout va bien jusqu'ici et tout ira bien je l'espère. La population de Paris se conduit admirablement, mais il faut se hâter d'organiser quelque chose. Embrassez pour nous tous les vôtres. Votre ami à toujours.⁴⁵⁰

Une nouvelle lettre parisienne arrive en septembre car Adèle vient d'accoucher d'une seconde fille ; Hugo en profite d'ailleurs pour tenter d'associer Pavie à ses prochains combats, lui annonçant qu'il est « plongé jusqu'au cou dans *Notre-Dame* » et ajoutant : « Quant à *Marion Delorme*, j'attends que le théâtre se réorganise, et je compte bien que vous serez à Paris. Vous savez que vos applaudissements sont la douceur de mes succès, si succès il y a.⁴⁵¹ »

Victor Pavie revint en effet à Paris en novembre 1830 pour reprendre ses études de droit ; il y retrouve aussi ses habitudes littéraires. Nous avons retrouvé deux lettres de Pavie à Hugo concernant l'année 1831. La première, datée du 23 février est une déclaration ardente en même temps qu'une mise en garde inquiète. Elle montre un disciple qui s'identifie encore complètement à son idole, mais qui commence à s'apercevoir que l'image qu'il s'en fait ne correspond plus tout à fait à la réalité :

Mon cher M. Hugo, Il y a cinq ou six ans que je vous connais, mais il y a bien dix ou douze ans que je vous aime [...] Jugez maintenant si je vous aime, si je me rattache de toutes parts à vous, et s'il serait de votre pouvoir à vous-même de m'en détacher. Mais aussi sur vous, sur votre ombre, sur vos paroles et vos pensées, sur tout ce qui résonne ou reluit de vous, je tremble, je m'inquiète, je suis d'un scrupule de chapelet... Aussi depuis avant-hier que j'ai su la première nouvelle de votre affaire théâtrale, j'en suis défait et blême, j'y pense à travers tout, et j'y ai rêvé les deux nuits consécutives sans relâche [...] j'ai résolu, pour couper cette fièvre, de vous écrire, et de m'en ouvrir le cœur avec vous.⁴⁵²

Pavie développe ensuite un argument qui demeura par la suite central et légitima son exigence vis à vis de Hugo : le fait d'être l'un des premiers, pour ne pas dire « le » premier disciple du maître :

Mon cher M. Hugo, je vous ai connu dans le plus sain et le plus chaste des temps ! Cela est pour moi seul, et ne regarde personne. Cette époque de ma vie est solennelle pour la vôtre, car j'en ai rencontré le fleuve à quelques lieues de son embouchure dans la mer. De ce jour à aujourd'hui, de l'œuf au globe, rien que de juste et de noble, ce qui est fait est bien fait...

⁴⁵⁰ Lettre inédite de Victor Hugo à Victor Pavie du 4 août 1830, (coll. particulière)

⁴⁵¹ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 17 septembre 1830, Massin, CFL, t. IV p, 1005.

⁴⁵² Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 23 février 1831, Massin, CFL, t. IV p, 1021.

Si un soir au prix d'une chère intimité violée, votre beau nom a pu resplendir à la face de tous avec une éblouissante auréole, si d'un bout de la salle à l'autre, le triomphe du poète alla susciter un reflet dans la plus ravissante partie de lui-même, je dévorai en silence ces deux larmes, et je refoulai bien avant ce double chagrin dans mon cœur. Je me dis que la gloire du poète était une aumône, et que tous les pauvres avaient droit au même pain. Aussi que signifient ces mots de chaste amitié, de mystérieux foyer, de sanctuaire de poésie, ces lieux communs éprouvés par nous seuls et encore inintelligibles pour eux ? ⁴⁵³

Sans parler de jalousie, il faut bien admettre que ces propos trahissent une possessivité quelque peu infantile et un dépit surtout affectif. Ces outrances émotionnelles ont sans doute joué leur rôle dans le contentieux qui exista entre les deux poètes.

Victor Pavie s'émeut tout à la fois du projet de reprise de la Comédie Française ⁴⁵⁴ qui entache, selon lui, la réputation de Hugo, et de son association avec le peu fréquentable Dumas⁴⁵⁵, mais il déplore surtout l'étalage qui en est fait dans la société :

Il s'agit de quelque chose que tous comprennent, d'une prostitution en plein soleil, de toute une organisation harmonique compromise et faussée, de votre nom unique associé bras dessus bras dessous à un autre nom, et ce que je dis là, ce n'est plus moi qui le pense, cela court le monde, cela m'arrive et me sort de tous les coins, M. Hugo, M. Hugo, pensez-y bien ! [...] Un directeur, le confrère d'un Crosnier, d'un Harel, vous ! La femme d'un directeur un femme comme la vôtre ! Cela est triste à faire pleurer... Vous voilà mêlé aux cent mille querelles de coulisses, pieds et mains liées [sic] à des intrigues plus fortes que vous, résiliant des bails [sic], payant des dédits, trafiquant d'acteurs et d'actrices... Où allez-vous, où allez-vous, et vos pauvres petits enfans [sic] que deviendront-ils ?

Dumas, un bavard, un étourdi ! Il faut que nos directions respectives soient bien neuves, et que mes tranches soient fortes, pour que je joue ici le rôle de discréditeur. Mais vous ne tiendrez pas deux mois ensemble, et ces deux mois passés, au poids des années, vous les rachèteriez ! ⁴⁵⁶

« Directions respectives bien neuves », « tranches » : on voit la prise de conscience qui s'amorce et combien cela bouleverse Victor d'Angers. Et quel compromis de la part du chef de file du romantisme : faire jouer chaque semaine une pièce classique !

⁴⁵³ *Id.*

⁴⁵⁴ « MM. V.H et Alexandre Dumas ont présenté cette semaine à la Commission du Théâtre-Français un projet pour l'exploitation, à leurs risques et périls, du théâtre de la rue Richelieu. Ce projet ne réclame du gouvernement aucune subvention. Mais ces messieurs, en s'engageant à jouer, une fois par semaine, l'ancien répertoire de Voltaire et de Racine, demandent seulement que l'autorité leur assure chacune de ces représentations à deux mille francs. » (Note de la *Revue de Paris* du 25.02.1831)

⁴⁵⁵ On voit que l'opinion de Pavie a changé depuis un an ; en 1830, il a accueilli Dumas à Angers et vanté ensuite ses mérites auprès du poète de la Place Royale.

⁴⁵⁶ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 23 février 1831, Massin, CFL, t. IV p, 1021.

La fin de cette lettre virulente, que l'on peut qualifier de « lettre charnière » dans la relation entre Pavie et Hugo, rappelle l'apothéose de l'année précédente, le projet sans cesse repoussé de s'établir en Anjou, et le statut privilégié de l'admirateur :

Que souhaitez-vous de mieux qu'Hernani ! Vous auriez bâti la scène de votre chaux et de votre sable, vous eut-elle, mieux servi ? Voilà Dumas ! Que ne lui engagez-vous vos drames à venir, pour un an, pour deux ans, pour le reste, que ne vouez-vous s'il y a lieu votre génie à ses tréteaux !

Et vos rêves de châteaux, vos si pieux rêves ! Faites-moi cette grâce d'ami d'y songer. Vous avez encore entre vos mains cette vie de ce monde et de l'autre à perdre et à gagner.

Ne vous fâchez pas contre moi je vous en prie. Je vous ai parlé avec la double autorité d'un ami de vos beaux jours, des plus anciens dans ce roulis d'amis qui passent, et dont je suis bientôt le dernier, et d'un mourant, d'un homme qui reste, de quelqu'un qui vous verra quelques mois encore, et s'en ira pour ne plus revenir.⁴⁵⁷

Pavie se projette donc déjà dans l'avenir qui se dessine pour lui, à Angers, et entrevoit sans doute la posture qu'il y prendra.

Victor Hugo s'était pourtant empressé de le rassurer :

Vous avez raison, mon ami, mille fois raison, mais trop raison. Je n'ai jamais songé à diriger un théâtre, mais à en avoir un à moi [...] Je serai même moins mêlé de cette façon aux choses du théâtre qu'en restant auteur *du dehors*. Ce qui salit le poète, ce sont les tracasseries de la coulisse [...] Mais tranquillisez-vous [...] Je ne saurai vous dire combien votre lettre m'a touché ! Pour rien au monde je ne froisserai une si noble et si tendre amitié, quand même elle aurait tort ; mais ici elle a raison [...] *Le fond de moi ne change pas.*⁴⁵⁸

Malgré ces déclarations et l'abandon du projet, Pavie comprit bien que Hugo poursuivrait son chemin et que si le poète lui gardait son amitié, l'Homme-océan ne s'arrêterait pas aux inévitables éclaboussures que ses combats futurs provoqueraient, y compris chez ses plus proches partisans.⁴⁵⁹

Le 16 mars 1831, *Notre-Dame de Paris* parut chez Gosselin. Victor Pavie ne défendit pas l'œuvre, mais en fut-il autant affecté que le disent tous ses biographes ? Arguant de son engagement de chrétien, de paroissien, de soutien actif de l'Église, ils voient là une des

⁴⁵⁷ *Id.*

⁴⁵⁸ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 25 février 1831, Massin, CFL, t. IV p, 1022.

⁴⁵⁹ D'ailleurs, en 1837, Hugo et Dumas fondaient le Théâtre de la Renaissance, et l'exploitaient jusqu'en 1841.

causes de la rupture. La publication du nouveau roman de Victor Hugo sonna-t-elle alors le glas de la dévotion de Pavie ? L'analyse qu'en fait Paul Marty nous paraît comporter des arguments à prendre en compte :

Il trouvait dans ce livre des choses inconciliables avec ses sentiments [...] l'art et la poésie perdaient pour lui tous leurs attraits, quand ils ne respectaient plus la religion. Or la religion était ici livrée à la profanation ; l'Église, le prêtre, étaient traînés dans la boue ; Claude Frollo écrivait sur le mur de sa cellule deux mots qui résumaient son âme : *impureté, nécessité*. C'en était assez, sans compter tout ce que l'auteur avait mis de déprimant ou de sensuel dans la peinture des autres caractères.⁴⁶⁰

Le dilemme était certes réel pour Victor Pavie : « Comment louer les qualités littéraires, sans flétrir l'impiété et l'immoralité du livre, et par conséquent sans flétrir la réputation de Victor Hugo ?⁴⁶¹ » Choisir un silence qui lui permettait à la fois de condamner l'œuvre, sans pour autant détruire l'objet de son ancienne adoration, représentait certainement la solution la moins compliquée pour lui. Marty et les biographes successifs de Pavie nous affirment que son affliction, ses regrets et son amertume allaient croître avec les prochains scandales que seraient *Le Roi s'amuse*, puis *Lucrece Borgia*, son devoir chrétien lui interdisant de soutenir de tels outrages, mais lui ordonnant simultanément de continuer à faire entendre sa voix à l'auteur. Encore une fois, il convient de nuancer ces positions trop marquées.⁴⁶² Théodore Pavie nous explique ainsi :

Il n'y avait donc, dans les conversations qui se tenaient chez Hugo, ni de sa part, ni de celle des habitués ordinaires du Cénacle, rien qui pût choquer les convictions d'un catholique. Tous s'y passait dans les convenances, devant Mme Hugo, devant les enfants.⁴⁶³

Et il ajoute, à propos d'une correspondance échangée (en 1845 !) entre les deux familles : « Belle et bonne lettre qui prouve que Victor pouvait s'asseoir au foyer de Hugo et trouver l'occasion de parler librement le langage d'un catholique convaincu.⁴⁶⁴ »

Comme ces explications, les lettres que nous allons examiner maintenant, permettent d'adoucir cette soi-disant opposition outrée, et montrent que Pavie reste un disciple attentif, dévoué et plein d'attentes. Le journaliste d'Angers, qui passe ses vacances auprès de sa

⁴⁶⁰ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 61.

⁴⁶¹ *Id.*

⁴⁶² Marty, par exemple, se trompe lorsqu'il affirme que Pavie n'était pas mis au courant des prochaines créations de Hugo, celui-ci craignant, selon lui, d'être « blâmé » (p 67). Les lettres inédites retrouvées (Adèle Hugo à Victor Pavie du 02/11/1832 et du 02/02/1833) prouvent le contraire. Des erreurs de dates participent également à l'orientation de son raisonnement (p 68 : lettre d'Adèle du 24/12/1834 et non du 14/12/1833).

⁴⁶³ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 263.

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p 266.

famille, conte l'incendie de sa cathédrale et envoie l'article qu'il a fait paraître à cette occasion dans le journal familial. La foudre s'était abattue sur une des flèches de l'édifice et avait fait craquer le dôme du milieu. Victor Pavie précisait aux Hugo : « C'était un épouvantable spectacle, allez ! Cela flambait comme une fournaise que le forgeron ravive avec des gouttes d'eau, (car par malheur il pleuvait) »⁴⁶⁵ et se disait inconsolable. Les Pavie prirent l'initiative de rassembler des fonds pour la reconstruction et figurèrent parmi les trois plus importants donateurs. Étonnante similitude de sujet, et peut-être y aurait-il matière à voir là, comme une réponse inconsciente aux écarts de Hugo vis à vis de la religion. Or, en examinant cette seconde lettre, datée du 12 août, et jusque là inédite, nous nous apercevons que Pavie transmettait davantage de louanges que de critiques, concernant *Notre Dame de Paris* :

Je ne comprends pas cela : Notre Dame a été dévorée ici ; on en mange et on en boit, c'était à qui l'aurait ; je ne comprends rien à cette frénésie subite pour vous, qui me vexa un peu, je vous l'avouerais, car enfin, de quel droit on s'éprend de vous tout à coup, et sans antécédents, comme vous êtes là suspendu en l'air ? ⁴⁶⁶

C'est donc davantage l'idée de perdre l'exclusivité d'admirer Hugo, qui occupe l'esprit du jeune homme. Et plus encore que les événements survenus à Angers, ville qu'il trouve, au demeurant, indigne de Hugo, c'est l'absence du poète qui lui est difficile à supporter :

Que vous arriviez ou non, mon cher M. Hugo, (et à l'heure qu'il est, la détermination en est prise) ; cette ville aura perdu, par l'intervention de votre image, toute son illusion. Pour moi elle m'apparaît si nulle, si pauvre, si insignifiante pour vous !... moins son clocher encore ! [...] C'était un épouvantable spectacle, allez ! Cela flambait comme une fournaise [...] et le pis de tout cela, croiriez-vous qu'au milieu de l'horreur de toute une ville que l'incendie menaçait d'avaloir, il y avait place au fond de moi à cette contrariété puérile et pourtant infernale, c'est que vous n'iriez pas là, que c'était dommage, que pour le coup nous aurions eu quelque chose à vous servir... et je me confesse à vous de cette pensée, parce que vraiment, je n'y étais pour rien, que je ne l'ai en rien provoquée, et qu'elle est venue me trouver je ne [sais] d'où sans que je la cherchasse [...] Mon cher M. Hugo, je vous aime de toute mon âme. Dieu et moi le savent, voilà pourquoi j'ai peur de mon immense intérêt dans l'affaire, et je me défie de l'intention dans laquelle je vous écris cette lettre, si c'est pour vous ou pour moi : je sais bien que je serais fortuné de vous voir, que vous nous tomberiez du ciel, vous et la vôtre, que votre ombre y resterait, ici, malgré le soleil ; mais cela vous amusera-t-il un peu ? ne sommes-nous pas bien égoïstes ? et je me prends à reculer devant la conséquence de mes instances passées. Surtout j'ai bien peur d'avoir

⁴⁶⁵ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 12 août 1831 (Université d'Austin, Texas).

⁴⁶⁶ *Id.*

trop ressassé à Mme Hugo la chose, et d'en avoir râpé près d'elle le déjà mince plaisir. Je souhaite dans mon anxiété vraie, que votre résolution soit prise et arrêtée telle quelle, à l'épreuve de ma lettre d'aujourd'hui et pourtant, il faut tout dire, mon père croit et se réjouit en attendant.⁴⁶⁷

Le fait est que les Pavie voyaient dans l'installation des Hugo en Anjou, un temps envisagée, une magnifique occasion de communion. Le projet, si longuement évoqué par les deux familles (en l'occurrence, depuis 1828) tombait à l'eau. Si l'on se rappelle l'agitation dans laquelle s'était trouvé plongé Pavie après le départ de son jeune frère en Amérique, on peut comprendre à quel point le sentiment d'être abandonné devait hanter le jeune disciple. En tous cas, Pavie, implorant, termine sa lettre par ces mots : « Figurez-vous, s'il y a lieu, le voyage à Angers comme une bonne œuvre. »

Et, entre les lignes, toujours ce regret de n'être plus au cœur de l'action, de voir s'échapper le prodige que l'on a presque vu naître et dont on a partagé l'intimité :

Vous nous écrirez donc bientôt, selon notre soif à tous : je suis dans une grande ignorance sur vous n'ayant pas lu les journaux depuis huit jours et d'ailleurs ils mentent ; je vous présume chez M. Bertin, homme à qui nous n'avons jamais fait de mal, et qui nous nuit beaucoup car il vous baille à 6 lieues de Paris mieux qu'Angers [...] ⁴⁶⁸

C'est Adèle qui prend la plume, compatissante envers Pavie et sa cathédrale⁴⁶⁹ ; Hugo est trop occupé par *Marion Delorme*, enfin autorisée, ou alors veut-il marquer sa déception sur le silence du journaliste angevin. La réponse de Victor Pavie à Adèle, première d'une longue série, nous éclaire davantage encore sur la déconvenue des Pavie :

Quant à la fin de ces [racines ?] au lait des vaches et au vent des prés, à l'espoir de ces remèdes lointains dont nous nous bercions ensemble, dont l'époque est échue et presque passée, je vois que s'en est fait. J'attendais une réponse décisive, et votre bonté nous en a fait sans vouloir une plus dure, par le vague indéfini où elle nous plongeait, laissant à notre esprit le travail d'une nette et douloureuse réalisation : *vous ne viendrez pas !*

Ce n'est pas ma faute si mon père a été plus cruellement désabusé que moi ; je l'y préparais depuis six semaines, mais lui m'appelait un mauvais prophète, et il attendait toujours. L'affaire était manquée d'avance, que voulez-vous ; ce projet était pris de trop loin, et rien n'est l'avenir comme la parole ; je l'ai senti se volatiliser peu à peu, j'en ai vérifié près

⁴⁶⁷ *Id.*

⁴⁶⁸ *Id.*

⁴⁶⁹ On trouve trace dans cette lettre, du désir de madame Hugo de se rendre en Anjou ; elle ne réalisa son vœu qu'en 1835, à l'occasion du mariage de Victor Pavie.

de vous l'évaporation graduelle et en conséquence, je suis parti de Paris avec une défiance très avancée.

Adieu donc tout. Il s'agit maintenant d'aligner un horizon tout à neuf [...] Croyez bien madame notre illusion toute défaite, et [...] ne vous affligez pas dans la pensée que nous pouvons la changer, ou que nous soyons moins avancés dans notre détermination que vous-même ; que si, pour parler absurde, vous vous ravisiez un de ces jours, et qu'un mot de vous vint à ressusciter ces cendres, ce serait ici une de ces joies inusitées en ce monde !...⁴⁷⁰

Et Pavie dramatisait à l'extrême la nouvelle du renoncement des Hugo à venir habiter près d'Angers :

Je m'effraye déjà de l'idée d'un retour. Ces quelques mois de Paris qui me restent encore, je les passerai à vous voir de moins en moins jusqu'à la grande et éternelle absence. Ce séjour sera donc désormais dépourvu de tout charme ; puisqu'il ne sera pour moi qu'un [?] à l'habitude de plus en plus raréfiée d'une relation qui s'abîmera bientôt pour jamais dans la distance revenue et qui siègera à l'avenir invisiblement dans le ciel [...] Adieu madame, agréez mes profonds regrets et sans rancune, car tout ce que vous faites, voire contre nous, est bien.⁴⁷¹

L'autre intérêt de cette lettre méconnue est d'apporter une explication à l'arrêt des articles favorables à Hugo dans le journal angevin :

De *Marion* j'ai reçu dès le lendemain des nouvelles toutes fraîches, écrites dans le délire de la nuit ; depuis j'ai été tenu au courant jusqu'à ce jour ; j'ai lu de bons articles dans les journaux, dans *l'Avenir* surtout, un mauvais dans le *Globe* qui l'a payé de sa mort quelques jours après, et un trop excellent dans les *Débats* [...] Quand [sic] à moi, obscur et dévoué de là-bas, il m'a bien fallu me sevrer du bonheur d'en dire, comme jusqu'à nouvel ordre, de tout ce que votre mari fera, car la tête me tourne, je m'emporte, on rit de moi et de l'œuvre, et mon sensible père s'en afflige pour nous deux.⁴⁷²

C'est donc à Adèle que Pavie avoue son impuissance. Est-il sincère, lui qui n'hésitait pas à ferrailer contre les classiques dans ses articles précédents ? Légèrement désabusé, a-t-il finalement cédé aux modérations demandées par son père ? Il convient, en tous cas, de minimiser - du moins à cette époque - la place prise par les divergences religieuses et

⁴⁷⁰ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 9 septembre 1831 (Université d'Austin, Texas).

⁴⁷¹ *Id.*

⁴⁷² *Id.*

politiques que met pourtant en avant Paul Marty, quand il explique, par exemple, à propos de *Marion Delorme* :

Dans ce drame, tout n'était pas fait pour lui plaire. Lui, grand admirateur de l'auteur des *Odes* planant du haut des idées « *monarchiques et religieuses*⁴⁷³ », lui, qui ne séparait pas, dans ses conceptions littéraires, l'intégrité de la foi de la beauté artistique, dut s'alarmer d'une pièce où le prestige d'un roi était fort diminué et où se développait une thèse malheureuse, la justification d'une âme corrompue par la sincérité de sa passion.⁴⁷⁴

Nous sommes quant à nous plus prudents. Victor Pavie a assisté à la première lecture de la pièce, il en a abondamment discuté à l'époque avec ses amis du Cénacle ; nous n'avons pas retrouvé sous sa plume de protestation, ni d'opposition à ce nouveau drame, qu'au contraire tous attendaient avec impatience. Et puis, *Marion Delorme* représentait le premier combat, perdu, et préfigurait celui, victorieux, que serait *Hernani*. A ce titre, les deux pièces étaient intimement liées dans le cœur des jeunes défenseurs du romantisme.

Paul Marty définit cette période comme celle du « désenchantement, mais fidélité ». Cela nous semble en effet pouvoir décrire quelques divergences qui, progressivement, apparaissent. Mais pas encore une volonté de se démarquer de la part de Pavie ; son attachement idéalisé au passé est encore fort et il peine à le voir souillé, par des attaques extérieures ou par ses critiques intérieures. Marty a noté un changement d'intensité dans la relation et en tire la conclusion qu'Hugo est la cause des désillusions de Victor Pavie ; mais de nombreux facteurs interagissent à cette époque : l'écroulement de la monarchie, le questionnement quant à son avenir professionnel, etc. 1831 est aussi l'année du début de la liaison de Sainte-Beuve avec Adèle Hugo, et celle où Pavie fréquente maintenant également le salon de l'Arsenal. Année de ruptures multiples, donc.

Dans ses souvenirs, Victor Pavie évoque a posteriori certaines raisons de sa désillusion ; il a constaté, par exemple, que pour Hugo, « le dévouement personnel était le critérium du mérite ; les séides étaient des Shakespeare, les adversaires autant de Racine ou de Chapelain » ; il parle aussi des « convoitises croissantes du poète⁴⁷⁵ ». Le fait est que Pavie, quoique toujours rallié à la poétique du maître, est également témoin de son évolution personnelle, et se sent bientôt quelque peu heurté par ses conceptions et ses manières de faire. Hugo est entré dans une phase de sa vie, où conscient de son importance, il va laisser poindre en lui une part d'orgueil et d'intérêt que le jeune idéaliste angevin a du mal à

⁴⁷³ Feuilleton des *Affiches d'Angers* du 28 janvier 1827.

⁴⁷⁴ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 60.

⁴⁷⁵ Pavie Victor, « Les Devéria et Louis Boulanger », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 195-196.

comprendre et surtout à accepter. Mais si les thèmes abordés ont pu également ajouter à la mésentente, c'est bien davantage le sentiment de perdre le romantisme tel que le défendaient les premiers membres des cénacles, et Hugo lui-même, qui évolue à trop vive allure de son côté, n'attendant pas forcément les indécis, qui va semer la graine de la séparation.

Qu'éprouva Pavie lorsqu'il prit connaissance du début de revirement politique de Victor Hugo, exprimé dans le *Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de 1830* : « Mon ancienne conviction royaliste-catholique de 1820 s'est écroulée pièce à pièce depuis dix ans devant l'âge et l'expérience » ? Cette phrase a-t-elle retenti comme un coup de tonnerre et éclipsé cette autre affirmation pourtant présente dans le même texte : « il nous faut la chose *république* et le mot *monarchie* », comme l'affirme Marty ? L'opinion nous paraît trop tranchée ; Théodore Pavie nous donne des raisons de le penser : « En politique [...] on n'était rien moins que républicain dans ces réunions d'artistes⁴⁷⁶ » dit-il à propos du cénacle hugolien, et il rapporte textuellement des propos de Victor Hugo qui affirmait, en 1834: « je ne suis pas du tout républicain ». Il rappelle également que le poète de la rue Notre-Dame des Champs « subit plus qu'il n'accueillit la Révolution de Juillet [et] eut même plus d'un sarcasme contre Louis-Philippe qu'il appelait le roi *pitoyen*.⁴⁷⁷ », avant de conclure : « 1830 le trouva légitimiste, et 1848 le surprit pair de France⁴⁷⁸ ».

De son côté, Pavie eut de la sympathie pour les idées révolutionnaires ; son légitimisme supporta quelques réserves et ne fut pas immuable. Il eut de l'espoir en 1830 et en 1848⁴⁷⁹ (à chaque fois, vite dissipé il est vrai), et son adhésion au Second Empire doit davantage à son désir de tranquillité qu'à une conviction politique militante.

Le ton de plusieurs lettres inédites confirme les nuances à apporter à cette soi-disant « brouille » entre les deux hommes. Erwan Dalbine, préfère parler de « déceptions réciproques » et de « culte commun des souvenirs nostalgiques »⁴⁸⁰, ce qui a le mérite de préciser les termes de Marty et d'inclure la subjectivité de Victor Hugo dans la problématique, mais ne décrit encore, à nos yeux, qu'insuffisamment la nature ambiguë de leurs relations. Les déceptions n'occupent pas le devant de la scène, et les deux amis n'en sont pas encore à ne devoir compter que sur leur mémoire pour se sentir proches l'un de l'autre. Cette interprétation abusive, à nos yeux, découle du découpage trop grossier des

⁴⁷⁶ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 263.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p 261.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p 268.

⁴⁷⁹ Voir le chapitre « Victor, disciple et gardien de la mémoire ».

⁴⁸⁰ Dalbine Erwan, *Avant-propos*, in Marty Paul, *Op. Cit.*, p 21.

périodes chez ces deux auteurs, justifié par le peu de sources dont ils purent disposer. Quant à la vision de Victor Pavie lui-même, relatée dans ses mémoires publiées dans les *Œuvres choisies*, vision de jeunesse modifiée par les années et les responsabilités liées à son installation en Anjou, elle fait l'économie des confusions et des questionnements du jeune disciple hugolien qu'il était, qui découvrait avec un étonnement mêlé à une réprobation gênée les territoires nouveaux que son maître voulait explorer, et qui avait besoin de temps pour en tirer de franches conclusions.

Le 7 avril 1832, malgré le succès de ses premières plaidoiries, à Paris, en tant que tout jeune avocat, Victor Pavie rentre en Anjou, fuyant le choléra qui fait des ravages dans la capitale. Quelques jours après son arrivée, il écrit à Hugo pour demander des nouvelles de Charles, qui avait été atteint par l'épidémie. On y lit le soulagement de Pavie :

Du jour où la foudre est tombée sur votre maison sans la brûler, je respire car j'ai été horriblement tourmenté sur vous. Des amis qui arrivent ont appris en quittant Paris qu'un de vos petits enfants avait été bien malade et en même temps sauvé ; et cette nouvelle du hasard venu à la traverse d'une sollicitude cachée m'a fait tressaillir.⁴⁸¹

On y découvre également que le jeune homme a finalement accepté, mais à contrecœur, de reprendre l'imprimerie familiale : « [...] J'ai pris pied à Angers, j'ai commencé ce matin une vie dont je ne sais ce que Dieu fera [...] je me suis lié pieds et mains [...] J'ai fait le sacrifice de bien des inquiétudes pour venir en calmer une ici [...] ⁴⁸² ».

Ce qui le mine, en fait, c'est toujours ce sentiment d'abandon, cette solitude mélancolique, qu'il sent poindre en lui. Il a fait le deuil de l'installation de Victor Hugo dans sa chère province, et se sait écarté du cénacle et de ses nouveaux combats, moins par sa volonté ou celle de ses amis parisiens, cependant, que par son destin. Nulle place donc pour la critique des œuvres ou du comportement du poète de la Place Royale :

J'ai à vous demander de suite, je vous en prie, et tant courte que vous voudrez, non pas une réponse, mais une lettre à laquelle je réponds moi-même, et des paroles à vous retourner. Racontez-moi votre histoire depuis ces vilains jours, votre plus récente attitude, l'ébranlement de la mère et sur quel enfant le mauvais sort a raté [...] Et tous les amis que je tiens de vous, d'où en sont-ils ? [...] Quand vous verrai-je ? Je n'en sais plus rien : car mon

⁴⁸¹ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 17 avril 1832, (Université d'Austin, Texas).

⁴⁸² *Id.*

parti de ne jamais vous voir à Angers est bien pris [...] Je ne sais rien de Paul non plus. Je ne sais rien de personne.⁴⁸³

Aussitôt une lettre de Paris arrive, le rassurant sur l'état du petit malade, que les soins énergiques du père ont sauvé. Victor Hugo ajoute :

Nous conservons deux espérances : l'une que le choléra n'arrivera pas à Angers, l'autre que c'est nous qui irons, quelqu'un de ces automnes, causer et rêver avec vous ; et puis vous viendrez quelquefois à Paris, sans nul doute. Ne parlez donc pas, comme vous le faites, d'éternelle séparation.⁴⁸⁴

Et dans un courrier suivant, sentant peut-être tout de même leur lien se distendre, il l'invite à nouveau, et de façon pressante, à venir le voir à Paris :

Que devenez-vous donc mon cher Pavie ? Nous n'entendons plus parler de vous, nous ne recevons plus de nouvelles de vous et nous en sommes tout attristés. Est-ce que vous nous oubliez tout à fait ? Est-ce que vous n'aimez déjà plus vos vieux et fidèles amis de Paris ? J'espère, je suis sûr qu'il n'en est rien, mais écrivez-nous donc entre deux plaidoyers ; contez-nous ce que vous faites, ce que vous pensez et comment vous prenez le bonnet carré, ce que devient votre âme si pleine de pure et harmonieuse poésie au milieu des embarras du parque. Dites-nous que nous vous manquons un peu. Dites-nous que vous n'êtes pas tout à fait malheureux que nous soyons contents, dites-nous que vous n'êtes pas tout à fait heureux que nous ne soyons pas fâchés. Les oreilles doivent vous tinter en Anjou. Nous parlons sans cesse de vous, ma femme et moi [...] Quand donc viendrez-vous [...] dîner avec nous un beau jour ?⁴⁸⁵

C'est ici qu'il convient d'étudier une autre lettre inédite que nous avons eu la chance de consulter. Datée du 4 juin, elle nous montre Victor Pavie revigoré par ces nouvelles de la famille Hugo et répondant aussitôt à ses amis parisiens. Car l'amitié est toujours le plus important entre les deux hommes :

Tout de suite, tout de suite, mon cher M. Hugo et vous Madame, vous êtes si bons, si bons [...] Ah ! vous m'aimez bien, c'est fini, j'ai pleuré d'émotion à cette tendre avance ; pourquoi êtes-vous ainsi pour moi ? [...] mon Dieu, que vous m'avez soulagé, et que cette journée m'eût été vide sans vous.⁴⁸⁶

⁴⁸³ *Id.*

⁴⁸⁴ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 29 avril 1832, (Maison Littéraire de Victor Hugo, Bièvres, n°83 0).

⁴⁸⁵ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 1^{er} juin 1832, (Maison Littéraire de Victor Hugo, Bièvres, n°829).

⁴⁸⁶ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 4 juin 1832, (Université d'Austin, Texas)

Mais retranché aux Rangeardières, encore sous le choc de l'épidémie et des troubles politiques, Pavie s'alarme de la tournure prise par les événements :

Choléra – Guerre civile ! Nous flottons entre le drapeau noir et le drapeau blanc [...] Quelle vie, quelle vie ! [...] Du présent partout, du passé quelque peu, [...] de l'avenir, nulle part [...] le mal nous fauche et va grand train... J'ai fui d'une lieue pour aujourd'hui les lugubres commérages de fenêtre à fenêtre, les cancans ça et là de médecins et de fossoyeurs. Mais le glas m'est venu bien des fois avec le vent. Et réellement comme vous le dites sans le penser aussi lugubrement, les oreilles me tintent. ⁴⁸⁷

Évoquant à la fin de sa missive la « cruelle perplexité d'aujourd'hui », le jeune Victor voulait-il seulement parler de l'angoisse liée à l'épidémie et à l'agitation sociale, ou y incluait-il l'incertitude de son propre cœur ? Il terminait en tous cas sa lettre en réaffirmant son attachement désintéressé : « Adieu donc, je vous jure que vous m'êtes plus cher que jamais, et que dans mon amitié il n'entre pas un grain de poésie, à part *Hernani*, à part *Marion Delorme*. »⁴⁸⁸.

Ces derniers mots contredisent, une nouvelle fois, les affirmations de Marty sur *Marion Delorme*, évoquées plus haut, et confirme notre sentiment. Victor Pavie met sur le même plan les deux pièces, ce qui montre qu'il considère la seconde davantage comme un chef d'œuvre qu'il ne critique son contenu, soi-disant contraire à ses opinions. Et Victor Hugo lui est encore, à cette date, « plus cher que jamais ».

Ainsi, cette période ne fut pas pour Victor Pavie, l'une des plus heureuses de sa vie. Son frère l'avait quitté pour explorer l'Amérique du Sud, son métier d'avocat lui déplaisait, son éloignement le minait, son avenir lui apparaissait confus. Et surtout, le jeune homme vivait une expérience amoureuse fort destructrice.⁴⁸⁹ En septembre, son père l'emmena en voyage dans le Midi⁴⁹⁰, afin de chasser ses idées noires. Dès son retour à Angers, Victor Pavie écrivit à Victor Hugo une lettre assez longue, où il abordait pêle-mêle la découverte fortuite d'un poème de Hugo, le frère absent, le voyage effectué, et ses occupations au Palais de justice. La tonalité de cette lettre - elle aussi originale -, est toute amicale, faite de confidences intimes et de complicité littéraire :

Mon cher M. Hugo,
N'êtes-vous point fâché contre moi ?

⁴⁸⁷ *Id.*

⁴⁸⁸ *Id.*

⁴⁸⁹ Voir le chapitre suivant « Adèle Hugo, le témoin d'honneur »

⁴⁹⁰ Ils visitèrent notamment Marseille, Aix, Montpellier, Nîmes, Avignon.

En partant d'Angers pour Marseille, j'avais dit adieu aux journaux pour six semaines, et cela comme on prendrait congé de Satan – mais pas du tout ! Voilà qu'au tiers du voyage mes yeux tombèrent machinalement de la portière d'une diligence sur une de ces maudites pages, soumise dans sa partie supérieure aux regards deux fois vitrés d'un bourgeois à lunettes, c'était à cent pas de moi pour le moins ; mais la partie inférieure pendante et délaissée me frappe par la conformité de ses colonnes [...] avec certaines pages de certains livres qui reposent en feuilles de chiffon dans ma bibliothèque, en feuilles d'or dans ma tête et dans mon cœur. La pensée du pauvre Enfant⁴⁹¹ me naquit alors ; j'y appliquai sur le champ votre pensée permanente, et le pouls m'ayant battu sur tout cela, j'envisageai les deux tiers du voyage jusqu'au soir avec le premier soupir d'ennui que j'eusse encore poussé. Ces vers où les demander où les lire ? [...] Est-ce que je savais ? Et je comptais combien d'indifférents me passeraient sur le corps d'ici là, à moi l'ami du poète et l'amant de la muse [...] je n'ai qu'une chose à vous dire, sans enthousiasme filtre, sans formules maniérées d'admiration, c'est que j'ai lu ! Quoi de plus ou de moins, n'êtes-vous pas vous, n'est-il pas lui ? – La cloche de Victor Hugo mise en branle par un soupir de Bonaparte, et voilà tout.⁴⁹²

La verve et l'exaltation sont toujours là. La gratitude aussi :

Ce que j'aurais aujourd'hui de neuf à vous dire se trouve fané avant d'éclorre sous le poids d'une reconnaissance arriérée dont je me déchargerai ici à la hâte et comme en passant, tant la chose est censée déjà faite - Mon père, mon frère, comment les avez-vous traités, qui paiera cela, et quelle fatalité entre nous deux que je ne puisse répondre à telle poésie que par la comprendre, à telle amitié que par la sentir !... Mon pauvre frère, quelle aïnesse il s'est revendiqué sur moi. Comme je suis l'enfant et comme c'est l'homme ! cela me raffermirait qu'il vous ait vu après nous ; d'abord parce qu'il nous faut passer par cette idée pour arriver à la sienne, ensuite parce que votre bonne et forte main transforme en gantelet la main qu'elle serre, que votre heureux souffle pousse droit et loin. Il est parti, Dieu le garde ; que de vagues d'ici là !⁴⁹³

Les lignes que Pavie écrit témoignent de son désir d'être près des Hugo :

Mon cher M. Hugo, mon père, mon frère tour à tour m'ont dit et écrit que vous étiez tout à fait bien ainsi que Madame, que le choléra avait balayé votre maison. Quant à votre vie du dehors, je l'ignore vraiment et cela m'afflige, vous voyez vous-même d'où j'en suis avec vos vers de six semaines [...] A quand votre pièce⁴⁹⁴, et le malheur voudra-t-il qu'elle se hâte

⁴⁹¹ Il semble qu'il s'agisse de *Napoléon II*, paru à cette époque in *Paris ou le Livre des Cents et Un*, Paris, Ladvocat, 1832, t. 7, pp 381-396. Il sera ensuite inclus dans les *Chants du crépuscule* (1835).

⁴⁹² Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 17 octobre 1832, (Université d'Austin, Texas)

⁴⁹³ *Id.*

⁴⁹⁴ *Le Roi s'amuse.*

cette fois par cela même que je voudrais lui marcher sur la queue, pour la rattraper en février mars ou avril. Dites au bon ami Paul que je lui écrirai sous peu ; il y a longtemps que je suis mort à ses nouvelles. Et je ne m'en prends qu'à moi, puisque moi seul je suis en retard.⁴⁹⁵

Et si le jeune avocat a bien profité du voyage, le retour à la réalité ne le satisfait pas : « Me voilà donc ici, ruminant au coin du feu ces six semaines de voyage, jusqu'au jour où je chasserai ce souvenir [...] par celui de quelques délicieuses soirées passées chez vous. »⁴⁹⁶

C'est Adèle qui lui répond, Victor Hugo, écrit-elle « a les yeux toujours malades, me charge de vous dire combien il vous aime. ⁴⁹⁷ » Triste excuse ! clament Léon Blum, Paul Marty et Erwan Dalbine. Il est tout à fait prématuré d'affirmer, selon nous, qu'à ce moment, Hugo néglige Pavie, qu'il ne souhaite plus lui écrire. Les deux familles se voient encore aussi souvent que possible. La lettre confirme que Louis Pavie est passé place des Vosges, que Théodore y a aussi été reçu, juste avant son départ pour l'Amérique du Sud, bref que toute la famille Pavie occupe une très grande place chez les Hugo. Elle dit aussi :

Victor compte sur vous malgré la distance pour sa pièce le *Roi s'amuse*. Il n'y aurait pas de bonne représentation sans vous. Il faut, monsieur, que nous vous sachions capable de faire un voyage pour nous pour oser en concevoir la possibilité et vous dire notre désir ; pensant bien d'ailleurs, soit que vous veniez, soit que vous ne veniez pas, que vos vœux n'en seront pas moins ardents pour le succès.⁴⁹⁸

Ainsi, ne se pourrait-il pas plutôt, que chacun des deux hommes, prisonnier de sa logique personnelle, encore aveuglé par l'intensité de l'amitié, peinât à comprendre l'autre ? L'intercession d'Adèle leur paraît alors commode, même si elle élargit simultanément le fossé qui se creuse entre eux.

Les impressions poétiques que Victor Pavie retira de sa longue excursion méridionale l'éloignèrent plus encore de la fonction qu'il occupait au barreau d'Angers. S'ensuivit la ferme décision de quitter la robe pour prendre la succession de Louis Pavie à l'imprimerie. Il revint alors à Paris en stage chez Didot, à la fin 1832, ce qui lui donna l'occasion de retrouver les cénacles parisiens. Il ne semble pas, en tous cas, qu'il ait assisté à la première (et unique)

⁴⁹⁵ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 17 octobre 1832, (Université d'Austin, Texas).

⁴⁹⁶ *Id.*

⁴⁹⁷ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 2 novembre 1832, (Maison littéraire de Victor Hugo, Bièvres, n°831).

⁴⁹⁸ *Id.*

représentation du *Roi s'amuse*, mais il a lu la pièce. Non seulement il l'a trouvée très bonne, mais il condamne son interdiction, comme il le dit à Adèle :

J'ai lu la pièce, que vous dirais-je, c'est lui, plus lui encore, et par conséquent – moins eux que jamais. C'est absolument comme il l'a dit, la providence cette fois au lieu de la fatalité, c'est apparemment à cause de cela que la chose est prohibée [...] Mais *le roi s'amuse*, pour y revenir, c'est la plus vaste généralité de pensée dans le moule le plus individuel de formes qui ait paru sur des tréteaux. Le public, lui la brute de public préférant les idées les plus relatives à travers le cadre le plus absolu devait être singulièrement vexé. Le public demande à corps et à cris des pièces à son usage, des pièces que l'on palpe avec les mains. M. Hugo lui en donne qu'on ne saurait même toucher avec les oreilles et avec les yeux, tant c'est pur, - conception resplendissante, seconde vexation. Le public hypocrite et vicieux aime un but immoral par des moyens honnêtes. On lui fait traverser le vice, donné pour vice, et aboutir à l'expiation.⁴⁹⁹

N'y a-t-il pas dans cette critique, cet élan du cœur, une prise de position très claire en faveur de Hugo et du sujet même de la pièce ? Cela contredit les commentateurs posthumes de Pavie qui déclarèrent que l'Angevin s'en était offusqué. Chose essentielle, nous voyons déjà poindre, dans la correspondance de décembre, la conception fataliste, pessimiste de Victor Pavie, si éloignée de celle du Maître :

Le monde infâme, le monde qui hue avec le pouvoir qui tue, deux grimaces difformes, l'une de l'univers, l'autre de Dieu. Intelligence du public, liberté de gouvernement ; deux choses auxquelles dans les temps j'ai cru, moi stupide. Non notre Victor, cela ne sera pas, puisque vous n'y avez rien pu, vous voyez bien. Non, Hernani n'était pas plus compris à la 30^e qu'à la 1^{ère}, une routine s'était faite et voilà tout. Et quand vous auriez dressé la foule qu'y gagneriez-vous ? Matériellement rompu à vos innovations d'artiste, la croiriez-vous ainsi acheminée d'un pas vers une sympathie pour vous, pour vos œuvres du dedans, pour votre pensée une et intime. Madame, dites-lui bien que sur cette terre, il ne se fait pas de progrès, que ce qu'ils appellent progrès, c'est de l'expérience, que l'expérience n'étant autre chose que la violence de l'exemple, céder à cette violence, ce n'est pas comprendre ni avancer, que l'intelligence n'est pas [?], et que les frottements du monde ne le communiquent pas.⁵⁰⁰

Cette première période est caractéristique des doutes, des susceptibilités froissées, des pressentiments qui se font jour chez Victor Pavie, mais plus encore, de la négativité de sa pensée due à son éloignement, à son désespoir personnel, au constat de ses impuissances,

⁴⁹⁹ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 14 décembre 1832 (Université d'Austin, Texas).

⁵⁰⁰ *Id.*

alors que Victor Hugo, lui, a le vent en poupe et trouve toutes les justifications à ses nouvelles conquêtes. Les rêves juvéniles commencent à faire place aux peines et aux prochaines responsabilités, au cœur de la dure réalité. Conscient de l'inéluctable évolution, Pavie expose ce pressentiment à Adèle :

Adieu madame, [...] J'ai grand besoin de vous revoir. Ce ne sera pas avant deux mois ou plus, [...] Étranger à votre seuil, j'ai peur que cela ne me vieillisse beaucoup quand j'y frapperai, et que de 1832 à 1833, cela ne creuse un abîme.⁵⁰¹

Brillant, encore vivement, toutefois, dans tous ces échanges, la passion du jeune homme pour Hugo et la profonde amitié que les deux poètes ont nouée depuis six ans.

◆ *La conquête de l'autonomie (1833-1835)*

Les raisons qui poussèrent Victor Pavie à choisir la province plutôt que Paris ne furent peut-être pas uniquement familiales. Certes, pesait sur lui, le seul fils en capacité d'alléger son père de ses obligations professionnelles à l'âge d'une retraite méritée (Théodore est en Amérique du Sud), le sentiment du devoir. Mais n'était-il pas finalement, et paradoxalement, inconsciemment soulagé de s'éloigner de la capitale, depuis qu'il avait constaté que la liberté d'expression, pour laquelle il avait tant combattu, échappait désormais à tout contrôle ? N'aspirait-il pas à une forme de tranquillité, lui qui ressentait si fort les passions, les conflits, les égarements profanes ?

Revenu à Angers début 1833, Victor Pavie envoya un courrier à Victor Hugo où se mêlaient requête pour un tiers, critique et conseil, ainsi que phrases amicales. Il s'agit encore une fois d'une lettre inédite, retrouvée dans les archives familiales, et qui atténue encore le jugement trop marqué des héritiers et biographes de Pavie :

Mon cher M. Hugo,

Je vous adresse un Polonais [...] Que cette auguste misère soit devenue lieu commun, est-il possible ! et qu'à vingt ans onze blessures, un père tué, un frère tué, une mère morte en route et une sœur perdue soit quelque chose d'aussi peu rare à montrer là-bas qu'un chasseur de la garde nationale sur le champ de mars de Paris ou d'Angers.

Enfin que voulez-vous ; il a réclamé de moi cette occasion de vous dire bonjour, merci et adieu, car pour lui comme client, de même que pour moi comme ami, votre nom si haut de poète ne vient qu'en second. Il est inconcevable d'avoir traversé un champ de bataille en

⁵⁰¹ *Id.*

état de virginité pareil, et j'ai bien peur qu'il ne finisse par souiller dans la boue de nos ruisseaux la blancheur d'une robe qui n'a compté jusqu'ici que des taches de sang. Donnez-lui, je vous en prie [...] des conseils [...] et en vertu de votre liberté de penser, confirmez-le à croire.⁵⁰²

Adresser un jeune homme, perdu, au poète parisien pour qu'il le conseille et l'encourage spirituellement suffit à démontrer que Pavie estime encore grandement Hugo. Mais, celui-ci ayant choisi d'intenter un procès au Théâtre Français pour rupture de contrat, et porté l'affaire devant le tribunal de commerce de Paris, le journaliste d'Angers s'alarme maintenant des proportions que prend l'opposition au *Roi s'amuse*. Malgré tout le bien qu'il a dit de la pièce à Adèle, dans sa lettre du 14 décembre 1832, le prix à payer lui paraît disproportionné. Et le scepticisme de Pavie quant à la validité du combat refait surface. Condamnant certains des agissements de Victor Hugo, et tentant de le ramener sur le droit chemin, il se décide enfin à lui dire tout haut ce qu'il pense tout bas, depuis peut-être *Notre-Dame de Paris* :

Je vous demande ce que vous attendiez de M. A*** ? Des messieurs du commerce ! Vous perdrez, mon cher M. Hugo, partout, devant tout ce qui est tribunal, soit d'opinion soit de loi. C'est une affaire conclue pour le siècle ; je vous répète qu'à force de résonner, vous vous ferez une vibration machinale à votre usage dans les oreilles de la foule, mais que cela ne prouvera rien. Redevenez absolu comme du temps des Odes, si toutefois, ce dont je doute, la réalisation idéale puisse s'opérer sur une scène sans milieux et sans relations. A propos de tout cela, j'ai une foule de choses sur vous à vous confier, sur votre rôle en ce monde, sur votre destinée telle que je la conçois qu'il m'est impossible d'écrire, mais [...] dont je m'épancherais sur vous avec effusion dans quelques mois.⁵⁰³

Avouant son désarroi, Victor Pavie ajoute une nouvelle raison, plus personnelle, à son silence journalistique :

Je n'y vois plus clair dans vos œuvres, croiriez-vous, tant cette préoccupation personnelle et intime s'infiltrer incessamment entre ma perception et mon regard ; voici comme quoi je ne puis rien dire ici loin de vous.⁵⁰⁴

Mais nous sommes encore loin d'une séparation ou d'une opposition avérée. Les phrases qui suivent prouvent même le contraire ; elles indiquent que Pavie croit encore et toujours à la probité, au talent de Hugo. Peut-être aussi veut-il orienter les velléités morales du poète sur le terrain politique, comme pour en préserver la littérature. Il écrit :

⁵⁰² Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 17 janvier 1833, (Université d'Austin, Texas).

⁵⁰³ *Id.*

⁵⁰⁴ *Id.*

Voilà Lamartine député. Admirable figure, mais [...] si vous y siégiez, quel bonheur [...] à vous deux ! [...] Dieu d'une part et la liberté de l'autre, lui contemplant et vous militant. Mais comme cela [...] serait très beau, cela [aurait ?] garde d'être vu !!⁵⁰⁵

Le jeune provincial vient en tous cas de s'émanciper. Cette lettre semble bien marquer la frontière entre le Pavie d'hier, fasciné et ébloui par Hugo, et le Pavie qui naît alors, recommandant un ami (presque d'égal à égal), conscient de la mission que doit poursuivre le poète et voulant l'en convaincre, souhaitant le voir revenir aux temps où sa pensée était pure et correcte, « absolu », et osant déclarer son trouble, sa confusion face à ses nouvelles orientations.

Pourtant, Victor « d'Angers » vibre encore pour Victor « de Paris ». Il s'épanchera d'ailleurs « avec effusion » lorsqu'il le verra et il termine sa lettre par des marques de sollicitude et d'affection : « Adieu mon cher M. Hugo, embrassez-moi comme je vous aime. Je suis toujours bien inquiet pour vos yeux. De cœur et de cœur à tous, Victor Pavie »

Pavie avait écrit à Adèle Hugo pour lui souhaiter sa fête, aux alentours du 14 décembre 1832. Celle-ci lui adresse ses remerciements un peu tardifs, et en profite pour lui rapporter le succès du nouveau drame de son mari, *Lucrece Borgia* :

Ce souvenir de votre part nous a bien touché et nous aurait prouvé se cela eut été nécessaire, à quel point vous êtes bien notre ami de loin comme de près. Nous venons d'avoir un beau succès comme vous le savez peut-être déjà. Il n'y a manqué que votre présence, car vous en auriez joui peut-être plus que nous, je sais si bien votre dévouement pour Victor que j'ai regretté de ne point vous y voir.⁵⁰⁶

Elle ajoute : « [...] L'on va reprendre *Hernani*, nous espérons vous revoir à cette époque [...] » Tout se passe ici comme si Victor Pavie, symbole du soutien de la jeunesse, des amis, était devenu une sorte de référence pour les Hugo. Et l'on mesure la difficulté qu'éprouve Adèle à imaginer qu'il puisse n'avoir pas suivi la même évolution que son mari, tant l'accord était parfait trois ans auparavant. Nous comprenons mieux, dès lors, pourquoi la prise de conscience, douloureuse pour tous les protagonistes, a longtemps été refoulée, avant que d'être acceptée, et sur le mode le plus discret possible.

⁵⁰⁵ *Id.*

⁵⁰⁶ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 6 février 1833, (Maison Littéraire de Victor Hugo, Bièvres, n°832).

Le mois suivant, le poète parisien vint s'excuser auprès de son ami angevin de moins lui écrire, prétextant de multiples tâches :

Il y a des siècles que je veux vous écrire, mon ami. J'ai vraiment avec vous, que j'aime le mieux, l'apparence d'un homme oublieux, négligent, distrait, absorbé par sa propre chose, et je vous assure pourtant que rien n'est moins vrai. J'ai toujours pour les vrais amis que je me sais, - et vous êtes des meilleurs et des plus chers, - j'ai toujours un souvenir profond, continu, doux et triste, dont je me remplis le cœur dans mes heures de loisir et de rêverie [...] J'écris peu, parce que je suis paresseux et presque aveugle.⁵⁰⁷

Il se plaint de sa vie « emportée, arrachée à toutes ses ancres par un continu tourbillon », de son « existence publique qui coudoie et rudoie à tout moment son existence privée. » Et il termine par ces mots affectueux : « Dites-moi où vous en êtes de la vie. Quand donc viendrez-vous à Paris ? Je vous aime et je vous embrasse. »

Hugo laissa toutefois à Adèle le soin de transmettre leurs condoléances pour la grand-mère de Victor Pavie, qui décéda au mois de juin suivant, ce qui ne correspondit pas tout à fait à ce que Pavie était en droit d'attendre d'un véritable ami. Cette amitié dont l'avait assuré Victor Hugo quelques semaines plus tôt ne pouvait masquer la lente désunion alors à l'œuvre dans le cœur de l'un et de l'autre. Et puis, les termes employés : « souvenir » et « triste » disaient bien, déjà, la nostalgie d'une époque révolue.

Cette année 1833, Victor Pavie assista encore aux séances de la place Royale ; il revit Lamartine, mais le cœur n'y était plus. Une peine de cœur, le décès de cette grand-mère qui l'avait élevé, l'accablèrent, et les voyages au Mont Saint-Michel ou en Suisse qu'il effectua en juillet et en septembre ne purent, cette fois, l'apaiser. Sa production littéraire en pâtit. Aucun texte de lui n'avait été publié en 1832 ; seuls deux articles parurent dans les *Affiches* en 1833 : la critique d'un modeste ouvrage pédagogique en début d'année, des notes de voyage à l'automne. On est en droit de se demander si Victor Pavie ne souffrit pas, durant cette période, d'une grave dépression nerveuse, dont les prémises étaient décelables dès 1832, et qui ne s'acheva vraisemblablement qu'au début de 1835, lorsqu'il rencontra sa future épouse. La confidente de ces longs mois de troubles et de souffrances fut sans conteste Adèle Hugo. L'étude de leur correspondance, dans le chapitre suivant, nous permettra d'éclairer ce point capital.

⁵⁰⁷ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 31 mars 1833, Massin, CFL, t. IV p, 1098.

Théodore Pavie qui habitait alors Paris rendait souvent visite aux Hugo. Le cénacle de la place Royale n'accueillait plus ni Vigny ni Musset ; il comptait maintenant aussi quelques disciples plus courtisans que véritables compagnons d'arme. Théodore garda néanmoins un souvenir ému de ces soirées, qui montre que l'amitié entre les deux familles n'avait pas cessé. S'il nota, dans l'ouvrage consacré à son frère, les changements survenus chez le Maître depuis la rue Notre-Dame des Champs, il appelait les années de la place Royale : « années de bonheur et de gloire » Ce qui tend à renforcer notre opinion déjà exprimée, à savoir que la « rupture » mise en avant par les commentateurs pavilliens n'a pas eu lieu en 1830, après *Hernani*, comme ils le pensèrent, mais bien plus tard, quelque temps avant l'exil, même si le lien commença à se distendre à partir de 1833 et surtout, après le mariage de Victor Pavie, en 1835, lorsqu'une nouvelle vie s'offrit au jeune homme d'Angers.

C'est aussi l'époque où Victor Hugo fréquentait le salon des Roches de Louis-François Bertin, à Bièvres. Le directeur du *Journal des Débats* soutenait la monarchie de Juillet, et Hugo y poursuivit son éducation politique. La société était en ébullition et l'auteur de *Notre Dame de Paris* plongeait au cœur des événements et des changements. La différence entre l'activité artistique et le débat d'idées de la capitale et ceux de la province était réelle, et Pavie, vivant le calme et les valeurs rassurantes précisément défendues en Anjou commençait, en quelque sorte, et comme à contrecœur, à choisir son camp.

Lucrèce Borgia ajouta aux désaccords naissants entre les deux hommes. C'est Adèle et non son mari qui avait invité Pavie à la première et unique représentation du *Roi s'amuse*, et c'est encore elle qui l'avait tenu au courant du succès de *Lucrèce Borgia*. Mais avec Madame Hugo, Victor Pavie retenait son mécontentement.

Le sujet de la nouvelle pièce de Victor Hugo fut sans doute la confirmation pour Pavie, que, décidément, la vision du Maître dépassait ses bornes. Les deux dernières pièces de Hugo contenaient une intention commune : montrer que des êtres difformes (par l'apparence, comme Triboulet ou par l'esprit, comme *Lucrèce*) pouvaient être « rachetés » par la pureté de leur sentiment : « Ainsi la paternité sanctifiant la difformité physique, voilà le *Roi s'amuse* ; la maternité purifiant la difformité morale, voilà *Lucrèce Borgia*. »⁵⁰⁸ Bien que la pièce ne contint pas de critique directe des autorités du moment, Hugo entendait agir dorénavant plus profondément sur les ressorts de la transformation de la société, déclarant : « Le théâtre [...] a de nos jours une importance immense [...], le théâtre est une tribune [...] L'auteur [...] sait que le drame [...] a une mission nationale, une mission sociale, une mission humaine [...] »⁵⁰⁹

⁵⁰⁸ Hugo Victor, Préface de *Lucrèce Borgia*, *Œuvres complètes, Théâtre I*, Paris, Laffont, 1985, p 972.

⁵⁰⁹ *Ibid.*, p 973.

Mais l'attaque visait, encore une fois, trop directement l'Église et ses plus hauts représentants pour qu'elle ne laissât pas des traces indélébiles dans le cœur dévot de Pavie. De plus, *Lucrèce Borgia* étant la première pièce en prose de Victor Hugo ; même ses amis romantiques étaient tentés de lui reprocher cette concession à l'art véritable.

L'avis défavorable que David d'Angers avait communiqué à Pavie, peu avant la sortie de la pièce, avait, en outre, certainement accentué le malaise :

Hugo va donner une nouvelle pièce, elle a pour sujet *Lucrèce Borgia*. On dit qu'il l'a faite en quinze jours ; on dit qu'il a encore amplifié l'histoire, qui est déjà scandaleuse et abominable [...] On craint bien que toutes ces horreurs ne révoltent. Cela m'a fait bien du mal à apprendre ; comment se fait-il que ce génie colossal accepte ce que l'art doit repousser ? ⁵¹⁰

Victor Pavie a dû séjourner quelque temps à Paris, rue du commerce, au printemps 1833. Mais les deux Victor ne se retrouvaient plus, ni artistiquement, ni même physiquement, ainsi qu'en atteste ce billet, inédit, de Hugo :

Je suis désolé, mon bon Pavie. Il a fallu hier soir [?] ces dames chez [?], et quand je suis arrivé [...] au Café du [?], il était huit heures. Vous n'y étiez plus. Je ne saurai vous dire mon désappointement. ⁵¹¹

Ces maladresses et divergences mises à part, d'autres rumeurs en provenance de la capitale parvenaient aux oreilles de Pavie, par l'entremise de Sainte-Beuve ou de David d'Angers, comme, par exemple, l'idée, un temps abandonnée par Victor Hugo, de prendre la direction d'un théâtre, en l'occurrence celui de l'Odéon, et, plus grave, sa liaison avec une actrice sulfureuse, Juliette Drouet, qui tenait le rôle de la princesse Négroni dans *Lucrèce Borgia*. David pensait que les deux faits étaient liés et confiait au même moment ses sentiments à Pavie :

Pauvre Madame [Hugo] !... [...] N'est-ce pas une de ces idées qui ne viennent à un homme comme lui que quand il est poussé par son mauvais génie ? Comme une liaison avec une femme perverse peut changer *l'or en plomb* ! Mais j'espère qu'un jour son âme noble comprendra qu'il ne doit pas tomber si bas, et alors nous aurons des pages brûlantes d'amertume contre le genre humain. ⁵¹²

⁵¹⁰ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 20 janvier 1833, Massin, t. IV, CFL, p 1833.

⁵¹¹ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 21 avril 1833, (coll. particulière).

⁵¹² Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 6 juillet 1833, in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 135.

Quand on se rappelle à quel point David était pour Victor Pavie, tout à la fois, un ami, un second père, et un modèle, on conçoit combien ce nouveau jugement négatif dût pénétrer profondément le cœur du jeune homme. Déjà, Pavie avait laissé entendre son mécontentement par l'intermédiaire d'Adèle, sous la forme de quelques phrases à la fin d'une des lettres qu'il lui avait envoyées ; il est vrai que la missive était alors dédiée à la mémoire de la grand-mère que le jeune Angevin venait de perdre :

Je réservais à M. Hugo une lettre triste d'ailleurs, mais triste pour lui. Aujourd'hui, si triste pour nous-mêmes ; je remets cette lettre à une autre session. J'avais bien des grincements à lui faire, puisque l'occasion n'a pu se rencontrer à Paris.⁵¹³

Cette lettre projetée par Pavie, est restée pour le moment introuvable. Elle abordait la question, nous explique Théodore. Le jeune poète angevin réagissait tout d'abord à un article de Victor Hugo dans lequel ce dernier avait réaffirmé son désir de porter à la scène tous les événements de la vie, y compris ceux liés au culte. Les deux jeunes frères Pavie, à qui Hugo avait jadis fait part d'un projet de drame « sur la mort de Louis XVI où l'on verrait le roi, pieuse et innocente victime, recevant la sainte communion sur la scène, de la main du prêtre !!!⁵¹⁴ » en avaient déjà été révoltés, surtout Victor pour qui le sacré ne pouvait ainsi être exposé au théâtre. Le disciple provincial abordait sans doute aussi les rumeurs concernant la vie privée du poète. Par une lettre qualifiée d' « une des lettres les plus émouvantes et les plus personnelles que Victor Hugo ait écrites⁵¹⁵ », le poète de la place Royale s'empressa de lui répondre :

Personne ne me comprend donc, pas même vous, Pavie, que je comprends pourtant si bien, vous dont l'âme est si élevée et si bienveillante ? cela est douloureux pour moi. J'ai publié il y a six semaines un article dans l'*Europe littéraire*. Lisez le paragraphe qui se termine par *Deus centrum et locus rerum*.⁵¹⁶ Vous aurez ma pensée ; commentez-la en vous-même *dans mon sens*, je crois que cela modifiera vos idées actuelles sur moi. Le théâtre est une sorte d'église, l'humanité est une sorte de religion. Méditez ceci, Pavie ; c'est beaucoup d'impiété ou beaucoup de piété, moi je crois accomplir une mission.⁵¹⁷

⁵¹³ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 30 mai 1833 (Université d'Austin, Texas).

⁵¹⁴ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 364.

⁵¹⁵ *Victor Hugo, correspondance familiale et écrits intimes, 1828-1839*, t. II Collection « Bouquins », R. Laffont, Paris, 1991, p 949.

⁵¹⁶ Hugo avait écrit : « *L'art est grand. Quel que soit le sujet qu'il traite, [...] l'art doit être grave, candide, moral et religieux. Au théâtre surtout il n'y a que deux choses auxquelles l'art puisse dignement aboutir, Dieu et le peuple ; Dieu d'où tout vient, le peuple où tout va ; Dieu qui est le principe, le peuple qui est la fin. [...] La providence est le centre des drames comme des choses, Dieu est le grand milieu. [...]* » (*L'Europe littéraire* du 29 mai 1833).

⁵¹⁷ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 25 juillet 1833, Massin, CFL, t. IV p, 1105.

Après avoir tenté de justifier ses choix religieux, Hugo en venait au sujet le plus sensible : Juliette :

Je n'ai jamais commis plus de fautes que cette année et je n'ai jamais été meilleur ; je vaudrais bien mieux maintenant qu'à mon temps *d'innocence* que vous regrettez. Autrefois j'étais innocent, maintenant je suis indulgent, c'est un grand progrès, Dieu le sait. J'ai auprès de moi une bonne et chère amie, un ange qui le sait aussi, que vous vénerez comme moi et qui me pardonne et qui m'aime. ⁵¹⁸

Nul doute qu'Adèle était, en effet, bien placée pour comprendre les affres d'un cœur partagé entre deux amours, elle qui les souffrait avec le meilleur ami du couple. Et Hugo, qui ne croit pas à l'abandon d'un être aussi proche, tel Pavie, de conclure :

Certes, vous avez bien raison de dire que vous êtes mon ami. A qui écrirais-je ainsi ? Allez, je vois clair dans mon avenir, car je vais avec foi l'œil fixé au but ; je tomberai peut-être en chemin, mais je tomberai en avant, quand j'aurai fini ma vie et mon œuvre, fautes et défauts, volonté et fantaisie, bien et mal, on me jugera. Aimez-moi toujours. Je vous serre dans mes bras. ⁵¹⁹

Nous avons cité cette lettre dans son intégralité car elle résume bien les conceptions de Hugo et les points de désaccord avec Pavie. Elle représente enfin l'ultime tentative de Victor Hugo pour convaincre son ami de mener la révolution non plus dans le seul domaine des arts, mais aussi dans sa façon d'appréhender la vie. C'était trop en demander à Victor Pavie. Théodore Pavie pense qu'à partir de cette date, les deux amis prirent une route bien différente :

Il [Victor Pavie] n'essaya plus de lutter contre le courant qui entraînait Hugo, et Hugo n'eut plus besoin de lui exposer ses théories pour tâcher d'obtenir son adhésion. L'amitié évita cette pierre d'achoppement, mais quoique rien à la surface ne parût altéré dans leurs rapports, au fond la confiance ne pouvait être la même. ⁵²⁰

Ces lignes contiennent une part de vérité, même s'il convient de moduler l'opinion morale sous-jacente afin d'approcher au plus près la complexité des sentiments des protagonistes. Écrites après la mort de Victor Pavie, en 1887, elles portent le poids des décennies précédentes passées à déjuger l'œuvre et la vie de Hugo. De plus, une lettre adressée à

⁵¹⁸ *Id.*

⁵¹⁹ *Id.*

⁵²⁰ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 366.

madame Hugo à la fin de l'année 1833, nous permet de relativiser les propos du frère, et nous enseigne deux choses : que Victor Pavie souffre principalement de ne pas être au cœur de l'action, et qu'il est encore subjugué par le talent de Victor Hugo :

Marie Tudor a été jouée et a réussi sans moi. Je ne serai pas de sitôt familiarisé avec cette étrange pensée que mon bras puisse manquer impunément à la forte tête de votre mari Victor. Ce drame, je l'ai lu et j'en ai été remué autant que je pouvais l'être à travers cette préoccupation de l'homme qui ne me quitte pas, tout ce milieu du cœur qu'il a à traverser vis-à-vis de moi pour arriver à l'âme. Ce que je lis de lui me fait si peu l'effet d'un livre ! L'appréciation d'art, la qualification bonne ou mauvaise est tellement absente de l'émotion où me met une œuvre de lui !⁵²¹

De plus, le manuscrit de *Littérature et philosophie mêlées*, conservé à la Bibliothèque Nationale de France⁵²² comporte la mention « Journal d'un révolutionnaire de 1830 - copié par Victor Pavie », laissant penser que l'ami angevin a recopié ce fragment⁵²³. Or, le manuscrit de ce *Journal d'un révolutionnaire de 1830* n'est pas celui que Victor Hugo a préparé et mis en ordre pour l'impression, si l'on en croit les notes des rédacteurs de la notice de la BNF. On a pu alors se demander :

Mais que vient faire ici le nom de Victor Pavie ? Doit-on croire que c'est lui qui aurait copié ces fragments numérotés et préparé le manuscrit pour l'imprimeur ? Sur ce point, notre ignorance est totale. Notons [que] non seulement l'écriture mais encore les corrections attestent que ces bribes manuscrites sont bien de Hugo lui-même [...] A notre avis, c'est entre le 19 septembre 1833 et le 19 février 1834 que Victor Hugo a mis ce *Journal* au point, recueillant des pensées dans les *Feuilles paginées* et en écrivant de nouvelles.⁵²⁴

A condition que Pavie ait bien participé d'une manière ou d'une autre à ce travail, la date avancée montrerait qu'il y avait encore une collaboration entre les deux hommes fin 1833. Sinon, cette inscription reste mystérieuse.

L'année 1834 ne révèle aucun échange épistolaire entre les deux Victor. Pavie est rentré définitivement à Angers et se prépare à assumer ses fonctions d'imprimeur. La correspondance avec celui que Victor Pavie, dans ses lettres, appelle toujours « M. Hugo » paraît cesser, si l'on excepte le mot de remerciement de l'année suivante, pour la présence à son mariage de la femme de Victor Hugo et de Léopoldine.

⁵²¹ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 15 décembre 1833 (Université d'Austin, Texas).

⁵²² BN n.a.f 13 398, manuscrits autographes de l'œuvre fort incomplets (384 folios).

⁵²³ Folio 20r.

⁵²⁴ *Littérature et Philosophie mêlées*, édition critique établie par A. R. W. James, Éditions Klincksieck, Paris, 1976, vol. I, p 402.

Du 5 au 31 août 1834, Hugo se rend en Bretagne pour retrouver Juliette qui s'est enfuie suite à une dispute. Après leur réconciliation, ils entreprennent de visiter la région. Ils sont à Nantes le 14, y restent la journée et embarquent sur un navire « sale, puant et incommode » à destination d'Angers, comme l'écrit le poète à sa femme restée aux Roches avec les enfants, puis rentrée place Royale. La lettre est d'ailleurs postée d'Angers le 15. Les deux amants en repartent à huit heures et arrivent le 16 à Tours, après avoir passé la nuit dans la diligence. A Angers, Hugo a seulement visité la cathédrale, et dîné à l'Hôtel du Faisan. Mais il n'a pas rendu visite à Victor Pavie. On comprend que sa venue, accompagné de Juliette eut été des plus inconvenante. Il écrit à Adèle :

Je n'ai fait qu'entrevoir Angers dans le crépuscule. Les vitraux et le portail de la cathédrale⁵²⁵ sont merveilleux, le vieux château est très beau, toute la ville est pittoresque. Je trouve que notre bon Pavie ne l'admire pas assez. Dis-le-lui de ma part.⁵²⁶

Le poète trouve sûrement plus simple dorénavant de garder le contact avec Pavie grâce à Adèle. Cela lui évite d'avoir à se justifier, et son épouse est parfaite pour consoler l'âme tourmentée du jeune journaliste. D'ailleurs, Victor Pavie l'a compris : « Je vous adresse à vous plus souvent mes lettres, Madame, parce que je vous suppose plus patiente à déchiffrer⁵²⁷ » lui écrit-il alors.

En décembre 1834, madame Hugo apprend à Pavie que Victor Hugo a un nouveau projet au théâtre, *Angelo tyran de Padoue*, et que « Didine, Charles, Toto et Dédé » vont bien. Victor Pavie ne publia pas d'article au sujet du nouveau drame. L'amitié pour madame Hugo ne l'en convainquit pas, pas plus que l'enthousiasme d'un étudiant angevin qui, de Paris, lui racontait le succès de la pièce :

Il est indispensable de vous annoncer, mon cher ami, le triomphe complet et incontesté de la pièce de Victor Hugo. Jamais représentation ne fut pour moi plus solennelle et plus brillante [...] C'était à s'en arracher les cheveux. Quand vous aurez le texte entre les mains, vous verrez [...] Je ne puis revenir de toutes ces merveilles : c'est presque une autre représentation d'Hernani [...] Ne manquez pas mon cher ami, de dire en abrégé ce succès dans notre feuilleton. Il me semble qu'à compter de ce jour, Hugo gagne une popularité qu'il n'avait pas.⁵²⁸

⁵²⁵ Hugo évoquera la flèche de la cathédrale dans « le Goût », un texte du Reliquat de *William Shakespeare*.

⁵²⁶ Lettre de Victor Hugo à Adèle Hugo du 16 août 1834, in *Victor Hugo, correspondance familiale et écrits intimes 1828 – 1839*, Tome II, Coll. Bouquins, R. Laffont, Paris, 1991, p 181.

⁵²⁷ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 15 décembre 1833 (Université d'Austin, Texas).

⁵²⁸ Lettre d'un étudiant angevin à Victor Pavie in Pavie André, *Médailles romantiques*, p 130.

Cette réaction d'un admirateur, sorte d'*alter ego* dans le temps, dut faire mesurer à Victor Pavie le chemin parcouru depuis *Hernani*, et l'espace difficile à combler qui existait désormais entre sa passion d'alors et son nihilisme présent. D'autre part, le jeune homme pouvait facilement se ranger derrière le prétexte de l'opposition provinciale au nouveau courant littéraire pour éviter de faire un article, même « abrégé » en faveur de Hugo⁵²⁹. Marty estime que Victor Pavie avait suffisamment fait preuve de courage, dans le passé, avec ses articles favorables au romantisme naissant, s'attirant de ce fait de nombreuses critiques et inimitiés, pour être capable de combattre cette opposition. Nous pensons que l'argument économique pesait dorénavant. En effet, le directeur pressenti des *Affiches d'Angers* pouvait-il, à présent, prendre le risque de voir son journal mis en quarantaine par des prises de position trop libérales ?

La période où Hugo et Pavie semblent se manquer ne fut ni celle de l'indifférence entre Adèle et Victor Pavie, ni celle de la rancune entre les deux familles. Elle fut plutôt celle de destins empruntant des voies différentes, et connut même un certain renforcement des liens, grâce à l'amitié nouvelle des épouses.

Invités au mariage de Victor Pavie, les Hugo ne s'y rendirent pas tous. Seules la mère et la fille aînée y assistèrent. Hugo fit porter par Adèle un mot de félicitations, et profitait de l'absence de sa femme pour effectuer un voyage en compagnie de Juliette.

◆ *Destinées respectives (1835-1845)*

Le mariage de Victor Pavie, et surtout la nouvelle vie qui s'offrait dorénavant à lui, constituèrent une nouvelle étape dans sa relation avec Hugo. Le jeune homme avait maintenant un véritable objet d'amour ; il pouvait se détacher progressivement du grand poète, et ce faisant, aller jusqu'à oser le critiquer. En privé seulement, et sans excès, car Pavie n'était pas homme de rumeur ni de fiel.

Le simple billet de Hugo, porté par Adèle, à l'occasion du mariage de Victor Pavie était ainsi libellé :

⁵²⁹ Comme il l'avait d'ailleurs déjà confié à Adèle, dans une lettre précédente, à propos de *Marion Delorme* : « Quant à moi, obscur et dévoué de là-bas, il m'a bien fallu me sevrer du bonheur d'en dire, comme jusqu'à nouvel ordre, de tout ce que votre mari fera, car la tête me tourne, je m'emporte, on rit de moi et de l'œuvre, et mon sensible père s'en afflige pour nous deux. » (9 septembre 1831).

Soyez heureux Pavie, je voudrais aller vous embrasser, en ce moment plus que jamais. J'envoie vers votre jeune femme, ce que j'ai de plus doux, de meilleur, ma femme et ma fille, mes deux anges.

Vous voyez que je vous aime, je vous serre la main. Je me mets aux pieds de votre Louise.

Soyez heureux.

Victor Hugo ⁵³⁰

Il appelle quelques commentaires. Et tout d'abord, l'adresse ; Hugo ne dit pas « Victor » mais « Pavie », ce qui a le double effet de créer une distance, et de « viriliser » l'interlocuteur, de constater son statut d'adulte. Le « je vous serre la main » final remplit le même rôle. Au contraire, l'emploi du prénom « Louise » témoigne d'une intimité revendiquée. Le poète est, lui aussi, divisé quant à la nature de ses liens avec Victor Pavie.

On comprend, d'autre part, que Hugo trouve sans doute plus enivrant d'embrasser Juliette, avec qui il va enfin pouvoir vivre au grand jour, l'espace d'une escapade⁵³¹. Cette année-là paraissent les *Chants du crépuscule*, qui, plus encore que les *Feuilles d'Automne* expriment le déchirement affectif du poète, ses craintes et ses espoirs. Le mariage en lequel il avait tant cru, adolescent, et qu'il ne veut toutefois pas remettre en cause formellement, s'est révélé moins paradisiaque que prévu ; en outre, il connaît maintenant l'amour passion, qui lui apporte à la fois l'authenticité et le mensonge. Cette prise de conscience le rend difficilement apte à partager toute l'émotion de Pavie, mais la présence de son épouse accompagnée de Léopoldine lui paraît en revanche totalement convenir au caractère solennel et idéal de l'événement. Paul Marty note qu'il « savait sa conduite connue et condamnée [...] Aller à son mariage en compagnie de ses « deux anges », c'eût été se mettre dans une situation gênante ⁵³² ». Vision univoque : si Victor Pavie fut certainement déçu de l'absence de Victor Hugo, qu'eût-il pensé en voyant Madame Hugo entre son époux et Sainte-Beuve ? N'était-t-il pas, finalement, lui aussi fort satisfait de la solution adoptée ?

Soulignons enfin la volonté de Hugo de rassurer Pavie sur ses sentiments : « Vous voyez que je vous aime » lui rappelle-t-il. La répétition de la formule « Soyez heureux » qui ouvre et clôt le message entend prouver tout l'intérêt que porte Hugo à la question, mais sans doute également, est-ce une sorte d'encouragement, de prière même, destinée à conjurer le mauvais sort, et qui apporterait presque à Hugo, - par procuration - la consolation d'une union sans rupture que lui même ne sut préserver.

⁵³⁰ Cité in Dalbine Erwan, *Sainte-Beuve ami fidèle*, Op. Cit., p 118.

⁵³¹ Après les huit représentations d'*Angelo, tyran de Padoue* de juillet, Hugo partit en Normandie et Picardie avec Juliette, du 25 juillet au 22 août.

⁵³² Marty Paul, Op. Cit., p 70.

La réponse de Victor Pavie manifeste encore toute l'amitié et l'adoration du jeune marié pour son aîné. Présentée pour la première fois, elle porte toute l'énergie et le bonheur d'un homme qui renaît ; et elle parle de réconciliation :

Merci mon cher ami, de vos deux anges qui se renvoient non sans avoir enchevêtré leurs ailes avec d'autres à l'envergure moins large encore, mais au duvet aussi pur.

[...] notre affection s'équilibre et nos points de vue s'harmonisent. Angers plonge dans Paris et Paris dans Angers. Et Dieu sait mon ami, si le compte se balance par là et si je me sens dégrevé depuis ces jours ! Car dans quelque acception que je me nomme l'hôte, celui qui entre ou celui qui reçoit, toujours, toujours le bienfait est pour moi.⁵³³

L'identification à Hugo, si vitale pour Pavie - au point de souffrir de son déclin -, va même pouvoir se renforcer grâce à sa femme :

Dieu merci pour nous deux, Mme Hugo n'est point apparue à Mme Pavie comme une figure banale [...] Adieu cher ami, quelle chose qu'une femme ! D'après ce que vous demandiez à Dieu, il a pris la vôtre comme patron par lequel il a taillé la mienne.⁵³⁴

Cette lettre démontre à quel point Pavie respecte encore Hugo ; on n'y trouve aucun reproche, mais des déclarations au contraire amicales et toujours aussi emphatiques. Nous sommes loin du réquisitoire dressé par les précédents auteurs qui ont commenté la liaison entre les deux poètes, et qui, condamnant l'absence de Victor Hugo aux noces, en ont fait un véritable *casus belli*. Pour preuve, ce passage, la signature de Pavie et le *post scriptum* :

Et vous courez. Nous lisons vos lettres tous les soirs ensemble ; c'étaient de beaux soirs que ceux-là, jusqu'à peser dans mon bonheur, entendez-vous ? [...] De cœur à vous, pour ma Louise et pour moi.

Votre vieil ami rajeuni⁵³⁵,

Victor Pavie.

Mon père et Théodore vous chérissent bien.⁵³⁶

Le billet, inédit, confié à Théodore qui allait voir Hugo l'automne suivant, relève d'une autre tonalité. Victor Pavie y répète son admiration, mais l'accompagne d'une pointe de morale conjugale :

⁵³³ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 7 août 1835 (Université d'Austin, Texas).

⁵³⁴ *Id.*

⁵³⁵ Pavie avait déjà utilisé la formule pour Sainte-Beuve dans sa lettre du 30 mai 1835, annonçant son mariage.

⁵³⁶ *Id.*

Ne fut-ce que pour le plaisir de vous dire, mon cher M. Hugo « nous vous aimons », je vous devais ce signe de vie. car aujourd'hui je n'ai point à vous parler des *crépuscules* qui ne m'arriveront que ce soir. J'ai lu seulement tout à l'heure *Lilia* dans le coin de mon feu à ma femme, qui a poussé un cri devant cette pure et soudaine apparition. - Quel bonheur, cher ami, d'adhérer par désormais à la meilleure partie de vous-même par le meilleur de moi ! Votre femme est venue planter ici la borne d'où date ma nouvelle vie ; elle y a inscrit son nom si beau à épeler pour un mariage enfant comme le nôtre.⁵³⁷

Pavie saisit cette occasion pour redire sa prime empreinte et regretter l'évolution observée :

C'est là ma sollicitude et ma jalousie mon cher M. Hugo, de sentir mon souvenir qui tourne et baisse, chassé par des souvenirs plus récents. J'envoie mon frère raviver du fond de votre foyer ce tison à moi qui sans doute couve toujours sous la cendre. Trop de fois hélas ! votre maison si loyalement ouverte s'est vidée et renouvelée pour que ma place n'ait été dix fois prise si vous ne me l'y réserviez inviolable dans le plus obscur repli de chez vous.⁵³⁸

Il prend tout de même congé du poète encore très affectueusement : « Je vous embrasse aussi tendrement que Louise embrasse votre femme » lui dit-il. Est-ce à cette époque que Victor Pavie composa la seconde ode « A V.H », totalement inédite, que nous avons découverte dans les volumes de correspondance conservés au musée Victor Hugo à Paris, et dont le contenu fait écho aux propos que nous venons d'étudier ?

Voyant la porte ouverte, et par la sombre allée
Cette foule d'hier heurtée et se pressant
[...]
Envahi le domaine et le foyer en proie
[...]
Le front de la Muse outragé ;
Je fus triste, et j'eus peur, et me dis : « pauvre lyre
Sainte lyre du maître à l'affront du regard
[...]
« Que font-ils tous ceux-là ! - Serait-ce que tout passe
[...]
Qu'une voix de malheur ait gémi dans l'espace
Disant : Les grands amis sont morts ? »

⁵³⁷ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo s.d., vraisemblablement de 1835 (Correspondance Pavie, n°8720, Musée Victor Hugo, Paris).

⁵³⁸ *Id.*

L'Angevin y adopte un ton grandiloquent et vertueux pour exprimer son regret du temps révolu , mais aussi pour rappeler au poète, à mots couverts, les valeurs de la fidélité conjugale, et l'avertir du danger de ce que nous nommerions aujourd'hui « médiatisation » :

Il est un nom sacré qu'à ses amours premières
Enfant, d'un chaste vœu le poète appelait,
[...]
« Or s'il allait, ce nom, sous leur souffle qui fane
De l'enceinte natale à grand bruit emporté
Faire sept fois le tour, et remonter profane
Le seuil du logis déserté ?
[...]
Mais tu le sais, hélas ! Qu'une gloire se rue
Hardi fleuve et du lit déborde en la cité,
Et la fange amassée aux clameurs de la rue
Grossira le flot suscité !
[...]
Qu'on sache à demi, seulement,
Que le poète vit simple, en famille austère
De l'amour au génie harmonisant le ton,
Cœur de père aux enfants, cœur d'époux à la mère

« Front de la Muse outragé », « amours premières », « fange », « famille austère », la rhétorique de Pavie semble avoir pour cause et pour cible le comportement amoureux de Victor Hugo, qui porte atteinte à Adèle. Qu'il ait pris la plume dès qu'il a su pour Juliette, ou plus tard, n'ôte rien à l'enseignement que l'on tire de ce poème : Pavie défend le caractère sacré du mariage et considère madame Hugo comme la victime. Il n'est pourtant pas sans savoir que le lien qui unit Adèle à Sainte-Beuve n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler « officiel », mais le caractère platonique (qui reste à prouver) de leur liaison, et celui plus concret de celle du poète avec la sulfureuse actrice a sans doute orienter sa prise de position.

Fin 1835, Victor Pavie reste, néanmoins, un admirateur de l'œuvre du grand poète. C'est à Adèle qu'il écrit : « Dites à notre cher et grand Victor que ni dans les *Orientales*, ni dans les *Feuilles d'automne*, rien n'a résonné comme sa cloche d'airain dans les plus profondes fibres de mon cœur. »⁵³⁹.

⁵³⁹ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 15 décembre 1835 (Université d'Austin, Texas).

Citons pourtant ici un extrait d'un courrier envoyé par Pavie à Sainte-Beuve, peu de temps après, pour une tournure concernant Hugo, révélatrice d'une fêlure dans leur relation, et qui est significative d'un « avant » et d'un « après » :

Savez-vous quelque chose de l'ex-Victor ? Il n'écrit plus, sa femme n'en peut rien dire, son existence littéraire n'a plus ni chair ni sang. (Ceci malheureusement soit dit sans profit pour son âme) qu'est-il devenu ? Il y a pour consolation à sa renommée que ses ennemis s'avilissent.⁵⁴⁰

Pavie est sans nouvelles du poète parisien, et se permet quelques flèches au sujet de sa création (réduite à l'époque, il est vrai, à l'opéra *La Esméralda*, avec Louise Bertin) et de l'exemplarité de ses mœurs. Mais avec Sainte-Beuve, Victor Pavie confiait-il réellement le fond de sa pensée ou bien se conformait-il à l'atmosphère jalouse et à l'aigreur chronique que l'on pouvait ressentir auprès du critique lorsqu'il était question du grand rival ? Cette lettre écrite un peu plus d'un an après les compliments post-nuptiaux lus plus haut témoigne-t-elle d'un changement radical ou d'une compréhensive duplicité du poète angevin ?

Car Théodore est encore un invité régulier à la table de Hugo. Et le tableau qu'il en dresse pour son frère resté à Angers est des plus flatteurs :

J'ai passé la soirée d'hier chez les Hugo [...] c'était une de ces scènes de famille comme il y en avait tant autrefois [...] nous nous mîmes à causer littérature, à passer en revue toute la vraie langue française, depuis le XVe jusqu'au XIXe siècle. Je ne me rappelle pas avoir passé une plus délicieuse soirée.⁵⁴¹

Nul doute que l'étude prochaine des cent cinquante et une lettres familiales adressées à Victor Pavie entre 1834 et 1847, et retrouvées il y a peu à la bibliothèque municipale d'Angers, jettera, quand elle sera réalisée, une lumière encore plus nette sur cette période.

Avec Sainte-Beuve, l'opinion de Victor Pavie sur l'œuvre de Hugo devient progressivement plus sévère, condamnant d'autant plus le message que la forme est remarquable :

⁵⁴⁰ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 15 décembre 1836, citée in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 145.

⁵⁴¹ Lettre de Théodore Pavie à Victor Pavie de février 1837, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 60.

J'ai lu les vers d'Hugo⁵⁴² il y a fort longtemps, et la critique aussi, critique désespérée. Le fait est que cela est beau, bien que parfaitement lugubre en sa sérénité contemptrice. Prenons le poète ainsi, crier, prier, en vain ; il poursuivra toujours sans regarder derrière ni devant, sans écouter ; sans cesse la tête baissée il plongera dans le vertige pour en revenir une ode à la main. Le malheur est pour ceux qui saturés de cette forme la proclament admirable, mais voudraient en changer. Son moule est une prison qui verrouille sur vous à chaque point de la nature qu'il découpe et enserre. Mais comme c'est arrêté ; comme c'est lié puissamment ! quel cercle résonnant d'étincelantes images. Quelle force convergente pour faire tout aboutir au foyer de ce triomphant égoïsme. Et quel chagrin pour Dieu si les anges lui chantaient ainsi !...⁵⁴³

Pavie n'est plus ce jeune homme qui revendiquait à corps et à cris, quelques années seulement en arrière, l'exagération, la plongée vertigineuse, justement, et qui louait le poète pour son individualisme précurseur. Dépassé, il n'est plus de ceux qui choquent, qui bouleversent les goûts et les manières, mais, à l'instar d'un Sainte-Beuve, il se range désormais dans le camp des réticents, des défenseurs de la mesure et de l'ordre établi. A-t-il d'ailleurs définitivement mué ? Veut-il gagner l'entière considération du critique parisien ? Est-il trop extérieur à ce qui se joue dans la capitale ? On a quelque mal à le suivre dans ses propos contradictoires... D'autant, que le même mois, il écrivait à Adèle Hugo :

Ma femme et moi avons vécu depuis notre retour dans une information assidue tant publique que privée, de tout ce qui s'est passé de triste ou d'heureux en votre maison : comment vous avez souffert [...] retenue au lit pendant huit jours [...] ; les honneurs que Victor a reçus et le beau livre qu'il a fait, - insigne honneur devant lequel ceux-là pâlissent.⁵⁴⁴

Du côté de la place Royale, même si l'on est maintenant proche du pouvoir (deux mois plus tard, en janvier 1838, le couple Hugo recevra le duc et la duchesse d'Orléans), on n'oublie pas l'ami de province. En ce mois de novembre 1837, Victor Hugo donne les dernières nouvelles, redit sa fidélité et insiste sur son amitié :

Vous avez bien raison de penser toujours un peu à vos amis de la place Royale. Vous êtes aimé ici, *aimé*, entendez-vous, et du fond du cœur. Vous savez, mon cher Pavie, que les amitiés sont une religion pour moi.

⁵⁴² *Les Voix Intérieures*.

⁵⁴³ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 29 juillet 1837, citée in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 153.

⁵⁴⁴ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 4 juillet 1837 (Université d'Austin, Texas).

Et puis, quel ami est meilleur que vous ? Nous disons cela bien souvent, les soirs d'hiver, ma femme et moi, en songeant à tant de faux visages qui nous ont trahis. C'est une bonne et noble chose qu'un ami comme vous !

Je suis ici dans les ennuis, dans les procès, dans les avocats, dans les tracas de tout genre. Les journaux vous disent un peu tout cela. Ce qu'ils ne vous disent pas, c'est que ma pensée est bien souvent près de vous à travers tout ce tourbillon.⁵⁴⁵

Victor Pavie serait ainsi l'un des derniers en qui Victor Hugo ait confiance ; peut-être aussi, veut-il s'en persuader tout à fait, et en persuader son interlocuteur lui-même... Hugo aborde ensuite un fait peu connu : la remise aux Pavie d'un buste du poète par le sculpteur David d'Angers ; il invite, pour finir, ses amis angevins à Paris :

David vous a donné mon buste. J'en félicite mon buste : il va assister désormais à vos causeries d'intimité et de famille ; je l'envie [...] Venez donc nous voir cet hiver. Venez avec Théodore, venez avec votre excellent père. Je ne dis pas : venez avec votre femme, car il me semble que quand c'est à vous que je parle, *venez* dit tout.⁵⁴⁶

Ce ne sont assurément pas là des paroles de personnes qui se rejettent. Mais l'autre ami de Pavie, Sainte-Beuve, alimente le contentieux naissant entre les deux Victor. Son analyse remontant bien au-delà de la dernière création dramatique du poète, rencontra sans doute un terrain fertile en l'âme de Pavie :

Ruy Blas me paraît un désastre, d'après tout ce qu'on m'en a dit, car je ne l'ai pas vu, ni ne le verrai : *Hernani* était une porte [...] Hugo la faite infernale [...] il triomphe, il s'applaudit, croyant avoir fait œuvre de géant. Toujours le même, géant et nain, robuste et difforme, *Quasimodo*, *Han* ! Le pire de ceci est le triste reflet qui va frapper le passé [...] Tachez de comprendre toutes ces métaphores [...] ces chutes sont les nôtres : Lamartine, Lamennais, Hugo ! [...] le meilleur de nos fonds était à bord de leurs renommées ; notre trésor le plus beau de jeunesse [...] périt avec eux et nous restons demi ruinés, appauvris.⁵⁴⁷

Le fait est que Sainte-Beuve est devenu un confident, qu'il a ouvert aussi, plus que Victor Hugo, son esprit tourmenté à l'avidité affective de Victor Pavie ; ce qui le rend désormais également plus influent. Mais l'imprimeur angevin lui demande toujours des nouvelles : « Hugo est de retour sans doute, mais d'où revient-il ? publie-t-il son volume, joue-t-il sa comédie ? on sait si peu de chose sur lui !⁵⁴⁸ » Décidément, cette ignorance est sans doute

⁵⁴⁵ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 28 novembre 1837, Massin, CFL, t. V p, 1130.

⁵⁴⁶ *Id.*

⁵⁴⁷ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 23 novembre 1838, Massin, t. V, CFL, p 1138.

⁵⁴⁸ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 12 décembre 1839, citée in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 197.

ce qui lui pèse le plus. Car, dans le même temps, Hugo multiplie activités artistiques et occupations mondaines : les *Voix intérieures*, *Ruy Blas*, les *Jumeaux*, les *Rayons et les Ombres* paraissent entre 1837 et 1840 ; le procès avec la Comédie Française, les critiques à subir de la part de Planche, Nisard et Sainte-Beuve, les démarches pour briguer un fauteuil académique l'accaparent : « Peut-il y avoir, dans pareille agitation, beaucoup de place et de temps pour des relations tout à fait étrangères à ces événements ? » se demande Marty⁵⁴⁹.

Victor Pavie, en tous cas, appartient toujours au cercle des amis de Victor Hugo. A ce titre, d'ailleurs, il sollicite du poète une aide concernant son frère Théodore, juste rentré d'un voyage aux Indes. Cette lettre, inédite, confirme qu'en 1841, Victor Pavie est suffisamment lié à Hugo, et de façon intime, pour se permettre de lui demander un service, juste après son élection à l'Académie française :

Mon cher M. Hugo,

La fleur de l'amitié est une chose si chaste et si pure qu'on y regarde à deux fois avant de la transformer en fruit. Aussi, dans ce premier et signalé service que j'ai à réclamer de vous... j'hésite et ne poursuis qu'à la double considération du sujet et de l'objet aussi rares l'un que l'autre. Il s'agit de Théodore [...] je songeais que le Ministre, votre collègue et votre ami, pourrait, sur un mot de vous favoriser mon frère d'un emploi en rapport avec la spécialité de ses études. Une chaire de suppléant pour l'une de ces trois langues [...] pourrait-elle lui être accordée ?⁵⁵⁰

Victor Pavie ajoute : « Surtout que Théodore, lequel ne me le pardonnerait jamais, ne sache rien de cette lettre » et termine par l'amicale formule : « Je vous embrasse de cœur ». Le lien entre les deux Victor demeure donc.

De son côté, Théodore raconte au frère resté en Anjou, sa proximité avec l'auteur de *Ruy Blas* :

J'ai rencontré Hugo, qui m'a pris le bras, et nous avons causé [...] Et j'étais d'autant plus content de voir le poète que j'avais vu passer [...] Ingres [...] Et tout cela, en revenant de chez M. David, et après une causerie avec Sainte-Beuve...⁵⁵¹

Ces nouvelles n'apaisent pas, loin s'en faut, le sentiment d'exil de Victor Pavie.

⁵⁴⁹ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 72.

⁵⁵⁰ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 29 juin 1841, (Correspondance Pavie, n°2826, Musée Victor Hugo, Paris).

⁵⁵¹ Lettre de Théodore Pavie à Victor Pavie d'octobre 1841, citée par Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p37.

Le temps passe. Le jeune couple d'Angers va connaître des années mouvementées ; les peines dues aux décès précoces de leurs trois premiers enfants ont succédé aux joies des naissances. Victor Pavie est pris par l'imprimerie, il s'investit dans les institutions locales, telle la Société d'Agriculture des Sciences et Arts, et continue d'écrire quelques articles destinés au journal ainsi que des récits de voyage. Ces occupations ont pris le pas sur les combats enfiévrés de sa jeunesse. Une lettre de Boulanger lui apporte des nouvelles de la place Royale : « [...] Le pauvre Toto⁵⁵² va beaucoup mieux et la joie a un peu reparu dans la maison de notre cher Victor [...] ⁵⁵³ » « Notre cher Victor » ! A cette date, en effet, tout porte à croire qu'il est resté tel dans le cœur de Pavie.

Encore invité place Royale, Théodore Pavie parle, lui aussi, de François-Victor, qui, a passé un mois de convalescence au château des Roches, chez les Bertin, à Bièvres. Et il précise à son frère Victor : « [...] Cette conversation était, comme d'ordinaire, percée en maints endroits par des questions intermittentes de Mme Hugo, sur ta femme, sur tes enfants, sur le père, sur toi [...] ⁵⁵⁴ » Pour Hugo, le temps est maintenant aux honneurs : académicien en 1841, pair de France en 1845, et à la tragédie : Léopoldine se noie en 1843.

Voulant partager sa souffrance, Pavie a écrit au poète une longue lettre emplies de souvenirs émouvants et de réelle compassion, dans laquelle il tente de consoler le père inconsolable :

Mais *elle* avait deux ans, le jour où je l'ai connue, et Dieu depuis ce jour ne l'avait pas décoré d'une seule grâce dont votre hospitalité ne m'ait rendu témoin. J'ai d'elle un souvenir qui me devient une relique. - C'est elle qui m'a souri la dernière de chez vous [...] C'est à elle que je dois le premier né, si tard venu, sitôt parti, dont la croix funéraire n'a pas quitté encore le chevet du lit où je couche... Oh bénis soient les anges (vous l'avez éprouvé d'ailleurs) qui chargent tout petits nos enfants sur leurs ailes !

Il s'est passé à Angers, tant ce malheur est grand, et tant nous touche ce qui vous touche, quelque chose en petit comme chez vous. J'ai trouvé un matin des gens tout atterrés qui essayaient de parler sans m'oser rien apprendre ; j'ai reçu aux pieds de ce buste, lare de mon foyer, des doléances presque directes : car huit années passées sur notre banquet de noces n'avaient pu faire pâlir dans la mémoire de nos hôtes l'apparition de cette jeune fille, dont le front devait porter la couronne de femme moins de temps qu'il n'en faut aux fleurs pour se faner [...] Nous vous embrassons tous en vieux amis navrés. ⁵⁵⁵

⁵⁵² Il s'agit de François-Victor le second fils de Victor Hugo, qui avait contracté une pleurésie, et était allé passer sa convalescence chez les Bertin, à Bièvres, en mai 1842.

⁵⁵³ Lettre de Louis Boulanger à Victor Pavie du 11 août 1842, in Jouin Henry, *Lettres inédites d'artistes français du XIXe siècle*, Mâcon, Ed. Protat frères, 1901, p 216.

⁵⁵⁴ Lettre de Théodore Pavie à Victor Pavie de 1842, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 61.

⁵⁵⁵ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 16 septembre 1843, (Correspondance Pavie, n°2827, Musée Victor Hugo, Paris).

Pavie nous le dit : à cette époque, Hugo est encore l'un des dieux de son foyer ; c'est à cette durée de l'influence hugolienne sur le poète angevin que l'on mesure la profondeur du lien qui unit les deux hommes. Victor Pavie avait aussi écrit :

Quant à l'union profonde, solennelle, ineffable des deux époux dans le repli d'un même flot, - je ne suis ni le père ni le poète ; à Dieu ne plaise que je m'insinue dans la **contemplation** de sa mystérieuse beauté. Ce qu'on raconte d'un roi qui jeta son anneau à la mer, afin de se garantir la possession du reste, me fait songer à vous, à cette perle sans prix, tombée de votre doigt pour reluire sous les vagues : mais qui en ce monde voudrait un pareil sacrifice ?⁵⁵⁶

Le mot surligné par nous eut-il un rôle dans le choix du titre du recueil qui, treize ans plus tard, exprima la douleur du père ? Il serait présomptueux de l'affirmer, mais la coïncidence méritait à nos yeux d'être soulignée.

Victor Hugo répondit aussitôt :

Je ne vis plus, mon pauvre ami, je ne pense plus ; je souffre, j'ai l'œil fixé sur le ciel, j'attends. Que de belles et touchantes choses vous me dites ! Les cœurs comme les vôtres comprennent tout parce qu'ils contiennent tout. Hélas ! quel ange j'ai perdu !
Soyez heureux ! Soyez bénis ! Ma bénédiction doit être agréable à Dieu, car près de lui les pauvres sont riches et les malheureux sont puissants.
Je vous serre tendrement la main.⁵⁵⁷

Victor Pavie tenta, dans les temps qui suivirent le drame, et à la faveur de l'événement, de réconcilier Sainte-Beuve avec Hugo. Le critique lui répondit en septembre que cela était impossible.

L'année suivant le décès de Léopoldine, Victor Hugo apprit la terrible épreuve que vivaient pour la seconde fois Louise et Victor en Anjou : la perte d'un enfant. Il leur adressa alors, à son tour, cet émouvant courrier :

Hélas ! quel triste écho votre cœur éveille dans le mien ! Vous en êtes comme moi, à la grande douleur de la vie. Voir sa fleur tomber, voir mourir son avenir, voir son espérance se transformer en désespoir ! Hélas ! c'est ce que je n'eusse souhaité à aucun de mes pires

⁵⁵⁶ *Id.*

⁵⁵⁷ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 17 septembre 1843, in *Correspondance de Victor Hugo*, Tome I, Paris, Albin Michel, 1952, p 614,

ennemis ! Pourquoi la providence envoie-t-elle cette angoisse à l'un de mes plus chers et de mes meilleurs amis ?... Répétons ce grand mot : *Ailleurs* !⁵⁵⁸

Tous ces éléments ont manqué aux biographes pour atténuer leur jugement datant le divorce entre les deux poètes de l'évolution entamée par Hugo après *Hernani*. Nous avons pu vérifier que leur amitié resta au contraire encore solide jusqu'en 1845-47, même si les appréciations esthétiques et morales de Victor Pavie tendaient à se différencier de celles de l'auteur du *Rhin* et des *Burgraves*, et si les deux amis empruntaient dorénavant des voies différentes de celles de leur jeunesse. Nous ne pouvons nier, néanmoins, qu'à partir de 1842, quelque chose semble s'être brisé entre les deux hommes. Hugo ne s'est pas manifesté personnellement au moment de la mort de Joseph, premier enfant de Victor Pavie, en 1841, laissant le soin à son épouse d'écrire.⁵⁵⁹ Une lettre à David d'Angers, l'année d'après, nous révèle un Pavie « fatigué » du style du Maître :

Avez-vous remonté le *Rhin*, non en bateau, cette fois, ni en voiture, mais en Victor Hugo ? C'est lui, deux fois pour une, réverbéré dans le fleuve, poète sans fin, tirant de ceci une voix, et de cela une étincelle. A-t-on pétri le monde avec ce despotisme étrange qui fait que tout le paysage ne jure que par lui ! Un si rude gantelet, à la longue, vous froisse. On revient de cette lecture suffoqué et meurtri, comme une proie tombée des serres d'un aigle.⁵⁶⁰

Pavie se plaint également à Sainte-Beuve de l'absence du poète parisien au mariage de Théodore ; il est vrai qu'il n'est pas le seul à manquer à l'appel :

Ces noces ont eu lieu avant-hier mardi, sans le moindre Hugo, sans le plus petit David, sans la queue d'un Gavard, ni l'ombre d'un Sainte-Beuve. De telles pièces, mon ami, ne se jouent pas deux fois.⁵⁶¹

Autre incident : le 15 février 1843, Victor et Théodore Pavie rendent visite à Victor Hugo. Ils apprennent de la bouche de la servante que Léopoldine s'est mariée le jour même ! Des raisons particulières existent pour expliquer cet oubli étonnant : le mariage s'est déroulé dans la plus stricte intimité, compliqué par le décès d'un beau-frère du marié et de neveux

⁵⁵⁸ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 6 novembre 1844, in *Correspondance de Victor Hugo*, Tome I, p 618, Paris, Albin Michel, 1952.

⁵⁵⁹ Marty accuse, de plus, les Hugo de ne pas s'être manifesté à l'occasion de la mort (par noyade !) du troisième enfant des Pavie. C'est faux, Adèle a écrit à chaque décès d'émouvants témoignages d'amitié (en 1841, 1844, 1846 et 1852).

⁵⁶⁰ Lettre de Victor Pavie à David d'Angers du 7 février 1842, in Jouin Henry, *David d'Angers et ses relations littéraires*, Paris, Plon, p 195.

⁵⁶¹ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 7 avril 1842, in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 225.

nouveaux nés. Mais il est tout de même curieux de constater que la famille Pavie n'a pas été prévenue ; ni Adèle, ni Hugo n'ont écrit cette année-là.

Enfin, Pavie fut parfois déçu par l'ambiance du cénacle, et l'évolution de Hugo :

Victor Pavie raconte quelque part, dans ses souvenirs, la soirée au cours de laquelle David d'Angers amena chez Victor Hugo le grand poète polonais Mickiewicz [...] L'accueil fait à l'exilé de Wilna est plus protecteur que cordial : c'est celui d'un souverain qui consent à recevoir un hôte, illustre sans doute, mais séparé de lui par une infranchissable distance. Et Victor Pavie, malgré sa bienveillante amitié, ne peut s'empêcher de conclure que « les choses, rue Notre-Dame des Champs, ne se fussent point produites ainsi. »⁵⁶²

L'amitié exilée

La période qui s'ouvre à compter de ce moment-là se caractérise par l'affaiblissement apparent du lien ; quelques lettres dans les moments les plus douloureux, sont posées ça et là comme pour entretenir le souvenir de la jeunesse, et des prises de position politiques et sociales opposent de plus en plus les deux hommes, sans toutefois qu'on puisse les voir afficher leurs conflits, chacun se retirant, comme protégé en son « exil » et attachant toujours une très grande valeur à leur amitié.

◆ *Vers la confrontation (1845-1850)*

L'une des principales raisons qui amenèrent, selon nous, Pavie à se désolidariser de Hugo, fut certainement les frasques du pair de France que la presse contemporaine commenta abondamment, - mais pas les biographes pavilliens. En 1843, le père éploré avait rencontré Léonie Biard dont il était tombé fou amoureux. Cette liaison, mise à jour par le scandale de l'adultère de 1845, dut grandement peiner Pavie, et l'inciter à prendre ses distances. Rien dans leur correspondance, bien évidemment, n'évoqua cette affaire privée.

En 1847, Hugo écrit à Victor Pavie :

Votre frère est mon frère. Il y a longtemps que j'aime et que j'apprécie Théodore. C'est un grand esprit, c'est un noble cœur. Il est tout à la fois rêveur et positif, laborieux et insouciant,

⁵⁶² Pavie André, *Op. Cit.*, p 57.

casanier et voyageur, comme toutes les riches natures, comme tous les hommes complets et doués.⁵⁶³

Le reste de la lettre n'est pas connu, mais l'on constate une nouvelle fois, dans cet extrait, la proximité affirmée par Hugo et l'amabilité dont il fait preuve à l'égard des Pavie. Victor Pavie rendit encore visite au couple parisien dans la première moitié de l'année 1848. Mais la révolution survenue reléguait les sentiments et les souvenirs au second plan.⁵⁶⁴

Deux courtes lettres inédites sont encore à verser au dossier. Elles sont datées de l'année 1849, et proviennent des archives familiales. Le contenu n'éclaire pas réellement le vécu des deux hommes, mais il nous donne des indications sur leurs sentiments respectifs. La première répond vraisemblablement à un courrier de Pavie : « Merci, cher poète, je n'ai pas un moment pour respirer, mais je vous envoie tout mon cœur dans ces serremments de main.⁵⁶⁵ » La seconde indique que le poète parisien a vu M. Louvet, sans que l'on sache à quel sujet. Dans les deux cas, Hugo qualifie encore son interlocuteur de « cher poète », ce qui montre sa considération, et son attachement au passé.

Mais, tiraillé entre sa dévotion initiale, les critiques qui pleuvaient sur Hugo et ses propres motifs de désapprobation, Victor Pavie voyait s'envoler sa jeunesse, et avec elle, ses illusions. Dans le même temps, il avait correspondu avec Julie Hugo, la femme d'Abel Hugo, le frère aîné de Victor, et leur fils Léopold Abel en 1847 et 1848. Les deux lettres de Julie sont pleines d'une sollicitude maternelle et vantent les mérites du fils étudiant, qu'elle souhaite faire connaître à Pavie ainsi qu'un de ses amis, l'abbé Boulanger. L'intérêt de ces échanges épistolaires réside dans la recommandation dont se prévalent les membres de la famille Hugo, faisant état de l'amitié du poète avec les Pavie : « Les souvenirs de notre jeunesse et le nom que je porte et qui vous est cher [...] » débutent la première lettre ; « [...] Je vous donne de bonnes nouvelles de vos chers amis de la place Royale avec lesquels j'ai passé la soirée hier [...] »⁵⁶⁶ terminent la seconde. Léopold Abel, quant à lui, a sympathisé avec Victor Pavie, Louise et leurs enfants. Il se permet de leur transmettre son jugement concernant les sentiments religieux de son oncle :

Madame Victor Hugo vient d'avoir une fièvre typhoïde affreuse ; elle paraît maintenant hors d'affaire ; elle l'a gagné de son fils Victor qui l'avait il y a un mois, mais qui va bien

⁵⁶³ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 18 juillet 1847, citée in Crosnier Alexis, *Op. Cit.*, p 2.

⁵⁶⁴ Voir, plus loin, la lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 26 juillet 1848, (citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 63), chapitre « L'âme sœur ».

⁵⁶⁵ Lettre inédite de Victor Hugo à Victor Pavie du 18 juillet 1849 (ou 1850), Collection particulière.

⁵⁶⁶ Lettres de Julie Hugo à Victor Pavie, s.d. et du 29 juin 1847, Bibliothèque municipale d'Angers, datation Steuer, I, n° 134 et 141.

maintenant. Cette mort qu'il avait sous les yeux faisait faire à mon oncle de sérieuses réflexions sur cette philosophie qui n'apprend rien à l'homme sinon à jouir ; par moment il était presque chrétien. Voilà du moins ce que m'en a dit ma mère qui a eu avec lui une conversation au moment le plus critique de la maladie de sa femme.⁵⁶⁷

Erreur de jeunesse de la part du neveu de Victor Hugo : le poète ne cessa jamais d'être chrétien. A partir de cette date, il rejeta seulement le catholicisme, et plus encore le clergé ainsi que son émanation politique : le parti clérical.⁵⁶⁸ Lui qui avait tant critiqué Voltaire dans sa jeunesse, pour les mêmes raisons que celles avancées par Léopold Abel à son égard, à travers ses articles du *Conservateur Littéraire*, de la *Muse française*, ou dans la Préface de *Cromwell*, entre 1820 et 1827,⁵⁶⁹ apprécia de plus en plus l'auteur du *Traité sur la tolérance*,⁵⁷⁰ et développa, à partir de l'exil, une pensée déiste, et une liberté de parole à l'encontre des religieux, en de nombreux points similaires.

Pavie avait finalement rejeté l'espoir éphémère, un temps conçu, pour la révolution de 1848. Pour autant, le soutien de Victor Hugo à Louis Napoléon Bonaparte, puis son élection en tant que député ne le choquèrent pas. Il l'y avait même encouragé. Mais l'engagement « social » plus marqué, de son ami, à nouveau député en mai 1849 de l'Assemblée législative, et qui se rapprochait de plus en plus de la gauche, confirma la brouille. A Pavie, d'ailleurs, le peintre Isidore Dagnan écrivait :

Jamais, à aucune époque, le mensonge, le cynisme, l'immoralité n'ont été poussés si loin que par nos prétendus socialistes, si profondément anti-sociaux [...] ces honteux démagogues [...], leurrant ces pauvres ouvriers et s'en faisant un piédestal, un marchepied pour leur détestable ambition. Et Victor Hugo qui se joint à eux !! qui vote avec eux !! Victor Hugo, dont l'implacable orgueil lui fait quitter le parti des honnêtes gens, où il ne peut trôner, où tant de grands orateurs l'écrasent, pour aller prendre un rang plus facile d'orateur en chef chez ces misérables montagnards ! au reste, les dérèglements publics de sa vie privée devaient préparer à ceux de sa vie politique. Il est généralement méprisé aujourd'hui, malgré tout son talent. Et convenez, mon cher Victor, que j'avais bien prévu qu'il finirait mal,

⁵⁶⁷ Lettre de Léopold-Abel Hugo à Victor Pavie du 26 novembre 1847, Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, I, n°149.

⁵⁶⁸ Parmi bien des écrits, le « Discours contre la loi Falloux » à la Chambre des députés du 15 janvier 1850, et le poème « A l'évêque qui m'appelle athée » de *L'Année terrible*, (Novembre, IX, 1872), précisèrent spectaculairement la position de Victor Hugo.

⁵⁶⁹ Articles complétés pour certains, et publiés dans *Littérature et philosophie mêlées* en 1834.

⁵⁷⁰ Voir à ce sujet : le poème « Voltaire » de *La Légende des siècles* (TII, XXXVI « Le groupe des idylles », poème XVIII, 1859), la conclusion du Livre premier de *William Shakespeare* (I et IV, 1864), et le « Discours pour le centenaire de Voltaire » (*Actes et paroles, depuis l'exil*), le 30 mai 1878.

et ne m'étais pas trompé !... Vous êtes si bon, si excellent, que vous ne vouliez pas croire. Maintenant vos yeux seront ouverts ! n'en parlons plus.⁵⁷¹

Tout est résumé ici : l'accusation de trahison politique de Hugo, ses mœurs dévoyées, l'incrédulité de Victor Pavie, son réveil,... Pavie concevait-il, et de façon aussi intransigeante, les mêmes opinions que Dagnan ? Il est difficile de l'affirmer, en l'absence de déclaration claire du principal intéressé sur le sujet, mais les arguments du peintre rencontraient certainement un fort écho dans la pensée de l'ancien membre du Cénacle.

Car, dès 1847, Pavie avait défendu le projet présenté par son ancien condisciple, Alfred de Falloux. Projet qu'Hugo combattit avec la plus extrême virulence, notamment dans son célèbre discours du 15 janvier 1850. La violence de l'orateur parisien - n'avait-il pas employé les termes de « honte », d'« asservissement », de « sectaires », comparé le parti clérical à un « parasite », l'accusant de vouloir réhabiliter l'Inquisition, de « mettre un bâillon à l'esprit humain », et livrant cette affirmation terrible : « Tous les pas qu'a fait l'intelligence de l'Europe, elle les a faits sans lui et malgré lui » ? -, blessa certainement le fidèle soutien de l'Église en Anjou qu'était Pavie, imprimeur de l'Archevêché, membre actif de la conférence de Saint-Vincent de Paul depuis 1839, et devenu son président en 1849. Le notable angevin avait même dirigé le comite de soutien à la loi Falloux, pour le département du Maine et Loire, et multiplié les initiatives : organisation d'une pétition des députés, envoi aux curés de recommandation pour récolter également des signatures en faveur de la loi Falloux, adresse aux responsables politiques des communes et cantons, etc. Par ailleurs, en octobre 1849, Victor Hugo dénonçait l'expédition de Rome, décidée par Louis Napoléon Bonaparte pour satisfaire le parti de l'Ordre (dont le comte de Falloux était l'un des chefs de file), et qui avait pour but de venir en aide au pape contre Mazzini.

Les deux anciens amis qui avaient lutté côte à côte luttaient maintenant résolument dans des camps opposés ! Plus encore que les différends artistiques, moraux, voire même politiques, la question cléricale nous paraît donc être le véritable point d'achoppement entre les deux hommes, sur lequel, il est vrai, toutes les autres divergences subalternes finirent par se concrétionner.

⁵⁷¹ Lettre d'Isidore Dagnan à Victor Pavie du 21 avril 1850, in Jouin Henry, *Lettres inédites d'artistes français du XIXe siècle*, Mâcon, Ed. Protat frères, 1901, p 256.

◆ *Derniers feux (1851 - 1885)*

Cependant, Victor Pavie ne mit jamais un point final à sa relation avec Hugo. Sans doute, comme vis à vis de Sainte-Beuve, ne se résigna-t-il jamais au fait de ne pouvoir remettre l'un comme l'autre dans le droit chemin. Au demeurant, l'auteur de *Notre Dame de Paris* ne cessait de clamer sa foi - certes indépendante de l'Église -, ce qui offrait tout de même un terrain de cœur commun, et puis, Adèle, elle, se rapprochait davantage des modalités de la croyance telles que les envisageait Pavie. Toujours très attaché à son modèle de jeunesse, Victor Pavie écrivit au poète exilé une lettre retrouvée par nous dans les collections du musée Victor Hugo de Paris, et restée jusqu'à ce jour inédite :

Les cœurs d'amis battent toujours [...] Au proscrit ma première ligne. Qu'elle vous atteigne ou non dans l'immensité de cette prison qui n'a de bornes que du côté de la patrie, vous n'en croirez pas moins, autant qu'il vous souvienne de moi, à l'impossibilité de mon silence. Était-ce bien votre père, ce soldat de l'Empereur dont vous avez été vingt ans le poète ? Comment se trouve l'oncle de cette courtoisie du neveu ? David et vous, mes deux foyers de jeunesse sans foyer [...] Aussi dans ce mois des vœux [...] celui que j'adresse au ciel, c'est que les chers dissidents comme vous, loin de s'aigrir en exil contre les dogmes de leur enfance, se retournent et les plaignent en les voyant tout meurtris par le bras dur qui les protège. Adieu, au revoir, cher poète, puisse en attendant le retour, la terre d'autrui vous être légère. Je vous embrasse tendrement.⁵⁷²

On y trouve, intacte l'affection de Pavie, et sa reconnaissance. On y apprend, de plus, que le notable angevin avait revu Hugo l'année précédente, en toute amitié. Victor Pavie évoquait : « [...] un soir de février dernier assis chez vous, discutant avec vous sans plus de contrainte que si l'hôte, l'aîné, le maître ce fût moi [...] »⁵⁷³

Victor Hugo lui répondit :

Cher ami, cher poète, merci. Votre lettre m'arrive et me touche au cœur. Je suis banni, proscrit, exilé, expulsé, chassé, que sais-je ? Tout cela est bon, pour moi d'abord, qui sens mieux en moi la grande joie de la conscience contente, pour mon pays ensuite, qui regarde et qui juge. Les choses vont comme il faut qu'elles aillent ; j'ai une foi profonde, vous savez. Je souffre d'être loin de ma femme si noble et si bonne, loin de ma fille, loin de mon fils Victor (Charles m'est revenu), loin de ma maison, loin de ma ville, loin de ma patrie, mais je

⁵⁷² Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 26 janvier 1852, (Correspondance Pavie, n° 2828, Musée Victor Hugo, Paris).

⁵⁷³ *Id.*

me sens près du juste et du vrai. Je bénis le ciel ; tout ce que Dieu fait est bien fait. Je vous serre la main, cher vieil ami.⁵⁷⁴

Une telle conviction montrait à Pavie que l'engagement de Hugo était profond et définitif.

Malgré l'attachement sentimental, il semble que ni l'un ni l'autre n'ait écrit durant les dix-huit années qui suivirent, si ce n'est à l'occasion du décès d'Adèle Hugo en 1868. Leurs combats respectifs n'avaient plus grand chose de commun, et aucun des deux ne souhaitait s'affronter publiquement. Cela les conduisit, selon nous, par obligation de cohérence personnelle plus que par rancune, à rendre manifeste leur divorce. Victor Hugo omit extraordinairement Victor Pavie dans ses mémoires écrites par Adèle en 1863 (en effet, il n'est fait mention nulle part du rôle, pourtant crucial, du jeune Angevin à la tête de son bataillon d'étudiants, fidèle parmi les fidèles, ainsi que nous l'avons montré précédemment.) Son nom n'est pas cité non plus lorsqu'il est question du Cénacle ! Cette éradication du jeune disciple si dévoué, si combatif, si utile à la cause romantique, si intime du foyer hugolien, qui s'était promu, en quelque sorte, « maréchal de l'Empereur romantique », garde une part de mystère, au vu de la teneur des correspondances échangées et de l'absence de ressentiment affiché. Adèle, elle-même, lui avait pourtant assuré :

Je fais un travail ; mon mari me raconte sa vie, toute sa vie, le soir après le dîner ; j'écris ce qu'il vient de me dire ; cela formera des espèces de mémoire, vous y aurez votre place, cher ami.⁵⁷⁵

L'injustice pourrait avoir eu comme cause, la crainte pour Victor Hugo de voir son image de combattant du droit, de proscrit républicain anticlérical, écornée par cette amitié de jeunesse exposée à tous. L'argument peut paraître faible : Vigny, Soumet, Musset, les Deschamps, Planche même, figurent bien, eux, dans le *Témoin* ; mais avaient-ils la même influence que Pavie, familier du comte de Falloux ? Ce serait donc bien l'engagement réel de Victor Pavie en faveur de la loi sur l'éducation qui entraîna ces « représailles ». Les écrits manquent à ce sujet pour tirer des conclusions définitives, mais cela reste l'une des explications les plus plausibles. Ces mesures de rétorsion apparaissent plus « politiques » que personnelles, même si l'amitié durable que Victor Pavie eut pour Sainte-Beuve dut également constituer un motif de plus pour Hugo.

⁵⁷⁴ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 29 janvier 1852, in *Correspondance de Victor Hugo*, t. II, Paris, Albin Michel, 1952, p 64.

⁵⁷⁵ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 20 novembre 1854, in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 369.

Autre élément : dans son livre *Victor Hugo avant 1830*, Edmond Biré (que l'on ne peut taxer d'hugolâtrie, tant ses charges à l'encontre du poète parisien sont nombreuses) dresse la liste des participants du Cénacle de 1829 ; il ne cite pas, lui non plus, Victor Pavie. Comment expliquer cet oubli qui ne doit rien à une quelconque inimitié ? La relative discrétion du jeune Angevin dans les salons de l'époque, puis son opposition à la fin de sa vie, sur le plan des idées politico-religieuses, ont-elles conduit à ce qu'aux yeux de tous, il n'ait jamais pu avoir été proche de Hugo ? Et ainsi autoriser, fort opportunément, Victor et Adèle à se conformer à cette version des faits ? Les lignes ci-dessous nous engagent à ne pas rejeter cette hypothèse :

[Victor Pavie] ne cessait jamais de s'intéresser à V. Hugo [...] Mais il parlait du poète le moins possible, si bien que les nouveaux venus dans sa famille ignoraient presque les relations qu'il avait eues avec lui ; quand ceux-ci entendirent plus tard la lecture du livre de son frère Théodore, où revient si souvent le nom de V. Hugo à côté du sien, ils eurent comme une révélation (renseignement donné par un membre de la famille)⁵⁷⁶

De son côté, Pavie, ne consacra aucun récit direct⁵⁷⁷ à son ancien mentor. Il est vrai que la plupart des textes évoquant les personnages célèbres que le jeune poète angevin avait côtoyés, fut composée vers la fin de sa vie ; son conservatisme avait dû se renforcer avec l'âge. Ces « Revenants » dressent les portraits de nombre de romantiques majeurs ou mineurs, mais pas de leur chef de file ! Quelques lignes écrites par Théodore Pavie à la fin du livre consacré à son frère nous rappellent que Victor Hugo demeurait néanmoins dans son cœur :

Alors Hugo habitait à l'étranger ; ses anciens et ses meilleurs amis ne le voyaient plus. Beaucoup lui restèrent fidèles ; Victor l'oubliait moins que tout autre. A l'occasion de ses œuvres nouvelles qui portaient l'empreinte d'un trop libre jugement sur les choses les plus sacrées, il se crut tenu de lui écrire une lettre dans laquelle il faisait appel aux sentiments respectueux que le poète professait jadis pour les croyances catholiques [...] Il avait fait son devoir de chrétien et d'ami.⁵⁷⁸

La question religieuse occupait donc toujours le centre du débat, mais la réponse de l'écrivain en exil ne changea rien à leur relation : « [...] Hugo protestait contre toute idée d'impiété de sa part et se déclarait « plus religieux que jamais ». Ces paroles prouvaient que

⁵⁷⁶ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 79.

⁵⁷⁷ Son nom est cité dans quelques textes : par exemple, dans *Le dernier homme des champs*, *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 54.

⁵⁷⁸ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 269.

le poète ne voulait point heurter les convictions de son vieil ami.⁵⁷⁹» Ces propos étant rapportés sans indication de date, il est impossible d'affirmer si la critique de Pavie concernait la *Légende des Siècles*, sortie en 1859, les *Misérables*, parus en 1862 ou *William Shakespeare* publié en 1864.

En 1859 en tous cas, la correspondance d'Adèle demeurait chaleureuse :

[Elle] confie ses joies [...] ses peines, à son vieil ami des jours heureux. Quelle cordialité dans cette lettre ! quels accents de fidèle amitié ! Abandonner la famille Hugo quand elle gémissait dans l'exil, c'eût été mal répondre à des sentiments si affectueux, c'eût été de la part de Victor de l'ingratitude. Il ne sacrifiait rien à ses convictions en restant fidèle à une ancienne et constante intimité de plus de trente années. Dans la nouvelle voie que suivait Hugo, il ne le suivait pas : demeuré inébranlable dans celle qu'il avait choisie, il regardait avec tristesse l'homme de génie, le poète plus grand que jamais, qui s'enfonçait chaque jour davantage dans une popularité malsaine.⁵⁸⁰

Voilà peut-être l'une des clefs pour comprendre le silence de Victor Pavie concernant Hugo : il ne voulut jamais « hurler avec les loups », et sa façon de s'acquitter de sa dette de reconnaissance fut de ne rien dire, au sujet de son ancien Maître ; ce qui lui permettait dans le même temps de rester en accord avec lui-même. Marty confirme cette vision :

Pouvait-il parler de Hugo, sans mentionner les erreurs et les chutes que depuis longtemps il déplorait en lui ? Assurément non. Mais alors ce silence est un témoignage de fidélité et de délicatesse : ne pouvant plus louer et louer exclusivement, il se tait. Ainsi rien dans son œuvre ne pourra faire tort à V. Hugo, tandis que son ode de 1826 et les articles du Feuilleton restent comme les monuments de son admiration de jeunesse.⁵⁸¹

Pourtant, dans les *Revenants*, portraits romantiques écrits, pour la plupart, vers la fin de sa vie, Victor Pavie évoque à de très nombreuses reprises Hugo, sans agressivité mais avec quelque retenue. On peut également y lire ce que Pavie pensait alors de l'exil : « son expatriation volontaire sous le coup d'état de 1851. »⁵⁸²

Vers la fin de l'exil, Pavie transmet ses condoléances au proscrit de Guernesey, qui venait de perdre son épouse. Hugo envoya à son tour ce billet :

⁵⁷⁹ *Id.*

⁵⁸⁰ *Ibid.*, p 271.

⁵⁸¹ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 79.

⁵⁸² Pavie Victor, « Eugène Boré », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 232.

J'ai le cœur brisé, je sens que vous m'aimez toujours un peu ; j'entends votre voix comme la voix de mon passé et de ma jeunesse, doux et sombre appel. Je suis vieux, j'irai bientôt où est cette grande âme qui vient de partir. A vous *ex imo*.⁵⁸³

Mais sur la question littéraire et morale, Pavie resta sévère. Les nouvelles œuvres de Victor Hugo ne rencontrèrent aucun écho favorable dans son cœur, loin s'en faut :

Ne furent-elles pas la preuve éclatante de l'inefficacité du « doux et sombre appel » ? Tout cela ne pouvait que décourager la plus héroïque fidélité. Pavie fut de plus en plus affligé, « écœuré » (ce mot est d'un membre de la famille⁵⁸⁴)⁵⁸⁵

Malgré tout, l'intensité d'une telle relation ne pouvait s'oublier ; Edmond Biré indique que Pavie « ne cesse d'être en correspondance [...] avec Victor Hugo jusqu'en 1870⁵⁸⁶ », sans préciser la fréquence des échanges. Les deux anciens amis devaient même se reparler : « Victor Hugo revoit Victor Pavie, qu'il n'avait pas revu depuis trente ans » peut-on lire sous la date « 29 mai 1872 » dans une étude sur Hugo⁵⁸⁷. Nous l'avons découvert précédemment : ce ne fut pas la seule visite du poète angevin au poète parisien en trente ans, puisque Pavie rapporte une entrevue place Royale en 1851.

Anatole Langlois, suivant Théodore, accuse les proches de Hugo d'avoir empêché Victor Pavie de ramener son ex-mentor à de pieux sentiments. A propos de Victor Hugo, il se demande : « La foi était-elle tout à fait éteinte en lui ? Ne se fût-elle pas rallumée aux derniers moments, si le nouveau *Cénacle* qui l'entourait n'eût pris soin d'écarter de lui ceux qui pouvaient la réveiller ?⁵⁸⁸ » L'entourage du « vieux briseur de chaînes » n'avait, en tous cas, pas interdit à l'ancien disciple de lui parler !

Une dernière correspondance, cette fois entre Victor Pavie et Marie Mennessier-Nodier atteste de la réprobation manifestée jusqu'à la fin par le catholique angevin vis-à-vis des choix spirituels de son idole de jeunesse. La fille de Nodier répond à une lettre reçue de Pavie :

Je savais bien, par ce que j'ai ressenti moi-même, quelle cruelle impression vous ferait éprouver le récit de la « pompe sinistre » dont vous me parlez ! Quelqu'un qui m'aurait dit, il

⁵⁸³ Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 6 septembre 1868, in *Correspondance de Victor Hugo*, t. III, Paris, Albin Michel, 1952, p 138.

⁵⁸⁴ Attribuons-lui donc toute la relativité nécessaire.

⁵⁸⁵ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 79.

⁵⁸⁶ Biré Edmond, *Op. Cit.*

⁵⁸⁷ *Œuvres complètes*, t. XV,-XVI, J. Massin, Paris, 1970, p 1024.

⁵⁸⁸ Langlois Anatole, « Le chapelain du Cénacle de 1830 », *Op. Cit.*, p 291.

y a seulement trente ans, qu'aucun de ceux qui ont du sang de mon père dans les veines, n'eût porté un dernier adieu à ce *Victor* tant aimé et tant admiré parmi nous, je l'aurais cru atteint de ce mal qui n'avait encore frappé qu'Eugène Hugo, et qui depuis s'est étendu sur toute la maison, sans épargner le plus grand ; nous vivions absolument séparés malgré le lien personnel qui aurait dû y conduire plus particulièrement ma fille Marie, la filleule du Maître, comme on l'appelait dans ce Cénacle dispersé depuis si longtemps !⁵⁸⁹

L'entrée au Panthéon du « Poète de la République » dans le corbillard des pauvres était évidemment loin de satisfaire les deux plus jeunes représentants du Salon de l'Arsenal encore vivants. Mais, malgré cette opposition, Hugo avait laissé une telle marque sur le jeune Victor et Théodore, que ce dernier, dans sa biographie fraternelle, ne pouvait s'empêcher de louer encore la force du verbe du poète, lorsqu'il était en exil :

De ce Cénacle [...] que restait-il [...] seulement des poètes isolés, qui tressaillaient à la voix puissante du Maître d'autrefois, du vieil athlète toujours vaillant qui, du haut de son rocher de Guernesey, envoyait aux quatre vents du monde ses vers étincelants et sa prose sonore.⁵⁹⁰

Influences et divergences

Au chapitre final de son étude sur les relations entre Victor Pavie et Victor Hugo, Paul Marty écrit :

La question est vite résolue, s'il s'agit de savoir en quoi Victor Hugo est redevable à Pavie, soit comme écrivain, soit comme homme. Pavie n'était que le disciple du Maître, il a cru en lui, il l'a applaudi ; pour sa part, il a contribué à l'enivrer de louanges, et, par ses articles dans le Feuilleton des *Affiches*, il a aidé à sa gloire et au triomphe de son œuvre. Victor Hugo, poète, ne semble pas lui devoir autre chose.⁵⁹¹

S'il rappelle au lecteur que le vers de Pavie « C'était une feuille d'automne⁵⁹² » pouvait bien avoir suggéré à Hugo le titre du recueil de poèmes de 1831, et un autre : « Cacher comme l'oiseau ma tête sous mon aile⁵⁹³ » inspiré l'alexandrin « Ainsi que l'oiseau met sa tête sous son aile », de la *Prière pour tous* du même recueil,⁵⁹⁴ il passe sous silence tout l'épisode

⁵⁸⁹ Lettre de Marie Mennessier-Nodier à Victor-Pavie, s.d., in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 305.

⁵⁹⁰ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 297.

⁵⁹¹ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 81.

⁵⁹² Pavie Victor, *Une dernière feuille*, Feuilleton des *Affiches d'Angers* du mars 1827.

⁵⁹³ Pavie Victor, « Un enfant », in *Œuvres Choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 352.

⁵⁹⁴ Et même si ce n'est pas le cas, cela montre à quel point l'inspiration et l'expression des deux poètes étaient proches.

concernant l'écriture, envisagée par l'un ou l'autre des deux amis, d'un « manifeste du romantisme », que concrétisa finalement Hugo avec sa Préface de *Cromwell*. Or, ce projet commun illustre parfaitement la communion qui existait entre les deux hommes à cette date. Contrairement à ce que dit Marty, les nombreux articles du journaliste angevin n'eurent pas pour unique fonction d'encenser le poète des *Odes et Ballades*, car Pavie fut le premier critique avisé de Victor Hugo, avant même Sainte-Beuve. Ses analyses, perspicaces et profondes ont, certes, contribué à la gloire de Hugo - encore qu'elles lui attirèrent surtout les foudres de nouveaux ennemis -, mais elles ont surtout favorisé son développement, jouant auprès de lui le rôle d'un miroir, d'une vision externe venant confirmer ses intentions, renforcer sa détermination, et affiner même, peut-être, certaines de ses conceptions.

L'influence du jeune admirateur angevin dépassa vraisemblablement le seul encouragement que pouvait ressentir Victor Hugo d'être compris et apprécié. La dévotion de Pavie pour Hugo prenait sa source dans sa propre quête d'absolu, quête spirituelle autant qu'artistique ; cela en faisait presque un égal, du moins au tout début. Cette dévotion se manifestait parce qu'il avait trouvé en Victor Hugo quelqu'un qui, non seulement vivait les mêmes questionnements et aspirations, mais parvenait surtout à les exprimer, et à rallier les cœurs. Son adhésion fut alors totale. Aussi, le poète parisien devait-il se sentir des ailes avec un tel combattant à ses côtés. Tel est, selon nous, l'apport puissant qu'apporta Victor Pavie à Victor Hugo, en ces débuts tumultueux du romantisme. Vincent Laisney ne dit pas autre chose lorsqu'il rappelle au sujet de Victor Hugo :

Il n'est plus ce jeune poète en quête de guide ou de père spirituel qu'il était en 1825. Cette petite révolution est née de la rencontre de deux hommes qui le poussent à occuper le rôle de chef : Sainte-Beuve et Victor Pavie. Ce dernier, poète de dix-huit ans [...], en s'avouant ouvertement le disciple du poète [...] permet à celui-ci de prendre conscience qu'il est devenu à son tour un modèle pour les générations plus jeunes [...] Le jeune provincial révèle à Hugo ce qu'il est devenu : un guide littéraire, ce guide qu'il avait lui-même cherché quatre ans plus tôt en allant à la rencontre de Chateaubriand puis de Nodier.⁵⁹⁵

Très vite, cependant, Hugo eut suffisamment de raisons d'avoir confiance en lui. Si Pavie participa à la première campagne de conquête littéraire, l'auteur d'*Hernani* n'eut plus vraiment besoin de « lieutenant » par la suite.

« L'influence de Hugo sur Victor Pavie a été considérable » déclare Marty. Mais il ajoute :

⁵⁹⁵ Laisney Vincent, *Op. Cit.*, p 207.

Seulement elle s'est exercée toute entière avant 1830 [...] L'impulsion première avait été si puissante qu'elle fut définitive : après trente ans, après cinquante ans, Pavie sera toujours le romantique de 1829 ; rien n'aura changé dans ses croyances, principes, goûts littéraires, et les qualités mêmes que son talent avait acquises au contact du génie de V. Hugo lui resteront toujours.⁵⁹⁶

Marty nous explique ensuite que Pavie, « auquel l'avenir pouvait sourire s'il restait parmi les tenants de V. Hugo, cessa de le suivre dès lors qu'il s'écarta de la voie première ⁵⁹⁷ ». Il oublie de préciser que les obligations familiales et professionnelles du poète angevin y furent pour beaucoup. Que son manque de confiance, ainsi que ses problèmes affectifs, l'éloignèrent également de cette vocation. Et que le processus, dont nous avons largement parlé, fut long et bien plus nébuleux que le biographe ne le pensa.

Une chose est sûre : après avoir confié son âme à Hugo en 1828, Pavie en resta marqué à vie. Non pas dans le domaine des idées, puisque celles de Victor Hugo évoluèrent grandement, mais dans le style, dans l'art d'écrire :

C'est à propos de son style qu'il affirme, en parlant de lui-même, que « l'étreinte du grand Maître... n'a été pour personne aussi fatale que pour lui ⁵⁹⁸ » [...] Le style de V. Pavie n'a ni la molle élégance de Chateaubriand, ni la voluptueuse harmonie de Lamartine ; il participe à l'énergie de pensée et de conviction qui, dans cette âme de poète, s'unissait à une exquise sensibilité et la dominait. Sa phrase est en général pleine et cadencée, souvent très sonore [...] Tantôt une pensée éloquente est renfermée dans une formule très concise qui lui donne un relief puissant [...] Tantôt il se sert de l'antithèse pour faire saillir l'idée [...] il emploie le mot propre, il aime l'expression pittoresque, fût-elle même un peu audacieuse ou réaliste [...] Énergie, relief, sonorité, pittoresque, ne sont-ce pas les qualités mêmes de la phrase et du vers de V. Hugo ? On ne peut douter que la fréquentation assidue de ses ouvrages ne les ait révélées et en partie communiquées à Pavie.⁵⁹⁹

Cet héritage constitua certainement un motif de reconnaissance de la part du poète angevin, même s'il ne lui permit pas vraiment de se libérer de ses outrances :

Cette profusion et cette variété des images [...] font de V. Pavie écrivain un vrai poète et un disciple de V. Hugo [...] dans le choix instinctif de ses métaphores, il a des préférences

⁵⁹⁶ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 82.

⁵⁹⁷ *Id.*

⁵⁹⁸ Pavie Victor, *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 70.

⁵⁹⁹ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 86 - 87.

semblables à celles de V. Hugo [...] Peut-être même doit-il à la fréquentation de Hugo un peu de ce qu'il y a d'excessif dans sa manière.⁶⁰⁰

Ces aspects étaient latents chez Victor Pavie, sa jeunesse en atteste, mais le contact avec Hugo élargit durablement la brèche.

A la différence de l'influence littéraire, l'influence morale de l'hôte de la place Royale ne perdura pas au-delà de cette prime époque. Car les choix artistiques, politiques, amoureux devinrent incompatibles. Pavie non plus, ne put faire varier Hugo. Mais au delà de tous les aspects factuels, que nous avons déjà longuement évoqués, ce qui nous semble véritablement distinguer les deux hommes, ce sont leurs conceptions profondes, intimes, concernant la vie. Tous deux sont des idéalistes, mais là où Pavie est confus, sentimental, tourmenté, hésitant, Hugo a une vision claire de la société future, il veut se donner les moyens de la faire naître, et se tient prêt à d'éventuelles persécutions. Tous deux sont des hommes de foi, mais là où Pavie s'appuie sur l'Église, Hugo se tourne vers une croyance indépendante, directement rattachée à Dieu. Tous deux sont profondément conscients du caractère éphémère de leur existence terrestre, mais là où Pavie fait preuve de désespoir, n'entrevoiant le salut que dans l'autre monde, Hugo - qui va jusqu'au spiritisme pour communiquer avec cet au-delà auquel il croit aussi - , fonde son espoir en l'homme, en sa capacité de changer ce monde-ci. D'où leurs engagements distincts. D'où leur opposition concernant la loi sur l'enseignement. Alors que Pavie s'arc-bouta sur ses premières convictions, Hugo chercha toujours pragmatiquement (d'aucuns diront de façon opportuniste) des solutions. Il avait même théorisé ce concept, entre 1830 et 1834 :

Mauvais éloge d'un homme que de dire : son opinion politique n'a pas varié depuis quarante ans. C'est dire que pour lui il n'y a eu ni expérience de chaque jour, ni réflexion, ni repli de la pensée sur les faits. C'est louer une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort ; c'est préférer l'huître à l'aigle. Tout est variable au contraire dans l'opinion ; rien n'est absolu dans les choses politiques, excepté la moralité intérieure de ces choses. Or, cette moralité est affaire de conscience et non d'opinion. L'opinion d'un homme peut donc changer honorablement, pourvu que sa conscience ne change pas.⁶⁰¹

Il précisera plus tard :

⁶⁰⁰ *Ibid.* p 90.

⁶⁰¹ Hugo Victor, *Littérature et philosophie mêlées*, « Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire - Octobre » in *Œuvres complètes, Critique*, Paris, Laffont, 1985, p 127.

Une telle société veut être promptement secourue. Cherchons le mieux. Allez tous à la découverte. Où sont les terres promises ? La civilisation veut marcher ; essayons les théories, les systèmes, les améliorations, les inventions, les progrès, jusqu'à ce que chaussure à ce pied soit trouvée. L'essai ne coûte rien ; ou coûte peu. Essayer n'est pas adopter. Mais avant tout et surtout, prodiguons la lumière. Tout assainissement commence par une large ouverture de fenêtres. Ouvrons les intelligences toutes grandes. Aérons les âmes.⁶⁰²

Pavie ne concevait pas une telle confiance dans l'éducabilité humaine, telle que l'envisageait Hugo. Il préférait la tutelle divine, trop craintif des changements violents qui pouvaient découler des conceptions du poète exilé. Son sentiment d'abandon, d'exclusion augmenta sa déception et sa réprobation, mais ne le conduisit pas jusqu'à la rupture :

On devine sans peine avec quelle tristesse et quel déchirement, lui, le chrétien héroïque [...] apprenait les égarements sans cesse plus graves de quelques uns de ses meilleurs et plus illustres amis. D'autres se fussent brouillés avec eux. Mais se brouiller avec eux, n'eût-ce pas été perdre toute occasion, tout moyen de leur rappeler la foi de leur jeunesse, les vérités trop oubliées de leur âge mûr, de réveiller en eux quelque bonne pensée, et peut-être de préparer chez eux la conversion si passionnément souhaitée par leur ami ?⁶⁰³

Nous retrouvons là l'argumentaire classique de la famille : Pavie est resté ami de Hugo par mansuétude et bienveillance chrétienne. Ce désir de convertir se vérifia, nous l'avons vu, pour David d'Angers, le républicain athée, pour Sainte-Beuve, à la grande versatilité (saint-simonien, disciple de Lamennais, sceptique, catholique hésitant, puis libre-penseur) et pour Hugo, bien sûr. Il est néanmoins curieux de constater que les trois meilleurs amis de Victor Pavie réunissaient tout ce qu'il rejetait : l'engagement politique révolutionnaire, l'incroyance et l'infidélité. Sans aller jusqu'à dire qu'il vécut ces extrémités par procuration, nous pouvons penser que sa dévotion religieuse, lui assurait une particularité, une originalité au sein de ses compagnons, qui le rendait unique. La voie qu'il embrassait lui offrait alors un double intérêt : explorer un domaine délaissé ; remplir un rôle vertueux, une mission dont il devenait le garant. Il n'était plus un parmi la foule d'autres, et pouvait s'écrier : « s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là » !

David avait été l'ami de son père, avant que ce dernier ne le lui recommande, Sainte-Beuve, l'ami de Victor Hugo. Pavie ne les avait pas « directement » choisis. Il en fut tout autrement

⁶⁰² Hugo Victor, *William Shakespeare*, 3^e partie, livre II, « *Le dix-neuvième siècle* », *Ibid.*, p 434.

⁶⁰³ Langlois Anatole, *Op. Cit.*, p 286.

de Hugo que le jeune Angevin avait voulu rencontrer à tout prix et qu'il s'était décidé à « servir ». Le désappointement devait être d'autant plus grand.

René Bazin, Théodore Pavie, Léon Séché, parmi d'autres, ont mis en avant l'athéisme de Hugo qui, selon eux, fut le plus grand motif de désaccord entre les deux Victor. Erwan Dalbine fait justement remarquer que la difficulté de croire de Sainte-Beuve ne fut pas un obstacle à l'amitié de Pavie. Nous ajoutons : pas plus que celle de David d'Angers. Dalbine rejoint Marty qui souligne que l'égoïsme du poète des *Orientales* fut, par contre, essentiel dans l'éloignement de Victor Pavie. Nous modérons : la pusillanimité et la sensiblerie de Pavie y tinrent aussi leur place. En revanche, nous avons montré qu'accuser Hugo d'avoir utilisé Victor Pavie, comme le disent Léon Blum et Dalbine, était abusif. Mais, à leur décharge, ils n'avaient pas le corpus de lettres aujourd'hui à notre disposition.

Ainsi, après avoir été « adepte de Victor Hugo, membre du Cénacle, critique ou plutôt champion passionné du Maître dans la presse angevine, soldat d'*Hernani*, ami intime et indéfectible ⁶⁰⁴», Victor Pavie devint, pour finir, le « gardien du temple romantique ». Il fut également, et peut-être avant tout, un « compagnon de route » sur le difficile chemin de la vie, qui partagea les mêmes souffrances. Ces deux qualificatifs suffirent à lui garder l'estime et l'amitié de Hugo, jusqu'à la fin.

d. Adèle Hugo

La relation intime, et profonde établie par Victor Pavie avec Adèle Hugo commandait de l'étudier à part ; leurs échanges spécifiques enseignent qu'il ne s'agissait pas seulement de « madame Hugo » l'épouse de Victor, mais bien d'une amie personnelle, qui reçut certaines confidences exclusives et compta énormément pour le poète angevin.

Si André Pavie, conscient de l'importance de la figure d'Adèle pour Victor Pavie, crut bon de consacrer un chapitre de ses *Médailles romantiques* à la femme de Victor Hugo, plusieurs auteurs n'ont pas été tendres avec Adèle. C'est le cas d'Edmond Biré qui la décrit ainsi :

C'était [...] une nature très douce et très modeste. Il semblait que, dans cette maison où tout le monde était spirituel, elle mit de la coquetterie à être la seule qui n'eût point d'esprit [...]

⁶⁰⁴ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 92.

un des anciens hôtes de la place Royale me disait : « Mme Hugo ? mais elle était bête ! »⁶⁰⁵

Craignant d'être accusé de goujaterie, il estimait ces propos trop durs et reconnaissait que l'épouse du poète avait dans sa correspondance « du sentiment, du cœur, de l'esprit même au besoin ». Il atténuait ainsi quelque peu l'avis porté, bien avant lui, par Troubat, qui notait dans le numéro du 11 novembre 1836 de *L'Éclair* : « Elle avait vraiment grand air [...] Mais elle ne brillait pas d'un bien vif éclat à d'autres points de vue. » La palme revient cependant à l'ancien amant aigri qui eut le culot d'écrire : « Jeune, on se passe très aisément d'esprit dans la beauté qu'on aime et de bon sens dans le talent qu'on admire. J'ai éprouvé cela⁶⁰⁶ ».

L'objectivité de ces critiques pouvant être mis en doute, voyons maintenant l'opinion de la femme de Théodore Pavie : « J'ai vu dimanche Mme Hugo, plus resplendissante de beauté qu'en aucun jour. Elle était animée par la conversation, et vraiment elle n'est pas bête du tout [...]»⁶⁰⁷ Jugement contraire mais tout aussi subjectif, car émis par une femme contemporaine, provinciale et effacée. Il est juste de croire que la pensée d'Adèle ne pouvait rivaliser avec celle de son auguste mari ; la teneur des lettres échangées avec Victor Pavie que nous avons examinées (dont la moitié inédites) nous amène pourtant à relever chez elle, une réelle intelligence nourrie d'une compréhension des cœurs et d'une aspiration élevée. Et si son esprit était moins discernable pour les personnes aveuglées par l'éclat du génie de l'époux, d'autres, tel Pavie, goûtaient sa conversation, sentaient la chaleur de son cœur, y trouvaient un havre sûr et des conseils de sagesse. Car la proximité avec Hugo apporta aussi à Adèle un bénéfice intellectuel, grâce aux idéaux, combats, épreuves et réussites partagés. C'est donc auprès d'elle que Victor Pavie, tout en tissant un lien devenant de plus en plus autonome, poursuivit dans la voie du disciple : s'informer des événements et du vécu du maître vénéré, réaffirmer son dévouement, partager une certaine vision du monde, ainsi qu'il l'expliqua d'ailleurs à Adèle dans sa troisième lettre :

Madame, depuis que le nom de votre mari s'est gonflé d'un retentissement si excentrique, qu'il s'est miré si loin à la ronde, tant amis qu'ennemis, dans des millions d'échos, et que ses chastes et primitifs hôtes ne le prononcent plus comme devant à demi-voix et la rougeur sur le front ; c'est pour le vôtre qu'ils se sont réservés d'arriver au sien, trop heureux de se trouver ménagée une telle porte, et de pénétrer chez lui par son foyer. Ce que je veux dire, Madame, si je n'ai pas eu le bonheur de me faire comprendre, car une déplorable brume dépose et s'épaissit de plus en plus sur ce que je dis, c'est qu'il m'arrive quelquefois de me

⁶⁰⁵ Biré Edmond, *Victor Hugo après 1852*, Paris, Perrin, 1894, p 209.

⁶⁰⁶ Sainte-Beuve, *Cahiers*, Paris, Alphonse Lemerre, 1876, p 110.

⁶⁰⁷ Lettre inédite de Cornélie Pavie à Victor Pavie du 14 février 1845, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, I, n°1).

recueillir jusqu'aux larmes dans les souvenirs de ce passé où le secret de cette renommée aujourd'hui si bruyante n'était encore qu'un intime et tendre chuchotement d'initiés, je me console en me réfugiant pour la vie et sûr d'y mourir inviolé, dans un secret qui ne sera trahi jamais, dont nulle inondation de la foule n'envahira le sanctuaire, - dans l'épouse, dans les enfants, dans la maison... Ah le monde !⁶⁰⁸

Le symbole de pureté

Répondant au courrier de Victor Pavie qui relatait l'incendie de la cathédrale d'Angers, la première lettre de madame Hugo nous la montre compatissante, et témoignant des gages d'amitié au jeune Angevin : informations sur les recettes de *Marion Delorme*, sur les problèmes de santé des membres de la famille, etc. Sa correspondance est ainsi pleine du récit de « leur vie de chaque jour », caractérisée par « ce mélange de sens pratique et [...] d'idées nobles », donnant à voir une femme à la « simplicité parfois presque naïve, distraite » et qui fait preuve d'une grande « fidélité aux amis ⁶⁰⁹ ». A partir de 1831 les nouvelles proviennent donc désormais aussi d'Adèle. Surtout d'Adèle ; le jeune avocat d'Angers s'en plaint d'ailleurs :

Les lettres de M. Hugo sont muettes de sa maison, de ses travaux, de sa santé, de sa vie, de son matin et de son soir. Du reste, mon père sera à Paris d'ici à trois semaines en avant, il mettra ordre à tout cet arriéré et règlera ces vieux comptes, perdus ou oubliés. Mais je vous en prie, si d'ici là je recevais une lettre, que toutes ces illusions pour moi qui les remplissent d'habitude fassent place à des réalités pour moi [...] Moi qui déplace tout en vous, en votre affection cause et créatrice, je vous le dis du fond de ce cœur encore imprégné d'elle, je ne suis pas si froidement réservé avec elle, que je ne puisse hardiment pour les miens dans cette source où j'ai bu tant de fois.⁶¹⁰

Pavie prend alors l'habitude de confier à madame Hugo son quotidien, qui lui déplaît, ses réflexions sur le cours des choses, et ses états d'âme, qui le font souffrir :

J'arrive d'une de ces grotesques expéditions auxquelles on prostitue volontiers le nom de *campagnes* ; et Dieu merci, durant tout le chemin, mon fusil n'a pas eu l'occasion de charger de balles. La Vendée est morte sans retour [...] et pourtant, voulez-vous que je vous le dise, au grand scandale de la police qui décachettera peut-être cette lettre, j'ai vérifié par expérience, tant la régénération est lente à s'opérer, que le spiritualisme en sommeil était

⁶⁰⁸ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 14 décembre 1832, (Université d'Austin, Texas).

⁶⁰⁹ Pavie André, *Op. Cit.*, p 332 à 337.

⁶¹⁰ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 21 juin 1832, (Université d'Austin, Texas).

encore pour elle, et le matérialisme pour nous. [...] Enfin après 10 jours de tournée, me revoilà, abruti d'autant, du coton du patriotisme plein les oreilles, et pour mon malheur, avec un appétit pour les choses non de ce temps, ni de ce monde sur lequel la contemplation de mes infirmités actuelles déverse le sourire le plus railleur.

Voilà pour résultat lamentable, la réponse à ce que vous me demandez sur ma vie d'ici ; ma robe est presque aussi vierge que mon épée, et quant à cette prière de votre mari de lui écrire souvent *entre deux plaidoiries*, elle m'a fait rire un peu lorsque je pensais qu'une occasion pareille ne s'était réalisée qu'une fois encore, n'ayant eu à plaider précisément que deux pauvres fois.⁶¹¹

Victor Pavie s'est aussi pris d'amitié pour le frère d'Adèle, Paul Foucher ; il n'est pratiquement pas de courrier envoyé à la femme de Victor Hugo où Pavie ne s'inquiète de ce que devient Paul, s'il a reçu ses lettres,... Il trouve, en lui, un double de lui-même ainsi qu'un nouveau point d'ancrage auprès du Maître. Dès 1827, Victor Pavie avait confié à Hugo :

Oh ! que la lettre de Paul m'a fait du bien : dites-lui, et assurez-le de ma part d'un attachement inséparable de celui que je vous ai voué : car c'est encore à vous que je dois cela, et je ne sais qui remercier le plus, ou vous d'avoir présenté à ma vie une de ces sympathies étroites d'âge et d'affections qu'elle cherchait, ou à lui de me mener à vous par un lien de plus, et m'incorporant en quelque sorte à votre famille.⁶¹²

Le frère d'Adèle regretta l'absence du poète angevin au moment de l'échec d'*Amy Robsart* en ces termes : « [...] l'épouvantable chute d'*Amy Robsart* m'a [...] consterné [...] Que n'êtes-vous ici mon ami ! Que ne puis-je vous lire mon ouvrage, et que vos consolations ne peuvent-elles me venger des cris des barbares !⁶¹³ » Pavie, lui, attendit souvent lettres ou visites, mais en vain :

Paul méditait un passage par Angers, se rendant à Rennes. Viendra-t-il ? Je n'ai aucune confiance dans les déplacements de Paul. Ne lui dites pas moins à quel point je l'aime et le désirerais.⁶¹⁴

Le paradis parisien perdu conduisit Pavie à idéaliser Adèle Hugo en une triple figure de pureté : incarnation du passé révolu, compagne du Maître inaccessible, femme idéale. Durant les quatre années qui suivirent, Victor Pavie n'oublia pas une seule fois de souhaiter

⁶¹¹ *Id.*

⁶¹² Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 26 novembre 1827, (Correspondance Pavie, n°1406, Musée Victor Hugo, Paris).

⁶¹³ Lettre de Paul Foucher à Victor Pavie du 3 mars 1828, Massin, CFL, . III, p 1828.

⁶¹⁴ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 7 juillet 1836 (Université d'Austin, Texas).

la fête d'Adèle. Le sonnet « A Mme Victor Hugo - Le jour de sa fête⁶¹⁵ » lui a été envoyé à l'une de ces occasions :

Vous, sans qui le génie, en son vol spacieux,
Haletant, privé d'air, languirait, ô madame,
[...]
Vous, sa muse avouée à la face des cieux,
Source pure où s'abreuve et se mire son âme,
[...]
Rappelez-lui souvent d'où sa lyre est venue,
Pour qu'un jour de ses chants s'y rendorme le son.

Fit-il suite à l'annonce de la liaison de Hugo avec Juliette ? Nous ne pouvons le dire, Pavie n'ayant pas daté son cadeau ; mais cela expliquerait la volonté affichée de l'auteur de réaffirmer la place de l'épouse légitime, et de lancer comme une mise en garde sous-entendue au poète imprudent. Rappelons ici la seconde ode⁶¹⁶, inédite, que Pavie consacra à Hugo, dans laquelle le, poète angevin place encore Adèle sur un piédestal inviolable :

Chaste femme, et belle dit-on.

Car Dieu la fait ainsi pour toi, ton auréole,
Ton reflet d'ange au ciel d'où notre ange descend,
De ta foi face à face asseyant le symbole
Comme un fantôme éblouissant.

Garde le pur ce nom de toute lèvre immonde
Qu'entre la terre et lui ta lyre soit lien
Et qu'il ne soit transmis à l'écho vain du monde
Par d'autre souffle que le tien.

[...]

Et ne prodigues pas les trésors de l'épouse
En vile aumône à la cité.

A tout regard trahi de crainte qu'il ne s'use
Ce front où ta splendeur imprime le bandeau
Du voile de l'hymen de l'aile de la muse
Fais lui comme un double rideau.

⁶¹⁵ Pavie Victor, *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 441.

⁶¹⁶ Sans doute postérieure à la première pièce, vu le ton et les propos plus accusateurs qu'elle renferme (nous l'avons évoquée dans le chapitre précédent).

Se donnant pour mission d'être le gardien du « sanctuaire » de Victor et d'Adèle, Pavie fait de madame Hugo le point central du foyer sacré. Célébrer sa fête devient un rite qu'il évoque avec des accents mystiques :

Ce jour là, Madame, c'était votre fête et c'était une fête pour celui qui vous écrit [...] ce jour sonnera chaque année à son souvenir d'un son plus argenté et plus doux que chacun de ceux qui précèdent et qui suivent. J'ai souvent pensé que s'il me survenait pendant ces vingt-quatre heures un mauvais désir, une fantaisie coupable, j'en serais puni à tout jamais par le glissement imperceptible de tous les anniversaires qu'il me resterait à traverser.⁶¹⁷

Les envolées épistolaires deviennent lyriques et solennelles : « moi qui ne suis jamais si étroitement tapi sous votre cendre que depuis que j'y loge une âme en plus du corps⁶¹⁸ » et Victor Pavie signe désormais : « Je vous suis dévoué avec vénération » ou « Celui qui vous baise le pied, Madame », « Avec une âme imprégnée de votre souvenir » ou encore « Vôtre de toute mon âme », etc. Adèle de son côté, termine ses missives par « votre dévouée servante », « votre vieille amie », « votre plus que dévouée », « votre meilleure et sincère amie »

Pavie entrevit certainement tout ce que cette nouvelle correspondance allait introduire de distance vis-à-vis de Hugo. Mais il n'avait guère le choix. C'était également la meilleure solution pour rester en contact avec le poète, qui, happé par ses œuvres et toutes les actions à mener pour les défendre, n'était plus vraiment disponible pour les atermoiements, les questionnements encore obscurs, et les mélancolies de l'ami provincial.

Le témoin d'honneur...

◆ ... du premier amour brisé

Avec madame Hugo Victor Pavie goûte la sérénité d'échanges simples, empreints d'une foi vibrante partagée. C'est auprès d'elle qu'il trouve conseils et réconfort au moment où il vit une douloureuse déception sentimentale. Ces échanges intimes l'ont peut-être même littéralement « sauvé » durant cette période critique.

⁶¹⁷ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 14 décembre 1832, (Université d'Austin, Texas).

⁶¹⁸ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 15 décembre 1833, (Université d'Austin, Texas).

A qui, mieux qu'Adèle, femme pure, mère modèle, et épouse du Maître, Victor d'Angers peut-il confier sa vie amoureuse, si fondamentale pour tout jeune romantique se respectant ? En 1833, la traditionnelle lettre pour la fête d'Adèle a connu quelques jours de retard. Pavie en donne l'explication : il est sous le choc d'un chagrin d'amour qui aggrave ses autres tourments. Les confidences sont obscures, et, comme souvent avec lui, il faut lire entre les lignes ; mais la souffrance du jeune homme est bien réelle :

Je n'ai plus et de longtemps je n'aurai la force d'écrire [...] Je subis à l'heure qu'il est une crise de quelques heures, et je me hâte de vous jeter à l'échappée quelques lambeaux de ma vie [...] En deux mots que je vous dise que j'ai été depuis un an tout ce qu'il y a de plus malheureux [...] que je traîne une question vitale et palpitante comme une chaîne à mon pied, marchant avec cela sans repos, à travers d'autres malheurs, une perte solennelle, une vocation refoulée, [...] me voici sous le coup d'un dénouement précipité tout à coup d'une, deux, trois années peut-être [...] ce qui m'attend est triste, en oui ou en non.⁶¹⁹

On se perd en conjectures. Quoi qu'il en soit, son désespoir lié au fait d'avoir quitté la capitale et les Hugo, ajouté à sa résignation pour un métier qui lui apparaît bien terne à côté de celui de poète, aggrave fortement son état moral. Et sa sensibilité est trop exacerbée pour qu'il n'en ressorte pas épuisé et perdu comme jamais. Victor demande à madame Hugo de ne pas ébruiter l'affaire : « Adieu Madame, gardez bien pour vous ce que je vous dis, tout obscur, tout intransmissible que cela soit. » Alarmée, ne sachant vraiment de quoi il s'agit, Adèle s'empresse de répondre, lui conseillant de se confier pour alléger son fardeau :

La lettre que vous m'avez écrite m'a tourmentée [...] Permettez-moi Monsieur, en cette occasion de vous donner le conseil de parler à votre père [...] qui vous est frère par sa façon de se faire jeune avec la jeunesse [...] Jouissez, monsieur et profitez de cet ami unique que Dieu vous a donné.⁶²⁰

Elle l'encourage ensuite avec conviction :

Il n'est donc pas possible d'être heureux en ce monde ! Car si un homme à toutes les conditions possibles pour l'être, il me semble que ce devrait être vous, mais vous avez un avenir si beau, ayant votre passé si pur, et si fort, que certainement les tourments que vous pouvez éprouver ne seront que passagers. Écrivez-moi le plutôt possible, monsieur, afin de me tirer d'inquiétude.⁶²¹

⁶¹⁹ *Id.*

⁶²⁰ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 8 janvier 1834 (collection privée).

⁶²¹ *Id.*

Enfin, connaissant l'importance de la relation du jeune homme avec son mari, elle lui affirme :

Victor [...] vous aime bien, monsieur, vous êtes au nombre de deux ou trois amis qu'il porte dans son cœur et que ni l'absence ni la distraction de la vie d'artiste, si agitée, ne pourront en détacher. Lorsque l'on vieillit, l'on ne fait plus de nouveaux amis, et les anciens, les plus anciens sont toujours les plus chers. Victor me dit bien souvent ceci et je vous transmets ses sentiments parce que je sais que cela vous fera plaisir puisque cela vient de Victor.⁶²²

Quelques jours plus tard, le jeune homme, qui s'était réfugié chez des Trappistes, après un périple en Bretagne et en Vendée, pour échapper aux affres de sa déception, la remercie de sa lettre ainsi que des paroles de Hugo : « C'est et ce sera [...] la grande et unique consolation qui m'était réservée. » ; il lui donne enfin quelques éclaircissements :

Mon père à qui vous me conseillez de m'ouvrir a été le premier confident de ce qui, il y a 18 mois, ne pouvait s'appeler mes peines quoique de tout temps le ciel m'eut paru noir par là ; ma grand-mère le savait aussi et en a emporté le vague pressentiment en terre. C'est en partant de Paris pour Angers, après mille amours creux et fantastiques, avec ou sans nom, un amour avouable et susceptible d'être filé. Dès le premier jour [...] je me jetais aux pieds de ces gens, qui ne m'avaient ni vu ni entendu de leur vie, l'affaire alla mal. De ce que je fis, promis et risquai, rien ne fut compris, rien ne porta coup. Qu'à cette incessante préoccupation de jours et de nuits ma santé et ma raison aient survécu, c'est ce qui m'étonne. Deux fois, un commencement apparut, deux fois les probabilités s'envolèrent à perte de vue, des ajournements furent noués bout à bout.⁶²³

Malgré les conseils de ses proches, Pavie, aveuglé par ses élans passionnés et mélodramatiques, a foncé tête baissée vers les ennuis. Son insistance avait bien fini par convaincre l'objet de son désir, mais pas tous les protagonistes de cette affaire de cœur, aussi passionnelle que confuse :

La jeune fille que je poursuivais voulut bien s'accorder à moi [...] Le soir que je devais parler au père et à la mère seuls pour la première fois, d'effroyables inquiétudes s'emparèrent de mon père. Ce fut une scène lamentable entre nous d'où je sors blême et effaré pour apparaître ainsi dans cette maison. Je leur conte tout, pour raconter ensuite en rentrant tout à mon père. Des raisons puissantes devaient le rassurer ; il se rassure. Mais là-bas tout était fini. Triples, quadruples démarches, protestations de mon père par-dessus les miennes, d'un père que vous savez, l'univers remué pour cela, rien ne prévalut, le refus

⁶²² *Id.*

⁶²³ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 10 février 1834, (Université d'Austin, Texas).

était inexorable. Et le lendemain, et le surlendemain, et tous les jours qui suivirent, la jeune fille galopa et dansa, insouciant de mon passé, de mon présent, et de mon avenir.⁶²⁴

Ces tergiversations et les conflits qu'elles entraînaient faillirent avoir raison du jeune homme éploré. L'attention sincère et bienveillante de madame Hugo le soutint d'une façon très précieuse.⁶²⁵ Le calendrier des événements s'éclaire maintenant à la lueur de ces correspondances inédites : Pavie est tombé amoureux à son retour de Paris, qu'il quitta à cause du choléra, soit entre mai et août 1832 ; les demandes et refus successifs se déroulèrent jusqu'en janvier 1834. La dépression que connut Victor Pavie (et qui devait durer jusqu'au début 1835) trouva son déclencheur dans ces événements, et constitua le terreau sur lequel se développèrent les déceptions du jeune Angevin concernant Hugo. Une question reste toutefois en suspens. Par deux fois, Victor Pavie évoque, dans sa lettre, une autre « histoire » interagissant avec l'idylle : « Une circonstance extraordinaire, qui est à elle seule tout un autre malheur, et que je vous contera mais que je ne saurais écrire, vint précipiter une solution. » ; « [...] une histoire sous-entendue, aussi grave [...] serait indispensable à l'intelligence de tout ce que je souffre. Encore une fois, celle-là je conte mais ne l'écris pas.⁶²⁶ » Difficile, malheureusement, en l'état de nos connaissances, de tirer le moindre éclaircissement de ces allusions secrètes.

Le 14 décembre 1834, Victor Pavie écrit à Adèle, pour sa sacro-sainte fête, une longue lettre mélancolique et désenchantée :

Me voilà donc arriéré et dépassé de toutes parts, mendiant de votre charité quelque fragment avec lequel je reconstruis un ensemble de cette vie que j'ai si ardemment suivie jusqu'ici, du moment de son confluent avec la mienne, et que je ne saurais perdre un instant de vue sans m'imaginer que ce soit ma faute, et que la tristesse où je suis ne provienne de là. J'ai donc un état sinon de droit et de nom, au moins de fait, et c'est là tout ce que je désire.⁶²⁷

Le mal-être de l'exilé angevin, fait de l'amertume de n'être plus au cœur du Cénacle, et de ses désillusions personnelles et sentimentales s'est accru ; il parle d'ailleurs lui-même de « maladie », idée que nous avons déjà évoquée :

⁶²⁴ *Id.*

⁶²⁵ Le peintre Isidore Dagnan lui apporta également un réconfort dans ses lettres (voir ce qu'en dit Claire Giraud-Labalte, « Lettres d'Isidore Dagnan à Victor Pavie : histoires d'art et d'amitié », in *Actes du colloque international Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 188.)

⁶²⁶ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 10 février 1834, (Université d'Austin, Texas).

⁶²⁷ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 14 décembre 1834, (Université d'Austin, Texas).

J'ai voulu compenser le vide de mon âme par une plénitude d'ailleurs et cela se compense comme cela se peut. Ma terreur princière, c'est le loisir, l'aisance de promener mes regards sous la pâle et morne réalité qui se meut sous moi ; aussi j'obscurcis l'air tant que je peux [...] je vais et je viens avec l'air d'un homme qui de ses pieds voudraient faire jaillir de la poussière jusqu'au soleil. Quelle maladie est-ce donc cela ? Les meilleures journées pour moi sont celles où j'avance le moins [...] Et c'est une maladie qui me sauve de la mort : car dès l'instant où la journée s'étalerait devant moi, calme et pleine, avec sa série d'heures et de minutes si à point nommé d'occupations prévues et enrégimentées, le frisson me prendrait et je tomberais gelé.⁶²⁸

Les Hugo manquent à Pavie, ainsi que David, en voyage en Allemagne, ainsi que Paul Foucher, ainsi que Théodore,... Les sentiments d'inutilité et d'irréversibilité des choses qu'il éprouve sont à leur comble, mais c'est encore celui de l'exclusion qui est le plus insupportable à Pavie :

Cette place d'Angers [...] m'est devenue si ennemie [...] Mais hélas ! de toutes façons je le suppose, cette année 1835 sera pour moi veuve de vous [...] Je n'ai pas la moindre donnée sur l'œuvre quelconque. Drame, ode, ballade ou Roman qui doit d'un jour à l'autre éclore de la tête de votre Victor. Cela est un peu honteux et humiliant pour moi, je vous assure, Madame, de ne pouvoir faire tinter vis-à-vis des autres ce privilège d'ami qui implique une ombre de confiance.⁶²⁹

Adèle répond aussitôt. Cette lettre de madame Hugo avait été retranscrite par Théodore Pavie dans sa biographie fraternelle, mais avec de très nombreuses erreurs (omissions, modifications, ajouts) ; l'original conservé à la bibliothèque municipale d'Angers a permis de les corriger. Adèle Hugo y raconte le quotidien de chacun de ses enfants, comme à quelqu'un de la famille, et donne de nombreux détails concernant le nouveau drame⁶³⁰ de Victor Hugo ainsi que le volume de poésies⁶³¹ en cours de publication. Enfin, elle s'efforce longuement de remonter le moral de Victor Pavie qui semble au plus bas :

Après vous avoir ainsi parlé de nous, Monsieur, que je vous dise que c'est mal à vous de ne pas vous trouver heureux de votre position qui est pourtant plus enviable qu'autrement. Votre père vous aime tant ! vos amis vous apprécient si bien et vous sont si dévoués ! Ce

⁶²⁸ *Id.*

⁶²⁹ *Id.*

⁶³⁰ Sans doute *Angelo, tyran de Padoue*, qui fut joué au Théâtre français le 28 avril 1835. Le groupe Hugo de l'université Paris 7 indique que la pièce a été écrite du 2 au 19 février 1835. Que penser de ces données contradictoires ? Adèle écrit : « Mon mari a toujours ses pauvres yeux malades, et pourtant il s'occupe en ce moment activement d'un drame qui doit être joué au français [...] en mars ou avril » ; parle-t-elle seulement de la gestation de l'œuvre qui ne devait pas manquer de provoquer recherches et échanges chez les Hugo ou de passages déjà couchés sur le papier ?

⁶³¹ *Les Chants du Crépuscule.*

sont de bien grandes compensations aux peines que vous pouvez éprouver et que nous avons tous ressenties sans doute. Pardonnez, Monsieur, le droit que je me donne de vous parler ainsi, mais je voudrais tant vous voir heureux, que je désirerais que vous vissiez tout ce qui vous fait souffrir sous un autre aspect, cela viendra je l'espère, car si un être mérite de trouver le bonheur ici-bas par la satisfaction de lui-même, c'est vous, Monsieur.⁶³²

Les thérapeutes modernes savent bien que de telles paroles, provenant de la meilleure des volontés, ne réconfortent pas, à tout coup, les malades, et peuvent même parfois, au contraire, augmenter leur sentiment de culpabilité. Reste le fait, inestimable pour le jeune homme, d'avoir quelqu'un de confiance à qui parler.

Finalement, la chance sourit à Victor Pavie. Il rencontra dans les semaines qui suivirent Honorine Louise Vallée ; celle-ci lui fit oublier ses déboires sentimentaux et le décida à mener sa propre vie, en Anjou.

◆ ... du mariage salvateur

Sainte-Beuve fut le premier au courant des fiançailles de Victor Pavie, dès le mois de mai 1835. Adèle Hugo fut la seconde avertie, à peu de temps d'intervalle. Louis Pavie, de son côté, annonça l'excellente nouvelle à son ami David d'Angers. La lettre qu'Adèle adressa en retour à Pavie a été modifiée par Léon Séché, et ses successeurs. L'original, retrouvé à Angers, annule encore une fois ces légères erreurs, qui concernaient essentiellement le style. La « vieille amie » y félicite le futur marié, et laisse échapper quelques allusions à sa propre situation :

Le mariage [...] est la plus belle, la plus douce, et la plus noble chose qui soit, lorsque l'on s'aime et que les époux ont vécu dans la croyance de Dieu. Au point où j'en suis, Monsieur, je suis convaincue qu'il n'y a point de sûreté sans cette foi [...] croyez que dans les chagrins que je puis avoir, l'idée de votre joie m'est une bien douce compensation.⁶³³

Adèle veut venir : « Je ne vous dis ni non ni oui, mon cœur dit *oui*, soyez-en sûr ». Son père, en revanche, lui déconseille le voyage. Son mari, prétextant du travail, préfère éviter le déplacement, et propose une escapade amoureuse à Juliette Drouet, sa maîtresse. Début

⁶³² Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 24 décembre 1834, (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°93).

⁶³³ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 22 juin 1835, (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n° 128).

juillet, Victor Pavie répond à madame Hugo pour la remercier et lui demander une prière, au cas où elle ne pourrait venir :

Merci de cette lettre comme on en écrit peu [...] dont je n'ai pas joui seul, mais que j'ai rompue avec une autre comme le gâteau de nos fiançailles [...] je sais ce qu'il surgit subitement d'obstacles imprévus [...] Je m'y résigne donc douloureusement d'avance, et celle que j'épouse avec moi [...] Aujourd'hui [...] sur un anneau je vous le demande ; [...] De toutes les prières qui vibreront ce jour à l'unisson du prêtre dans des poitrines amies, j'ai foi surtout en celle-là ma chère Dame, qui [...] frappera l'oreille de Dieu [...] en me servant puissamment auprès de lui. ⁶³⁴

Et le fiancé informe sa correspondante des détails pratiques :

C'est au 28 dans ce mois que la célébration du mariage est fixée, dans l'église du village où elle réside, en famille et entre intimes amis seulement. à cause de l'éloignement de la ville, c'est chez nous et à 8 jours d'intervalle qu'une réunion plus grande aura lieu. En cas d'une imprévue possibilité ou d'une inspiration soudaine, souvenez-vous-en. Du moins, si la chose se passe sans vous, je serai marqué à l'épaule d'un souvenir de ma bien aimée Didine. ⁶³⁵

Lors d'un rendez-vous à Saint-Sulpice, Sainte-Beuve et Adèle organisèrent leur venue au mariage, comblés par l'aubaine. Madame Hugo ayant immédiatement confirmé sa venue, le Victor Pavie lui renvoya tout aussitôt ce billet, qui témoignait de sa joie et de son exaltation :

Que le temps de vous dire en courant, chère et belle dame, que votre amitié est blanche comme sa robe, fraîche comme sa fleur et que votre présence sera son diamant de noce à cette mariée [...] J'ai couru chez elle votre lettre en main et nous disions : les vrais parents les voilà ; la communauté du sang, c'est la charnelle expression de cette communauté de pensée. Mon père, mon frère et moi nous étions tous les trois bien émus ensemble. ⁶³⁶

Détail familial : il demande à Adèle de participer, indirectement, à la préparation de la cérémonie : « Mes emplettes ont été subitement faites par l'entremise d'un ami bijoutier. Je l'ai prié de consulter votre goût sur un chapeau dont je lui ai envoyé la mesure. ⁶³⁷ »

⁶³⁴ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 5 juillet 1835 (Université d'Austin, Texas).

⁶³⁵ *Id.* Le souvenir en question est une paire de bretelles que Léopoldine avait brodées et offertes à Victor Pavie. Celui-ci évoquait le sujet dans sa lettre à Adèle du 14 décembre 1834 : « [...] broderies éblouissantes de Didine [...] cette paire de bretelles qui a intrigué bien du monde ici [...] » Elles avaient dû lui parvenir au cours des six mois qui avaient suivi.

⁶³⁶ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 9 juillet 1835 (Université d'Austin, Texas).

⁶³⁷ *Id.*

Madame Hugo fit sensation à Saint-Melaine, à Saint-Barthélemy et sur la Loire. Ses toilettes ne rivalisaient pas avec celles des jolies femmes de la société angevine, mais partout où elle passait, le nom qu'elle portait et son maintien noble et gracieux, en faisaient le centre de toutes les attentions. Elle remporta donc le concours officieux de reine des festivités :

David d'Angers, qui ne savait quel compliment lui faire, l'avait baptisée Mme Maine-et-Loire, ne voyant rien au-dessus des deux rivières de son département. Et Sainte-Beuve trouvait que le surnom était bien choisi, l'Anjou lui paraissant comme à David le plus beau pays de la terre.⁶³⁸

Après ces jours de fête, une fois rentrée à Paris, Adèle écrivit plusieurs fois à Louise Pavie, qu'elle avait eu le temps d'apprécier :

Mon mari n'est pas encore de retour, je l'attends et l'espère [...] Nous causerons souvent de vous, ensemble, chère petite amie, et du bonheur que vous avez, et qui sera durable. A présent que je vous connais, nous ne savons lequel de vous deux, est le plus capable de rendre l'autre heureux. Oui, vous deviez vous réunir, mes bons amis, et c'est une douce chose dans ma vie quand ma pensée s'arrête sur vous.⁶³⁹

Au retour de son voyage de nocces,⁶⁴⁰ Louise Pavie prenait à son tour la plume, pour dire sa gratitude. Après avoir fait le récit, simple et presque naïf, de ce qui avait dû être l'un de ces premiers voyages, elle rejoignait son mari dans le culte des Hugo :

Mon impatience de revenir à Angers était bien plus grande depuis qu'on m'avait dit qu'il y avait une lettre de vous à en attendre ; et à peine avais-je embrassé mes parents qu'elle était déjà lue. Que ce titre d'amie me rend fière et heureuse, l'affection de l'épouse d'un aussi grand poète, vous dont Victor m'avait entretenue tant de fois et que j'ai eu le bonheur de connaître [...] Mon mari attend toujours le retour du vôtre [...] des nouvelles de son long voyage, données par lui ou par vous le consoleront de leur séparation à tous deux. Et moi aussi, Chère Madame, toute obscure et toute neuve que je sois. Promettez-moi de lui transmettre le témoignage d'une reconnaissance profonde pour le grand cadeau qu'il nous a fait en vous envoyant près de nous et pour l'amitié inaltérable dont mon mari reporte déjà une moitié sur moi.⁶⁴¹

Elle ajoutait :

⁶³⁸ Séché Léon, *Op. Cit.*, p 263.

⁶³⁹ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Louise Pavie du 15 août 1835 (collection privée).

⁶⁴⁰ A Poitiers, La Rochelle, Le Croisic et Batz-sur-mer.

⁶⁴¹ Lettre inédite de Louise Pavie à Adèle Hugo du 7 septembre 1835 (Université d'Austin, Texas).

Je tiens trop à un souvenir de vous pour ne pas vous recommander instamment ces manchettes brodées pour moi de votre main. Vous pouvez les envoyer à notre adresse chez Monsieur Théodore Leclerc notre correspondant parvis Notre Dame.⁶⁴²

Quelques mois plus tard, les reliques parvenaient à la nouvelle madame Pavie, avec ces mots d'Adèle Hugo :

Chère madame, je suis vraiment honteuse de vous avoir fait attendre si longtemps pour vous envoyer ce peu de chose. Mais écoutez les contretemps : les manchettes que j'avais brodées pour vos noces ont été perdues chez la faiseuse de jours. Il m'a fallu en rebroder d'autres. Mais j'ai respecté le dessin qui tout tard qu'il est, était celui qui devait être sanctifié ce grand jour. Quoi qu'arrivant à contretemps elles seront plus heureuses que moi puisqu'elles vous verront et que vous les porterez.⁶⁴³

Une lettre de Louise, du 5 janvier, apprenait à Adèle que les manchettes étaient déjà portées « comme un souvenir bien doux ». Le couple angevin projetait un voyage à Paris, mais pas « avant plusieurs mois », du fait des nouvelles responsabilités de Victor Pavie à l'imprimerie : « Mais toujours le premier voyage sera Paris » promettait Louise. Cette lettre nous permet également de constater que Théodore bénéficiait du soutien moral des Hugo, ce qui confirme encore, si besoin était, que les relations entre les deux familles étaient, à cette date, intenses. D'autre part, Louise Pavie disait avoir été conquise par la poésie⁶⁴⁴ de Victor Hugo :

Théodore est bien plus heureux que nous, il vous voit souvent. Pauvre frère, que deviendrait-il s'il ne vous avait pas au milieu de ses études continuellement car vous êtes pour lui une seconde famille [...] mon mari [...] me défend de l'appeler Victor lorsque je vous parle de lui, parce qu'il trouve ce nom-là trop beau. Je n'avais pas attendu l'envoi du volume pour lui demander quelques lectures anticipées, au coin de notre feu, de cette grande poésie que je ne connais que depuis lui : vous voyez que j'ai plus d'une raison pour aimer mon mari.⁶⁴⁵

Il y eut sans doute peu d'autres échanges entre les deux femmes, car Adèle et Victor poursuivirent leurs envois, et madame Pavie n'était pas aussi à l'aise qu'eux, la plume à la

⁶⁴² *Id.*

⁶⁴³ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Louise Pavie du 13 décembre 1835 (Collection privée).

⁶⁴⁴ Vraisemblablement les *Chants du crépuscule*.

⁶⁴⁵ Lettre inédite de Louise Pavie à Adèle Hugo du 5 janvier 1836 (Université d'Austin, Texas).

main, ainsi que le rapporte son mari : « [...] ce serait bien mieux à ma femme de vous écrire, si elle ne frissonnait constamment à cette idée de se mirer sur une feuille de papier. ⁶⁴⁶ »

Jusqu'au décès du premier enfant des Pavie, en 1841, la correspondance avec Adèle continue, faite de nouvelles intimes, et surtout, de promesses de se revoir. De cadeaux aussi ; parfois, les hôtes de la place des Vosges remercient leurs amis angevins de mets et boissons qui leur ont été offerts, et font parvenir en échange des livres du poète parisien :

Je vous écris bien longtemps après avoir mangé votre poularde, cette solennité a été une occasion de plus de boire à votre santé, et d'y boire avec le vin de votre père, qui m'a rappelé cette bien heureuse quinzaine que j'ai passée près de vous [...] nous espérons [...] voir [votre père] ce printemps à Paris [...] Mon mari va envoyer à votre femme [...] un exemplaire de *Notre dame de Paris* avec des gravures. ⁶⁴⁷

et :

Nous avons reçu un excellent poisson, qui est arrivé sans lettre en quoi il avait tort. Nous lui avons trouvé aussi celui de s'être laissé manger sans que vous en ayez pris votre part avec nous. ⁶⁴⁸

Parfois, c'est l'annonce d'un grand événement : « Monsieur et bien cher ami, vous ne supposez pas que la première communion de ma bien aimée Didine se passe sans que je vous en fasse part. ⁶⁴⁹ »

Parfois, l'invitation se fait pressante :

Je serais plus heureuse de vous avoir avec votre femme près de nous à cette époque ; il est si bon d'être entouré de tous ses amis, et vous êtes tellement du petit nombre de nos meilleurs que c'est dur de n'avoir pour relation qu'une correspondance [...] j'ai l'espérance que vous viendrez habiter Paris, avant peu ; que vous y entraîneriez votre père [...] Voilà le rêve que je fais. La vie de l'intelligence est ici, et doit vous y attirer inévitablement. La vie du cœur ne vous abandonnera pas, car vous l'avez trouvée dans votre femme. ⁶⁵⁰

⁶⁴⁶ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 7 juillet 1836 (Université d'Austin, Texas).

⁶⁴⁷ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 8 février 1836 (Maison Littéraire de Victor Hugo, Bièvres, n° 834).

⁶⁴⁸ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 5 janvier 1838 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n° 15).

⁶⁴⁹ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 8 février 1836 (Maison Littéraire de Victor Hugo, Bièvres, n° 835).

⁶⁵⁰ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 5 janvier 1838 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n° 2).

Malgré les informations qui parviennent de la capitale, la nostalgie refait souvent surface chez les Pavie :

Bien saisis de vos affaires, et nous en repaissant comme des vivres [...] souvenez-vous de nous [...] Répétez quelquefois notre nom – aux plus près de vos enfants, pour qu'il ne se rouille pas trop en ces mémoires – Merci [...] de vos démonstrations senties, des bonnes heures où tous deux, où tous trois, où tous quatre nous avons successivement causé : surtout merci de nous avoir aimés pour nous-mêmes, sans rien exiger de nous [...] vous choisissant plus d'une fois avec une trop naïve candeur pour dépositaires de notre malaise.⁶⁵¹

Toute l'année 1838, madame Hugo insista pour faire venir les Pavie à Paris. C'était son tour après tous les efforts faits par Victor Pavie pour voir les Hugo s'établir en Anjou, quelques années auparavant :

Votre père nous avait pourtant fait espérer que vous viendriez vous dédommager cette année du vilain printemps que vous avez essuyé l'an dernier [...] Tachez de travailler à revenir à Paris ; il serait possible d'y entraîner votre père ; il me l'a dit. Dans votre lettre dites-moi si c'est trop absurde de compter vous voir un jour près de nous ? Vous avez votre frère près de vous, vous êtes en famille, pensez quelquefois à vos amis de Paris, qui ont mis tant d'avenir dans votre amitié.⁶⁵²

L'été suivant, Adèle revint à la charge, usant de toute sa persuasion pour faire pencher la balance :

Le temps ajoute à l'affection que nous avons pour vous et pour les vôtres. La séparation ne fait rien quand l'amitié est vraie. Ce serait bien mal à vous de ne pas faire quelque chose pour nous ; ce quelque chose, vous nous aviez promis de le mettre à exécution cette année en venant chez nous. Vous devriez penser à venir vous établir à Paris avec votre père au moins six mois de l'année. Comment se porte votre chère femme ? Je voudrais bien qu'elle m'aime comme si je la connaissais depuis 12 ans, moi je ne la sépare dans mon cœur de toute la tendresse que j'ai pour vous, et il me semble que je l'ai toujours aimée ainsi. Victor nous fait un drame⁶⁵³, ses yeux vont tout doucement, il me charge de le mettre de moitié

⁶⁵¹ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 4 juillet 1837 (Université d'Austin, Texas).

⁶⁵² Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 5 janvier 1838 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n° 15).

⁶⁵³ *Ruy Blas*.

dans tout ce que je vous dis. Mes enfants vous appellent leur frère, et moi je suis votre meilleure et sincère amie.⁶⁵⁴

Début décembre, madame Hugo répondit encore à l'annonce qui lui avait été faite, de la venue prochaine d'un enfant chez les amis angevins. Elle réitéra, par la même occasion, sa demande de visite.

Nous n'avons trouvé trace d'aucun courrier pour l'année 1839 ; l'année suivante, une seule lettre d'Adèle Hugo nous est connue. Le temps a fait son œuvre ; l'amitié est toujours présente mais il y a comme un détachement invisible dont on ressent l'apparition. Adèle y parle de « souvenir », elle dit avoir été « occupée outre mesure » pour excuser son retard à répondre. Elle souhaite à nouveau les revoir : « [...] Comment menez-vous votre vie à Angers ? Ce qu'il y a de sûr c'est que vous abandonnez Paris. Quand viendrez-vous donc y visiter ceux qui vous aiment ? [...] », mais elle semble aussi maintenant se résigner et accepter leurs destinées différentes. Elle raconte les occupations de chaque membre de la famille, car de longs mois ont passé depuis les dernières nouvelles, et conclue : « Enfin nous tenons notre place en ce monde le moins mal que nous pouvons, tâchons d'aller ainsi sans plus de malheurs, jusqu'au bout.⁶⁵⁵ »

De sombres nuages vont bientôt s'amonceler sur les deux familles.

L'âme sœur

Les malheurs qui s'abattirent sur les Pavie tout d'abord, sur les Hugo ensuite, augmentèrent les préoccupations personnelles envahissantes de chacun mais constituèrent paradoxalement le nouveau ciment des relations. Simultanément, les anciennes affinités s'estompèrent, et les nouvelles souffrances vinrent les remplacer, en partie tout au moins.

Tout avait commencé avec un courrier du jeune Angevin annonçant la mort de sa grand-mère bien aimée. L'aïeule l'avait élevé ; elle était à la fois la mémoire vivante de la famille et le pilier du foyer. « Mon pauvre père, j'ai cru que son cœur allait le quitter⁶⁵⁶ » racontait Victor Pavie. Puis il demandait à Adèle d'aller à la messe le jour du service pour le repos de la défunte et d'offrir ses prières. Car l'autre aspect du soutien inestimable d'Adèle, c'est la foi

⁶⁵⁴ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 15 juillet 1838 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n° 28).

⁶⁵⁵ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 27 mai 1840 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n° 110).

⁶⁵⁶ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 30 mai 1833 (Université d'Austin, Texas).

qu'elle partage avec lui. Dans sa réponse du 4 juin, madame Hugo trouve les mots pour apaiser le chagrin du jeune homme, au moment où il traverse une longue période dépressive :

La raison a peu d'influence sur de semblables malheurs. Le passé et même l'avenir sera pour vous amer et pendant longtemps, le vide bien grand. Plus tard, vous trouverez peut-être quelque douceur à penser que cet être que vous pleurez jouit d'un bonheur sans mélange. C'est une consolation bien banale que cette pensée pour la plupart des âmes ; mais vous êtes de celles dont on peut adoucir la souffrance en leur adressant de telles paroles avec foi. [...] Je suis tellement indigne de faire parvenir votre pensée à cette âme par ma voix que c'est moi qui vous prie, monsieur, de faire arriver la mienne par la vôtre [...] Monsieur, dans de pareilles circonstances il ne s'agit pas de politesse.⁶⁵⁷

Trois ans plus tard, après être sorti de cette sombre période, Victor Pavie, marié, évoque son désir de paternité, et marque du même coup leurs échanges du sceau des confidences existentielles :

Infirmités et douleurs qui saisissent au seuil de la vie ces jeunes et chers êtres pour les laisser courir jusqu'au bout plus librement après ; et vous la mère, de tressaillir à ce passage et de vous alarmer sans doute [...] Oh si la volonté de Dieu incompréhensible nous refuse toute la vie ce qu'une année déjà ne nous a pas donné, inclinons-nous et prions [...] Je vous aime bien madame, car je tourne vers vous un visage que je dérobe au monde vis-à-vis de qui toujours il faut paraître indifférent et inaltéré. Gardez ces épanchements secrets de notre part à tous deux comme l'intime et pardon du fonds de nos âmes.⁶⁵⁸

Dorénavant donc, Adèle remplace Hugo ; elle guide et inspire Pavie, comme le faisait son mari quand le jeune poète angevin se demandait comment vivre. De plus, cet accompagnement demeure chrétien ! Lorsque le couple d'Angers perdit son premier enfant, Joseph, le 1er novembre 1841, Adèle envoya un profond témoignage de sympathie :

Hélas ! mon cher monsieur, Dieu vous a accablé ! Vous avez éprouvé les plus grandes douleurs qui soit donné à l'homme de ressentir. Il n'y a aucune consolation à donner en pareille circonstance, si ce n'est de comprendre l'étendue de votre souffrance. En ce point personne ne l'analyse plus que moi, et n'en pleure davantage avec vous. Votre frère m'avait dit que vous aviez l'espérance d'être père pour la troisième fois, cette espérance s'est-elle réalisée ? Qui vous dit que les petites âmes ne nous reviennent pas ? Donnez-moi des nouvelles de votre femme [...] Il y aura encore des jours rayonnants pour chacun. Elle

⁶⁵⁷ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 4 juin 1833 (Maison Littéraire de Victor Hugo, Bièvres, n°833).

⁶⁵⁸ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 7 juillet 1836 (Université d'Austin, Texas).

ne peut croire ceci en cet instant, mais plus tard elle me donnera raison. En attendant dites-lui que je la plains de toutes mes entrailles et que je l'aime du plus profond de mon cœur.⁶⁵⁹

A noter qu'à partir de cette lettre, incluse, Adèle signe « Vicomtesse A. Victor Hugo ». Cela donnait-il plus de poids à ses paroles ? Il lui semblait peut-être bon de faire profiter les amis provinciaux de cette conquête sociale, en même temps qu'elle-même en jouissait, sans faux-semblants.

En 1843, c'est au tour des Hugo d'être frappés par le destin ; Léopoldine morte, Victor Pavie écrit à Victor Hugo une longue lettre. De son côté, Adèle adressa à Pavie un billet⁶⁶⁰ qui inaugure la tonalité des courriers futurs : l'expérience commune entre parents endeuillés, les chers enfants disparus, la résignation et l'endurance en cette vie terrestre, la foi dans une existence après la mort, etc.

Le 25 octobre 1844, Louise et Victor subissaient la perte d'Élisabeth, leur dernière-née, qui n'avait que deux ans et demi. Effondré par ce deuxième drame familial, Pavie recevait à nouveau les condoléances chaleureuses d'Adèle :

Mon cher monsieur Victor, voilà donc les épreuves que Dieu vous réservait ! Cela suffirait à faire croire à une autre vie [...] Levez les yeux là-haut, et baissez-les le moins possible : je supporte ma vie seulement dans cet ordre d'idées [...] Dites-vous que chaque jour [...] vous rapproche de ces chers petits, et vous en viendrez à bénir chaque jour qui s'est écoulé.⁶⁶¹

L'épouse du poète parisien se faisait apôtre :

Dieu [...] avait voulu deux petits anges de plus, et peut-être des êtres malheureux de moins. N'eussent-ils à supporter que ce que vous et moi supportons, c'est assez pour que Dieu soit justifié.⁶⁶²

Et elle terminait sa lettre en ouvrant grand les portes de son cœur :

Je vous fais assister au travail de mon esprit qui est constamment occupé des rapports de ce monde avec l'autre. C'est que j'ai dans ce dernier une partie de ma chair [...] Ecrivez-moi quelques mots qui me disent que j'ai été pour quelque chose dans ce qui vous aura

⁶⁵⁹ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 23 novembre 1841 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°25).

⁶⁶⁰ L'original est conservé à la Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°121.

⁶⁶¹ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 4 novembre 1844, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 338.

⁶⁶² *Id.*

soutenu, et je serai contente. Dites à votre femme que je souffre avec elle de la même manière.⁶⁶³

Cette communion dans la souffrance se renforça par le hasard malheureux des décès qui se suivirent quasiment chaque année : après Joseph en 1841, vinrent le tour de Léopoldine en 1843, d'Élisabeth en 1844, puis celui du père d'Adèle en 1845, et de Maurice, second enfant des Pavie, en 1846. A chaque fois, les correspondances échangées mirent en commun la douleur, entendant partager le fardeau. Au point que, pour Adèle, cette amitié devint sacrée :

Mon cher Monsieur, votre lettre m'a fait du bien [...] l'âme souffre [...] la vôtre a si bien compris la mienne que le soulagement m'est arrivé, car vous savez ce qu'il faut dire [...] Je n'ai pas eu de désespoir [...] mais un grand abattement [...] seconde phase de ces souffrances. Mon boulet s'est alourdi, ce que je ne croyais pas possible [...] vos peines sont les miennes de même que vos joies. Le temps ne fait qu'accroître l'amitié que je vous ai vouée ; cette amitié s'est doublée avec votre femme si digne d'être la vôtre, et vous êtes bien vraiment mes frères comme l'entendaient les saints apôtres.⁶⁶⁴

La noyade du petit Maurice, le 1er mai 1846, troisième enfant que le couple angevin voyait disparaître, constitua certainement un tournant dans la foi de Victor Pavie. Le sort s'acharnait sur sa descendance, venue tardivement. La vie de ses deux autres enfants, nés en 1843 et 1844, lui semblait bien fragile. Remit-il en cause sa croyance ? Quelques commentateurs l'affirment. Ce qui est sûr, c'est que la correspondance d'Adèle Hugo lui apporta mille arguments pour continuer de croire et d'espérer :

Cher monsieur, si votre foi ne périt pas, après tant d'épreuves cruelles, de souffrances non méritées, qu'elle devienne plus ferme [...] Oh ! oui, que ce monde nous semble éphémère ! Un simple voyage pas plus long qu'un éclair par rapport à l'éternité ; je suis bien dans le vrai. Si nous n'avions pas cet atroce déchirement, aurions-nous cette joie infinie, le jour de la réunion ? [...] J'ai bien creusé cet abîme depuis près de trois ans, et ce que je vous en dis là en est le résultat [...] Mais, de grâce, ne brisez pas trop votre âme en baissant les yeux. Levez-les. En bas, l'amertume aride, en haut, l'espérance pleine de douceur. Je voudrais être près de vous. Comme je vous ferais entrer dans ce monde mystérieux, et pourtant si réel ! [...] que cette certitude de retrouver vos chers anges habite en vous comme en moi. Embrassez votre chère femme pour moi. Oh ! comme je suis sa sœur !... A vous, cher et si ancien ami, du plus profond de mon cœur.⁶⁶⁵

⁶⁶³ *Id.*

⁶⁶⁴ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 9 juin 1845, (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°24) .

⁶⁶⁵ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie de mai 1846, (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°73).

A peine un mois plus tard, la vicomtesse Hugo reprenait la plume, tant le fait d'écrire à Pavie lui était un besoin, tant ces échanges épistolaires l'apaisaient elle-même, surtout lorsque, à son tour, elle se désespérait, et que l'idée d'en finir avec ce monde surgissait dans son esprit :

J'ai besoin de savoir de vos nouvelles. Je suis dans un jour douloureux [...] je me soulage en communiquant avec vous qui êtes dans mon cœur [...] il y a des instants [...] où l'on est las de souffrir, et où l'on envisage cette certitude de quitter cette vie avec ivresse. Pensons donc ensemble à cette *réalité* [...] plus vraie que ne l'est cette vie dans laquelle nous souffrons tant [...] Je suis capable de m'ouvrir ainsi à vous dans ce moment, mais à qui puis-je mieux m'adresser ? ⁶⁶⁶

Quand Victor Pavie décida de se rendre à Paris l'année suivante, Adèle l'y attendait avec impatience :

Votre lettre m'a fait plaisir, car elle me donne l'espérance que je vous verrai bientôt. C'est toujours une bien bonne chose que de revoir un ami tel que vous. Un de nos rêves les plus doux serait que vous vinssiez à tout jamais à Paris. Maintenant surtout c'est presque un besoin pour moi que de rencontrer un être qui a souffert, ce que j'ai souffert, et qui cherche les consolations dans les mêmes voies. ⁶⁶⁷

Une dernière période s'ouvre avec la révolution de 1848. La communion dans la souffrance demeure, mais un peu moins vive, et les événements politiques conduisant à l'exil viennent ajouter une teinte nostalgique aux courriers échangés. La situation s'est compliquée pour Victor Hugo et les siens. Député, celui-ci a prononcé un discours en faveur de la réforme des ateliers nationaux, puis a été envoyé comme l'un des soixante commissaires chargés de contenir les manifestants qui s'opposent à cette suppression. Les émeutiers ont envahi son appartement et contraint toute la famille à emménager, le 1er juillet, au 5 de la rue de l'Isly. Victor Pavie est venu dans la capitale cette année-là, sans doute au printemps. Adèle lui écrit quelque temps après sa visite, lui fait la remarque de ce changement d'état d'esprit, et lui apprend leur déménagement :

Monsieur et bien cher ami, nous nous sommes vus la dernière fois après de si terribles choses que les individus disparaissent et que, même entre amis les plus fidèles et les plus anciens, tout sentiment semblait atténué, ou tout au moins on était si certain de cet

⁶⁶⁶ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie de juin 1846, (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°92).

⁶⁶⁷ Lettre inédite d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 10 février 1847, (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°122).

attachement qu'il semblait inutile de le témoigner, dans un moment où toute question est en jeu, hors cette même affection. C'est l'impression qui m'est restée de votre visite à la place Royale. Hélas ! nous l'avons quittée [...] Ah ! quel bond ! Plus d'arbres, plus de fontaine, plus de souvenirs ! J'en suis venue [...] à éviter le souvenir, à éviter la souffrance. Ma maladie a cruellement éprouvé mon cerveau. Je tâche de rassurer ma conscience en me disant que jusqu'ici je n'ai pas été responsable. Je demande que la mémoire me revienne.⁶⁶⁸

Les Hugo changèrent une nouvelle fois de résidence le 15 octobre, s'établissant au 37 de la rue de la Tour-d'Auvergne. La lettre de madame Hugo qui suivit redisait les bouleversements vécus, et témoignait de ses propres pensées politiques. Il existe peu de traces d'une telle expression des convictions de l'épouse de Victor Hugo. Mais à Pavie, elle pouvait parler d'égal à égal :

Depuis plus d'un an, il est vrai, la pensée a été distraite des choses mêmes du cœur par cette préoccupante politique si envahissante puisqu'elle touchait aux intérêts de tout le monde. Voici les élections, que va-t-il en sortir ? Ce qui résulte de mes observations c'est que le pays en général n'attache pas une grande importance à la forme du gouvernement pourvu qu'il donne des garanties suffisantes de sécurité et d'ordre. Au fond je crois que, sauf exception, la république tant qu'elle ne sera pas aux mains des républicains ira au pays. Les uns y tiennent parce que cela satisfait leur sentiment d'égalité, qui prend sa source dans l'envie. Des cœurs plus nobles la souhaitent, croyant y trouver une amélioration pour la classe souffrante [...] Quant à moi en particulier je n'aime aucun parti. Je les trouve toujours égoïstes et violents.⁶⁶⁹

Invitant les amis d'Angers, elle évoquait sa nouvelle situation :

Il me semble que vous pourriez bien venir nous [...] donner verbalement des nouvelles. Vous nous trouverez ayant fait une grande enjambée. Nous sommes aussi bien logés que possible après avoir quitté la place Royale. Mais c'est égal on n'arrache pas sans étouffement, de son cœur, les souvenirs qui étaient accrochés aux murs, et j'ai des moments où je souffre beaucoup de ne plus traverser mes sombres couloirs [...] Souffrir toujours, et si rarement être heureux ; voilà la vie !⁶⁷⁰

Aucune correspondance pour l'année 1850, année de la loi Falloux. Difficile de n'y voir qu'un hasard... Malgré les divergences avérées en ce qui concernait la conduite des affaires religieuses, Victor Pavie se manifesta au moment du coup d'état de décembre 1851, et vint

⁶⁶⁸ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 26 juillet 1848, in Pavie André, *Op. Cit.* p 63.

⁶⁶⁹ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 2 janvier 1849, (collection privée).

⁶⁷⁰ *Id.*

aux nouvelles. C'est Adèle qui les lui donna ; elle affirmait, par la même occasion, sa solidarité avec son époux, ce qui toucha certainement Pavie, lui apportant peut-être aussi de quoi contrebalancer, en son for intérieur, les jugements définitifs qu'il entendait de tous côtés au sujet de Victor Hugo :

Mon cher monsieur, merci mille fois de votre sollicitude. Mon mari se porte bien. Notre existence est assombrie, mais notre sentiment moral est satisfait. On n'est quelque chose que par le devoir accompli [...] Je remercie Dieu de la part exceptionnelle qu'il m'octroie en ce monde. A vous d'amitié inaltérable.⁶⁷¹

Les départs pour la Belgique puis l'île de Jersey de madame Hugo inversèrent sensiblement les rôles. Ce fut au tour de Victor Pavie d'écouter, de consoler. Jusqu'à présent, les derniers écrits connus de Pavie aux Hugo remontaient aux années 1835-1837, aussi les biographes se permirent-ils d'y voir la preuve d'une rupture contemporaine. Les deux lettres des années 1840 et celle de 1852, envoyées à Victor Hugo par Victor Pavie, que nous avons retrouvées dernièrement, nous ont amené à souligner toute l'affection qui demeurait entre les deux hommes à cette date.

L'ami angevin envoya une lettre à madame Hugo au tout début de 1853. Cette lettre, que nous avons aussi découverte au musée Victor Hugo de Paris, nous apparaît comme importante, car elle donne à entendre, mieux que d'autres, les contradictions que Pavie dut assumer, entre son ancienne et puissante amitié et ses engagements personnels. En effet, après l'exposé de ses amicales pensées :

Aux exilés d'abord ! aux plus absents, aux plus lointains les premiers vœux de cette année. Ce n'est pas une vaine ombre que projette l'île de Jersey sur le continent de notre France. J'ai dépêché là-bas plus d'un souvenir local à la recherche de votre foyer.⁶⁷²

Victor Pavie se répand en évocations du passé, aux forts accents sentimentaux, qui occupent l'espace et le discours, et dont la tonalité « géographique » évite le fonds du problème :

Bien m'en a pris d'explorer il y a quelque quinze ans [...], cette patrie [...] J'y suivais à la trace un vieil oncle émigré d'Église, qui vit encore [...] dans lequel j'embrassais hier un témoin tout blanchi de l'éternité de nos haines à travers les vicissitudes des événements.

⁶⁷¹ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 4 janvier 1852 (collection privée).

⁶⁷² Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 3 janvier 1853, (Correspondance Pavie, n° 1412, Musée Victor Hugo, Paris).

[...] Fugitif volontaire que je ne vous compare point, hélas ! mon frère triste et aigri s'est promené six mois sur ces grèves.- Et vous voilà ! Mais où, quel asile est le vôtre, de quelle cheminée sort la fumée de votre feu ? Tout me revient en ce moment, et tous mes souvenirs se rallument. Je fais le tour de l'île [...] Guernesey se dégage à la pointe de Grosnez [...] Et je rentre à St Helier par les ruines de Montorgueil. Tel est le fonds, chers amis sur lequel passent et repassent vos silhouettes d'exilés, reconnaissables de bien loin à ceux qui comme moi, dans une fréquence de vingt-cinq ans, ont vu mûrir les uns, grandir les autres, naître ceux-ci... mourir ceux-là.⁶⁷³

Sans brutalité, l'allusion au vieil oncle émigré lui permettait même de mettre en valeur - et en quelque sorte d'endosser - le rôle, fort confortable, de celui qui ne prend pas vraiment parti. Il se démarquait ainsi des forces politiques du moment et de leurs vindicatifs protagonistes. Hugo y fera écho, dans un des passages les plus marquants de son roman *Quatrevingt-treize* ; bien qu'y défendant la suprématie de l'idéal révolutionnaire sur celui de l'Ancien régime, il place cependant au dessus de tout l'attachement à la dignité de la vie⁶⁷⁴.

L'aîné des Pavie avait cité la présence de son frère à Jersey quelque temps plus tôt. En effet, après la Révolution de février, Théodore était venu se réfugier sur Jersey, avant de retourner à Paris où l'attendait la succession de Burnouf. Hasard étonnant, peu de temps avant leur départ de Bruxelles pour la première des îles anglo-normandes de l'exil, Adèle avait lu ce que l'explorateur en fuite en avait dit à son retour :

Elle était plongée [...] dans l'article anonyme publié deux ans et demi plus tôt dans un numéro de la *Revue des deux mondes* que Sainte-Beuve venait d'emprunter pour elle à un ami : « Les Iles de la Manche. Jersey et Guernesey en 1848 et 1849. » C'était l'oeuvre de Théodore Pavie.⁶⁷⁵

Paru le 15 décembre 1849, l'article en question était sous-titré : « Souvenirs d'un exilé de Février » et présentait Jersey comme un havre sûr et accueillant pour tous les proscrits, ce qui contribua peut-être au choix des Hugo, quand le gouvernement belge les jugea indésirables.

Dans sa lettre, Victor Pavie revenait aussi à ce qui l'unissait à Adèle, à savoir les douleurs de l'existence :

⁶⁷³ *Id.*

⁶⁷⁴ « Au-dessus de l'absolu révolutionnaire, il y a l'absolu humain » (III, 6, II). Voir le chapitre « David d'Angers ».

⁶⁷⁵ Hovasse Jean-Marc, *Victor Hugo t. II « Pendant l'exil 1 - 1851-1864 »*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2008, p 68.

Chère Madame ! Quelle fosse que le passé pour les vivants comme pour les morts ! La mer qui nous sépare n'est qu'un chétif ruisseau près d'elle. Nous n'avons eu que le temps d'embrasser, en février dernier, un petit nouveau-né qui s'est envolé vers le ciel dans la rosée de son baptême. Grand chagrin [...] Quant aux trois survivants, perdus parmi tant d'ombres, ils poussent lentement [...] Je ne les vois que de loin, absorbé que je suis dans les peines et labeurs d'une liquidation interminable.⁶⁷⁶

Toujours en proie à ses vieux démons, Pavie restait néanmoins lucide quant au degré des souffrances endurées par lui et ses vieux amis, les plaignant et les assurant de son soutien. Au détour d'une phrase, il n'en avait pas moins qualifié de « rêves creux » ses idéaux de jeunesse :

Dieu qui sait par où prendre me punit là où j'ai péché. Il m'éprouve par les chiffres, moi l'homme aux rêves creux, par les contestations, les créances et les procès, moi que le pan d'une robe noire eut relancé dans l'autre monde. Épeler la vie à cet âge ! Que ne m'y suis-je appliqué plus tôt ! Et quand on s'est bien plaint, qu'on a fait résonner bien haut ses griefs - contre qui ? contre celui qui ne nous doit que des épreuves en ce monde, on rougit en songeant à ceux qui, l'œil vers la patrie, rompent le pain de l'étranger. Adieu chère Madame, Dieu vous protège et vous ramène. Nous soufflons de tous nos vœux dans les voiles de votre vaisseau.⁶⁷⁷

Deux autres courriers en provenance de Jersey et Guernesey parvinrent à Victor Pavie. Le premier, plus gai qu'à l'accoutumée, fut l'occasion pour Adèle de confier, entre les détails quotidiens : « Je m'occupe de bas et de chaussettes », les considérations sur la spiritualité des habitants de l'île : « quoique leur religion soit un peu aride et étroite, le résultat en est [...] excellent », et les nouvelles des activités des siens : « Mon mari achève ses *Contemplations* [...] Mon Charles rêve beaucoup [...] Toto traduit Shakespeare. Adèle prend des notes pour le *Journal de l'Exil* », qu'elle-même faisait un « travail » : la rédaction des mémoires de Victor Hugo. Elle remerciait Pavie de son souvenir et tentait de le convaincre de l'aspect religieux de leur combat :

Je tâche de ne pas trop dépenser, car nous sommes fort appauvris. Depuis l'exil, on n'a pas joué une seule pièce de mon mari ; on empêche le plus qu'on peut ses œuvres de se vendre. Nous tâchons d'agrandir notre âme, d'augmenter nos facultés aimantes, d'élever notre pensée. Nous aimons, nous travaillons, nous pensons, nous tâchons enfin, autant qu'il

⁶⁷⁶ Lettre inédite de Victor Pavie à Adèle Hugo du 3 janvier 1853, (Correspondance Pavie, n°1412, Musée Vic tor Hugo, Paris).

⁶⁷⁷ *Id.*

est donné à notre faiblesse, d'obéir aux grandes lois de Dieu. Nous croyons être moins loin de lui maintenant qu'avant l'exil.⁶⁷⁸

Le second courrier est daté du 13 décembre 1859. Une nouvelle peine rassemblait les deux familles : Louis Pavie venait de mourir. Adèle, encore une fois, reconfortait Pavie :

Votre malheur a trouvé un écho dans mon âme si éprouvée aussi ! Votre excellent père a mené une vie si honorable [...] Vous voilà avec de grands enfants, une fille bientôt à marier et des fils qui continueront vos vertus et, regardant devant comme derrière, vous pourrez remercier Dieu.⁶⁷⁹

Madame Hugo rapportait les occupations de chacun, et transmettait ses propres regrets :

La *Légende des Siècles* [...] a eu un grand succès. Charles [...] a publié [...] la *Bohême dorée* ; l'avez-vous lue ? Votre Toto poursuit avec persévérance sa traduction de Shakespeare. Ma fille [...] donne sa jeunesse et sa beauté à l'art et à la piété filiale. Hélas ! tout ce cher monde résiste au mariage, et les vieilles années viennent pour moi, sans que j'espère avoir des petits enfants.⁶⁸⁰

C'est surtout par sa chute et l'appellation affectueuse qui s'y lit, que cette lettre nous révèle l'importance de cette amitié dans le cœur des correspondants : « Vous verrai-je avant de mourir, cher Victor, j'en doute ; mon cœur de vieille amie vous appartiendra jusqu'au dernier battement... »

Nous ne pouvons dire s'il y eut d'autres lettres, jusqu'au décès d'Adèle en 1868. Mais, nul doute qu'aucun des deux n'oublia l'autre, vivant dépositaire de sa jeunesse, confident bienveillant de ses peines les plus intimes et lointain témoin de sa destinée finale.

Au terme de cette longue étude des relations entre Victor Pavie et les Hugo, nécessaire tant l'empreinte de ces deux êtres fut forte sur le jeune romantique angevin, quelques remarques restent à faire.

Tout d'abord, de nombreuses lettres écrites par Pavie manquent encore. Ensuite, celles qui lui ont été adressées par ses amis et ses proches entre 1833 et 1847, conservées à Angers,

⁶⁷⁸ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 20 novembre 1854, in Biré Edmond, *Op. Cit.*, p 59.

⁶⁷⁹ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 13 décembre 1859, in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 369.

⁶⁸⁰ *Id.*

méritent absolument d'être étudiées. L'ampleur de la tâche (six cent dix pièces) nous oblige à différer cette investigation. De plus, si l'on connaît bien les avis enthousiastes de Victor Pavie à propos des premières œuvres de Victor Hugo, nous ne savons pratiquement rien de ses opinions sur celles de l'exil. Ces lacunes nous incitent à redoubler de prudence quant aux interprétations qui ont été faites par les biographes pavilliens jusqu'à ce jour. Certes, en tant que proches de Victor Pavie, ils ont recueilli ses appréciations, et certaines déclarations du poète angevin abondent dans leur sens, mais nous ne minimisons cependant pas l'opportunité qui leur était offerte de faire entendre leurs propres opinions défavorables vis-à-vis de Hugo, et de tout ce qu'il représentait au moment de l'avènement de la Troisième république, à travers la personne de Pavie. La manne des courriers inédits, présentés ici, a d'ailleurs autorisé nombre de rectifications et de modérations. Nous avons notamment fait reculer la rupture que ces auteurs décrivent de près de vingt ans par rapport à leurs estimations. Durant ce laps de temps, il ne s'est pratiquement pas passé d'années (mis à part 1839, 1842 et 1850) sans que les Hugo ne reçoivent de lettres de la part de leur ami d'Angers. L'élément crucial pour qui veut saisir la nature du lien tissé entre les deux Victor reste que, de l'époque de l'adulation jusqu'à celle des prises de position antagonistes sur les grands sujets qui traversèrent le dix-neuvième siècle, furent toujours préservés l'amitié et le souvenir ému de leur idéal premier.

Enfin, et nous y reviendrons, les voies différentes que Pavie et Hugo empruntèrent illustrent le choix qui s'offrit aux hommes, au détour des années 1850, lorsque les progrès techniques et industriels d'une part, les connaissances scientifiques et philosophiques d'autre part, mirent à mal les repères existants et bouleversèrent les perspectives d'avenir, amenant certains à les combattre, d'autres à y adhérer. Ce fut sans doute le drame de ces deux poètes qui surent si bien se comprendre avant cette grande révolution des mentalités et si peu se rejoindre après.

4. Pavie et ses correspondants

L'intérêt pour le genre épistolaire s'est considérablement accru depuis quelques décennies. Limitées jusqu'alors au seul dix-huitième siècle et ses prestigieux auteurs, comme Voltaire ou Madame de Sévigné, les études ont montré, depuis, que le dix-neuvième siècle fut plus encore le « siècle des correspondances », car « c'est l'originalité du XIXe siècle que d'avoir constitué les correspondances en « littérature épistolaire ».⁶⁸¹ » A cela, plusieurs raisons : l'essor des échanges postaux qui démocratise une pratique auparavant

⁶⁸¹ Diaz José-Luis, « Avant-propos », in *Romantisme*, 1995, n°90, p 4.

réservée aux élites intellectuelles et aristocratiques, mais surtout la publication de correspondances célèbres, qui, avec celle de mémoires, proposent de nouvelles sources littéraires aux lecteurs. Le statut de la lettre change profondément :

Une quadruple temporalité les affecte : celle de leur *production-circulation* initiale ; celle de leur *circulation* sous forme de copies manuscrites ; puis, pour le petit nombre d'entre elles qui le mérite, celle de leur *publication*, suivie, enfin, pour quelques rares élus, de leur *consécration* par leur entrée dans le Panthéon littéraire.⁶⁸²

Notons que pour Pavie, c'est grâce à l'initiative de ses proches, son frère et son petit-fils, que sa production atteignit la troisième étape. Il reste à rassembler les nombreuses lettres inédites que nous avons citées et la correspondance passive conservée à la bibliothèque municipale d'Angers, à réunir, enfin, la correspondance avec Hugo, Sainte-Beuve, David d'Angers, Mallarmé et d'autres destinataires célèbres, pour réaliser une « correspondance générale » au sens où l'entend Bonnerot, qui permettrait de mieux cerner encore l'évolution de Victor Pavie, ainsi que sa particularité dans le genre.

Il est intéressant de constater que deux des plus illustres correspondants du poète angevin présentaient des profils tout à fait opposés. Hugo comparait

les productions épistolaires à ces laborieuses conversations de sourds-muets, qui s'écrivent réciproquement ce qu'ils ont à se dire, de sorte que leur colère ou leur joie est tenue d'avoir sans cesse la plume à la main et l'écritoire en poche.⁶⁸³

Sainte-Beuve accordait, à l'inverse, une grande place à la littérature épistolaire. Conseiller éditorial, préfacier de publications de correspondances, il fut, avec Barbey d'Aurevilly, l'un des promoteurs du genre. Mais que ce soit avec l'un ou l'autre, Victor Pavie ne « composa » pas dans ses lettres, n'envisageant ses écrits que comme un moyen d'épancher son âme, sans aucune intention de publication. Pourtant, il ne pouvait ignorer l'importance de ces écrits postaux échangés avec les représentants de la nouvelle école littéraire. Car ces textes intimes relevaient bien d'une pratique « collective » :

On écrit des lettres non seulement parce qu'on a quelque chose à dire, un message à faire parvenir à quelqu'un, mais aussi parce qu'on sait qu'on fait ainsi marcher, conformément

⁶⁸² Diaz José-Luis, « Le XIXe siècle devant les correspondances », *Ibid.*, p 8.

⁶⁸³ Hugo Victor, « Quentin Durward par Sir Walter Scott », *La Muse française*, juillet 1823, CFL, t. II, p 434.

aux procédures d'époque, une machinerie d'ensemble. Ce genre sociable qu'est par excellence la correspondance n'existe que dans un jeu de miroirs.⁶⁸⁴

Les lettres des romantiques sont ainsi témoignage de leurs engagements et de leurs questionnements, souvent communs. Cette caractéristique n'est pas neuve ; elle prévalait déjà au siècle précédent :

On y voit [...] le destinataire unique se muer en un faisceau de destinataires, singuliers certes, mais qui, pris dans un ensemble, constituent déjà à eux seuls un embryon d'opinion publique européenne.⁶⁸⁵

Les correspondances nous renseignent donc sur une part de la société : « L'échange épistolaire constitue [...] la chronique de la vie intellectuelle du moment », et sur les mentalités. Si les correspondances familiales se situent sur un autre plan que les échanges entre écrivains, les lettres échangées entre les Hugo et les Pavié appartinrent souvent à la première catégorie. De ce fait, elles nous donnent aussi à voir, en même temps que l'activité extérieure des auteurs, leur cheminement intérieur, expression du moment :

Les correspondances parlent de tout et de rien : santé, éducation, mort, guerre, politique, vêtements, nourriture, mariages... Certes, l'accumulation d'informations éparses, filtrées, implicites, n'apporte pas un savoir sur chacun de ses thèmes. Mais au cœur de la banalité comme de l'événement, le propre de la pratique épistolaire est d'intégrer et d'adapter des habitudes gestuelles, mentales et affectives. C'est ce travail de mise en mots que l'histoire de la correspondance [...] pourrait saisir, comme révélateur d'un habitus social et d'une époque.⁶⁸⁶

Mais l'échange épistolaire est aussi plus que cela. Il s'inscrit dans une esthétique de l'écrit, qui ne subit pas les contraintes du poème, du roman ou du drame :

« Littérature spontanée et naturelle », dira Sainte-Beuve, à qui la littérature ne « paraît jamais avoir plus de saveur que quand elle vient de quelqu'un qui ne se doute pas qu'il fait de la littérature⁶⁸⁷ » [...] Si c'est bien à l'aune de la littérature qu'on [...] jauge, c'est pour établir la supériorité des « correspondances, ces choses plus précieuses que les livres⁶⁸⁸ ».

Tous sont d'accord sur ce point : Lamartine, Sainte-Beuve, les Goncourt, Barbey. « Pour les

⁶⁸⁴ Diaz José-Luis, « Avant-propos », *Op. Cit.*, p 4.

⁶⁸⁵ Hock-Demarle Marie-Claire, « L'épistolaire ou la mutation d'un genre au début du XIXe siècle », in *Romantisme*, 1995, n°90, p 43.

⁶⁸⁶ Dauphin Cécile, « Pour une histoire de la correspondance familiale », in *Romantisme*, 1995, n°90, p 92.

⁶⁸⁷ « Horace Vernet », 3e article, 1er juin 1863 (*NL*, tV, p 110).

⁶⁸⁸ Barbey d'Aurevilly, « Prosper Mérimée, *Lettres à une inconnue* », *Le Constitutionnel*, 2 février 1874 (*Litt. épist.*, p 216).

curieux de nature humaine, [...] pour ceux que la vie et son impatient mystère préoccupent plus que les babioles menteuses de l'art d'écrire, les correspondances sont les vrais livres [...]»⁶⁸⁹. Elles l'emportent jusque sur le nouveau genre-roi, le roman, quitte à devenir elles-mêmes une sorte de roman vécu.⁶⁹⁰

Et surtout, les lettres évoquent, selon le terme de José-Luis Diaz, les « palpitations les plus intimes » de l'individu. Le dix-neuvième siècle a vu l'émergence de cette conscience du moi ; il était logique que la correspondance témoignât de cette nouvelle dimension humaine :

Les siècles qui ont précédé notre siècle ne demandaient à l'historien que le personnage de l'homme et le portrait de son génie [...] Le XIXe siècle demande l'homme qui était [...] ce poète, ce peintre [...] L'âme qui était en cet acteur, le cœur qui a vécu derrière cet esprit, il les exige, il les réclame [...] Seule la lettre autographe fera toucher du doigt le jeu nerveux de l'être sous le choc des choses, la pesée de la vie, la tyrannie des sensations. Seule elle dira les penchants, les goûts, les inclinations, les instincts, le secret conseil où se règlent les actions des hommes [...] Seule elle montrera sur le vif cette santé de l'esprit : l'humeur. Seule la lettre autographe sera le confessionnal où vous entendrez le rêve de l'imagination de la créature, ses tristesses et ses gaietés, ses fatigues et ses retours, ses défaillances et ses orgueils, sa lamentation et son inguérissable espoir.⁶⁹¹

Ces mots des Goncourt décrivent avec une parfaite précision la correspondance pavillienne. Victor Pavie, en effet, se saisit de l'écriture épistolaire pour manifester, pour démultiplier, devrait-on dire, l'agitation de son âme devant la vie, devant l'œuvre à accomplir, devant l'amour. Cette exacerbation de sa tendance hypersensible s'y remarque presque à chaque ligne qu'il écrit. Il rappelle l'attitude de Lamartine qui fait de ses lettres, nous dit Pierre-Jean Dufief un « miroir de l'âme » : « La tristesse est l'une des tonalités dominantes de la poésie de Lamartine. Lorsque la poésie ne sert plus d'exutoire à ce mal de vivre, c'est la correspondance qui prend le relais pour exprimer la sensibilité douloureuse de l'artiste. »⁶⁹² La remarque s'applique tout à fait à Pavie.

Les thèmes abordés recouvrent une grande variété de sujets. Au premier chef, bien sûr, le romantisme, qu'il s'agisse d'en discuter les aspects théoriques, ses manifestations littéraires ou artistiques, le rôle et la mission de son chef de file, ainsi que les œuvres elles-

⁶⁸⁹ « *Œuvres posthumes de Lamennais : la Correspondance* », *Le Pays*, 15 déc. 1858 (*Litt. épist.*, p 81).

⁶⁹⁰ Diaz José-Luis, « Le XIXe siècle devant les correspondances », *Op. Cit.*, p 25.

⁶⁹¹ Préface des *Portraits intimes du dix-huitième siècle* (1ère éd.), E. Dentu, 1856-1858, citée d'après E. et J. de Goncourt, *Préfaces et manifestes littéraires*, Genève, Slatkine reprints, coll. « Ressources », 1980, p 162-164.

⁶⁹² Dufief Pierre-Jean, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914*, Paris, Bréal, 2001, p 173.

mêmes. Pavie transmet son adulation et son soutien, mais rappelle souvent aussi la place initiale qu'il occupa au Cénacle. Les deux principaux destinataires sont le plus souvent Hugo et Sainte-Beuve. Viennent ensuite le récit de ses découvertes, adressés à son père ou son frère, ses rencontres illustres, ses combats comme lors de la bataille d'*Hernani*. L'actualité littéraire occupe également une grande place dans les échanges épistolaires, avec Sainte-Beuve (publications, premières théâtrales, recommandations d'amis écrivains,...), mais aussi avec Victor ou Adèle Hugo. Enfin, deux grands domaines sont abondamment évoqués : la vie quotidienne (nouvelles des proches, voyages, deuils, événements locaux,...) et notamment le projet d'installation des Hugo en Anjou, le mariage, et surtout les confessions du jeune Angevin par rapport à ses états d'âme, ses amours,... Les sujets sont évoqués par Pavie lui-même mais aussi par ses correspondants, et l'on note qu'il s'agit de véritables échanges, non d'une sorte de monologue.

La tonalité introspective s'efface au fil du temps, remplacée par les plaintes et les regrets, puis plus tard encore, par les opinions divergentes, voire les critiques. Ainsi, la pratique épistolaire reflète chez Victor Pavie son évolution spirituelle et idéologique, et l'on peut y suivre, à la trace, les étapes de son développement.

Quant au style de Pavie, et selon la formule de Lamartine : « les lettres, c'est le style à nu ; les livres, c'est le style habillé ⁶⁹³ », deux remarques peuvent être avancées. Premièrement, la définition s'applique assez bien au poète d'Angers, car il ne met pas sur le même plan la correspondance et l'œuvre littéraire. Nous en voulons pour preuve les quelques fautes d'orthographe, les ratures, les omissions qui émaillent ses lettres, et plus encore, ses propres aveux : « une déplorable brume dépose et s'épaissit de plus en plus sur ce que je, dis ⁶⁹⁴ » et : « Puissé-je à travers ces expressions dans un langage imparfait avoir transpiré à vos yeux quelque chose de ce que je sens et que je ne puis décrire ⁶⁹⁵ », qui montrent que Pavie écrivait surtout sous l'emprise du besoin de se confier, de briser la solitude qui lui pesait tant. Deuxièmement, en lisant ses courriers comme ses textes, publiés ou non, il est frappant de constater la même complexité syntaxique, la même propension aux tournures lexicales désuètes, aux mêmes images originales, le même attachement au vocabulaire de la souffrance ou du désespoir. Ce qui fait qu'on reconnaît aisément l'auteur, si la signature manquait.

⁶⁹³ *Cours familier de littérature*, « Entretien VII : Madame de Sévigné », Paris, chez l'auteur, 1856, t. II, p 136.

⁶⁹⁴ Lettre de Victor Pavie à Adèle Hugo du 14 décembre 1832, (Université d'Austin, Texas).

⁶⁹⁵ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 18 janvier 1827 in Chasle-Pavie Joseph, « Confidences romantiques », article du *Journal des Débats* du 30 juin 1896 (original au Musée Victor Hugo, Paris).

La correspondance de Pavie est un excellent exemple de la correspondance d'épanchement propre au dix-neuvième siècle, et se démarque ainsi de celle du dix-huitième siècle :

Selon cette nouvelle fantasmagorie, c'est un « moi » solitaire, intérieur, qui s'exprime dans la lettre, comme dans *Werther* ou dans *Oberman*. L'épistolier n'est plus un simple causeur, mais un artisan de soi » : il se regarde être dans le miroir de ses correspondants, et la lettre devient pour lui une forme déguisée de confession.⁶⁹⁶

Ce dialogue écrit exige l'authenticité et recherche la communion :

La correspondance se présente comme une écriture naturelle qui échappe aux conventions et permet de révéler le fond de son âme. [...] La lettre, expression de l'intime, vise en fait à la fusion de deux intimités. Les écrivains épistoliers du XIXe siècle s'adressent souvent à un ami proche, qui joue pour eux le rôle de double ou de reflet [...] ⁶⁹⁷

Chez Victor Pavie, ce besoin de livrer son âme nue, principalement aux Hugo⁶⁹⁸, est constant et illustre cette recherche d'intimité partagée. Lorsqu'il écrit ses premières lettres au poète de la rue Notre-Dame des Champs, il est ce jeune homme perdu qui confie ses angoisses devant l'avenir, et revendique un « épanchement absolu »⁶⁹⁹. Il est explicite quand il écrit : « je déchargerai par ce canal salutaire les émotions qui m'oppressent ».⁷⁰⁰ Il va peu à peu s'installer dans cette correspondance en miroir, qu'il décrit d'ailleurs à plusieurs reprises, évoquant l'image du satellite et de l'astre, l'appelant « écho de son âme »⁷⁰¹, disant à propos du génie de Victor Hugo : « ma pensée tourne autour, je me sens poète quand je parle de vous ».⁷⁰² Mais Pavie poussa plus loin l'écriture sous influence ; l'emprise de son maître était telle que son écriture-miroir devint une écriture « indifférenciée » au sens où l'identification avec Hugo, totale, l'amena à devenir presque, lui-même, Hugo. Il l'exprime ainsi : « je me laissai [sic] tellement aller à l'imitation du modèle, qu'il me semblait que votre esprit était en moi, que vous parliez par ma voix et que vous agissiez par ma main. ⁷⁰³ » La correspondance est alors le lien vital qui l'unit au poète parisien. « Je vous devais ce signe de vie » lui écrit-il d'ailleurs en 1835, en parlant du courrier qu'il lui adresse. La rupture de ce

⁶⁹⁶ Diaz José-Luis, « Le XIXe siècle devant les correspondances », *Op. Cit.*, p 21.

⁶⁹⁷ Dufief Pierre-Jean, *Op. Cit.*, p 176.

⁶⁹⁸ Puis à Sainte-Beuve.

⁶⁹⁹ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo (*Id.*)

⁷⁰⁰ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 22 février 1827, (Correspondance Pavie, n°1403, Musée Victor Hugo, Paris).

⁷⁰¹ *Id.*

⁷⁰² Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 5 mai 1827, (Correspondance Pavie, n°1404, Musée Victor Hugo, Paris).

⁷⁰³ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 3 janvier 1828 (Université d'Austin, Texas).

lien lui apparaît comme la pire des choses pouvant lui arriver : « Quelquefois, je me représente dans le monde sans vous ; et... cette pensée me fait dresser les cheveux sur la tête.⁷⁰⁴ » La fin de la relation fusionnelle eut pourtant bien lieu, puisque au fil des lettres, Pavie exprima d'abord quelques reproches amicaux, puis des opinions divergentes, enfin, de véritables critiques.

Les invariants observables dans la correspondance de Victor Pavie : quête du sens de sa vie, plainte devant la difficulté d'exister et le temps qui passe, mésestime de soi, désespoir sentimental, enthousiasmes artistiques, idéalisation de l'amitié, du couple, du foyer, prépondérance de la foi, tourments intérieurs, regrets du passé,... caractéristiques des correspondances romantiques, composent chez Pavie, du fait de son émotivité exacerbée, ce qu'il faut bien appeler une espèce de « délire romantique », qui tout à la fois, le sauve, par sa fonction cathartique, et le perd par son caractère enfermant. Mais les échanges épistolaires du romantique angevin contiennent également, entre les déversements et effusions affectifs, ou les informations concrètes et nouvelles ordinaires, de vraies considérations critiques ou philosophiques sur la littérature et la société de son temps.

Ils attestent par-dessus tout, du lien formidable qu'il avait su tisser avec les plus brillants esprits du moment.

⁷⁰⁴ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 25 mars 1828, (Correspondance Pavie, n°1408, Musée Victor Hugo, Paris).

B. LA STABILISATION SOCIALE

1. *Vocation hésitante et succession paternelle*

a. Avocat ou écrivain ?

La trop piètre estime en laquelle se tenait Victor Pavie, ainsi que la forte impression faite sur son esprit par les poètes et artistes qu'il commençait de côtoyer en 1828, l'empêchaient de croire à son talent et à son avenir littéraire, et ce, malgré tous les encouragements reçus en ce sens, de la part de David d'Angers, de son père, de Victor Hugo et de bien d'autres encore. Nous l'avons vu reculer sur le projet d'un ouvrage théorique à propos du romantisme, et nous connaissons son caractère tourmenté, dépeint par le récit fraternel ; le doute, la crainte de devenir vaniteux, le manque de constance, la fébrilité, le découragement furent de puissants obstacles à l'ambition du jeune homme. Cette aspiration, refoulée, parvenait pourtant, par intermittence, à faire entendre sa voix. Car à cette date, Victor Pavie avait tout de même publié - certes exclusivement dans les *Affiches d'Angers*, mais tout de même -, une dizaine de poèmes et près de quatorze articles critiques. Ces écrits avaient, de plus, attiré l'attention et les louanges d'auteurs célèbres qu'il admirait. N'avait-il pas été admis, de plus, dans le saint des saints ?

L'hésitation fut longue et partagée. Louis Pavie et David d'Angers fondaient de grands espoirs pour le jeune poète. Désireux du bonheur de leur protégé, ils se souciaient de ses attirances, de ses projets, et quand ceux-ci s'obscurcissaient, ils tentaient de le conseiller. Le premier, homme d'entreprise, savait les nécessités concrètes ; le second, plus prompt aux enthousiastes et aux coups de têtes créatifs, revendiquait l'aventure artistique. Les encouragements de David pointaient clairement en faveur de la carrière d'écrivain. La lettre qu'il écrivit à Pavie père, le 1er mai 1829, alors que Victor terminait sa première année de droit, en témoigne :

Après un trop court séjour à Paris, voilà déjà notre cher Victor qui nous quitte. Je ne puis me taire sur le vif regret que j'éprouve de voir sa haute et noble intelligence toujours éloignée d'un centre d'émulation où il serait si bien fait pour tenir une place extrêmement convenable, avec un génie si éminent et une âme si pure ! Que de beaux et nobles ouvrages seraient légués au monde ! Assez d'âmes souillées par les errements vicieux de notre pauvre société l'infectent de leurs productions, pour qu'on se sente pénétré d'un profond sentiment d'amertume en voyant un semblable esprit aller lutter contre les irritantes et paralysantes influences de la province. Pourquoi n'a-t-il pas été compris ? Pourquoi ce jeune arbre est-il obligé de végéter sur un terrain si ingrat ? Dieu le sait. Ce qui est de toute évidence pour

moi, c'est qu'il y a dans ce noble cœur et dans cette belle âme si ardente tout un avenir de grandes œuvres littéraires, et que cet homme n'est pas à la place que la nature lui avait assignée.⁷⁰⁵

Avec sa franchise coutumière, David s'attristait de ce qui, selon lui, s'apparentait à un gâchis, empêchant Victor de remplir la mission purificatrice pour laquelle le sculpteur et ami de la famille le croyait fait. Mais il évoquait également l'incompréhension rencontrée par le jeune Pavie, et la difficulté pour la province de s'ouvrir au progrès. Sont-ce ces problèmes locaux, et les peines et tracasseries provoqués à leur suite qui incitèrent Victor Pavie à renoncer à sa vocation première ? Ils pesèrent en effet dans la décision de Pavie ; Théodore, le frère, souligne cette réalité :

Il faut bien l'avouer, ces travaux si goûtés de ses amis de Paris l'étaient beaucoup moins des lecteurs de notre ville. Victor le savait, et s'en affligeait ; emporté par sa nature impressionnable, il s'exagérait la rigueur des jugements que les classiques d'Angers portaient sur ses œuvres, à ce point que notre père, pour le reconforter, dut lui écrire à la date du 7 mars 1831 : « [...] *mon Victor, ne va pas t'imaginer qu'on ne t'aime pas ici, qu'une injuste prévention s'est élevée contre toi ! Au contraire ; tes manières et ton urbanisme, tes mœurs et tes sentiments, tes connaissances et tes capacités, tout est justement apprécié ; un seul cri s'est élevé (et certes il n'est que la manifestation de l'intérêt que tu inspires [...])* : « quel dommage qu'il s'égaré dans une fausse route, qu'un style trop souvent obscur, que des expressions bizarres viennent gêner des pensées neuves, nobles et hardies. Il perd et fait perdre aux autres les charmes d'une brillante imagination. « *Tu es donc aimé et apprécié [...]* » Il y avait donc réellement des préventions à Angers contre l'écrivain.⁷⁰⁶

Le fait de rapporter, dans sa lettre, l'unique cri contre Victor, empêcha sans doute, et pour longtemps, le fils d'être rassuré, tant la critique portait à la fois sur la forme et sur le fond. Cette maladresse paternelle s'explique, selon Théodore, par le fait que Louis Pavie ne voyait pas d'un si bon œil, la pente suivie par son aîné :

Notre père l'avoue franchement [...] sans blâmer des critiques auxquelles il s'associait. Que voulez-vous, son esprit judicieux n'acceptait pas volontiers les nouveautés ; il aimait la clarté, la correction de l'idée et de l'expression : et puis, la province alors retardait beaucoup sur Paris.⁷⁰⁷

⁷⁰⁵ Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 1er mai 1829, in Jouin Henry, *David d'Angers et ses relations littéraires*, Paris, Plon, 1890, p 155. Jouin la date, par erreur, du 5 mai 1839.

⁷⁰⁶ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 100.

⁷⁰⁷ *Id.*

Les études de droit à Paris vinrent certainement offrir à Victor Pavie, outre la promesse d'une sûreté sociale et financière, la possibilité double d'échapper aux attaques angevines et de retrouver le milieu des arts et des lettres dont il recherchait avec tant de fougue l'influence. Cependant, son talent ne s'en trouva pas libéré pour autant, toujours selon son cadet :

Je ne sais si la carrière littéraire lui eût mieux convenu, puisqu'il n'a jamais abordé une œuvre suivie, quand il vivait dans l'atmosphère inspiratrice du *Cénacle* ! Il envoyait à notre père des pièces de vers, des sonnets, des articles en prose sur les œuvres de ses amis, sur le salon de peinture. Tout cela s'ensevelissait dans le Feuilleton des *Affiches d'Angers*.⁷⁰⁸

Sérieux, Pavie suivit avec assiduité ses cours, mais son cursus fut perturbé par les revirements politiques. René Bazin, qui remarque bien l'opportunité que fut ce séjour en terme de formation artistique, a rapporté ces événements et souligné les qualités oratoires du jeune avocat :

Les études de droit, occasion de cette fête littéraire, furent interrompues au bout de deux ans par la révolution de 1830, qui ramena le jeune étudiant à Angers. Reprises quelques mois plus tard, elles aboutirent à la fin de 1831 à l'obtention du diplôme de licencié en droit. M. Victor Pavie débuta comme stagiaire à Paris, non sans esprit ni sans talent. Ceux qui l'ont entendu parler savent qu'il possède beaucoup des qualités qui font l'orateur. Je dis l'orateur et non l'avocat. Certains hommes ont le privilège d'être à la fois l'un et l'autre. Pour eux, la profession confine au grand art. Ils ont la science acquise et le don gratuit du mouvement, la dialectique impitoyable et l'émotion communicative, l'aile et la griffe. M. Pavie avait surtout l'aile. De plus, ses plaidoyers se ressentaient de ses relations favorites : ils avaient par instant une teinte romantique dont le Palais, terre éminemment classique, s'étonnait plus que le théâtre ou la presse. C'étaient là des défauts de jeunesse, des imperfections que la pratique et le temps auraient fait disparaître.⁷⁰⁹

Théodore nous parle de la première cause gagnée par son frère « fort peu importante » et déclare cependant que « ce début bien fait pour l'encourager comble de joie » leur père. Victor plaide de temps en temps, mais ne se sent pas à sa place ; « il est inquiet, agité⁷¹⁰ ». Pavie eut une autre occasion de mêler sa passion littéraire à son métier, en assurant la défense de son ami Sainte-Beuve qui fuyait son obligation de service au sein de la Garde Nationale. Une autre affaire, plus conséquente, mobilisa l'avocat débutant, celle dite du *Complot de la rue des Prouvaires*, dans laquelle il défendit deux jeunes Chouans originaires

⁷⁰⁸ *Id.*

⁷⁰⁹ Bazin René, *Op. Cit.*, p IX.

⁷¹⁰ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 100.

du Morbihan. Sa plaidoirie fut qualifiée de brillante, et il reçut, à cette occasion, des éloges, comme, par exemple, cette lettre datée du 9 mars 1832 :

Je n'ai vu personne, depuis les médecins Lachèse et autres, les avocats Lardin, Freslon, etc., personne de quelque degré de connaissance plus ou moins intime, qui n'ait fait irruption sur moi pour me parler de tes succès, de ta plaidoirie, de tes heureux débuts ; enfin, on appelle cela de tous les noms... On n'ose pas supposer que tu ne te fixes pas à Paris ; on t'y voit déjà établi et plaidant de cœur et d'âme. Enfin on dit que ton talent comprimé dans les strophes et dans les sujets d'art s'est porté largement de ce côté. ⁷¹¹

Son entourage était confiant : « c'était notre conviction à nous tous, ses parents et ses amis, que l'ampleur de sa pensée, la chaleur de sa parole, sa facilité à la réplique et la droiture de ses sentiments l'appelaient au barreau [...] ⁷¹²» Jusqu'à Hugo qui lui disait : « Acceptez courageusement votre nouvelle carrière ; vous y réussirez, vous êtes un homme d'avenir. ⁷¹³» Mais l'essentiel de son investissement était allé à la cause romantique. Il avait participé à tous ses combats fondateurs, et connu ses plus grandes figures. Louis Pavie lui rapportait : « Ton frère [...] nous a écrit au sujet de tes relations avec tant d'hommes supérieurs : « Ah ! si vous saviez comme ils l'aiment ! » [...] ⁷¹⁴. Cette acceptation dans les plus hautes sphères littéraires du temps devait rendre plus cruel encore le dilemme professionnel auquel Victor était confronté.

C'est David, qui le soutint, notamment au moment du retour définitif à Angers. Le sculpteur lui enjoignait de ne rien rejeter de son destin, l'encourageant à utiliser les deux cordes de son arc, et à creuser sous ses pieds, pour y découvrir l'inspiration :

Pour Dieu, cher ami, ne te décourage pas ; tu serais bien ingrat envers la nature qui a mis en toi tout ce qu'il faut pour faire un grand poète. Écris, écris, confie au papier tout ce que tu sens. Ne crois pas que les motifs de poésie ne se trouvent qu'à Paris. La nature en est pétrie ; je ne fais pas un pas sans rencontrer des sujets touchants qui, passant par ton âme, arracheraient des larmes... Ce qui trompe beaucoup de jeunes gens c'est de croire qu'il faut beaucoup se tourmenter pour faire du grandiose. Quand la nature crée, elle se sert de moyens si simples !... Les hommes qui nous paraissent quelquefois insipides, peuvent être utiles à l'observateur... Avec ton âme brûlante, tu remueras quelques jeunes âmes angevines ; qui sait si tu ne réveilleras pas quelque grand génie qui aurait été étouffé par le *benedetto far niente* ? [...] La profession d'avocat, si noble, si généreuse, te mettra à même

⁷¹¹ Lettre s.n., citée in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 102.

⁷¹² Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 102.

⁷¹³ *Ibid.*, p 103.

⁷¹⁴ *Ibid.*, p 101.

de sonder les replis les plus profonds du cœur humain. Rappelle-toi que Goethe disait que la science ne tuait pas le génie, bien au contraire, elle le soutenait.⁷¹⁵

Malheureusement, un séisme sentimental survint au même moment, qui augmenta le désespoir de Victor Pavie. David d'Angers avait beau lui répéter : « Tu seras notre gloire ! », « [...] ni ces paroles, ni les sollicitations de ses amis du *Cénacle* ne purent triompher de la défaillance qui s'emparait de Victor à cette époque de sa vie.⁷¹⁶»

b. ... finalement, imprimeur !

Voulant expliquer l'abandon de sa position d'avocat, René Bazin attribua à Victor Pavie une vocation initiale pour la robe, vite découragée :

Quand, revenu à Angers au printemps 1832 avec son ami Cosnier, il y débuta devant la Cour, les éloges qu'il reçut des conseillers ne restaurèrent pas dans son esprit l'idéal judiciaire évanoui. Il ne vit plus que l'aridité des dossiers et ce qu'il appelait irrévérencieusement « la nausée des audiences ». De là à changer de but [...] il n'y avait qu'un pas.⁷¹⁷

Les raisons du retour définitif de Pavie à Angers nous semblent plus simples. Lorsque le jeune poète angevin avait opté pour le droit, Victor Hugo, en avait été, bien sûr, l'un des premiers informés :

Sans doute vous avez appris dans cet intervalle autant qu'il peut être décevant question d'Angers à Paris et que le son de Victor Pavie peut heurter celui de tous vos noms poétiques, quelle suspension de carrière s'apprêtait pour moi. C'est une trêve à ma provinciale et prosaïque existence qui ne peut exercer aucune influence sur elle, quoi qu'en augurent ces bonnes âmes charitables qui pensent qu'on va chercher un grand soir dans une grande Ville et du génie auprès de ceux qui en ont. Qu'est-ce que c'est que *son Droit* ? je n'en sais en vérité rien. Sans spéculation positive d'avenir, sans lueur de vocation aucune, imprimeur-libraire quand on voudra, je vais où l'on me pousse, tout en pleurant de m'en aller ; quel enfantillage ! Votre avis est d'un trop grand poids à mes yeux pour que je l'invoque, et je ne me résoudrais jamais à solliciter un jugement de cent livres dans la fragile balance d'une destinée de paille [...] Adieu, je serai à Paris vers un mois.⁷¹⁸

⁷¹⁵ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 15 avril 1832, in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, 110.

⁷¹⁶ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 111.

⁷¹⁷ Bazin René, *Op. Cit.*, p X.

⁷¹⁸ Lettre inédite de Victor Pavie à Victor Hugo du 5 octobre 1828 (Université d'Austin, Texas).

Cette lettre, écrite au tout début de ses études, nous révèle que Victor Pavie était alors bien désabusé, et déjà résigné à remplir son devoir filial en reprenant l'imprimerie. Mais la perspective de vivre aux côtés de son idole, et de plonger au cœur de la lutte pour la révolution artistique permettait d'occulter cette prédestination, ou du moins d'en différer l'échéance. L'engagement littéraire du jeune homme, puis l'obtention d'une profession convoitée, prennent alors un nouveau sens, sous l'éclairage de cette confiance : « imprimeur-libraire quand on voudra, je vais où l'on me pousse ». Victor savait qu'il reprendrait le flambeau familial, et que ses études, tout comme ses passions parisiennes ne constituaient qu'un intermède, une « trêve », une récréation. Il le savait, non pas comme il semble le dire, du fait d'un autoritarisme paternel, mais parce qu'il se l'imposa lui-même. L'éloignement de Théodore, à partir de 1829, renforça, de plus, cette conviction. Le frère biographe, conscient de l'influence de son absence, n'avait par contre, pas relevé cette résignation précoce, pensant que l'installation fataliste en Anjou s'était faite par étapes :

Victor [...] avait un défaut bien rare et qui était encore une qualité : celui de s'exagérer ses devoirs. Avocat à Paris, il se trouvait éloigné de notre père, séparé de lui ; il crut de son devoir de revenir à Angers et d'y prendre sa place au barreau. Se voyant trop occupé, en face de notre père toujours assidu aux travaux de sa profession, il eut honte de son inaction. Cette imprimerie héréditaire dans la famille, notre père s'était plu à espérer qu'elle s'y perpétuerait. Victor prenant une autre carrière, elle devait revenir au jeune fils ; mais celui-ci avait des goûts vagabonds qui l'entraînaient bien loin de la rue Saint-Laud. Déjà il méditait un second voyage [...] Le père ne s'opposa point à ses désirs, bien qu'ils contrariassent tous ses plans [...] Victor, cédant aux suggestions de sa conscience promptement alarmée, se décida à prendre l'établissement paternel. Il courut à Paris dans la maison de Jules Didot, s'initier aux détails matériels et techniques de l'imprimerie, et en mai 1834, lorsque le frère revint, il y était encore. Ainsi, je fus la cause indirecte de cette résolution qui étonna ses amis de Paris et d'Angers, et moi plus que personne.⁷¹⁹

Victor Pavie retourna donc à Paris (ce qui le remplit de joie), pour un stage chez Jules Didot « cousin de Firmin et fils de Pierre, homme étrange, prodigue, fantasque, journalier, mais de formes charmantes, cavalier accompli et typographe passionné » ainsi que Pavie en dressa le portrait dans ses *Revenants*⁷²⁰.

Les détails de cette formation ne sont pas connus, mais l'on peut penser qu'elle se poursuivit jusqu'en avril ou mai 1833. Il fallut ensuite plus d'une année à Victor pour se préparer à la succession, et surtout sortir de sa période dépressive.

⁷¹⁹ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 120.

⁷²⁰ Le portrait n'a pas été retrouvé mais l'extrait est cité par Joseph Chasle-Pavie, *Op. Cit.*, p X.

Le 5 septembre 1835, peu de temps après le mariage de Victor Pavie qui apportait enfin la stabilité affective et sociale nécessaire, deux missives parvenaient simultanément au ministre de l'Intérieur : celle de Louis, demandant l'autorisation de céder l'entreprise à son fils aîné, et celle de Victor revendiquant cette succession. La lettre paternelle sollicitait la reconnaissance de ses efforts : « [...] Veuillez agréer le successeur que je vous présente. Ce sera la récompense de trente années passées dans l'exercice de ma profession [...] ⁷²¹ » La demande de Victor était plus classiquement officielle, mais les termes utilisés exprimaient sa décision de rentrer dans le rang :

Monsieur le Ministre, par suite de la démission de mon père en ma faveur, j'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir m'accorder l'autorisation nécessaire pour le remplacer comme Imprimeur Libraire et Lithographe ainsi que comme Éditeur de la feuille d'annonces d'Angers. Cet acte de bienveillance, je m'efforcerai de le mériter en me montrant fidèle au Gouvernement, et en suivant les principes d'honneur et de probité héréditaires dans notre maison depuis près de soixante ans d'existence. Je suis, avec le plus profond respect, de votre Excellence Monsieur le Ministre, votre très humble et très obéissant serviteur. ⁷²²

L'autorisation accordée, les Pavie publient, le 26 décembre, une plaquette informant les Angevins de la passation de pouvoirs. Louis y fait ses adieux non sans recommander vivement son premier fils :

Cette retraite je l'aurais prise plus tôt, sans l'espoir bien naturel de transmettre à la fois mon Nom et ma Maison comme je les avais reçus moi-même. Aujourd'hui je vois se réaliser mes vœux [...] Des travaux assidus à Paris, sous la direction bienveillante de notre premier Typographe, M. Jules Didot, lui ont acquis la connaissance des diverses branches de l'art [...] Il ne me restera rien à désirer si la loyauté de ses principes, la franchise de son caractère lui concilient l'estime et l'affection de nos Concitoyens. ⁷²³

Quant à Victor, il indique la date de son entrée en fonction : le 1^{er} janvier 1836, et s'emploie à donner toutes les garanties à ses futurs clients :

Je crois de mon devoir d'indiquer les moyens que j'emploierai afin de remplir la tâche qui m'est imposée, et de mériter la confiance que mon père réclame pour son successeur,

⁷²¹ Lettre de Louis Pavie au Ministre de l'Intérieur du 5 septembre 1835, Archives Pavie 2009, (Archives départementales de Maine et Loire).

⁷²² Lettre de Victor Pavie au Ministre de l'Intérieur du 5 septembre 1835, Archives Pavie 2009 (Archives départementales de Maine et Loire)

⁷²³ Plaquette aux lecteurs des *Affiches d'Angers*, Archives Pavie 2009 (Archives départementales de Maine et Loire).

moyens qui pourraient d'ailleurs se résumer en deux mots : *Faire le mieux possible et au meilleur compte possible.*⁷²⁴

L'expression « tâche qui m'est imposée » renvoie bien sûr à cette notion de devoir filial, si prégnante chez Pavie, accentuée par son manque de volonté littéraire et de notoriété, celle-ci découlant de celle-là. Suivent la description des offres et procédés disponibles, concernant l'imprimerie :

[...] caractères neufs en tous genres, des principaux fondeurs de la capitale [...] Papiers tels que les produisent les méthodes les plus perfectionnées [...] diverses sortes d'impression [...] Lettres [...] Tableaux [...] Cartes de visite [...] Placards, Avis [...] Quant au prix de ces objets, il me suffit de déclarer que je m'engage à me conformer à ceux obtenus ou offerts partout ailleurs.⁷²⁵

Les services de la librairie, partie ayant reçu « les plus importantes améliorations », sont aussi détaillés et précèdent la profession de foi du jeune héritier, qui s'engage à honorer « toutes les remises [...], tous les avantages annoncés par les Prospectus » :

On peut être assuré de s'y procurer les Livres tant anciens que nouveaux de Littérature, d'Arts et de Sciences, de Piété et d'Éducation, aux prix d'Éditeur [...] les Souscriptions [...], Abonnements [...] Une correspondance active, régulièrement établie avec Paris, ne laissera craindre aucun retard [...] En un mot, je ne reculerai devant aucun obstacle, devant aucun sacrifice pour remplir ce programme et soutenir la concurrence par tous les moyens que ne réprouve pas la délicatesse. – Ce qu'on entreprend avec réflexion, on doit l'exécuter avec persévérance.⁷²⁶

Victor Pavie persévéra une bonne dizaine d'années avant de prendre sa retraite.

2. Joies et peines intimes

a. Un mariage réussi

Nous avons déjà évoqué l'attitude de Victor Hugo, celles d'Adèle et de Sainte-Beuve à l'annonce du mariage de leur ami Victor. David d'Angers fut aussi parmi les premiers au courant et fit parvenir au père du futur marié la réponse suivante :

⁷²⁴ *Id.*

⁷²⁵ *Id.*

⁷²⁶ *Id.*

Enfin voilà un acte qui va décider de l'avenir de notre bon et cher Victor ; ce que je désire de toute mon âme, c'est que la femme à laquelle il va lier sa vie, le comprenne bien, et alors ils seront tous les deux aussi heureux qu'on peut l'être dans cette vie de tribulations et de déceptions [...] Nous désirons beaucoup nous trouver à la cérémonie du mariage ; rien ne pourra nous en empêcher, hors l'obligation où je suis de rester tout le mois d'août à Paris [...] J'espère que notre bonne étoile fera que la cérémonie aura lieu avant ou après le mois d'août.⁷²⁷

Les noces furent fixées au 28 juillet, ce qui permit à l'ami précieux d'y assister en compagnie de son épouse Émilie. Tous les proches, surtout ceux qui avaient eu vent des peines de cœur du jeune poète, se réjouirent de la grande nouvelle et le lui firent savoir. Parmi eux, Mme Janvier écrivait : « Je savais bien, mon bon Pavie, que votre vie n'était pas finie et que les chagrins, quand ils sont passés, deviennent un enseignement qui fait mieux connaître le prix du bien qu'on a.⁷²⁸ »

Le déroulement détaillé des festivités est bien connu, grâce aux travaux de synthèse de Yves Pavie⁷²⁹, qui a compilé tous les renseignements puisés dans les biographies familiales ainsi que chez Léon Séché⁷³⁰, André Billy⁷³¹, Jean Bonnerot⁷³², Alfred Asseline⁷³³, et Victor Hugo⁷³⁴, et dont j'ai pu consulté le manuscrit⁷³⁵ chez Pascale Voisin.

La noce, qui s'étala sur treize jours, débuta le 26 avec l'arrivée des invités. Madame Hugo, accompagnée de son père et de sa fille aînée Léopoldine, descendit la première vers seize heures, à Angers, après trente heures éprouvantes de diligence. Sainte-Beuve arriva le même jour, à vingt-et-une heures, par la voiture de Tours, et prit ses quartiers à l'auberge. Adèle et les siens furent hébergés chez les Pavie, rue Saint-Laud, et y prirent un bain.

Le jour suivant, les Hugo, Sainte-Beuve, Émilie et David d'Angers déjeunent chez Louis Pavie. L'après-midi, ils visitent Angers, puis des berlines les amènent à Saint-Melaine sur Aubance, à quatorze kilomètres de la ville, où est prévu le mariage. Pour s'y rendre, il faut

⁷²⁷ Lettre de David d'Angers à Louis Pavie du 26 juin 1835, citée par Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 154.

⁷²⁸ Lettre d'Adèle Janvier à Victor Pavie du 29 juin 1835, *Ibid.*, p 155.

⁷²⁹ Petit-fils de Georges Pavie, et donc arrière-petit-fils de Victor Pavie.

⁷³⁰ *Le cénacle de Joseph Delorme*, t. II « Victor Hugo et les artistes », *Op. Cit.*

⁷³¹ *Sainte-Beuve, sa vie et son temps*, 2 vol., Paris, Flammarion, 1952.

⁷³² *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. I, Paris, Stock, 1935.

⁷³³ *Victor Hugo intime : mémoires, correspondances, documents inédits*, Paris, Marpon et Flammarion, 1885.

⁷³⁴ Gaudon Jean et Sheila, Leuilliot Bernard, *Correspondance familiale et écrits intimes*, t. II, 1828-1839, « Bouquins », Paris, Laffont, 2002.

⁷³⁵ Daté du 15 avril 2004.

passer par le bourg des Ponts-de-Cé, où se trouve justement le petit château en ruines que les Hugo avaient projeté d'acheter, ce qui fait, au passage, sourire le père d'Adèle. Les hôtes des Pavie couchent dans un petit manoir des environs.

Le 28 est le grand jour. Dès huit heures, on procède à la signature du contrat civil de mariage dans le salon des parents de la mariée, dont la grande maison d'un étage avec petit jardin devant et terrain derrière, située dans le bourg, près du cimetière est encore visible de nos jours, transformée en logements⁷³⁶. Sont présents : les parents, Louis-Victor Vallée, quarante-sept ans, percepteur aisé de Saint-Melaine, Honorée Adélaïde Vallée, née Duroz, quarante-sept ans, Marie-Marguerite Fabre, l'aïeule de Victor, Louis et Théodore Pavie, ainsi que les proches : Adèle et Léopoldine, Pierre Foucher, Sainte-Beuve, les David, Adrien Maillard, étudiant en droit à Paris et Charles Gavard, peintre, tous deux amis angevins de Victor. Le maire, « un gros père qui ceignit une écharpe tricolore » selon Foucher, célèbre alors aussitôt le mariage civil. Tous signent ensuite au bas du document.

Théodore décrit l'ambiance de cette journée :

Le mois de juillet tirait à sa fin. Les coteaux de la Loire offraient un coup d'œil magnifique ; le fleuve serpentait mollement à travers les grèves aussi dorées que les moissons pressées sur ses rives. Il y avait quelque chose de méridional sur la terre et sur les eaux ; le soleil étincelait.⁷³⁷

La mariée, Honorine Louise⁷³⁸, coiffée à la Clotilde⁷³⁹, est fille unique ; elle a dix-neuf ans. Léon Séché en fait un portrait, qui, bien que révélateur de la condescendance masculine d'alors, souligne ses caractéristiques positives :

Louise Vallée était une brune de taille moyenne qui, au dire de Victor Pavie, « abondait en son sexe », mais qui, d'après Pierre Foucher [...], « n'avait de saillant que de gros et beaux sourcils, ainsi que le nez ». Beaucoup de charme, d'ailleurs, des manières agréables, un air modeste et, ce qui ne gêne rien, de l'esprit d'à propos.⁷⁴⁰

⁷³⁶ Une « Allée Victor Pavie », jouxtant la propriété, a été inaugurée en 2011, à l'initiative de la municipalité, qui nous avait d'ailleurs contacté, à l'époque, pour obtenir quelques précisions historiques.

⁷³⁷ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 162.

⁷³⁸ Née le 13 janvier 1816 à Saint-Melaine sur Aubance, décédée le 12 décembre 1897 à Angers.

⁷³⁹ Avec une raie centrale, comme la princesse burgonde Clotilde, seconde épouse de Clovis, canonisée par la suite.

⁷⁴⁰ Séché Léon, *Op. Cit.*, p 252.

Puis, au son de la cloche de la petite église du village, la noce se met en marche, processionnellement. C'est le grand-oncle de l'épousée, l'abbé Maurice-Guillaume Monsallier qui dirige l'office :

[...] la cérémonie religieuse fut d'une simplicité toute janséniste. Pas d'orgue, pas de chant, aucun air de violon ou de violoncelle, rien que la psalmodie monotone des prières de la messe, interrompue à l'épître par la bénédiction du prêtre qui s'étendit un peu longuement sur les devoirs des époux.⁷⁴¹

On passe dans la sacristie pour signer à nouveau, cette fois l'acte religieux du mariage, puis le cortège retourne à la maison des Vallée où un déjeuner de quarante couverts, « servi sous une tente ornée de feuilles et de feuillages⁷⁴²», attend les convives.

Il était à peine fini que le dîner commença, dîner splendide et dont le menu aurait fait l'ébaudissement de Rabelais. Mme Victor Hugo n'avait jamais rien vu de pareil. Tout le temps du service, elle s'extasia devant l'énormité des saumons et des brochets et devant la profusion des faisans et des perdreaux qui se succédaient sur la table. Mais cela n'était rien auprès du dessert et des vins. On aurait juré qu'on avait dévalisé tous les jardins et toutes les caves du pays.⁷⁴³

Sainte-Beuve avait préparé un épithalame, mais ce fut Adrien Maillard qui, au moment du dessert, le devança et déclama un poème en l'honneur des jeunes mariés. Louis est heureux et son fils tout autant, la fête est une réussite :

Les nouveaux parents de Victor comblaient de délicates prévenances les invités de Paris, qui s'étonnaient de se voir accueillir avec tant d'égards et s'abandonnaient gaiement au plaisir d'être si bien traités.⁷⁴⁴

Vers vingt-deux heures, les invités prirent congé.

Le lendemain, on se réunit à nouveau pour manger les restes pantagruéliques de la veille. Tout le monde repartit enfin vers Angers, à quatorze heures en calèches et chaises de poste, se donnant rendez-vous pour le retour de noces, fixé au 4 août, aux Rangeardières,

⁷⁴¹ *Ibid.*, p 254.

⁷⁴² *Id.*

⁷⁴³ *Id.*

⁷⁴⁴ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 163.

maison de campagne des Pavie. David d'Angers et sa femme, eux, rentrèrent sur Paris, où ils étaient attendus le 1er août.

Adèle, son père, sa fille et Sainte-Beuve - qui entend visiter le château de Clisson -, mettent à profit ces journées d'intervalle pour effectuer un voyage sur la Loire. Le jeudi 30, levés à cinq heures du matin, ils partent pour Nantes. Ils montent à sept heures sur un bateau à vapeur et commencent la descente du fleuve. A hauteur d'Ancenis, on aperçoit, sur la rive opposée, Liré ; Sainte-Beuve, étourdi de cet Anjou qu'il ne connaissait qu'à travers les récits enthousiastes des frères Pavie ou de David, récite pour Adèle, le célèbre sonnet de Du Bellay sur son village, et l'écrit sur une feuille qu'il remet à Pierre Foucher. Accablés par la chaleur, les voyageurs descendent dans une cabine. Le périple est interrompu par cinq ou six « engrèvements », de sorte que le groupe n'arrive à Nantes qu'à dix-huit heures. Adèle n'a cessé, malgré l'inconfort, d'admirer les paysages ; la compagnie de celui qui est encore, à cette date, son amant, ajoute à son bonheur.

Mais dès le navire à quai, un escadron de gendarmes monte à bord pour vérifier les identités. On vient d'arrêter entre Clermont-sur-Loire et Mauves, Raspail, en fuite après l'attentat de Fieschi survenu à Paris le 28, et la gendarmerie a ordre de rechercher d'éventuels complices. Les passeports des amis des Pavie n'étant pas en règle, on les retient quelque temps pour les interroger. Le soir, les auberges regorgeant de monde, Sainte-Beuve finit par trouver, non sans difficulté, deux chambres, fort chères, au Grand Hôtel de France : l'une pour Adèle et Léopoldine, l'autre pour lui-même et M. Foucher.

La correspondance d'Adèle Hugo à son mari, alors en voyage, de son côté, avec Juliette Drouet, insiste évidemment, et tout au long du séjour, sur le fait qu'elle ne pouvait en aucune manière se retrouver seule avec Sainte-Beuve.

L'intention initiale était d'aller voir la mer, mais les autorités ont gardé les passeports (elles ne les rendirent que le 1er août), ce qui conduit Adèle et son groupe à demeurer à Nantes. Elle en profite pour rendre visite à l'évêque de Nantes, ami de son père, et à de lointains parents : « Elle découvrit dans le couvent des Ursulines [...] toute une nichée de tantes et de cousines à son mari, du côté des Trébuchet ⁷⁴⁵ ».

Le dimanche 2 août, à six heures du matin, la troupe prend le chemin du retour. Sur le bateau qui les reconduit à Angers, on reconnaît Adèle. Son nom a même circulé dans tout l'Ouest. Un touriste lui rapporte qu'apprenant son dessein de se rendre à Pornic, « les

⁷⁴⁵ Sèché Léon, *Op. Cit.*, p 259.

baigneurs de l'endroit [...] s'étaient proposés d'aller au-devant d'elle et de lui faire la fête ⁷⁴⁶». Le voyage se déroule « en odeur de sainteté », selon les mots qu'elle adresse à son époux : dix-sept curés se sont embarqués sur le navire pour faire retraite à Angers. Toutes ces précautions épistolaires étaient destinées à rassurer le mari absent, mais était-il dupe ? Théodore Pavie attend les voyageurs à l'arrivée ; Sainte-Beuve rejoint son auberge, tandis qu'Adèle découvre les courriers que Victor Hugo lui a envoyés.

Madame Hugo et les siens arrivent aux Rangeardières, à six kilomètres d'Angers le lundi, et passent la journée à se promener, faisant plus ample connaissance avec Louise Pavie. Sainte-Beuve est resté à Angers. Le lendemain, après le déjeuner, on dresse la table pour le dîner de soixante-huit couverts, dans le jardin de la propriété. « Le coup d'œil, au dire de Pierre Foucher, était féérique, quand on eut allumé les lampes et les lampions à la chute du jour. ⁷⁴⁷ » Adèle, placée près d'inconnus, s'est un peu ennuyée durant les quatre heures du repas. Il y avait de nombreuses femmes vêtues de leurs plus beaux atours, mais c'est la femme du poète parisien qui attirait le plus l'attention :

Elle n'avait qu'une robe brodée d'étoffe légère, mais elle la portait avec tant d'élégance [...], le nom qu'elle avait lui donnait un tel prestige que de tous les points de la table, les yeux étaient braqués sur elle. ⁷⁴⁸

Son père déclara qu'elle avait dignement soutenu la réputation qui l'avait précédée. Quant à Léopoldine, « elle animait la fête par sa gaieté épanouie ⁷⁴⁹ ». Lorsqu'on leva les verres en l'honneur des jeunes mariés, Sainte-Beuve put enfin déclamer l'épithalame qu'il avait préparé : *A Victor Pavie, le soir de son mariage* ⁷⁵⁰, mais, « ému » autant par le vin blanc d'Anjou maintes fois dégusté que par la solennité du moment, « dans la chaleur du débit, prenant une grosse pêche placée près de lui, il l'appuya sur son cœur et l'y pressa au point de gêner le beau gilet à ramage dont il se faisait gloire. ⁷⁵¹ » Séché parle de « vers [...] tarabiscoté », du « sens obscur de certaines strophes » ; de toutes façons, la tablée était si importante que tous n'entendirent pas distinctement la poésie du critique.

Tard dans la nuit, on monta se coucher. Adèle et sa fille étant logées à côté de la chambre nuptiale, elles entendirent les jeunes époux dire leurs prières à haute voix.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, p 260.

⁷⁴⁷ *Ibid.*, p 262.

⁷⁴⁸ *Ibid.*, p 263.

⁷⁴⁹ Langlois Anatole, *Op. Cit.*, p 269.

⁷⁵⁰ Sainte-Beuve Charles-Augustin, *Pensées d'août*, Paris, Michel Lévy, 1863, p 187.

⁷⁵¹ Langlois Anatole, *Id.*

Le lendemain, les Parisiens sont « remballés⁷⁵² » pour Angers. Nous n'avons pas d'informations concernant la journée suivante du 6 août, certainement consacrée à récupérer de la fatigue de la noce. Le départ a lieu le vendredi 7 août. Sainte-Beuve, Adèle, sa fille et son père quittent Angers, de nuit, en direction de Tours ; le voyage se déroule sous un magnifique clair de lune, en suivant les bords de Loire. Le jour d'après, les Hugo vont à Blois où ils passent la nuit ; Sainte-Beuve prend la direction de Paris. Le 9, le critique est dans la capitale, Adèle et les siens n'y arrivent que le 10 au petit matin. Le 15, chez Madame Asseline, à l'hôtel des Conseils de guerre, les mêmes se retrouvèrent à dîner pour évoquer les merveilleux jours passés en terre angevine.

Longtemps, le souvenir de ces jours radieux émailla la correspondance de la femme de Victor Hugo comme celle de son amant, avec Victor ou Louise. Sainte-Beuve, on le comprend, car c'était tout ce qui lui resterait bientôt de sa liaison ; Adèle, outre le fait qu'elle avait été heureuse en Anjou, parce qu'elle se réjouissait sincèrement du bonheur des Pavie.

Quant à Victor Pavie, certes, l'été lui fut doux ; après un voyage de noces dans l'Ouest, lui et sa femme se rendirent à Paris revoir tous les anciens amis. Puis les relations conjugales furent bonnes, mais sa nature nostalgique et inquiète allait ressurgir :

La vie était pour lui douce, facile et variée. Sa nouvelle famille l'acceptait avec ses enthousiasmes, ses distractions et son perpétuel besoin d'agir ; ses amis lui demeuraient fidèles ; tout lui souriait, mais par malheur il ignorait l'art d'être heureux [...]⁷⁵³

Il est vrai que certains événements tragiques allaient, quelques années plus tard, grandement l'éprouver.

b. Les drames familiaux

Outre les décès de sa grand-mère, puis de son père, Victor Pavie et son épouse connurent la peine de perdre quatre de leurs enfants. Nous ne reviendrons pas sur les touchantes marques de compassion que leur envoyèrent les Hugo, David ou Sainte-Beuve, déjà abordées plus haut⁷⁵⁴. Nous nous bornerons aux faits.

⁷⁵² Le mot est de Pierre Foucher, qui aurait préféré resté pour répondre à l'invitation de Mme de Perrochel, en son château de Pignerolles.

⁷⁵³ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 172.

⁷⁵⁴ Voir les chapitres consacrés à ces amitiés.

Joseph

Louise et Victor Pavie attendirent trois années leur premier enfant. Cette venue tardive avait préoccupé le jeune couple, aussi l'annonce de la grossesse les combla-t-elle. A la naissance, Théodore envoya une lettre à son « petit neveu chéri » :

[...] Tu ne dois pas être beau, cher neveu, si tu as les grandes oreilles et la bouche de bon appétit dont les voisins du haut de la rue Saint-Laud faisaient la critique sur la personne de ton papa, quand Marie Dubois le portait sur ses bras. Ressemble-lui tout de même, sois poète comme lui [...] sois cependant moins candide que ton père, moins désarmé pour ta propre défense [...] ⁷⁵⁵

Né le 5 février 1839, ce premier enfant ne devait vivre que deux ans et demi : « ce petit Joseph, si fort, si bien venant, déjà fougueux et exalté, fut emporté par un transport au cerveau. ⁷⁵⁶ » le 13 novembre 1841 ⁷⁵⁷. La douleur des parents fut considérable et ils se tournèrent vers leur foi chrétienne pour la surmonter. Sainte-Beuve écrivait d'ailleurs à son ami Victor : « Vous vous serez dit tout ce qui peut consoler un père qui croit à la vie prochaine. ⁷⁵⁸ »

Pour consoler Victor et la mère, David envoya un dessin fait de main de maître qui représente un ange aux grandes ailes prenant dans son berceau un petit enfant endormi pour l'emporter au ciel. ⁷⁵⁹

Ce dessin fut gravé sur la croix placée au-dessus de la sépulture de l'enfant, dans le cimetière de Saint-Melaine ?, avec l'inscription : « Ci gît à coté de sa bisaïeule Joseph-Louis Pavie » et une citation en latin : « Sinite parvulos venire ad me » ⁷⁶⁰.

⁷⁵⁵ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 213.

⁷⁵⁶ *Ibid.*, p 214.

⁷⁵⁷ Les biographes pavilliens citent la date du 1er novembre, mais la tombe du petit Joseph à Saint-Melaine fait mention du 13.

⁷⁵⁸ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 28 novembre 1841 in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. IV, Paris, Stock, 1942, p 176.

⁷⁵⁹ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 214.

⁷⁶⁰ Paroles de Jésus-Christ, évangile selon saint Luc : « Et quelques-uns lui présentaient de petits enfants, afin qu'il les touchât ; ce que ses disciples voyant, ils les repoussaient avec des paroles rudes. Mais Jésus, les appelant à lui, dit à ses disciples : « Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. ».

Maurice

En 1840, Victor, annonça à son frère, alors en voyage à l'île Bourbon, la prochaine venue de son deuxième enfant, par ces mots : « Les venus vivront-ils ? les promis viendront-ils ? » Paroles prémonitoires s'il en est, car le 1er mai 1846, le garçon eut une fin tragique :

Maurice, alors âgé de cinq ans, aussi gracieux que vif et intelligent, périt par accident, chez son grand-père ; il tomba dans un bassin en essayant d'y tremper des fleurs qu'il voulait offrir à ses parents attendus pour le dîner.⁷⁶¹

Cette mort, si semblable au drame qu'avait connu, trois ans plus tôt, Adèle et Victor Hugo, avec la noyade de leur fille aînée, firent dire à Marty :

[...] la catastrophe de Villequier, au lendemain d'un mariage, dans le courant d'un fleuve et le vent de la tempête, avait un caractère grandiose et comme en harmonie avec le génie de Victor Hugo, le poète des flots, des sombres abîmes, des désespoirs. Celle des Rangeardières, maison de campagne des Pavie, près d'Angers, fut plus humble et plus gracieuse, si l'on peut ainsi parler, comme le talent de Victor comparée au génie de son ami.⁷⁶²

Elle rassemblait surtout les deux familles, en proie aux mêmes douleurs.

Élisabeth

Car la mort de Maurice était le troisième décès d'enfant auquel étaient confrontés les Pavie. Deux ans auparavant, le 25 octobre 1844, une fille, troisième dans la fratrie, était elle aussi décédée. Théodore était le parrain de cette petite Élisabeth, née le 28 février 1842, ainsi nommée « sous l'impression du livre de Montalembert⁷⁶³. »⁷⁶⁴ Une fièvre cérébrale fut la cause du trépas.

Ainsi disparurent en quelques années les trois premiers-nés de cette union [...] que le malheur semblait poursuivre [...] Victor eut besoin de toute sa résignation pour accepter

⁷⁶¹ Langlois Anatole, *Op. Cit.*, p 273.

⁷⁶² Marty Paul, *Op. Cit.*, p 75.

⁷⁶³ Il avait fait paraître en 1836, chez Debécourt, son *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*.

⁷⁶⁴ Langlois Anatole, *Op. Cit.*, p 75.

sans murmure ce calice qui lui était présenté ; sa femme fut comme lui admirable de courage.⁷⁶⁵

Victor et Louise Pavie reçurent de très nombreux témoignages de compassion, et furent soutenus par leurs amis. Madame Hugo leur adressa, à chacune de ces occasions funèbres, une lettre de profondes condoléances, évoquant leurs détresses communes, mais aussi l'espoir qu'elle défendait de retrouver ces « anges » dans une autre vie. Lors du décès de Maurice, le plus douloureux, elle écrivit deux fois dans l'intervalle d'un mois. L'année suivante, Charles Hugo souffrit d'une fièvre typhoïde, et l'on craignit pour sa vie. Adèle redit à Pavie la ressemblance de leurs destins : « Maintenant surtout c'est presque un besoin pour moi que de rencontrer un être qui a souffert, ce que j'ai souffert, et qui cherche les consolations dans les mêmes voies.⁷⁶⁶ » Victor Hugo se joignit parfois aux pleurs de son épouse, et envoya également un courrier à la mort d'Élisabeth. Ces signes d'amitié furent appréciés, mais ne purent atténuer l'immense chagrin de Pavie.

[...] S'il conserva le courage, il ne connut plus la confiance ; malgré les consolations que lui donnèrent ses trois autres enfants⁷⁶⁷, il ne cessa de trembler pour eux ; le moindre mal qui les atteignait, excitait ses alarmes et rouvrait une plaie qui ne se cicatrisa jamais.⁷⁶⁸

Un quatrième enfant naquit en 1852. Il ne vécut que neuf jours.

⁷⁶⁵ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 216.

⁷⁶⁶ Lettre d'Adèle Hugo à Victor Pavie du 10 février 1847 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n° 122).

⁷⁶⁷ Eusèbe (né le 30 avril 1842), Louise (née le 11 septembre 1844) - tous deux la même année que la mort d'un des enfants des Pavie -, et Georges (né en 1847).

⁷⁶⁸ Langlois Anatole, *Op. Cit.*, p 75.

III. LE NOTABLE ANGEVIN

A. L'ÉDITEUR DE COEUR

Depuis 1810, il était obligatoire d'avoir un brevet accordé par le ministère de l'Intérieur sur rapport du préfet. Louis Pavie avait obtenu un double brevet, celui d'imprimeur et celui de libraire. « Louis Pavie et son fils Victor conservent tout au long de leur carrière cette estime des autorités.¹» Le père s'était d'ailleurs vu décerner le titre d'« imprimeur du roi » en février 1815, qui fut conservé par Victor jusqu'en 1844 (le concurrent Mame le perdit en 1822, mais son frère le retrouva en 1825, et devint à cette date l'imprimeur le plus apprécié par les représentants du gouvernement dans le département). Pavie obtient en sus le brevet d'imprimeur lithographe en 1829, « nouveau signe de confiance, car l'image est un véhicule d'opinions plus dangereux encore que le texte, dans une société où une majorité de la population est encore analphabète.²» Malgré la position dominante de Mame, l'entreprise des Pavie prospère car il n'y a que trois imprimeurs dans le Maine-et-Loire, quand on en compte cinq en moyenne dans les autres départements. La situation va progressivement évoluer au détriment de la famille Pavie. En 1829, un quatrième brevet est attribué (il y a dès lors trois imprimeries sur Angers), puis après l'entrée en fonction de Victor Pavie, un cinquième en 1838, et enfin, un sixième en 1844 (ce qui porte à cinq le nombre d'imprimeurs dans la capitale angevine). De plus, d'autres créations voient le jour à Segré et Cholet. Malgré ces changements, les affaires demeurent bonnes pour les Pavie, car simultanément, la demande a elle aussi augmenté. Durant la crise générale de l'édition, survenue entre 1826 et 1830, l'activité faiblit, mais lorsque Louis Pavie cède ses droits à son fils, en novembre 1835, l'imprimerie familiale a retrouvé son niveau de production antérieur. Victor Pavie déposa, au fil des années, un nombre croissant de titres pour finir par imprimer un cinquième de la production locale.

Pour connaître avec précision la nature des publications de la maison Pavie, nous renvoyons à la communication de Véronique Sarrazin, déjà citée, qui analyse les types de livres publiés ainsi que leur part dans l'impression départementale. La mère de Louis s'était bien positionnée sur le créneau religieux, Louis avait poursuivi dans cette voie, commune à tous les éditeurs de province. Jusqu'en 1829, elle représentait soixante pour cent de leur activité, soit un peu plus que les concurrents. Les livres d'instruction (manuels, abécédaires, ouvrages destinés aux collèges, ...) ainsi que les « utilitaires » (catalogues commerciaux,

¹ Sarrazin Véronique, *Op. Cit.*, p 27.

² *Ibid.*, p 28.

almanachs, ...) constituent un autre pôle éditorial, qui avoisine trente pour cent de la production. Quant aux *Affiches d'Angers* avec leur supplément le *Feuilleton*, bien que publiées à seulement deux cents exemplaires environ (« en octobre 1832, on ne compte que cent cinquante deux abonnés dans le département, dont cent trente sept pour la seule ville d'Angers³»), elles « sont rentables, car les petites annonces sont payantes.⁴ » Les neuf dixièmes des travaux de la famille Pavie concernent donc ces domaines ; restent quelques publications à caractère local et scientifique, qui connaissent des tirages encore plus faibles.

A partir du moment où Louis Pavie occupa une place plus importante dans la vie de la cité (politique, avec sa fonction de maire adjoint, de 1826 à 1830, et culturelle, avec la création de « l'académie des Rangeardières », en 1823, puis de la « Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers », en 1828), sa production imprimée amorce une sensible évolution. Outre les nombreuses rééditions habituelles d'ouvrages des siècles précédents tombés dans le domaine public, « Il rédige et publie quelques œuvres de sa plume et met davantage ses presses au service des savants et littérateurs locaux.⁵ » Louis publie ainsi, à partir de 1831, les *Mémoires* de la société d'agriculture, et Victor, dès 1838, les *Travaux du Comice horticole*.

Dans l'ensemble, on constate un recul croissant des types d'ouvrages qui faisaient le fonds de leur activité jusqu'en 1823, recul qui va jusqu'à la disparition en ce qui concerne les livres d'instruction, que Louis Pavie lui-même n'imprime plus qu'exceptionnellement [...] Il s'agit peut-être, en période de crise, de limiter les risques en revenant aux classiques. Ce recul se fait au profit des productions savantes et lettrées qui représentent quarante pour cent des titres en 1824-35 et cinquante sept pour cent en 1837-44.⁶

1. Un bon gestionnaire

Sous la direction de Victor Pavie, les types d'écrits publiés poursuivirent donc cette mutation. Après recensement aux Archives départementales de Maine et Loire d'une centaine d'ouvrages édités par Louis Pavie ou sa mère, puis par Victor, il semble que des domaines aient décliné au fil du temps (éducation, administration et justice), que d'autres se soient maintenus (agriculture, arts,...) ou aient augmenté (auteurs, religion). Ces modifications s'expliquent également par les déboires que rencontra Pavie fils avec les

³ *Ibid.*, p 36.

⁴ *Id.*

⁵ *Ibid.*, p 38.

⁶ *Ibid.*, pp 39 et 40.

publications judiciaires, par l'évolution de la censure politique sous la Restauration, et par les accords passés avec les autorités religieuses.

La maison Pavie avait toujours édité et vendu nombre de publications religieuses. En 1841, Victor Pavie n'hésite pas à écrire aux curés pour leur proposer la vente d'un *Abécédaire du Plain-Chant* par exemple, arguant de son « rôle immense » dans la liturgie. Il évoquait :

[...] des perversions funestes introduites dans la pureté du chant par l'effet de l'isolement, de l'ignorance ou de l'arbitraire [...] C'est à ce malaise, plus grave qu'on est accoutumé de le croire, que l'ouvrage en question a pour but de remédier ⁷.

Gardien des traditions, il joignait ainsi l'utile à l'agréable.

La concurrence est encore plus rude concernant les publications des autorités administratives et judiciaires. Le 15 juin de la même année, le président du tribunal civil d'Angers, Planchenault, adresse au jeune imprimeur une demande d'informations : date de son origine, objet judiciaire, politique ou littéraire, nombre et importance des annonces depuis la fondation et actuellement, nombre d'abonnés,... dans le but évident de revoir les accords de coopération. Il « désire recevoir cette notice le plus tôt possible. ⁸»

Dès le lendemain, Victor Pavie répond en détails, donnant tous les renseignements demandés, et termine sa lettre en plaidant pour son droit :

Longtemps en possession exclusive des droits d'annonce par l'effet d'une convention réciproque avec l'éditeur du *Journal politique*, elle [la feuille que Pavie publie] s'est vue frustrée de ce privilège en 1829, par l'installation à Angers d'un troisième imprimeur et la création d'un troisième journal. Dès lors elle n'a plus dû qu'à la spécialité de son titre et à la force d'une tradition croissante la faveur dont elle n'a cessé de jouir de la part des Avoués, Notaires, Huissiers, Commissaires-priseurs et Juges du Tribunal de Commerce, qui l'ont considéré jusqu'à ce jour comme leur organe officiel.⁹

N'obtenant pas gain de cause, il écrit cette fois directement aux notaires dénonçant la spoliation dont il fait l'objet :

⁷ Lettre imprimée de Victor Pavie aux curés du département du 15 juillet 1841, Archives Pavie 2009 (Archives départementales de Maine et Loire).

⁸ Lettre du président du tribunal civil d'Angers à Victor Pavie du 15 juin 1841, Archives Pavie 2009 (Archives départementales de Maine et Loire).

⁹ Lettre de Victor Pavie au président du tribunal civil d'Angers du 16 juin 1841, Archives Pavie 2009 (Archives départementales de Maine et Loire).

La loi qui m'a frappé si injustement au cœur même de mon patrimoine, dément à la Feuille d'annonces les titres qui la constituent, en exerçant contre elle une expropriation gratuite, en créant à sa porte un droit usurpateur d'une tradition de vingt neuf année [...]¹⁰

Il ajoute à son courrier six propositions, qui se présentent comme un véritable contrat. Le président de la chambre des notaires, Letourneau, soutient l'initiative de Pavie en la faisant parvenir à tous ses collègues, avec la précision suivante : « Dans le cas où vous ne me répondriez pas, je considérerais votre silence comme une adhésion. ¹¹ » Une même adresse est envoyée, le 19 décembre 1841, aux avoués du tribunal de première instance, pour la conservation du privilège des insertions judiciaires, que Louis Pavie avait acheté de ses deniers. Le 3 décembre 1842, c'est aux présidents et membres du tribunal qu'il envoie sa demande, la loi investissant les tribunaux du droit de désigner les organes aptes aux publications pour une année. Mettant en avant l'augmentation de son tirage, il sollicite au moins la moitié du marché. Le 12 décembre de l'année suivante, il réitère son offre.

Cependant, l'imprimerie Pavie est toujours au premier rang, en 1840, pour la publication des ouvrages savants et lettrés. Le travail se modernise. Le format in-8 est appliqué aux trois quarts des parutions. Il existe maintenant une réelle conception éditoriale, de mise en page, d'illustration, de couverture. Le métier d'imprimeur n'est plus aussi routinier mais il n'est plus, dorénavant, aussi sûr :

Imprimer et mettre sur le marché des nouveautés représente un risque économique : l'accueil du public est incertain, la mévente possible, surtout lorsqu'il s'agit d'ouvrages [...] intellectuellement exigeants [...] Les Pavie ne prennent cependant que des risques mesurés. D'abord, la majorité des publications savantes sont courtes. Les Pavie ne publient qu'un ou deux volumes vraiment consistants chaque année. Pour le reste, ils se limitent à des brochures [...] Le risque financier est aussi limité par la faiblesse des tirages [...] Les Pavie, bien introduits dans les cercles lettrés et les sociétés savantes connaissent leur clientèle et ne cherchent pas à l'étendre. Enfin, ces éditions ne sont pas toujours entièrement à la charge financière des Pavie [...] des productions savantes sont éditées à compte d'auteur [...] ¹²

En tant que chrétien engagé, président de la Conférence locale de la Société Saint-Vincent de Paul, Victor Pavie privilégie les parutions religieuses ; les ouvrages ne représentent qu'un

¹⁰ Lettre aux notaires de l'arrondissement d'Angers, du 8 novembre 1841, Archives Pavie 2009 (Archives départementales de Maine et Loire).

¹¹ Lettre du président Letourneau aux notaires du département, du 3 décembre 1841, Archives Pavie 2009 (Archives départementales de Maine et Loire).

¹² Sarrazin Véronique, *Op. Cit.*, p 42.

peu moins de la moitié des titres publiés, mais par leurs tirages élevés, ils constituent la majeure partie des feuilles sortant des presses.

Peu à peu, pourtant, l'activité, de plus en plus commerciale va laisser Pavie. En 1840, il vend encore très bien son almanach, les annonces des *Affiches* lui rapportent, mais le *Feuilleton* n'est plus cet organe qui clamait la supériorité du romantisme, ni le support des œuvres et critiques du jeune poète angevin (Victor n'a publié qu'un article en trois parties, en 1838, sur *les fouilles à Angers dans le local de la préfecture*). On comprend, que fatigué des incessantes démarches pour préserver ses privilèges, stérile au point de vue littéraire car absorbé par son métier et sa famille, il consente, en 1844, à abandonner le métier qu'il avait embrassé par piété filiale plus que par vocation. Théodore Pavie parle d'une autre raison :

[...] alors la politique, comme une marée montante, venait battre à sa porte ; on lui offrait de publier un journal ; il ne voulut pas employer ses presses à ce travail de tous les instants, à cette tâche absorbante sans savoir quelles opinions il serait appelé à représenter. Sollicité de divers côtés, il prit le parti de se démettre de son établissement.¹³

Cela correspond, en tous cas, à la timidité politique dont Victor fit preuve d'ordinaire. Le successeur, un certain M. Lainé, avait la confiance familiale :

Notre père qui se plaisait à le [Victor] remplacer durant ses absences assez fréquentes, ne vit peut-être pas sans quelque chagrin cette résolution prématurée, mais il n'en fit rien paraître, et se résigna comme il l'avait toujours fait. Du moins eut-il la satisfaction de constater que son imprimerie passait à deux frères dignes de substituer leur nom¹⁴ au sien.¹⁵

Théodore éclaire encore le choix de Victor, par l'attrait ressenti pour de nouvelles responsabilités, notamment dans le domaine de la charité publique :

Était-ce l'oisiveté, le *benedetto farniente* que cherchait Victor en se retirant des affaires ? Non, l'eût-il désiré que son esprit actif, ingénieux à se créer des devoirs, l'eût empêché d'en jouir. En quittant son fardeau, il se trouvait plus à même de se charger de celui des autres [...]¹⁶

¹³ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 258.

¹⁴ Leur grand-père, ayant reçu de Louis-Joseph Pavie, des proclamations royalistes, en 1792, avait préféré la prison à la dénonciation.

¹⁵ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 258.

¹⁶ *Ibid.*, p 259.

Il demeure que l'imprimerie des Pavie fut une institution respectée et qui contribua de belle manière au développement du savoir, des arts et de la presse en Anjou :

Dans le paysage assez terne de l'édition provinciale du premier dix-neuvième siècle, la maison Pavie tient un rang honorable, par la quantité comme par la diversité de sa production [...] les liens affectifs et intellectuels de Victor à Paris, les voyages et les travaux linguistiques de Théodore, leur donnent une ouverture intellectuelle plus grande que l'érudition locale qui est le lot commun des éditeurs provinciaux. Les Pavie [...] ne s'aventurent jamais sur le terrain trop polémique de la politique. Aidés par les circonstances sans doute, mais aussi grâce à des choix éditoriaux intelligents et prudents, Louis et Victor Pavie ont ainsi pu atteindre le degré de réussite dont leur père et grand-père, Louis-Victor, avait sans doute rêvé.¹⁷

2. Les Œuvres choisies de Joachim du Bellay

La genèse de la collaboration de Sainte-Beuve et Victor Pavie en vue d'éditer un volume d'œuvres choisies de Joachim Du Bellay a déjà été longuement évoquée ici¹⁸. Nous nous attacherons donc au contenu des textes écrits par les auteurs de cette réédition, à leur lien avec le poète de la Pléiade.

Dans un prospectus de sept pages, peu connu¹⁹, le libraire angevin décrivait aux acheteurs potentiels la nouvelle publication à venir. Après avoir cité *in extenso* le sonnet « Heureux qui comme Ulysse », il expliquait :

[...] ces vers sont-ils ou non d'un poète ? Ce cri poussé de si haut et de si loin vers les chères obscurités de la patrie, a-t-il ou non, en sus de cette valeur humaine qui fait le charme des vrais soupirs, quelque chose qui nous touche, qui ait de l'écho ici, qui frappe directement sur le seuil de nos demeures [...] ? La tentative, longtemps reléguée parmi les rêves de l'éditeur, et déterminée aujourd'hui par l'effet d'une coïncidence unique, fait foi de ses convictions profondes à cet égard.²⁰

Pour Pavie, Du Bellay était bien le meilleur ambassadeur de sa chère province :

¹⁷ *Ibid.*, p 45.

¹⁸ Voir, plus haut, le chapitre consacré à Sainte-Beuve : « Échanges et collaborations littéraires »

¹⁹ Voir Annexe II, A.

²⁰ Pavie Victor, *Choix de poésies de Joachim du Bellay, gentilhomme angevin*, tiré à part, Angers, Pavie, 30 septembre 1840, p 2.

Par son berceau, par son blason, par nos couleurs qu'il porte [...] sa mémoire va et vient [...] du murmure domestique au renom populaire [...] du *poète excellent au gentilhomme angevin* [...] Si loin qu'il aille, si haut qu'il monte, il se souvient d'ici, et sème l'Anjou partout sur les entiers de sa renommée [...] ²¹

La conclusion de la brochure publicitaire reprenait d'ailleurs le thème patriotique :

Car, nous le répétons, la question désormais n'est nullement de s'inquiéter si Joachim Du Bellay fut un des fondateurs et des artistes de la langue ; s'il sonna de son clairon le départ de cette croisade dont l'élan, refréné ensuite jusqu'à la peur, n'en a pas moins ouvert sur les idiomes voisins des brèches fumantes et victorieuses ; si la lampe de ses veilles jeta un vif rayon dans les ténèbres de son siècle ; si, rude joûteur [sic] au tournois [re-sic] de l'érudition et de la critique, il fut tendre et religieux pour la muse ; si, parmi ceux dont elle a réveillé les échos, il est pour notre jeune génération littéraire un nom plus sympathique et plus vibrant que le sien.... - la question est de savoir si c'est à tort ou à raison que Joachim Du Bellay a inventé le mot *Patrie* ! ²²

Victor Pavie prenait également soin de faire un rappel historique des éditions posthumes du poète :

Il meurt à 36 ans [...] On rassemble ses vers [...] Quatre réimpressions successivement publiées dans l'espace de quelques années assouvissent à grand'peine l'ardeur et l'enthousiasme des nombreux lettrés de ce temps. Puis tout d'un coup silence, oubli. De 1597 à 1841, voilà près de deux siècles et demi traversés par ce nom dépossédé de ses œuvres et porté jusqu'à nous en quelque sorte sur un abîme. ²³

Enfin, l'éditeur mettait un point d'honneur à ce que ce fut un natif qui publiât le recueil, craignant « la honte d'une initiative étrangère » comme il le rappelait dans le prospectus. En outre, il analysait finement le contexte culturel dans lequel cette réédition survenait :

Il fallait, pour que l'heure de sa réhabilitation sonnât, que la langue se retrempât aux sources de cet idiome dont elle avait brusquement renié le tribut, que la curiosité s'éveillant un matin à l'endroit de la couleur, du rythme et de la rime, toutes les qualités de l'art fussent remises en crédit par le rappel des anciens maîtres. ²⁴

²¹ *Ibid.*, p 3.

²² *Ibid.*, p 7.

²³ *Ibid.*, p 4.

²⁴ *Id.*.

Le parrainage de Sainte-Beuve donna au projet une dimension quasi « nationale », et procura confiance au jeune imprimeur d'Angers, qui ne manqua pas de souligner le bonheur d'une telle collaboration :

Un livre qui *revient*, après que choses et hommes, tout s'est renouvelé autour de lui, avec ce je ne sais quoi de hâve et d'étonné que ne sauraient secouer même les plus séduisants fantômes, réclame impétueusement l'autorité d'une voix qui le produise aux petits-fils des générations écoulées. Or cette voix nous manquait. La tâche [...] semblait assez pesante pour nous. En ce qui est du reste, appréciation des causes, exposition des temps, relief du personnage sur l'horizon multiple des faits, des mœurs et de l'art, - nous attendions, confiant en la providence des poètes, qu'une rencontre se fit ; et cette foi n'a pas été trahie. Un écrivain dont le nom se passe aisément d'épithète, M. Sainte-Beuve déjà, [...] avait voué à Du Bellay quelques lignes chaudes et vives, germe d'un développement à venir. Depuis initié, par une visite sur nos rives, aux harmonies natales de son héros [...], pèlerin de Rome, ce souvenir l'a suivi [...] Dès lors l'idée en germe a levé et mûri, - et par un renversement de toutes les habitudes littéraires, celui dont nous n'osions invoquer le secours est venu mettre de lui-même aux services de notre oeuvre sa plume d'admirateur et d'ami.²⁵

Derrière la modestie affichée par Pavie, et la reconnaissance sincère ressentie à l'égard du critique parisien, l'éditeur angevin ne pouvait s'empêcher de regarder cet ouvrage comme étant véritablement son « œuvre ». Et les lignes qu'il écrivait ensuite confirment bien cette considération :

Voilà comme quoi et par quelle double analogie s'élève en ce moment au pays de Du Bellay son monument²⁶ dressé par la main d'un compatriote, avec une épitaphe écrite par la main d'un poète.²⁷

La brochure comportait, tout à la fin, les informations commerciales d'usage : « Prix de l'ouvrage (un fort volume in-8.° sur vélin superfin) : 7 fr. 50 cent. ; et 6 fr. seulement pour les souscripteurs d'ici au 1er février 1841. » Seulement trente personnes souscrivirent.

Le livre parut avec une notice de Sainte-Beuve de quarante et une pages suivie d'un avant-propos de cinq pages de Victor Pavie, non signé. La contribution de Sainte-Beuve éclairait le

²⁵ *Ibid.*, p 6.

²⁶ Un véritable monument, en bronze, sculpté par Adolphe Léofanti, et représentant Du Bellay debout face à la Loire, fut érigé en 1894, à Ancenis, à l'initiative de Léon Séché.

²⁷ Pavie Victor, *Choix de poésies de Joachim du Bellay, gentilhomme angevin, Op. Cit.*, p 6.

lecteur sur le contexte historique et culturel au temps de Joachim Du Bellay, sur ses relations avec Ronsard, et développait une analyse littéraire des œuvres, notamment la genèse latine de quelques unes d'entre elles. Influencé par les poètes italiens de la Renaissance²⁸, le poète écrivit tout d'abord en latin certaines de ses pièces ; ainsi, le célèbre sonnet nostalgique du *petit Liré*, reprend-il, en les traduisant « sous sa plume redevenue française », les premiers vers d'une de ses propres élégies, intitulée *Patriae desiderium*.

La « douceur angevine », évoquée par Du Bellay, fit l'objet de discussions entre Sainte-Beuve et Pavié. Le critique interrogeait son ami d'Angers, dans une lettre en octobre 1840 :

La douceur angevine, dans ce joli sonnet, est-ce une locution du pays. Qu'est-ce que cette douceur ? Cela tient-il à l'air qu'on respire, à l'accent ? Donnez-moi votre sens, et un peu vite s'il vous plaît.²⁹

La réponse de Victor Pavié n'avait pas tardé : « Votre lettre m'a trouvé [...] fredonnant le sonnet joli, et d'avance tout entier à l'importante question dont vous me constituez le juge : de la douceur angevine, et de quelle est cette douceur ? » La suite de la missive fournissait à l'auteur de la notice les éléments qu'il lui manquait, et qu'il retransmit d'ailleurs pratiquement à l'identique³⁰ :

La locution de *douceur angevine*, qui termine le mémorable sonnet, peut paraître réclamer un petit commentaire [...] J'interroge dans le pays et on me répond : Ce n'est point une locution proverbiale [...] mais indépendamment de l'idée naturelle et générale (*dulces Argos*³¹) [...] cette expression n'est pas tout à fait dénuée d'une valeur relative et locale. Il existe, en effet, sur le compte des Angevins une tradition de facilité puisée dans l'abondance de tous les biens de cette vie, dans la suavité de l'air et du sol. Le caractère du bon roi René en donne l'idée. *Andegavi molles*, disait le Romain.³²

²⁸ Tel Naugerius (ou Andreas Navagero 1483 - 1529), noble vénitien fort prisé à l'époque du séjour de Du Bellay à Rome,

²⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavié du 3 octobre 1840, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. III, Paris, Stock, 1938, p 364.

³⁰ Victor Pavié avait écrit : « Ce n'est point une locution proverbiale, ou du moins ce n'en est plus une, mais indépendamment de l'idée absolue et générale qu'un lecteur pur et simple pourrait se contenter d'y trouver, aux regards plus affectés d'un commentateur ou d'un critique, cette expression n'est pas dénuée d'une valeur relative et locale. Il existe en effet, sur notre compte une tradition de facilité puisée dans l'abondance de tous les biens de cette vie, dans la suavité de notre air et de notre sol, facilité féconde en hospitalité pour autrui, mais stérile pour notre compte, cela soit dit exclusivement de vous à moi, par le famiente qu'elle engendre. *Andegavi molles*, a dit César, vous le savez, ce dont douceur angevine me paraît une traduction libre, et peut-être réparatrice sous la plume de ce poète patriote érudit. »

³¹ Citation exacte : « *Dulces moriens reminiscitur Argos* » (En mourant, il revoit en souvenir sa chère Argos), paroles prêtées à Anthor, compagnon d'Hercule, au moment de sa mort.

³² Sainte-Beuve Augustin, Notice des *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*, Op. Cit., (note p XXXV).

Sainte-Beuve lui répondit, par retour du courrier : « Mille grâces pour la douceur angevine, j'en profite pour illustrer mon commentaire.³³ » André Pavie, probablement quelque peu vexé, précisa, quant à lui, et bien plus tard :

L'épithète serait assez exacte, à condition qu'on s'abstienne de la traduire, pour lui laisser le sens latin, complexe et large, qu'un équivalent français, tout seul, ne peut pas rendre. Souplesse et agilité de l'esprit, aptitude à garder la trace des impressions reçues, mélange harmonieusement équilibré d'activité et de nonchalance, prédisposition à aimer tout ce qui charme et enchante, tout ce qui rend la vie agréable et riante, telle est peut-être l'interprétation qu'on pourrait donner de ce dicton anonyme, le combinant en une paraphrase plus flatteuse que ne serait la traduction littérale [...] ne serait-ce pas commettre un contre-sens historique, qui ferait tressaillir de colère, au fond de leur tombe, les ossements des Dumnacus, des Foulque Nerra, des Saint-Offange, des Cathelineau et des Bonchamps.³⁴

Dense et bien documenté, le texte du critique convoque événements, lettrés célèbres ou obscurs, à travers les âges, et apporte son lot d'observations originales et de précisions sur Du Bellay. Sainte-Beuve était devenu depuis le 8 août 1840 le conservateur de la bibliothèque Mazarine, et disposait, de ce fait, des moyens et du temps nécessaires pour se consacrer à cette tâche. Il se disait heureux de « revenir ainsi à une certaine distance sur les premiers ouvrages qui [l']occupèrent »³⁵ ; il déclarait devoir cette belle opportunité à Pavie, « l'ami ancien et si cher qui, dans son culte singulier pour de patriotiques origines, a conçu et préparé l'édition des œuvres choisies du poète angevin ³⁶», qui l'avait convié à se joindre à l'aventure.

Victor Pavie, de son côté, rivalisait de politesse avec le critique parisien, expliquant à la fin de son avant-propos :

M. Sainte-Beuve n'a point, ainsi qu'il s'obstine à le dire, été *convié* par l'Éditeur à la Notice qui précède. Le convié, c'est celui-ci. Rétablissons les termes, sa loyauté l'exige : la Notice fut la cause et l'édition l'effet.³⁷

³³ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 8 octobre 1840, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. III, Paris, Stock, 1938, p 367.

³⁴ Pavie André, *Op. Cit.*, p 187-188.

³⁵ Il veut, bien sûr, parler de son *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVIe siècle* (1828).

³⁶ Sainte-Beuve Augustin, Notice des *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*, *Op. Cit.*, p I.

³⁷ Pavie Victor, « Avant-propos » à *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*, Angers, V. Pavie, & Techener, Paris, 1841, p 3.

Nous avons déjà dit, plus haut, que Pavie avait, dès 1834, caressé l'idée d'une réédition de Du Bellay, et s'en était ouvert à Sainte-Beuve. Ce fut donc bien lui l'instigateur du projet. Mais sans la volonté de Sainte-Beuve et son talent, l'ouvrage serait-il sorti ? Le jeune provincial romantique s'était lancé dans ce projet délicat, par goût littéraire, mais aussi parce qu'il voyait en Du Bellay comme un reflet de son existence :

Du Bellay, sans le savoir, se souciait beaucoup moins des conquêtes de Henri ou des querelles du pape que d'un cygne qui se lamente, que d'une feuille qui tourne, ou de ce qui peut survivre en ondulations sonores des prières d'un Vanneur³⁸

La description correspond tout à fait au comportement du jeune homme, à son esprit fantasque, et sa tendance à se réfugier dans la contemplation.

Dans sa présentation, le jeune éditeur commençait par justifier sa sélection :

Tout éditeur d'une réimpression quelconque doit au public un compte exact et rigoureux de ses façons d'agir à l'égard de l'œuvre exploitée [...] D'abord comment ce lourd et cubique in-18 de 1569, aux lignes entassées, aux marges plus étroites que les allées du jardin d'un avare, s'est-il déprimé sous sa main en un in-8.° de vingt feuilles à peine, aux pages interlignées, aux marges plus royales que l'avenue d'un château ? La raison en est simple : il s'agissait pour lui d'effectuer aux dépens d'un ensemble [...] quelque chose d'accessible aux grands comme aux petits [...] N'était la Notice qui complète à sa manière cette incomplète publication, il serait prêt à dire : - laissez-là mon volume, courez vous en chercher ses aînés de trois siècles sur l'étalage du bouquiniste : ils ne sont ni très rares, ni absolument chers !³⁹

En bon professionnel, Pavie livrait quelques détails techniques, mais défendait surtout l'option qu'il avait choisie pour l'orthographe⁴⁰:

l'Éditeur-Imprimeur du Poète Angevin [...] a interprété les sympathies du public dans un sens favorable aux préférences du poète [...] Ceux qui lui reprocheraient comme une superstition sa fidélité à l'orthographe ancienne, retireraient par-là même toute leur adhésion au principe exposé [...] Point de fond qui n'agisse avec une imprescriptible vertu sur les extrémités les plus lointaines de la forme.⁴¹

³⁸ Allusion au poème « D'un vanneur de blé aux vents », de Du Bellay.

³⁹ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 1 et 2.

⁴⁰ Nous avons déjà abordé ce point dans le chapitre consacré à l'amitié entre Pavie et Sainte-Beuve.

⁴¹ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 3.

Le texte se terminait par les remerciements à M. Blordier pour son travail de rédaction des notes, et à M. Mordret qui avait prêté le portrait gravé par David d'Angers. Ce dernier, ainsi que Sainte-Beuve recevait également les éloges de Pavie, qui concluait en accordant : « [...] une mention cordiale aux *trente* concitoyens qui dans cette époque de vie pour tout ce qui n'est pas l'art, ont senti battre leur cœur au nom d'un poète ! »⁴²

Malgré l'échec commercial du projet, Pavie en tira une grande fierté, et Sainte-Beuve une grande satisfaction. Le conservateur de la bibliothèque Mazarine confiait à la fin de sa Notice :

Mais ce nous a été aujourd'hui une tâche très douce pourtant, que de revenir en détail sur lui, et d'en parler plus longuement, plus complaisamment que personne n'avait fait encore. Bien des réflexions à demi philosophiques nous ont été, chemin faisant, suggérées. Les écoles poétiques passent vite ; les grands poètes seuls demeurent ; les poètes qui n'ont été qu'agréables s'en vont.⁴³

3. *Gaspard de la Nuit*

Le projet de publier, à titre posthume, les poèmes en prose du poète dijonnais Louis Bertrand, constitua pour Victor Pavie, tout à la fois l'expression d'un engagement artistique, la possibilité de manifester enfin une véritable créativité professionnelle, et l'accomplissement d'un serment d'amitié romantique. C'est dire si l'entreprise, envisagée avec le fidèle Sainte-Beuve, était importante pour l'imprimeur angevin.

La mémoire familiale ne s'y est pas trompée qui n'a eu de cesse de rappeler le rôle essentiel de Victor Pavie dans la préservation de ce patrimoine poétique unique. Pourtant, le parcours pour imprimer l'œuvre singulière de Bertrand fut long et semé d'embûches. On doit à la Bibliothèque municipale d'Angers et à son conservateur chargé des fonds patrimoniaux, d'avoir réalisé une excellente exposition, intitulée *Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers*, à l'automne 2007, qui donna à voir grâce aux prêts généreux des descendants Pavie et à la richesse des collections municipales, et à comprendre grâce au concours de Jacques Bony⁴⁴, outre les manuscrits, éditions et gravures originales, les contextes historique et artistique de cette entreprise éditoriale novatrice.

⁴² *Ibid.*, p 4.

⁴³ Sainte-Beuve Augustin, Notice des *Œuvres choisies de Joachim du Bellay*, *Op. Cit.*, p XLI.

⁴⁴ Professeur émérite à l'université Paris-XII, éditeur de *Gaspard de la Nuit* dans la collection Garnier-Flammarion, 2005.

Le 12 septembre 1828, Louis Bertrand écrivait, à la suite des trois fantaisies qu'il publiait alors dans *le Provincial* : « Ces trois pièces font partie d'un recueil de compositions du même genre, que l'auteur se propose de publier très prochainement sous le titre de *Bambochades*⁴⁵ *romantiques*. » A la même époque, il en lit quelques unes chez Nodier (à Noël) et par l'entremise de Sainte-Beuve, fait connaître son œuvre à David et aux frères Pavie (au printemps 1829). Les années suivantes ne voient pas le projet se réaliser : l'éditeur pressenti par Sainte-Beuve, en 1829, fit faillite⁴⁶, et Eugène Renduel, qui a acquis le manuscrit, et annoncé la parution pour 1833, ne tint pas ses engagements. La situation financière et la santé de Bertrand s'aggravant toutes deux, David et Sainte-Beuve projettent de racheter le manuscrit à Renduel et de le faire imprimer par Victor Pavie qui avait laissé entendre qu'il pourrait s'en acquitter gracieusement. Théodore fut l'intermédiaire de ces tractations compliquées. Il écrivait alors à son frère :

Le poète pauvre et honteux est retrouvé. Bertrand est reparu, mais pour demander un secours à M. David, qui lui a vite envoyé de l'argent. J'ai offert de ta part l'impression de son livre, dont tu paraissais disposé à lui faire l'avance. Là-dessus, M. David m'a donné son adresse. Réponds-moi vite, et j'irai le trouver, non pas de la part de M. David, à cause du récent bienfait, qui ferait rougir le pauvre poète, mais de la part de Sainte-Beuve, comme ayant entendu dire, ce qui est vrai, que Renduel n'avait pas voulu se charger de son livre. Ainsi j'attends ta réponse, et je vais, dans sa pauvre mansarde, le trouver entre sa mère et sa sœur, et lui dire qu'il y a un moyen de faire paraître ses œuvres. C'est une aumône qui te ferait grand honneur. A tout prendre, la vente rembourserait, et ce n'est qu'une avance... (Je crains de m'être mal expliqué : c'est à M. David que j'ai parlé de l'offre d'imprimer, et non à Bertrand, que je n'ai pas vu)...⁴⁷

Deux années passent et le manuscrit est toujours en possession de Renduel, qui n'en fait rien. Si Bertrand n'a pas encore saisi l'opportunité offerte par Pavie, c'est qu'il garde toujours l'espoir d'une publication par l'éditeur parisien, qui serait plus riche et plus importante que celle d'un éditeur de province. Il relance donc Renduel en lui adressant un sonnet subtil qui évoque à merveille les origines bourguignonnes de l'auteur :

Quand le raisin est mûr, par un ciel clair et doux,
Dès l'aube, à mi-côteau rit une foule étrange :
C'est alors dans la vigne, et non plus dans la grange,

⁴⁵ En référence à Pieter van Laer, peintre hollandais, dit *il Bamboccio* (1592/95-1642), auteur de petits tableaux de mœurs, grotesques ou pittoresques.

⁴⁶ Auguste Sautelet. (1800 - 1830) avocat puis libraire imprimeur. Gérant du *Globe* et du *National*.

⁴⁷ Lettre de Théodore Pavie à Victor Pavie du 4 janvier 1838, in Pavie André, *Op. Cit.*, p 204.

Maîtres serviteurs, joyeux, s'assemblent tous.

A votre huis, clos encor, je heurte. Dormez-vous ?

Le matin vous éveille, éveillant sa voix d'ange.

Mon compère, chacun en ce temps-ci vendange ;

Nous avons une vigne : - Eh bien ! vendangeons-nous ?

Mon livre est cette vigne, où, présent de l'automne,

La grappe d'or attend, pour couler dans la tonne,

Que le pressoir noueux crie enfin avec bruit.

J'invite mes voisins, convoqués sans trompettes,

A s'armer promptement de paniers, de serpettes.

Qu'ils tournent le feuillet : sous le pampre est le fruit.⁴⁸

Mais Renduel reste sourd, et Bertrand, entre à l'hôpital Necker en mars 1841 sans voir sa prose poétique publiée. Le même mois, Sainte-Beuve contacte l'éditeur indélicat :

Vous souvient-il d'un manuscrit d'un pauvre jeune homme, Bertrand, que vous avez payé et non imprimé ? C'étaient des espèces de petites ballades en prose. Ce pauvre garçon, pris de la poitrine, a l'air de vouloir mourir, il est à l'hôpital Necker. David, le statuaire, qui s'intéresse à lui, voudrait ravoir le manuscrit. On verrait à le faire imprimer chez Pavie, à Angers, qui l'imprimerait gratuitement. Il ne s'agirait que de le ravoir de vous. Qu'en avez-vous fait ? Tâchez, mon cher Renduel, de vous en souvenir cela réjouirait les derniers instants du pauvre jeune homme de songer qu'il restera quelque chose de lui.⁴⁹

L'affaire devint réellement urgente, car le pauvre Bertrand souffrait et dépérissait. David le visitait régulièrement, et recevait ses lettres :

Mon cher monsieur David, mon père, mon ami,

Je soupire après vous comme le cerf du désert après les fraîches fontaines de la Bible. Un subit et violent dévoiement (pardonnez-moi l'expression) m'a jeté dans une si grande faiblesse que j'ai peine à soulever la couverture de mon lit pour me retourner.⁵⁰

La situation empira :

⁴⁸ Bertrand Louis, *A M. Eugène Renduel*, 5 octobre 1840, in Sainte-Beuve, « Notice », *Gaspard de la Nuit*, Angers, V. Pavie, 1842, p XIX.

⁴⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Eugène Renduel du 20 mars 1841, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. IV, Paris, Stock, 1938, p 63.

⁵⁰ Lettre de Louis Bertrand à David d'Angers du 24 mars 1841, (cf <http://www.miscellanees.com/b/alloys04.htm>).

Je subis en ce moment le lourd supplice de l'emprisonnement par l'opium, la tête me tombe des épaules, les oreilles me sifflent, la fièvre me dévore [...] Je suis frappé de quasi imbécillité [...] Je me soumetts à tout [...] Les traitements héroïques ne sont pas heureux sur moi.⁵¹

Sainte-Beuve demandait alors expressément à David d'Angers de prendre des dispositions concernant la future édition :

Il faudrait que vous eussiez la bonté de recueillir vous-même les désirs du malade, relativement au manuscrit, que par malheur vous n'avez pas encore. Dès que Renduel l'aurait donné, s'il met la main dessus, il serait toujours temps d'ordonner le tout pour le meilleur effet possible dans l'état actuel du goût du public.⁵²

Dans sa dernière lettre à David, Bertrand acceptait finalement la solution des trois amis ; et il indiquait ses dernières volontés :

Mon cher David, mon bienfaiteur,

Nous reverrons-nous ? Je suis dans une crise que je crois la dernière. [...] Renduel m'a donné pour *Gaspard de la Nuit* [...] la somme de cent cinquante ou soixante francs. Il faut une déclaration de lui qu'il ne réclame rien, ou ne réclamera rien plus tard. Craignons le coup du coupe-jarret.

Ce manuscrit ensuite, je dois vous le déclarer, est un vrai fouillis. Renduel m'y faisait faire tant de changements. Il est tout à fait provisoire, et devrait être rangé et revu d'avance, feuille par feuille d'impression. C'est donc une œuvre en déshabillé dont mon amour-propre (il est si grand dans les barbouilleurs de papier !) ne saurait souffrir qu'on examinât les nombreuses imperfections, lacunes, etc., avant que je ne l'eusse remis dans ses habits décents. Si je vis dans huit jours, faites-moi le plaisir de me remettre le manuscrit. Si je suis mort à cette époque, je le lègue et le livre tout entier à vous, mon bon ami, et au si bon Sainte-Beuve qui fera tous les retranchements, modifications qu'il croira convenables. Le manuscrit a besoin d'être réduit au tiers au moins, et la première préface doit être entièrement supprimée. *Gaspard de la Nuit* est un ouvrage à peine ébauché dans beaucoup de ses parties, j'ai bien peur de mourir tout entier. M. Victor Pavie exige le retranchement de toute chose qui froisserait ses sentiments religieux. Il y aurait donc quelques pièces et quelques phrases à supprimer.⁵³

⁵¹ Lettre de Louis Bertrand à David d'Angers du 27 mars 1841, (cf <http://www.miscellanees.com/b/alloys04.htm>).

⁵² Lettre de Sainte-Beuve à David d'Angers du 8 avril 1841, Angers, Bibl. mun., Ms 1949, lettre 318-2.

⁵³ Lettre de Louis Bertrand à David d'Angers du 19 avril 1841, (cf <http://www.miscellanees.com/b/alloys04.htm>).

David accompagna, seul, Louis Bertrand jusqu'à sa triste fin. Une très longue lettre à Sainte-Beuve en livre le récit détaillé⁵⁴. Le jour même de la mort de Bertrand, les deux frères Pavie, arrivant à Paris chez David, eurent la primeur de ses lugubres impressions. Tous les trois décidèrent sur le champ de « tirer *Gaspard* de la fosse ». David avait sauvé quelques feuillets provenant des effets personnels du poète ; il récupéra par la suite le manuscrit de Renduel et écrivit aussitôt à Victor Pavie :

J'ai enfin le manuscrit de Bertrand. Renduel s'est mieux conduit que je ne le craignais. Il me l'a rendu pour le prix qu'il en avait donné. Émilie⁵⁵ est actuellement occupée à en faire une copie pour l'imprimeur, et Sainte-Beuve va écrire une notice. Voilà toujours un monument assuré à la mémoire de ce malheureux Bertrand.⁵⁶

A Sainte-Beuve, le sculpteur avait demandé d'honorer la mémoire de Bertrand :

En écrivant une notice sur ce malheureux jeune homme, vous accomplissez, mon ami, un saint devoir, vous lui consacrez un monument honorable et éternel [...] en enchâssant ce diamant dans un travail précieux, vous faites comprendre aux hommes toute sa valeur, puisqu'il s'est attiré votre attention.⁵⁷

Dès l'été 1841, Sainte-Beuve donnait son accord formel à Pavie, et celui-ci se mettait au travail. Une sélection de poèmes et un projet d'illustration avait déjà été réalisés. Fallait-il tout changer ? Et qu'en serait-il de la mise en page, de la typographie, de la place des pièces ? Sainte-Beuve lui conseillait de conserver l'ordre initial et ajoutait : « Il faudra que vous lisiez auparavant, car il y a bien quelques diableries à la *Flame*⁵⁸, mais cela tout fantastique et poétique. »⁵⁹ Pourtant, la tâche ne fut guère aisée. Sainte-Beuve demandait le 31 janvier 1842 qu'on lui fit parvenir les épreuves, le manuscrit et les feuillets afin d'intercaler quelques uns de ces nouveaux poèmes récupérés par David, insérés plus tard sous l'appellation « Pièces détachées tirées du portefeuille de l'auteur ». L'imprimeur angevin, retenu à cause du mariage de son frère, ne lui répondit que deux mois plus tard :

Je vous envoie, mon cher ami, par le retour de la noce, les feuillets de *Gaspard*, complètement terminé, sauf l'épilogue à votre adresse, qui vous parvient à l'état de

⁵⁴ Lettre de David d'Angers à Sainte-Beuve fin avril-début mai 1841, Angers, Bibl. mun., Ms 1290 (1058), fol. 40 et 41v.

⁵⁵ Mme David d'Angers.

⁵⁶ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 1er août 1841, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (10).

⁵⁷ Lettre de David d'Angers à Sainte-Beuve, fin avril-début mai 1841, *Op. Cit.*

⁵⁸ Bertrand s'était intéressé à l'occultisme et aux œuvres de l'alchimiste Nicolas Flamel (1330/40-1418).

⁵⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 3 août 1841, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (9).

manuscrit. Ceci pour satisfaire le vœu exprimé par vous d'avoir les pièces en main afin d'y puiser les allusions nécessaires au travail que vous promettez.

Il reste encore : 1° les notes que je suppose inutiles, surtout en vue des pièces tirées du manuscrit posthume, et destinées selon moi à compléter le volume. Toutefois, je vous les adresse, pour que vous décidiez ;

2° Les pièces supplémentaires parmi lesquelles j'ai fait un choix, un peu large peut-être et dont la révision vous est laissée.⁶⁰

Victor Pavie avait d'ailleurs pris sur lui de substituer dès le commencement au *Capitaine Lazarre*, qu'il jugeait « un peu vert pour les premières pages », une variante : *l'Écolier de Leyde*, qu'il avait entendu autrefois, rue Notre-Dame des Champs. Surtout, l'éditeur s'interrogeait quant à la publication de véritables poésies. « En cas de non, l'admirable *Sonnet à Renduel* pourrait-il s'encadrer sans trop d'impertinence dans la notice, avec des *** pour désignation⁶¹ » précisait-il à son ami. Quoi qu'il en soit, Pavie était confiant :

Nous avons [...] seize feuilles, mettez dix-sept avec l'épilogue et la table. La notice et les titres iront bien jusqu'à dix-huit. Par chaque quatre pièces comptez une feuille en sus. Nous voici au chiffre honnête d'un in-8° de ce temps. Toutefois ne supposez pas que je me targue de ces limites pour laisser en dehors une seule ligne ou un seul mot de ce que vous croiriez apte à la glorification de la pauvre ombre...⁶²

S'agissant de l'œuvre de Louis Bertrand, le travail d'édition n'était pas du tout accessoire :

Sans doute utilise-t-il, comme ses illustres aînés [Rousseau, Chateaubriand], les ressources traditionnelles du langage poétique introduites dans la prose : effets de rythme, refrains, assonances, allitérations, etc., mais son objectif est global, il s'agit de créer un objet visible d'un seul coup d'œil, une petite pièce de prose qui produirait sur le lecteur ou sur l'auditeur un effet identique à celui d'un poème en vers tel qu'un sonnet.⁶³

Aussi, Victor Pavie, esthète et poète, se fit-il un devoir de respecter l'esprit de Bertrand. Certes, il expliquait dans son texte de présentation :

⁶⁰ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 7 avril 1842, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. IV, Paris, Stock, 1942, note 2, p 244.

⁶¹ *Id.*

⁶² *Id.*

⁶³ Bony Jacques, « Le créateur du poème en prose français », in *Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers*, guide de l'exposition de la Bibliothèque municipale d'Angers du 11/09 au 20/10/2007, p 13.

Et moi [...] je l'imprimerai. Je l'imprimerai ainsi, simple et nu sans fleurons, sans arabesques ni vignettes. Il n'a que trop souffert de toutes les vanités de ces illustrations dilatoires : trêve de grandeurs et de longueurs ; outre qu'il porte en lui assez de rubis et d'escarboucles pour étinceler tout seul durant la nuit.⁶⁴

Mais il suivit à la lettre les recommandations du poète dijonnais qui avait imaginé « une véritable mise en scène graphique de la brièveté, reposant sur l'équilibre des blancs et des noirs⁶⁵ ». Bertrand ouvrait d'ailleurs son manuscrit par cette note d'*Instructions à Mr. le metteur en pages* : « Règle générale : Blanchir comme si le texte était de la poésie. »

Les paragraphes de chaque poème sont nommés par lui couplets, entre lesquels le metteur en pages « jettera de larges blancs [...] comme si c'étaient des strophes en vers ». Le dispositif est complété par l'isolement du titre de chaque poème sur une page blanche, suivie d'une autre page qui porte l'épigraphe (ou les épigraphes) ; chaque poème apparaît ainsi comme une œuvre à part entière. Cette recherche proprement graphique assure au poème un cadrage, qui l'apparente à une œuvre picturale [...] ⁶⁶

Pour Pavie, privé de révolution romantique et de rayonnement littéraire, être celui qui concrétisait les visions artistiques novatrices d'un compagnon, qui plus est « maudit », le dédommageait grandement de ces frustrations. Car le poète angevin avait plus d'un point commun avec le poète bourguignon. A juste titre, ils auraient même pu se considérer comme frères. N'étaient-ils pas tous deux provinciaux, journalistes, écorchés vifs, poètes, romantiques ? Ne concevaient-ils pas pour Victor Hugo la même admiration ? Ils avaient d'ailleurs l'un et l'autre reçu ses encouragements. La lettre de l'auteur de *Cromwell* avait été également très élogieuse vis à vis de Bertrand :

Je lis maintenant vos vers [...] en cercle d'amis comme je lis André Chénier, Lamartine et Alfred de Vigny. Il est impossible de posséder à un plus haut point les secrets de la forme et de la facture.⁶⁷

Le portrait que l'on a livré de Bertrand est aussi révélateur de la ressemblance profonde entre les deux jeunes poètes de province :

⁶⁴ Pavie Victor, prospectus de vente de *Gaspard de la Nuit*, Angers, 1842, in H. Hart-Poggenburg, *Œuvres complètes* de Louis Bertrand, Paris, Champion, 2000, p 382.

⁶⁵ Bony Jacques, *Op. Cit.*, p 13.

⁶⁶ *Id.*

⁶⁷ Lettre de Victor Hugo à Louis Bertrand de juillet 1828, citée in *Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers*, *Op. Cit.*, p 9.

Bertrand se mêlait rarement aux jeux bruyants de ses condisciples. Une humeur inquiète, une sorte de sauvagerie et de fierté naïve, unies à une extrême douceur, l'entraînaient dans des lieux écartés où il laissait libre cours à ses rêveries.⁶⁸

Il rappelle étrangement celui que nous avons fait du jeune Pavie, ici, plus haut dans ces pages. Un même caractère, des goûts similaires, et au final : une espèce d'œuvre commune. Les deux destinées se sont ainsi mêlées dans la mémoire familiale, sans doute un peu grâce à cette intimité.

Et puis, comment ne pas se souvenir à nouveau du jeune condisciple François Bouin, évoqué par Victor Pavie dans ses mémoires. Alors étudiant à Paris, Pavie était allé à l'Hôtel-Dieu assister dans ses derniers instants le jeune écrivain monté à Paris pour tenter sa chance. Pavie l'avait accompagné dans ses démarches auprès des théâtres et ses consultations chez des magnétiseurs. Remarquant au pied du lit du mourant, les pages dont personne n'avait voulu, il avait dû méditer sur le sort des écrivains incompris. Quinze années plus tard, le même scénario se reproduisait. Cette fois, l'on pouvait conjurer le sort.

A la fin du travail d'édition, les avis de Sainte-Beuve, correcteur vigilant et exigeant, restaient essentiels :

[...] la seule inspection de l'épreuve me montre qu'elle n'est pas de celles après lesquelles on donne le *bon à tirer* avec sécurité [...] Indiquez les dates, si vous le voulez en *manière de renvoi* ; mais, je vous en supplie, n'intercalez ni date ni autre chose, ce serait tout brouiller. Le mieux même serait peut-être de ne rien indiquer du tout. Ne pourrait-on pas [...] mettre à la fin du volume une page qui n'aurait pas trop l'air d'errata, et où vous diriez tout simplement : Plusieurs des pièces de Bertrand portaient une date que nous avons d'abord jugée inutile à reproduire. Nous en rétablissons pourtant ici quelques unes, qui peuvent fixer sur la succession secrète de ses sentiments.⁶⁹

Notons, au passage, qu'une fois sa notice livrée, le critique parisien formula encore quelques ultimes consignes concernant la mise en page, la composition et la typographie :

J'insiste sur certaines grandes lettres à mettre. On n'en veut plus en typographie. Égalité de tous les mots devant la loi. Ange, Roi, Fée décapités. Un de ces jours on les ôtera à Dieu. A

⁶⁸ Petit Auguste, *Louis Bertrand souvenirs de Dijon*, séance du 24 novembre 1865, Bulletin de l'Académie Delphinale, Grenoble, Prudhomme, 1865, p 11.

⁶⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 17 septembre 1842, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (64) p. 1.

la *Revue des Deux Mondes*, il m'est impossible de les obtenir. Enfin en se conformant à tout, il n'y aura pas de faute, du moins aux yeux de l'auteur.⁷⁰

Si l'éditeur de province rechercha, par amitié mais aussi pour s'assurer la réussite de l'entreprise, l'autorité et la notoriété de son ami Sainte-Beuve, il passa cependant outre certaines de ses recommandations, laissant par exemple les dates des poèmes en fin de ceux-ci.

La notice de Sainte-Beuve est à l'origine du retard pris par le projet. Le critique a bien reçu les épreuves en avril ; il contacte d'ailleurs immédiatement David pour demander « brouillons, vieux journaux et autres pièces » indispensables à sa rédaction, mais, accaparé par ses propres visites de candidat à l'Académie française et la publication des *Poésies* de Marcelline Desbordes-Valmore⁷¹, il diffère sa livraison et écrit à Pavie : « Je suis honteusement en retard envers vous, envers votre frère, envers notre pauvre défunt et ses diableries » le 13 mai, puis « un fatal enchaînement et confluent de circonstances fait que je n'ai pas une *minute* à moi jusqu'à la fin du mois » le 23, puis « Je suis bien en tort et en retard pour cette notice. Mais je redeviens libre le 1er juillet [...] Pardonnez-moi cette longue éclipse » le 26 juin ; il ne s'y attelle donc finalement qu'en juillet. Sainte-Beuve était, pourtant, constamment sollicité par David, qui prenait l'affaire très à cœur, et qui était le seul à être demeuré en contact avec la veuve de Bertrand. Celle-ci alla d'ailleurs jusqu'à écrire directement à Victor Pavie pour tenter d'accélérer la publication, qui, pensait-elle, lui procurerait quelque revenu, ce qui faisait dire au sculpteur angevin :

Il m' a été impossible d'empêcher Mme Bertrand de t'écrire, je sens comme tu dois être ennuyé d'être ainsi tracassé. Que veux-tu ? Cette femme est comme une âme en peine, quand je la vois venir, elle me semble une apparition du malheureux jeune homme... Ah combien il aura dû souffrir, ainsi entouré d'êtres qui ne pouvaient le comprendre !⁷²

La notice enfin prête, Sainte-Beuve en adresse à Pavie un exemplaire imprimé, car il a déjà donné son texte à la *Revue de Paris*, bien qu'il affirme : « La notice passera à la *Revue de Paris*. Elle attendra un peu si vous le désirez sinon ce sera dans une huitaine »⁷³ Les contretemps se succèdent. Le critique part en vacances à Troyes étudier des manuscrits de Pascal. A son retour, un mois se passe, sans nouvelles cette fois, de l'imprimerie d'Angers. Et lorsque lui parviennent les épreuves tirées de sa notice, allégée des citations (de simples

⁷⁰ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 2 octobre 1842, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (67) p. 1.

⁷¹ Une notice parut le 12 juin dans la *Revue de Paris*.

⁷² Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 27 juin 1842, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 203.

⁷³ La lettre de Sainte-Beuve est datée du 25 juillet, la notice est parue la veille !

renvois aux pages du volume les remplacent), c'est lui qui n'est plus disponible, devant se rendre quelques jours à la campagne, ce qui reporte d'autant son accord pour le bon à tirer.

Gaspard de la Nuit paraît en novembre 1842. Un prospectus de huit pages l'avait annoncé⁷⁴ ; Pavie y avait retracé l'historique du projet, depuis le premier coup de cœur ressenti avec David et Sainte-Beuve en 1829. Le texte se terminait par ces mots (en latin) : « Né à Dijon, mort à Paris, il est ressuscité à Angers ! »

Léon Séché a cru bon de relever une erreur de Victor Pavie au sujet de la chronologie de son « contrat » avec Bertrand. Selon lui, l'éditeur n'aurait pas décidé d'imprimer le *Gaspard* le jour de la mort de son auteur, mais avant, puisque Bertrand avait accepté, de son vivant, de retirer quelques passages heurtant les convictions de Pavie. Il ne nous semble pas contradictoire (et encore moins sujet à controverse) que les discussions préparatoires aient soulevé ce point avant le décès du poète, puis que le jour de sa disparition, l'engagement solennel de tenir la promesse faite au défunt soit pris par les quatre hommes concernés. Ceci dit, Séché rend hommage à l'intégrité de Pavie, et dément en outre l'existence d'extraits soi-disant choquants pour l'éditeur angevin :

Jusqu'en ces derniers temps, je me demandais, non sans crainte, si Pavie n'avait pas abusé de l'espèce de blanc-seing qui lui avait été donné [...] ces craintes n'étaient pas fondées. M. Jules Claretie, qui possède le précieux manuscrit de Bertrand⁷⁵, m'écrit, en effet, que « c'est textuellement le volume paru, sauf des lettres majuscules à l'encre rouge dans le goût de Barbey d'Aurevilly. » Qu'en conclure ? Tout simplement que les scrupules de Bertrand étaient exagérés et que Pavie ne trouva dans les « bambochades » de *Gaspard de la Nuit*, rien qui fût de nature à blesser ses sentiments religieux.⁷⁶

Les seules différences notables⁷⁷ auraient donc trait à des modifications opérées par Bertrand lui-même, perfectionniste et perpétuellement insatisfait.

⁷⁴ Voir Annexe II, B.

⁷⁵ Que lui a vendu la sœur du poète (voir Aloysius Bertrand, *Gaspard de la Nuit*, édition établie sur le manuscrit original, publiée selon les vœux de l'auteur, présentée et annotée par Jacques Bony, Paris, Gallimard, 2005, p 13).

⁷⁶ Séché Léon, *Le cénacle de Joseph Delorme*, t. II « Victor Hugo et les artistes », *Op. Cit.*, p 90.

⁷⁷ S'ajoutent à la substitution du premier poème évoquée plus haut : « La Chaumière de Gaspard », version différente de celle publiée en 1830 dans les *Annales romantiques*, « Le clair de lune », différente de celle parue dans le *Bulletin de l'Académie Delphinale* en 1825, et la dédicace du dernier poème, initialement prévue pour Nodier et finalement destinée à Sainte-Beuve (ceci, vraisemblablement à cause d'une réelle erreur de copie d'Émilie David).

L'orfèvre [...] s'usait à ce travail sans cesse repris, duquel il ne pouvait songer à retirer aucun profit matériel sérieux, comme un ouvrier pourvu de son brevet de maîtrise, qui se serait obstiné à refaire éternellement son chef-d'œuvre, en vue d'un chimérique concours.⁷⁸

Ce n'est pas l'avis de N. Ravonneaux de l'Association pour la mémoire d'Aloysius Bertrand qui écrit sur le site de son association :

[...] La première édition [...] a été établie à partir d'une copie plus ou moins fautive du manuscrit original [...] réalisée par l'épouse de David d'Angers [...] Sainte-Beuve s'est ému de la médiocre qualité des épreuves, du nombre de fautes [...] ce qui n'empêcha pas l'œuvre de paraître dans une version entachée de fautes [...] avec l'absence des dessins que le poète avait souhaité y voir insérés.⁷⁹

Le jugement est un peu sévère mais il s'appuie sur des faits justes. Jacques Bony parle en effet d'un « lot de fautes inévitables »⁸⁰. Comment se fait-il alors que Léon Séché atteste de la fidélité de la publication de Pavie par rapport au manuscrit détenu par Claretie ? Sans doute, parce que ce manuscrit fut lui même source de confusion, du fait des nombreuses variantes, ratures et ajouts qui y figurent. Les éditions postérieures⁸¹ n'apportèrent pas de changement radical, si ce n'est des notes relatives aux aspects génétiques de l'œuvre ou des études critiques. Il fallut attendre l'acquisition par la Bibliothèque Nationale de France, le 20 mai 1992, d'un manuscrit⁸² mis en page et calligraphié par Bertrand, pour que de nouvelles éditions de *Gaspard*, correspondant encore plus précisément aux vœux du poète, vissent le jour.

Pavie avait dû faire des économies, mais cette première édition correspondait bien aux goûts de Bertrand :

Pour des raisons de coût, aucune illustration n'accompagne l'œuvre. Pavie n'en a pas moins respecté les consignes de blanchiment des pages, d'intercalation entre chaque pièce d'une page recto-verso réservée au titre et aux épigraphes. Le travail typographique est également particulièrement soigné dans un esprit très romantique [...]⁸³

⁷⁸ Pavie André, *Op. Cit.*, p 201-202.

⁷⁹ Édito, page d'accueil (<http://aloysiusbertrand.blogspot.com/>)

⁸⁰ Bony Jacques, présentation de *Gaspard de la Nuit*, Paris, Flammarion, 2005, p 12.

⁸¹ Aloysius Bertrand, *Gaspard de la Nuit*, édition augmentée, présentée par Charles Asselineau, Paris, Pincebourde, 1868 (402 ex) / *Gaspard de la Nuit*, Paris, Mercure de France, 1895 (299 ex) / *Gaspard de la Nuit*, par Bertrand Guégan, Paris, Payot, 1925 / Aloysius Bertrand, *Gaspard de la Nuit*, édition présentée et annotée par Max Milner, Paris, Gallimard, « Poésies », 1980.

⁸² BNF : cote N.a.f 25260.

⁸³ *Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers*, guide de l'exposition de la Bibliothèque municipale d'Angers du 11/09 au 20/10/2007, p 30.

La question de la rentabilité de l'affaire, quoique secondaire aux yeux de Pavie, s'était tout de même posée. David se préoccupait de la diffusion de l'ouvrage deux mois avant sa sortie :

[...] je m'empresse de réparer l'oubli que j'avais fait du nom du libraire chez lequel je pensais que nous pourrions déposer des exemplaires [...] C'est un M. Labitte, qui a son magasin quai Voltaire, qui, comme tu sais, est très passager. On pourrait aussi en déposer chez les libraires du Palais-Royal, et enfin il faudrait en envoyer à Dijon, la ville où il a été élevé, où sont encore tous ses amis. Il faudrait au moins que le correspondant te fit remettre les fonds provenant de la vente, car il faut avant tout que tu retires tes frais au moins, et ensuite le reste pourra être remis à la vieille mère, qui, en vérité, est peu digne d'intérêt.⁸⁴

Et au lendemain du tirage, le statuaire tenait informé son protégé, de ses démarches :

Tous les exemplaires de l'ouvrage de Bertrand viennent d'être remis chez M. Labitte ; il pense qu'il faudrait parler de cet ouvrage dans les journaux ; il est sûr de faire paraître un article dans la Presse et dans le National, mais il faudrait donner des exemplaires [...] ⁸⁵

De son côté, Sainte-Beuve s'activait aussi. Au moment de la parution, il déclarait à son ami d'Angers :

Vous pourriez en adresser un ou quelques uns, mais au moins un, à M. Boitel, imprimeur à Lyon, et qui dirige la Revue des Lyonnais. C'est un de mes bons amis, poète ; il ferait faire un article dans sa revue, et on pourrait en placer peut-être quatre ou cinq à Lyon. Il faudrait avoir aussi un petit dépôt à Dijon. Ici, on en vendra quelques-uns, si on fait un nouvel article pour rappel, car il y avait des gens assez affriandés.⁸⁶

Louis Boulanger, qui avait introduit Bertrand chez Nodier, fut le premier à réserver un exemplaire⁸⁷. Mais l'entreprise connut un échec retentissant. Plusieurs années plus tard, Victor Pavie écrivait que cela avait été « l'un des plus beaux désastres de la librairie contemporaine »⁸⁸ puisque, disait-il : « il s'en plaça, tant donnés que vendus, vingt exemplaires ». Parmi les rares bénéficiaires, figuraient quelques amis de l'ancien cénacle, recommandés par Sainte-Beuve, tel Émile Deschamps. Sainte-Beuve encouragea également Pavie à faire sérieusement sa publicité :

⁸⁴ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 17 septembre 1842, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 218.

⁸⁵ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 11 novembre 1842, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (74) fol. 1.

⁸⁶ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 1er novembre 1842, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 219.

⁸⁷ Lettre de Louis Boulanger à Victor Pavie du 11 août 1842, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (62) p 2.

⁸⁸ Cité par Pavie André, *Op. Cit.*, p 221.

[...] ayant vu hier Émile Deschamps, et lui ayant parlé de vous et de Bertrand, il m'a dit que vous le lui aviez annoncé, mais qu'il n'avait rien reçu. Ainsi votre commission n'aura pas été faite [...] Si Émile Deschamps avait le livre, il ferait un article dans *la France littéraire*, il en parlerait - En un mot, il faudra en donner avec discernement un certain nombre d'exemplaires, ou se résigner à ce que le livre pourrisse en magasin [...] J'aurai bien voulu aussi que Théophile Gautier en eût un exemplaire [...] Enfin c'est une question de vie ou de mort pour ce pauvre Bertrand, car il n'est aucune raison pour qu'il s'en vende jamais un second exemplaire dans les termes actuels. Pardon de ces ennuis, à vous qui avez déjà tout fait, mais vous ne vous doutez pas à quel point on pousse ici l'incurie et l'insouciance pour tout ce qui ne va pas vous chercher et se présenter de soi-même. - Nous avons fait, en douze ans, de tristes progrès à cet égard.⁸⁹

L'envoi à Deschamps fit mouche, mais uniquement dans le cœur du poète berrichon, qui répondit :

Gaspard de la Nuit, dont je vous remercie du fond du cœur, m'a rapporté de ces fraîches brises de 1828 [...] Pauvre Louis Bertrand, qu'il y a donc de chaleur, de poésie, de nouveauté dans tout cela ! J'ai pleuré et tressailli. Enfin, la France littéraire a inséré une page de moi sur ce livre⁹⁰ [...] votre nom m'est venu sous la plume comme il doit venir, avec estime grande et grand charme [...] Merci encore de cet article et de ce beau volume, que je garde comme un monument d'art et d'amitié. C'est Louis Bertrand, c'est Sainte-Beuve, c'est Victor Pavie...⁹¹

Les expéditions gracieuses de Pavie aux critiques lui valurent bien quelques articles⁹², mais on ne lut pas davantage Bertrand mort qu'on ne l'avait lu de son vivant.

De son côté, Sainte-Beuve avait tenu Renduel au courant du projet, lui écrivant au début de l'aventure : « On imprime le *Bertrand* chez Pavie, très enthousiaste du livre. Ce sera assez élégant. »⁹³ Et dès la sortie de l'ouvrage, il lui offrait un exemplaire avec ces mots : « J'ai enfin à votre disposition un volume de Fantaisies de ce pauvre Bertrand. Après bien des retards et des lenteurs que la province sait encore mieux que Paris, l'édition est prête... »⁹⁴.

⁸⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 13 février 1843, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (90) pp 2 et 3.

⁹⁰ Deschamps y écrivait notamment : « Gaspard sera bientôt entre toutes les mains littéraires. Rien de plus original et de plus délicat. C'est un livre qu'on peut dire unique et auquel la destinée du poète ajoute encore un intérêt profond » (avant-dernier n° de la *France littéraire* du 20 juillet 1843).

⁹¹ Lettre d'Émile Deschamps à Victor Pavie du 25 juillet 1843, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (113), p 1.

⁹² La *Revue des Deux Mondes* du 15 janvier 1843 qualifiait, par la voix de Gaschon de Molènes, *Gaspard de la Nuit* « d'œuvre qui a un grand charme et qu'il serait dangereux d'imiter ».

⁹³ Lettre de Sainte-Beuve à Eugène Renduel du 30 octobre 1841, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. IV, Paris, Stock, 1942, n°1263, p 168.

⁹⁴ Lettre de Sainte-Beuve à Eugène Renduel de décembre 1842, *Ibid.*, p 343.

L'année suivante, Auguste Desplaces, rédacteur à *l'Artiste* parla de Louis Bertrand, mais seulement parce qu'il l'avait découvert dans le tome II des *Portraits littéraires* de Sainte-Beuve dont il faisait le compte-rendu. Il s'étonnait qu'il ne s'en fut vendu que deux exemplaires. Vraisemblablement, Victor Pavie et Théodore, travaillant épisodiquement pour la même revue, avaient dû lui donner ces chiffres. Nombre de gens de lettres se plaignaient pourtant de ne pouvoir trouver d'exemplaires de *Gaspard de la Nuit* ! Arsène Houssaye, directeur de *l'Artiste* demandait ainsi à Victor Pavie : « Monsieur, si vous venez à Paris, apportez-nous des *Gaspard de la Nuit*. Tout le monde ici - je parle des poètes - veut avoir ce beau livre de ce grand poète inconnu. »⁹⁵ En partant des vingt quatre exemplaires publiés par Pavie, et une fois ôtés du calcul les livres offerts aux libraires et critiques, se pouvait-il qu'il n'en restât effectivement aucun ? On est en droit de le penser. A moins que la livraison souhaitée par Houssaye ne pût se faire pour quelque obscure raison. Ou peut-être tout simplement, cela seyait-il à Victor d'associer, au manuscrit délaissé d'un poète « maudit », une édition elle aussi « incomprise » et ainsi de côtoyer dans l'échec - et d'une si romantique façon -, le pauvre Bertrand.

Le même journaliste de *l'Artiste* écrivit encore sur le sujet en avril 1847. On citait maintenant souvent, dans les colonnes du journal parisien, le poète de Dijon et son œuvre. Plusieurs auteurs⁹⁶ commencèrent même à composer des poèmes en prose, à partir de 1844. Houssaye célébra encore Bertrand dans un des chapitres de son livre, *Voyage à ma fenêtre*, en 1851. A cette époque, la référence à Bertrand était toujours élogieuse. Puis, en 1862, Houssaye édita les *Petits poèmes en prose ou Le spleen de Paris* de Baudelaire, qui ne cachait pas son influence :

[...] C'est en feuilletant pour la vingtième fois au moins, le fameux *Gaspard de la Nuit*, d'Aloysius Bertrand (un livre connu de vous, de moi et de quelques uns de nos amis, n'a-t-il pas tous les droits à être appelé fameux) que l'idée m'est venue de tenter quelque chose d'analogue et d'appliquer à la description de la vie moderne [...] le procédé qu'il avait appliqué à la peinture de la vie ancienne, si étrangement pittoresque.⁹⁷

Baudelaire avait écrit à son éditeur, le Noël précédent : « [...] j'ai bien vite senti que je ne pouvais pas persévérer dans ce pastiche et que l'œuvre était inimitable »⁹⁸

⁹⁵ Lettre d'Arsène Houssaye à Victor Pavie du 31 mars 1847, Angers, Bibl. mun., Dation Steuer, III (127) p 1.

⁹⁶ Henry Murger, Jules Champfleury, Jules Lefèvre-Deumier, et Arsène Houssaye lui-même.

⁹⁷ Baudelaire, Charles, « A Arsène Houssaye », feuilleton de *La Presse* du 26 août 1862.

⁹⁸ Voir à ce sujet le dossier de l'édition des *Petits Poèmes en prose*, Paris, Gallimard, 1973, p 191.

André Breton, Louis Aragon, entre autres, remarquèrent, bien plus tard, l'originalité, « l'avant-gardisme » pourrait-on dire de l'œuvre de Bertrand. Ces qualités étaient déjà celles qui avaient impressionné ses contemporains, puis ses commentateurs :

Une nouvelle forme d'art se révélait dans cette prose fragmentée en courts versets presque aussi cadencés et rythmés que des strophes, où chaque mot n'était mis en place qu'après avoir subi l'épreuve d'une sorte de blutage, ayant pour effet de ne laisser passer que les seuls sonores et les seuls expressifs [...]⁹⁹

Pour mieux comprendre l'apport de Bertrand, nous renvoyons au livre référence de Nathalie Vincent-Munnia, qui situe *Gaspard de la Nuit* dans l'histoire du poème en prose. L'auteur y évoque la position centrale du recueil, du point de vue temporel. Elle apporte également un éclairage des plus pertinents, du point de vue de l'essence :

[...] certains textes d'Aloysius Bertrand, de Ludovic de Cailleux, de Xavier Forneret, de Maurice de Guérin, de Jules Lefèvre-Deumier ou d'Alphonse Rabbe peuvent ainsi être appréhendés comme une constellation relativement unifiée (sinon homogène). Le rapport de formes très différentes, celle de la poésie en prose du dix-huitième siècle et celle du poème en prose moderne (et baudelairien), réunies de manière apparemment incongrue sous une même dénomination, s'établit donc à travers ces textes de la première moitié du dix-neuvième siècle, qui représentent bien une phase d'articulation - et de genèse - où la notion de « poème en prose » commence à prendre un sens générique [...]. Ces textes peuvent donc, à ce titre, être considérés comme les « premiers poèmes en prose ».¹⁰⁰

A Dijon, l'Académie Delphinale fit honneur à Louis Bertrand, en sa séance du 24 novembre 1865. Auguste Petit y lut sa communication : *Louis Bertrand souvenirs de Dijon*. Victor Pavie reçut le bulletin la publiant, avec un envoi autographe de l'auteur : « A Monsieur V. Pavie, témoignage de haute considération ».

L'influence de Bertrand se fit grandement sentir auprès des poètes du Parnasse. Stéphane Mallarmé s'adressait à Victor Pavie pour obtenir le livre rare :

Monsieur,

J'ai, comme tous les poètes de ma génération [...] un culte profond pour l'œuvre exquise de Louis Bertrand [...] S'il vous restait encore quelques exemplaires de *Jean de la Nuit* [sic], je

⁹⁹ Pavie André, *Op. Cit.*, p 201.

¹⁰⁰ Vincent-Munnia Nathalie, *Les premiers Poèmes en prose : généalogie d'un genre dans la première moitié du dix-neuvième siècle français*, coll « Romantisme et modernités », Paris, Honoré Champion, 1996, p 11.

vous demanderai en grâce [...] de vouloir bien me céder l'un d'eux : croyez qu'il ne sera nulle part plus religieusement conservé.¹⁰¹

Le mois suivant, il le remerciait et sollicitait une seconde édition :

Je vous remercie infiniment [...] C'est un ami que vous me rendez [...] Pourquoi ne faites-vous pas une nouvelle édition de *Gaspard de la Nuit* ? Outre ce qu'il y aurait de noble à faire reflourir l'œuvre d'un poète voué à l'oubli par une vraie fatalité [...] grâce au bruit que feraient autour de moi mes Maîtres et mes amis qui déplorent son abandon [...] vous y auriez un avantage réel.¹⁰²

On comprend que Pavie, qui n'avait pas attendu le jeune homme pour « faire reflourir l'œuvre d'un poète voué à l'oubli » et qui savait, mieux que quiconque, la difficulté d'en retirer un « avantage réel », soit resté prudent. De là, peut-être la possible « légende » du désastre éditorial derrière lequel Pavie s'abrite. Mais Mallarmé insiste :

[...] Ce que vous me racontez m'a navré. Un volume en vingt-sept ans ! Cependant, celui que possède la Bibliothèque impériale ne quitte pas les mains des lecteurs au point qu'on ne peut l'avoir. Si vous placiez douze exemplaires chez Pincebourde, libraire des littérateurs et des collectionneurs, amateur lui-même des œuvres romantiques, rares ou perdues, il les vendrait - inévitablement !¹⁰³

Mallarmé a beau lui énoncer les possibilités de « réclame », et de dépôt chez un libraire provençal, la mobilisation de ses amis (il entend même faire précéder la future édition d'une douzaine de poèmes à la gloire de Bertrand « par les meilleurs poètes de ce temps »), Pavie ne se laisse pas influencer. C'est Villiers de l'Isle-Adam qui, le premier, publie dans la *Revue des lettres et des arts*, trente-cinq poèmes de *Gaspard de la Nuit*, en 1867-1868. Puis, la même année, Auguste Poulet-Malassis prépare avec le critique littéraire Charles Asselineau le premier volume d'une collection dédiée aux œuvres fondamentales du romantisme appelée « Curiosités romantiques », et prévue en douze volumes. « Aloysius Bertrand eut cette fois quelque chance puisque son *Gaspard de la Nuit* fut le seul volume qui parut.¹⁰⁴ »

¹⁰¹ Lettre de Stéphane Mallarmé à Victor Pavie du 30 décembre 1865 (collection particulière).

¹⁰² Lettre de Stéphane Mallarmé à Victor Pavie de janvier 1866 (collection particulière).

¹⁰³ Lettre de Stéphane Mallarmé à Victor Pavie de février 1866 (collection particulière).

¹⁰⁴ *Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers*, guide de l'exposition de la Bibliothèque municipale d'Angers du 11/09 au 20/10/2007, p 38.

Dans un article intéressant¹⁰⁵, Lucien Chovet explique que c'est toutefois Victor Pavie qui popularisa le prénom d'Aloysius, grâce à un texte paru dans la *Revue de l'Anjou et du Maine*, en 1857. Il fut surtout celui qui fit connaître le poète. Dans sa préface, le second éditeur historique de Bertrand, Asselineau, soulignait d'ailleurs le rôle précurseur que remplit Pavie, en ces termes : « Sans la générosité de M. Victor Pavie, qui a sauvé l'œuvre, sans le zèle de M. Sainte-Beuve, qui l'a consacrée, la littérature française compterait un beau livre de moins. » et, ce qui constitue sans doute le plus grand hommage, il inscrivait en dédicace de l'exemplaire qu'il lui offrait : « A M. Victor Pavie, comme à celui à qui la France doit Louis Bertrand »

4. La Gerbe

Nostalgique des cénacles parisiens fréquentés, et inspiré par ces véritables creusets intellectuels, Pavie rassembla autour de lui, dès son installation en Anjou en 1834, des artistes et poètes locaux. En même temps qu'il acceptait de poursuivre les activités professionnelles de son père, il lui succédait donc également comme chef de cercle littéraire. Louis Pavie, figure importante sinon principale de *la Société d'histoire naturelle* de 1814, puis du *Cénacle des Rangeardières* de 1823, était maintenant l'un des membres éminents du bureau de la *Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts d'Angers*, qu'il avait créée avec quelques amis éclairés, en 1828. Fort de ses voyages et de ses amitiés illustres, Victor devint rapidement un point de ralliement pour les jeunes écrivains de la région ; sa future position d'imprimeur ajoutait à l'intérêt de sa fréquentation, même si certains se retrouvaient par ailleurs au sein de l'académie angevine ressuscitée.

Cette réunion de talents divers autour du fils Pavie n'eut pas d'appellation spécifique mais produisit, trois années de suite, un recueil intitulé *La Gerbe*, romantique à souhait, dans le plus pur esprit de certaines publications parisiennes des premiers jours du romantisme.¹⁰⁶ Cette revue locale parut de 1834 à 1836. Elle rassembla essentiellement de jeunes auteurs de la région, et se présentait comme un espace multiple de production littéraire. L'année précédant la reprise de l'entreprise familiale par Victor Pavie, on pouvait en effet lire, en

¹⁰⁵ Chovet Lucien, « La première vogue d'Aloysius Bertrand et du poème en prose dans L'Artiste », in *Miscellanées*, recueil de l'Association pour la mémoire d'Aloysius Bertrand, 2009, p 115. (disponible sur le site aloysiusbertrand.blogspot.fr).

¹⁰⁶ Nous pensons notamment aux *Tablettes romantiques, recueil de morceaux choisis*, édité par A. F. James à Paris en 1828, recueil qui comprenait tout ce que comptait d'important alors le jeune mouvement littéraire (de Chateaubriand à Mme de Staël, en passant par Nodier, les trois frères Hugo, Lamartine, Vigny, Soumet ou Deschamps).

première page de cette nouvelle publication sortie des presses paternelles, la dédicace suivante :

Ce sont plusieurs amis qui causaient un soir en rond autour du feu, et dont l'un dit aux autres : « Si de cette causerie naissait quelque chose au gré de chacun et dans l'esprit de tous, quelque chose qui eut la diversité de l'étincelle et la communauté du foyer ? »

Et chacun apporta son œuvre. Un second dit encore : « Si l'on rassemblait le tout ? »

Et le tout ayant été rassemblé, un troisième dit : « Ce livre s'appellera GERBE, de l'unité du lien et de la divergence des épis. »¹⁰⁷

La divergence revendiquée n'est pas si grande, du moins en ce qui concerne les opinions des auteurs. Pour la plupart jeunes hommes de bonne famille, catholiques et légitimistes, ils appartiennent à la magistrature, ou à l'imprimerie s'ils ont besoin de travailler. Ces jeunes rédacteurs angevins s'intéressent à l'éventail habituel des motifs en vogue, à l'époque, dans les revues nationales et certaines publications locales, que nous allons détailler plus loin. Ce mimétisme éditorial était ici compensé par le besoin sincère d'offrir une tribune aux voix de la province - mais aussi aux amis polonais opprimés -. Le cénacle donnait aussi à Victor l'occasion de (re)vivre une amitié, un esprit de corps, une communauté de cœur, à l'image de celle qu'il avait vécue avec tant d'intensité, et qu'il peinait à oublier. En témoigne l'avertissement du second volume, que nous reproduisons ici, *in extenso* :

Seconde année, second volume, seconde fois !... Mot d'infortune et d'ennui, portant avec soi le dégoût des récidives ; mot amer à l'espérance : - mais d'une douceur singulière au souvenir.

C'est encore nous ! Et disons-le, contrits ou contents, selon la nature d'impressions dont cela peut affecter autrui, il n'y a guères d'apparence que le tison éveillé se rendorme sous la cendre, et que se délie ce qui a été lié. - Cherchez au monde si humble, si pauvre sympathie qui ne reçoive de la solidarité de l'épreuve une validité et presque une sanction.

Comme si la communauté de la pensée entraînait la communauté de sang.

Les amis de 1834 font les frères de 1835.

Théodore Pavie consacra un chapitre de sa biographie fraternelle au cercle littéraire local et à son organe :

Un instant [Victor] eut la pensée de transformer ce recueil annuel en une publication mensuelle, d'en faire une *Revue d'Anjou*¹⁰⁸ qui eût été certainement plus littéraire que ne

¹⁰⁷ Introduction à *La Gerbe. Recueil de prose et de vers (An 1834)*, Angers, Imprimerie L. Pavie, 1834. (Bibliothèque Municipale d'Angers, BL 3353).

l'est celle d'aujourd'hui ; mais l'inertie provinciale trompa son attente. Hors de Paris, tout écrivain est un amateur qui ne travaille qu'à ses heures, lorsque la saison des bains de mer, des villégiatures et celle de la chasse lui laissent des loisirs.¹⁰⁹

Le « surmenage » des élites bourgeoises n'était pas la seule raison. Théodore remarque qu'« on n'avait pas alors la facilité des voyages qui renouvellent les idées et exaltent l'imagination » et qu'« une certaine timidité comprimait les esprits ». Tout cela renforce l'image de Victor Pavie, influent, et réel point d'attraction de ces talents provinciaux épars. Malgré son expérience et sa volonté, le projet ne se poursuit pas au delà de trois années. Aucune information concernant la diffusion de la revue ne nous est parvenue ; il est vraisemblable qu'elle fut confidentielle et limitée à l'Anjou.

La Gerbe peut difficilement être comparée aux autres cénacles de la *Muse française*, de l'Arsenal ou ceux de Victor Hugo, du fait tout d'abord de son pouvoir et de son rayonnement bien moindres, et aussi du fait de sa nature, plus nostalgique que militante, plus « égocentrique » que politique. Son décalage dans le temps l'explique : le groupe commence ses activités lorsque les autres ont cessé d'exister, le temps de la province n'étant décidément pas celui de la capitale. Les combats ont été menés, les mentalités bousculées ; il n'y a plus rien à prouver ni à conquérir. Victor Pavie fait peut-être semblant de ne pas le voir, et s'applique à reproduire en Anjou ce qui fit date à Paris, la combativité en moins. Enfin, les talents des participants ne peuvent rivaliser avec ceux des fondateurs, bien qu'ils se rangent sous leurs bannières¹¹⁰. Occupation bourgeoise, contribution locale mineure, derniers feux d'auteurs plus conservateurs qu'ils ne paraissent, *La Gerbe* cristallisa en tous cas le désir créatif de Pavie et borna, dans le même temps, son renoncement à la carrière littéraire. Si l'objectif premier était de permettre une expression littéraire angevine, on constate que la valorisation de la religion, la défense de la tradition, et l'ancrage aux valeurs du romantisme originel constituèrent des buts explicites. On note ainsi des constantes qui traversent chaque contribution : le mal-être, les sentiments exacerbés, la fuite du temps, la foi comme unique salut. On ne peut que remarquer une commune complaisance dans la description des souffrances, un attrait partagé pour la morale et les modèles rassurants, des dénominateurs communs dans la contemplation métaphysique de la nature, les regrets du passé et les amours impossibles ou contrariés. On assiste à une déclinaison de ces sujets, d'où un sentiment diffus de monotonie, de redite.

¹⁰⁸ Fondée par P. Marchegay, A. Lemarchand et L. Cosnier en 1852. Cette revue d'études historiques ouvrait ses pages aux auteurs contemporains et à ceux des générations précédentes. Voir à ce sujet la préface contenant l'historique de la revue, rédigée par A. Planchenault, le 4 juin 1894 (in *Tables de la Revue de l'Anjou - 1852 / 1893 - Angers, Germain et Grassin, 1897* (Cote archives départementales de Maine-et-Loire : PER 1).

¹⁰⁹ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p183.

¹¹⁰ Plusieurs textes ou poèmes commencent par des citations de Victor Hugo, Sainte-Beuve, Chateaubriand ou Schiller.

Les recueils in-8° datés de 1834, 1835 et 1836 sont brochés ; une table annonce à chaque fois les titres des contributions, les noms des auteurs n'apparaissant qu'à la fin des textes. Les volumes, consultables à la bibliothèque d'Angers, comprennent respectivement seize, treize et quatorze articles pour un total de deux cents pages environ.

Sur l'ensemble des numéros de la revue, les principaux thèmes recensés concernent l'amour (huit contributions) et les sentiments nationalistes, voire « régionalistes » (huit textes également) ; Angers accueillant une importante communauté polonaise exilée, et les Angevins étant très attaché à leur propre terre, ceci explique cela. Le motif religieux est développé dans sept autres contributions, mais il est très présent dans la plupart des textes, toujours associé au thème principal. On pourrait donc dire de *La Gerbe*, sans risque d'erreur, qu'elle est une revue d'inspiration catholique. Sont abordés, à plusieurs reprises, la nature et sa contemplation (six productions), les voyages (cinq), les réflexions sur l'enfance (quatre) et le questionnement sur le sens de la vie (quatre textes également). Mais on trouve encore dans les pages de *La Gerbe* des récits, des contes, aux tonalités parfois fantastiques, des articles sur l'art, sur l'histoire. Victor Pavie, pour sa part, ne fit pas preuve d'éclectisme ni d'originalité. Sur les trois textes qu'il donna, deux évoquent des organistes d'église. Nous les étudierons dans la partie ultérieure de cette étude consacrée à l'analyse de son œuvre.

Le nombre des productions en vers ou en prose s'équilibre (dix-neuf poésies, vingt-et-un textes). Il faut toutefois souligner que six contributions empruntent aux deux genres, rappelant la prose poétique alors en vogue chez Aloysius Bertrand, même si quatre d'entre elles le doivent aux difficultés des traductions franco-polonaises qui incitèrent le traducteur à privilégier le sens sur la rime.

Parmi la vingtaine de partenaires et collaborateurs, la moitié participent à plusieurs numéros. Le plus connu est sans conteste Théodore, le frère voyageur qui publie deux récits de voyage d'Amérique du Sud, et même - fait plus rare de sa part -, une poésie¹¹¹.

Il en est trois, Louvet, Cosnier et Godard, qui méritent également la première place, car ils figurent parmi les fondateurs et furent de fidèles contributeurs. Bien qu'ayant tous les trois suivi des études de droit, ils trouvèrent chacun leur voie hors du barreau, à l'image de leur ami Victor.

¹¹¹ « A la lune », *La Gerbe*, vol. II. (Bibliothèque Municipale d'Angers, BL 3353).

Charles Louvet (1806-1882), d'abord condisciple de Victor Pavie au lycée royal d'Angers, plus tard enrôlé dans le bataillon des étudiants angevins emmenés par le même Pavie lors de la bataille d'*Hernani*, partageait les goûts et convictions de l'imprimeur angevin. Très proche de Charles Dovalle, originaire comme lui de Saumur, avec qui il écrivit une pièce de théâtre en un acte¹¹², il fit en sorte que les poésies de son compatriote soient éditées¹¹³ ; il ne publia qu'un recueil de poésie sous son propre nom¹¹⁴. Ses contributions à la *Gerbe* (un texte sur la « Possibilité des Revenants », un récit de noce de campagne, et un essai concernant les mœurs et les opinions) témoignent des passions de sa jeunesse romantique, et tranchent avec sa carrière de banquier. Riche propriétaire, il devint maire de Saumur, député puis ministre.

Léon Cosnier (1811-1902), était, lui, plus jeune que Pavie de trois années. Licencié en droit, il fit ses débuts à la cour aux côtés de Victor. Comme ce dernier, il préféra l'édition au métier d'avocat, dirigeant l'imprimerie Cosnier-Lachèse de nombreuses années, fondant la *Revue de l'Anjou* en 1852, et occupant le poste de rédacteur en chef du *Maine et Loire* de 1848 à 1862. Comme Louvet et Pavie, il se passionne pour le végétal, et rédige maintes études à caractère historique, ainsi que de nombreux articles pour la *Société d'Agriculture des Sciences et des Arts d'Angers*. Les pages qui paraissent dans la *Gerbe* illustrent son intérêt pour l'histoire, notamment celle ayant trait aux traditions locales, avec un récit sur la Vendée de cinquante cinq pages, et pour la géographie, avec deux textes sur le Rhin et Palerme.

Victor Godard (1810-1895), quant à lui, habitait aux Ponts-de-Cé dans un logis appelé *Le Petit Chaumineau*. C'était là le rendez-vous général des *Gerbiers*, ainsi qu'étaient appelés les signataires du recueil littéraire. Godard était passé, lui aussi, au lycée d'Angers et poursuivait maintenant des études de droit à Paris. L'année précédente, il avait collaboré à *l'Artiste*. Il se fit inscrire au barreau d'Angers en 1837, se maria, ajoutant le patronyme de son épouse au sien (Godard-Faultrier), et affirma sa passion pour l'archéologie. En 1839, à vingt neuf ans, et après trois années de labeur, il publiait, encouragé par Cosnier, *l'Anjou et ses monuments*¹¹⁵, ouvrage volumineux consacré à l'histoire de l'Anjou, depuis les Gaulois jusqu'à la Révolution. Si l'une de ses trois contributions annuelles à la *Gerbe* (sur l'évêque Saint-Maurille) atteste de sa prédilection pour l'histoire et de sa foi, les deux autres (sur l'art et les musées, et sur la parole) élargissent quelque peu son horizon. Il fut une personnalité très importante de la *Société d'Agriculture des Sciences et des Arts d'Angers*, un membre

¹¹² Intitulée *Lorette*, elle fut partout refusée.

¹¹³ Dovalle Charles, *Le Sylphe : Poésies*, Paris, Ladvocat, 1830.

¹¹⁴ Louvet Charles, *Feuilles volantes*, Paris, Didier, 1877.

¹¹⁵ Godard-Faultrier Victor et Hawke P., *L'Anjou et ses monuments*, 2 vol., Angers, Cosnier et Lachèse, 1839.

respecté de la *Société Française d'Archéologie*, et le fondateur du répertoire archéologique de l'Anjou.

Viennent ensuite les amis en qui Victor pouvait contempler une sorte de reflet ; romantiques, idéalistes, historiens d'art et poètes, ils furent des familiers de la famille Pavie.

Adrien Maillard et Paul Bellevre qui étaient appréciés par Henry Jouin, profitèrent de la *Gerbe* pour publier quelques poèmes. Le premier, « que Victor avait lancé chez Hugo et introduit près de Sainte-Beuve, comme le meilleur représentant des rimeurs angevins ¹¹⁶ », avait déjà fait paraître chez Louis Pavie un recueil de poésies intitulé *Obole*, en 1833 ; trois autres ouvrages poétiques suivirent bien plus tard et chez d'autres éditeurs¹¹⁷. En 1838, Victor Pavie publia son *Essai sur la vie et les ouvrages de David d'Angers*. Le second - le benjamin du groupe -, signa notamment plusieurs articles du livre du baron de Wismes *La Mayenne illustrée*, et devint le secrétaire de la *Société Linnéenne du département de Maine et Loire* en 1872. Il s'associa en tant qu'éditeur avec Lachèse et Dolbeau.

Jules Bruneau, Saumurois comme Louvet, appartient à la catégorie des romantiques mystiques. A ce titre, il « s'insurge contre toute représentation matérielle de l'idée, de la vie de l'esprit ¹¹⁸ ». Lors de sa visite à Saumur, en 1831, Montalembert l'avait qualifié de « jeune poète romantique ». Il ne participe à la *Gerbe* qu'en 1834 et 1836, y écrivant une critique artistique et un récit polonais, car, en 1835, il est occupé ailleurs¹¹⁹. Théodore lui consacre plusieurs pages dans son chapitre sur les *Gerbiers* :

Âme d'élite, qu'une surdité précoce et un tempérament maladif rendaient plus délicat encore [...] Bruneau rêvait dans les gracieuses campagnes des environs de Montsoreau, un livre à la main, à la façon d'un philosophe [...] Nos relations avaient commencé au collège [...] Il n'avait que vingt-sept ans quand il mourut de la maladie de poitrine dont il était atteint.¹²⁰

Victor Pavie forma un recueil posthume des ses poésies qu'il imprima sous le simple titre : *Hommage à la mémoire de Jules Bruneau*.¹²¹

¹¹⁶ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 194.

¹¹⁷ *Poésies*, Dupont, Paris, 1885 / *Le long du chemin*, Paris, Sauvaître, 1889 / *Le fagot d'hiver*, Paris, Sauvaître, 1896.

¹¹⁸ Juden Brian, *Traditions orphiques et tendances mystiques dans le romantisme français*, Genève, Ed. Slatkine, 1984, p 342.

¹¹⁹ Il publie « Saint-Martin, l'illuminé », in *La France littéraire*, t. XX, Paris, 1835.

¹²⁰ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 191.

¹²¹ Sainte-Beuve à qui Théodore avait remis un exemplaire de cet ouvrage, le fit connaître à Mme Récamier qui l'apprécia.

Un troisième groupe d'auteurs peut être décrit : il s'agit des poètes polonais en fuite après la grande insurrection de 1830, qui avaient trouvé refuge dans la capitale angevine. Le poète Adam Mickiewicz, rencontré en 1829 par David d'Angers et Victor Pavie lors de leur voyage à Weimar, était maintenant introduit dans la société intellectuelle parisienne par le sculpteur, qui lui offrit d'ailleurs son buste en 1835. Mickiewicz ne fut pourtant pas un *Gerbier*.

Notons que David s'était également montré réticent à l'idée de voir publier dans le deuxième numéro de la *Gerbe*, un texte de lui. La visite d'un cimetière lui ayant fourni l'inspiration pour sa *Jeune Grecque au tombeau de Marco Botzaris*, il en avait tiré quelques lignes, mais désireux de préserver sa tranquillité, il ne voulait pas que cela fut publié :

Ne sachant pas écrire, le style doit nécessairement être mauvais [...] Dans le fragment en question, il y a des phrases qui pourraient déplaire aux Angevins. En plus d'un endroit on me reconnaîtrait trop et alors je ne serais pas ménagé, et je désire que les voyages que je ferai à Angers soient toujours aussi agréables pour moi qu'ils l'ont été par le passé.¹²²

Angers et Laval furent deux villes qui accueillirent assez massivement des réfugiés polonais. Parmi eux, Léonard Rettel et Jérôme Kajciewicz fréquentèrent le cénacle de la famille Pavie, rue Saint Laud, et donnèrent au recueil littéraire de Victor, plusieurs poésies originales ou traduites, ainsi qu'un texte sur la défense de Czenstochowa. De Rettel, Théodore Pavie ne parle pas de façon très élogieuse, dans son évocation du cénacle d'Angers, mêlant dans son propos, commentaires que l'on qualifierait aujourd'hui de racistes et souvenirs tardifs :

[...] il exerçait sur la portion illettrée de ses compatriotes une influence singulière. Il leur adressait fréquemment des allocutions, et tout en entretenant chez eux l'ardeur du patriotisme, il leur prêchait la résignation aux douleurs de l'exil [...] Petit de corps, louche, coiffé de rares cheveux blonds, il avait dans la physionomie le type slave que la franchise n'illumine pas toujours [...] Il alla à Paris [...] il revêtit la soutane et entra comme maître d'étude au collège Stanislas [...] Je le rencontrais parfois [...] et il détournait la tête pour ne pas me voir [...] en se dérobant à mon bonjour il voulait me dire : « Je ne suis plus le Rettel d'autrefois ! »¹²³

Jérôme Kajciewicz, un ex-lancier, fut fort apprécié par Victor Pavie, malgré des inclinaisons opposées :

¹²² Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 28 janvier 1835, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 89.

¹²³ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 195.

Il entra quelquefois à la cathédrale à l'heure des offices pour voir les belles dames et en être vu. Le monde l'attirait et peu à peu il oubliait ses devoirs de catholique [...] Il fréquentait beaucoup Victor qui lui témoignait de la sympathie parce qu'il découvrait sous cette dissipation à laquelle il s'abandonnait un fond de droiture et de franchise.¹²⁴

Kajciewicz vint à Paris en 1837, et lui aussi entra dans les ordres. A l'instar de nombre de ses compatriotes « priant pour leur chère patrie qu'ils ne pouvaient plus défendre par les armes »¹²⁵, il termina sa vie à Rome, où Sainte-Beuve le revit ; le Polonais correspondit quelquefois avec Victor Pavie.

Citons encore d'autres plumes moins connues, comme Léon Guépin, condisciple de lycée de Victor, avocat à la cour royale d'Angers, qui ne livra qu'une poésie lors de la première publication. D'un caractère colérique, il dut mettre un terme à sa carrière, séjourna dans une maison de santé, et s'éteignit à l'âge de trente-six ans, ébranlé par la révolution de 1848. Son père, qui avait œuvré à la création de l'académie angevine ainsi qu'à celle du *Concert d'études* aux côtés de Louis Pavie, participa, pour sa part, à deux reprises à la *Gerbe*.

Cyprien Robert¹²⁶ spécialiste du monde slave, ami de Mickiewicz, ouvrit le deuxième numéro par un article sur la peinture chrétienne. Théodore Pavie le décrit de façon pittoresque dans ses mémoires : « le type du *bohême* dans la meilleure acception du mot », arpentant l'Europe entière à pied, dormant dans les arbres des forêts des Carpathes pour échapper aux loups, écrivant « sur d'étroites bandes de papier qu'il roulait, pour éviter la dispersion des feuilles volantes » frugal et détaché des choses matérielles, « couché dans un sac de fourrures [...] comme un *moujik*, l'hiver sans feu¹²⁷ ». Il remplaça Adam Mickiewicz au Collège de France dans la chaire de slave. Comme Rettel, son évolution ne fut pas du goût de Théodore Pavie :

[...] il fit du panslavisme à outrance [...] se maria [...] puis son esprit s'exalta ; il perdit peu à peu les croyances catholiques [...] et rêva je ne sais quel schisme vers lequel sa passion pour le panslavisme le poussait [...] sa femme [...] n'a plus entendu parler de lui, et personne ne sait où il a passé, en Amérique, croit-on, dans le pays des utopies et de la liberté sans contrôle.¹²⁸

¹²⁴ *Ibid.*, p 196.

¹²⁵ *Id.*

¹²⁶ Quelques pages de « Goëthe et David (souvenirs d'un voyage à Weimar) » des *Œuvres Choisies* de Victor Pavie, (t. I) lui sont consacrées (p 83-87) ainsi qu'à Kajciewicz (p87-90).

¹²⁷ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 187.

¹²⁸ *Ibid.*, p 188.

Nous avons encore relevé le nom d'Édouard de Foucault dont les trois poésies publiées furent sans doute les seules à l'être. Deux autres signatures figurent dans le premier numéro : A B Riche et Terrière. Nos recherches ne nous ont pas permis de retrouver leur trace. Nous n'avons pas davantage identifié les personnes représentées par de simples initiales : « DAB », « AD » ou « EM ». Tous n'ont contribué au recueil qu'à une seule reprise.

Évoquons pour finir les trois seuls signataires dont Victor Pavie ait parlé dans ses *Revenants*. Et tout d'abord Henri Aubin de Nerbonne, compagnon d'enfance des deux fils Pavie. Il était aussi idéaliste et intransigeant que Victor, comme on peut s'en rendre compte à la lecture de l'hommage que ce dernier rédigea à la mort de son ami, et qu'il lut à la séance du 15 janvier 1850 de la *Société d'Agriculture d'Angers* :

[il] se laissait aller à l'observation d'un contraste qui devint la préoccupation constante de sa vie, à savoir qu'il y a, dans la société, deux races dont la distinction prévaut et prévaudra sur les communautés de patrie, de naissance, d'opinion et de fortune : l'artiste, que ni la paix la plus inaltérable du foyer, ni les affections les plus régulières de la famille, ni l'importance d'un emploi, ni les loisirs de l'opulence, n'arracheront jamais à l'insomnie de l'idéal ; - le bourgeois, que ni la fréquentation des chefs-d'œuvre, ni les voyages lointains, ni les péripéties de l'existence [...] n'élèveront jamais d'une ligne au-dessus de l'horizon réel.¹²⁹

Les deux hommes partageaient les mêmes tourments et, en quelque sorte, une destinée identique, comme semble s'en plaindre Pavie, par notice nécrologique interposée :

Faut-il qu'une défiance inguérissable de lui-même, compliquée d'une série de devoirs et de douleurs, ait enfoui deux renommées, celle de l'homme et du pays, dans le secret d'un portefeuille !¹³⁰

« C'était un cœur noble, généreux, un de ces hommes rares, de ces amis précieux que l'on regrette toute la vie » dit de lui Théodore dans son livre de souvenirs.¹³¹

Peintre avant tout, initié par David d'Angers, Henri Aubin de Nerbonne fut aussi un découvreur et un restaurateur. On lui doit l'appel lancé par l'académie pour recueillir les œuvres d'art oubliées du Maine et Loire. Il fut aussi à l'origine d'un projet de musée de l'outillage agricole ainsi que du droit de préemption municipal concernant les ouvrages

¹²⁹ Pavie Victor, *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 269.

¹³⁰ *Ibid.*, p 275.

¹³¹ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 186.

historiques. Comme quelques autres vus précédemment, les pages qu'il signa dans les trois numéros de la *Gerbe* furent exclusivement dédiées à la poésie.

L'autre personnage cité dans les *Revenants* se nomme Charles Eloi Jourdain de Beaufort. Victor Pavie lui consacre seulement six pages (contre dix-neuf pour Henri Aubin de Nerbonne), mais elles témoignent de l'impression que fit sur lui, celui qui se faisait appeler « Sainte-Foi ». Condisciple plus âgé que Pavie, il eut aussi pour professeur Mazure, puis quitta Angers pour suivre des études de linguistique, de théologie et d'histoire à Malestroit. Il y fit la rencontre de Cyprien Robert, et retrouva Victor Pavie vers 1830 à Angers. Voici ce qu'en dit Pavie :

Dans l'illusion commune de nos espérances d'alors, s'éteignaient les disparités de nos goûts et de nos personnes [...] Eloi Jourdain paya, avec plus de condescendance que d'ardeur, son tribut à la *Gerbe*¹³², par quelques pages empreintes du surnaturalisme de l'école où son esprit s'était formé [...] ¹³³

Théodore en dressa un rapide portrait :

[il] se distinguait par une profonde érudition [...] avait habité l'Allemagne qu'il connaissait à fond [...] Il y avait plaisir et profit à l'entendre parler dans des réunions intimes de ses relations avec les grands écrivains de l'Allemagne qu'il avait tous connus et de ses rapports avec M. de Metternich [...] ¹³⁴

Rédacteur à l'*Avenir*, proche un temps de Lamennais, Sainte-Foi paraissait un peu trop austère pour Pavie qui parle de sa « rustique bonhomie », de son « manque de souplesse » et qui évoque, non sans quelque ironie, sa vie conjugale. Mais, il servit sans doute aussi d'exemple au jeune Pavie, qui, plus tard, se consacra aux œuvres catholiques et fit plusieurs retraites à l'abbaye de Solesmes.

Nous avons réservé la dernière place - non pas en termes d'influence, mais parce qu'elle nous autorise, paradoxalement, une mise en avant -, à la seule femme qui figure parmi les rédacteurs de *La Gerbe*. Certes, dans les pages des *Œuvres choisies*, son nom n'apparaît qu' accolé à celui de son époux, mais Victor Pavie eut pour elle beaucoup de respect et d'affection. Mariée à Eugène Janvier de la Motte, conseiller à la Cour royale d'Angers¹³⁵, Émilie Adèle Monden-Gennevraye est décrite ainsi par Pavie : « brune, aux yeux bleus et un

¹³² Il n'écrivit que dans le premier numéro.

¹³³ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 288.

¹³⁴ Pavie Théodore *Op. Cit.*, p 186.

¹³⁵ C'est lui qui obtiendra pour Victor Pavie sa première cause à défendre.

peu bridés, faite au tour, pleine d'enjouement et de cajolerie ! [...] Elle était gaie !¹³⁶ » Enfant, Victor était impressionné par le couple : « Ils passaient tous les deux, lui et sa femme, trop loin de moi pour que jamais j'eusse osé prétendre à un mouvement de leur tête.¹³⁷ » Quelques années plus tard, Victor Pavie, alors à Paris, se voit confier un volume de poésies écrites par Adèle Janvier. Le neveu de madame Janvier lui conseille d'écrire un article, ce que le jeune journaliste s'empresse de faire pour le journal paternel :

Je l'écrivis d'enthousiasme¹³⁸. Le succès allait de soi. Lettre d'Angers, - lettre de Paris. Au retour visite et bienvenue. Je ne laissai point pousser l'herbe sur le chemin de cette maison de la rue des Angles¹³⁹, que je devais habiter un jour. Je la retrouvais aux vacances et la fréquentais de plus en plus.

Eugène Janvier et son épouse s'installent à Paris fin 1833 ; l'avocat est élu député du Tarn en 1834. Adèle Janvier avait correspondu avec Sainte-Beuve depuis 1829, lui ayant demandé à cette date, un article dans la *Revue de Paris*. Le critique la trouvait « spirituelle, mais un peu folle et nerveuse, en quête de sensations.¹⁴⁰ » Elle devait, certes, différer de son Adèle à lui. Mme Janvier en remerciement des efforts que Victor Pavie faisait pour diffuser ses ouvrages de poésie, se proposa de l'aider dans ses relations sociales, et ce au moment où le jeune homme ne s'y entendait plus guère en la matière. Elle lui écrit ainsi une longue lettre en 1834 :

Mon pauvre monsieur Victor, votre lettre [...] me peine si vivement, que j'ai besoin de vous écrire tout de suite, comme si ma lettre était un baume [...] Je serai bien contente de vous voir à Paris. Il me semble que vous respireriez ici. A Angers, vous êtes comme un chien ahuri. Moi, votre truchement, je vous expliquerai le monde, et vous expliquerai au monde.¹⁴¹

Elle fut à l'écoute de la peine de cœur de Victor, lui répondant, l'encourageant, parfois avec compassion, parfois sans ménagement. Et elle se réjouit aussi à l'annonce de son mariage. Elle accepta naturellement de contribuer à la rédaction de la *Gerbe*, comme lui demandait Victor : « Je vous donnerai pour la *Gerbe* : je suis Angevine, j'aime l'Anjou matériel, mais hors quelques uns, ses habitants ne me vont pas.¹⁴² » Dans un courrier suivant, elle confirme sa participation :

¹³⁶ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 245.

¹³⁷ *Ibid.*, p 246.

¹³⁸ *Poésies d'une femme*, article du 27 décembre 1829, in Feuilleton des *Affiches d'Angers* n° 26.

¹³⁹ à Angers.

¹⁴⁰ Fragment de lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie de décembre 1833, cité in Pavie André, *Op. Cit.*, p 243.

¹⁴¹ Lettre d'Adèle Janvier à Victor Pavie de février 1834, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 251.

¹⁴² *Id.*

[...] Je vous envoie une pièce de vers que je viens de faire après mon dîner, au coin du feu, pour votre *Gerbe*. Je désire qu'elle vous convienne et que mon nom angevin se mêle à celui de mes compatriotes. J'étais d'abord fâchée que vous demandassiez des vers, je les déteste. Ils sont passés, parce que tout le monde en fait, et beaucoup en font de bien. Enfin en voilà [...] ¹⁴³

Une deuxième lettre suivit peu de temps après ; elle nous renseigne sur le caractère fort de son auteur :

Apparemment, mon cher Pavie, que vous ne savez plus écrire. Je vous ai envoyé ma pièce de vers pour la *Gerbe*, et je n'en ai plus entendu parler. La trouvez-vous mauvaise ? Il fallait me le dire, si vous vouliez que j'aie le temps d'en faire une autre. Enfin l'avez-vous reçue ? Je ne conçois pas que vous ne m'ayez répondu un pauvre petit mot. Je vous gronderais, si je ne vous savais un rêveur qui oubliez les choses de ce monde pour vous perdre dans celui de votre pensée. ¹⁴⁴

Elle signa une poésie « Enfance » dans le deuxième numéro de la *Gerbe*, en 1835 et livra même des vers inédits dans le numéro trois, ce qui lui valut la note suivante de la part de Victor, en regard de la première page du poème :

C'est d'une fleur arrachée à un bouquet que, toujours fidèle et ressouvenante, Mme Adèle Janvier décore notre volume de cette année. En essayant sur sa ville natale les premiers échos d'une publicité promise, elle a voulu que cette ville fût encore une fois son berceau.

Lorsque ce dernier numéro parut, elle voulut aider à le faire connaître :

Mon cher Pavie, je vous avais demandé vingt exemplaires de la *Gerbe*, parce qu'un libraire les avait demandés, croyant à leur venue avant le premier de l'an. Mais ils sont arrivés trop tard, il n'en veut plus, de sorte que si je ne puis les placer, je vous renverrai ceux que j'ai reçus. ¹⁴⁵

La suite de lettre contenait ses remarques à propos des textes de ce dernier opus. Adèle préférait l'article de Théodore Pavie. Celui de Victor était quelque peu critiqué. La composition d'Adrien Maillard était qualifiée de « galimatias », celles de Jules Bruneau, de

¹⁴³ Lettre inédite d'Adèle Janvier à Victor Pavie du 7 novembre 1834, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 252.

¹⁴⁴ Lettre inédite d'Adèle Janvier à Victor Pavie du 23 novembre 1834, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 253.

¹⁴⁵ Lettre inédite d'Adèle Janvier à Victor Pavie du 12 janvier 1836, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 251.

Léon Cosnier et de Paul Bellevre davantage appréciées. Devenue veuve en 1852, Madame Janvier devint, en secondes noces, la tante par alliance de Théodore Pavie.

La *Gerbe* aura été une expérience intéressante pour Victor et ses amis. Outre le fait qu'elle concrétisait leur amitié, elle permit au jeune imprimeur de faire peu à peu le deuil de ses années parisiennes et de s'affirmer sur la scène locale. Dans le même temps, elle permettait à quelques provinciaux inexpérimentés de goûter aux joies de la publication. Mais elle nous offre surtout un instantané des diverses sensibilités qui existaient chez les jeunes gens instruits de cette époque. L'année où Pavie obtient son brevet d'imprimeur fut aussi celle où cessa *La Gerbe*. Les responsabilités professionnelles avaient pris le pas sur la création, et puis, Victor s'étant marié, une page venait d'être tournée.

B. LE SOCIETAIRE LETTRE

1. A la Société d'Agriculture, des Sciences et Arts d'Angers

Les historiens qui commentèrent la création de la SASAA insistèrent sur le rôle joué à ce sujet par le cénacle des Rangeardières, mais d'autres intellectuels appelaient également de leurs vœux la renaissance de l'ancienne tradition académique en Anjou. Parmi eux, François Grille, qui, dès 1825, encourageait Louis Pavie dans cette voie. Sa lettre fut publiée dans les *Affiches d'Angers* et compta dans l'essor du mouvement intellectuel local. Grille constatait le potentiel angevin et soumettait son souhait à l'imprimeur angevin :

Monsieur, sous le titre plus que modeste du Journal que vous publiez, vous faites souvent passer des articles fort piquants et fort soignés [...] sur toutes sortes de sujets [...] propres à piquer la curiosité des lecteurs [...] Plusieurs personnes se joignent à vous pour tenir le public au courant de ce qui peut arriver d'intéressant soit dans vos murs, soit même aussi parfois au loin [...] J'applaudis de tout mon cœur à ce mode de relations ; j'y cherche le commencement d'une institution qu'il me serait doux de voir fonder dans votre ville [...] Je veux parler d'une SOCIETE D'EMULATION, comme il en existe en un si grand nombre de cités tant françaises qu'étrangères, et comme il me paraît à souhaiter que la création, à Angers aussi, n'en soit plus retardée davantage.¹⁴⁶

Rappelant à son interlocuteur, s'il était besoin, l'existence de l'ancienne Académie, il soulignait surtout la nécessité pour Angers de tenir son rang auprès des autres villes françaises, sans complexe provincial inutile. Ce faisant, il dégagait quelques pistes que la future SASAA explora par la suite :

Le climat de l'Anjou est tout à fait propice à la culture des lettres ; il rappelle celui de la Provence et de l'Italie [...] Les départements du Nord de la France ont dans tous leurs chefs-lieux et même dans les villes de sous-préfecture, des CERCLES LITTERAIRES où l'on s'occupe des antiquités locales et quelquefois aussi d'objets d'un intérêt plus général. Des questions sont proposées, des prix décernés ; et les concours qui sont ouverts, les ouvrages qui sont imprimés, donnent de l'éclat aux provinces, en même temps qu'ils contribuent à l'avancement des connaissances [...]¹⁴⁷

¹⁴⁶ Lettre de François Grille à Louis Pavie du 3 décembre 1825, « A M. l'Éditeur de la Feuille d'Annonces », *Affiches d'Angers*.

¹⁴⁷ *Id.*

Les arguments, l'enthousiasme de l'auteur et le ton de la fin de la lettre incitèrent sans doute Louis Pavie à utiliser, en la rendant publique, cette intervention vigoureuse :

Les Angevins aiment les vers, la musique [...] il en est qui se livrent à des études sérieuses avec une persévérance tout à fait honorable. Les cours de médecine y sont très suivis ; la botanique y est enseignée avec distinction [...] le barreau a une réputation qui s'accroît tous les jours ; et comment se fait-il qu'avec tant de moyens de former une belle guirlande académique, il n'y ait encore aucun lieu pour en voir ensemble tous les fleurons ?...

Allons, Monsieur, agitez un peu cette question que je ne crois point sans importance ; excitez un peu l'apathie *native*, faites, par l'insertion de ma lettre, que l'Académie d'Angers se réveille d'un trop long sommeil ; que vous, que vos amis formiez un noyau autour duquel s'affilient bientôt tous ceux qui se livrent au culte sacré des Muses, et qu'à mon prochain voyage, j'aie dans votre cité antique, dans votre cité rajeunie, autre chose, pour dissiper les ennuis qui parfois peuvent m'assiéger, autre chose, entendez-vous, que les insipides parties de *loto*, les solitaires promenades du boulevard *Madame*, ou l'étourdissant caquetage des habitudes du coin du feu [...] ¹⁴⁸

a. Une filiation revendiquée

De nombreux savants au dix-neuvième siècle considéraient la *Société d'Agriculture des Sciences et Arts d'Angers* comme issue des travaux des deux premiers cercles créés en 1815 et 1823 par Louis Pavie et ses amis¹⁴⁹, mais Pavie et les autres fondateurs de la SASAA se réclamaient davantage encore de l'ancienne *Académie Royale de Belles Lettres d'Angers* créée en 1685, ainsi que de la *Société Royale d'Agriculture*, fondée en 1761. Des raisons de prestige expliquaient en partie ce choix.

Dans son bulletin de 1845-1847, la SASAA se disait : « continuation de l'*Académie des Sciences* et de la *Société d'Agriculture* qui existait [sic] à Angers avant 1789 et qui furent détruites pendant les temps orageux de la révolution » et précisait : « Elle se reconstitua le 18 janvier 1828 et fut définitivement autorisée par décision du ministre de l'intérieur, en date du 25 juin 1831. » Ces revendications d'héritage firent l'objet de controverses – quelque peu stériles- dans les milieux intellectuels locaux, au moment de sa constitution¹⁵⁰. Mais une affaire plus délicate survint en 1881. Une certaine *Société Académique de Maine et Loire*,

¹⁴⁸ *Id.*

¹⁴⁹ La *Société d'histoire naturelle* et les réunions littéraires des Rangeardières. (Voir plus haut, le chapitre « Actions civiles et culturelles »)

¹⁵⁰ Pour plus de détails, se reporter au travail déjà cité de Bonhomme Hélène, *La société d'agriculture, des sciences et des arts d'Angers de 1828 à 1855*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Angers, 1993 (Archives Départementales de Maine et Loire, Réf. BIB 8920).

fondée le 28 janvier 1857 à Angers, sous le patronage de Las Cases, qui en fut le premier président, et qui ne songeait pas alors à revendiquer la succession de l'Académie royale, fut autorisée par arrêté préfectoral, le 10 juin 1881, à prendre le titre d'*Académie des Sciences et Belles-Lettres d'Angers*. La réaction de la SASAA ne se fit pas attendre. Le 1^{er} juillet, elle publiait une protestation énergique, rappelant l'histoire de sa création, son caractère de filiation avec l'ancienne académie, et soulignant que toutes ses publications comportaient d'ailleurs le sous-titre : « Ancienne Académie d'Angers ». Elle ajoutait qu'elle seule pouvait se prévaloir de l'adjectif « nationale » en tant qu'unique société angevine reconnue d'utilité publique par le gouvernement, et adressait cette mise au point à toutes les associations savantes susceptibles d'avoir des relations avec l'assemblée rivale. Cela n'empêcha nullement cette dernière, en 1886, d'envoyer une invitation à toute la communauté scientifique d'alors (y compris à la SASAA), par courrier et voie de presse, pour la séance solennelle qu'elle organisait afin de célébrer le bicentenaire de l'Académie. Une nouvelle fois, le 1^{er} juillet, la SASAA contactait les sociétés savantes pour dénoncer cette usurpation, et reprenait l'argumentation développée cinq années plus tôt :

Il n'appartient à personne d'empêcher les faits d'être ce qu'ils sont, et toutes les prétentions de la nouvelle société ne peuvent faire que la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts* n'ait été fondée trente ans avant la *Société Académique*, dans l'intention, affirmée par ses fondateurs mêmes, de faire revivre dans une institution unique l'ancienne *Académie d'Angers* et l'ancien *Bureau d'Agriculture*.¹⁵¹

C'est donc autour de Louis Pavie, figure locale appréciée, imprimeur et adjoint au maire, que s'étaient réunis gens de lettres, savants, agronomes et autres intellectuels dans le but de renouer les fils du passé concernant les anciennes assemblées. Naturellement, Pavie assumait la présidence de la SASAA en 1828¹⁵² ; par la suite, d'autres membres fondateurs exercèrent à tour de rôle cette responsabilité (Planchenault en 1841 et 1843, De Beauregard en 1833, 1834, 1838, 1840 et de 1844 à 1852 par exemple).

Louis Pavie fut encore président en 1835, année où son fils Victor fit son entrée dans l'assemblée angevine. Il devint un pilier de l'institution occupant l'un des postes de vice-président à partir de 1860, sans discontinuer jusqu'à sa mort en 1886¹⁵³. Il ne figurait pourtant pas parmi les plus assidus, réservant sa présence pour les grandes occasions, comme l'admission de Mgr Freppel, ou la venue du comte de Falloux. Victor Pavie assumait

¹⁵¹ *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, t. XXXI, Angers, 1886, p. 383.

¹⁵² Et la vice-présidence en 1842 et 1855.

¹⁵³ Sa dernière présence est attestée le 5 juin 1886.

également la présidence de la section linguistique en 1846, et celle de la section des Beaux-arts en 1879.

La SASAA devint société « impériale » lors de l'avènement du Second Empire. En 1880, renommée « nationale », elle avait pour présidents d'honneur l'évêque d'Angers, Mgr Freppel, et Chevreul, membre de l'Institut. Elle poursuivit ses travaux jusqu'en 1915, date à laquelle elle prit le nom d'*Académie des Sciences, Belles Lettres et Arts d'Angers*, institution qui existe encore aujourd'hui.

b. Caractéristiques et travaux

L'appartenance à la SASAA confère à ses membres des droits politiques qui leur permettent de rejoindre les corps électoraux pour les élections municipales et départementales. Elle jouit alors d'une importante considération et pèse d'un poids non négligeable dans les affaires du département. Professions prestigieuses et qualifiées sont de mise, car les membres ont tous effectué des études supérieures, souvent jusqu'au doctorat. Ainsi magistrats, professeurs, directeurs de musée et médecins y sont-ils majoritaires.

Les opinions politiques des sociétaires reflètent les tendances de l'époque. On trouve une forte proportion de membres appartenant à la noblesse, et de ce fait le courant légitimiste est bien représenté entre 1830 et 1848. Mais on peut également relever dans les rangs de la SASAA, sur un laps de temps allant de sa création aux années 1860, les noms de plusieurs personnalités qui soutiennent la monarchie de Juillet, deux libéraux, un impérialiste, un Saint-simonien, et même un républicain modéré. La société angevine montrait donc un échantillon d'opinions politiques assez diversifié. En 1847, la société comptait notamment parmi ses membres titulaires le vicomte Alfred de Falloux, député, Giraud, maire d'Angers, Henry, recteur d'académie, de Beauregard, président de chambre à la Cour royale, de Césenna, rédacteur en chef du *Journal de Maine et Loire*, pour les plus célèbres, et parmi ses membres honoraires le baron Charles Dupin, pair de France, et David, membre de l'Institut. Remarquons au passage que Louis et Victor Pavie figurent dans les listes en tant que ... « propriétaires ».

Les activités de la nouvelle Académie d'Angers s'effectuent au sein de plusieurs sections distinctes : une section agricole, une section horticole, une section scientifique et une section littéraire et artistique. Au fil des ans, ces sections furent reconsidérées. On y observe quatre catégories de membres : des Titulaires, des Associés, des Correspondants et des

Honoraires. Quelques uns de ces correspondants portent des noms illustres : Bretonneau, Mérimée, David, Chevreul. La SASAA entretient de fructueuses relations avec plus de soixante-dix institutions et académies en France, telles la *Société géologique de France*, l'*Académie des Jeux floraux de Toulouse*, ou l'*Académie des Sciences physiques de Paris*, mais aussi à l'étranger (Boston, Philadelphie, Washington).

L'Académie publie les travaux de ses sociétaires, distribue des médailles et des primes d'encouragement¹⁵⁴. Les *Mémoires de la SASAA* sont imprimées par Louis puis Victor Pavie jusqu'en 1846, Cosnier et Lachèse prenant ensuite le relais. Louis Pavie propose d'organiser des « tournois littéraires », qui reprennent la tradition de l'ancienne Académie pour les concours de littérature. En 1855-1856, est créé un prix de poésie, le sujet étant le château d'Angers « considéré en lui-même et dans ses rapports avec l'histoire d'Anjou ». Une médaille d'or et un prix de cent francs sont attribués. Le conseil général soutiendra par la suite l'initiative et l'opération sera renouvelée en 1858 (Meilleur éloge de David d'Angers) et 1859 (Meilleur mémoire sur l'histoire, l'archéologie ou la topographie de l'Anjou). Plusieurs études de Victor Pavie parurent dans les *Mémoires de la SASAA*, des monographies¹⁵⁵ sur des figures locales, des nécrologies¹⁵⁶, des critiques¹⁵⁷, des essais. Bien sûr, certains de ses poèmes ont la primeur de l'assemblée¹⁵⁸. Théodore Pavie, lui aussi membre de l'Académie signe de nombreuses contributions de 1839 à 1883.

De plus, la *Société d'Agriculture, des Sciences et des Arts d'Angers* met en place des cours gratuits aussi variés que : la taille des jardins fruitiers, la géologie, l'anatomie humaine et comparée, la chimie appliquée (en partenariat avec un autre organisme scientifique local, la S.I.A¹⁵⁹), puis plus tard la cosmographie. Rien d'étonnant à cela si l'on considère qu'elle est à l'origine de la création du comice horticole, « école modèle d'arbres fruitiers » comme il se définit lui-même, ayant pour but de donner une impulsion à l'horticulture déjà florissante du pays, et qu'elle possède également une remarquable collection géologique départementale, bien classée. Des expositions sont proposées (agriculture, horticulture, viticulture, sériciculture, beaux arts,...) des représentants envoyés aux congrès parisiens et aux expositions universelles (Louis Pavie est choisi pour celle de 1855, où la SASAA obtient une médaille d'or), un concours départemental organisé.

¹⁵⁴ Pour un aperçu de ces travaux de 1831 à 1849, voir la table des six premiers volumes publiés, in *Mémoires de la SASAA*, 1ère série, . VI, 1847-1849.

¹⁵⁵ *Pierre Le Loyer, artiste angevin* (1842), *Un artiste de plus, Sébastien Leysener* (1846), *Charles Dovalle* (1869).

¹⁵⁶ Henri Aubin de Nerbonne (1850), Paul Bellevre.(1877).

¹⁵⁷ *Paysage, Les Angevins au Salon* (1859).

¹⁵⁸ Ainsi de *Pede libero !* lu à la séance du 26 février 1862.

¹⁵⁹ Société Industrielle d'Angers.

Notons enfin la participation de la SASAA à la formation d'une *Société des amis des arts*, ayant pour vocation de s'associer à quatre villes de l'ouest pour promouvoir concerts et expositions artistiques dans la capitale angevine, à la fondation de la *Galerie David d'Angers* en 1839, ainsi qu'au patronage de *l'École pratique d'agriculture du département de Maine et Loire* qui « devint le complément de la *Société* et [...] fut placée sous son patronage ¹⁶⁰ ». Elle fut également à l'origine du projet de reconstituer le tombeau de René d'Anjou dans la cathédrale d'Angers en 1839, projet confié à David d'Angers. Louis fit partie de la commission chargée des recherches sur le tombeau du roi René, et des démarches pour obtenir sa réédification. Mais la souscription levée n'atteignit que deux mille cinq cents francs, alors que le simple remboursement d'une partie des frais demandé par David s'élevait à huit mille ! Le statuaire chargea Victor Pavie d'expliquer ces contraintes et de négocier avec le président de l'époque M. de Beauregard, mais l'affaire ne se réalisa pas, malgré les nombreuses relances de David jusqu'en 1845.

Les séances, mensuelles, sont l'occasion d'échanger ses idées de manière régulée. Aucune décision n'est prise à la légère, tout est analysé, examiné sous différents aspects, et l'on cherche la solution qui satisfera le plus grand nombre. L'usage du vote y est la règle, les responsables ayant les mêmes droits que les simples membres. La majorité des suffrages est requise pour toute action qui engage l'Académie. Seuls les titulaires et honoraires assistent aux séances ; ces dernières sont publiques et solennelles lorsqu'il s'agit de remettre prix et distinctions.

c. Présidences d'honneur

Le rythme habituel de la vie académique angevine est parfois stimulé par la venue d'invités de marque. Il en est ainsi des visites d'académiciens. Le secrétaire Albert Lemarchand écrivait le 20 juin 1859, sous le titre : « Compte-rendu de la séance publique tenue le 20 juin 1859, sous la présidence de M. Villemain, secrétaire perpétuel de l'Académie française » :

Il n'y a pas en province, peut-être, une société savante aussi privilégiée que la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers. Elle a pour présidents d'honneur deux membres illustres de l'Académie française, et elle reçoit leur visite au moins une fois chaque année.

¹⁶⁰ Catta Monique, *Op. Cit.*, p 53.

Le 21 février c'était M. le comte de Falloux [...] le 20 juin, c'était M. Villemain dont la présence transformait une séance ordinaire en brillante solennité.¹⁶¹

Aux côtés d'orateurs amenés à exposer leurs travaux du moment, et d'Adrien Maillard qui avait composé un hommage poétique pour l'invité prestigieux, Victor Pavie, lui, proposa une pièce intitulée *la Futaie*. Lemarchand en fait un éloge appuyé, citant quelques vers et notant le caractère rêveur et mélancolique de l'auteur, avant de rapporter le sentiment de Villemain au sujet du poète angevin :

M. Villemain a [...] subi le charme de cette poésie rêveuse qui captive l'imagination par mille pensées originales et inattendues, sans jamais s'égarer ou s'énerver. Aussi regrette-t-il de voir le frère d'un savant orientaliste se confiner dans une retraite trop austère, où quelques amis jouissent seuls des dons précieux qu'il a reçus.¹⁶²

Villemain en profita pour remettre une médaille d'or accordée à M. Godard-Faultrier pour son mémoire sur les monuments gallo-romains de l'Anjou, et le louer pour ses travaux qui « avaient attiré plusieurs fois l'attention des membres de l'Institut ».

Le secrétaire perpétuel de l'Académie française partageait avec Alfred de Falloux, la présidence d'honneur de la SASAA, depuis plusieurs années, comme s'en félicite Lemarchand, à la fin de son compte-rendu :

Le jour où MM. Villemain et de Falloux ont consenti à devenir présidents d'honneur de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Angers, ils ont donné à cette modeste académie une impulsion qui ne se ralentit pas. Non seulement, sous l'influence de ce double patronage, le nombre des membres augmente, ce qui est déjà un signe de vigueur, mais encore des travaux importants se succèdent, et parmi tous les membres se manifeste une vive émulation qui est une garantie de l'avenir.¹⁶³

Trois lettres du comte de Falloux envoyées à Victor Pavie sont conservées à la Bibliothèque municipale d'Angers. Une quatrième était répertoriée comme ayant Pavie pour destinataire, mais nous avons montré, en la consultant qu'elle était, en fait, adressée à l'abbé Jules Morel. Datée du 5 mai, elle évoque le tragique décès de Maurice, deuxième enfant de Pavie, survenu quelques jours auparavant.

¹⁶¹ Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers : t. II, Angers, Cosnier et Lachèse, 1859, p 180.

¹⁶² *Ibid.*, p 186-187.

¹⁶³ *Ibid.*, p 188.

Dans le premier courrier, Falloux s'adresse à son « cher confrère » pour lui demander des précisions concernant une future collaboration ; il semblerait que Victor Pavie ait demandé au comte quelques textes pour son almanach de 1843, ce dernier se disant ravi de pouvoir être utile. Mais c'est la fin de cette lettre qui a retenu notre attention, puisque Falloux accepte une proposition en lien avec la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers :

Quant à la [...] proposition, mon cher confrère, elle est très flatteuse pour moi, et j'en remets entièrement le succès dans vos mains. Tout ce qui établit un lien de plus entre ma ville natale et moi, est [d'un prix ?] de cœur qui passe avant tout autre. Je serais en outre très heureux de trouver quelquefois une place au milieu de ceux qui composent cette Société, et je m'efforcerais de profiter le plus souvent possible de cette faveur. En tous cas, si vous voulez bien vous charger de l'hommage de mon Louis XVI, j'irai à ma première visite à Angers, acquitter les deux sortes de dettes que j'aurai contracté avec vous.¹⁶⁴

On trouve dans les mémoires de la SASAA de 1842, un compte-rendu de la communication qu'y fit Falloux cette année-là, intitulée *Notice sur Olivier de Serres*. A l'époque, c'est un jeune homme de trente et un ans qui a publié, deux ans plus tôt, son livre de réhabilitation, *Louis XVI*, et qui, l'année suivante, participera avec Montalembert, à la création de la revue catholique *Le Correspondant*. Résidant souvent au Bourg-d'Iré près de Segré, il est très attaché au Maine-et-Loire, et les deux hommes ont d'autres points communs, politiques et religieux¹⁶⁵.

Dans sa missive de 1847, Alfred de Falloux, devenu entre temps député, demande l'appui de Pavie pour des pétitions annonçant la future bataille pour l'éducation de 1849 et 1850 :

Je profite de cette occasion pour [...] vous demander de stimuler plus que jamais le pétitionnement, car plus que jamais le mauvais vouloir s'affiche dans les hautes régions du pouvoir. J'avais écrit au Curé de Segré [...] je le priais de se concerter avec le Supérieur de [Combrée]. Pas de réponse. Savez-vous ce qui se fait par là ? Ne pourriez-vous leur écrire moitié de votre part, moitié de la mienne, et leur rappeler l'urgence des circonstances en y joignant votre propre éloquence.[...] Vous voyez par les journaux, notre nonchalance, nos chômages perpétuels et nos discussions étouffées. On promet cependant qu'un peu de respect humain s'éveillera au moment des discussions religieuses : c'est pour cela sans doute qu'on les ajourne autant que possible.¹⁶⁶

¹⁶⁴ Lettre inédite d'Alfred de Falloux à Victor Pavie du 17 juin 1842 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°47).

¹⁶⁵ N'oublions pas non plus qu'ils furent condisciples au Collège d'Angers.

¹⁶⁶ Lettre inédite d'Alfred de Falloux à Victor Pavie du 1er mars 1847 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°124).

Enfin, la dernière correspondance informe Pavier de cadeaux destinés à une loterie de la Société de Saint-Vincent de Paul, et demande des nouvelles de la SASAA : « J'aurais été bien intéressé aussi de connaître votre rapport à notre Société d'agriculture, et je vous en demanderais communication, si j'osais. »¹⁶⁷

Le comte de Falloux préside les réunions de l'académie angevine du 26 février 1863 et du 25 février 1864. A cette dernière séance, une notice historique sur les états généraux de 1789 est lue, des vers de Paul Bellevre appréciés, puis Victor Pavie « fait part à la société du récit d'une excursion qu'il a faite en Normandie en compagnie de deux amis »¹⁶⁸ A cette occasion, le président d'honneur ne manque pas de dire quelques mots d'estime à l'encontre de Victor Pavie :

[...] lorsque M. Victor Pavie se met en voyage, trois voyageurs partent toujours avec lui ou en lui : un archéologue, un poète et un chrétien. Au milieu des mille détails charmants que chacun de ces trois voyageurs fournit à M. V. Pavie, détails qu'il orne des plus brillants coloris, il a su trouver une grande et juste place et de dignes paroles¹⁶⁹ pour le grand peintre que la France a perdu récemment dans la personne d'Eugène Delacroix [...] ¹⁷⁰

Après avoir demandé la publication du mémoire de Victor Pavie dans la revue de l'académie, et entendu un nouveau poème, cette fois de Sorin, le comte de Falloux présente, pour clore cette séance extraordinaire, un aperçu du recueil de lettres inédites adressées par Lacordaire à Mme Swetchine¹⁷¹ qu'il est à la veille de publier, et commente cette relation qui « détermina le P. Lacordaire à renoncer à la vie politique et à, se consacrer désormais exclusivement au culte et à la prédication. »¹⁷²

d. L'affaire de Fontevraud

Fondée en 1101 par Robert d'Arbrissel qui choisit alors de placer une abbesse de sang royal à la tête des moines et moniales résidant dans les quatre monastères du site, et consacrée par le pape Calixte II en 1119, l'abbaye de Fontevraud fut, dès l'origine, soutenue par la maison d'Anjou. Henri II Plantagenêt et son épouse Aliénor d'Aquitaine furent de généreux donateurs et des protecteurs influents. Ils y placèrent deux de leurs enfants :

¹⁶⁷ Lettre inédite d'Alfred de Falloux à Victor Pavie, s.d. (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°97).

¹⁶⁸ *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers* : t. VII - 1864, Angers, p 110.

¹⁶⁹ Un article daté du 16 août 1863.

¹⁷⁰ *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, Op. Cit.*, p 110.

¹⁷¹ Sofia Soïmonova, épouse du général russe Svetchine (1782-1856) Elle tint un salon célèbre, en l'Hôtel de Tavannes, situé rue de Bellechasse qui rassembla d'importantes personnalités catholiques françaises de l'époque (Dupanloup, Guéranger, Tocqueville, Montalembert, Cousin,...) ainsi que des exilés russes.

¹⁷² *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, Op. Cit.*, p 112.

Jeanne d'Angleterre et Jean-sans-Terre. Aux obsèques d'Henri II, inhumé à l'abbaye, son fils Richard Cœur-de-Lion demanda à reposer auprès de lui, le moment venu ; à sa mort, en 1199, sa volonté fut exaucée. La même année, Jeanne d'Angleterre, qui avait pris l'habit frontevriste, fut enterrée aux côtés de son père et de son frère. Cinq ans plus tard, ce fut au tour d'Aliénor d'Aquitaine, également retirée à Fontevraud, d'être inhumée avec les siens. Nécropole royale, l'abbaye accueillit par la suite, d'autres membres de la famille Plantagenêt¹⁷³.

Ces statues tombales des Plantagenêts, magnifiques gisants polychromes conservés dans l'abbatiale : trois en pierre (ceux d'Henri II, d'Aliénor et de Richard Cœur-de-Lion) et un en bois (celui d'Isabelle), firent l'objet de réclamations répétées de la part de l'Angleterre, au cours du dix neuvième siècle.

En 1816 tout d'abord, un certain Sthothard, Anglais qui rédigeait un important ouvrage sur les *Statues monumentales de la Grande-Bretagne*, se rendit à Fontevraud et, mécontent de la façon dont elles étaient conservées, agit à son retour en Angleterre pour que des démarches fussent entreprises afin de les récupérer. Le gouvernement anglais en fit donc officiellement la demande aux Français, par l'intermédiaire du chevalier Stuart, début 1817. Le duc de Richelieu, premier ministre de Louis XVIII suivit personnellement l'affaire. On demanda au préfet de Maine-et-Loire, le baron de Wismes de se renseigner sur l'état de ces monuments et leurs conditions de conservation. Ce dernier répondit rapidement pour s'opposer à leur enlèvement, livrant des arguments pour leur maintien en Anjou et recommandant surtout de les placer dans un lieu plus adapté :

[...] ces souverains étaient [...] comtes d'Anjou [...] morts sur cette terre [...] Henri III [...] lui-même, voulut que son propre cœur y fut déposé [...] Quoique mutilées, elles [les statues] me semblent très précieuses. Mais en même temps que je propose de les retenir, il me paraît convenable de les sortir de la poussière et de rendre un hommage nouveau à la cendre des souverains qu'elles représentent [...] ¹⁷⁴

Cette intervention dut inciter les autorités de la Restauration à garder le silence et à gagner du temps. Mais en 1819, la demande anglaise est réitérée au prétexte que « les monuments des princes [...] ont été abandonnés dans les champs et les bâtiments voisins ¹⁷⁵ ». Nouvelle

¹⁷³ Isabelle d'Angoulême, belle-fille d'Aliénor, Raymond VII, comte de Toulouse, son petit-fils. Les cœurs de Jean-sans-Terre et d'Henri III, un autre petit-fils, y furent transférés.

¹⁷⁴ Lettre du baron de Wismes au ministre de l'Intérieur du 19 avril 1817, citée dans *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, 5e série, t. IX - 1906, Angers, p 67.

¹⁷⁵ Lettre du chevalier Stuart au comte Decaze du 9 mars 1819, citée dans *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Op. Cit., p 70.

clarification du baron de Wismes quelques jours plus tard, qui rappelle sa lettre de 1817 et précise que les statues ont bien été, sur ses ordres, entreposées dans « un lieu hors de toute atteinte ». Le préfet en termine avec les prétentions anglaises :

Je persiste à penser que [...] la restitution de ces objets d'histoire et d'art ne saurait avoir lieu. Mais, afin de faire cesser ces demandes, il est nécessaire d'ordonner que des fonds seront affectés à la confection d'une chapelle sépulchrale [sic] ¹⁷⁶.

La semaine suivante, les négociations s'arrêtent et la France engage des démarches pour améliorer la préservation de son patrimoine. Fontevraud étant utilisée à l'époque comme maison centrale de détention, il n'était pas si évident d'y construire une chapelle devant servir à abriter les tombeaux de la maison royale anglaise, mais il était clair que cela serait une bonne précaution face aux visées britanniques.

En 1846, cette affaire avait encore occupé le devant de l'actualité, cette fois à cause d'intérêts français. Le 7 février, la SASAA avait appris que la liste civile avait reçu l'ordre d'enlever les tombeaux et statues des rois et reines d'Angleterre de l'abbaye saumuroise pour les emporter à Versailles. La SASAA réagit :

La Société Royale d'agriculture, sciences et arts d'Angers [...] a vu avec la plus extrême surprise et avec le plus vif regret, enlever de Fontevrault où elles attiraient l'attention des Touristes et des Antiquaires, les statues d'Henri II et de Richard Cœur-de-Lion, comtes d'Anjou et rois d'Angleterre, ainsi que celle de la célèbre Éléonore d'Aquitaine. Dépaysées comme elles le sont à cette heure, ces statues perdent leur intérêt, et la Société ne comprend pas ce que les Musées royaux peuvent beaucoup gagner à les posséder... ¹⁷⁷

Les signataires (MM. Beauregard, de Contades et Godard-Faultrier) regrettent ensuite le préjudice subi par le département en matière de tourisme, au vu de l'établissement récent du chemin de fer, et concluent :

Attendu ces motifs [...] la Société vous prie instamment de bien vouloir [...] faire opérer le rétablissement desdites statues à Fontevrault, ancienne abbaye que l'on pouvait appeler autrefois le Saint-Denis des Plantagenets [...] ¹⁷⁸

¹⁷⁶ Lettre du baron de Wismes au ministre de l'Intérieur du 23 mars 1819, citée dans *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, Op. Cit.*, p 72.

¹⁷⁷ Réclamation adressé à M. le ministre de l'Intérieur relative à l'enlèvement des statues de Fontevrault du 8 mai 1846, *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, 2e série, t. V - 1842-1846, Angers , p 348.

¹⁷⁸ *Id.*

Un nouvel appel était fait en décembre, car lors de la séance de l'académie angevine du 11 décembre, un article de la *Revue archéologique* avait fait craindre l'échec de la réclamation.

Dans la lettre qu'il adresse à Victor Pavie quelque temps plus tard, Alfred de Falloux lui donne des nouvelles des démarches entreprises pour la conservation des statues de Fontevraud :

[...] veuillez dire à Mr Godard et vous dire à vous-même que nous sommes fort mal reçus dans nos réclamations pour les statues de Fontevrault. Nous allons nous réunir au retour de Quatrebarbes, et faire une démarche collective entre les 7 députés du Maine-et-Loire, et nous vous rendrons ensuite un compte officiel de ce qui en adviendra. En tous cas, ne nous soupçonnez pas d'oubli.¹⁷⁹

En mars 1847 donc, ses démarches s'étant avérées impuissantes, l'académie d'Angers se résolut à ne conserver que des copies en plâtre, tout en déplorant cette perte du patrimoine. Pourtant, en 1849, grâce à Falloux, les statues revinrent à Fontevraud.

Une troisième tentative britannique eut lieu en 1866. Victor Pavie rédigea à cette occasion un long article qui parut dans les *Mémoires de la SASAA* la même année. Avec emphase, il y évoquait le passé :

Les voilà, telles que le ciseau de nos pères les a taillées dans le tuf de nos carrières et dans le rouvre de nos forêts. Elles racontent avec l'incomparable éloquence des lieux comme des temps les guerres, les traverses, les vengeances et les expiations de cette famille, la plus orageuse de l'histoire [...]¹⁸⁰

... et défendait véhément la légitimité de l'implantation des tombeaux royaux en terre angevine :

Le refus n'est pas de nous ; ce sont eux qui vous refusent [...] Vous avez il est vrai, restitué à la France le prisonnier de Sainte-Hélène. - Il vous pesait. Ici, ni répulsion d'une part, ni remords de l'autre ; le vœu de la mort librement exprimé, observé et transmis par tant de générations, oblige ; le répudier, *non possumus* ! L'exil pour eux, ce serait Westminster.

¹⁷⁹ Lettre inédite d'Alfred de Falloux à Victor Pavie du 1er mars 1847 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°124).

¹⁸⁰ Pavie Victor, « Westminster et Fontevrault », *Mémoires de la Société Impériale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Angers, Lachèse, Belleuvre et Dolbeau, 1866, p 235-236.

Qu'iraient faire sur ces dalles, glacées par l'hérésie, des figures marquées du sceau de la catholicité ? - Plutôt Versailles ! [...].¹⁸¹

Car la question religieuse n'était pas annexe ici. La SASAA avait ainsi reçu une lettre d'un Anglais, datée du 25 février 1867, signée du pseudonyme *Catholicus*, demandant aux Angevins « de ne pas laisser aller ces statues de princes catholiques dans une terre protestante »¹⁸².

A la fin de son texte, Pavie rappelait les tribulations de ces sculptures tombales :

En 1817, après le premier échec des négociations britanniques, et sur la proposition de M. de Wismes, on les tira de la nuit et du pêle-mêle où elles gisaient. En 1849, à leur retour de Versailles, sous les auspices du ministre, notre collègue, M. de Falloux, elles furent réinstallées avec une considération nouvelle. Cette fois, il leur faut mieux ; il leur faut à elles, comme à nous, comme à la France, qui les protège, de respirer sans bornes dans l'édifice tant aimé.¹⁸³

Le problème était que Napoléon III avait donné sa parole à la reine Victoria...

Fort heureusement, l'on assista à une véritable mobilisation initiée par la Société angevine, et relayée par Beulé¹⁸⁴ de l'Institut, Dufaure¹⁸⁵ du Barreau de Paris, Lebrun¹⁸⁶ de l'Académie française ainsi que des députés et responsables politiques tels Berryer¹⁸⁷, Janvier de la Motte¹⁸⁸, Ségris¹⁸⁹, Louvet et Falloux. Consultations écrites d'avocats, courriers nationaux et internationaux, articles de journaux, etc. firent reculer l'empereur, rendant inutiles la pétition au Sénat et les interpellations à la Chambre qui avaient été prévues¹⁹⁰. Cependant, afin de préserver les convenances, les défenseurs de Fontevraud durent patienter jusqu'à ce qu'une solution diplomatique fut trouvée. Le 30 mars 1867, Beulé écrivait au président de la SASAA : « [...] la lettre de la Reine d'Angleterre était la solution des difficultés. Elle a écrit, en effet, pour rendre à l'Empereur sa parole [...] L'Empereur n'aurait jamais cédé. C'est la Reine

¹⁸¹ *Id.*

¹⁸² *Mémoires de la Société Impériale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Angers, Lachèse, Belleuvre et Dolbeau, 1867, p 115-117.

¹⁸³ Victor Pavie, *Op. Cit.*, p 237.

¹⁸⁴ Charles Ernest Beulé (1826-1874), archéologue né à Saumur, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-arts en 1862, puis député de centre droit après 1870 ; il sera même ministre de l'Intérieur quelques mois en 1873.

¹⁸⁵ Jules Dufaure (1798-1881), avocat et homme politique modéré. Il fut député, membre de gouvernement sous la Monarchie de Juillet, la Deuxième République, le Second Empire et Président du Conseil puis sénateur sous la Troisième République.

¹⁸⁶ Pierre-Antoine Lebrun (1785-1873), poète et auteur de pièces de théâtre.

¹⁸⁷ Pierre-Antoine Berryer (1790-1868), avocat et homme politique légitimiste libéral.

¹⁸⁸ Eugène Janvier de la Motte (1823-1884), préfet.

¹⁸⁹ Émile Ségris (1811-1880), homme politique, deux fois ministre en 1870.

¹⁹⁰ La teneur et les détails des démarches sont parus dans les *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, 5e série, t. XX, Angers, 1917, p 2-32.

qui lui a ouvert la retraite. ¹⁹¹» Il en profitait pour régler quelques comptes et attribuer tout le mérite du succès de ce sauvetage à la Société d'Angers :

M. Louvet ressemble à ces braves qui se cachent pendant la bataille, mais qui annoncent la victoire avec tant de bruit qu'ils passent pour des héros. Vous comprenez que je laisse cela tomber à terre. La Société d'Agriculture d'Angers, qui a sonné le tocsin, animé tous les cœurs, mis en jeu tous les moyens légaux, peut s'attribuer beaucoup plus justement que le député de Saumur un triomphe juste [...] Sans vous, tout passait et Messieurs les Députés du Maine-et-Loire auraient approuvé l'enlèvement des statues de Fontevault, comme ils approuvent tous les budgets, toutes les expéditions [...] et les lois les plus désastreuses.¹⁹²

Beulé et Falloux n'en restèrent pas là ; le second avait d'ailleurs confié au président de la société savante que « si la Reine d'Angleterre l'avait exigé, l'Empereur nous aurait dépouillés sans aucun scrupule »¹⁹³. Ils conduisirent une campagne de presse pour « constater positivement non pas seulement le droit angevin, mais le droit de toute la France sur ces monuments quels qu'ils soient, et [...] qu'un employé du Domaine ne [puisse] pas au premier caprice d'un ministre partir avec un serrurier sous le bras et aller exécuter brusquement un mauvais coup [...] »¹⁹⁴

C'est la seule trace d'une intervention directe de la société savante dans les affaires publiques tout au long de la première moitié du dix-neuvième siècle. Bien évidemment, la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers s'augmenta de nombreux membres honoraires dans les semaines qui suivirent¹⁹⁵. Quant aux statues elles-mêmes, elles occupèrent désormais une place d'honneur dans l'église restaurée, comme l'avait demandé, en contrepartie de l'abandon de sa requête, la reine Victoria.

L'on aurait pu croire la question définitivement réglée ; en 1902, un article de G. d'Espinay dans les *Mémoires de la SASAA*¹⁹⁶, revenant sur les péripéties de la victoire française, avait semblé clore le dossier. Mais, en 1906, le gouvernement anglais réclamait une nouvelle fois les statues tombales. Sous prétexte que les Britanniques avaient offert à la France plusieurs miniatures de Jehan Fouquet, un journal parisien révélait des négociations soi-disant bien engagées avec le Foreign Office et se félicitait de ce nouveau signe

¹⁹¹ Lettre de Beulé au président de la SASAAA du 30 mars 1867, *Ibid.*, p 29.

¹⁹² *Id.*

¹⁹³ Lettre de Falloux au président de la SASAAA du 1er avril 1867, cité dans *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, *Op. Cit.*, p 30.

¹⁹⁴ *Id.*

¹⁹⁵ Louvet, Dufaure, Ségris, Berryer, mais encore Salvétat (avocat), Vitet (académicien) et Las Cases acceptèrent ce titre en récompense de leur soutien.

¹⁹⁶ G. d'Espinay, « Les statues de Fontevault et la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers », *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Angers, 1902, p 175-183.

d'« entente cordiale ». Immédiatement, Guillaume Bodinier, sénateur, conseiller général et président de la société angevine, fit parvenir au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-arts une très officielle « protestation de la Société contre l'enlèvement des statues de Fontevrault »¹⁹⁷. Il rappelait les arguments utilisés par ses prédécesseurs et insistait sur le caractère illégal du transfert envisagé, au vu de la consultation du barreau d'Angers qui avait estimé, quatre décennies plus tôt, que les statues étaient partie intégrante des sépultures et à ce titre « absolument inaliénables ». Il posait cette question : « les raisons alléguées en 1867 et jugées excellentes auraient-elles perdu de leur valeur en 1906 ? ».

Une semaine plus tard, Aristide Briand, ministre en exercice, mettait un point final à la controverse en envoyant à Angers la lettre suivante :

J'ai l'honneur de vous informer que les bruits qui ont pu courir à l'égard de l'enlèvement de ces œuvres d'art sont dénués de tout fondement. Les Statues des Plantagenêts, qui sont placées sous la protection de la loi du 30 mars 1887 relative à la Conservation des Monuments Historiques, courent d'autant moins de risques qu'elles sont conservées dans un établissement d'État.¹⁹⁸

2. A la Société Linnéenne de Maine-et-Loire

Carl Linnaeus von Linné, naturaliste suédois, né en 1707 et mort en 1778, considéré comme l'un des pères du système scientifique de nomenclature binominale, et de façon indirecte de la taxinomie moderne, fit l'objet d'un véritable culte au dix-neuvième siècle. Les premières sociétés portant son nom apparurent en 1787 à Paris et 1788 à Londres, puis une dizaine de groupes savants furent créés durant la première moitié du siècle suivant, en France, en Suède, en Allemagne et en Angleterre, et même aux États-Unis.

En 1852, Aimé de Soland fonde la *Société Linnéenne du département de Maine-et-Loire*. Quelques uns de ceux qui animaient déjà, en 1815, aux côtés de Louis Pavie, la *Société d'Histoire naturelle*, MM. Lachèse, Guépin, Millet en constituent les piliers¹⁹⁹. Louis Pavie, à l'époque vice-président de la SASAA, ne figure pas sur les listes, mais son fils Victor devient un membre régulier. De nombreuses personnalités, en majorité angevines, y participent : les

¹⁹⁷ Protestation du 27 juillet 1906, *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, 5e série, t. IX, Angers, 1906, p 55-57.

¹⁹⁸ Réponse de M. le Ministre de l' Instruction publique et des Beaux-arts à la protestation de la Société contre l'enlèvement des statues de Fontevrault, *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, *Ibid.*, p 58.

¹⁹⁹ Guépin fut président honoraire et Millet premier président.

d'Andigné, Béclard, Brunetière, de Contades, Cosnier, Lachèse, Lemarchand, Larevellière, Port, Ackermann, Belleuvre dès l'origine, et plus tard : André Leroy, Halévy et Las Cases. Des correspondants célèbres adhèrent également, tels Michelet ou Chevreul. Victor Pavie, d'abord qualifié, dans les registres de la société, « d'ancien imprimeur », a ensuite adossé à son nom la mention : « membre de plusieurs sociétés savantes », bien qu'il n'appartienne vraisemblablement qu'à la SASAA ; nous n'avons pu vérifier s'il était, à cette date, membre correspondant d'autres académies, par exemple. Il siège en tous cas à la commission oologique de la société, et à ce titre, s'intéresse de près aux œufs et nids des espèces avicoles. C'est le temps pour lui, d'ailleurs, de composer plusieurs poèmes sur ce thème : *Migrations* en 1858, *Les nids* en 1859, *La cigogne* en 1862.

La *Société Linnéenne du département de Maine-et-Loire* fit paraître des annales. Il y eut quinze livraisons entre 1853 et 1880, date de sa disparition. Irrégulière à ses débuts, la publication devint ensuite, à partir de 1857, et l'année 1864 mise à part, annuelle jusqu'à la guerre de 1870. Un triple volume parut alors en 1873 dans le but de rattraper le temps perdu, un double volume en 1875, puis un ultime en 1880. On pouvait y lire des articles scientifiques, des notes de voyage, des discours, mais aussi des fables et des poèmes, tout au long des deux cents pages en moyenne que comptaient ces recueils. Victor Pavie signa deux contributions : un texte intitulé *Tribulations d'un botaniste*, en 1859, et un article *Herborisation à Chaloché*, en 1863. La note de Pavie concernant le titre de son premier article précisait au lecteur l'esprit dans lequel il écrivait²⁰⁰ :

L'auteur de ces pages avait le goût de la botanique : il la cultivait même en adepte initié à ses secrets scientifiques ; et il ne se passait guère d'années qu'il n'organisât, de concert avec d'autres botanistes Angevins, une ou plusieurs excursions dans le but d'explorer les principales *localités* de la contrée. Mais celui que la disparition d'une futaie ou d'un simple chêne affectait jusqu'à la tristesse, ne pouvait assister, sans un sentiment analogue, à l'anéantissement des trésors de notre Flore, de plus en plus réduits par les envahissements de la culture. De là cette fantaisie, où l'accent mélancolique se mêle à la note humoristique.²⁰¹

Les excursions de la Société Linnéenne, effectuées aux mois de mai, juin, juillet et août, donnaient lieu à des comptes-rendus. Derrière le nom de l'espèce observée, figuraient le lieu visité ainsi que le nom du propriétaire ou du guide. Pour l'année 1862, celui de Victor Pavie est cité dix fois, dans ses propriétés de Feneu ou Saint-Melaine. Son nom est également très

²⁰⁰ Esprit critique face au progrès que l'on retrouve d'ailleurs dans ses poésies champêtres, ainsi que dans certaines nouvelles qu'écrivaient son frère Théodore, *La Fauvette bleue, récit des bords de Loire* en étant un excellent exemple (parue dans la *Revue des Deux Mondes*, t. 31, 1861.)

²⁰¹ Pavie Victor, « Tribulations d'un botaniste » dans *Œuvres choisies*, t. I, Paris, Perrin, 1887, p 411.

souvent associé aux trouvailles rares ou aux découvertes rapportées dans ces comptes-rendus.

La déclaration du premier président Millet, lors de son discours d'inauguration, témoigne des visées spirituelles de l'entreprise tout en soulignant les richesses matérielles à la disposition des sociétaires :

[...] l'histoire naturelle est une branche des connaissances humaines qui intéresse tous les hommes ; et sans parler ici de son utilité matérielle [...] l'histoire naturelle n'est-elle pas aussi la science qui enseigne à élever l'âme jusqu'au Créateur ? [...] Sous le rapport des productions naturelles, le département de Maine-et-Loire se trouve on ne peut plus favorisé [...]²⁰²

Le règlement nous apprend que le bureau était élu pour trois ans, que les séances se tenaient chaque premier jeudi du mois à onze heures du matin, de novembre à avril, et qu'il fallait être présenté par deux membres titulaires pour entrer dans la société.

L'imprimerie Cosnier et Lachèse se chargea de l'impression des annales jusqu'en 1868, celle de Lachèse, Belleuvre et Dolbeau lui succéda pour trois années ; enfin, ce furent des presses de Lainé frères puis de Burdin d'où sortirent les derniers volumes. Les ultimes publications affichaient en première page la double filiation revendiquée de la Société : on pouvait ainsi lire sous le titre, de part et d'autre d'une gravure florale: « Société des Botanistes-Chimistes 1777-1793 » et « Société des Naturalistes 1798-1830 ». La première société s'était placée sous la protection de Monsieur, frère du Roi dès décembre 1778, et avait mené à bien les projets d'un jardin botanique et d'un laboratoire de chimie dans la capitale angevine. Les botanistes angevins de la *Société Linnéenne du département de Maine-et-Loire* s'en recommandaient par fierté et attachement à la tradition mais aussi par précaution, car la pérennité de leur association semblait compromise. En effet, le système de classification de Linné souffrait de la mondialisation déjà à l'œuvre en ce temps-là :

[...] la taxinomie [...], pour rendre compte du nombre considérable d'espèces nouvelles découvertes de par le monde, cesse d'être un système populaire de communication à l'échelle locale, voire nationale, pour devenir un moyen d'information scientifique international [...] La fondation de ces [...] sociétés est contemporaine d'un vaste débat d'idées qui agite les milieux botaniques parisiens entre 1840 et 1870. ²⁰³

²⁰² Deuxième séance de la SLML, 5 janvier 1853, *Annales de la Société Linnéenne de Maine-et-Loire*, Angers, Cosnier et Lachèse, 1853.

²⁰³ Duris Pascal, *Linné et la France 1780-1850*, Genève, Droz, 1993, p 215.

François-Vincent Raspail (1794-1878) avait ouvert la polémique dès 1837 avec la publication de son *Nouveau système de physiologie végétale et de botanique*, qui mettait Linné et sa classification à l'honneur. Adanson²⁰⁴, puis Baillon avaient défendu, quant à eux, la méthode « naturelle » des Jussieu²⁰⁵.

[...] les Sociétés linnéennes témoignent [...] de l'hostilité d'un grand nombre de botanistes à la généralisation de cette méthode [...] La discussion s'engage [...] entre partisans d'un système artificiel de classification [Linné] et partisans de la méthode naturelle [...] Pour les premiers, le système a une valeur didactique démontrée et contribue à la popularisation de la botanique. Pour les seconds, la méthode, d'un emploi certes délicat pour le débutant, est la seule qui rende compte correctement de l'ordre de la Nature.²⁰⁶

A la Société d'Angers, fondée une fois les premiers temps enthousiastes de la première moitié du dix-neuvième siècle passés, et de ce fait, moins militante quant aux théories de Linné, on est conscient de cette évolution ; en 1867 et 1868, des articles évoquent avec impartialité ces « nouvelles doctrines ». « [...] ces [...] prises de position prouvent à quel point les Sociétés linnéennes fondées en France après 1850 n'ont plus rien à voir avec celles des années [précédentes] »²⁰⁷.

Pour autant, nombre de membres restaient attachés à leurs anciennes connaissances, et l'industrialisation, le déclin de la « notabilité », ainsi que la difficulté à faire vivre une véritable activité scientifique en province provoquèrent la disparition de la *Société Linnéenne du département de Maine-et-Loire*, en 1880.

De nouvelles conceptions allaient, de plus, voir le jour :

[...] la géographie botanique de Humboldt [...] transcendera les limitations de la botanique linnéenne, et [...] la théorie phylogénétique de l'évolution [...], autorisant des rapprochements d'espèce inespérés, éloignera les naturalistes de ces discussions théoriques. Finalement, Darwin, en remplaçant la classification par la généalogie, mettra un terme à deux siècles de discussions fratricides au sein de la communauté botanique [...]²⁰⁸

²⁰⁴ Michel Adanson (1727-1806), botaniste français d'origine écossaise.

²⁰⁵ Antoine-Laurent de Jussieu (1748-1836) neveu de Antoine (1686-1758), Bernard (1699-1777) et Joseph (1704-1779) de Jussieu, tous botanistes français, qui élaborèrent un système basé sur la morphologie des plantes que la phylogénie conforta plus tard.

²⁰⁶ Duris Pascal, *Op. Cit.*, p 225.

²⁰⁷ *Ibid.*, p 222.

²⁰⁸ *Ibid.*, p 226.

C. LE MILITANT CHRETIEN

Fidèle à chaque grain du chapelet chrétien

Le vers est de Sainte-Beuve et fut offert à son ami Victor Pavie à l'occasion de son mariage. Il résume parfaitement l'état d'esprit de Pavie, qui embrassa dans un même élan, la foi chrétienne, ses institutions et sa mission. Dévot, il eut pu tout aussi bien devenir prêtre si sa jeunesse parisienne ne l'en avait détourné. Son adoration pour Victor Hugo se nourrit d'ailleurs des convictions chrétiennes du poète qui avait déclaré dans le *Conservateur littéraire* que « le besoin de rendre grâce à un Dieu bienfaisant, dans une langue digne de lui, fit naître la poésie »²⁰⁹ et dans la préface des *Odes* que le poète « ne sera jamais l'écho d'aucune parole, si ce n'est celle de Dieu ». La préface de *Cromwell* avait ensuite attribué la révélation du « type moderne » au christianisme. Pavie retrouvait là ses valeurs et ses aspirations. La révolution de Juillet ayant conduit le mentor vers d'autres horizons, Marty analyse le cheminement de Victor Pavie :

Le code proclamé par V. Hugo fut adopté avec enthousiasme par V. Pavie et, tandis que le Maître s'écartait peu à peu de la pureté de ses théories chrétiennes et tombait avec d'autres romantiques dans une sorte de panthéisme, Pavie [...] resta fidèle jusqu'au bout à ses premières théories littéraires, garda intact le sentiment chrétien de la nature.²¹⁰

Vers 1850, Pavie lui-même, revint sur les raisons qui lui firent s'éloigner du Cénacle et sur ses véritables attachements, dans un texte rédigé à la troisième personne, qui permettait à l'auteur de rester en retrait :

L'abaissement de la foi, si remarquable dans cette école en regard du développement des ressources pittoresques, lui explique [à Pavie] comme quoi ce qu'il y avait d'avenir en elle a pris, peu à peu, les apparences du passé. L'autel, devenu Parnasse, a fini par contracter, sous cette invocation gratuite, le froid et le convenu des traditions païennes. Aussi se prosterne-t-il, avec une indéfectible confiance, devant le Verbe visible et caché qui noue aux fleurs des champs les roses d'or des litanies.²¹¹

Au départ, Victor Pavie avait donc adhéré au mouvement romantique car il y avait vu un outil de rédemption et de transformation des esprits qui lui paraissait plus attirant que l'austérité cléricale, mais son éducation et sa tendance au mysticisme l'incitèrent, une fois le mirage

²⁰⁹ Hugo Victor, *Conservateur littéraire*, t. II, p 73. (cité par Paul Marty, *Op. Cit.*, p 85)

²¹⁰ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 85.

²¹¹ Pavie Victor, « Le dernier homme des champs », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 70.

littéraire passé, à se suffire de sa foi catholique, à prendre la tête d'organisations charitables et à prodiguer un soutien sans faille à l'Église ainsi qu'à ses représentants.

1. Croyance et coreligionnaires

Si l'on se tourne vers les écrits de Victor Pavie, il est fréquent d'y voir allusions et références bibliques, envolées lyriques, pensées religieuses et éléments de morale chrétienne. Dans le récit de ses années de jeunesse, un long passage est ainsi consacré à la description du défilé de la Fête-Dieu. Le jeune Victor y assiste, et les processions, les chars, les personnages qu'il découvre s'impriment en visions empreintes de fantastique dans son esprit si impressionnable. Se souvenant avec précision des participants, l'énumération des hommes d'église qui défilent est l'occasion pour Pavie de livrer quelques commentaires compatissants pour les brimades et sévices endurés durant la Révolution, et sur les qualités de ces ecclésiastiques :

La plupart de ces prêtres, les uns brisés par l'âge, les autres verts encore, avaient subi, qui la persécution, qui les cachots, qui l'exil en Angleterre ou en Espagne. L'Espagne, avec l'enthousiasme de sa foi et la ferveur de son prosélytisme, semblait la patrie même de M. Breton, curé de Saint-Maurice [...] ²¹²

Peu de ses poèmes eurent pour thème la religion, dans tous pourtant, le divin est présent, surtout lorsqu'il s'agit de nature. Mais c'est dans la première contribution de Pavie à *La Gerbe* que l'on trouve le passage le plus explicite quant à son engagement chrétien et à la défense du clergé :

Du jour où il m'arrivera de renier l'Église, je me proclame par avance un formidable ingrat. - Qui m'a béni et nommé ? qui m'a sauvé tout naufragé du sein de ma mère, pour me bercer dans l'amnios hospitalier de la Foi ? [...] De là tout m'est venu, d'elle toute rosée a plu sur ma tête ; j'ai cru avant de savoir, et depuis, en face de l'idée reçue, les idées perçues ont pâli, humbles comme des faits. Enfant, le soleil de midi a rayonné pour moi de l'auréole du sanctuaire : je nageais jusqu'au genou dans les bluets du SACRE [...] Qui m'a découpé en feuilles d'or les flottantes vacillations du monde sur l'horizon immobile et éternel ?... Oh ! l'Église ! [...] ²¹³

²¹² Pavie Victor, *Processions et foires d'Angers*, in *Œuvres Choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 28.

²¹³ Pavie Victor, « L'organiste Boyer », in *La Gerbe. Recueil de prose et de vers (An 1834)*, *Op. Cit.*, p 99.

Après cette profession de foi en guise d'introduction, le jeune homme, dans son texte intitulé *Évocation*, salue la mémoire de l'organiste Boyer de la cathédrale d'Angers, compare l'orgue à « la voix par où Dieu passe » et mêle considérations liturgiques et souvenirs personnels ; d'autres confidences suivent :

La nuit, quand Smarra visitait ma couche, des gardiens vigilants exorcisaient mon sommeil, et j'avais pour rafraîchir ma langue embrasée une goutte d'eau bénite, tombée du rameau suspendu à mon chevet. Tradition, tradition sainte : par elle j'ai connu, j'ai pensé, j'ai aimé ; et chaque larme dégagée du contact de cette révélation avec l'épreuve, sous les déterminations passagères de la vie, s'est cristallisée en perles d'un chapelet invisible que mon patron défile pour moi dans les cieux. Donc c'est l'Église qui m'a nommé le monde, et pour moi le monde est issu de la nef.²¹⁴

L'image beuvienne du chapelet avait été reprise par le croyant angevin et sa déclaration ne souffrait d'aucun compromis. Dans sa notice biographique, René Bazin écrit cette phrase qui nous avait échappée lors de nos premières lectures : « Il [Victor Pavie] appartenait à une confrérie pieuse, l'Adoration nocturne »²¹⁵ Cette adoration eucharistique est une forme assez rare de vénération de l'hostie censée contenir le corps du Christ. Tirant son origine des pratiques prisées des anachorètes au début de la chrétienté, elle prit des formes multiples, et fut souvent remise à l'honneur dans les moments où l'Église affrontait des contradicteurs, comme lors du concile de Trente par exemple. L'adoration nocturne en est une forme, instaurée en 1849, par Léon Dupont, de Tours, qui voit le fidèle rester en méditation la nuit durant. Cette pratique religieuse extatique n'était pas courante, même avant sa quasi disparition dans les années 1970, et restait l'apanage des croyants les plus pieux. Que Victor Pavie y ait adhéré n'est pas anodin.

Nous avons déjà souligné plus haut le fait que Victor Pavie cultivait bien évidemment des amitiés profanes (David d'Angers, Sainte-Beuve entre autres), mais il eut, fort évidemment, des relations très privilégiées avec d'importants catholiques. Parmi eux, citons l'abbé Jules Morel²¹⁶, doyen du cénacle de la rue Saint Laud. Théodore Pavie en dresse un portrait très vivant :

[...] jadis aumônier des prisons [il] eut plus d'une fois le triste devoir d'accompagner des condamnés sur l'échafaud, au pied duquel il tombait évanoui quand la tête roulait dans le

²¹⁴ *Ibid.*, p 102.

²¹⁵ Bazin René, *Op. Cit.*, p 40.

²¹⁶ Morel Jules (1807-1890), prêtre et écrivain angevin ; il collabora à *l'Univers*, organe du Parti catholique.

fatal panier. Peu apprécié par le haut clergé, ce jeune prêtre, à la parole ardente, à la conversation spirituelle et nourrie [...] se décida à partir pour Paris, où il se fit bientôt un nom dans la presse catholique par la fermeté de sa doctrine et la pureté de son style.²¹⁷

A ses débuts, chez Lamennais²¹⁸, Morel avait côtoyé Montalembert²¹⁹, Lacordaire²²⁰ et adopté les théories sociales du maître, mais il s'en écarta au fur et à mesure des prises de position de Lamennais vis à vis du pape. L'abbé Morel vécut une quarantaine d'années à Paris, écrivit plusieurs ouvrages contre le libéralisme²²¹, rompant ainsi tout à fait avec ses idées de jeunesse, et fut finalement remarqué et gratifié par Rome, qui le nomma conseiller de la Sacrée Congrégation de l'Index, membre correspondant de l'Académie catholique de Rome, de l'Académie pontificale Tibérine et de l'Académie de Palerme. Âgé de quatre-vingts ans, il se retira à Angers. On croit le voir, intime, aux côtés de Victor Pavie, jouant du piano, dans un tableau représentant le cénacle de la rue Saint-Laud à Angers²²².

« Admirateur passionné des ordres monastiques, Victor entretenait des relations avec l'abbaye [de Solesmes] dans la personne de dom Guéranger et dom Gardereau »²²³ nous dit son frère Théodore. Tous les deux se soucièrent de la foi de Victor Pavie lorsque la mort de trois de ses enfants, la fit vaciller. Ils lui écrivirent de longues lettres d'encouragement « non de condoléances, mais d'enseignement et de doctrine chrétienne [...] parce que le religieux, plus éloigné du monde, plus étranger aux choses de la terre, parle le langage des Écritures dans toute son austérité » explique encore Théodore Pavie²²⁴ Dom Gardereau avait été vicaire de la cathédrale d'Angers avant d'entrer dans l'ordre des Bénédictins de Solesmes. Comme Jules Morel, il avait fréquenté le salon de Louis Pavie, et les deux fils Pavie avait noué des relations de confiance avec les deux hommes. En 1834, Victor Pavie avait entrepris un séjour à Solesmes²²⁵ suite à une peine de cœur ; plus tard, il se rendit régulièrement au monastère pour des retraites.

²¹⁷ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 184.

²¹⁸ Félicité Robert de Lamennais (1782-1854), écrivain, prêtre et philosophe, précurseur du catholicisme social, co-fondateur de *L'Avenir*, ultramontain puis condamné par le Pape pour ses positions libérales et ses amitiés socialistes.

²¹⁹ Charles Forbes comte de Montalembert (1810-1870), journaliste, historien, homme politique, co-fondateur de *L'Avenir*, défendant tout d'abord les thèses du catholicisme libéral, puis s'en éloignant. Il créa ensuite le Parti catholique, dirigea *l'Univers*, soutint les Jésuites ainsi que le renouveau des ordres religieux.

²²⁰ Henri Lacordaire (1802-1861), religieux, co-fondateur de *L'Avenir*, puis critique vis à vis de Lamennais, il se rapprocha du Pape ; il est considéré comme le restaurateur de l'ordre des Dominicains.

²²¹ *Inquisition et libéralisme* (1857), *Les catholiques libéraux* (1864), *La question économique* (1873), *Somme contre le catholicisme libéral* (1877), etc.

²²² Exposé lors du bicentenaire de Victor Pavie aux Archives départementales de Maine-et-Loire. [s.n. / s.d. 1835]. Voir Cahier iconographique p IV.

²²³ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 332.

²²⁴ *Id.*

²²⁵ Église fondée au IXe siècle, prieuré à partir du XIe, menacé de destruction en 1831, le monastère est sauvé par un jeune prêtre du diocèse du Mans, dom Prosper Guéranger, qui y restaure la vie monastique bénédictine et notamment le chant grégorien. Prosper Mérimée, Louis Veuillot, Léon Bloy, Villiers de l'Isle-Adam, Joris-Karl

L'engagement religieux de Pavie était si sincère que nombre de ses amis le respectait et recherchait auprès de lui quelque réconfort. Cela fut vrai de Sainte-Beuve et dans une certaine mesure de David d'Angers, même si leur confiance ne les conduisit pas à embrasser la foi conseillée par leur ami. Cela le fut bien davantage de la part de Léon Le Prévost²²⁶, qui, quoique plus âgé de cinq ou six ans, demanda régulièrement à Victor Pavie quelle direction prendre pour sa vie, reprenant la place que le jeune angevin avait occupée vis à vis de Victor Hugo quelques années auparavant.²²⁷ Le Prévost avait eu une éducation « laïque », mais encouragé plus tard par des prêtres, il avait conçu l'idée de prendre l'habit religieux ; sa famille l'en avait dissuadé, aussi entra-t-il comme fonctionnaire au ministère des cultes où il travailla vingt ans durant. Le ministre d'alors, Frayssinous²²⁸ avait d'ailleurs failli devenir le directeur de conscience de Victor Hugo, mais ce dernier n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait :

Le prédicateur commença [...] en lui traçant la conduite qu'il devait suivre : [...] un des meilleurs moyens de propager la foi, c'était d'aller dans le monde [...] il fallait donc tout faire pour réussir. Victor [Hugo] ne devait pas s'en tenir à la littérature, il devait aspirer à l'autorité directe de la politique. Le clergé comptait sur lui et l'aiderait. Cette religion mondaine et commode n'était pas celle que voulait Victor. L'abbé acheva de l'éloigner en lui disant du bien des Jésuites et du mal de M. de Chateaubriand.²²⁹

Hugo allait trouver en Lamennais le directeur de conscience qu'il recherchait dès 1821 et défendre ses idées jusqu'en 1831. Il n'eut plus besoin ensuite de confesseur.

Décrivant dans ses lettres ses doutes et ses élans, Le Prévost vint donc chercher, en 1831, auprès de son ami Pavie, « conseil [...] sur une affaire grave », en fait, le choix, pour lui aussi, d'un directeur de conscience :

[...] il ne suffit pas, vous le savez, de croire ; il faut une forme à la foi, il faut des œuvres, il faut remplir ses devoirs de chrétien. J'ai dû dès lors songer à remettre ma conscience aux mains d'un prêtre [...] M. Gerbet²³⁰ ou M. Lacordaire, seraient ceux d'entre tous dont la

Huysmans, René Bazin, Paul Claudel, François Mauriac, Henry de Montherlant, Paul Valéry, etc. ont visité et/ou conté le lieu.

²²⁶ Jean-Léon Le Prévost (1803-1874), fondateur des Religieux de Saint Vincent de Paul.

²²⁷ Pour preuve la fin de sa lettre de 1831 : « Je cherche dans le monde entier [...] à qui, excepté à vous, mon ami, j'eusse osé adresser pareille lettre, à personne assurément [...] ; peut-être c'est que je vous aime mieux que personne. ».

²²⁸ Denis Frayssinous (1765-1841), évêque et homme politique sous la Restauration, pair de France, grand maître de l'Université, membre de l'Académie française, aumônier du roi.

²²⁹ Hugo Adèle, *Op. Cit.*, p 131.

²³⁰ Philippe Gerbet (1798-1864), co-fondateur de *L'Avenir*, proche de Lamennais jusqu'en 1834, il s'en sépare ensuite, part dix années à Rome et devient, en 1854, évêque de Perpignan.

direction me serait la plus précieuse, dont la parole me pénétrerait le mieux [...] M. Lacordaire que je n'ai jamais vu me donne un frayer d'enfant ; puis il me semble que ces messieurs ne voudront pas de moi, ils ont tant et de si graves occupations !²³¹

Il s'adresse successivement à Lacordaire, Lamennais, Gerbet pour effectuer sa confession générale, sans succès. L'année suivante, après des mois de découragement et d'expériences amères, Le Prévost semble, cette fois, avoir obtenu satisfaction, et s'en ouvre à son ami Pavie :

La faculté d'enthousiasme est réelle chez moi et pourrait par élans me porter à toute espèce de bien. Dans le monde qu'allait créer M. Lamennais, je me casais tout naturellement sans effort [...] M. Gerbet a été bien bon pour moi ; il m'a laissé aux mains d'un homme doux, excellent [...] j'ai beaucoup à m'en louer.²³²

Réconcilié avec sa foi catholique grâce à Victor Pavie, c'est Léon Le Prévost qui lui fit ensuite connaître la Société de Saint Vincent de Paul.²³³ A cette date, ce dernier, revenu à Angers commence à se détourner de Hugo et va choisir de s'investir dans les œuvres de l'Église. Il n'a pas encore souffert des deuils qui l'attendent, et les mots de Le Prévost résonnent comme une sorte d'avertissement :

[...] vos dernières lettres sont pleines d'une ardeur fervente qui me prouve que votre âme va s'exaltant de plus en plus ; que ni les affaires de ce monde, ni les joies du ménage, causes trop ordinaires de l'affaiblissement des nobles aspirations, n'ont de prise sur vous.²³⁴

Tous les contemporains ou commentateurs posthumes de Victor Pavie ont souligné sa retenue, son respect des croyances d'autrui. L'anecdote suivante tempèrera-t-elle cette bienveillance désintéressée ? Lorsque Eugène Devéria, après quelques années de soutien au catholicisme en Provence²³⁵, se distingua en s'installant à Pau et y abjura sa foi²³⁶, Victor Pavie, qui passait à ce moment-là en pays béarnais, scandalisé, refusa de rencontrer son ancien compagnon de cénacle. Pavie paraît donc mieux tolérer l'incroyance de ses amis, pensant toujours à la possibilité de les convertir, que leur « trahison ». Ainsi, après l'épreuve du « désenchantement romantique » récent, s'ajoutait maintenant pour lui l'affront d'une provocation religieuse. Elle l'éloigna définitivement du « parjure ». Nous avons également

²³¹ Lettre de Léon Le Prévost à Victor Pavie du 9 août 1831, cité in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 310.

²³² Lettre de Léon Le Prévost à Victor Pavie du 1er décembre 1832, *Ibid.*, p 313.

²³³ La bibliothèque municipale d'Angers conserve vingt-quatre lettres de Le Prévost à Victor Pavie (dont cinq inédites) permettant de mesurer l'intensité du lien entre les deux hommes.

²³⁴ Lettre de Léon Le Prévost à Victor Pavie du 6 janvier 1840, cité in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 318.

²³⁵ Il avait, en fait, accepté de refaire le décor peint de la cathédrale d'Avignon, en 1838.

²³⁶ Devéria arrive à Pau en 1841 et se convertit au protestantisme en 1843.

retrouvé dans les annales de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers un incident évocateur. Le 22 décembre 1864, la Société doit adresser des félicitations à M. Beulé, secrétaire perpétuel de l'Institut impérial de France, pour une notice qu'il a écrite sur la vie et les ouvrages de M. Hippolyte Flandrin²³⁷ ; Victor Pavie intervient alors pour exprimer ses réticences car il y a décelé « quelques mots qui lui semblent en contradiction avec le texte même des saintes Écritures, dans la description que fait M. Beulé du tableau de Judith à Saint-Germain l'Auxerrois. »²³⁸ Au vu des convictions catholiques de l'intéressé, le président de la séance, tout en reconnaissant le bien-fondé de la remarque de Pavie, s'empresse de mettre l'auteur de la notice à l'abri de tout soupçon d'opposition aux croyances chrétiennes. La séance peut se poursuivre.

2. Les œuvres charitables

a. A la Société de Saint-Vincent de Paul

Léon Le Prévost avait pénétré, dans le sillage de Victor Pavie, dans les salons artistiques parisiens et partagé l'enthousiasme des romantiques, mais il devait suivre une autre voie :

La Révolution de 1830, qui vit la chute de la monarchie légitime, ébranle soudainement les heureuses certitudes de sa vie mondaine : « La révolution des faits, écrit-il à son ami Pavie, n'est pas plus grande que ma révolution intérieure. » Elle lui cause d'abord un dégoût du noyau dur de la révolution [...] Ce dégoût rejaillit ensuite forcément sur le cénacle romantique où souffle l'opportunisme politique.²³⁹

Il s'intéresse alors aux problèmes religieux, lit avec assiduité *L'Avenir* publié par Lamennais, suit les sermons du père Lacordaire et se rend au salon du comte de Montalembert, aux côtés de Sainte-Beuve, Vigny ou Frédéric Ozanam. A cette époque, le pape Grégoire XVI condamne *L'Avenir* et Lamennais ; Le Prévost, comme Pavie, choisissent alors de suivre le Saint-Siège et délaissent leurs rêves révolutionnaires. Le premier écrit au second :

Pour tous ceux qui, comme nous, n'ont de regard que pour l'avenir ; de vie sociale, de vie politique, il n'en est point de nos jours : il ne nous reste donc à nous chrétiens, qu'à nous réfugier là, qu'à rentrer aux devoirs primitifs de la famille, et dans cet étroit horizon

²³⁷ Hippolyte Flandrin (1809-1864), peintre français, élève de Dominique Ingres.

²³⁸ *Mémoires de la Société Impériale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, t. VII, 3e cahier, Angers, Lachèse, Belleuvre et Dolbeau, 1864, p 281.

²³⁹ *La Renaissance catholique* n°s juin-septembre 2003.

accomplir notre carrière, priant, faisant le bien, résignés durant ce silence de Dieu, attendant sa parole.²⁴⁰

En 1833, chez Montalembert, Léon Le Prévost rencontre Frédéric Ozanam²⁴¹. Venu à Paris terminer son droit, ce jeune Lyonnais vient tout juste de fonder la Société de charité, le 23 avril, jour de ses vingt ans, soutenu par Emmanuel Bailly²⁴², un professeur et journaliste, et par la sœur Rosalie Rendu²⁴³. Cinq autres étudiants l'ont rejoint :

[...] ils visitent les pauvres et leur distribuent un peu d'aide pécuniaire. C'est ainsi que cette jeunesse bourgeoise découvre l'état lamentable des ouvriers de Paris, privés de la protection des corporations et des confréries par la Révolution. À cette époque, il n'est pas rare qu'un ouvrier travaille entre douze et seize heures par jour, six jours par semaine. La première loi sociale en France est votée en 1841 pour limiter le travail des enfants de moins de douze ans à huit heures par jour !²⁴⁴

En août, Le Prévost devient le premier membre non-étudiant de la Conférence de charité. En janvier 1834, il accepte d'en être le vice-président, et le mois suivant, il propose de la placer sous le patronage de Saint-Vincent de Paul. Il ouvre une maison qui accueille une vingtaine d'orphelins apprentis à qui sont prodigués enseignement laïc et religieux ; ces pupilles sont suivis sur leur lieu de travail, de bons contrats de travail sont négociés,... « Telles sont les origines du patronage, ainsi nommé parce que les jeunes y sont patronnés, c'est-à-dire protégés, défendus contre les abus dont ils sont maintes fois victimes. »²⁴⁵

En 1834, l'on compte déjà soixante-dix confrères, et des discussions s'engagent pour diviser l'association. Certains s'y opposent, désirant garder le caractère étudiant et convivial de leurs actions - qui se terminent d'ailleurs souvent par un repas. C'est encore Le Prévost, qui les convainc d'institutionnaliser leur œuvre, en février 1835. Le Conseil général de la Société de Saint-Vincent de Paul voit alors le jour, avec pour président Bailly, et premier vice-président Le Prévost. L'année suivante, celui-ci accepte la présidence de la conférence de Saint-Sulpice avec cent quarante membres tandis qu'Ozanam œuvre au sein de celle de Saint-Etienne-du-Mont. Très actif, Léon Le Prévost organise un vestiaire, une soupe

²⁴⁰ Lettre de Léon Le Prévost à Victor Pavie du 14 décembre 1832, cité in <http://www.r-s-v.org/SiteRSVfr2/FrLePrevost.htm>

²⁴¹ Antoine-Frédéric Ozanam (1813-1853), historien et essayiste, fondateur de la société de Saint Vincent de Paul.

²⁴² Emmanuel Bailly (1794-1861), directeur de *La Tribune Catholique*, journal auquel collaborent Le Prévost et Ozanam.

²⁴³ Rosalie Rendu (1786-1856), religieuse de la congrégation des Filles de la Charité, créatrice d'un dispensaire, d'une pharmacie, d'une école, d'un orphelinat, d'une crèche, d'un patronage pour les jeunes ouvrières, d'une maison pour les vieillards, dans le quartier de la rue Mouffetard, l'un des plus pauvres de la capitale.

²⁴⁴ *La Renaissance catholique*, id.

²⁴⁵ Georges-Albert Boissinot, *Vie de Jean-Léon Le Prévost*, <http://www.r-s-v.org/SiteRSVfr2/FrLePrevost.htm>.

populaire, une caisse des loyers, et des réunions familiales le dimanche appelées Sainte-Famille, des pique-niques, des retraites et pèlerinages, et une « Fête des Mères ». En quelques mois, le mouvement a dépassé la simple action charitable pour devenir un soutien du clergé et des forces politiques conservatrices :

Pour les jeunes bourgeois, la visite des pauvres à domicile est [...] dès cette époque, l'unique moyen de prendre conscience de la question sociale [...] Au contact de ces pauvres, il faut bien se demander ce qui les a réduits à une telle misère. Il en résulte un acte d'accusation de la Révolution [...] C'est ce qui explique que les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, quoique fondées par des libéraux, deviennent un milieu de plus en plus réactionnaire, d'autant plus que des catholiques intégraux s'y inscrivent avec enthousiasme et ne sont pas les derniers à s'y dévouer. M. Le Prévost est représentatif de cette évolution : de romantique, puis de chrétien libéral qu'il était, il devient en quelques mois un catholique légitimiste convaincu. C'est alors qu'il commence à s'opposer à Frédéric Ozanam qui ne se départira pas de ses sympathies libérales.²⁴⁶

Le Prévost ne conçoit pas une œuvre pour le salut des âmes sans un rôle important du clergé et veut que les institutions protectrices du petit peuple y soient associées. Ce qui le conduisit à fonder, par la suite, la congrégation religieuse des Frères de Saint-Vincent de Paul²⁴⁷.

Dès 1835, Le Prévost tente de rallier Victor Pavie à ses activités :

Il y a vraiment bien des motifs d'espérance. J'espère que cela vous gagne et qu'il est de même autour de vous. Vous, ami, foyer, là-bas de toute union, poussez donc un peu dans cette voie de charité tous ceux dont Dieu vous a fait le chef. Transfigurez votre *Gerbe*, ami, cela serait beau et digne de vous.²⁴⁸

Autour de Pavie, au sein de cette entreprise littéraire éphémère que fut *La Gerbe*, s'activaient nombre de catholiques convaincus, ainsi que nous l'avons montré plus haut dans cette étude, Eloi Jourdain dit « Sainte-Foi » et Adam Mickiewicz étant peut-être les plus actifs en ce domaine. C'était, en tous cas, un excellent vivier pour de futurs vincentiens.

²⁴⁶ *La Renaissance catholique*, id.

²⁴⁷ Avec Clément Myionnet et Maurice Maignen, le 3 mars 1845, Frédéric Ozanam restant attaché à l'idée d'une organisation laïque.

²⁴⁸ Lettre de Léon Le Prévost à Victor Pavie du 2 avril 1835, cité in Grandais Serge, « Victor Pavie, le notable charitable », Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 62.

Devenu imprimeur-éditeur, Victor Pavie utilise son journal pour lancer des appels à la générosité. Ainsi, le 14 janvier 1836, fait-il paraître un article informant ses lecteurs du « Bal des pauvres » ; s'il n'est pas signé, le style est suffisamment éloquent pour que l'on reconnaisse l'auteur, la mention « Victor Pavie, Éditeur » apparaissant, de plus, sous une note.

Une soixantaine d'associations d'entraide existent alors à Angers, qui compte près de trente cinq mille habitants ; elles sont spécialisées pour porter secours aux femmes en couches, accueillir les enfants, octroyer des prêts d'urgence, etc. Serge Grandais a montré que l'état déplorable de la voirie, les carences hospitalières, la malnutrition, la misère et l'alcoolisme sévissaient dans la ville, et justifiaient amplement la nécessité d'une organisation supplémentaire vouée aux pauvres.²⁴⁹

L'initiateur angevin s'appelle Clément Myionnet²⁵⁰, « grand gaillard de vingt six ans travaillant aux écritures de la Maison de commerce familiale sise à la Doutre »²⁵¹. Un ami étudiant lui rapporte les activités de la conférence de Saint-Vincent de Paul qui se déroulent à Rennes ; les deux jeunes hommes fondent avec enthousiasme la conférence d'Angers le 9 mars 1839. On peut lire, sur le registre de présence de 1839, les noms connus de Godard-Faultrier, Théodore de Quatrebarbes, et bien entendu de Victor Pavie, à la date du 16 avril. Ce dernier s'engage résolument, malgré ses nombreuses responsabilités, ainsi que le souligne Léon Cosnier :

Imprimeur-libraire rue Saint-Laud [...] marié depuis trois ans, père d'un enfant nouveau-né, avec des relations, des goûts, des aptitudes qui n'ont rien de la simplicité, j'allais dire de l'humilité d'un membre de Saint-Vincent de Paul, Victor Pavie fera un membre honoraire, un membre actif jamais ! Comment concilier le salon, les œuvres littéraires, avec la mansarde du pauvre, la rédaction de *La Gerbe* avec la conférence ? Qu'on se rassure sur le compte de notre ami [...] Dès le premier jour, à Angers, il donne à ses nouveaux confrères un gage de son dévouement. Sans calculer il offre sa maison [...] et sa salle à manger devient le berceau de l'œuvre.²⁵²

De retour d'Inde en 1841, Théodore Pavie rapporte, en effet, les « débuts [...] humbles » de la conférence angevine :

²⁴⁹ Voir sa contribution au colloque sur les Pavie en 2010, *Op. Cit.*

²⁵⁰ Clément Myionnet (1812-1886), il fut ensuite directeur de l'orphelinat de Saint-Vincent de Paul et président de la Sainte-Famille de Vaugirard.

²⁵¹ Grandais Serge, *Op. Cit.*, p 64.

²⁵² Cité par Grandais Serge, *Op. Cit.*, p 65.

[...] je vis dans la salle à manger de la rue Saint-Laud, autour de la table, une dizaine de chaises et au milieu deux plats contenant des pois blancs et des pois de couleur. « Qu'est-ce que cela ? » Victor me répondit timidement : « Ce sont les confrères de Saint-Vincent qui vont venir écouter les propositions de pauvres à soulager et voter pour ou contre leur admission. »²⁵³

Fin 1839, Angers compte trente six membres inscrits. L'effectif double l'année suivante ; des quêtes sont organisées à chaque séance ; le mouvement prend son essor, à l'image de ce qui se passe un peu partout en France, et même à l'étranger :

Toutes ces activités sont soutenues financièrement par les membres de la conférence de Saint-Vincent-de-Paul qui, heureusement, n'est plus composée uniquement de jeunes gens. L'œuvre a pris une grande ampleur à Paris comme en province. Les étudiants du début, une fois leurs études terminées, sont retournés dans leurs pays natal, et y ont fait connaître l'œuvre charitable. En 1844, elle est répandue pratiquement dans toute la France, et même à l'étranger : les 32 Conférences de Paris et les 109 de la province regroupent plus de cinq mille membres. Rome, Alger, Londres, Munich, Bruxelles, Mexico, ont déjà leur Conférence. Toutes sont chapeautées par la Société Saint-Vincent-de-Paul, au sein de laquelle M. Le Prévost joue un rôle important, le plus souvent à titre de vice-président.²⁵⁴

Les participants sont des notables d'horizons politiques divers (des républicains aux légitimistes en passant par les bonapartistes et les orléanistes) en tous cas au début, et plus ou moins acquis aux thèses de Lamennais. Mais à celles d'avant sa condamnation par le pape Grégoire XVI, car les évolutions divergent à partir de cette date, républicaine pour Lamennais et conservatrice pour Pavie et ses amis. Le combat de l'hôte de la Chesnaie est trop visionnaire, trop politique, trop radical :

En 1830, le fondateur de *L'Avenir* rêve de voir l'Église rompre avec les monarques et prendre la tête d'une croisade des peuples [...] La liberté qu'il revendique et qu'il associe à l'affirmation de Dieu, c'est bien plus la liberté des peuples en lutte pour leur indépendance que celle des individus [...] Lamennais est épris d'absolu et porté à l'intransigeance [...] c'est un esprit essentiellement religieux et qui aspire passionnément à l'unité [...] Il a pensé trouvé la promesse de cette unité tant désirée tour à tour dans la reconnaissance du pouvoir pontifical, puis, déçu, par l'Église, dans la référence à la liberté, et enfin dans le peuple, transférant son expérience de la communauté de foi à l'unité du corps social. A travers ses engagements successifs sa pensée a toujours été totalisante.²⁵⁵

²⁵³ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 320.

²⁵⁴ *La Renaissance catholique*, *id.*

²⁵⁵ Rémond René, Préface à Lambert Frédéric, *Théologie de la République, Lamennais, prophète et législateur*, L'Harmattan, Paris, 2003, p III-IV.

Si nous soutenons ce que dit Serge Grandais concernant la sincérité des membres de ces conférences et l'impact de leur action, lorsqu'il affirme : « Pour l'Anjou, la présence d'une élite catholique, au royalisme rénové, sans sectarisme social, dévoué aux intérêts du peuple et passionnément épris de leur région n'est pas sans répercussion sur l'Église »²⁵⁶, nous nous permettons de relativiser ses propos, au vu de l'analyse de René Rémond, quand il loue la tolérance des « jeunes romantiques, admirateurs du maître de La Chesnaie [qui] agréent comme aumônier l'abbé René Régnier [...] dont nous connaissons le point de vue très opposé à *L'Avenir* »²⁵⁷. En effet, presque dix ans ont passé depuis l'opposition de Lamennais au pape, et les positions en la matière, désormais assez tranchées, et partagées par la plupart des confrères d'Angers, rejoignent davantage celles de Régnier que celles de Lamennais. La question sociale est bien dans tous les esprits, y compris celui de Louis Napoléon Bonaparte qui rédige alors *L'extinction du paupérisme*, mais les réponses proposées par les uns et les autres diffèrent, et les voient même s'affronter parfois violemment.

Ceci étant, une certaine indépendance par rapport au clergé fut toutefois revendiquée par les confrères, bien qu'à des degrés divers selon les départements. Émile Poulat rappelle que « Le jaillissement et le foisonnement des initiatives montrent bien que les laïcs ne vont pas prendre leurs consignes à Rome ou à l'évêché ; ils s'agenouillent à l'église mais marchent debout dans le siècle »²⁵⁸ Violaine Arsigny relève :

Ainsi, si l'on excepte quelques artisans et petits commerçants, la Société de Saint-Vincent de Paul va chercher ses membres dans ce que l'on pourrait appeler « la bonne bourgeoisie » ; cet « homme d'œuvre » est bien « un notable qui garde ses distances vis à vis d'un clergé paroissial que son origine sociale, sa formation intellectuelle, ses relations lui permettent de dominer un peu. »²⁵⁹

Libéré de sa charge d'imprimeur depuis peu, Victor Pavie devient président de la Conférence d'Angers, en 1849. L'élection du 10 juillet s'effectue en son absence mais il obtient l'unanimité des suffrages. Dans un contexte de rivalité avec les œuvres de la société profane, il confère à son mandat une perspective sociale et politique :

²⁵⁶ Grandais Serge, *Op. Cit.*, p 66.

²⁵⁷ *Ibid.*, p 65.

²⁵⁸ Poulat Emile, préface à Grandais Serge, *Jean-Léon Le Prévost*, Mie Cité, Paris, 1985.

²⁵⁹ Arsigny Violaine, *La société de Saint-Vincent de Paul d'Angers de 1868 à 1939*, Mémoire de maîtrise d'Histoire, Angers, 1999, p 85.

La situation est grave. Le pauvre aujourd'hui est un opprimé qui s'insurge et qui cite le riche devant le tribunal de la loi. Ce qu'il appelait miséricorde, il l'appelle justice. De là des devoirs particuliers pour nous. De l'autre côté la philanthropie multiplie ses institutions. En face de cette concurrence, en face de l'esprit d'hostilité qui anime le pauvre, que ferons-nous ? Resterons-nous ce que nous avons été ou fonderons-nous de nouvelles œuvres ?²⁶⁰

Il prononce un autre discours à la distribution des prix de l'école des Frères, au nom de la commission du patronage des écoles, le 28 août 1849. Bien que l'allocution débute par « Mes chers enfants », son contenu nous fait mesurer combien Pavie demeure dans son monde d'adulte et peine à s'adapter à son auditoire ; et l'on se demande comment ces « chers enfants » ont pu tout comprendre de sa prose alambiquée et allusive, le discours débutant par :

Si nous disions que la fête d'aujourd'hui tient à nos yeux le premier rang parmi celles de la saison, nous n'avancerions rien dont aucune de celles-ci ait le droit de se montrer jalouse. Il y a un sentiment d'indépendance généreuse qui fait que l'on se porte à l'opposé des apparences pour y peser de toute sa force en faveur de la vérité.²⁶¹

et se poursuivant, un peu plus loin, par :

Eh bien ! puisque la solennité de cette journée, sanction indispensable de l'année qui vient de finir, met un frein à l'effusion de nos paroles, suppléons-y du moins par le développement régulier de quelque proposition puisée aux sources même de l'enseignement populaire, et qui profite aux uns dans le repos qui les attend, aux autres dans le périlleux voyage qui les menace.²⁶²

Les visites des responsables de la société de Saint-Vincent de Paul à l'école des Frères étaient mensuelles, celle de fin d'année étant la plus importante. Le nouveau président y accourt ; dans son discours, il est tour à tour grandiloquent : « [...] vous êtes l'avenir de ce peuple, ruine ou salut, [...]. Puissiez-vous mesurer à de si hautes sollicitudes l'importance de la tâche que nous prescrivons. »²⁶³ et presque trop familier, parlant de « l'expression inculte et pittoresque de [leurs] physionomies d'écolier, transformée aujourd'hui en correcte uniformité par les soins touchants de [leurs] mères. »²⁶⁴.

²⁶⁰ Discours de Victor Pavie du 19 juillet 1849, cité in Grandais Serge, *Op. Cit.*, p 66.

²⁶¹ Discours de Victor Pavie du 28 août 1849 à la distribution des prix de l'école des Frères, tiré à part, Angers, *Lainé frères*, 1849, p 1.

²⁶² *Ibid.*, p 2.

²⁶³ *Ibid.*, p 1.

²⁶⁴ *Ibid.*, p 2.

Suit une longue dissertation sur les vertus de l'enseignement chrétien et de la foi catholique, tout au long des siècles, accompagnée toutefois d'une défense de l'intelligence. « Nous sommes de notre siècle, et nous lui vouons l'attachement dont tout bon citoyen se prévaut vis-à-vis de sa patrie. »²⁶⁵ déclare Victor Pavie, qui clôt son discours par l'éloge des maîtres de l'école en évoquant l'expression de leurs « visages où l'activité studieuse de la pensée s'éclaire et se colore aux purs rayonnements du cœur. »²⁶⁶.

Bien que la société de Saint-Vincent de Paul n'accepte que les hommes, Honorine Louise Pavie soutient activement son mari, rendant visite aux malades et aux miséreux lorsqu'il est en voyage. Au fil du temps, les femmes de ces « hommes d'œuvres » prirent d'ailleurs une place de plus en plus grande dans la conduite de la charité. Victor Pavie assumait sa responsabilité jusqu'à sa mort. En 1885, il signait encore une adresse aux paroisses du diocèse dans le but d'augmenter le nombre de conférences de Saint-Vincent de Paul. Il rappelle, dans sa lettre, les réalisations et les buts de l'association :

L'œuvre des Conférences de Saint-Vincent de Paul [...] a pour objet principal la préservation et la sanctification de ses membres. La charité [...] travaille, par l'aumône et la visite du pauvre, à la régulation de la classe ouvrière. Fondée il y a cinquante ans par huit jeunes gens, elle répand aujourd'hui ses bienfaits sur le monde entier. Elle est devenue le principe d'un grand nombre d'œuvres qui la complètent : cercles, patronages, bibliothèques populaires, sociétés d'assistance, œuvre du jeudi pour les enfants des écoles, etc. Ces œuvres sont sous la direction et l'autorité de MM. les Curés, qui trouvent naturellement parmi les membres des Conférences d'utiles auxiliaires. Notre désir serait de pouvoir arriver à la fondation d'une Conférence de Saint-Vincent de Paul dans votre paroisse. Trois membres, dès le début, suffisent parfaitement, des adhésions ne tarderaient pas à venir [...] ²⁶⁷

Pavie fut donc un ardent militant de la cause vincentienne, finançant le mouvement, n'hésitant pas à prendre la parole, que ce soit pour dresser publiquement le bilan annuel à l'évêque, lors de l'inauguration des nouvelles conférences ou pour réveiller les consciences de ses collègues, trop embourgeoisés à son goût :

Avez-vous songé sous vos beaux ciels à ceux qui n'ont d'autre horizon que ce que l'œil embrasse d'une lucarne sous les combles, pour qui le repos, c'est le chômage, autrement dit la faim et dont les migrations consistent à passer deux fois l'an d'une rive à l'autre de

²⁶⁵ *Ibid.*, p 6.

²⁶⁶ *Ibid.*, p 9.

²⁶⁷ Lettre du 24 juin 1885 de la Commission nommée par le Conseil Général (Pavie, de la Noue, Porché, Fournier, Rondeau), cité dans Arsigny Violaine *Op. Cit.*, p176.

la Maine sous le triple fardeau de leurs dettes, de leur ménage et de leurs berceaux. [...] Ce mot « je ne puis » ne trouve pas sa place sur vos lèvres. Qui voudra : pourra ! Il n'y a que les morts qui ne peuvent !²⁶⁸

A sa mort, Monseigneur Freppel dit de lui : « en Anjou, le nom des conférences de Saint-Vincent de Paul avait fini par s'identifier en quelque sorte avec le sien, tant son dévouement pour les déshérités de la fortune était devenu proverbial. »²⁶⁹

Le président Pavie eut à faire face à de nombreux problèmes. Parmi eux, celui du renouvellement des vocations : « [...] on s'aperçoit que l'on [...] rencontre [...] entre trente et cinquante personnes, rarement plus. D'ailleurs, au cours d'une de ces assemblées générales le président [...] insiste sur les regrets que lui inspire une abstention qui semble devenir régulière »²⁷⁰ Néanmoins, les conférences se multiplient jusqu'en 1933, date à laquelle chaque paroisse d'Angers en est dotée.

La difficulté la plus éprouvante fut certainement celle qui opposa les Conférences à la politique de Napoléon III, plus particulièrement dans les régions historiquement royalistes comme celles de l'ouest de la France. Malgré quelques différences d'orientation politique au sein de ses membres, il apparaît en effet que la majorité d'entre eux entretiennent une préférence légitimiste. Ce que redoute l'empereur, c'est l'influence sociale de l'œuvre, vu son développement considérable²⁷¹, il prend alors des mesures expéditives :

Par une circulaire du 16 octobre 1861, le ministre Persigny exige la suppression des conseils provinciaux, l'exclusion du Conseil Général de ses membres les plus hostiles, et la nomination par l'Empereur du président de la Société de Saint-Vincent de Paul. Cette circulaire aboutit un mois plus tard à la dissolution du Conseil Général ; à ce moment-là, la majeure partie des conférences se font autoriser, mais, pour ne pas subir le contrôle du gouvernement, trois cents conférences se déclarent dissoutes, en particulier dans l'ouest de la France.²⁷²

L'assemblée générale des conférences d'Angers vote la dissolution le 5 décembre 1861, mais cet acte de rébellion n'eut pas l'écho espéré, ce qui amena Pavie à regretter d'avoir été à ce point intransigeant. Car la règle d'or qui prévalait chez les confrères était de se

²⁶⁸ Discours de Victor Pavie du 8 décembre 1877, cité in Grandais Serge, *Op. Cit.*, p 69.

²⁶⁹ Freppel Charles-Émile, *Œuvres de Mgr Freppel t. IX, Œuvres pastorales et oratoires t. VI*, Paris, Jouby et Roger, 1886, p 450.

²⁷⁰ Arsigny Violaine, *Op. Cit.*, p 50.

²⁷¹ Trente-trois mille membres en 1861.

²⁷² Arsigny Violaine, *Op. Cit.*, p 75.

consacrer uniquement à la charité, et, de fait, les conférences de Saint-Vincent de Paul d'Angers ne furent jamais mêlées à la moindre querelle politique.

La crise ne va durer que six ans :

La Société de Saint-Vincent de Paul d'Angers reprend son activité clandestinement au mois de janvier 1867 ; elle demande et obtient l'autorisation légale le 24 mars 1868, en fin d'année, elle compte cent trente quatre membres honoraires et cinquante et un membres actifs.²⁷³

L'association de Saint-Vincent de Paul eut donc à gérer cette double ambivalence : être une œuvre laïque charitable au service de l'Église, et rester indépendante du pouvoir alors que le concordat napoléonien de 1801 consacrait l'union de l'Église et de l'État. Elle y parvint, non sans peine. La seconde contradiction apparente fut résolue, dès 1905. Quant à la première, en était-ce réellement une ? A Angers, il faut croire que non, même si « La Société de Saint-Vincent de Paul dérange d'abord le clergé [...] », car :

l'Église [...] comprend l'intérêt qu'elle peut y trouver [...] Une collaboration étroite [...] se développe alors [...] et à Angers, celle-ci est particulièrement visible [...] ceci n'est vraisemblablement pas le cas partout ailleurs, car de nombreux heurts importants avec l'Église sont mentionnés [à] Lyon [...] Chambéry.²⁷⁴

Victor Pavie, catholique attaché au dogme et à la tradition, ancien imprimeur de l'Évêché, défenseur de la loi Falloux, homme d'action, assoiffé d'absolu, sensible aux autres, fut pour beaucoup dans la réussite de cette œuvre « parareligieuse », qui connut un très fort rayonnement en son temps, mais dont l'image pâlira quelque peu au XXe siècle, du fait - entre autres facteurs sociologiques -, de la naissance du fameux « état-providence ».

b. Distinction, responsabilités et autres engagements

Victor Pavie fut nommé Commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire le Grand par le Vatican. Fondé en 1831 par Grégoire XVI, cette décoration comporte quatre grades : chevalier (le docteur Rénier et Léon Cosnier l'obtinrent), commandeur, commandeur avec plaque, et grand-croix de première classe), et est attribuée ordinairement pour la défense

²⁷³ *Ibid.*, p 76.

²⁷⁴ *Ibid.*, p 170.

des États pontificaux, les services rendus à l'Église, ou en reconnaissance de conduites exemplaires.

Pavie a également appartenu aux bienfaiteurs et siégé au conseil d'administration de l'œuvre Notre-Dame des Champs, aux côtés d'Auguste Myionnet, frère de Clément. Créée en 1850, cette association de charité fut englobée en 1865 par la Société de Saint-Vincent de Paul.

Plus tard, il se vit confier la présidence des Cercles catholiques ouvriers, qu'il avait constitués à Angers, avec deux confrères de Saint-Vincent de Paul, suivant l'exemple d'Albert de Mun²⁷⁵. La classe laborieuse angevine ne fait pas exception à la règle qui prévaut un peu partout dans le pays : le déclin de la religion. Et la peur de voir s'éloigner ces ouvriers des pratiques religieuses, voire de perdre la foi chrétienne, ou - pire encore - de devenir anticléricaux, pousse quelques pionniers de l'action sociale chrétienne auprès du monde ouvrier à créer une telle association. Mesurant le fossé séparant le libéralisme de la classe ouvrière, après la sanglante répression qui suivit la Commune de Paris, Albert de Mun fonde, en 1871, avec l'aide de Maurice Maignen²⁷⁶, René de la Tour du Pin²⁷⁷ et Félix de Roquefeuil-Cahuzac²⁷⁸, les premiers Cercles catholiques ouvriers, dans le double but de rechristianiser le peuple et de défendre ses intérêts matériels et moraux. Pavie et quelques autres ont relayé l'initiative en Anjou :

L'autorisation préfectorale est accordée le 3 mars 1876, et s'en suit rapidement l'ouverture d'un Cercle catholique d'ouvriers dans le quartier de la Doutre, cercle dont le but premier « est de procurer des amis chrétiens et des délassements honnêtes et ainsi de les affermir dans la foi et la pratique de la religion catholique ».²⁷⁹

Cependant, en 1880, Victor Pavie se plaint de la dérive qui, selon lui, guette les Cercles ; il est très inquiet

de voir une sorte de concurrence s'installer entre la Société de Saint-Vincent de Paul et les Cercles catholiques ouvriers. « Il est permis de s'étonner - dit-il - des hésitations qui

²⁷⁵ Albert de Mun (1841-1914), député royaliste, théoricien du corporatisme chrétien.

²⁷⁶ Maurice Maignen (1822-1890), d'abord dessinateur au ministère de la Guerre, puis rallié aux Conférences de Saint-Vincent de Paul grâce à Le Prévost, écrivain populaire dévoué aux apprentis, il signera la biographie du fondateur de l'œuvre .

²⁷⁷ François-René de la Tour du Pin Chambly (1834-1924), officier et homme politique, inspirateur du catholicisme social.

²⁷⁸ Félix de Roquefeuil-Cahuzac (1833-1893), conseiller à la Cour des Comptes.

²⁷⁹ Arsigny Violaine, *Op. Cit.*, p 110.

entravent le développement des Conférences dans un diocèse où abondent les généreuses initiatives. »²⁸⁰

Les Cercles catholiques ouvriers, aux engagements politisés, intéressent différents courants de l'échiquier national, réactionnaires ou progressistes, dans lesquels le catholicisme social français plonge à la fois ses racines, et l'on constate que pour Pavie et ses amis, il n'est pas question de laisser la politique remplacer la religion. La double présidence de Pavie se justifie en partie par ce souci.

Décrit par Mgr Freppel comme « président du conseil de fabrique de cette paroisse », soutenant de sa présence « toutes les confréries organisées sous le patronage de la Sainte Vierge et des saints », inscrit « dans le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise », soutien attentif de l'« école libre de Saint-Melaine », « membre de la Société de Saint-François-Régis²⁸¹ », « associé à tant d'autres œuvres [...] de cette ville », « vétéran de la milice chrétienne »²⁸², Victor Pavie est bien à cette époque, à l'instar du petit-fils aîné de Joseph de Maistre²⁸³, Charles de Maistre²⁸⁴ pour le département de l'Eure, l'un des catholiques les plus engagés d'Anjou, sinon le premier.

3. L'Université Catholique de l'Ouest

Il existait une université à Angers dès le XIV^e siècle. En 1364, Charles V avait créé une faculté « Droit, Médecine et Théologie », qui fut reconnue officiellement par le pape Eugène IV en 1432, au temps du roi René. La capitale de l'Anjou figure donc parmi les premières cités à avoir organisé ces centres de savoir, juste après Paris et Toulouse (aux environs de 1200) et Montpellier (1289), et aux côtés de cinq autres villes françaises au XIV^e siècle.²⁸⁵

²⁸⁰ Grandais Serge, *Op. Cit.*, p 69.

²⁸¹ Association qui a pour but de faciliter le mariage des pauvres, de régulariser les unions illégitimes, et de chercher gratuitement les pièces complexes, demandées à l'époque, par le Code civil pour les mariages

²⁸² Toutes citations extraites de : Freppel Charles-Émile, *Op. Cit.*, p 445-451.

²⁸³ Joseph de Maistre (1753-1821), homme politique, franc-maçon, philosophe, magistrat, historien et écrivain savoisien, considéré comme l'un des pères de la Contre-révolution.

²⁸⁴ Charles de Maistre (1832-1897), catholique social, également président de la Société de Saint-Vincent de Paul, des Cercles catholiques ouvriers, membre de la Société de Saint-François-Régis, de nombreuses autres œuvres, et pareillement Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand.

²⁸⁵ En Europe, l'on compte également peu de prédécesseresses (Bologne et Padoue pour l'Italie, Oxford et Cambridge pour la Grande-Bretagne, Salamanque et Coimbra pour la péninsule ibérique, Prague en Europe centrale).

La restauration de cette prestigieuse tradition, interrompue depuis la Révolution, constitua le rêve de Monseigneur Freppel²⁸⁶, dès son arrivée à Angers. Bien évidemment, il entraîna toute l'adhésion de Victor Pavie. L'évêque commença progressivement à renforcer les études théologiques et littéraires dans son diocèse. Le « 30 août 1871, le Souverain Pontife l'autorisait à conférer des grades théologiques aux élèves de son Grand-Séminaire »²⁸⁷, premiers pas vers la renaissance de la Faculté. Freppel fonda ensuite le Cercle catholique, société d'étude forte de trois cents membres, qu'il convainquit aisément de le suivre :

[...] je ne puis m'empêcher de croire qu'une ville où tant d'éléments peuvent se réunir pour assurer le progrès de la science, est capable de plus grandes choses encore, et qu'il lui suffira un jour de reprendre les traditions de son ancienne et glorieuse Université pour égaler dans l'avenir et surpasser même les splendeurs du passé.²⁸⁸

Les préparatifs concrets allaient débiter, mais il convenait auparavant de s'assurer des meilleurs soutiens. Sa réception à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers, où Falloux²⁸⁹ et Pavie l'accueillirent avec enthousiasme, lui permit de vérifier l'engouement des notables angevins et de conforter leur ralliement à sa cause. De même, lorsque le maréchal Mac Mahon vint à Angers, le 26 août 1874, l'évêque en profita pour lui parler de son grand dessein.

Depuis la présentation du projet de loi sur la liberté de l'enseignement supérieur déposé par le comte Jaubert²⁹⁰ en 1872, l'horizon se dégagait pour les tenants de l'enseignement privé supérieur. Soutenue notamment par Mgr Dupanloup²⁹¹, la loi fut adoptée en décembre 1874. Charles-Émile Freppel n'avait cependant pas attendu sa promulgation pour agir.

Dès le 19 février 1874, il avait réuni à l'évêché les représentants des archevêques de Rennes et de Tours, des évêques de Laval et du Mans, les vicaires généraux et les chanoines d'Angers, les curés de canton, les supérieurs des six collèges diocésains, les délégués des trente-quatre comités catholiques.²⁹²

A cette réunion, furent décidés, à l'unanimité, la fondation d'une Université libre ainsi que la création des comités chargés de mettre en œuvre le projet ; on étudia également le

²⁸⁶ Charles-Émile Freppel (1827-1891), évêque d'Angers en 1869, député monarchiste de Brest en 1880.

²⁸⁷ *Revue des Facultés catholiques d'Angers*, première année, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1891, p 2.

²⁸⁸ Discours du 15 janvier 1872 à l'inauguration du Cercle catholique, in *Revue des Facultés catholiques d'Angers, Ibid.*, p 3.

²⁸⁹ Ce qui n'empêcha pas Mgr Freppel d'excommunier le comte de Falloux en 1876, pour une affaire d'immeuble d'église. Il est également vrai que Falloux combattit les catholiques intransigeants, dont Veillot.

²⁹⁰ Hippolyte François Jaubert (1798-1874), député du Cher.

²⁹¹ Félix Dupanloup (1802-1878), évêque d'Orléans, académicien et député.

²⁹² *Revue des Facultés catholiques d'Angers, Op. Cit.*, p 5.

problème du financement. Quelques mois plus tard, une seconde assemblée confirmait la décision, les diocèse voisins ayant apporté leur soutien, et précisait les modalités : listes de souscription, cotisations, fondation de chaires, collectes populaires,... A la fin du discours qu'il prononça à cette occasion, Mgr Freppel interpella Victor Pavie, lui demandant : « Qu'en pensez-vous ? ». Ce dernier, « confus, tremblant, suffoqué » fit une réponse dans laquelle nous retrouvons l'idéalisation et la nostalgie du passé et la grandiloquence que nous lui connaissons :

« Où sont, Monseigneur, les jours de notre triste enfance, où nous ne trouvions pas trois jeunes hommes pour prier avec nous ? Heureux seront nos fils et nos petits-fils ! Mais nous aurons vu, au moins, l'aurore de la résurrection. » La salle, comble, applaudit.²⁹³

Prudent, Mgr Freppel, se concentra pour commencer sur l'établissement d'une Faculté de Droit²⁹⁴, première Faculté libre de France, saluée par Louis Veuillot dans *l'Univers*, et dont l'inauguration eut lieu le 15 novembre 1875 à la cathédrale d'Angers. L'année suivante, fut fondée la Faculté des Lettres. Théodore Pavie assistait à son inauguration le 4 décembre. Nous avons déjà évoqué, dans un chapitre précédent sa participation en tant que professeur.²⁹⁵ En 1877, était créée la Faculté des Sciences, et en 1879, celle de Théologie.

Les universités de Lille et de Lyon furent fondées quelques jours après celle d'Angers, celle de Paris en 1876, et celle de Toulouse en 1877.²⁹⁶

En ces temps de lutte entre courants laïcs et religieux, une telle entreprise fut bien entendu sévèrement critiquée. Étudier cette période de l'histoire dépasse notre propos, mais il est certain que les décennies suivantes : lois Jules Ferry, séparation de l'Église et de l'État, riches en polémiques et conflits politiques sur le sujet, amenèrent les populations de l'Ouest à soutenir leur université²⁹⁷. La famille Pavie incarna cette volonté.

Aux obsèques de Victor Pavie, le 20 août 1889, l'évêque d'Angers fit une allocution en son honneur. Cet hommage appuyé débutait ainsi :

²⁹³ *Ibid.*, p 7.

²⁹⁴ René Bazin (1853-1932), fut le quatrième inscrit sur ses listes ; il y devint, par la suite, professeur de Droit criminel.

²⁹⁵ Voir le chapitre I de cette étude, la partie intitulée « Le frère voyageur et orientaliste ».

²⁹⁶ Il fallut attendre les années soixante pour voir apparaître une université laïque à Angers, avec le Centre scientifique universitaire (1958), l'IUT (1966) et le Collège juridique universitaire (1968). Ces derniers constituèrent avec le Collège littéraire universitaire créé en 1970, l'Université d'Angers, en 1971.

²⁹⁷ Douze mille étudiants sont aujourd'hui inscrits dans les cinq sites de l'UCO.

[...] Si jamais j'ai éprouvé le besoin et considéré comme un devoir de payer à l'un de mes diocésains le tribut de mon affection et de ma reconnaissance, c'est bien en ce moment et devant les restes mortels du grand chrétien qui vient de disparaître [...] Trente années durant, il n'est pas d'établissement de piété ou de charité auquel il n'ait attaché son nom et prêté son concours [...] ²⁹⁸

Mgr Freppel poursuivait en évoquant les amitiés romantiques célèbres du notable angevin, sa fidélité attristée, sa compassion devant le scepticisme et l'incrédulité de ses anciens amis, et justifiait sa moindre notoriété par le choix des valeurs chrétiennes :

Comment cet esprit vraiment original, ce poète [...] cet orateur aux brillantes saillies, comment un homme doué de tant de précieuses qualités, n'a-t-il pas marqué sa place parmi les célébrités de l'époque ? Une certaine timidité naturelle, ou, à dire plus vrai, un profond sentiment d'humilité chrétienne le tenait en garde contre tout ce qui pouvait mettre en relief son talent ou sa personne. ²⁹⁹

Le prélat soulignait son attitude modèle dans la croyance : « piété vive et ardente [...] soumission aux enseignements et préceptes de l'Église [...] docilité qui l'a tenu constamment en union parfaite », concluant son discours de la sorte :

[...] dans le cours de mon épiscopat, je n'ai pas rencontré chrétien plus digne de ce nom, d'âme plus droite ni plus sincèrement dévouée au bien. C'est le témoignage que je tenais à rendre publiquement au vénérable défunt. ³⁰⁰

Cette réputation de piété fut celle qui fut la mieux transmise de génération en génération, occultant parfois ses autres réalisations et son passé romantique.

²⁹⁸ Freppel Charles-Émile, *Op. Cit.*, p 445.

²⁹⁹ *Ibid.*, p 446.

³⁰⁰ *Ibid.*, p 453.

CAHIER ICONOGRAPHIQUE
numéroté de I à X



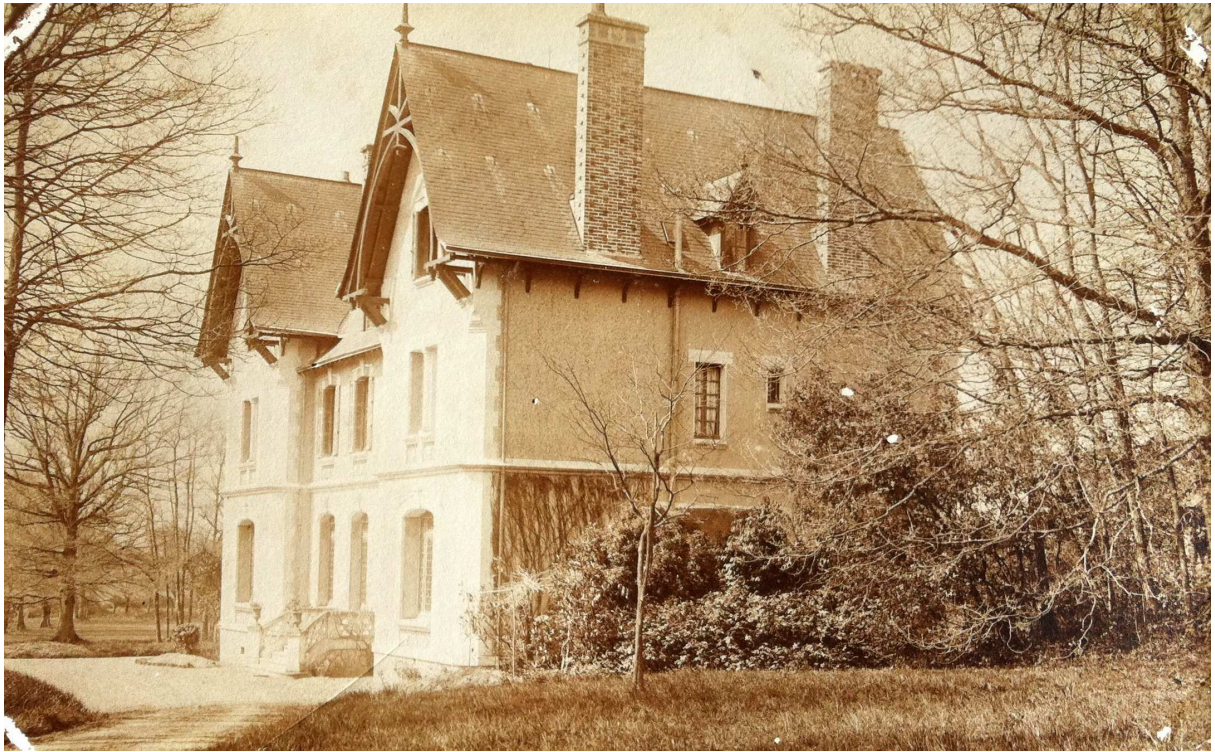
Monique Fabre Pavie [1792-1813], (Coll. privée)



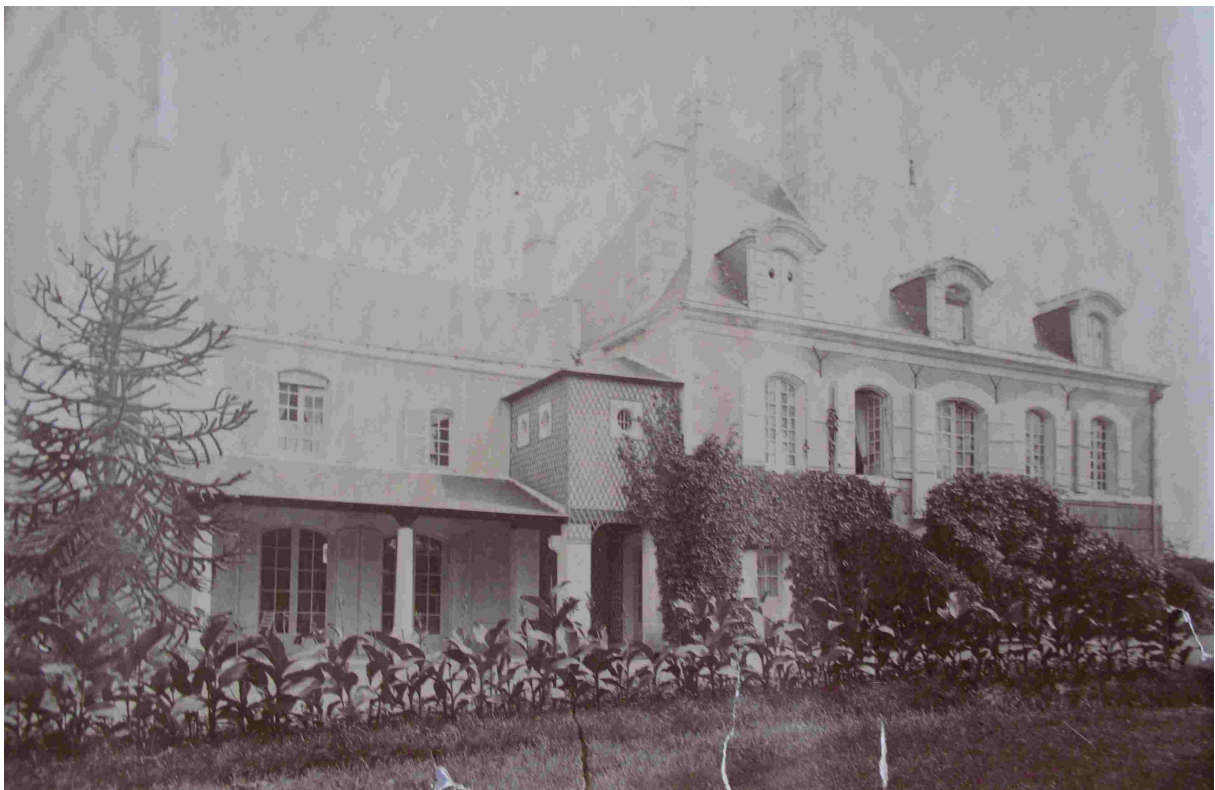
Louis Pavie [1782-1859]
(avec l'aimable autorisation de M. Stéphane Pavie)



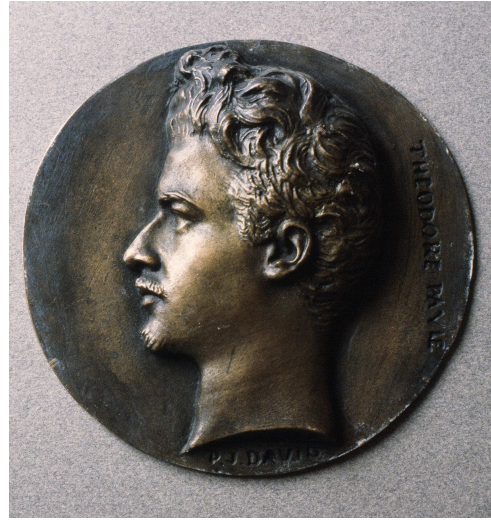
Feuilleton n° 4 des *Affiches d'Angers* du 5 février 1827, (Coll. privée)



Le Bignon, Feneu, Maine-et-Loire, (Coll. privée)



Les Rangeardières, Saint-Barthélemy-d'Anjou, Maine-et-Loire, (Coll. privée)



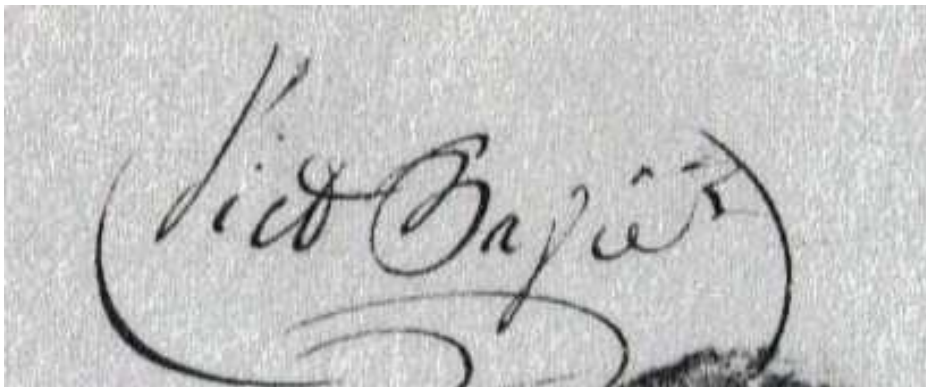
Victor et Théodore Pavie par David d'Angers (1827 et 1832)
© Galerie David d'Angers, Musées d'Angers.



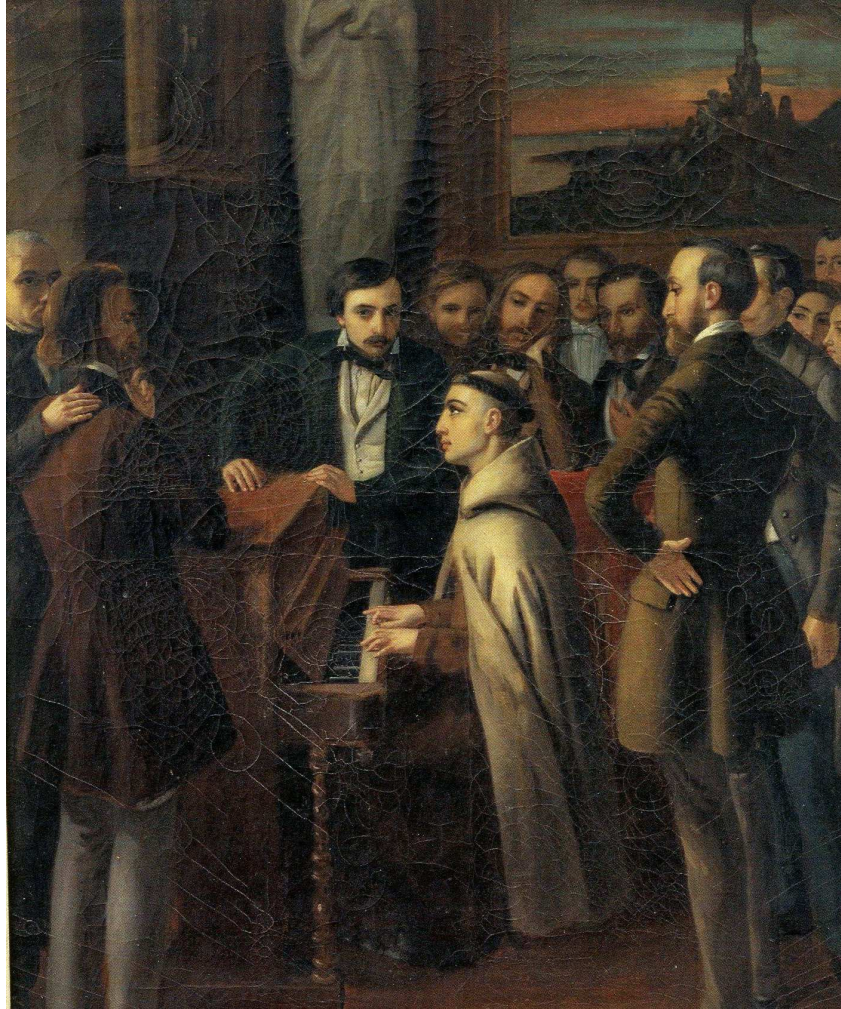
Victor et Théodore Pavie par Robert David d'Angers (1887 et 1892)
© Musée des Beaux-arts, Musées d'Angers.



Victor Pavie, (Coll. privée)



Signature de la lettre du 5 juillet 1835 adressée à Adèle Hugo (Université d'Austin, Texas)



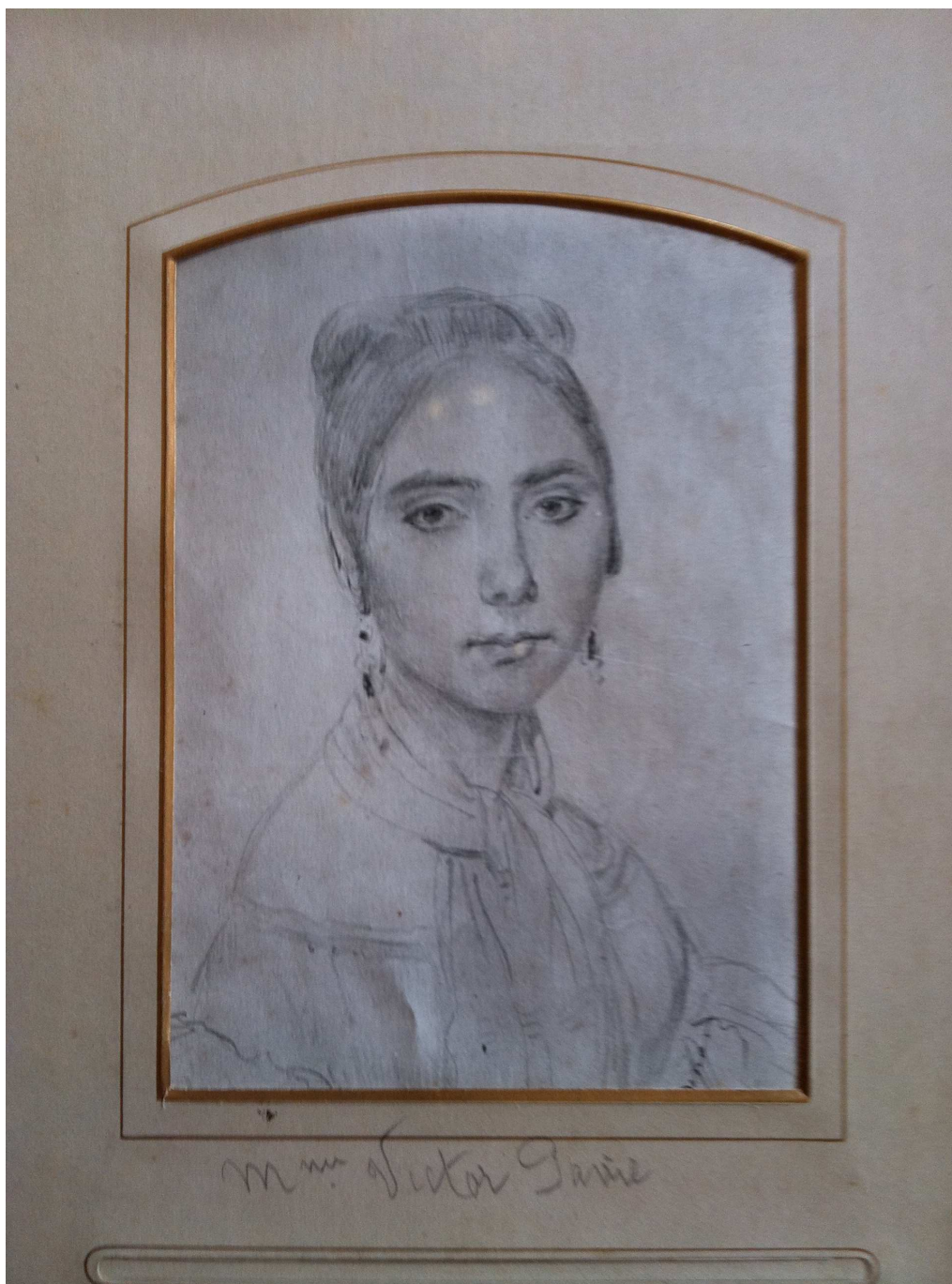
Le petit cénacle de la rue Saint-Laud, (Coll. privée)



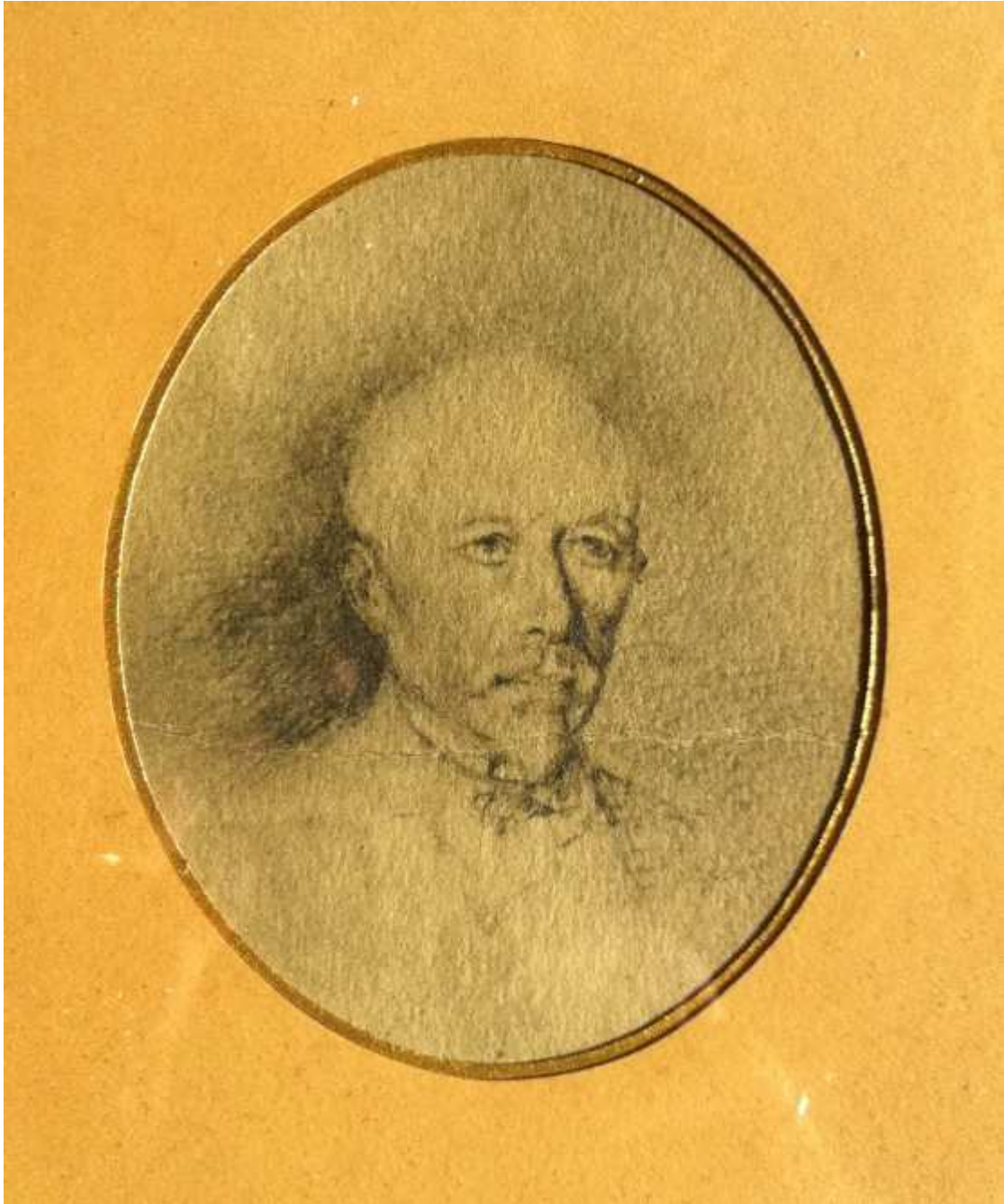
Victor Pavie, vers 1850, (Coll. privée)



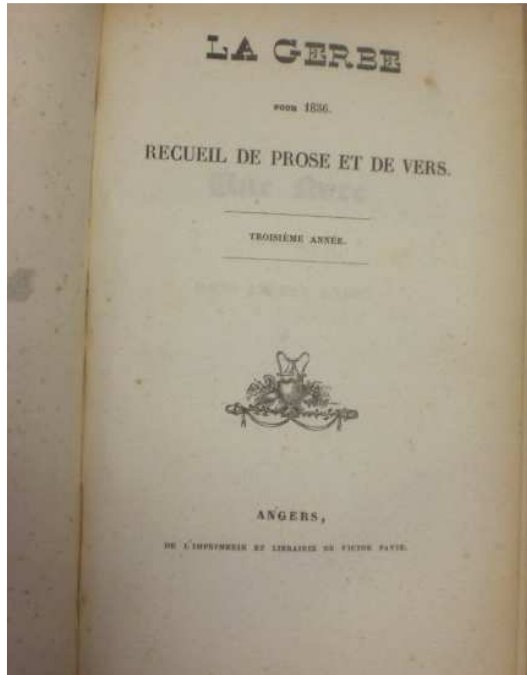
Louise Honorée Vallée, épouse Pavie, (Coll. privée)



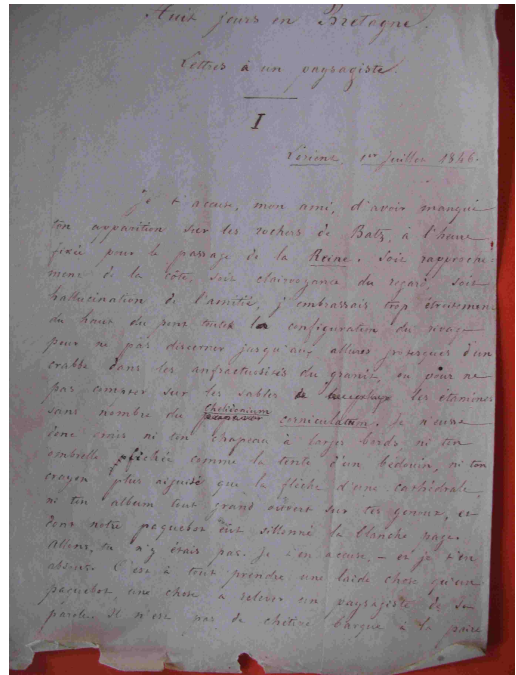
Louise Honorée Vallée, épouse Pavie, esquisse au crayon par Alfred Ménard, (Coll. privée)



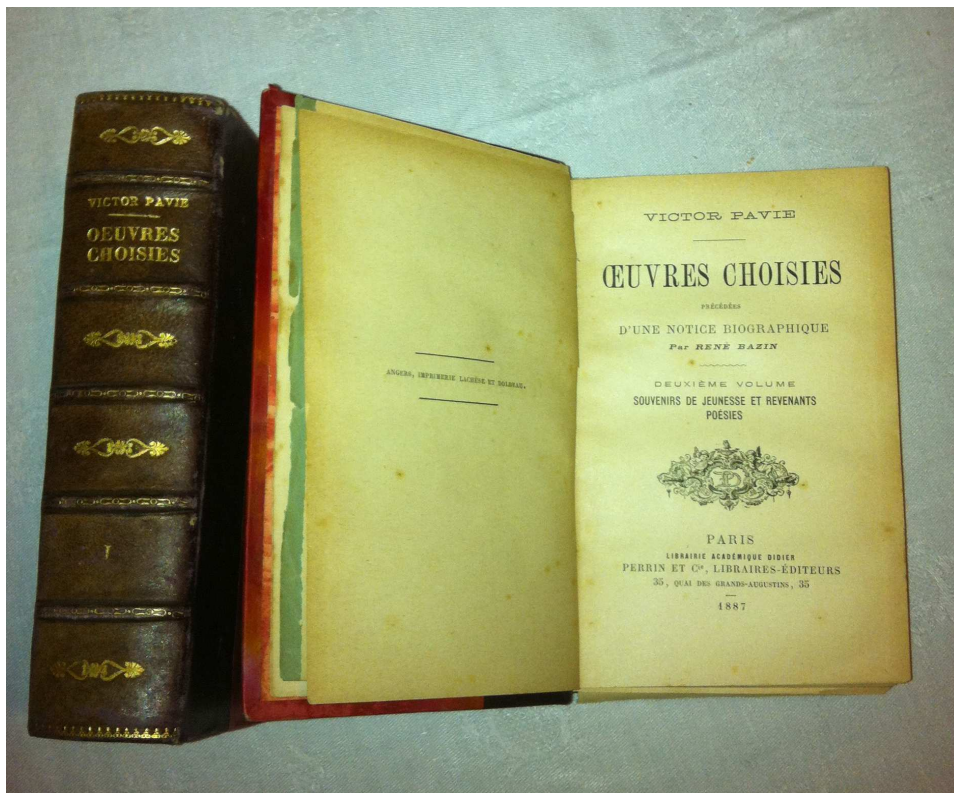
Victor Pavie, dernières années, (Coll. privée)



La Gerbe, 1836, (Bibl. mun. Angers)



Pavie Victor, *Lettres à un paysagiste*, (Coll. privée)



Pavie Victor, *Œuvres choisies*, Paris, Perrin et Cie, 1887.

DEUXIEME PARTIE : L'OEUVRE

Le dernier homme des champs : une clé autobiographique

Il est un texte de Victor Pavie qui nous semble central pour qui veut vraiment le connaître. A la fois nouvelle autobiographique, manifeste, testament spirituel, cette « préface d'un livre qui ne se fera jamais »¹ intitulée *Le dernier homme des champs*, et lue « vers 1850, devant un cercle d'amis réunis périodiquement sous la devise : *étude et amitié* »², fut publiée dans les *Œuvres choisies*, en 1887. Sous couvert d'un témoignage d'amitié (la description du vécu, des opinions et des choix d'un « ami ») ce sont les confidences que Pavie livre sur lui-même. De nombreux indices amènent à valider l'hypothèse. Et d'abord, ce qu'en dit son fils, Eusèbe Pavie, qui évoque : « cet *homme des champs* dont l'amitié en souriant trahira l'incognito »³. Et puis, la description détaillée des souvenirs des cénacles parisiens, les convictions artistiques et religieuses énoncées, les désaccords politiques, les engagements professionnels, littéraires, locaux, et les allusions aux problèmes relationnels relatés dans ces lignes, concordent avec ceux vécus par Victor. Pavie finit même par écrire certains passages à la première personne, lorsqu'il s'agit des confessions les plus intimes du soi-disant ami, comme si le passage à une narration directe lui avait échappé. Enfin, les œuvres de ce « dernier homme des champs », censées suivre cette préface qui ne sera jamais publiée (et qui ne seront, elles non plus, jamais publiées), correspondent parfaitement à celles que Pavie a réalisées. Ce texte original nous a donc semblé tout à fait convenir pour servir de préface à la présentation de l'œuvre réelle de Pavie que nous allons étudier dans les chapitres suivants. Ce document est précieux, car Victor Pavie passe en revue les étapes de sa vie, parallèlement aux événements historiques, et confie les repères fondamentaux de sa pensée. Nous en donnerons à lire, pour cette raison, de larges extraits.

Le personnage-alibi, l'alter ego de Pavie est ainsi décrit :

[...] l'auteur sans nom dont nous éditons les pages n'est point mort. Il vit ignoré de tous ; parfaitement indifférent aux banquiers, aux notaires, aux ingénieurs et aux avoués, il a pour ami les étoiles, les oiseaux et les fleurs, ces naïfs personnages qui ne trouvent plus à qui parler dans les sublimes préoccupations du siècle. Il n'y a de mort, chez lui, que l'élément abstrait, officiel et technique sans lequel on ne saurait raisonnablement aspirer, de nos

¹ Sous-titre du récit, in Pavie Victor, *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 54.

² Ainsi que l'indique la note, concernant le titre, en première page, *Id.*

³ Pavie Eusèbe, « Avant-propos » des *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p f.

jours, à l'honneur d'une qualification sociale [...] l'ami que nous révélons, par une application solitaire des vibrantes facultés de son âme et de son cœur, subit, de son vivant, l'obscurité de la tombe [...] qu'il soit permis au plus cher confident de ses pensées de pénétrer le secret de cette individualité farouche, et de la justifier de son mieux.⁴

Remarquons ici l'image de l'anachorète rustique, cher à Rousseau et dont George Sand dresse un portrait convaincant en la personne de Patience dans son roman *Mauprat*. A partir de cette posture de départ, de résistance au progrès - qui complète celle de « chapelain affligé du glorieux cénacle »⁵ déjà observée -, Victor Pavie déroule logiquement son récit avec, en premier lieu, sa rencontre avec les grandes figures du romantisme et l'évocation nostalgique de l'âge d'or du mouvement :

Réintégré dans l'art après trois siècles d'occupation païenne, le christianisme rentrait en pleine possession de sa muse [...] Sentir avec son cœur, voir par ses yeux, chose inouïe ! [...] Qu'on se figure un garçon déraciné de sa petite ville à quinze ans, à l'heure des transformations décisives, pour tomber tout à coup, là-bas, en plein cénacle !... On deviendrait fou à moins. - Il tint bon ; même il y gagna de ressentir [...] comme la détonation magique que cette affluence d'idées, d'impressions, d'aperçus, faisant assaut de toutes parts dans sa poitrine et dans sa tête, ne pouvait manquer de produire [...] Ceux qui naquirent plus tard, qui, plus heureux, s'éveillèrent aux murmures des *Méditations* et au rythme vibrant des *Ballades*, ne comprendront jamais de quelle tyrannie littéraire la croisade de 1824 nous délivra.⁶

De cette libération culturelle et spirituelle, Pavie fut reconnaissant à jamais, non seulement envers Lamartine, Vigny, Sainte-Beuve, Musset, qu'il cite dans son propos, mais surtout envers Victor Hugo. Ceci suffit sans doute à expliquer qu'il ne se résolut jamais à renier totalement son ancien mentor, malgré leurs vieillesse opposées. Pavie exprime d'ailleurs le caractère irréversible de cet envol :

Les plus heureux, à tout prendre, furent encore ceux-là qui, comme notre ami, n'arrivèrent ni trop tôt, ni trop tard, mais dont l'heure coïncida si juste avec l'insurrection du siècle, qu'il y eût pour eux surcroît de bénéfice dans le souvenir d'un joug secoué à point. Il y a tant de [...] fécondité dans cette rencontre d'une jeunesse qui éclate avec un monde qui éclot ! O joyeux affranchi [...] Le voyez-vous se livrant, avec la naïveté de l'enfance, à ses

⁴ Pavie Victor, *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit*, p 54-55.

⁵ Termes repris par Eusèbe Pavie, et renvoyant à ceux de Sainte-Beuve, qui qualifiait Victor Pavie de « gardien de l'ardente chapelle de nos souvenirs ».

⁶ Pavie Victor, *Ibid.*, p 56-57.

fougueuses ardeurs de jeune homme ! Rattrapez-le maintenant, pédants à robe noire, commentateurs moroses, lettrés au front blême et jauni !⁷

Le poète angevin revient ensuite sur sa relation à l'Histoire :

Mille-huit-cent-trente sonna. Exaltation de notre ami impatient de s'inscrire au premier rang des dupes. Il avait tant de fois entendu infliger au romantisme l'épithète de rétrograde, et cela pour quelques fées, quelques gnômes, [...] qu'il se crut obligé [...] de se faire solidaire des tendances du présent.⁸

Déçu, désenchanté, il regrette en bloc la perte d'autorité sociale, d'harmonie politique, de tradition religieuse, d'esprit de famille, de délicatesse des mœurs. Il constate surtout la fin de l'école littéraire : « Et les poètes ? Hélas ! hélas ! les uns gisaient, n'en pouvant plus ; les autres se tordaient dans des crispations fébriles. »⁹ La décision de se retirer dans son Anjou natal, pour y panser ses plaies morales, ne fut pourtant pas récompensée comme il le pensait :

Il se livra alors à une hypothèse plausible : c'est qu'en vertu de cette respectueuse distance qui maintenait la province à vingt-cinq années de Paris, les gens de son endroit [...] devaient entrer maintenant dans cette phase contemplative dont la fusillade du Louvre avait si brusquement détourné le cours [...] les récentes importations de l'idéal [...] promettaient à ses désirs une réalisation supérieure aux jouissances par trop exclusivement littéraires du cénacle. Eh bien non ! Voilà que, par un élan d'émulation héroïque, la province, franchissant sa distance d'un bond, avait passé [...] aux plus fiévreuses actualités du réel [...] L'art sommeillait comme devant, plus à fond peut-être. C'était sur l'industrie que tout le réveil avait porté.¹⁰

On doit tout de même faire remarquer que le fait de quitter Paris ne fut pas, pour Pavie, un vœu mûrement réfléchi, mais davantage un changement d'orientation commandé par les événements, que le jeune Angevin eut, comme on l'a vu tout au long de notre étude, bien du mal à accepter. Victor Pavie poursuit d'ailleurs sur la façon dont il fut perçu à Angers. Car le petit exil qu'il endura ne se révéla pas, en tous cas, au début, des plus agréables, et constitue l'une des causes - c'est, du moins ce qu'avance ici Pavie -, qui le força à rentrer dans le rang :

⁷ *Ibid.*, p 58.

⁸ *Ibid.*, p 59.

⁹ *Id.*

¹⁰ *Ibid.*, p 60-61.

De petits hommes de vingt ans, irrévocablement achevés, docteurs en droit, danseurs et pianistes, à qui les clairs de lune et les soleils couchants inspiraient une répulsion marquée, coudoyaient gravement notre pauvre bohème sans plus de souci de lui que d'un follet. Les jeunes filles cachaient, sous [...] leurs cils noirs ou [...] leur chevelure blonde, des trésors d'ironie, de défiance et de jugement. Comment donc faire ? En bon enfant qu'il était, il s'adjugea tous les torts de cette incompatibilité douloureuse. Pourquoi viser aux nuées et regarder les muses voler, à l'âge où ses contemporains sérieux signent des traités de commerce et des protestations patriotiques ? [...] Eh bien ! qu'à cela ne tienne. Marchand et citoyen demain !¹¹

Cette reconversion contrainte se fit donc dans la douleur et les difficultés d'adaptation furent importantes :

Ce qu'il souffrit à cela, ce qu'il eut d'adieux à consommer, à conjurer de retours, à refouler et à tarir de sèves et de sources vivantes, - Dieu le sait avec lui. Ce que l'infortuné ne savait pas, c'est qu'il s'attache à quiconque a senti ou contemplé avec quelque ferveur ici-bas, un discrédit que les gens du monde ne sauraient oublier.¹²

Les affaires à l'imprimerie marchèrent moins bien ; nous avons évoqué plus haut, en effet, la perte de quelques marchés importants que durent subir les Pavie, à cette époque. Mais, la concurrence professionnelle se faisait jour maintenant en Anjou, et peut-être faut-il aussi chercher de ce côté pour expliquer les déboires du jeune imprimeur successeur. Cependant, la prose plaintive sied mieux à l'image de romantique perdu dans un monde hostile que dépeint ici Victor Pavie, que les austères raisonnements économiques. Dans le même ordre d'idée, Pavie affirme avoir été pénalisé, à cause de ses goûts et sa réputation, pour les charges et responsabilités publiques auxquelles il avait songées :

[...] se levait-il au sein d'une assemblée ? soudain les fronts de s'irradier comme s'il se fût agi d'un intermède de ventriloquie ou de physique [...] Aussi tous les suffrages auxquels, dans sa candeur, il avait si généreusement voué sa poitrine, sifflaient à ses oreilles de toutes parts [...] Il semblait le point de mire des omissions électorales...¹³

Cette information est nouvelle pour nous, qui n'avons trouvé nulle trace, de velléités électorales ou autres de la part de Victor. Il est vrai qu'au moment où il écrit ce récit, en 1850, Victor n'assume aucune responsabilité au sein de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, dont il obtient la vice-présidence seulement à partir de 1860.

¹¹ *Ibid.*, p 61-62.

¹² *Ibid.*, p 62.

¹³ *Ibid.*, p 63.

Il est intéressant de relever, dans cette confession masquée, quelques traces d'orgueil, que Pavie lui-même et ses biographes, d'ordinaire, prirent soin de nier :

Bref, il advint qu'un jour, après quelques années perdues dans une série d'efforts, de contraintes et d'abstinences, qui auront leurs palmes là-haut, il regarda et vit, depuis le caporal de son escouade jusqu'au député de son arrondissement, chacun de ses amis promu à quelque chose, et lui perdu, errant dans cette moisson d'honneurs et de dignités comme une ombre.¹⁴

Certes, dans cette nouvelle, l'ironie¹⁵ côtoie parfois la sincérité, mais l'on sent tout de même, à travers le constat cité, une pointe d'amertume et de regret chez Pavie. N'a-t-il pas, comme il le dit, produit moult « efforts » et « abstinences », et qui relèveraient même presque du martyr ?

A cet endroit du récit, surgissent sous la plume de Victor Pavie, des épanchements où l'on peut ressentir, à la fois la souffrance du jeune homme, et sa colère devant le caractère injuste de son sort. Le « je » intervient alors pour donner plus de force à la confession, qui, de plainte se transforme, au fil des lignes, en résolution :

Alors voici ce qu'il se dit : j'étais né pour le beau ; tout petit j'en ai sucé le lait à cette mamelle fortunée que la création laissait pendre sur mon berceau [...] Jeune, on m'a vu replier mon être au gré des temps, sans pouvoir conquérir, sous ce froc noir de pénitent où je m'épuisais à contenir mon imagination révoltée, un grain de la faveur qui s'attachait autour de moi, - moi seul marqué au front du sceau de l'étrange et de l'impossible, toujours, partout, en toute chose flatteusement éconduit, affectueusement repoussé. Aujourd'hui je suis homme. Mon temps d'épreuve est achevé. A moi les champs, bonsoir aux villes [...] Puisque l'ennui et la contrainte ont germé pour nous sous l'ardoise grise des cités, essayons du bonheur et de la liberté sous les chênes. Je vais rouvrir mes sources et lâcher toutes mes écluses [...] et si, au lieu de gémir de cette incapacité sociale dont j'emporte avec moi le brevet dans ma retraite, je me sens disposé à m'en réjouir comme d'un succès, Dieu qui me juge me pardonne !¹⁶

Cette figure du paria, qui colle si bien à celle du poète romantique, finalement convint à Pavie ; elle lui permit de s'en draper pour justifier la césure qu'il provoqua dans sa vie, à

¹⁴ *Id.*

¹⁵ Pavie s'y qualifie même d'« humoriste », ce qui peut surprendre.

¹⁶ Pavie Victor, *Ibid.*, p 63-65.

cette date là. Après avoir connu les deuils familiaux, vendu l'imprimerie et assisté à une nouvelle révolution suivie d'un coup d'état, Pavie entendait revenir à ses seules préoccupations idéales. Refusant l'évolution industrielle et la métamorphose des mentalités, il décidait de se cantonner à ses premiers amours. Commença alors pour le poète une vie d'artiste. Soulagé des contingences triviales du quotidien, par son aisance financière, Pavie se consacra à la critique, aux études historiques, à la poésie et aux excursions botaniques.

Le texte, reprenant la narration à la troisième personne, décrit ensuite cet ermite vivant dans une « maison adossée au revers oriental d'un coteau que des taillis surmontent ». Maison sans âge, fusionnant avec la nature originelle, mais qui offre néanmoins tout le confort d'un intérieur de « bon goût », cette demeure incarne le refuge idéal. « L'art y reluit partout »¹⁷. Victor Pavie livre le secret du bonheur qui règne là :

Quelques revues périodiques, fraîches et sous bande [...] en franchissent le seuil inexorablement interdit aux publications quotidiennes [...] un petit nombre d'amis viennent apporter des faits pour en rapporter des idées [...] Quelquefois l'on ne dit rien [...] et il n'y a que l'étranger qui puisse prendre pour du silence cette intime relation des sentiments et des pensées.¹⁸

Mais il manque toutefois une dimension à cette anonyme existence privilégiée. Car l'ascète champêtre est aussi un créateur. Comment concilier cette contradiction ? Ingénieusement, Pavie répond :

Pour l'hôte, qui se renforce dans le fourré de ses taillis [...] il faut [...] une soupape. Il écrira, mais pour lui seulement et tout bas ; il s'écrira comme on se parle. Aussi peu de soirs se passent qu'il ne dépose, [...] quelques unes des pensées de la journée. Cela fait, il n'y pense plus [...] Ces feuilles oubliées tombent [...] dans sa corbeille [...] où elles s'enseveliraient sous l'incognito de leur auteur, si, par hasard, l'un de nous [...] n'avait eu l'occasion d'en déchiffrer quelques lignes [...] Elles nous parurent curieuses comme les dernières protestations de l'idéal, dans une âme aux prises avec les désenchantements du siècle [...]¹⁹

Ce subterfuge d'écrivain, cette pseudo-préface, permet à Victor Pavie d'énumérer ses propres écrits, sans avoir à justifier ni de leur publication, ni de leur succès ou insuccès :

¹⁷ *Ibid.*, p 65 (ainsi que citations précédentes).

¹⁸ *Ibid.*, p 65-67.

¹⁹ *Ibid.*, p 67-68.

Les sujets s'y renouvellent avec la diversité des saisons. C'est une chasse en automne, une excursion de botanique au printemps ; l'été, des incidents de moisson [...], l'hiver, [...] ce qu'éveille de souvenirs un bruit de feuilles mortes et remuées. A ces tableaux se rattachent [...] maint axiome d'art et force appréciations des vieilles œuvres [...] Parfois [...] l'on voit apparaître, sous leur costume suranné [...] ces personnages fameux dont notre enfance est peuplée [...]²⁰

Il est aisé de voir dans ces thèmes, les sujets qui inspirèrent le plus l'auteur angevin. Pavie ne s'arrête pas là ; fort des possibilités de sa trouvaille narrative, il se livre même à une autocritique stylistique :

Le style de notre ami n'est pas bon : phrase haletante et saccadée ; plus de souffle que d'air ; des métaphores qui avortent²¹, un enchevêtrement d'images [...] Contraste regrettable entre la sincérité de la pensée et le malaise de l'exécution [...] L'étreinte du grand maître qui exerce, depuis vingt ans, une si notable influence sur les destinées de notre langue, n'a été pour personne aussi fatale que pour lui.²²

Cette allusion à Victor Hugo et à son emprise artistique sur *l'homme des champs*, confirme bien, s'il en était encore besoin, qu'il s'agit de Victor Pavie. Le texte se termine, en outre, par une profession de foi qui trahit également l'identité de son auteur, tant elle reprend les convictions et les principaux traits de caractère de l'auteur angevin :

Il croit à l'art pour Dieu, comme on croyait à l'art pour l'art, aux approches de 1830, comme en plein Louis-Philippe, on croyait à l'art pour l'or. L'abaissement de la foi, si remarquable dans cette école en regard du développement des ressources pittoresques, lui explique comme quoi ce qu'il y avait d'avenir en elle a pris, peu à peu, les apparences du passé. L'autel, devenu Parnasse, a fini par contracter, sous cette invocation gratuite, le froid et le convenu des traditions païennes. Aussi se prosterner-t-il, avec une indéfectible confiance, devant le verbe visible et caché qui noue aux fleurs des champs les roses d'or des litanies. Et quand les plus grands [...] viendraient à reculer ou à dévier en chemin, lui, petit, poursuivrait encore son idéal chrétien à travers les faisceaux de la République comme sous les aigles de l'Empire.²³

²⁰ *Ibid.*, p 68-69.

²¹ Fausse modestie, car un peu plus avant dans son texte, Pavie dénonçait l'incompréhension de ses semblables à son égard : « Une pauvre métaphore, échappée de sa bouche au service d'une vérité, éveillait plus de scandales et de rumeurs autour de lui, qu'un paradoxe plat attelé de deux solécismes. »

²² Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 69.

²³ *Ibid.*, p 70.

Grâce à cet exposé indirect, véritable grille de lecture des motivations et centres d'intérêt de Victor Pavie, nous pouvons maintenant aborder son œuvre poétique, itinérante, mémorielle et journalistique.

I. LE RÊVEUR ROMANTIQUE

A. POESIES

Évoquer l'œuvre poétique de Victor Pavie nous confronte d'emblée à une objection le concernant, quant à la dénomination même de « poète ». Si la définition moderne du dictionnaire : « créateur en langage, exprimant ou suggérant par le rythme l'harmonie et l'image ²⁴ » peut s'appliquer à Pavie, tout du moins pour une part de ses écrits, en revanche, l'acceptation plus littéraire du mot - surtout après la période romantique -, sous-entendant « génie, personnalité hors du commun, visionnaire, rêveur sacré », ou encore « marginal, paria, homme au destin tragique, ... » ne semble plus tout à fait convenir.

La spécificité d'auteur polygraphe de Victor Pavie, la modestie de sa production poétique - tant au niveau du nombre de poèmes composés que de l'éventail des sujets abordés -, son constant déni d'être un auteur digne d'intérêt, peut étonner qui veut le qualifier de « poète ».

Il est vrai que l'aîné des fils de Louis Pavie exerça surtout ses talents dans de nombreux autres domaines : avocat, imprimeur, éditeur, journaliste, botaniste, critique, auteur de récits de voyage, de mémoires, président d'œuvres charitables,... Pour finir, on inscrivait, le concernant, dans les registres administratifs, à la colonne « profession » :... propriétaire

Quant au volume de son œuvre poétique, il peut laisser songeur : dix-neuf poèmes, en tout et pour tout, furent insérés dans le second volume de ses *Œuvres Choisies*, parues après sa mort, en 1887 ; si l'on compte les dix-huit autres créations en vers, publiées en diverses occasions, et retrouvées au gré de nos recherches, nous arrivons à un total fort modeste de trente-sept poésies. Comparée à celles de ses contemporains, l'œuvre pavillienne semble de bien faible volume.

Nous défendons pourtant, pour Pavie, l'appellation de poète. Certes, ses multiples occupations monopolisèrent la plus grande partie de son temps ; ses poèmes sont en nombre restreint et la moitié ne dépasse pas quatre pages ; il ne fut non plus, ni précurseur ni inspirateur d'une nouvelle école, et resta ignoré de la postérité. Mais il fut aussi l'un de ces poètes révolutionnaires (car tels étaient bien perçus les romantiques en leur temps), et qui plus est, membre des célèbres cénacles de Charles Nodier et de Victor Hugo. Quant à la

²⁴ Dictionnaire *Robert*, 2005.

taille de sa production poétique, il n'est que d'observer celle d'Aloysius Bertrand, par exemple, pour pouvoir affirmer que l'influence d'une œuvre tient davantage à son essence qu'aux formes qu'elle emprunte, et rejeter ainsi l'argument. Pavier joua son rôle dans l'évolution des idées au dix-neuvième siècle, ni directement ni exclusivement par le biais de sa poésie, mais à travers la défense de celle des autres, et la promotion d'activités culturelles, sociales et intellectuelles tout aussi importantes. Car le sens du mot « poète » change grâce aux Romantiques :

Il faut bien comprendre que le mot « Poète » - surtout écrit avec une majuscule - ne désigne plus tant une compétence technique qu'un être. Un tel changement sémantique est lié à celui des mots poésie et poème. Nommant encore une écriture soumise à des règles prosodiques, poésie définit aussi une certaine qualité des idées et des sentiments, [...] C'est dire que la poésie est affaire de contenu autant que d'expression. [...] On parlera donc de rapport poétique au monde [...] Dès lors, poème peut désigner également texte en prose, poème en prose, mais aussi récit.²⁵

Marty ne dit pas autre chose, lorsqu'il évoque la production littéraire de Victor Pavier, faite d'écrits très divers : notices historiques, analyses littéraires et artistiques, récits de voyage, mémoires, fantaisies, poèmes : « Ce qui fait l'unité réelle de cette œuvre si variée, c'est la poésie. Pavier est poète dans l'âme. Aussi, quand il se fait - avec mérite d'ailleurs - historien, critique, savant même, il reste toujours poète. »²⁶

Nous ne disons donc pas que Victor Pavier fut poète par l'ampleur de son œuvre, l'invention de son verbe, l'impact de ses strophes sur l'histoire littéraire ou l'histoire tout court, mais plutôt par sa sensibilité, la place et l'importance que tiennent les vers dans sa vie, la pureté de son attachement artistique. Chez lui, la poésie est tout simplement naturelle, à la fois moyen d'expression le plus admiré, et rapport au monde essentiel. Il est bien le disciple de Lamartine qui écrira en 1839 dans la préface des *Recueils* : « La poésie, c'est le chant intérieur ».

Rappelons trois des principales raisons qui firent de Victor Pavier un poète : son enfance, ses premières découvertes littéraires et son intimité avec le mouvement romantique. Nous nous pencherons ensuite, dans un second temps, sur la nature de sa poésie.

²⁵ Gengembre Gérard, « Le poète romantique selon Hugo », in *Victor Hugo, combats politiques et humanitaires*, Paris, Pocket, 2002, p 280.

²⁶ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 83.

1. Causes et circonstances

L'enfance de Victor fut autant une fondation qu'un élan. Et ce qui peut la mieux dépeindre est ce que l'on associe d'ordinaire à l'idée poétique : la sensibilité, la rêverie, le fantastique, le mystère de la vie, et la fantaisie. Georges Jean a d'ailleurs écrit : « que la sensation contient déjà toute poésie qui donne le monde et l'homme dans une seule saisie, et qu'à partir d'une seule sensation un poète peut naître en chaque homme. ²⁷ »

Pour rendre compte de l'affectivité et de l'excitabilité de Victor, nous renvoyons au chapitre consacré à son enfance, où nous avons déjà montré toutes les facettes de son psychisme quelque peu tourmenté, et ses tendances à l'anxiété, à l'exagération, au vertige imaginatif. Ce caractère « inflammable » n'attendait que l'étincelle poétique pour se consumer. Victor Hugo et les romantiques furent ce détonateur, et le jeune angevin s'engouffra avec avidité dans la brèche, libérant par la plume toute l'émotivité et l'idéal qui se bouscuaient confusément en lui.

Après les premiers émois provoqués par Lamartine et Nodier, l'aventure littéraire et humaine avec Hugo fut intense. Ce dernier était déjà reconnu comme un auteur remarquable, comme un chef prometteur, comme un créateur fascinant, tandis que Pavie était en proie au fameux « mal du siècle » cher à Musset. Aussi l'apprenti poète se rangea-t-il sous l'oriflamme du virtuose parisien, lui confiant ses tourments et lui demandant un viatique. Hugo prit au sérieux la relation avec le jeune homme d'Angers. Il lui prodigua compliments, conseils et marques d'affection, pas seulement pour flatter ce journaliste qui pouvait lui être utile - quoique célébrité à Angers ne voulusse pas dire notoriété à Paris -, mais parce qu'il avait été touché par la sincérité naïve de Pavie, et par son potentiel.

Cette communauté d'esprit, cette vision si jumelle du monde et de l'art se manifesta, dans une certaine mesure, dans leurs créations respectives, Pavie s'inspirant, par exemple, des *Odes* du maître pour son poème *l'Enfant*, tandis qu'Hugo à son tour puisait dans *l'Enfant* quelques images de la *Prière pour tous* des *Feuilles d'automne* ; le titre lui-même de ce recueil de Victor Hugo, paru en 1831, faisait écho à un poème de 1827 de Victor Pavie, intitulé *La dernière feuille*. De nombreux commentateurs ont d'ailleurs souligné cette parenté ; il est curieux qu'ils n'aient pas songé à rapprocher les pièces des deux Victor du poème *Élégies* de Millevoye, sous-titré « La chute des feuilles », antérieur puisque publié en 1811, qui explorait cette thématique de l'automne et du temps qui passe, et qui fournit matière à inspiration à bon nombre de romantiques. Certaines strophes de *L'isolement*,

²⁷ Jean Georges, *La poésie*, Paris, Ed. du Seuil, 1966, p 55.

poème des *Méditations* de Lamartine reprenaient déjà le thème, confirmant le caractère commun du thème. Il n'est non plus question ici de débattre de la prédominance - trop évidente - de l'un ou de l'autre, ni des éventuels emprunts à leurs muses respectives, mais de souligner plutôt la proximité de leur inspiration, à cette époque, l'accord de leur expression poétique, la résonance de leur âme.

On comprend dès lors l'engagement de Pavie aux côtés de Hugo et de ses disciples pour cette « liberté dans l'art ». Victor Pavie vécut ces moments historiques où les poètes rivalisaient avec les politiques et les hommes de pouvoir : lectures des drames romantiques, premières théâtrales mouvementées, articles polémiques dans les *Affiches d'Angers* défendant le courant romantique et les œuvres de ses principaux représentants. Ses amis s'appelaient alors Vigny, Musset, Émile et Antony Deschamps, Sainte-Beuve, Dumas, Nodier. Comment ne pas décider d'être poète au sein d'un tel environnement ?

Victor Pavie, aux premières loges, ne fut donc pas un simple spectateur ; on vient de relever une relative influence sur la prime poésie de Hugo. Celle qu'il eut sur l'engagement de l'auteur de *Cromwell* est, sans aucun doute, de même à considérer. C'est sur l'insistance conjointe de Pavie, et de Sainte-Beuve, ses « premiers lieutenants », confiants, admiratifs et pressants, que Victor Hugo créa le cénacle de la rue Notre Dame des Champs, plus combatif encore que celui de l'Arsenal. Pavie fut bien alors, pour quelque temps, une sorte d'« alter ego » de Hugo.

2. Le nouveau courant

Pour mieux cerner l'émergence de la nouvelle esthétique (ses causes, ses protagonistes, ses étapes) et l'immersion de Pavie dans ses eaux bénéfiques, nous renvoyons à l'analyse de Sainte-Beuve parue en 1833²⁸, dans laquelle sont rappelées les influences majeures d'André Chénier et de Lamartine « ces deux portes d'ivoire de l'enceinte nouvelle ²⁹ » et souligné le basculement de la hiérarchie des genres :

Jusque là, cette poésie, [...] semblait décidément subalterne, inférieure à la prose, incapable dans ses vieilles entraves d'atteindre à tout un ordre d'idées modernes et d'inspirations [...] Jean-Jacques, M. de Chateaubriand, Benjamin Constant et madame de Staël, essayant de s'exprimer en vers, m'ont toujours fait l'effet de Minerve, qui, voulant jouer de la flûte au

²⁸ Sainte-Beuve, « M. Alfred de Musset. 1833 » in *Portraits contemporains*, édition de Michel Brix, Paris, PUPS, 2008, p 563.

²⁹ *Id.*

bord d'une fontaine, s'y regarde et se voit si laide, qu'elle jette de dépit la flûte au fond des eaux.³⁰

Versifier étant plus noble et plus moderne, le jeune Pavie embrasse, avec fougue, le nouvel art.

Il est utile de rappeler également la dimension « métaphysique » qu'occupe la poésie au moment où Victor Pavie la découvre. Comme l'explique Jacques Bony : « La poésie n'est pas ornementale, elle doit être essentielle »³¹. En réaction à la raison classique, les romantiques prônent une compréhension par les sens ; rêveries, passions, états d'âme deviennent ainsi les chemins privilégiés de l'être. Pavie est un exemple parlant de cette jeunesse cultivée, mais orpheline de sens, qui demande à la poésie d'être à la fois le vecteur de son épanchement et celui de son salut.

Cette nouvelle expression poétique revêt donc plusieurs aspects. On note tout d'abord une veine introspective, qui constitue alors la seule révolution dans la poésie, les sujets abordés et la façon d'écrire restant quasi identiques : « Regard sur la nature et les sentiments qu'elle inspire, retour à une veine élégiaque, celle des *Amours* de Ronsard, religiosité diffuse, caractérisent ce que l'on va appeler le genre *intime*. »³² On se tourne vers l'ode, l'élégie, genres déjà explorés par les classiques, mais pas assez explicites quant aux déchirements et aux aspirations que connaît la jeunesse du moment. Avec Millevoye³³, mélancolie et intimité sont mises en avant, sans que la versification ne bouleverse réellement les codes. « La thématique organise l'expression d'un manque, d'un malaise existentiel, d'une tristesse colorant chaque moment, l'exhalaison d'un chant discrètement funèbre ou d'une déploration »³⁴. Lamartine, Marceline Desbordes-Valmore, Hugo bien entendu, Sainte-Beuve ensuite, incarnent « ce nouveau lyrisme où l'âme se met à nu »³⁵. Le désenchantement, l'ennui, l'impuissance ont trouvé leur mode d'épanchement. Dire l'ineffable, l'émotion intérieure, la nostalgie, le vague à l'âme, les blessures privées, voilà la sensibilité du temps, voilà ce qui mobilise les auteurs comme les lecteurs. Pavie fut fortement marqué par cette première poésie romantique et son plus virtuose représentant : Lamartine.

³⁰ *Ibid.*, p 563-564.

³¹ Bony Jacques, *Lire le romantisme*, Paris, Nathan université, 2001, p 119.

³² *Id.*

³³ Charles Hubert Millevoye (1782-1816), poète français, « trait d'union » entre la poésie du XVIIIe siècle et celle des débuts du romantisme.

³⁴ Gengembre Gérard, *Le Romantisme*, Paris, Ed. Marketing, 1995, p 57.

³⁵ Bony Jacques, *Op. Cit.*, p 121.

L'autre visage de la poésie nouvelle, pour ainsi dire l'autre face de la médaille, est celui d'un retour au sacré, d'une quête existentielle. Pavie est ainsi le parfait disciple de Victor Hugo qui écrit, dès 1822, dans la préface des *Odes* : « Sous le monde réel, il existe un monde idéal, qui se montre resplendissant à l'œil de ceux que des méditations graves ont accoutumé à voir dans les choses plus que les choses. » Le poète devient mage, rêveur sacré, prophète ; il guide ses frères vers un but, à forte connotation chrétienne. La recherche d'un sens du monde occulté par ses tristes réalités, et celles d'un salut individuel et collectif font ainsi pendant à l'expression du mal de vivre, et deviennent l'antidote du désespoir intime. Le poète révèle, initie, donne à penser, traduit, éclaire et sauve ses contemporains :

La poésie [...] explique et achève [...] l'œuvre du créateur [...] Tout est symbolique aux yeux du poète, et, par un échange continu d'images et de comparaisons, il cherche à retrouver quelques traces de cette langue primitive, révélée à l'homme par Dieu même, et dont nos langues modernes ne sont qu'une image affaiblie.³⁶

Cette conscience d'une mission altruiste aboutira, un peu plus tard, et tout naturellement, à l'engagement social et politique des principaux auteurs romantiques.

Ces considérations étant établies, on comprend que l'aspect s'efface devant le dessein :

Le lyrisme lamartinien ou hugolien aboutit à la dissolution des genres [...] qui deviennent des modulations de la confiance, de la religiosité, de la mélancolie, mais aussi d'un rapport au monde fondé sur la foi en un idéal, en une transcendance. Dès lors, la poésie traite du moi et de l'univers, dans toutes leurs dimensions. Le poète prend tout en charge, de l'impression à la divinité, de l'individu au cosmos.³⁷

On comprend aussi que Victor Pavie, qui, d'une part, ressent l'impérieux besoin d'éclaircir et d'apaiser son intériorité tumultueuse, et d'autre part, voit en Dieu l'incarnation de la réalité supérieure, adhère doublement à l'art nouveau et à cette poésie destinée à sauver celui qui la crée comme celui qui la lit.

Si ces deux grands axes (catalyseur et salvateur) prédominent chez les poètes romantiques, il en est d'autres qui, bien que moins fondamentaux, se révèlent riches et significatifs, et peut-être propres à la jeunesse qui imagine davantage qu'elle ne gère, qui phantasme les possibles plus qu'elle n'évoque les souvenirs. Pittoresque et fantastique

³⁶ Soumet Alexandre, *La Muse française*, 1823, in Bony Jacques, *Op. Cit.*, p 124.

³⁷ Gengembre Gérard, *Op. Cit.*, p 60.

imposent ainsi leurs attraits fantaisistes, colorés, exotiques ou légendaires. Ruines, époques obscures, contrées lointaines, mœurs inconnues, surnaturel, attisent la curiosité, entraînent l'adhésion, suscitent crainte, dégoût ou enthousiasme. L'imagination, la rêverie sont reines et constituent des alternatives à la philosophie ; la contemplation, la méditation, le songe sont les guides et les véhicules les plus directs vers la perception de l'infini, poursuivant sur la voie que Rousseau et ses *Rêveries du promeneur solitaire* ont ouverte. Mais avant d'être des façons de modeler une réalité choisie, rêve et invention sont surtout des expériences de communion avec le monde :

Chez Chateaubriand, la rêverie est liée [...] à une participation euphorique du moi au monde [...] : « [...] je me sentais vivre comme partie du grand tout, et végéter avec les arbres et les fleurs. » [...] Dans les *Rêveries sur la nature primitive de l'homme* de Senancour, elle se définit d'abord comme une pensée *dans* le monde, une pensée *affectée* par le monde : « Ainsi livrés à tout ce qui s'agite autour de nous, [...] nous sommes ce que nous font le calme, l'ombre, le bruit d'un insecte, l'odeur émanée d'une herbe [...] ; nous sommes mus dans ce mouvement, nous vivons de sa vie. ».³⁸

N'oublions pas qu'à cette époque d'ailleurs, « [...] se constituera [...] [une] véritable doctrine poétique appuyée sur des considérations philosophico-religieuses héritées de ceux³⁹ que l'on a désignés - un peu rapidement - par le terme d'*illuminés*. »⁴⁰ Ces prédécesseurs avaient semé dans l'esprit des générations romantiques la conception de l'univers comme analogique, la possibilité d'entrer en contact avec des êtres intermédiaires entre l'homme et le divin, idées reprises et fouillées, chacun selon son inclination, par Hugo, Nerval, Delacroix, Balzac ou Baudelaire, pour ne citer que ceux-là. Soulignons la coïncidence qui fait que Pavie est celui qui, en 1830, retrouve et conserve précieusement le manuscrit perdu par Hugo de la *Pente de la rêverie*, dans le quel le poète parisien conduit le lecteur jusqu'à l'Ignoré, après avoir emprunté tous les paliers de la méditation. Ce poème est emblématique car : « la métaphore de la pente dit la continuité de la poésie intime et de la poésie visionnaire, de la rêverie fantasque et du songe épouvantable, du visible et de l'invisible »⁴¹.

Après les deux premières décennies du dix-neuvième siècle, l'imitation, règle des âges passés, est donc détrônée par la pensée propre de l'homme, privilège acquis grâce aux révolutionnaires et leur déclaration des droits de l'homme ; l'imagination, facette la plus *libre* de son activité cérébrale, est ainsi au pouvoir. « Néanmoins ses créations sont

³⁸ Millet Claude, *Le romantisme*, Paris, Librairie générale française, 2007, p 284.

³⁹ Notamment Louis-Claude de Saint-Martin (1743-1803) père du « symbolisme » et Emanuel Swedenborg (1688-1772) scientifique puis mystique suédois.

⁴⁰ Bony Jacques, *Op. Cit.*, p 121-122.

⁴¹ Millet Claude, *Op. Cit.*, p 288.

ambivalentes : idéales, les chimères de l'imagination sont aussi dangereuses, elles qui rendent la réalité impraticable, invivable.⁴² » De fait, le retour au réel fut, pour certains, difficile, et en particulier, nous l'avons vu, pour Victor Pavie.

Dans leur approche totalisante, les romantiques voulurent tout aborder, le réel comme l'idéal. « Tout ce qui est dans la nature est dans l'art » disait Victor Hugo dans la Préface de *Cromwell*, s'attirant les attaques des Classiques. Mais là où Hugo décrit le sordide, le misérable, Balzac la « comédie humaine », Courbet, Flaubert et les autres le réel, Pavie se maintint dans sa conception de l'idéal naturel et divin, évitant les sirènes du réalisme et, plus encore, celles du naturalisme. Cette opinion idéale de la poésie l'éloigna également de toute participation politique, en tous cas par le biais de son œuvre.

3. L'œuvre poétique

Nous l'avons dit, il s'agit d'une œuvre limitée, qui tient toute entière en cent trente pages environ. Victor Pavie écrivit peu de poésies, en publia encore moins, et n'osa pas se prétendre poète. La poésie fut néanmoins son moyen d'expression originel ; adolescent, c'est en vers qu'il observe son cœur et en laisse jaillir l'émotion. Mais surtout, elle l'accompagna tout au long de son existence. De *l'Ode sur Bécлар*, composée en avril 1825, à 16 ans, que nous n'avons pu retrouver⁴³ mais dont David d'Angers fit l'éloge dans une lettre, à *La Vipérine*, datée de 1873 ou *Paysage*, écrit plus tard encore, une vie entière s'est écoulée. Ses créations poétiques, bien qu'épisodiques, apparaissent alors comme autant de bouteilles à la mer lancées sur le grand océan de la vie.

Deux périodes, dans l'existence de Pavie, semblent plus fécondes. De 1825 à 1829, tout d'abord : en pleine effervescence romantique, Victor livre près d'un tiers de son œuvre poétique. Ce moment correspond, selon Sainte-Beuve qui analyse l'évolution du nouveau courant, à la deuxième période du romantisme :

[...] son développement [...] se partage assez bien en trois moments distincts [...] De 1819 à 1824, [...] il se forma un ensemble de préludes, où dominaient une mélancolie vague, idéale, l'accent chevaleresque, et une grâce de détails curieuse et souvent exquise. [...] de 1824 à 1829, [...] seconde phase du mouvement [apparut] une génération fervente. Les principaux traits de cet autre moment [...] furent la suprématie, le culte de l'Art [...] un grand

⁴² *Ibid.*, p 283.

⁴³ Un autre poème, encore introuvable, nous a été signalé par les descendants de Victor Pavie : un sonnet composé à l'occasion de la fête de Mme Victor Hugo.

déploiement d'imagination, la science des peintures, l'histoire entamée dramatiquement, [...] Dante et [...] Shakespeare [...] compris à fond ; [...] on trempa le style. [...] la révolution de juillet, en éclatant brusquement, abrégea l'intervalle de transition, et lança par contre-coup tout ce qui avait haleine dans une troisième marche [...]»⁴⁴

De 1857 à 1873 ensuite : sa poésie, centrée sur la nature et son caractère divin, le ramène aux premiers temps du romantisme.

Entre les deux, une interruption d'une trentaine d'années. Durant tout ce temps, Pavier ne produisit presque plus : seulement deux odes, inspirées par des changements importants pour le jeune homme, et une troisième, en l'honneur de David d'Angers. Les deux premières pièces : à *V. H* et *Bête et belle* n'ont jamais été publiées.

Si ces décennies sont peu fertiles en créations poétiques, rappelons tout de même, qu'elles virent publiés, entre autres, deux ouvrages majeurs de poésie, publications qui durent tout au goût, à la passion et à l'opiniâtreté de Victor Pavier : les *Œuvres choisies* de Du Bellay en 1841, et *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand en 1842.

a. Thèmes et tendances

Les œuvres poétiques de Victor, influencé par ses lectures et ses fréquentations, reflètent plus qu'elles ne créent les penchants du temps. Les quatre années de la première période créatrice le voient exprimer tour à tour différentes préoccupations. Et avant tout le sentiment d'injustice et d'incompréhension qu'il ressent devant la cruauté du monde. Ainsi compose-t-il *Le Conscrit*, une élégie au ton grave. Ce réquisitoire humaniste, admirablement construit, est le premier poème de Pavier à être édité dans le journal paternel, en juillet 1825. Victor a juste dix-sept ans. Il peint là, avec de touchants accents de sincérité et de révolte contenue, le triste destin d'un jeune paysan enrôlé dans l'armée. Comme tant d'autres, après l'Empire, Victor Pavier ressent l'inanité de la guerre.

« Moi partir ? et pourquoi ? ... que ferai-je à la guerre ?

[...]

Conduire au loin la brebis dans la plaine,

Presser le bœuf d'un piquant aiguillon,

Ou gémir sous le faix ; ou bien, tout hors d'haleine,

Tracer un pénible sillon ;

⁴⁴ Sainte-Beuve, *Op. Cit.*, p 564-565.

Voilà tout mon savoir. Vous dont la France est fière,
Que savez-vous ? couverts de sang et de poussière,
Frapper, porter partout la mort devant vos pas.
Cruels, laissez-moi ma chaumière,
Moi, je vous laisse vos combats !

On y retrouve des thèmes chers au jeune homme : la relation père-fils, la nature apaisante, le sort et le destin, la tragédie de la vie. L'auteur oppose la raison à la gloire et dénonce ce qu'il estime être un marché de dupe.

Mais, pour me consoler, on me parle de gloire,
De peu de jours suivis d'une longue mémoire.
La gloire !... Qu'est-ce donc ? est-ce un bienfait divin ?
La gloire ! Hélas ! vaut-elle un sommeil sans alarmes ?
De l'hymen vaut-elle les charmes ?
Vaut-elle le repos, un asile et du pain ?

La tonalité plaintive et mélancolique imprègne les strophes du jeune poète. La fin dramatique illustre la résignation et l'amertume de cet « enfant du siècle ».

Il partit. Or on dit que, quittant sa chaumière,
Son vieux père des yeux au loin suivit ses pas ;
Et le soldat souvent regardait en arrière ;
Il partit... et ne revint pas !

Cet exemple unique de (relative) prise de position pacifiste, lui valut la sympathie de Victor Hugo, qui revendiquait alors un rôle social pour le poète.

Plus intéressant encore est le questionnement métaphysique, présent dans ces quelques vers du poème, *Un enfant*, paru le 30 juillet 1826 dans les *Affiches d'Angers*, qui expose pour la première fois l'un de ses thèmes favoris, chrétien s'il en est : la souffrance sur la terre et le bonheur dans l'autre monde, avec comme conclusion, la résignation mélancolique et l'aspiration à la mort comme délivrance :

Quand du sombre néant victorieux à peine,
Et du sein maternel traînant encor la chaîne,
L'enfant naît... pour mourir ;

[...]
 Si l'ange qui régit sa jeune destinée,
 Tout à coup découvrait à sa vue étonnée
 L'avenir qui l'attend ;
 [...]
 Oh ! que dirait l'enfant ?
 A vos rêves, mortels, non je ne saurais croire ;
 [...]
 De la terre et du ciel j'ai pesé les plaisirs
 [...]
 J'aime mieux, voyageur à la voûte éternelle,
 M'élever doucement loin des terrestres lieux,
 Cacher, comme l'oiseau, ma tête sous mon aile,
 Et me réveiller dans les cieux.

Le thème illustre encore, bien sûr, l'anxiété et l'insatisfaction propres aux poètes de sa génération.

Nous trouvons également dans cette première période des hommages vibrants aux grands hommes : le savant et médecin Béclard (pièce inédite non retrouvée, datée d'avril 1825) ou le peintre Jacques-Louis David. Pavie s'essaie au genre en vogue, à l'image des poètes qu'il admire. De la veine de celles que produisaient à la même époque Lamartine, Hugo, Vigny, Soumet, Guiraud, l'ode *Sur la mort de David* de Victor Pavie fut publiée le 15 janvier 1826 dans le feuilleton des *Affiches d'Angers*. Il y chante les louanges de l'artiste, regrettant sa mort en exil, mais ne se prive pas de critiquer la Révolution :

Falloit-il qu'affamé de royales victimes,
 De la rébellion le monstre audacieux
 Egarât dans ses noirs abîmes
 Cet esprit créé pour les cieux !

Toutefois, le poète entend séparer le grain de l'ivraie, et pardonner au génie qui, selon lui, s'est égaré :

Non, cette liberté que tu peignis si belle,
 Non, DAVID, ce ne fut point elle
 Dont le venin jaillit sur le livre des lois ;
 Qui couvrit du bonnet sa tête menaçante,

Et guida d'une main sanglante
Un parricide fer dans le sein de nos rois.

Mais le temps est fini, l'éternité commence ;
Taisons-nous, la mort a ses droits.
Il n'est plus : voilà sa défense,
Et son silence est une voix.
Du juge souverain respectons la balance.....
Si de l'oubli gardant le seuil,
Quelque chose survit à l'homme qui succombe :
Arrachons les vertus au néant de la tombe,
Laissons les fautes au cercueil.

Le poème se termine par l'acclamation de la Restauration. Cette expression légitimiste est courante, et Pavie rejoint ici les bataillons des premiers romantiques qu'il fréquente assidument dans ses lectures. Remarquons, par ailleurs, les terminaisons en -oit, qui évoquent davantage la syntaxe classique que la nouvelle poésie romantique.

Victor Pavie fit paraître, de mars 1826 à mai 1827, cinq autres poésies dans le journal angevin, dont quatre furent publiées dans ses *Œuvres choisies* ; l'avant-dernière *La dernière feuille* parut dans le Feuilleton des *Affiches d'Angers* du 11 mars 1827. Nous renvoyons, pour des commentaires sur ces premiers poèmes, aux chapitres précédents, notamment ceux consacrés à la relation de leur auteur avec Victor Hugo.

L'influence des poètes lus par le jeune Pavie est donc grande ; on reconnaît, par exemple, dans *La mer et le lac*, long dialogue contemplatif sur la poésie, havre de paix, « l'écho des *Méditations* de Lamartine ; même inspiration [...] même douceur dans le rythme ⁴⁵ ». Furent également écrites à cette date, les odes à Goethe : *Weimar*, et à Hugo : *A V.Hugo*, la première résultant de la rencontre du maître à Weimar, aux côtés de David d'Angers venu sculpter son buste, la seconde lui ouvrant les portes du cénacle.

Il est étonnant que le poème *Weimar*, composé en l'honneur de Goethe, n'ait pas été publié dans les *Œuvres choisies*. Est-ce parce que le premier tome s'ouvre sur le récit du voyage de David et de Victor Pavie à Weimar ? Intitulé *Goethe et David (souvenirs d'un voyage à Weimar)*, le texte de Pavie se développe, en effet, sur les cent premières pages du volume ; les éditeurs ont-ils pensé que cela les dispensait de publier le poème ?

⁴⁵ Pavie Théodore, *Op. Cit.* p 50.

Écrit, comme indiqué en titre, le 21 août 1829, soit le jour même de l'arrivée des deux Angevins à Weimar, ce texte est pourtant remarquable, car il témoigne des questions existentielles qui hantent le jeune homme, et qui font de ce périple un voyage initiatique, une quête. Le simple fait d'être dans la ville de l'auteur de *Werther* suffit à Victor pour s'exalter et louer la posture métaphysique du grand homme, avant que de le rencontrer. Il exprime déjà la victoire que Pavie ressent, celle de vivre sa passion et d'aller au bout du monde pour la réaliser. Il fut publié, au retour de Victor, dans le feuilleton des *Affiches d'Angers* du 18 octobre 1829.

Il faisait suite à un article de deux pages - soit les pages centrales du supplément, le poème occupant, lui, la quatrième page, comme de coutume pour les pièces poétiques -, sous la rubrique « Littérature », et s'intitulait *Goethe. - Son buste colossal par David*. Il est de toute vraisemblance de Victor Pavie, bien que non signé. Le texte est un résumé du séjour à Weimar, qui rend hommage au poète allemand mais également au sculpteur français. Peut-être servit-il de plan au récit des *Œuvres choisies*, que Pavie écrit au lendemain de la guerre de 1870⁴⁶, car on y retrouve la même chronologie et les thèmes développés cinquante ans plus tard par Pavie.

Durant cette courte première période créatrice, Pavie fit aussi l'éloge d'une jeune poétesse contemporaine peu connue, Élisabeth Mercœur, née à Saint-Sébastien sur Loire en 1809. Enfant prodige, elle imagine contes et comédies à six ans, s'attelle à une tragédie à huit, donne des leçons d'histoire, de français et d'anglais à douze. À seize ans, elle avait reçu le surnom de *Muse armoricaine*. Rapidement publiée, elle sollicite les plus grands, Chateaubriand et Lamartine, et obtient du second des louanges qui la font connaître dans tout le pays. Malgré ces succès fulgurants, Élisabeth Mercœur se sentit toujours injustement récompensée par la critique, et, dès 1827, elle ne cessa de s'en plaindre. La duchesse de Berry, M. de Martignac faisaient pourtant partie de ses protecteurs. Installée à Paris vers 1828, elle écrit une nouvelle tragédie, mais la révolution de 1830 la contraint à des travaux alimentaires. Encore une fois secourue (par Delavigne), elle se complait néanmoins dans une posture plaintive. Taylor refusant de jouer sa pièce, alors que les comédiens l'avaient approuvée, elle ne se remet pas de l'affront, dépérit, et meurt - d'orgueil - en 1835, âgée d'à peine vingt-six ans. Impressionné par ce destin si romantiquement tragique, Pavie fait son éloge, et à travers elle, celui de toutes les femmes. Le poème parut dans le journal paternel le 10 février 1828.

⁴⁶ Et qui parut, une première fois, dans les *Mémoires de la SASAAA*, en 1874.

Enfin, deux autres pièces - que l'on pourrait qualifier de « ballades » - de cette période, décidément féconde, illustrent particulièrement son appartenance au romantisme d'alors : *Ballade*, publiée le 23 mars 1828 dans le journal familial, et *Le Postillon*, qui parut le 19 avril suivant. D'une grande force évocatrice, ces visions impressionnistes, à l'inspiration médiévale ou aventurière, dont la lumière et les couleurs, les personnages et les situations préfigurent d'une manière étonnante la prose poétique de *Gaspard de la Nuit*, rejoignent l'engouement romantique pour le genre que promeuvent si bien Nodier et Hugo.

Le premier poème débute et se termine par le refrain suivant :

C'étaient deux cavaliers qui regagnaient la ville,
(Il pleuvait) au grand trot des haletans coursiers.
En novembre il fait froid ; et mieux vaut un asyle
Que le toit d'un ciel noir, par d'humides sentiers.

Sous la lune se bousculent les interrogations des voyageurs perdus, mêlées aux images du refuge espéré. Le style, haché, direct, proche d'une conversation rend la scène vivante, le lecteur s'immisçant dans l'intimité des cavaliers. L'évocation mystérieuse reste familière ; le fantastique jaillit essentiellement de l'incertitude de la situation, de son danger potentiel, de ce temps suspendu, exprimé par un vocabulaire du passé, témoin de légendes et de traditions.

- Moi je me ris de leur grimoire,
Aux sorciers moi qui ne puis croire,
Au diable à peine, aux anges point....
Mais je crois au froid qui caresse,
Au vent qui siffle et sur moi presse
Les plis trempés de mon pourpoint !

- Tais-toi, car malheur à qui doute !
Du moins pour éclairer la route
Si quelqu'errant follet.... Mais non,
Pas même un consolant orage
Qui prête aux ombres du voyage
L'éclat douteux d'un bleu sillon !

La scène se clôt par le défi lancé par les deux hommes et leur cavalcade dans le noir. La parenthèse s'est renfermée, le temps de l'arrêt des chevaux et de l'échange entre les voyageurs.

La seconde pièce relève de la même esthétique romantique. Cette fois, Pavie met en scène la figure d'un vieux postillon aveugle, témoin d'un temps révolu, pour mieux aborder le caractère éphémère de l'existence. Ici encore, apparaît un refrain, litanie que récite le vieil homme à l'approche et au départ de cette diligence qu'il ne conduit plus depuis vingt ans :

« - Messieurs, qu'à vous, qu'à vous, mesdames,
Là-haut, quand il aura vos âmes,
Dieu fasse paix : qu'en attendant,
Sur la route, point d'accident... »

Le contraste avec les qualités physiques que possédait autrefois le cocher, rappelées par l'auteur, et le spectacle de sa déchéance, est actualisé par la rencontre de l'aveugle avec le nouveau postillon. Il flotte également une atmosphère de mystère, ou du moins d'aventure, dans le récit de ces courses à toute allure, et dans celui de la cause du malheur du vieillard :

« - Non pas, quand sur sa rude selle
Il bondissait ferme et rebelle ;
Non, par un ravin encaissé
Quand d'une bride qui se joue,
Il vous traçait deux fers de roue
Entre la mare et le fossé. »

[...]

« - A voir par des chemins en pente
Où le galop tourne et serpente,
Où le cheval butte et s'abat,
Rougie sa pipe ardente et pleine,
On eût dit un follet qui mène
Son fourgon de nuit au Sabbat. »

Nous comprenons, dès lors mieux encore, à travers ces deux œuvres de jeunesse, la passion qui conduisit Pavie, dix ans plus tard, à éditer, contre toute la critique de son temps, l'œuvre fondatrice de Louis Bertrand.

Sur les douze poèmes de cette période initiale, seuls quatre figurent dans les *Œuvres choisies* de Victor Pavie, six ont été retrouvés par nos soins, et deux seulement manquent encore. Nous pourrions sans doute y ajouter le sonnet dédié à Adèle Hugo, non daté, mais qui dut être écrit à cette époque et qui fut également inséré dans le recueil posthume de Pavie.

Après 1830 et ses bouleversements, Victor Pavie ne compose que lorsque les événements en valent la peine. Tirailé par des orientations professionnelles multiples qui le divisent, il sent qu'il s'éloigne de la littérature, en tous cas telle qu'il la vivait au cénacle. Il lui faut un bouleversement sentimental, une intense inquiétude à l'encontre de son maître, ou l'opportunité de louer un être cher pour qu'il sorte de sa réserve et laisse s'épancher son cœur en vers et strophes. Nous avons eu la chance de découvrir ces trois poèmes inédits.

A V.H est une longue plainte critique vis à vis de l'ancien mentor qui, selon Victor Pavie, laisse son couple se déliter, et la réputation d'Adèle Hugo se compromettre. Concernant le déclin de la relation entre Victor Hugo et Victor Pavie, nous renvoyons au long chapitre que nous avons consacré au sujet. Ce poème constitue-t-il la lettre de remontrances que disait vouloir écrire Pavie à Hugo, après avoir eu vent de la liaison avec Juliette Drouet, ainsi qu'il le confiait à la femme du poète parisien, en 1833 ? On serait en droit de le penser. Le manuscrit dormait dans les riches collections du musée Victor Hugo de la place des Vosges, où nous l'avons retrouvé en 2010.

L'original du poème *Bête et belle* se trouve au Harry Ransom Humanities Research Center de l'université d'Austin, au Texas. L'écriture est très appliquée, faisant penser à une copie définitive. L'obscurité, volontaire ou non, du style de Pavie nous oblige à être prudent quant à la signification de cette pièce. La treizième strophe ainsi que les trois dernières nous laissent cependant penser qu'elle est une déclaration amoureuse. S'agit-il alors d'un poème composé à l'occasion du premier amour de Victor Pavie ? Si l'on se rappelle les souffrances endurées par le jeune homme, il devrait avoir été écrit au tout début. Mais le ton ici semble plus serein ; nous penchons donc plutôt pour une ode à sa future épouse, bien que présentée par Léon Séché comme étant douée « d'esprit d'à propos »⁴⁷. La remarque n'est cependant peut-être pas contradictoire, Louise a dix-neuf ans, Victor vingt-sept lorsqu'ils se marient. Élevée selon les codes du temps, la jeune femme doit surtout être une bonne épouse, non une écrivaine. Et le poème est sans doute à prendre au deuxième degré. Si Pavie souligne, avec l'ambiguïté machiste des hommes de son siècle, la supériorité de la

⁴⁷ Voir le chapitre « Un mariage réussi ».

pureté de l'âme sur la brillance de l'esprit, il parle aussi et surtout de « candeur », de « splendeur » et termine son poème en se disant comblé. Si l'on retient cette seconde hypothèse, la date de composition se situe aux alentours des années 1834, 1835.

La dernière pièce, *Sur le monument de Riquet*, est parue dans une publication collective en 1838. Ce long poème de commande permit à Victor Pavie de remporter le deuxième prix du concours de la Société archéologique de Béziers. Celle-ci, qui avait tout d'abord lancé une souscription pour ériger une statue en l'honneur de Pierre-Paul Riquet, le père du canal du Midi, avait ensuite organisé une joute littéraire. Le concours avait été ouvert le 23 octobre 1837. En sa séance publique annuelle, le 24 mai 1838, jour de la remise officielle des prix, le président de la société biterroise rappelait les raisons du succès de l'opération, à savoir : la généreuse initiative d'un donateur anonyme. Ce dernier avait fait parvenir à la société une lettre le 5 octobre 1837 pour la remercier d'avoir commandé une statue rendant hommage, un siècle et demi après sa mort, au créateur du Canal des Deux-Mers. Le riche mécène se proposait de financer un concours doté de trois Couronnes « pour être distribuées en prix le jour où la Statue de RIQUET sera inaugurée. La première de ces Couronnes imitera le Laurier, la seconde le Chêne, la troisième l'Olivier »⁴⁸. Il soumettait cette offre à quelques conditions : le premier prix à la meilleure pièce de vers composée en l'honneur de l'inauguration de la statue de Riquet, le second à la meilleure notice biographique, le troisième au meilleur annuaire historique du département de l'Hérault. Un mois plus tard, il complétait son offre en proposant la remise de trois Rameaux de même nature aux seconds de chaque catégorie. Quarante-deux poèmes, dix-sept notices (et seulement un annuaire) furent adressés au jury. Pavie obtint donc le deuxième prix : une branche de laurier en argent. Cette pièce fut surtout l'occasion pour Victor Pavie de rendre un hommage appuyé à David d'Angers, l'ami.

Le jour de la remise des récompenses devait coïncider avec celui de l'inauguration de l'œuvre de David d'Angers, mais des imprévus retardèrent l'événement, qui n'eut finalement lieu que le 20 octobre suivant, place Riquet, réaménagée à cette occasion par la municipalité. Le généreux donateur anonyme avait, de plus, réitéré son offre, soutenant un nouveau concours, cette fois en l'honneur exclusif du sculpteur angevin, et dont les récompenses furent décernées le même jour.

⁴⁸ Société archéologique de Béziers, *Couronne poétique offerte à la mémoire de Pierre-Paul Riquet créateur du canal des Deux-Mers*, Béziers, Bory imprimeur-libraire, 1838, p12.

Les *Affiches d'Angers* se firent, bien sûr, l'écho d'une partie de ces manifestations, consacrant un article, en janvier 1838, aux seules cérémonies concernant le monument. Victor Pavie, étant l'éditeur de l'organe d'Angers, ne voulut pas faire sa propre publicité.

Enfin, de 1857 à 1873, dernière période créatrice, une vingtaine de poésies furent écrites, représentant la moitié de la création totale de Pavie. Comprenons de ce découpage chronologique, qu'après une jeunesse exaltée, Victor n'a pas voulu véritablement embrasser une carrière de poète, non que cela ne fût de son goût, mais les combats à poursuivre dans le microcosme parisien, les tensions résultant du doute inhérent à l'artiste qu'il lui aurait fallu gérer, le tiraillement entre ses ambitions et ses modestes aspirations champêtres ou son devoir filial, le firent renoncer à tout destin littéraire, et reprendre l'imprimerie d'Angers. Il défendit d'autres façons la littérature, comme éditeur, et comme vice-président de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers. A l'heure de la retraite et après les tragédies familiales, la nécessité poétique se fit à nouveau sentir. Cette fois l'inspiration devint franchement bucolique et nostalgique ; nature, sentiment religieux, amitié et famille constituèrent les sujets privilégiés du poète. Ces poèmes élégiaques rappellent ceux de Virgile, et l'on trouve, là, repris, certains *credo* des premiers temps :

Ce que j'aime,
C'est, loin des cris humains et des hurlantes voix,
De vaguer librement dans l'épaisseur des bois,⁴⁹

Non seulement Victor Pavie retourne aux sources de son inspiration romantique, par delà trente années d'occupations bourgeoises, mais il remonte plus loin encore, jusqu'à rejoindre Jean-Jacques Rousseau. Sa production, assez régulière, quoique confidentielle s'attache à chanter une nature préservée de l'homme ou déplorer les atteintes qu'il lui fait subir, mais dans tous les cas, le sujet reste la nature, émanation divine dans sa pureté originelle, ainsi que l'explique Claude Millet :

En un sens premier, l'idéal est l'idée, la figure cohérente de ce que la nature n'offre aux regards de l'homme que de manière confuse et dispersée, et que l'artiste ou l'écrivain doit saisir dans et par son œuvre. Le mot « idéal » prend alors sa signification dans le couple qu'il forme avec le mot « nature », soit l'ensemble de la création divine.⁵⁰

⁴⁹ Pavie, Victor, « J'ai vu dans le hallier », *Revue de l'Anjou*, Angers, Barassé, 1867, p 357-358.

⁵⁰ Millet Claude, *Op. Cit.*, p 263.

Mesurons la distance qui le sépare alors de son mentor de jeunesse, à la lecture de l'autobiographie que le proscrit dictait à l'épouse en exil :

A ceux qui lui reprochaient d'oublier la nature, les eaux, les bois, les étoiles, pour les partis, il [Hugo] répondait (avril 1839) :

Je vous aime, ô sainte nature :
Je voudrais m'absorber en vous ;
Mais, dans ce siècle d'aventure,
Chacun, hélas ! se doit à tous.
[...]
Malheur à qui dit à ses frères :
Je retourne dans le désert !
Malheur à qui prend ses sandales
Quand les haines et les scandales
Tourmentent le peuple agité !
Honte au penseur qui se mutile
Et s'en va, chanteur inutile,
Par la porte de la cité !

L'action indirecte et lente de la littérature ne suffit bientôt plus à M. Victor Hugo [...] ⁵¹

Claude Millet décrit cette seconde voie :

[...] dans le présent crépusculaire dans lequel tous les romantiques ont le sentiment de vivre, « idéal » désigne aussi, dans un deuxième sens, ces chimères de l'avenir [...] de ce que l'homme devra être [...] En ce sens, l'idéal s'oppose à et se définit par rapport au présent. ⁵²

Toutes les pièces de cette ultime période, chez Pavie, constituent l'essentiel de la section « poésie » des *Œuvres choisies*. Nous avons néanmoins retrouvé six courts poèmes parus, soit dans les *Affiches d'Angers*, soit dans des revues nationale ou locale.

Le premier, *Épilogue*, qui condamne l'avancée de l'urbanisation, fut placé à la fin d'un article de Pavie, intitulé *Herborisation à Chaloché*, et publié dans les annales de la *Société Linnéenne de Maine-et-Loire* (Tome VI), en 1859. Le procédé fut repris la même année pour clore l'article *Tribulations d'un botaniste*, qui parut finalement dans le premier tome des

⁵¹ Hugo Adèle, *Op. Cit.*, p 407-408.

⁵² Millet Claude, *Op. Cit.*, p 264.

*Œuvres choisies*⁵³. Les six strophes que Pavie attribue à un « sien ami » - mais n'est-on pas, là encore, en présence du même procédé que pour le *Dernier homme des champs* ? - rendent hommage à la passion naturaliste, que le dernier vers : « Il herborisait dans les cieux. » augmente jusqu'à la religion. Car pour Pavie, nous l'avons dit, les deux ne font qu'un : « [...] la foi chez lui féconde la nature, et la nature multiplie les émotions de sa foi. De cette pénétration mutuelle jaillit [...] la poésie. »⁵⁴

En novembre 1867, la *Revue de l'Anjou* publiait deux sonnets de Victor Pavie⁵⁵, de la même veine, avec le commentaire suivant :

En parcourant la dernière livraison de l'*Artiste*, nous y avons trouvé deux sonnets signés VICTOR PAVIE⁵⁶, et il nous a semblé que c'était un larcin fait à notre *Revue*. Veut-on bien nous permettre de reproduire ici ces deux petits poèmes, d'une inspiration si pure ? Le rythme n'en plaira pas peut-être aux amateurs opiniâtres du vieil orgue de Barbarie ; mais il charmera tout dilettante ami des lyres modernes.⁵⁷

On appréciera l'allusion au style romantique de Pavie, attestant du soutien du rédacteur au « modernisme » littéraire ; mais il est vrai que la scène se passe près de quarante ans après la bataille d'*Hernani*. Coïncidence qui dut ravir Victor Pavie, ses deux pièces succédaient à un poème de quatre strophes de Lamartine, *La croix du génie*, qui ouvrait la rubrique « Poésie ».

Deux autres sonnets⁵⁸ firent partie de poésies publiées par la *Revue de l'Anjou*, également en 1868, l'un, naturaliste, l'autre religieux. Y figurait aussi un autre poème de Pavie : *Chlora imperfoliata*, édité plus tard dans les *Œuvres choisies* avec un titre francisé pour l'occasion : *La Chlore imperfoliée*. Les thèmes demeurent toujours les mêmes : déclin des paysages, rejet de la civilisation en marche, épanchement plaintif et fataliste.

Soulignons toutefois, chez Victor Pavie, l'écriture de deux pièces concernant des faits divers dramatiques : *Nunc et semper*, *Paysage* ; le poète veut encore témoigner de ce qu'il

⁵³ p 436-437.

⁵⁴ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 84.

⁵⁵ « J'ai vu dans le hallier » et « Ainsi poète ».

⁵⁶ Ce n'était ni la première, ni la dernière collaboration de Victor Pavie, qui avait déjà donné à la revue parisienne des critiques, en 1847, 1853, 1854, 1858, et qui lui livra peu de temps après un essai *Paul Huet*, inséré dans les *Œuvres choisies*.

⁵⁷ *Revue de l'Anjou*, 1867, p 357-358.

⁵⁸ « Les chasseurs » et « Marie ».

ne peut plus condamner. N'oublions pas non plus que Pavie a déjà choisi, à cette époque, la façon d'œuvrer à l'avènement de son idéal : le militantisme religieux. Rares sont les poèmes, à cette date, qui évoquent des événements personnels ou artistiques ; nous n'en avons relevé que deux.

b. L'écriture pavillienne

Dans ses premières poésies, Victor Pavie s'autorise toutes les audaces, en romantique convaincu : adaptation des formes poétiques du Moyen Âge et de l'Antiquité (rondeaux, virelais, et odes), utilisation soutenue de la typographie (signes de ponctuation, majuscules, parenthèses, italiques), liberté de versification (mariage métrique, enjambements), ajouts périclittiques (épigraphes, sous-titre, notes). Pavie s'assagit plus tard, pratiquant une poésie plus régulière où prédominent l'alexandrin, l'ode et le sonnet. Force est d'admettre que son inventivité, sa combativité créative, son désir d'en découdre, étaient beaucoup plus stimulés rue Notre Dame des Champs, ou à l'Arsenal, pendant la Restauration, qu'à Angers sous le Second Empire.

Quant au style, après ses rares commentateurs, et même sa propre analyse⁵⁹, nous constatons, que chez Victor Pavie se côtoient le bon et le moins bon. Étudiant en 1903 les premiers poèmes, Paul Marty trouve « du mouvement et de l'énergie ; [...] le souffle de Lamartine » dans l'ode *Sur la mort de David*, et « un rythme vigoureux et sonore, animé par un souffle où domine la force ⁶⁰ » dans le poème *Le Juif*. Pour l'ode *A Victor Hugo*, il ajoute : « Il y a dans cette ode un vrai lyrisme ⁶¹ », et met à nouveau en valeur le « rythme plein, sonore, nerveux, vif d'allure », ainsi que « la sincérité et l'ardeur du sentiment, l'élévation de la pensée. ⁶² » Cet espèce d'élan pavillien sera également souligné par un critique angevin, en 1887 : « A chaque ligne, la vie, le mouvement, la fantaisie, le pittoresque, le sentiment de l'idéal se manifestent avec une intensité et une verve prodigieuse ⁶³ » Théodore Pavie remarque, lui, à propos du dithyrambe composé par son frère sur Louis David, « l'énergie des pensées et le rythme animé des stances » ⁶⁴.

Mais c'est surtout à Hugo qu'il revient de prononcer les compliments qui conviennent, qualifiant les premières pièces de Victor Pavie d'« ouvrages pleins de maturité, de raison et

⁵⁹ Voir *Le dernier homme des champs*.

⁶⁰ Marty Paul, *Victor Pavie, ses relations avec Victor Hugo*, Wimereux, Ed. du Sagittaire, 2007, p 73.

⁶¹ *Ibid.* p 85.

⁶² *Ibid.* p 87.

⁶³ Joubert André, « Chronique bibliographique : Œuvres choisies de Victor Pavie », in *Revue de l'Anjou*, 1887, p 222.

⁶⁴ Pavie Théodore, *Op. Cit.* p 55.

d'esprit », de « compositions ingénieuses et inspirées », aux « vers tout étincelants de jeunesse et de poésie ⁶⁵», « pleins de feu, d'éclat et de grandiose, plus beaux que l'idéal ⁶⁶» .

Ces félicitations ne masquent pourtant pas quelques insuffisances. Le même Hugo conseilla à Pavie « d'être encore plus sévère sur la richesse de la rime, [...] de s'efforcer [...] de renfermer sa pensée dans le moule de la strophe régulière [...] » demandant « qu'il y ait toujours une régularité intime dans la disposition de son mètre », pour « donner plus de force à la pensée, une plus large harmonie au style, et plus de valeur à l'ensemble de la composition ⁶⁷». A l'instar de son modèle, Victor Pavie pratique la dislocation du vers, (« cet alexandrin libéré, les romantiques l'appellent « vers brisé », brisé par sa césure mobile ⁶⁸), mais il n'atteint pas sa musicalité, il *évoque* moins.

Marty note « des traces de rhétorique⁶⁹ », « un peu de déclamation, quelques tours d'écolier, des expressions banales ⁷⁰». Et Théodore Pavie se souvient de ces premières poésies avec un soupçon de condescendance :

L'aile est courte encore et manque de cette envergure qui l'emportera plus haut et plus loin. Dans l'*Enfant*, il y a progrès déjà ; le sujet intéresse davantage et on trouve une pensée plus élevée, plus coulée dans un moule plus sérieux, moins de vague dans l'expression, et cette sensibilité qui plaît dans un adolescent. ⁷¹

Il ajoute un peu plus loin : « Ces essais poétiques [...] font pressentir la portée future de son talent. ⁷²»

Quant à Louis Pavie, il n'avait cessé de mettre en garde son fils contre le style débridé de la nouvelle école, lui conseillant quelque temps avant la réception de l'un de ses articles :

Point d'apostrophe, point de néologisme, point d'obscurité ; style facile, pur, correct. Ne dépasse point la hauteur du sujet ; il faut t'y conformer pour le ton et le genre d'écrire ; sois gracieux et moins profond [...] Remporte aussi cette victoire sur toi-même. ⁷³

⁶⁵ *Ibid.* p 56. (Lettre de Victor Hugo à Louis Pavie du 15 janvier 1827).

⁶⁶ *Ibid.* p 60, (Lettre de Victor Hugo à Louis Pavie du 26 mai 1827).

⁶⁷ *Ibid.* p 57. (Lettre de Victor Hugo à Louis Pavie du 15 janvier 1827).

⁶⁸ Millet Claude, *Op. Cit.*, p 223.

⁶⁹ Marty Paul, *Op. Cit.*, p 73.

⁷⁰ *Ibid.*, p 87.

⁷¹ *Ibid.* p 50.

⁷² *Ibid.* p 54.

⁷³ Cité par Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 65.

Théodore Pavie parle, à propos du même article, d' « intempérance de style » et d'« exagérations de la pensée⁷⁴ ». L'auteur⁷⁵ de l'ouvrage critiqué remercia pourtant Victor de son « charmant article plein de grâce et de talent ».

Mais le reproche le plus couramment exprimé reste bien l'opacité occasionnelle de la pensée de Victor Pavie. Les membres du jury du concours de la couronne poétique offerte à la mémoire de Pierre-Paul Riquet le relevaient aussi :

L'Ode de M. Victor Pavie est, de toutes les pièces envoyées au Concours, celle qui renferme le plus de grandes et nobles pensées. Mais le Jury y a remarqué plus d'une pensée vague et quelques phrases obscures.⁷⁶

Et le critique angevin Joubert⁷⁷ d'évoquer le même problème, avec un art consommé de l'euphémisme et de la diplomatie :

Sa langue puissante, éblouissante, originale, parfois même un peu singulière, un peu obscure, adopte une forme elliptique et bondissante qui lui imprime un caractère tout particulier. Comme on l'a remarqué avec raison « c'est en prose qu'il excelle et qu'il se montre grand poète »⁷⁸.

Si l'on peut discuter cette affirmation, il est en tous cas exact que Pavie pratiqua la prose poétique⁷⁹, notamment dans une pièce intitulée *La veille, le jour et le lendemain*, réflexion sur la vie et la mort, parue dans le *Feuilleton des Affiches* d'Angers, le 5 novembre 1826.

Signalons, pour compléter, des erreurs de versification (nombre de pieds parfois contestables, hiatus gênants, élisions discutables, diphtongues irrégulières ou rimes fausses), la récurrence de certains mots (« hallier », « sombre », « chaste », par exemple) et un emploi excessif de l'inversion qui ampoule parfois inutilement le propos. Ceci étant, le ciselé remarquable de nombreux vers, la subtile évocation des tableaux champêtres, la profondeur de l'introspection ainsi que les sentiments bienveillants qui émanent de cette poésie confirment le talent de Pavie.

⁷⁴ *Ibid.*, p 67.

⁷⁵ Adèle Janvier.

⁷⁶ *Couronne poétique offerte à la mémoire de Pierre-Paul Riquet créateur du canal des Deux-Mers*, Béziers, Bory, 1838, p 16.

⁷⁷ André, à ne pas confondre avec Joseph Joubert (1754-1824) moraliste et essayiste français.

⁷⁸ Joubert André, *Op. Cit.*, p 222.

⁷⁹ Celle en vogue dès le dix-huitième siècle, avec Rousseau, Chateaubriand,... différente des poèmes en prose de Louis Bertrand, Baudelaire,...

c. Postérité

Après les péripéties et stimulations de l'enfance, douloureuses par l'absence de la mère, créatrices grâce à la personnalité chaleureuse, fantasque et cultivée du père, Victor Pavie eut la chance de baigner dans ce milieu si particulier que fut le mouvement romantique à ses débuts. De par sa nature profondément religieuse et introvertie, il se retira des combats littéraires de plus en plus liés aux combats politiques, comme ses maîtres de jeunesse, Lamartine et Hugo, lui en fournirent de fameux exemples. Pavie se reconnut une fois pour toutes dans la poésie romantique originelle, monarchiste et catholique. Il ne voulut jamais y renoncer. Se consacrant aux siens, à son travail d'« artisan du livre », il garda néanmoins, au fond de lui, cette flamme poétique qui n'attendait qu'une occasion pour brûler. En témoignent son rôle de pionnier en matière d'édition, la continuité de sa production intime, et l'estime dont il continua de jouir auprès de ses anciens condisciples, devenus pour certains fort célèbres.

Le caractère confidentiel de ses écrits ne permet pas de juger réellement de leur réception, si ce n'est dans un cadre local, où le respect littéraire qu'il rencontrait devait davantage aux codes provinciaux qu'à l'apport notable de son œuvre en littérature. Mais, une fois possédé par la poésie, Victor ne put jamais s'en départir. Ce qui lui fut d'un grand secours. Car c'est par elle que s'échappèrent ses plaintes, ses angoisses, ses regrets. Jeune, il prenait à bras le corps ce langage des « enfants du siècle », qui permettait de dire un peu l'indicible ; âgé, il s'en emparait à nouveau, pour tenter d'exprimer le temps qui passe encore et sa mélancolie, l'unicité du monde et son mystère, sa foi aussi. Ce retour aux sources le dispensa d'innover. On peut se demander, alors, si cette voix parlait à ses contemporains, ou à d'autres qui ne l'entendaient déjà plus.

Poète mineur Victor Pavie ? Sans doute, et nous emprunterons la classification qu'effectuait Sainte-Beuve dans ses *Portraits contemporains* pour tenter de situer Pavie parmi l'armée des poètes romantiques. Dressant le bilan du romantisme en 1842, le critique écrivait :

[...] je fais trois groupes [...] :

1° Hors ligne (et je ne prétends constater ici qu'une situation), Lamartine, Hugo, Béranger, - par le talent, la puissance, le renom et le bonheur.

2° Un groupe assez nombreux, artiste et sensible, dont il serait aisé de dire bien des noms, même plusieurs de femmes ; de vrais artistes passionnés, plus ou moins originaux, mais qui n'ont pas complètement réussi, qui n'ont pas été au bout de leurs promesses, et qu'aussi la gloire publique n'a pas consacrés [...] ce sont eux qui formeront en définitive le corps de

réserve et d'élite de la poésie du XIXe siècle contre le choc du formidable avenir, et qui montreront que les gloires de quelques uns n'ont pas été des exceptions ni des accidents.

3° Je fais un troisième groupe, et de poètes encore : [...] Voici comment je les définis : gracieux et sensibles, mais plus faibles et imitants ; ou habiles, mais de pure forme ; ou assez élevés, et même ambitieux, mais sans art.

Après cela vient le gros de l'armée, et plus de groupe ; la foule des rimeurs, parmi lesquels, certes, bien des cœurs sincères, quelques caporaux, et de bons soldats.⁸⁰

Il est difficile de savoir où le critique plaçait son compagnon de jeunesse, peut-être d'ailleurs le poète angevin n'entraîtrait-il pas vraiment dans les catégories énoncées, ou plutôt oscillait-il entre les deuxième et troisième groupes. Le destin que Victor Pavie se choisit le range-t-il finalement, dans le dernier groupe, « gracieux et sensible » ? Il y serait, certes, derrière la communauté des poètes élus que beaucoup avaient espéré qu'il rejoignît, mais encore devant la « foule des rimeurs ».

4. *Décidément poète*

Nous débutons notre étude sur la poésie de Pavie par quelques objections concernant son appellation de « poète ». Au terme de cette confrontation, nous pouvons confirmer, dans une acception romantique, son appartenance au cercle des poètes disparus. Du fait du contexte, de sa sensibilité, de son style, bien sûr, mais aussi par sa place symbolique. Nous pouvons même revenir sur notre réticence initiale à le voir incarner l'image du poète maudit, pourtant si chère aux auteurs du temps. Car, Pavie ne se retira-t-il pas en lui-même pour célébrer le passé révolu ? Ne fut-il pas étranger aux notions de progrès quand celui-ci détruisait la flore de sa province ? Ne devint-il pas une sorte de paria pour ceux qui défendaient l'avenir et fermaient les yeux sur les dégâts collatéraux ? Exigeant, il voulut que sa vie fût à la hauteur de la conception romantique de l'art. « C'est [...] que la poésie est le plus haut des savoirs. Mais cette passion du beau, cette distinction suprême est aussi le martyr du Poète, qui vit une véritable Passion. »⁸¹ Sans aller jusqu'au sacrifice, le sentiment d'inadaptation au progrès, celui surtout de son inéluctabilité, figea quelque peu Pavie dans une attitude doloriste. Cette posture, en tous cas, Pavie la développa très souvent dans ses écrits. C'est ce que relève Langlois qui écrit :

⁸⁰ Sainte-Beuve, « *Glanes, poésies*, par Melle Bertin. 1842 » in *Portraits contemporains*, édition de Michel Brix, Paris, PUPS, 2008, p 1033-1034.

⁸¹ Gengembre Gérard, « Le poète romantique selon Hugo », in *Victor Hugo, combats politiques et humanitaires*, Paris, Pocket, 2002, p 281.

En 1869, témoin du goût que la société d'alors témoigne pour l'enrichissement, les progrès matériels et le confortable, il reportera avec tristesse sa pensée sur les tendances si différentes du Cénacle de 1830, et s'écriera avec désespoir : « L'infini est mort ! ». Il faut citer les éloquentes réflexions qu'il fait à ce sujet : « De 1829 à 1869, se mesure le plus vaste intervalle - au point de vue des renouvellements sociaux, - qu'une même génération ait jamais traversé. [...] L'idéal, rongé depuis des siècles, allait tomber en poudre sous une épreuve bien autre que celle des échafauds, des proscriptions et de la guerre, celle de la vie terrestre et des satisfactions à tout prix ». »⁸²

Face à cette réalité profane, Pavie choisit la foi chrétienne, y trouvant comme une sorte de refuge ; cela ne l'empêcha pas toutefois d'endosser toutes les responsabilités possibles concernant les mouvements catholiques sociaux. Le poète angevin, qui n'avait pas investi le principal champ de bataille au moment de sa jeunesse, celui du théâtre, genre plus directement en phase avec les enjeux de société, ne s'investit pas non plus dans le domaine politique, qui focalisait talents et énergies à la fin du siècle. Il préféra, jeune ou vieux, l'art poétique, plus intime, plus durable aussi ; celui, surtout, qui correspondait exactement à sa personnalité. S'il accepta d'incarner la figure du Poète, « héros de l'échec et du malheur, qui accède aux sphères supérieures de la beauté et de la vérité »⁸³, il laissa son pendant, la figure du Poète-Mage, guide d'une humanité en marche, à Hugo, qui, non seulement ne s'effarouchait pas des visions formidables du futur, mais entendait les fécondait d'un nouvel idéal.

⁸² Langlois Anatole, *Op. Cit.*, p 266-267.

⁸³ Gengembre Gérard, *Op. Cit.*, p 281.

B. FANTAISIES

Précisons, en guise de préambule, que l'acceptation du terme « fantaisies » relève du contexte historique, et concerne notamment l'époque romantique. « A cette date, fantaisie forme couple avec fantastique. »⁸⁴ Le sens de l'adjectif anglais *romantic*, au dix-septième siècle et celui de *fantastic*, au dix-neuvième, sont en effet très proches ; ils expriment, tous deux, la fausseté, l'irrationnel, l'extravagance. Les écrivains et poètes de la première moitié du dix-neuvième siècle déclinerent le genre, sans en connaître la définition ni les limites :

Le premier dictionnaire où l'on rencontre pour la première fois l'adjectif « fantaisiste » est le *Dictionnaire national* de Bescherelle, en 1843. En 1830, il n'existe pas non plus d'école de la fantaisie [...] Il n'en est plus de même en 1845. [...] la critique s'efforce de tracer les contours d'un groupe littéraire [...] le premier novembre 1852, [...] dans la *Revue des Deux Mondes* un article [...] s'en prend à Gautier et à ses disciples. « L'école fantaisiste » y est présentée comme « l'enfant dégénéré du romantisme ».⁸⁵

Victor Pavie fournit une modeste contribution au genre, relevant essentiellement du premier romantisme.

1. *Dénomination abusive*

C'est du nom de « fantaisies » qu'Eusèbe Pavie qualifia, lors de la parution des *Œuvres choisies*, cinq textes de son père, insérés à la fin du premier volume. Disparates, ils n'ont cependant pas toujours le caractère créatif que l'on est en droit d'attendre du genre. Nous pourrions les renommer « Essais », les deux termes pouvant d'ailleurs se rejoindre, si l'on en croit Montaigne, père de l'appellation, qui expliquait ainsi le choix du titre de son fameux ouvrage éponyme : « Je propose les fantaisies humaines et miennes, simplement comme humaines fantaisies, et séparément considérées, non comme arrêtées et réglées par l'ordonnance céleste, (I. LVI). » Mais alors la définition ne peut convenir tout à fait à la prose de Pavie, tant il se veut l'interprète de la volonté divine.

Eusèbe Pavie justifiait sa classification de la sorte :

La troisième partie comprend un groupe de *Fantaisies* empruntées aux sources les plus variées du talent de l'auteur, envisagé dans sa physionomie complexe d'antiquaire et de

⁸⁴ Cabanès Jean-Louis et Saïdah Jean-Pierre, *La fantaisie post-romantique*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003, p 13.

⁸⁵ *Ibid.*, p 13-14.

voyageur, de botaniste et de chrétien, et reflétant ou côtoyant, dans le champ si divers de ses pérégrinations dramatiques, humoristiques ou religieuses, Walter Scott, Hoffmann et Nodier.⁸⁶

Le terme même de « fantaisie » donna lieu à plusieurs interprétations. Divisant le genre romanesque en huit sous-parties, Frédéric Godefroy définit l'une d'elles : la fantaisie comme le « domaine libre où chacun a sa physionomie, où l'unique loi pour le conteur, [...] est d'être aimable et spirituel, où tous les écarts de l'imagination sont tolérés jusqu'aux limites du goût. »⁸⁷ Ce qui fait dire à Daniel Sangsue :

La définition de Godefroy amalgame les genres [...]. Si la « fantaisie » devient une sorte de fourre-tout, l'intérêt pourtant de cette définition est de la présenter comme une littérature de l'écart et des limites [...] La situation de la « fantaisie » apparaît ex-centrique par rapport à une norme qui demeure implicite (le goût).⁸⁸

Nous noterons que, pour Pavie, l'intention n'est pas tant d'échapper à la norme que d'en redéfinir les contours, et même d'en consolider les fondements. Par ses détours, ses incartades à la règle, il espère au contraire faire partager ce qu'il considère comme juste : ce « nouveau goût », libre dans ses manifestations, mais fidèle aux traditions chrétiennes. Explorer les possibilités narratives, les situations fantastiques : oui, pour souligner l'importance de la religion, le lien avec la nature, la pureté des sentiments ; non, s'il s'agit d'un pur exercice de style, de spéculation intellectuelle ou de provocation. Les « fantaisies » de Victor Pavie ne se résument donc pas seulement à la définition de l'excentricité faite par Charles Nodier en 1835 : « [...] un livre excentrique [est] un livre qui est fait hors de toutes les règles communes de la composition et du style, et dont il est impossible ou très difficile de deviner le but [...] »⁸⁹.

Antérieures au mouvement parnassien, elles ne peuvent pas davantage manifester le *credo* de « l'art pour l'art », porté plus tard, par la *Revue Fantaisiste*, d'autant plus que cette dernière condamnera l'exaltation des sentiments. Ce point, surtout, fait que les positions des auteurs qui furent publiés dans la *Revue Fantaisiste* diffèrent de celles de Pavie :

De fait, les fondateurs de la *Revue Fantaisiste* n'entendent ni fonder une école ni proposer une doctrine : ils insistent sur un esprit commun privilégiant la jeunesse, l'humour et le goût

⁸⁶ Pavie Eusèbe, Avant-propos des *Œuvres choisies*, *Op. Cit.*, p d-e.

⁸⁷ Godefroy Frédéric, *Histoire de la littérature française*, XIXe siècle, « Prosateurs », Paris, Gaume, s.d., t. II , p 208.

⁸⁸ Sangsue Daniel, *Le récit excentrique*, Paris, José Corti, 1987, p 37.

⁸⁹ Nodier Charles, « Bibliographie des fous. De quelques livres excentriques », *Bulletin du Bibliophile*, nov. 1835, Paris, Techener, p 19-20.

de la poésie. Ils sont unis par leurs inimités : même refus du goût bourgeois, même mépris pour un sentimentalisme pleurnichard.⁹⁰

En revanche, certaines œuvres, qui inspirèrent Victor Pavie, avaient bien leur place dans cette publication : « *La Revue Fantaisiste* offrait aussi des modèles de contes fantastiques : [...] Hoffmann [...] »⁹¹

Si l'on retient comme double définition de la Fantaisie : « contraire de la réalité si contraire est synonyme d'irréalité »⁹² et : « liberté, refus des règles »⁹³, les récits fantastiques de Victor Pavie entrent bien dans la catégorie. Mais si l'on veut ajouter les critères d'excentricité, de transgression gratuite, elles s'éloignent alors du genre. Les « fantaisies » de Pavie ne versent pas, non plus, dans l'ironie, posture adoptée par beaucoup d'auteurs romantiques.⁹⁴ Trop sérieux, en effet, pour ce qui est du fond, Victor Pavie préfère, même si « l'habillage » du récit s'émancipe d'une trop ordinaire réalité, une position explicite et militante aux détours des faux-semblants ou des contre-vérités ; de plus, la désillusion du monde n'est, chez lui, pas de même nature que chez les auteurs de la seconde moitié du dix-neuvième siècle ; elle ne nécessite donc pas qu'il se réfugie dans l'ambiguïté. Il a choisi son interprétation - divine - et y voue son talent.

Parmi d'autres prédécesseurs utilisateurs du mot « fantaisie », nous citerons, bien sûr, - et le seul nom du premier suffira à associer celui de Victor Pavie au vocable en question - : Louis Bertrand, qui sous-titra son *Gaspard de la Nuit : Fantaisies à la manière de Rembrandt et de Callot* ; et Hoffmann⁹⁵, précurseur du réalisme fantastique - particulièrement prisé par Pavie au temps de sa jeunesse et de ses soirées chez Charles Nodier -, avec ses *Fantaisies à la manière de Callot*, parues à Bamberg en 1814.

Mais Victor Pavie a bien été influencé par Nodier lui-même, et notamment par son *Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux*. Le journaliste angevin lui avait consacré une critique⁹⁶, qui parut dans la *Tribune romantique*, en 1830⁹⁷. Il décrivait ainsi cette aventure éphémère, vers 1882 :

⁹⁰ Dufief Anne-Simone, « Entre Bohême et fantaisie : les apprentissages de Daudet », in Cabanès Jean-Louis et Saïdah Jean-Pierre, *La fantaisie post-romantique*, Op. Cit., p 280.

⁹¹ *Ibid.*, p 281.

⁹² *Ibid.*, p 285.

⁹³ *Ibid.*, p 287.

⁹⁴ Lire à ce sujet l'étude de René Bourgeois, *L'ironie romantique*, Presses universitaires de Grenoble, 1974.

⁹⁵ Ernst Theodor « Amadeus » Hoffmann (1776-1822), écrivain, dessinateur et compositeur romantique.

⁹⁶ *La Tribune romantique*, t. I, 1830, p 23-30. L'article est signé « V.P ».

⁹⁷ Pour plus d'informations, se reporter à Barineau Elisabeth, « La *Tribune romantique* et le Romantisme de 1830 », in *Modern Philology* n°62, Mai 1965, The University of Chicago Press, p 302-324.

[...] l'honneur m'échut de fêter l'avènement de Sa Majesté de Bohême dans le premier numéro d'une belliqueuse revue qu'un Angevin par alliance, Cordellier-Delanoue, [...] venait de fonder à Paris. Il était temps ; l'effort fut tel que, de ce premier coup, la *Tribune romantique* [...] craqua. Le deuxième numéro est encore à paraître [...]⁹⁸

Pour qualifier le type littéraire, si bien illustré par l'ouvrage de Nodier, Pavie expliquait :

[...] un souffle de si étrange fantaisie en soulevait les pages ; tant d'innocente malice et d'exquise sensibilité s'y croisait à travers les caprices de l'érudition philologique, que le lecteur en sortait à la fois mystifié et ravi. [...] Pages et marges étincelaient d'illustrations mirifiques au gré des lieux comme des temps [...]⁹⁹

Dans le *Roi de Bohême*, Nodier insère nombre de références à l'inventeur du genre, Sterne¹⁰⁰, et parsème son récit de noms bizarres, d'anecdotes curieuses, tout en prenant une grande liberté avec les règles littéraires et typographiques alors en vigueur. Cette recherche de l'excentricité occupa d'ailleurs un nombre non négligeable d'auteurs romantiques, de Hugo à Gautier, de Vigny à Mérimée, de Musset à Flaubert, de Champfleury aux frères Goncourt, en passant par Nerval, Xavier de Maistre, Arsène Houssaye, Mme de Girardin, Alphonse Karr ou Petrus Borel, pour ne citer que ceux-là.

Daniel Sangsue décrit *l'Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux* comme un texte « illisible, protéiforme, discontinu, chaotique »¹⁰¹ et parle d'un Victor Pavie « fasciné » qui, dans son article, « se met à mimer le fonctionnement de *l'Histoire du Roi de Bohême* [...] comme si, contaminé, il se condamnait à l'excentricité [...] digressant [...] et s'auto-annulant [...] »¹⁰². Il est vrai que le poète angevin, conquis, a écrit : « Pour nous qu'ensorcelle déjà l'influence de cette œuvre bizarre, et qui dansons sans avancer autour du magique foyer, prenons garde d'en rester là nous-même et d'arriver au bout de notre article avant d'avoir effleuré le sujet.¹⁰³ ». Mais si Victor Pavie est attiré par cette littérature, s'il mène le combat pour publier le *Gaspard de la Nuit* de Louis Bertrand, s'il choisit des sujets insolites ou surprenants pour ses propres fictions, il ne va pas jusqu'à s'autoriser les transgressions observées chez les auteurs cités. Son excentricité se résume aux thèmes et personnages évoqués, et ne touche pas la forme de son écriture. Ce qui inspire Pavie, c'est davantage le

⁹⁸ Pavie Victor, « Souvenirs de jeunesse et revenants, Charles Nodier », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 102.

⁹⁹ *Ibid.*, p 101.

¹⁰⁰ Laurence Sterne (1713-1768), romancier et ecclésiastique britannique, que l'on associe à la technique de la narration différée, de la rupture de l'illusion référentielle. Sa principale œuvre, *Tristram Shandy*, influença de nombreux auteurs, dont Diderot qui suivit soin exemple avec *Jacques le Fataliste*.

¹⁰¹ Sangsue Daniel, *Op. Cit.*, p 230.

¹⁰² *Id.*

¹⁰³ Cité par Sangsue Daniel, *Id.*

caractère « étrange » ou « sombre » de certains romans du bibliothécaire de l' Arsenal que sa verve « excentrique ». Un dernier aspect emporte son adhésion : c'est la réalisation d'un livre, objet en lui-même, le texte étant indissociable des illustrations, de l'ordonnancement des chapitres, des caractères d'imprimerie employée. Cette découverte et l'engouement qu'elle suscita chez Pavie fut pour beaucoup dans sa décision d'éditer, dix années plus tard, le livre posthume de Bertrand. Il vantait déjà le concept à la fin de sa critique de 1830 :

[...] le volume, ainsi conçu et exécuté, a cela de bon pour le libraire, qu'il porte son existence avec lui-même ; que hors de lui la moitié de lui s'en va, et que les extraits ne diront pas tout. - Et vous donc, lecteurs superficiels et vains, qui tranchez du complet sur fragment, qui vivez des miettes de la littérature rognée et entassez pêle-mêle dans les rayons de votre cerveau une bibliothèque de oui-dire, il vous est expressément défendu, vous eût-on successivement servi dans les colonnes des journaux quotidiens, les cinquante-huit chapitres du roi de Bohême, de poser un jugement quelconque avant d'avoir reposé sur vos planches, sous le tissu de son imperméable reliure, le diamant enchâssé de MM. Charles Nodier, Tony Johannot... et Doyen ! car l'imprimeur a aussi ses droits. Justice à tout le monde : ici comme à l'Opéra, dans cet indissoluble concours de décorations et de musique, le nom du metteur en scène doit compter pour quelque chose.¹⁰⁴

Victor Pavie est, en tous cas, tout à fait de son temps, car la vogue excentrique ou fantaisiste émerge juste :

[...] dans la première moitié du dix-neuvième siècle, un grand nombre de textes appellent l'attention par ce qu'on nommera, en attendant de la mieux définir, leur *excentricité* ; [...] ces textes [...] se distribuent sur une plage temporelle remarquablement homogène : 1830 à 1840, avec une densité exceptionnelle de 1830 à 1834 [...]¹⁰⁵

Loin d'être de simples divertissements, ces récits vont se révéler de véritables composants de la grande révolution littéraire en cours :

On aperçoit donc comment des textes, qui à première vue, pouvaient paraître anodins, superficiels, voire insignifiants, débouchent sur des enjeux décisifs. Leur contestation des frontières génériques, leur réflexivité exacerbée, cette écriture qui [...] n'a plus le livre pour fin correspondent aux grandes orientations dans lesquelles nous avons appris à identifier la modernité littéraire.¹⁰⁶

¹⁰⁴ Cité par Sangsue Daniel, *Ibid.*, p 273.

¹⁰⁵ Sangsue Daniel, *Ibid.*, p 27.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p 412.

Figurant parmi les premiers à exploiter cette veine, Victor Pavie se rattache bien au Romantisme ; les Parnassiens s'emparèrent ensuite du genre, à leur tour, mais le transformèrent : « La nouvelle génération, héritière du romantisme, abandonne le sublime mais conserve et développe le grotesque, l'excentrique, d'où il est parfois malaisé de dégager le trivial. »¹⁰⁷. Pavie, pétri d'idéal ne pouvait s'en contenter.

Si l'on examine maintenant les textes de Victor Pavie choisis par son fils Eusèbe, nous constatons que la plupart n'entre pas dans la catégorie - et même en envisageant son caractère protéiforme -, de la Fantaisie. Ils ne procèdent pas de l'ironie corrosive chère à Flaubert ; ni récits parodiques, ni anti-romans, ni « excentricités », ils sont d'une autre nature. Et la majorité ne montre aucun caractère fantastique ou même « baroque ». Il s'agit en fait de productions qui ne pouvaient trouver place ni parmi les poésies, ni parmi les récits de voyage, mémoires, articles érudits ou critiques. Nous y relevons une nouvelle et de courts textes où se côtoient compte-rendu d'excursion, évocations historiques agrémentés d'ambiance légèrement mystérieuse, ainsi que des considérations philosophiques et religieuses.

Nous proposons donc d'exclure quatre de ces cinq pièces, de la classification faite par le fils aîné de Victor Pavie.

Le premier texte, *La chapelle Sainte-Emerance*, rappelle bien l'univers du célèbre Écossais cité par Eusèbe Pavie. Y est contée, avec force détails et dialogues pittoresques, une mésaventure survenue au roi de France Louis XI, séjournant en Anjou, vers 1472. Mais ce récit nous paraît davantage avoir sa place parmi les études historiques, mémoires et critiques pavilliennes, qui font l'objet d'une étude dans une section suivante. Certaines de ces études à caractère historique empruntent souvent, elles aussi, des procédés réalistes : dialogues, anecdotes, descriptions dans le but de rendre l'Histoire plus vivante.

Le troisième récit publié sous le titre « Fantaisies » dans les *Œuvres choisies : Tribulations d'un botaniste*, déjà cité plus haut¹⁰⁸, usurpe lui aussi l'appellation, appartenant plutôt, selon nous, au prochain chapitre consacré aux « Notes de voyage et écrits régionalistes », dans lequel il sera examiné.

¹⁰⁷ Dufief Anne-Simone, *Op. Cit.*, p 286-287.

¹⁰⁸ Voir le chapitre intitulé « A la Société Linnéenne de Maine-et-Loire ».

Quant aux deux textes qui concluent ce premier volume des *Œuvres choisies* : *Le mois de Marie* et *La sainte famille*, nous sommes là en présence d'écrits religieux, le premier rappelant la mission pastorale de l'Église, le second la fondation du mouvement des Conférences de Saint-Vincent de Paul à Paris. Ce sont de courtes productions, intéressantes du point de vue du vécu religieux de Pavie, mais qui n'apportent que peu de fantaisie. Nous les rangeons dans le dernier volet des œuvres de Pavie que nous étudierons plus loin.

Reste la nouvelle *Sibylla*, à laquelle nous joignons un autre texte : *Le bouquet de sauge* qui, bien qu'absent de ces *Œuvres choisies*, nous semble appartenir également au genre qui nous occupe.

2. Deux nouvelles

Nous n'accordons donc l'appellation « fantaisie » qu'à ces deux écrits de Victor Pavie, récits de jeunesse, grâce auxquels le jeune homme fréquenta encore quelque temps le voisinage des fictions narratives. Adeptes du format court, Pavie ne conçut aucun roman. Qu'il s'agisse de récits d'imagination, de souvenirs ou d'essais, ses compositions se développent toujours sur d'assez brèves distances. Dans le cas présent, le genre de la nouvelle sert notre auteur, l'intensité de l'effet ne souffrant pas d'une intrigue aux multiples rebondissements ni d'un délai important pour saisir le lecteur et lui laisser une impression entière et durable.

Sibylla

Second opus présenté dans les *Œuvres choisies*, ce texte parut tout d'abord dans le deuxième numéro de la *Gerbe*, en 1835. C'est une nouvelle d'une quinzaine de pages, dont l'action se déroule à Fribourg - ce qui offre à Pavie l'occasion d'une description romantique à souhait, dans les premières pages -, aux tonalités mystique et fantastique. Le fils Eusèbe la présenta ainsi :

C'est [...] en pleine Suisse et dans une des églises de la pittoresque cité fantasmagorique de Fribourg, le drame poignant du maître de chapelle Mooser, qui avait voué, dès le berceau, sa fille Sibylla longtemps attendue à sainte Cécile, et qui, en retour, un jour de

fête, voit s'exhaler le dernier soupir de cette fille unique avec le mugissement des tuyaux de son orgue.¹⁰⁹

Le choix de la ville tire certainement justification du souvenir du voyage que fit, durant cinq semaines en Suisse, Victor avec son père, en septembre 1832. Il répond peut-être aussi à l'écho opportun qu'apporte l'étymologie du nom de la cité, à l'idéal pavillien, Victor la décrivant « libre et catholique : *Frey-burg* ». Narrateur intradiégétique, homodiégétique comme souvent, le jeune homme feint de relater un événement vécu, à l'instar du héros du *Horla* de Maupassant. Nous retrouvons là un procédé commode pour permettre au lecteur d'adopter les éléments fantastiques de l'histoire.

La scène principale décrit la rencontre du voyageur (Pavie) avec le facteur d'orgue de la cathédrale, à la fin du jour. Le décor évoque une dimension spatiale ambiguë : « La porte de l'escalier était ouverte ; je m'y lance, et me voilà monté, face à face d'un homme perdu dans les tuyaux intérieurs de l'orgue, comme dans une forêt vierge de bambous ou de roseaux.¹¹⁰ » Le discours, empli d'allusions, accentue le flou de la situation. On ne saisit que progressivement et un peu confusément - le style de Pavie s'accordant à merveille avec le genre -, le caractère métaphysique de l'énigme présentée, à travers les confidences de l'ouvrier-musicien :

Oui, dit-il, il y a aux ordres de la pensée des opérations merveilleuses. Ces légendes qui courent, ces traditions éparses cachent un sens profond, sont les instincts errants d'une raison fixe et immuable. Il y a, par l'intercession de certaines voix humaines, des pactes avec les anges, qui ouvrent aux ambitions religieuses le royaume des hymnes supérieurs et inférieurs.¹¹¹

Une fois annoncés les possibles surnaturels, Pavie chante la sensibilité artistique de Mooser, avec l'emphase d'un membre du cénacle :

C'était comme un horizon inconnu que l'ouïe découvrait à la pensée. - « [...] je vois, en une seconde vue, l'image de tous les sons, j'assiste à la transformation merveilleuse des sens. Cette musique est comme une fontaine où viennent boire et se mirer tour à tour chacun des refrains tristes ou joyeux de ma vie [...] »¹¹²

¹⁰⁹ Pavie Eusèbe, Avant-propos des *Œuvres choisies*, *Op. Cit.*, p e.

¹¹⁰ Pavie Victor, *Op. Cit.*, t. I, p 398-399.

¹¹¹ *Ibid.*, p 402.

¹¹² *Ibid.*, p 404.

A partir de là, le lecteur ne fait plus la différence entre songe et réalité. Et tandis qu'un organiste de passage joue de l'instrument, Pavie peut dérouler son propos : « Mooser poussa un cri : une voix s'était échappée de l'orgue. « Oh ! dit le vieillard, ils m'ont ouvert l'artère ; mon sang coule, c'est la voix de Sibylla ». ¹¹³ » La suite du récit expose la confiance du facteur d'orgue et associe à l'étrangeté de la situation toute une mystique de la métamorphose chrétienne de la mort. L'on découvre que cet homme a eu une fille après maintes prières et que, devenu veuf dans le même temps, il l'a vouée aux services des saints qui, selon lui, ont exaucé son vœu, promettant également de construire « une forge à [sa] guise, qui [...] chanterait à tout le monde les belles choses [...] entendues, avec des tuyaux dont le souffle attiserait le charbon des encensoirs. » ¹¹⁴ Mooser destine, de fait, son unique fille à l'instrument :

Je vouai cet enfant à l'orgue promis, [...] jurant que personne, autre que ma fille, n'en toucherait, qu'elle ne respirerait que pour Dieu dans toute la portée de son haleine [...] Un orgue était à faire dans la cathédrale de Saint-Nicolas. Je montai ici avec ma fille ; et cette porte se referma sur la religieuse d'un an. ¹¹⁵

Vécurent-ils réellement dans le clocher - mais de quoi ? -, ou bien y passèrent-ils simplement toutes leurs journées ? L'auteur, volontairement, laisse le doute subsister. Malgré le caractère lugubre de la situation, Pavie ne paraît pas totalement horrifié. Appelant Frankenstein ¹¹⁶ ou Quasimodo ¹¹⁷ et annonçant l'Ève future ¹¹⁸, cette vestale moderne devient donc l'œuvre de son père qui finit par la confondre avec l'orgue tentaculaire, qui se nourrit, en quelque sorte, de l'âme de l'enfant cloîtrée. Si l'objet bénéficie de cette étincelle de vie (« De là pour l'instrument [...] ce caractère [...] qui vous émut si violemment » dit le vieillard à Pavie), Sibylla reçoit en échange la révélation divine : « De là aussi un accent de mysticité touchante, je ne sais quoi de métallique et de rêveur qui sortait à la fois des doigts et des lèvres de l'enfant. » ¹¹⁹

Cette osmose est interrompue brutalement par la mort de l'adolescente de quatorze ans, un mois avant la fin de la construction de l'orgue, lors de l'exécution d'un cantique. Mais la douleur du père s'efface devant celle du croyant, et prend même des accents fanatiques :

¹¹³ *Ibid.*, p 405.

¹¹⁴ *Ibid.*, p 406-407.

¹¹⁵ *Ibid.*, p 407.

¹¹⁶ Roman gothique publié en 1818 par Mary Shelley.

¹¹⁷ Héros hugolien qui voit le jour en 1831.

¹¹⁸ Publiée par Villiers de l'Isle-Adam en 1886.

¹¹⁹ Pavie Victor, *Op. Cit.*, t. I, p 407.

Non, mon Seigneur, ce n'est pas elle que je pleure. Hélas ! du jour où je vous l'avais donnée, je n'avais plus de fille [...] Mais ce que je pleure, ô mon Dieu, c'est votre louange tarie, c'est votre glorification fauchée en sa fleur [...] Quand Sibylla aurait chanté [...] quel pécheur, quel athée endurci aurait bravé le prestige d'une auréole si sainte [...] ¹²⁰

La nouvelle se termine par la confirmation de l'incarnation partielle et donc imparfaite de Sibylla dans l'instrument liturgique : « Comme le sculpteur garde une empreinte chérie, j'ai moulé cette voix. Vous l'entendez, mais froide et inanimée, perpétuée tristement de cette main défaillante dans la tradition du dernier soupir. »¹²¹ Le tragique culmine avec les derniers propos du père, que l'on pourrait qualifier de « maudit » tant son entreprise s'avère finalement blasphématoire, l'acte de donner la vie restant effectivement la prérogative de la divinité : « Et cette plainte de l'agonie, cette vibration déchirante de l'adieu, je croyais n'avoir jamais à l'expliquer ni à l'entendre [...] Une fois encore, et ce sera sur mon cercueil. »¹²² Le voyageur s'éloigne alors, laissant le vieux facteur à son sort.

La tonalité doloriste et mystique du thème répond aux accents fantastiques du récit. On voit bien, dans cet écrit original de Victor Pavie, à la fois, l'un des aspects de son inspiration, - mais dont il n'explorera pas complètement la veine -, et l'emprunt aux imaginaires et codes du temps. Le nom même de son héroïne est emblématique, la jeune vierge faisant revivre la figure des sibylles antiques, dépositaires d'une révélation primitive, prophétesses et échos des oracles. N'oublions pas que les premiers chrétiens se saisirent également de cette figure mythique pour tenter d'en faire des interprètes privilégiés de la parole divine, et que l'Église les honora jusqu'au dix-septième siècle.

Mais encore, il nous faut souligner la parenté entre le personnage principal de la nouvelle et le style de Pavie. Tous les deux « sibyllins », ils se révèlent en effet ambigus et nécessitent des clés ou de réelles capacités analytiques de décryptage.

Enfin, comment ne pas remarquer que ce texte constitue comme une suite, ou tout le moins, un pendant tout d'imagination, au récit livré par Pavie, l'année précédente, dans la même revue *La Gerbe*, et intitulé *L'organiste Boyer*, qui constituait un hommage, aux accents tout aussi mystiques, envers le vieil instrumentiste de la cathédrale angevine.

¹²⁰ *Ibid.*, p 408-409.

¹²¹ *Ibid.*, p 409.

¹²² *Ibid.*, p 410.

Le bouquet de sauge

Nous avons décidé d'inclure dans cette section, un autre récit de jeunesse, *Le bouquet de Sauge*, composé par Victor Pavie en 1836, pour le troisième numéro de la *Gerbe*, moins connu encore puisque ne figurant pas dans les œuvres retenues dans l'hommage posthume du fils.

Sur la page de titre figurent deux citations latines : « Qui non est mecum, contra me est ¹²³ (St Luc) » et « Nisi Dominus aedificaverit domum, in vanum laboraverunt qui aedificant eam ¹²⁴ (Psaumes) ». Encore et toujours, la littérature pavilienne se place sous le signe et au service de la religion. Long de vingt-six pages, le récit est structuré en six chapitres aux titres évocateurs : « L'Enterrement », « Le Rendez-vous », « Le Sortilège », « La Messe de Paroisse », « La Confession », « L'Exorcisme ». Ceux-ci sont imprimés, ainsi que le titre de la nouvelle, dans une belle police gothique, preuve que Pavie a bien retenu la leçon de ses soirées parisiennes. C'est, dans une certaine mesure aussi, pour lui, le moyen d'être toujours de ces cénacles. Mais il doit aussi s'en démarquer ; le roman *Notre Dame de Paris* de Victor Hugo, mis à l'Index, et qui a bousculé Pavie, a été publié cinq ans auparavant. Et l'évolution de ses anciens amis lui semble s'éloigner de l'idéal autrefois défendu. Comment surmonter le dilemme ? *Le bouquet de Sauge* apparaît alors comme une tentative d'émancipation, utilisant les mêmes thèmes et procédés que le Maître, mais délivrant un message inverse. Écrire un texte, romantique dans le fond aussi bien que dans la forme, mais en insistant sur l'aspect religieux, évite ainsi à Pavie une confrontation directe avec Hugo et lui permet de s'affirmer. Pavie sort bien de sa période de doute et choisit sa voie. Dès lors, il poursuit dans cette direction, abandonnant d'ailleurs les écrits fictionnels, n'ayant plus besoin de ces médiations pour défendre ses positions.

Cette fois, l'histoire se déroule en Anjou, à Grez-Neuville exactement et aborde les superstitions religieuses du petit peuple paysan. Et tandis que l'action de *Sibylla* se déroulait au sein d'une grande ville, donnant lieu à un récit urbain fantastique, *Le Bouquet de Sauge* a pour cadre la campagne et met en scène crédulités païennes et chrétiennes. Notons que Pavie enfant fut nourri de ces contes et légendes horribles, semés dans l'esprit malléable du jeune garçon par les servantes frustrées qui l'élevaient. Nous en avons abondamment parlé plus haut.

¹²³ « Qui n'est pas avec moi, est contre moi. »

¹²⁴ « Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, ils travailleront en vain à sa construction. »

Victor Pavie utilise encore tout l'arsenal de l'écrivain romantique : lieux et heures propices aux apparitions fantastiques, vocabulaire médiéval, images pittoresques, noms évocateurs, etc. Le personnage qui ouvre la nouvelle est un « vieux sorcier endurci » portant le savoureux surnom de « Griche-Follet ». Pavie nous décrit son enterrement, maudit, avec barque filant sur l'eau noire, chèvre fantomatique et cimetière lugubre. Apparaît ensuite une jeune vierge, pure mais dépourvue d'éducation religieuse, et ce faisant, une proie facile pour le Diable. Son nom : Thérèse Chanteloup, est aussi symboliquement duel, associant au prénom d'une sainte le cri d'une bête maléfique. Peu à peu attirée dans les filets du vieillard diabolique, la jeune fille le soigne, le veille puis, après sa mort, accomplit le dessein du sorcier : envoûter un jeune homme dont elle lui a parlé, et qui l'a négligée. Magie noire et sortilèges, rite secret, frissons, sang et blasphèmes sous-entendus émaillent le propos de Pavie. Thérèse ayant effectué le sortilège pour reconquérir le cœur du jeune homme, son « divorce avec le ciel était consommé ¹²⁵ ». L'amant ensorcelé se rend alors à la messe où il tombe sous le charme de la jeune fille. Le chapitre suivant est constitué des confessions des jeunes gens, repentis, écrites sous formes de dialogues, dans deux églises différentes, mais au même moment. Les prêtres préconisent alors une nuit de prières ¹²⁶. Les « possédés » sont alors exorcisés de façon spectaculaire au moment du mariage ; la chèvre, incarnation du Malin s'enfuit, et le vieux sorcier réapparu, se dissout, quant à lui, littéralement, tel un protagoniste de film d'horreur.

Ce vagabondage fantastique donne l'occasion à Pavie de s'épancher grandement, donnant libre cours à une exaltation paroxystique des sentiments, un tourbillon de pensées, une confusion de croyances, un questionnement mystique débouchant sur une apologie de l'Église. En province, il ose enfin extérioriser ses penchants, exprimer ses souffrances, explorer son esprit tourmenté. Victor Pavie ressemble beaucoup à cette jeune fille en proie aux songes les plus obscurs, attiré comme elle vers le surnaturel. De son côté, Thérèse vit également, comme l'auteur le vécut, un amour contrarié. Ainsi, *Le Bouquet de Sauge* fournit-il, à travers ses personnages-miroirs, un réel exutoire à Pavie.

Il s'agit là d'un des rares écrits (exceptés peut-être les deux poèmes *Ballade* et *Le Postillon* composés en 1828) dans lesquels Pavie matérialisa toutes les influences dont il s'était jusque là nourri. Thérèse, accompagnée de la chèvre « Ghippy », ressemble fortement à la Esméralda de Hugo ; l'ambiance rappelle celle de certains contes de Nodier. Et s'il reprend ainsi des aspects d'une littérature déjà entrevue, telle encore la poésie en

¹²⁵ Pavie Victor, *Le Bouquet de Sauge*, in *La Gerbe pour 1836, Recueil de prose et de vers*, Angers, Imprimerie Victor Pavie, 1836 (Bibliothèque Municipale d'Angers, BL 3353), p 93.

¹²⁶ Nous trouvons ici l'annonce des nuits de dévotion que Pavie, âgé s'imposa, en tant que membre de la confrérie de l'Adoration nocturne.

prose du *Gaspard de la Nuit* de Louis Bertrand, que Pavie a rencontré vers 1828, il précède également d'autres productions du genre, comme les *Lettres de mon moulin* d'Alphonse Daudet, publiées en 1870.

La nouvelle connaît, comme il se doit, un dénouement tragique : la jeune mariée expirant dans les bras de son époux, lui-même devenu fou. Mais, selon l'auteur, l'essentiel est sauf : l'absolution des jeunes gens, et donc leur salut. Pavie conclut d'ailleurs en demandant au lecteur :

Il ne fut pas permis à cet amour purifié de traverser les épreuves d'une réalisation terrestre. Tous deux vécurent assez pour tressaillir l'un par l'autre d'un battement solennel et nouveau. Tous deux vécurent assez, pour sentir déborder en Dieu leur âme trop pleine.
- De quoi les plaindriez-vous ?¹²⁷

Avec ce texte, Victor Pavie entreprend donc de se libérer des démons de son passé : la fébrilité de son imagination, l'exacerbation de ses sentiments et la grave blessure amoureuse survenue quelques années plus tôt. Dans le même temps, il affirme son opposition aux nouvelles créations de son mentor. Cette œuvre cathartique et la métamorphose due à son récent mariage lui permettent alors de véritablement tourner la page de sa jeunesse, et d'entamer la seconde moitié de sa vie sous le signe de la fidélité au premier romantisme et de la dévotion chrétienne.

¹²⁷ Pavie Victor, *Op. Cit.*, t. I, p 105.

II. LE VOYAGEUR PATRIOTE

La famille Pavie comptait déjà nombre de voyageurs en son sein. Du côté paternel, Etienne, Joseph et Pierre Pavie, trois des frères du grand-père, partirent de La Rochelle et s'installèrent sur les terres du Nouveau Monde à la fin du XVIII^e siècle. Charles Roque, cousin du père de Victor, ancien corsaire, s'établit planteur en Louisiane, et le grand-père lui-même, Louis-Victor, fut contraint à l'exil en Espagne. Du côté maternel également, les exemples sont nombreux, qu'il s'agisse de deux des frères de l'arrière grand-père Fabre, émigrés au Québec, ou bien encore des grands oncles Pierre-Alexandre Fabre marin du Roy puis officier de la République, qui servit en Inde, en Martinique et mourut à Aboukir, et Denis-Joseph Fabre qui vécut à Saint-Domingue jusqu'en 1808. C'est d'ailleurs chez une de leurs sœurs, appelée « la tante Duval », que Théodore admira les tapisseries évoquant les voyages de Cook, durant ses années de collège à Angers. Le frère globe-trotter a parcouru, lui aussi, les mers et les contrées lointaines. Aussi ramènerons-nous - et en suivant leur chronologie -, les « explorations » de Victor Pavie à leur juste mesure : celle d'un touriste¹, à qui ses moyens financiers permettent de consacrer quelque temps à des pérégrinations tout au plus européennes.

Mais si les voyages des prédécesseurs trouvaient leurs justifications dans les nécessités et les circonstances économiques ou politiques, ceux des deux fils de Louis Pavie répondaient bien à des exigences spirituelles autant que psychologiques. Les impérieuses raisons - surtout émancipatrices - qui poussèrent Théodore à s'embarquer pour l'Amérique ont été ici exposées ; celles qui incitèrent Victor à voyager se révélèrent également doubles : découvrir et fuir. D'avril 1828 à juillet 1832, les périples du jeune poète épousent la cause littéraire : l'Angleterre et Walter Scott, l'Allemagne et Goethe, aux côtés de David d'Angers, le pittoresque religieux du Mont Saint-Michel, à l'invitation d'un ami ; puis vient le temps des soupirs : cette fois, c'est en compagnie du père compatissant que Victor visite, pour oublier la cruelle désillusion amoureuse dont il se dit l'objet, la Provence et la Suisse. Après la parenthèse du voyage nuptial en Poitou, Charente et Vendée, le temps des pèlerinages et voyages romantiques reprend, avec l'Italie, la Bretagne puis la Normandie. De ces expériences privilégiées, Victor tira de nombreux écrits, qui illustrent les tendances littéraire et artistique de l'époque, et témoignent de sa nature avide d'impressions et de nouveautés. Pourtant, l'attachement à l'Anjou est tel chez lui, qu'il consacra aussi beaucoup de temps aux randonnées locales et aux récits destinés à mettre en valeur le patrimoine ligérien. Cette

¹ Dans sa première acceptation de « promeneur » et non dans celle, plus récente, du voyageur qui ne se défait ni de ses habitudes, ni de ses façons de penser

production « locale », et plus spécialisée, répond, elle aussi, aux aspirations du temps, comme nous le verrons dans le deuxième volet de ce chapitre.

A. RECITS DE VOYAGE

1. Le voyage romantique

a. Caractéristiques : schème et types

L'imaginaire lié aux périples en tous genres se rattache, de façon plus ou moins consciente, au « Grand Voyage », celui de la vie. Si l'on en connaît le but ultime, l'endroit lui-même et son décor nous sont inconnus ; c'est sans doute l'une des raisons qui fait qu'on en prise surtout les péripéties. La métaphore a été maintes fois employée, par nombre d'auteurs, à toutes les époques. Sur un plan plus prosaïque, le thème du voyage, porteur d'évasion, d'aventure et de découverte des autres comme de soi-même, a été décliné en de multiples versions : de la course héroïque (telle l'*Odyssée* d'Homère) au voyage mystique (ainsi de la quête du Graal), de l'expédition plus ou moins scientifique (voir les voyages de Marco Polo ou ceux de Humboldt) aux excursions imaginaires (celles de Gulliver ou de Jules Verne, pour ne citer qu'elles), des poursuites amoureuses aux errances du rêveur, des récits de description du monde réel aux romans de formation témoignant du voyage intérieur de leur auteur. C'est que, comme le souligne Pierre Rajotte, « le thème [...] est au centre même de la littérature » :

Chez les Anciens, Horace, Virgile, Ovide, Cicéron et Quintilien comparent le déroulement de l'acte poétique à celui du voyage en mer : « Lâchez les cordages, déployez vos voiles et [...] voguez avec toutes les ressources de votre talent », écrit Pline, et Dante continue cette tradition au premier vers de son *Purgatoire* :

Pour voguer sur des flots meilleurs, elle lève
maintenant ses voiles, la nacelle de mon esprit.²

Écrire, c'est donc voyager. Le retournement sémantique est alors tentant : voyager ne serait-ce pas écrire ? La double interprétation possible de l'expression « laisser une trace » pourrait plaider en cette faveur.

Mais le voyage, en tant que sujet de livre, ne saurait prendre la place qu'occupe le voyage romantique, genre à part entière, en littérature. On a coutume d'accorder la parenté de cette forme écrite particulière à Chateaubriand, notamment grâce à son *Itinéraire de Paris à*

² Rajotte Pierre, *Le récit de voyage au XIXe siècle : aux frontières du littéraire*, Montréal, Les éditions Triptyque, 1997, p 10.

Jérusalem, paru en 1811. Avant lui, des écrivains, - et non des moindres puisqu'il s'agit de Rabelais, Montaigne, visitant chacun leur tour l'Italie ou de Voltaire livrant ses *Lettres anglaises* après son exil à Londres -, ont associé les mouvements du corps et ceux de la plume. Mais le « processus de littérisation du récit de voyage en Europe au XIXe siècle » s'inaugure avec Chateaubriand :

Ouvrage de documentation et d'information plus ou moins érudit du XVIe au XVIIIe siècle, le genre se transforme sous l'influence du romantisme en un appel à l'imagination, à la rêverie, aux émotions plus qu'à la stricte observation.³

Car il ne reste plus beaucoup d'espace nouveaux à découvrir « seuls demeurent les pôles et la question d'un continent austral, l'intérieur des continents et les profondeurs sous-marines »⁴. Le récit d'exploration du siècle des Lumières a vécu, ou du moins, est-il sur le déclin. Les Romantiques, avides d'arpenter de nouvelles contrées, étrangères ou intérieures, se ruent sur les chemins d'Europe et mêlent leurs émotions à leurs découvertes. Cette double recherche de l'ailleurs et de l'enfoui est partagée aussi bien par les Allemands Schiller et Goethe, les Anglais Byron, Wordsworth, Shelley et Keats, l'Américain Thoreau, que par les Français Chateaubriand, Nodier, Stendhal, Dumas, Lamartine, Théophile Gautier, Sand, Hugo, Mérimée, Nerval et Flaubert. Ce qui justifie la définition suivante :

[...] le Voyage est un schème central de l'univers romantique : image dynamique où s'inscrit le désir ou la nostalgie qui motive la quête toujours recommencée du moi romantique ; schème qui suscite les espaces où se déploie la quête, projette les ailleurs où se retrace l'obscur objet du désir [...]⁵

Le parcours physique est donc aussi celui, psychique, d'un créateur, qui cherche à décrire l'interpénétration de son cœur et du monde. La confrontation avec d'autres peuples, d'autres mœurs, d'autres horizons l'amène aussi à une mutation personnelle et artistique. Le voyage devient alors à la fois gestation d'une œuvre et d'un nouveau Soi.

Ici s'élabore un nouveau déchiffrement du Voyage romantique comme Odyssée de l'écriture : comme mythe de la création où le moi voyageur passe par une « mort » psychique - une régression qui le livre à l'inconscient - afin que naisse l'œuvre.⁶

³ *Id.*

⁴ Weber Anne-Gaëlle, *A beau mentir qui vient de loin, savants, voyageurs et romanciers au XIXe siècle*, Paris, Champion, 2004, p 10.

⁵ La Cassagnère Christian, Préface à *Le voyage romantique et ses réécritures*, Clermont-Ferrand, APFLSH, 1987, p 5.

⁶ *Ibid.*, p 7.

Dès lors, l'objet du voyage s'efface au profit du sujet voyageant. Le but est d'écrire davantage que de décrire. Car la demande des lecteurs est devenue forte. On veut voir et entendre le monde, mais surtout vivre par procuration l'expérience à travers le vécu de l'auteur, sentir et ressentir d'un même cœur, les paysages ainsi que l'effet produit sur celui qui en est le spectateur privilégié. Baudelaire exprima l'attente - voire le besoin - de tous ceux qui n'avaient ni les moyens ni le temps de se lancer sur les routes, ainsi :

Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
[...]
Nous voulons voyager sans vapeur et sans voile !
Faites, pour égayer l'ennui de nos prisons,
Passer sur nos esprits, tendus comme une toile,
Vos souvenirs avec leurs cadres d'horizons.

Dites, qu'avez-vous vu ?⁷

Si le voyage est une nouvelle aventure littéraire à cette époque, il recouvre différentes approches, allant du séjour de loisir au pèlerinage en passant par le voyage de découverte. Ces trois types de déplacement recèlent leur propre logique, liée à la façon de voyager qui s'y rattache. Nous nous référerons à la très récente analyse effectuée par Philippe Antoine⁸, pour illustrer cette catégorisation.

Concernant le premier type, l'auteur explique :

On peut [...] opposer le déplacement entrepris à des fins immédiatement utiles, voire utilitaires, à celui qui est marqué par une forme de désintéressement [...] la promenade est plus un *art du voyage* qu'une occupation qu'on peut apprécier selon des données positives. C'est la raison pour laquelle la majeure partie des récits de voyage de l'époque du romantisme comportent au moins une série de séquences dont on peut affirmer [...] qu'elles relèvent de la Promenade, lorsqu'ils n'obéissent pas dans leur ensemble à une logique caractérisée par l'entière gratuité de l'entreprise.⁹

⁷ Baudelaire Charles, « Le voyage », III, *Les Fleurs du mal*, Paris, 1861.

⁸ Antoine Philippe, *Quand le voyage devient promenade, écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011.

⁹ *Ibid.*, p 9.

Et de préciser : « La *Promenade*, que la majuscule distinguera de l'activité qu'on désigne sous le nom de *promenade*, sera [...] entendue comme un texte, modalité possible du récit de voyage dont l'émergence se situerait à l'époque romantique [...] »¹⁰

Célébrer la promenade revient à célébrer le fait de goûter le moment présent, de se laisser emporter par le courant du temps et de surfer sur « l'écume des jours ». C'est ce que vit Stendhal, lors de son sixième séjour romain, en 1827 : « Chaque article est le résultat d'une promenade, il fut écrit sur les lieux ou le soir en rentrant. »¹¹ C'est encore ce que Baudelaire célèbre en 1859¹² :

Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !¹³

Réussir cette errance, qui n'en est pas une, relève d'une certaine esthétique. Selon Karl Gottlob Schelle, que Philippe Antoine cite, c'est même un art. Dans un essai intitulé *L'Art de se promener*¹⁴, publié en 1802, Schelle définit les conditions de l'exercice : se tenir à égale distance de la contemplation du monde et de l'introspection, n'être en somme « happé » ni par l'une ni par l'autre et pouvoir être disponible aux deux. Seconde exigence, être libre ; l'itinéraire comme les conversations ne doivent pas être imposés, et l'esprit aussi se doit d'être le plus libre possible. « On retiendra avant tout de ce court traité que la promenade y est définie comme art de la mesure ou de l'équilibre. »¹⁵

Le mode de déplacement importe peu ; que l'on soit en calèche, en bateau ou à dos d'âne, la philosophie du voyage reste la même. Mais il est une manière de se déplacer qui permet de rester en rythme avec la nature, d'aller là où peu vont, de ne nécessiter que sa propre volonté pour être activée : la marche. « L'éloge de la lenteur est bien souvent consubstantiel à la promenade. »¹⁶ En outre, marcher délie les processus mentaux, comme le suggère Montaigne : « Mes pensées dorment, si je les assis. Mon esprit ne va, si les jambes ne les agitent »¹⁷ bien que la promenade de l'illustre Bordelais s'arrête aux murs de sa librairie. Et,

¹⁰ *Ibid.*, p 8.

¹¹ Stendhal, *Avertissement* à « Promenades dans Rome » in *Voyages en Italie*, Coll. Pléiade, Paris, Gallimard, 1973, p 598.

¹² Le poème « Le voyage » paraît cette année-là dans la *Revue française*, puis fut ajouté à la deuxième édition des *Fleurs du Mal* en 1861.

¹³ Baudelaire Charles, « Le voyage », I, *Les Fleurs du mal*, Paris, 1861.

¹⁴ Coll. « Rivages poche. Petite bibliothèque », Paris, Rivages et Payot, 1996.

¹⁵ Antoine Philippe, *Op. Cit.*, p 10.

¹⁶ *Ibid.*, p 12.

¹⁷ Montaigne, « La Librairie », *Les Essais* (III, 2).

même s'il condamne le fait de voyager sans but dans l'*Émile*¹⁸, c'est en marchant à l'aventure que Jean-Jacques Rousseau a écrit les *Rêveries du promeneur solitaire*. Méditation, raisonnement ou divagation sont stimulés par l'activité musculaire et respiratoire autant que par les paysages successifs qui se proposent aux sens du voyageur. Ainsi celui qui a réussi à se mettre en état de promenade voit s'offrir à lui de nouvelles perspectives, et ce, même s'il n'est pas le premier à se rendre sur place ou à parler du lieu de son périple :

Le promeneur n'a rien découvert, n'a pas enrichi la connaissance universelle et ne peut se targuer d'avoir vu ce qu'il fallait voir. En revanche, il a cueilli des observations, des impressions et des sensations qui se sont imprimés dans sa mémoire parce qu'elles s'accordaient au moi.¹⁹

L'explorateur, le savant ou le pèlerin ont, quant à eux, d'autres exigences. Et tout d'abord celles de répondre aux buts qu'ils se sont assignés. L'aventurier part en quête d'espaces inconnus ou insuffisamment connus, certes, mais c'est pour valider ses hypothèses ou pour trouver matière à en formuler d'autres, et non pour le seul plaisir de voyager. Il fait cependant preuve d'une double réaction face aux nouveautés rencontrées : il tente de les intégrer à sa vision première ou il sort bouleversé de la confrontation. Dans le premier cas, ce sont ses attentes qui guident ses pas, dans le second, il se rend disponible aux paysages ou sociétés découverts. De fait, la plupart du temps, les deux dispositions cohabitent ; elles illustrent toutes deux la primauté faite à l'objet du déplacement : l'environnement, bien plus que l'observateur. L'explorateur se grise ainsi de son ignorance, ses ressorts sont la curiosité, le risque pris, le dépaysement total, la sensation d'être un pionnier. Cette tournure d'esprit fut, à n'en pas douter celle de Théodore Pavie, mais pas vraiment celle de Victor. De plus, nous l'avons dit, les terres vierges se raréfient, et, par conséquent, les explorateurs aussi.

Les voyages savants s'apparentent aux précédents, en ceci qu'ils portent leur part d'exigence conquérante, d'augmentation des connaissances, de rationalisation de l'imprévu. Les buts sont clairs et fixés. « Voyager relevait à l'époque des Lumières d'une mission scientifique, d'une description du monde que seul le voyageur philosophe, le voyageur

¹⁸ « Tout ce qui se fait par raison, doit avoir ses règles. Les voyages, pris comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'est errer, être vagabond ; voyager pour s'instruire, c'est encore un objet trop vague : l'instruction qui n'a pas un but déterminé, n'est rien. » Rousseau Jean-Jacques, *Émile ou de l'Éducation*, in *Œuvres complètes*, t. IV, Paris, Gallimard, 1969, p 832.

¹⁹ Antoine Philippe, *Op. Cit.*, p 13.

savant étaient à même de décrire. Le voyage répondait aux exigences des encyclopédistes. »²⁰

Les deux expériences nécessitent une planification, des moyens matériels et humains souvent importants et doivent rendre compte aux soutiens institutionnels et financiers sans lesquels de telles aventures auraient difficilement vu le jour. Bien sûr, l'on fait part également de son éventuel émerveillement, des anecdotes vécues, des paysages et mœurs découverts, mais la visée principale reste l'accroissement du savoir, le rapport « scientifique » aux choses et aux êtres, la réalisation du dessein initial. Si l'on trouve, dans le voyage romantique, certaines de ces composantes (l'appétit encyclopédique, le souffle épique, la fibre savante ne sont pas toujours absents chez ses auteurs), le but véritable de celui-ci demeure l'introspection et le rapport « sensoriel » au monde.

Deux types restent à commenter : le pèlerinage, dans son sens large (voyages d'hommage aux lieux, aux grands hommes, aux civilisations, etc.) et le voyage de découverte.

Pour le pèlerin, il n'est pas question de se laisser porter par ses pas. Celui qui [...] entend visiter les scènes sur lesquelles se sont déroulés les grands épisodes de l'Histoire ou de la fable est aveugle à ce qui pourrait faire obstacle à un rituel de commémoration. La lecture du territoire se fait en fonction d'attentes préalables qui ont pris corps grâce aux livres. Tout ce qui déçoit le regard du pèlerin est alors passé sous silence, ou signalé comme obstacle [...] La quête spirituelle ou humaniste s'accommode mal du hasard ou de la diversité, de tout ce qui pourrait tenter le voyageur et l'éloigner de son but. Sciemment, il se détourne de ce qui n'entre pas dans son projet initial.²¹

La motivation est claire : il s'agit de revivre ce qui a déjà été écrit ou vécu. L'écart n'est pas acceptable, qu'il soit temporel, géographique ou digressif. « L'ici et maintenant ne présentent guère d'intérêt aux yeux du pèlerin qui entend revivre un Mystère, en un temps et un lieu qui relèvent du Sacré. »²²

Certains récits de voyage de ce type ont connu un grand succès²³ ; ils comportent tout de même quelques moments de « promenade », mais sur un mode compensatoire, quand

²⁰ Fernandez Bernard, *L'homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre*, article sur le site www.Marco-Polo.org, p 10.

²¹ Antoine Philippe, *Op. Cit.*, p 16.

²² *Ibid.*, p 19

²³ On pense évidemment au périple de Chateaubriand : *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, mais également à celui de Bonstetten : *Voyage sur la scène des six derniers livres de l'Énéide*, ou encore à la plupart de ceux concernant l'Italie.

l'Histoire n'est justement pas au rendez-vous, ou quand la déception incline aux détours narratifs. Nous verrons que chez Pavie, au contraire, les deux font bon ménage.

Quant au voyage de découverte, bien qu'il ait, de la même manière, un but, il diffère sur les autres points : « [...] il s'agit en effet de découvrir du neuf [...] Un tel voyageur est presque par définition disponible à tout ce qui l'éloignera du connu. Rien ne lui sied mieux que de noter ce qui lui paraît exceptionnel. »²⁴

Ainsi, l'on pourrait presque ranger ces trois manières « romantiques » de voyager, dans un ordre progressif, allant du plus « gratuit » au plus « utile ». La promenade occuperait la place la plus libre qui soit, n'ayant d'autre justification que son existence, le voyage de découverte ajouterait une dimension de gain, en terme de connaissance territoriale et humaine, le pèlerinage se situerait tout en haut de l'échelle avec sa valeur spirituelle et commémorative. A moins que cet ordre ne soit dégressif, selon le point de vue embrassé.

b. Écritures : pacte, formes, sujets et style

Le changement de pacte de lecture, « révolution copernicienne » selon Antoine, est manifeste dans l'abandon de toute prétention encyclopédique et dans le glissement vers la prééminence de la sensibilité et de la subjectivité, pour ce qui est du contenu des ouvrages relevant du genre du récit de voyage ; il amène également un changement de forme. L'emploi de la première personne est privilégié, les formes « journal intime » ou « correspondance » très investies, et les récits prennent des tournures romanesques. Le genre bénéficie également de l'essor de la presse, friande de ces narrations vécues qui remplissent les colonnes de ses feuillets. L'auteur importe maintenant autant que l'itinéraire ou la destination :

Que le livre de voyage soit signé par un écrivain reconnu implique un déplacement du centre d'intérêt : le lecteur sera plus enclin, peut-être, à goûter la magie d'un style que la saveur de l'inconnu - encore que les deux ne soient pas incompatibles. Il acceptera volontiers d'être mené au pays de la littérature [...]²⁵

Mais pas au point d'occulter totalement l'objet du voyage. Il s'agira alors, pour le relateur, évitant ainsi les critiques de commentateurs pointilleux ou celles d'aventuriers puristes, de se

²⁴ Antoine Philippe, *Op. Cit.*, p 19.

²⁵ *Ibid.*, p 28.

présenter sous un jour modeste et le plus naturel possible, que ce soit en tant que « voyageur » comme en tant qu'« écrivain », n'étant ni tout à fait l'un, ni tout à fait l'autre.

Ce sera un des défis majeurs [...] que de chercher à camoufler autant que faire se peut les secrets de fabrication du livre et sa façon afin d'entretenir l'illusion que le Voyage est le compte-rendu fidèle d'une expérience.²⁶

Le contenu sera donc subjectif :

C'est l'arbitraire [...] qui gouverne la succession des croquis et anecdotes que nous lisons [...] En outre, si le sujet devient la mesure de tout, il faudra tenir compte du rôle essentiel que jouent l'imagination, la mémoire, la bibliothèque... dans l'appréhension des choses vues.²⁷

C'est ce qui explique l'aspect décousu, imprévisible du texte. La narration, éminemment personnelle, prend une apparence tour à tour fantasmagorique, grave, poétique, familière, informative, émotionnelle, etc. sans plan préétabli ni progression voulue, du moins les auteurs entendent-ils le faire croire. Aussi, nombre d'entre eux avertissent-ils les lecteurs du caractère involontaire de leur démarche, à l'image de Stendhal écrivant dans une préface :

Cette esquisse est un ouvrage naturel. Chaque soir j'écrivais ce qui m'avait le plus frappé. J'étais souvent si fatigué, que j'avais à peine le courage de prendre mon papier. Je n'ai presque rien changé à ces phrases incorrectes, mais inspirées par les objets qu'elles décrivent : sans doute beaucoup d'expressions manquent de mesure.²⁸

On peut apprécier l'honnêteté de la démarche, mais convenons que pour un écrivain professionnel, l'envie est grande de modifier après-coup certaines formulations, voire, comme ce fut le cas de Victor Hugo ou Chateaubriand, de composer de fausses relations de voyage. Victor Pavie, bien sûr, céda aussi à la tentation, notamment pour ses *Notes d'un voyageur en Italie* écrites en 1844. Stendhal, avouait, d'ailleurs, à la fin de l'avertissement rédigé pour *Promenade à Rome* : « Toutes les anecdotes contenues dans ces volumes sont vraies, ou du moins l'auteur les croit telles. »²⁹ Difficile de savoir s'il parlait de la méfiance qu'il accordait à ses perceptions ou s'il révélait un secret de fabrication.

²⁶ *Ibid.*, p 29.

²⁷ *Id.*

²⁸ Stendhal, préface à « Rome Naples et Florence en 1817 » in *Voyages en Italie, Op. Cit.*, p 591.

²⁹ Stendhal, *Avertissement* à « Promenades dans Rome » *Op. Cit.*, p 598.

La dénégation de Lamartine écrivant dans l' « Avertissement » du *Voyage en Orient* : « Ceci n'est pas un livre, ni un voyage : je n'ai jamais pensé à écrire l'un ou l'autre »³⁰ relève du même procédé rhétorique. Procédé dénoncé par F. B. Hoffmann, dans un article du *Courrier de l'Europe* du 11 mars 1811, à propos de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* que Chateaubriand, dans sa préface, disait « point destiné à voir le jour » et donnait « à regret » :

Non certes, Monsieur, on ne vous croira pas [...] On ne compose pas trois gros volumes, on n'y répand point [...] une grande variété d'observations historiques et géographiques, de descriptions intéressantes, de souvenirs touchants, de pensées qui alimentent le jugement, de sentiments qui saisissent le cœur, et l'on ne s'attache pas à plier son style à tous les tons, pour garder éternellement un tel travail dans son portefeuille.

Les avantages de cette nouvelle posture en littérature sont multiples : les libertés prises avec les codes en vigueur sont justifiées et l'écrit échappe à la critique conventionnelle : « les notes prises sur le vif ne sont pas destinées à devenir publiques »³¹ ; l'effet novateur attire le lecteur, l'accès à l'humanité du narrateur est facilité. Pour autant, le caractère authentique est recherché et doit se vérifier par rapport à l'exactitude des informations transmises et la réalité des expériences vécues. Mais surtout, l'ouvrage semble plus « pur » que les autres créations littéraires : « Par sa gratuité même [...] il se pare des vertus attachées à ces entreprises qui paraissent d'autant plus belles qu'elles sont inutiles et désintéressées. »³² De par la nature brute ou inachevée de l'œuvre enfin, le lecteur a la voluptueuse impression de pénétrer au sein du processus créatif, à l'intérieur même de l'esprit en ébullition de l'auteur.

Correspondance et journal occupent le premier rang des formes utilisées pour faire partager au lecteur, et de la façon la plus intime possible, le voyage de l'auteur. L'épistolier fait entrer de plain pied son interlocuteur (le plus souvent fictif) dans la réalité du périple. Ses apostrophes, son dialogue le décrètent « compagnon de voyage », confident. Il en va ainsi du procédé utilisé par Victor Pavie dans ses *Lettres à un paysagiste*, qui font écho au *Rhin* de Hugo ou aux *Lettres d'un voyageur* de George Sand. Le destinataire s'individualise : « Il se sent admis [...] dans la communauté des quelques privilégiés avec lesquels l'auteur entretient une conversation véritable [...] »³³ De plus, la correspondance justifie de prendre la

³⁰ Lamartine Alphonse de, *Voyage en Orient*, Paris, Champion, 2000, p 43.

³¹ Antoine Philippe, *Op. Cit.*, p 37.

³² *Id.*

³³ *Ibid.*, p 38.

plume, en tant qu'événement nécessaire de la réalité de celui qui est loin de sa communauté, et rapproche ainsi l'acte d'écrire de l'auteur du quotidien de tout un chacun.

Le journal se voit, lui, accorder un regain d'authenticité car il n'a apparemment pas de vocation externe :

Le journal est vrai puisqu'il paraît (à tort ou à raison) inutile de se mentir à soi-même. Il est exact puisque la mémoire ne saurait faire défaut, ni le souvenir transformer un vécu très peu distant du moment de l'écriture.³⁴

Si le narrataire a le sentiment d'avoir accès à des informations inédites, le narrateur, de son côté, trouve en son « cher journal » une espèce d'« amplificateur d'existence »³⁵ qui lui permet de revivre les faits ou émotions de la journée.

La particularité temporelle de ces deux formes de narration (chronologique, quasi diariste) n'induit cependant pas nécessairement une lecture linéaire, ni exhaustive. Il est possible de piocher un épisode, de sélectionner une aventure, de ne lire que les chapitres qui attirent l'attention, en fonction du lieu et du vécu pressenti intéressant, chaque journée ou lettre se suffisant parfois à elle-même :

[...] le volume n'est pas composé et se donne comme l'addition des choix successifs de son auteur, tout aussi arbitraires que ceux qu'opèrera par la suite celui qui voyage dans son fauteuil [...] le texte ne se sent pas contraint à emprunter une direction. Nous sommes prêts à l'accepter parce que le personnage semble lui aussi le jouet des événements et de ses impressions.³⁶

Autre point commun : la spontanéité. Même si l'on peut s'obliger à écrire chaque soir le récit de sa journée (attitude classique de l'écrivain qui, comme le musicien, fait ses gammes), ou à en rendre régulièrement compte à un correspondant (réaction typique de Hugo, par exemple, écrivant à sa famille, comme pour se déculpabiliser des escapades avec sa maîtresse), on le fait plus volontiers encore si l'on tient à témoigner de l'importance des moments vécus, des rencontres faites, des pensées fulgurantes ressenties,... Le sujet choisi revêt alors une valeur supérieure.

³⁴ *Ibid.*, p 14.

³⁵ *Id.*

³⁶ *Ibid.*, p 50.

Simultanément, cette caractéristique de l'instant, présente dans l'essence même du récit, rend admissible l'ébauche, l'esquisse, l'écriture immédiate, l'imperfection, le morcellement. Si l'on ajoute les péripéties liées aux voyages, les aléas du transport des bagages,... « [...] il devient possible d'accepter l'idée d'un livre incomplet dont certaines feuilles se seraient perdues ou mêlées. »³⁷ C'est d'ailleurs ce qui renforce l'engouement pour ce genre d'écrit, si « réel » :

Si le Voyage a l'apparence d'une série de notes, de croquis mis à la suite les uns des autres, de fragments... c'est qu'il est ainsi plus proche de la vie elle-même [...] Ce que l'on perd d'un côté, à savoir la perfection du chef d'œuvre patiemment mûri, est compensé de l'autre par une absolue sincérité et par une vivacité qui ne peut émaner que d'une réaction à chaud, consignée sans intention d'art et sans penser à un lecteur.³⁸

Pour la même raison, le lecteur doit accepter certains faits cachés, certaines omissions, dépendant qu'il est des choix de l'auteur, de ses interprétations.

En outre, l'achèvement de tels ouvrages obéit à des règles particulières. La conclusion du voyage coïncide généralement avec le retour du voyageur chez lui. « Simplement, cette fin du voyage n'est pas une fin du récit, dans la mesure où rien ne se résout dans ces dernières pages, par ailleurs peu fécondes en événements exceptionnels [...] Aussi est-ce tout naturellement que s'épuise le texte [...] »³⁹

L'hétérogénéité que l'on constate dans le récit de voyage concerne davantage le contenu que la forme. Les lettres se présentent pratiquement toujours de la même façon : date, lieu, récit, et le journal reprend cette présentation. A cela peuvent s'ajouter parfois, il est vrai, des croquis, voire des poèmes. Philippe Antoine souligne le fait que le genre est « à bien des égards, un genre sans loi. Aucune poétique ne le définit et cette absence de règles autorise le mélange des thèmes et des tours [...] »⁴⁰ Il utilise également les termes « mosaïque », « désordre », « caractère composite » pour qualifier ce type d'écrit. Nous adhérons à cette vision, même s'il convient de rappeler que dans le roman également, on peut observer, notamment chez Hugo, une grande liberté dans la forme, avec des chapitres thématiques ou des listes descriptives insérés au beau milieu de l'action.⁴¹ Nous sommes également d'accord lorsqu'il est précisé :

³⁷ *Ibid.*, p 41.

³⁸ *Ibid.*, p 43.

³⁹ *Ibid.*, p 40-41.

⁴⁰ *Ibid.*, p 51.

⁴¹ Que l'on pense aux chapitres sur l'argot ou les couvents dans les *Misérables* ou celui sur les députés de la Convention dans *L'Homme qui rit*, par exemple, qui relèvent du documentaire ou de l'article de journal.

Une cohérence peut certes être réintroduite à un niveau supérieur (on peut lire le *Voyage en Orient* de Nerval comme une quête spirituelle, *Le Rhin* comme un essai sur la mission du poète ou les *Promenades dans Rome* en privilégiant leur dimension politique...) mais il faut bien admettre que c'est en élaguant bien des aspects du texte [...] ⁴²

Le récit de voyage est bien un objet particulier de la littérature, œuvre hybride à plus d'un titre, alliant réalité et fiction, regard externe et introspection, écrit ordinaire et ouvrage littéraire, ouvrage conjoncturel et à visée esthétique. Ces oppositions complémentaires se marient alors au sein du processus créatif de l'auteur et constituent l'essence même du livre.

Quant aux sujets évoqués, ils appartiennent, pour une part, à la panoplie habituelle des thèmes abordés par les auteurs romantiques : lieux de mémoire, nature préservée ou au contraire attaquée, sentiment poétique permanent, mœurs et décors pittoresques, états d'âme envahissants, place de l'art, etc., et découlent, pour une autre part, des nouveautés révélées par les périples entrepris : contrées, rencontres et visions du monde qui remettent en cause celles de l'auteur ou, le plus souvent, qui lui font témoigner d'horizons nouveaux. Le voyageur est donc avide de paysages. Stendhal déclare : « Les voyages [...] font sur moi l'effet de la bonne musique par la jouissance des beaux aspects de la nature. J'ai remercié la nature d'avoir une âme capable de tirer du bonheur des grandes scènes de la nature. »⁴³ Mais les auteurs n'échappent pas au « traitement romantique » de ces différents thèmes : « C'est un lieu commun du récit de voyage du XIXe siècle que de déplorer l'uniformité et l'emprise de la civilisation occidentale sur la majeure partie du globe »⁴⁴. A l'instar de Chateaubriand qui découvre la ressemblance des villes américaines, et désapprouve leur essor au détriment de la nature, lors de son premier voyage en Amérique en 1791, Victor Pavie, qui ne voyage pas au-delà de nos frontières, regrette aussi continuellement cette évolution qu'il constate à l'œuvre dans les campagnes angevines, et plus largement, dans celles de l'Ouest. Cette plainte traverse ses récits de voyage, comme ses poèmes ou ses textes sur le patrimoine local.

Ce qui différencie également le poète-voyageur du simple pèlerin, explorateur ou commerçant, c'est son statut d'artiste, formé aux beautés du génie de l'homme. En tant que tel, il se voit assigner une mission particulière, celle de juger les réalisations passées, non seulement d'après leurs caractéristiques techniques, historiques, mais aussi par rapport à

⁴² Antoine Philippe, *Op. Cit.*, p 52.

⁴³ Stendhal, *Journal*, 27 mars 1811, in *Voyages en Italie*, *Op. Cit.*, p XXXV.

⁴⁴ Antoine Philippe, *Op. Cit.*, p 20.

leur impact actuel, leur puissance d'évocation. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce que ce thème occupe la première place :

[...] les Voyages littéraires se présentent comme le parcours d'un musée imaginaire ou réel [...] la bibliothèque est omniprésente dans ces relations - comme le sont aussi les toiles ou les fresques des peintres, les monuments et, dans une moindre mesure, [...] la musique. C'est sur différents plans que se manifeste cette promotion de l'Art au rang de motif principal du Voyage.⁴⁵

Nous verrons plus loin que Pavie en fait bien, lui aussi, l'une des lignes directrices de ses récits.

Mais ce qui traverse aussi ces textes, c'est le quotidien, son statut vedette, sa description, sa place importante dans le texte. Irait-on loin pour mieux connaître ce qui est proche ? Tout voyage connaît son lot d'aventures, d'obstacles divers, de faits sortant de l'ordinaire, mais aucun de ces voyageurs « bourgeois » n'est explorateur, découvreur, héros ni conquérant. La promenade romantique s'accommode mal des luttes acharnées dans les milieux hostiles et des risques s'y rapportant. Certes, les récits font la part belle aux anecdotes, aux péripéties, mais sans commune mesure avec les sagas des découvreurs et conquérants. Ce que recherche tout particulièrement le voyageur romantique, c'est la sensation « locale », la connaissance intériorisée des personnes et des endroits. « La voie est ouverte [...] pour une prose de l'ordinaire qui, à l'instar des journaux de bord [...], consigne les petits faits vrais, quelle que soit leur importance. »⁴⁶ De la même manière, on renonce à toute prétention réellement scientifique. Ce qui fait écrire à Stendhal :

Un homme de bon sens, [...] m'a fait cette réponse brutale : « Si vous avez une [...] rage de voyager et d'imprimer, imitez M. de Freycinet ou M. le baron de Humboldt ; allez à Madagascar, à Tombouctou ; décrivez des mœurs de sauvages [...] ». Je n'avais pas d'autre intention, cependant, que de donner à qui lit tranquillement auprès du feu quelque idée de cette Italie qui n'est, à vrai dire, qu'une *occasion à sensations*.⁴⁷

Cette modestie affichée autorise pourtant les descriptions, explications et démonstrations concernant l'archéologie, l'histoire et la géographie, les sciences naturelles et humaines, qui illustrent la curiosité de certains auteurs et alimentent celle des lecteurs. Le caractère pluriel du Voyage fait admettre ces paradoxes.

⁴⁵ *Ibid.*, p 184.

⁴⁶ *Ibid.*, p 22.

⁴⁷ Stendhal, *Les Juges de bon ton*, 24 décembre 1825, in *Voyages en Italie, Op. Cit.*, p XXXVIII.

L'équilibre du texte se construit donc entre choses vues et impressions senties, entre la relation d'un réel plus ou moins mystérieux, lointain, inédit et les confidences intimes, souvent partagées par celui qui tient l'ouvrage entre ses mains, car universelles. C'est la raison pour laquelle, et même s'il existe une dimension personnelle fondamentale dans le récit de voyage romantique, nous ne pouvons parler d'œuvre autobiographique, tant « les modalités d'apparition du moi dans le texte [...] sont diverses »⁴⁸.

Le style d'écriture est lui aussi protéiforme : « Ces voyages paraissent des anthologies dans lesquelles sont rassemblées et mises à l'épreuve des manières de dire. »⁴⁹ Certaines passages évoquent le contenu de guides touristiques, d'autres celui d'essais philosophiques, d'autres encore font preuve d'élans romanesques. La simplicité de l'écrit, un registre familier sont garants de l'authenticité du voyage, mais un style plus littéraire convient mieux aux paysages spectaculaires et aux pensées métaphysiques. Le rythme des séquences relatées est tout aussi important : dialogues, réflexions, narrations, incidents, légendes,... et contribue fortement à l'attrait de l'ouvrage. De plus, le style se rapporte évidemment aux caractères propres de ces vagabondages physiques et mentaux : lenteur, digressions, expressions de l'introspection, d'un côté, vocabulaire exotique, références culturelles, sémantique de la mobilité, de l'autre. Mais la nécessité de rendre compte de cette expérience unique qu'est le voyage amène l'auteur à explorer d'autres facettes de son talent, voire à privilégier la plus artistique :

Sa phrase s'adaptera au rythme de ses pas, et il promènera son esprit selon l'événement ou l'humeur, sans but précis et en se défiant de tout ce qui pourrait contraindre le propos. Il peut se trouver qu'on se tienne là très près d'un certain type de poésie, qui évitera soigneusement de se dire telle.⁵⁰

Reste que l'imaginaire, le phrasé, le goût pour les mots désuets, l'art de l'antithèse, tous ces détails qui révèlent leurs auteurs, perdurent dans le genre du récit de voyage, et qu'il n'est guère malaisé de reconnaître la prose de Victor Hugo, les accents de Chateaubriand ou la perspicacité et le bon sens de George Sand, en découvrant leurs écrits. « C'est une banalité de dire que ces Voyages sont signés : ils s'inscrivent dans une œuvre, sont porteurs de visions du monde, relèvent d'une démarche poétique. »⁵¹ La remarque s'applique, de toute évidence, à Victor Pavie, qui fit preuve dans ses récits de voyage des mêmes qualités

⁴⁸ Antoine Philippe, *Op. Cit.*, p 191.

⁴⁹ *Ibid.*, p 188.

⁵⁰ *Ibid.*, p 30.

⁵¹ *Ibid.*, p 193.

d'imagination et des mêmes défauts stylistiques que dans ses poèmes et le reste de son œuvre.

Un degré supplémentaire est alors franchi dans la progressive mise à distance du monde dans le récit de voyage. Nous sommes passés de la représentation du réel (le voyage) à la mise en scène du sujet (le voyageur) pour arriver en fin de compte au texte qui vaut désormais en tant que tel (le Voyage) : le pacte référentiel n'est pas rompu mais sérieusement réaménagé. L'inédit ne provient plus seulement de l'inconnu, [...] mais d'un *style*, entendu à la fois dans ce qu'il a de consubstantiel avec l'individu et comme le fruit d'un travail destiné à produire un effet.⁵²

c. Enjeux

Le voyage permet donc à celui ou à celle qui s'y consacre de découvrir de nouveaux espaces, extérieurs comme intérieurs. Mais là n'est pas la seule dualité. A la fois parcours initiatique et genèse créative, l'aventure propose simultanément un cheminement - voire une métamorphose -, et la mise au monde d'une œuvre.

L'initiation apparaît double elle aussi, puisqu'elle touche aussi bien la nature d'être humain que celle de poète. C'est en allant découvrir le monde que l'on se découvre soi-même ; dans la confrontation aux autres hommes, aux autres rythmes de vie, aux autres conditions climatiques, aux autres habitudes sociales et culturelles, aux autres dangers, se mettent en place une conscience plus grande de l'humanité commune, en même temps qu'une perception de sa propre singularité. De nouveaux stimuli amènent de nouvelles réactions personnelles ou bien confirment certaines inclinaisons. L'expérience vécue vient ainsi enrichir la personnalité de l'auteur, mais peut également opérer une profonde mutation chez lui. De retour au pays, il n'est plus tout à fait le même, et décide, la plupart du temps, de mettre en pratique ses découvertes sur la vie. Mais la véritable métamorphose serait davantage celle de l'écrivain sédentaire qui, sur les traces de Chateaubriand et des poètes du moment, se voit conférer le statut de digne successeur :

[...] le voyage est alors [...] un rite de passage permettant d'intégrer la communauté des poètes : c'est en se mettant à l'écoute [...] des merveilles d'une nature que l'art a embellie qu'il devient possible de forger sa propre voix, [...] en quittant le cabinet un peu poussiéreux de l'homme de lettres.⁵³

⁵² *Id.*

⁵³ *Ibid.*, p 185.

Bien entendu, se réclamant d'un « impressionisme » avant l'heure, l'auteur défend le renouvellement du genre, revendique le droit d'être original, et peut, en conséquence, être amené à secouer la tutelle de ses célèbres prédécesseurs. Chaque voyage est bien une nouveauté.

Mais le plus important, ce qui compte plus que tout, c'est créer. A partir d'une expérience tangible sera donc composé un tableau littéraire utilisant les différentes composantes de la réalité, factuelles, psychologiques, et mêlant passé et présent, dans un mouvement expressif destiné à soi comme aux autres. Pour souligner cette entreprise créatrice, l'auteur y ramènera constamment son public :

Non content [...] d'exhiber à l'occasion son savoir-faire, l'écrivain adjoint à son récit une série de commentaires métatextuels qui prouvent qu'il accorde à la fabrication de son ouvrage une attention particulière [...] la figuration de l'écrivain en voyage, toujours prêt à couvrir son calepin de notes prises sur le vif [...] est récurrente : périodiquement nous est rappelé qu'il est bien dans la nature de ce voyageur singulier de transformer en mots l'expérience - ou de faire de sa vie une œuvre.⁵⁴

Innover, utiliser le matériau de sa propre vie, mêler librement thèmes, styles et genres, ne serait-ce pas, après tout, l'une des définitions que l'on pourrait donner du romantisme ?

2. *Périple pavillien*

a. L'initiation aux côtés de David d'Angers

Sur les six voyages que le jeune Pavie vécut entre 1828 et 1835, deux d'entre eux seulement donnèrent lieu à des récits écrits : le deuxième, à Weimar ; et le quatrième, au Mont Saint-Michel (nous étudierons ce dernier dans la dernière partie de ce chapitre, consacrée aux récits de voyage sur la Normandie). Au départ, ce n'étaient que de simples articles, destinés aux lecteurs des *Affiches d'Angers*. Victor Pavie entreprit, sur le tard, une rédaction complète de son voyage en Allemagne et ajouta également quelques pages à celui qu'il effectua en Normandie. Ces premiers voyages, initiatiques ou cathartiques - et mis à part celui de Weimar -, n'ont donc pas donné naissance à une production littéraire, mais ils demeurent intéressants, du point de vue biographique mais aussi parce qu'ils participèrent à l'enrichissement du regard de Pavie, à sa construction en tant qu'écrivain, à sa notoriété.

⁵⁴ *Ibid.*, p 194.

Angleterre

Nous avons déjà évoqué le premier périple de Victor Pavie et de son frère Théodore, tous deux invités par le sculpteur David d'Angers qui se rendait en Angleterre⁵⁵. Ils avaient rencontré Walter Scott que David voulait pour modèle. Les cinq ou six pages de Pavie qui relatent ce parcours initial appartiennent au récit d'un second voyage, effectué quinze mois plus tard à Weimar, et cette fois sans Théodore, parti découvrir l'Amérique. Le texte rapportant cette aventure n'a été écrit par Victor Pavie qu'en 1871 ; ce n'est plus le jeune homme de vingt ans, avide de paysages et de rencontres, pour qui Paris était un extraordinaire nouvel univers⁵⁶, qui nous livre ses impressions, mais le notable angevin qui, a connu bien des hommes et lieux de son temps, et porte maintenant sur eux un jugement assez négatif. Aussi, ces lignes ne comportent-elles aucune relation de l'enchantement que durent être, pour les jeunes amis de David, le voyage jusqu'au port du Nord, la traversée de la Manche, le débarquement sur les terres anglo-saxonnes ainsi que les mille détails dépaysants de leur chevauchée jusqu'à Londres. Tout juste avons-nous droit à l'évocation des brumes de la Tamise et à la peinture d'un coucher de soleil sur Regent's Parck. La narration se centre sur l'échec du projet du sculpteur à qui Scott n'a pas permis de faire son buste ; tout d'ailleurs a pour sujet l'art. Le texte débute par la description d'une exposition de peinture où nos voyageurs aperçoivent Scott ; suivent quelques allusions aux ressemblances entre les paysages exposés et ceux entrevus furtivement durant ces trois semaines anglaises ; l'explication du refus de leur hôte, obéissant davantage à des motivations patriotiques sectaires qu'à de véritables raisons concrètes, pourtant avancées par le romancier écossais, viennent clore le récit. Ces aventures formidables que furent pour un jeune provincial romantique la découverte d'un autre peuple, la rencontre d'un géant de la littérature du moment, de nouvelles stimulations culturelles, ainsi que l'expérience romanesque d'un assez long voyage ne donnèrent pas lieu, curieusement à un texte fourni. Le genre du récit de voyage était encore trop peu exploré, à cette date, et le jeune poète trop inexpérimenté et tiraillé entre sa vocation et son devoir, trop velléitaire surtout et doutant constamment de lui, pour qu'on le vît se saisir de l'opportunité. A-t-il été également intimidé par les travaux « britanniques » de son idole, Victor Hugo, qui venait de terminer à la fin de l'année précédente son impressionnant *Cromwell* et avait enchaîné, quelques mois après, avec *Amy Robsart* ? Cette dernière œuvre du poète parisien, adulé à l'époque par Pavie,

⁵⁵ Se reporter au chapitre « Le jeune poète romantique ».

⁵⁶ Voir le chapitre « Premier séjour à Paris ».

faisait justement écho à celle de Scott, publiée en 1821 : *Kenilworth*, l'une de ses *Waverley novels*. On peut, dès lors, comprendre l'hésitation du jeune homme.

Allemagne

Bien différent est le second voyage proposé par David d'Angers à Victor Pavie. Premièrement, parce qu'il n'y a pas d'autres protagonistes que l'ami du père et le jeune étudiant en droit en vacances ; ensuite car cette expédition aux sources de la culture européenne et de l'histoire, initiée avec le but précis de modeler le buste de Goethe, fut couronnée de succès ; enfin et surtout, parce qu'elle donna lieu à deux textes de la part de Victor, l'un dès son retour, en 1829, l'autre bien plus tard, en 1872. Là où Londres n'avait donné lieu à aucune production écrite, le long périple germanique se traduit tout d'abord par un court récit de trois pages, puis, quatre décennies plus tard, par une centaine de pages tenant autant des mémoires que du récit de voyage proprement dit.

Le voyage n'est donc ici que le moyen de se rendre auprès d'une figure de la littérature. Le but n'est pas de voyager, mais d'atteindre un dessein précis, en l'occurrence la réalisation d'une œuvre d'art. Celle-ci est explicite, au contraire du récit de voyage sensé naître fortuitement des expériences vécues tout au long du périple. La relation est donc celle de la construction de l'œuvre par David, les anecdotes, descriptions, rencontres venant émailler le récit.

Nous ne pouvons nier cependant la dimension de pèlerinage, dans le sens d'un retour aux origines, qui s'attache à cette aventure :

C'était en 1829, un événement digne de compter dans la vie d'un jeune lettré, fervent de la poésie nouvelle, fort amoureux de toutes les sources auxquelles cette poésie prétendait puiser ses inspirations. Par delà les remparts et les fossés qui faisaient si distante cette Allemagne pourtant si proche dans l'espace, on devinait plutôt qu'on ne le percevait nettement, un mouvement d'idées et une floraison d'art d'autant plus attirants qu'ils demeuraient mystérieux. [...] l'Allemagne rêveuse et sentimentale révélée depuis quelques vingt ans par madame de Staël, [...] apparaissait avec ses légendes séculaires, ses sapins noirs, ses vieilles villes, ses burgs et ses clochers gothiques, comme le berceau du romantisme.⁵⁷

⁵⁷ Pavie André, *Op. Cit.*, p 67 et 68.

Bien évidemment, l'aubaine est énorme pour le jeune étudiant qui a rencontré Hugo, Sainte-Beuve, Lamartine et Delacroix depuis à peine un an, et qui confie alors : « Il est bien vrai qu'un voyage en Allemagne, [...] c'était ma rêverie, mais ma rêverie vague et informe, l'embryon d'une idée qui aurait pu parler et se mouvoir un jour d'ici à longtemps. »⁵⁸ Là où certains envisagent leurs itinéraires comme terrains créatifs, réservoirs d'impressions, permettant la naissance d'une œuvre, Victor Pavie, lui, est emporté par le projet d'un autre, et vit l'aventure sans l'avoir tout à fait préméditée. En ce sens, ce n'est pas d'avoir écrit des récits de voyage qui fait entrer Pavie dans le cercle des poètes romantiques, mais bien le fait d'avoir « vécu » de tels voyages, et d'avoir rencontré et connu de telles figures tutélaires.

Une autre caractéristique de ce voyage, et qui découle de ce qui vient d'être dit, c'est que Victor Pavie, régulièrement, raconte son trajet réel à de véritables interlocuteurs. Nul besoin pour lui de recourir au procédé littéraire des correspondants fictifs, car il n'a pas alors la volonté de faire une œuvre. Il écrit simplement à son père pour l'informer du bon déroulement du périple, pour lui faire partager son bonheur : « Cologne est une ville passablement gothique, une ville de clochers et de créneaux, c'est t'indiquer assez si j'y suis à l'aise et si j'y respire à mon gré. »⁵⁹ Il lui décrit « des rives à perte de vue, [...] des ruines colossales de châteaux forts de la plus fantastique architecture, [...] »⁶⁰, et déclare : « Il est impossible de s'imaginer comment des hommes ont pu bâtir une ville pareille [...] »⁶¹ Il n'utilisera d'ailleurs pas ces traces pour la rédaction de ses récits.

Plutôt qu'un récit de voyage, Pavie écrit, en revanche, une nouvelle⁶², inspirée de ses découvertes. A en croire le passage suivant, ce *Pêcheur de Strasbourg* - qui résiste encore à nos investigations -, confirmerait pourtant sans doute, la parenté entre le jeune poète angevin et Louis Bertrand, tant il évoque le style et le contenu d'une fantaisie ou bambochade :

[...] le papa Aumacht⁶³, naïf et délicieux bonhomme, rebouteux de saints fracassés, et dont l'austère figure, qu'on dirait ébauchée dans quelque souche de Nuremberg, veille depuis un siècle, le ciseau à la main, au salut de la cathédrale ; Kirstein⁶⁴, ce grand chasseur et ciseleur, qui, revenant chaque soir, le fusil sur le dos, des fourrés de la Forêt Noire, redit sur

⁵⁸ Lettre inédite de Victor Pavie à Louis Pavie du 30 juillet 1829, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 69.

⁵⁹ Lettre inédite de Victor Pavie à Louis Pavie du 18 août 1829, citée in Pavie André, *Op. Cit.*, p 72.

⁶⁰ *Id.*

⁶¹ *Id.*

⁶² Nous n'avons trouvé aucune information concernant la date de cette création.

⁶³ Il s'agit de Landolin Ohmacht (1760-1834) sculpteur allemand, que David et Pavie ont rencontré, lors de leur voyage. L'orthographe est respectée dans le texte de Pavie de 1872.

⁶⁴ Jakob Friedrich Kirstein ((1765-1838). sculpteur et orfèvre français, Il expose au Salon entre 1810 et 1834.

l'or ou l'argent l'agonie des vieux cerfs, les aboiements de la meute, et comment le sanglier s'est élancé de sa bauge pour éventrer les chiens à la barbe des veneurs.⁶⁵

L'article de 1829 évoque la personnalité de Goethe, son quotidien, sa famille, montre les œuvres d'art aperçues chez lui, rapporte les conversations sur les auteurs français contemporains, et témoigne des sentiments du jeune Pavie devant l'auteur de *Faust*. Pavie fait là un travail de journaliste, s'efforçant de conter fidèlement l'aventure. Bien sûr, il nous confie son émotion, son émerveillement, mais ici, point de fiction réaliste, point d'interlocuteur intime, d'errance sentimentale ou de pèlerinage nostalgique. Si l'on trouve en effet des passages documentaires, des envolées lyriques, des scènes dialoguées, des confidences, le schème central reste le compte-rendu d'une expédition artistique et littéraire, le récit se terminant avec l'achèvement de la sculpture. Ce n'est pas un hasard si ce « reportage » paraît dans le feuilleton du 26 décembre du journal des *Affiches d'Angers*.

Le texte de 1872, destiné à être publié dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, procède de la même intention, à ceci près qu'il s'intitule *Goethe et David, souvenirs d'un voyage à Weimar*. Il s'agit alors de rendre hommage aux deux artistes, le modèle et le sculpteur ; le propos principal est bien de célébrer ces mémoires. Le récit de Pavie commence d'ailleurs de la sorte : « J'ai à parler du poète le plus incontesté de son temps ; d'un statuaire pétri de l'argile de notre sol, éminent dans son art [...] ; du pays où tous deux se rencontrèrent [...] Goëthe, David, Weimar ! »⁶⁶. Le début du texte est un éloge de David d'Angers ; Pavie rapporte ensuite leurs conditions de voyage, leur connivence, les souvenirs d'enfance que lui contait le sculpteur, les paysages traversés. Il explique aussi que c'est David qui prenait des notes, faisant comme si c'était lui le véritable voyageur-écrivain :

A chaque vibration qu'éveillait, dans l'âme de l'artiste, le contact des choses et des lieux, - vite une note, et le crayon de courir avec emportement sur ses tablettes, en dépit des soubresauts de la voiture et souvent même des obscurités de la nuit. Il jouissait en enfant de cette manière expéditive de rendre sa pensée avec des mots.⁶⁷

Faire de David d'Angers, un acteur majeur du voyage décentre le discours ; ce n'est pas le ressenti continu de l'écrivain qui intéresse, mais les faits et gestes d'un « héros ». Mais Pavie ne s'oublie pas non plus dans la relation qu'il fait de ce périple commun. Par delà les années, il ressent toujours les choses avec l'esprit de sa jeunesse ; ses impressions nous parviennent en 1871 telles qu'en 1829. De fait, Victor a dû prendre des notes, puisque son

⁶⁵ Pavie Victor, *Le Pêcheur de Strasbourg*, cité in Pavie André, *Op. Cit.*, p 73.

⁶⁶ Pavie Victor, « Goëthe et David (souvenirs d'un voyage à Weimar) », in *Œuvres Choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 3.

⁶⁷ *Ibid.*, p 16-17.

récit demeure très précis, quarante ans plus tard. Ayant vécu intensément le moment présent : « C'était là voyager, respirer, jouir, c'était vivre. », ⁶⁸ et même s'il avait conscience du lien entre l'entreprise concrète et le processus créatif : « L'on eût dit que le voyage réel n'était qu'une occasion et comme un point de départ incessant pour le voyage imaginaire. » ⁶⁹, il ne publia rien de vraiment important à son retour. Les mêmes raisons que celles avancées plus haut, concernant son voyage en Angleterre, demeurent envisageables. Avec l'âge, l'importance de l'événement a été rehaussée. Les désillusions survenues dans la seconde moitié de sa vie et l'attirance nostalgique de Victor Pavie pour un âge d'or romantique perdu ont certainement aiguisé sa mémoire et permis la restitution de ces moments uniques avec une force d'évocation que l'on pourrait penser contemporaine du voyage. Le titre comportant le terme « souvenirs » nous rappelle pourtant qu'il s'agit là d'un périple ancien ; nous y découvrons donc certaines pensées initiales de celui qui fut l'un des voyageurs, d'autres déformées par le temps, d'autres encore rendues plus lucides par le recul, et qui concernent alors les influences ressenties, leur évolution et leur impact sur ce même voyageur. Difficile alors de dissocier l'objet du voyage, et le sujet qu'est Victor Pavie.

La narration fait la part belle aux rencontres : sculpteurs (Ohmacht, Kirstein), poète (Mickiewicz), musicien (Hummel), et obéit aux lois du genre : discussion sur la place de l'art et l'Histoire, descriptions enthousiastes, qu'il s'agisse de réalisations humaines ou de la nature. On y trouve quelques anecdotes rocambolesques (leur égarement au terminus d'une ligne de poste, l'amende pour avoir fumé dans la rue), des impressions sur la nature humaine couvrant l'éventail des sentiments : de l'extase au découragement en passant par les petites satisfactions quotidiennes, tout un vocabulaire exotique et, tissant son fil rouge, cette constante : deux artistes sont partis glorifier l'Art et ses génies. Aussi est-il normal, qu'en chemin, David trouve enfin le modèle de sa *sainte Cécile*, poursuivie en vain de puis de longs mois. Il est tout aussi logique que soit longuement relatée l'analyse que portait alors Goethe sur le mouvement romantique, et dont David et Pavie furent les témoins. Et ceci justifie également que soient constamment convoqués les artistes, de l'Antiquité au dix-neuvième siècle, d'Orient et d'Occident.

Un autre élément reste à souligner : le contexte international de ces années 1870 :

Ces souvenirs, évoqués à la distance d'un demi-siècle, m'attirent d'un côté par le charme inhérent aux lointains de notre jeunesse, de l'autre me repoussent par les amers ressentiments qui s'y attachent et les dominent. ⁷⁰

⁶⁸ *Ibid.*, p 19.

⁶⁹ *Id.*

⁷⁰ *Ibid.*, p 16-17.

Pavie, qui n'est point enclin aux commentaires politiques, exprime pourtant ses sentiments sur le sujet à plusieurs reprises. Il y a tout d'abord cet incident durant le voyage aller :

Au seuil de la frontière, un escogriffe de conducteur, en chapeau à corne, sanglé jusqu'au menton dans son frac militaire, dit : - « Ceci est *mon* place, » en me faisant déguerpir du siège que j'avais innocemment usurpé. L'aspect du Mont-Tonnerre, qui se dressait sur notre gauche, fit tressaillir en nous la fibre nationale. Il y avait, dans la rencontre de ce mont, qui fut le nôtre, avec la leçon du conducteur, une allusion fortuite sans doute, mais amère, et qui ne pouvait nous échapper. [...] Le regret des conquêtes perdues, telle était la blessure, tels les ressentiments d'alors. O ignorance des humiliations futures ! Fallait-il donc s'enflammer pour si peu ?⁷¹

Et cette remarque concernant les cigognes : « Heureux oiseaux, que nos soucis de frontières et de nationalité ne peuvent atteindre dans leurs sereines régions [...] »⁷² Mais ne voyons toutefois pas dans ces propos un pacifisme européen ; l'Allemagne qu'apprécie Pavie est celle, catholique, qui appartenait comme la France à l'empire de Charlemagne ; il en est une autre, qu'il accuse de « pangermanisme odieux » : la Prusse, « dont jamais la France n'eût subi l'invasion, [...] si l'abdication progressive de notre foi sociale et de nos traditions séculaires ne lui en avaient ouvert les voies [...] »⁷³

Il n'est pas anodin que ce récit ait été publié au moment des relations dramatiques avec nos voisins d'outre-Rhin. D'autres que Victor Pavie auraient sans doute été fort critiqués pour un tel ouvrage vantant la culture allemande et évoquant une collaboration artistique passée, mais la stature de Goethe, le partage de l'hommage avec un sculpteur français, et le patriotisme traditionnel de Pavie le protégèrent certainement de telles attaques. Reste qu'une telle production, par ces aspects positifs, donnait plus de poids, sur la balance qui jugeait le conflit juste terminé, au plateau de la paix qu'à celui de la guerre.

Structuré en six chapitres (le voyage aller, Weimar et l'enquête pour trouver Goethe, les trois semaines passées en sa compagnie, la visite de Léna, la fonte du buste et la fête anniversaire de Goethe, la courte conclusion), le récit de Victor Pavie fourmille de dialogues. Texte très vivant, il est un témoignage de premier plan sur Goethe, perçu dans son intimité,

⁷¹ *Ibid.*, p 19-20.

⁷² *Ibid.*, p 24.

⁷³ *Ibid.*, p 26.

sur l'Allemagne, mais surtout sur David d'Angers. Regrettant l'imperfection de certains portraits faits du sculpteur, Pavie écrivait :

[...] à l'heure où les perspectives s'altèrent, il a semblé utile à l'obscur compagnon des voyages de Weimar et de Londres, de rectifier le point de vue en projetant sur David, dans la familiarité d'un récit, le reflet de ses sentiments, de son humeur et de ses pensées.⁷⁴

Bien après son séjour à Weimar, et bien après la vogue des récits de voyage, Victor Pavie écrivit cette relation, vraisemblablement pour s'acquitter de sa dette de reconnaissance auprès de David d'Angers, mais sans doute aussi pour faire revivre l'époque si chère à son cœur du romantisme, au travers d'un type d'écrit emblématique de cette école, et en y incluant tous les ingrédients du genre. Loin d'être une simple imitation tardive, le récit présente une originalité certaine, liée à sa narration différée, à son but commémoratif autant qu'à son style dense et alerte. Le fait que Pavie en soit l'un des protagonistes dut, de plus, renforcer encore l'estime dont il jouissait déjà en Anjou.

b. Itinéraires sentimentaux

Provence

Au mois de septembre 1832, Louis et Victor Pavie entreprennent un voyage dans le Midi. Le fils a vingt-quatre ans, mais le père veille toujours attentivement sur lui. Victor, qui a quitté la capitale et les Hugo, malgré lui, pour se mettre à l'abri de l'épidémie de choléra qui sévit, connaît des jours difficiles. Regrets et déprime hantent son quotidien. Il ne sait toujours pas quelle voie choisir. Ce voyage fut décidé pour lui changer les idées, et peut-être aussi pour le remercier d'être revenu tout en lui soulignant les avantages d'une vie bourgeoise. Le jeune homme tira profit de cette diversion, comme il l'écrivit à Victor Hugo :

C'est encore un sacrifice de mon excellent père, de s'être procuré une jouissance de concert avec la mienne pour le plaisir de m'obliger ; aussi ce petit voyage a été plein, vivant et rapide, complet [...] ⁷⁵

« Rapide » est même un euphémisme. A en juger par la teneur de la lettre que lui adressa son ami peintre Dagnan, la tournée dut se dérouler à la vitesse de l'éclair :

⁷⁴ *Ibid.*, p 103.

⁷⁵ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 17 octobre 1832, (Université d'Austin, Texas).

Eh bien, mon cher Victor, avez-vous poussé jusqu'au bout votre gageure en faveur des maîtres de poste ? Sigalon m'a dit vous avoir entrevu à Nismes [sic] sans être certain que vous y êtes venu. C'est pour lui un vague souvenir d'un rapide passage, une sorte de météore. Il m'a demandé très sérieusement si vous appelez cela voyager !... Dites-moi, vous êtes-vous assis en passant à Nismes et à Montpellier ? [...] Je suis [...] retourné à mon cher Avignon, au galop, à la *Pavie*... [...] Et à propos, le pont du Gard, l'avez-vous vu ? [...] Avez-vous pu donner un quart d'heure au pont du Gard ? Au nom du ciel, s'il vous plaît, quelques minutes pour le pont du Gard !⁷⁶

Théodore Pavie souligne également ce point :

Oh ! il fut rapide, ce voyage, car il n'allait jamais autrement qu'au galop, toujours pressé [...] ; c'est bien ainsi que Victor a toujours voyagé ; mais je m'étonne que notre père s'accommodât de cette promenade au galop à travers les pays [...] qu'il devait souhaiter contempler sans fatigue.⁷⁷

Dans une lettre adressée à David d'Angers, Victor lui même avoue sa précipitation qui l'empêcha de prendre la plume pour un simple billet : « C'est de Marseille ou d'Aix que j'aurais dû vous écrire. Je le voulais, mais ne le pouvais : les heures filaient, nous courions, nous gagnions le large, et pour un peu plus, le ciel eût été moins bleu. »⁷⁸

Une telle célérité s'oppose évidemment à l'écriture romantique, de type *promenade*, au sens où l'entend Philippe Antoine. Le spectacle des nouveautés est trop incessant pour laisser une trace écrite ; nul moment de gestation accordé à l'œuvre, nulle rêverie sans contrainte possible ; une succession de rendez-vous à honorer, un programme à suivre, voilà le projet. Rien d'étonnant si l'on songe que l'objectif était de proposer une alternative à l'ennui, à la nostalgie de Paris, non à fournir matière à un ouvrage. C'est bien ce qu'exprime Victor Pavie à Hugo, dès son retour :

C'était le cas pour nous de courir la côte, comme pour gonfler cette voile de la prière et du vent, comme pour tromper cet éloignement infini par l'illusion d'une absence commune [...] Nous avons fait comme ces petits moulins d'enfants filant sous la brise d'un moulin à farine, et que les ailes de celui-ci font tourner.⁷⁹

⁷⁶ Lettre d'Isidore Dagnan à Victor Pavie du 14 octobre 1832, citée in Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 112.

⁷⁷ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 112.

⁷⁸ Lettre de Victor Pavie à David d'Angers du 23 septembre 1832, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 66.

⁷⁹ Lettre de Victor Pavie à Victor Hugo du 17 octobre 1832, (Université d'Austin, Texas).

Ajoutant dans sa lettre « pouvant assez sur mon amitié pour que je sois dispensé de toutes les descriptions de rigueur »⁸⁰, Pavie trouvait là une excuse supplémentaire pour éviter de coucher sur le papier le récit de son périple, et retarder sa véritable entrée en littérature. Notons, en outre, qu'il parle de « descriptions », non d'« impressions » ; il ne s'autorise vraiment pas à rivaliser avec Chateaubriand, Stendhal, Nodier ou Hugo. Malgré tout, il transmet quelques informations, vers la fin de sa missive :

En somme, un ciel et une terre comme bien plus loin que France ; une mer inconnue, si bleue qu'elle est sous un ciel aussi blanc ; de l'antique, vivant et respirant celui-là, des maisons carrées non pas à la manière de la bourse, mais sans cheminées ni cadrans, des arènes à faire hurler votre poésie, des oliviers qui selon les colonnes ou les ogives, entretiennent des héros ou de Jésus. Des musées, des musées, du Puget tant qu'on en veut, et encore la chaîne des Alpes [...] J'ai vu cette cathédrale de Bourges avec *Hernani* pour porte, et cette Tarasque de Tarascon qui vous résonne si bien – [...] avant et après j'ai vu Avignon.⁸¹

Victor Pavie avait également dépeint la région et décrit ses émotions dans un courrier adressé à David, de Nîmes :

C'est ici, en face de la Maison Carrée, que l'on vient retremper son horreur contre la Bourse et la Madeleine. Partout ici, j'ai joui du grec comme jamais. J'avais besoin d'une trêve à ma fureur pour le gothique qui me tournait le sang. J'y reviendrai de meilleur cœur que jamais après cette saine et tonique purgation. Les ruines sont plus vivantes ici. Le pouls bat plus vite qu'au Musée ; tout transpire à travers ce ciel qui n'est pas une voûte de papier bleu collé, avec des lambeaux de tapisseries pour nuages, mais de l'air, de l'air sans rivages, ce ciel, océan dont le nôtre n'est qu'une rivière, où des flocons de vapeur glissent comme le navire sur l'Océan.

J'ai vu Hyères et ses orangers, le Rhône et ses montagnes, Marseille, cette ville du Levant, les gorges d'Ollioules, si terribles, si sauvages, et le souvenir le plus ancien déjà, celui qui domine tous les autres, devant lequel rien ne prévaudra, c'est cet étrange Avignon, perdu, isolé, devant lequel tout le monde passe, cette ville des papes, pure Rome chrétienne, sans Louve ni Romulus, aux ruines amoncelées, aux deux tombeaux, aux femmes vertes et bleues, aux petites filles toutes graves, posant comme des statues, s'oubliant vivre au milieu d'une rue, dans la boue du ruisseau, pour s'adonner, ça et là, par je ne sais quel instinct du passé, à des rêveries inarticulées dont le coude du passant moderne vient à peine les distraire. Ici ma plume se cabre... [...] ⁸²

⁸⁰ *Id.*

⁸¹ *Id.*

⁸² Lettre de Victor Pavie à David d'Angers du 23 septembre 1832, in Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 67.

Dans ces quelques lignes, seuls vestiges de l'aventure méridionale des Pavie, l'évocation de paysages colorés, de ruines historiques, d'une nature préservée, le souffle des héros, un style et des images originales, quelques sentiments intimes, composent une harmonie toute romantique, et nous font regretter l'absence d'un texte digne de ce nom consacré à l'expérience.

Suisse

Au mois d'août 1833, vraisemblablement, Victor Pavie traversa un épisode amoureux particulièrement éprouvant. Devant l'ampleur de l'événement, et l'aggravation de la dépression du jeune homme, Louis Pavie organisa une nouvelle fois, un voyage de diversion. Ce déplacement apparaît alors comme une véritable catharsis pour Victor, qui doit échapper au piège de sa mélancolie. Théodore témoigne de la sollicitude paternelle lorsque le fils aîné rencontra de tels problèmes :

[...] il était avocat du barreau d'Angers. [...] l'année suivante, il allait, toujours avec notre père, faire une excursion en Suisse pendant les vacances [...] il subissait une crise dont on voit le reflet dans les lettres de ses amis et c'était pour le distraire que notre père lui suggérait l'idée de ces voyages.⁸³

En effet, le ton désabusé avec lequel il rapporte à Sainte-Beuve son aventure laisse penser qu'il lui fallait plus qu'un séjour touristique pour sortir de sa déprimante condition du moment :

Le 2 novembre, c'est le jour des morts, c'est ici que viennent aboutir tous les deuils de l'année. Ce jour, mon cher ami, vaut mieux que tout autre de moi à vous, parce qu'à tout prendre la tristesse est moins importante que l'ennui. Je m'ennuyais hier, je m'ennuierai demain, aujourd'hui je suis triste. [...] J'ai passé cinq semaines en Suisse et en Savoie, j'ai vu le Mont-Blanc, le St Bernard, assez de lacs pour en connaître, sans les avoir minutieusement vérifiés tous, et Zurich, Berne, Bâle, Schaffouse, etc. ; vous faisant grâce du reste. Ce pays de Suisse et de Savoie est tout d'horizon et de lointain ; à mesure que l'avenir du voyage se transforme en présent il n'y a plus rien, les images se fondent en appréciations purement techniques, c'est haut ou large mais ce n'est plus beau. Il en est ainsi de tous les lieux et de toutes les choses, mais de ces lieux-ci surtout.⁸⁴

⁸³ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 115-116.

⁸⁴ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 2 novembre 1833, citée in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 92-93.

La pieuse mobilisation du père se révélait insuffisante ; il était pourtant prêt à faire bien plus pour sortir son fils de ce mauvais pas : « Il lui avait même offert d'aller visiter l'Espagne, peu connue encore et que V. Hugo mettait à la mode dans ses conversations intimes encore plus que dans ses poésies. [...] Mais Victor avait de la répugnance à voyager seul et cette offre ne fut point acceptée. »⁸⁵ Le mal plongeait ses racines trop profondément dans l'enfance et la personnalité de Pavie, pour qu'il s'effaçât simplement devant le spectacle du monde.

Victor Pavie ne projeta donc pas ce voyage pour en tirer des impressions, pour faire œuvre ; mais sa réelle détresse, son égarement sentimental le plaçaient dans les conditions idéales du voyageur romantique avec, pour seule compagnie, les tourments, la contemplation et la plainte. Seulement, le jeune homme était tellement atteint qu'il resta sans force et ne se saisit pas de l'opportunité pour transcender son état. Sa faiblesse lui fit subir son mal et l'écarta du processus créatif. On trouve seulement dans la lettre à Sainte-Beuve cette phrase qui atteste de l'emprise romantique permanente sur le jeune Angevin : « c'est une chose extraordinaire du reste à quel point le lac de Genève ou d'*Oberman* pourrait s'appeler indifféremment de ces deux noms. »

Voyage de noces

Après ces déplacements « sanitaires », qui tentèrent d'apporter à Victor Pavie dépaysement et convalescence, et qui ne lui fournirent pas matière à écrire, nous évoquons encore très rapidement un voyage, lui aussi « stérile », mais qui mit fin à cette série neurasthénique - et pour cause - : son voyage de noces. Désirant célébrer l'union qui le soulage de son malaise existentiel, Pavie entreprend avec sa jeune épouse un périple vers l'Atlantique. C'est d'ailleurs par la plume de Louise Pavie que nous connaissons quelques détails de l'aventure :

Notre voyage a été très agréable une admiration continuelle d'une foule de choses différentes, et toutes nouvelles pour moi. Nous avons commencé par Poitiers, ville ancienne très remarquable par ses magnifiques églises les unes toutes gothiques, les autres du Roman le plus imposant. Puis à La Rochelle la mer qui m'a tant enchantée, mais que je n'ai trouvée vraiment bien admirable qu'à la côte du Croisic, surtout au bourg de Batz avec de beaux rochers tout noirs et tout blancs quand les vagues s'y jetaient avec fureur. Et puis tout est remarquable sur cette côte si grande par ses horizons, si naïve par ses mœurs. Les

⁸⁵ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 116.

paysans sont très beaux avec leur costume si étrange et si différent de celui de tout autre pays.⁸⁶

Retour sur les terres des ancêtres, joies simples des nouveaux couples, vacances amoureuses, le temps n'était vraiment pas à l'écriture pour Pavie.

c. Voyages littéraires

Italie

Dix ans vont s'écouler avant que Victor Pavie ne parte pour la destination mythique de tout écrivain romantique : l'Italie. « [...] les romantiques sont moins à la recherche de civilisations différentes que des sources bibliques et antiques de leur culture, à la recherche de leurs origines poétiques »⁸⁷ nous explique Nicole Savy. Quarante ans après Chateaubriand et Stendhal, trente ans après Nodier et Lamartine, et à la suite de Balzac, Sand, Dumas et Nerval⁸⁸, c'est au tour de Pavie de remonter aux sources. Il n'a pu le faire auparavant car ses responsabilités à l'imprimerie l'ont occupé à temps plein. Maintenant qu'il vient de céder l'entreprise familiale, il peut enfin vivre de ses rentes et se destiner aux voyages, à la botanique, à l'art et à la littérature. Ce séjour permet à Pavie de tourner une autre page de son existence, tout en renouant avec les souvenirs de ses premiers voyages. La visite de cette terre de culture lui offre l'occasion de confronter ses connaissances à la réalité, et de méditer sur les civilisations. Comme d'autres avant lui - et après lui⁸⁹ -, il entre dans le cercle des écrivains-pèlerins ayant fait le déplacement :

[...] l'Italie, étant donné le règne du « modèle italien » depuis la Renaissance, a une valeur normative, et les textes confondent description du réel avec fixation d'un idéal. La langue en exprime la particularité : on fait *le* voyage d'Italie, alors qu'on fait *un* voyage *en* d'autres pays.⁹⁰

Héritier de cette tradition du voyage d'Italie⁹¹, reprise par les Romantiques, Victor Pavie dresse un historique succinct des visites de quelques uns de ses illustres prédécesseurs, les replaçant dans leur contexte, en précisant leurs différences :

⁸⁶ Lettre inédite de Louise Pavie à Adèle Hugo du 7 septembre 1835 (Université d'Austin, Texas).

⁸⁷ Savy Nicole, *Victor Hugo, voyageur de l'Europe*, Bruxelles, Labor, 1997, p 12.

⁸⁸ Victor Hugo, lui, ne s'y rendit jamais, si ce n'est durant son enfance.

⁸⁹ De Marcel Proust à Michel Butor, d'Huxley à Thomas Mann, de Guillén à Sollers, pour ne citer que ceux-là.

⁹⁰ Martinet Marie-Madeleine, *Le voyage d'Italie dans les littératures européennes*, Paris, PUF, 1996, p 4.

⁹¹ Nicole Savy dit qu'il était déjà effectué par les *virtuosi* « ces gentilshommes étrangers du XVIIe siècle qui visitaient les cabinets de curiosités » (*Op. Cit.*, p 16.)

[...] les monuments [...] paraissent à Montaigne « des nids de corneille et de moineaux » [...] Notre cher Du Bellay, [...] s'y transit pour l'antique d'un amour impuissant et malade, y languit, s'y attriste, et, faute de trouver « Rome dans Rome », cherche la Loire dans le Tibre et Liré sur le Palatin. - Les Lettres de Dupaty⁹², [...] est dans sa petite portée un très caractéristique échantillon de cette horreur pour le vrai, de cette passion pour le convenu, parfumées d'une poudre d'impiété rococote à la mode de 1765. - C'est moins à Rome antique qu'à Rome classique [...] que s'attachent les sympathies de Goethe. [...] ⁹³

A l'obscurantisme de l'époque de Montaigne, à l'aveuglement sentimental de Du Bellay, et au protestantisme de Goethe, Pavie oppose les vertus chrétiennes d'autres voyageurs du passé :

Douée du sens moderne à un degré éminent, [Mme de Staël] l'applique avec ardeur et nouveauté au spectacle de la ville éternelle.[...] Elle *sent* tout ce que sentent ceux auxquels il n'est pas donné de voir. [...] notre sang coule dans ses veines. Sœur par le cœur, chrétienne dans l'acceptation relative du mot, étrangère par l'esprit, elle expire sur le seuil de la révélation catholique. - [...] L'éternité de l'église dont Rome est la figure s'éclaire bien plus, aux yeux de l'auteur des *Martyrs*, des éblouissements intérieurs de sa muse, que de l'accord, du concours et de l'évidence historique des témoignages monumentaux. - Avec l'abbé Gerbet, Rome atteint la plénitude de sa signification. Il déduit de la ville des Césars celle des papes [...] ⁹⁴

Victor Pavie se réfère aussi, avec emphase, à d'autres voyageurs, inspirateurs du Romantisme ; c'est, bien sûr, le cas de Lamartine. Il évoque l'éblouissement ressenti, adolescent, à la lecture des *Méditations poétiques*, et l'influence fulgurante du poète⁹⁵ : « c'était la première fois de ma vie que je sentais respirer en moi l'âme immense du monde [...] J'entends encore le bruit que firent, en croulant sous mes pieds, les débris vermoulus de mes admirations routinières ; - J'étais moi. »⁹⁶ Pavie emprunte fidèlement les pas de l'auteur du *Lac*, et invoque son souvenir, lorsqu'il arrive, à dos d'âne, à Naples :

[...] je vis se dérouler sous mes pieds, dans les abîmes de l'horizon, toutes les sinuosités du golfe. Ischia, Nisida, Procida, Capri, c'est donc vous que j'ai aimés quinze ans sur la foi de la muse, [...] vous dont le monde sait l'histoire et dont je ne sais que le nom. Je me pris à chanceler sur ma monture anoblie, et je grossis d'une larme l'abondante rosée du matin.⁹⁷

⁹² Charles Dupaty (1771-1825), sculpteur venu se perfectionner en Italie, frère d'Emmanuel Dupaty (1775-1851), auteur dramatique et académicien.

⁹³ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 1er novembre 1846, p 280.

⁹⁴ *Ibid.*, p 281.

⁹⁵ Voir plus haut, la partie intitulée « Illumination lamartinienne ».

⁹⁶ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 décembre 1847, p 67.

⁹⁷ *Id.*

L'auteur angevin évoque encore Nodier : « Que dirais-tu, pauvre Nodier⁹⁸, si tu revenais en ce monde, de quelqu'un qui a passé cinq jours à Naples sans avoir vu Polichinelle ? »⁹⁹, même s'il déclare ne plus y vouer le même attachement : « Dieu sait si je me crois délié vis-à-vis de toi, et si tu as perdu là-haut quelque chose de ta chère influence et de ta vénérable autorité ici-bas. »¹⁰⁰

Marie-Madeleine Martinet évoque ensuite, au sujet du voyage d'Italie lui-même, sa métamorphose dans la littérature, qui en fait, au même titre que l'auteur, l'un des « personnages » de l'œuvre : « [...] car le site créé par un début de description prend dans son esprit une existence indépendante qui subsiste même quand le texte a quitté le mode descriptif et se superpose en imagination avec la nouvelle trame discursive. »¹⁰¹ La réflexion est juste, mais ne nous semble pas réservée au seul voyage transalpin. Tout récit ayant pour ambition, même fragmentaire, de raconter un lieu, lui confère un statut d'acteur, le personnifiant plus ou moins. Ceci étant, plus l'endroit est célèbre et célébré, plus il a de chances de développer une vie propre, multiforme, faite des mille facettes décrites et mises en scène par les voyageurs écrivains. C'est bien le cas de l'Italie, et encore plus des villes-phares que sont Florence, Rome, Venise et Naples.

Sur les différents visages que propose au visiteur, par exemple, la Ville éternelle, Pavie écrit :

Par où commencerons-nous, et par quelle Rome d'abord ? Par celle des Latins, des empereurs, des bourreaux ? Par celle des chrétiens, des pêcheurs, des victimes ? Par la Rome de dessus, par la Rome de dessous ? Par la Rome pittoresque, par la Rome liturgique ? Par celle du passé, - par celle du présent, - ou par celle à venir, à toujours, à jamais éternelle ?...¹⁰²

Le voyageur angevin a du mal à choisir et voudrait une évocation totale, quoiqu'impossible :

Le mieux et le seul à faire serait de résumer tous ses aspects dans l'unité d'une forme harmonieuse et souveraine, tel que cela existe au fond d'un regard bien posé. Mais je ne

⁹⁸ Nodier projeta un voyage en Italie entre 1816 et 1819, et collabora au livre *L'Italie pittoresque* du baron Jacques Marquet de Norvins (paru chez Amable Costes en 1836), aux côtés d'une dizaine d'auteurs, dont Hector Berlioz et Alexandre Dumas.

⁹⁹ Pavie Victor, *Souvenirs d'Italie*, in *L'Artiste* du 1er septembre 1848, p 10.

¹⁰⁰ *Id.*

¹⁰¹ Martinet Marie-Madeleine, *Op. Cit.*, p 3.

¹⁰² Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 octobre 1846, p 249.

puis et ne sais. D'ailleurs, à l'a, b, c d'une ville qui ne se lit couramment qu'au bout de quelques années, des aspects tout entiers me sont encore hermétiquement scellés ; je ne possède des autres que ces fulgurantes étincelles qui brûlent avant que d'éclairer.¹⁰³

Même s'il semble se résigner, devant l'ampleur de la tâche, à n'apporter qu'un témoignage partiel - et partiel - il va néanmoins traiter de nombreux sujets, histoire, nature, art, religion, littérature et vie quotidienne constituant ses thèmes favoris.

Le périple de Victor Pavie dura plus d'un mois, du 13 ou 14 juin à la fin juillet 1844. Monsieur Vallée, le père de son épouse est du voyage. Ayant eu l'opportunité de consulter et de transcrire une dizaine de lettres inédites sur le sujet à la bibliothèque municipale d'Angers, nous avons remarqué que Pavie avait bénéficié de nombreux avis et conseils. Sur place, l'ami Henri Aubin de Nerbonne¹⁰⁴, lui a écrit au moins deux fois à ce propos, apportant tout son soutien au projet ; la première fois, pour le prévenir du bon accueil qui lui était réservé :

Rome 3 juin 1844.

Mon cher Victor,

Tu as du recevoir la lettre que je t'ai écrite à la date du 16 mai où je te donne quelques informations sur ce que je crois bon de faire en allant à Rome. J'ai du oublier certains renseignements que vous seriez peut-être bien aidés d'avoir, mais si je n'ai pas oublié les principaux tant mieux ;

[...]

Si vous descendez à Rome à l'hôtel de la Minerve qui est très bien suivi et très central je serais bien aise de le savoir parce que je vous recommanderais à Mr [Raniel ?] qui est l'économiste et le pâtissier de l'hôtel et qui est le mari de la gouvernante Mr et Mme [Modinisti ?]. Ce monsieur est français et vient tous les soirs coucher au palais Albani. Je lui dirai donc que deux angevins doivent arriver le 24 au soir à l'hôtel et qu'il fasse en sorte que vous soyez bien reçus. - Il faudra vous nommer en arrivant à l'hôtel. Du reste je m'y trouverai à vous attendre car je pense que vous prendrez la diligence de Civittavechia qui arrive à heure fixe à Rome. - Ah mon Dieu oui ! il y a des diligences maintenant en ce pays et je crois qu'il faut aussi se presser de venir voir Rome, puisque depuis mon dernier voyage il s'est opéré des changements incroyables, au point que je ne reconnais pas souvent mes Romains d'il y a cinq ans.- La douane est devenue polie et je dirais très honnête et les soldats du pape sont proprement habillés et font leur service avec précision

¹⁰³ *Id.*

¹⁰⁴ En résidence à Rome, pour son second voyage, chez le consul Bodinier depuis 3 mois ; malade, il espérait rentrer en France le mois suivant.

et sans despotisme. Les cochers des voitures disent presque toujours aux personnes sourdes et aux enfants de se ranger. Avec cela beaucoup de [palais ?] sont tenus proprement et les pauvres ne vous couvrent plus de leur malédiction quand l'on ne leur donne pas. A présent deux odeurs se disputent la cité éternelle sans parler de l'odeur de sainteté. C'est celle de la fleur d'oranger et du fromage de parmesan ; lors de mon dernier voyage c'était l'hiver il n'y avait que celle du Parmezan.¹⁰⁵

Vers la fin de son séjour, la seconde missive de Nerbonne, mettait en garde Victor Pavie contre les dangers qui guettaient les voyageurs, même les plus avertis :

Mr Bodinier m'a amené ici et s'en est retourné de suite à Rome pour aller faire un autre voyage à Tivoli avec Mr Larevellière Ossian qui est arrivé de Sicile à Rome la veille de mon départ pour Albano. Il a été arrêté en Sicile par des brigands qui ont pillé leur voiture. C'est un miracle que lui en ait été quitte pour un coup de stilet [sic] qui a fendu sa redingote du dos aux cuisses et qu'un autre voyageur n'ait eu à la tête qu'une blessure peu dangereuse. J'espère que Mr Vallée et toi n'aurez pas la chance d'avoir une histoire de brigands personnelle à raconter. Vous avez passé à Terracine pour voir Fra Diavolo, il faudra aller à l'opéra comique pour le siffler.¹⁰⁶

Et dans une correspondance adressée à son frère Victor, Théodore Pavie, l'« aîné » en matière de voyages, regrettait son absence, lui prodiguait quelques conseils, et l'encourageait, notamment, à effectuer un petit pèlerinage familial, puis à sacrifier au rituel romantique de la contemplation du coucher de soleil :

[...] cette lettre est une poignée de main que je te donne en passant avec le regret inexprimable de te voir si éloigné au moment de mon retour. Angers sans toi, c'est la campagne avec une moitié de salut de moins ; avec qui causer des poètes ? [...]

J'avais encore à te donner quelques conseils sur l'Italie ; à te supplier de fuir le soleil au nom de ta femme, de tes 4 enfants, de nous tous ; à te recommander de ne pas trop pousser Mr Vallée que la fatigue excéderait, prends-y garde ! à te rappeler que pour voir Pise durant les quelques heures de relâche à Livourne, il faut partir à l'instant, calculer les minutes et t'exposer, en revenant à bord, à ce que les mariniers toscans se disent trop las à moitié route et refusent d'aller plus loin. Le vapeur fume, le courant à une demi lieue de terre est rapide, on dérive, on s'éloigne, et les mariniers demandent un franc de plus à chaque coup de rame. Surtout ne te dispute jamais avec le peuple ; réponds avec fermeté, fais toujours marché à l'avance, *par écrit*, [...], stipulant les lieux de halte et le temps du

¹⁰⁵ Lettre inédite de Henri Aubin de Nerbonne à Victor Pavie du 3 juin 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°151).

¹⁰⁶ Lettre inédite de Henri Aubin de Nerbonne à Victor Pavie du 21 juillet 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°157).

repos. Enfin, à Civita Vecchia, regarde, hors des murs, à l'entrée du chemin de Rome, un palmier dans une ferme, au milieu de cactus ; c'est là que je me suis arrêté et assis en chemin pour l'Inde. Ce palmier sera pour toi l'entrée de la terre promise. Sur la place, devant la cathédrale il y a un barbier [...] où je suis passé par la savonnette d'un petit grec malin ; en face du barbier, tu verras un café où jouent et jurent de gros romains en culottes de velours, en veste de velours à boutons pendants et boucles d'oreilles [...] qui chantent le Figaro de Brassini. En te rendant à terre dans ce port charmant [...], tu rencontreras peut-être le grand bandit [*Barbone* ?] [...]. Surtout, mon poète, soit sur le pont avant le jour et vois le soleil se lever sur cette mer de Virgile et de Dante, d'Horace et de Pétrarque, vois s'éclairer les Apennins aux feux roses d'une aurore que tu désires, que tu rêves, que tu poursuis depuis 20 étés. [...] crains les chaleurs, les fièvres, les transports au milieu de tant de merveilles ! [...]¹⁰⁷

De son côté, restée en Anjou, Honorine Louise Pavie s'était résignée au dessein de son époux. Ses lettres témoignent de son affection et de sa sollicitude :

[...] ton rhume est-il resté dans quelque poème de diligence ? les nuits sont fraîches, le matin très froid. Agis toujours avec grande prudence. Songe que notre bonheur, notre existence sont en toi. Que mon bon père se précautionne, selon l'avis de l'autre père, prudent pour les autres, d'une espèce de calotte ou bonnet, pour visiter les monuments où l'on trouve une fraîcheur si funeste. Je t'en prie fais-y attention.[...]¹⁰⁸

[...] Et papa comment se trouve-t-il de la grande chaleur que vous devez avoir ? Je sais qu'il n'y pense pas, mais nous, nous pensons aux précautions que vous seriez bien aimables de prendre pour ceux qui vous sont chers. Relis un peu les avis de Théodore. [...]¹⁰⁹

mais aussi, et surtout, de ses regrets :

Je tâche de m'étourdir pour ne pas penser au temps qui reste à s'écouler d'ici ton retour. Il faut donc que je regarde plutôt en derrière et je ne vois encore que quelques heures ! Une chose, et il faut que je te la dise, m'a étonnée, et me corrigera pour l'avenir : c'est que tu paraissais avoir besoin de mon chagrin, pour croire à ma tendresse. Cette séparation fait réfléchir et rend raisonnable. [...]

¹⁰⁷ Lettre inédite de Théodore Pavie à Victor Pavie du 15 juin 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°149).

¹⁰⁸ Lettre inédite de Louise Pavie à Victor Pavie du 16 juin 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°152.)

¹⁰⁹ Lettre inédite de Louise Pavie à Victor Pavie du 16 juillet 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°156).

Une autre fois peut-être t'écrirai-je en Italien. N'est-ce pas que c'est la dernière fois que tu te sépares de moi ? Si tu savais combien j'ai envie de te faire une vie douce, mais si douce qu'il ne te prendra plus envie de me quitter.¹¹⁰

Elle n'hésite pas à comparer la vie sans son mari à un véritable deuil : « Mes trois chers petits me sont d'un grand soutien, va, même la nuit ils m'entourent tous ; mais ne t'inquiète pas, je dors vraiment très bien. Il semble que Dieu veuille laisser à la pauvre veuve cette consolation, accomplir ses devoirs de mère. »¹¹¹ L'envie de voyager est forte chez l'épouse qui, pour être soumise, n'en exprime pas moins ouvertement ses désirs :

Ta lettre reçue ce matin même ici, lue et relue, augmente en moi à chaque fois le désir de voir et de jouir de ce que tu vois.[...]

Pendant que je suis assise à l'étroit renfermée dans le petit cabinet du bon père, éclairée par une chandelle, toi tu es assis sur quelque ruine de Rome, ou bien plutôt dans quelque gondole napolitaine sur une mer cette fois plus bleue encore que les yeux d'Eusèbe s'il est possible, avec une lune pour flambeau, mais une lune napolitaine aussi. Il paraît qu'il y a [...] en France, quelque endroit où s'émerveiller. Je n'en suis pas [saisie ?], puisque moi qui ne pourrai peut-être jamais porter mes regards au-delà je puisse [sic] avoir quelque compensation dans un voyage du midi.[...]

Et tâche de me faire pressentir un peu le jour de ton arrivée.¹¹²

Si Louise Pavie a hâte que Victor revienne, c'est que le terme de sa cinquième - et avant-dernière - grossesse approche :

Dure vie que celle d'une mère de famille, lourd fardeau, mais que je sens bien diminuer en pensant que tu es là ; [...] Songes à ma rotondité très croissante, par conséquent très gênante parfois. Mon voyage à Angers aura pour second but encore une bonne saignée, et sans accident, je l'espère.¹¹³

Quelques jours plus tard, elle déclarait :

Toute fraîche débarquée de St Melaine, avec mes trois chers petits que je ne quitte plus, je reçois ta lettre datée de différents points, mais surtout enfin de [...] Rome [...] A moi qui n'aurai fait que souffrir et qui, à ton retour ne verrai devant moi que le moment si cruel et

¹¹⁰ Lettre inédite de Louise Pavie à Victor Pavie du 16 juin 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°152).

¹¹¹ Lettre inédite de Louise Pavie à Victor Pavie du 25 juin 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°153).

¹¹² Lettre inédite de Louise Pavie à Victor Pavie du 2 juillet 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°154).

¹¹³ *Id.*

toujours inquiétant pour une femme. Je n'y pense pas cependant. Je ne pense qu'à ton retour, et me confie en Dieu.¹¹⁴

Quant à Louis Pavie, qui a souvent voyagé avec son fils, il prend la plume pour le guider, non seulement en ce qui concerne les aspects pratiques du voyage, mais encore dans l'amélioration de son style littéraire :

Une page à moi, mon cher Victor, contre trois [...] c'est à la fois trop et trop peu : après ta chère épouse, et d'ici, encore, où rien n'éclot, d'où rien ne surgit. Aussi nous intervertirions notre part, qu'il y en aurait cent fois plus dans tes vingt lignes que dans mes suivantes. Angers et Rome : voilà toute l'explication.

[...] Plus heureux mille fois que tant d'autres, tu as trouvé un second père, aussi tendre, aussi affectueux que celui que Dieu t'avait fait. Il a pour toi cette tendresse, cette estime qu'on n'accorde pas facilement et qu'on n'obtient [sic] rarement. Si tu apprécies, comme je n'en doute pas, une si grande félicité, qu'elle excite toute ta gratitude ; ne cesse pas de lui rendre respect [...], entoure-le de tous tes soins, de toute ton affection ; fais-lui partager tes goûts mais sans exclusion, prête-toi à tous ses désirs, et fais plutôt quelques sacrifices que de trop exiger de sa complaisance.

Ta première [sic] de Rome est arrivée hier, ce qui nous fait espérer la seconde du même lieu de demain en huit. Elle sera pleine celle-là, mais toutefois, fais qu'elle ne déborde pas et qu'entre les objets circule tant soit peu de lumière ! Comprime ton admiration et classe tes sensations, si tu veux les mieux faire partager, - à moi, s'entend ; car tu as fasciné ton élève de telle sorte qu'elle te comprend à demi-mot.

Dieu vous protège, je le vois ; en voyage, ni chaleur, ni poussière ; en mer ni tempête, ni [?]. Que le séjour et le retour soient aussi heureux : c'est le vœu de ton père et ami¹¹⁵

Embarqué le 21 juin sur le *Télémaque*, à Marseille¹¹⁶, Victor Pavie parvient donc, après quatre jours d'une traversée ponctuée d'une courte escale à Livourne et Pise, au port de Civita Vecchia¹¹⁷. Dix-sept lieues plus tard, il découvre Rome où il reste deux semaines ; il passe ensuite une dizaine de jours à Naples et ses alentours avant de rentrer en Anjou, certainement après un détour à Venise¹¹⁸, à la fin du mois de juillet 1844.

¹¹⁴ Lettre inédite de Louise Pavie à Victor Pavie du 6 juillet 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°155, - 3 premières pages -).

¹¹⁵ Lettre inédite de Louis Pavie à Victor Pavie du 6 juillet 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°155, -dernière page -).

¹¹⁶ Henri Aubin de Nerbonne demande à ce que sa lettre soit envoyée à « Mr Victor Pavie sur le paquebot de l'état du levant qui part le 21 courant de Marseille, à Marseille », au cas où son ami serait déjà parti. (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°151).

¹¹⁷ Aujourd'hui Civitavecchia.

¹¹⁸ Rien n'en a été dit dans les *Notes* de Pavie, mais la seconde lettre de Nerbonne était adressée « poste restante à Venise » (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°157).

Ce séjour l'inspira au point de rédiger un récit de voyage qu'il donna en treize livraisons à la revue *L'Artiste*, d'octobre 1846 à septembre 1848. Les cent cinquante pages du journal de Pavie, de la pure veine des récits de voyage romantiques, parurent dans l'hebdomadaire parisien sous trois titres différents : *Notes d'un voyage en Italie* (pour trois épisodes), *Notes d'un voyageur en Italie* (pour les sept épisodes suivants) et *Souvenirs d'Italie* (pour les trois dernières livraisons). Cette relation fit faire à David d'Angers la remarque suivante :

J'ai lu avec un bien vif et sincère intérêt ton *Voyage en Italie*. Il faut qu'on te lise enfin. Ne reste donc pas plus longtemps sur une réserve qui n'est pas admissible pour ceux qui savent combien de nobles trésors sont renfermés dans ton cœur et dans ton âme.¹¹⁹

Trente pages seulement furent finalement republiées dans les *Œuvres choisies* posthumes, concernant uniquement, et avec des retraits, la visite de Rome. On peut regretter ce choix minimal, mais le manque de place dut certainement prévaloir. Il y a, dans ce Voyage, suffisamment de matière pour une étude très approfondie tant les références à l'Art, à l'Histoire sont nombreuses, tant l'intertextualité est riche, tant le style de Pavie, tortueux et digressif, lourd de métaphores et de réflexions métaphysiques peut se prêter à l'analyse, et tant le sujet même, ce périple d'Italie y incite. Nous n'aborderons ici que quelques points principaux.

◆ Une Promenade

Dès le début de son récit, Victor Pavie rappelle son but, double : « demander couleur et vie à la terre adoptive des pédans [sic] et des rhéteurs [...] entr'ouvrir les portes de l'Orient »¹²⁰. Il prend soin également de préciser rapidement sa conception du voyage :

Ainsi, pauvres de jours, faisant de pauvreté richesse, nous voguons hardiment avec notre instinct pour boussole, sur cette mer infestée de *pilotes*, échouant contre une colonne, contre une arche, contre un portique, invoquant les écueils comme l'on invoquerait le port. Plus fiers d'une méprise, pourvu qu'elle soit nôtre, que d'une rectitude d'emprunt, nous aiguisons contre nous tous les stylets des *cicerones*. Nous comptons parmi nos meilleures journées celles qui, par une succession fantasque d'incidents liés au fond, bien qu'étrangers en apparence, finissent au point extrême de celui où elles ont commencé.¹²¹

¹¹⁹ Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 27 octobre 1846, dans Jouin Henry, *Op. Cit.*, p 267.

¹²⁰ Pavie Victor, *Notes d'un voyage en Italie*, in *L'Artiste* du 11 octobre 1846, p 231-232.

¹²¹ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 octobre 1846, p 250.

Ainsi, Pavie qui regrettait à son arrivée : « Point et *plus* de Stendhal au débarcadère du paquebot !... », ¹²² rejoint complètement ce dernier sur sa façon de voyager ; l'auteur de *Promenades dans Rome* avouait, en effet, en 1829, sa préférence pour la liberté et la légèreté de l'écriture :

L'auteur de cet itinéraire a un grand désavantage ; rien, ou presque rien, ne lui semble valoir la peine qu'on en parle avec gravité. Le XIXe siècle pense tout le contraire, et a ses raisons pour cela. La liberté, en appelant à donner leur avis une infinité de braves gens qui n'ont pas le temps de se former un *avis*, met tout parleur dans la nécessité de prendre un *air grave* qui en impose au vulgaire [...] ¹²³

Mais Stendhal entendait néanmoins rapporter les témoignages de ses visites

Cet itinéraire n'aura donc point le pédantisme nécessaire. A cela près, pourquoi ne mériterait-il pas d'être lu par le voyageur qui va devers Rome ? A défaut du talent et de l'éloquence qui lui manquent, l'auteur a mis beaucoup d'attention à visiter les monuments de la Ville éternelle. ¹²⁴

Victor Pavie déclare, lui : « Les monuments pullulent avec une si étonnante multiplicité, que de jour en jour, on restreint, en ce qui est de regarder, le cercle de ses prodigalités premières. » ¹²⁵

Une des particularités intéressantes de la promenade étant la surprise, Pavie introduit dans son récit plusieurs rencontres. Celle, voulue et prévue, avec le consul d'Angers à Rome, M. Bodinier, au palais Albani, ne donne pas lieu à littérature ; mais celles que le hasard a provoquées font l'objet d'une narration plus fournie. La première de ces rencontres est d'ailleurs une double rencontre : celle de l'abbé Gerbet, que Pavie avait sollicité une douzaine d'années auparavant pour être son directeur de conscience, et que le voyageur angevin croise au sortir d'une église à Rome ; et celle d'un autre prêtre connu « le fils de Cazalès ¹²⁶, le filleul de Burke, l'écrivain contenu, sobre et chaste » ¹²⁷, aperçu lors d'une visite de Rome entreprise avec l'abbé Gerbet, le même jour. Cette double coïncidence fit écrire à Pavie : « Je serais tenté de croire, d'après ce qui s'est passé ce matin, que les miracles

¹²² Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 octobre 1846, p 248.

¹²³ Stendhal, « Avertissement », *Promenades dans Rome*, *Op. Cit.*, p 597.

¹²⁴ *Id.*

¹²⁵ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 octobre 1846, p 250.

¹²⁶ Il s'agit de Edmond de Cazalès (1804-1876), prêtre et homme politique français, fils de Jacques Antoine Marie de Cazalès (1758-1805), noble émigré, agent secret de Louis XVIII.

¹²⁷ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 15 novembre 1846, p 28.

déposent sur le lieu de leur scène une semence féconde en étranges circonstances et en événements imprévus. »¹²⁸

A la fin du voyage, Victor Pavie fait d'autres retrouvailles :

Sur la pente d'un coteau parfumé de la senteur des calices dont le prédestiné devait composer son miel, je viens de faire une rencontre : celle d'un vieux compagnon de classe qui, [...] poursuit sa vie d'étudiant en plein âge de banquier, de juge ou de notaire. - Heureux ami, que te font à toi, dans la sécurité de la distance et la liberté du changement, les mille et un aiguillons de la patrie ?¹²⁹

De l'intérêt d'une destination plus lointaine ou plus obscure pour demeurer préservé de la familiarité désenchanteresse d'une relation nouée des milliers de kilomètres plus au nord.

Le lendemain, nouvelle surprise, mais cette fois plus « romantique ». Au moment où Pavie se perd dans une transaction commerciale chez un coutelier, en raison de son italien approximatif, un homme s'adresse à lui :

« Vous êtes d'Angers, monsieur ?

- Qui vous l'a dit ? lui répondis-je, en fixant mes deux yeux sur les orbites éteints d'un vieillard qui tournait la roue.

« Oh ! l'accent ne trompe pas. Écoutez plutôt le mien.

Et il se mit à sourire de ce sourire d'aveugle si triste, quand il n'eût pas été en même temps celui d'un exilé. Grenadier de Joachim, prisonnier de l'ennemi à la chute du roi son maître, il était resté là, sans avoir pu retrouver le chemin de la patrie à l'heure de sa délivrance, car le soleil de Naples lui avait crevé les yeux.¹³⁰

Le thème du vieux soldat de l'Empire déchu, avec l'imaginaire historique et le cortège de fantasmes doloristes qui s'y rattachent, entrait bien davantage dans la thématique des auteurs romantiques. Pavie pouvait conclure son article (et son récit tout entier) de cette métaphore : « Cette roue qu'il tournait, n'était-ce point celle de notre fortune ?... »¹³¹

La probabilité de rencontrer des compatriotes, lors d'un voyage en Italie, était importante, tant la destination était courue. Quant au dépaysement, s'il était certain en termes de climat, de mœurs, de vestiges antiques, etc. un fait pouvait en atténuer la portée : les liens entre

¹²⁸ *Ibid.*, p 27.

¹²⁹ Pavie Victor, *Souvenirs d'Italie*, in *L'Artiste* du 1er septembre 1848, p 9.

¹³⁰ *Ibid.*, p 10.

¹³¹ *Id.*

Paris et Rome pour ce qui était de la culture, la domination napoléonienne, et surtout la parenté entre la province d'Anjou et celle de Naples¹³². L'Angevin y est, bien sûr, très sensible. Par exemple, lorsqu'il admire la statue de Charles d'Anjou¹³³ « posée en conquérant sur le tympan intérieur de la cathédrale »¹³⁴, et surtout à la fin de son itinéraire, lorsqu'à Sorrente, il dépeint l'intime relation entre les deux provinces :

Nous autres Angevins, nous sommes ici chez nous. C'est chose merveilleuse que d'avoir traversé ou longé trois cents lieues de basiliques, de palais, de portiques à cintres, à tours, à plafonds, à pilastres, pour se retrouver tout au bout de son pèlerinage en société de nos flèches, de nos bastilles et de nos donjons. Les pierres ici parlent notre langue ; une odeur de patrie s'exhale de ces mausolées de nos ducs [...] il faut convenir que nos souvenirs de Naples n'ont rien perdu à passer de la province à la nation. Vassaux de Philippe d'Anjou¹³⁵, sujets de Charles VIII, Français de Napoléon, plus nous nous rapprochons de notre âge, et plus nous sentons vivre et remuer en nous le sentiment de la conquête.¹³⁶

A ces péripéties dues au hasard, Victor Pavie en ajoute une autre, toute aussi « classique » chez les écrivains « d'Italie » : la perte de l'accompagnateur :

[...] un épisode fréquent est celui des relations du voyageur avec son guide [...] : au début, le promeneur voit à travers lui, puis il le perd par un heureux hasard ou l'abandonne volontairement, ce qui marque le remplacement de l'interprétation simplifiée du guide par une expérience de plusieurs dimensions.¹³⁷

Promenade au sens littéraire du terme, le voyage de Victor Pavie a tout du pèlerinage romantique, somme de deux intentions contraires, ou plutôt complémentaires : l'hommage à une réalité connue et la recherche de l'inconnu. A la visite des lieux religieux, il mêle la découverte du pays ; à la volonté de suivre les itinéraires des écrivains ayant effectué le périple, il associe la flânerie, la disponibilité pour l'imprévu ; à la mémoire des lieux, il confronte la mémoire des voyageurs l'ayant précédé ; à la description des merveilles artistiques qu'il voit et touche, il ajoute ses confidences et ses pensées. Par ces constantes : pèlerinage culturel, choix de la flânerie, revendication d'une écriture aléatoire qui témoigne des errances du voyageur, etc., Victor Pavie s'inscrit bien dans le schème du récit de voyage romantique.

¹³² Le roi René d'Anjou fut en effet roi de Naples de 1435 à 1442. Par la suite, il conserva les titres de roi de Jérusalem et roi de Sicile de 1434 à 1480

¹³³ Charles Ier (1227-1285) roi de Sicile, d'Albanie et de Jérusalem, frère de Saint-Louis, qui fonda la cathédrale.

¹³⁴ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 16 janvier 1848, p 161..

¹³⁵ Philippe de Valois (1293-1350), comte d'Anjou devenu roi de France en 1328 sous le nom de Philippe VI.

¹³⁶ Pavie Victor, *Souvenirs d'Italie*, in *L'Artiste* du 1er septembre 1848, p 10.

¹³⁷ Martinet Marie-Madeleine, *Op. Cit.*, p 324.

◆ *Thématique romantique*

Il n'est pas non plus étonnant de retrouver, sous la plume de Pavie, les thèmes habituels rencontrés dans la littérature de voyage de l'époque : le temps qui passe : « Si l'aiguille romaine marchait moins vite que la française ? [...] Hélas toutes deux marchent sans se rencontrer jamais ; celle qui marche en avant s'arrêtera devant l'autre à l'heure où finiront les temps. Romaine, française, elles sont une pour diviser les jours de notre vie. »¹³⁸, ainsi que le malaise sourd qui s'y rattache et qui imprègne tout ce qu'il voit : « [...] permanente mélancolie de ces lieux. »¹³⁹, l'Orient « [...] qui déjà se révèle si vivement à Naples, [...] Comme l'Asie la Grèce, la Grèce emporte l'Italie. L'histoire remonte à l'est, et la pensée l'y suit. »¹⁴⁰

La nature occupe une place toute aussi importante, avec ses inévitables répercussions sur l'esprit de celui qui la contemple. Chaque article contient une description ou une peinture des horizons nouveaux qui s'offrent au voyageur, des ports méditerranéens aux Apennins, des plaines fertiles aux flancs du Vésuve. « Qui n'a pas vu se coucher le soleil en pleine mer ignore à la fois une des plus magnifiques scènes de la création et une des plus douloureuses émotions de l'âme. »¹⁴¹ écrit-il sur le bateau qui le conduit en Italie. Et, à propos de la campagne romaine, il déclare :

En revenant ensemble d'une promenade à la villa Pamphile, je me résigne à me taire sur ses berceaux de chênes verts, sur le chant de ses rossignols en plein été, sur ses prés inondés par le débordement de ses bassins où plongent les naïades antiques, je m'abstiendrai encore sur ses parterres de mosaïques [...] mais je ne puis comprimer un cri d'admiration en l'honneur de ses pins qui font le panache de Rome et que le soleil couchant ardoisait de ses adieux.¹⁴²

Chez Pavie, même le soleil appartient à l'Art :

Chez nous, le soleil d'été, incompris et renié par le bleu sombre de nos ardoises, par le blanc sale de nos tufs, par le gris morne de nos saules, par le rose blême de nos faces, dépense toute sa force à brûler. - Ici il trouve une nature montée à son diapason. Il va et

¹³⁸ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 15 novembre 1846, p 29.

¹³⁹ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 11 octobre 1846, p 233.

¹⁴⁰ Pavie Victor, *Souvenirs d'Italie*, in *L'Artiste* du 15 août 1848, p 237.

¹⁴¹ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 11 octobre 1846, p 232.

¹⁴² Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 octobre 1846, p 251.

vient des murs dorés du Panthéon aux pins de la villa Pamphyle et aux palmiers du couvent de Saint-Bonaventure, des statues de marbre et de bronze aux hommes de bronze et de marbre ; convié de toutes parts par les sympathies de cette terre qui comprend sa splendeur et sollicite son amour, il dépense en baisers une partie de cette puissance qui semblait destinée à détruire.¹⁴³

La campagne au sud de Rome l'inspire : « Ici, par un prodige vraiment élyséen, vous plongez jusqu'au cou dans la substance du paysage. [...] ici la nature paie comptant, c'est de l'or en barre ; une campagne massive dont nul arbre n'est creux, nul plan souillé [...] »¹⁴⁴ Le célèbre volcan napolitain l'impressionne également et lui fait dire :

La nature est chose sacrée. Il est beau de s'abîmer en elle au prix de ses jours, dans les solennités d'une extase souterraine. Mais fureter dans ses replis, mais explorer ses recoins en curieux désœuvré qui n'a rien à lui donner ni à lui prendre, cela me semble le rôle d'un Anglais.¹⁴⁵

Autre domaine qui fascine Victor Pavie, et là-bas plus qu'ailleurs : l'Histoire. Visitant, après Livourne, Pise alors déserte, il exprime sa passion pour le passé :

Nous passons de vie à mort, du tumulte au silence, [...] Mais, pour qui sait ouvrir deux autres yeux que ceux du corps, cette mort devient la vie [...], tant le passé règne ici, tant les souvenirs y persistent, tant la fortune a fait de Pise une manière de Pompéi ensevelie tout à coup sous la lave de l'histoire, avec des morts pour citoyens.¹⁴⁶

Déjà, à l'escale d'Ajaccio, Pavie méditait sur une histoire bien plus récente, mais qui commençait à s'enfoncer dans les brumes du temps, pour se transformer peu à peu en légende : « Ce soir la Corse, demain l'Elbe. Bonaparte ce soir et demain Napoléon. L'enfant de 1769, un télescope braqué sur les rochers de l'île voisine, pouvait apercevoir à moins de lieues encore que d'années l'homme de 1814 pensif, chauve et les bras croisés. »¹⁴⁷ Si Rome lui fournit son lot de vestiges et d'antiques apparitions, c'est au pied du mont Vésuve, à Pompéi, que Pavie communique le mieux avec le passé : « [...] c'est prodigieux. Une ville [...] qui dort, attendant son réveil du son d'une de ces lyres que l'on ne sait plus toucher. [...] Que de fois j'ai cru sentir une main me frapper sur l'épaule et ces deux mots retentir à mes

¹⁴³ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 8 novembre 1846, p 10-11.

¹⁴⁴ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 28 novembre 1847, p 50.

¹⁴⁵ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 16 janvier 1846, p 162.

¹⁴⁶ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 11 octobre 1846, p 233.

¹⁴⁷ *Ibid.*, p 232.

oreilles : « Quô vadis ? »¹⁴⁸ Ce thème des époques appréhendées simultanément est récurrent chez les écrivains romantiques, notamment pour le voyage d'Italie, et se révèle très fertile comme le rappelle Marie-Madeleine Martinet :

La perception des strates du temps [...] apparaît [...] dans la vision des périodes et des styles superposés, [...] image de syncrétisme dans le temps, ou inversement [...] image de rupture donnée par la fouille archéologique faisant surgir un monde disparu [...] La collection d'art et le musée sont enfin une réunion des traces du passé dans un lieu de l'esprit. Tous ces motifs supposent le rapport du fragment et de la totalité [...] ils peuvent [...] symboliser la puissance intégratrice de l'imagination et de la mémoire, qui à partir du fragment recrée un monde. Sur le plan littéraire, ils équivalent à l'ellipse, qui laisse beaucoup d'implicite à développer autour de l'explicite.¹⁴⁹

« Puissance de l'imagination », « implicite » et « explicite » : l'on comprend que ces aspects s'appliquent à la prose de Victor Pavie, lui qui allie souvent précision de l'énoncé et sous-entendus plus ou moins évidents, confrontation au réel et rêveries.

Mais ce qui touche plus que tout Pavie, c'est l'imbrication de l'histoire, de l'art, de la nature, qui fait de l'expérience en Italie, un moment unique d'une grande intensité. Le passage ci-dessous l'illustre parfaitement :

Les Monts-Albains !... par Nicolas Poussin ! je connais cela. [...] voilà trois siècles que vous posez, avec une inaltérable mansuétude, pour le peintre comme pour le rapin ; [...] non seulement vous posez pour les lieux, mais pour les figures. L'homme et la terre se touchent par des analogies fécondes que le génie de l'artiste excelle à raconter. D'après vous, Raphaël a fait pyramider ses personnages. [...] Vous êtes le point de rencontre de l'histoire et du paysage.¹⁵⁰

En bon visiteur étranger, Victor Pavie note ses réflexions sur les habitants, leurs mœurs, et livre quelques anecdotes. Qu'il s'agisse de l'absence de poisson au menu des repas pris sur le *Télémaque* : « Serait-ce qu'il ne se pêche en Méditerranée que des bœufs, des veaux ou des moutons ? »¹⁵¹, de l'apparence des autochtones : « Les traits se profilent, les ombres circulent limpide autour des yeux plus vifs, des lèvres plus articulées. En ce qui est du costume, le buste est volontiers antique, sauf les manches à gigot qu'il faut subir

¹⁴⁸ Pavie Victor, *Souvenirs d'Italie*, in *L'Artiste* du 15 juillet 1848, p 199.

¹⁴⁹ Martinet Marie-Madeleine, *Op. Cit.*, p 7.

¹⁵⁰ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 21 mars 1847, p 45.

¹⁵¹ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 11 octobre 1846, p 232.

je ne sais jusqu'où. La portion inférieure est une restauration moderne.¹⁵² » et « [...] des femmes moitié commères, moitié matrones, au corsage débraillé, à la démarche antique, devisent de la voix dont miaulent les matous [...] ¹⁵³ » ou d'une rixe observée sans en comprendre ni la cause ni le dénouement : « Un luxe hyperbolique de démonstrations agressives gratuitement aux prises avec la solidité du diamant, rehaussée de la souplesse de la soie, est-ce là tout le fond de cette affaire et celui de tant d'autres perçues et racontées sous la rubrique de sang par le commun des voyageurs d'Italie ? »¹⁵⁴, Pavie déroule son regard particulier et sa langue très imagée. Parmi les nombreuses différences qu'il relève entre l'Italie et la France, il en est une qui l'interpelle particulièrement : la sieste :

Frappez à la boutique d'un mercier d'Angers à minuit pour une épingle : le mercier se lève, il ouvre, il vous salue, vous suppliant en grâce de l'excuser du retard. Il met tous ses rayons en l'air pour cette épingle qu'il enveloppe soigneusement [...] Il vous [...] invite à revenir, de jour ou de nuit, [...] vous reconduit sur le seuil, et [...] vous éclaire dans la rue jusqu'au réverbère le plus voisin. - Eh bien ! je suis entré chez un joaillier de Rome à midi pour un bijou. L'homme et la femme ronflaient aux deux extrémités du comptoir. Le joaillier persista ; la joaillière, plus galamment interpellée, tenta sur le sommeil un magnanime effort ; mais sa tête retomba [...] De ce moment elle ne remua plus. Et me voilà sorti comme j'étais entré, les mains vides, la bourse pleine.¹⁵⁵

Certains de ses jugements paraissent quelquefois manquer de subtilité : « Les Romains sont cupides [...] Fainéants, [...] . - Ignorants [...] . - Superstitieux [...] » mais ces adjectifs sont des prétextes pour leur adjoindre des commentaires qui défendent au contraire les habitants de la Ville éternelle. Car, adoptant une vision décentrée qui lui fait honneur, il pointe et dénonce à plusieurs reprises, dans ses écrits, le complexe de supériorité français, qui, selon lui, ne porte d'ailleurs pas préjudice aux seuls Italiens :

Il y a au fond de nous une préoccupation sociale, une manie d'imitation et de propagande à l'étranger qui nous rend volontiers détracteurs par tolérance et conquérants par apostolat. Tandis que l'Anglais froid et l'Allemand pacifique traversent le monde sans sourire ni colère, [...] nous prenons fait et cause, avec une véhémence de charité presque chrétienne, contre les traditions vitales de nos voisins pour un fantôme de constitution abstraite qui a la prétention de tout englober jusqu'aux mœurs.¹⁵⁶

¹⁵² *Ibid.*, p 234.

¹⁵³ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 octobre 1846, p 249.

¹⁵⁴ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 21 mars 1847, p 44.

¹⁵⁵ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 8 novembre 1846, p 10.

¹⁵⁶ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 6 décembre 1846, p 73 .

Cette propension à la relativité de jugement pour qui voyage en dehors de ses propres frontières touche même au domaine si sensible de la sensualité. On sait pourtant Pavie partisan d'un rigorisme religieux, d'une morale bourgeoise conservatrice, d'une éthique pudique et vertueuse ; la situation d'aventure, le climat, et l'excuse de l'Art, lui permettent de s'en échapper quelque temps :

[...] le costume, par trop lâche et flottant et la poitrine aventurée des femmes du peuple donnent moins à penser que l'agaçante décence et la collante précision de certaines autres. Le mauvais œil aime à fouiller avant [...]. Comme il est difficile de faire dix pas dans une rue sans être ébahi devant quelque vision de Raphaël et de Phidias, l'on a l'occasion de constater autant de fois l'air de parfaite indifférence avec lequel ce témoignage est accueilli. On les regarde, elles passent, sans rougir ni sourire, sans impudeur ni embarras. Je n'ai pas la niaiserie de contester la passion à ces regards qui de nuit tiendraient lieu de réverbères à Rome. Je dis que la coquetterie ne va ni à l'ampleur magistrale de leurs membres, ni à la majesté presque emphatique de leurs mouvements. Leur genre de beauté [...] est le lot spécial du crayon ou du ciseau. Le libertin n'y mord pas et rebrousse chemin vers Florence.¹⁵⁷

C'est donc l'Art qui transforme tout, qui sublime tout. Pour Pavie, comme pour tant d'autres, l'Italie est son berceau. C'est à la recherche des chefs d'œuvre découverts dans les livres ou aperçus sur les toiles des Salons qu'il part tout logiquement, qu'il s'agisse de sculptures, de fresques, de tableaux ou de monuments. Les paysages ayant servi de modèles aux grands artistes vénérés, leurs statues, sont aussi l'objet d'une quête continue. Évoquant le Monte-Cavo au Latium, il s'écrie : « C'est sur toi que s'assied, son chalumeau aux lèvres, [...] l'immense Polyphème dans le tableau de Quintin Varin, que je vois étinceler au fond d'un cabinet de ma province. »¹⁵⁸ Les passages qui ont pour sujet Fra Angelico, Raphaël, Michel-Ange, Benvenuto Cellini, Giotto, Véronèse, le Titien, Lorrain, Poussin, et tant d'autres connus ou méconnus, abondent, Pavie commentant et comparant les courants, les techniques, les succès, et restituant à chaque fois ou presque l'artiste, sa vie, son contexte. Au fil des pages, on le sent dans son élément, lui dont la culture et la sensibilité l'ont toujours fait s'intéresser aux arts, lui qui a si intimement côtoyé peintres et sculpteurs ; il est enfin en présence des prestigieux modèles, *in vivo* :

Du reste, il faut le dire, le vent romain souffle peu aux musées. Tant de choses sont à leur place, tant de colonnes sur leurs bases, tant de saints dans leurs niches, tant de fresques

¹⁵⁷ *Ibid.*, p 74.

¹⁵⁸ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 21 mars 1847, p 45.

sur les murs, que l'idée de collection, subversive de l'idée locale, est constamment primée par de plus éminents soucis [...] ¹⁵⁹

Il ébauche une théorie de l'art, qui rappelle en partie et complète, en quelque sorte, celle émise par Victor Hugo, à propos de la littérature, dans *Cromwell* :

L'idéal, affranchi des traditions hiératiques, s'incarna peu à peu dans les types d'une nature choisie dans sa pureté d'abord, dans sa splendeur ensuite, dans sa beauté toujours [...] A l'hymne avaient succédé le poème et le drame ; le mélodrame vint, la chose détrôna l'idée, comme l'idée avait détrôné le dogme. [...] Les artistes broyèrent du sang sur leur palette ; ils s'appelèrent Rubens, Caravage, Ribera. ¹⁶⁰

Victor Pavie visite tous les sites prestigieux des villes traversées, la dizaine de musées du Vatican, les chapelles, les ruines antiques du Nord au Sud, avec avidité. Parfois les guides ne suffisent pas ; le voyageur angevin puise alors dans ses lectures : « Pétrarque la recommande » ¹⁶¹ dit-il, par exemple, à propos d'une chapelle napolitaine où dorment, à l'abri des regards, de magnifiques fresques de Giotto. Comme à son habitude, il ne manque pas une occasion de s'élever contre la modernité et les dommages qu'elle fait subir au passé :

L'intelligent badigeonneur de l'église [...], voyant ici la végétation à l'œuvre, s'en est reposé sur elle avec une confiance qui l'honore [...]. Toutefois l'Académie, impatiente, dit-on, de la lenteur de ce cryptogame, menace d'en finir par une restauration décisive. Pauvre peintre, destiné à périr par le pinceau ! ¹⁶²

Plus que la négligence, - que peut comprendre un romantique comme Pavie, pour qui l'assaut du temps confère un supplément d'âme à l'œuvre d'art, - ce sont donc les attentions sacrilèges et l'ignorance suffisante des responsables de son temps qui l'indisposent et qu'il condamne : « Et puis cette fureur de remettre un bras, quelquefois même un corps à une statue, fait passer tour à tour d'une défiance pointilleuse à de cruelles mystifications, [...] Je professe, à vrai dire, sur les destinées des monuments, toutes les superstitions du fatalisme oriental. » ¹⁶³

S'il admire l'Italie, ses créateurs et ceux qui s'en inspirèrent, Pavie n'en oublie pas pour autant son esprit critique. Il s'exclame, à Rome, devant le mauvais goût de nombreuses

¹⁵⁹ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 1er novembre 1846, p 279.

¹⁶⁰ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 6 décembre 1846, p 75.

¹⁶¹ Pavie Victor, *Souvenirs d'Italie*, in *L'Artiste* du 1er septembre 1848, p 8.

¹⁶² *Id.*

¹⁶³ Pavie Victor, *Souvenirs d'Italie*, in *L'Artiste* du 15 juillet 1848, p 198.

fontaines : « Nulle part la Rome d'Auguste ou la Rome de Jules II n'est plus impudemment outragée que par l'occupation de ces gigantesques poncifs accroupis et vainqueurs sur les carrefours et les places [...] »¹⁶⁴. Paradoxalement, ce voyage aux sources de l'art et de l'histoire lui signifie sa véritable origine, sa véritable culture. Après avoir visité la galerie Fesch à Rome, et contemplé les chefs d'œuvre de l'école hollandaise et flamande que renferment ses riches collections, il déclare :

[...] elles tranchaient pour moi de toute leur familiarité naïve sur la grandeur épique de la nature et de l'art italien. [...] il m'a monté au nez une odeur de sève et de bûcheron, aux yeux des brumes d'automne, au cœur des souvenirs de patrie. - Oui nous sommes du Nord ; jamais je n'avais compris comme tout à l'heure l'identité de la source où s'abreuvent ces maîtres avec celle où nous puisons.¹⁶⁵

En revanche, c'est véritablement aux sources de sa foi catholique qu'il entend remonter, même si le choc est un peu rude, ainsi qu'il le note à son arrivée : « [...] des échelas de vignes, des haillons de jardins, des mesures de hameaux, [...] - un faubourg dépavé, sur la berge un âne mort !, - c'est donc Rome ! C'est à ce tas de décombres que s'adosse le Vatican. »¹⁶⁶ Mais, au-delà du reproche, finalement, cette antithèse n'est sans doute pas pour lui déplaire.

Bien sûr, en bon catholique, Victor Pavie ne manque pas de raconter toutes les occasions qu'il a de rencontrer le pape. Trois sont fortuites, lorsqu'il visite la basilique Saint-Pierre ; elles nous valent, à chaque fois, des commentaires élogieux : « Il s'agenouilla près de nous [...]. Il est à son office et prie sérieusement ; on sent sur son dos le poids du monde. »¹⁶⁷ Sans craindre l'outrance de sa ferveur, le pèlerin a des accents mystiques, quand il l'aperçoit descendre les marches du palais du Vatican, avec toute la pompe pontificale :

Une musique invisible à mon œil fasciné scandait le balancement de cette marche suspendue, pareille à celle de Jésus-Christ sur les eaux que racontait une fresque de Giotto, encastrée dans les murs du péristyle. Le soleil se couchait, par respect pour l'astre paisible qui émergeait alors aux horizons de la basilique. J'affirme qu'en ce moment quiconque a vu a cru. - C'était Saint-Pierre, c'était l'église.¹⁶⁸

¹⁶⁴ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 8 novembre 1846, p 11.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p 12.

¹⁶⁶ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 octobre 1846, p 249.

¹⁶⁷ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 1er novembre 1846, p 280.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p 281.

Le lendemain de cette « vision », Pavie croise encore le souverain pontife : « Le pape, déposé par les porteurs de sa litière, bénit les assistants [...] et la tête coiffée d'un vaste sombrero de velours, [...] jetant sur son épaule un camail cramoisi, il rajeunit de vingt ans [...] »¹⁶⁹

A ces rencontres dues au hasard, il convient enfin d'ajouter l'entrevue sollicitée par Pavie : « Rien n'est touchant en soi comme une présentation au pape. »¹⁷⁰ C'est en fait une demi-audience qui lui est accordée, mais elle comble néanmoins le fidèle angevin : « La plus belle des audiences, nous l'avons reçue hier dans la rue, par la portière de son carrosse, quand il tira sa vitre, allongea sa main octogénaire, et bénit... »¹⁷¹

D'autres thèmes sont abordés, tels la vie des apôtres et des saints, Pierre par exemple : « [...] je songeai à quelqu'un qui, longtemps avant nous, à cette même place, au lieu de plonger ses regards sur les cirques, sur les théâtres, sur les formes païennes qui régnaient en maîtresses dans Rome, aima mieux les pointer vers les cieux. »¹⁷², la comparaison des architectures et de la place des églises : « [...] il nous faut quelques jours de noviciat pour nous faire à la simplicité de ces murs nus et de ces toits plats, [...] à l'absence de rapports entre la pierre et l'homme, à l'air d'hier de ce passé. »¹⁷³, les Jésuites (un paragraphe entier est consacré à leur apparition)¹⁷⁴ ou la défense des moines ; ce dernier point étant traité par un dialogue factice, où Pavie fait les questions - provocantes - et les réponses - ironiques - :

« Sont-ils sales, ces moines ! ils vous font mal au cœur ! - S'en donnent-ils, ces prêtres ! vous les rencontrez partout, [...] au spectacle, au café, dans les soirées [...] - Vous êtes, je le pense, messieurs, scandalisés comme nous de l'immonde tenue du peuple dans les temples, [...] Il ferait bon en France troubler la paix des quartiers en hurlant des litanies par les rues, [...]

« Si les moines étaient propres, monsieur, de deux choses l'une : ou ils craindraient de se salir au contact du peuple, ou le peuple craindrait de se rapprocher au leur. [...] En France vous traitez nos prêtres de rabat-joies. Vous tenez à ce qu'ils le soient. [...] Vous vous plaignez ici des litanies chantées d'une voix juste par une procession de gens à jeun, comme je me plaindrais en France d'une chanson grossière chantée [...] par un groupe de compagnons avinés, avec accompagnement de seconde ou de septième !¹⁷⁵

¹⁶⁹ *Ibid.*, p 282.

¹⁷⁰ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 15 novembre 1846, p 29.

¹⁷¹ *Id.*

¹⁷² Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 octobre 1846, p 251.

¹⁷³ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 8 novembre 1846, p 11.

¹⁷⁴ voir Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 16 janvier 1848, p 162.

¹⁷⁵ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 6 décembre 1846, p 73.

Dans nombre de chapitres, la religion et le clergé occupent donc une place de choix, car Pavie, à cette époque - à peine trois ans auparavant -, a déjà vécu un premier drame : la perte de son premier fils Joseph, seulement âgé de deux ans. Le voyage d'Italie fut-il pour lui, un moyen de renforcer sa foi qui vacillait à cette époque, comme il l'avoua lui-même plus tard ? A n'en pas douter. Où mieux qu'à la source trouver ce dont il avait besoin pour étancher sa soif de croyance ? Par ailleurs, et depuis dix années, Victor Pavie, à la tête des *Affiches d'Angers*, n'a écrit d'articles que sur l'art ou l'histoire, mettant entre parenthèses sa passion pour la poésie. Ce séjour eut-il alors également pour but de combler l'intellectuel, l'amateur éclairé d'art et d'histoire ? Nous en sommes tout autant persuadé. Ces deux motifs se confondant en Italie, Pavie vint vraisemblablement y satisfaire ces deux nécessités. Un troisième élément dut enfin contribuer à sa décision, s'ajoutant à l'influence des illustres prédécesseurs que Pavie admirait : le retour d'Italie de Sainte-Beuve, en 1839, et les récits que ce dernier en fit dans sa correspondance.

Cette même année et l'année suivante, deux autres enfants de Victor Pavie décédèrent. Le pèlerinage d'Italie fut alors d'un grand soutien pour le père éploré. A cette même date, Pavie s'éloigna aussi plus nettement de Victor Hugo, et occupa une place en vue dans sa bonne ville d'Angers. L'expérience humaine et culturelle que lui procura son périple italien, la narration qu'il en fit et les quatre années de publication qui suivirent, l'achèvement en quelque sorte de son « statut romantique » attesté par ce « voyage initiatique », constituèrent les bases de sa posture et de sa notoriété futures.

◆ *Écriture*

Parmi les personnes qui ont soutenu l'itinéraire italien de Pavie, le frère, Théodore, et l'ami Henri Aubin de Nerbonne, ont tous deux souligné ses qualités littéraires. Le premier lui écrivait : « Il me manque de pouvoir débrouiller dans le cours de conversations folles à loisir, les paquets de poésie toujours trop serrés que tu déposes à brassées dans tes lettres. »¹⁷⁶ ; le second déclarait :

Que tu sais dire de choses avec peu de mots, tu me parles du Monte cave de Terracine, de Naples et d'Ischia, de façon, que tu me fais sentir si vivement ta nature des choses qu'une

¹⁷⁶ Lettre inédite de Théodore Pavie à Victor Pavie du 15 juin 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n° 149).

larme a jailli au saisissement de ton tableau ! Que veux-tu, mon bien cher ami, tu es né pour le rapport comme j'aurais eu l'ambition de naître,[...]177

Pavie utilise toutes les ressources de l'écrivain-voyageur, illustrant cette notion de « mosaïque » attachée au récit de voyage romantique¹⁷⁸ ; le discours bondit de sujets en pensées, d'un endroit à un autre, alternant les registres de langue, les discours, les formes rhétoriques. Contrairement à Stendhal, Pavie n'a pas de regard sur son écriture ; il ne présente pas de méta lecture de son œuvre, peu d'adresses au lecteur¹⁷⁹, aucun mode d'emploi. La narration débute directement par la description concrète du départ, et se termine de façon presque abrupte, sans autre formule qu'une réflexion philosophique sur la destinée, comme si l'auteur avait été interrompu dans son périple et sa relation. Ce sont bien là les « notes » d'un voyageur livrées telles quelles. En apparence du moins, car le rapport entre l'auteur et le lecteur est plus subtil :

Ces écrits se caractérisent par l'importance du lecteur implicite et de l'intimité entre le narrateur et lui ; l'ouvrage est comme une lettre au lecteur (même si la convention épistolaire n'est pas explicite) ; le lecteur idéal doit jouer un rôle et apporter ses propres souvenirs d'Italie pour compléter un récit délibérément laissé elliptique.¹⁸⁰

Le style est riche, multipliant les références aux textes, aux œuvres d'art et aux auteurs qu'ils soient antiques, classiques ou contemporains. Bien sûr, anecdotes, citations latines, mots empruntés à l'italien (que Pavie emploient visiblement avec plaisir, tant leur fréquence et leur contexte sont nombreux) confèrent au récit la tonalité exotique nécessaire. La prose énonciative domine, le discours est à la première personne. Quelques adresses (au lecteur, aux auteurs lus, à son compagnon de voyage), des exclamations, des questions ouvertes et des dialogues plus ou moins longs viennent agrémenter le texte. Narrateur autodiégétique, Victor Pavie explore toutes les possibilités du temps narratif, maniant l'ellipse, le récit en temps réel, la pause descriptive, le résumé avec un même talent.

Comme à l'accoutumée chez lui, la phrase est complexe, le vocabulaire recherché, empruntant parfois aux langages anciens. Mais ce qui le définit également, c'est son recours

¹⁷⁷ Lettre inédite de Henri Aubin de Nerbonne à Victor Pavie du 3 juin 1844, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°151).

¹⁷⁸ Voir Antoine Philippe, *Op. Cit.*

¹⁷⁹ Le premier passage en comportant une n'intervient qu'à la cinquième livraison dans l'*Artiste* ; il est bref, et ne concerne que le regard porté par l'auteur sur une scène locale, non à la nature même du livre.

¹⁸⁰ Martinet Marie-Madeleine, *Op. Cit.*, p 11.

habituel aux figures de style, avec une préférence pour les comparaisons, les tropes et les oxymores¹⁸¹.

En outre, nous voyons, pour notre part, deux caractéristiques stylistiques chez Pavie : sa recherche continuelle d'images, et son style hypotactique¹⁸². Pour illustrer la première particularité, on trouve ainsi cette description du bateau qui le mène à destination:

D'où vient cette nuée de matelots que je n'avais point encore aperçus [...] Ils arrivent, ils arrivent, le pont ne suffit plus à contenir cette population bourdonnante dont nous sommes de partout envahis et coudoyés. On les dirait tombés des vergues secouées, comme, au temps de notre enfance, en secouant les rameaux des chênes, nous faisons tomber les hannetons.¹⁸³

Le lendemain, il note encore : « La lune, comme un pasteur au milieu de ses brebis, paissait dans l'azur des cieux le troupeau de ses milliers d'étoiles, et la mer s'emplissait d'une mélancolie à triompher de toutes les splendeurs du jour. »¹⁸⁴

Dans une phrase toute pavillienne, au vu de l'énoncé en cascade qui exprime la seconde spécificité de style dont nous parlions, il déclare :

Au retour du soleil qui, balayant de là-haut l'armée des constellations ennemies, ressemblait trait pour trait à l'échappé de l'île d'Elbe, des hauteurs de laquelle je le voyais s'élançer encore, je réveillai mon compagnon, et nous contemplâmes Livourne qui commençait pour nous avec le matin.¹⁸⁵

Le rythme et les sonorités du discours ne rappellent-ils pas, d'autre part, la prose poétique d'Aloysius Bertrand ? Rien de singulier à cela pour qui se souvient de l'engouement de l'imprimeur angevin envers le poète dijonnais, et son combat pour publier *Gaspard de la Nuit* moins de deux ans auparavant. Mais donner à entendre ne suffit pas, il faut donner à voir. C'est la raison pour laquelle Pavie succombe parfois au genre de l'ecphrasis, décrivant par le menu œuvres d'art et monuments ; le riche iconotexte narratif joue alors de cette double fonction de l'image, à la fois source et illustration du récit. Les qualités « visuelles » de

¹⁸¹ Dont nous ne donnerons ici que trois exemples parmi tant d'autres : « [...] aux rayons éteints du soleil survivaient encore ceux de l'histoire » (*L'Artiste* du 15 novembre 1846, p 28), « Elevons nos statistiques au-dessus des écrous et des greffes » (*L'Artiste* du 6 décembre 1846, p 74), « Vénérable jeunesse ! » (*L'Artiste* du 8 novembre 1846, p 12).

¹⁸² Que l'on peut rapprocher à certains égards de ceux de Balzac ou de Proust, quand la profusion d'ellipses ne le dirige pas, quoique involontairement, vers le phébus.

¹⁸³ Pavie Victor, *Notes d'un voyage en Italie*, in *L'Artiste* du 11 octobre 1846, p 233.

¹⁸⁴ *Id.*

¹⁸⁵ *Id.*

l'écriture de Victor Pavie la rendent vivante et conduisent même parfois au fantastique, comme dans cet extrait : « Nous mouillons place du Capitole, à l'heure où Marc-Aurèle, de retour de sa ronde nocturne parmi les décombres du Forum, se remet en selle sur son cheval de bronze. »¹⁸⁶

Mais Pavie peut aussi être concis, s'il le veut ; en deux phrases, il réussit ainsi à peindre le dépaysement qui le saisit, dès son arrivée dans la péninsule italienne : « Les aiguilles du cadran parlent une langue nouvelle ; 7 heures à ma montre se traduisent par 3 heures ici. Les oranges commencent à supplanter les pommes. »¹⁸⁷

A l'occasion, le ton se fait ironique voire sarcastique :

Les matelots [...] nous offrent de faire revêtir à leurs filles le costume grec d'autrefois. - « Merci, mes braves, non ! [...] Voir trébucher vos filles d'un air gauche et empêtré dans les défroques de leurs grand'mères !... Fi donc ! ces déguisements salariés, ces fantasmagories nationales ne sont nulle part plus grimaçantes qu'en opposition même avec la sincérité des lieux. [...] Mensonge pour mensonge, j'aime mieux les ballets de l'Opéra.¹⁸⁸

Les passages où l'humour transparait sont nombreux ; ils sont dus aux aléas du périple, aux quiproquos, aux décalages de mœurs, mais ils témoignent également de la disposition mentale de Victor Pavie. Détendu, jouissant de tout ce qui l'attire depuis son plus jeune âge, il teinte sa prose de cette légèreté d'être, qui correspond si bien à l'atmosphère italienne. Le sujet lui-même, ainsi que le nombre d'expériences fortes que vécut le voyageur angevin l'incitèrent à faire vibrer plusieurs des cordes de son arc. La diversité des situations vécues lui permet d'utiliser une gamme de discours et de styles étendue, qu'il évoque son compagnon de voyage malade, ses extases artistiques, ses recueils, ses aventures à dos d'âne, ses rencontres inopinées, les scènes de la vie quotidienne ou ses soirées théâtrales. La parution par épisodes laisse penser que Pavie a réécrit les notes prises durant son séjour. Leur publication espacée sur trois années rehausse l'aspect décousu du récit, son caractère de reportage, et concorde avec sa nature distrayante.

Si nous nous sommes attardés sur ce voyage d'Italie, c'est qu'il est réellement emblématique, *a fortiori* pour Victor Pavie, au purisme romantique revendiqué. Si le mode de

¹⁸⁶ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 21 mars 1847, p 45.

¹⁸⁷ Pavie Victor, *Notes d'un voyageur en Italie*, in *L'Artiste* du 18 octobre 1846, p 249.

¹⁸⁸ Pavie Victor, *Souvenirs d'Italie*, in *L'Artiste* du 15 août 1848, p 237.

la réminiscence dans lequel il s'inscrit suscite des contraintes, liées aux sujets réels abordés, il permet, en même temps, des libertés, du fait de leur caractère incomplet :

Le voyage d'Italie est toujours un retour vers un legs ancestral précieux, le don d'admirer la beauté lointaine qui est aussi familière depuis l'enfance, le sentiment d'être conduit dans l'*Iter Italicum* par les prédécesseurs [...] Le voyage d'Italie consiste à retrouver situé dans son ensemble d'origine ce que l'on connaissait déjà par fragments. Ce passage de la partie au tout s'accompagne alors du processus imaginatif [...] ¹⁸⁹

Cet itinéraire si chargé de sens fut fondateur pour Pavie, qui s'y ressourça jusqu'à la fin de sa vie. Au-delà de la simple *mimesis*, il lui offrit l'occasion de consolider son enchantement et de légitimer son engagement.

Vers l'Ouest

Certains écrivains romantiques ont visité les terres normandes et bretonnes, parfois sur les traces du mythique Chateaubriand¹⁹⁰. Mais les deux provinces ont aussi vu naître quelques auteurs. Pourtant, si l'on excepte Paul Féval, originaire de Rennes, qui signa plusieurs œuvres dont l'action et les personnages empruntent aux décors et traditions de cette France de l'Ouest¹⁹¹, seule une poignée d'entre eux ont laissé des traces littéraires ancrées dans les territoires qu'ils habitaient ; et parmi ceux qui s'y employèrent, on trouve surtout des auteurs mineurs¹⁹² Les plus célèbres : Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurevilly, également natifs de ces régions, n'ont pas eu de récits de voyage, en tant que tels, à produire sur le sujet. Flaubert a uniquement publié *Par les champs et les grèves (Voyage en Bretagne)*, en 1886. Quant aux « étrangers », Balzac, qui remporta un vif succès avec son roman *Les Chouans*, paru en 1829, ne séjourna que quelques jours à Fougères. Gérard de Nerval, à qui un ami a proposé d'écrire un roman-feuilleton dont l'action se situerait en Bretagne, se rendit seulement en Ille-et-Vilaine, à Vitré, d'où il rapporta son récit *L'Auberge de Vitré*, publié après sa mort¹⁹³. George Sand ne vint en vacances, près de Rouen, qu'à la fin de sa vie, chez ses amis Flaubert et Dumas fils. Alexandre Dumas mourut d'ailleurs chez ce dernier à Dieppe. Très peu d'auteurs ont donc parcouru la Basse-Bretagne, du fait de sa spécificité, mais aussi de son éloignement : de Paris, il faut, en 1834, trois jours et trois nuits

¹⁸⁹ Martinet Marie-Madeleine, *Op. Cit.*, p 10.

¹⁹⁰ Qui, comme Lamennais, est né en Haute-Bretagne, région de langue romane.

¹⁹¹ *La Forêt de Rennes* (1845), *La Fée des grèves* (1850), *Le chevalier de Keramour* (1873) ou *La Première Aventure de Corentin Quimper* (1876) pour ne citer que celles-là.

¹⁹² Tels Hippolyte de la Morvonnais (1802-1853) de Saint-Malo, Élisabeth Mercœur (1809-1835) de Nantes, et Tristan Corbière (1845-1875) de Morlaix.

¹⁹³ Dans le prologue de son roman *Le Marquis de Fayolle*, en 1856.

de malle poste pour rallier Brest¹⁹⁴. Ceux qui s'y risquèrent, bien qu'écrivains, le firent dans des perspectives géographique et historique. Citons Taylor et Nodier qui, par le biais des *Voyages romantiques et pittoresques dans l'ancienne France*, attirèrent l'attention des lecteurs sur le patrimoine local, et Mérimée dont les *Notes d'un voyage dans l'ouest de la France* constituèrent une référence en matière d'histoire et d'archéologie. Nous reparlerons plus loin de ces érudits. Parmi les écrivains intéressés par ces contrées, nous retiendrons surtout, pour figurer aux côtés de Victor Pavie, Victor Hugo, qui, lui, a effectué un voyage dans l'Ouest profond, et plusieurs en Normandie, bien que ces périple n'aient pas donné lieu à des récits proprement dits, mais à des correspondances intimes éditées à titre posthume.

Le poète angevin devance son ami parisien, puisqu'il visite le mont Saint-Michel dès 1833, ce qui lui fournit l'opportunité d'un article pour les *Affiches d'Angers*. Hugo n'ira en Bretagne que l'année suivante et en Normandie encore une année plus tard. Victor Pavie séjourne en pays breton à deux reprises, en 1846 et 1860. Il s'y était déjà vraisemblablement rendu au moins une fois auparavant car il note dans son texte de 1846 : « Il y a quelques années, j'avais rôdé autour de Vannes [...] J'ai vu le pays de Tréguier [...] Paimpol. Le pays de Léon. [...] Enfin, j'ai vu [...] les côtes semi-normandes de Saint-Malo. »¹⁹⁵ ; Isidore Dagnan le confirme dans une lettre datée de 1834¹⁹⁶. Pavie a même débarqué à Jersey - à cette occasion ou à une autre ? - ainsi qu'il le confie dans son dernier récit de voyage : « J'avais autrefois salué, du château de Montorgueil, à Jersey, la cathédrale de Coutances. »¹⁹⁷. Ces excursions, juste évoquées, ne firent pas l'objet de récits littéraires de la part de Pavie. Le poète angevin visita à nouveau la Normandie en 1863. Sous des formes différentes, les voyages de 1833, 1846, 1860 et 1863 donnèrent lieu à des publications.

◆ *Deux tours en Bretagne*

Deux ans après son itinéraire en Italie, Victor Pavie reprenait donc les chemins de la découverte, vers ce grand Ouest qu'il connaissait seulement en partie. Il recherchait un peu d'apaisement après les douleurs du drame survenu seulement deux mois auparavant : la disparition de son fils Maurice. Aussi, madame Pavie accompagnait-elle son mari dans ce

¹⁹⁴ A titre de comparaison : « La diligence met quatre ou cinq jours pour aller de Paris à Lyon en 1816 ; la malle-poste un jour et demi, en roulant jour et nuit, en 1848. En 1855, le chemin de fer [...] met une dizaine d'heures pour effectuer le même trajet. » (Savy Nicole, *Op. Cit.*, p 97.)

¹⁹⁵ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in *La Revue de l'Anjou* du 1er février 1888, 5e série XVI, p 66.

¹⁹⁶ « Vous avez fait encore quelque excursion romantique en Bretagne [...] » Lettre d'Isidore Dagnan à Victor Pavie du 9 janvier 1834, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, I, 4).

¹⁹⁷ Pavie Victor, *Quinze jours en Normandie, notes de voyage*, Angers, E. Barassé, 1868, p 70.

périple breton, ainsi qu'une amie Madame Athalie. La présence de ces compagnes d'aventure n'est suggérée qu'au début du récit, par la suite, seuls demeurent le voyageur-écrivain et son correspondant imaginaire. A cette occasion, Louis Pavie leur écrivit cette émouvante lettre, dans laquelle il exprime tout son amour paternel :

Les Rangeardières, 2 juillet 1846.

Mes bien-aimés,

Depuis que je suis père, je n'ai pas d'existence personnelle ; je ne vis que dans mes enfants, que par eux. Leur joie fait ma joie, leur douleur, hélas !...

Trop préoccupé d'eux, à la vérité, je souffre beaucoup quelquefois. Qu'y faire ? C'est ma volupté à moi. Ma tendresse serait moins excessive, si je ne devais les aimer pour deux !

Aussi, c'est avec une vive satisfaction, malgré votre absence doublement pénible, que je vous ai vus vous éloigner, chercher non du plaisir mais de la distraction. Et si je n'ai pu vous accompagner, je vous suis du moins dans ce voyage si bien dans vos goûts : de l'intime, du pittoresque, loin, bien loin du monde et de la banalité. Les rochers, la solitude, la mer, la mer enfin ! Comment ne pas rêver. De ce vaste océan, de cet horizon sans bornes ; de cette immensité de la création comment ne pas remonter à la toute puissance du Créateur. Là tout se résume : il est la cause et la fin. Objet de notre adoration, il devient celui de nos espérances. N'est-ce pas dans son sein miséricordieux que nous reposerons un jour avec les êtres qui font couler nos larmes ?

La traversée, assez longue pour les Dames surtout, comment a-t-elle été supportée ? Louise et son aimable compagne, rivalisant de courage, auront tenu bon jusqu'à ce que... la nature ait eu le dessus. Mais le mal est promptement oublié ; et la terre rend les forces aux plus faibles [...]. N'avez-vous pas été forcés de faire une escale plus prolongée que vous vous le promettiez, à Belle-Île, pour cause d'incommodité ? Au reste, ne vous hâtez pas, voyez bien et tranquillement : ne vous apprêtez pas des regrets. Je jouis en pensée de vos découvertes, de vos surprises. Aussi vous pouvez vous attendre à un interrogatoire long et minutieux : n'allez pas broncher.

Chacun perçoit à sa manière. L'un se contente de l'enveloppe, l'autre, plus sage, veut connaître la contexture. Je me méfie un peu de la synthèse *quand même*. D'ailleurs, n'est-il pas plus facile, est-ce qu'il ne serait pas plus obligeant, d'attendre que de se presser ?

Non moi, attaché désormais au rivage, je me contente de ma part et en bénis le ciel. [...]

Adieu, bien aimés enfants

vosre père et ami¹⁹⁸

A l'approche du départ, Victor Pavie s'exclamait : « [...] ce qui me manquait, ce pourquoi j'aurais changé tout le reste, c'était cette Cornouailles que, par une impardonnable

¹⁹⁸ Lettre inédite de Louis Pavie à Victor et Louise Pavie du 2 juillet 1846, (Bibliothèque Municipale d'Angers, dation Steuer, n°96).

maladresse d'itinéraire, je sacrifiais à chaque fois que je sillonnais de nuit, au galop d'une diligence [...] »¹⁹⁹

L'écrivain embarqua vraisemblablement de Nantes sur la *Reine*, et accosta à Lorient le 1er juillet 1846. Son voyage dura onze ou douze jours et le conduisit de Quimperlé à Quimper en passant par Pont-Aven, Concarneau, Bénodet, Pont-Croix et Douarnenez, avec quelques excursions en mer, pour se terminer à Carnoët, à l'intérieur des terres. Le trajet du retour se fit en diligence, empruntant les routes qui passaient par Rosporden, Hennebont, Auray jusqu'à Nantes puis Angers où le voyageur angevin arriva le 11 juillet. En 1853, paraissait dans *l'Artiste*²⁰⁰ un article de deux pages intitulé *Bretagne*. Il s'agit d'une grande partie de la première lettre que Pavie disait envoyer à un ami paysagiste. Début 1888, après la disparition de l'auteur, la totalité de ces lettres (numérotées de I à IX) furent publiées dans la *Revue de l'Anjou*, en trois livraisons, sous le titre *Huit jours en Bretagne*, et avec pour sous-titre *Lettres à un paysagiste*. La rédaction indiquait dans une note de bas de page : « Nous avons la bonne fortune de commencer dans ce numéro la publication d'un travail inédit de M. Victor Pavie. Nous prions la famille de l'éminent écrivain, qui a bien voulu nous autoriser à imprimer ces pages charmantes, d'agréer tous nos remerciements. »²⁰¹. La parution se poursuivit jusqu'en juin 1888. A quel moment Pavie avait-il composé ce récit de voyage ? L'avait-il rédigé au fur et à mesure ? L'avait-il mis en forme dès son retour, ou bien plus tard ? Difficile à dire. Ce qui est sûr, c'est qu'il y travailla à plusieurs reprises, comme l'indiquent les différents manuscrits originaux que nous avons pu consulter, et qui révèlent des corrections, des ajouts, parfois de chapitres entiers, et dont certains semblent constituer la dernière copie avant transmission à un futur éditeur. Pavie ne voulut-il ou ne put-il pas les faire imprimer ? Pourquoi n'y eut-il qu'un épisode édité par *l'Artiste* ? Ce n'est certainement pas dû à un désaccord avec la rédaction de la revue, puisque le 15 janvier suivant, paraissait un autre article de Pavie sur le monument du roi René à Angers, puis encore un autre en 1855 sur Watteau. Ces questions restent donc, pour le moment, sans réponses.

Le témoignage de Victor Pavie sur les lieux traversés est précieux, car peu concurrencé. L'auteur a choisi le mode narratif épistolaire, son correspondant imaginaire étant un « paysagiste ». Entendons par là un contemplateur de la nature au sens qui émerge depuis la fin du dix-huitième siècle, à savoir, quelqu'un, éduqué par l'expérience esthétique forgée au contact de l'art pictural, dont le regard averti recherche et remarque le pittoresque, le sublime, et que le paysage émeut ou transporte dans des scènes, historiques, souvent

¹⁹⁹ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 1er février 1888, 5e série XVI, p 67.

²⁰⁰ *L'Artiste* du 15 novembre 1853, 5e série, XI, p 119-120.

²⁰¹ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 50.

religieuses, déjà représentées par d'autres artistes. Ou bien devrait-on le décrire comme celui qui ne fait qu'un avec le paysage, et qui y trouve une sorte de passage métaphysique : « Le romantisme transforme le spectacle en drame en y ajoutant le sujet qui regarde le paysage, ou plutôt qui le produit. La pente du regard mène à la pente de la rêverie, et on se prend à regarder au-delà de ce qu'on voit [...] paysage miroir de l'âme [...] »²⁰². On pourrait encore y voir une espèce de naturaliste respectueux de l'ordre naturel ancien, « sauvage » rousseauiste en harmonie avec le monde. Toutes attitudes propres à Victor Pavie. Plus qu'à un véritable peintre paysagiste - et Victor Pavie en connaissait beaucoup, comme Isidore Dagnan - nous pensons que celui-ci s'adresse ici à une figure symbolique. Seul un esthète, pur autant qu'exigeant, méritait d'être le lecteur des analyses, des envolées poétiques ou des sentences de Pavie.

En tous cas, ce paysagiste, fictif ou non²⁰³, n'est pas au rendez-vous que l'écrivain en voyage lui a fixé. Mais le subterfuge fait une parfaite introduction, le texte débutant par cette adresse :

Je t'accuse, mon ami, d'avoir manqué ton apparition sur les rochers de Batz, à l'heure fixée pour le passage de la *Reine*. [...] Allons, tu n'y étais pas. Je t'en accuse, - et t'en absous. C'est, à tout prendre, une laide chose qu'un paquebot, une chose à relever un paysagiste de sa parole.²⁰⁴

Après avoir retenu la forme du journal pour relater son voyage en Italie, Victor Pavie choisit donc la correspondance. Après la parution des *Lettres d'un voyageur* de George Sand, et du *Rhin* de Victor Hugo, il a opté à son tour pour le procédé,

[...] ce jeu qui consiste pour l'auteur à se départir de son rôle et, par conséquent, à construire la figure d'un lecteur qui devient compagnon de voyage [...] Il est alors permis, grâce aux innombrables apostrophes au narrataire, de se prendre pour le confident de l'illustre voyageur [...] ²⁰⁵

Le contenu de ces *Lettres à un paysagiste* est conforme au canon romantique. Les thèmes déjà présents dans le récit d'Italie de Victor Pavie s'y retrouvent. La nature est ainsi toujours prétexte à l'agrandissement de l'être ; naviguant sur la Loire, Victor Pavie ne manque pas de s'exclamer : « Quoi de plus sublime à la pensée que l'acte par lequel un cours d'eau, parti

²⁰² Savy Nicole, *Op. Cit.*, p 157-158.

²⁰³ Il aurait ainsi pu apercevoir son ami Boulay-Paty, qui possédait une demeure à Donges, distante de Batz d'une trentaine de kilomètres seulement.

²⁰⁴ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 50.

²⁰⁵ Antoine Philippe, *Op. Cit.*, p 37.

d'une source, se met à préluder à sa transformation en infini ! »²⁰⁶ Elle donne accès aux correspondances de ses représentations artistiques, l'écrivain-voyageur évoquant par exemple « cette odeur sylvestre et rustique qui trahit entre mille autres un tableau d'Hobbema »²⁰⁷, mais elle lui offre aussi une nouvelle occasion de montrer cette facette métaphorique de son talent littéraire :

J'écoutai : des coups sourds s'échangeaient contre des cris plus sourds encore. Quel drame se jouait là-bas ? quelle victime hurlait sous le glaive ? Je me lance dans le fourré, j'écarte les branches, je regarde : en effet une scène tragique se passait ; le hêtre m'apparut dans sa majesté lamentable, les flancs ouverts, criblé de coups de hache, rendant sang pour sueur aux bûcherons exténués, dont j'avais pris les gémissements pour ceux de la victime. Comme je levais instinctivement mes deux bras vers le ciel, pris d'une pitié humaine en face de ce sanglant holocauste, l'un d'eux leva sa cognée comme le toréador sa lance et lui asséna le coup de grâce. Il tomba mort avec le fracas du tonnerre sur les rameaux de ses compagnons.²⁰⁸

Cette scène « surécrite » à l'image de certains dialogues « surjoués » au théâtre, vient ici contrebalancer un paragraphe précédent dans lequel Pavie, atteignant la forêt, exprimait son sentiment d'arriver en terre promise : « Ô bonheur ! sentir tressaillir sous ses pas un sol vierge ! Fouler du pied ce sein que le fer n'a jamais touché. [...] Instincts vivants de l'homme qui remonte sa race et ressaisit Éden, par la sombre épaisseur des bois ! »²⁰⁹ Le mot « instinct » revient souvent sous la plume du poète angevin qui, nous l'avons déjà souligné, présente plus d'un point commun avec Rousseau. Pavie, concluait l'anecdote par cette remarque : « Je retournai à mes compagnons la tête basse, en homme désabusé sur la virginité des forêts »²¹⁰. Cette notion de virginité des lieux était partagée par plus d'un intellectuel du temps, quelle soit synonyme de pureté ou, au contraire, de retard. Dix ans plus tôt, Mérimée avait entrepris un périple dans l'Ouest²¹¹ et avait été fort surpris du dépaysement :

[...] l'expédition entreprise [...] entre Saint-Brieuc et Paimpol, a quelque chose d'extrême. On y touche aux « limites de la Bretagne bretonnante » [...] le sentiment d'avoir franchi les bornes du monde civilisé. Il semble qu'au-delà [...], le voyageur s'enfonce dans la Bretagne comme en Barbarie [...] La Bretagne [...] fait encore très largement figure au XIXe siècle de

²⁰⁶ *Ibid.*, p 54.

²⁰⁷ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 3 avril 1888, 5e série XVI, p 151.

²⁰⁸ *Id.*

²⁰⁹ *Ibid.*, p 150.

²¹⁰ *Ibid.*, p 151.

²¹¹ Partant de Vitré, Prosper Mérimée (1803-1870), Inspecteur des monuments historiques, voyagea de Dol à Vannes, en passant par Morlaix, Brest et Lorient.

terre lointaine et sous-développée : les moyens de communication y sont archaïques, l'hôtellerie est inexistante, les mentalités sont rurales et comme d'un autre temps. Entreprendre le voyage en Bretagne et vers ses terres de légende relève encore, pour l'homme du XIXe siècle, de l'aventure.²¹²

Et Victor Pavie, lui-même, ne se gêne pas pour rappeler ce décalage en matière de commodités :

Du quinzième siècle nous sommes descendus au seizième, et nous voici réfugiés dans un logis de la Renaissance [...] Il faut vous dire que tout progresse, même les chemins de Bretagne, même celui du Ratz qui a pu constater hier soir le passage triomphal d'une voiture à deux chevaux et à quatre roues.²¹³

Mais il accepte le prix à payer pour conserver ce passé qu'il reconnaît comme supérieur au présent. A l'unisson de Hugo dont il a certainement lu et apprécié l'article *Guerre aux démolisseurs*²¹⁴, et de Mérimée qui menait la résistance face aux vandales, Pavie milite pour la défense du patrimoine architectural régional, au point d'écrire même à un curé négligent (ce qui donne lieu à une intéressante mise en abîme, dans son récit, la correspondance en question étant insérée dans la lettre VIII adressée à l'ami paysagiste). N'oublions pas que la *Bande noire*, poème de Victor Hugo de 1824, dans lequel le jeune poète de *La Muse française* dénonçait le commerce des vieilles pierres, a profondément marqué Victor Pavie²¹⁵. En Bretagne comme en Italie, le voyageur angevin ne cesse de déplorer les outrages endurés par les œuvres d'art.

Lors de ce périple, la posture de Pavie, hostile au progrès et nostalgique d'un passé révolu, se confirme encore et trouve un nouvel espace littéraire où s'épancher. Ainsi, la moitié de la première lettre est-elle consacrée à la critique des nouveautés technologiques de son époque : « Âge de fer, mon ami, bateaux de fer, chemins de fer, plumes de fer dont j'écorche avec des grincements affreux le papier *glacé* de ma lettre, et que je compare à celles tombées d'une aile d'oiseau et qui volaient jadis si légères et si souples sur nos feuillets d'écolier ! »²¹⁶ Les femmes, qui sont malades pendant la traversée, font dire à Pavie, non sans ironie : « [...] on ne saurait sans une criante injustice refuser à Papin, à Watt et à

²¹² Ozwald Thierry, « Les Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France ou esquisse d'un contre-itinéraire » in Actes du colloque *Ouest et Romantismes*, dir. G. Cesbron, Angers, PUA, 1991, p 590-591.

²¹³ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 5 juin 1888, 5e série XVI, p 311.

²¹⁴ Réécriture d'un premier texte « Note sur la destruction des monumens en France » datant de 1825, l'article parut dans la *Revue des Deux mondes*, t. V, 1832.

²¹⁵ Voir le chapitre « Au cénacle de Charles Nodier ».

²¹⁶ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 1er février 1888, 5e série XVI, p 51.

Fulton, entre autres découvertes et améliorations merveilleuses, le perfectionnement de la nausée. »²¹⁷ Il critique violemment l'emprise des villes où l'art fait, selon lui, défaut ; la dénonciation occupe même sept pages de sa deuxième lettre.

A l'instar de Mérimée qui traite par le mépris les vestiges des Celtes et rend hommage aux architectures médiévales, Victor Pavie s'intéresse surtout aux églises et villages préservés. L'art et l'histoire forment donc les principaux thèmes transversaux du récit et se révèlent dans les vestiges du passé, mais ils ne constituent pas pour Pavie des domaines de connaissance à proprement parler, plutôt des supports à sa rêverie : « Ô le temps, poète entre les poètes ! [...] Respect aux ruines. Respect de rêveur et non de savant, d'artiste et non d'archéologue ! »²¹⁸ écrit-il de Pont-Aven.

Le songe peut virer au fantastique, les provinces reculées, - et aux côtés du Berry de George Sand, la Bretagne profonde - ayant longtemps permis aux légendes et superstitions de résister aux avancées de la science et de la raison. A Carnac, que Victor Pavie orthographe « Karnac », il confie :

J'avais vu se dresser, à la clarté de l'astre des sorcières, les mille fantômes de pierre dont ses champs sont semés, population fatale, spectateurs comme il en fallait au drame sanglant de Quiberon. En terreur, en vision, en impression sacerdotale, par la sauvage austérité de son empreinte et la superstitieuse taciturnité de ses aspects, le Morbihan n'a point de maître. Il réalise à l'esprit tout ce qu'on rêve au nom de Bretagne.²¹⁹

Il faut dire que le voyageur angevin peut compter sur la stimulation que ses penchants tabagiques lui procurent, et qui le mènent parfois tout près de ce que l'on pourrait appeler une transe :

Fumer ami, c'est chose grave. [...] En fumant, le Turc contemple, l'Allemand rêve, le Flamand dort, l'Espagnol... fume. Il n'y a que le Français pour se jouer ainsi d'un des plus merveilleux instruments départis à l'homme pour la dilatation de la pensée par les sens. Fumer, qu'est-ce autre chose qu'une translation mystérieuse des facultés du goût dans le domaine du cerveau ? Le cigare est pour moi comme un crible magique à travers les mille pores duquel toute la création se tamise et s'épure, une sorte d'alambic où ses éléments condensés s'élèvent graduellement à la région des essences, une trompe qui l'aspire et me

²¹⁷ *Ibid.*, p 53.

²¹⁸ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 5 juin 1888, 5e série XVI, p 299.

²¹⁹ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 1er février 1888, 5e série XVI, p 66.

met en communication avec elle. Par lui les énergies diverses de mon être, confondues tout à coup dans un foyer commun, franchissent le cercle étroit des sensations vulgaires et plongent dans les choses avec la portée de l'esprit. A peine ai-je adapté ce puissant appareil à mes lèvres que soudain bois et prés, rivière, collines et vallée, voilà que tout respire en moi d'un même souffle et d'une seule haleine. Alors je me sens ravi, moi, atome chétif et obscur, dans les fluctuations de l'âme universelle, et le vertige est si fort qu'il faut parfois que je me signe pour résister aux assauts du grand Pan.

A l'heure dont je parle, j'entrais dans une de ces crises et je voyais [...] ²²⁰

Un tiers de sa dernière lettre est, par ailleurs, réservée à la narration de la légende de la cité d'Is²²¹, cette ville engloutie, que Pavie compare à Sodome et Gomorrhe, qui attira les foudres divines à cause de sa réputation de débauche et de corruption, et dont il ne resta rien, sinon une baie, celle de Douarnenez. Le caractère fantastique de cette fable traditionnelle est souligné par de soi-disant preuves matérielles : rocher portant l'empreinte du seul cavalier rescapé, nom de la baie qui reprend celui de la princesse maudite, etc., que l'écrivain ne manque pas de partager avec le lecteur.

Victor Pavie n'oublie pas, non plus, de dépeindre quelques scènes pittoresques qui témoignent de l'exotisme des territoires explorés, qu'il s'agisse de la noce de « Loïc Evanno de Kérien avec Maï Dajorn de Quimperlé »²²² où le sonneur de biniou aveugle fascine le voyageur angevin, d'un autre bal et ses convives aux « coiffes raides », aux « *bragouls* plissés noirs et blancs » (Pavie a d'ailleurs encore une fois l'image juste pour son lecteur : « Pour vous camper un drôle et l'accentuer à la Rembrandt, [...] je ne connais rien de pareil à ces immenses *bragouls-bras*. »²²³), ou d'un repas typique : « La digestion des crêpes dont chacune est plus transparente qu'une dentelle de Malines, mais dont l'ensemble équivaut aux sept peaux du bouclier d'Ajex, réclamait, pour le moins, trois bonnes heures de promenade [...] »²²⁴.

A de nombreuses reprises, Victor Pavie cède à la mélancolie, ce que l'on comprend aisément en se rappelant le drame familial récent. Les idées noires s'expriment surtout au début du voyage, comme à Lorient « type remarquable de tristesse et d'ennui tout ensemble [...] La ville n'a pour confins qu'une campagne morose et nue, la mer n'a pour rivage que

²²⁰ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 3 avril 1888, 5e série XVI, p 147.

²²¹ L'orthographe habituelle est « Ys ».

²²² *Ibid.*, p 153.

²²³ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 5 juin 1888, 5e série XVI, p 317.

²²⁴ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 3 avril 1888, 5e série XVI, p 143.

des bords sombres et fangeux [...] »²²⁵ Il va jusqu'à porter un regard désenchanté sur l'essence même de la Promenade romantique, cet échange subjectif entre un cœur et le monde, s'écriant à propos du spectacle grandiose du soleil couchant sur le port de Lorient, décrit par le poète Brizeux²²⁶ : « Non poète, je ne l'ai point vu [...] »²²⁷. Puis se ressaisissant, il met sa temporaire cécité poétique sur le compte de la faiblesse de son âme à ce moment-là. Heureusement pour Pavie, sa sensibilité artistique n'était qu'endormie : « Ces [...] vers qui me revenaient en mémoire, comme les chevaux de la diligence piaffaient sur les planches du pont-levis, renouvelèrent tout à coup mes impressions engourdies, et Lorient m'apparut à travers la lucarne de Brizeux. »²²⁸ Le procédé, si c'en est un, est efficace, nous faisant passer du statut de simple spectateur-lecteur à celui d'acteur-poète. Pavie renoue tout à fait avec cette attitude de voyage, puisque, quelques jours plus tard, il s'oublie dans la contemplation d'un cours d'eau :

J'ai passé trois quarts d'heure, penché sur le parapet du vieux pont, dans l'observation très grave, suivant moi, des évolutions incessantes et fantasques que décrivait une touffe de renoncules sous l'action combinée du courant de la rivière, du remous de la roue et du reflux de la mer.²²⁹

Sa tristesse n'est plus un obstacle, et remplace même au besoin le don poétique de communion avec la nature. Il l'explique : « L'Océan [...] absorbe sans distinction toutes les prières de la terre, qu'elles coulent tout bas d'un cœur perdu et ignoré, ou tout haut par l'organe imposant du génie. »²³⁰

Quant à l'écriture pavillienne, elle nous est maintenant familière ; nous renvoyons, pour le style, à l'analyse que nous en avons faite concernant le récit de son voyage en Italie. Les différences entre les deux œuvres touchent essentiellement à la nature du texte, ici une correspondance, avec ses adresses récurrentes (« Tu me comprends », par exemple, revenant de nombreuses fois sous la plume de Pavie) qui permettent souvent de relancer le récit, et surtout au contenu même de la narration. Il y a, manifestement, dans ces lettres de Bretagne, plus de confidences, plus de réflexions intimes. De plus, Victor Pavie est, à cette époque, totalement en phase avec son temps, et pour ainsi dire à la pointe de ce qui intéresse les milieux culturels, puisque les deux volumes de la collection *Voyages*

²²⁵ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 1er février 1888, 5e série XVI, p 59-60.

²²⁶ Auguste Brizeux (1803-1858), poète romantique breton. Les trois vers cités par Pavie dans son texte, sont ceux qui ouvrent le poème « Symboles » du recueil *Les Ternaires* (Paris, Charpentier éd., 1841).

²²⁷ *Ibid.*, p 63.

²²⁸ *Ibid.*, p 64.

²²⁹ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 5 juin 1888, 5e série XVI, p 297.

²³⁰ *Id.*

romantiques et pittoresques dans l'ancienne France, consacrés à la Bretagne, par le baron Taylor, paraissent en 1845 et 1846. On retrouve d'ailleurs dans la prose de Victor Pavie, la même tonalité que celle voulue par Taylor, et exprimée par ses lithographes.

Conscient de sa disposition d'esprit nostalgique et sa fragilité, Pavie clôt son récit par cette réflexion qui témoigne de son émoi :

Adieu mon cher. [...] Je me tais et m'en retourne ; j'ai tâté le présent dans l'infini du passé comme un vaisseau en mer qui heurte un rocher de sa quille. Tirillé en arrière par le prestige pittoresque des images sans nombre qui s'évanouissent sous nos pas, en avant par mon instinctive adhésion aux destinées qui s'élaborent, je sens se livrer en moi une lutte déchirante dont rien au monde ne peut conjurer les assauts. J'envie ceux qui reposent dans le sein des âges à venir, et je nous plains, nous, vivants d'un âge chimérique, cheminant sur des décombres en face d'un horizon vierge encore d'arbres et de villes.²³¹

Plus d'une décennie passa ; le poète angevin revint en pays breton. Et en 1860, à la demande d'Albert Lemarchand, bibliothécaire de la ville d'Angers, directeur de la *Revue de l'Anjou et du Maine*, Victor Pavie acceptait de rédiger un texte, inspiré d'une excursion faite à la limite du Morbihan et du Finistère, en hommage au poète breton disparu un an plus tôt, Auguste Brizeux. Cet auteur méconnu figure, dès cette date, en bonne place au panthéon pavillien. Appelé « prince des bardes bretons », il connut une certaine estime aux belles heures du romantisme. Né à Lorient, il avait été confié, à la mort de son père, à un prêtre réfractaire dans la petite bourgade d'Arzano, non loin de Quimperlé. Après des études à Vannes et Arras, il fit son droit à Paris, en 1824. Pavie l'admirait depuis qu'il avait lu son premier recueil de poésie narrative intitulé *Marie*, d'abord publié en tant que roman - et anonymement -, dont Sainte-Beuve²³² et Alfred de Vigny faisaient grand éloge. Brizeux y décrivait ses souvenirs d'enfance et ses premières amours, mais l'œuvre pouvait également être lue comme une allégorie de la Bretagne. Le poète breton inspirait Pavie à plusieurs titres : originaire, comme lui, de province, ayant plus ou moins effectué le même parcours, Brizeux avait, lui, fait paraître un recueil et remporté du succès. Mais encore, il s'était rendu en Italie, à deux reprises, en 1831 et 1834, ce qui avait donné naissance à un deuxième volume de poésies : *Les Ternaires*, en 1841 et à une traduction de la *Divine comédie*. Quatre

²³¹ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 5 juin 1888, 5e série XVI, p 318.

²³² Voir les deux articles rédigés par le célèbre critique : « Brizeux et Auguste Barbier. 1831. Marie. - lambes » in Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, Paris, PUPS, 2008, p 595-603, et « M. Brizeux. 1841. *Les Ternaires*, livre lyrique », *Ibid.*, p 987-99.

ans après, *Les Bretons*, ouvrage apprécié par Vigny et Hugo, était même récompensé par l'Académie française.

Victor Pavie le met en avant dans le troisième volet de ses *Lettres à un paysagiste*, l'entourant d'un halo secret, garant, selon lui, de sa sincérité :

Attends-toi, cher ami, à voir s'égrener sous ma plume quelques rimes dépareillées de ce poète agreste et charmant [...] Il s'appelle le poète de Marie, et c'est assez. Son nom est presque un mystère. [...] Qu'il vive ainsi toujours, sans biographie dans nos revues, sans lithographie à nos vitres, sans ruban rouge à son bouton, homme inconnu, poète aimé. Qu'on l'entende sans le voir, ses chants n'en éclateront que mieux.²³³

Il va jusqu'à le comparer à Dante : « Bien que l'Italie reluisse entre les deux soleils de son ciel bleu et de son histoire, combien peu de visiteurs s'y fraieraient une route s'ils n'avaient pour ouvrir les portes de son sanctuaire, cette clef qu'ils détachent de la ceinture du vieux Gibelin. A Brizeux, la clef de la Bretagne. »²³⁴ Ce qui impressionnait surtout Pavie, c'était l'attachement de Brizeux à sa terre, son allégeance à ses racines, notamment religieuses, et son humilité. Si l'on excepte La Morvonnais qui range - un peu précipitamment - le poète de *Marie*, à côté de Chateaubriand et Lamennais, parmi les grands noms du romantisme breton, peu de voix se sont élevées pour le faire même simplement connaître. Victor Pavie fut l'une de ces voix.

Le texte de la *Revue de l'Anjou et du Maine*, d'une dizaine de pages, fut repris dans l'édition des *Œuvres choisies*, en 1887. Pavie y prenait ses précautions, en avertissant le directeur de la revue à qui l'article était adressé²³⁵ :

Vous voulez que j'écrive ce que je vous ai raconté d'une excursion rapide à Arzano, le pays de *Marie*. N'est-ce point de votre part illusion, ne serait-ce point suffisance ou témérité de la mienne ? Nous avons pour Brizeux une prédilection [...] Pensez-vous que vos lecteurs la partagent [...] ? Il est à craindre aussi que dans l'effusion de votre accueil pour mes réminiscences de voyage, vous n'ayiez pris le change sur leur véritable portée, et cru saisir quelque révélation précieuse [...]²³⁶

²³³ Pavie Victor, *Huit jours en Bretagne - Lettres à un paysagiste*, in la *Revue de l'Anjou* du 1er février 1888, 5e série XVI, p 64-65.

²³⁴ *Ibid.*, p 65.

²³⁵ Le titre de l'article étant : *Le pays de Marie, lettre adressée à M. le directeur de la Revue de l'Anjou et du Maine*, et débutant par ces mots : « Mon cher ami, »

²³⁶ Pavie Victor, « Le pays de Marie », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 153-154.

Il ne manque pas, pourtant, de présenter son périple comme une véritable quête, ayant demandé des efforts acharnés et animée d'une volonté de remonter, pour ainsi dire, aux sources de la Poésie. C'est tout d'abord un dialogue avec le cocher qui refuse d'aller si profond dans la campagne, qui est rapporté :

- [...] depuis dix ans que je tiens des guides [...] je n'ai jamais entendu de proposition pareille. Que faire à Arzano ?
- Rien !
- A Arzano ! Par où ? Mon cheval n'est point une chèvre, et ma voiture, dam !... [...]
- Confiance, Yvonnec, il ya un Dieu pour les fous comme pour les buveurs. [...]
- [...] Sans pitié que vous êtes ! [...] plus Bretons que moi ! Eh bien donc, à la garde de Dieu !²³⁷

Le voyage prend des allures d'exploration ; landes vierges de chemins, ruelles de villages étroites, mares, escarpements se succèdent. « A l'étonnement des hommes, à la curiosité des femmes aux cous, aux bras desquelles pendaient des groupes d'enfants effarés, nous faillîmes nous prendre pour les premiers explorateurs de ces contrées. »²³⁸ La course devient onirique, les aventuriers allant jusqu'à rencontrer une figure de conte populaire revisitée : « [...] une blonde petite fille à chaperon bleu s'en allait de ce côté, porter à quelque mère-grand une galette de blé noir posée sur le sommet de sa tête. »²³⁹ Le périple cumule les obstacles à franchir, Pavie réunissant en un paragraphe ceux des passeurs nocturnes, des marins, des égarés du désert ; leur petite guide les a abandonnés : « [...] nous laissant dans une solitude pire que l'obscurité de la nuit. La lande montait, baissait. Et quelle chaleur ! Un soleil d'Égypte aiguissant toutes ses flèches [...] »²⁴⁰ Le pèlerinage touche finalement à son but, le clocher d'Arzano entraperçu au détour d'un ornière, devenant le signe salvateur, à l'image des rivages longtemps espérés par les marins au long cours. Pavie et son jeune compagnon (nous n'en saurons pas plus sur son identité) demandent leur route à une vieille femme semblant sortir du fond des âges (« La vache paraissait comprendre ; mais la vieille , immobile et comme pétrifiée, haussait l'épaule [...] »²⁴¹). Ils finissent par retrouver, la larme à l'œil, tous les lieux chantés par Brizeux. L'église, bouleverse particulièrement Victor Pavie, qui retrouve ses accents mystiques, pour évoquer la mémoire du poète :

²³⁷ *Ibid.*, p 157-158.

²³⁸ *Ibid.*, p 159.

²³⁹ *Id.*

²⁴⁰ *Ibid.*, p 160.

²⁴¹ *Ibid.*, p 163.

L'Église [...] vous pénètre de je ne sais quel souffle de mystérieuse intimité. [...] Croyant ou non, tout autre que vous et nous, se fût, en ce moment, agenouillé sur ses dalles. Ô poète, devant quel juge vous avez comparu ; et que valent, à vos yeux illuminés et éblouis, les palmes académiques ?²⁴²

Nous retrouvons là, sous une autre déclinaison, la figure du poète maudit chère au romantique angevin, déjà défendue par lui, avec la publication du *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand. Les deux auteurs disparus apparaissent bien alors comme des « frères d'art » aux destins dramatiques, la « tragédie » de Pavie prenant, plus modestement, la forme de l'exil provincial, et de l'exclusion de la popularité. Ce sentiment s'exprime d'ailleurs, comme d'habitude, par quelques réflexions sur le passage du temps, et l'oubli promis au poète breton : « Que sommes-nous ? que durons-nous ? Ce poète, mort d'hier [...], paraît si loin déjà, que son apparition dernière est presque une légende pour le nouveau vicaire du nouveau curé d'Arzano. »²⁴³

Les pèlerins s'obstinent néanmoins à retrouver les témoins de cet « âge d'or » poétique, du moins pour l'imaginaire pavillien. Le récit se poursuit donc avec les souvenirs d'une aubergiste, respectueusement et avidement questionnée. Après ses révélations qui désignent l'endroit où vit désormais la muse de Brizeux, Béatrix moderne aux yeux du voyageur angevin, devenue successivement mariée, mère et veuve depuis les ardens vers de jeunesse du poète d'Arzano, Victor Pavie semble sagement reprendre ses esprits, acceptant de ne pas remuer la banalité d'un antan décidément révolu : « A quoi bon [...] réveiller le passé chastement endormi sous la cendre de quarante années ? [...] Pour le stupide plaisir de mettre la poésie en prose, et de photographier l'idéal ? [...] vous me le reprocheriez, et j'en baisserais la tête à l'heure qu'il est. »²⁴⁴

Le trajet du retour se fait sous le signe de la mélancolie, nourrie des images de la civilisation qui efface les paysages décrits par Brizeux. S'enquérant d'un joueur de biniou dont il parle dans ses *Lettres à un paysagiste*, et apprenant qu'il termine ses jours sur un lit d'hôpital, Victor Pavie est à nouveau sous l'emprise de « pressentiments sombres », mais il parvient néanmoins à reconforter son compagnon de voyage, en rappelant l'origine divine qu'il attribue à la poésie :

Confiance, jeune homme ! Dieu qui a créé le monde, s'y reflètera toujours en dépit des passagères éclipses qu'il serait de l'impiété de prendre pour la nuit. Les poètes ingrats ont

²⁴² *Ibid.*, p 162.

²⁴³ *Ibid.*, p 165.

²⁴⁴ *Ibid.*, p 168-169.

pu l'oublier ou le maudire. N'importe ! Il n'est point de génération sur la terre à qui sa miséricorde refuse ce moyen adorable de le comprendre et de l'aimer. La poésie renaîtra...²⁴⁵

Par ce voyage-pèlerinage, entrepris au moment où Pavie incarnait l'attachement au mouvement romantique originel, chrétien, monarchiste et naturaliste, le notable angevin entendait bien réaffirmer et renforcer ses bases idéologiques en en donnant un exemple vivant et local.

◆ *Deux tours en Normandie*

L'excursion au Mont-Saint-Michel, en 1833, fut le deuxième récit de voyage, après celui effectué à Weimar avec David d'Angers, que rédigea Victor Pavie. Intitulé *Une heure au Mont Saint-Michel*, il parut le 1er septembre 1833, dans le numéro dix-huit du feuilleton des *Affiches d'Angers*. Le jeune homme n'est pas encore définitivement fixé à Angers. Il partage encore, avec ses amis poètes, la fièvre romantique. A Sainte-Beuve, il écrit, dès son retour, sans doute avec une certaine fierté :

Vous savez peut-être que je suis allé au Mont Saint-Michel il y a quinze jours visiter un ami qui écrit l'histoire du Mont sur sa tête et qu'au moment où vous m'écriviez « M. de Lamennais va bien » j'entendais le salut du dimanche dans sa chapelle après m'être promené une heure entre ses sapins, fougères et tout autour de son lac, perdu dans l'ombre des bouleaux.

En ces six jours, en ces six nuits de Rennes à St Michel, de St Malo à Dinan, en voiture, à cheval, à pied, dans l'eau, sur les grèves, j'ai beaucoup vu et senti et n'ai eu d'autres loisirs que de penser à quelques uns dont vous. M. de Lamennais a bien causé de vous, vous savez qu'il vous aime.²⁴⁶

C'est, en revanche, sous le double signe d'une extrême modestie et de la providence qu'il place son article, se peignant en « infortuné », habité par un instinct qui le transporte vers des spectacles dont il ne peut qu'à peine appréhender la beauté. Il déclare :

Que ce soit non pas à l'usage d'un pauvre misérable article, mais pour l'intelligence du type incomplet et douloureux dont il relève, que de pareilles réflexions aient été semées en

²⁴⁵ *Ibid.*, p 170.

²⁴⁶ Lettre de Victor Pavie à Sainte-Beuve du 5 août 1833, citée in Dalbine Erwan, *Sainte-Beuve, ami fidèle*, Paris, Ed. Christian, 2006, p 91.

avant ; autrement rien n'atténuerait le ridicule d'avoir surmonté d'une tête sérieuse ce tout petit corps.²⁴⁷

Le poète angevin dit avoir « beaucoup vu et senti », désireux de vivre l'errance de la Promenade. Il le précise d'ailleurs à ses lecteurs : « Arrivé en face du Saint-Michel, [...] je dis au Guide : « je paierai double, laissez-moi m'égarer en paix », et je m'acheminai résolument pour les routes inconnues. Il était matin, il faisait beau : d'un saut j'avais rebondi, saut prodigieux, de jeunesse en enfance. »²⁴⁸

La découverte du site est l'occasion pour Pavie d'inaugurer les thèmes qu'il n'aura de cesse d'aborder dans sa littérature de voyage, et de donner ainsi libre cours à son attirance pour la nature salvatrice : « Sous l'immense baptême des flots, toute humaine souillure avait été lavée »²⁴⁹, à son penchant fantastique : « Ainsi, poussé par la brise des légendes, des mille légendes du Saint-Michel, je gravitais insensiblement vers leur centre [...] »²⁵⁰, à son émerveillement devant l'architecture : « J'eus [...] à ma droite, une chapelle ni gothique, ni romane, mais de cette forme innommée qui donne à pleurer. »²⁵¹, et surtout de mettre ses pas dans ceux de son maître d'alors, Victor Hugo, allant jusqu'à copier ses héros antithétiques ; regardant par une fenêtre, il décrit, en effet, cette scène :

A mes pieds une pauvre hideuse crétine de dix ans, haute et large au plus d'une année, jouait sur l'herbe des remparts avec une camarade mauvaise qui la battait [...] A gauche, au fond de la cour, une servante de dix-huit ans [...] si délicieusement jolie, que vingt fois ces paroles me vinrent aux lèvres : « ne nous servez pas, jeune fille, mais nous vous servirons ». C'était la sœur du monstre ; la mère eût été trop heureuse : il fallait cette expiation à cette faveur. [...] ces deux visages ne donneraient qu'un sens médiocre, laid et beau ; mais pour remonter au type commun dont ils relèvent, [...] de l'extrême laideur et de l'extrême beauté, condamnées et rachetées l'une par l'autre, - certes il ne serait pas de trop de la résurrection de Salvator.²⁵²

Déjà, il regrette les aménagements qui ne tiennent, en aucune manière, compte de l'art et de son histoire. Car, à cette époque, l'ancien couvent de Bénédictins avait été transformé en prison, ce qui nous permet de goûter encore une fois la prose imagée de Pavie : « Tel frêle pilier géant à l'allure de fusée se fait cinq fois pygmée au service des étages multipliés qui le

²⁴⁷ Pavie Victor, « Une heure au Mont Saint-Michel », in Feuilleton des *Affiches d'Angers* n° 18, du 1er septembre 1833, p 1.

²⁴⁸ *Id.*

²⁴⁹ *Id.*

²⁵⁰ *Id.*

²⁵¹ *Ibid.*, p 2.

²⁵² *Id.*

scandent dans toute sa hauteur. »²⁵³ et aussi : « [...] un télégraphe se pose insolemment sur la flèche, comme un soufflet au visage d'un chevalier mutilé par le fer. »²⁵⁴. Victor Hugo reprit la dénonciation trois années plus tard, parlant lui aussi de la nef et du télégraphe²⁵⁵.

De toute évidence, l'ascension réussie devient symbole de proximité divine, et Victor Pavie fait profiter le lecteur de sa sensation comme de son intuition, deux réactions somme toutes assez classiques pour un visiteur arrivé à cette extrémité, mais uniques par leur expression :

(C'était la première fois de ma vie qu'il m'arrivait de promener mes regards sans vertige, d'un sommet sur un horizon, [...] où j'embrassais plus, où mon âme plus aimante se penchait avec un entraînement magique aux affinités des pôles invisibles de l'univers.) Enfin nous montâmes là d'où les éperviers partaient pour la nue ; cette cime n'était qu'une base ! Et combien de volées à leur tour se superposent ainsi de l'aigle à l'ange, du tourbillon de l'ange à la sphère de Dieu éternel !²⁵⁶

La fin du texte convoque à nouveau une figure romantique, celle du prisonnier. Au moment où Victor Pavie regagnait le rivage, il se retournait pour observer une dernière fois le mont Saint-Michel ; il y distinguait alors « une figure d'homme collée à une des grilles des cachots ; et la pensée de l'infortuné venait de résonner à mes oreilles en paroles bruyantes : « Ah mourir son maître ! s'abîmer en fuyant, libre, et sous le ciel ! »²⁵⁷ L'infortuné auteur, décrit comme tel au début de son article, s'était débarrassé de son statut sur l'hôte indigne du Mont Saint-Michel.

Il existe une deuxième version de l'aventure. Victor Pavie la livra des années plus tard - sans que l'on connaisse la date exacte -, et Théodore Pavie la fit publier dans le premier tome des *Œuvres choisies*. Elle nous a semblé plus conforme au séjour du voyageur angevin car y apparaissent les circonstances exactes de sa venue ainsi que des détails plus ordinaires. Par contre, une erreur concernant la date de l'expédition s'y est glissée, Pavie parlant du mois de juin 1832, ce qui paraît peu probable, aucun autre écrit ne venant confirmer cette affirmation, tandis que la lettre à Sainte-Beuve du 5 août 1833 et la parution de l'article en septembre évoquent l'année 1833, et concordent. Pavie y aurait-il séjourné deux ans de suite ? Nous ne le pensons pas, les nombreux points communs entre les deux récits abondent en notre sens.

²⁵³ *Ibid.*, p 2-3.

²⁵⁴ *Ibid.*, p 3.

²⁵⁵ Voir la lettre de Victor Hugo à Adèle Hugo du 28 juin 1836, in Hugo Victor, *Œuvres complètes*, Massin, t. V, Paris, CFL, 1970, p 1097.

²⁵⁶ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 3.

²⁵⁷ *Id.*

Le poète angevin nous explique qu'il est venu rejoindre un certain Letellier²⁵⁸ qui l'avait invité. Ce dernier préparait un roman sur le Mont Saint-Michel ; finalement, il fit une monographie, la première, publiée avec des lithographies en 1833, sous un pseudonyme²⁵⁹. Victor Pavie traverse Laval, Vitré « dont l'inexprimable vision n'a cessé d'hanter [ses] songes. »²⁶⁰, Rennes, Pontorson et arrive au Mont que son compagnon lui fait visiter.

On trouve dans cette variante quelques réflexions qui ne figuraient pas dans le texte initial ; par exemple, la couleur sombre du granit renvoie paradoxalement Pavie aux falaises blanches de Douvres observées lors de son voyage avec David, en 1828. Et puis, les références culturelles sont plus nombreuses que dans le premier opus ; ainsi chaque paysage ou presque est rattaché à un peintre, Delacroix pour Pontorson, de Laberge²⁶¹ et Ribera²⁶² pour le Saint-Michel, Ostade²⁶³ et Le Lorrain pour Saint-Malo ; deux passages évoquent le roman fantastique de Nodier *La Fée aux miettes*²⁶⁴, dont les deux hommes recherchent des traces dans le sable de la baie ou près des murailles du monastère ; la cloche d'un beffroi rappelle celles entendues dans des pièces de théâtre ; l'air à la mode que siffle Pavie, en marchant, est commenté sur une demie-page, etc.

Trois sujets réapparaissent, en partie modifiés. La rencontre avec les enfants, l'un infirme, l'autre magnifique, est ainsi réécrite en accord avec les convictions nouvelles de Pavie, ce qui nous incite à croire que ce récit a été écrit bien après l'article de 1833. L'« hideuse créatine » qui y était décrite n'est plus un monstre, mais un « innocent » qui arrive même à parler, et sa sœur au visage si beau qui devait inspirer Devéria dans la version originale, a maintenant été peint par Delacroix, la brouille avec Hugo faisant certainement préférer à Victor Pavie des références qui mettent moins en valeur son ancien mentor. La modernité et les affres qu'elle fait subir aux monuments sont bien sûr à nouveau dénoncés, mais les édifices visités ne sont plus tout à fait les mêmes. Enfin, l'épisode du détenu est lui aussi renouvelé : « [...] le monastère [...] s'éclaira, montrant à l'une de ses fenêtres un prisonnier qui abéçhait et caressait une palombe. »²⁶⁵ Le captif, « personnage politique », a maintenant un nom « Martin Bernard », et même si ce sont les mêmes regrets, l'expression diffère :

²⁵⁸ Charles Marie Letellier, ami de Boulay-Paty, fut aussi rédacteur en chef du journal littéraire parisien *Le Cabinet de lecture*.

²⁵⁹ Maximilien Raoul, *Histoire pittoresque du Mont Saint-Michel et de Tombelène*, Paris, Abel Ledoux, 1833.

²⁶⁰ Pavie Victor, « Le mont Saint-Michel », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 140.

²⁶¹ Auguste Charles Laberge ou de Laberge (1807-1842), peintre paysagiste français. Un hommage posthume lui a été rendu dans la *Revue des Deux Mondes*, t. 29, 1842.

²⁶² Juan Antonio de Ribera (1779-1860), peintre espagnol, élève de David (à ne pas confondre avec José de Ribera (1591-1652) dit « il Spagnoletto ».)

²⁶³ Adriaen Van Ostade (1610-1685) peintre et graveur néerlandais.

²⁶⁴ Publié chez Renduel l'année précédente, en 1832.

²⁶⁵ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 148.

[...] le détenu [...], la face collée aux barreaux de sa lucarne [...], semblait dire : « Le spectacle est pour vous, et le labeur pour moi. Les pieds dans l'eau, la tête dans la nuée, traqués par la marée et fouettés par le vent, souffrez, soufflez, - vous êtes libres ! Qui me donnera vos périls en échange de mes verrous ! »²⁶⁶

A la différence de l'article des *Affiches d'Angers*, l'accent est mis ici sur le trouble ressenti par Victor Pavie, lors de son séjour : « Mon hôte n'avait certes rien exagéré de l'émotion, de l'indicible tristesse, qui saisit le voyageur, à l'heure où la marée fait au Mont Saint-Michel une [...] étroite ceinture [...] »²⁶⁷ On peut parler d'un véritable malaise qui saisit le voyageur angevin, puisque cet état le conduit à quitter précipitamment les lieux, malgré le réconfort que tente de lui apporter son compagnon :

- [...] Allons donc ! Voilà que le spleen vous travaille. Tenez bon jusqu'à demain [...]
- Franchement, mon cher Maximilien, la seule anxiété qui m'atteigne, c'est de mourir ici. Il me monte à la gorge une marée de solitude, de monotonie et de tristesse, près de laquelle l'autre n'est rien. Plutôt sombrer en mer que de périr misérablement sous ce ciel qui m'accable et en face de cette immensité qui m'obsède.²⁶⁸

Cette angoisse l'amène à défier le mauvais temps, la marée et, guidé par l'accommodant Letellier, Pavie quitte sur le champ le Mont Saint-Michel, remontant à pied le Couesnon sur plusieurs kilomètres avant de le traverser et dormir enfin, à l'abri de ses démons, dans une auberge de Cherrueix, après une bonne quinzaine de kilomètres de course nocturne. Le lendemain, les deux compères reprennent la route et atteignent Saint-Malo, après une halte à Cancale. Le récit se termine alors de manière abrupte : « Mes jours étaient comptés. Le lendemain, de matinée, j'embrassai Letellier, avec la cordialité des adieux. »²⁶⁹. Contrairement à Juliette Drouet qui relate, dans son journal²⁷⁰, les conditions éprouvantes des voyages à cette époque, Victor Pavie ne nous livre pas de commentaires sur le sujet ; c'est bien le but de son déplacement qui l'occupe alors.

Pour son ultime périple, à nouveau vers la Normandie, trente ans plus tard, Victor Pavie ne poursuit ni les mêmes desseins, ni n'emprunta les mêmes moyens de transport. C'est en famille et en train qu'il se déplace désormais. Les distances ont considérablement

²⁶⁶ *Ibid.*, p 149.

²⁶⁷ *Ibid.*, p 145.

²⁶⁸ *Ibid.*, p 146.

²⁶⁹ *Ibid.*, p 152.

²⁷⁰ Notamment celui de 1843 (voir : Hugo Victor, *Œuvres complètes*, . « Voyages », Paris, Robert Laffont, 1987, p 989-990)

raccourci et voyager n'est plus l'apanage d'une élite. L'auteur parlant d' « un écolier trop vert » à ses côtés, nous suggérons qu'il s'agit de Georges, alors âgé de quinze ou seize ans (Eusèbe a, quant à lui, une vingtaine d'années, et a déjà traversé Paris ; Pavie dit vouloir éviter cela au plus jeune de ses fils). Les expressions « mes deux acolytes ronflent »²⁷¹ et « Compagnons, sur vos gardes ! »²⁷², employées au milieu du récit, nous incitent à choisir justement Eusèbe plutôt que madame Pavie comme troisième personne partageant l'aventure. Les appellations affectueuses « *Junior* » et « *Senior* » utilisées par Victor Pavie à la fin de sa relation²⁷³ confirment l'hypothèse. C'est donc à un voyage « initiatique » que le père convie ses deux fils, reproduisant l'expérience que lui-même avait vécue à plusieurs reprises aux côtés de David d'Angers ou de Louis Pavie.

L'itinéraire donna lieu à une production écrite. La primeur de la publication en revint à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers qui imprima, en deux livraisons, dès 1865, les textes que Pavie avait lus à la séance du 25 mars, écrits à Rouen puis sur la route du Havre²⁷⁴, et qui concernaient trois des quatorze étapes du périple des Pavie. Le correspondant de l'*Écho des provinces*, présent à cette séance, avait demandé la permission d'en publier des extraits, tandis que la Société votait à l'unanimité la parution du récit dans son bulletin²⁷⁵, augmenté en outre de cinq pages inédites sur la mort de Delacroix, et ce, malgré l'opposition de Victor Pavie ; un long résumé avait été inséré dans le compte-rendu. Une publication eut lieu ensuite, dans la *Revue de l'Anjou*, en quatre livraisons, du mois d'août 1867 au mois de mars 1868, couvrant les onze autres étapes effectuées. Un tiré à part, imprimé par l'éditeur Barassé d'Angers, en 1868, sous le titre *Quinze jours en Normandie - Notes de voyage*, reprenait la totalité du récit de voyage, à savoir les pages parues dans les *Mémoires de la SASAA* et celles publiées par la revue locale²⁷⁶. En 1887, enfin, le récit des trois étapes, paru dans les *Mémoires de la SASAA* fut publié dans le premier tome des *Œuvres choisies*, sous le titre « Rouen et Le Havre », et les pages concernant la mort de Delacroix sous le titre « Eugène Delacroix », cette partie migrant alors de la section « Voyages » à la section « Critique » des œuvres posthumes de Victor Pavie.

Partis d'Angers le dimanche 9 août 1863, les Pavie passent par Tours, Le Mans, Alençon, Argentan, Mézidon avant de dormir à Lisieux. Après le chemin de fer, Pavie et les siens voyagent à pied, en bateau, en voiture. Nous l'avons souligné, c'est un voyage familial.

²⁷¹ Pavie Victor, *Quinze jours en Normandie, notes de voyage*, Angers, E. Barassé, 1868, p 51.

²⁷² *Id.*

²⁷³ *Ibid.*, p 71.

²⁷⁴ Intitulés *Quinze jours en Normandie (fragments) I. Rouen II. Jumièges, Duclair, Barentin.*

²⁷⁵ *Mémoires de la Société Impériale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, t. VIII, 1er et 2e cahiers, Angers, Lachèse, Bellevue et Dolbeau, 1865, p 1 et p 122.

²⁷⁶ Diminuées de deux paragraphes, visiblement ajoutés dans les versions précédentes pour une meilleure introduction.

Victor Pavie entreprend ici de suivre un itinéraire « touristique ». Certes, il emporte plumes, encre et papier, certes, il va parfois flâner, mais le notable qu'il est devenu en 1863, a moins besoin de découverte, d'introspection ou de retour aux sources que du temps de sa jeunesse mouvementée. De plus, et depuis plusieurs décennies déjà, la façon de voyager a changé :

Au voyage comme quête spirituelle ou comme apprentissage succède [...] le voyage comme fantaisie, recherche du pittoresque et du divertissement. Le meilleur exemple en est celui des récits publiés vers 1840-1850 par le trio Gautier-Dumas-Nerval [...] le genre est à la mode. [...] Le temps des pèlerinages idéalistes est passé ; il s'agit d'une littérature pittoresque, humoristique, parfois poétique.²⁷⁷

Ce dernier voyage, trois ans après le précédent en Bretagne, lui offre plusieurs plaisirs : celui de repartir sur les chemins de sa jeunesse, celui de se consacrer à la contemplation des témoignages de l'art et de l'histoire, celui, enfin, de transmettre à ses enfants, ces passions, sans autre truchement que celui de l'expérimentation intime et concrète. Durant la course en diligence, la consigne est claire : « Il est convenu qu'à tour de rôle l'un des trois veillera, prêt à réveiller les deux autres à chaque rencontre pittoresque. S'il se trompe, malheur à lui ; le coup est nul, et la veille se proroge jusqu'à meilleure occasion. »²⁷⁸

L'œuvre se ressent de l'embourgeoisement de Victor Pavie, et l'on comprend le choix effectué à l'occasion de la parution de ces souvenirs dans les *Mémoires de la SASAA* et les *Œuvres choisies* : ne garder que les chapitres écrits à Rouen, tant les autres, ceux du voyage d'Angers à Rouen, puis ceux concernant le retour, présentent un intérêt moindre. Il n'y est question, en effet, que de commentaires plus ou moins communs sur les bourgs traversés, les paysages, les hôtels, les repas, les haltes pour herboriser, sans que l'auteur ne s'attarde sur ces points. Le chapelet de descriptions est entrecoupé de réflexions assez banales sur les différences régionales, et de quelques souvenirs d'enfance remontant à la conscience au contact, par exemple, de la mer ou d'une église. L'escale de Tours a permis au groupe de déjeuner et de se rendre à la cathédrale. L'édifice religieux local est ce que semble rechercher le poète angevin à chaque étape, tantôt heureux de l'apercevoir, tantôt déçu de ne pas l'avoir vu. La litanie des visites que les Angevins accumulent, des messes auxquelles ils assistent, se poursuit. Sont rapportés le mal de mer du cadet et autres anecdotes, ainsi que l'habituelle scène du voyageur grossier côtoyé de force dans la promiscuité des transports. Quelques considérations géographiques et géologiques

²⁷⁷ Savy Nicole, *Op. Cit.*, p 17.

²⁷⁸ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 4.

émaillent le propos ; quelques mots sur l'habitat, sur les mœurs rurales ou urbaines de la population, sur le passé historique des villes traversées complètent l'inventaire. Le style, bien que riche, nous semble plus conventionnel que dans les autres récits de voyage de Victor Pavie, l'aspect « ampoulé » de certaines phrases se faisant davantage remarquer. Il est même un paragraphe chargé de tant d'implicite que peu de lecteurs modernes en tireront sens. Pour atténuer ce jugement quelque peu sévère, nous retiendrons la présence des peintres et poètes, régulièrement convoqués ou cités sous la plume de Victor Pavie, comme à son habitude, l'éloquence de ses critiques au sujet de la modernité²⁷⁹, et certaines remarques philosophiques dont la justesse ou le caractère imagé retiennent tout de même l'attention. Nous soulignerons enfin cette évocation touchante, qui révèle que les pensées du poète angevin n'étaient pas fermées au souvenir ému de son ancien maître et de sa famille :

[...] souvenons-nous des morts. A genoux, dans la chapelle qui couronne le promontoire que nous allons escalader en pèlerins, nous prierons pour ceux à qui la mer fut rude, - pour toi surtout, fille de poète, chère Léopoldine, sombrée à quelques pas d'ici, roulée dans une même vague, dans la vague nuptiale, côte à côte de ton époux !²⁸⁰

Mais à Rouen donc, le voyage se fait promenade, et le père de famille retrouve ses accents juvéniles :

Que de fois j'avais rêvé d'un village au levant, propre et gai, bien loin de la ville, un coteau derrière et les pieds dans l'eau ; être assis là, fût-ce une heure, entre ceux que j'aime, fumant et devisant de la nature et de l'art, tandis qu'en face de nous les bateaux montent et descendent !²⁸¹

C'est bien un retour vers le passé que les spectacles des paysages, et plus encore ceux des monuments, produisent sur Victor Pavie. Parlant de lui à la troisième personne, ranimant la mémoire des défenseurs pionniers du patrimoine, il s'exclame :

[...] il retourne aux souvenirs [...] si lointains de sa jeunesse, où le sentiment des ruines s'éveillait au cœur de la France, sans grand discernement de style ni d'époque, mais avec une fraîcheur d'enthousiasme incompatible avec la science de nos jours. En ces jours-là Nodier décrivait avec moins de précision peut-être que de poésie les monuments de l'*Ancienne France*, que ses naïfs dessinateurs ne savaient pas photographier encore.²⁸²

²⁷⁹ Pavie dénonce aussi l'évolution des mœurs, appelant les baigneurs et promeneurs rencontrés : « profanateurs d'Étretat » (p 18).

²⁸⁰ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 13.

²⁸¹ *Ibid.*, p 44.

²⁸² *Ibid.*, p 41.

Les mutilations faites aux vestiges du passé trouvent alors en Pavie un défenseur inspiré :

Perdez un ami de vue trente ans, et le retrouvez : [...] l'impression sera triste [...] - Repassez dans une ville après trente ans : ses rides sont effacées, ses traits sont rajeunis [...] L'impression, cette fois, devrait être gaie ; elle est triste, plus encore que la première. C'est que la pire vieillesse, pour une ville, c'est celle-là ; qu'il nous faut un passé plus sérieux et plus imposant que celui que nous nous donnons à nous-mêmes ; [...] Il y a des inversions qu'on ne peut impunément commettre ; les villes étaient nos mères, et ne sauraient devenir nos filles sans que nos petits enfants ne se moquent bientôt de nous.²⁸³

À Rouen, il compare l'architecture de la cathédrale à une forêt : « Quelle sève lapidaire, quel entrecroisement touffu de rameaux et de feuillages ! Quand les derniers restes des bois seront en friche, nos neveux enrichis, sevrés d'ombre, s'en viendront demander aux arceaux des temples gothiques les illusions de la forêt. »²⁸⁴ A-t-il lu la lettre que Victor Hugo écrivit à Adèle le 18 juin 1836, après sa visite de la cathédrale de Chartres, dans laquelle on découvre les mêmes impressions ? : « Magnifique église ! Autant de détails que dans une forêt, autant de tranquillité et de grandeur. Cet art-là est vraiment fils de la nature. Infini comme elle dans le grand et dans le petit. Microscopique et gigantesque. »²⁸⁵

A Barentin, Pavie se félicite de la subordination humaine à l'ordre naturel :

[...] une chose nous touche : le viaduc dévie notablement de son axe ; ainsi l'a voulu la brusque déviation de la vallée. Cette concession de l'art à la force de la nature fait plaisir . On aime à voir fléchir devant les lois de la création cette puissance de l'homme si prête à s'enivrer d'elle-même.²⁸⁶

Suivent plusieurs pages sur les « hautes destinées de l'art » et sa place dans la cité. Victor Pavie profite d'ailleurs d'une visite au musée de Rouen pour en faire connaître les artistes locaux, mais également pour regretter l'affaiblissement des œuvres lorsqu'elles sont observées hors contexte, telle la statue de Bonchamps par David d'Angers dont la ville normande propose à ses visiteurs un modèle en plâtre, que Pavie compare à l'original de Saint-Florent le Vieil.

Nous retrouvons, dans ces morceaux choisis par Théodore, le Victor Pavie du voyage d'Italie, au style alerte et original, qui n'hésite pas à écrire, à propos des collines du bord de

²⁸³ *Ibid.*, p 31.

²⁸⁴ *Ibid.*, p 28.

²⁸⁵ Hugo Victor, *Œuvres complètes*, Massin, t. V, Paris, CFL, 1970, p 1086.

²⁸⁶ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 49.

Seine : « Le postillon, enfant de ces collines, et qui a tété à leurs mamelons, nous affirme que leur aspect ne changera pas. »²⁸⁷, et d'une banale affluence de voyageurs en gare de Barentin : « Les retards accumulés épuisent la patience de ce long crépuscule, que les journées d'août traînent comme une chevelure après elles. »²⁸⁸. La réminiscence italienne est telle que le voyageur angevin, contemplant l'océan à la tombée du jour, se sent transporté d'Atlantique en Méditerranée :

Le ciel est à l'orage, et la mer est électrisée ; Les poignées de sable que nous y jetons déterminent autant de phosphorescences à la surface. Ô nuit sublime, où de Naples à Ischia chaque flot secouait de sa crête une poussière de diamants, où chaque coup de rame de la barque qui nous portait faisait une gerbe d'étincelles, où êtes-vous ? Il y a moins du Havre à Naples que ma jeunesse n'est loin de moi.²⁸⁹

Ces pages, retenues par la SASAA, puis incluses dans le tiré à part, pour finalement constituer les seules retenues dans la compilation fraternelle, ont-elles été retravaillées, réécrites ? Il est permis d'y songer, vu leur supériorité du point de vue littéraire.

Notre dernière remarque concerne le rapprochement étrange que nous ne pouvons manquer de faire, entre la nouvelle de la mort de Delacroix que Victor Pavie apprend à Duclair, et celle de Léopoldine Hugo. La similitude de ces circonstances avec celles dans lesquelles Victor Hugo, au retour d'un voyage dans les Pyrénées avec Juliette Drouet, découvre dans un journal la disparition de sa fille, est réellement grande. Pavie et ses fils décident de faire halte dans une auberge, au milieu d'une randonnée sur les bords de Seine :

Un journal près de nous. - Que m'importait ce journal, décacheté de la surveillance, replié en chiffon et rejeté là sur une tablette ? Quelle fantaisie me prit de le déplier à mon tour et d'en interroger dédaigneusement les pages ? « *Nécrologie : M. Eugène Delacroix...* »

Cette nouvelle me tomba sur le cœur et me brisa les jambes ; c'était la hache de mon voyage.²⁹⁰

Si l'on ajoute à cette coïncidence, la mémoire de Léopoldine, déjà évoquée aux alentours du Havre par Victor Pavie, nous avons une nouvelle confirmation du lien puissant subsistant entre les deux hommes. Qui plus est, le préambule de la quatrième étape interroge encore, Pavie notant :

²⁸⁷ *Ibid.*, p 48.

²⁸⁸ *Ibid.*, p 49.

²⁸⁹ *Ibid.*, p 51.

²⁹⁰ *Ibid.*, p 44.

« Le pêcheur d'Étretat sur son coude appuyé »

Est une vision qui hantait nos cerveaux depuis nombre d'années.

Le vers cité et le commentaire qui le suit rappellent avec force la dernière strophe du poème XXII des *Voix intérieures*, « A des oiseaux envolés », composé par Victor Hugo en avril 1837 :

Pareil dans l'abandon où vous m'avez laissé
Au pêcheur d'Étretat, d'un long hiver lassé,
Qui médite appuyé sur son coude, et s'ennuie
De voir à sa fenêtre un ciel rayé de pluie.

Hugo visita à deux reprises la région, en 1835 et 1836, près d'un mois à chaque fois. Les descriptions, les préoccupations, les admirations, les réflexions qu'il adressa à sa femme, à Louise Bertin ou à Louis Boulanger préfigurent celles de Victor Pavie. Elles ont le mérite d'être moins « littéraires » et d'inaugurer des lieux que George Sand, Dumas ou Pavie n'explorèrent que plusieurs décennies plus tard.

L'habitude du voyageur est alors de visiter le plus de lieux possible et de se rassasier d'impressions comme de souvenirs. Les itinéraires d'Hugo et de Juliette, comme ce dernier voyage de Pavie avec Eusèbe et Georges, n'échappent pas à la règle. Davantage « tour » que « promenade », le périple convient moins alors au voyageur-écrivain qu'à l'écrivain en vacances. Victor Pavie tint d'ailleurs à le faire savoir à ses lecteurs, puisqu'il terminait son récit par cette adresse à ses compagnons de route :

Une autre fois, [...] nous ferons mieux. Nous embrasserons moins, afin d'êtreindre davantage. Concentrer toute la force de sa curiosité dans un petit cercle exploré, assidument parcouru, c'est la sagesse des voyages. [...] Ainsi de l'ami qui, parti comme nous, mais peu friand de nos hasards et rebelle à nos sollicitations redoublées, avait jeté son dévolu sur une crique de littoral pour s'y reposer et pour y vivre. Nous avons souri de lui ; nous le retrouvâmes, au retour, riche de plus de souvenirs que nous n'en avons recueillis dans cette course au clocher à travers la plus vaste province de France.²⁹¹

Est-ce pour cette raison que les titres de ses récits de voyage dans l'Ouest empruntent au vocabulaire temporel plutôt qu'au lexique spatial ? Là où d'autres nommèrent leurs pérégrinations du nom des régions, provinces et pays traversés, lui préférait titrer : « Une

²⁹¹ *Ibid.*, p 78-79.

heure au Mont Saint-Michel », « Huit jours en Bretagne » ou « Quinze jours en Normandie », comme pour souligner le caractère éphémère de ces expériences. Les appellations avaient, quoi qu'il en soit, l'avantage de porter l'accent sur la subjectivité des aventures, et de rejeter toute prétention géographique.

A l'instar de la plupart des écrivains romantiques, Victor Pavie a laissé une trace de ses périples en France et en Europe, intéressante par son contenu mais aussi par la diversité de ses formes. En Angleterre, il goûtait aux joies nouvelles de l'aventure ; en Allemagne, il entrait - par la grande porte - en culture ; en Italie, il consolidait sa position romantique ; en Bretagne, il fuyait la douleur du deuil ou partait à la recherche de l'idéal poétique ; en Normandie enfin, il profitait des richesses du paysage et du patrimoine, en bon père de famille, recherchant toutes les fonctions et vertus attachées au dépaysement, à la quête, au voyage. Du périple de découverte à la course au but précis, en passant par le pèlerinage intellectuel, la Promenade ou le circuit touristique, l'écrivain angevin a exploré les différentes facettes du genre. Ce qui ne l'empêcha pas de montrer des prédilections et des positions constantes, des développements stylistiques reconnaissables, qui appartiennent autant à sa personnalité qu'aux grandes lignes de l'école dont il se réclama toute sa vie.

B. ECRITS RÉGIONAUX

Si certaines contrées lointaines ont attiré Victor Pavie, il en est une autre, bien plus proche, qu'il ne négligea pas : son cher pays de Loire. Anatole Langlois remarquait, à ce propos :

Victor Pavie est essentiellement Angevin : il aime l'Anjou, [...] comme l'aimaient beaucoup de ses compatriotes, et c'est à des sujets angevins qu'il revient le plus volontiers. Ouvrez ses œuvres : à part sa visite à Goethe, à Weimar, à Walter Scott, à Londres, et quelques souvenirs de voyage, c'est presque toujours les hommes ou les choses de l'Anjou qui reviennent sous sa plume.²⁹²

Léon Séché le confirme :

[...] il aimait avant tout sa petite patrie. Tout ce qui touchait à l'histoire d'Anjou lui était sacré, et c'est par là, j'imagine, que David s'était senti attiré tout de suite vers cette âme vibrante, lui qui, dans sa fierté d'Angevin, avait ajouté à son nom celui de sa ville natale pour s'en faire un titre de noblesse.

Si David a dressé des monuments à toutes les illustrations de sa province, Pavie les a célébrées sur tous les tons, en vers et en prose.²⁹³

Cette attirance pour les terroirs nationaux est représentative de l'époque :

[...] la passion de l'espace ne se nourrit pas que de terres exotiques. En 1837, Michelet ouvre le troisième tome de son *Histoire de France* sur un magnifique « Tableau de la France », extraordinaire évocation onirique de ce grand corps organique de la France, dont « Paris est le sensorium ». Balzac, de roman en roman, entraîne son lecteur dans une longue promenade [...] dans les provinces françaises et dans leurs villes assoupies. Nerval foule, à la recherche d'intimes nostalgies, son Valois natal. Flaubert marche en Bretagne, « par les champs et les grèves », avec son ami Maxime Du Camp.²⁹⁴

Nous y ajoutons, bien sûr, Taylor et Nodier qui, les premiers, mirent en valeur les anciens monuments et édifices des régions françaises. Leurs *Voyages romantiques et pittoresques dans l'ancienne France* firent énormément pour la reconnaissance des richesses locales et la défense du patrimoine. De 1820 à 1878, au fil des volumes publiés, richement illustrés, ils

²⁹² Langlois Anatole, *Op. Cit.*, p 277.

²⁹³ Séché Léon, *Op. Cit.*, p 14.

²⁹⁴ *Dictionnaire du romantisme*, sous la direction d'A. Vaillant, Paris, CNRS éd., 2012, p LXXXVII.

contribuèrent à l'éducation historique, géographie et esthétique des lecteurs. Cette volonté connut une reconnaissance officielle avec la nomination de Mérimée²⁹⁵ à l'inspection générale des Monuments historiques, dès 1834. Dans son texte consacré à Charles Nodier, Pavie résuma clairement le contexte et les enjeux de cet engouement :

Que l'on se reporte aux temps où la France, échappée des proscriptions de la Terreur, des opprobres du Directoire et du despotisme de l'Empire, se voyait et s'entendait renaître. Un sentiment nouveau, [...] s'éveillait de toutes parts en elle, au retour des traditions dont ils n'avaient apprécié qu'incomplètement les bienfaits, [...]. D'une province à l'autre, la distance s'élargissait de toute l'ampleur d'une campagne encombrée d'arbres, coupée de landes, saturée de marais, et de toute la persistance de leurs frontières rebelles aux efforts de la centralisation administrative. Il n'est pas jusqu'au territoire local qui ne fût un livre scellé pour notre génération bercée entre les Grecs et les Romains, et dont la curiosité [...] se retournait tout à coup avec une impatience filiale vers les sources de son histoire. Des milliers d'édifices, tenus en médiocre estime sous les régimes antérieurs, surgissaient tout à coup, lézardés par le temps ou incendiés par les guerres, de l'oubli qui les avait enveloppés jusqu'à ce jour. Perçus de loin à travers les ronces et les bois ou sur des cimes inaccessibles, ils exerçaient sur les esprits un charme singulier où les rêves de l'imagination se mêlaient aux prestiges du passé et aux pressentiments d'une ère nouvelle.²⁹⁶

Ancien invité de Nodier à l'Arsenal, féru de sciences naturelles, critique d'art, fin connaisseur des trésors architecturaux de son Anjou, Victor Pavie produisit quelques notices à caractère historique ou patrimonial, ainsi que des études ou récits botaniques concernant le département du Maine-et-Loire et la Mayenne, terres qu'il arpenta souvent et aima profondément. Les notables érudits forment le gros des bataillons des sociétés académiques locales et se passionnent pour les richesses naturelles et culturelles de leur région. Mais il serait faux de ne voir, de la part de ces auteurs, que pur passe-temps ou volonté intéressée de signer quelques écrits localement célèbres. Cet engagement en faveur de la flore, des vestiges et des traditions de leur région est un moyen, et plus encore pour Pavie, de résister au progrès et à l'uniformisation de la société :

[...] la variété des monuments retenus [...] reflète parfaitement la personnalité et la diversité des préoccupations de ces grands notables [...]. Tous, ou presque tous, sont des gens de haute culture, vivant de leurs revenus, mais bien loin de s'enfermer dans la tour d'ivoire de leurs recherches historiques, sont à des titres divers engagés dans les mouvements politiques ou socio-économiques de leur temps. Si la préoccupation première est

²⁹⁵ Celui-ci se rendit à trois reprises dans le Maine-et-Loire pour ses travaux, en 1835, 1840 et 1847 ; a-t-il revu, à ces moments-là, Pavie qu'il avait rencontré chez Hugo en 1829 ? Il n'en dit rien, en tous cas, dans sa lettre du 10 juillet 1840 à Ludovic Vitet (citée dans *Anjou historique* n° 179 de juillet 1935, Angers, Siraudeau, p 169-175.)

²⁹⁶ Pavie Victor, « Charles Nodier », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 90-91.

évidemment celle de révéler à leurs contemporains les trésors artistiques de leurs provinces, il s'agit tout autant, [...] de faire redécouvrir et aimer un ordre social passé, porteur de valeurs morales et spirituelles qu'a commencé d'ébranler, guère plus d'un demi-siècle plus tôt, la révolution française. On serait tenté de proposer pour ce livre le sous-titre suivant : Plaidoyer pour l'ancienne France. Les idées sous-jacentes, à l'exclusion de deux ou trois auteurs [...], vont toutes dans le sens de cet Ordre Moral appuyé sur la prééminence du monde rural et sur la restauration monarchique [...].²⁹⁷

Cet anti-progressisme, constante de l'œuvre pavillienne, constitue un pôle radical de sa pensée qui, s'il reflète bien l'un des courants du temps, ne témoigne pas suffisamment de la complexité du débat ni de l'ambiguïté des idéologies en présence. Nous nous appuyons, pour commenter ce point, sur les travaux parus dans le numéro 108 de la revue *Romantisme* en 2000. L'on s'aperçoit tout d'abord que le questionnement concernant cette notion de progrès est central et traverse tout le dix-neuvième siècle, puisant ses racines au siècle précédent et développant ses ramifications au suivant :

[...] les philosophies de l'histoire nées de la Révolution [...] impliquent [...] le sentiment inédit d'une accélération du temps et d'une ouverture au futur. Les Lumières ont donné à la notion de progrès sa première formulation globale en pensant le perfectionnement indéfini de l'homme. [...] Le Progrès c'est [...] un mot d'ordre, un mythe, [...] dont les politiques s'emparent. On voit ainsi se succéder les rapports officiels sur les progrès des sciences et des arts.²⁹⁸

Du Consulat au Second Empire, en passant par la Monarchie de Juillet et la révolution de 1848, tous les régimes ont commandé de telles études. L'homme espère maîtriser le temps, cherchant les causes du présent dans le passé et celles du futur dans ce même présent. Deux conceptions se développent alors : celle d'un progrès continu, progressif, et celle d'un progrès résultant d'événements dramatiques. Quelle que soit sa forme, certains y sont favorables, d'autres farouchement opposés.

D'un côté, les partisans du progrès, démocratique, scientifique, technique, intellectuel, esthétique même. De l'autre, la cohorte rétrograde des tenants de l'art pour l'art, de l'aristocratie de l'esprit, hostiles à [...] la société moderne. [...] Derrière [...] pourraient se regrouper tous ceux qui, de Gautier à Delacroix, de Flaubert à Baudelaire, ne voient dans

²⁹⁷ Sarazin André, Introduction à la réédition de *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque* du Baron de Wismes, Paris, Ed. Jean-Pierre Gyss, 1982, p 3.

²⁹⁸ Noiray Jacques et Mélonio Françoise, « Avant-propos » in revue *Romantisme*, n° 108 « L'idée de progrès », 2000, p 3.

l'idéologie progressiste que le « paganisme des imbéciles »²⁹⁹, et dans la société de l'avenir qu' « une grande barbarie éclairée au gaz ».³⁰⁰

Mais les choses ne sont pas si simples, et deux exemples suffisent pour l'illustrer : « Pour Villiers, représentatif en cela des ambiguïtés de son siècle, le refus radical des formes les plus triviales de la bêtise positiviste ne se sépare pas d'une curiosité sans repos [...] pour les riches potentialités imaginaires offertes par le progrès scientifique. »³⁰¹ Quant à Jules Verne, s'il célèbre les avancées technologiques et signe des romans où la science occupe la première place, son œuvre « est traversée de doutes, de réticences, d'inquiétudes. »³⁰² ; les sources d'énergie s'épuisent, les machines peuvent être menaçantes, la nature reste souveraine.

Cette ambivalence n'est pas si présente chez Victor Pavie, qui a définitivement annoncé sa préférence pour l'ordre - naturel surtout - ancien. Il prêche, certes, le progrès social, et y travaille par le biais des œuvres charitables dont il a la charge, mais c'est pour compenser les méfaits de la massification et de la prolétarisation. Il condamne vigoureusement les dommages de la science toute puissante, aveugle lorsqu'elle détruit l'environnement, et il incarne le rejet de l'appauvrissement intellectuel, de la décadence morale, de la civilisation du vulgaire. Est-ce à dire que ses écrits régionaux équivalent à de véritables manifestes ? Nous n'irons pas jusque là, car ils gardent une teinte « scientifique » ou « touristique » et non polémique. Mais, sous-jacente, demeure cependant cette volonté de réveiller et louer un passé qui s'éloigne, de s'y référer plutôt que de s'intéresser au présent, si décevant.

Soulignons une autre caractéristique de ces écrits régionaux. Le fait de mieux cerner les aspects matériels d'un lieu amènerait à une meilleure connaissance des hommes qui l'habitent, ainsi que l'explique Victor Cousin :

Oui, Messieurs, donnez-moi la carte d'un pays, sa configuration, son climat, ses eaux, ses vents, et toute sa géographie physique ; donnez-moi ses productions naturelles, sa flore, sa zoologie, etc., et je me flatte de vous dire *a priori* quel sera l'homme de ce pays, et quel rôle ce pays jouera dans l'histoire, non pas accidentellement, mais nécessairement, non pas à telle époque, mais dans toutes, enfin l'idée qu'il est appelé à représenter.³⁰³

²⁹⁹ Cette formule, ainsi que la suivante sont de Baudelaire (dans une lettre à Mme Ancelle du 18 février 1866 et dans *Edgar Poe, sa vie, ses œuvres*).

³⁰⁰ Noiray Jacques et Mélonio Françoise, *Op. Cit.*, p 5.

³⁰¹ *Ibid.*, p 6.

³⁰² *Id.*

³⁰³ Cousin Victor, *Cours de philosophie, leçons du cours d'été 1828*, « 7ème leçon », Paris, Pichon et Didier éditeurs, 1828, p 17-18.

Pavie veut-il souligner la particularité angevine en décrivant les beautés de son patrimoine naturel autant qu'artistique ? Sans doute, lui qui pense en termes religieux et défend l'unicité de la vie. Quoi qu'il en soit, ces deux bonnes raisons, ajoutées au fait que la Société d'Agriculture, des Sciences et Arts d'Angers encourage les travaux de ses membres qui se portent dans cette direction, conduisent Pavie à signer plusieurs articles et textes de cette veine.

1. Sites et monuments

Il y avait bien eu, avant les initiatives de Taylor et Nodier, quelques tentatives de recensement des beautés du patrimoine. Ainsi, Alexandre de Laborde, avait-il fait éditer une étude sur les jardins et châteaux³⁰⁴, au début du siècle, avec une longue introduction chantant les vertus apaisantes du retour à la campagne, avec évocation de la mythologie grecque et des poètes antiques, Horace et Virgile en tête ; mais, outre le fait de privilégier l'Île de France, le propos restait focalisé sur l'aménagement des jardins.

Citons également l'œuvre d'Abel Hugo : *France pittoresque*, qui était parue en trois volumes, en 1835. Le sous-titre en était : « Description pittoresque, topographique et statistique des départements et colonies de la France offrant en résumé pour chaque département et colonie, l'Histoire, les antiquités, la topographie, la météorologie, l'histoire naturelle, la division politique et administrative, la description générale et pittoresque du pays, la description particulière des villes, bourgs, communes et châteaux, celle des mœurs, coutumes et costumes, etc. Avec des notes sur les langues, idiomes et patois, sur l'instruction publique et la bibliographie locale, sur les hommes célèbres, etc. et des renseignements statistiques sur la population, l'industrie, le commerce, l'agriculture, la richesse territoriale, les impôts, etc., etc. » On comprend que chacune des rubriques de cette interminable énumération ne pouvait que rester assez superficiellement traitée, et avec une forte connotation administrative ; le mérite d'un tel relevé inédit n'en demeurerait pas moins réel.

Or, les romantiques goûtent davantage l'attrait des ruines, des édifices menacés d'oubli, qui suscitent rêves et tourments. Et ils préfèrent se poser en dénonciateurs qu'en gestionnaires.

³⁰⁴ De Laborde Alexandre, *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux, mêlée d'observations sur la vue de la campagne et la composition des jardins*, Paris, Imprimerie Delance, 1808.

Maine-et-Loire

Quelques années après l'un de ses premiers combats en la matière³⁰⁵, Victor Pavie reprend la plume pour faire sortir de l'oubli plusieurs lieux et monuments angevins. C'est le baron de Wismes³⁰⁶ qui lui en offre l'occasion. En effet, de 1854 à 1862, ce dernier rassembla autour de lui auteurs et lithographes afin de donner à voir les beautés ligériennes au plus grand nombre. Apparenté, par sa grand-mère à la noblesse de l'Ouest, Héraclé Olivier Jean Baptiste de Blocquel de Croix, baron de Wismes, s'était épris de ces provinces, à la suite de séjours de vacances lorsqu'il était enfant. Graveur lui-même, ayant notamment fréquenté l'atelier de Célestin Nanteuil, il voyage d'abord à travers l'Europe, puis en 1834, après son mariage avec la fille d'un ancien chef vendéen, il s'installe à Nantes. En 1845, avec d'autres personnalités nantaises, il fonde la Société Archéologique de Nantes dont il devient président en 1877. Il est également membre correspondant de la Société des Antiquaires de France et publie un grand nombre d'articles. Après avoir fait paraître un album sur la Vendée pour lequel il a réalisé les textes et les dessins, il entreprend le travail considérable consacré au Maine et à l'Anjou ; il s'entoure pour cela d'historiens et savants du cru, parmi lesquels nous retrouvons les noms déjà cités dans les chapitres précédents de cette étude : Aimé de Soland, Guépin, Belleuvre, Godard-Faultrier, Célestin Port, le comte de Quatrebarbes, et, bien entendu, Victor Pavie.

On relève dans l'ouvrage collectif, dirigé par le baron de Wismes, *Le Maine et l'Anjou historiques, archéologiques et pittoresques, Tome II^{me} Anjou*³⁰⁷, une grande majorité d'édifices du Moyen-âge et de la Renaissance, que la vague romantique avait remis au goût du jour. La naissance d'une véritable science archéologique à cette époque ainsi que la volonté de sauvegarder le patrimoine contribuèrent, de plus, au vif succès que connut l'ouvrage. La citation qui orne la page de titre est révélatrice de l'esprit de la publication, puisqu'il s'agit de deux vers d'Auguste Brizeux, poète breton dont nous avons évoqué la mémoire dans un chapitre précédent³⁰⁸ : « J'entre en nos vieux manoirs ; il est sous leurs décombres / Bien des fleurs à cueillir ou brillantes ou sombres ». Une introduction d'une quarantaine de pages aborde tous les domaines (histoire, économie, arts, traditions) ; la littérature fait également l'objet d'une étude où les noms de Louis Pavie et Théodore Pavie sont cités, le premier pour son rôle de fondateur de l'Académie, le second comme auteur. Quant à Victor Pavie, le rédacteur a écrit :

³⁰⁵ Sa lettre à un curé breton négligent (*Lettres à un paysagiste*, VIII, 1846)

³⁰⁶ Neveu du préfet de Maine-et-Loire, Stanislas de Wismes, en poste de 1815 à 1823.

³⁰⁷ Imprimé à Nantes et Paris, s.d., réédité sous le titre *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque* du Baron de Wismes, *Op. Cit.*

³⁰⁸ Voir le chapitre « Deux tours en Bretagne ».

[...] la poésie n'a pas été moins féconde dans la patrie de du Bellay. [...] c'est Victor Pavie, auquel [...] Sainte-Beuve disait :

Sans relâche en vous, élancements, désirs,
L'Amitié, l'Art, le Beau, vos uniques soupirs,
.....
Formaient comme un autel trop chargé de présents.

Victor Pavie livra quatre articles consacrés à des bâtiments ou demeures, sièges d'institutions ayant abrité lignées et traditions. Ces textes sont courts : deux à quatre pages, et mêlent rappel historique, description architecturale et considérations religieuses. A chaque fois, l'auteur prend soin de faire référence aux dessins du baron accompagnant le texte, soit explicitement, soit sous forme d'allusion, obligeant le lecteur à comparer la vision produite par son imagination à celle révélée par l'image, créant ainsi un dialogue entre chaque écrit et la lithogravure proposée en regard.

Le premier texte : *Angers l'Hôtel-Dieu*, s'attache à faire revivre dans la mémoire des lecteurs, angevins ou non, le plus ancien hôpital d'Angers. La première partie retrace l'histoire du lieu ; les dates et personnages sont précis, mais Pavie ne peut s'empêcher d'en romancer la genèse :

Il y avait en amont, sur la rive droite de la Maine, [...] un lieu inculte, auquel la stérilité de son sol plus hanté des reptiles que des hommes, le voisinage d'une source aux trois quarts enfouie entre les ronces et les roseaux, et sans doute le souvenir de l'un de ces ermites si communs aux lers siècles de l'Église, imprimaient quelque chose de surnaturel et de mystérieux.³⁰⁹

Vient ensuite la présentation de l'édifice que l'écriture de Pavie sert à merveille :

[...] une salle appelée le grenier de l'Hôpital, qu'à son immensité, à sa forêt de charpente, au style grandiose de son architecture, on prendrait pour une salle de concile. [...] Rien d'imposant comme les caves, [...]. Elles sont taillées dans le schiste, et les piliers qui les supportent sont d'un galbe cyclopéen. [...]cachet de haute race qui fait discerner entre mille le style des Plantagenêts.³¹⁰

³⁰⁹ Pavie Victor, « Angers l'Hôtel-Dieu », in *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque* du baron de Wismes, *Op. Cit.* (notice n°7).
³¹⁰ *Id.*

Au-delà de la notice historique, Pavie introduit poésie et références romantiques, qui transforme presque l'article en une pièce digne d'Aloysius Bertrand :

L'*apothicairie*, dont le vénérable aspect n'a pas varié depuis deux siècles³¹¹, est le plus complet et le plus rare échantillon qui se puisse voir d'un intérieur pharmaceutique au temps de Molière. Le poète n'avait rien inventé. Quel jargon mystérieux s'exhale de ces buires, de ces bac-buts, de ces chevrettes, aussi graves de pose qu'extravagants de forme, et dont l'énumération la plus sobre épuiserait le vocabulaire de Rabelais ! Au-dessus règnent des frises où des pinceaux sans noms ont tracé, [...] dans le style des adeptes, les plantes de Matthiolo, les animaux d'Aldovandre, les cornues de Paracelse et de Nicolas Flamel. Au bas, muet en son antre, détrôné, mais debout sur ses pieds cabalistiques, le vase à la thériaque recueille ces mille influences et les distille dans ses flancs.³¹²

Le texte fut lu par Eusèbe Pavie en 1887 lors d'une réunion de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers.

Le deuxième article : *Angers le Logis Barrault*, qui suit immédiatement le précédent dans le livre de Wismes, concerne le musée et la bibliothèque d'Angers de l'époque. Le plan est différent, ou plutôt, il n'y en a pas : histoire et architecture s'entremêlent dans le récit de Pavie. Son but est avant tout de souligner l'importance du logis dans les siècles écoulés, citant Grandet le propriétaire qui rappelait : « [le] LOGIS-BARRAULT [...] a servi à loger des évêques, des rois, des reines, des gouverneurs d'Anjou, des religieux, [...] il a été un palais, un Louvre, un hôtel, un couvent [...]. »³¹³ La décision de sa construction doit d'ailleurs beaucoup au désir du propriétaire, Olivier Barrault, vicomte de Mortans, secrétaire du roi, trésorier d'Anjou et de Bretagne, de rivaliser avec le palais de Jacques Cœur, à Bourges. De plus, César Borgia, Marie de Médicis, Henriette d'Angleterre séjournèrent au Logis Barrault.

Victor Pavie réussit à faire revivre les fêtes et les drames, liés aux mariages ou aux luttes de pouvoir, qu'abritèrent les murs de l'hôtel particulier. Son érudition, mais également son souci du détail, de l'anecdote parlante en sont la cause.

Le récit se termine par les affectations contemporaines du Logis Barault, à savoir prison puis école centrale et enfin, bibliothèque, cabinet d'histoire naturelle et salle d'antiquités ; ce qui donne l'occasion à Pavie de transmettre quelques souvenirs d'enfance, lui qui fréquenta

³¹¹ Devenu « Musée Jean Lurçat » au XXème siècle, l'édifice abrite encore la pharmacie, visible telle que décrite ici par Pavie.

³¹² Pavie Victor, « Angers l'Hôtel-Dieu », *Id.*

³¹³ Pavie Victor, « Angers Le logis Barrault », in *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque* du baron de Wismes, *Op. Cit.*, (notice n°8).

l'établissement pour ses études, et de rendre hommage à David d'Angers, qui légua à la ville nombre de ses œuvres.

En introduction, Pavie avait écrit :

[...] nous-mêmes, venus si longtemps après [...], avons-nous le dernier mot des transformations par lesquelles le LOGIS-BARRAULT doit passer ? Au train dont vont les choses, qui sait si, dans un demi-siècle, ses destinées actuelles ne seront pas mises en question ; si de nouveaux contrastes ne feront pas mentir ces pierres ; et de quel air narquois le concierge d'alors n'accueillera pas le pauvre voyageur arriéré qui viendrait y chercher, sur la foi de nos indications, une bibliothèque ou un musée ?... Mais ces problèmes d'avenir, trop verts assurément, échappent aux conditions de notre humble programme. Le passé et le présent nous suffisent.³¹⁴

Cette déclaration montre, s'il en était encore besoin, combien son engagement en faveur du passé supplante son intérêt pour le futur.

Le troisième écrit met en valeur le château de Tigné. Après une introduction bucolique typique de la poésie en prose dont Victor Pavie est coutumier, et quelques considérations sur les techniques de maçonnerie usitées, l'auteur remonte au temps du père du roi René, Louis II d'Anjou et déroule la généalogie des seigneurs de Tigny. Leurs combats auprès de Jeanne d'Arc, de Louis XI attestent de leur rang et de leur bravoure. L'épisode des Guerres de religion est évoqué, notamment à travers les Saint-Offange³¹⁵ qui s'intéressèrent à la forteresse. L'occasion est belle pour Pavie de peindre cette époque où le catholicisme luttait pour sa survie, et d'en souligner les moments les plus héroïques, rapportant même les propos d'Henri IV à propos des propriétaires, lorsqu'il coucha au château de Tigné : « Ventre saint gris, nos sujets de la Ligue n'étaient pas de petits compagnons ! »³¹⁶. Comme l'est aussi l'opportunité de condamner la Révolution, en faisant ressurgir le souvenir du dernier descendant :

[...] l'avant-dernier de nos Beauveau était loin de se douter qu'un jour tout cela serait brûlé par la main de son fils sur l'autel de la patrie. - Qui ne connaît chez nous l'histoire de ce héros [...] de la Bastille et de Vincennes, taillé sur le patron grandiose des renégats de sa

³¹⁴ *Id.*

³¹⁵ Ici, rapidement cités, mais au sujet desquels Victor Pavie écrira un long essai historique, que nous commenterons dans un prochain chapitre.

³¹⁶ Pavie Victor, « Tigné (Maine et Loire) », in *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque* du baron de Wismes, *Op. Cit.*, (notice n°31).

caste et de son temps, comblé de tout, abusant de tout, impie comme Voltaire, débauché comme Mirabeau [...]»³¹⁷

On le voit, rédiger une notice dépasse, chez Pavie, la simple recherche d'effets pittoresques et penche davantage vers le militantisme idéologique, sans avoir l'air de s'y abaisser. Reste qu'il fait preuve d'une grande culture, utilisant des références très précises et allant jusqu'à communiquer certaines découvertes historiques toutes récentes, ce qui permet sans doute de contrecarrer l'histoire officielle qui commence à s'écrire sous le Second Empire et qui aboutit par la suite aux simplifications de la Troisième République. L'article se termine par une description du monument et du paysage environnant, ainsi que l'évocation des propriétaires de l'époque de Pavie³¹⁸. Le dernier paragraphe est révélateur du caractère compliqué de l'auteur qui, simultanément se réjouit des travaux de conservation et se plaint de ce qu'ils effacent les traces du temps :

L'ère tardive, hélas, de la réparation a sonné pour l'antique domaine [...] Pour nous autres rêveurs, ce système de conservation, respectable à tant de titres, n'a qu'un inconvénient : de déchirer le tissu de lierres et de ronces ourdi par une végétation de soixante années ; de déloger les tiercelets des combles, les martinets des fenêtres ; de licencier cette armée de barons, de chevaliers ligueurs ou huguenots, dont les ombres escaladaient chaque nuit les degrés rompus du donjon ; en un mot d'altérer, par des satisfactions données aux besoins, aux usages, aux exigences de notre temps, l'imposant prestige des siècles.³¹⁹

Peut-être conscient de ses contradictions, Pavie finit tout de même par reconnaître que sa conception gagnerait à s'amender : « Mais ce monopole des ruines au profit de l'imagination et de l'art aurait, il faut l'avouer, [...] quelque chose d'un peu tyrannique. »³²⁰

Cet article fit l'objet d'une parution dans la revue *Le Maine et l'Anjou*.

La dernière des quatre contributions de Pavie à l'album du baron de Wismes a pour objet la ville de Segré. Cette fois, le texte débute par une description géographique, où ne sont pas absentes les remarques poétiques, telle cette phrase décrivant les deux cours d'eau qui traversent le bourg : « L'Oudon est un baron dont le cœur s'est laissé prendre aux

³¹⁷ *Id.*

³¹⁸ Il ne pouvait, bien sûr, pas deviner que le domaine serait finalement la propriété de Gérard Depardieu qui y vinifie vins d'Anjou rouges, blancs et rosés, d'appellation contrôlée.

³¹⁹ Pavie Victor, « Tigné (Maine et Loire) », *Op. Cit.*

³²⁰ *Id.*

agréments d'une vassale. »³²¹ De plus, et de manière inédite, Victor Pavie se laisse aller à quelques réflexions anthropologiques, aussi générales que définitives :

Le paysan de SEGRE, religieux, serviable, aux cheveux bruns, de petite taille, aux rudes, mais expansives allures, n'est dépourvu ni d'imagination, ni de poésie. En lui confluent la foi de Bretagne et l'humeur éveillée du Bas-Maine mêlées à ce *nescio quid molle* qu'on nous reproche, et qui porte moins sur notre courage que sur la persévérance de nos résolutions.³²²

Mais, il retourne vite à ses sujets de prédilection : l'histoire des lieux et des personnes, remontant cette fois-ci jusqu'au XI^e siècle pour faire revivre Conan II de Bretagne, Foulque Nerra ainsi que sa mère Bertrade, Guérin de Craon, Orri le Roux ou Gautier le Haï, patronymes aux sonorités légendaires. Nous observons que cette attirance, toute romantique, pour les noms ou surnoms anciens et les appellations exotiques se manifestait déjà dans les poèmes ou les coups de cœur éditoriaux de Victor Pavie. Il ne put jamais s'en défaire, et trouva probablement, dans ses travaux et recherches historiques, terrains d'expression de son goût, matière à jubiler. On le sent également à son aise lorsqu'il s'agit de conter les aventures de ces seigneurs, missionnaires et princes d'antan, lui qui voit en ces temps primitifs, - et même si cela implique également brutalité et frugalité - une sorte d'époque pure, disparue depuis.

L'article se clôt par la coutumière comparaison du passé avec le présent, qui permet à Pavie de se plaindre à nouveau de la disparition des valeurs auxquelles il croit :

Il y a peu d'années, [...] nous assistions à une plantation de croix [...] la procession, après avoir descendu la Grand'Rue, remontait la rive gauche [...] C'était simple et vivant comme tout ce que le catholicisme opère. Au chant de ces cantiques, [...] le vieux SEGRE se recomposait peu à peu avec son clocher, son château, ses pignons sur rivière et sur rue. - Plus tard, nous revîmes SEGRE, mais dans des conditions bien autres : au lieu de l'été, l'hiver, avec ses froides réalités que ne dissimulait plus le prestige du feuillage, [...] restaurations, badigeonnages, [...] ; au lieu d'une fête, un marché, avec ses préoccupations matérielles, ses enchères, ses trafics ; [...] la maison qui, de ses fenêtres, avait vu défiler lord Poole [...], tombait sous le marteau, tandis que la cognée abattait à cent pas de là un châtaignier du temps de la Ligue.³²³

³²¹ Pavie Victor, « Segré (Maine et Loire) », in *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque* du baron de Wismes, *Op. Cit.*, (notice n°37).

³²² *Id.*

³²³ *Id.*

La conclusion nous apporte confirmation de l'orientation prise par Pavie, après la déception de la révolution de 1848, à savoir : le choix d'un idéal mystique, transcendant la réalité, définitivement insatisfaisante :

Soucieux, nous gravâmes les marches du Calvaire pour essayer de renouer notre pensée aux souvenirs de 1852. Là [...], ce contraste de temps et de mœurs s'évanouit devant des considérations d'un autre ordre. Qu'est-ce que le présent, sinon un passé qui s'ébauche ? [...] De ce moment, nos regrets, nos dépit, nos ressentiments d'artiste s'apaisèrent devant les enseignements du chrétien. Jamais nous n'avions si bien senti qu'il y a deux parts en l'homme : celle des ombres qui passent, celle des vérités qui demeurent.³²⁴

Le but n'était toujours pas d'écrire une notice « touristique » mais bien de faire acte d'écriture romantique, où beautés et spiritualités du temps passé illustraient les états d'âme de l'écrivain, à moins que cela ne fut l'inverse.

Mayenne

Bien plus tard, Victor Pavie collabore à nouveau à ce genre de publication. Cette fois, c'est le dessinateur Abraham Tancrède³²⁵ qui en est l'instigateur. Illustrateur reconnu, Tancrède expose au Salon depuis 1863 et participe aux revues *L'Artiste*, *L'Art*, la *Gazette des Beaux-arts*. On lui doit également l'organisation du musée et de la bibliothèque de Château-Gontier qu'il dirige. Sa production concerne essentiellement l'Anjou ; aussi, à l'image de ce que fit le baron de Wismes, s'entoure-t-il d'auteurs angevins pour publier deux albums, l'un sur son fief : *Château-Gontier et sa région*, en 1872, l'autre sur la capitale angevine : *Angers et ses environs*, en 1876.

Les articles qui composent l'album de 1872 diffèrent de ceux que l'on trouve dans l'ouvrage de Wismes, à l'exception des deux contributions de Victor Pavie. En effet, vingt et une notices décrivent des sites et monuments entourant Château-Gontier, tandis que Pavie reprend comme thèmes *Mortier-Crolle* et *l'Escoublère*, déjà commentés par le baron lui-même³²⁶. Les mêmes principes gouvernent les textes de Pavie : rappel historique doublé de rares remarques géographiques, évocation romantique avec renvoi aux illustrations, ainsi qu'en témoigne ce court passage :

³²⁴ *Id.*

³²⁵ Abraham Tancrède (1836 - 1895), peintre paysagiste et aquafortiste français.

³²⁶ Avec des orthographes légèrement différentes : *Mortiercrolles* (notice 46) et *Château de l'Escoublère* (notice 44).

Le sentiment de rêverie qu'elles [les ruines] éveillent sous le burin de M. Tancrède Abraham n'est point en désaccord avec celui qui nous saisit, quand, il y a trente années, nous les dénichâmes en quelque sorte dans l'abîme de mystère, d'oubli, de solitude, de sauvage et de folle végétation où elles gisaient. Elles y gisent encore, et ce n'est certes pas nous qui appellerons sur elles une restauration téméraire. Les plus humbles, les plus aventureuses destinations lui siéent mieux que les tristes honneurs prodigués à tant d'autres. Que Mortier-Crolle s'effondre et disparaisse pierre à pierre au souffle des vents et des siècles. [...] Que les taureaux, plongés dans les herbes jusqu'au fanon, et s'entre-choquant de leurs cornes, y perpétuent les passes d'armes qui ne sont plus !³²⁷

Abraham Tancrède avait d'ailleurs pris la peine de préciser son intention, au début du livre : « Nous avons voulu [...] réunir dans un même cadre une suite de dessins exécutés çà et là, [...] suivant les impulsions du caprice ou de la fantaisie. [...] retracer le caractère poétique de nos paysages, voilà simplement quel a été notre but. »³²⁸

Quatre ans après, le graveur récidive en publiant un ouvrage consacré à Angers et ses environs. Sur les trente-huit endroits retenus, la grande majorité n'avait pas encore été évoqués. Avec le livre du baron de Wismes, ils forment un inventaire très complet des sites et édifices locaux dignes d'intérêt. Comme par hasard, les quelques redites concernent - mis à part la cathédrale - encore Pavie. L'hôpital Saint-Jean (l'Hôtel-Dieu) et le Logis Barrault sont à nouveau traités, mais par d'Espinay et Bellanger, tandis que Pavie lui-même, qui rédige trois articles pour Tancrède, utilise deux thèmes utilisés dans l'album de Wismes : *Le Plessis-Macé* et *Serrant*³²⁹, le troisième touchant au château du Pin³³⁰.

Le décor du Plessis-Macé a profondément marqué la jeunesse de Pavie, ainsi qu'il l'explique dans son article : « Que de fois avons-nous vu, de l'autre bord de la Mayenne³³¹, pyramider entre deux chênes la cime ébréchée de son donjon ! C'était le point de mire de notre habitation rustique. »³³² Du reste, la découverte du monument se fait à mesure que l'auteur nous en raconte sa première exploration, décidée à cet âge. Visite initiatique si l'on en croit la conclusion :

³²⁷ Pavie Victor, « Mortier-Crolle », in *Château-Gontier et ses environs*, Trente eaux-fortes par Tancrède Abraham, Château-Gontier, J.P Bezier, 1872. (notice n° 10).

³²⁸ Tancrède Abraham, préface à *Château-Gontier et ses environs*, *Id.*

³²⁹ Sous les mêmes titres, le premier (notice 15) évoqué par Paul Marchegay, le second (notice 14) par Marchegay et le baron de Wismes.

³³⁰ A ne pas confondre avec le château du Pin de Champtocé, dont le propriétaire en 1612 était l'écuyer Loys Cuissart, curateur des héritiers de François de Saint-Offange.

³³¹ La famille Pavie possédait une maison située à Feneu.

³³² Pavie Victor, « Le Plessis-Macé », in *Angers et ses environs*, Album de gravures à l'eau-forte par Tancrède Abraham, *Op. Cit.* (notice n°11).

L'impression de ces ruines devait agir sur notre vie. Pas de chronique féodale, pas de légende chevaleresque à laquelle nos réminiscences enthousiastes n'aient involontairement assigné le Plessis-Macé pour théâtre. Nous y avons puisé le germe d'une incurable nostalgie dont chaque percée dans les villes, chaque trouée dans les bois, chacune de ces transformations si chères à la civilisation moderne accroissent le malaise et perfectionnent le tourment.³³³

La notice sur le château du Pin d'Angers est succincte, celle sur Serrant présente un caractère historique. Là encore, le texte, court, vient « illustrer » l'image.

Notons que les rédacteurs des deux ouvrages de Tancrède sont à peu près les mêmes. Leurs noms sont connus car ils appartiennent aux sociétés savantes et à l'élite culturelle en charge des institutions du département : Alfred de Falloux, Paul Bellevue, Albert Lemarchand, Victor Godard-Faultrier, Éliacin Lachèse, Henri Aubin de Nerbonne, Aimé de Soland, André Joubert, Eugène Poitou, etc. Nous y avons également remarqué les signatures d'Arsène Houssaye et d'Henry Jouin. Comme son prédécesseur, Abraham Tancrède a tenu à rédiger un texte, sur sa ville.

Si toutes ces notices, écrites et dessinées, décrivent un lieu, elles racontent le plus souvent une histoire qui mêle objectivité des faits et subjectivité des auteurs. C'est que cette renaissance d'un passé souvent glorieux n'est dû qu'à la volonté de tels hommes, qui y investissent beaucoup de leur émotivité, de leurs passions esthétique autant que mystique. La vogue initiée par Nodier, Taylor, Mérimée, Hugo et d'autres fut très bien relayée dans les régions, tout au long du dix-neuvième siècle. Malgré l'invention de la photographie, on continua à imprimer des ouvrages sur le patrimoine comprenant de nombreuses gravures, tant l'empreinte romantique avait été pionnière et forte, puis les nouveaux procédés prirent la relève³³⁴.

Loire

Avant d'aborder, dans le chapitre à venir, deux textes de Victor Pavie ayant pour thème la nature, nous souhaitons nous pencher sur un de ses écrits de jeunesse. Il s'agit de la critique d'un ouvrage d'art du peintre Isidore Dagnan, sur la Loire³³⁵. Paru dans le

³³³ *Id.*

³³⁴ Citons seulement en exemple *Les monuments de France*, Paris, Ed. Monnier et Cie, 1887, grand in-folio paru en fascicules avec phototypies.

³³⁵ Isidore Dagnan avait fait paraître, l'année précédente, *Sites du Dauphiné*, un album de gravures qui avait connu un certain succès.

feuilleton des *Affiches d'Angers*, en 1829, cet article se trouve en effet à la croisée des genres et aurait eu sa place parmi les textes consacrés aux promenades parmi la faune et la flore angevine. Nous aurions également pu le commenter dans une prochaine section consacrée aux textes critiques de Pavie. Mais, court comme les notices vues précédemment et défendant l'initiative de Dagnan de mettre en valeur le plus grand fleuve de France, il nous semblait devoir être placé entre elles et les promenades botaniques de Victor Pavie.

Le jeune journaliste y fait l'éloge de l'entreprise d'Isidore Dagnan, dans un style maintenant reconnaissable :

Le plus délicieux fleuve de France est peut-être encore le plus ignoré. Vieux par le nom et neuf par la chose, il semble s'être encroûté peu à peu de cette fatalité triviale qui s'attache comme une mousse à quelques lieux communs du globe, dont on radote beaucoup et qu'on visite peu.³³⁶

Soulignant le caractère inédit de l'ouvrage, ainsi que le talent de l'illustrateur, il rappelle au lecteur que la livraison des quarante vues se fera en cinq livraisons de quinzaine, après souscription au bureau du journal. Pavie, qui avait pu feuilleter le portefeuille de l'artiste, avait été enthousiasmé et ceci pour plusieurs raisons. La première relevait de la connivence romantique qui s'était établie entre les deux hommes. Le rédacteur se faisait une joie de défendre autant l'idée que l'auteur :

La sensation de la Loire est plutôt de contemplation que d'entraînement. [...] Elle enlace l'âme fascinée, égarée au milieu des innombrables replis de son labyrinthe [...] Elle est du nombre de ces choses qui se sentent plus qu'elles ne se décrivent ; néanmoins il est permis à l'art de le reproduire, comme tout ce qui sent. [...] M. Dagnan est un des paysagistes qui colorent avec le plus de vie la pierre actuelle, et substituent [...] à ces combinaisons prétentieuses qui l'ont barbouillé si longtemps, l'allure imprévue d'un trait souple et hasardé.³³⁷

Les lithographies de Dagnan participaient à la croisade romantique d'un art nouveau, plus sensuel, propre à la jeunesse et valorisant les thèmes oubliés par leurs aînés. En 1829, Victor Pavie portait cet étendard pour imposer la nouvelle esthétique aux goûts conventionnels ; en 1862 ou 1876, il ne l'avait pas lâché mais le temps avait fait son œuvre : le goût romantique avait bien été adopté, et même, depuis, détrôné par d'autres. Les notices

³³⁶ Pavie Victor, article « *Voyage pittoresque sur les bords de la Loire, depuis Orléans jusqu'à Nantes ; dédié à S.A.R Madame, duchesse de Berry, par I. Dagnan.* » in Feuilleton des *Affiches d'Angers*, n° 1er, 11 janvier 1829, p 1-2.

³³⁷ *Ibid.*, p 2.

de Pavie et ses amis, comme les gravures de Wismes ou Tancrède étaient elles-mêmes alors devenues conventionnelles.

Le deuxième aspect qui suscitait l'adhésion exaltée de Victor Pavie, est que la ville d'Angers occupait une place d'honneur dans l'album de Dagnan. Six gravures lui étaient consacrées, selon une approche qui ne pouvait que réjouir le jeune membre du Cénacle qu'était à ce moment-là Pavie : « Notre chère ville d'Angers s'y retrouve aussi, dans ses aspects les plus reniés, c'est-à-dire les plus poétiques, dans ce qui lui reste de plus sombre et de plus ruineux, c'est-à-dire de plus coloré et de plus vierge. [...] l'*incognito* [...] de notre obscure cité est enfin trahi. »³³⁸ La duchesse de Berry, qui avait également eu la primeur des vues ligériennes, et à qui l'ouvrage était dédié, n'y voyait, elle, aucune obscurité :

C'est singulier ; on m'avait dit que la ville d'Angers était noire ; je l'ai trouvée, non seulement au-dessus de l'idée que je m'en étais formée, mais encore bien plus pittoresque que les autres villes renommées. Je vous félicite de l'avoir reproduite dans ses plus beaux aspects : on verra que j'avais raison d'aimer cela !³³⁹

Le projet aboutit ; l'album regroupa finalement quarante-huit gravures et non quarante, lithographiées sur fond sépia³⁴⁰. C'est un ouvrage maintenant rarissime.³⁴¹

2. Promenades naturalistes

Membre de la *Société Linnéenne du département de Maine-et-Loire* durant plusieurs années³⁴², Victor Pavie contribua à deux reprises à la revue de la société. En 1859, il compose *Tribulations d'un botaniste*, à la fois apologie de la contemplation et réquisitoire contre les avancées du progrès. En 1863, il signe un texte : *Herborisation à Chaloché*, qui condamne à nouveau les dégâts de l'industrialisation et constitue aussi un véritable plaidoyer pour une philosophie de la nature. Ces écrits se situent en Anjou et décrivent les landes, les berges et les prés du département de Maine-et-Loire, arpentés par Pavie et ses amis randonneurs.

³³⁸ *Id.*

³³⁹ *Id.* (propos rapportés par Pavie, en note).

³⁴⁰ Parmi les quarante-huit vues sont représentés : Orléans (2 vues), Blois, Amboise (2 vues), Tours (5 vues), Cinq-Mars, les châteaux de Luynes et de Langeais, Chinon (4 vues), Saumur (4 vues), Angers et la Baumette près d'Angers, (6 vues), les Ponts-de-Cé (2 vues), Saint Florent (2 vues), Chantoceaux, la Tour d'Oudon, Nantes (5 vues), Paimboeuf, St. Nazaire, Clisson et ses environs (8 vues).

³⁴¹ Pour plus d'informations, voir Claire Giraud-Laballe, *Les Angevins et leurs monuments 1800-1840*, thèse d'histoire de l'art, Angers, 1994.

³⁴² Voir le chapitre précédent intitulé : « A la *Société Linnéenne du département de Maine-et-Loire* ».

L'attrait pour les paysages du beau pays de Loire se vérifia aussi dans la production littéraire de Théodore Pavie. A la même époque, en 1863, il publie les *Récits des landes et des grèves*³⁴³, qu'il situe dans la Manche, le Maine, l'Anjou et la Vendée.

Les *Récits des landes et des grèves* sont un hommage du voyageur, du spécialiste des mondes lointains au petit monde des origines et de la famille. Il l'a compris enfin, « Dieu n'a pas absolument refusé à nos climats tempérés et à nos vieilles campagnes ces beautés »³⁴⁴ qu'il a prodiguées au Nouveau Monde.³⁴⁵

La région est traitée comme cadre dans ces récits du frère voyageur et non en tant que sujet comme chez Victor. Ses nouvelles pittoresques où alternent drame, humour et couleur locale reflètent pourtant la volonté de Théodore Pavie de mettre à l'honneur les paysages, les traditions et les hommes de terroir tels qu'il les a connus : « Il semble vouloir témoigner pour ses contemporains, en 1863, de l'état de ces régions comme elles étaient dans les années 1820-1830 quand les communes ne songeaient ni à aliéner ni à défricher [...] »³⁴⁶. Les souvenirs d'enfance alimentent les descriptions et la nostalgie est bien présente :

Les *Récits des landes et des grèves* ne sont ni des enquêtes ni des études sur les mœurs [...] tout au plus des esquisses de la vie de campagne brossée par un citadin, un bourgeois, parfois ironique, critique, mais toujours avec mesure. Ils sont empreints en même temps d'un léger passéisme : « la lande hantée depuis des siècles disparaîtra sous la charrue », les campagnes deviendront peut-être « un immense atelier où la volonté et les bras de l'homme sont subordonnés au mouvement des machines ».³⁴⁷

Les deux frères Pavie, qui vécurent souvent au contact de la nature, aux Ponts-de-Cé, à Feneu, ou à Saint-Barthélemy dans leur jeune âge - et qui choisirent aussi de vivre à la campagne dans leur vieillesse, à Saint-Melaine ou à la Chaufournaie -, joignaient ainsi leurs efforts pour défendre leur terre natale.

Tribulations d'un botaniste

Ce premier texte débute par l'évocation d'un âge d'or de l'étude de la flore, époque bénie de Pavie, où les scientifiques des siècles passés exploraient une nature vierge et

³⁴³ Pavie Théodore, *Récits des landes et des grèves*, Paris, P. Brunet libraire-éditeur, 1863.

³⁴⁴ *Ibid.*, Préface, p VII.

³⁴⁵ Lascar Alex, « Théodore Pavie : les *Récits des landes et des grèves*, un hommage au terroir », in Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 159.

³⁴⁶ *Ibid.*, p 160.

³⁴⁷ *Ibid.*, p 168.

préservée. Cette vision idyllique d'un paradis perdu forme l'arrière-plan du texte, la trame étant composée du récit des excursions effectuées par Pavie et un mystérieux ami nommé Théophile. Compagnon de route du narrateur, cet homme représente le modèle de l'amateur éclairé, passionné de fleurs et de plantes. Pavie le compare à Don Quichotte, pour la naïveté dont il fait preuve et pour le combat qu'il poursuit, perdu d'avance. Sa candeur est gage de sa pureté. Capable de chercher plusieurs années une variété menacée d'extinction, il ressent les échecs que rencontrent certaines de ses quêtes d'une manière exacerbée. Ce compère a-t-il réellement existé ou s'agit-il d'une nouvelle projection de Victor Pavie, comme nous l'avons déjà vu à travers le personnage central du *Dernier homme des champs* ? Nous n'avons trouvé aucune trace de ce prénom parmi les proches de Pavie, à cette date, pas plus que de botanistes susceptibles d'avoir suscité son admiration³⁴⁸. Le caractère exalté de ce Théophile concorde tout à fait avec celui de Victor Pavie. Le fait qu'Eusèbe Pavie ait classé cet écrit au chapitre « Fantaisies » des *Œuvres choisies*³⁴⁹ milite également pour l'hypothèse du « double », procédé confortable pour Pavie qui n'aime pas se mettre en avant, mais qui veut faire entendre son message.

Quoi qu'il en soit, après avoir célébré les pionniers de la discipline comme Dupaty, les vulgarisateurs comme Nodier, les savants locaux qui s'y consacrent, et énuméré comme il se doit sous leur nom latin, les différentes espèces locales, rares ou communes, Victor Pavie fait l'éloge du comportement de ce compagnon botaniste. Adversaire des jardins botaniques, pâles reflets, selon lui, de la réalité, et des dénominations modernes, oublieuses de la poésie qui présidait aux appellations d'antan, il voue au monde un respect tout religieux. En effet, la conception qu'il se fait de son activité se rapproche davantage de la communion avec la nature que de l'étude distanciée du monde végétal. N'a-t-il pas pris la défense d'une fleur que la passion d'apprentis herboristes risquait paradoxalement de faire disparaître ?

[...] défiez-vous de la rapacité des disciples ! Là où tombe leur essaim, il en est comme d'un champ d'Égypte visité par une nuée de sauterelles. Théophile a trouvé contre ce genre de péril un ingénieux préservatif dont l'exemple peut être utile. Le bruit courait d'une battue projetée par les élèves d'un pensionnat sur un point inédit où l'*Ophrys apifera* croît encore. Vite il prend les devants, et passant une revue rigoureuse de tous les sujets menacés, il en brise avec soin toutes les têtes. Nos gens désappointés en face de cette plante mutilée, dont leur collection ne pouvait se faire honneur, s'en retournèrent ; en sacrifiant la tige, il

³⁴⁸ Le Belge Théophile Durand n'avait que quatre ans à cette époque, le Père Théophile, missionnaire au Gabon, féru de botanique, dix-neuf, et rien ne dit que Victor Pavie l'ait connu.

³⁴⁹ Dans son avant-propos, le fils de Victor Pavie écrit : « Pour [...] l'Anjou, [...] ce pays natal objet des invincibles prédilections de l'auteur, ce sont les piquantes doléances du botaniste traqué de défrichements en drainages, dans l'exploration des landes et des tourbières où s'étaient jadis les opulences de la Flore angevine. » (p. e).

avait sauvé l'oignon. - C'est pourquoi, dans la République que je rêve, le port de boîte sera soumis à toutes les exigences du port d'armes.³⁵⁰

Poussant à bout son idée, Pavie décrit l'ami botaniste comme tellement libre, tellement entier qu'il paraît bien bizarre au commun des mortels :

[...] était-ce un homme, Théophile, à trouver grande délectation dans un herbier ? [...] De degré en degré, il en était venu à ne plus oser cueillir. Il n'observait plus, c'est-à-dire qu'il ne contemplait plus que sur tige. [...] Ce botaniste étrange, sans boîte ni herbier, échappait à toute définition régulière, et ne trouvait sa classification nulle part.³⁵¹

Déçu par la révolution de 1848 en qui il avait placé quelque espoir en matière de protection de l'environnement, Théophile prend acte de ses premières décisions concernant le défrichement des landes, et se retire de la vie mondaine, ne laissant que des vers, reproduits par son « ami » Pavie à la fin de son texte. Ce poème, où les étoiles finissent par remplacer les fleurs, prouve son approche cosmique.

Paul Marty notait à propos de la prose naturaliste de Victor Pavie :

Sous la plume de Pavie, la nature toute entière s'anime, les êtres grandioses comme les plus chétifs, car il a tout observé, les paysages d'ensemble comme la moindre plante de nos forêts. [...] Sous ce titre *Tribulations d'un botaniste* il fait le récit d'une excursion, récit où la science très compétente le cède pourtant à la poésie ; c'est un drame charmant, une lutte entre le chercheur et les plantes, dont chacune est un personnage pittoresque.³⁵²

L'article fut publié quatre ans plus tard, dans *l'Artiste*, sous le titre *Les chimères d'un botaniste*.

Herborisation à Chaloché

Le second texte naturaliste de Victor Pavie est identique, dans sa facture (récit orné d'une poésie finale), comme dans son propos (randonnée botanique émaillée de réflexions philosophiques et de critiques sociales). Théophile est encore le personnage dont le narrateur chante les louanges : « ô toi le plus pur des croyants, et le plus ému des

³⁵⁰ Pavie Victor, « Tribulations d'un botaniste », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 426.

³⁵¹ *Ibid.*, p 434-435.

³⁵² Marty Paul, *Op. Cit.*, p 89.

botanistes, ô mon cher Théophile, toi dont une intelligente amitié laisse la tombe en friche, n'osant y substituer une culture artificielle à la germination spontanée des gazons. »³⁵³

La randonnée s'effectue dans la région de Chaumont-d'Anjou, au nord est d'Angers. Y subsistent encore tourbières, berges et landes, vierges de tout aménagement de la civilisation honnie. C'est le parc de Soucelle, c'est l'ancienne abbaye de Chaloché, c'est l'étang de Malagué, c'est la route de Pellouailles qui attirent régulièrement les botanistes. Victor Pavie présente son coin de paradis préservé ainsi :

Ils ont drainé Beaucouzé. Ils ont nivelé Saint-Augustin. [...] Ils exploitent Bécon. Ils défrichent la lande [...] Ils ont mis en prairie le glorieux étang de Soucelles. - Ils nous ont laissé Chaloché. Chaloché, ruine, désert, la solitude, l'infini ; point de jonction du peintre et du rêveur, de l'archéologue et du naturaliste...³⁵⁴

Descriptions des espèces observées et des paysages traversés, discussions savantes, rappel des superstitions locales et envolées mystiques alternent avec le récit de promenades détaillée et de découvertes inespérées. Mais ce qui traverse tout le texte est cette vision unitaire de la nature. Mondes végétal, minéral et animal se fondent en un tout, dont l'homme est un élément, et qui témoigne, selon Pavie, de Dieu.

Victor Pavie, naturphilosophe ?

Cette approche totalisante de la nature et de la science renvoie assez clairement à la notion, allemande de *Naturphilosophie*, qui n'a pas d'équivalent linguistique en français. Formulée essentiellement par quelques penseurs allemands à la fin du dix-huitième siècle, elle constitue « un courant de pensée à la fois discrédité et méconnu, face cachée du romantisme. »³⁵⁵ Cette conception fut battue en brèche par de nombreux scientifiques, et notamment par Auguste Comte, polytechnicien, défenseur d'un idéal du savoir qui va peu à peu imprégner toute la société française. Outre-Rhin pourtant, la *Naturphilosophie* connaît un important succès.

Le voyage à Weimar et la rencontre de Goethe ne furent pas sans influencer Pavie, qui écrivit, admiratif, au sujet de l'auteur de *Faust* :

³⁵³ Pavie Victor, « Herborisation à Chaloché », extrait des *Annales de la Société Linnéenne de Maine-et-Loire*, t. VI, tiré à part, Angers, Cosnier et Lachèse, 1863, p 2.

³⁵⁴ *Ibid.*, p 1.

³⁵⁵ Gusdorf Georges, *Le savoir romantique de la nature*, Paris, Payot, 1985, p 15.

[...] s'écoulèrent, de 1775 à 1782, sept années d'une activité prodigieuse entre toutes ; [...] Là, dans l'observation intime de la nature, en contact permanent avec les mystères de la végétation, il recueillit les matériaux de la *Métamorphose des Plantes*, titre de gloire plus imprescriptible à ses yeux que les créations littéraires dont le monde avait retenti. On sait qu'une observation de Linné, accrue et fécondée par son génie, était devenue le germe d'une théorie complète au couronnement de laquelle il ne manquait qu'une chose, Dieu transparent et adorable dans le miracle de sa providence.³⁵⁶

Ainsi que l'explique Georges Gusdorf, la *Naturphilosophie* est une espèce de synthèse des différentes compréhensions de l'homme, qui puise aux mêmes racines que les peintres et poètes du temps :

Le romantisme littéraire et artistique propose une présence au monde limitée à la saisie esthétique de l'univers. La *Naturphilosophie* approfondit cette intuition en prise directe avec les apparences, non point pour la démentir, mais pour la justifier. [...] Les sciences, la raison, la poésie, la religion, les arts, tout comme les organes sensoriels, sont des voies d'approche vers une appréhension de l'univers dans sa totalité. La recherche de cette connaissance globale, de cette conscience intuitive en laquelle communient le visible et le non-visible, l'évident et le caché, le dedans et le dehors, est la raison d'être de la *Naturphilosophie*, et ensemble son postulat initial.³⁵⁷

On trouve, dans les deux textes de Victor Pavie, des passages qui illustrent cette vision du monde. Dans les *Tribulations d'un botaniste*, Pavie fait l'éloge des prédécesseurs :

Un sol inexploré [...] : ici des landes sans fin, là des fondrières [...] ; des bois partout debout, des roches intègres, des étangs, des îles tourbeuses et flottantes [...] - voilà par où les hommes de mil-huit-cent... et tant confinaient à la création du monde. [...] Ils différaient de nous par l'inappréciable ignorance de ces limites auxquelles il faut s'acheurer tôt ou tard. Ils ne touchaient point le fond.³⁵⁸

On le voit, plus que la connaissance des mécanismes dans leurs moindres détails, c'est la fusion du sujet dans son environnement, au sens le plus large du terme, qui est important pour l'auteur.

Par ailleurs, deux allusions plus directes sont présentes dans le récit. La première lorsque Pavie s'exclame : « Si j'étais professeur d'esthétique transcendante à Munich, j'enseignerai,

³⁵⁶ Pavie Victor, « Goëthe et David », in *Œuvres choisies*, t I, *Op. Cit.*, p 52.

³⁵⁷ *Ibid.*, p 21.

³⁵⁸ Pavie Victor, « Tribulations d'un botaniste », *Op. Cit.*, p 412-413.

à propos de ces jeux de la nature, [...] quel idéal préside aux allusions et aux emprunts qu'elle opère d'un règne à l'autre. »³⁵⁹ La seconde, lorsqu'à la fin, il fait se réfugier Théophile en Autriche à Frohsdorf. Le salut de tels botaniste se trouverait donc par-delà le Rhin ou les Alpes.

Enfin, dans un dialogue entre l'auteur et son ami, la question du savoir originel est abordée :

« - Et la science, Théophile ? - Ah ! oui, la science, j'oubliais. L'équilibre à maintenir entre la science et la nature est un problème désespérant dont la solution nous échappe. On aurait plus tôt fait de remonter à Adam, si la période d'intuition pendant laquelle il fut donné à l'homme de tout sentir et de tout connaître, n'était séparée de celle-ci par le glaive flamboyant de l'archange. »³⁶⁰

C'est bien à la conquête d'un savoir perdu, d'une identité première que se lance Victor Pavie.

Les mêmes thèses sont reprises dans *Herborisation à Chaloché*. Dès le début, Pavie déclare :

Puérilité, c'est le nom de toute étude comme de toute science [...], que ne relèvent ni les mâles aspirations vers Dieu, ni les humbles retours vers soi-même, ni les extases, ni les rêveries, ni les éveils soudains inséparables chez l'homme du spectacle de la création. [...] Cette puissance de sentir, aucuns diraient cette faiblesse, est la vie de la science. Les pédants ont beau dire, il lui faut respirer et aimer. Ni patience d'analyse, ni largeur de synthèse, ni rigueur d'enchaînement, ni subtilité d'aperçus ne sauraient suppléer en elle à ces intuitions à la fois naïves et sublimes par où l'enthousiasme du poète confine à l'observation du savant.³⁶¹

N'est-ce pas, sous d'autres termes, l'exacte définition qu'en donne Gusdorf ?

La *Naturphilosophie* ne veut être ni une philosophie de l'esprit, ni une philosophie de la matière, ni une philosophie de la raison, ou de Dieu, mais à la fois tout cela et autre chose que tout cela. [...] Elle propose des voies d'approche vers la connaissance selon les modalités des procédures de l'observation et de l'expérimentation objectives ou de la théorie mathématique et rationnelle. Mais elle réserve la place de la divination, de la contemplation mystique sous les formes diverses de la gnose et de la poésie, ou encore de

³⁵⁹ *Ibid.*, p 419.

³⁶⁰ *Ibid.*, p 428-429.

³⁶¹ Pavie Victor, « Herborisation à Chaloché », *Op. Cit.*, p 2.

la religion. Cosmologie et anthropologie font alliance au niveau d'une surréalité secrète où s'annonce la transcendance du sens. La *Naturphilosophie* convoque les savants authentiques et les philosophes, mais aussi les mages et les poètes, assemblage surprenant qui déconcerte les esprits non prévenus et nuit à la respectabilité de la doctrine.³⁶²

Car il est vrai que cette conception fut contestée par les tenants de la Science avec une majuscule. Certaines divagations, excès et erreurs ont justifié ces critiques. « Le progrès des connaissances a mis en échec bon nombre de ses doctrines, et ridiculisé ses certitudes. »³⁶³ Mais, outre le fait que toute science comporte ses erreurs de jeunesse sur la réfutation desquelles les successeurs ont bâti leurs savoirs, à leur tour susceptibles d'être révisés, son découpage en territoires étanches empêche un entendement de l'interdépendance des phénomènes. Tout savoir de la partie conduit-il à l'appréciation de ses rapports avec les autres parties et le tout ? Newton et Kant reconnaissaient le caractère limité, voire étroit de leurs découvertes. Et de prestigieux héritiers, parmi lesquels Bergson, Teilhard de Chardin ou Merleau-Ponty exploreront les possibilités d'une telle approche. Victor Pavie, par sa nature sensorielle et religieuse, la préférerait à la seule intelligence.

³⁶² Gusdorf Georges, *Op. Cit.*, p 38-39.

³⁶³ *Ibid.*, p 16.

III. LE GARDIEN DE LA MEMOIRE

A. SOUVENIRS D'ENFANCE

Comme la poésie mélancolique, la correspondance intime, ou les récits de voyage introspectifs, les textes autobiographiques puisent dans cette affirmation du Moi, propre à l'ère romantique, elle-même héritière des ouvertures créées par Rousseau avec *La Nouvelle Héloïse* et plus encore avec les *Confessions*. Victor Pavie y souscrit, mais sans aller toutefois jusqu'à rédiger son journal intime.

Certes, il ne peut contenir le flot d'émotions qui l'envahit et qu'il doit, alors, absolument confier à la strophe ou à l'ami, comme il ne peut s'empêcher de dire, en voyage, l'émoi que lui procurent les monuments observés, mais ces confidences « servent » en quelque sorte son sujet, qu'il s'agisse du passé idéalisé, du salut chrétien ou de nobles sentiments. Ce n'est pas sa personne qui est centrale, mais seulement le témoignage, à travers elle, du soutien ou de la défense de causes qui en valent la peine. Alexandre Dumas ne disait-il pas à peu près la même chose, dans ses *Mémoires* ?

Quand j'ai commencé ce livre, croyez-vous, vous qui me lisez que ç'ait été dans le but égoïste de dire éternellement moi ? Non, je l'ai pris comme un cadre immense pour vous y faire entrer tous, frères et sœurs en art, pères ou enfants du siècle, [...] vous qui m'avez aimé et que j'ai aimés ; [...] vous-mêmes qui m'êtes restés inconnus ; vous-mêmes qui m'avez haï ! Les *Mémoires d'Alexandre Dumas* ! Mais c'eût été ridicule ! Qu'ai-je donc été par moi-même, individu isolé, atome perdu, grain de poussière emporté dans tous les tourbillons ? Rien ! Mais, en m'adjoignant à vous [...] je deviens un des anneaux de la chaîne d'or qui relie le passé à l'avenir. Non, ce ne sont pas mes Mémoires que j'écris, [...] ce sont les Mémoires de la France.¹

Mais ce qui explique davantage, sans doute, chez Pavie, son refus de noter au jour le jour le déroulement de sa vie, c'est sa croyance et son engagement religieux, qui le poussent à adopter l'idéal janséniste du Moi « haïssable » rappelé par Pierre-Jean Dufief : « La piété religieuse devait détourner l'homme de s'intéresser à lui-même car il était présenté comme une créature misérable sans le secours de la grâce divine. »² Cette éthique de pieuse retenue influença continuellement Victor Pavie.

¹ Dumas Alexandre, *Mes mémoires*, t. I, *Op. Cit.*, p 1113.

² Dufief Pierre-Jean, *Op. Cit.*, p 3.

Néanmoins, et parce que cela participe de son œuvre mémorielle concernant le temps jadis meilleur et regretté qu'il entend sauver de l'oubli, Victor Pavie rédige tout de même quelques - modestes - mémoires. Des trois récits connus composant ces souvenirs, deux parurent dans les *Œuvres choisies* publiées par Eusèbe Pavie sous le titre « Souvenirs de jeunesse et revenants » : *École et lycées d'Angers* et *Processions et foires d'Angers*. Nous avons déjà évoqué les périodes décrites, au début de cette étude³. Un troisième récit : *Le quartier*, était resté inédit, conservé dans les archives familiales ; nous avons eu la chance d'y avoir accès et l'avons transcrit⁴. René Bazin cite également un texte : *Maison rue Saint-Laud* ; nous n'avons pas retrouvé ce quatrième opus de Victor Pavie.

Pour nommer notre partie, nous avons préféré le titre « Souvenirs d'enfance », ceci pour deux raisons. Tout d'abord, les événements relatés se situent exclusivement lors des premières années de Pavie ; ensuite, les portraits des personnalités rencontrées plus tard par le poète, et rassemblés sous le vocable « Revenants », constituent, à nos yeux, un corpus à part, que nous étudions dans la section suivante de ce même chapitre.

1. Écoles et lycée d'Angers

Le deuxième tome de la compilation des textes de Victor Pavie s'ouvre donc sur vingt pages évoquant ses années d'écolier. C'est d'ailleurs toute la scolarité des frères Pavie, riche d'anecdotes et de précisions visant les professeurs de l'époque, les camarades de classe, les réactions familiales, etc. qui est abordée. Depuis ses premières expériences malheureuses, à l'âge de six ans, aux travaux studieux de ses quinze ans, Pavie raconte son quotidien avec les élèves des milieux favorisés d'Angers, en classe ou sur le chemin des écoliers. C'est aussi l'occasion de rappeler l'enfance de quelques personnalités plus ou moins connues qu'il côtoya à cette époque: le politique Falloux, le religieux Dom Guéranger, le contre-amiral Cosnierou l'acteur Geffroy.

Le récit débute sans préambule : « Aux environs de six ans, j'entrai à l'école [...] »⁵. Nous sommes immédiatement plongés dans l'ambiance du premier établissement fréquenté par Victor Pavie. Dumas avait commencé ses *Mémoires* par ces simples mots : « Je suis né à

³ Voir le chapitre intitulé « Enfance et adolescence ».

⁴ Nous le présentons en Annexe I, B.

⁵ Pavie Victor, « Écoles et lycée d'Angers », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 3.

Villers-Cotterêts [...] » ; Berlioz⁶ reprenaient le même procédé : « Je suis né le 11 décembre 1803 à la Côte-Saint-André [...] ».

Pour le reste, le texte n'a pas vocation à figurer parmi les écrits les plus importants de Pavie, même si quelques réflexions où l'humour affleure et des dialogues occasionnels, en rendent la lecture agréable.

2. *Processions et foires d'Angers*

Ce deuxième volet traite de moments festifs du début du dix-neuvième siècle, et plus particulièrement de la Fête-Dieu, si vivante en Anjou. La période évoquée court de l'année 1818 (l'auteur a alors dix ans) avec la narration des diverses attractions de la foire, à l'année 1827, avec le récit d'une cavalcade en campagne. Cet épisode succède directement au premier, et occupe cette fois plus de trente pages. Contrairement au premier opus, il s'orne d'une introduction qui nous renseigne sur l'âge de l'auteur mais surtout sur son état d'esprit : « Doucement, doucement ! Tenons notre mémoire en bride, et ne nous exaltons pas dès le début. A ce mot de foire, si cher à l'enfant d'autrefois, voilà mon cerveau qui s'allume, et ma tête chauve qui prend feu . »⁷

Outre le récit des défilés, fêtes traditionnelles et représentations de tous ordres, nous y trouvons des remarques sur le contexte politique et social. Ainsi, la première page développe-t-elle le sentiment de césure irréversible ressenti par Victor Pavie, en rappelant les événements de 1793 à 1830 qui, selon lui, en constituèrent la cause funeste. Plus loin, il donne quelques détails qui brossent un tableau fidèle de la société provinciale du temps, de ses usages et donc de sa tournure d'esprit : « [...] au début de la Restauration, le bourgeois d'Angers faisait une fois, en tout, le voyage de Paris en compagnie de sa jeune femme, [...] l'inconnu, pour nous, commençait aux portes de la ville, rien du dehors ne pénétrait [...] »⁸

La nostalgie se ressent tout au long du récit, et Pavie conclue par une nouvelle apologie du passé et de ses réminiscences qui le hantent :

En terminant cette longue et par trop scrupuleuse nomenclature des impressions foraines, plus profondes en nous, peut-être, qu'en nul de nos contemporains, je sens le besoin d'en consacrer une fibre spéciale au service de tout ce qui proteste contre le goût étroit de nos

⁶ Publiées partiellement en 1858, puis 1865 et dans leur totalité après sa mort.

⁷ Pavie Victor, « Processions et foires d'Angers », *Op. Cit.*, p 21.

⁸ *Ibid.*, p 23.

civilisations de seconde main. [...] Il suffira, pour mettre en vibration cette fibre, d'une rencontre inattendue de couleurs ou de nuances sur le pourpoint usé d'un bateleur, du son que le souffle d'une enfant tire d'un chalumeau de seigle, d'un reflet de forge [...]. Autant de brèches ouvertes sur un monde autre que le nôtre, autant d'accords tombés d'une tonalité lointaine [...].

La vieillesse n'y peut rien ; c'est une affection pour la vie. Qu'un orgue de barbarie vienne à passer sous ma fenêtre, [...], - adieu la page commencée, et mon feu, que j'oublie, va s'éteindre dans mon foyer. Je ne rencontre jamais, au carrefour d'un chemin, une carriole dételée, véhicule et logis tout ensemble, - âne broutant, chef de famille rôdant d'un pas de roi sur la lande, femme au teint brun trônant sur l'herbe dans un cercle d'enfants hagards et qui regardent avec de l'Orient dans les yeux, - sans regarder moi-même, sans les suivre d'un œil rêveur jusqu'à perte de vue dans la campagne.⁹

3. *Le Quartier*

Ainsi sobrement intitulé, ce texte énumère les voisins de la rue Saint-Laud, et nous transporte toujours au moment de la première Restauration. Le manuscrit, protégé par un papier épais où sont calligraphiées sur deux lignes en haut à gauche : « Pavie (Victor) », souligné d'une vague, et au dessous : « Le Quartier », comporte treize pages. Il est rédigé, à l'encre noire, d'une écriture appliquée et présente plusieurs ratures ainsi que des ajouts en marge verticale.

Comme le texte sur les écoles, il ne s'encombre pas d'introduction. Il s'agit de la revue des différents voisins et magasins de la famille Pavie. On y trouve également une intéressante description de la rue de l'Écorcherie, abattoir à ciel ouvert, qui offre un témoignage sur le vif des réalités urbaines de la première moitié du dix-neuvième siècle. C'est d'ailleurs dans cette évocation que l'on trouve l'une des rarissimes allusions à Victor Hugo que Pavie ait faites, après 1845 :

Cette rue de l'Écorcherie, ruisselante de sang, mugissante et bêlante des cris désespérés des bœufs et des moutons, étroite et abrupte et fétide, hérissée de chevalets où se consumaient à ciel ouvert ces immolations amies des recoins et des ombres, voudrait Hugo pour poète, et pour peintre Rembrandt.¹⁰

⁹ *Ibid.*, p 53.

¹⁰ Pavie Victor, « Le Quartier », manuscrit inédit (collection privée), p11.

Nous remarquons qu'elle porte encore toute l'ambiguïté (condamnation-admiration) que nous avons déjà soulignée, en ce qui concerne le sentiment de Victor Pavie vis-à-vis de Victor Hugo.

Le document de Pavie offre, de plus, l'avantage de faire connaître plusieurs rues angevines aujourd'hui disparues, aux noms évocateurs : la rue de l'Écorcherie justement, la rue Saint-Nort, la rue du Grand Talon, la rue des Deux Prêtres. Les commerces et professions décrits ressuscitent une époque tombée dans l'oubli : coutelier avec apprenti mamelouk, marchands de draps, gantier au « nez dignement porté et d'une dimension magistrale »¹¹, fabricant de boutons de corne, portefaix habitués du cabaret du Chat, marchand de parapluies « dont l'éternuement formidable [...] réglait toutes les montres, en donnant l'heure de midi au quartier. »¹², marchand de bas, etc.

Fidèle à son *credo* du paradis perdu, Victor Pavie clôt son témoignage par des souvenirs sonores ou exotiques, propices à la rêverie nostalgique :

Sur la borne du coin, s'asseyaient des joueurs d'orgue [...] Plusieurs fois la semaine, [...] éclataient les fanfares aussi bruyantes que l'uniforme de la musique des charlatans. Car dans cet âge d'or des véritables libertés publiques, rien de ce qui amuse n'était encore défendu. [...] les baladins faisaient le saut de Carpe et la voltige. Des habitants des Landes, juchés sur leurs échasses, faisaient la quête aux balcons. Les tambours de basques vibraient tous frissonnants de grelots et de sonnettes sous les doigts nerveux des chanteuses. - [...] Un ours à demi pelé [...] valsait en grommelant sous la verge de son cornack. Un chameau du Caire, un enfant sur sa bosse, un singe sur l'enfant, les pieds mal assurés dans la boue de nos ruisseaux et sur les pavés de nos rues, semblait chercher de son œil résigné, sympathique et triste, quelque vieux soldat de Kléber.¹³

Si nous avons à replacer dans l'ordre ces trois récits de souvenirs, nous garderions aux « Écoles et lycée d'Angers » leur première place, mais nous inclurions « Le quartier » en deuxième position, le texte sur les « Processions et foires d'Angers » couvrant une période plus vaste et se terminant surtout plus tardivement.

Il est enfin un autre chapitre de ces courtes mémoires rédigées par Victor Pavie, mais dont nous n'avons trouvé trace que dans la notice biographique de René Bazin, publiée en

¹¹ *Ibid.*, p 4.

¹² *Ibid.*, p 5.

¹³ *Ibid.*, p 13.

préface aux *Œuvres choisies*. Ce texte devait vraisemblablement précéder ou continuer « Le quartier » et s'attacher à l'évocation de la demeure des Pavie, sous le titre « Maison rue Saint-Laud ». Un minuscule extrait en a été donné par Bazin :

Victor Pavie était né [...] dans cette maison [...] dont il dit dans un chapitre manuscrit de ses *Revenants*¹⁴: « Elle était sombre, humide, froide, indignement distribuée, mal exposée, mal entourée, et néanmoins j'ai pris plus dur à m'en détacher qu'un limaçon de sa coquille : j'y suis né. »¹⁵

Victor Pavie a certainement rédigés ces récits vers la fin de sa vie, mais quand ? Les informations nous manquent pour répondre à cette question. A-t-il voulu commencer une réelle autobiographie ? Cela nous semble incertain. D'une part, l'ampleur de la tâche l'aurait sans doute rebuté ; d'autre part, les récits de voyage constituaient déjà une trace de son vécu, tout comme les écrits botaniques ou certains portraits des « Revenants ». Il paraît plus probable que Pavie ait souhaité témoigner de son enfance, au temps où la société gardait encore un lien intime avec l'Ancien régime, quand les sciences et techniques n'avaient pas encore profondément bouleversé les mœurs et les croyances des enfants du siècle, et faire, de la sorte, ressurgir tout le pittoresque attaché à la période. Nous serions donc davantage en présence d'un travail d'historien - subjectif il est vrai -, c'est-à-dire de mémoires, témoins non pas des grands événements de l'Histoire¹⁶ mais du quotidien d'une petite ville de province, que d'une autobiographie au sens où on l'entend habituellement, notamment lorsque l'on parle des romantiques. Nous sommes également loin de l'autoportrait, genre qui demande un narcissisme plus marqué encore, ce dont Pavie se défiait.

Pourtant, et même si Victor Pavie n'a pas les soucis financiers d'Alexandre Dumas ou de George Sand qui poussent ces auteurs à faire paraître leurs mémoires, et donc aucune nécessité à publier ses propres souvenirs autobiographiques pour vivre, il est trop de son siècle pour être indemne de cette vogue de l'affirmation de soi : « Tous les arts vont se passionner pour l'histoire individuelle. [...] Le romantisme pose les fondements esthétiques et philosophiques d'un goût pour l'intime qui durera bien après que le mouvement aura jeté ses derniers feux artistiques. »¹⁷ Réticent à mettre en scène sa seule personne, Pavie évoque

¹⁴ Pour René Bazin, l'appellation recouvre tous les écrits concernant le passé de Victor Pavie ; nous la restreignons, quant à nous, aux seuls portraits littéraires et artistiques que Pavie composa.

¹⁵ Pavie Victor, « Maison rue Saint-Laud », (manuscrit non retrouvé), cité par Bazin René in « Victor Pavie », *Œuvres choisies* de Victor Pavie, t. I, *Op. Cit.*, p III.

¹⁶ Comme Chateaubriand par exemple.

¹⁷ Dufief Pierre-Jean, *Op. Cit.*, p 19.

alors l'ambiance et les personnages de son enfance, traçant le cadre intime de ses années d'enfance mais dans un récit non centré sur lui. Cette enfance heureuse, malgré l'absence de la mère, tranche avec celle, bien plus difficile, narrée par Stendhal dans sa *Vie de Henry Brulard*. Mais, nous le répétons, Victor Pavie ne voulut pas faire de ces souvenirs une œuvre intime aux accents romantiques tourmentés, mais simplement une évocation où l'affectif le dispute à l'authentique. Nous n'y trouvons pas non plus de théâtralisation du narrateur, comme dans les *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand, ni d'allusions à l'écriture d'une œuvre comme dans *Histoire de ma vie* de George Sand.

Ce fut également la démarche de Théodore Pavie, qui relata de nombreux souvenirs d'enfance, dans deux textes. Le premier se voulut un hommage rendu au frère: *Victor Pavie, sa jeunesse et ses relations littéraires*, dans lequel Théodore ne s'épancha que rarement ; le second poursuivit un but sensiblement différent : léguer une espèce de testament aux neveux, dans lequel l'oncle transmettait de nombreuses descriptions et anecdotes. Ce manuscrit, conservé par les descendants actuels, ne renferme pas, non plus, mises à part les adresses affectueuses aux neveux et les déclarations d'intention de Théodore, de réelles confidences, encore moins de confessions.

Ainsi, le pacte autobiographique n'a pas vraiment lieu d'être, ou en tous cas n'est pas difficile à respecter pour Victor Pavie, lui qui ne doit pas justifier la véracité de secrets personnels, et qui ne livre rien de ce que ses autres écrits n'aient déjà révélés à ses lecteurs. Il n'est pas sûr, d'ailleurs, que Pavie ait souhaité que ces mémoires fussent publiées. N'oublions pas qu'une grande partie de ses textes ne furent connus - et encore d'un nombre restreint de ses contemporains -, qu'à la publication posthume des *Œuvres choisies*.

Si l'on se réfère à l'analyse narratologique de Benveniste, l'histoire (factuelle), ici, prédomine sur le discours (juge). Un peu comme si Victor Pavie ne retenait de l'autobiographie que les digressions familiales, socio-historiques voire folkloriques qui souvent l'accompagnent. Les trois écrits sont rédigés à la première personne, mais ils traitent de faits concrets ou d'émotions bien sages ; rien qui ne fasse pénétrer le lecteur dans le secret d'une âme, ni dans les bouleversements d'un cœur. Ils permettent essentiellement à l'auteur de revivre son passé, d'en souligner la valeur, de témoigner d'une époque révolue, à défaut de constituer une œuvre véritablement autobiographique. Nous sommes loin des desseins personnels et littéraires de Rousseau, Chateaubriand ou Musset.

Reste qu'à l'âge où la mort devenait plus présente, le désir de raconter sa vie et « la » vie à l'époque si regrettée des premières années du siècle, constituait, pour Victor Pavie, un objectif autant qu'un bienfait :

Ce désir de mémoire est aussi un plaisir de mémoire. [...] instants exceptionnels où le passé revit grâce à la mémoire [...] et semble alors échapper au temps. L'autobiographie pose constamment le problème du souvenir heureux dans un temps de malheur. Loin de rendre plus aigüe la souffrance du présent, le souvenir d'enfance semble au contraire l'abolir.¹⁸

¹⁸ *Ibid.*, p 58.

B. LES REVENANTS

Le dix-neuvième siècle a pour le passé une attention particulière. Mérimée le restaure, Michelet le rend intelligible, Alexandre Dumas le popularise ; les études littéraires fleurissent. Victor Hugo a chanté les mémoires de Mirabeau, de Voltaire (tardivement) et de bien d'autres « Génies », notamment dans *William Shakespeare* ; Théophile Gautier celles de François Villon ou Saint-Amant et de très nombreux contemporains ; Sainte-Beuve en fit sa spécialité ; Romain Rolland, plus tard, composa encore un magnifique *Compagnons de route*. L'écriture d'hommages ou de commentaires sur les auteurs qui comptent est une habitude de bon nombre d'écrivains ; Victor Pavie a, lui aussi, participé au mouvement.

Dans sa préface, Eusèbe Pavie a bien qualifié les textes de son père, réunis sous ce vocable :

[...] sous la rubrique de *Revenants*, s'ouvre une galerie d'un nouveau genre. Que de célébrités cultivées ou entrevues par l'auteur, selon ses intimes préférences, ou au hasard des rencontres, et, tour à tour, dans l'enceinte du cénacle ou dans son horizon angevin ! Depuis Lamartine jusqu'au chanteur Faribault, depuis les plus bruyantes renommées jusqu'à cet *homme des champs* [...], que de figures posant de pied en cap ou vues de profil, burinées ou saisies au vol ! C'est la netteté des réminiscences alliée à toutes les émancipations de la fantaisie. C'est la transfiguration de l'idéal en regard des espiègleries du plus innocent des caricaturistes. C'est le relief des médaillons de David, ou l'accent et le galbe des croquis de Tony Johannot, de Gavarni ou d'Henri Monnier.¹⁹

Le terme « Revenants » évoque, certes, les disparus, respectés, admirés, voire chéris, mais il véhicule simultanément une nuance importante : ces êtres ne seraient pas tout à fait éteints, ils poursuivraient leur existence parmi les vivants ; c'est du moins ce que semble défendre Victor Pavie. La référence fantomatique rappelle leur présence invisible, tels des spectres venus « purifier » l'époque décadente dénoncée par l'auteur. Ce « théâtre d'ombres », Pavie s'y ressource en permanence ; il est donc normal qu'il veuille l'inscrire sur le papier, pour ses contemporains et pour les générations suivantes. Mais Pavie va même jusqu'à avouer en faire, aussi maintenant, quelque peu partie :

Rien n'est propre à nous reléguer nous-même parmi ces revenants perdus et oubliés dans la génération actuelle, comme de nous assurer que *les plaintes de la jeune Emma*²⁰, cette

¹⁹ Pavie Eusèbe, « Avant-propos », in Pavie Victor, *Œuvres choisies*, t. I., *Op. Cit.*, p f-g.

²⁰ Poème d'Émile Deschamps, publié avant 1829.

exquise et suave élégie, [...] n'éveilleraient pas, à l'heure présente, un seul écho autour de nous.²¹

Eusèbe Pavie décrit son père comme le « plus innocent des caricaturistes », soulignant ses qualités de portraitiste, mais il parle aussi de « transfiguration de l'idéal », rappelant alors sa volonté de traduire en mots les nobles sentiments de ses modèles. Il compare ainsi l'esprit des notices de Victor Pavie aux conceptions artistiques des romantiques, en l'occurrence ici, les sculpteurs et graveurs : imprimer dans la matière (l'argile ou le bronze, la feuille recevant l'encre du lithographe et les mots du poète) l'âme de leurs sujets, ou du moins, leur caractère, leur personnalité. En voyage avec David d'Angers, le jeune homme avait été à bonne école ; voici d'ailleurs ce qu'il disait des méthodes du sculpteur, à son retour :

Qui livre son visage livre insensiblement sa pensée ; dans ces tête à tête prolongés entre l'artiste et le modèle, il n'est guère de nature si contenue qui ne se détende, [...]. En physionomiste exercé, [David] pressait le ressort et faisait résonner la corde ; et ce qu'il en recueillait, sentiments ou passions, saillies d'esprit et de caractère, survivait au besoin de la cause.²²

L'influence de Sainte-Beuve bien entendu, est palpable, surtout en ce qui concerne les rapports entre un auteur et son œuvre ; nous y reviendrons.

Vingt-trois textes, certains consacrés à deux personnes ensemble, de longueurs inégales, composent cette galerie, soit vingt-sept portraits posthumes²³ couvrant essentiellement les domaines de la littérature et de l'art (surtout pictural), quatre notices s'attachant à faire revivre la mémoire de religieux. La majeure partie des écrits se présente sous la forme d'évocations, trois seulement sous celle de véritables nécrologies. Les articles sont généralement assez courts, de sept à vingt pages, sauf ceux consacrés à David, Nodier et Dumas qui en comptent près du double. Les *Œuvres choisies* de Victor Pavie donnent à lire vingt-deux de ces récits : dix-neuf dans la section « Revenants » du tome I, et trois autres dans la section « Critique » du tome II (pour les articles ou discours concernant Eugène Delacroix, Paul Huet et David d'Angers qu'il nous a semblé bon de réunir ici, car les souvenirs, tout du moins pour les deux artistes les plus célèbres, y surpassent l'analyse esthétique proprement dite). Cet ensemble compte environ deux-cent quatre-vingt-dix pages, formant ainsi près du tiers de l'œuvre éditée de Pavie. Reste une nécrologie amicale, non

²¹ Pavie Victor, « Émile & Antony Deschamps » in *Œuvres choisies*, t. II., *Op. Cit.*, p 143.

²² Pavie Victor, « Goëthe et David (souvenirs d'un voyage à Weimar », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 70.

²³ A deux exception près : Adèle Janvier, qui vivait encore au moment où Pavie écrivit son portrait (elle s'éteignit deux années après lui) et Léon Boré (frère d'Eugène, décédé, de qui Victor Pavie fit l'éloge), présent dans le portrait fraternel.

publiée dans l'édition voulue par le fils. Nous ne pouvons dater (de 1834 à 1882) que treize de ces vingt-trois récits, les dix restants étant parus grâce à Eusèbe Pavie, en 1887, sans indication de date.

René Bazin a encore évoqué deux textes concernant Montalembert et Didot, mais nos recherches sont restées vaines à ce sujet. Tout juste avons-nous relevé, concernant le premier écrit, un passage attribué à Pavie, cité par Biré dans un chapitre consacré à la première représentation de *Marion de Lorme*, avec la note suivante : « Victor Pavie, *Souvenirs de Montalembert*. (Inédit.). :

Lors de la lecture du drame de *Marion de Lorme* par l'auteur, au foyer de la Porte-Saint-Martin, un détachement de sa garde, parti de chez lui, l'accompagna. Ce fut un long voyage : Charles de Montalembert en était. Tous les deux, le poète en plein rapport et l'orateur en germe, marchaient devant et causaient étroitement accolés. Nous, comparses, suivions.²⁴

En revanche, rien ne nous est parvenu sur Didot. René Bazin connaissait-il simplement le livre de Biré ou avait-il vraiment lu les articles de Victor Pavie ? Ces notices avaient-elles été publiées ou étaient-elles restées à l'état de manuscrit, ces deux auteurs en ayant alors eu connaissance ? Il est difficile de se prononcer, en l'état actuel de nos connaissances.

Nous ne suivons pas la classification d'Eusèbe Pavie, aléatoire et non chronologique, mais regroupons plutôt ces portraits en trois sous-ensembles thématiques : ceux, consacrés aux personnages célèbres et dont la fréquentation permet à Pavie d'apporter un témoignage intéressant parce que vécu ; ceux dédiés aux personnalités connues mais à la notoriété relative ; ceux voués aux connaissances de Victor Pavie demeurées depuis lors dans un certain oubli. Nous avons là, en somme, à l'image d'un Sainte-Beuve maître en la matière, des « portraits contemporains », nombreux et vivants.

1. Influence beuvienne

Nous connaissons l'amitié entre Victor Pavie et le critique parisien conçue dès leur jeunesse et préservée durant les décennies qui suivirent, malgré leurs divergences spirituelles. La « proximité esthétique » fut grande entre eux, premiers « lieutenants » de Victor Hugo, co-auteurs d'hommages à Du Bellay et Aloysius Bertrand, épistoliers fidèles.

²⁴ Biré Edmond, *Victor Hugo avant 1830*, Paris, J. Gervais, 1883, p 31.

Ainsi, le fait que Pavie rédige ces portraits ne doit pas étonner ; friands de ceux de son ami, dont il a été nourri, il devait l'imiter, ne serait-ce que pour compléter les témoignages concernant quelques membres du Cénacle et pour laisser trace de ses amis angevins. Contrairement à Sainte-Beuve qui débuta dans le genre, dès 1824 au *Globe*, et publia de nombreux recueils de portraits, Victor Pavie attendit d'être rentré à Angers pour livrer son premier texte²⁵ ; il ne fit paraître ensuite au fil du temps, et une à une, que la moitié de ses notices. Auteur polygraphe - « papillonnant » pourrions-nous presque dire -, Victor Pavie ne privilégie aucun domaine spécifique, touchant tantôt à la poésie, aux essais historiques et aux récits de voyage, aux critiques comme aux notices à tendance biographique. Ce faisant, il ne défend rien de particulier pour chaque genre, mais utilise tour à tour ces différents types d'écriture pour plaider de façon « transversale » sa cause écologiste et traditionaliste. Les portraits qu'il dresse sont une des pistes qu'il suit pour remonter à ses sempiternelles sources. Comme son ami parisien, qui procède par impulsion, selon ses attirances du moment, Victor Pavie rédige ses portraits, au fur et à mesure des événements, - des décès la plupart du temps. Sainte-Beuve s'en était rapidement fait une spécialité ; Pavie patienta vraisemblablement jusqu'à ses vieux jours pour s'y atteler vraiment, les hommages nécrologiques de personnalités mineures (s'y l'on excepte ceux dédiés à David d'Angers et à Delacroix), s'étalant sur une trentaine d'années, les souvenirs recueillis auprès des auteurs les plus importants n'étant couchés sur le papier que dans la dernière période de sa vie.

Le portrait, la notice biographique ne figurent pas, à l'époque, parmi les genres « nobles » (dernier avatar peut-être de la maxime : « la critique est aisée, et l'art est difficile »²⁶), le qualificatif étant réservé à la poésie, au théâtre et, dans une moindre mesure, au roman,. Pourtant, Sainte-Beuve cisela ses articles, et devint un véritable artiste du genre. En outre, certaines voix se sont, depuis lors, élevées contre l'idée qui faisait de Sainte-Beuve un critique « par défaut » :

On a trop souvent insinué qu'il était devenu critique pour continuer dans les lettres une carrière hypothéquée par les échecs de ses recueils poétiques et de ses romans. Rien de plus inexact. [...] En 1828 [...] [sa] réputation de [...] critique est alors déjà établie [...] sans avoir à rougir ni de ses fictions en prose ni de ses vers, notre auteur a décidé de se consacrer à l'écriture critique.²⁷

²⁵ « L'organiste Boyer », in la *Gerbe, Recueil de prose et de vers (An 1834), Op. Cit.*

²⁶ Formulée en 1732 par l'acteur Philippe Néricault dit Destouches.

²⁷ Brix Michel, « Introduction » à *Sainte-Beuve, Panorama de la littérature française (portraits & causeries)*, Paris, Librairie Générale Française, 2004, p 8.

Ceci étant, lorsque Sainte-Beuve écrivait à son nouvel ami d'Angers, tout en l'informant de l'actualité parisienne, des dernières parutions et des derniers potins, il lui confiait :

[...] plus je suis apte désormais à écrire un roman, plus je redoute de l'aborder [...] et puis j'aime mieux ne jeter les sentiments qui m'oppressent que dans les vers rares [...] ; c'est là ma secrète et intime pensée littéraire ; quant au reste, je ne m'occupe que des 250 f qu'il me faut gagner de temps en temps, et que je tâche de mériter dans le meilleur style, et avec les meilleures idées possibles.²⁸

Le journalisme fut donc d'abord, pour Sainte-Beuve, alimentaire.

Les lettres à Pavie se succèdent, avec, au milieu des nouvelles des amis et des sorties littéraires, cette autre opinion sur ses articles : « Vous trouverez dans la *Revue des Deux Mondes*, si vous la lisez, une liste à peu près exacte des publications, avec un jugement suffisamment sain. C'est Fontaney, ou Planche, ou d'autres comme Magnin ou moi (qui) faisons ces bouts. »²⁹ Ces « bouts » devinrent, peu à peu, les marques de son domaine de prédilection.

Qu'on lui reproche, comme Proust ou Malraux l'écrivirent, son approche « biographique » ou qu'on l'en félicite, comme le font nombre de ses commentateurs actuels, on accorde à Sainte-Beuve la paternité du genre³⁰ : « Sainte-Beuve inventa deux genres qui, à la limite, n'en font qu'un [...] la *Biographie* et le *Portrait* de personnages appartenant le plus souvent à la littérature, mais aussi à la politique, à la philosophie, aux arts et aux sciences. »³¹

Au sujet de son « art », le critique déclarait :

Le point essentiel dans une vie de grand écrivain, de grand poète, est celui-ci : saisir, embrasser et analyser tout l'homme au moment où, par un concours plus ou moins lent ou facile, son génie, son éducation et les circonstances se sont accordés de telle sorte qu'il ait enfanté son premier chef d'œuvre.³²

Le portrait beuvien est une « œuvre » à part entière ; il délaisse la critique rhétorique ou philologique pour incliner vers le portrait psychologique (même si cette science est encore à

²⁸ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 27 octobre 1831, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. I, *Op. Cit.*, p 266.

²⁹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 27 mai 1832, in Bonnerot Jean, *Ibid.*, p 301..

³⁰ Au sens large car, depuis le XVIIe siècle, plusieurs auteurs, parmi lesquels Saint-Simon et Mme de Lafayette s'y étaient illustrés.

³¹ Antoine Gérald, « Avant-propos » à Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, Paris, Laffont, 1993, p II.

³² Sainte-Beuve, « Pierre Corneille », in *Portraits littéraires*, Paris, Laffont, 1993, p 24.

découvrir à cette date). Sainte-Beuve avait tenté de le définir en se référant aux précurseurs :

Autrefois il existait deux sortes de notices littéraires : l'une toute sèche et positive [...] sans étincelle de talent [...] aussi peu agréable que possible et purement utile ; [...] et puis il y avait sur le devant de la scène et à l'usage du beau monde la notice élégante, académique et fleurie, l'éloge ; ici les renseignements positifs étaient rares et discrets, les détails matériels se faisaient vagues [...] ³³

Il mettait à part Fontenelle³⁴ et créditait Villemain du premier travail réussi de synthèse des deux extrêmes. Lui-même, se demandait s'il faisait bien de la critique, donnant, ça et là, quelques éléments de réponse que commente Gérard Antoine :

La réponse est triple : *primo* « la critique, au sens exact du mot, n'intervient souvent que comme fort secondaire ». *Secundo* le portrait est en réalité une forme utilisée « pour produire nos propres sentiments sur le monde et sur la vie, pour exhaler avec détour, une certaine poésie cachée [...] ». *Tertio* il choisit de préférence « des noms peu connus ou déjà oubliés », ce qui les rapproche des héros de romans, et fait de ces portraits de « petites nouvelles à un seul personnage ». ³⁵

Nous avons là dans cette seconde analyse, dont nous reprenons ci-dessous les termes, l'exacte définition des *Revenants* de Victor Pavie avec, en sus, le besoin habituel chez lui - et que l'on ne retrouve pas si fort chez Sainte-Beuve -, de revivre le passé. Nulle intention de « publicité » non plus pour Pavie, comme eut parfois à le faire son ami parisien, malgré ses réticences, notamment avec Hugo. En revanche, les liens affectifs sont bien le moteur du travail de Pavie ; fréquents chez Sainte-Beuve, ils n'étaient pas exclusifs. Ces portraits paviliens sont l'occasion pour l'auteur de se remémorer tous les souvenirs vécus, les anecdotes, et de témoigner de son intimité avec les figures disparues. Simultanément, ils apportent un éclairage supplémentaire sur les personnages. Le fait de s'en tenir à l'évocation d'un passé partagé différencie les récits de Pavie des articles de Sainte-Beuve. En effet, ce dernier menait un combat littéraire mais faisait son travail de journaliste, qu'il écrive sur des contemporains ou sur d'autres auteurs plus anciens. On assista d'ailleurs à un revirement chez lui : de porte-parole de l'école romantique, il devint un véritable critique impartial et exigeant, explicateur d'une certaine modernité. Pour Victor Pavie, il est question de

³³ Sainte-Beuve, « Charles Labitte », *Ibid.*, p 957-958.

³⁴ Auteur du remarquable *Éloge des Académiciens* (1708).

³⁵ Antoine Gérard, *Op. Cit.*, p LXIV.

témoigner, but plus modeste mais qui offre l'avantage de se concentrer sur les relations humaines.

a. Une critique incidente

Critique averti, Victor Pavie l'est quelquefois dans ses *Revenants*, mais du bout des lèvres, et surtout lorsqu'il s'agit de peinture. C'est le cas avec le texte sur Paul Huet, dans lequel il rappelle l'appartenance romantique du peintre :

Depuis 1831, son *Soleil couchant derrière une abbaye* parlait au cœur assez inaccessible de Gustave Planche, qui le saluait chef d'école et insistait sur les analogies de cette page élevée et rêveuse avec les premières *Méditations* de Lamartine. [...] Sainte-Beuve se fit, dans le *Globe*, le panégyriste éloquent de ce mode de voir, de sentir et de comprendre. C'était bien le passé, mais au point de vue de nos temps, évoqué plutôt que reproduit, perçu à travers le prisme des âges, avec ce charme de mystérieuse mélancolie qui vous met les larmes aux yeux.³⁶

Le reste de l'article explique les productions de l'artiste, les péripéties de sa carrière, et vante sa fidélité au credo romantique : « Il s'attristait seulement des concessions regrettables que tel de ses confrères [...] ne dédaignait pas de s'infliger. [...] Pas plus que [...] tous les tenanciers de sa bannière, [...] il n'a connu le déclin. »³⁷

Il n'y a pas vraiment, de la part de Pavie, d'analyse détaillée, mais de petites touches disséminées, qui révèlent une esthétique. C'est le cas de la plupart des portraits des *Revenants*. Avec ses amis du Cénacle, Victor Pavie a fait son éducation artistique et redécouvert, après son juvénile embrasement pour les peintres romantiques, les classiques. Quelques lignes du portrait consacré à Ingres décrivent la composition des tableaux, les couleurs et techniques employées, les motifs récurrents, les différences entre l'ancienne et la nouvelle école. Pavie confie ses réticences de jeunesse envers le premier courant puis son goût réconcilié. Dans toutes les notices, bien sûr, les œuvres majeures des auteurs sont évoquées, mises en perspective avec l'arrière-plan artistique, social ou politique, mais jamais dans le but d'en faire une étude approfondie.

L'axe fondamental demeure bien les impressions vécues, le « reportage » de Pavie. Ainsi, la notice consacrée à Ingres commence par ces mots : « Lors de mon arrivée à Paris, en 1824

³⁶ Pavie Victor, « Paul Huet », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 359-360.

³⁷ *Ibid.*, p 363.

[...] »³⁸, se poursuit à la première personne, convoque les amis célèbres : « Un jour Hugo [...] » ou : « Notre David à nous, camarade d'atelier d'Ingres [...] »³⁹, et livre des détails personnels : « Dans l'album de ma femme, figure un intime portrait d'Ingres [...] »⁴⁰. Si les tableaux sont cités, c'est aussi pour évoquer le contexte dans lequel ils furent peints, pour qui, avec quelles difficultés, dans quelles conditions personnelles se trouvaient l'auteur, etc. Le récit se centre souvent sur les rencontres (effectives ou ratées) avec l'artiste : « Sainte-Beuve devait nous mener G... et moi, [...] visiter chez lui sa variante [...] de l'*Apothéose d'Homère*. [...] Théodore a souvent rencontré Ingres [...] »⁴¹. Avec ses fragments de vie, Pavie joint sa voix aux critiques sérieuses, aux biographies officielles, aux articles spécialisés pour laisser une trace davantage « conviviale », en insistant sur les aspects qui lui semblent mériter l'attention du lecteur. Sainte-Beuve, certes de manière plus sophistiquée, ne poursuivait-il pas déjà le même dessein ? :

D'une part, il assouvit la légitime curiosité du public [...]; d'autre part, il prépare le travail de la postérité en fixant des détails qu'il ne faut pas laisser perdus. [...] Ce qui appartient plus particulièrement à Sainte-Beuve, c'est qu'il n'est pas seulement critique et biographe, il est aussi l'ami, le collaborateur, l'émule de ceux dont il parle.⁴²

C'est du Sainte-Beuve de cette époque, assurément, dont Victor Pavie se sent le plus proche.

Ces réminiscences, nous offrent ainsi une peinture de caractère, plutôt qu'une étude théorique. Pavie, lui-même en convient, déclarant à propos d'Ingres : « Je clos cette notice, où quelques impressions locales, mêlées à des confidences d'amis, suppléent, tant bien que mal, à mes notions propres [...] »⁴³. Comme le voyage « impressionniste », cher aux écrivains du temps, et dont Pavie fit l'expérience, ces portraits sont donc des « promenades », non plus dans l'espace mais dans le temps, avec toutes ses caractéristiques de récit-mosaïque, prétexte à l'épanchement. Rappelons encore que pour Pavie, les premières découvertes d'artistes : Scott, Goethe, se firent lors de périples en Europe, et en compagnie du sculpteur et ami David d'Angers. Pour le jeune homme chanceux, l'examen attentif des grands hommes et de leurs œuvres ne s'est pas fait seulement dans les livres ou les musées, mais bien *in situ*. Nous trouvons certainement dans

³⁸ Pavie Victor, « Ingres », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p170.

³⁹ *Ibid.*, pp 172 et 174.

⁴⁰ *Ibid.*, p 175.

⁴¹ *Ibid.*, p 177.

⁴² Chotard Loïc, « Sainte-Beuve au risque du contemporain », in revue *Romantisme* n°109, 2000, p 73.

⁴³ Pavie Victor, « Ingres », *Op. Cit.*, p 183.

ses approches artistiques fondatrices une des causes de ces articles qui s'attachent davantage aux auteurs et à leur fréquentation, qu'à leur stylistique ou leur artisanat.

b. L'expression de sentiments

Sainte-Beuve avait justifié son approche moraliste :

La littérature [...] n'est point pour moi distincte [...] du reste de l'homme [...] ; je puis goûter une œuvre, mais il m'est difficile de la juger indépendamment de la connaissance de l'homme même ; et je dirais volontiers : *tel arbre, tel fruit*. L'étude littéraire me mène ainsi tout naturellement à l'étude morale.⁴⁴

Même si Victor Pavie n'entreprend pas de véritable enquête sur les personnages qu'il aborde, se contentant de ses souvenirs, il est clair qu'il poursuit la même voie que l'auteur des *Nouveaux lundis* : braquer ses feux sur l'individu, sa vie, dans son quotidien esquissé, et faire que les reflets de cet éclairage illuminent l'œuvre, qui, à son tour renvoie ses propres rayons sur l'homme. Cette double clarté fait plus pour le portrait moral du modèle que toutes les maximes ou analyses externes. Michel Brix explique les préoccupations « physiologistes » de Sainte-Beuve : « Comme Stendhal avant lui, Sainte-Beuve privilégie les détails, les petits faits qui expliquent les individus parce qu'ils mènent aux passions et aux idées. »⁴⁵. Victor Pavie partage l'idée et l'applique à ses portraits. Son ami parisien avait aussi revendiqué une vision « globale » de l'auteur étudié :

Je me suis dit souvent qu'on ne connaissait bien un homme d'autrefois que lorsqu'on en possédait au moins deux portraits. Celui de jeunesse [...] est [...] essentiel. Quand on ne connaît les gens [...] qu'à partir d'un certain âge, et durant la seconde moitié de leur vie, on est loin de les connaître tout comme les avait faits la nature [...]⁴⁶

Les notices de Pavie peignent justement un auteur ou un artiste à l'échelle de sa vie, et la mémoire sert aussi bien aux récits des premières rencontres qu'à ceux des ultimes rendez-vous. Très souvent, le texte débute par l'évocation de la découverte du personnage : « [...] un dimanche matin du printemps de l'année 1824 [...] »⁴⁷ pour Lamartine, « [...] Comme j'entrais à Paris, en 1824 [...] »⁴⁸ pour Nodier, « Lors de mon arrivée à Pais, en 1824 [...] »⁴⁹

⁴⁴ Sainte-Beuve, *Nouveaux lundis*, Paris, Michel Lévy Frères, 1863-1870, t. III, p 15.

⁴⁵ Brix Michel, « Introduction » à Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, Paris, PUPS, 2008, p 30.

⁴⁶ Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, t. II., Paris, Gallimard La Pléiade, 1951, p 438.

⁴⁷ Pavie Victor, « Lamartine », *Œuvres choisies*, t II. *Op. Cit.*, p 71.

⁴⁸ *Ibid.*, p 81.

⁴⁹ *Ibid.*, p 170.

pour Ingres, « Quand j'arrivais à Paris (septembre 1824) [...] »⁵⁰ pour Gros, « Nous déjeunions chez Hugo, mon frère et moi [...] »⁵¹ pour Devéria et Boulanger, et se terminent par celle de l'adieu : « En 1848, [...] nous le retrouvâmes [...] blanchi plutôt que vieilli [...] - Je ne le revis plus. »⁵² pour Lamartine, « [...] sept mois plus tard, la mort elle-même scella ses yeux [...] »⁵³ pour Émile Deschamps, « [...] le même courrier nous apprit la mort d'Ingres et de Cousin [...] »⁵⁴ pour Ingres, « Sa mort lugubre attrista plus qu'elle ne surprit. »⁵⁵ pour Gros, pour ne prendre que ces exemples. Cependant, ces récits sont plus que de simples notices nécrologiques car ils mettent également en scène Pavie lui-même.

Entre les bornes de ces existences, le portraitiste cite quelques événements marquants, rappelle les conquêtes, les reculs, et propose de nombreuses anecdotes. Apparaissent alors les personnalités, les mœurs, les doutes, bref un peu de « l'intérieur » de ces figures surtout connues d'après leur réputation. Quand Victor Pavie dresse le portrait de son personnage, le regard est vif et la description imagée, tel ce passage concernant Émile Deschamps :

Il était de sa personne, infiniment agréable, d'une politesse exubérante mais sincère, et toute empreinte d'éducation. [...] il feuilletait avec la prédilection de ses goûts, l'obésité comme la calvitie. L'on eût dit de ses yeux, un peu bridés, pleins de vie et de lumière, qu'ils scintillaient dans le soleil. [...] ses deux fines lèvres, dans les écartements fréquents de son sourire, démasquaient deux rangées de dents éburnéennes. [...] Une pointe d'esprit français, perçant sous la forme nouvelle dont Émile Deschamps s'était fait le zélé champion, attestait la priorité de sa venue sur celle des rêveurs et des purs contemplateurs, ses amis. Cette pointe s'aiguissait, par instants, jusqu'à la malice [...]»⁵⁶

Parfois, une simple phrase suffit à Pavie pour éclairer le personnage : « Bienveillant par nature, [...] il échappait aux froissements et aux susceptibilités de la secte, jusqu'à rester l'ami de Victor Hugo *in extremis*. »⁵⁷

Les portraits qu'il rédige peuvent également révéler quelques facettes contestables du modèle. Ainsi n'est-il pas tendre avec Alexandre Dumas : « [...] je perdis rapidement de vue le romancier haletant, le dramaturge inépuisable, à travers les fumées de ce Monte-Cristo de

⁵⁰ *Ibid.*, p 184.

⁵¹ *Ibid.*, p 191.

⁵² *Ibid.*, p 78.

⁵³ *Ibid.*, p 153.

⁵⁴ *Ibid.*, p 183.

⁵⁵ *Ibid.*, p 189.

⁵⁶ Pavie Victor, « Émile & Antony Deschamps », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 145.

⁵⁷ *Ibid.*, p 146.

Saint-Germain-en-Laye, théâtre de ses dissipations et de ses folies. »⁵⁸ Il ne l'est guère plus avec Antony Deschamps :

Cet étrange Antony portait en lui le germe de deux manies qui devaient se prononcer et s'invétérer avec le temps jusqu'à la folie. Il serrait fréquemment ses paupières sur ses yeux, avec un mouvement de crispation nerveuse, et se tirait les cils de manière à causer les plus douloureux agacements à ses amis. Il prolongeait indéfiniment les veilles [...] il siégeait et causait jusqu'à ce que son guide lui frappant respectueusement sur l'épaule, le rappelât aux égards de l'hospitalité.⁵⁹

Même ses meilleurs amis n'échappent pas à son regard acéré et sévère. C'est le cas de Boulay-Paty, au sujet duquel il écrit : « A vrai dire, fond et forme, l'originalité lui manquait. Il en était de ses œuvres comme de ces foyers généreux où la flamme, faute d'une concentration efficace et puissante, se dépense sans chauffer. »⁶⁰ ou :

De fréquentes maladies, dans lesquelles il semblait se complaire, s'interposaient officieusement entre les projets et les œuvres. [...] Il n'avait au service de ses impressions que le vers, mais trop pesant d'allure, trop terne d'aspect et de couleur, trop dénué de ces souplesses de rythme dont l'auteur des *Orientales* avait donné l'éveil autour de lui, pour se faire jour dans la mêlée de ces lestes et madrés concurrents.»⁶¹.

Toutefois, ces jugements ne versent jamais dans l'attaque, ni la méchanceté ; ils s'insèrent parmi d'autres avis, positifs, et constituent les nuances de ces portraits, pour la plupart élogieux. Tout juste avons-nous pu relever un passage où Pavie évalue sévèrement un auteur - on ne peut plus « mineur » - qui lui est présenté ; la fin de sa phrase, sensée atténuer la pique, semble impuissante à y parvenir :

[...] j'ai [fait] la connaissance du pieux et pâle Turquety⁶², poète à l'usage des pensionnats de jeunes demoiselles l'appellerais-je, si ce n'était payer d'ingratitude l'affectueuse après-midi qu'il me consacra à Angers, et l'envoi gracieux d'un exemplaire de ses poésies.⁶³

La liberté de ton marque, en tous cas, l'indépendance de Victor Pavie, même lorsqu'il s'agit d'anciens compagnons de route. Cette indépendance, Sainte-Beuve la rechercha lui aussi, mais sa contemporanéité lui rendait parfois la tâche plus difficile :

⁵⁸ Pavie Victor, « Alexandre Dumas père », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 135.

⁵⁹ Pavie Victor, « Émile & Antony Deschamps », *Op. Cit.* p 149-150.

⁶⁰ Pavie Victor, « Boulay-Paty », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 156.

⁶¹ *Ibid.*, p 158.

⁶² Édouard Turquety (1807-1867) poète romantique, lyrique et religieux.

⁶³ *Ibid.*, p 166.

Sainte-Beuve insiste sur ce que sa mission a de subjectif [...] et, en distinguant les auteurs morts des auteurs vivants [...], il espère attirer l'attention sur la virtuosité de ses portraits, qui ont subi les contraintes de la convenance. Il laisse entendre qu'il n'a pas dit tout ce qu'il avait à dire et qu'il serait bien plus à son aise, si tous ses contemporains [...] étaient morts.⁶⁴

Qu'il complimente ou dénonce, Pavie ne veut que montrer l'homme dans son comportement, inséparable, selon lui, de sa création. Les motifs de son éloignement progressif de Victor Hugo sont à chercher autant dans son rejet des publications de l'auteur de *Notre Dame de Paris* que dans son désaccord concernant le quotidien du maître.

Il rejoint totalement l'esprit de Sainte-Beuve énoncé par Michel Brix :

Baudelaire a décrit Sainte-Beuve comme un « accoucheur d'âmes ». Effectivement, dans ses *Portraits*, le critique se veut avant tout peintre des âmes, attaché à faire apparaître le reflet d'une personnalité morale, qui se manifeste toujours pareille, dans ses œuvres littéraires et dans ses activités quotidiennes.⁶⁵

Sainte-Beuve appelait son ami Pavie le « chapelain », gardien de la cause romantique ; toutes les remarques, les opinions, les déclarations de ce dernier sont à mesurer à cette aune. Ses sentiments sur les talents disparus, sur l'époque, sur la poésie et l'art découlent de sa sensibilité romantique intacte que ces portraits lui permettent d'exprimer.

Si la fibre romantique vibre dans ces souvenirs, Victor Pavie, saisit volontiers l'opportunité de défendre la tolérance, surtout lorsqu'elle est incarnée par des hommes qu'ils respectent. Dans le combat entre classiques et romantiques, les tensions étaient vives. Le chef de bataillon d'*Hernani* que fut Pavie en a le souvenir brûlant, mais il a aussi vécu l'entente cordiale entre son père et David d'Angers et voue un culte à la statue de Bonchamps célébrant la réconciliation et le pardon des ennemis. Ainsi écrit-il indifféremment les portraits de Delacroix et de Gros, ou ceux de David d'Angers et d'Ingres. Dans le texte qu'il consacre à celui-ci, il explique justement ces inimités, ces rivalités féroces entre Ingres et Delacroix, mais l'anecdote qu'il rapporte est riche d'enseignements sur ce qui prime à ses yeux : le comportement humain :

⁶⁴ Chotard Loïc, *Op. Cit.*, p 77.

⁶⁵ Brix Michel, « Introduction » à *Sainte-Beuve, Panorama de la littérature française (portraits & causeries)*, Paris, Librairie Générale Française, 2004, p 17.

C'était un enfant, mais un enfant terrible, - impérieux, entier, exigeant comme pas un. [...] A la mort [de Delacroix], [Haro⁶⁶] eut à traverser une épreuve dernière et la plus redoutable : il peignait, de souvenir, un portrait de Delacroix [...]. La porte de l'atelier s'ouvre, - Ingres en personne. Il entre, interroge, de son œil tenace et pénétrant, la toile d'abord, puis le peintre.

« - Vous l'aimiez donc bien ?

« - Oui, de tout mon cœur, monsieur Ingres.

« - Embrassez-moi », dit le vieillard, en lui présentant l'accolade, « j'aime la fidélité, surtout envers les morts. Maintenant, allongez-moi un peu cette jacquette, soutenez-moi cette ligne, cernez-moi ce contour, - et l'œuvre marchera. J'en viendrai savoir des nouvelles. »

Voilà de quoi racheter plus d'un emportement.⁶⁷

c. Des petites « nouvelles »

Résumer une vie, une œuvre n'est pas créer. Pour Sainte-Beuve, il convient de s'écarter des sentiers battus et de faire preuve d'imagination, ou du moins d'inventivité, dans la forme. Il illustre également cette volonté dans sa sélection de personnalités :

Sainte-Beuve a [...] inscrit ses *Portraits contemporains* dans le mouvement de la fantaisie par le déni qu'il affiche pour tout esprit de système ou de logique rigoureuse [...] ; de même par le choix de réserver une place - à côté des grands noms - aux écrivains peu connus ou marginaux [...]. l'auteur de *Volupté* a toujours affirmé que l'essai critique se rattachait à la fiction. Le portrait est à ses yeux une « petite nouvelle à un seul personnage ».⁶⁸

La fantaisie est visible également chez Victor Pavie qui aborde, avec le même cœur, les grandes figures du mouvement romantique, les auteurs moins illustres ou ses amis de province. Le récit est alerte, alternant souvenirs, dialogues, anecdotes et pensées. Le ton est tantôt grave tantôt léger. Surtout, le fait d'embrasser du regard les deux périodes de la vie de son sujet, permet à Pavie des effets de contraste, entre la jeunesse et la vieillesse, entre les combats des premières années et la notoriété de l'âge mûr, entre les moments d'intimité partagée et l'affaiblissement des relations. Cette hauteur de narration donne une direction, un sens à l'existence évoquée. Le recul engendre également une meilleure compréhension artistique du travail accompli, et soumet tout cela au jugement d'une postérité encore neuve. Cela permet enfin à Pavie de commenter la réalité de la condition humaine.

⁶⁶ Restaurateur de tableaux en vue.

⁶⁷ Pavie Victor, « Ingres », *Op. Cit.*, p 179.

⁶⁸ Brix Michel, « Introduction » à Sainte-Beuve, *Portraits contemporains*, Paris, PUPS, 2008, p 28.

Les portraits pavilliens se présentent, pour la plupart d'entre eux, sous forme d'une histoire vécue. L'auteur livre ses impressions sur le personnage, ses œuvres, le contexte sociétal, au fil de ses rencontres avec celui-ci. Le lecteur accompagne ainsi Victor Pavie dans ses échanges et ses initiatives, pas toujours couronnées de succès d'ailleurs, comme avec Gros. Le ton est alors ironique, et plein d'autodérision :

Boulangier et Devéria allèrent frapper à cette [...] porte ; le peintre se présenta de cet air ennuyé et surpris dont il m'avait reçu moi-même. (Ne m'étais-je pas avisé, ô bêtise de collègue ! de l'aller remercier en personne de l'envoi d'un billet pour la coupole, imploré par moi en style panaché de rhétorique et de province ? Quel plaisir je lui fis, et comme il fut touché !).⁶⁹

Les descriptions originales et colorées émaillent le discours, et ajoutent au caractère inédit de scènes prises sur le vif : « On s'amusait beaucoup chez eux ; j'ai regretté, depuis, d'avoir sauvagement gardé le coin de mon feu, tandis qu'on y dansait, entre poètes et artistes, sans la moindre étiquette et sous les plus pittoresques déguisements. »⁷⁰ dit-il par exemple à propos des Devéria.

Mais ce qui suscite l'attention, c'est le récit de l'évolution du personnage dépeint par Pavie, ses triomphes, ses déboires, c'est-à-dire son parcours, de l'enthousiasme de ses jeunes années jusqu'au dénouement final. Le récit est crédibilisé par la proximité attestée de l'auteur avec son sujet, aussi, même lorsqu'il se fait simplement l'écho d'événements qu'il n'a pas partagés, Pavie voit-il sa parole faire autorité. Qui plus est, la fin de vie de certaines célébrités du temps passé n'est pas toujours aussi brillante qu'au temps de leur gloire. Ce que connaissent les lecteurs des figures évoquées, n'est souvent que la partie la plus brillante d'une existence bien plus complexe. Les témoignages vécus de Victor Pavie nous font entrer dans le quotidien moins exposé de ces hommes et femmes, et nous les rendent bien plus proches.

Les *Revenants*, par leur dénouement, rejoignent encore la nouvelle ; la conclusion du récit, parfois peu conforme à ce que connaissent les lecteurs de la personnalité évoquée, crée un effet de surprise et referme l'évocation d'une manière originale. Ainsi, par la diversité de ses approches, descriptives, narratives et psychologiques, Victor Pavie parvient-il à broser des portraits quelque peu iconoclastes mais fidèles, incomplets mais riches, de personnages parfois si célèbres qu'on en croyait tout connaître.

⁶⁹ Pavie Victor, « Gros », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 186.

⁷⁰ Pavie Victor, « Les Devéria & Louis Boulangier », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 192.

2. Portraits contemporains

a. Personnalités majeures

Les hommages à David d'Angers et à Delacroix sont rédigés en 1863, six ans après la mort du premier et l'année même de la mort du second ; ils font suite aux trois notices nécrologiques locales et deux études historiques seulement écrites en trente ans par Victor Pavie. Treize années plus tard, six portraits sont composés, mais ils concernent des personnalités somme toute mineures. Les textes sur les cinq autres auteurs et artistes majeurs Lamartine, Nodier, Dumas père, Ingres et Gros sont vraisemblablement écrits dans les derniers temps de sa vie. La distance historique était alors déjà suffisante pour que Pavie pût distinguer les figures majeures de celles des « mineures », et leur contribution à la littérature ou à l'art. Sans doute ne voulait-il pas disparaître sans laisser ses témoignages inédits.

Quelques gloires manquent à l'appel, comme Balzac, pourtant présent à la bataille d'Hernani et que Pavie avait certainement croisé ; mais l'avait-il seulement revu ensuite ? Et avait-il surtout adhéré à sa vision littéraire et sociale ? Il est permis d'en douter. George Sand n'a pas non plus sa place dans les souvenirs du poète angevin. Cela ne peut nous surprendre si l'on considère les engagements radicaux de l'auteur d'*Indiana* et le caractère effacé de Victor Pavie. Nous ne savons pas vraiment quelles furent les positions du poète angevin concernant l'émancipation des femmes et celle des travailleurs ; certainement plus prudentes que celles de George Sand. Vigny et Musset auraient eu vocation à figurer dans ces *Revenants* ; leur absence tient peut-être au fait que, moins inféodés à Victor Hugo que Pavie, ils fréquentèrent moins longtemps le Cénacle que lui. Victor Pavie les a connus lorsqu'ils venaient rue Notre-Dame-des-champs. Et puis, l'un a le goût de la solitude, l'autre est trop excessif. Pavie cite néanmoins leurs noms dans un de ces écrits les plus significatifs, quoique brièvement : « [...] Vigny, solitaire au sommet de sa blanche tour [pointait] son télescope vers les régions sidérales. [...] ; de Musset, plus tapageur et plus aventureux qu'un page [faisait] jaillir des pavés, à tout coup d'éperon, une strophe pour étincelle. »⁷¹ Le poète angevin croise également Mérimée ou Liszt chez les Hugo : « Mardi dernier, j'ai dîné chez Victor avec Mérimée. Dans la soirée, le jeune Liszt (un musicien) lui a été présenté. Nous avons beaucoup causé ensemble. »⁷² écrit-il à son père ; mais Pavie ne les a pas suffisamment fréquentés pour tirer matière à un article. Quant à Chateaubriand,

⁷¹ Pavie Victor, « Le dernier homme des champs », in *Œuvres choisies*, t. II., *Op. Cit.*, p 56.

⁷² Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 9 mai 1829, citée par Pavie André, *Médailles romantiques*, *Op. Cit.*, p 51.

il n'a fait que l'apercevoir, cette fois chez David d'Angers, ainsi qu'il le raconte encore à Louis Pavie :

La dernière fois que j'ai vu M. David, Chateaubriand est apparu dans son atelier. Il partait pour les eaux de Cauterets [...] il venait contempler pour la première fois son buste en marbre, devant lequel il s'est pâmé d'extase, ainsi que devant une tête rivale d'exécution et de génie, celle de Lamartine.⁷³

Reste Berlioz, également présent à la bataille de 1830, mais son caractère ombrageux et sa carrière européenne l'éloignent de Victor Pavie. Celui-ci n'en dit rien, pas plus qu'il ne parle de Stendhal, dont la différence d'âge avec lui et l'inimitié avec Hugo furent des obstacles suffisants à l'établissement d'une quelconque relation.

Il y a, dans ces portraits, des romantiques et des classiques côte à côte, des amis intimes et des personnages seulement entrevus, des écrivains et des peintres. On observe les mêmes éléments de diversité au sein du *liber amicorum* de Victor Pavie⁷⁴, même si le caractère romantique y demeure le point commun des signataires :

On y retrouve tous les degrés de la reconnaissance : la célébrité mondiale de Victor Hugo ou celle de David d'Angers jouxtent l'anonymat de certains ; la notoriété locale d'Adèle Janvier requiert un peu d'archéologie, ce qui n'est évidemment pas le cas pour Sainte-Beuve. Cependant il est remarquable de noter que Victor Pavie a su réunir des autographes de célébrités de son temps.

L'unité de cet album réside dans les liens amicaux que Victor Pavie a réellement entretenus avec la très grande majorité des contributeurs ; son album est le reflet de ses amitiés.⁷⁵

De toutes façons, l'auteur des *Revenants* n'a voulu ni recenser ni classer les figures du romantisme, mais seulement saisir le prétexte de pseudo-notices biographiques pour dire ses propres affinités, ses conclusions esthétiques ou morales, éclairer le passé et constituer une sélection personnelle d'artistes et d'homme de lettres remarquables.

En premier, viennent les « pères » : Lamartine, qui fut à l'origine de la révélation romantique de Victor Pavie ; Nodier qui lui permit de faire ses premières armes en littérature.

⁷³ *Ibid.*, p 234-235.

⁷⁴ Pour une analyse approfondie, voir Dufief Anne-Simone « L'Album amicorum de Victor Pavie » in Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 83-99. Pour deux anecdotes concernant cet album et mettant en scène Hugo et Dumas, se reporter au portrait d'Alexandre Dumas (in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 136-138).

⁷⁵ Dufief Anne-Simone « L'Album amicorum de Victor Pavie », *Op. Cit.*, p 86.

Les souvenirs de ces rencontres, de ces émois ayant fait l'objet de toute notre attention dans deux chapitres de la première partie de cette recherche, nous y renvoyons. Avec Hugo, les deux auteurs cités formaient le panthéon du jeune provincial. « Sainte-Beuve se place immédiatement après les trois colosses. »⁷⁶ écrivait-il au père resté à Angers à l'époque du Cénacle. Mais, sur Sainte-Beuve, Pavie n'a pas rédigé de notice. Il avait déjà dit, il est vrai, tout le bien qu'il pensait de lui dans un article consacré à l'ouvrage *Tableau de la littérature au XVIe siècle*, le 10 août 1828⁷⁷.

Le critique parisien fit plusieurs papiers sur Lamartine, en 1832, 1836 et 1839⁷⁸, et Nodier, en 1840 et 1844⁷⁹ ; nous n'en ferons pas une étude comparée, nous bornant à rappeler que, de la part de Pavie, il s'agit essentiellement de souvenirs, et non d'analyse littéraire.

Suivent les peintres classiques et le sculpteur romantique. Les portraits d'Ingres et de Gros sont un mélange de rappels historiques, d'impressions, de souvenirs vécus. Le texte sur Delacroix présente la particularité d'avoir été conçu sur le vif. Apprenant la mort de l'artiste romantique, Pavie qui rédige à l'époque son journal de voyage *Quinze jours en Normandie*, suspend ses notes pour composer cet hommage posthume, qui sera ensuite intégré au tiré à part. L'évocation est courte mais pleine de louanges : « Cet homme était la peinture même ; elle et lui ne faisaient qu'un [...] C'est de la pure poésie, poésie en vers, que sa peinture. »⁸⁰. Le poète va jusqu'à écrire :

Si l'on voulait chercher à déterminer son apport dans le trésor de la peinture, peut-être dirait-on que ce qu'a fait Rembrandt dans le domaine de la lumière, il l'a réalisé dans la région moins accessible de l'idée et du sentiment, en concentrant sur ce foyer toute l'énergie de sa science.⁸¹

On y apprend que Pavie visita les neuf ateliers successifs du grand peintre, ce qui atteste de sa proximité avec lui, de sa fidélité aussi. On découvre aussi leur relation :

Je le fréquentais peu au début de notre connaissance : ce fier et orageux talent m'intimidait.
Ce n'est que plus tard, à l'expiration des grande luttes où retentissait si haut son nom, les

⁷⁶ Lettre de Victor Pavie à Louis Pavie du 9 mai 1829, citée par Pavie André, *Médaillons romantiques*, *Op. Cit.*, p 51.

⁷⁷ Voir, plus haut, le chapitre consacré à Sainte-Beuve.

⁷⁸ Sainte-Beuve, « Lamartine », in *Revue des deux mondes*, 1er octobre 1832, p 5-26 ; « Jocelyn, poème de M. de Lamartine », in *Revue des deux mondes*, 1er mars 1836, p 603-629 ; « Recueils poétiques, par M. de Lamartine », in *Revue des deux mondes*, 1er avril 1839, p 68-82.

⁷⁹ Sainte-Beuve, « Charles Nodier », in *Revue des deux mondes*, 1er mai 1840, p 377-409 ; « Charles Nodier après les funérailles », in *Revue des deux mondes*, 1er février 1844.

⁸⁰ Pavie Victor, « Eugène Delacroix », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 354-355.

⁸¹ *Ibid.*, p 356.

troupes licenciées, la génération renouvelée, que je me mis peu à peu à l'aise vis à vis de lui.⁸²

C'est à la fin de ce texte que Victor Pavie se demande ce qu'il restera de Delacroix et de son œuvre : « Quel rang lui assignera la postérité, et de quel œil la France, [...] le verra-t-elle ? Nul de nous ne sera plus là pour s'incliner devant leurs arrêts. »⁸³ De cette année-là, 1863, date sans doute, la décision de verser aux dossiers de ces grands hommes sa contribution pour augmenter leur célébrité posthume.

Les textes en l'honneur de David d'Angers sont nombreux. Il y a tout d'abord les récits des voyages à Londres et Weimar, où la personnalité et le talent du sculpteur avaient été, très tôt, décrits et loués⁸⁴. Il y a encore l'article composé en 1836, *La statue de Sainte Cécile*, à l'occasion du don de David à la cathédrale de sa ville. Il y a, enfin, un passage à la fin de l'article *Bonchamps et sa statue*⁸⁵, datant de 1846. Nous étudierons ces deux derniers textes dans les chapitres à venir. Son principal hommage est le *Discours prononcé à l'inauguration solennelle du buste de David d'Angers, dans la galerie de sculpture du musée d'Angers, le 12 mars 1863*. Il commence par l'adresse : « Ami, et fils d'ami ! »⁸⁶ permettant à Victor Pavie de préciser sa conception de l'hommage, que nous pourrions d'ailleurs adopter comme définition pour tous les articles des *Revenants* : « Pour qu'on ne s'y pût méprendre, vous avez proposé [...] la parole à quelqu'un dont le souvenir constitue le mérite, et qui ne vaut que par l'amitié. C'est dans l'ombre, en effet, qu'il faut rechercher, d'habitude, les confidences du génie : il se penche pour s'épancher. »⁸⁷ Ce sont ces échanges, ces confidences, ses intimités partagées que Pavie compte laisser à la postérité. Il a même une explication de cette opportunité qui lui est donnée :

Les forts réclament les faibles ; leur liberté s'insurge contre ce préjugé vulgaire qui les confinerait dans le cercle de leurs pareils. La Providence avise, en semant sur leur chemin d'humbles affections qui leur suffisent et qu'ils gardent. Telle est l'inexplicable nature de ces liens.⁸⁸

⁸² *Ibid.*, p 351.

⁸³ *Ibid.*, p 356.

⁸⁴ Voir, plus haut, le chapitre consacré aux relations entre Victor Pavie et David d'Angers.

⁸⁵ In *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 327-343.

⁸⁶ Pavie Victor, « Discours prononcé à l'inauguration solennelle du buste de David d'Angers, dans la galerie de sculpture du musée d'Angers, le 12 mars 1863 », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 301.

⁸⁷ *Id.*

⁸⁸ *Ibid.*, p 301-302.

Fort de cette « faiblesse » et ainsi mandaté, Pavie écrit l'éloge du sculpteur angevin, rappelant son enfance, ses liens indéfectibles avec l'Anjou, qui en font à ses yeux, l'égal de Du Bellay :

Quand, à mon retour de Rome, je revolai vers Angers, racontait-il, ce fut par cette avenue de peupliers et de léards qui forment la route de la Levée. Je m'éveillai vers Saumur, encore enveloppé d'ombre. [...] j'entendis le bruit si gai des métiers qui *brayaient* le chanvre ; mon cœur bondit, et je faillis pleurer.⁸⁹

Angevin d'âme, David d'Angers n'en était pas moins républicain. Son engagement politique n'est pas évoqué par Victor Pavie mais, au début du Second Empire, cela n'est pas surprenant. Pavie se centre donc sur l'œuvre de David, soulignant son message de tolérance, à travers l'emblématique sculpture de Bonchamps *Grâce aux prisonniers*, et son projet de monument contre l'esclavage, malheureusement resté à l'état d'esquisse. Le poète angevin n'oublie pas le voyage mémorable effectué avec son protecteur, à la rencontre de Goethe, qui fut si décisif pour lui :

Rien de plus téméraire que l'expédition de Weimar. La chance était d'un contre cent ; cette chance unique fut la sienne. Le plus recherché des hommes et le plus encensé des dieux abaissa devant lui les sommets sourcilleux de sa renommée. [...] à l'heure de la séparation, sur ce front olympien dont l'immensité vous étonne, quelque chose d'humain se trahit, et l'œil de Jupiter se mouilla presque de larmes.

Nous étions du voyage. Trente années d'un commerce intime nous l'ont moins révélé peut-être que ces quelques semaines à tous deux, et à l'étranger.⁹⁰

Au delà du tribut qu'en tant qu'ami, il se fait un devoir et une joie d'offrir, c'est bien cela que préfère Pavie : évoquer la mémoire d'un grand homme à travers ses propres réminiscences, car ces souvenirs vécus humanisent la personne célébrée et, en retour, le rendent, lui, le narrateur, plus grand. Bien sûr, sa modestie s'en défend, mais le résultat demeure.

Les premiers souvenirs rapportés par Pavie à propos d'Alexandre Dumas commencent un peu plus tard, vers 1829. L'auteur angevin les rédige vers 1881. Sainte-Beuve avait déjà publié une chronique⁹¹ sur le romancier, à l'occasion de la sortie de sa pièce *Mademoiselle de Belle-Isle*, en 1839. Le texte était une critique, qui revenait sur le parcours de Dumas, le genre théâtral, la pièce elle-même et sa place dans la révolution

⁸⁹ *Ibid.*, p 305.

⁹⁰ *Ibid.*, p 318.

⁹¹ Sainte-Beuve, « Alexandre Dumas « Mademoiselle de Belle-Isle », in *Revue des deux mondes*, 15 avril 1839, p 291-296.

romantique. Rien de tout cela dans les pages que Victor Pavie consacre à Alexandre Dumas, et que nous allons abondamment citer, tant elles intéressent, par la vitalité du récit de Pavie et par l'originalité de la peinture de Dumas qui en est faite.

Le portrait du célèbre mulâtre débute par l'évocation de ses succès parisiens, mondains et théâtraux⁹² et se poursuit avec la description du personnage, Pavie parlant de « l'irrésistible attraction de ses récits, l'entrain cordial de son langage, ses bonjours et ses accolades à tout venant, la prodigalité de ses gestes et de ses étreintes »⁹³ et expliquant, avec une bonne foi, qui ne suffirait pas aujourd'hui à éviter l'accusation de racisme :

C'était « mon petit, mon vieux, » [...] Il agissait d'ailleurs sans grand calcul, entraîné dans cette voie de démonstrations à tous crins par l'ardeur de son sang et la spontanéité de sa nature. L'on est de sa race avant tout, et ce n'est pas pour se figer dans le moule de la civilité puérile et honnête qu'on a les cheveux crépus, les lèvres haletantes et des rayons de soleil d'Afrique dans les yeux.⁹⁴

Pavie égrène ses souvenirs. Il raconte le dîner, véritable veillée d'armes avant la première de *Christine*, le jeune lieutenant romantique étant venu proposer ses services à l'auteur, et le déroulement de la représentation : « Je ne m'en démenai pas moins de mieux que je pus sur mon banc de parterre, au centre de mes sûrs amis ». Alexandre Dumas ne cite pourtant pas le nom de Pavie dans ses *Mémoires* :

Je n'avais pas perdu de vue Soulié pendant la représentation ; lui et ses cinquante hommes étaient là. [...]

Un souper attendait chez moi ceux de nos amis qui voulaient y venir souper. [...] Nous étions vingt-cinq, à peu près : Hugo, de Vigny, Paul Lacroix, Boulanger, Achille Comte, Planche, Cordellier-Delanoue, Théodore Villenave... que sais-je, moi ? Toute cette bruyante troupe pleine de jeunesse, de vie, d'action, qui nous entourait à cette époque [...]⁹⁵

Le poète angevin devait être de ces vingt-cinq.

Une part importante du récit de Victor Pavie a trait à la visite d'Alexandre Dumas, arrivé à Angers le 11 août 1830⁹⁶. Nous avons déjà parlé de l'intervention de Dumas auprès de

⁹² Le 11 février 1829, à la Comédie-Française, sa pièce *Henri III et sa cour* avait ouvert la voie au théâtre romantique.

⁹³ Pavie Victor « Alexandre Dumas père », *Op. Cit.*, p 119.

⁹⁴ *Id.*

⁹⁵ Dumas Alexandre, *Mes mémoires*, t. I, *Op. Cit.*, p 1105.

⁹⁶ Dumas effectuait une mission pour le compte du général La Fayette : visiter la Vendée pour y organiser une garde nationale.

proches de la duchesse d'Orléans pour obtenir la grâce d'un condamné angevin ; Pavie avait assisté au procès et était au courant des démarches de son ami parisien ; il raconte l'heureuse issue de l'affaire. Alexandre Dumas l'a dite, lui aussi, dans les *Mémoires*, et il complète même l'anecdote : quelques jours plus tard, en danger dans le bocage vendéen, à cause de son uniforme de garde national qu'obstinément il s'entêtait à porter, il dut la vie sauve au prisonnier libéré grâce à lui, qui l'avait reconnu et rejoint pour lui servir de guide et de laissez-passer⁹⁷.

Ce que retient Dumas de son passage à Angers est différent de ce que Pavie garde en mémoire. L'auteur de *Christine* écrit :

[...] arrivé aux Ponts-de-Cé, je mis pied à terre pour gagner Angers. J'avais là un ami nommé Victor Pavie, bon et brave jeune homme à la tête ardente et au cœur pur. [...] guidé par Pavie, je me mis à parcourir la ville et ses environs. Excellent Pavie ! il me montrait, avec une indignation toute d'art et de nationalité, des ouvriers qui, par ordre du préfet, et sous la direction d'un architecte du cru, convertissaient en consoles les mascarons de la cathédrale ! [...] Disons de plus qu'on grattait cette cathédrale sans respect de ce bruni qu'il avait fallu huit siècles pour étendre à sa surface. Cela lui donnait un air de pâleur malade qu'ils appelaient de la jeunesse... [...] Nous descendîmes sur la promenade, je passai devant le vieux château, construction du Xe siècle entourée de fossés, flanquée de douze tours massives ; on dirait l'ouvrage d'un peuple et l'habitation d'une armée.
- Ah ! me dit mon pauvre Pavie avec un soupir, on va l'abattre... Il gêne la vue !⁹⁸

Ainsi, outre le sauvetage du Vendéen - qui a quelque lien avec sa mission officielle -, ce sont les périls du patrimoine local, dénoncés par son hôte, qui attirent l'attention d'Alexandre Dumas. Il clôt d'ailleurs son chapitre par ces mots : « [...] rien ne me retenant plus à Angers, je sautai dans une voiture qui passait, tant il me tardait de quitter cette ville de démolisseurs [...] »⁹⁹.

De son côté, Victor Pavie, dans sa notice, insiste sur le quotidien et les relations intimes avec son invité, commençant par décrire leurs joyeuses retrouvailles :

Quelques semaines après l'arrivée au pays, je rentrais, un matin, dans la maison de mon père, rue Saint-Laud, quand j'apprends qu'un voyageur de Paris m'attend à l'hôtel du *Faisan* depuis une heure. J'y cours, monte à la chambre ; et qui trouvé-je dans son lit, le coude sur l'oreiller, un carnet à la main ?

⁹⁷ Dumas Alexandre, *Mes mémoires*, t. II, *Op. Cit*, p 236-249.

⁹⁸ *Ibid.*, p 231-233.

⁹⁹ *Ibid.*, p 233.

- Mon escogriffe de mulâtre.
- Ah ! ah ! Bonjour mon petit. Embrassons-nous, mon vieux !
Jamais sous l'ombre de ses moustaches, ses deux rangées de dents blanches n'avaient plus splendidement ressorti. J'étais ravi.
- Hein ! n'est-ce pas que vous aviez rêvé d'Alexandre Dumas cette nuit ? Votre rêve est coupé.
- Non, d'honneur ! C'est maintenant que je rêve. J'ai beau me frotter les yeux... Est-ce bien vous ?
- Vous l'allez voir à déjeuner ce matin.
- Bravo ! Habillez-vous [...] ¹⁰⁰

Les deux compères se rendent chez le père de Victor. Dumas lui conte les dernières nouvelles de la capitale, « récit pittoresque des journées de Juillet sur les lèvres du dramaturge »¹⁰¹. Louis Pavie est conquis :

Le déjeuner de famille fut assaisonné par mon père de cette franche gaieté, pleine d'expansion et d'à-propos, [...] Dumas, du premier coup, réussit près de lui : hâbleur, soit, - matamore et fanfaron, d'accord, mais sans pose, et sur un ton de bon diable à sauver sa jactance et à accréditer ses fictions. Le père, à son insu, reportait ailleurs sa pensée, et se dédommageait, près de cet improvisateur à toute bride, de la contrainte que les formules souveraines et la personnalité monumentale de la rue Notre-Dame-des-champs lui avaient imposé plus d'une fois.¹⁰²

On s'aperçoit que Victor Pavie sait user d'une plume acérée au service de portraits fins et pleins de relief.

Le récit de la visite haute en couleurs d'Alexandre Dumas se poursuit. Le romancier entend profiter des plaisirs de l'Anjou et inscrit à son programme : chasse et baignade. Pavie prend un réel plaisir à conter ces aventures. Il s'agit tout d'abord de s'équiper : « Je le menais au bas de la rue, chez le fournisseur d'alors, brave homme d'un autre âge, arraché au silence de ses habitudes provinciales par cette foudroyante invasion. Guêtres, ceinture, carnassière, il y trouva tout l'attirail de circonstance. »¹⁰³ Le couple d'amis se dirige vers « les prairies de la rive gauche de la Maine, les marais de la Baumette, d'où les bécassines partaient [...] mais à de si lointaines portées que le plomb sifflait dans l'air en pure perte. »¹⁰⁴ Victor Pavie se demande si l'aventure n'a pas inspiré à Dumas sa *Chasse au Chastre*, nouvelle parue en

¹⁰⁰ Pavie Victor, « Alexandre Dumas père », *Op. Cit.*, p 123-124.

¹⁰¹ *Ibid.*, p 126.

¹⁰² *Ibid.*, p 125.

¹⁰³ *Ibid.*, p 127.

¹⁰⁴ *Id.*

feuilleton dans *La Presse*, en 1841. Difficile de l'affirmer, tant le fait de rentrer bredouille n'est pas si rare pour un chasseur. Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, Alexandre Dumas se jette à l'eau. « Je m'abstins et m'assis[...] »¹⁰⁵ écrit Pavie qui admire la force du nageur : « Il me régala d'un spectacle à rendre les poissons jaloux. J'admirais cette souple et robuste musculature, assez rarement alliée [...] avec les supériorités de l'intelligence et de la pensée. »¹⁰⁶ D'autres anecdotes sont rapportées : le tir sur une pièce de Charles X, le gâteau brûlé chez les Pavie, l'annonce de la paternité qui fait dire à Victor Pavie : « Cet enfant devait bientôt, sous le nom d'Alexandre Dumas fils détrôner son père. Le père, à vrai dire, c'est lui, tant il a réagi, en maturité et en prudence, contre les juvénilités incorrigibles de l'auteur de ses jours. »¹⁰⁷ Jugement sur l'homme, sévère mais sans doute juste ; sur l'œuvre et la postérité, beaucoup moins averti.

Le père et le fils revirent Alexandre Dumas, lors d'un de leurs séjours dans la capitale ; chez lui, ils croisèrent Henri Heine et furent reçus avec les honneurs ; Dumas leur fit part d'un projet théâtral extraordinaire, *Ahasverus* :

Il nous en esquissa la donnée en traits rapides, avec un mouvement, un entrain, une magie d'improvisation qu'il me serait aussi impossible d'oublier que de reproduire. C'était un drame immense où respiraient [...] les dix-huit siècles de notre histoire [...] Puis, les âges révolus et l'heure de l'éternité sonnée, il nous montrait ce marcheur sans trêve, ce dernier de la race humaine, atteignant le terme de sa course à la lueur sinistre des étoiles qui tombent et du soleil qui s'éteint.¹⁰⁸

Deux jours après, le romancier leur annonce qu'il a défié en duel Thiers, le Ministre de la Justice. Mais, Pavie n'accorde pas toujours crédit aux dires de Dumas : « Il en fut de cette affaire imaginaire ou réelle comme du projet d'*Ahasverus*¹⁰⁹. Point de suite ! »¹¹⁰

Le portrait-souvenir se termine, comme d'habitude, par quelques échos à l'amertume légère, évoquant la déception de rencontres avortées, pour cause de faillite, Dumas fuyant ses créanciers : « Il me fit l'effet, dans la foule, d'un grand cerf traqué par une meute et cherchant les bois. Au jeune homme prolongé avait succédé l'homme bouffi déjà et grisonnant. Ses regards divergeant passèrent sur ma tête. »¹¹¹, ou pour absence : Victor

¹⁰⁵ *Ibid.*, p 128.

¹⁰⁶ *Id.*

¹⁰⁷ *Ibid.*, p 130.

¹⁰⁸ *Ibid.*, p 133-134.

¹⁰⁹ Un texte portant ce titre et signé d'Évariste Boulay-Paty fut publié dans la *Revue de Bretagne* en décembre 1833.

¹¹⁰ Pavie Victor, « Alexandre Dumas père », *Op. Cit.*, p 134.

¹¹¹ *Ibid.*, p 136.

Pavie tenta ainsi de recueillir un autographe dans son *liber amicorum*, mais en vain, l'auteur du *Comte de Monte-Cristo* lui faisant, impoliment, à nouveau faux bond.

Enfin, les dernières pages de cette longue notice, offrent l'occasion à Victor Pavie de dresser furtivement son propre portrait. Dans les *Portraits contemporains*, Sainte-Beuve insère *Un mot sur moi-même*¹¹², mais le texte retrace seulement son parcours et ses périodes créatrices. Pavie, au contraire n'évoque ni carrière, ni combats littéraires, il se contente de se décrire au soir de sa vie, désabusé, mais fier tout de même de figurer dans les *Mémoires* de Dumas :

[...] si mes petits-enfants cherchent en vain le nom d'Alexandre Dumas sur l'album dont ils se disputeront les feuillets, en revanche ils trouveront imprimé en toutes lettres sur l'une des pages de ses livres l'humble et obscur nom de leur aïeul. [...] Dans le récit de son voyage en Vendée, qui me tomba, je ne sais par quel hasard, sous la main, il se représente [...] [à] Angers en 1831, au bras de son naïf et enthousiaste cicerone. « Vit-il encore, ce brave et cher ami ? Où est-il, et qu'est-il devenu ?... »¹¹³

- S'il vit encore ? c'est à grand-peine, tant les années se sont accumulées sur son front. - Où il est ? là où vous le trouvâtes, où vous le retrouveriez, perdu, dépaysé [...]. - Ce qu'il est devenu ? époux, père et grand-père, énumérant, dans l'obscurité de ses vieux jours, tous les naufrages de ces gloires sombrées l'une après l'autre sous ses yeux.¹¹⁴

La conclusion est rude pour Alexandre Dumas à qui Victor Pavie reproche son inconstance et l'oubli dans lequel il était alors tombé : « Il a disparu de la scène, à l'état de trompette et de grosse caisse, sur les tréteaux, dernier théâtre où sa verve aux abois pût rencontrer quelque ombre de crédit. »¹¹⁵ L'auteur des *Mémoires*, disparu dix ans plus tôt, ne pouvait lui répondre ; la postérité s'en est, depuis, chargée. La charge est cependant, encore une fois, compensée par un argument, majeur pour Pavie : « On lui doit cette justice, toutefois, qu'en ce siècle où le blasphème rivalise avec la licence des mœurs, la religion de ses pères ne fut pas insultée personnellement par sa plume. »¹¹⁶

Notons le grand absent de cette galerie littéraire et artistique : Victor Hugo ; nous en avons déjà analysé les raisons dans la première partie de cette étude. Le poète des *Châtiments* est cependant toujours présent en filigrane, dans de très nombreux textes, comme s'il demeurait la référence absolue. C'est chez Hugo que Pavie rencontre Lamartine

¹¹² Sainte-Beuve, « Un mot sur moi-même », in *Portraits littéraires*, *Op. Cit.*, p 707.

¹¹³ Nous n'avons pas retrouvé ces phrases dans le chapitre des *Mémoires* de Dumas consacré à l'épisode d'Angers. L'étaient-elles dans l'édition que lut Pavie ?

¹¹⁴ Pavie Victor, « Alexandre Dumas père », *Op. Cit.*, p 139.

¹¹⁵ *Ibid.*, p 140.

¹¹⁶ *Id.*

pour la première fois et le passage occupe un quart du récit ; le nom de Victor Hugo est, de plus, cité à deux autres reprises. Dans *Charles Nodier*, Victor Pavie évoque aussi le voyage avec Hugo dans les Alpes et ses entrevues avec Adèle Hugo. C'est d'ailleurs grâce à Victor Hugo que Pavie fait la connaissance de Nodier ; l'auteur angevin n'oublie pas de le rappeler. Un vers¹¹⁷ du poète parisien orne même le début d'un chapitre. Le nom de l'auteur des *Misérables* est également prononcé trois fois dans le portrait d'Alexandre Dumas. C'est toujours lui qui attire l'attention du jeune angevin romantique sur les beautés de la peinture classique d'Ingres; et Victor Pavie ne manque pas de l'écrire. Si l'évocation du peintre Gros ne fait pas surgir de souvenirs hugoliens, celle de David d'Angers en fournit bien sûr l'occasion :

Un talent de cette portée a des échos tout préparés dans d'autres langues que la sienne. La pléiade littéraire de 1827 l'avisait de loin et lui fit signe. [...] Vous devinez les délicats échanges, les généreuses initiatives. Elles s'attestent laconiquement sur la première page d'un exemplaire des *Feuilles d'automne* à son adresse : *Du papier pour du bronze*. - Prestigieuse époque, séparée de celle qui nous supplante par vingt-cinq années de date et par un siècle d'événements !¹¹⁸

Quant à la notice sur Delacroix, le nom de Hugo n'y apparaît pas, mais que penser du parallèle saisissant entre la façon dont Victor Pavie apprend la mort du peintre, en voyage, dans une auberge, à travers les lignes d'un journal consulté par hasard, et la façon dont Hugo prit connaissance du décès de sa fille aînée ? Au delà de la coïncidence, c'est le fait - sans doute inconscient, que l'on peut aller jusqu'à qualifier d'acte manqué - que Pavie, qui ne pouvait méconnaître les circonstances tragiques de la découverte de la noyade de Léopoldine par son père, couche sur le papier sa propre aventure.

Dans six des sept articles de Victor Pavie, surgit l'image du grand poète. Ces apparitions, subliminales ou explicites, sont souvent élogieuses, en tous cas jamais négatives. Le fait qu'elles soient quasi-systématiques prouvent le caractère incontournable de Hugo, reconnu par Pavie, et constituent le tribut reconnaissant payé par le disciple, sans avoir à se parjurer. Elles le dédouanent également d'avoir à écrire un portrait spécifique, dont il ne veut pas; d'ailleurs - aurait-il eu le temps et la force d'écrire un tel ouvrage ? -, un tel génie se révélant impossible à décrire en quelques pages.

¹¹⁷ « *Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte* » (« Ce siècle avait deux ans », *Feuilles d'automne*, 1831).

¹¹⁸ Pavie Victor, « Discours prononcé à l'inauguration solennelle du buste de David d'Angers... », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 315-316.

Plus de la moitié des *Revenants* consacrés aux romantiques célèbres ont un point commun important : les récits commencent tous par l'évocation de la venue de Victor Pavie à Paris en 1824. Ces portraits forment donc bien des mémoires de jeunesse - au moins partiellement -, et justifient d'avoir été placés par Eusèbe Pavie juste après les souvenirs d'enfance.

L'art de portraitiste de Victor Pavie, sentimental et tout en réminiscences, diffère, nous l'avons vu, de celui de Sainte-Beuve qui écrivait pour décrire son travail : « En 1831, et pendant près de dix-sept ans, je fais ma critique de *Revue des Deux Mondes*, une longue campagne, avec de la polémique de temps en temps et beaucoup de portraits analytiques et descriptifs [...]. »¹¹⁹ Mais le critique et Pavie partagent le même avis sur la déliquescence de l'école romantique, surtout après 1840. Loïc Chotard parle de « débandade » :

Sainte-Beuve [...] tient la barre de ses convictions, refusant d'épouser la modernité qu'il vient de baptiser. [...] face à sa propre désillusion, Sainte-Beuve « marque le temps ». [...] il désigne sa propre œuvre de portraitiste contemporain comme un ensemble de « portraits de jeunesse » [...]¹²⁰

Même si les autres portraits de Pavie peuvent, selon lui, appartenir à un tel groupe, ses récits concernant les auteurs majeurs participent davantage à son dessein de promotion d'une certaine élite. C'était bien là le but de Sainte-Beuve : « [il] s'applique à être « sobre de choix » afin de composer un « groupe d'élite ». Le saint-simonisme se profile derrière ce point de vue qui insiste sur l'exemplarité de quelques personnalités au profit de toute la nation. »¹²¹ L'auteur des *Portraits contemporains* changea d'avis par la suite, s'apercevant du danger de monopolisation inhérent à cette conception, et défendit ensuite une position plus élevée d'observateur des écoles et des genres. Pour Victor Pavie, la rédaction de ces portraits fut, au contraire, tardive et reflète sa volonté de défendre un idéal, une pratique artistique tombée dans l'oubli, ou plutôt de son piédestal. Mais le choix des hommes dépeints dans ses *Revenants*, montre que Victor Pavie n'obéit pas qu'à ses principes, et qu'il veut mettre également à l'honneur les personnages dont il approuve le talent, même s'il ne partage pas leurs goûts ni leurs us et coutumes.

¹¹⁹ Sainte-Beuve, « Un mot sur moi-même », *Op. Cit.*, p 707.

¹²⁰ Chotard Loïc, *Op. Cit.*, p 76.

¹²¹ *Ibid.*, p 71.

b. Auteurs mineurs

Personnages des arts et des lettres en vue ou moins connus, ont tour à tour mobilisé l'attention et la plume de Victor Pavie et bien des remarques faites ci-dessus pour les chefs de file du mouvement de 1830 valent pour les « petits romantiques » célébrés par Pavie. Cette diversité des sources se remarque déjà chez Sainte-Beuve qui évoqua un grand nombre d'auteurs restés dans l'ombre de l'Histoire (la moitié des *Portraits littéraires*, la majeure partie des *Portraits contemporains*). On la trouve encore chez Théophile Gautier qui présente une douzaine de portraits d'illustres inconnus sur la vingtaine que comporte son *Histoire du romantisme*. La multitude de ces auteurs « majeurs » ou « mineurs » est illustrée, de manière presque exagérée, par les quatre tomes de l'*Anthologie des poètes français du XIXe siècle*, constituée et publiée par Alphonse Lemerre, en 1887, qui recense près de deux cent quarante trois poètes, dont un quart réellement connus (qu'ils soient célèbres ou seulement notoires).

On a discuté de cette appellation « petits romantiques », apparue dans les années 1880¹²², pour en dénoncer le caractère péjoratif. « Le corpus ainsi défini s'apparente fort à une sorte d'hospice littéraire dont on a tout intérêt à s'échapper »¹²³ nous explique Mélanie Leroy-Terquem. C'est la raison pour laquelle on a tenté de la remplacer par une autre terminologie, les appelant : « mineurs », « secondaires » voire « marginaux » ; seul le premier de ces termes, renvoyant aux modes musicaux, atténue, à nos yeux, la dévalorisation sémantique. Ne voulant voir dans ces « enfants du siècle » enrôlés dans l'armée romantique, que des victimes abusées par ceux dont le nom est passé à la postérité, certains auteurs les ont plaints, allant jusqu'à les nommer : « poètes-misère » ou « enfants perdus du romantisme »¹²⁴. S'il est exact que beaucoup crurent à leur destin et ne rencontrèrent que déception et conditions de vie difficiles, tous ne finirent pas leurs jours de façon dramatique. Les dénominations plus récentes « d'oubliés du romantisme »¹²⁵ ou de « soldats inconnus de l'armée romantique »¹²⁶ - même si nous espérons qu'au fil du temps et des recherches, elles deviennent de plus en plus caduques -, pointent le statut de ces auteurs sans préjuger ni de leur talent ni de la cause de leur oubli, et obtiennent également notre approbation.

Mais, quelle que soit l'appellation retenue, elle présente encore l'inconvénient de mêler des artistes au talent certain à des apprentis écrivains et des rapins. Sur ce point, remarquons

¹²² Dans les *Causeries littéraires* de Léopold Derôme.

¹²³ Leroy-Terquem Mélanie, «Les soldats inconnus de la bataille romantique.», *@analyses* [En ligne], Dossiers, Héroïsme et littérature, Écrivains héroïques du long XIXe siècle : <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=62>.

¹²⁴ Titres respectifs des ouvrages d'Alphonse Sédouy (1907) et de Henri Lardanchet (1905).

¹²⁵ Titre d'un colloque international organisé en 2002 à l'Université Laval (Québec).

¹²⁶ Titre de l'article de Mélanie Leroy-Terquem déjà cité.

simplement que des auteurs comme Gérard de Nerval ou Théophile Gautier, obscurs au début, sortirent d'eux-mêmes de la catégorie. Peut-être conviendrait-il de créer, tout de même, pour ceux dont des études montreraient la valeur, sans pour autant qu'ils puissent rivaliser avec les plus grands, une dénomination intermédiaire¹²⁷, à égale distance des monstres sacrés et des témoins plus insignifiants. Pour l'heure, nous nous contenterons de l'appellation générique classique : « romantiques mineurs ».

Sainte-Beuve déclarait que son choix de personnalités méconnues répondait à un besoin d'imagination, presque à une nécessité narrative : « En choisissant avec prédilection des noms peu connus ou déjà oubliés, et hors de la grande route battue, nous obéissons donc à ce goût de cœur et de fantaisie qui fait produire à d'autres, plus heureux d'imagination, tant de nouvelles et de romans.¹²⁸ » Il faut ajouter, à cela, trois autres raisons. Premièrement, Sainte-Beuve a fini par être hostile à la « théorie des grands hommes » prônée par la philosophie romantique de l'Histoire requérant des personnages providentiels aux destins écrits, ainsi que l'a montré Michel Brix :

La défense des « petits » auteurs procède de la même analyse. Comment tel écrivain s'est-il retrouvé parmi les « grands » et tel autre parmi les *minores* ? Les « adorateurs du résultat » diront que le grand était grand au départ, qu'il *devait* se dégager de la masse pour imposer de nouvelles idées, ou une nouvelle esthétique. Selon Sainte-Beuve, au contraire, tout est ici encore largement tributaire de détails, de combinaisons, de hasards divers.¹²⁹

La comparaison avec la controverse janséniste, que Sainte-Beuve connaît bien, est là, évidente. Deuxièmement, le critique parisien veut, par principe, mais aussi surtout par affinité, semble-t-il, se porter au secours de ces laissés pour compte :

Irrité par les écrivains qu'il voit lancés au grand galop comme des chevaliers dans la course aux honneurs et à l'argent, Sainte-Beuve oubliait ce bruit en consacrant une part de son activité critique aux auteurs obscurs, humbles, qui n'ont montré aucun acharnement dans la recherche de la gloire et n'ont pas mis leur talent au service d'ambitions de fortune et d'ascension sociale [...]. L'auteur resté « petit » semble avoir par avance accepté une existence en conformité avec l'imperfection du monde [...] Dans cette perspective, on peut établir un lien [...] entre l'obscurité et le mérite réel, inséparable de la modestie et de l'humilité.¹³⁰

¹²⁷ « Romantiques actifs », « romantiques influents », « romantiques zélés » ou « romantiques adjoints » ne nous paraissent pas satisfaisants.

¹²⁸ Sainte-Beuve, *Portraits de femmes*, Paris, Gallimard, 1998, p 490.

¹²⁹ Brix Michel, « Introduction » à *Sainte-Beuve, Panorama de la littérature française (portraits & causeries)*, Paris, Librairie Générale Française, 2004, p 29.

¹³⁰ *Ibid.*, p 51.

Enfin, troisièmement : « Sainte-Beuve se reposait de Balzac avec Joseph Joubert. »¹³¹

Certaines de ces personnalités quelque peu oubliées ou négligées, et absentes des *Revenants*, ont pourtant été fréquentées par Victor Pavie, notamment à l'époque d'*Hernani* : Gautier, Nerval - encore qu'ils échappent maintenant au genre mineur -, Petrus Borel par exemple ; d'autres étaient même de véritables amis, comme Paul Foucher, Isidore Dagnan ou bénéficiaient de l'admiration de Pavie, tels Adam Mickiewicz¹³² ou Brizeux. Victor Pavie a-t-il manqué de temps ? Opéra-t-il une sélection rigoureuse faite de critères exigeants, notamment en matière de fidélité à la doctrine romantique et catholique ? Ces deux explications ne sont pas à exclure¹³³, même s'il est possible que Victor Pavie ait simplement saisi les occasions quand elles se présentaient ; c'est le cas pour les portraits de Paul Huet et de Villemain, à qui l'auteur des *Revenants* rend hommage au moment de leur disparition. Quant aux trois autres : *Gustave Planche*, *Émile & Antony Deschamps*, et *Les Devéria & Louis Boulanger*, nous ne pouvons repérer de prétexte particulier ; ils furent publiés après la mort de l'auteur angevin, complétant sa galerie romantique.

Victor Pavie a donc écrit cinq notices sur des personnalités mineures¹³⁴, rencontrées au temps du Cénacle, mais ce sont, en fait, huit portraits qui en sont tirés, certaines se référant à des fratries (les Devéria, les Deschamps) et Pavie ajoutant même, pour l'une d'entre elles, un troisième personnage. On trouve, bien sûr, dans ces pages, quelques allusions à d'autres acteurs de la période Ainsi, Victor Pavie a-t-il dit de Fontaney¹³⁵, après leur découverte commune du yatagan algérien qu'Alexandre Dumas leur montre fièrement :

C'était le paroxysme de la couleur locale. Comme il [Dumas] tirait la lame de son grossier étuis de bois : « Le fourreau du bourreau, » murmura, de sa voix la plus grave et la plus vibrante, Fontaney, un romantique de l'arrière-ban, qui se trouvait là. Après quoi il se tut, quêtant dans nos regards les sympathiques adhésions que ce chef-d'œuvre d'assonance (c'était la mode alors) ne pouvait manquer de provoquer.¹³⁶

¹³¹ *Ibid.*, p 52.

¹³² Victor Pavie a raconté Mickiewicz, en une sorte de portrait « express », allant de 1831 à sa mort (« Goëthe et David, souvenirs d'un voyage à Weimar », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 81-82.) ; l'auteur polonais est décrit chez Hugo, effacé, et à la fin de sa vie, troublé. Pavie, qui était allé chercher chez Mickiewicz un autographe pour son *Album amicorum*, s'en était retourné très peiné.

¹³³ Elles ne valent pas pour Mickiewicz et Brizeux.

¹³⁴ « Émile & Antony Deschamps », « Villemain » et « Gustave Planche » ainsi que « les Devéria et Louis Boulanger » et « Paul Huet ».

¹³⁵ Antoine Fontaney (1803-1837), journaliste et écrivain français à l'enterrement duquel Hugo et Sainte-Beuve assistèrent, malgré leur brouille.

¹³⁶ Pavie Victor, « Alexandre Dumas père », *Op. Cit.*, p 135.

Nous devons aussi ajouter à ce portefeuille de portraits l'éloge d'Aloysius Bertrand, signé de Victor Pavie, constituant le prospectus de quatre pages de l'édition de 1841¹³⁷, ainsi que le poème dédié à Éliisa Mercœur.

La lecture de ces hommages posthumes nous offre le même éventail de caractéristiques que dans ceux consacrés aux « grand » romantiques.

Tout d'abord, l'auteur fait de ses rencontres initiales et finales, à chaque fois l'axe de ses textes, même si des variantes apparaissent : dans le portrait des frères Deschamps, Eusèbe puis Georges, les fils de Victor, accompagnent leur père dans ses dernières visites à l'ami des temps anciens ; dans celui de Villemain, c'est Louis Pavie qui est mis en scène pour narrer la première entrevue avec le professeur de la Sorbonne ; dans celui de Planche, c'est Louise, la jeune épouse, qui reçoit le journaliste parisien, Victor Pavie et lui s'étant croisés :

[...] j'essayai de le voir [...] Il était sorti. [...] en rentrant à mon vieil hôtel du Passage du Commerce, je trouve Planche assis dans la salle à manger et causant, de son ton le plus grave et de son plus majestueux sang-froid, avec ma femme. Il m'attendait. J'ai souvent, depuis lors, interrogé celle-ci, je me suis questionné moi-même sur le malaise qu'elle, jeune, timide et provinciale, récemment mariée, avait dû ressentir dans ce tête-à-tête inusité.¹³⁸

En lisant les passages concernant ces rendez-vous, on a la confirmation que Victor Pavie se rendait dans la capitale le plus souvent possible, dès 1836, peut-être même annuellement. En tous cas, il déclare à propos de Gustave Planche :

Nos relations survécurent à ma vie d'étudiant, ainsi qu'à ses ruptures avec les poètes et les artistes déjà brouillés, hélas ! ou refroidis entre eux. Je ne retournai pas à Paris, tant avant qu'après sa résidence en Italie, sans l'aller dénicher dans ses domiciles changeants, pour m'approvisionner à cette source intarissable de primeurs à mon goût et d'actualités à mon choix.¹³⁹

Planche remplaçait petit à petit, ou complétait, Sainte-Beuve dans ses fonctions d'alerte et de mise à jour. Le fait d'avoir gardé un lien avec ces auteurs semble autoriser Pavie à les dépeindre. Mais ces portraits ne jaillissent qu'en filigrane, tant la narration navigue de souvenirs en digressions, de descriptions en anecdotes.

¹³⁷ Voir, plus haut, le chapitre consacré aux relations entre Pavie et Bertrand.

¹³⁸ Pavie Victor, « Gustave Planche », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 224.

¹³⁹ *Id.*

En second lieu, Pavie fait remonter ses souvenirs aux alentours de 1828, à une date légèrement postérieure à celle indiquée dans les relations consacrées aux romantiques « majeurs » : c'est le temps où les admirateurs de Victor Hugo commençaient à voler de leurs propres ailes, ou du moins s'y employaient. Mais le sujet principal demeure toujours la croisade romantique et dans tous les textes, à nouveau, se profile son héros emblématique. C'est de lui qu'il est question au début de l'article sur Planche : « Quand, par un soir d'hiver, ce carabin défroqué, sec et maigre comme son nom, vint chauffer ses longues jambes, avec une familiarité cavalière, au foyer de Victor Hugo, le poète mettait sous presse son recueil des *Orientales*. »¹⁴⁰ Lui, encore, qui surgit pour croiser le fer avec Planche, quand ce dernier a trahi :

Quand on est Olympio, on se résigne malaisément au persiflage prolongé d'un hôte, d'un convive, d'un sectaire des premiers jours, changeant tout-à-coup de rôle pour vous lancer en pleine poitrine, avec une ironique bienveillance, des flèches trempées dans le suc des anciennes amitiés. De là certaine pièce des *Chants du Crépuscule*, qui n'a point de dédicace, mais sur la portée de laquelle ni le destinataire ni le public n'ont pu se méprendre.¹⁴¹

Le portrait d'Émile Deschamps est également placé sous le signe de Victor Hugo ; c'est à sa poésie-étalon que celle de Deschamps est estimée :

C'est [...] dans les strophes empruntées au *Romancero* et dans les acclimations vivantes de Shakespeare, que l'école signalait [...] des coupes, des césures, des curiosités de rythme plus en vue chez Émile que chez Victor¹⁴². Car Hugo était trop éclatant pour que, du premier coup et dans l'éblouissement de sa lumière, on y pût discerner ces détails.¹⁴³

Celui d'Antony se résume à une description de son physique, mais dans ce qu'il révèle de sa passion romantique : « Ce grave Antony, maigre et sec, au teint mat et olivâtre, au nez cartilagineux, vêtu de bronze, avait le masque du maître dont il baisait religieusement les pas. Dans son culte du Dante, il n'admettait que l'Italie [...] »¹⁴⁴.

La nostalgie de cette période glorieuse fait que Victor Pavie défend presque Victor Hugo. Il profite de son récit pour aborder l'intimité du poète de la Place Royale, de la mort de Léopoldine : « le père de la douce et charmante Madame Vacquerie venait de perdre sa

¹⁴⁰ *Ibid.*, p 210.

¹⁴¹ *Ibid.*, p 223.

¹⁴² L'une des rares fois, si l'on excepte la correspondance, où Pavie appelle Hugo par son prénom.

¹⁴³ Pavie Victor, « Émile & Antony Deschamps », *Op. Cit.* p 143.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p 149.

fille »¹⁴⁵, à sa liaison avec Juliette Drouet : « Sous sa brosse passaient et repassaient incessamment tous les sujets de la famille Hugo, depuis *Toto* jusqu'à *Juju*. »¹⁴⁶ Et le portrait de Louis Boulanger est entièrement peint d'après ses relations avec Hugo ; Pavie appelle le peintre : le « séide », le « dévot » et redit ses combats pour la cause du Maître.

Le chroniqueur angevin n'oublie pas, non plus, de rappeler, chaque fois que possible, les liens de ses personnages avec l'Anjou. Ainsi, pour Villemain, évoque-t-il ses contributions à la *Société d'Agriculture des Sciences et Arts d'Angers* : « Quatre années de suite, M. Villemain vint ainsi, aux beaux jours d'été, présider nos séances. Il nous vantait, c'était curieux, mais avec tant de souplesse et de légèreté qu'il y avait de quoi s'y laisser prendre. »¹⁴⁷ En 1836, dans la *Revue des Deux Mondes*, Sainte-Beuve avait rédigé un article sur Abel-François Villemain¹⁴⁸, mais ensuite, plus rien, en raison de leur brouille. Pavie, qui continuait de voir l'homme politique fut le seul des deux à lui rendre un dernier hommage.

Après ces quatre littérateurs, viennent quatre peintres. Le premier, Paul Huet eut droit, son vivant, à un - court - article dans les *Portraits contemporains*¹⁴⁹. Sainte-Beuve y louait son Diorama de la rue Montesquieu. Mort, le peintre romantique bénéficia d'un ajout sous forme de note lors d'une édition postérieure :

La critique de la jeune école, en 1829-1830, ne s'en tenait pas seulement aux poètes et aux littérateurs : les peintres novateurs étaient nos frères, et la lutte que nous engagions pour nous-mêmes, nous la soutenions aussi pour eux. [...] Je publiai dans *Le Globe* du 23 octobre l'article [...] qui retrouve à mes yeux un triste à-propos dans la mort trop soudaine du paysagiste, notre ami, survenue le 9 janvier 1869. La veille encore, à cinq heures du soir, cet ami de quarante ans était assis à mon coin de feu [...]. Paul Huet n'était pas seulement un pinceau, c'était une intelligence.¹⁵⁰

Victor Pavie, qui correspondit avec Huet, signa une courte nécrologie dans l'*Artiste*, sans anecdote ni souvenirs communs. Il y souligne les amitiés et les soutiens du peintre : Delacroix, Planche, Sainte-Beuve et la forte impression laissée par son tableau *Les Rochers de Nice* au Salon d'Angers de 1842. Il analyse son œuvre, parlant de ses « pluies ensoleillées », de sa prédilection pour la nature aux prises avec les éléments, de ses

¹⁴⁵ Pavie Victor, « Villemain », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 201.

¹⁴⁶ Pavie Victor, « Les Devéria & Louis Boulanger », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 194.

¹⁴⁷ Pavie Victor, « Villemain », *Op. Cit.*, p 205.

¹⁴⁸ Sainte-Beuve, « M. Villemain », in *Revue des Deux Mondes* du 1er janvier 1836.

¹⁴⁹ Sainte-Beuve, « Paul Huet. 1830. Diorama Montesquieu », in *Le Globe* du 23 octobre 1830.

¹⁵⁰ Sainte-Beuve, « Paul Huet. 1830. Diorama Montesquieu », in *Portraits contemporains*, Paris, PUPS, 2008, p 611.

marines ou de ses tableaux exprimant les *lieder*. « Si Corot est le peintre des dryades et des sylvains, Paul Huet [...] est bien celui des fées. » déclare Pavie. Il redit aussi l'attachement intransigeant du peintre aux canons romantiques et son refus des modes :

Il a ignoré de même les transactions et les souplesses. Dans dix années, quand les portes du Louvre s'ouvriraient à ses œuvres si fières, si intimes et si vibrantes, les hôtes du logis, en lui conférant l'accolade, nous diront qui, de lui ou de la foule, s'est trompé. ¹⁵¹

Cette notice, classée par Eusèbe Pavie dans la section « critique » des *Œuvres choisies*, y aurait, en effet, également sa place mais, par la défense du romantisme qui affleure à chacune de ses pages et sa parution au moment de la mort de Huet, nous l'incluons dans les *Revenants*, puisqu'elle participe à l'évocation d'une époque chère à l'auteur et des acteurs qui en firent un âge d'or.

Les portraits d'Eugène et d'Achille Devéria ainsi que celui de Louis Boulanger concourent au travail de mémoire de Victor Pavie, qui se projette au temps où il leur rendait visite dans leur atelier en compagnie de Victor Hugo. Il ne s'étend pas trop sur ses relations avec les deux frères, se bornant à quelques souvenirs de soirées à Saint-Germain-des-Prés et à celui de la participation de l'aîné à la vie culturelle angevine : « Je garde une lettre qu'Achille m'écrivit en m'envoyant, sur ma demande, un tableau (*Odalisque*), pour l'exposition d'Angers. »¹⁵² Quant à Eugène, Pavie lui reprocha toujours sa conversion au protestantisme qu'il dénonce ici : « J'aurais pu le revoir à Pau, où je passai [...], pressé par le temps, suffoqué de chaleur et de poussière, et d'ailleurs détaché de lui par la pensée de cette bizarre apostasie. »¹⁵³ La présence de ces anciens compagnons de route aux choix parfois réprouvés montre toutefois que Victor Pavie cherche davantage à faire revivre une époque que d'effectuer l'apologie des personnes.

La proximité affective est plus grande avec Louis Boulanger¹⁵⁴ qui, comme Pavie, fut un disciple ébloui de Victor Hugo. Le poète angevin décrit les manifestations de son allégeance, de sa jalousie aussi :

[...] il souffrait : le renouvellement des visiteurs, les phases progressives, les convoitises croissantes du poète l'entretenaient dans de continuelles alarmes. Il flairait de très loin, et dans une silencieuse attitude, la présence d'un nouveau venu, peintre surtout. ¹⁵⁵

¹⁵¹ Pavie Victor, « Paul Huet », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 363.

¹⁵² Pavie Victor, « Les Devéria & Louis Boulanger », *Op. Cit.*, p 192.

¹⁵³ *Ibid.*, p 193.

¹⁵⁴ La Bibliothèque municipale d'Angers conserve d'ailleurs six lettres du peintre au poète angevin, datant des années 1842-1843.

On pressent, dans la description de l'âme et du comportement de Boulanger, que Victor Pavie a trouvé comme un frère jumeau : lui aussi semble d'une autre époque : « Il manqua à ce type un romancier qui l'eût compris, et eût trouvé pour lui une place auprès des naufragés de notre ère, René, Adolphe et Obermann. »¹⁵⁶ ; lui aussi a souffert, et pour les mêmes raisons, d'avoir côtoyé Hugo :

Il était dans toute la primeur de ce culte immense pour Victor¹⁵⁷, qui devait doublement préjudicier à sa vie, et par la pression que le génie du plus fort allait exercer sur celui du plus faible, et par les atteintes que l'élève ressentirait, tôt ou tard, des infidélités du maître.¹⁵⁸

Lui aussi s'est finalement éloigné du grand poète pour rejoindre la province, et se taire :

Victor Hugo, doué de plus de muscles que de fibres, le froissait de plus en plus par cette banalité de relations, essentielle aux succès du théâtre et de la tribune. Son temps était passé ; Paris lui devenait amer et funèbre [...]. Il [...] garda le silence en homme tristement résigné [...]¹⁵⁹

Louis Boulanger devint alors inaccessible : « Ses amis s'en froissèrent ; Joseph Delorme s'en plaignit beaucoup plus - je présume - qu'Olympio émigré, perdu dans l'éclat de ses foudres et dans le bruit de ses tonnerres. »¹⁶⁰ Absent pour eux, il le fut aussi pour Pavie :

Je le rencontrai depuis, une seule fois, au Salon de 1863, avec E... Il avait sa femme à son bras. Il semblait disposé à éluder une rencontre trop fertile en souvenirs du passé. Je l'accostai pourtant ; satisfaction donnée aux convenances de l'amitié, il s'esquiva.¹⁶¹

Moins impoli, cependant, qu'Alexandre Dumas, Boulanger ne semblait pas, lui non plus, priser particulièrement le fait de ressasser le passé, surtout avec le « chapelain du cénacle romantique ».

¹⁵⁵ Pavie Victor, « Les Devéria & Louis Boulanger », *Op. Cit.*, p 195.

¹⁵⁶ *Id.*

¹⁵⁷ Sans doute l'unique fois, si l'on excepte la correspondance, où Pavie appelle Hugo par son prénom.

¹⁵⁸ Pavie Victor, « Les Devéria & Louis Boulanger », *Op. Cit.*, p 192.

¹⁵⁹ *Id.*

¹⁶⁰ *Ibid.*, p 196-197.

¹⁶¹ *Ibid.*, p 197.

c. Hommages locaux

Les onze récits qui concernent des compatriotes, et parmi eux, une seule femme, furent écrits à des degrés divers. Certains sont dédiés aux amis les plus proches, d'autres à des « collègues » avec qui Victor Pavie avait d'importantes affinités, d'autres à des hommes de foi exemplaires, un dernier à un notable d'Angers. De nombreux autres portraits auraient pu être faits, par Pavie, de ceux qui collaborèrent par exemple à *La Gerbe*, qui eurent une correspondance suivie avec lui ou qui le suivirent dans ses œuvres sociales. Certains sont évoqués au fil des pages, tels Alfred Ménard, Cyrien Robert et Jérôme Rettel¹⁶² ou Léon Guépin, Jules Morel et Léon Le Prévost, les autres s'enfoncèrent dans l'oubli. Nous ne saurions dire si nous sommes en présence d'une sélection des meilleurs ; nous pouvons, en revanche, prendre ces portraits comme un aperçu de ses relations, un prélèvement, un sondage.

D'Henri Aubin de Nerbonne¹⁶³, compagnon de toujours des frères Pavie, Théodore Pavie a déclaré :

Notre cher ami d'enfance, qui cultiva de bonne heure la peinture et fut poète à ses heures, apportait dans ces réunions son esprit fin, un peu timide, qui ne s'élevait pas toujours par l'expression à la hauteur de sa pensée ardente. Il mourut à 44 ans, dans les bras de Victor [...].

Victor célébra sa mémoire dans une notice nécrologique qu'il lut à la Société d'Agriculture, des Sciences et Arts d'Angers, le 15 janvier 1850. Il fit l'éloge de ses dons d'observation : « nous dirions plutôt de l'instinct, tant l'expérience pratique y tenait peu de place »¹⁶⁴ qui remplaçaient trop naturellement ses capacités d'analyse : « A Paris, en face d'une révolution littéraire à laquelle ses prédilections le rattachaient, il se prit à regretter l'insuffisance de ses études, et souffrit du trop plein d'une pensée qui ne trouvait pas son contrepois dans l'expression. »¹⁶⁵ On comprend que Henri Aubin de Nerbonne admirât Victor Pavie et le suivît dans l'aventure de *La Gerbe*, y signant quelques poésies. La bibliothèque municipale d'Angers conserve une vingtaine de lettres de Nerbonne à Pavie, entre 1834 et 1846, encore inédites ; elles devraient éclairer les liens tissés par les deux hommes. Henri Aubin de Nerbonne et Victor Pavie fréquentèrent également la SASAA, la Société Linnéenne de Maine-et-Loire et collaborèrent tous deux aux travaux du baron de Wismes. « Mais il était

¹⁶² Voir Pavie Victor, « Goëthe et David », *Op. Cit.*, p 83-90.

¹⁶³ Henri Jean-Baptiste Aubin de Nerbonne (1807-1849).

¹⁶⁴ Pavie Victor, « M. Henri Aubin de Nerbonne », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 272.

¹⁶⁵ *Id.*

peintre avant tout, et les souplesses de son crayon le dédommageaient amplement des insubordinations de sa plume »¹⁶⁶ nous explique Pavie.

Après sa mort, Victor Pavie fit publier l'ouvrage *Souvenir de Henri Aubin de Nerbonne*¹⁶⁷, recueil de dix-sept poésies, et rédigea une préface d'une trentaine de pages dans laquelle il évoque l'amitié qui le liait à Nerbonne. Mais dans sa notice des *Revenants*, il apprécie modérément le talent poétique de son ami, y mettant, il est vrai, des précautions oratoires : « [...] à défaut des ressources plastiques dont l'école moderne semble avoir épuisé le secret, [ses strophes] se recommandent au cœur par une fleur de virginité à laquelle aucune adresse ne supplée. »¹⁶⁸

Henri Aubin de Nerbonne fit également profiter Victor Pavie de son expérience italienne au moment où celui-ci tentait le voyage essentiel. De ce séjour et de ses goûts (Hobbema, Ruysdaël, Winants) qui lui faisaient considérer l'Anjou comme étant : « demi-flamand », le peintre conçut une certaine intransigeance en art et un mépris - tout pavillien - pour le progrès :

Nous ne saurions assez rendre l'aversion qu'il ressentait pour ces succès de trompe-l'œil, pour ces triomphes d'imitation servile dont le daguerréotype résumait à ses yeux l'expression. [...] mettons sous l'inviolabilité de sa mémoire cette pudeur de l'art dont il fut chevalier.¹⁶⁹

La notice rappelle les initiatives du défunt en faveur de l'art ou du patrimoine local¹⁷⁰, et décrit sa demeure angevine ainsi que son hospitalité :

Le peintre y venait chercher un délassement et un exemple ; le musicien en sortait une partition sous le bras. Ce que l'on ne donnait pas ici, on le prêtait ; l'héritage paternel était passé aux mains du fils, grevé de cette douce servitude.

Rien à soi, tout à tous.¹⁷¹

Victor Pavie exprimait l'hommage au fils quelques années seulement après que Louis Pavie eût rendu le sien au père du jeune homme. Car un autre Aubin de Nerbonne¹⁷² avait été

¹⁶⁶ *Id.*

¹⁶⁷ Aubin de Nerbonne, *Souvenir de Henri Aubin de Nerbonne*, Angers, Lainé frères, 1852.

¹⁶⁸ Pavie Victor, « M. Henri Aubin de Nerbonne », *Op. Cit.*, p 272.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p 276.

¹⁷⁰ Pour plus de détails : *Ibid.*, p 277 à 283 ; voir également ce qui en est dit au chapitre de cette étude consacré à *La Gerbe*.

¹⁷¹ Pavie Victor, « M. Henri Aubin de Nerbonne », *Op. Cit.*, p 284-285.

¹⁷² Henri Aubin de Nerbonne (1778-1844), père de Henri Jean-Baptiste Aubin de Nerbonne.

l'ami du père de Victor. Celui-là, également membre de la SASAA, chérissait l'horticulture et brilla surtout comme musicien¹⁷³ :

C'est dans son salon hospitalier que se répandaient à flots tant de richesses, chefs-d'œuvre de nos grands maîtres lyriques et symphonistes [...] C'est dans son salon [...] que s'empressaient de se faire entendre les sommités musicales qui visitaient notre ville [...] C'est dans son salon enfin que tour à tour de jeunes virtuoses, aujourd'hui à l'honneur de nos soirées, essayèrent leurs premiers accords [...]¹⁷⁴

Nous avons retrouvé une autre notice nécrologique rédigée par Victor Pavie ; il s'agit d'un discours prononcé lors des obsèques d'un autre de ses proches, ne figurant pas dans les *Revenants des Œuvres choisies*, mais retranscrit dans les *Mémoires de la SASAA*. L'hommage s'adresse à Paul Belleuvre, compagnon de *La Gerbe*, ayant également participé à *l'Anjou historique*, imprimeur lui aussi et secrétaire-général de la SASAA, que Pavie appréciait et dont il louait la foi : « [...] chez lui, l'homme et le chrétien se pénétrant si intimement que les efforts de l'abstraction la plus subtile ne parviendraient pas à les disjoindre. »¹⁷⁵ Le reste du discours sur la tombe de Belleuvre est justement un florilège d'encouragements chrétiens.

Car, aux yeux de Victor Pavie, ce qui doit clore un portrait, c'est la façon dont le dédicataire a trépassé, si possible le plus catholiquement possible. Ainsi, les derniers mots du portrait d'Ingres procèdent de cette veine : « L'enfant terrible mourut [...] repentant, recueilli, et descendant moins dans la tombe qu'il ne rentrait dans le berceau. »¹⁷⁶ ; Pour celui de Villemain, Pavie écrit qu'il est « mort chrétiennement »¹⁷⁷ tandis qu'il se demande avec anxiété, à propos de Planche : « Comment a-t-il fini ? »¹⁷⁸ ; la fin de la notice consacrée à Henri Aubin de Nerbonne constitue un paroxysme : « Il parla de foi d'abord, d'art ensuite, de foi encore, [...] puis s'en alla sur les ailes des archanges et des chérubins rangés autour de sa galerie. »¹⁷⁹

L'on ne sera donc pas étonné de compter parmi les portraits pavilliens ceux de religieux. Rappelons celui de Boyer l'organiste, qui constitue d'ailleurs le premier essai de Victor Pavie dans le genre, en 1834. Les réminiscences qui le nourrissent remontent à

¹⁷³ Un portrait fort vivant en est fait par Éliacin Lachèse (Voir *Revue de l'Anjou et du Maine*, 1857, p 211.)

¹⁷⁴ Pavie Louis, « Hommage à mon ami H. Aubin de Nerbonne », in *Mémoires de la SASAAA*, 5e vol. 5e livraison, Angers, Cosnier et Lachèse, 1845, p 245.

¹⁷⁵ Pavie Victor, « M. Paul Belleuvre », in *Mémoires de la SASAAA*, 1877, p 90.

¹⁷⁶ Pavie Victor, « Ingres », *Op. Cit.*, p 183.

¹⁷⁷ Pavie Victor, « Villemain », *Op. Cit.*, p 209.

¹⁷⁸ Pavie Victor, « Gustave Planche », *Op. Cit.*, p 225.

¹⁷⁹ Pavie Victor, « M. Henri Aubin de Nerbonne », *Op. Cit.*, p 286.

l'enfance du poète angevin et témoignent de ses premiers transports mystiques au son de l'orgue de la cathédrale ; elles riment surtout, pour Pavie, avec la fin de sa jeunesse :

Quand la nouvelle de la mort de M. Boyer m'arriva, je venais de quitter, et pour longtemps, la ville natale. Cette nouvelle inattendue me frappa [...] Je pensai à tout ce que cette mort englobait de morts, je sentis l'ancien monde se démolir sous mes pieds pour une réédification incertaine, inconnue, mystérieuse [...]¹⁸⁰

Trois autres personnages en lien avec l'Église firent l'objet de notices ; nous avons déjà cité le premier : Sainte-Foi¹⁸¹. Victor Pavie évoque leur première rencontre en 1830, grâce à l'abbé Jules Morel, son engagement catholique¹⁸², dénigre quelque peu son style qui « manquait de transparence, de souplesse et d'entrain »¹⁸³ et rapporte un détail révélateur de sa réputation : « Dans un touchant article consacré à son souvenir, Louis Veillot [...], [rappela] que, dans le cercle intime de l'*Univers*, on se plaisait à le badiner innocemment sous le nom de saint Pierre. »¹⁸⁴

La deuxième figure mise à l'honneur par Pavie, le curé Pasquier était, selon lui, l'un des instigateurs du mouvement de renouveau religieux à Angers. L'occasion était bonne pour Victor Pavie de dénoncer la mollesse de la croyance chez ses concitoyens et de défendre ses convictions en matière de pratique religieuse :

Le jansénisme éteint projetait un reste d'ombre sur quelques directions spirituelles, plus vigoureuses que sereines. Effarouchés de cette rigueur, les gens du monde recouraient aux consultations anodines de quelques prêtres de salon, sans vie comme sans défaut, sans relief comme sans reproches, et dans la charité desquels l'urbanité tenait trop de place.¹⁸⁵

Sainte-Beuve, qui avait rédigé une notice sur Pascal¹⁸⁶, reçut d'ailleurs une lettre du curé Pasquier, le félicitant pour sa réhabilitation du chef de file de l'abbaye de Port-Royal : « [...] vers les cinq heures, je vous offre place dans ma calèche. Nous pourrions causer de votre excellent article sur Pascal. Je l'ai lu avec un plaisir complet... »¹⁸⁷

¹⁸⁰ Pavie Victor, « L'organiste Boyer », *Op. Cit.*, p 329.

¹⁸¹ Voir le chapitre « *La Gerbe* ».

¹⁸² Jourdain Eloy, alias Charles Sainte-Foi, fréquenta La Mennais puis le quitta ; il parcourut l'Europe, composa et traduisit des ouvrages chrétiens ; il fonda, en 1845, le journal l'*Union de l'Ouest*.

¹⁸³ Pavie Victor, « Sainte-Foi », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 291.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p 293.

¹⁸⁵ Pavie Victor, « Le curé Pasquier », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 301.

¹⁸⁶ Sainte-Beuve, « Pensées, fragments et lettres de Blaise Pascal, publiés pour la première fois conformément aux manuscrits, par M. Prosper Faugère », in *Revue des deux mondes* du 1er juillet 1844.

¹⁸⁷ Ajout de Jules Troubat à l'édition de 1871 des *Portraits contemporains* (*Op. Cit.*, p 1615).

Avec emphase et accents de dévotion, tout le texte de Pavie se veut un éloge de la pureté de la foi et des actions du vieux curé, qui avait fait le catéchisme aux enfants de Louis Pavie de 1814 à 1817. Le texte, écrit le 11 janvier 1869, illustre bien l'excessive piété de Victor Pavie dans les dernières décennies de sa vie, lui qui passait des nuits à prier et se voulait un pilier de l'Église en Anjou. Dans une note d'un autre portrait des *Revenants*, Pavie nous apprend, de plus, que Pasquier était certainement légitimiste, ce qui lui valut d'ailleurs quelques problèmes¹⁸⁸.

Enfin, la dernière notice « catholique » de Victor Pavie concerne Eugène Boré. Ou plutôt, devrions-nous dire : les frères Boré, puisqu'il brosse d'abord le portrait de Léon, le frère cadet. Issu d'une famille très - trop ? - pieuse (sa sœur « vécut en recluse parmi les ombrages de l'Arceau, [...] se levant dès matines pour prier, et poussant l'austérité jusqu'à jeûner, ses enfants dans son sein. Elle mourut [...] de bonne heure, peut-être, de ses excès d'ascétisme. »¹⁸⁹), il avait fait la connaissance de Pavie au moment où tous deux ressentaient l'exaltation de leurs causes respectives, d'où une amitié brûlante et profonde :

Il arrivait de Bretagne, non moins ivre, non moins épris de sa résidence à la *Chesnaie*, que je ne l'étais de ma réception au logis de la rue Notre-Dame-des-Champs. Léon, du premier coup, avait pénétré au fond de moi comme l'épée dans le fourreau. Il faut chercher dans le chapitre consacré par Montaigne au souvenir de La Boétie, l'expression d'une [telle] intimité [...] ¹⁹⁰

A son contact, Victor Pavie envisagea presque de se retirer du monde pour prendre l'habit. Mais la volonté de Louis Pavie était que le jeune homme empruntasse un chemin plus mondain, et le fils était tellement lié au père qu'il lui obéissait en tout. Dans ses pages de souvenirs, Pavie ne peut toutefois s'empêcher de se plaindre de ces contraintes, assez mal vécues au début. Finalement, le séminariste renonça et redevint laïque, ce qui posa question à l'auteur des *Revenants*, qui souhaitait le voir revenir « en dépit de ses engouements, aux anciennes et véritables affections »¹⁹¹.

La notice était destinée à Eugène Boré, décédé, mais comme souvent chez Pavie, la digression l'avait emporté. Il s'en excuse et revient à son premier dessein : louer la mémoire d'Eugène. Orientaliste émérite, Eugène Boré a surtout connu Théodore Pavie ; Victor l'a moins fréquenté. Contrairement à Léon qui renia par la suite sa vocation religieuse - et

¹⁸⁸ Pavie Victor, « Eugène Janvier Et Adèle Gennevraye, sa femme », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, (note 2, p 250).

¹⁸⁹ Pavie Victor, « Eugène Boré », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 226-227.

¹⁹⁰ *Ibid.*, p 228-229.

¹⁹¹ *Ibid.*, p 233.

symétriquement pourrait-on dire -, Eugène avait commencé une vie profane, pour ensuite entrer dans les ordres, après une longue adhésion aux thèses de Lamennais, et terminer supérieur de la Congrégation de la Mission, en rupture avec l'abbé de la Chesnaie. Une fois encore, le texte de Pavie est agrémenté d'anecdotes qui rendent plus humain le personnage et qui alternent avec les faits concrets racontés ou les sentences morales de l'auteur. Le récit permet aussi de se représenter la personnalité du sujet, tant par la description de son caractère : « [...] il ne fallait attendre de cette plane et suave nature, ni soudaineté, ni explosion, ni aucun des vibrants à-propos, des éclairs et réparties dont celle de son frère est prodigue. »¹⁹², que par ses paroles rapportées : « [...] il s'en fut cueillir, au concours général de Paris, la palme de dissertation latine. [...] Notons [...] que le second prix échet à Alfred de Musset. « Gentil garçon, le petit de Musset », disait plus tard Eugène. »¹⁹³

D'autres personnalités angevines figurent dans la galerie des *Revenants*. Citons Toussaint Grille¹⁹⁴ qui inspira à Victor Pavie : *Un antiquaire de moins*. C'est ce même Toussaint Grille qui possédait les documents recherchés par Victor Pavie et Sainte-Beuve lorsqu'ils préparaient l'édition des œuvres choisies de Du Bellay, et qui avait tant de mal à les prêter¹⁹⁵. Pour un nostalgique comme Pavie, évoquer l'ancien directeur de la bibliothèque municipale d'Angers est une aubaine. La notice débute d'ailleurs par cette réflexion :

Les tours romanes et les clochers gothiques ne constituent pas exclusivement l'antique physionomie d'une cité. Elle a pour ruines vivantes, pour monuments de chair et d'os, ces personnages d'autrefois, perdus dans la génération actuelle [...]. Ils ont des siècles parmi leurs années.¹⁹⁶

Le portrait est bien une véritable nouvelle, aux décors fantastiques, le vieil archéologue apparaissant tel un savant mystérieux et imprévisible. Pavie lui-même en convient :

D'autres l'ont célébré déjà sur le ton grave du sujet. Quant à nous, moins jaloux, moins capables d'ailleurs d'atteindre à la réalité, si nous laissons flotter un peu de fantaisie autour de notre héros, c'est qu[e] [...] la profondeur de ses souvenirs, composaient une de ces figures sur lesquelles tombe d'aplomb le regard du romancier ou du peintre.¹⁹⁷

¹⁹² *Ibid.*, p 238.

¹⁹³ *Ibid.*, p 234.

¹⁹⁴ La Bibliothèque municipale d'Angers possède quelques unes de ses lettres adressées à Victor Pavie, entre 1842 et 1846.

¹⁹⁵ Voir, plus haut, le chapitre consacré à ce sujet : « *Les Œuvres choisies de Joachim du Bellay* ».

¹⁹⁶ Pavie Victor, « Un antiquaire de moins », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 254.

¹⁹⁷ *Ibid.*, p 255.

Après le rappel de ses résistances chrétiennes concernant le « triste souvenir » de 1791, antienne pavillienne, l'accent est mis sur la passion de Grille pour l'Histoire, et plus particulièrement pour les vieux écrits. Elle est présentée comme une passion « sacerdotale » : « Si jamais [...] il eût été mis en demeure d'échanger le petit sceptre d'ivoire du fou du roi René, contre une page du chartrier de Saint-Aubain, c'est avec des sueurs de sang qu'il eût consommé ce sacrifice [...] »¹⁹⁸

La narration emprunte au mode romantique ses images, ses fantasmes :

Plus de trente mille volumes, plus de six-cents manuscrits ; son logis sous le même toit, dans un palais tout flamboyant de rinceaux, d'arcades et de tourelles. J'ai souvenir des hibous [sic] qui sortaient, le soir, des trous de sa fenêtre contiguë à ma lucarne d'écolier, pour aller se perdre sur les remparts de la ville [...]¹⁹⁹

Si l'allusion aux fantaisies de *Gaspard de la Nuit* n'était pas suffisante, l'extrait suivant nous ôte tout doute à ce sujet :

Le petit manteau de chauve-souris dont ses épaules étaient couvertes, l'effet sur la poutre et sur les solives, de la lampe agitée par le vent, les cris des chouettes que le pressentiment du jour chassait des marronniers dans les combles, tout, jusqu'à ces grimoires semés d'enluminures hiératiques dont il murmurait les textes à voix basse, répandait sur cette entrevue un reflet digne de Rembrandt.²⁰⁰

Cette évocation poétique se termine, comme une nouvelle, par un coup de théâtre, survenant à la retraite du vieux savant : « Devinez où il alla ? - Dans une maison neuve, sur un boulevard hanté de flâneurs et de dandys, à deux pas du chemin de fer dont le sifflement aigu allait remplacer celui des chouettes. »²⁰¹ Heureusement pour lui, et pour ses visiteurs, il y recrée son musée. Un deuxième rebondissement est raconté par Pavie, à la toute fin de son portrait. Le collectionneur prolix et exclusif avait oublié de stipuler par testament ce qu'il voulait faire de ses collections, si bien que ses trésors furent vendus aux enchères ; ce que résume, non sans ironie, Victor Pavie : « Faites donc des galeries ! »²⁰².

En 1869, Pavie publia dans la *Revue de l'Anjou*, un texte dédié au chanteur Faribault dit *Valère*, sous le titre *Un chanteur oublié*. Le poète angevin connaissait la famille :

¹⁹⁸ *Ibid.*, p 259.

¹⁹⁹ *Id.*

²⁰⁰ *Ibid.*, p 260-261.

²⁰¹ *Ibid.*, p 261.

²⁰² *Ibid.*, p 266.

Le père de Valère était un paysan de Champigné, qui avait de quoi faire et vivait sur son bien. On disait *Monsieur Faribault*. J'ai connu le bonhomme pour l'avoir rencontré sur la route de Feneu, au retour de la foire, un peu roulant sur sa monture, et moins sensible à l'avenir déjà brillant de son fils aîné, qu'au souvenir du vin claret de l'auberge d'Épinard.²⁰³

Valère fut le condisciple de Victor Pavie au lycée, et maintint des relations avec lui une grande partie de sa vie. Pavie profite de l'annonce de la mort du chanteur pour croquer une tranche de vie mêlant l'Anjou et les échos de la vie artistique parisienne. Les débuts de Faribault en tant que clerc à Angers, sa découverte par un conseiller de la Cour qui le fit débiter au *Concert d'étude*, ses tergiversations pour embrasser une carrière moins tranquille à ses yeux que la vie provinciale, son introduction auprès de Cherubini alors directeur du Conservatoire de Paris et ses succès sont narrés avec vivacité par Victor Pavie. Mais ce que ce dernier met principalement en avant, ce sont les anecdotes qui rattachent Valère, figure de la scène musicale parisienne, au pays et à ses habitants. Ainsi l'auteur rappelle-t-il les repas rituels des expatriés :

Nous le voyons en rapport avec nos concitoyens de cette époque, David, Béclard, Billard, Cadeau, qu'il s'était conquis par l'ouverture de son abord et l'affabilité de ses manières. Ils se rencontraient, et bien d'autres, au dîner mensuel de la place du Châtelet, fondé pour le maintien de la nationalité angevine.²⁰⁴

Victor Pavie ne manque pas de raconter les visites du chanteur en Anjou, lors desquelles Valère rend, bien sûr, visite à Louis Pavie pour qui il a une « affectueuse déférence »²⁰⁵ ; ses tenues un peu voyantes, son assurance impressionnaient alors le jeune Pavie. D'autres souvenirs communs sont évoqués, comme le concert amical donné à Angers par l'artiste ou une rencontre fortuite de diligence ; Pavie relate aussi le déclin de l'artiste et son installation loin de la terre natale, à Pau ; il poursuit par une réflexion mêlant importance de l'identité régionale et vanité de la célébrité :

Vocation d'une part - inclinations de l'autre. Il était Angevin, je le répète, Angevin du temps où il naquit, car, de nos jours, nous ne nous ressemblons plus, à force de ressembler à tout le monde. Une chose lui manqua, sans laquelle, en guise de gloire, il faut se contenter du bonheur et de la fortune. Tant qu'à mourir obscur, mieux valait mourir au pays.²⁰⁶

²⁰³ Pavie Victor, « Un chanteur oublié », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 330.

²⁰⁴ *Ibid.*, p 335.

²⁰⁵ *Ibid.*, p 336.

²⁰⁶ *Ibid.*, p 342.

La notice se termine par la rapide évocation d'un autre Angevin que Pavie fréquenta au catéchisme, doué comme Valère pour le chant, qui connut comme lui une ascension fulgurante, mais qui contrairement au chanteur de Pau, se brûla immédiatement les ailes aux lumières de la capitale ; mêlés à des rixes répétées, il acheva son parcours en prison.

Avec ce récit, Victor Pavie célébrait à nouveau l'Anjou et ses richesses humaines. Les points de départ sont bien toujours la cité angevine et les souvenirs personnels du narrateur, mis en scène de façon romanesque ; ils débouchent, comme d'habitude sur une description élargie des mœurs culturelles de la France de cette époque, et aboutissent inexorablement à la promotion du retour au « bercail », seul refuge où les valeurs sont fortes, où les sentiments et les aspirations sont authentiques. Il est alors aisé de comprendre que Pavie voulut exprimer dans la narration des existences de ses modèles ce qu'il avait lui-même vécu, à travers l'aller-retour littéraire effectué entre Angers et Paris.

Nous avons déjà décrit l'amitié entre Adèle Genevraye, épouse Janvier et Victor Pavie²⁰⁷. Un portrait du mari, sans date mais certainement écrit après 1866²⁰⁸, figure dans les *Revenants*. Eugène Janvier, né en 1800, fut un homme politique sous la Monarchie de Juillet et la Deuxième République, élu sept fois député du Tarn-et-Garonne. Ce partisan de Guizot était avocat de formation, et originaire d'Angers.

Si Pavie lui rend hommage, c'est qu'il lui doit sa première plaidoirie : « J'appris, le cœur navré, la mort soudaine de celui qui m'avait conseillé, encouragé dans ma jeunesse, et de qui je tenais ma première cause aux Assises d'Angers. »²⁰⁹ Il l'avait déjà croisé auparavant ; étudiant à Angers, il avait connu Janvier au moment où celui-ci entamait une carrière de la plus belle des manières :

Depuis un an, Eugène, au sortir de l'École de Droit, avait pris possession de la Cour d'assises en maître. Le nom du *petit Janvier* était sur toutes les lèvres. Les jeunes gens au collège, les jeunes filles au bal, raffolaient de ses plaidoiries et se redisaient ses triomphes. Il hantait les prisons avec une ardente ténacité [...].²¹⁰

Victor Pavie souligne les qualités oratoires de ses plaidoiries, qui le rapprochaient d'un homme de lettres, et sa combativité qui le faisait redouter dans les prétoires. A peine rentré de Paris, où il avait terminé son Droit, Pavie, jeune avocat, en avait fait son modèle. Eugène

²⁰⁷ Voir le chapitre intitulé « *La Gerbe* ».

²⁰⁸ Pavie y parle, en effet, du second veuvage d'Adèle, qui s'était remariée avec Louis Théodore Perrot (1807-1866).

²⁰⁹ Pavie Victor, « Eugène Janvier Et Adèle Genevraye, sa femme », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 253.

²¹⁰ *Ibid.*, p 244.

Janvier a sa place dans la galerie de portraits du poète angevin pour deux autres raisons, majeures pour ce dernier : il est le mari d'une poétesse (Adèle Janvier a été louée par Victor Pavie dans un article, dès 1829, et Sainte-Beuve lui écrivit également son admiration) et il a défendu l'Église dans quelques procès :

A Nantes, il fit justice des accusations rancunières dont les Trappistes de la Meilleraye étaient l'objet. Quand la cause de l'Église, taxée de légitimisme à Nantes, fut traduite en alliée de la démocratie devant les assises de la Serine, il y courut. Cette défense de l'abbé de Lamennais, dans le procès de *l'Avenir* est célèbre. J'y assistais en catholique, en admirateur du prévenu, en concitoyen de l'avocat [...].²¹¹

Ces lignes sont peut-être les seules dans lesquelles Victor Pavie parle de ce qui aurait dû être son métier, et d'une façon qui nous montre qu'il s'y serait volontiers voué, si sa timidité maladive ne l'en avait empêché.

L'article est aussi le prétexte à un compliment appuyé pour Madame Janvier²¹² : « Sur cette virile intelligence se détachait l'esprit mobile, impressionnable, à fenêtre ouverte, de la plus femme des femmes, Mme Adèle Janvier. Elle concourait aux succès de son mari, par l'adresse de ses relations et le charme de son influence. »²¹³ En tous cas, Adèle n'avait pas obtenu toute la sympathie de David d'Angers qui lui reprocha un jour son bavardage, ce qui fit dire à Eugène Janvier que le sculpteur « n'était qu'une bête »²¹⁴.

Le député libéral et militant du parti social de Lamartine se fixa à Paris ; les relations avec Victor Pavie se distendirent. Celles avec Théodore se resserrèrent au contraire, le mariage de celui-ci avec une Gennevraye le faisant neveu par alliance d'Adèle.

Deux poètes à la fois « mineurs » et locaux restent encore à évoquer. Nous les abordons en dernier, car ils comptèrent réellement beaucoup pour Victor Pavie. Le premier s'appelle Charles Dovalle. En 1869, lors d'une communication à la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers son nom fut évoqué. Victor Pavie décida de rédiger son éloge qu'il prononça à la séance suivante. Dans une courte introduction, qui ne figura pas dans l'édition des *Œuvres choisies*, il rappelait tout d'abord sa vision des rapports littéraires et scientifiques entre la province et Paris :

²¹¹ *Ibid.*, p 247-248.

²¹² Cinq lettres à Victor Pavie, écrites au moment de son installation à Paris (1834-1835) sont consultables à la Bibliothèque municipale d'Angers (dation Steuer, I, 18, 78, 83, 113 et 129).

²¹³ Pavie Victor, « Eugène Janvier Et Adèle Gennevraye, sa femme », *Op. Cit.*, p 249.

²¹⁴ *Ibid.*, p 251.

Quoi qu'il en soit de l'éveil de nos forces locales, le centre n'est pas là ; il est ailleurs, toujours unique et absorbant [...] Nous grandissons, peut-être, mais nous sommes moins nous. Paris nous captive, *in eo vivimus et summus* ; il nous dispute nos forces, il pompe notre suc par les mille canaux de ses journaux et de ses revues.²¹⁵

Le recueil de poèmes du Saumurois Dovalle faisait l'objet d'une réédition, mais nous voyons là que Pavie n'était pas satisfait, estimant que l'équilibre de la balance de la renommée penchait toujours du côté de la capitale.

Charles Dovalle, avait été l'un des rédacteurs du *Sylphe*²¹⁶, quotidien plein de jeunesse romantique. Pour un calembour facile, le journaliste dut se battre en duel ; il y laissa la vie, à l'âge de vingt-deux ans. Ses amis publièrent ses poésies en février 1830, ajoutant en guise de préface, une lettre de Victor Hugo²¹⁷. Celui-ci ne connaissait pas personnellement le jeune disparu, mais il profita de l'occasion pour réaffirmer ses conceptions littéraires (il en réutilisa d'ailleurs une partie pour sa préface d'*Hernani*). Un soir de cénacle, Pavie découvrit cette introduction :

[Hugo] nous la lut, [...], [la] veille de l'impression, au coin de son feu, plus attractif encore par ce terrible hiver de 1829. Je l'entends énumérer avec sa puissance d'antithèses tout ce que « de fleurs, de fêtes, de printemps, de matin, de jeunesse, renferme ce portefeuille d'élégies déchirées par une balle de pistolet »[...] »²¹⁸

Victor Pavie, non plus, n'avait pas fréquenté Charles Dovalle ; c'est Charles Louvet qui était intime avec lui. Pavie avait néanmoins rassemblé ses économies avec celles de deux condisciples angevins pour souscrire un abonnement au *Journal des Salons* : « Outre les solidarités d'école, si puissantes alors, nous adhérions au *Sylphe* par des considérations d'un autre ordre : un Saumurois, Charles Dovalle, concourait vaillamment à sa rédaction. »²¹⁹ L'amour du pays coulait à flots sous la plume de Pavie : « Étrangers à l'homme, nous lui étions unis par l'origine, par les mœurs, par les mystérieuses affinités de l'air et du sol [...] ».²²⁰

²¹⁵ Pavie Victor « Charles Dovalle », in *Mémoires de la SASAAA*, 1869, p 195.

²¹⁶ *Le Sylphe, journal des Salons*, parut, sous des noms divers jusqu'en 1882. L'adresse où s'abonner était la bien nommée : « rue des jeûneurs ».

²¹⁷ Hugo Victor, « Lettre-préface aux « Poésies de feu Charles Dovalle » », *Œuvres complètes*, t. III, Paris, J. Massin, CFL, 1967, p 1082-1085.

²¹⁸ Pavie Victor « Charles Dovalle », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 311.

²¹⁹ *Ibid.*, p 305.

²²⁰ *Ibid.*, p 309.

Le poète angevin se saisit de ce destin tragique pour hisser Dovalle au rang de « martyr » du romantisme, rejoignant Imbert Galloix et Aloysius Bertrand. Sa fin est décrite de la manière la plus romantique qui soit, pour ce qui est du décor de l'enterrement auquel assiste Pavie en compagnie d'autres compatriotes²²¹ : « Ni la ville, ni les champs ; le désert moins la majesté, la solitude moins la rêverie. [...] Tout cela ne s'égayait ni du ciel froid et pluvieux d'une fin de novembre, ni du sol gypseux détrempé [...] »²²² ; du rappel de ses origines : « Il était de la race de nos braves ; son père, soldat de Kléber, à son retour d'Égypte, s'était ressouvenu de Jaffa, en voyant luire le soleil sur la porte mauresque de Montreuil. »²²³ ; de la survenue de sa mort elle-même : « la balle, en trouant le cœur, avait du même coup percé un dessin de lui, représentant le donjon et les fossés de Vincennes. »²²⁴. Sur la tombe de Charles Dovalle, deux vers du poète saumurois servent d'épitaphe ; reproduits par Pavie, ils constituent le point d'orgue de sa description du poète romantique maudit :

L'avenir n'a pour moi qu'un gracieux sourire ;
J'ai dix-huit ans ; mon âge est presque le bonheur²²⁵

Deux passages ajoutent encore à la tonalité funèbre de la notice. Ce sont, tout d'abord, ces lignes témoignant du trouble que la mort d'un jeune homme comme Dovalle faisait ressentir à Victor Pavie, qui préférait finalement le mystère à la dure réalité :

Un instant la pensée nous vint [...] d'aller visiter pour la première fois celui qu'ils allaient embrasser pour la dernière fois. - Nous restâmes. Qu'avions-nous à attendre [...] des froides et fatales révélations du cercueil ? [...] Les enseignements de la mort sont d'une efficacité suprême ; mais ce n'est point à son masque qu'il faut aller demander un portrait. La mort, qui est le néant, n'est que le mensonge de la vie ; mieux vaut cent fois le prestige et l'hypothèse de l'inconnu.²²⁶

Cependant, aucun portrait des *Revenants* n'échappant au discours militant de Pavie, il disait aussi son soulagement lorsqu'il avait aperçu le clergé inaugurer le cortège, :

[...] à cette vue, mon cœur crispé se dilata. [...] La présence imprévue des insignes de notre foi sur cette arène encore sanglante, renouvela ciel et terre, hommes et choses autour de

²²¹ Y assistait également Alexandre Dumas.

²²² Pavie Victor « Charles Dovalle », *Op. Cit.*, p 307.

²²³ *Ibid.*, p 308.

²²⁴ *Id.*

²²⁵ *Ibid.*, p 311.

²²⁶ *Ibid.*, p 309.

moi. Il me sembla que le voile de brumes se déchirait, et que le soleil se levait enfin sur notre tête.²²⁷

Le deuxième extrait dénonçait la fuite du temps et avec elle, celle des idéaux de la jeunesse, en un leitmotiv tout pavillien :

Il est encore [...] quelque chose de plus triste que cette mort [...] ; c'est l'oubli, c'est le passé. [...] De 1829 à 1869, de la première édition à la seconde, se mesure le plus vaste intervalle, au point de vue des renouvellements, qu'une même génération ait jamais traversé. [...] Il y eut au lendemain de la révolution et de l'empire une illusion de retour aux traditions sociales qui fit chanter et respirer. [...] Illusion en effet ! L'idéal rongé depuis des siècles allait tomber en poudre sous une épreuve bien autre que celle des échafauds, des proscriptions et de la guerre, - celle de la vie terrestre et des satisfactions à tout prix. [...] Enfant, nous nous perdions dans les bois, dans les rues, dans les nefs des églises [...] D'un coup d'œil aujourd'hui l'on voit le bout et le fond des choses ; impossible, même aux aveugles de se perdre. L'infini est mort.²²⁸

Alfred de Musset ne disait pas autre chose, la différence étant que les *Confessions d'un enfant du siècle* avaient été publiées en 1836.

On peut s'interroger sur cette plainte récurrente de la part d'un croyant comme Pavie qui se consolait de toutes les disparitions humaines grâce à sa foi en un monde au-delà de la réalité. Sans doute, les promesses surnaturelles ne pouvaient-elles lui faire négliger le monde impur - mais si sensuel - dans lequel il continuait d'évoluer. Sans doute aussi, cette posture élégiaque, pessimiste et nostalgique était-elle trop partie prenante de sa personnalité, et ce, depuis le plus jeune âge, pour qu'il parvînt à s'en débarrasser.

Évariste Boulay-Paty sera la dernière ombre de la galerie fantôme que nous évoquerons, nous basant sur le portrait fait par Victor Pavie, sur la correspondance de Boulay-Paty, de 1833 à 1846, publiée par André Pavie dans ses *Médailles romantiques* (seize lettres inédites) et sur celle conservée à la Bibliothèque municipale d'Angers (onze lettres : dont six inédites). Évariste Boulay-Paty avait connu une certaine notoriété²²⁹, qui fit dire au petit-fils de Victor : « Ce nom [...] brilla d'un éclat bien fugitif, mais très pur parmi les astres de deuxième grandeur du ciel romantique. »²³⁰

²²⁷ *Ibid.*, p 310.

²²⁸ *Ibid.*, p 312-314.

²²⁹ Plusieurs fois lauréat des Jeux floraux de Toulouse, prix de l'Académie française en 1837, il publia des *Odes nationales* (1830), *Elie Mariaker* (1834), et son opus majeur : *Sonnets de la vie humaine* (1851).

²³⁰ PAVIE André, *Op. Cit.*, p 265.

Ce qui frappe d'emblée, ce sont les nombreux points communs qui existèrent entre les deux hommes. Ils avaient fréquenté le cénacle de Victor Hugo rue Notre-Dame-des-Champs, étaient originaires de l'Ouest, possédaient une nature sensible et enflammée et partageaient les mêmes goûts ainsi que les mêmes difficultés créatrices :

Son haleine était courte en toute chose ; il s'émiettait en stériles enthousiasmes, en aspirations sans issue, où l'imagination suppléait soit aux écrits soit aux actes. A ces titres, hélas !, nous ne sympathisons que trop. Avec aucun des membres soit du ban, soit de l'arrière-ban du cénacle, je n'étais plus amplement à l'aise qu'avec lui, n'ayant point à me garer de ces idiotismes de terroir qui nous étaient communs [...] ²³¹

Les deux provinciaux tissèrent de véritables liens fraternels : « Je ne saurais trop insister sur la cordialité de mes relations avec ce cher Évariste, bien autrement intimes que celles que j'entretenais avec d'autres personnages plus ou moins absorbés dans leurs ambitions [...] La famille entre nous était toujours présente. » ²³² De fait, Boulay-Paty fréquenta également Théodore, qu'il adorait et voyait à Paris ; il demanda constamment des nouvelles du cadet à Victor, dans ses lettres, affectueuses et exaltées. Le poète breton déclarait, quant à lui, à Victor Pavie : « Nos deux cœurs se sont bien rencontrés, pleurant et admirant [...] Lamartine. Cela devait être. Il y a de ces livres qui attirent toutes les âmes semblables. » ²³³

Les auteurs et artistes que Victor Pavie a connus et côtoyés pendant son séjour dans la capitale ou qu'il admire : Sainte-Beuve, Letellier, Janvier, David, Brizeux et Adèle Hugo sont vus par Boulay-Paty qui occupe le poste de bibliothécaire du Palais-Royal et qui colporte les dernières nouvelles à son ami retourné à Angers. En échange, Pavie lui transmet le fruit de son initiative littéraire angevine . « J'ai reçu *la Gerbe*. J'ai couru vite à vos initiales, V.P., - T.P. - Oh ! les voilà ! Je vous ai compris avec ma tendresse. » ²³⁴ lui répond aussitôt Boulay-Paty. Quelques collaborations ou soutiens virent le jour, mais sans grande envergure ; c'est un article de Victor Pavie sur Le Croisic ²³⁵ qu'Évariste Boulay-Paty demande à Letellier d'insérer dans sa *Revue de Bretagne* ; ce sont les soutiens de Boulay-Paty pour les travaux de Victor : « J'ai fait un rapport pour qu'on souscrive à notre vieux et fleuri Du Bellay. » ²³⁶ ou

²³¹ Pavie Victor, « Boulay-Paty », in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 157.

²³² *Ibid.*, p 160.

²³³ Lettre d'Évariste Boulay-Paty à Victor Pavie du 13 juillet 1835, citée par Pavie André, *Op. Cit.*, p 282.

²³⁴ Lettre d'Évariste Boulay-Paty à Victor Pavie d'avril 1835, citée par Pavie André, *Op. Cit.*, p 276.

²³⁵ Si des articles de Boulay-Paty, Brizeux, Eugène Devéria, Marceline Desbordes-Valmore ou Turquety figurent dans les livraisons de l'année 1833, nous n'y avons pas relevé le nom de Victor Pavie. Le vœu est peut-être resté pieu.

²³⁶ Lettre d'Évariste Boulay-Paty à Victor Pavie du 9 décembre 1840 (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n° 133).

pour ceux de Théodore²³⁷ : « [...] j'ai couru chez Lucas [...], je le lui ai prêté pour qu'il en rende compte ; il m'a bien promis de faire un article dans le *Charivari* ou l'*Artiste*. Je le presserai et cet article ne peut tarder à paraître. »²³⁸ ; c'est le même Théodore qui est mis à contribution par Boulay-Paty :

Théodore vous dira que je travaille beaucoup à mon volume de sonnets [...] J'ai mis son amitié à l'épreuve pour une traduction de sonnets espagnols. Priez-le bien de ne pas m'oublier là-bas, et pressez-le de me faire l'aperçu qu'il m'a promis sur les auteurs de sonnets espagnols et portugais.²³⁹

D'autres centres d'intérêt réunissaient Bretons et Angevins à l'occasion de repas mettant à l'honneur la gastronomie de leurs terroirs :

[...] [Letellier] régala. [...] Moi-même je recevais, avec moins d'appareil peut-être, suppléant aux bécasses et aux prés-salés de Letellier par la poularde paternelle, et par le vin de Bonnezeaux, au champagne²⁴⁰ de Boulay-Paty. L'on en quittait pas moins à regret la table où Sainte-Beuve avait semé le sel de sa critique et de se récits.²⁴¹

Évariste Boulay-Paty alternait les phases de maladie, les cures et les périodes dépressives, aussi s'épanchait-il abondamment auprès de Victor Pavie :

[...] que faire du fardeau des jours sur la route que nous autres jeunes hommes nous frappons déjà d'un pied fatigué ? Toutes les belles choses s'en vont à l'horizon là-bas, et tourné vers ce couchant radieux, je m'arrête, déplorant la nuit où nous allons nous égarer. Du front de l'humanité vieillie tombe feuille à feuille la couronne du passé [...] Triste crépuscule que ce temps !²⁴²

Il lui demandait la voie à suivre dans ses courriers, miroirs de ceux que le poète angevin avait adressés à Victor Hugo, au moment où lui-même ne savait trop comment vivre :

Me voilà face à face avec vous, et je cause d'âme. [...] je ne sais où poser l'aile. Je vole, je vole toujours ; l'immensité m'égaré, me trouble, m'effraye. Montrez-moi l'endroit sacré, la branche verte et moussue : je suis las. [...] j'ai peur du tournoiement et de l'abîme, ma force

²³⁷ Il pourrait s'agir de *Choix de contes et de nouvelles, extraits du chinois*, paru en 1839.

²³⁸ Lettre d'Évariste Boulay-Paty à Victor Pavie du 19 novembre 1839, (Bibliothèque municipale d'Angers, dation Steuer, n°85).

²³⁹ Lettre d'Évariste Boulay-Paty à Victor Pavie du 13 juillet 1835, citée par Pavie André, *Op. Cit.*, p 282.

²⁴⁰ Appelée par Pavie « tisane d'Épernay » (p 164).

²⁴¹ Pavie Victor, « Boulay-Paty », *Op. Cit.*, p 166.

²⁴² Lettre d'Évariste Boulay-Paty à Victor Pavie du 26 janvier 1833, citée par Pavie André, *Op. Cit.*, p 267.

se fige, mes ressorts se détendent. Ô heureuse vie des autres siècles [...] Victor, Victor, où allons-nous ? [...] Écrivez-moi quelquefois, mon ami, et donnez-moi du courage.²⁴³

La notice de Victor Pavie fait la part belle aux anecdotes et reste fidèle au schéma narratif habituel en la matière : premières rencontres, portraits physique et psychologique, récits de moments intimes et rappel du contexte littéraire, le tout agrémenté d'un zeste de jugement critique avant l'évocation des derniers jours.

Victor Pavie revit une dernière fois son ami breton, remarié, mais toujours terrorisé par l'idée de la mort. Cet aspect de la personnalité de Boulay-Paty permet à Pavie de clore son texte par la rituelle remarque chrétienne :

[...] [Évariste] trembleur incorrigible, [...] en dépit des absolutions réitérées, n'osait franchir l'abîme, toujours béant à ses yeux, entre les portes du sacré tribunal et le seuil de la Table sainte. Je ne devais plus le revoir, après l'émouvante entrevue où il m'exposait ses terreurs et où je le stimulais à la confiance ; mais je ne saurais douter de la dilatation de cette chère âme [...].²⁴⁴

Ainsi, dans la tâche délicate de directeur de conscience, Victor Pavie avait-il eu plus de chance, avec son ami breton, qu'avec Sainte-Beuve.

²⁴³ Lettre d'Évariste Boulay-Paty à Victor Pavie d'avril 1835, citée par Pavie André, *Op. Cit.*, p 275-276.

²⁴⁴ Pavie Victor, « Boulay-Paty », *Op. Cit.*, p 169.

C. ESSAIS DU TEMPS PASSE

Paule Pelletier déclare :

Le XIXe siècle semble [...] avoir eu l'intuition qu'à chaque époque une discipline dominante organise le champ de la pensée : selon Villemain, alors que toute production intellectuelle était au Moyen-âge orientée par la théologie, celle du XIXe siècle l'est par la politique - une proche parente en ce temps de l'histoire.²⁴⁵

L'Histoire est un domaine qui s'invite donc au dix-neuvième siècle et s'y installe pour devenir omniprésent. Chateaubriand et Germaine de Staël en avaient été les meilleurs ambassadeurs. Mais c'est aussi grâce à leur adversaire, Napoléon, qui voulait la comprendre et la maîtriser :

Napoléon a le sens de la postérité [...]. Il entend s'incruster durablement dans une Histoire au fond traditionnelle en conciliant la succession des dynasties et celle des Lumières et de la Révolution. De là les encouragements prodigués à l'écriture de l'histoire récente, [...]. Le plus important demeure que Napoléon a assigné à la recherche historique la compilation de documents et leur analyse critique, la mise en évidence des causes et des évolutions. [...] Après l'épopée impériale, tout est prêt pour que la discipline prenne son envol.²⁴⁶

La quête de sens des romantiques, leur investigation du champ historique à travers le drame, le roman, la poésie, rivalisent avec les travaux des historiens comme Augustin Thierry, Quinet, Guizot, Thiers, Michelet ou Renan, qui eux-mêmes doivent beaucoup à Walter Scott. Sciences et arts, littérature et loisirs populaires, sont imprégnés de cet engouement pour le passé :

On pourrait à bon droit faire de l'Histoire le maître mot du romantisme français. Né dans une crise historique, analysant l'individu en fonction de son ancrage historique, définissant le destin de l'humanité selon une perspective historique, il prend en charge la totalité modelée par l'Histoire.²⁴⁷

Le temps de l'individu étant arrivé, grâce à la Révolution, il est naturel que les hommes s'intéressent au vécu de leurs prédécesseurs ; Balzac l'a bien exprimé : « Ce que l'on nomme communément histoire est le tableau de tout ce qu'on fait les grands troupeaux d'hommes que l'on nomme nations mais comme jusqu'ici l'on ne s'est occupé que des

²⁴⁵ Petitier Paule, Avant-propos, in « Penser l'histoire », revue *Romantisme* n° 104, 1999, p 3.

²⁴⁶ Gengembre Gérard, *Le roman historique*, Paris, Klincksieck, 2006, p 39.

²⁴⁷ *Ibid.*, p 40.

bergers et de leurs chiens, je crois qu'il reste beaucoup à faire. »²⁴⁸. L'intérêt pour les peuples obscurs, pour le quotidien et les traditions, pour les personnages oubliés, augmente. Les romanciers, Balzac et Dumas en tête, comme les historiens, apportent l'épaisseur de la vie à des époques jusqu'alors seulement décrites à travers les grands événements et les personnages importants : « Ainsi a-t-on rendu ses muscles à l'histoire, qui était jusque-là un squelette décharné. »²⁴⁹ résume Madeleine Ambrière.

La césure révolutionnaire est fondatrice d'une nouvelle humanité pour les uns, d'une dégénérescence pour les autres. De là découlent deux visions du monde, l'une positive, voire positiviste, l'autre désenchantée, voire désespérée. Comme Alain Vaillant le dit, « [...] la philosophie romantique de l'Histoire est par nature idéaliste et, [...] l'idéal est un principe situé à l'horizon des temps à venir. A charge pour les hommes d'action de le préparer, pour les philosophes et les écrivains de le prédire. »²⁵⁰ En revanche, lorsque rien ne vient attester du progrès effectué vers la direction rêvée, la frustration apparaît puis l'ennui :

Pour ce romantisme désenchanté, l'idéal est bel et bien advenu, mais il est mort à tout jamais ; il ne reste plus de place que pour la nostalgie, pour le regret inconsolable, spleenétique et réactionnaire (ou antimoderne) de ce qui n'est plus.²⁵¹

La conception de l'Histoire de Victor Pavie est pleinement romantique. Les deux composantes, optimiste et pessimiste, ont été vécues chez lui avec autant de fougue : la première durant sa jeunesse exaltée aux côtés du prophète Hugo, la seconde, à la fin de sa vie et exprimée dans la plupart de ses écrits antimodernes. Pour autant, les choses ne sont pas si simples. En effet, dès ses premières poésies ou ses lettres juvéniles, on entend sa plainte face à l'Histoire, la crainte face à sa propre impuissance et face au devenir du monde. Inversement, son engagement vincentien, dans les dernières décennies de son existence, tend à prouver qu'il espère en un futur meilleur, et qu'il y travaille. La vie et l'œuvre de Pavie traduisent assez bien la multiplicité des courants du romantisme, son caractère protéiforme.

Mais dans tous les cas, le romantisme instituant à la fois le moi et son insertion dans le temps comme deux réalités inséparables, la nouvelle intériorité sait interférer profondément avec l'environnement : « [le moi] participe du flux général des forces créatrices qui régissent le devenir du cosmos. Chaque conscience porte une part de ce devenir, qui y affleure

²⁴⁸ Balzac Honoré de, *Œuvres diverses*, t. I, Paris, Gallimard, 1990, p 869-870.

²⁴⁹ Ambrière Madeleine, *Au soleil du romantisme*, Paris, PUF, 1998, p 321.

²⁵⁰ Vaillant Alain, « Introduction », *Dictionnaire du romantisme*, Paris, CNRS éditions, 2012, p XLV.

²⁵¹ *Ibid.*, p XLVI.

mystérieusement [...] »²⁵² ; on porte donc un regard attentif sur les différentes époques où ce moi eut à s'incarner, celles du passé comme celle du temps présent.

On repère aisément dans les textes historiques de Victor Pavie (*Revenants* mais aussi portraits ou récits) un discours antimoderne, essentiellement parce que ces textes ont été écrits dans la deuxième partie de sa vie, après la fin de son séjour parisien et la déception qui en découla. Cette désillusion entraîna sans doute un besoin de repères, pris de préférence avant la coupure révolutionnaire fatidique. Gérard Gengembre fait ainsi remarquer :

[...] l'ennui [...] se dégrade vite en mal du siècle, en rapport malheureux au temps historique. [...] Pour vivre, il faut donc trouver des points d'ancrage. Le goût du passé peut alors se préciser [...] comme désir de ressourcement dans l'origine. Ceci explique la promotion des mythes et légendes, le retour de la religion comprise comme retour au principe premier [...].²⁵³

Indéniablement, Victor Pavie, qui traversa la Manche pour rencontrer Walter Scott en personne, eut ce goût prononcé pour le passé. Sa prédilection alla au Moyen-âge et à la Renaissance même s'il rédigea aussi une notice sur un artiste du dix-huitième siècle. La recherche d'une source fiable le conduisit également à prôner ce retour au principe religieux premier. Comme dans l'ensemble de son œuvre, tous ces aspects transparaissent dans ses essais à dominante historique. Pavie n'écrivit aucun roman historique ; ceci, pensons-nous, du fait de son inhibition créatrice face aux maîtres du genre, mais aussi peut-être de sa pensée trop souvent « enchâssante », qui freine la narration de l'action, les deux obstacles étant sans doute liés. Nous pensons que la qualité de ses dialogues, sa facilité à utiliser des images pittoresques ou surprenantes constituaient pourtant de sérieux atouts. Mais, il eût fallu produire, travailler, se perfectionner dans le genre, chose que ses diverses occupations ne lui permirent pas vraiment de réaliser. Néanmoins, Pavie put narrer, sinon les aventures, du moins les destinées de familles angevines qui jouèrent un rôle important dans l'Histoire : les Saint-Offange et les Rohan-Gié. Une nouvelle moyenâgeuse, à l'ambiance légèrement surnaturelle et deux portraits d'artistes des temps anciens, complètent sa production historique.

Les deux portraits artistiques ainsi que les deux récits historiques des XVe et XVIe siècles, sont l'objet des chapitres qui suivent. Les premiers datent de l'époque où Victor Pavie

²⁵² Gengembre Gérard, *Op. Cit.*, p 27.

²⁵³ *Ibid.*, p 28.

dirigeait l'imprimerie familiale, les seconds de la décennie suivante, au moment où il l'avait vendue et s'engageait davantage dans la vie et les activités de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers.

La nouvelle *La chapelle Sainte-Émerance* rappelle les péripéties d'un séjour angevin du roi Louis XI. Un jour de 1472, le souverain chassait dans la forêt de Longuenée près du Plessis-Macé lorsqu'il se trouva pris de douloureuses coliques. Il invoqua alors sainte-Émerance, à qui l'on demandait traditionnellement assistance dans de telles circonstances. S'étant rendu à cet effet dans la petite chapelle de la paroisse de la Pouëze dédiée à la sainte, le monarque donna l'ordre d'y bâtir une chapelle plus grande et plus belle, et d'y conserver reliques et représentation en argent qu'il y ferait porter, s'il guérissait. L'anecdote est rapportée par Barthélémy Roger dans son *Histoire de l'Anjou*, et Victor Pavie prend bien soin de le rappeler dans une note, dès la première page. Mais il utilise ce prétexte trivial pour élever l'épisode au rang d'événement historique ; Pavie confronte en effet, dans son récit, Louis XI à son oncle René d'Anjou, faisant intervenir ce dernier au chevet du malade. Le bon roi René accorde ensuite à son neveu les honneurs, le laissant le précéder à la tête du cortège qui entre à la Pouëze. L'Anjou étant, à cette époque, un objet de convoitise pour le pouvoir royal, Pavie profite de l'incident relaté pour décrire les rapports entre les deux hommes, et plonger le lecteur au cœur d'un basculement de l'Histoire. De fait, René fut contraint de céder sa province à son roi, deux ans plus tard, faisant dire à Pavie : « Le bon duc [...] dans son château de Baugé [...] par hasard, venant à porter la main sur son front... [...] n'y trouva plus de couronne. »²⁵⁴ On sent Victor Pavie se régaler en racontant cette aventure ; il met en scène les protagonistes avec un souci d'exactitude historique, sur fond de miracle, dans un décor verdoyant ou gothique, reprenant ainsi de nombreux éléments du vocabulaire imaginaire romantique. Nul doute qu'en la publiant dans *l'Artiste*, il se remémorait le voyage effectué avec David d'Angers à la rencontre de Walter Scott, maître du genre, plus de vingt ans auparavant. La nouvelle parut en deux livraisons, les 1er et 15 juillet 1851 sous le titre « Un vœu de Louis XI ». Elle fut publiée l'année suivante dans la *Revue de l'Anjou*²⁵⁵, et incluse dans les *Œuvres choisies*, en 1887, dans la section « Fantaisies ». La seule critique que nous ayons trouvée à son sujet n'est pas positive. Son auteur louait tout d'abord la revue angevine : « La *Revue de l'Anjou* est comme une bibliothèque historique de province, et on y trouve non seulement les travaux de la génération actuelle, mais encore des études inédites et savantes, faites par les auteurs qui l'ont précédée. »²⁵⁶. En revanche, il condamnait sévèrement les libertés prises par Victor Pavie : « Nous avons été surpris de

²⁵⁴ Pavie Victor, « La chapelle Sainte-Émerance », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 394.

²⁵⁵ *Revue de l'Anjou*, 1ère série, 1852, p 187.

²⁵⁶ Salmon André, « La Revue de l'Anjou et du Maine-et-Loire, 1852-1853 », in *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1855, vol. 16, p 281.

rencontrer dans la Revue de l'Anjou l'article intitulé La Chapelle de Sainte-Émerance; l'auteur travestit l'histoire en roman, et son coloris prétentieux rend plus évident encore le défaut de réalité des faits qu'il raconte. »²⁵⁷. C'est peut-être cette critique défavorable qui fit qu'Eusèbe Pavie classa la nouvelle parmi les récits fantastiques de Victor Pavie. Les faits relatés étant néanmoins avérés, nous préférons l'inclure dans les textes historiques romancés.

Nous ajoutons à ces cinq chroniques l'article, que nous avons déjà évoqué dans la première partie de cette étude, écrit au moment de la troisième tentative anglaise de récupération des statues de Fontevraud, en 1866 ; Pavie avait alors signé le texte « Westminster et Fontevraud », publié dans les *Mémoires de la SASAA* ; il rappelait l'histoire des rois Plantagenêt ainsi que leurs liens avec le lieu, et concluait par : « Vous avez vos Tudor, laissez-nous nos Plantagenêts. »²⁵⁸. Actions locales et pressions des députés du Maine-et-Loire menés par Falloux, amenèrent le gouvernement français à ne pas céder, les statues demeurant en Anjou et l'abbaye commençant même à être restaurée²⁵⁹.

1. Portraits artistiques

a. Pierre Le Loyer, auteur angevin

Cette notice fut écrite par Victor Pavie en 1841, un an après son édition des œuvres choisies de Du Bellay. Dès le début, l'auteur précise :

Vers l'époque où Joachim Du Bellay ceignait des primeurs de la Muse ses tempes [...], un autre poète naissait [...] Son berceau fut posé à Huillé, sur le Loir, à vingt lieues de Liré, à l'autre extrémité de l'Anjou, comme pour rétablir à l'aide de ce contre-poids notre l'équilibre littéraire.²⁶⁰

Sainte-Beuve s'était enquis de sa parution : « Veuillez, mon cher Pavie, me dire avec précision de quelle date est votre notice sur Le Loyer, insérée dans les *Annales de la Société d'Agriculture d'Angers*. Est-ce 1841 ? Est-ce 1840 ? C'est que je la cite dans ma réimpression du XVIe siècle. - N'oubliez pas. »²⁶¹ Il inséra en effet une note sur le portrait fait

²⁵⁷ *Ibid.*, p 282.

²⁵⁸ Pavie Victor, « Westminster et Fontevraud », *Mémoires de la Société Impériale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Angers, Lachèse, Belleuvre et Dolbeau, 1866, p 8.

²⁵⁹ Pour plus de détails, voir, plus haut, le chapitre « L'affaire de Fontevraud ».

²⁶⁰ Pavie Victor, « Pierre Le Loyer, magistrat, poète et auteur angevin au XVIe siècle », in *Mémoires de la SASAAA*, 6e livraison, 4e vol., Angers, 1842, p 294.

²⁶¹ Lettre de Sainte-Beuve à Victor Pavie du 17 septembre 1842, in Bonnerot Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. IV, *Op. Cit.*, p 295.

par Victor Pavie. David d'Angers, de son côté, écrivit à son protégé : « J'ai lu avec un bien vif intérêt ta biographie de Pierre Le Loyer. Voilà encore une des gloires poétiques de notre Anjou que tu as exhumée [...] »²⁶². Le sculpteur conçut même le projet de faire le buste de Le Loyer, mais n'y donna pas suite.

Pavie avait découvert un portrait de Pierre Le Loyer dans la série d'illustrations d'où fut tirée celle dont s'inspira David pour son dessin de l'édition de Du Bellay. Peut-être était-ce ce hasard qui décida l'éditeur à poursuivre son action de réhabilitation des poètes du XVI^e siècle, en Anjou. Tout de suite, Pavie décrit les dispositions créatrices de Le Loyer ; étonnement, elles rappellent les siennes :

[...] s'il avait su se restreindre, gouverner avec mesure et avec discrétion les remuantes facultés de son imagination et de sa mémoire, ensemençer plus, défricher moins, concentrant ses labeurs dans l'œuvre d'une moisson unique, [il] en serait venu à inscrire sur quelque livre révérend un nom lisible à d'autres qu'à ses compatriotes. [...] De là l'obscurité de sa vie et de ses écrits [...]²⁶³

Plus loin, il est plus explicite encore : « Je sais, et cela d'ailleurs est une consolation pour nous deux, que ce que le brave homme perd en solidité, il le regagne volontiers en originalité et en saillie [...] »²⁶⁴. Pour justifier l'identification, il faut dire que, bien avant Victor Pavie, Pierre Le Loyer expérimenta le fait d'avoir le cœur divisé entre une carrière juridique et artistique, ce que relève le portraitiste : « A Paris, où l'appelaient les débuts de sa profession, il se livra de plus belle, bien qu'en secret pourtant, à ses goûts favoris sous l'influence des derniers rayons de la pléiade : procureur par la robe, mais poète par le cœur [...] »²⁶⁵. A l'inverse de Pavie, Le Loyer préféra la voie littéraire, ce qui réjouit le chroniqueur angevin : « Quant à nous autres, qui trouvant notre compte aux chiffres de nos illustrations judiciaires, nous nous résignons volontiers à un magistrat de moins pour un poète de plus. »²⁶⁶

Pierre Le Loyer, sieur de la Brosse (1550-1634) fut couronné à l'Académie des Jeux floraux de Toulouse, en 1572. Il y séjourna après ses études à Paris, puis revint en Anjou, pourvu d'une charge de conseiller au présidial d'Angers, charge qu'il eut grand mal à honorer, tant son esprit était tourné vers sa Muse. Victor Pavie évoque sa principale œuvre : « Des idylles, des sonnets, des stances, des épigrammes, une imitation de *l'Art d'aimer*

²⁶² Lettre de David d'Angers à Victor Pavie du 10 décembre 1841, citée in Dalbine Erwan, *Op. Cit.*, p 237.

²⁶³ Pavie Victor, « Pierre Le Loyer », *Op. Cit.*, p 295.

²⁶⁴ *Ibid.*, p 296.

²⁶⁵ *Ibid.*, 301.

²⁶⁶ *Ibid.*, p 299-300.

d'Ovide, [...] composent tout ce recueil de l'*Erotopégnie* [...] »²⁶⁷. Il n'oublie pas de faire découvrir à son lecteur les autres écrits de Le Loyer, commentant son style, et n'occultant pas ses pièces gaillardes :

[...] nous le trouvons ailleurs, là où malheureusement il n'y a pas toute sécurité à le suivre, mais où éclate sa verve [...]. L'imprévu, le bizarre, le fantasque et le saugrenu sont les éléments privilégiés de sa muse. C'est au point où le bon goût prescrit de s'arrêter que bourgeonne tout-à-coup telle saillie pittoresque qu'on regrette d'étouffer dès le berceau. [...] Il eut le don de la fantaisie [...].²⁶⁸

Rappelant ses comédies à l'humour discutable - et discuté d'ailleurs plus tard par Ménage²⁶⁹, Bayle²⁷⁰ ou Nicéron²⁷¹ -, Pavie le défend presque, qualifiant ces pièces de « premières explorations comiques »²⁷².

Le tour d'horizon se termine par le poème épique *Thierry d'Anjou*, faisant écho à la *Franciade* de Ronsard et surtout à l'*Angiade* de Robin Du Faux ; cette épopée n'a jamais été retrouvée.

C'est encore une fois un Angevin qu'entend célébrer Pavie : « Si, par les dédicaces, par les hommages, [...] ce petit livre est rutilant de personnalités angevines, il n'est pas moins angevin par les entrailles du sol et par les plus intimes recoins du paysage. »²⁷³. Le poète du bourg d'Huillé, près de Durtal, se place lui-même, aux côtés de Du Bellay :

Du Bellay autrefois en ses chansons divines
Haussa bien haut l'honneur des Nymphes angevines
[...]
Mais moi moindre que lui en grâce de langage
Mais non moindre que lui en grandeur de courage
Qui second après lui du pays angevin
Peux m'aider des trésors du Grec et du Latin
[...]
Je veux, je veux chanter comme lui les beautés

²⁶⁷ *Ibid.*, p 303.

²⁶⁸ *Ibid.*, p 306.

²⁶⁹ Gilles Ménage (1613-1692), grammairien, historien et écrivain français, né à Angers.

²⁷⁰ Pierre Bayle (1647-1706), philosophe et écrivain français, fondateur des *Nouvelles de la République des Lettres*.

²⁷¹ Jean-Pierre Nicéron (1685-1738), écrivain et compilateur français.

²⁷² Pavie Victor, « Pierre Le Loyer », *Op. Cit.*, p 307.

²⁷³ *Ibid.*, p 303.

Par qui les mêmes Dieux on été surmontés...²⁷⁴

Pierre Le Loyer eut une longue vie ; Victor Pavie déclare avec son langage imagé : « [...] il touche du pied François Ier et de la tête Louis XIV [...] »²⁷⁵. Après avoir fait la liste de ses écrits, l'auteur nous entraîne dans les dernières explorations du magistrat-poète :

[...] vers cinquante ans, lorsqu'il sentit grisonner sa rude barbe [...], il se fit nécroman. [...] courbé sur des grimoires sans nombre, compulsant tous les dires, évoquant toutes les ombres, [...] il s'abîma longtemps, pour ne se montrer qu'à de rares intervalles et d'un air effaré, aux audiences solennelles du présidial. Enfin il reparut du milieu d'une atmosphère poudreuse, vieilli de plus de vingt années, hâve, blanchi, altéré, et tenant en sa main le *Traité des Spectres*.²⁷⁶

Fasciné par ces recherches aux parfums d'alchimie, Pavie observe : « [...] ce fatras prodigieux de textes, d'exégèses, d'allusions et d'étymologie épouvante la mémoire et donne le vertige à l'esprit. »²⁷⁷ Il tempère cependant la moquerie pouvant naître de cette lecture, soulignant l'importance de la superstition dans les temps anciens, et sa permanence au dix-neuvième siècle. Pierre Le Loyer n'en resta pas là et se fit alchimiste. « Durant douze longues années [...] il s'enferma de nouveau dans le silence du laboratoire ; [...] il soumit au creuset [...] des milliers d'origines successivement traitées par le Chaldéen, le Syriaque et l'Hébreu. »²⁷⁸. Un livre en naquit. « Nous voici arrivés au plateau culminant des hallucinations de notre héros. »²⁷⁹ nous explique Victor Pavie. Raillé par beaucoup, Pierre Le Loyer mourut des suites de brûlures dues à l'incendie de son logement. Pavie estima que ses travaux ne furent pas vains : « [...] à juger son œuvre, fut-elle donc sans fruits ? Tout en remuant des mots, il rencontra des idées. A l'instar de ces visionnaires d'un autre ordre [...] qui en cherchant de l'or ont découvert l'eau-de-vie. »²⁸⁰ Il remarquait également que l'Anjou n'en était pas à son premier alchimiste²⁸¹ : « Singulière destinée de notre pays, d'avoir produit à quelques années d'intervalle, et par la plume de deux magistrats, les deux manuels les plus complets de la sorcellerie du XVIe siècle. »²⁸²

²⁷⁴ Cité par Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 304.

²⁷⁵ *Ibid.*, p 297.

²⁷⁶ *Ibid.*, p 310-311.

²⁷⁷ *Ibid.*, p 311-312.

²⁷⁸ *Ibid.*, p 315.

²⁷⁹ *Id.*

²⁸⁰ *Ibid.*, p 318.

²⁸¹ Jean Bodin (1529-1596), juriconsulte, philosophe et théoricien politique français ; il est l'auteur, entre autres, d'une *Démonomanie des sorciers* (1580).

²⁸² Pavie Victor, « Pierre Le Loyer », *Op. Cit.*, p 313.

Geneviève Chasle-Pavie a tiré de la notice de son bisaïeul un article dans lequel, elle reprend ses analyses en les commentant. Elle se trompe, selon nous, lorsqu'elle déclare, au sujet de la vocation ésotérique de Pierre Le Loyer : « N'avons-nous pas l'impression que le respectable auteur de ce commentaire, l'avocat Victor Pavie, est consterné par cette apparition saugrenue au sein du vénérable présidial ? Je crois deviner, comme si je l'avais entendu, son accent réprobateur. »²⁸³ Nous pensons, au contraire, que Pavie conçut quelque indulgence pour cet Angevin, poète, sorti tout droit d'une gravure de Callot.

Bien que Le Loyer vécût aux temps des guerres de religion, Pavie ne se saisit pas de ce thème religieux qui lui tenait pourtant particulièrement à cœur. Le portrait d'un nécromancien, la même année que la parution de *Gaspard de la Nuit*, de ses presses angevines, comblait toutes ses attentes et les attaques contre la religion n'étaient pas encore trop virulentes en 1842. L'un de ses récits historiques, le plus important, *Le Maréchal de Gié*, couvrit néanmoins le sujet, seulement deux années plus tard.

b. *Un artiste de plus (Sébastien Leysener)*

C'est à un voyage dans le temps que Victor Pavie convie ses lecteurs, avec ce récit publié dans les *Mémoires de la SASAA*, juste après *Pierre Le Loyer*, et la même année que l'édition de *Gaspard de la Nuit*. Les dix premières pages sont consacrées à l'exposition de la méthodologie de son enquête pour retrouver la trace de Jean-Sébastien Leysener, sculpteur allemand, venu s'installer à Angers au dix-huitième siècle. Le point de départ de cette recherche biographique est l'extase ressentie par Pavie en découvrant une reproduction *une tête de Christ mort* sculptée par Leysener. Mais la quête se révèle ardue :

J'ai remonté les ans, réédifié la ville, reconstruit la paroisse, [...]. J'ai été demander à la poussière du greffe ce que m'avait refusé la poussière du pavé [...]. Je me consacrai [...] à l'évocation des vivants, interpellant les spectres, galvanisant les cadavres de ceux contre lesquels s'est ébréchée la faux du temps.²⁸⁴

Et Pavie de décliner les identités des témoins questionnés ; avec un talent consommé du suspense, il multiplie les fausses pistes, untel n'ayant qu'entraperçu le sculpteur, un autre ne pouvant verser au dossier qu'un portrait jauni, un troisième qui en savait beaucoup... expirant au moment de parler, etc. Quant au dernier contemporain survivant, il évoque

²⁸³ Chouan's Geneviève, « Pierre Le Loyer, poète angevin », in *Littérature, histoire, poésie*, Paris, Barcé Dayoz éd., 1974, p 104.

²⁸⁴ Pavie Victor, « Un artiste de plus », *Mémoires de la SASAAA*, 5e vol., 1ère livraison, Angers, Imprimerie V. Pavie, 1842, p 90-91.

pendant quatre pages les disciples, le fils, les amis du sculpteur avant d'en venir à Leysener lui-même. Un tiers de la notice est ainsi consacrée à l'exposition du labyrinthe initiatique qui conduit le lecteur persévérant à la rencontre du personnage central. Le procédé, pour habile, n'en est pas moins vite découvert. Fidèle à son style, Victor Pavie conclut cette chasse introductive par la relation métaphorique de son dernier rebondissement :

[...] de si rudes assauts livrés à sa mémoire, avaient tellement ébranlé son cerveau, qu'après quelques minutes [...], il me demanda grâce jusqu'au lendemain.

J'y retournai. [...] Mon vieillard, ce jour là, fut d'une lucidité parfaite. Les souvenirs ruisselaient de sa mémoire soulagée, comme d'une mamelle étreinte on voit ruisseler le lait.²⁸⁵

Parvenu à boire à cette source pure, Pavie nous raconte enfin la vie de Sébastien Leysener, né le 2 janvier 1728 à Weitskoheim, mort le 1er avril 1781 à Angers. Le sculpteur quitta l'Allemagne natale, sa principauté de Wurtzbourg, à seize ans et, après quelques années de résidence à Paris, il rejoignit Angers, vers 1760. On lui proposa « l'achèvement pédantesque d'un castel angevin »²⁸⁶ et il devint ainsi « figuriste près l'abbaye du Ronceray »²⁸⁷. Victor Pavie décrit le déclin que connaissaient les édifices de l'époque : « Les monuments chrétiens [...] étaient déjà rongés [...] par cette lèpre hideuse qui dissolvait leur chair et carrait [sic] progressivement leurs os. [...] »²⁸⁸, et rappelle un certain code esthétique, alors en vigueur : « ce style burlesque qui à l'heure où je parle, bien que rigoureusement traqué sur plusieurs points de l'art en France, semble s'être barricadé dans l'église, où il soutient encore un siège désespéré. »²⁸⁹. Leysener devint, pour nourrir sa famille, l'un des artisans de ce style. On le vit donc peindre des statues, décorer des chapiteaux.

[...] survint [...] un monseigneur de Grasse, le plus coquet, le plus pimpant, le plus dameret des abbés qui ait jamais changé l'épée contre la crosse. [...] on ne jura plus dès-lors que sur les goûts de Paris et les caprices de Versailles. On poutra les prophètes, on attiffa [sic] les archanges [...].²⁹⁰

Mais sincère amoureux de l'art, le sculpteur, dont le talent était recherché, se morfondait : « « [...] il portait sa fortune comme d'autres leur croix. [...] La renommée du pauvre croissait

²⁸⁵ *Ibid.*, p 97- 98.

²⁸⁶ *Ibid.*, p 102.

²⁸⁷ *Id.*

²⁸⁸ *Ibid.*, p 106.

²⁸⁹ *Id.*

²⁹⁰ *Ibid.*, p 108.

donc et se déployait avec une rapidité désespérante. »²⁹¹ écrit Pavie. Leysener continua cependant d'œuvrer sous « cette contrainte irrécusable sous laquelle gémissait et se consumait son talent »²⁹². Le portrait se termine par le récit d'une anecdote qui révèle la passion inassouvie du sculpteur. Ayant postulé pour la réalisation d'un ouvrage commandé par les chanoines de la cathédrale, Sébastien Leysener l'obtient, ce qui réjouit tout son entourage, de sa famille à ses ouvriers. Seul l'abbé Reynaud, compagnon fidèle, ose lui déclarer : « [...] le chef-d'œuvre de bois recouvrira le chef-d'œuvre de pierre [...] et la postérité, [...] s'indignera du crime et en chargera votre mémoire. »²⁹³. Ce à quoi, Leysener, touché, répond : « Bravo, l'abbé, bravo, [...] - Un seul qui me comprenne et qui ne me trahisse pas [...] il a le sentiment des saintes œuvres outragées, et il veille sur l'honneur du maître, en proie aux séductions grossières du métier. »²⁹⁴ Puis, confessant toutes ses soumissions aux basses lois pécuniaires, il dévoile à l'abbé, son chef-d'œuvre caché : sa *tête de Christ mort*, celle qui transporta Victor Pavie au début de sa notice. Évidemment, l'abbé se pâme :

C'est d'aujourd'hui seulement qu'il m'a été donné de vous contempler face à face. L'art s'est dressé devant moi, et j'en ai mesuré la hauteur. [...] Son paquet sous le bras, deux grosses larmes dans le yeux, il partit en baisant la main de son vieux maître.²⁹⁵

Pavie aborde donc les thèmes de l'affront fait aux monuments et de l'intégrité artistique, dans un texte empli d'images pittoresques, de scènes de vie d'antan et de réflexions sur l'Histoire. Le conflit intérieur de l'artiste forme la trame de son récit. Que le poète angevin dresse le portrait d'un sculpteur, après celui d'un poète, la même année, reflète son goût et sa formation. Intime de David d'Angers, il voulut rendre hommage à un sculpteur oublié, animé de la même flamme, et composer dans le même temps un tableau historique, si prisé à cette date. Bien entendu, il en profite pour mettre en avant deux autres sujets qui lui tiennent à cœur : l'Anjou et la foi.

L'amour régional est chanté sur tous les tons ; l'énumération de ceux, artistes, écrivains qui se fixèrent en Anjou fait dire à Victor Pavie :

C'est la vertu d'ici [...] que de si loin que l'on vienne et de si loin que l'on tende, il est presque impossible d'y poser le pied sans que le pied se transforme en racines. Combien j'en citerais, des plus pressés de se rendre et des mieux hérissés contre les séductions du

²⁹¹ *Ibid.*, p 109.

²⁹² *Ibid.*, p 113.

²⁹³ *Ibid.*, p 117.

²⁹⁴ *Id.*

²⁹⁵ *Ibid.*, p 120.

repos, qui conquis en trois jours par le souffle de cet air et par les hilariantes [sic] félicités de cette terre, s'agrégèrent eux aussi au troupeau fortuné des *Molles* ! [...] Nous ne désespérons pas qu'un analyste à venir, versant dans sa cornue un litre d'eau puisé sous les arches de nos ponts, ne détermine nettement en quelles proportions s'y combinent l'oubli du passé, l'insouciance du futur et l'amour passionné du présent.²⁹⁶

La narration de l'arrivée du sculpteur allemand est grandiose : « Tout ce long pèlerinage de Paris à Angers, par la fraîcheur de mai, dans un nuage d'étamines que la brise de printemps faisait poudroyer sur son chemin, ne fut qu'une vibration de motifs résonnants qui faisaient irruption dans sa poitrine. »²⁹⁷

La ferveur religieuse vient se mêler à cette dévotion à la patrie :

Leysener [...], du perron d'Éventard²⁹⁸ sous lequel il s'était endormi la veille, [...] compta... 47 églises [...] C'était la ville d'Angers. [...] Son rosaire oublié [...] se mit à frétiler dans sa poche. Il le prit, l'étreignit avec ferveur de ses mains jointes, et ployant les deux genoux sur la pelouse du gazon, entonna [...] un refrain de la langue maternelle.²⁹⁹

L'extase se poursuit par la description de la cité angevine. A l'instar d'Aloysius Bertrand, Victor Pavie manie avec plaisir la prose poétique :

Elle était noire alors, et sans sortir du cercle que d'impérieuses réserves décrivent autour de nous, on peut se risquer à dire qu'avec le château pour croupe, pour tête le clocher dont les flèches formaient les cornes, pour poitrail la façade ardoisée de ses maisons qui se miraient dans la rivière, elle avait quelque chose d'une gigantesque tarasque accroupie sur la Maine, et séchant ses écailles au soleil.³⁰⁰

David d'Angers réalisa un médaillon de Jean-Sébastien Leysener avec l'inscription « Leysener, statuaire », en 1845. Quatre ans plus tard, un certain Philippe Béclard faisait paraître un article dans les *Mémoires de la SASAA* intitulé « Recherches sur le sculpteur Biardeau, A Monsieur Victor Pavie. » L'auteur rappelait la notice de Pavie, disait s'en être inspiré pour ramener à la surface du temps un sculpteur du dix-septième siècle, natif du Mans mais qui officia en Anjou, et faire l'inventaire de ses œuvres.

²⁹⁶ *Ibid.*, p 101-102.

²⁹⁷ *Ibid.*, p 103.

²⁹⁸ Commune limitrophe d'Angers.

²⁹⁹ Pavie Victor, « Un artiste de plus », *Op. Cit.*, p 105.

³⁰⁰ *Ibid.*, p 106.

2. Portraits historiques

Nous pourrions classer ces récits dans la catégorie « histoire romancée », même si, pour Gérard Gengembre cela « a un coût : elle adapte les personnages, les mentalités pour les rendre plus proches [...] Les propos, pour plausibles qu'ils soient, n'en sont pas moins imaginaires ou supposés. La dose de romanesque est assez importante. »³⁰¹ L'appellation « récit historique » peut aussi convenir, même si elle comporte ses propres limites : « Le récit historique, [...] est proche de la chronique. Il est censé être court, plus court que le roman en tous cas. Il s'agit de raconter un ou des événements historiques, réels ou fictifs, situés dans un contexte décrit plus ou moins précisément. »³⁰² Les frontières sont donc floues. De plus, Victor Pavie se présente comme narrateur, s'adressant au lecteur, incluant même parfois des souvenirs personnels concernant le lieu de son récit, commentant les actions, etc. Le degré d'érudition et la précision des recherches de l'auteur sont, en tous cas, à souligner.

a. Le maréchal de Gié

Le maréchal de Gié, est une étude sur un des plus puissants seigneurs que l'Anjou ait connu. Pierre de Rohan-Gié est né à Mortiercrolles en 1451, en ce château que décrit Victor Pavie, vingt ans plus tard, dans le livre d'Abraham Tancredi. Issu de la maison des Rohan de Bretagne, apparenté à Du Guesclin par son père, et des Montauban, apparenté aux Visconti par sa mère, il est présenté à Louis XI qui le fait chambellan, conseiller et capitaine à l'âge de vingt-et-un ans. Le roi lui octroie la seigneurie de Gié en Champagne et une pension de deux mille livres ; il est également seigneur en Bretagne (Gacilly), Normandie (Carentan), Perche (Béchardières) et Poitou (Tarteron et Soulanèze). Fidèle parmi les fidèles, Pierre de Rohan-Gié sert successivement Louis XI, Charles VIII et Louis XII, de Picardie en Vénétie, de Gascogne en Italie du Sud, de Bretagne en Flandre. Nommé maréchal de France en 1476, il est l'un des quatre grands du royaume à gouverner au moment de la maladie de Louis XI en 1480 ; il est porteur de l'épée royale lors du sacre de Charles VIII en 1484, puis lieutenant-général en 1488 ; il est fait grand-échanson³⁰³ en 1498 et entre en triomphateur, aux côtés de Louis XII, à Gênes en 1502. Finalement, il connut la disgrâce, non sans avoir participé aux tractations qui posèrent les bases du rattachement du duché de Bretagne à la France. Le Traité du Verger fut d'ailleurs signé dans son château de

³⁰¹ Gengembre Gérard, *Op. Cit.*, p 104-105.

³⁰² *Ibid.*, p 99.

³⁰³ La charge de servir à boire au roi ne revenait, à cette époque d'empoisonnements, qu'aux personnes d'absolue confiance.

Seiches-sur-le-Loir, en 1488. Condamné en 1504, à cinq années de réclusion, il fut absous de son crime de lèse-majesté, et se retira en Anjou ; il mourut à Paris en 1513 ou 1514 mais fut inhumé à Seiches-sur-le-Loir.

Victor Pavie retrace toutes les étapes de la vie du maréchal de Gié, avec force détails. C'est donc bien une véritable étude historique que livre Pavie. Nous avons pu la consulter sous sa forme de tiré à part, sans date, longue de vingt-huit pages, imprimée par Cosnier et Lachèse, à Angers. Les dates et les péripéties sont contées avec une extrême précision car l'auteur s'est grandement documenté ; il cite ses sources : Brantôme³⁰⁴, Garnier³⁰⁵, Commines³⁰⁶, Bourdigné³⁰⁷, Bodin ainsi que les *Mémoires de Louise de Savoie* et les archives départementales.

Pavie mêle à la rigueur du chercheur le talent de l'écrivain. Bien qu'il se défende d'être historien, parlant du « faix de l'historien, déjà trop lourd pour [ses] épaules »³⁰⁸, et ayant du mal à se concentrer sur son sujet :

- Quand les rêveries vous assiègent ainsi, encombrant le terrain d'une monographie secondaire, de quelle pointe d'acier doit être armée la plume d'un historien pour tracer son sillon jusqu'au bout, et pour écrire l'histoire d'une nation ou d'un royaume, sans se laisser égarer par les considérations du chemin !³⁰⁹,

il porte un regard critique sur le passé, n'hésitant pas à contredire, en spécialiste avisé, certains chroniqueurs : « Dans une phrase prétentieuse de réticences et d'ambiguïté, Brantôme [...] conclut [...] par [une] affirmation [...], écho de l'opinion de son temps. [...] »³¹⁰, ni à dénoncer avec violence les excès de certains personnages, comme le pape Alexandre VI, qui avait béni la création par Pierre de Rohan du monastère des Anges à Mortiercrolles : « A voir de telles paroles, pures et suaves comme l'Église, tomber des lèvres d'un Borgia, on songe au rayon de miel dans la gueule de ce lion dont les vers faisaient leur pâture. »³¹¹

Sous sa plume, jaillissent les mots du poète, les images du romantique. Victor Pavie entame d'ailleurs son récit de la première rencontre de Pierre de Rohan-Gié avec Louis XI, par un

³⁰⁴ Pierre de Bourdeille dit Brantôme (1535-1614), chroniqueur français.

³⁰⁵ Peut-être Jean-Jacques Garnier (1729-1805), historien né en Mayenne et co-auteur d'une *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV* (30 vol., 1755-1786).

³⁰⁶ Certainement Philippe de Commines (1447-1511), homme politique, chroniqueur et mémorialiste flamand de langue française.

³⁰⁷ Charles de Bourdigné, poète angevin du XVI^e siècle.

³⁰⁸ Pavie Victor, *Le Maréchal de Gié*, Angers, Cosnier et Lachèse, s.d., p 25.

³⁰⁹ *Ibid.*, p 10.

³¹⁰ *Ibid.*, p 12.

³¹¹ *Ibid.*, p 14.

dialogue fictif, que l'on dirait sorti tout droit d'une chronique du seizième siècle. Tanneguy du Châtel³¹² présente le jeune noble au roi :

« Je vous amène, bieu [sic] sire, ce tiercelet dessus mon poing, déchaperonné d'à-nuit, et l'œil encore hagard sous ce nouveau soleil de France. Je le dressais pour un autre, mais Dieu vous le départ ; pour hardie et fidèle, je vous répons de sa volée ; essayez-en, j'engage ma vicomté de Bellière, qu'une fois lancé, il ne rentrera au perchoir qu'avec du sang au bec, et aux serres grasse curée.

- Par la Pasques-Dieu ! compère, le bon tour que jouez là à mon gentil cousin François ! Approchez donc, messire ! qu'il est séant et qu'il nous va ! »

- Et donnant sa main croche à baiser au jeune prince qui ne s'y prêtait qu'à demi : « Salut et liesse à la maison de Rohan. C'est fête à-nuit céans, vrai comme c'est deuil là-bas. Debout, messire ; assez vous agenouillerez plus tard, quand nous vous octroierons de notre gracieuse main le bâton, voire un jour l'épée, laquelle, » poursuivit-il, en se penchant à son oreille, « n'a point exclu du front de notre regretté Arthur cette belle couronne de Bretagne. »³¹³

De la même manière, son analyse de la situation politique d'alors se pare d'atours narratifs, spécifiques d'un littérateur romantique comme Pavie : évocation de la société médiévale mythique, discours sur les âges de l'Histoire, emploi de l'antithèse :

Le moyen-âge fuyait : [...] la féodalité était pareille à un monde où la lune et le soleil se couchaient à la fois. A voir sur son estrade de velours [...] le cadavre de ce terrible duc de Bourgogne [...] ; au chevet du lit d'honneur le vieux René en larmes, sa barbe blanche saupoudrée d'or à la mode des anciens preux, on pouvait se demander [...] qui de Bourgogne ou d'Anjou reviendrait le plus tôt à la France. [...] Charles, ce lion, René, cette colombe, un renard entre les deux, croquant le faible, leurrant le fort !³¹⁴

Si Victor Pavie se saisit de l'histoire du maréchal de Gié, c'est qu'elle lui offre l'occasion de chanter l'honneur, les liens du sang, la fierté des seigneurs de l'Ancien régime. Car, après 1848, et même si le poète angevin a un temps cru aux promesses de la Deuxième République, influencé peut-être par son ami David d'Angers, Pavie semble remonter avec nostalgie, aux sources de la civilisation moderne : la noblesse et l'Église. Est-il légitimiste ? Alain Néry reste prudent sur le sujet, même s'il affirme : « Victor Pavie n'en tient pas moins, dans ses allusions à caractère politique, un discours qui revêt tous les traits d'une profession

³¹² Tanneguy IV du Chastel, grand écuyer de France, mort en 1477.

³¹³ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 2.

³¹⁴ *Ibid.*, p 6.

de foi légitimiste, instillée, diluée, masquée. »³¹⁵ Cette prédilection pour la monarchie s'exprime dans le soutien de l'auteur à Pierre de Rohan-Gié, au sujet de son procès : « [...] il avait riposté avec la dignité d'un seigneur et la fierté d'un chevalier [...] »³¹⁶ écrit Pavie. Alain Néry le confirme :

[...] Pavie se réfère à la Royauté sous l'aspect de sa continuité. Celle-ci est notamment invoquée dans *Le Maréchal de Gié* ; ses traîtres accusateurs incriminent le Maréchal, écrit ironiquement Pavie, « d'avoir pris des mesures pour conduire le prince, héritier de la couronne, en son gouvernement d'Angers, pour s'emparer de l'autorité en son nom ». Dans le même texte, l'historien laisse paraître sa préférence : le gouverneur d'Angers, Pierre de Rohan, a su comprendre et défendre « le salut de l'état », contre des manœuvres qui remettaient en question « tout le système de la monarchie ». ³¹⁷

Soulignons tout de même que Victor Pavie semble parfois presque se réjouir des épisodes révolutionnaires. C'était le cas, dans certains passages du *Dernier homme des champs*, c'est le cas, ici, dans son introduction au *Maréchal de Gié*, l'auteur y voyant la cause d'une injustice réparée :

Aujourd'hui, que le marteau des révolutions, en frappant sur l'écu, a mis à nu le personnage ; l'histoire reprend son bien dans le charrier des familles ; les rameaux affranchis de leur souche féodale reflorissent aux lieux préférés : et voilà comme quoi le maréchal Pierre de Gié nous revient de Bretagne, en passant par la France. ³¹⁸

Le récit, par sa tonalité chevaleresque, penche cependant bien en faveur de cette noblesse, vouée à la cause du roi et à celle de Dieu, laissant, dans la pénombre des siècles échus, une traînée lumineuse, que saisirent avec avidité les hommes du dix-neuvième siècle. Avec ses amis de la *Société des Sciences et Arts d'Angers*, archéologues, historiens, savants, Victor Pavie renforça la troupe.

Décrivant à plusieurs reprises les demeures du maréchal de Gié en Anjou, qu'il a visitées, l'auteur conclue son texte par ces évocations personnelles : « J'ai vu Mortier-Crolle. [...] J'ai vu l'enceinte du Verger. Sa démolition est célèbre. »³¹⁹ comme pour se peindre en dernier

³¹⁵ Néry Alain, « Victor Pavie et le royalisme angevin », in Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 81.

³¹⁶ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 23.

³¹⁷ Néry Alain, *Op. Cit.*, p 74.

³¹⁸ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 1.

³¹⁹ *Ibid.*, p 27.

témoin des grandeurs du passé. Les dernières lignes du récit illustrent d'ailleurs ce message passéiste, cher à Pavie, qui se demande à propos du château détruit de Rohan :

En cette époque d'industrie, où il n'y a de vie sauve qu'au prix d'une transformation vulgaire, qu'eût-il tant gagné à survivre ? que fut-il devenu ? usine, caserne ou prison ?

Il a fait comme ceux-là dont l'histoire a gardé le nom. Il est mort plutôt que de se rendre.³²⁰

b. *Les Saint-Offange*

Cet essai d'une soixantaine de pages, structuré en trois parties³²¹, fut publié en 1854, dans la *Revue de l'Anjou*, puis tiré à part l'année suivante. La famille Saint-Offange³²² est une lignée célèbre en Anjou qui s'illustra, notamment, lors des guerres de religion, au seizième siècle. On se rappelle l'engagement total de Victor Pavie envers l'Église ; ce récit est, tout naturellement, une apologie de la Sainte Ligue, union catholique sacrée aux yeux de l'auteur, en même temps qu'une critique virulente de la Réforme ; Pavie n'hésite pas à écrire, dès les premières lignes :

Il est clair pour quiconque ne se refuse pas à l'évidence de l'histoire, que la Ligue nous sauva d'un [...] démembrement [...]. Légitime à tant de titres, le serment d'union des catholiques ne fut d'ailleurs [...] qu'une tardive réplique au cri de fédération des huguenots. [...]. L'Union coupa court au progrès de l'hérésie en France.³²³

Le parti protestant est, lui, clairement identifié comme le Mal, Victor Pavie parlant du « caractère dissolvant dont la Réforme a multiplié les effets sur tous les pays qu'elle ronge »³²⁴ et des « forces coalisées de l'ennemi »³²⁵. Pavie s'inscrit là dans un certain courant de son temps : « La mise en cause du protestantisme comme étant à l'origine du mal moderne est un lieu commun des écrits légitimistes de l'époque. »³²⁶ explique Alain Néry.

L'auteur passe en revue les différentes étapes de la « Sainte Union », et note, à propos des courants qui l'agitent :

³²⁰ *Ibid.*, p 28.

³²¹ Sans réelle justification, sinon chronologique.

³²² Ne pas confondre avec la commune de Saint-Offenge-Dessous, située en Savoie.

³²³ Pavie Victor, *Les Saint-Offange*, Angers, Cosnier et Lachèse, 1855, p 2.

³²⁴ *Id.*

³²⁵ *Id.*

³²⁶ Néry Alain, *Op. Cit.*, p 77.

Tandis que subjugués par l'ascendant du Béarnais, une portion de la Ligue anticipe déjà sur le dénouement de la lutte, on voit de l'autre des gouverneurs de province, des commandants de place se faire un point d'honneur [...], de défendre opiniâtrement contre l'hérésie les postes qu'ils tenaient de la monarchie catholique.³²⁷

Une nouvelle fois, on voit le regard de Victor Pavie se focaliser sur sa terre natale de l'Ouest. Sans omettre les motivations intéressées de certaines de ces figures catholiques, telle Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur, qui profita des droits héréditaires de sa femme pour rétablir la souveraineté de l'ancien duché de Bretagne et établir un gouvernement indépendant, Pavie excuse le retour exagéré au passé qui fut la marque des ligueurs :

[...] cet anachronisme s'explique. C'est sous l'effigie du passé que les idées éternelles apparaissent d'ordinaire aux hommes [...] si tôt que l'initiateur, l'homme d'avenir et de génie, qui savait dégager la vérité de l'ornière, vient à manquer. Or Guise n'était plus, [...]. La féodalité, finalement écrasée par l'Église, n'en tirait pas moins d'elle un reflet de grandeur et de vie, [...]. Il n'y avait donc pas, contre une royauté hérétique, de meilleur fantôme à évoquer que celui de l'orthodoxie féodale.³²⁸

Concernant le duc de Mercœur lui-même, Victor Pavie apparaît bien tolérant : « Sa droiture, sa douceur, la sincérité de sa foi ont reçu de saint François de Sales un témoignage à toute épreuve. »³²⁹.

Bien sûr, il déplore le manque de reconnaissance que rencontra la Ligue dans l'Histoire, écrivant :

La Ligue passa, toute meurtrie, des rancunes des philosophes aux insultes des libéraux. [...] Par son indépendance elle froissait une monarchie ingrate qui ne lui devait rien moins que le prestige de son autorité et l'intégrité de sa couronne. Elle révoltait par ses dogmes les mesquines préventions d'une école pour qui la liberté n'a de jeu que dans le vide parfait des croyances.³³⁰

Du statut de victime, le mouvement de résistance catholique finit, aux siècles suivants dans l'opinion, par endosser celui de clan réactionnaire. C'est surtout dû, selon Pavie, aux effets de la légende bâtie autour d'Henri IV - avec sa *Henriade*, Voltaire fait ainsi un coupable tout

³²⁷ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 4.

³²⁸ *Ibid.*, p 4.

³²⁹ *Ibid.*, p 5.

³³⁰ *Ibid.*, p 3.

désigné -, mais le roi reste fautif de par son « insouciance de l'injure »³³¹. Irrémédiablement, « la grande phase de la Ligue est close, son étoile pâlit »³³² se plaint alors Victor Pavie.

Les Saint-Offange furent écrits au moment où Pavie redoublait d'engagement religieux : quelques années plus tôt, il avait déclaré que la perte de la foi était la cause de la débâcle romantique³³³ ; il était, au même moment, devenu président de la Conférence de Saint Vincent de Paul à Angers et siégeait au conseil d'administration d'autres œuvres charitables ; il avait même sans doute déjà eu vent, à cette date, de la création de l'Adoration nocturne, cette pratique ascétique extrême, qu'il adopta par la suite. Le texte participe donc d'une entreprise militante à laquelle s'ajoute la valorisation de l'appartenance au terroir. Pour Victor Pavie, l'Anjou, et plus encore sa capitale, représentent le cœur de la foi catholique en France :

[...] en [...] deux circonstances, la position de notre province l'a rendue solidaire d'une foule d'événements. La scène qu'elle devait présenter, de 1793 à 1796, comme point de réunion du Poitou, du Maine et de la Bretagne, elle l'avait présentée déjà dans les circonstances quelque peu semblables de 1589 à 1598 ; [...] S'il est vrai, comme l'affirme la chronique contemporaine, que le premier cri de l'Union soit parti, en 1576, de nos murs, Angers a le privilège d'ouvrir et de clore littéralement toute la période la Ligue.³³⁴

Sans discuter de savoir si le privilège est réel, nous constatons en effet que la province angevine regroupe tous les attributs d'un véritable centre religieux, du point de vue moral. L'auteur va jusqu'à y associer le nom d'un des chefs les plus emblématiques de la Ligue, soutenant : « [...] Guise après tout ; cette éclatante maison de Lorraine ne relève-telle pas d'Anjou par le roi René ? »³³⁵.

Quant aux Saint-Offange, Victor Pavie déclare sans ambages : « les Saint-Offange n'étaient rien moins que des saints. »³³⁶. Juste après cette affirmation grandiloquente, comme pour l'atténuer, Pavie leur reconnaît pourtant quelques torts, mais avec hésitation, faisant un pas vers une critique réelle, reculant, s'y résignant à nouveau :

Combattre pour combattre était volontiers leur devise, [...]. La passion chez eux enflammait le courage ; leur conscience catholique, [...] ne se montra difficile ni en conseils, ni en alliances ; [...] de là des bruits odieux, dont la source est trop évidente pour que, dans

³³¹ *Id.*

³³² *Id.*

³³³ Dans *Le dernier homme des champs*, en 1850.

³³⁴ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 5.

³³⁵ *Ibid.*, p 6.

³³⁶ *Id.*

l'intérêt de leur mémoire, il n'y ait pas plus de périls à les taire qu'à les avouer. Quoi donc que l'on ressent pour la vérité de leur cause et pour l'indomptable énergie de leurs personnes, cela ne saurait amnistier en eux certaines déprédations dont, à tort ou à raison, leur mémoire reste chargée.³³⁷

La famille Saint-Offange occupa une place de première importance au sein du dispositif de la Ligue. En 1562, le Huguenot Jacques de Saint-Aignan, investissait le château de Rochefort-sur-Loire, mais trois mois plus tard, il en était délogé puis exécuté à Angers. Deux décennies passèrent, lors de la huitième guerre de religion, les trois frères Arthus, François et Amaury de Saint-Offange prenaient à leur tour possession des lieux ; ils avaient « la croix à planter sur ces murailles souillées par les insignes de Calvin »³³⁸ nous dit Pavie. L'endroit était idéal pour un quartier général :

Bientôt ville et château s'établissent et se dressent sur un pied de formidable défense ; Rochefort devient le centre du gouvernement de l'Union ; les tribunaux y siègent, les bureaux de taille et de péage y fonctionnent : le tout à la nomination des Saint-Offange qui, maîtres de la place avec les canons de Mercœur, maîtres de la Loire avec ses galères, arrêtent les convois, rançonnent les voyageurs sur eau comme sur terre, moitié brigands, moitié forbans.³³⁹

L'époque est furieuse et les Saint-Offange ont la réputation d'être violents : « Telle était l'attitude imposée par le besoin de la défense. Telle était l'impression qu'ils devaient nécessairement produire sur une population en guerre depuis vingt-trois ans, décimée à trois reprises par la peste [...] »³⁴⁰ légitime Victor Pavie. Mais il reconnaît également :

Un ressentiment de famille, en ulcérant leur cœur, vint imprimer à leurs actes un caractère de violence qu'il est plus difficile de justifier que de motiver. Dans une rencontre à Saint-Rémy, Artus, l'aîné des trois frères, qui chargeait à la tête d'une colonne avec toute la fougue de sa nature, fut atteint d'une balle et tomba. A la chute de ce frère, leur guide et leur conseil, si loin devant eux par les années, sur les genoux duquel ils avaient tressailli de tous les enthousiasmes et de toutes les ambitions de la famille, une dernière explosion se fit en eux. Ils se jetèrent sur son corps, et prenant à témoin de son sang le clocher de leur village et le donjon de leur château, ils jurèrent d'en faire payer jusqu'à la dernière goutte au parti qui l'avait versé.³⁴¹

³³⁷ *Id.*

³³⁸ *Ibid.*, p 11.

³³⁹ *Id.*

³⁴⁰ *Ibid.*, p 12.

³⁴¹ *Ibid.*, p 17-18.

Notons l'image difficile à croire du grand frère pouponnant ses cadets comme une mère, et de l'amour qui en découle, si pur, qu'il amène à massacrer quiconque a osé troubler ces tendres sentiments.

Victor Pavie se fait donc, une fois de plus, historien pour retracer la vie de ces seigneurs de Rochefort-sur-Loire, entre 1576 et 1598. Il les défend dans l'affaire de Scipion Sardini, ce financier français d'origine toscane, proche de Catherine de Médicis, enlevé contre rançon par les Saint-Offange. Accusés de s'être ralliés à la Ligue en échange de leur impunité, les frères seraient des opportunistes. Vilénie pour Pavie qui dénonce la rumeur : « La capture est flagrante, mais le crime l'est moins. »³⁴². Leur intention était, selon lui, d'obtenir la libération de deux frères. « Ils étaient [...] ligueurs ; ils avaient [...] fourni des gages notoires à la Ligue ; ils y figuraient donc et ne s'y réfugiaient point ! »³⁴³. La fougue avec laquelle Victor Pavie s'attache à laver leur honneur prend sans doute sa source dans le sentiment d'injustice familiale que lui-même expérimenta, enfant. Aussi s'écrie-t-il :

Que c'est une bonne chose que le succès, et qu'il fait bon s'abriter sous le manteau d'une renommée populaire ? Voyez Brissac ! Il vend Paris au roi, la vente est ratifiée par l'histoire. Et voilà que, pour avoir défendu jusqu'au bout, avec ni plus de violence, ni moins de courage que leurs ennemis, d'autres principes et d'autres mœurs, les champions de Mercœur n'ont droit qu'au titre de bandits ! Bandits, si vous voulez, bandits à la façon de Charrette et de Cabrera, de ceux en qui se résument, jusqu'à la convulsion parfois, les suprêmes palpitations d'une lutte [...].³⁴⁴

La posture est claire : réhabiliter les Saint-Offange, ces preux défenseurs de la tradition incarnant la quintessence française, selon l'auteur. Comme le signale Alain Néry : « c'est de l'union entre le service de l'Église et les valeurs chevaleresques que se réclame la tendresse de Pavie dans ses écrits historiques sur les temps médiévaux. La chevalerie est « fille de l'Église ». »³⁴⁵. Victor Pavie dépasserait même Barbey d'Aurevilly :

Barbey a fait, comme Pavie, l'éloge de la Ligue et des Guise, [...] tant il est vrai [...] qu' « être catholique est la meilleure manière d'être français »³⁴⁶. Pavie va plus loin dans la voie de ce qu'on nomma « augustinisme politique », une certaine confusion des

³⁴² *Ibid.*, p 9.

³⁴³ *Ibid.*, p 10.

³⁴⁴ *Id.*

³⁴⁵ Néry Alain, *Op. Cit.*, p 73.

³⁴⁶ D'Aurevilly Barbey, « Les ducs de Guise et leur époque, par H. Forneron », *Le Constitutionnel*, 5 juillet 1878, *Les Historiens*, Paris, Quantin, 1888, p 162.

domaines politique et religieux : « [...] la patrie c'était Rome, comme l'étranger c'était Calvin »³⁴⁷. »³⁴⁸.

La suite de l'essai est consacrée à la relation des moindres péripéties de ces guerres religieuses dans l'Ouest, de 1575 à 1598, avec la description des protagonistes, de leurs alliances, de leurs fiefs, de leurs faits d'armes, etc. avec une attention particulière pour le siège de Rochefort. Durant plus d'une quarantaine de pages, les noms de Philippe Duplessis-Mornay, du maréchal d'Aumont, de Donnadieu, Brionneau, Dieudonné de Puycharic, Lavardin, François de Heurtault, Saint-Quintin, François d'Espinay Montmartin, François de la Trémouille, Mercœur et d'une myriade d'autres acteurs de ces conflits sanglants, de Saumur à Torfou, de Tigné à Montsoreau, d'Ancenis à Rochefort, se mêlent à ceux des Saint-Offange, dans un tourbillon qui laisse le lecteur pantois de cette excursion érudite mais touffue dans ce passé si tumultueux. D'autant que le style de l'historien Pavie ne diffère en rien de celui de l'écrivain Pavie : de nombreuses allusions, des digressions, des phrases longues et complexes, des références historiques locales.

S'il cite constamment ses sources³⁴⁹, Victor Pavie n'en rappelle pas moins sa difficulté à rédiger un tel ouvrage, soit que l'imagination prenne le pas sur la documentation : « On aimerait à noter par quels caractères distinctifs se modifiait en eux le type de la race ; [...] Les conjectures, à cet égard, tireraient trop sur l'arbitraire. [...] d'où il suit que la part est moins belle pour l'historien, qu'elle ne le serait pour le romancier ou le dramaturge. »³⁵⁰, soit que les digressions l'éloignent de son sujet :

Le terrain déblayé, hâtons-nous de substituer aux [...] tâtonnements de la critique l'hypothèse plus large de la vraisemblance [...]. La plume court, les pages tournent et le récit fuyant toujours, il en serait tout à l'heure de Rochefort et des Saint-Offange comme du roi de Bohême et de ses sept châteaux.³⁵¹

Malgré ses résolutions, Victor Pavie ne peut s'empêcher d'émailler son récit de multiples expressions pittoresques ou poétiques : « D'Aumont [...] cessa le combat [...]. le maréchal, « mouillant sa barbe blanche de larmes », donna le signal de la retraite. »³⁵² ou : « Puycharic

³⁴⁷ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 2.

³⁴⁸ Néry Alain, *Op. Cit.*, p 75.

³⁴⁹ *L'Histoire universelle*, des articles de collègues de la *Revue d'Anjou* (Roger, Godard-Faultrier Bourcier, Poitou), les *Mémoires de Mme Duplessis-Mornay*, la *Vie de Du Duplessis-Mornay*, des correspondances, etc.

³⁵⁰ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 8.

³⁵¹ *Ibid.*, p 10.

³⁵² *Ibid.*, p 39.

bondissait. C'était à briser cette épée qui tournoyait dans le vide et ne pourfendait que le vent. »³⁵³ ou bien:

Vers le temps où Brissac livrait Paris à Henri IV, un gouverneur [...] ouvrait au parti de la Ligue les portes du Plessis-Bourré, manoir sombre, ciselé comme un palais, crénelé comme une bastille, où couvent les complots à l'ombre des vieux chênes, où le génie de Louis XI se reflète à travers les siècles dans des douves de quatre-vingt pieds. Ce traître [...] n'obtint ni bâton ni épée. La place fut reprise par son lieutenant ; il fut traîné en claie, et sa tête tomba.³⁵⁴

ou bien encore : « [...] sans échanger un mot, sans même éperonner leurs montures, ils s'éloignèrent lentement au gré d'un vent triste et glacé qui semblait celui de leur fortune. »³⁵⁵, pour ne citer que ces exemples parmi tant d'autres.

Sa conclusion ramène le lecteur au dix-neuvième siècle. Après avoir rappelé qu'une somme de six mille écus et l'amnistie avaient été offertes aux Saint-Offange contre leur reddition, à la condition de démolir la citadelle, Pavie écrit : « De nos jours, après deux siècles et demi, la démolition dure encore. Rochefort est une carrière d'où les bâtisseurs avides extraient impunément des matériaux pour leurs maisons »³⁵⁶. Il souligne surtout la connotation si « romantique » de ces aventures épiques et réaffirme la volonté qui fut la sienne, sinon de réhabiliter complètement ces nobles catholiques d'Anjou, du moins de verser au dossier de leur procès quelques documents à décharge :

En 1828, au fort des drames et des romans, quelque étudiant, [...] les eût encadrées dans une œuvre où ni l'ardeur, ni l'éclat des événements n'eussent failli aux magnificences du paysage. Le siècle n'est plus poète, et l'on n'a plus vingt ans. Ce que nous avons tenté, ç'a été de projeter sur des hommes mal connus et plus mal jugés un reflet de cette lumière qui commence à se lever sur leur cause. D'autres viendront ; à eux de dégager la vérité des faits obscurs qui la retiennent, et d'absorber cette ébauche dans une histoire générale de la Ligue en Anjou. Quel sera leur jugement sur nos deux personnages ? Il nous est plus facile de le pressentir que de l'exprimer : l'histoire a tant menti dans cette « conspiration de trois siècles contre la vérité », tant de récits sont à refaire, tant d'erreurs à redresser, tant de préjugés à vaincre depuis Luther [...].³⁵⁷

³⁵³ *Ibid.*, p 42.

³⁵⁴ *Ibid.*, p 45.

³⁵⁵ *Ibid.*, p 55.

³⁵⁶ *Ibid.*, p 56.

³⁵⁷ *Ibid.*, p 57.

L'essai des *Saint-Offange*, l'un des derniers textes historiques de Victor Pavie, est fort représentatif de cette période où l'auteur, installé comme notable à Angers, et reconnu comme chef de file des mouvements sociaux catholiques angevins, opère alors la synthèse entre les préoccupations issues de sa foi et son passé romantique, habité par les ombres du Moyen-âge et les idéaux perdus. Il exploita ensuite cette veine dans de nombreux autres écrits.

IV. LE JOURNALISTE CRITIQUE

Victor Pavie vit sa carrière d'écrivain débiter par la parution de poésies et d'articles dans le journal de son père. Dès 1825-1826, six poèmes étaient publiés ainsi que deux textes littéraires et critiques. L'année suivante, deux autres pièces en vers et quatre articles, paraissaient dans les *Affiches d'Angers*. Chaque année, Pavie continua de signer ainsi des contributions pour le feuilleton de Louis Pavie : en 1828, deux poésies et deux articles ; en 1829, deux poèmes et six articles ; en 1830 : deux textes ; en 1831, trois ; en 1832, rentré à Angers, il ne publie rien. L'activité journalistique reprend ensuite, irrégulière : en 1833, deux articles ; en 1836, un seul, comme en 1839. La frénésie romantique est passée. Victor Pavie composa d'autres poèmes que ceux parus dans les *Affiches* et rédigea d'autres articles pour d'autres organes de presse : *L'Artiste*, la *Revue de l'Anjou*, la *Tribune romantique*, le bulletin de la *Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, celui de la *Société Linnéenne de Maine-et-Loire*. Dans la production pavillienne, alternent les critiques littéraires générales ou concernant un ouvrage particulier, les analyses et jugements artistiques, les chroniques. Nous estimons son travail de journaliste à trente-quatre textes : vingt-deux articles concernant la littérature (un restant introuvable), dont seize au sein du journal familial, et douze articles concernant l'art, dont quatre dans les colonnes des *Affiches d'Angers*. Certains articles parurent en plusieurs fois.

A. ARTICLES LITTÉRAIRES

1. Textes divers et polémique

Le jeune Pavie étudie à Paris lorsque son père décide d'ajouter au journal qu'il dirige un supplément littéraire, le *Feuilleton*.

Ce feuilleton subsiste jusqu'en 1834, puis, faute de lecteurs sans doute, se réduit à quelques colonnes, se fusionne avec la feuille des annonces, et meurt avec elle à la fin de l'année 1836. Son existence coïncide avec la belle période du romantisme, qu'il représente en Anjou. On y peut suivre tout ce mouvement littéraire, les efforts de quelques hommes en faveur des théories nouvelles ; on y trouve des extraits de tous les écrivains en vogue, français ou étrangers, et d'intéressants articles de critique sur les ouvrages du jour.³⁵⁸

³⁵⁸ Marty Paul, *Op. Cit.*, note 2, p 9.

Aussitôt sa création, Victor a envoyé des articles, des critiques. En 1825-1826, ses cinq premières contributions sont toutefois poétiques ; le jeune adorateur de Lamartine et Hugo se jette sur l'opportunité qui lui est offerte de s'épancher en vers.

A la fin de l'année, il s'essaie à la prose, avec un texte curieux, à tonalité existentielle. Intitulé *La veille, le jour, le lendemain*, il suscite l'interrogation. En effet, le lecteur ne sait pas s'il s'agit du récit de la vie et de la mort d'un personnage célèbre (l'auteur semble raconter trois moments de l'événement : avant - pendant - après) ou s'il s'agit d'une réflexion plus générale sur ce passage fatidique. Le style allusif rend le propos énigmatique. Aucun personnage incontournable n'étant décédé cette année-là (à part peut-être Byron, mais la description du lit funèbre ne correspond pas à celle du lieu où mourut le poète anglais), nous penchons pour l'hypothèse d'un récit symbolique sur la destinée humaine. Mais que penser de l'astérisque placé après le dernier mot de la phrase : « Le cercueil est recouvert d'un long crêpe, au-dessus pend encore une guirlande. »³⁵⁹ et renvoyant à la note de bas de page : « Exact », censée attester de la réalité de la description ? Volonté d'égarer le lecteur ou référence cachée à un personnage obscur ? Nous ne pouvons trancher.

Des vers de Schiller figurent en citation sous le titre. Ce sont ceux que Victor Hugo a inscrit en tête de son poème *La mort du duc de Berry* :

Le Meurtre d'une main violente brise les liens les plus sacrés,
La Mort vient enlever le jeune homme florissant,
Et le Malheur s'approche comme un ennemi rusé
Au milieu des jours de fête.³⁶⁰

Schiller

Victor Pavie a écrit « La mort » à la place du « Meurtre », ignoré le deuxième vers, et traduit le début du troisième par : « le malheur se glisse... ». La poésie de Hugo date de 1820, Pavie l'a lue ; qu'il place la même citation que l'auteur des *Odes et poésies diverses* au début de sa prose, signifie qu'il puise aux mêmes sources, qu'il fait cause commune avec lui. Peut-être s'est-il aussi convaincu que cela le protégeait d'une certaine manière et favoriserait le succès de son essai.

Le texte est structuré en trois paragraphes, correspondant aux trois instants entourant la mort. Cet « homme de bien » dont Pavie décrit l'état d'esprit au soir de son trépas semble

³⁵⁹ Pavie Victor, « La veille, le jour, le lendemain », in *Feuilleton des Affiches d'Angers*, n° 23 du 5 novembre 1826, p 91.

³⁶⁰ Hugo Victor, « La mort du duc de Berry », *Odes et poésies diverses*, Paris, Pélicier, 1822.

être le type idéal de l'être humain qui a vécu avec sagesse ; néanmoins l'attachement aux siens l'empêche d'envisager sa fin prochaine avec sérénité. D'où le ton plaintif de la première partie. La deuxième se contente de décrire la scène funèbre, la famille autour de la dépouille mortelle, la terre jetée dans la fosse, le cortège repassant devant la demeure du défunt. Le dernier paragraphe est l'occasion d'une réflexion philosophique aux accents mélancoliques, soulignant le caractère éphémère et dérisoire de l'existence humaine, ainsi que l'inéluctable recommencement :

- Et tout est vide ! [...]

Pas une voix, pas un bruit... si ce n'est celui de quelques pas qui s'éloignent en mourant pour s'évanouir tout à fait... puis c'est un nouveau bruit [...] des pas inconnus et étrangers qui peu à peu s'avancent [...] - et les pompes de la grandeur ont repris leur cours.³⁶¹

A la fois mise en garde retenue de la vanité et dénonciation de l'oubli, cette production est typique d'un jeune homme de dix-huit ans, nourri de la thématique romantique naissante, et épris d'idéal.

Plus argumenté et étoffé est le texte que Victor Pavie écrit à la fin de l'année 1827. Il fait suite à une série de quatre articles littéraires et artistiques, dont nous parlerons dans le chapitre suivant consacré aux critiques. Il répond surtout à l'adresse publiée dans le *Feuilleton* quinze jours auparavant, envoyée par un lecteur mécontent de l'orientation romantique du journal. Sous le titre *Questions modestement présentées par un vieux littérateur à MM. les membres d'une jeune académie*, ce lecteur anonyme attaquait les conceptions de Victor Pavie qui louait le nouveau mouvement artistique :

[...] faut-il [...] brûler tout ce qui n'est pas de votre moderne école ? La poésie doit-elle commencer une ère nouvelle ? notre longue expérience n'est-elle qu'un rêve que dissipe enfin le romantisme [...] ?

J'ai cru que la nature n'était pas bonne à voir dans tous ses détails, [...], dans tous ses accidents ; [...] et que, [...] il était de bon goût d'offrir aux regards des attitudes en même temps belles et naturelles : me serais-je trompé ? [...]

On me disait, dans ma jeunesse, qu'il fallait, pour écrire, de la correction, de la méthode, de la clarté ; que l'esprit n'aimait pas qu'on le tourmentât par de trop brusques transitions, par des ellipses trop hardies, par des comparaisons trop métaphysiques ; [...]

On me disait tout cela : est-ce qu'il serait mieux actuellement de faire tout ce qu'on nous recommandait d'éviter ?³⁶².

³⁶¹ Pavie Victor, *Op. Cit.*, p 91.

Après ce rappel des règles classiques, l'auteur du billet d'humeur concluait, magnanime : « Mais si tout cela n'était qu'un jeu, j'en rendrais grâce au dieu du goût, moins encore pour l'honneur de l'art, que pour celui de jeunes écrivains qui souvent auraient joué ce jeu, je l'avoue, avec force, avec profondeur, avec génie. »³⁶³. Car, s'il conteste le choix esthétique dont Pavie se fait le héraut, il n'en reconnaît pas moins ses qualités littéraires :

J'entends la plaisanterie tout comme un autre ; si ce n'était qu'une innocente mystification, j'aurais bien du plaisir à vous le pardonner, et surtout à l'un de vous, messieurs, auquel, je le répète, j'aime à reconnaître un talent véritable et propre à tout ce qu'il lui plaira d'entreprendre.³⁶⁴

Le ton paternaliste de la critique pourrait laisser penser que ce « vieux littéraire » connaissait Victor Pavie. L'avait-il rencontré sur les bancs du collège d'Angers ? L'avait-il croisé dans le salon de Louis Pavie ? Ou bien, utilisait-il seulement le compliment pour mieux faire adopter son point de vue ? Son âge, et ses prédilections pour les canons artistiques du passé l'incitaient, en tous cas, à vouloir remettre la jeunesse dans le « droit chemin ».

Quinze jours après, Pavie adresse judicieusement sa réponse au responsable du journal, choisi comme arbitre. Le jeune journaliste y est virulent. Le texte, titré sobrement *Réponse Aux Observations d'un vieux Littérateur*, débute par la réaction d'orgueil de Pavie qui détourne sur un autre les louanges impures de l'anonyme contradicteur. Il exagère ensuite les propos de ce « M. *** », comme il l'appelle, le décrivant « scandalisé » pour mieux réfuter son opinion. Surtout, il s'emporte dès le deuxième paragraphe :

Permis à tout le monde d'être classique, mais défendu à qui que ce soit de calomnier une secte ennemie et d'induire en erreur des personnes respectables, qui sans notions préliminaires, et sur la foi d'une critique prévenue, pourraient crier tout-à-coup à l'alarme, et voir dans MM. Hugo, Delacroix et compagnie, autant de noirs conspirateurs armés contre les gloires passées [...] ³⁶⁵

Quelques années plus tôt, c'était Victor Hugo qui avait dû subir, dans le *Journal des Débats* du 17 novembre 1822, les accusations de la critique. Un certain F. B. Hoffmann, au sujet des *Odes et poésies diverses* de Victor Hugo, avait trouvé chez l'auteur « un talent très

³⁶² *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°22, 4 novembre 1827, p 86-87.

³⁶³ *Ibid.*, p 87.

³⁶⁴ *Id.*

³⁶⁵ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°23, 18 novembre 1827, p 90.

remarquable et un esprit très élevé ». Mais il accusait surtout Hugo d'aller jusqu'à « l'exagération romantique ».[...] Le 14 juin 1824, un nouvel article d'Hoffmann, signé cette fois « Z », [...] critiquait sévèrement les *Nouvelles Odes*, [dénonçant] notamment « le langage des muses germaniques ». Hugo rédigea alors immédiatement une longue réponse, qui fut publiée dans le numéro du 26 juillet 1824 du *Journal des Débats*. Après une introduction courtoise, il reprenait point par point, en une haute démonstration rhétorique, citant vingt exemples, que ce qui lui était reproché - associer abstractions et réalités -, sous couvert de « romantisme », se rencontrait chez les grands classiques, Horace, Virgile, la Bible, Rousseau. « Il suit de là, toujours d'après votre système, qu'il n'existe aucune différence réelle entre ces deux genres » faisait-il remarquer. La réponse embarrassée - et sans doute caustique - de « Z » ne sembla pas satisfaire Hugo puisqu'une seconde lettre fut envoyée, quelques jours plus tard, aux *Débats*. Elle faisait grief au journaliste de sa mauvaise foi : « Je vois avec un chagrin véritable que vous m'avez mal compris, pour le fond et pour la forme. Il m'est impossible de me figurer comment vous avez pu voir un ORDRE d'insertion dans la prière, ce me semble très polie, que contient à cet égard ma réponse à votre article [...] Permettez-moi de vous dire encore que je n'adopte point le mot de romantique avant qu'il ait été universellement défini. ». Il lui demandait, en outre, réparation de ces diffamations par la parution de sa lettre dans le journal. Ce qui fut fait.³⁶⁶

A l'instar de son modèle parisien, Victor Pavie entreprend de dénoncer les préjugés et les jugements partiels des opposants locaux du romantisme. Il fustige tout d'abord l'immobilisme intellectuel :

Depuis quand l'imitation dériverait-elle si immédiatement de l'admiration, qu'une des plus antiques nations de l'univers imposât sous peine de sacrilège aux races futures, pour prix des trésors qu'elle lui transmet, l'asservissement scrupuleux à toutes ses doctrines, sans égard aux modifications innombrables que la société est appelée à subir.³⁶⁷

Puis, il synthétise la filiation antique et l'apport du dramaturge britannique le plus célèbre :

J'ai toujours pensé que le plus éclatant hommage rendu au génie était une admiration comprise : la gloire de Sophocle ou d'Euripide me paraît très indépendante de la religion

³⁶⁶ Voir sur ce point : Trigolet Guy, *Influence artistique et politique de Bertin l'Aîné et de son entourage sur Victor Hugo, de 1828 à 1837*, Mémoire de Master I, BU Angers, 2005.

³⁶⁷ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°23, 18 novembre 1827, p 90.

des unités ; et je ne crois pas qu'ils s'accommodassent fort des commentaires du classique Laharpe [sic], ces Grecs si profondément compris par le romantique Schlegel³⁶⁸.

Qu'on se représente, sous le ciel le plus pur du monde, [...] l'homme de génie reproduisant devant ses concitoyens leur propre histoire [...] et marquant sur le front résigné de ses personnages le sceau de l'irrévocable *fatum*. Qu'on se représente maintenant, loin de ces temps, loin de ces lieux, [...] un autre génie parlant à des hommes versés dans le passé par l'histoire, dans le présent par leurs relations sociales, [...] évoquant [...] avec cette franchise d'action que le christianisme est venu introduire sur la scène élargie du monde ; et on aura, aux deux extrémités de la civilisation, deux intimes échos d'une intime nature, Eschyle et Shakespeare, se correspondant à travers les siècles, dans le langage commun de la poésie [...] ³⁶⁹

La démonstration, dans un style tout à fait hugolien, est brillante. Après avoir cité Schiller, son approche subjective de la Nature et sa vision de l'Art dialoguant avec l'imaginaire de chacun, Victor Pavie défend Delacroix (nous y reviendrons plus loin), mais aussi la musique :

Il n'est point jusqu'à la musique moderne qui puisse échapper à la censure chagrine de M. *** ; il lui redemande cette traduction littérale, ce raisonnable terre-à-terre qui métamorphose en art secondaire le plus indépendant de tous les arts. [...] l'imagination n'en fait-elle pas [...] tous les frais ? ³⁷⁰

Pavie concluait avec l'emphase qui sied au soldat enflammé pour sa cause :

Ah ! messieurs les classiques, de la sévérité et du scrupule d'imitation, tant que vous voudrez, pour les arts qui la comportent ; mais grâce pour l'art enchanteur dont le vague constitue le charme, et qui n'a pu jaillir [...] que du débordement d'un cœur trop plein, comprimé par la parole et cherchant à se faire jour par l'organe du délire. ³⁷¹

Après un tel fait d'armes, le jeune poète, qui avait rencontré quelques mois plus tôt Hugo et Sainte-Beuve, devenait, malgré son audience limitée, l'un des fers de lance du mouvement romantique. Nous avons décrit l'opposition angevine au nouveau courant littéraire, ce qu'en dit Théodore Pavie, les conséquences pour Victor dans un chapitre précédent³⁷².

Le dernier écrit de cette série est un article composé par Victor Pavie évoquant l'incendie de la cathédrale d'Angers, durant l'été 1831. Ce n'est pas un compte-rendu, ni un

³⁶⁸ Karl Wilhelm Friedrich von Schlegel (1772-1829), philosophe, critique et écrivain allemand. Il fonde avec son frère le *Cercle d'Éna*, à l'origine du Premier romantisme allemand.

³⁶⁹ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n° 23, 18 novembre 1827, p 90.

³⁷⁰ *Ibid.*, p 91.

³⁷¹ *Id.*

³⁷² « Avocat ou écrivain ? »

simple témoignage, mais un récit mêlant détails pittoresques, critique sociale et réflexion spirituelle. Pavie avait été aux premières loges :

Quelques minutes avant que tu ne flambasses si bien, un étudiant de ta paroisse [lui-même], de ceux qu'emporte novembre et que ramène août, t'alignait déjà de trois lieues, te souriait d'un cœur gros, te parlait tout bas, pleurait un peu [...] en trottant lourdement sur Angers. [...] Il vit distinctement l'éclair courir sur une flèche et l'allumer en fuyant comme fait au bout d'un cierge la mèche allumée du sacristain.³⁷³

L'auteur avait imité, peut-être involontairement, Alfred de Musset et sa fameuse *Ballade à la lune*³⁷⁴.

Poursuivant sa narration à la troisième personne, le poète angevin s'interrogeait sur les causes de cette punition divine :

Oh ! [...] il se tordit convulsivement les bras, [...] et ce blasphème lui monta à la bouche :
« [...] à quoi pense donc la foudre ? [...] Ce peuple grand il y a un an, qui dérogeait il y a six mois, c'est donc à dire qu'il faisait bien, puisque le feu d'en haut s'en mêle ? [...] Et qui sait ! si le ciel, en expiation de quelques tentatives impies, s'était mis en esprit de régénérer l'œuvre mauvaise sur une pure victime, et s'était dit en lui-même : purifions ceci !³⁷⁵

Pavie avait écrit à Victor Hugo pour lui raconter le désastre, joignant l'article du *Feuilleton*. En mars de la même année, soit quatre mois avant l'incendie, Hugo avait publié *Notre-Dame de Paris*. Coïncidence sans doute significative pour Pavie. Bien qu'au début il se félicitât du succès du roman, le poète d'Angers n'approuvait pas la critique du clergé qui y était exposée. Le fond de son texte se voulait donc une réhabilitation de l'Église, même s'il prenait en compte sa désaffection et les diverses raisons qui y avaient conduit :

L'Église avait grimpé, c'était mal. Elle a séché de la destinée des lianes ; laissez-la reverdir de sa tige de chêne, et vous verrez ; complice infortunée d'un pouvoir dont elle se croyait encore mère, et dont elle n'était que la bru mal protégée, la voilà qui bifurque pour ainsi dire, et qui pointe toute seule et toute frêle en son chemin.³⁷⁶

³⁷³ Pavie Victor, « Saint-Maurice », in *Feuilleton des Affiches d'Angers* n° 16, 7 août 1831, p 61.

³⁷⁴ « C'était, dans la nuit brune, / Sur le clocher jauni, / La lune / Comme un point sur un i ... » (*Contes d'Espagne et d'Italie*, 1829.)

³⁷⁵ Pavie Victor, « Saint-Maurice », *Op. Cit.*, p 61.

³⁷⁶ *Ibid.*, p 62.

Songeant aux événements tumultueux de l'année précédente, Victor Pavie voyait dans l'union populaire qui s'était organisée afin d'éteindre les flammes, la marque de la véritable démocratie, et s'exclamait : « Si d'aujourd'hui datait le pacte ; si cette date était inscrite sur le cœur, et si l'on se souvenait qu'en un jour de sa vie, toute une ville s'est donnée la main. »³⁷⁷.

L'on retrouve, enfin, deux constantes de l'écriture pavillienne illustrées à la fin de l'article : une ambiance fantastique :

Ceux qui reviennent de l'église disent que le cercueil du mort y voguait comme l'arche, [...] que les vieux saints de pierre avaient pris la chose gravement, en silence et sans broncher ; que les volées de hiboux sortaient tout effarés de la bonde ; que les monstres des colonnettes riaient d'un rire lugubre ; que le plus triste était l'orgue, notre orgue à voix humaine, qui poussait sous chaque décombre un gémissement plaintif de ses poumons desséchés et meurtris.³⁷⁸

et un avertissement envers les bâtisseurs du futur : « Et surtout, que les architectes soient sages ; qu'ils ne badinent pas avec les siècles : ceci n'est pas un jeu. Le mieux peut-être serait de laisser là l'œuvre telle que le tonnerre l'a faite. Certes il y aurait moyen de faire plus mal ! »³⁷⁹.

2. Critiques

a. Aux Affiches d'Angers

Le premier texte composé par le jeune journaliste angevin fut, en décembre 1826, l'éloge des *Odes et ballades* ; le poème de Victor Hugo, « Le Géant », était publié à la suite. Nous avons déjà abordé le sujet³⁸⁰. Un mois plus tard, en janvier, Victor Pavie écrivait, à propos de Guiraud³⁸¹ :

Parmi les fondateurs de cette école moderne, qui, secouant les préjugés de l'ancien système lyrique, ont posé dans l'âme le siège de la poésie, et, planant du haut des idées

³⁷⁷ *Id.*

³⁷⁸ *Id.*

³⁷⁹ *Id.*

³⁸⁰ Voir le chapitre « Premiers émois, premiers courriers, première rencontre ».

³⁸¹ Pierre-Marie-Jeanne-Alexandre-Thérèse Guiraud (1788-1847), poète, auteur dramatique et romancier français.

monarchiques et religieuses, ont placé sous leur influence immédiate les révolutions des empires et les émotions de la pensée, on doit signaler M. Alexandre Guiraud.³⁸²

Il soulignait, chez l'auteur, le « développement complet de cette théorie de la douleur et des regrets »³⁸³ présent dans le *Château de Pierre-Fond*, sa volonté de montrer la dignité d'une « classe d'hommes à laquelle s'attachait généralement avant lui une idée de ridicule et de mépris »³⁸⁴ visible dans le *Poème des Savoyards* [sic], et son engagement politique : « on l'a entendu plus d'une fois, au nom de la Grèce opprimée, interpellier les trônes avec l'accent de la mission. »³⁸⁵

Fin 1827 et début 1828, paraissait l'article en deux parties sur *Cromwell* de Victor Hugo. Sur ce point, sur les circonstances entourant les premiers articles pro-romantiques de Victor Pavie et l'amitié reconnaissante qu'ils lui valurent de la part du poète parisien, sur les réactions de Hugo aux articles de Pavie le concernant ainsi que sur ses éventuelles stratégies de communication, nous renvoyons à la section consacrée aux relations entre les deux hommes³⁸⁶. En juin, un troisième article s'intéressait à Louis Boulanger pour son illustration de *La Ronde du Sabbat*³⁸⁷. Après avoir comparé le peintre aux plus grands : « Goethe a Delacroix, Victor Hugo a Boulanger »³⁸⁸, Victor Pavie le félicite pour la puissance de son évocation, décrivant chaque personnage avec enthousiasme. Il conclue sur un ton combattif :

M. Boulanger est une de ces jeunes et fortes têtes organisées pour la gloire de notre école, et qui enfantent aujourd'hui pour un temps à venir. Ce n'est pas ici une petite jouissance que de signaler, en passant, dans l'auteur de Mazeppa, cette vigueur originale de pensée, secondée d'une si grandiose et si sauvage exécution.³⁸⁹

Au mois d'août de la même année, c'est au tour de Sainte-Beuve d'être mis à l'honneur dans les colonnes des *Affiches d'Angers*. Victor Pavie y explique combien les travaux de critique sont novateurs et souligne ses efforts :

[...] ces recherches [anciennes] étaient épineuses et rudes. Dans ces sentiers oubliés et déserts, la ronce avait poussé partout ; c'était à n'y pouvoir marcher, il était besoin d'un

³⁸² *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°2, 28 janvier 1827, p 7.

³⁸³ *Id.*

³⁸⁴ *Id.*

³⁸⁵ *Id.*

³⁸⁶ Voir le chapitre « Premiers émois, premiers courriers, première rencontre ».

³⁸⁷ Au mois d'août suivant, c'est Sainte-Beuve qui signera un article sur le tableau de Boulanger, dans *Le Provincial*, le journal de Louis Bertrand à Dijon.

³⁸⁸ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n° 12, 17 juin 1828, p 46.

³⁸⁹ *Id.*

homme, [...] antiquaire et artiste tout à la fois, qui, généreux à force d'enthousiasme, [...] nous promenât par la main sur ces lieux où, moyennant deux fois plus de chemin, il avait tâtonné tout seul auparavant.³⁹⁰

Le journaliste d'Angers fait surtout remarquer un point susceptible d'entraîner l'adhésion de ses compatriotes :

Une époque vraiment curieuse dans l'histoire de l'ancienne poésie, [...] c'est le règne de cette fameuse Pléïade, si ridiculisée depuis, et dont notre Anjou pour sa part eut la gloire de fournir les plus belles étoiles dans la personne de Joachim Dubellay [sic]. A lui l'honneur des premiers coups dans cette honorable lutte du savoir contre l'ignorance.³⁹¹

Il montre, derrière Sainte-Beuve, combien les poètes d'alors étaient liés aux poètes du présent, disant de Ronsard :

Aujourd'hui, grâce à M. Sainte-Beuve, il n'y a plus de problème pour nous dans l'immense renommée d'un homme qui par un siècle de pauvreté et d'ignorance entreprit de changer tout-à-coup la face de la poésie et de lui faire dire des choses inouïes jusqu'alors, un homme [...] qui dans ses idylles eut le bon sens de faire parler les bergers comme on parle au village, et qui dans la tristesse de ses amours rêveuses a laissé tomber plus d'une strophe que Lamartine eut ramassée. [...] Son vers franc et libre d'allure coupée, variée, son rythme nombreux et cadencé rappellent à plus d'un titre la manière heureuse de nos jours.³⁹²

Comme à l'accoutumée, un passage du livre de Sainte-Beuve est publié à la fin du texte de Victor Pavie. Suite à l'article, le critique parisien écrit, enchanté, à Pavie et, un brin condescendant vis-à-vis du même Pavie, à Hugo³⁹³.

En 1829, Victor Pavie signe deux papiers sur Hugo dans le *Feuilleton*. Le premier, du 8 février, fait l'éloge des *Orientales* ; le second, du 8 mars, celui du *Dernier jour d'un condamné*. L'article des *Orientales* commence par un hommage appuyé au poète de la rue Notre-Dame-des-Champs :

Encore cet homme, dont nous parlions hier, et dont nous nous entretiendrions plus longtemps aujourd'hui, s'il ne devait encore en être question demain. - Est-ce notre faute à

³⁹⁰ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n° 16, 10 août 1828, p 63.

³⁹¹ *Id.*

³⁹² *Id.*

³⁹³ Voir le chapitre « Compagnons d'âme ».

nous, si dans les courtes colonnes de notre rare Feuille, le même nom se décline si souvent et si longuement ? si les vers succèdent aux vers, et aux vers la prose ! [...] Quelque rude après tout que ce nom-là sonne encore à quelques oreilles, on leur conseille de s'y faire plutôt que plus tard. Les destinées du jeune poète croissent avec son âge. De deux années plus neuf que le siècle³⁹⁴, il a néanmoins l'étreinte assez vigoureuse pour l'embrasser.³⁹⁵

Après cette entrée en matière prémonitoire, Pavier rappelle la place et la caractéristique essentielle, selon lui, de l'art de Victor Hugo : « La poésie de Victor Hugo est devenue comme le point central de tout ce qui s'agite à la ronde de libre, de jeune et de spontané. »³⁹⁶ Et il ajoute : « peut-être au fond n'est-il pas de toute absurdité de dire que ce lyrisme organisé tend à réaliser quelque chose de l'expression de ces édifices sacrés qui embrassaient dans leur architecture complète, hymne de prières, sculpture de colonnes, peinture de vitraux. »³⁹⁷. L'assurance de Victor Pavier est notable ; c'est qu'il fréquente Hugo depuis plus d'un an et dîne tous les lundis chez lui ; il a également déjà rencontré Walter Scott, Lamartine, Sainte-Beuve. Le jeune étudiant angevin est à la pointe du combat romantique. De Paris, il entend bien utiliser les moyens offerts par le journal paternel de province pour contribuer à la victoire de son mentor.

La fin du texte est une critique admirative des pièces du recueil. Pavier évoque « l'instinct nomade » qui pousse Hugo en Orient « où il s'est laissé prendre d'amour pour un rayon de soleil sur une mosquée. »³⁹⁸, et commente les poèmes : le *Feu du Ciel* est ainsi « la grande œuvre lyrique de Victor Hugo » car « C'est l'histoire primitive perçue par le génie moderne ; l'ode [...] grossie cette fois de l'épopée et du drame qui ont germé dans ses flancs. »³⁹⁹. Il est ému par l'élégie *Fantômes*, et déclare, emphatique, à propos du héros des poèmes napoléoniens *Lui* et *Bounaberdî* : « Quiconque rebrousse notre âge, historien ou poète, devra payer à son nom, en admiration ou en anathème, un tribut qu'il lève avec autorité sur tout. »⁴⁰⁰ ; il cite dix autres poésies, et exprime son vertige devant tant de talent. L'article se clôt avec le poème *Les Djinnns*, reproduit *in extenso*, et à propos duquel Victor Pavier, émerveillé, dit fort justement : « Voici les Djinnns : puissance extraordinaire du rythme ! c'est une forme ; et une fois cette forme trouvée, on peut dire que l'œuvre était consommée : il ne restait plus que la matière à couler. »⁴⁰¹

³⁹⁴ Expression dont nous trouvons l'écho dans le poème « Ce siècle avait deux ans » des *Feuilles d'automne* (1831).

³⁹⁵ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°3, 8 février 1829, p 10.

³⁹⁶ *Id.*

³⁹⁷ *Id.*

³⁹⁸ *Id.*

³⁹⁹ *Id.*

⁴⁰⁰ *Ibid.*, p 11.

⁴⁰¹ *Id.*

Un mois plus tard, le poète angevin prend à nouveau sa plume de journaliste pour rédiger une critique du *Dernier jour d'un condamné*, ce dont il avait prévenu les lecteurs dans un précédent article. Avec un art certain, Pavie introduit ce roman atypique ; il opte pour le contraste, parlant tout d'abord des romans précédents de Victor Hugo :

Vous connaissez *Han d'Islande*, au fond de la Norvège, œuvre bizarre et sauvage, telle qu'on la conçoit à 18 ans ou jamais ; livre où il fait grand froid, où [...] l'horreur donne à rire et le rire à frissonner [...] Vous avez lu *Bug-Jargal*, au nouveau monde, là où grondent les passions primitives [...], où le soleil brûle les hommes comme les feuilles.⁴⁰²

Théâtral, il poursuit :

Aujourd'hui c'est Bicêtre, le Palis de Justice et la Grève : au lieu d'une imagination lointaine, une de nos réalités de temps et de lieu. Point d'horizon ni de lumière ; ce qui s'épanouissait naguères de largeur et de puissance dans le centre illimité de la création, va se plier ici avec amertume entre quatre murs, sur une pensée donnée, pensée unique et dernière ; une pensée de mort ! Le drame va se passer au fond de l'âme. Là sera le théâtre [...] ⁴⁰³

Victor Pavie reprend la thèse hugolienne du rapport entre les justices humaine et divine, déclarant de la première : « Et si elle se trompait [...] ; si elle usurpait un droit de sanction, sous le nom d'acte légitime de représailles ? [...] »⁴⁰⁴ et posant la question : « si le supplice [...] médité pendant cinq semaines, devenait une chose effroyable à penser, horrible à souffrir ? »⁴⁰⁵. Pavie défend, bien entendu Hugo, « à qui de pareilles réflexions sont venues ; qui, non pas pour son plaisir, comme quelques uns l'ont écrit (car il n'y a rien d'amusant là-dedans), mais par conscience [...] a hanté les trois lieux [...] ; puis [...], a dressé, au nom de ceux qu'on n'écoute pas, un acte douloureux et complet. »⁴⁰⁶. Le journaliste loue la compassion du romancier, et le félicite aussi du procédé d'écriture employé : « Quel crime sur qui ? c'est ce qu'il est défendu de savoir : les antécédents sont vagues ; et il le fallait, pour que tout calcul proportionnel fût interdit [...] »⁴⁰⁷. Lui-même a été bouleversé par le récit et souhaite faire partager son émotion aux lecteurs d'Angers :

[...] par degrés, le cœur se gonfle, l'espace se resserre, et à travers ce chaos de sensations heurtées et confuses, l'aiguille fatale tourne autour du livre comme autour d'un cadran. - Je

⁴⁰² *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°5, 8 mars 1829, p 18.

⁴⁰³ *Id.*

⁴⁰⁴ *Id.*

⁴⁰⁵ *Id.*

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p19.

⁴⁰⁷ *Id.*

me souviens d'avoir lu un roman qui m'a navré. Il finissait par ces mots : *on me juge demain* ! En voici un autre qui se termine par :

QUATRE HEURES !⁴⁰⁸

Conscient du choc possible que pouvait être pour les lecteurs provinciaux des *Affiches d'Angers* la lecture d'une telle critique et de l'accueil mitigé que pouvait susciter l'initiative qu'il avait prise de l'écrire, Victor Pavie concluait, ironique : « Si on était raisonnable, on s'abstiendrait de faire des articles de journal sur de pareils sujets. »⁴⁰⁹.

Quelques femmes reçurent de Victor Pavie des louanges, non pas pour leur seule beauté, mais pour leur talent artistique. Éliisa Mercœur fut de celles-là, et eut droit à son poème⁴¹⁰. Adèle Janvier, elle, se vit honorée d'un portrait littéraire, mais aussi d'un texte dans les *Affiches*. Le nom d'Éliisa Mercœur était d'ailleurs cité dans l'article consacré à la poétesse d'Angers. Pavie y écrivait, à la fin de l'année 1829 : « nous avons à saluer à notre tour une lyre du pays, une muse du sol »⁴¹¹. Bien qu'imprimé à Bordeaux et publié à Paris, chez Gosselin, le recueil *Poésies d'une femme* qui était paru tantôt sous le nom d'auteur de Marie Delbenne, tantôt sous ceux d'Adèle Janvier et de Marie Delbenne réunis, constituait, pour le journaliste angevin, une œuvre locale. « Permis à l'auteur de cacher son nom ; quant à son origine, c'est notre affaire [...] »⁴¹² déclarait-il alors.

Si Victor Pavie goûte au compliment galant : « [...] l'on sait [...] que dans le regard d'une femme jeune et jolie, [...] il y a une dose de poésie égale à un volume des *Méditations* ou d'*Orientales*. »⁴¹³, il fait également l'éloge de la sensibilité féminine, en des termes respectueux, et de leur ouverture d'esprit : « Ce sont les femmes surtout, [...] dont le cœur dut s'épanouir au bienfait de cette poésie nouvelle, de cette rosée littéraire qui vient de rafraîchir le monde des intelligences ! »⁴¹⁴. Il souligne enfin la complexité et la difficulté de la condition féminine : « [...] quel drame inouï se noue, se dénoue et se recompose tous les jours de ces trois sentiments tour-à-tour successifs et confus, d'amante, d'épouse et de mère. »⁴¹⁵ ; et analyse la production poétique d'Adèle Janvier, reconnaissant sa capacité à être « touchante, [...] grave, [...] passionnée »⁴¹⁶, à s'élever jusqu'à des « strophes imposantes »⁴¹⁷. Et c'est avec enthousiasme qu'il parle de son talent :

⁴⁰⁸ *Id.*

⁴⁰⁹ *Id.*

⁴¹⁰ Voir le chapitre « L'œuvre poétique ».

⁴¹¹ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°26, 27 décembre 1829, p 102.

⁴¹² *Id.*

⁴¹³ *Id.*

⁴¹⁴ *Id.*

⁴¹⁵ *Id.*

⁴¹⁶ *Ibid.*, p 103.

⁴¹⁷ *Id.*

Mais c'est particulièrement dans un morceau intitulé *les Présages*, que se réalise à plein ce type de femme que nous avons essayé d'établir : heureuse, pensive, agitée [...]. Vous allez voir avec quelle aisance le grand vers s'assouplit sous cette plume d'artiste qui sait le faire fléchir sans le briser.⁴¹⁸

Ceci paraît plus subtil ou moins convenu que ce que rapportait quelque temps plus tard, à propos d'un autre livre d'Adèle Janvier, la *Revue de Bretagne* ; le chroniqueur se préoccupait, en effet, davantage des intentions charitables de la poétesse que de ses qualités de style :

Adèle Janvier : de jolis et gracieux vers que la *Revue de Bretagne* s'empresse de faire connaître à ses lectrices.

L'hiver dernier, madame Adèle Janvier, déjà connue par les *Poésies d'une femme*, publia un second volume de vers : *Les Souffrances du pauvre*, qui nous dévoila tout ce qu'un cœur de femme renferme d'affections vives et profondes, d'émotions généreuses, de sympathies pour ces malheureux qui souvent grelottent de froid et meurent de faim, au seuil de notre porte, sous le givre et la neige, pendant que nous dansons, dans nos brillants salons, au milieu d'une atmosphère tiède et parfumée.⁴¹⁹

Nous remarquons, de plus, que seules les « lectrices » semblaient concernées.

Il est vrai qu'à la fin de son article, Victor Pavie succombait, lui aussi, aux poncifs en cours, concernant les femmes de son temps. Adèle Janvier ne respectant pas toujours la métrique, le jeune journaliste se permettait d'affirmer, pour l'en excuser :

L'amour du rythme est chose bonne et louable sans doute ; mais pourquoi immiscer la gravité d'homme dans une fantaisie de femme ? ce sont d'incomplètes émanations d'une existence frêle, qui vont où le vent les porte, que nous devons prendre comme elles viennent, et dont le caprice fait la fraîcheur.⁴²⁰

Quant à Marie Mennessier-Nodier, on connaît les liens qui l'unissaient à Victor Pavie⁴²¹. Lorsqu'en 1831, elle publie un recueil de douze romances sur des textes de Casimir Delavigne, Amable Tastu, Victor Hugo, Marceline Desbordes-Valmore et illustrées par Tony Johannot, Boulanger et Devéria, Pavie en rend aussitôt

⁴¹⁸ *Id.*

⁴¹⁹ *Revue de Bretagne*, t. II, 1ère livraison, mai 1833, Rennes, A. Marteville, p 50.

⁴²⁰ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°26, 27 décembre 1829, p 103.

⁴²¹ Pour plus d'informations, voir le chapitre « Au cénacle de Charles Nodier ».

compte dans les *Affiches d'Angers*⁴²². Après s'être remémoré le passé : « Cette petite fille, tant chérie, tant bercée à l'air pur des rêves et dans les enchantements d'une poésie fée, c'est une dame aujourd'hui. »⁴²³ et avoir rappelé le pouvoir que son piano exerçait sur les auditeurs de l'Arsenal : « Je ne sais si dans [...] cette musique ainsi vue et entendue pour la première fois, [...] l'illusion entraine pour beaucoup [...], mais elle a déposé dans l'âme de tous ceux par où elle a passé quelque chose de ce frais parfum que secoue en mai l'aubépine, ou qui s'exhale en vapeurs des prés verts. »⁴²⁴, l'auteur rédige une critique honnête et franche. S'il reconnaît à Marie Mennessier-Nodier un « talent éminemment neuf et original »⁴²⁵ et « le don de la ritournelle »⁴²⁶, il demeure réservé sur son adaptation des *Orientales* :

[...] en général, soit que cette poésie porte son retentissement en elle-même, qu'elle soit suffisamment saturée de musique, ou plutôt qu'elle se rattache à une autre nature d'harmonie, [...] nous croyons qu'elle doit se passer de l'interprétation musicale. On dirait que chaque mot pèse sur la touche du poids de sa pensée propre et que le levier manque au dehors.⁴²⁷

Pour atténuer ce jugement quelque peu sévère, Victor Pavie suggérait l'alliance avec une autre femme, afin que deux faiblesses relatives réunies fissent un équilibre plus fort :

Voilà pourquoi Mme Desbordes-Valmore, femme passionnée et inégale, avec son tour ému et son vers vide semé de mots haletants, offre le type de cette poésie gonflée d'avance, dans laquelle la musique n'a plus qu'à souffler. Témoin la triste élégie intitulée le Calvaire, empreinte d'un caractère fantastique et lugubre, qui balbutiait dans le livre et qui parle distinctement ici.⁴²⁸

Deux derniers articles littéraires de Pavie furent publiés en 1831-1832 et 1833. Le premier parut en deux parties, aux mois d'octobre 1831 et novembre 1832, commentant l'édition en deux volumes du cours de philosophie donné à Poitiers par Adolphe Mazure, ancien professeur des frères Pavie. Victor jure dans ses souvenirs d'enfance qu'il veut lui rendre hommage⁴²⁹. Il ne put le faire dans ses portraits littéraires, mais cet article et un autre quelques années plus tard, dans une autre publication, dirent l'admiration de l'élève pour le maître. Le texte de 1831 remplit plus de la moitié du numéro ; à partir de l'enseignement de Mazure, le jeune journaliste disserte sur les valeurs philosophiques fondamentales : « Trois

⁴²² A noter le poème « Le pâtre », signé « Alex. Dumas », qui suit l'article.

⁴²³ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n° 1, 9 janvier 1831, p 2.

⁴²⁴ *Id.*

⁴²⁵ *Id.*

⁴²⁶ *Id.*

⁴²⁷ *Id.*

⁴²⁸ *Id.*

⁴²⁹ Pavie Victor, *Écoles et lycée d'Angers* in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 13.

caractères de l'absolu : le vrai qui fait la science, le beau qui fait l'art, le bon qui fait la morale. »⁴³⁰, analyse longuement les conséquences sur la vie humaine et termine par l'évocation de cette contradiction apparente : la confrontation de la raison avec la foi. Celle-ci est assumée et résolue par Mazure, ce dont Pavie se félicite, bien évidemment :

Le mot de Dieu n'intervient pas une seule fois dans la psychologie qu'il ne la refoule, qu'il ne balaye la place devant l'inondation de la foi. Voici pourtant un livre qui porte PSYCHOLOGIE écrit sur le front, et le nom de DIEU y est prononcé à chaque page. [...] Et nous, échappés de catéchisme, [...] nous [...] mettons toute science dans la foi, tout art dans l'hymne et dans l'adoration toute morale.⁴³¹

Nous n'avons pu consulter le second article, mais à la lecture du premier, nous pouvons déjà noter la qualité de la réflexion de Victor Pavie.

L'analyse du cours d'histoire de M. Nicolas, publié en 1833, est un autre exemple de la capacité de synthèse de Pavie, dès cet âge. L'article est également assez long, occupant pratiquement trois des quatre pages du *Feuilleton*. L'auteur décrit la méthode « analytique » du professeur ; il relève que la « Psychologie [...] est [...] l'unique sanctuaire où [...] il semble désormais donné à l'âme de se réfugier. »⁴³², mais qualifie cet argument d'« échappée de synthèse [...], tendance exubérante de son système. »⁴³³. En effet, Victor Pavie préfère le passage où Voltaire, qu'il appelle « missionnaire infernal de civilisation »⁴³⁴, et dont il dit : « ce mauvais génie, par exécration pour la tiare [drait] tout exprès d'un prestige frauduleux [...] une des plus dures couronnes de fer qui se soit jamais heurtée contr'elle [sic]. »⁴³⁵, est critiqué par Nicolas. Le professeur réhabilite ensuite les figures papales que le célèbre philosophe des Lumières vilipendait.

La fin de l'article rend hommage à l'auteur du cours d'histoire, « éminemment moderne, généreux, abondant, sans rancune pour le passé et palpitant d'avenir »⁴³⁶, disciple de Guizot et de sa « voie rationnelle et progressive »⁴³⁷, moins déterministe que d'autres historiens. Incorrigible romantique, Pavie écrit, pour finir, à propos de Nicolas : « les garanties de son imagination pittoresque et un peu romancière, disons-le, nous rassurent pleinement sur les

⁴³⁰ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°21, 16 octobre 1831, p 82.

⁴³¹ *Ibid.*, p 83.

⁴³² *Feuilleton des Affiches d'Angers* n°5, 3 mars 1833, p 18.

⁴³³ *Id.*

⁴³⁴ *Id.*

⁴³⁵ *Id.*

⁴³⁶ *Ibid.*, p 19.

⁴³⁷ *Id.*

aberrations de cette pente fataliste à laquelle MM. Thiers et Mignet se sont laissés couler quelquefois. »⁴³⁸.

Ces analyses théoriques de Pavie, comme ses précédents articles davantage artistiques, participent tous de la vision chrétienne du monde que le jeune auteur angevin entend promouvoir. Ils correspondent aussi au temps où le jeune homme, étudiant à Paris ou en villégiature à Angers, hésitant entre trois carrières, n'a pour exutoire et concrétisation de son talent littéraire, sa correspondance avec les Hugo ou Sainte-Beuve mise à part, que les pages du journal familial. Nous avons retrouvé deux articles non signés, que nous hésitons à attribuer à Victor Pavie, bien que certains indices nous y incitent. L'un, daté du 19 avril 1829, s'intitule « Du sentiment poétique » et précède un poème au bas duquel sont apposées les initiales V.P. ; l'autre, du 28 novembre 1830, a pour sujet la pièce *Amy Robsart*, et succède à un article de Théodore Pavie ainsi qu'à un poème anonyme. Dans le doute, nous nous abstenons de les commenter davantage.

Le *Feuilleton* périclité dès 1834, année où Victor Pavie revient définitivement à Angers. Traversant une période difficile, le poète préféra concentrer son énergie dans la création de *La Gerbe*. Son activité journalistique se poursuivit néanmoins, épisodiquement, tout au long de sa vie.

b. Autres journaux

Vers 1830, Victor Pavie publie une critique de *L'Histoire du Roi de Bohême et de ses sept châteaux* dans l'éphémère revue de Cordellier-Delanoue, *La Tribune romantique*. C'est sa première participation à un autre organe de presse que celui de son père. Nous avons commenté cette expérience⁴³⁹. Pavie passa la majeure partie de sa carrière de critique littéraire aux *Affiches d'Angers*, entre 1827 et 1833, mais il rédigea encore, quelques années après la cessation de son activité d'imprimeur, et au temps de ses responsabilités académiques locales, cinq articles sur des ouvrages de contemporains. Trois d'entre eux parurent dans la *Revue de l'Anjou*, les deux autres dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*.

Victor Pavie alimenta à plusieurs reprises la rubrique « Bibliographie » de la *Revue de l'Anjou et du Maine*. Président de nombreuses œuvres charitables, l'une de ses

⁴³⁸ *Id.*

⁴³⁹ Voir le chapitre « Dénomination abusive ».

premières critiques concerna évidemment l'ouvrage d'un Jésuite, le père Marin de Boyslève, qui se dressait contre la décadence morale et religieuse de son siècle. Dénonçant « l'esprit du siècle » et la « presse mauvaise », ce dernier voulait montrer, dans son opuscule « par quels moyens l'homme se forme et s'élève, à quelle école il apprend à concevoir de hautes pensées et à réaliser de grands desseins. »⁴⁴⁰. Pavie relaie l'appel du religieux, qui fustige la libre pensée, le panthéisme et la philosophie des Lumières. Le père de Boyslève s'attache à réveiller les « hommes de bien » trop impassibles à son goût ; le chroniqueur angevin tempère ce jugement : « Il concèdera pourtant que tout n'est pas sommeil à l'encontre de la mauvaise cause ; mais il regrettera dans maints champions de notre foi des complaisances de style, des confraternités de pensées, voire des indécisions et des ambiguïtés de principe. »⁴⁴¹. La thèse principale est que l'héritage des philosophes du dix-huitième siècle, accoucheurs de raison et pourfendeurs de l'Église, est à combattre :

Dépouillant les sarcasmes d'un voltairianisme édenté, l'esprit du mal se retourne et transporte ses ambitions dans le domaine de l'intelligence. L'*infâme* n'est plus l'infâme ; cette religion sainte que l'Encyclopédie écrasait du talon, l'éclectisme, de nos jours, la considère et la salue.⁴⁴²

Victor Pavie souscrit bien sûr à cette déclaration et acquiesce encore lorsque l'auteur écrit : « on voit à l'heure qu'il est plus de cœurs viciés par l'intelligence, que d'intelligences viciées par le cœur. »⁴⁴³. Même s'il nuance l'opinion du Jésuite concernant le rôle du romantisme dans le déclin des mœurs⁴⁴⁴, il soutient ses conseils aux « jeunes et trop confiants esprits dont il a éveillé la prudence »⁴⁴⁵ pour leur permettre d'exercer leur discernement. L'école étant accusée de faire suivre à ses élèves « le cours pernicieux du siècle »⁴⁴⁶, la volonté devient la clé pour accéder à la pureté : « [elle] nous ouvre le sanctuaire. [...] entre le vice et la vertu, point de ligne à tirer ; l'abîme se creuse de lui-même. C'est du secret de sa force que la volonté a besoin. »⁴⁴⁷. Cette critique nous rappelle, par son contenu, le discours prononcé par Pavie en tant que président de la Société de Saint-Vincent de Paul, dix années plus tôt, en présence des élèves de l'école des Frères⁴⁴⁸. Ces textes constituent le fond de la pensée pavillienne en matière de religion et d'éducation, comme recours à la décadence spirituelle qu'il observait à partir de la moitié du dix-neuvième siècle.

⁴⁴⁰ Pavie Victor, « Bibliographie », *Revue de l'Anjou et du Maine*, Angers, t. IV, Angers, Cosnier et Lachèse, 1859, p 376-377.

⁴⁴¹ *Ibid.*, p 377.

⁴⁴² *Ibid.*, p 376.

⁴⁴³ *Ibid.*, p 377.

⁴⁴⁴ Voir, à ce sujet, Néry Alain, *Op. Cit.*, p 73.

⁴⁴⁵ Pavie Victor, « Bibliographie », *Op. Cit.*, p 378.

⁴⁴⁶ *Ibid.*, p 377.

⁴⁴⁷ *Ibid.*, p 378.

⁴⁴⁸ Voir le chapitre « A la Société de Saint-Vincent de Paul ».

Pavie conclue, néanmoins, avec une pointe d'humour :

Nous ne nous attendions point à en dire si long sur un si petit ouvrage ; c'est que l'essence ne se réduit pas. Nous réparerons cela bientôt, en résumant dans quelques lignes le premier grand in-8° qui nous tombera sous la main.⁴⁴⁹

Le commentaire du livre d'Eugène Poitou⁴⁵⁰ *Un hiver en Égypte* fut publié en 1859. In-8°, comme le fut ensuite l'édition illustrée de 1860 de Mame. En amoureux des oppositions stylistiques, Victor Pavie s'exclame d'emblée, à propos du titre : « Ô délices du contraste ! »⁴⁵¹ ; puis il souligne tout ce que comporte de romantisme - mais sans prononcer le mot -, le récit du voyageur savant : « les souvenirs pittoresques, émouvants ou grandioses »⁴⁵², les « tableaux harmonieux et vivants »⁴⁵³ et surtout la destination elle-même : « C'est au Caire, ville des légendes, que le minaret s'élance [...]. L'Égypte enfin se dégage des caprices de l'Orient. »⁴⁵⁴. Nous sommes trente ans après les *Orientales*, et Pavie demeure fidèle à ses premières amours littéraires. Le dix-neuvième siècle fut le siècle de l'orientalisme, inauguré par le voyage en Orient de Chateaubriand, et illustré ensuite par ceux de Lamartine en 1835, et Nerval en 1851, entre autres. A la date de l'article de Victor Pavie, *Le Roman de la Momie* de Théophile Gautier venait juste de paraître et Flaubert avait déjà entamé l'écriture de *Salammbô*. Ce qu'appréciait particulièrement le critique d'Angers, c'est le caractère spontané du récit de Poitou, qui avait entrepris un simple voyage de santé, en famille, sans intention de publication :

[...] c'est bonheur [...] d'avoir voyagé sans la moindre préméditation d'écrire. Il en résulte une franchise d'aperçus généralement interdite à quiconque formule ses appréciations sur place et se surprend ainsi à composer au lieu de sentir. Le dessin est plus net, la couleur plus locale.⁴⁵⁵

L'attrait pour l'exotisme n'empêche pas de redire l'attachement à la terre natale et Victor Pavie ne manque pas de comparer les inondations de la Loire aux crues du Nil. Pour mieux appréhender le récit d'Eugène Poitou, Pavie s'est documenté : « La pensée nous est venue,

⁴⁴⁹ Pavie Victor, « Bibliographie », *Op. Cit.*, p 380.

⁴⁵⁰ Eugène Louis Poitou (1825-1880), magistrat et critique littéraire angevin. Il signa, en 1856, un article dans la *Revue des Deux Mondes* « M. de Balzac, ses œuvres et son influence sur la littérature contemporaine » (2e période, t. 6, p 713-767) et publia *Voyage en Espagne* chez Mame à Tours, en 1864, après un séjour, toujours accompagné des siens, au Portugal et en Andalousie.

⁴⁵¹ *Revue de l'Anjou*, t. VI, Angers, 1859, p 304.

⁴⁵² *Ibid.* p 305.

⁴⁵³ *Ibid.*, p 308.

⁴⁵⁴ *Ibid.*, p 306-307.

⁴⁵⁵ *Ibid.*, p 306.

à nous autre pauvre lecteur, qui ne voyageons qu'en effigie, de suivre les traces de l'auteur pas à pas dans les publications monumentales de l'Expédition d'Égypte et de Denon. »⁴⁵⁶. Les réflexions sur le temps qui passe, sur les ruines des civilisations, que nous avons constatées dans tous les écrits de voyage de Victor Pavie, comme dans tous ceux des romantiques, sont également récurrentes ici. « Les Éthiopiens, les Perses, les Grecs, les Romains, les Arabes, ont passé sur cette terre comme des flots, et chaque flot, en passant, a déposé son alluvion, témoin immortel de sa gloire d'un jour ! »⁴⁵⁷ écrit le critique, avant d'ajouter, toujours poète : « Il y a de ces spectacles qui donnent de la puissance et du génie de l'homme une telle mesure, que la ruine même des œuvres colossales édifiées par lui ne suffit pas à nous convaincre de sa poussière. »⁴⁵⁸. Bien entendu, l'article se termine par l'évocation de la chrétienté, présente en ces terres lointaines ; car Poitou a raconté sa visite, au Caire, d'un couvent de religieuses du Bon-Pasteur, congrégation fondée à Angers. Pavie s'écrie : « Il s'agit de notre Église, de notre France, de notre Angers, trois patries en une. »⁴⁵⁹. On le voit, à chaque occasion, le militant catholique s'attache à déclamer sa foi. Comme il se sent obligé de jeter un regard navré sur son époque ; il regrette ainsi la défaillance de la jeunesse angevine qui passe son temps à chasser, à s'amuser. La comparant à celle d'Eugène Poitou qui eut pour cadre la Méditerranée, et déplorant que celle d'Angers ne connaisse un tel terrain d'aventures, il conclue : « Ô jeunesse, Que faites-vous des jours que vous engloutissez ? »⁴⁶⁰. Le discours antimoderne, existentiel et moral est bien l'une des marques de fabrique de Victor Pavie.

L'enfant perdu de Camille de Gérans est un texte, bien plus court que le précédent, au ton léger qui surprend, venant de Pavie. L'ouvrage a été écrit « avec l'âme et le cœur, sans procédé ni facture, sans réminiscence d'école »⁴⁶¹ nous dit-il. L'intrigue est poignante et remue des souvenirs douloureux pour Victor Pavie, qui perdit trois enfants en bas-âge. Aussi s'exclame-t-il :

L'enfant perdu ! A ce titre, ou plutôt à ce cri qui fait saigner le cœur des mères, deux sentiments répondent : l'on se reporte aux joies qui avaient accueilli sa venue ; l'on devance l'avenir, et les conjectures s'ajoutent aux inquiétudes sur le problème d'une disparition que la pensée ne peut admettre.⁴⁶²

⁴⁵⁶ *Ibid.*, p 310.

⁴⁵⁷ *Ibid.*, p 313.

⁴⁵⁸ *Id.*

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p 317.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, p 318.

⁴⁶¹ *Revue de l'Anjou*, t. X, Angers, Barassé, 1873, p 261.

⁴⁶² *Ibid.*, p 262.

L'action se déroule aux Caraïbes, Pavie note « les émotions haletantes, les anxieuses péripéties »⁴⁶³ qui tiennent en haleine le lecteur. Et cela n'est pas sans lui rappeler d'autres émotions à la lecture d'un autre ouvrage, évoquant d'autres aventures sous les mêmes latitudes. Ce « conteur de génie sous les évocations duquel a tressailli notre jeunesse, s'est complu dans la création de ces personnages fatidiques [...] »⁴⁶⁴ dont parle Victor Pavie, n'est-ce pas Victor Hugo, auteur de *Bug-Jargal* ? Nous y inclinons, ce qui tendrait à prouver que Pavie resta toute sa vie sous l'emprise des émotions ressenties à la lecture des œuvres du grand poète.

Mais qui est Camille de Gérans ? C'est une femme, l'auteur de l'article l'appelant « M^{elle} de Gérans »⁴⁶⁵ ; plus loin, il nous donne d'autres indices : « [...] quel nom se dérobe sous le pseudonyme de Gérans ? Les lettres de l'anagramme [...] livreront celui d'une ville qui n'est la dernière de France ni pour le bien ni pour le beau. »⁴⁶⁶, la décrivant « poète », suggérant qu'elle a manié le « pinceau »⁴⁶⁷, Victor Pavie se fait malicieux : « Et l'induction se complétant peu à peu... Indiscrets que nous sommes : nous avons toujours l'air de respecter les voiles, et nous les soulevons toujours ! »⁴⁶⁸. Quant à nous, nous n'avons pu mettre un nom sur cette Angevine, romancière et peintre.

Une quatrième critique littéraire parut dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, en 1859. Sous le titre « Paysage », elle est consacrée à l'ouvrage d'Adolphe Mazure, *Dieu, la Nature et l'Art*. Le professeur chez qui Victor Pavie fut hébergé en troisième, qui lui fit lire Hugo et l'aida dans son envol, obtient ainsi un nouvel hommage de son ancien élève reconnaissant. On retrouve le plan utilisé dans les *Revenants* par Pavie : souvenirs et adresses personnels, portrait vivant du personnage et évocation de son œuvre, références érudites et conclusion intime. La différence avec les portraits des *Revenants* réside ici dans le sujet unique de la critique : un livre, et non l'œuvre de toute une vie.

« Entraîné par la pente irrésistible du passé »⁴⁶⁹, Victor Pavie se souvient des bancs du Lycée, du Logis-Barrault, demeure de la famille Mazure ; il dresse le portrait du professeur aimé, « homme du siècle, dans la saine acception du mot, enfant de ses tristesses comme de ses espérances, cœur large, esprit ouvert, nature enthousiaste et rêveuse où tout se

⁴⁶³ *Ibid.*, p 263.

⁴⁶⁴ *Ibid.*, p 262.

⁴⁶⁵ *Id.*

⁴⁶⁶ *Ibid.*, p 263.

⁴⁶⁷ *Id.*

⁴⁶⁸ *Id.*

⁴⁶⁹ Pavie Victor, « Paysage », *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, 3e série, . II, Angers, Cosnier et Lachèse, 1859, p 127.

revêtait du langage de l'idéal. »⁴⁷⁰. Il redit son apprentissage auprès de ce maître qui l'initia aux premiers auteurs romantiques : « [...] à M. Adolphe Mazure se rapportent les premières révélations d'une école moins nouvelle qu'on ne lui faisait l'injure de le supposer. [...] Longtemps avant le signal il en avait ressenti l'éveil. »⁴⁷¹. Pavie souligne à quel point la vision de Mazure était large :

L'antique même [...] avait ses romantismes pour le jeune professeur. Dans [une] scène de l'Iliade [...], il se demandait volontiers si c'était Homère ou bien Shakespeare qui nous faisait assister aux atermoiements du foyer. Il sentait frissonner dans les bois, les coteaux, les prairies chères à Virgile, un souffle mystérieux [...]. De telles idées, de pareilles doctrines [...] nous rendaient sérieux à travers les frivolités de l'âge ; elles devinrent plus tard un signe de ralliement [...]⁴⁷²

Après avoir passé en revue les ouvrages⁴⁷³ d'Adolphe Mazure, Victor Pavie explique le choix du titre de l'article :

[...] le mot de *paysage* [...] éveille tout un monde de sentiments et d'images [...].

On sait qu'après un siècle et demi d'œuvres inertes, opaques et glaciales tant sur pierre que sur papier, le paysage en peinture a ressuscité parmi nous vers 1831 en un groupe d'artistes, disciples de l'école poétique dont la Restauration fut le berceau. Le succès, lent d'abord, finit par prendre feu. C'est par le paysage que la peinture, [...] commence à se vulgariser dans le public.⁴⁷⁴

C'est donc le commentaire d'un essai sur l'art, ses rapports avec la nature et le divin que nous livre Victor Pavie. Les conceptions de l'auteur sont les siennes, et nous les commenterons à notre tour dans le chapitre suivant ; il est ainsi des thèmes transversaux dans les écrits du poète angevin, et souvent mêlés : l'art, la littérature, l'histoire, la religion, que l'on retrouve presque à chaque ligne. Ne dit-il pas à propos du peintre dont Mazure cite les paroles, comme pour marier les genres : « Est-ce un peintre qui parle ? Non, c'est un poète qui peint [...] »⁴⁷⁵. Pavie chante alors, après Adolphe Mazure, les artistes, et notamment les poètes :

⁴⁷⁰ *Ibid.*, p 125.

⁴⁷¹ *Ibid.*, p 126.

⁴⁷² *Ibid.*, p 127.

⁴⁷³ *Cours de philosophie, Traduction de Schlegel, Philosophie des arts du Dessin, Philosophie des trois vertus théologiques.*

⁴⁷⁴ Pavie Victor, « Paysage », *Op. Cit.*, p 128-129.

⁴⁷⁵ *Ibid.*, p 134.

Au peintre les images, au musicien les sentiments. Et quelle sera la part du poète ? Les idées. [...] Or, si le but est unique, - la réalisation du beau par la diversité des moyens, - il n'y a pas deux points de départ ; il n'y en a qu'un, et ce point de départ commun, c'est la poésie.⁴⁷⁶

L'unification artistique que poursuit Mazure rencontre la totale adhésion de son ancien élève, qui explique :

[...] il déplore, dans ce conflit des doctrines, résultat naturel de l'émancipation des esprits, le malentendu qui sépare les champions du réalisme des partisans de l'idéal. [...] il voudrait qu'un principe unique présidât à cette diversité d'aptitude. [...] A la lueur du bon sens les systèmes s'élargiraient, et le vœu de conciliation qu'émet l'auteur en terminant ne serait point une chimère.⁴⁷⁷

Le final nostalgique est au rendez-vous. Victor Pavie conteste d'abord au professeur le déclin que celui-ci avoue ressentir. « Non, maître ! l'âge sombre n'a point de prise sur vous. Cette sève d'enthousiasme, qui a traversé votre été, survivra même à votre automne. »⁴⁷⁸ lui déclare-t-il avec chaleur. Mais, aux yeux de Pavie, seul Adolphe Mazure a été préservé des ravages du temps et de l'époque :

L'âge sombre, il a sonné pour cette terre attristée [...]. Dénudé par le fer, torturé par le feu, le sol crie. Les détonations des fourneaux ne le cèdent qu'au bruit de la hache [...]. Les forêts sont en friche, les étangs à sec, les collines humiliées rentrent dans le creux des vallons. Nivellement des choses auquel le nivellement des hommes sied si bien ! Depuis que l'on a vu succéder aux fléaux dans l'aire cette machine béate qui broie tantôt la gerbe et tantôt le bras du moissonneur, il faut s'attendre à tout, jusqu'à voir tomber la vendange sous la lame d'un couperet, jusqu'à voir s'entrouvrir la glèbe, entre deux nuages de fumée, sous le soc d'un instrument sans bœufs, sans hommes et sans nom.

Où cela va-t-il ? A fausser les rapports établis par le Créateur entre les deux besoins les plus impérieux de notre être, besoin de vivre et besoin de contempler.⁴⁷⁹

Ce passage, qui condamne le progrès matériel et le rend responsable de la césure avec le divin, est l'un des plus explicites que nous ayons lus de Victor Pavie. Le poète prophétise ensuite le rétablissement des valeurs disparues, se contentant, en attendant, du refuge de la rêverie :

⁴⁷⁶ *Ibid.*, p 136.

⁴⁷⁷ *Ibid.*, p 137.

⁴⁷⁸ *Ibid.*, p 138.

⁴⁷⁹ *Ibid.*, p 138-139.

Dieu, prenant en pitié les générations à venir, pourvoira quelque jour à la restauration d'un monde qui ne correspond plus qu'à la portion infime de l'homme. D'ici là, c'est à nous de le reconstituer en esprit, et de lui refaire un aspect à l'usage de la pensée. Bien venues soient les pages qui nous en donnent le secret !⁴⁸⁰

Le dernier article sur la littérature que nous observerons est « métalittéraire », au sens où le texte de Pavie concerne un catalogue de lecture, qui lui-même parle d'ouvrages. Ce *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque d'Angers* a été écrit par Albert Lemarchand, bibliothécaire de la ville mais aussi secrétaire de la SASAA, membre de la Société Linnéenne du Maine-et-Loire, directeur de la *Revue de l'Anjou et du Maine* et, plus tard, cosignataire des notices concernant les gravures d'Abraham Tancrède aux côtés de Victor Pavie et d'Eugène Poitou notamment. C'est lui qui passe commande à Pavie pour *Le pays de Marie*, en 1860⁴⁸¹. Autant dire que les deux hommes se côtoient constamment et partagent les mêmes idées ainsi que les mêmes passions savantes.

Dès le début de son article, publié dans les *Mémoires de la Société impériale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* en 1863, Victor Pavie place Lemarchand dans la filiation des plus grands en matière de conservation de livres et manuscrits : Gabriel Naudé⁴⁸², le plus ancien, mais aussi Nodier, bien sûr, Weiss⁴⁸³, Monteil⁴⁸⁴, Peignot⁴⁸⁵ ; il fait aussi remarquer que l'ouvrage est seulement le septième catalogue de ce type réalisé en France.

Le journaliste fait l'éloge de son ami conservateur, rappelant la difficulté de sa double tâche. Il parle de « rude labeur », de l'accueil des « fâcheux », des « tribulations [des] confrères de province », du privilège des bibliothécaires de la capitale :

Heureux conservateurs des archives [...] de Paris ! Une porte d'airain vous sépare de ce public qui révère vos noms sans jamais contempler vos faces, et prend vos substituts pour vous. Vous pâissez en paix sur les feuillets de vos chroniques. Votre ennemi le plus redoutable est le moucheron qui bourdonne.⁴⁸⁶

Mais surtout, il souligne le remarquable travail de bibliographie effectué, dans un contexte difficile. En effet, en arrivant, l'état de l'institution était loin d'être correct. La faute en

⁴⁸⁰ *Ibid.*, p 139.

⁴⁸¹ Voir le chapitre « Deux tours en Bretagne ».

⁴⁸² Gabriel Naudé (1600-1653), bibliothécaire et lettré français.

⁴⁸³ Charles Weiss (1779-1866), bibliothécaire, homme de lettres et bibliographe français, ami de Charles Nodier.

⁴⁸⁴ Amans-Alexis Monteil (1769-1850), historien aveyronnais.

⁴⁸⁵ Etienne-Gabriel Peignot (1767-1849), bibliographe français, considéré par Pierre Larousse comme l'un des plus grands savants de son temps.

⁴⁸⁶ *Ibid.*, p 7.

incombait à Toussaint Grille, le précédent bibliothécaire au goût prononcé pour le secret : « On se rappelle le mystère de ses cartons et de ses livres ; nul n'y touchait ni ne les voyait. »⁴⁸⁷. Le résultat était un rangement aléatoire, des manuscrits enfouis, des collections non répertoriées. De plus, « Le démon de la procrastination était en lui. »⁴⁸⁸ dit Pavie. Le vieil homme avait des excuses, en tous cas l'auteur de l'article lui en trouve : « Témoin de tant de dévastations dans sa jeunesse, il s'était constitué le gardien, [...], des trésors arrachés par lui à la fureur révolutionnaire [...]. Cette excessive défiance, cette circonspection haletante, que l'âge était loin d'atténuer, avaient leur contrecoup sur la Bibliothèque. »⁴⁸⁹. Son successeur, son propre neveu François Grille, présentait le caractère inverse : « Le neveu réagissait par une générosité sans bornes contre les sourdes thésaurisations de l'oncle. »⁴⁹⁰. Mais là encore, le compte n'y était pas : trop fougueux, trop dispersé, le deuxième Grille ne parvint pas, non plus, à effectuer un inventaire précis. Albert Lemarchand entreprit ce travail, avec le plus grand sérieux, annotant précisément tous les manuscrits anciens ou nouvellement acquis.

Tout au long des vingt-six pages de l'article, le journaliste redevient poète, faisant de chaque découverte un départ pour l'aventure. Ainsi dit-il d'un des plus anciens ouvrages présentés par Lemarchand :

Un codex est devant vous, vieux de dix siècles. Vous l'ouvrez ; les deux battants de sa couverture en bois, bardée de fer, roulent sur leurs charnières comme les portes d'une cathédrale ; une vapeur d'encens s'exhale du vélin ; des initiales d'or, de transparentes miniatures flamboient aux yeux de l'éclat mystérieux des vitraux. [...] Pareils à ces paladins des vieux contes, dont la mission était en butte à tant d'épreuves, vous avez à redouter les fascinations de ces vignettes, de ces culs de lampe, de ces merveilles d'imagination et de caprice devant lesquelles vous serez tenté de vous arrêter en chemin.⁴⁹¹

Plus loin, l'image est celle de la navigation voire de l'exploration dangereuse :

Il fait meilleur la nuit, par les brisants, sur une barque, que dans cet archipel de textes groupés là [...]. Non, ce n'est pas la mer, ce n'est ni l'écueil, ni la nuit ; c'est un sable mouvant où le bibliographe [...] va, vient, tourne, se débat, en butte à la mystification des textes qui le harcèlent de toutes parts.⁴⁹²

⁴⁸⁷ *Ibid.*, p 8.

⁴⁸⁸ *Id.*

⁴⁸⁹ *Id.*

⁴⁹⁰ *Ibid.*, p 9.

⁴⁹¹ Pavie Victor, « Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque d'Angers par Albert Lemarchand », *Mémoires de la Société impériale d'agriculture, sciences et arts d'Angers*, Angers, Cosnier et Lachèse, 1863, p 2-3.

⁴⁹² *Ibid.*, p 6.

Victor Pavie fait remarquer que ce fonds est l'un des plus importants de France, du fait du grand nombre d'abbayes présentes sur le territoire angevin. Puis il énumère et décrit les principales pièces, codex, évangélistes, psautiers, décrétales, missels, graduels, mélanges, traités de droit, d'art et de sciences, computs, digests et grammaires, en prenant soin de les resituer dans leur contexte historique et artistique, du neuvième au quinzième siècle. Pavie se fait un plaisir de citer les détails d'ornementation, les styles de calligraphie, d'imaginer le travail des copistes et miniaturistes. Il nage en plein Moyen-âge, rafraîchi aux sources où s'abreuvait Louis Bertrand et l'on comprend son enthousiasme. Lorsqu'il parcourt les siècles jusqu'à son époque, il ne peut que s'extasier encore : « Lisez bien : *Harmonies poétiques* par Alphonse de Lamartine, 39 pièces, écrites en entier de sa main. »⁴⁹³. La bibliothèque conserve aussi de nombreux documents sur la Ligue en Anjou, sur l'histoire ecclésiastique, sur la botanique, etc. La correspondance locale fournit encore un lot de lettres intéressantes, mais on peut voir également dans les rayonnages de Lemarchand des lettres d'épistolaires plus célèbres, tels Gros, Scribe, Talleyrand, de Staël, Voltaire ou Mirabeau. Pavie se félicite, pour finir, de « l'excellence d'une ville où de si habiles directions président à tant de collections précieuses. »⁴⁹⁴.

Les critiques du jeune journaliste comme celles du notable établi que devint Victor Pavie, ont en commun la qualité de la langue employée, riche, imagée, cherchant toujours à surprendre par des comparaisons, des liaisons pittoresques, des références poétiques. D'une érudition profonde, elles sont le support de ses combats en faveur de l'Église, de l'art, de l'histoire et du patrimoine angevins. Elles concernent des personnalités amies ou respectées, et participent à la constitution d'un tissu culturel local, d'un réseau savant. Elles sont le reflet de la bourgeoisie provinciale mais pas seulement ; la constante tonalité antimoderne qui imprègne ces écrits oblige à une remise en question du mode de vie des élites et atteste du choix de l'auteur d'un retour aux valeurs du passé, conscient des dérives du progrès. Elles sont enfin d'inspiration totalement romantique, tant les sujets traités recouvrent l'imaginaire de l'École de 1820.

⁴⁹³ *Ibid.*, p 21.

⁴⁹⁴ *Ibid.*, p 25.

B. ARTICLES ARTISTIQUES

La modeste production de Victor Pavie (une douzaine d'articles sur le sujet) ne plaiderait pas en sa faveur si l'on s'avisait de voir sous sa plume, uniquement de ce point de vue comptable, le talent d'un historien de l'art. Pourtant, Claire Giraud-Labalte n'hésite pas à lui accorder le titre⁴⁹⁵ et nous partageons largement cette opinion. Nourri des théories et des travaux de David d'Angers depuis sa plus tendre enfance, compagnon de Delacroix, Boulanger et Devéria dans sa jeunesse, ayant croisé Ingres, Gros et une multitude d'artistes peintres et graveurs connus ou inconnus, correspondant de Paul Huet et d'Isidore Dagnan, Pavie possède une solide culture artistique, une riche expérience dans le domaine, un œil aussi exercé et une sensibilité sur le qui-vive. Ses voyages en Allemagne et en Italie lui ont, de plus, permis de comprendre l'art antique, son évolution jusqu'au classicisme et sa passion romantique lui a ouvert les portes de l'art nouveau. Ces atouts lui autorisent l'accès au statut de critique d'art. D'autant que cette dénomination renferme plus d'une signification, comme nous l'explique Dario Gamboni :

Que faut-il entendre par « critique d'art » du XIXe siècle ? Dans le *Petit Larousse de la peinture*, Philippe Junod distingue deux acceptions du terme [...] : d'une part, un sens étroit qui désigne un genre littéraire spécifique, [apparu] au XVIIIe siècle [...] et dont les *Salons* de Diderot constituent le prototype par excellence ; d'autre part, un sens large qui s'applique à « tout commentaire sur une œuvre contemporaine ou du passé »⁴⁹⁶ et embrasse d'autres genres tels que la poésie, la fiction romanesque, la biographie, l'essai, la correspondance et le journal.

Dans ce second sens, la « critique d'art » recouvre ce que Julius von Schlosser a appelé la « littérature d'art » [...], c'est à dire, de son point de vue, l'ensemble des « sources écrites secondaires, indirectes »⁴⁹⁷ [...]⁴⁹⁸.

Gamboni précise que les rapports entre art et littérature ont fait l'objet d'une étude par Jean-Paul Bouillon⁴⁹⁹, qui mentionne les différentes catégories de cette « littérature d'art » : l'article de presse, la chronique, le compte-rendu d'exposition, le guide de musée, le récit de voyage, la monographie, l'étude historique, le texte polémique, la correspondance d'art.

⁴⁹⁵ Giraud-Labalte Claire, « Lettres d'Isidore Dagnan à Victor Pavie : histoires d'art et d'amitié », in Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010, p 185.

⁴⁹⁶ Junod Philippe, « Critique d'art », in *Petit Larousse de la peinture*, vol. 1, Paris, Larousse, p 405-440.

⁴⁹⁷ Schlosser Jullius von, *Die Kunstliteratur. Ein Handbuch zur Quellenkunde der neueren Kunstgeschichte*, Vienne, Schroll, 1924, p 1.

⁴⁹⁸ Gamboni Darion, « Propositions pour l'étude de la critique d'art du XIXe siècle », in revue *Romantisme*, n° 71, 1991, p 9.

⁴⁹⁹ Bouillon Jean-Paul, « Mise au point théorique et méthodologique », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, nov-déc 1980, p 880-899.

Bouillon donne encore comme exemples : le recueil d'aphorismes, le roman d'art et le roman sur l'art. Si l'on excepte ces trois dernières mentions, comment ne pas voir en Victor Pavie l'archétype du « littéraire d'art » ? Il a en effet produit des textes entrant dans toutes les autres catégories. Il est vrai qu'à son époque, la frontière entre les deux disciplines était ténue.

Citant une autre étude récente, Dario Gamboni propose une classification :

Catherine Lepdor⁵⁰⁰ a [...] distingué [...] deux conceptions antagonistes de la critique d'art [...] : il s'agit d'un côté d'une conception « scientifique », prônant l'objectivité et l'exactitude [...] ; et, de l'autre, d'une conception « littéraire », privilégiant l'expression subjective et « synthétique » - dans la tradition de la critique « poétique » romantique et baudelairienne [...]. Je propose de considérer ces deux « conceptions » comme des pôles et de leur en ajouter une troisième, le pôle « journalistique » [...] ⁵⁰¹

Nous notons, chez Victor Pavie, l'investigation de ces trois pôles. Il rédigea, en effet, les portraits de sept peintres classiques ou romantiques, majeurs ou mineurs, ainsi que de nombreux écrits sur le sculpteur David d'Angers, signa plusieurs articles théoriques et des commentaires sur le Salon annuel parisien, abordant avec minutie les techniques, les compositions, les matériaux utilisés et évoquant, en poète, leurs conséquences sur les sens et la pensée. Mieux, nous pourrions dire que chez lui, ces trois pôles n'en font qu'un, tant ils sont souvent simultanément développés par l'écrivain angevin.

Déjà, Victor Hugo lui faisait remarquer :

Vous avez publié dans le *Feuilleton* d'Angers deux articles excellents. Vous comprenez les arts en poète, vous faites de la critique en artiste. Il y a dans votre talent tout à la fois quelque chose de précoce et quelque chose de mûr. Delacroix est particulièrement enchanté et fier du beau fragment qui le concerne. Il m'a chargé de vous remercier. Continuez cette série d'articles : faites rougir nos journaux de Paris de la supériorité d'un journal de province.⁵⁰²

⁵⁰⁰ Lepdor Catherine, *Ekphrasis 1890. Fonctions et formes de la description dans le commentaire d'art*, mémoire de licence, Université de Lausanne, juin 1989.

⁵⁰¹ Gamboni Dario, *Op. Cit.*, p 10.

⁵⁰² Lettre de Victor Hugo à Victor Pavie du 24 septembre 1827, Massin, CFL, t. III, p 1213.

1. Peintres et sculpteurs

L'article en question, dont parle Hugo, inaugurant les textes de Pavie sur l'art, s'intitulait *La peinture au 19e siècle*. Le premier volet d'une série de trois textes était paru à la fin du mois d'août 1827. Le jeune journaliste angevin annonçait, dès le départ, sa volonté d'inscrire tous les arts dans le mouvement de renouveau artistique que représentait la nouvelle sensibilité romantique :

Un immense besoin d'innover se fait sentir aujourd'hui dans les arts. [...] La poésie, [...] s'est déclarée la première, et cela lui arrive toujours. Nous verrons tout à l'heure comment la peinture a répondu au signal. Quant à la sculpture, nous savons quelle direction elle a prise sous un ciseau⁵⁰³ dont nous nous plaignons à compter tous les coups [...]. Ébranlée par la secousse générale, [...] l'architecture immobile jusqu'ici, sentira fléchir enfin ses colonnes et ses portiques, et abjurant ces formes grecques, filles d'un ciel pur, exilées sous les brumes de notre atmosphère, elle redemandera à la *barbarie* du moyen âge le secret perdu de sa solidité imposante et de sa pompeuse vanité.⁵⁰⁴

Revenant à l'art pictural, Victor Pavie expliquait l'avancée due au peintre David, qui avait redonné de l'éclat aux couleurs et des formes aux corps, mais il soulignait que, depuis, deux écoles s'opposaient : « l'école de *convention* et d'*étude* aux prises avec l'école de *vérité* et d'*effet*. »⁵⁰⁵.

Dans la deuxième livraison de son article, Pavie rendait hommage à Géricault. Le présentant comme un « ami de la nature » et voyant en lui un précurseur : « il donna pleine carrière à son imagination féconde, et se livra sans contrainte à une liberté illimitée de style et de sujets. »⁵⁰⁶. Mais le jeune auteur célébrait surtout Delacroix :

Parmi les artistes vivants, signalés comme hérétiques aux anathèmes de l'académie, l'antagoniste le plus redoutable des doctrines classiques, est sans contredit M. Eugène Delacroix. Doué d'une imagination forte et passionnée,[...] il a tout pour irriter les esprits *raisonnables*, tout pour séduire les âmes jeunes et ardentes ; jusqu'à cette teinte d'exagération qui ne sied peut-être pas mal à un novateur roidi contre la critique [...]. Cette

⁵⁰³ Celui de David d'Angers, bien évidemment, dont Pavie fréquentait l'atelier en ami intime.

⁵⁰⁴ Pavie Victor, « La peinture au 19e siècle », in *Feuilleton des Affiches d'Angers* du 26 août 1827, n° 17, Angers, p 66.

⁵⁰⁵ *Id.*

⁵⁰⁶ Pavie Victor, « La peinture au 19e siècle », in *Feuilleton des Affiches d'Angers* du 9 septembre 1827, n° 18, Angers, p 70.

fièvre de composition, connue sous le nom de fougue, semble spécialement départie à ce pinceau sombre et terrible, trempé dans les couleurs du Dante et de Byron.⁵⁰⁷

On remarquera le pinceau puisant aux sources de la poésie.

La révolution romantique a ceci de particulier que l'art y remplit une mission capitale :

[...] celle de traduire en une forme sensible, accessible à la simple appréhension esthétique, la grandeur et la force de l'idée. En somme, l'art romantique joue le même rôle que l'art sacré dans la culture classique, à ceci près que le Dieu qu'il lui faut servir est désormais l'Absolu que porte en elle toute pensée humaine.⁵⁰⁸

C'est ce que défend Victor Pavie aux côtés de ses amis, parisiens pour la plupart. Cet Absolu, pour être visible, doit passer par le prisme de l'individu ; plus sa sensibilité est grande, plus la création sera lisible. Aussi Pavie souligne-t-il, à propos de Géricault « le germe fatal qu'il portait déjà dans son sein, [qui] révéla à son pinceau le secret de la mort, qu'il étala dans le fameux *Radeau de la Méduse*, avec tout le luxe d'une effrayante vérité. »⁵⁰⁹. Les tableaux de Delacroix relèvent également de cette vision, grâce à leur « grande poésie d'horreur »⁵¹⁰. Ainsi la valeur du tableau ne dépend plus de ses qualités descriptives mais de son pouvoir de suggestion, de « l'intensité des émotions que le paysage suscite dans l'esprit de l'artiste qui le contemple ou l'imagine. Car l'œuvre d'art romantique est, fondamentalement, la projection du sujet intérieur, de son être purement psychique, dans une forme objectivée et sensible. »⁵¹¹.

Le troisième et dernier épisode du texte de Victor Pavie s'emploie à révéler au public les noms de peintres moins connus qui adhèrent à ces conceptions. C'est tout d'abord Sigalon⁵¹², avec ses évocations de *Britannicus* et d'*Athalie* et ses détails pouvant « lutter d'horreur avec les convulsions agonisantes de l'esclave et le triomphe infernal de l'empoisonneuse. »⁵¹³. C'est ensuite Eugène Devéria, « un de ces esprits indépendants et exaltés qui professent au dernier degré le mépris de l'ancien public [...], et [...] qui s'est plu à tapisser son atelier de tableaux tour à tour tendres et terribles, grotesques et sérieux. »⁵¹⁴. C'est enfin « un peintre qui vous fera voir et toucher ce que vous n'aviez fait que rêver à ce

⁵⁰⁷ *Id.*

⁵⁰⁸ *Dictionnaire du romantisme, Op. Cit.*, p L.

⁵⁰⁹ Pavie Victor, « La peinture au 19e siècle », *Op. Cit.*, p 70.

⁵¹⁰ *Id.*

⁵¹¹ *Dictionnaire du romantisme, Op. Cit.*, p LI.

⁵¹² Xavier Sigalon (1787-1837), peintre romantique de l'École française.

⁵¹³ Pavie Victor, « La peinture au 19e siècle », in *Feuilleton des Affiches d'Angers* du 23 septembre 1827, n° 19, Angers, p 74.

⁵¹⁴ *Id.*

jour ; qui sait prêter la forme et l'existence à ces ébauches fantastiques que l'imagination n'enfante qu'à travers un nuage. [...] M. Boulanger. »⁵¹⁵. La veine frénétique est bien celle qui fascine le plus le jeune Pavie, et sans doute celle qui offusque le plus ses lecteurs.

Dans sa *Réponse aux Observations d'un vieux littérateur*, Victor Pavie réfute d'ailleurs les critiques sur le sujet :

Il faut distinguer l'imagination ardente, qui, sans égard à ce *respect humain* de convention et de politesse, sympathise passionnément avec l'horreur et la bizarrerie d'un sujet, de l'esprit froid ou vulgaire, qui, dans le dessein d'effrayer les enfants, imagine de pareilles scènes à plaisir. Si les images multipliées de terreur et de carnage semblent dominer dans les compositions modernes, ce n'est point à coup sûr par exclusion de genre ni par un instinct favori que nos jeunes artistes vont les chercher. C'est que, repoussées jusqu'à ce jour des limites étroites du goût français, elles se présentent en foule aujourd'hui dans cette carrière illimitée de sujets que les doctrines nouvelles cherchent à ouvrir.⁵¹⁶

En juillet 1828 paraît un long texte de Victor Pavie sur l'édition du *Faust* de Goethe illustrée par Delacroix, dans une traduction d'Albert Stapfer publiée par Charles Motte. Ayant assisté à une adaptation théâtrale à Londres en 1825, le peintre avait conçu l'idée d'illustrer le chef d'œuvre du poète allemand. Réagissant plusieurs mois après l'événement, Pavie se justifie : « [...] la contagion de la mode n'a guères de prise sur nous autres exilés. Avant d'arriver jusqu'à nous, l'enthousiasme mûrit ou expire en route. »⁵¹⁷. Il souligne la modernité du sujet, sa richesse d'évocation : « Pour décoration, une architecture merveilleuse et pittoresque [...] ; pour costume, le moyen-âge aux amples draperies [...] »⁵¹⁸, et se pâme devant Marguerite : « L'imagination rôde avec amour autour de cette charmante créature »⁵¹⁹. Après la description des dix-sept lithographies, l'article se termine par le récit des émotions ressenties par Victor ; la scène de chevauchée le fait « bondir sur place, et donne la soif du coursier »⁵²⁰, celle de la vision des enfers lui est « un cauchemar »⁵²¹. La scène de l'adieu l'amène à conclure sur un ton dramatique : « Ici, la main ferme le livre ; d'abord, parce que tout est fini, ; ensuite, parce que cela fait mal !... »⁵²²

⁵¹⁵ *Id.*

⁵¹⁶ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n° 23, 18 novembre 1827, p 91.

⁵¹⁷ *Feuilleton des Affiches d'Angers* n° 14, 15 juillet 1828, p 54.

⁵¹⁸ *Id.*

⁵¹⁹ *Id.*

⁵²⁰ *Ibid.*, p 55.

⁵²¹ *Id.*

⁵²² *Id.*

Durant cette période, Pavie est véritablement aux avant-postes du combat esthétique, multipliant les articles en faveur de la nouvelle littérature et de la nouvelle peinture. Plus tard, il conféra à l'art en général, et à la peinture en particulier, une bien plus noble mission, revenant à son caractère sacré, dans une version cette fois presque classique. Ainsi commente-t-il l'ouvrage d'Adolphe Mazure, déjà évoqué plus haut, en disant :

Cette loi supérieure [...], M. Mazure l'applique aux motifs dominants du paysage, qu'il décrit en peintre et qu'il interprète en chrétien. Tour à tour le ciel, l'eau, la montagne, la prairie, la forêt, passent devant nos yeux avec ce cortège d'analogies morales dont nous ne saurions les séparer.⁵²³

Certes, il n'apparaît dans ces tableaux paysagistes aucun personnage porteur de violence, et l'on comprend que la nature rappelle à Victor Pavie l'harmonie essentielle. Sans aller jusqu'aux correspondances baudelairiennes, davantage sensuelles, Mazure et Pavie esquissent bien, cependant, un symbolisme intellectuel, déjà vu dans le passé. Autre dimension : le rapport de l'artiste à cette nature est celui d'un interprète qui se borne à traduire la réalité. Mais son intercession *humaine* est essentielle pour que l'œuvre soit *artistique*. Ainsi Victor Pavie condamne-t-il le procédé photographique et la « servilité du photographe » :

Une expérience terrible a mis de nos jours cette loi à nu : la Providence a permis, comme pour mieux indiquer l'abîme qui sépare la matière de l'esprit, que le problème insoluble par l'art fût résolu par la science ; la chimie s'est faite peintre [...]. Est-ce avec l'œil des bêtes que doit regarder l'homme formé à l'image de Dieu ?⁵²⁴

On peut s'étonner de voir celui qui était un jeune révolutionnaire de l'art, rejeter au soir de sa vie les innovations, mais nous sommes longtemps après sa jeunesse... N'oublions, pas non plus, que le romantisme qu'il défendait alors, constituait déjà, sous des aspects novateurs, un retour à certaines valeurs traditionnelles, notamment catholiques. Ce qui lui paraît maintenant l'éloigner de ces valeurs, il s'y oppose.

« Critique d'art » professionnel, Victor Pavie ne le fut pas ; il resta profondément un « amateur éclairé ». Et sa conception s'ancre davantage dans l'approche en cours durant la première moitié du dix-neuvième siècle que dans celle de la seconde, tant il est vrai que Pavie voyait dans l'art un idéal plutôt qu'un produit. Car le métier émergea en même temps que le marché :

⁵²³ Pavie Victor, « Paysage », *Op. Cit.*, p 131-132.

⁵²⁴ *Ibid.*, p 131.

La plupart des artistes ou des analystes, au XIXe siècle, déplorent la transformation de l'art en activité commerciale, et considèrent qu'il s'agit là d'un rapport relativement nouveau entre peintres et amateurs, et d'une causes essentielles de la décadence de l'art. [...] La naissance de la critique d'art comme genre a en partie été déterminée par cette transformation [...] ⁵²⁵

Le rôle des Salons fut, à cet égard, déterminant. Sous la Monarchie de Juillet, ils favorisent l'émergence de textes critiques sur l'art. La popularité et l'autorité de la critique littéraire après Sainte-Beuve, Jules Janin, Gautier et leurs confrères rejallirent sur les auteurs qui choisirent pour thème de leurs articles les manifestations artistiques. Victor Pavie ne participa pas directement à cet essor. Ses textes critiques remontent à la Restauration puis, à une ou deux exceptions près, correspondent au Second Empire. De toutes façons, le métier de « critique d'art » n'était pas encore une réalité : « jusque vers 1890, il n'existait pas, et ne pouvait exister de critiques professionnels, car la vie artistique se concentrait, du moins aux yeux du public et pour les directeurs de journaux, sur le Salon, c'est-à-dire sur un événement qui n'avait lieu qu'une fois par an. »⁵²⁶.

Victor Pavie écrivit lui aussi de tels articles ponctuels. Nous avons retrouvé deux textes sur les Salons de 1859 et de 1869, le premier publié dans les *Mémoires de la SASAA*, le second dans la *Revue de l'Anjou*. Le but était de rendre compte en province de cette manifestation parisienne. Le journaliste angevin ne rivalise pas avec certains écrivains qui se sont fait, peu à peu, une spécialité de ce type d'écrits : « Fabien Pillet, par exemple, qui travaillait pour le *Moniteur universel*, ou Etienne Delécluze, du *Journal des Débats*, firent des comptes-rendus détaillés de tous les Salons de 1831 à 1848. »⁵²⁷. Et puis, Pavie n'a aucune réputation à édifier ; ses textes sont seulement, pour lui, une opportunité supplémentaire de marier poésie, art et histoire, non une occasion de briller sur la scène mondaine de Paris. Il est donc loin du portrait de certains auteurs que fait Pontus Grate : « [...] l'impact et le succès commercial d'un critique d'art dépendra souvent davantage du talent qu'il savait déployer dans le maniement du persiflage, de l'ironie et des jugements péremptoires que dans sa sensibilité esthétique et sa finesse d'analyse. »⁵²⁸.

Victor Pavie se rend régulièrement à Paris pour le Salon. Il y retrouve souvent Dagnan qui, « pour distraire Victor, [...] consacre des pages aux salons parisiens, rendez-vous annuels

⁵²⁵ Leduc-Adine Jean-Pierre, « Des règles d'un genre : la critique d'art », in revue *Romantisme*, n°71, 1991, p 95.

⁵²⁶ Vaisse Pierre « Avant-propos », in revue *Romantisme*, *Ibid.*, p 4.

⁵²⁷ Mc William Neil, « Opinions professionnelles : critique d'art et économie de la culture sous la Monarchie de Juillet », in revue *Romantisme*, *Ibid.*, p 23.

⁵²⁸ Grate Pontus, « Art, idéologie et politique dans la critique d'art », in revue *Romantisme*, *Ibid.*, p 32.

importants auxquels il invite son ami. [...] Chaque arrivée en perspective est naturellement considérée comme un jour de fête. »⁵²⁹

Dans son texte de 1859, Victor Pavie soulignait la complémentarité de la capitale et de la province :

Paris, qui est le théâtre et le champ de bataille des artistes, n'a été le berceau que de la minorité d'entre eux [...] Parcourez le livret de 1859. Que de célébrités revendiquées par la province ! Ingres est de Montauban ; [...] Hébert, de Grenoble ; Gérôme, de Vesoul ; [...] Fromentin, de La Rochelle [...]. Une remarque incidente [...], c'est qu'à très peu d'exceptions près, nos meilleurs paysagistes, Corot, [...], Daubigny, [...], Rousseau, Paul Huet sont des enfants de Paris, comme si la rareté de la nature leur en avait révélé le charme.⁵³⁰

Pavie expliquait ensuite la position idéale de la critique provinciale: « [...] dans l'intérêt des artistes dont l'avenir importe à la gloire du pays, la presse locale a un rôle nécessaire. Le titre auquel elle intervient [...] exclut toute idée de prétention de sa part [...]. »⁵³¹, et exposait les difficultés qu'elle pouvait néanmoins rencontrer :

trois écueils sont à craindre : une bienveillance voisine de la débonnairété, [...] ; les intentions de l'artiste ou ses explications verbales trop gratuitement substituées à la statue ou au tableau ; trop d'importance donnée aux œuvres que l'on observe à la fois de trop près et trop isolément.⁵³²

Dans l'article de 1869, le journaliste d'Angers passait en revue les artistes exposés au Salon, en commençant par celui qu'il considérait comme l'un des plus grands, David d'Angers :

Depuis bientôt quatorze années que David a résigné le ciseau, l'arène où ce rude joueur a jeté tant de formes et d'idées ne se rouvre jamais que nos regards ne l'y cherchent encore. La place qu'il tenait demeure vide et pour longtemps. [...] Il mettait au service d'une ambition plus haute sa science d'observation et l'étonnante sûreté de sa main. Bronze ou marbre, il les faisait reluire ou résonner. C'était un homme : la flamme brûlait en lui, il est mort consumé par elle.⁵³³

⁵²⁹ Giraud-Labelle Claire, *Op. Cit.*, p 193.

⁵³⁰ Séance du 20 juillet 1859, *Mémoires de la SASAA*, 3e série, t. II, Angers, Cosnier et Lachèse, 1859, p 160-161.

⁵³¹ *Ibid.*, p 163.

⁵³² *Id.*

⁵³³ Pavie Victor, « Les Angevins au Salon », in *Revue de l'Anjou*, 1869, p 425.

Il continuait en citant les noms des peintres Appert, Lenepveu, Alfred Ménard, Saint-Genys, Dauban, Hublin, de la Bouère, Tancrède Abraham, Gaston de Terves, Corbineau et Livache, tout en commentant leurs œuvres, passant des scènes chrétiennes aux paysages, des portraits aux spectacles exotiques, des peintures pittoresques aux vues urbaines. Les sculpteurs n'étaient pas oubliés, et Dénécheau, Taluet ou Grabowski bénéficiaient d'une courte analyse de leurs travaux. En général louangeur, Victor Pavie se permettait tout de même de rappeler Astruc à l'ordre : « Un bas-relief n'est point un tableau, moins encore une ébauche de tableau. A l'âme il faut un corps, - et le modelé s'atteste à peine sous l'appareil trop pittoresque de cette coule aux plis gonflés. »⁵³⁴. Enfin, Robert David, le fils du sculpteur ami, avait droit à un hommage appuyé :

Robert David avait déjà [réalisé] quelques médaillons d'une touche légère, et d'une rare propriété d'expression. Le succès [...] a réveillé en lui le sang de sa race. Il arrive aujourd'hui, une médaille d'une main, un buste de l'autre. [...] Il s'est tiré de sa tâche à la satisfaction des plus impérieuses mémoires. [...] - Il y a des heures tardives, mais décisives dans la vie : l'admiration filiale avait tenu longtemps, chez Robert, la vocation captive, jusqu'au jour où l'amour filial, plus fort qu'elle, l'a armé de l'ébauchoir.⁵³⁵

En terminant avec le Salon de 1869 par un mot sur sa section consacrée aux pastels, aquarelles, dessins et gravures, Victor Pavie n'oubliait pas les genres habituellement moins prisés. Il prenait soin, aussi, de conclure par un assaut de modestie : « Telles sont les impressions très personnelles, très risquées, hâtivement recueillies, par lesquelles un illettré de l'art répond à un appel trop pressant. Excusez les erreurs des artistes, et soyez sans pitié pour celles de l'auteur. »⁵³⁶

La collaboration de Pavie à l'*Artiste* débuta vers 1846 et se poursuivit jusqu'en 1869. Outre des notes de voyage, quelques rares poésies, un récit botaniste et deux portraits d'artistes, le journaliste angevin fournit surtout des notices sur des œuvres et des musées. Ainsi, en 1855, il rédige un article sur un tableau de Watteau, dans lequel il défend la valeur de ce peintre quelque peu oublié de l'École française. « Nous ne sentons que trop le vide creusé dans les salles du Louvre par l'absence de tel maître exilé de la patrie [...] »⁵³⁷ écrit-il alors. Pour lui, et devant Lenain, Greuze ou Latour, « Watteau reste toujours le plus populaire et le plus inconservé de tous les maîtres de la pléiade. »⁵³⁸. Le tableau en question

⁵³⁴ *Ibid.*, p 431.

⁵³⁵ *Id.*

⁵³⁶ *Ibid.*, p 432.

⁵³⁷ Pavie Victor, « Un portrait par Watteau », l'*Artiste* du 18 février 1855, 5e série, t. XIV, 8e livraison, p 99.

⁵³⁸ *Ibid.*, p 100.

est un portrait de madame Gersaint, la femme d'un ami marchand de tableaux⁵³⁹, daté de 1704 ; « ainsi du moins l'atteste la note [...] écrite en vieux caractère sur le revers de son panneau, et qu'un de nos amis déchiffra l'autre jour dans la boutique d'un revendeur de notre ville. »⁵⁴⁰ nous explique Victor Pavie. Les circonstances qui présidèrent à la réalisation du tableau sont racontées avec précision et l'analyse que Pavie fait de la peinture de Watteau est détaillée⁵⁴¹ :

Le casaquin vert-pomme, qui, par la relation de ses tons avec le ton barbeau du ruban, semble une infraction à la théorie des contrastes, n'en désarme pas moins, grâce à sa légèreté, toutes les sévérités de la critique. [...] Ce pastel est traité avec des procédés de pinceau qui, au premier abord, font prendre le papier pour une toile.. Les couleurs, au lieu de se juxtaposer, se superposent. Les contours, sans sécheresse, y sont plus vigoureusement accusés que chez les pastellistes de profession.⁵⁴²

Nous ne savons pas ce qu'il advint de ce portrait, dont l'origine demeure tout aussi obscure :

Resterait à dire quelles vicissitudes ce don de la Renaissance, [...] cette page arrachée à l'œuvre d'un peintre célèbre a successivement traversées pour se trouver ici à quatre-vingt lieux de son endroit, sans témoin de son passé, sans confident de ses voyages ? C'est [...] le secret de l'annotateur trop concis, [...] c'est l'énigme du revendeur dont la mémoire, [...] , n'a pu se recueillir assez pour nous répondre si le tableau provenait d'un château ou s'une chaumière.⁵⁴³

Il n'est guère étonnant que Victor Pavie ait choisi pour sujet, une toile de Jean-Antoine Watteau. En effet, ce dernier, qui connut une carrière brève, constitue un phénomène isolé dans son temps, par le choix de ses thèmes (non seulement le genre inventé par et pour lui des *fêtes galantes*, mais aussi les scènes populaires) qui le distinguent des peintres du « Grand Goût », les peintres d'histoire, et par ses compositions plus simples, plus humaines. Quant à la tonalité nostalgique qui sourd de ses toiles, elle rencontra, de toute évidence, la forte sympathie du poète et critique angevin.

Il ne pouvait en être autrement : Victor Pavie se devait de rendre le plus grand des hommages au sculpteur David d'Angers dont il fut l'un des intimes. Il le fit dans de nombreux

⁵³⁹ Watteau peignit, en son honneur, *L'Enseigne de Gersaint* (1720), où figure également l'épouse de Gersaint.

⁵⁴⁰ *Id.*

⁵⁴¹ On note la même expertise dans certains passages des portraits « littéraires » de Delacroix, Ingres, Gros ou Paul Huet, étudiés un peu plus haut.

⁵⁴² Pavie Victor, « Un portrait par Watteau », *Op. Cit.*, p 100.

⁵⁴³ *Ibid.*, p 101.

écrits. Nous avons longuement évoqué les liens qui unissaient les deux hommes et le voyage commun à Weimar⁵⁴⁴, et déjà parlé du portrait que Pavie consacra à David⁵⁴⁵.

Dès le 7 août 1836, il publie un article à l'occasion de l'installation, dans le chœur de la cathédrale Saint-Maurice d'Angers, de la statue de sainte Cécile, réalisée et offerte par le sculpteur. Nous pensons que la parution eut lieu dans les *Affiches d'Angers*, mais n'avons pas retrouvé l'article en question, des numéros de la collection du journal manquant. Le texte fut, heureusement, inclus dans les *Œuvres choisies*, en 1887. L'auteur se réjouit de l'alliance entre l'art et la religion : « Hors de l'infime argile, vieux ferment du péché, hors du plâtre, amollisseur des formes, hors du papier, frêle image que le verre emprisonne, et que brise la main d'un enfant, elle s'élançait, ô beauté ! sous la livrée des anges. »⁵⁴⁶. Victor Pavie s'extasie sur le marbre dont est faite la statue et décrit sa perfection, qui culminera, selon lui, avec sa consécration religieuse. A la fin, il dit du sculpteur angevin :

Élève, M. David sema dans le moule classique un germe individuel dont l'épanouissement fit craquer cette rétive enveloppe. Artiste, l'art moderne fut son devoir et son goût : aux exigences de fond il mesura la forme [...]. Maître, il remonte aux sources et vouant sa liberté au service d'une mission plus auguste, il conçoit et renouvelle sous des types acceptés de par la tradition de l'impersonnalité chrétienne.⁵⁴⁷

Le jeune Pavie prenait ses désirs pour une promesse de réalité. Même s'il ne fut jamais anticlérical, David d'Angers demeura athée et sculpta plus de figures « civiles » que de religieuses.

Une décennie plus tard, paraissait l'article « Bonchamps et sa statue » dans l'*Artiste*. Le morceau fut, par la suite, tiré à part puis publié dans les *Œuvres choisies*. Nous renvoyons au chapitre de cette étude consacré à David d'Angers pour ce qui concerne le contexte de création de l'œuvre, les réactions de Louis Pavie (qui composa une épître en l'honneur de son ami sculpteur) et celles de Victor. L'essentiel du texte de Victor Pavie de 1846 ranime le souvenir du théâtre historique où s'illustra le général Bonchamps ; nous aurions pu l'inclure parmi les essais historiques de Pavie, mais le sujet reste la statue de David, comme le dit l'auteur de l'article : « Ici la statue parle, et raconte la légende des prisonniers de Saint-

⁵⁴⁴ Voir le chapitre « David d'Angers ».

⁵⁴⁵ Voir le chapitre « Portraits contemporains ».

⁵⁴⁶ Pavie Victor, « La statue de sainte Cécile (Don de M. David) », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 344.

⁵⁴⁷ *Ibid.*, p 349.

Florent. »⁵⁴⁸. Le texte se termine d'ailleurs par l'analyse du monument et l'expression du soulagement que procure au journaliste angevin la nostalgie d'une période retrouvée :

La statue, exhaussée par un soubassement orné de deux bas-reliefs symboliques, s'adosse aux murs du chœur et domine le tombeau. [...] Le bras commande, la tête prie. La volonté, l'effort, le rôle tout à la fois, ont entr'ouvert la bouche et soulevé la poitrine. Par un coup hardi du sculpteur, l'accident a revêtu l'éternité de la forme. Il n'est pas jusqu'au nu, si cher à la plastique qui ne triomphe ici des habitudes modernes, grâce aux impérieuses nécessités du moment. Statue par le ciseau, fantôme par la pensée, produit harmonieux de l'héroïsme du brave et de l'exaltation rêveuse du martyr, cette œuvre est une des rares et complètes expressions d'une école regrettée, éclore vers cette époque pour s'abîmer sans retour dans le tourbillon des hommes et des choses.⁵⁴⁹

Toujours dans l'*Artiste*, paraissait en 1854, un article consacré au monument du roi René, sculpté longtemps auparavant par David, et qui était enfin inauguré à Angers. Commandée en 1842 et réalisée de 1843 à 1846, la statue du monarque angevin fut conservée sept années dans un jardin avant d'être installée sur son piédestal près du château⁵⁵⁰. Victor Pavie retraçait cette naissance tourmentée, ne manquait pas de décrire les douze statuettes de personnages importants pour l'Anjou qui entouraient l'œuvre principale, et déplorait l'accident qui avait assombri sa perception des festivités données à cette occasion :

En ce qui est de la fête, l'écrivain de ces lignes croit de l'impartialité de se taire ; et le motif, c'est qu'une poutre de gradin, tombée sur son bras droit la veille même du grand jour et lui fracturant ce bras, l'a mis hors de combat, et quelque peu de mauvaise humeur ensuite.⁵⁵¹

La critique était autant artistique qu'historique puisque Pavie faisait revivre quelques unes de ces douze illustres figures angevines, comme « Dunmac⁵⁵², l'honneur de notre Anjou celtique » qui « s'en allait méditer sur les derniers dolmens de nos bois et compter mélancoliquement au clair de lune ces ruines »⁵⁵³ ou « Nerra⁵⁵⁴, fascinant de sa prunelle de lion les sphinx et léopards sculptés sur les chapiteaux de ses voutes »⁵⁵⁵. Le journaliste-poète ajoutait à propos des figurines en bronze : « elles éveillent autour d'elles mille affinités historiques qui, pour nous Angevins, se confondent avec les illusions du souvenir. A les voir,

⁵⁴⁸ Pavie Victor, « Bonchamps et sa statue », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 339.

⁵⁴⁹ *Ibid.*, p 342.

⁵⁵⁰ Pour plus de détails, voir l'article de Sylvain Bertoldi, conservateur des Archives d'Angers, « La première statue », in *Vivre à Angers*, décembre 2011. (<http://www.angers.fr/decouvrir-angers/histoire-d-angers/chroniques-historiques/pour-s-informer/la-premiere-statue/index.html>).

⁵⁵¹ Pavie Victor, « Monument du roi René à Angers par David d'Angers », in *L'Artiste* du 15 janvier 1854, p 190.

⁵⁵² Dunmacus, chef des Andegaves, opposé à Jules César durant la Guerre des Gaules.

⁵⁵³ Pavie Victor, « Monument du roi René à Angers par David d'Angers », *Op. Cit.*, p 190.

⁵⁵⁴ Foulque III, ou Foulque Nerra dit le Noir (965-70-1040), comte d'Anjou.

⁵⁵⁵ Pavie Victor, « Monument du roi René à Angers par David d'Angers », *Op. Cit.*, p 190.

on dirait que l'enfance des temps, d'où le ciseau les a tirées, n'est autre chose que la nôtre. »⁵⁵⁶.

C'est cependant dans le portrait littéraire dédié à David d'Angers que Victor Pavie définit le mieux l'attitude créative et le génie du sculpteur :

David n'a pas de ruses : il ne dissimule ni n'esquive ; il marche à l'œuvre front levé, poitrine ouverte, s'attaquant aux difficultés corps à corps.[...] En statuaire, la poétique de David est celle-ci : ni convention, ni réalisme ; la nature, point de départ d'une transfiguration féconde qui élève l'homme au type, la vie à la splendeur morale, la jouissance des yeux à l'autorité de l'enseignement ; et pour relier au monde, par des relations d'espace et de temps, cette figure idéale [...], un système de bas-relief [...] d'une si vaste perspective que lui seul l'a osé, et qu'on ne saurait guère s'y aventurer après lui, sans risquer de se commettre aux avant-gardes de la peinture.⁵⁵⁷

« Poétique », « avant-gardes de la peinture », on voit que Victor Pavie ne cantonne pas la sculpture à son seul domaine. Pour lui, les arts se répondent et communient même. C'est ce qu'il exprime encore dans un article littéraire déjà évoqué :

[...] la musique et la peinture se rencontrent, se comprennent et se pénètrent réciproquement ; la première éveillant dans les profondeurs de l'ouïe des bruits inséparables de ce qu'elle montre aux yeux ; la seconde réjouissant ou attristant les regards par des effets puisés dans le domaine sonore. C'est à ce titre que la *Création* de Haydn est un tableau, et qu'on pourrait qualifier de symphonie la *Cascade* de Claude Lorrain.⁵⁵⁸

Cette conception globale de l'art imprégna tous les écrits de Pavie, dans lesquels se retrouvent, mêlés, tous les vecteurs de l'émotion humaine, des expressions intimes de la littérature aux manifestations des arts plastiques, de l'imagination historique aux ferveurs de la religion.

⁵⁵⁶ *Id.*

⁵⁵⁷ Pavie Victor, « Discours prononcé à l'inauguration solennelle du buste de David d'Angers, dans la galerie de sculpture du musée d'Angers, le 12 mars 1863. », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 311.

⁵⁵⁸ Pavie Victor, « Paysage », *Op. Cit.*, p 135-136.

2. Art et Histoire

a. Archéologie et patrimoine en péril

A l'automne 1836, le jeune Pavie, qui a repris les rênes de l'imprimerie familiale, se sent sans doute très frustré du déclin du *Feuilleton des Affiches d'Angers*. Ce dernier se réduit, en effet à cette date, à quelques colonnes dans la feuille d'annonces, plus rentable. Mais il publie néanmoins, cette année-là, en trois livraisons, un article sur des fouilles qui se déroulent à Angers, ayant mis à jours des vestiges de l'abbaye Saint-Aubin, construite au sixième siècle.

Son style inimitable, romantique et compliqué, se retrouve, dès le début de l'article, Victor Pavie regrettant que le moment de l'annonce de la découverte soit, à la fois, trop tardif - quinze jours ayant déjà passé - et trop précoce pour en rendre alors compte de façon suffisamment scientifique :

Car tandis qu'insouciants du comment et du pourquoi, et n'aspirant de chaque fleur que la première goutte, les butineurs de nouvelles ont déjà déserté le poste pour s'élancer à la sucée de quelque autre calice entr'ouvert ; les savants, les hommes de scrupule et de labeur, ceux qui se vouent, charte en main, aux lenteurs de la palingénésie, - pensifs et recueillis sur l'arène du débat en sont tout au plus à dresser les prémisses d'une conclusion indéfiniment ajournée.⁵⁵⁹

Le journaliste angevin se félicite du respect de ses contemporains pour les vestiges du passé et, fasciné par la durée des âges, laisse son cœur de poète l'exprimer : « [...] les mains dévastatrices d'hier sont les réparatrices d'aujourd'hui. De si loin et de si près, à travers sept cents ans, la génération de pierre et la génération de chair, les voilà donc face à face ! »⁵⁶⁰.

Dès le deuxième article, il sonde ces temps anciens, tentant d'offrir quelques repères au lecteur. Passant rapidement sur les sixième, septième et huitième siècles, ici peu bavards pour l'archéologue, il réfute la « piste mauresque » avancée par certains commentateurs n'ayant pas réellement observé les ruines. Il souligne les traces du neuvième siècle dont la

⁵⁵⁹ Pavie Victor, « Sur les fouilles pratiquées dans le local de la Préfecture » 1er article, *Affiches d'Angers* n° 122 du 11 octobre 1836, p 4.

⁵⁶⁰ *Id.*

« simplicité forte est de grand goût mais sans mystère... »⁵⁶¹, et fait l'éloge poétique des architectes de l'an mille :

Il faut que muet de terreur un siècle entier s'agenouille, et que mille ans étant sonnés, des préoccupations ténébreuses de l'apocalypse qui finit et des espérances de l'Évangile qui commence, [...], la formule du Sauveur soit infligée à la pierre. [...]

A l'heure où ce monument surgissait de terre, l'architecture moderne surgissait aussi, avec de la sève pour cinq cents années.⁵⁶²

Remarquant la similitude des sculptures du fronton de l'abbaye Saint-Aubin et de celui de l'abbaye de Cunault, à une trentaine de kilomètres d'Angers, il émet l'hypothèse d'une « fraternité d'origine ».

Dans son troisième article, Victor Pavie se souvient des travaux de 1811, qui avaient en fait abouti à la destruction de l'abbatiale pour créer la place de la préfecture, préservant seulement le cloître et une imposante tour carrée⁵⁶³. Il conclue par une réflexion sur le passage du temps et sur la prise de conscience de la valeur du patrimoine qu'il sent poindre chez ses concitoyens :

Combien de couches ici l'une sur l'autre amoncelées ! Que de ruines entées sur des ruines, et de magnificences comme à plaisir dispersées sous le souffle qui les entassa ! [...] quand nous détruisons, quelle passion nous excuse, et quel profit nous absout ?...

Au surplus, trêve de condoléances ; le moment de s'affliger serait mal pris : car, à cette résurrection soudaine, beaucoup de ruines ont reverdi, qui racontent une assez belle histoire [...] Quelque chose [...] se passe dans notre pays travaillé par deux souffles ensemble, l'un qui abat, l'autre qui relève : une volonté [...] répond aux mutilations de Saint-Maurice, [...] par les restaurations de Saint-Aubin, et de Cunault. Cette volonté est la plus jeune, - et de par la madone byzantine, elle prévaudra !⁵⁶⁴

Pavie récidive, en 1839, avec un long texte consacré aux premiers pas de l'archéologie régionale. La Société Française pour la conservation et la description des monuments historiques ayant publié dans son *Bulletin Monumental* le compte-rendu de sa session annuelle, tenue cette année-là à Tours, l'auteur de l'article énumère les principales mesures

⁵⁶¹ Pavie Victor, « Sur les fouilles pratiquées dans le local de la Préfecture » 2eme article, *Affiches d'Angers* n° 123 du 13 octobre 1836, p 3.

⁵⁶² *Ibid.*, p 4.

⁵⁶³ Cette tour, qui fut utilisée au XIXe siècle comme tour à plomb pour la fabrication des plombs de chasse, fut classée « monument historique » en 1862 ; baptisée « tour Saint-Aubin », elle existe encore aujourd'hui et accueille des expositions.

⁵⁶⁴ Pavie Victor, « Sur les fouilles pratiquées dans le local de la Préfecture » 3eme article, *Affiches d'Angers* n° 125 du 18 octobre 1836, p 4..

prises à cette occasion : l'allocation au conseil municipal de Langeais de subventions pour l'acquisition du château, ainsi que d'autres aides financières devant servir à la restauration d'églises et de chapelles locales ; l'organisation d'un cours monumental à Tours l'année suivante ; et surtout l'investissement des autorités religieuses dans ces démarches, suite à « de vives dénonciations, parties de la bouche des membres les plus influents du clergé, au sujet de ces restaurations scandaleuses près desquelles la dévastation est un bienfait »⁵⁶⁵. Ce qui, bien entendu, fait dire à Victor Pavie :

Voilà comment le catholicisme, réveillé par la science sur les ruines de ces œuvres dont il parsema le monde, reprend place [...] M. Mérimée, que le hasard dans une de ses tournées à travers la France avait dirigé dans la salle de la session, pourra dire au pouvoir dont il a reçu mission de quel prestige immense resplendit l'art chrétien, appuyé sur la crosse d'un évêque.⁵⁶⁶

Le journaliste angevin regrette cependant que de telles initiatives n'aient lieu que dans un département voisin : « [...] venant à jeter ensuite le regard sur nous-mêmes, nous nous demandons tout bas, non sans plus d'un soupir parti du fond de notre poitrine, à quand le jour et l'heure pour ici ? »⁵⁶⁷.

La deuxième partie de l'article revenait sur les dégradations de monuments locaux, tels les églises de Saint-Maur, de Trèves, de Saint-Eusèbe. Pavie précisait dans une note qu'il agissait parfois lui-même concrètement pour sauvegarder ce patrimoine :

En dépôt chez l'auteur pour être restitué intégralement au besoin, un ravissant reliquaire, au nom de saint Romuald, orné de neuf figurines, acheté par lui 6 fr., dont un franc de surenchère, des mains du conseil municipal, dans la chapelle de St-Maur, où il servait de support à une banquette.⁵⁶⁸

Poursuivant dans cette voie, il dénonçait vigoureusement les actes de vandalisme dont la cathédrale d'Angers faisait les frais, et réclamait des sanctions :

Un société d'enfants, *Cet âge est sans pitié*. a depuis quelque temps choisi pour but de son adresse les plus précieux vitraux du chœur de St-Maurice. Une grêle de pierres siffle tout à l siffle tout à l'entour ; et lorsqu'un coup hardi vient à trouer l'épaisseur de la verrière, l'auteur est proclamé, comblé de louanges et d'honneurs, et spontanément élevé sur les épaules de

⁵⁶⁵ *Affiches d'Angers*, n°3, du 5 janvier 1839, p 3.

⁵⁶⁶ *Id.*

⁵⁶⁷ *Id.*

⁵⁶⁸ *Ibid.*, p 4, (note 1).

ses camarades. L'émulation se développe avec un tel succès, sous les auspices d'une tolérance paternelle, qu'il faut s'attendre à voir chaque dimanche [...], quand le crépuscule se projette sur la nef, quelque étoile nouvelle se lever et grossir la lueur de cette constellation lamentable. [...] Nous ne sommes pas talionnaire ; nous ne demandons pas œil pour œil, dent pour dent, ni surtout tête pour tête. [...] mais, pour Dieu, à quoi sert cette impassible verge, fichée et soudée là [...] dans les replis ondoyants de la robe du bedeau ?⁵⁶⁹

Tous ces articles préfigurent les notices régionales consacrées aux demeures et châteaux de l'Anjou que Victor Pavie livra plus tard ; ils annoncent également les portraits historiques des années 1840 et 1850. Ils témoignent surtout de la passion de l'auteur pour le Moyen-âge et construisent également sa crédibilité de vice-président de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers au sein de laquelle officièrent de nombreux historiens.

b. Musées de l'Ouest

Muséums de la Renaissance et cabinets de curiosités des siècles suivants furent remis au goût du jour par la Révolution et l'Empire qui menèrent une politique dynamique en ce domaine. Ainsi, les musées de province, destinés à recueillir les chefs-d'œuvre européens rapportés par Bonaparte des territoires conquis furent créés, par le Consulat, en 1801. Dans cette lignée, tout au long du dix-neuvième siècle, de nombreuses institutions muséales sont inaugurées : le Louvre égyptien en 1826, l'assyrien en 1847, le musée du Moyen-âge à l'hôtel de Cluny en 1844, les Antiquités nationales sous Napoléon III en 1862, etc. L'engouement est aussi très fort pour les musées d'art, construits dans les grandes villes, qui servent également de lieu de formation pour les étudiants et les artistes.

Victor Pavie livra au journal *l'Artiste*, en 1853, une série d'articles ayant pour thème le musée de Nantes (deux textes) et à la *Revue de l'Anjou*, une autre, en 1858, sur le musée d'Angers (trois textes). Ce dernier travail fut repris dans les *Œuvres choisies*, en 1887. Plus que dans tous ses autres articles consacrés aux artistes peintres et sculpteurs, Pavie se montre ici, dans ces études des musées de l'Ouest, historien de l'art. A noter que les deux textes des articles de *l'Artiste*, commencent par une grande et belle lettrine ouvragée, dans le plus pur style Renaissance.

⁵⁶⁹ *Ibid.*, p 4.

Nantes

Le première livraison du texte sur le musée de Nantes débute par le récit de l'origine de ses collections, du moins les italiennes. Victor Pavie évoque la mémoire de Françoise Cucault, homme en dépit de son prénom, qui fut secrétaire d'ambassade à Naples puis ambassadeur à Rome. De ses séjours et voyages, il rapporta un véritable butin artistique qui ne parvint pas, toutefois, dans sa totalité à destination :

A son retour en France, en 1791, il ne fallut pas moins de deux navires pour contenir les bronzes, les émaux, les tableaux, les statues [...]. Un de ces navires tomba sous la griffe des Anglais [...]. Le reste de sa fortune fut acheminée sur Clisson. [...] Il faisait édifier [...] une galerie [...] quand un dernier mécompte [...], vint traverser son entreprise : - il mourut. [...] Le Musée de Clisson fut offert au gouvernement d'alors par la famille ; - de quel amer silence ces offres furent répondues ; - [...] Nantes l'acheta.⁵⁷⁰

Un legs du duc de Feltré vint compléter le fonds. Dans ces premiers âges de la muséographie, les confusions étaient fréquentes ; Pavie le fait remarquer à propos du conservateur de l'époque :

Feu M. Bédert était un vieillard enthousiaste [...] d'une conviction sincère, mais sur la foi duquel il serait dangereux de s'initier à l'appréciation des maîtres. Il avait devant les yeux un prisme décevant qui lui faisait trouver dans chaque pochade un Rembrandt, un Raphaël au bout de toute ligne achevée.⁵⁷¹

Le critique angevin en profite pour rectifier quelques erreurs. Ainsi, il dénonce l'anachronisme de l'exécution d'un tableau faussement attribué à Léonard de Vinci ; ainsi il doute d'un portrait présumé de Murillo et que Victor Pavie concéderait à Velasquez ; il s'exclame néanmoins à son sujet : « Quelle vivante laideur ! quelle poétique gueuserie ! »⁵⁷². Ces réflexions ne proviennent cependant pas d'un mépris hautain de la part de l'auteur pour les responsables des mentions erronées. ; ce qui pousse Pavie à donner ces corrections, c'est son amour de l'art, sa passion pour l'histoire. D'ailleurs, il n'hésite pas à avouer ses méprises lorsqu'elles ont lieu, comme pour ce tableau qu'il attribue à Ribera, et dont il dit :

Ce qui ne fait point de doute, c'est l'idéal sombre et farouche qui rehausse les acteurs de ce conflit imminent, c'est le choc retentissant des lumières et des ombres, c'est le mouvement, c'est l'entrain, ce sont les empâtements superbes qu'a jetés sur cette toile la truelle de

⁵⁷⁰ Pavie Victor, « Le Musée de Nantes », in *L'Artiste*, 5e série, t. V, 5e livraison, 15 avril 1855, p 81.

⁵⁷¹ *Id.*

⁵⁷² *Id.*

Ribera... J'ouvre le livret et je lis, ô mystification profonde ! « *Jésus-Christ et les docteurs* »⁵⁷³. Le Caravage en personne, [...] semble approuver l'œuvre de son élève.⁵⁷⁴

Après ces mises au point, Victor Pavie entame une longue promenade parmi les toiles du musée, les commentant les unes après les autres. Velasquez, Murillo, les peintres des écoles florentine, vénitienne, génoise, bolonaise défilent sous sa plume. Si Bronzino ou Canaletto reçoivent ses éloges, tout comme Le Tintoret, il n'en va pas de même pour Sébastien del Piombo, le disciple de Michel-Ange, dont il critique un tableau, sans en donner d'ailleurs le titre : « Le but est-il atteint, et le mystère de la Rédemption a-t-il trouvé son interprète ? Quant à nous, nous ne le pensons pas. [...] le moule dans lequel il a emprisonné sa pensée n'est pas de mesure aux aspirations infinies du chrétien. »⁵⁷⁵.

L'article se termine par une touche d'humour, l'auteur expliquant :

Il y a dans chaque Musée une peinture populaire, sympathique à la foule, par des mérites tout autres que la profondeur de la pensée ou la science de l'exécution. C'est, au Musée du Louvre, *l'Intérieur de cuisine*, de Drolling ; c'est, chez nous, à Angers, le *Chien écrasé*, de Sneyders ; c'est, à Nantes, le *Chat emmailloté*, de Cerrozi. [...] - Le fait est que les braves gens procèdent à leur cérémonie burlesque avec une explosion de gaieté à laquelle il est bien difficile de se soustraire. Force est de rire avec les badauds.⁵⁷⁶

La deuxième livraison pavillienne aborde les collections flamande et hollandaise ; Pavie s'en explique : « [la] collection italienne [...] s'est grossie en chemin de plusieurs affluents, en première ligne desquels il faut compter le riche cabinet d'un amateur de Nantes, M. Fournier. »⁵⁷⁷. La visite se poursuit donc avec Victor Pavie pour guide et Rubens, Van Dyck, Boyermans, Simon de Vos, Téniers, Isaac Ostade, Ruysdaël, Jean Decker comme artistes invités. Quelques peintres fournissent le prétexte de conversations moins académiques. De Miéris et de la photographie, Victor Pavie dit ainsi :

L'invention de Daguerre a remis à leur vraie place tout un groupe de petites peintres, dont le pinceau ingénieux se proposait de lutter matériellement avec la nature ; [...]. Il y a quinze ans, Miéris, le plus habile d'entre eux, était la coqueluche des galeries. En moins d'une minute, un enfant de cinq ans en remontrerait aujourd'hui à Miéris... [...] s'il vivait encore, il

⁵⁷³ Pavie semble parler du tableau de Dirck van Baburen (1595-1624), peintre néerlandais de l'École caravagesque d'Utrecht, qui réalisa une toile ainsi nommée, conservée actuellement au Musée d'Oslo.

⁵⁷⁴ Pavie Victor, « Le Musée de Nantes », *Op. Cit.*, p 82.

⁵⁷⁵ *Id.*

⁵⁷⁶ *Ibid.*, p 84.

⁵⁷⁷ Pavie Victor, « Le Musée de Nantes. II », in *L'Artiste*, 5e série, t. V, 7e livraison, 1er mai 1855, p 97.

s'avouerait vaincu dans les puérités de cette reproduction technique, à laquelle il a dépensé tant de sueurs.⁵⁷⁸

Pavie avait déjà indiqué préférer les sensations à la technique, dans son premier article, avouant être « de ceux qui préfèrent le sentiment de quoi que ce soit au faire le plus complet et le plus irréprochable. »⁵⁷⁹.

Le peintre qui bénéficie d'un traitement légèrement différent, fait de souvenirs vécus et de ressenti personnels, est Breughel. Le critique angevin, maniant avec brio une prose colorée, témoigne à son sujet :

Deux Breughel de velours sur cuivre [...] étincellent de rubis, de topazes et d'émeraudes, comme un couple de colibris. L'infini dans le fini, c'est la devise de Breughel : des milliers d'épisodes dans l'unité de la création. Un soir d'octobre de cette année, nous passions le bac sur la Mayenne ; les paysans revenaient de la foire. La rivière regorgeait de charrettes et de bestiaux [...]. Le ciel était tout bleu, toute verte la prairie ; les feuilles tombaient toutes rouges [...]. On voyait au débarquement brebis et chèvres bondir comme des salamandres dans un dernier rayon de soleil. Nous songions à Breughel [...] ⁵⁸⁰

La conclusion de l'article est double : d'abord un aveu de subjectivité, reconnu par l'auteur, et d'anticipation impatiente : « Telles sont nos impressions [...]. Elles eussent gagné, sans doute, à ne se produire que plus tard, car, en outre de l'annexe important qui se prépare, plus d'un jugement porté dans les conditions actuelles, sera modifié par les dispositions à venir. »⁵⁸¹ écrit Victor Pavie. C'est, enfin, la justification de n'avoir disserté que sur des œuvres anciennes :

Quant aux œuvres modernes, pourquoi les tourmenter encore ? N'en ont-elles pas assez déjà des attaques, des critiques, voire des acclamations du *Salon*. Et puis, qui ne les sait, qui ne les a vues ou entendues parmi ceux qu'elles intéressent ? Mentionner par leurs titres l'*Athalie*, de Sigalon ; l'*Hospitalité arabe*, de Delacroix ; [...] les *Pêcheurs catalans*, de Gaspard Lacroix ; deux *Mares*, de Rousseau ; [...] les *Temples de Paestum*, de Gerôme. - C'est assez pour qui se souvient.⁵⁸²

⁵⁷⁸ *Ibid.*, p 98.

⁵⁷⁹ Pavie Victor, « Le Musée de Nantes », *Op. Cit.*, p 84.

⁵⁸⁰ Pavie Victor, « Le Musée de Nantes. II », *Op. Cit.*, p 98.

⁵⁸¹ *Ibid.*, p 99.

⁵⁸² *Ibid.*, p 100.

La bonne réception de ces critiques, parues dans l'*Artiste*, permirent à Victor Pavie de récidiver, quelques années plus tard.

Angers

La seconde série, donnée à la *Revue de l'Anjou* s'intitulait *Le Musée d'Angers*. Les trois chapitres « Le logis Barrault », « Le musée de peinture », « Le legs Robin », se présentaient de longueur inégale, le deuxième, consacré aux collections, étant le plus important. Trois livraisons étaient nécessaires, en 1858, pour les deux premières parties, une quatrième eut lieu après ; la collection de la bibliothèque municipale d'Angers ne comportant pas les volumes de 1863 à 1866, nous n'avons pu le vérifier.

Vers la même époque, Victor Pavie écrivit un autre texte concernant le logis Barrault, destiné à figurer dans le livre du baron de Wismes, dans lequel il rappelait le prestigieux passé historique de la demeure et les personnages illustres qui y avaient fait halte ou résidé⁵⁸³.

Ici, Pavie ajoute des souvenirs personnels et des observations pratiques. Se posant en introduction la question de savoir « le secret de la fascination étrange que le logis Barrault exerce » sur lui, il souligne, qu'outre « l'émouvante série qui s'y rattache » et « le recueillement des lettres et des arts qu'il abrite », c'est bien le souvenir de son « enfance d'écolier, bercée dans les terreurs de ces salles froides et muettes, en proie à tant de silence et où tant d'ombres revenaient »⁵⁸⁴ qui s'impose à lui, comme première raison de cette fascination. Après des considérations architecturales sur les édifices voisins, l'auteur préconise quelques changements pour le Musée d'Angers lui-même. Il souhaite tout d'abord « rendre à son culte et à son patronage tout ensemble, la vénérable chapelle de Saint-Eloi »⁵⁸⁵, occupée selon lui par les « dissidents » protestants, puis il souhaite que l'église Toussaint, en ruines, devienne un musée et abrite les collections du Musée d'archéologie, place étant ainsi laissée dans le musée d'art aux statues de David d'Angers. Il précise également son idée concernant le Muséum :

L'insuffisance [...] des salles du Musée saute aux yeux. [...] Qui ne se sent atteint comme d'une aigre discordance, en passant des sculptures aux tableaux, par l'interposition des salles d'histoire naturelle ? Cette mort entre deux vies, cette sinistre réalité enclavée dans le

⁵⁸³ Voir le chapitre « Sites et monuments ».

⁵⁸⁴ Pavie Victor, « Le Musée d'Angers - Le logis Barrault », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 207-208.

⁵⁸⁵ *Ibid.*, p 209.

domaine de l'imagination et des œuvres [...] Heureusement, le remède est proche : le Musée d'archéologie, déjà débordé, s'en irait respirer plus à l'aise dans les flancs de notre abbaye [...] le statuaire déchargerait ses moulages dans les salles évacuées [...]. Dans le jardin botanique, [...] on verrait s'élever, entre les herbiers et les serres, une vaste nécropole où tout ce qui vola, nagea, rampa, courut, bondit, dormirait son sommeil au bruit des eaux, des brises et des feuilles [...] L'architecte rencontrerait [...] le secret d'une composition gigantesque appuyée au levant sur le clocher de Saint-Maurice, et dont la rosace de Toussaint serait le centre et le foyer.⁵⁸⁶

Cette vision prophétique des espaces culturels angevins s'est presque réalisée de la sorte, depuis. Aujourd'hui, l'abbaye Toussaint, rénovée, accueille bien un musée, mais consacré à David d'Angers, tandis que le logis Barrault, entièrement restauré, est devenu un musée des Beaux arts renommé. Seul le Muséum s'est exilé à l'autre bout de la ville. Quant aux jardins entourant les lieux, ils sont riches de nombreuses essences rares et tout ce qui y vole, court ou bondit y est, par contre, bien vivant.

Victor Pavie faisait une autre proposition : créer une salle réservée aux manifestations artistiques et autres solennités locales : « Là siègeront les congrès, là se renouvelleront les luttes oratoires [...] ; là s'inaugureront les enseignements à venir ; là se décerneront les médailles au lendemain des expositions [...] »⁵⁸⁷. Dans cette enceinte, il suggère que soit peints les « principaux épisodes de son passé. »⁵⁸⁸ ; il les évoque alors, décrivant les douze scènes qui, selon lui, seraient à représenter. Ceci lui offre l'occasion de faire revivre quelques bribes d'antan, en transmettant, par exemple, les paroles censées avoir été prononcées par le maître du chantier, lors de la construction du logis :

« Or ça, compère, nous dormons. Par le roi Salomon, avec des loirs comme vous, messire Hugues de Semblançay n'aurait pas encore achevé les murs de la nef de Saint-Maurice. - La galerie flamboie bien. - Serrez la vis de l'escalier. - Quand aviserai-je enfin, au haut des toits, ces gargouilles dont les grimaces font si grand peur à madame Perrinelle ? - Reprenez-moi cette porte ; foin du cintre et vive l'ogive ! M'est avis que nous ne sommes ni Romains ni Grégeois »⁵⁸⁹.

La fin de l'article est toute entière consacrée à la description de ces scènes historiques angevines, faisant dire à Pavie : « la patience échappe aux plus bénins de nos lecteurs. Ils se demandent à quoi bon cette revue prolixe d'un musée de notre façon, quand il y a

⁵⁸⁶ *Ibid.*, p 211-213.

⁵⁸⁷ *Ibid.*, p 214.

⁵⁸⁸ *Ibid.*, p 215.

⁵⁸⁹ *Ibid.*, p 216.

derrière nous tant de vraies œuvres qui attendent. »⁵⁹⁰. Cette remarque ne l'empêche pas d'expliquer la touche finale de son projet : des statues intercalées entre les tableaux pour mieux évoquer les personnages principaux, tandis que des médaillons et des blasons au-dessus des œuvres viendraient témoigner des personnalités secondaires. Si la scénographie moderne a montré, depuis, un éventail de qualités encore plus approprié, soulignons tout de même cette intention pédagogique de Victor Pavie qui l'honore. Elle rappelle, dans le domaine des arts, celle de Victor Hugo dans celui de la littérature, le poète parisien écrivant, à peu près à la même époque, dans *William Shakespeare* :

La littérature secrète de la civilisation, la poésie secrète de l'idéal. C'est pourquoi la littérature est un besoin des sociétés. C'est pourquoi la poésie est une avidité de l'âme. [...] C'est pourquoi il faut traduire, commenter, publier, imprimer, réimprimer, cliquer, stéréotyper, distribuer, crier, expliquer, réciter, répandre, donner à tous, donner pour rien, tous les poètes, tous les philosophes, tous les penseurs, tous les producteurs de grandeur d'âme.[...] Partout où il y a agglomération d'hommes, il doit y avoir, dans un lieu spécial, un explicateur public des grands penseurs. [...] Nul ne peut savoir la quantité de lumière qui se dégagera de la mise en communication du peuple avec les génies. Cette combinaison du cœur du peuple avec le cœur du poète sera la pile Volta de la civilisation.⁵⁹¹

Le texte « Le musée de peinture » débute par l'exposé des conceptions muséales de Victor Pavie. Elles visent à des localisations rationnelles et sont, pour le moins, radicales :

Nous aimerions à voir les nations procéder entre elles, avec un sentiment de haute réciprocité, à la réintégration de leurs richesses dispersées. [...] Aux églises les mystères, aux cloîtres les légendes, aux tribunaux et aux hospices les pages commémoratives des grands actes de justice et de charité, aux arsenaux les batailles, aux établissements populaires [...] les saintes ou héroïques figures des fondateurs ; aux boudoirs, s'il le faut, aux louches et blafardes alcôves, - loin des regards et derrière une triple enceinte de rideaux, - ces produits du ciseau, de la palette et du crayon, dont l'agaçante liberté met la rougeur au front de nos filles.⁵⁹²

Sachant cependant l'impossibilité de son idéal, Pavie exprime avec force sa conviction de la nécessité d'établissements culturels :

⁵⁹⁰ *Ibid.*, p 229.

⁵⁹¹ Victor Hugo, *William Shakespeare*, II^e Partie, Livre V : « Les Esprits et les Masses », in *Œuvres complètes - Critique*, Paris, Laffont, 1985, p 390 - 395.

⁵⁹² Pavie Victor, « Le Musée d'Angers - Le musée de peinture », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 231.

Les musées sont un besoin de notre temps. [...] Le passé nous obstrue, il nous déborde, il nous fascine ; tout fantôme qu'il est, l'on dirait, quand il nous regarde avec le secret de sa force [...], que le vivant c'est lui, et que nous sommes les morts. Aussi recueillons-nous, pâle société que nous sommes, sans foyer propre, toute en réminiscences et en reflets, ces reliques d'un autre âge [...]. Ceux-là marchaient devant eux ; ils traçaient leur sillon, la foi au cœur, le souffle aux lèvres ; ils créaient, et nous rassemblons.⁵⁹³

Après un rapide rappel de l'historique des collections (cinquante toiles provenant de Larevellière-Lépeaux, le reste - deux centaines environ - d'une partie du fonds du marquis de Livois), Victor Pavie procède à l'inventaire du musée, non sans avoir, auparavant, médité sur l'éducation à l'art, que seule dispense l'expérience, c'est-à-dire la confrontation réelle avec les œuvres, indispensable pour qui veut devenir un véritable amateur éclairé. Comme pour le Musée de Nantes, les différentes écoles de peinture représentées à Angers sont passées en revue.

Il y a, en premier lieu, l'École d'Italie. Pavie n'est pas très élogieux vis-à-vis de certains des tableaux la représentant dans la capitale angevine. Il critique les copies, dénonce quelques pochades et se fait même parfois sévère :

Le temps amenant la vérité, attribué au Guerchin, un sujet à mourir d'ennui ! L'allégorie est le *dada* de l'École bolonaise, et c'est trop juste. Ces martyrs de la science, qui professent au lieu d'émouvoir, qui ne s'ignorent ni ne s'oublient, et dont la spontanéité s'est usée à la recherche d'une perfection d'atelier, se complaisent dans les scènes où le convenu des personnages sympathise avec le convenu de l'exécution.⁵⁹⁴

L'on retrouve là les critiques faites dans l'article consacré au Musée de Nantes, qui reflètent clairement la sensibilité romantique de l'auteur. Un autre tableau de Guerchin trouve toutefois grâce à ses yeux, ainsi que deux *marines*.

L'École espagnole n'a qu'un représentant : « Une tête vue de face, présumée de Murillo, [...] ; et c'est assez. Quelle mine expansive ! [...] On ne craint qu'une chose à voir s'allumer au soleil sa face ronde et tavelée, - c'est qu'elle n'éclate comme une grenade. »⁵⁹⁵.

L'École du Nord est mieux défendue encore :

⁵⁹³ *Ibid.*, p 231-232.

⁵⁹⁴ *Ibid.*, p 241.

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p 244.

Rubens ! - Ne riez pas ! Un Pierre-Paul Rubens authentique, à moins qu'il n'y ait deux peintres capables d'allumer des charbons aux yeux d'une panthère [...], de faire [...] hurler les bacchantes comme dans cette immense toile... de dix-huit centimètres de haut sur soixante centimètres de large.⁵⁹⁶

Suivent les descriptions des scènes religieuses, portraits et paysages peints par plus d'une dizaine de peintres, dont Van Tulden, Jordaens, Crayer et Ruysdaël. Comme dans le précédent article sur le musée nantais, Miéris n'est, à nouveau, pas épargné par le critique angevin. Breughel est, comme précédemment, encensé.

« L'École anglaise figure purement et simplement dans une miniature, laquelle est un chef-d'œuvre. »⁵⁹⁷ nous dit Victor Pavie, qui en vient à l'École française, plus abondamment représentée. Le commentaire sur ce sujet occupe, en fait, toute la seconde partie de l'article. Si l'auteur attribue aux différents pays des caractéristiques propres à faire reconnaître leur production artistique, leur « esprit », il écrit de la France : « Il y a ici un mystère inhérent à son organisation intellectuelle, et au caractère de sa mission dans l'univers. Elle est un peu tout le monde ; il y a un peu d'elle chez toute nation [...] »⁵⁹⁸. Cette faculté d'assimilation, ce cosmopolitisme en matière d'art, donneront naissance, selon Pavie, à un art remarquable :

Plus tard viendront des temps où, saturé, plus que tout autre, d'éléments étrangers, [...] le génie de la France appellera sur ses œuvres les rayons de tous les soleils. [...] En absorbant ainsi la sève des nations que son prestige fascine et qui gravitent autour d'elle, la France complètera, par un mouvement inverse, les fonctions essentielles à son mode d'existence.⁵⁹⁹

Nous retrouvons, là encore, cette idée répandue du temps, d'une France centrale pour la civilisation. Victor Hugo la développera à l'extrême une dizaine d'années plus tard :

Au vingtième siècle, il y aura une nation extraordinaire. Cette nation sera grande, ce qui ne l'empêchera pas d'être libre. [...] La nation centrale d'où ce mouvement rayonnera sur tous les continents sera parmi les autres sociétés ce qu'est la ferme modèle parmi les métairies. Elle sera plus que nation, elle sera civilisation ; elle sera mieux que civilisation, elle sera famille. [...] Un peuple fouillant les flancs de la nuit et opérant, au profit du genre humain, une immense extraction de clarté. Voilà quelle sera cette nation. Cette nation aura pour capitale Paris, et ne s'appellera point la France ; elle s'appellera l'Europe. Elle s'appellera

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p 245.

⁵⁹⁷ *Ibid.*, p 257.

⁵⁹⁸ *Ibid.*, p 259.

⁵⁹⁹ *Ibid.*, p 260-261.

l'Europe au vingtième siècle, et, aux siècles suivants, plus transfigurée encore, elle s'appellera l'Humanité. L'Humanité, nation définitive, est dès à présent entrevue par les penseurs, ces contemplateurs des pénombres [...] Avant d'avoir son peuple, l'Europe a sa ville. De ce peuple qui n'existe pas encore, la capitale existe déjà. Cela semble un prodige, c'est une loi. Le fœtus des nations se comporte comme le fœtus de l'homme, et la mystérieuse construction de l'embryon, à la fois végétation et vie, commence toujours par la tête.⁶⁰⁰

Dans son article, Victor Pavie effectue un long détour par la poésie et la littérature des siècles précédents, citant Racine, Corneille, Boileau et Bossuet, qu'il décrit ignorants du « sentiment de la nature » que l'art du dix-neuvième adore. Il définit, de surcroît, ce qu'est, pour lui, l'imagination, différente de « cette faculté glorieuse de gonfler un sujet de vent, et de faire pleuvoir sur son texte un déluge de métaphores. »⁶⁰¹, égale plutôt au « don [...] d'illuminer toute chose avec une magie supérieure aux richesses du style et à l'opulence du pinceau ; de ravir sans contraindre, d'étonner sans étourdir ; d'électriser les types en associant les palpitations de la vie aux transformations de l'idéal ; [...] d'*imager* tout [...] »⁶⁰². Pavie évoque les rapports étroits entre peinture, théâtre et musique pour varier les points de vue, tout en soulignant leur point commun : l'idéal. Dans le même temps, il avertit du danger de s'éloigner d'un tel horizon :

Or, savez-vous ce qui arrive ? Quand la religion a fui, que la nature en pièces a disparu sous la triple fumée des paquebots, des wagons et des usines, le peuple, dénué de l'enthousiasme du génie, seul et dernier emblème de la divinité à ses yeux, n'a plus d'imagination que pour l'émeute.⁶⁰³

Malgré les apparentes différences entre les époques, le critique angevin donne une définition synthétique de l'école française :

[...] si nous résumions en une proposition tardive les éléments épars de nos observations jusqu'ici : - élévation, pensée, plus de clarté que de splendeur, moins d'imagination que de logique, quelque chose d'abstrait dans la généralisation des types qui la tient à distance des masses et la confine dans les appréciations des lettrés, - telle serait, suivant nous, la physionomie de notre école ; telle elle se serait montrée [...] sous le grand roi [...], sous Louis XV [...], sous le pinceau de Louis David, pour se renouveler de nos jours, sans se

⁶⁰⁰ Hugo Victor, « Paris », Chapitre I « L'Avenir », in *Œuvres complètes* - Politique, *Op. Cit.*, p 4-6.

⁶⁰¹ Pavie Victor, « Le Musée d'Angers - Le musée de peinture », *Op. Cit.*, p 262.

⁶⁰² *Ibid.*, p 263.

⁶⁰³ *Ibid.*, p 267.

renier, sous la double influence du souffle moderne, d'une part, et des relations étrangères, de l'autre.⁶⁰⁴

Les pages qui suivent évoquent la mémoire et les œuvres de grands peintres tels Poussin, Le Lorrain, Boucher, Watteau, Gérard, dont le public peut admirer quelques toiles à Angers, mais aussi de la foule des artistes moins adulés comme Mignard, Charles Lebrun, Sébastien Bourdon, Antoine et Louis Nain, Greuze, Siméon Chardin, également présents dans le musée angevin. A chaque fois, le talent et l'esprit du peintre sont mis en perspective, ses tableaux commentés, sa filiation et sa descendance expliquée ; le style n'est cependant ni descriptif ni académique, à l'instar de ce passage qui concerne le peintre favori de madame de Pompadour : « Aux amateurs de Boucher, nous livrons neuf mètres carrés de ciel mythologique où barbotent dans les nuages d'une allégorie rococote, une centaine d'angelots bouffis et poudrés. »⁶⁰⁵. Comme à son habitude, Victor Pavie distribue les *satisfecit* et les blâmes. Honnête avec ses convictions et ses goûts, il écrit ce qu'il pense ; cela concerne également ses compatriotes angevins, qu'il s'agisse de Bodinier ou Dagnan, dont Pavie commente le célèbre tableau de 1831 intitulé *Angers, vue prise de la Basse-Chaîne*. Si ces peintres, ainsi que Jacque, Lehmann, Aligny ou Lecointe reçoivent les éloges du journaliste, ce n'est pas le cas des « essais de vieille date »⁶⁰⁶ d'Appert et Lenepveu.

Les derniers paragraphes sont un hommage au conservateur, M. Dauban, Victor Pavie déclarant à son sujet :

Comme peintre, il nous échappe, mais comme conservateur de Musée, nous le retenons. [...] L'arrangement d'un musée est une œuvre d'art véritable, qui se réalise par l'ordonnancement des groupes, par la distribution des lignes et par la combinaison des couleurs.⁶⁰⁷

La troisième et dernière partie, plus modeste, retrace le parcours d'une dizaine de tableaux offerts au musée d'Angers par Robin de Chalonnès, fils de batelier, monté à Paris pour y faire des études le destinant à la banque, sous l'égide d'un oncle. Seulement, Robin s'était senti une vocation pour la peinture. Après avoir fréquenté l'atelier de Guérin, puis celui de Gros, il dut se rendre à l'évidence : il ne pouvait rivaliser ni avec Géricault, ni avec Delacroix, Sigalon ou Scheffer. Aussi se destina-t-il à devenir collectionneur :

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p 2698-269.

⁶⁰⁵ *Ibid.*, p 275.

⁶⁰⁶ *Ibid.*, p 285.

⁶⁰⁷ *Ibid.*, p 286.

Héritier de son oncle, il consacra son temps à la recherche, sa fortune à l'acquisition du beau, du rare sous toutes ses formes. [...] Son œuvre à lui était la remise au jour et la réhabilitation des œuvres. Paris, ce marché immense et incessamment renouvelé, dont il hantait les ventes et scrutait les refuges, l'absorba [...].⁶⁰⁸

Avant sa mort, survenue peu de temps avant la rédaction du texte de Victor Pavie, il avait « réservé pour le musée d'Angers dix tableaux à prélever par la ville sur sa galerie. »⁶⁰⁹. Le critique angevin livre donc ses commentaires à leur sujet.

Si une esquisse de plafond de Tiepolo a retenu notre attention, Pavie y voyant scintiller « ça et là, comme un foyer mal éteint, les dernières étincelles de l'école de Venise. »⁶¹⁰, d'autres artistes cités, Carmona, Verschuring, Berchem, Prudhon ne font pas l'objet d'analyses très originales. Notons deux exceptions, et non des moindres, celles concernant de véritables maîtres. Une nature morte de Velasquez a ainsi droit à un dithyrambe :

Velasquez a groupé, sur une toile dorée par tous les soleils d'Espagne [...] un melon, [...] des muscats d'ambre et des malagas empourprés, [...] des figues accostées de pêches qui éclatent comme des grenades. Non jamais, dans leur pompe, les royales familles qui posèrent devant lui ne rayonnèrent de plus d'éclat. La sève qui circule dans ces fruits forts et savoureux ramènerait dans nos veines l'immortalité que nos pères respiraient dans les jardins d'Éden. [...] Ô magie de l'art !⁶¹¹

Le deuxième éloge, par lequel Victor Pavie termine son article, concerne une toile de Raphaël. Commandée par le prince Demidoff, elle avait subi quelques vicissitudes - tombée dans la Saône pendant son transport -, avant d'être présentée aux enchères à une époque peu favorable aux ventes d'art : l'année 1848. Pavie raconte la scène :

A deux mille francs, il y eut marchand. Les assistants, comme hébétés, se regardaient, s'écoutaient immobiles et muets sur leur chaise ; pas une voix ne renchérit. Quand leur langue se délia et que leurs lèvres se décollèrent, c'était trop tard, le coup de maillet avait retenti, et l'heureux M. Robin, son Raphaël sous le bras, regagnait triomphalement son domicile.⁶¹²

⁶⁰⁸ Pavie Victor, « Le Musée d'Angers - Le legs Robin », in *Œuvres choisies*, t. I, *Op. Cit.*, p 290.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p 291.

⁶¹⁰ *Id.*

⁶¹¹ *Ibid.*, p 293-294.

⁶¹² *Ibid.*, p 296.

L'on peut comprendre que le critique angevin consacre trois pages à la description enthousiaste et détaillée du tableau, l'un des joyaux de la collection du Musée d'Angers.

Nous avons parlé de « pédagogie » pour expliquer l'action de Victor Pavie en matière artistique. Nous avons également souvent souligné son dessein moral et religieux, porté par une exigence de qualité et de liberté dans la forme. Ces deux faces constatables dans toute son œuvre critique correspondent au jugement que portait Jean-Pierre Leduc-Adine, dans le numéro de la revue *Romantisme*, consacré à la critique et à l'art, en 1999 :

La multiplicité des destinataires est sans doute la conséquence de deux fonctions premières du discours de la critique d'art : une fonction didactique, explicative, une fonction normative. Ce discours se caractérise en effet comme une pragmatique, c'est-à-dire qu'il vise à agir sur son lecteur, action sur le comportement idéologique et social, action sur les choix esthétiques et économiques ; il intime, sans en donner toujours l'impression, des attitudes aux lecteurs visés. Ces deux fonctions sont évidemment totalement liées entre elles [...].⁶¹³

Chez Victor Pavie, notre étude de l'ensemble de ses textes nous amène à confirmer que ces deux volontés sont constamment à l'œuvre.

⁶¹³ Leduc-Adine Jean-Pierre, *Op. Cit.*, p 97.

CONCLUSION

A ce stade de notre étude, il nous semble que nos efforts n'ont pas été vains, en ce qui concerne la récolte d'informations sur la vie de Victor Pavie et sur ses écrits, bien sûr, mais aussi du point de vue de l'approfondissement des connaissances sur le milieu intellectuel provincial au dix-neuvième siècle, de ses rapports avec la capitale, ainsi que du rôle de certains auteurs mineurs dans l'émergence et le renforcement du romantisme. Nos recherches auprès des bibliothèques locales ou étrangères à l'Anjou, de l'Hérault aux États-Unis en passant par Paris, ont été couronnées d'un certain succès, puisque de nombreux documents sont venus éclairer des aspects méconnus ou méjugés de l'existence de Pavie, et qu'un nombre important de publications, jusque là tombées dans l'oubli, ont retrouvé leur place au sein de l'œuvre de l'écrivain angevin.

Pour parvenir à notre but, la première tâche a consisté à compiler la totalité des textes biographiques rédigés sur Victor Pavie. La plupart étaient connus, quoique enfouis dans les réserves des fonds documentaires ; nous voulons parler des ouvrages de Théodore Pavie, d'André Pavie, de Léon Séché et d'Henry Jouin⁶¹⁴ dont d'importants passages ont alimenté notre discours. D'autres se révélèrent plus confidentiels, tels ceux rédigés par monseigneur Freppel, René Bazin ou Paul Marty⁶¹⁵ (bien que ce dernier livre ait fait l'objet, depuis, d'une réédition, par l'ex-trésorier de l'Association des Amis de Victor et Théodore Pavie). Pour les nouvelles sources, nous sommes heureux d'avoir pu retrouver trois articles de presse significatifs, écrits entre 1887 et 1902, signés Anatole Langlois, Joseph Chasle-Pavie et André Pavie⁶¹⁶. Enfin, nous avons relayé la parole d'une quinzaine de commentateurs plus contemporains, des années soixante à nos jours. L'analyse de ces textes, leur croisement et les révélations découvertes dans certaines œuvres inédites de Victor Pavie nous ont permis d'éclairer d'un jour nouveau certaines périodes de sa vie et de rectifier ou nuancer les assertions et jugements qui le méritaient.

Mais les investigations les plus intéressantes ont concerné la correspondance pavillienne, reçue ou émise. A ce titre, le fonds, en grande partie inédit, provenant de la dation Steuer et

⁶¹⁴ *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires ; Médaillons romantiques ; Le cénacle de Joseph Delorme, « Victor Hugo et les artistes » ; David d'Angers et ses relations littéraires.*

⁶¹⁵ *Œuvres pastorales et oratoires VI ; M. Victor Pavie ; Victor Pavie, ses relations avec Victor Hugo.*

⁶¹⁶ *Le chapelain du Cénacle de 1830 ; Confidences romantiques ; Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs.*

détenu par la Bibliothèque Municipale d'Angers, a constitué une source formidable d'information sur les liens unissant Pavie aux plus grands noms de l'époque, comme à ses amis de province, restés obscurs. Nous avons ainsi retranscrit vingt-cinq pièces de cette collection : quatorze lettres inédites provenant d'amis ou de membres de la famille Pavie et onze lettres inédites entre les familles Hugo et Pavie. Nous avons encore établi une première transcription de dix-sept lettres des Pavie aux Hugo sur les dix-neuf conservées au Musée Victor Hugo à Paris, de treize lettres concernant les mêmes destinataires, aimablement mises à notre disposition par les descendants actuels de Victor Pavie et de vingt-sept lettres inédites possédées par l'Université d'Austin au Texas. Soit un total de quatre-vingt-deux lettres inédites transcrites et commentées, dont soixante-huit concernant les relations entre les Hugo et les Pavie. Par ailleurs, nous avons consulté une cinquantaine d'autres lettres, sur le même sujet. Au total, le corpus de la correspondance étudiée entre les deux familles, Hugo et Pavie, s'élève à cent vingt-deux lettres, dont près des deux tiers inédites.

Il reste un travail considérable à effectuer à la Bibliothèque Municipale d'Angers pour analyser les trois cent soixante autres lettres familiales inédites qui y dorment encore, aux côtés des quatorze lettres, citées plus haut, que nous avons transcrites.

Fort de ces lectures, nous avons été en mesure de clarifier différentes questions et d'établir une biographie plus précise de Victor Pavie. Les rectifications portaient parfois sur des points de détail, comme les dates de naissance et de décès du petit Joseph Pavie, par exemple, mais concernaient également des domaines plus larges et plus déterminants sur la perception que l'on avait de Pavie. Les influences parentales et les années de jeunesse ont été ainsi décrites à partir des différents récits déjà connus, rassemblés et vérifiés, mais également complétées par l'observation du contexte et le recul que nous procurent les nombreuses études sur l'époque. Cette méthode de mise en perspective a été appliquée à l'ensemble de notre travail. Nous avons insisté, en outre, sur les relations entre Victor et son frère Théodore, peu abordées dans les biographies antérieures. L'analyse de la correspondance nous a beaucoup appris sur la période cruciale de la dépression amoureuse de Victor Pavie, responsable de l'aggravation de son sentiment de solitude après son retour à Angers et la séparation d'avec Victor et Adèle Hugo. Nous avons encore pu mettre en valeur le travail d'archives réalisé par Yves Pavie, concernant le mariage de son bisaïeul. La période des choix décisifs pour la carrière de Victor Pavie a, dans le même temps, été explorée, et ses motivations ou ses doutes présentés. La chronologie des voyages de Pavie en France comme à l'étranger a été établie, ainsi que celle de ses fréquents séjours à Paris.

Un point central de cette thèse s'attache à corriger certaines opinions conçues par les descendants de Pavie au sujet de ses relations avec Victor Hugo. Nous avons expliqué que des nuances importantes devaient être apportées, qui faisaient d'une brouille considérée jusque là comme définitive et totale, plutôt un regret douloureux pour Pavie, constant mais sans agressivité déplacée, le conduisant à adopter une position de « gardien du temple romantique » valorisante, un éloignement critique et sévère mais toujours teinté du lien d'amitié de jeunesse inoublié. Les grandes étapes de cette relation si décisive pour Victor Pavie ont été ainsi redéfinies. Nous avons encore montré que les accusations à l'égard de Victor Hugo, sur sa soi-disant amitié « intéressée » étaient quelque peu abusives, le projet du poète parisien d'acheter une maison en Anjou, rapporté ici, contribuant à illustrer notre rectification. L'intimité entre le poète angevin Adèle Hugo a également été clairement soulignée. Enfin, les influences créatrices mutuelles ont été présentées et discutées.

Grâce aux nombreux documents disponibles dans les institutions culturelles de notre région, nous avons apporté des éclaircissements sur les activités de Pavie et des siens, au sein des sociétés de notables, littéraires ou scientifiques, à Angers. Nous avons découvert, entre autre, que Louis Pavie avait eu, en tant qu'élus municipal, une carrière bien plus longue que celle qu'on lui attribuait jusqu'alors. L'appartenance à la franc-maçonnerie locale du même Louis Pavie, sujet presque tabou dans la famille, a été confirmée. Et nous avons abordé en détails les engagements catholiques de Victor Pavie.

Incidentement, nos découvertes ont permis quelques actualisations au bénéfice des musées et bibliothèques concernés. L'historique des journaux angevins comportaient quelques lacunes, du fait des titres très proches des feuilles en vente à Angers au début du dix-neuvième siècle. Nous avons réalisé un tableau comparatif qui reprend la chronologie de la création de ces organes de presse et situe les collections⁶¹⁷. Le classement d'importants documents historiques datant de la Révolution, détenus par l'arrière-arrière--petite-fille de Victor Pavie et éclairant le temps des persécutions familiales a été effectué par nos soins, avant que les Archives départementales de Maine-et-Loire ne s'en portent acquéreur. Des confusions de date ou de destinataire de correspondance ont été corrigées auprès du Musée Victor Hugo et de la Bibliothèque Municipale d'Angers. D'autres erreurs ont été relevées dans les biographies existantes. Des clarifications ont été apportées notamment en ce qui concerne les récits de David d'Angers et Victor Pavie sur Aloysius Bertrand. Ces mises à jour ont, à chaque fois, été communiquées aux institutions concernées.

⁶¹⁷ Voir Annexe III, A.

Dans le même temps, nos recherches nous ont mis en relation avec de nombreuses personnes intéressées par l'histoire des Pavie, et sollicitant notre - modeste - expertise. Il en fut ainsi pour quelques collectionneurs nous demandant d'attester l'origine de lettres en leur possession. Ce fut encore le cas lorsque la municipalité de Saint-Melaine nous consulta pour obtenir des informations en vue de la création d'une « allée Victor Pavie » sur le territoire de la commune. A chaque fois, l'avancée de nos travaux a permis d'apporter une réponse utile à nos interlocuteurs ou de les conseiller.

Nous rappellerons, pour finir, l'élan impulsé à l'étude de Victor, Théodore et Louis Pavie, à partir de notre travail, ce projet rencontrant les attentes et les motivations des descendants Pavie ainsi que de nombreuses institutions angevines. L'Association des Amis de Victor et Théodore Pavie, dont nous fûmes l'un des fondateurs, a ainsi coordonné plusieurs célébrations en l'honneur de la famille Pavie. Outre le colloque international et les différentes manifestations culturelles de 2009⁶¹⁸, nous organisâmes, par la suite, le bicentenaire de Théodore Pavie, en 2011, au Musée des Beaux-arts d'Angers avec la projection d'un film des Archives départementales du Maine-et-Loire, une lecture publique, une promenade historique commentée et une conférence de notre part intitulée : « Une amitié fraternelle : Théodore et Victor Pavie ». En 2012, nous pûmes programmer une commémoration concernant Louis Pavie avec le soutien de la Bibliothèque Municipale d'Angers qui présenta ses collections sur le sujet au public présent, et où nous donnâmes une communication : « Louis Pavie, l'honnête homme ». D'autres projets (conférences, publications, partenariats,...) sont aujourd'hui encore à l'étude.

Il nous semble qu'un autre aspect positif de notre recherche est d'avoir permis l'exhumation de très nombreux écrits inédits ou oubliés. Le corpus aujourd'hui disponible est, nous l'avons dit, doublé. Nous avons localisé seize poèmes de Victor Pavie, supplémentaires à l'édition des *Œuvres choisies*, parus dans la presse régionale et retrouvé douze d'entre eux ; un exemplaire rare de sa participation primée à un concours de poésie a été repéré à Béziers et reproduit. Nous avons surtout découvert deux pièces manuscrites en vers, inédites, qui touchent à des personnes extrêmement importantes pour Pavie à la date où elles furent composées, améliorant ainsi la compréhension de sa vie. Nous avons également réalisé la première étude de la revue locale *La Gerbe*, créée par Victor Pavie en 1834, qui regroupa les membres d'un éphémère cénacle angevin. De plus, l'opportunité qui nous a été donnée d'analyser le manuscrit des notes d'un voyage effectué par Pavie en Bretagne nous a aidé à clarifier la répartition des extraits de ce récit, publiés en plusieurs fois

⁶¹⁸ Voir « Introduction ».

dans différentes revues, leur chronologie, leurs modifications textuelles, etc. Nous avons encore établi la liste des notices régionales livrées par Victor Pavie à deux auteurs d'albums de gravures, et fait remarquer leur particularité. De la même manière, les essais historiques et portraits-souvenirs ont été classés, expliqués et confrontés ; ce qui nous a conduit à définir des constantes dans l'inspiration et l'écriture pavilliennes que nous évoquons plus loin. Nous sommes heureux, par ailleurs, d'avoir transcrit un manuscrit inédit des souvenirs d'enfance de Pavie. Ce récit mis à jour nous offre un témoignage sur le vif du quotidien d'une rue de province sous la Restauration, et complète les informations biographiques sur la famille Pavie. Enfin, nous avons réalisé l'inventaire des articles critiques, composés par Victor Pavie pour différents journaux et revues, tout au long de sa vie. D'une manière générale, nous avons effectué une nouvelle répartition des œuvres de Pavie, en créant la catégorie des « écrits régionaux », en excluant de celle des « fantaisies » certains textes placés là, par les biographes, comme par défaut, en subdivisant des domaines en sous-parties explicites, comme les « essais du temps passé » et les critiques « littéraires » ou « artistiques ». Seuls deux textes demeurent à la marge : *Le mois de Marie* et la *Sainte Famille*, écrits religieux qui constitueraient une catégorie à part entière, si leur faible nombre n'y faisait obstacle. Les sept pages du premier récit rassemblent souvenirs de l'auteur, éloge de la nature et évocation de l'Italie pour un hommage à l'importante figure maternelle du christianisme ; les huit pages du second décrivent la découverte, par Pavie, de la conférence de Saint-Vincent de Paul, à Paris, et ne constituent ni un portrait du fondateur Léon le Prévost, pourtant cité, ni un texte mémoriel, les réminiscences personnelles servant surtout de déclencheur à la mise en valeur de l'organisation charitable. L'ensemble de l'œuvre est maintenant accessible et classé par tableaux⁶¹⁹.

Le rôle tenu par Victor Pavie, en tant qu'éditeur, dans la transmission des valeurs romantiques a été montré, notamment à travers l'étude détaillée des publications de Du Bellay et de *Gaspard de la Nuit* proposées grâce aux concours de David d'Angers et de Sainte-Beuve ; les participations et responsabilités de chacun ont été signalées, la genèse du projet expliquée. Nous mettons à la disposition des lecteurs, en annexe, une notice et un prospectus de Victor Pavie présentant ces événements éditoriaux.

Si nous considérons l'œuvre de Victor Pavie : ses poèmes qui peuvent être réunis dans un unique recueil, ses deux nouvelles fantastiques, ses quatre grands récits de voyage augmentés de quelques textes satellites, ses essais naturalistes ou historiques, sa galerie de portraits et ses souvenirs ainsi que son œuvre critique, nous constatons la diversité

⁶¹⁹ Voir la bibliographie.

d'inspiration et de genre propres aux auteurs polygraphes, mais aussi la relative modestie de cette production. L'ajout des notices régionalistes et de l'essai autobiographique ne modifie pas cette analyse. Nous avons longuement commenté les raisons d'un tel éclectisme et d'un si faible volume : occupations professionnelles et sociales, doutes et hésitations de jeunesse, complexité de pensée et tourments intérieurs, modestie auto-imposée. Nous aimerions maintenant souligner quelques points d'ensemble que seul l'aboutissement de notre travail autorise. Ils concernent, en premier lieu, la nature et le style des écrits pavilliens ; en second lieu, la personnalité de leur auteur et son appartenance sociale reflétant les idées du moment.

L'œuvre de Pavie couvre donc de nombreux domaines différents : voyage, poésie, critique, étude historique, etc. mais nous y remarquons une grande cohérence. Si les catégories diffèrent, les sujets, reflets fidèles de l'imaginaire romantique, demeurent les mêmes, à savoir : l'art, la nature, la religion, la dénonciation du progrès. Ces thèmes transversaux courent tout au long des écrits de Pavie. Ils se retrouvent d'ailleurs souvent mêlés, au sein d'un même texte, comme dans le récit du voyage à Weimar où art et histoire dialoguent en permanence, dans certains écrits sur la Nature que concluent parfois des poèmes ou dans des nouvelles mariant mysticisme et fantastique. Mais le sujet le plus prégnant est celui de l'histoire en marche, de la comparaison du passé avec le présent, amenant la critique virulente de ce dernier ; Victor Pavie s'inscrit là dans le courant antimoderne.

Le terme mérite explication. Pavie ferait-il partie de ces « champions du *statu quo*, les conservateurs et réactionnaires de tout poil, [...] les atrabilaires et les déçus de leur temps, les immobilistes et les ultracistes, les scrogneugneux et les grognons »⁶²⁰ que récuse Antoine Compagnon ? Ou faut-il entendre qu'il appartient à la catégorie des avant-gardistes, ceux qui, plus conscients que les autres hommes, ne sont pas aveuglés par les soi-disant bienfaits du modernisme et en pressentent de dramatiques conséquences, ces critiques de leur époque qui « ont maintenant l'air plus contemporains et proches de nous parce qu'ils étaient désabusés. »⁶²¹ ?

« Conservateur », Victor Pavie l'est sans doute : il défend l'Église immémoriale, la Nature originelle, les valeurs historiques liées à la Noblesse⁶²². « Réactionnaire », beaucoup moins, si l'on prend en compte son soutien à l'Art nouveau, ses enthousiasmes - vite éteints il est

⁶²⁰ Compagnon Antoine, *Les antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005, p 7.

⁶²¹ *Ibid.*, p 9.

⁶²² Qui ne va pas jusqu'au légitimisme, Pavie n'ayant pas pris position clairement sur cette question. (voir Néry Alain, *Op. Cit.*)

vrai -, pour les bouleversements politiques⁶²³. « Immobiliste », pas davantage ; il est au contraire très créatif en littérature et très actif dans le domaine des œuvres sociales et charitables. « Grognon », certes non ; son frère Théodore en témoigne : « Il était aussi doux, aussi simple que l'enfant qui vient de naître [...] Il demeura toujours jeune. »⁶²⁴. Quant au qualificatif « déçu de son temps », reconnaissons que cette tonalité est présente dans la plupart de ses écrits.

Mais, être antimoderne ne se résume pas à regretter le passé, prisonnier d'une simple nostalgie ; il convient aussi de s'en prendre au présent et à l'avenir. Pavie, dès 1840, oppose bien le paradis perdu - de sa jeunesse, des temps anciens, non industriels - à l'enfer promis par la civilisation matérialiste émergeant alors. De plus, comme l'explique Antoine Compagnon : « Les vaincus et les victimes nous touchent, et les antimodernes s'apparentent aux victimes de l'histoire. Ils entretiennent une relation particulière avec la mort, la mélancolie et le dandysme [...] »⁶²⁵. Mis à part le dernier trait, Victor Pavie remplit, là encore, les conditions de l'appartenance au courant antimoderne. En proie au mal du siècle, que Gérard Gengembre résume de cette phrase : « Il semble impossible de croire dans le monde moderne »⁶²⁶, Pavie est à l'unisson des plaintes romantiques concernant le déclin des valeurs morales et les ravages du progrès, notamment à l'encontre de la Nature. A cet égard, la position de l'écrivain angevin rejoint tout à fait celle de Villiers de l'Isle-Adam qui développait, en 1862, dans *Isis* ou *l'Amour du naturel*, en 1888, les thèmes de la pollution et de la destruction de l'environnement :

[...] le progrès, [...] nous conduit au danger des pires catastrophes et d'une épouvantable régression ; Villiers s'en avise longtemps avant nos écologistes et nos apôtres de la « qualité » de la vie, et sa réflexion va singulièrement plus loin que la leur, car elle touche au matérialisme même qui fonde les économies et les sociétés modernes [...]. Pour l'essentiel, [...] c'est bien à une science rebelle, dénaturée parce que déchristianisée, que Villiers fait la guerre.⁶²⁷

Ajoutons que l'auteur du *Dernier homme des champs*, texte antimoderne s'il en est⁶²⁸, fut proche d'antimodernes notoires, parmi lesquels Lacordaire et Montalembert, et que Chateaubriand resta toujours l'une de ses références absolues. Enfin, si être antimoderne

⁶²³ Voir, par exemple, le récit de ses « sorties en arme » et « patrouilles nocturnes » effectuées, en 1830, pour défendre la Charte. (in *Œuvres choisies*, t. II, *Op. Cit.*, p 123).

⁶²⁴ Pavie Théodore, *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1887, p 307-308.

⁶²⁵ Compagnon Antoine, *Op. Cit.*, p 9.

⁶²⁶ Gengembre Gérard, *Op. Cit.*, p 31.

⁶²⁷ Néry Alain, *Les idées politiques et sociales de Villiers de l'Isle-Adam*, Paris, Diffusion Université Culture, 1984, p 305-306.

⁶²⁸ Voir le chapitre « Le dernier homme des champs : une clé autobiographique ».

signifie refuser le monde issu de la Révolution, alors Victor Pavie l'est assurément, surtout pour tout ce qui touche à la religion.

Les choses ne seraient, cependant, pas si simples. Jeune, Victor Pavie était-il un « moderne », lui qui combattait pour une nouvelle modernité, romantique ? On pourrait l'affirmer. Celle-ci défendait pourtant, partiellement, un retour à certaines sources anciennes. D'où une relative ambiguïté concernant le romantisme, augmentée d'ailleurs par l'influence de la figure tutélaire de Chateaubriand qui, bien que reconnu comme précurseur du mouvement littéraire, fut également un modèle pour les antimodernes. Le romantisme lui-même, alors, est-il moderne ou antimoderne ? Vaste question à laquelle nous ne saurons répondre ici, tant les individualités du nouveau courant s'exprimèrent de façon différente sur le sujet, certains auteurs rejetant le progrès, d'autres, au contraire, le soutenant, d'autres encore, évoluant d'une position à l'autre au fil du temps. Sainte-Beuve en qui Compagnon voit « une belle description de l'antimoderne »⁶²⁹, est qualifié de « romantique retourné », ce qui confirmerait le caractère initial « moderne » du romantisme et un changement radical sur le plan personnel du critique parisien. Victor Pavie, lui, fut appelé « le gardien de la chapelle romantique », ce qui tendrait à prouver l'ancrage du mouvement dans un temps révolu, son « modernisme » caduc, et la posture passéiste du poète angevin. Un moderne pourrait très bien, à son exemple, devenir antimoderne, lorsque les contemporains de sa vieillesse détruisent les idéaux de sa jeunesse. Le romantisme serait alors « moderne » au moment de son émergence et « antimoderne » une fois remplacé par de nouvelles idées. Serait-on donc plus aisément « moderne » quand on est jeune et « antimoderne » quand on est vieux ? Le fait est que Pavie rejeta, très tôt, les idées dominantes de son époque, en matière d'art et de littérature ; à ce titre, il combattit une certaine « contemporanéité » conservatrice. Par la suite, plutôt que de soutenir de nouvelles révolutions artistiques ou de critiquer de façon « moderne » son temps (politiquement, socialement) et d'agir pour sa transformation, il se cantonna au *credo* de sa jeunesse, se réfugiant dans sa doctrine. Toutefois, ce repli fut compensé par son engagement envers les œuvres de charité, destinées à lutter contre les travers de la société moderne.

Pour nous éclairer, nous garderons en mémoire la définition des antimodernes de Compagnon : « modernes en délicatesse avec les Temps modernes »⁶³⁰, qui réconcilie les facettes parfois contradictoires de la notion et rappelle que la « modernité » de Baudelaire était justement le fait de résister au monde moderne, à son culte du progrès et son

⁶²⁹ Compagnon Antoine, *Op. Cit.*, p 10.

⁶³⁰ *Ibid.*, p 7.

embourgeoisement. Victor Pavie fut alors bien, au soir de sa vie, un antimoderne de ce type, un homme ne se sentant plus de son temps.

Lorsque l'on observe sa production littéraire, il est alors logique d'y voir l'illustration de ce penchant. En effet, ses thèmes de prédilection : la religion catholique, les voyages, les rêveries empreintes de la nostalgie du passé, les récits historiques, etc. concernent tous des « ailleurs » et permettent l'évasion salutaire, hors du présent rejeté.

Nous avons tenté, autant que possible, de situer les ouvrages de Pavie dans les mouvances de son époque, d'en comparer quelques aspects à ceux de productions similaires, d'en commenter la genèse et la réception. Nous sommes conscient, néanmoins, des limites de ce travail. La rédaction simultanée d'une biographie et d'une analyse de l'ensemble de l'œuvre a mobilisé notre énergie, mais suggère maintenant des études plus approfondies. Au moins pouvons-nous indiquer quelques pistes ; ainsi une étude des récits de voyage des frères Pavie pourrait présenter les inspirations communes, les centres d'intérêt différents, les styles respectifs, le succès ou non des publications ; le thème de la poésie dans la presse régionale se nourrirait d'un matériau important et serait d'une utilité certaine pour les spécialistes ; la mise en perspective des *Revenants* avec d'autres portraits du temps augmenterait encore leur intérêt, etc.

En tant qu'écrivain, Victor Pavie n'eut pas de successeur, si ce n'est quelques descendants qui s'attachèrent surtout à célébrer sa mémoire. La raison en est qu'il fut davantage imitateur que créateur, rédigeant des poèmes d'inspiration lamartinienne ou hugolienne, des récits de voyage qui devaient beaucoup aux mêmes ainsi qu'à Stendhal, des portraits où l'influence de Sainte-Beuve est palpable. L'autre facette de son œuvre, n'engendra pas non plus de continuateurs ; commenter, critiquer ne laisse pas, sauf rares exceptions, de trace impérissable, à l'inverse des créations originales et novatrices. Les articles et textes de Pavie sur l'art ou la littérature se fondent dans la production colossale du dix-neuvième siècle où de grands journalistes avaient déjà fait école. Quant à ses écrits historiques, comment pouvaient-ils rivaliser avec ceux de Dumas, Balzac ou Michelet ?

Ces remarques n'enlèvent pourtant rien à l'intérêt que l'on peut trouver à la lecture du poète angevin. Non seulement ses critiques savent faire mouche et son analyse stimuler la réflexion, mais encore, sa sincérité peut toucher et son expression ravir. D'aucuns pourraient encore faire remarquer que l'œuvre de Victor Pavie est riche de fulgurances poétiques, d'une profonde réflexion sur la Nature, relayant celle des *naturphilosophes*, de regards

inédits sur de grands artistes et écrivains de son siècle, d'une analyse critique et artistique brillante, d'une vision historique engagée. Certains - dont nous serons quelquefois -, iront même jusqu'à trouver plaisir à vagabonder entre les lignes de ses écrits alambiqués.

Nous avons déjà dit ce qu'avait de particulier le style de Victor Pavie⁶³¹. Paul Marty explique qu'il doit beaucoup à la fréquentation de Victor Hugo : « dans l'œuvre de Pavie, tout est vivant ; par là encore, il est disciple du grand Maître. »⁶³². Il ajoute : « souvent, au lieu de s'astreindre à suivre rigoureusement la voie droite et courte, il s'en laisse détourner par son imagination capricieuse »⁶³³. Décrivant son agilité à passer du récit au dialogue, il souligne surtout son art de l'image :

L'image chez lui est partout, facile, intarissable ; elle est comme le vêtement naturel de sa pensée, toujours originale ; on pourrait dire qu'il parle par images. Non pas qu'on puisse l'accuser de céder au plaisir de prodiguer ces ornements, ou d'avoir plus d'images que d'idées, ou de sacrifier l'idée à l'image : sa pensée au contraire est souvent débordante ; non seulement elle remplit la phrase, mais elle lui donne parfois, quand elle est trop féconde, une tension un peu fatigante.⁶³⁴

Il y a donc un revers à la médaille : comprendre le discours de Pavie est parfois malaisé,

Car il pêche parfois par l'abus de ses qualités et ne se montre pas toujours maître de son talent : il est inégal, parce qu'il suit trop la rapidité de ses impressions ou l'allure de sa pensée ; le lecteur a de la peine à le suivre et ne se joue pas aussi aisément que lui parmi les idées et les images trop accumulées. Ici l'on se heurte à une évocation brusquement amenée ; là on perd pied en quelque sorte, on n'aperçoit pas du premier coup le rapport entre deux pensées. Le plus souvent, il faut un effort pour entrer complètement dans l'esprit de l'auteur, pour saisir tout ce qu'il conçoit, pour voir tout ce qu'il contemple [...].⁶³⁵

Plus simplement, Théodore Pavie faisait remarquer : « Sa parole ne ressemblait pas à celle des autres ; il avait un tour à lui, spontané, original, élevé toujours et quand sa voix se faisait entendre, on restait stupéfait de voir sous quel jour nouveau il présentait sa pensée et de quelle forme inattendue il savait la revêtir. »⁶³⁶.

⁶³¹ Voir les chapitres « Influences et divergences » (in *Victor Hugo*), « Pavie et ses correspondants » (in *Le jeune poète romantique*), « L'écriture pavillienne » (in *Poésies*), « Écritures : pacte, formes, sujets et style » (in *Récits de voyage*) et « Écriture » (in *Italie*).

⁶³² Marty Paul, *Op. Cit.*, p 160.

⁶³³ *Ibid.*, p 161.

⁶³⁴ *Ibid.*, p 162.

⁶³⁵ *Ibid.*, p 164.

⁶³⁶ Pavie Théodore, *Op. Cit.*, p 307.

Dans l'ensemble, les caractéristiques stylistiques de Victor Pavie illustrent l'art d'écrire romantique, au carrefour du classicisme et du modernisme, qui conserve en héritage l'amour de la langue et saisit toutes les opportunités de la rénover, explorant de nouvelles directions :

Au moment où va s'ouvrir le XIXe siècle, l'état de la prose artistique peut se définir de la façon suivante : goût persistant [...] pour la phrase oratoire, pour les figures nobles [...] ; goût persistant aussi pour tous les artifices de parole qui donnent à la phrase l'intonation sentimentale, ou attendrie, ou orageuse ; mais aussi besoin de force et de renouvellement qui fait accepter les phrases et surtout des métaphores populaires ou techniques ; curiosités de la nature et de la vie qui introduit dans le style des éléments pittoresques, ou même réalistes, le mot exact et concret, l'épithète locale et colorée ; enfin, exigence de l'oreille qui réclame même de la prose des modulations harmonieuses et un développement musical. C'est un état extraordinairement confus et troublé, où tout se mêle, et d'où, pourtant, se dégage, en général, un effort pour remplacer la composition lyrique et le nombre poétique.⁶³⁷

Même si l'analyse concerne le début du dix-neuvième siècle, on peut en retrouver l'empreinte durant les décennies qui suivirent. Pavie est-il classique lorsqu'il réédite Du Bellay ? L'est-il encore en accordant une place de choix à Ingres ou Gros dans ses *Revenants* ? Ne concluons pas si hâtivement. Bien que chaque être possède une nature multiple, restons-en, pour Pavie, à son appartenance passionnée, constante, au romantisme. S'il publie les pièces en vers de l'hôte de Liré, c'est parce qu'elles réinventèrent la poésie de son temps, à l'image de la poésie romantique confrontée au même défi ; s'il brosse les portraits de peintres non-romantiques, c'est qu'il entend raconter son parcours et ses rencontres, tout en témoignant de la simultanéité des courants artistiques de son époque. Son combat pour faire paraître *Gaspard de la Nuit*, ses sujets de prédilection ainsi que la spécificité de ses écrits témoignent de sa filiation romantique.

Comme Chateaubriand, Pavie a le sens de la description « picturale » de la nature ; après l'auteur des *Mémoires d'Outre-tombe*, il affectionne l'emploi de l'épithète « imprécise, illimitée, de l'épithète non formelle, qui efface au contraire le contour et ajoute une impression d'immensité [...] évocatrice des infinis d'espace et de durée [...] élargissements imprévus de l'expression qui ouvrent à l'imagination des perspectives sans fin [...] »⁶³⁸.

⁶³⁷ Lanson Gustave, *L'art de la prose*, Paris, La Table Ronde, 1996, p 244.

⁶³⁸ *Ibid.*, p 258.

Gustave Lanson a montré tout le potentiel évocateur du mot abstrait « employé comme productif de couleur et de vision »⁶³⁹ et de l'adjectif substantivé qui « se prête [...] à suggérer, par delà les qualités perçues, l'abîme de l'inconnaissable »⁶⁴⁰. Victor Pavie en fut friand. Lanson a également souligné la volonté des auteurs romantiques de surprendre le lecteur par l'association, aux mots les plus concrets, d'adjectifs imprévus ou évocateurs de particularités morales, et par l'utilisation de verbes les plus expressifs possible.

La métaphore - ou la comparaison, [...] est, pour les [...] artistes, non un ornement, mais une partie nécessaire de l'expression : elle rend ce que le mot propre ne peut rendre, une nuance, un accent ; elle entoure l'idée principale de ses harmoniques ; elle l'élargit et la complique ; elle est le puissant instrument d'évocation et de suggestion.⁶⁴¹

Certains passages de Victor Pavie illustrent la musicalité de la prose du dix-neuvième siècle, faite de « toutes sortes de correspondances, allitérations, consonances, éclat ou étouffement des sons, poids ou légèreté des syllabes, accélérations ou ralentissements des mesures, symétries ou inégalités des groupements »⁶⁴² comme le fait remarquer Lanson. D'autres, en revanche, évoquent davantage le langage officiel parodié par Flaubert dans *Madame Bovary*⁶⁴³. Et en effet, on pourrait parfois voir en Pavie, le modèle du bourgeois de province ; si des aspects de son discours, cultivé, ampoulé, respectant les codes de politesse, soulignant les valeurs de la tradition peuvent le laisser croire, l'observation de certaines tournures, du fond poétique du propos, de la vivacité des changements de direction, atténuée ce jugement et plaide pour la relative persistance, chez lui, d'une fraîcheur juvénile.

Victor Pavie a pratiqué tous les genres en vogue parmi les écrivains du dix-neuvième siècle, mais d'une façon moins brillante, moins déterminante que les « géants » romantiques ; ce qui se comprend aisément en observant la conscience que le poète angevin avait du talent de ces auteurs et de l'ombre qu'ils lui faisaient, ceci ajouté à ses propres atermoiements permanents. Sans viser particulièrement Pavie, Gustave Lanson a fait la démonstration de ce qu'il appelle le « faux art » de certains écrivains produisant du « style romantique troubadour, école de Chateaubriand » ou du « style romantique catholique »⁶⁴⁴. Il atténuait sa charge sévère en déclarant, à la fin de son ouvrage :

⁶³⁹ *Ibid.*, p 278.

⁶⁴⁰ *Ibid.*, p 282.

⁶⁴¹ *Ibid.*, p 294.

⁶⁴² *Ibid.*, p 310.

⁶⁴³ Voir le discours du comice agricole, in Flaubert Gustave, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951, p 420-421.

⁶⁴⁴ Lanson Gustave, *Op. Cit.*, p 338-341.

Égaler, par le style seulement, Mme Roland, Napoléon, le vicomte d'Arincourt, Lacordaire, Thiers ou Cousin, n'est point souhaitable : et combien nous faudra-t-il peiner, braves bourgeois ou travailleurs que nous sommes, pour nous porter au niveau de ces personnages distingués qui ont fait de l'art inférieur !⁶⁴⁵

Reconnaissons au moins à Victor Pavie cette dimension.

Érudit, esthète, poète, romantique éternel, botaniste éclairé, notable catholique, idéaliste du passé, polygraphe provincial, les qualificatifs sont nombreux pour décrire Victor Pavie. Quelle qualité prévalut ? Qu'est-ce qui le fit remarquer et apprécier, durant sa jeunesse, par des personnalités aussi exceptionnelles et différentes que David d'Angers, Victor Hugo, Sainte-Beuve, Dumas, Delacroix ? Plusieurs hypothèses peuvent être avancées. Sa grande intelligence, sa sensibilité extrême, sa passion et son sérieux dans l'engagement ont pu séduire. Sa réputation, qu'il ne soupçonna peut-être pas lui-même, compta, assurément : être un ami intime de David d'Angers, un interlocuteur de Goethe et de Walter Scott, un frère d'explorateur n'étaient pas des situations vécues par tous les jeunes artistes du moment. Son potentiel encore, frappa les esprits : connaisseur des arts, poète en herbe au temps de sa jeunesse ; puis, imprimeur-éditeur, membre de l'élite aux commandes des activités littéraires et sociales en Anjou. Tout ceci joua, bien sûr, en sa faveur, mais ce qui dut remporter l'adhésion de tous, et en faire un compagnon recherché, en plus de sa sincérité, de sa douceur de caractère et de sa fidélité en amitié, fut, sans doute aucun, et parce que cette qualité permet de transcender l'époque, quelle qu'elle soit, sa grande noblesse de cœur.

⁶⁴⁵ *Ibid.*, p 345.

BIBLIOGRAPHIE

I. INSTITUTIONS ET ETABLISSEMENTS CONSULTES

Régionaux

- Archives départementales de Maine-et-Loire
- Bibliothèque Municipale d'Angers
- Archives municipales d'Angers
- Musée des Beaux-arts d'Angers
- Bibliothèque de l'Université d'Angers
- Bibliothèque de l'Université catholique de l'Ouest

Nationaux

- Bibliothèque de la Maison Littéraire de Victor Hugo (Bièvres)
- Bibliothèque du Musée Victor Hugo (Paris)
- Bibliothèque Nationale de France
- Bibliothèque départementale de Béziers

Internationaux

- Harry Ransom Humanities Research Center (Université d'Austin, Texas, USA)

II. SOURCES PRIMAIRES

A. Œuvres de Victor Pavie

Les ouvrages de Victor Pavie ayant fait l'objet de publications successives, partielles ou simultanées, il nous a semblé plus clair d'en proposer la liste sous forme de tableaux regroupant les dates de création, les organes éditeurs, ainsi que divers autres renseignements.

Sont donc présentées cent trente-trois références :

- POESIES (37) et FANTAISIES (2)

- VOYAGES (6)

- REGIONALISME (12)

- MEMOIRES et ECRITS HISTORIQUES (36)

- CRITIQUES (34) et DISCOURS (3)

- DIVERS (3)

TEXTES DE VICTOR PAVIE

Genre	Répertoriés	Récoltés	Manquants
Poésies	37	35	2 - Ode sur Béchard (1825) - Sonnet à Mme Hugo (fête)
Fantaisies	2	2	
Voyages	6	6	
Écrits régionaux	12	12	
Souvenirs	4	3	1 - Maison rue Saint-Laud
Essai autobiographique	1	1	
« Revenants »	25	23	2 - Montalembert - Didot
Essais historiques	6	6	
Articles littéraires	22	21	1 - <i>Le roi de Bohême et ses sept châteaux</i> par C. Nodier (n° unique de la <i>Tribune romantique</i> - 1830)
Critiques artistiques	12	12	
Discours	3	1	2
Divers	3	2	1 - <i>Le pêcheur de Strasbourg</i>
	133	124	9

Seulement 57 textes avaient été publiés sous le titre *Œuvres choisies* en 1887.

76 autres ont été répertoriés.

POESIES (37)	création		1ère publication				Tirés à part (BMA)	Œuvres choisies 1887	
	date	organes	date	organes / localisations					
				Revue de l'Anjou	L'Artiste	Mémoires SASAA			
Ode sur Bécлар	Avril 1825 (lettre DD à VP in <i>Méd. Rom.</i> p 13)	Montrée par DD à des hommes de lettres							
Le conscrit	22/07/1825	Affiches, annonces et avis divers d'Angers, dépt de M & L n°58							
Sur la mort de David	15/01/1826	Affiches (Feuilleton)							
La mer et le lac (à 18 ans)	26/03/1826	Idem						X	
Un enfant (à 18 ans)	30/07/1826	Idem						X	
Le Juif (à 18 ans)	19/11/1826	Idem						X	
La dernière feuille	11/03/1827	Idem							
A V. Hugo	20/05/1827	Idem						X	
A Melle Elisa Mercoeur	10/02/1828	Idem							
Ballade	23/03/1828	Idem							
Le postillon	19/04/1829	Idem							
Weimar (écrit le 21/08/1829). Offert à Goethe	18/10/1829	Idem							
<u>A V.H</u>	1833 à 1838 ?						Musée VH Paris		
<u>Bête et Belle</u>	1828 à 1835						Univ. Austin (USA)		
Sur le monument de Riquet - A David, statuaire. (<i>in public. collective</i>)	1838	BEZIERS							
Vitae dimidium			1857	X				X	
Migrations			1858	X				X	

	création		1ère publication					Tirés à part (BMA)	Œuvres choisies 1887
	date	organes	date	organes / localisations					
				Revue de l'Anjou	L'Artiste	Mémoires de la SASAA			
La futaie	lu en juin 1859	à la SASAA	1859	X				X Cosnier et Lachèse	X
Les nids			1859	X					X
Epilogue (<i>Herborisation à Chaloché</i>)	1859								
Le botaniste errant (<i>Tribulations d'un botaniste</i>)	1859								
Le mois de Marie			1861	X	X 14/09/1856				X
La cigogne			1862			X		X (1863) Cosnier et Lachèse	X
Pede libero			1862	X				X (1863) Cosnier et Lachèse	X
A E... (son fils)	1864								X
« J'ai vu dans le hallier... »			1860 ?	X	X				
« Ainsi, poète... »			1860 ?	X	X				
Nunc et semper	Août 1868		1868	X					X
La chlore imperfoliée / <i>Chlora imperfoliata</i>			1868	X					X
Les chasseurs			1868	X					
Marie			1868	X					
Souvenir du Salon	1872								X
La Vipérine			1873	X					X
Paysage			1886			X		X Lachèse et Dolbeau	X
Suum quique									X
A Mme Victor Hugo									X
Sonnet à Mme Hugo (pour sa fête)									

Non localisée ou non retrouvée / manuscrit

<i>FANTAISIES (2)</i>	date	organes	<i>Œuvres choisies</i> 1887
Sibylla	1835	<i>La Gerbe n°2</i>	X
Le bouquet de Sauge	1836	<i>La Gerbe n°3</i>	

VOYAGES (6 récits écrits + 4)			création		1 ^{ère} publication					tirés à part	Œuvres choisies 1887	
	fait en	durée	nbre pages	date	organes							
					<u>425 p</u>	<u>6 mois</u> <u>1/2</u>	Revue de l'Anjou	L'Artiste	Mémoires SASAA			Affiches d'Angers
Londres	avril 1828	3 sem .	5 p									
Goethe et David (Souvenirs d'un voyage à Weimar)	août - sept 1829	1 mois	98 p	1829 et 1871 - 1872			X 1872/1874 - 95 p -	X 1829 - 3p -		X	X 1887 - 100 p -	
Provence	sept 1832	1 mois ?							VP à VH 17/10/1832 VP à DD 23/9/1832			
Le Mont Saint-Michel	juillet 1833 1832	6 j	15 p	1833 et ?				X 1833 « Une heure au Mt St Michel » - 3 p -	VP à SB 5/8/1833		X 1887 - 12 p -	
Suisse	sept 1833	5 sem.							VP à SB 2/11/1833			
Poitou, Charentes, Vendée (voyage de noces)	début août 1835	8 j							Mme VP à AH 07/09/1835			
Notes d'un voyageur en Italie	22 juin -20 juillet 1844 (1846)	4 à 5 sem.	148 p	?		X 1846-47- 48 (13 livraisons) - 29 p (= 114 p) -			DD à VP		X 1887 (« Rome ») - 34 p -	
Huit jours en Bretagne, lettres à un paysagiste	juillet 1846	11 j	62 p	?	X 1888 (3 livraisons)	X 1853 «Bretagne» (2 p)						
Le pays de Marie	1859 1860	... j	18 p	1860	X 1860 T 6)						X 1887	
Quinze jours en Normandie (avec Eusèbe et Georges)	août 1863	15 j	79 p	?	X 1867-68 (4 livraisons)		X 1865, T. 8			X 1868 BMA - 79 p -	X 1887 « Rouen et Le Havre »	

REGIONALISME (9 +3)	1 ^{ère} publication							Tirés à part	Œuvres choisies (1887)
	date	organes							
		Affiches d'Angers	L'Artiste	Mémoires Sté Linéenne de Maine et Loire	Le Maine et l'Anjou	Livre Baron de Wismes	Livre Abraham Tancrede		
L'Anjou historique, archéologique et pittoresque - L'Hôtel Dieu d'Angers (n°7) - Musée d'Angers Le Logis Barrault (n°8) - Tigné (n°31) - Segré (n°37)	1854 à 1862						X X X X	X X	
Château Gontier et ses environs - Mortier-Crolle (n°10) - L'Escoublère (n°21)	1872						X ⁽¹⁾ X ⁽²⁾	X X	
Angers et ses environs - Le Plessis-Macé (n°11) - Le Pin (n°21) - Serrant (n°25)	1876						X ⁽³⁾ X ⁽⁴⁾	X X X	
Voyage pittoresque sur les bords de la Loire, depuis Orléans jusqu'à Nantes ; dédié à S.A.R Madame duchesse de Berry, par I. Dagnan	11 janv 1829	X N°1							
Tribulations d'un botaniste	1859		« Les chimères d'un botaniste » T. 1 p 152 (1er avril 1863)	X					X
Herborisation à Chaloché	1863			T. VI				X	

⁽¹⁾ article différent, mais sous le même titre, par le baron de Wismes ; sous-titre : « Mortiercrolles » (n°46)

⁽²⁾ article différent, mais sous le même titre, par le baron de Wismes ; sous-titre : « Château de l'Escoublère » (n°44)

⁽³⁾ article différent, mais sous le même titre, par Paul Marchegay (n°15)

⁽⁴⁾ article différent, mais sous le même titre, par Paul Marchegay et le baron de Wismes (n°14)

(Ces articles, plus complets, présentent un caractère davantage scientifique que les notices de Victor Pavie.)

LE GARDIEN DE LA MEMOIRE (36)	création		1 ^{ère} publication					Tirés à part	Œuvres choisies (1887)	
	date	organe	date	organes						
				Revue de l'Anjou	L'Artiste	Mémoires SASAA	Revue des Beaux arts			Le Maine et l'Anjou
<i>Essai (1)</i>										
Le dernier homme des champs, préface d'un livre qui ne se fera jamais			Lu vers 1850 Cercle d'amis réunis périodique-ment sous la devise « étude et amitié »						X	
<i>Souvenirs d'enfance (4)</i>										
Maison rue Saint-Laud	?							Cité par R. Bazin		
Écoles et lycée d'Angers	?								X	
Le quartier	?							manuscrit		
Processions et foires d'Angers			lu le 1/6/1886 en séance						X	
<i>Revenants (25)</i>										
<i>Majores (7/25)</i>										
Discours prononcé à l'inauguration solennelle du buste de David d'Angers	12/03/ 1863						X		X X	
Eugène Delacroix	1863					X			X X	
Alexandre Dumas père	1881			X					X X	
Charles Nodier	1882			X (1883)					X X	
Lamartine									X	
Ingres									X	
Gros									X	

	création		1 ^{ère} publication					Tirés à part	Œuvres choisies (1887)
	date	organe	date	organes					
<i>Minores (8/25)</i>									
Montalembert								Cité par E. Biré	
Didot								Cité par J.Chasle- Pavie	
Paul Huet	1869				X	(1er avril 1869, p77)			X
Villemain	1870 (année de son décès)								X
Gustave Planche									X
Émile et Antony Deschamps									X
Les Devéria et Louis Boulanger									X
<i>Hommages locaux (11/25)</i>									
L'organiste Boyer	1834	<i>La Gerbe</i>							X
M. Henri Aubin de Nerbonne	15/01/ 1850					X 2e sér - vol 1	X	X	X
Souvenir de Henri Aubin de Nerbonne	1852						Ed. Lainé		
Un antiquaire de moins	Janvier 1851				01/05/51	X		X	X
Le curé Pasquier	11 janvier 1869								X
Un chanteur oublié (Faribault dit « Valère »)	1869			X					X
Charles Dovalle			1869			X		X	X
A l'enterrement de Paul Belleuvre	26/12/1877					X			
Boulay-Paty									X
Eugène Boré									X
Eugène Janvier, Et Adèle Gennevraye, sa femme									X
Sainte Foi (Eloi Jourdain)									X

	création		1 ^{ère} publication					Tirés à part	Œuvres choisies (1887)	
	date	organe	date	organes						
				Revue de l'Anjou	L'Artiste	Mémoires SASAA	Revue des Beaux arts			Le Maine et l'Anjou
<i>Portraits artistiques (2)</i>										
Pierre Le Loyer, artiste angevin	1842					X (6e livraison, 4e vol)			X (VP)	
Un artiste de plus (Sébastien Leysener)	1842					X			X 1844-46	
<i>Essais historiques (4)</i>										
Le Maréchal de Gié									X	
Les Saint-Offange	1854			X					1855	
Un vœu de Louis XI <i>OU</i> La chapelle Sainte-Emerance			1852		X 1 ^{er} juillet 1851					X
Westminster et Fontevrault ²⁴⁸⁸	1866								X	

Non retrouvés

²⁴⁸⁸ Défense des statues de Fontevrault, réclamées par les Anglais (la reine y renonce en 1867)

TEXTES ET CRITIQUES (34)	création		1 ^{ère} publication				Tirés à part	Œuvres choisies (1887)	
	Date	n°	date	organes					
	Feuilleton des Affiches d'Angers			Revue de l'Anjou	L'Artiste	Mémoires SASAA			Tribune romantique
... littéraires (22)									
La veille, le jour, le lendemain	5/11/1826	n°23							
Sur Odes et Ballades de Victor Hugo	3/12//1826	n 25							
Sur Alexandre Guiraud	28/01/1827	n°2							
Réponse Aux Observations d'un Vieux Littérateur	18/11/1827	n°23							
Sur Cromwell de Victor Hugo	31/12/1827	n°26							
Cromwell, drame en cinq actes, par M. Victor Hugo. Deuxième et dernier article	13/01/1828	n°1							
La Ronde du Sabbat (Lithographie), par Louis Boulanger	17/06/1828	n°12							
Tableau de la littérature au 16 ^e siècle, par C A Sainte-Beuve	10/08/1828	n°16							
Les Orientales, par Victor Hugo	08/02/1829	n°3							
Le Dernier Jour d'un Condamné	08/03/1829	n°5							
Goethe, son buste colossal par David.	18/10/1829	n°21							
Poésies d'une femme	27/12/1829	n°26							
Mélodies Romantiques, par Mme Jules Mennessier, née Charles Nodier	09/01/1831	n°1							
Saint-Maurice	07/08/1831	n°16							
Cours de Philosophie - Psychologie, première partie. Théorie des objets de l'entendement. Par M. Adolphe Mazure, professeur de philosophie au collège royal de Poitiers.	16/10/1831	n°21							

	création		1 ^{ère} publication				Tirés à part	Œuvres choisies (1887)	
	Date	n°	date	organes					
	Feuilleton des Affiches d'Angers			Revue de l'Anjou	L'Artiste	Mémoires SASAA			Tribune romantique
Cours de Philosophie par M. Ad. Mazure, 2e article	11/11/1832	n°23							
Cours d'histoire, par M. Nicolas.	03/03/1833	n°5							
Une heure au Mont Saint-Michel	01/09/1833	n°18							
Le roi de Bohème et ses sept châteaux par Charles Nodier	1830 ...						X		
<i>Un hiver en Égypte</i> par M. Eugène Poitou	1859			X (PER 117 15)					
Appel à la jeunesse catholique contre l'esprit du siècle par le P. Marin de Boyslève, de la Compagnie de Jésus	1859 ?							X	
Catalogue des manuscrits de la bibliothèque d'Angers par M. Albert Lemarchand	1863					X		X	
<i>L'Enfant perdu</i> par Camille de Gérans	1873			X					
Paysage « Dieu, la Nature et l'Art » par M. A. Mazure						X			

	création		1 ^{ère} publication				Tirés à part	Œuvres choisies (1887)	
	Date	n°	date	organes					
	Feuilleton des Affiches d'Angers			Revue de l'Anjou	L'Artiste	Mémoires SASAA			Tribune romantique
... artistiques (12)									
La peinture au 19e siècle (1er article)	26/08/1827	n°17							
(2e article)	09/09/1827	n°18							
(3e et dernier article)	23/09/1827	n°19							
Faust (suite de lithographies par E. Delacroix)	15/07/1828	n°14							
Sur les fouilles à Angers dans le local de la préfecture (1)	11/10/1836	n°122							
(2)	13/10/1836	n°123							
(3)	18/10/1836	n°125							
Archéologie	5/01/1839	n°3							
La statue de Sainte-Cécile	7 août 1836							X	
Bonchamps et sa statue	1846				X		X	X	
Le musée de Nantes (1)	15 avril 1853				X				
(2)	1er mai 1853				X				
Le monument du Roi René	15 janv 1854				X				
Un portrait par Watteau	18 fév 1855				X 5e S. T XIV. 8e livr.				
Le musée d'Angers (Le logis Barrault, Musée de peinture, Legs Robin)	1858			X				X	
Les Angevins au Salon	1859					X			
Les Angevins au Salon	1869			X					

DISCOURS (3)	création		1 ^{ère} publication					Tirés à part	Œuvres choisies (1887)
	date	n°	date	organes					
	Feuilleton des Affiches d'Angers			<i>Revue de l'Anjou</i>	<i>L'Artiste</i>	<i>Mémoires SASAA</i>	<i>Tribune romantique</i>		
A la fête de St-Vincent de Paul * (19 juillet 1849)									
A la distribution des prix de l'école des Frères (28 août 1849)							X		
** (8 décembre 1877)									

Non localisé ou non retrouvé

* in Grandais Serge (Actes colloque Angers 2010, p 66)

** *Ibid.*, p 69

DIVERS (3)	création		1 ^{ère} publication						Tirés à part	Œuvres choisies 1887	
	date	organes	date	organes							
				<i>Revue de l'Anjou</i>	<i>L'Artiste</i>	<i>Mémoires SASAA</i>	<i>Mémoires Sté Linéenne de Maine et Loire</i>	<i>Le Maine et l'Anjou</i>			
Le pêcheur de Strasbourg											
Le mois de Marie										X	
La sainte Famille	Avril ?									X	

B. Œuvres de Théodore Pavie

Ouvrages

- *Souvenirs atlantiques* 2 vol., Angers, Pavie, 1833 / *Souvenirs atlantiques, Voyage aux États-Unis et au Canada*, Paris, Roret et Renouard, 1833
- *Fragments d'un voyage dans l'Amérique méridionale en 1833*, Paris, 1842.
- *Chrestomathie hindoustani*, Paris, Bibl. de l'Institut, 1847.
- « Notice sur les travaux de M. Eugène Burnouf », in *Journal de l'Instruction publique*, Paris, 1853.
- *Scènes et récits d'Outre-mer*, Paris, M. Lévy frères, 1853.
- *Récits de terre et de mer*, éd. ?, 1860.
- *Récits des landes et des grèves*, Paris, Brunet, 1863.
- *Victor Pavie : sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1887.
- *Leçons sur le Ramayana*, Angers, Revue des Facultés de l'Ouest, 1894.
- *Israël dans le désert*, Angers, Lachèse et Cie, 1896.

Parus dans le Feuilleton des *Affiches d'Angers*

- Une nuit au banc de Terre-Neuve, n° 14, 12/07/1829
- Littérature (Amérique), n° 17, 23/08/1829
- Les Carancawais, n° 21, 17/10/1830
- Les pirates, n° 24, 28/11/1830
- Les contrebandiers, n° 11, 29/05/1831
- Le nègre, n° 17, 31/08/1831
- Le Lazo, histoire mexicaine, n° 18, 02/09/1832
- Feuilleton, n° 74, 20/06/1835
- Un théâtre d'amateurs à Cordova, n° 14, 02/02/1836
- Une exécution à Lima (1^{ère} partie), n° 147, 08/12/1838
- Une exécution à Lima (2^{ème} partie), n° 148, 11/12/1838
- Une visite à la prison de Poona (1^{ère} partie), n° 79, 03/07/1841
- Une visite à la prison de Poona (2^{ème} partie), n° 80, 06/07/1841

Parus dans *La Gerbe*

- Un Matadero, 1834
- A la Lune (poésie), 1835
- Lima, 1836

Parus dans la *Revue des Deux Mondes* :

(Pour un classement par thèmes et pays, voir la Table de 1830 à 1874, *Revue des Deux Mondes*, novembre 1883)

- Les Indiens de la Pampas, 1835
- Passage des Andes en hiver, 1835
- Les Montoneros, 1836
- Les Harvis de l'Égypte et les jongleurs de l'Inde, 1840
- La Marine des Arabes et des Indous, 1843
- La Littérature musulmane de l'Inde, 1843
- Expédition du capitaine Harris, 1843
- Calcutta, 1843
- Chillambaram et les sept pagodes, 1843
- L'île Bourbon, 1844
- Les Mahrattes de l'ouest, 1844
- La Mer Rouge et le Golfe persique, 1844
- Une chasse aux nègres-marrons, 1845
- Les trois religions de la Chine, 1845
- Pertaab-Sing, procès du rajah de Sattara en Angleterre, 1846
- Le Darfour et les Arabes de l'Afrique centrale, 1846
- Le Thibet et les études thibétaines, 1847
- Lisbonne, la cour de doña Maria et les derniers évènements de Portugal, 1847
- Les Pincheyras, 1848
- Les îles de la Manche. Jersey et Guernesey. Souvenirs d'un exilé de février, 1849
- Scènes de la vie anglo-hindoue, 1849
- Journal d'une Station dans les mers de l'Inde au moment de la révolution de février, 1849
- Les Babouches du brahmane, 1849
- Ismaël er-Raschydi, récit des bords du Nil, 1850
- La Peau d'ours, conte américain, 1850
- L'Amérique anglaise en 1850, 1850

- Pepita, récit de la Pampa, 1851
- Yu-Ki le magicien, légende chinoise, 1851
- Padmavati, 1851
- Rosita, histoire péruvienne, 1851
- Chérumal le Mahout, récit de la côte de Malabar, 1852
- Patmakhanda : scènes de voyage dans l'Inde, 1853
- Les Français du Canada, 1853
- Les Religieux bouddhistes de l'île de Ceylan, 1854
- Antonina, Récit des bords de la Plata, 1854
- La Rig-Véda et les livres sacrés des Hindous, 1854
- Les Makouas, récit de la côte de Madras, 1855
- Joaquim, récit des Algraves, 1855
- L'Apologue de la société hindoue, 1855
- Études sur l'Inde ancienne et moderne (3 articles en 5 livraisons), 1856
- Gretchen, récit de Haute mer, 1857
- Études sur l'Inde ancienne et moderne (2 articles), 1858
- Manoela, récit des Açores, 1858
- La Régence de Tunis par H. Dunant, (critique), 1858
- El Nino de la Rollona, Récits des bords du Guadalquivir, 1858
- La vision de Pao-Ly, légende chinoise, 1858
- Abrégé de la législation hindoue, 1858
- Derniers temps de l'Empire Mogol, (4 articles en 3 livraisons), 1858-1859
- Le Caboteur du cap Fréhel (nouvelle), 1859
- Marie la Fileuse, Récit du Bocage, 1859
- La loca cuerda, Récit de la Côte du Chili, 1859
- Les Aryas primitifs par A. Pictet (critique), 1859
- Les Deux coups de feu, Récit du Bas-Anjou, 1860
- La Lande-aux-Jagueliers, scènes du Bas-Anjou, 1860
- La Fauvette Bleue, Récits des bords de la Loire, 1861
- El Cachupin, Scènes et récit de la Louisiane, 1861
- Valentin, Récit du Bas-Maine, 1862
- Moudouri le chasseur, légende tartare, 1862
- Le Capitaine Robinson, Récit du Cap Horn, 1862
- Les Pêcheurs de Cancale, récit des côtes de la Manche, 1863
- Miss Nella, souvenirs des mers de l'Inde, 1863
- Un voyage dans la vallée du Nil, 1863
- Les origines et les transformations de la langue française, 1864

- Devadatta, scènes de la vie hindoue, 1864
- Scènes de la vie canadienne, 1865
- La panthère noire, 1865

Parus dans la *Revue de l'Anjou* (liste non exhaustive)

- Les pèlerins de la Mecque, souvenir de Suez (poésie), 1857
- Les rois des oiseaux, 1876

Paru dans la *Revue de Paris* (liste non exhaustive)

- Les caves d'Elephanta, 4 décembre 1842

Traductions

- *Choix de contes et nouvelles traduits du chinois*, Paris, Duprat, 1839.
- *Fragments du Mahabharata* traduits en français sur le texte sanscrit de Calcutta, Angers, Pavie, Paris, Duprat, 1844.
- *San-Koué-Tchy*, Paris, Duprat, 1845, (histoire de la Chine au XIIIème siècle, roman historique traduit du chinois et du mandchou).
- *Tarikh-I-Asham, Récit de l'expédition de Mir-Djumlah au pays d'Assam*, traduit de l'hindoustani, Paris, Duprat, Angers, Lainé frères, 1845.
- *Histoire des Trois Royaumes*, de Luo Guanzhong, traduction partielle, 1845-1851.
- *Krishna et sa doctrine*, traduit de l'hindoui, Paris, B. Duprat, 1852.

Théodore Pavie a également collaboré au Journal Asiatique, au Journal des Débats, au Journal de la Société ethnologique, à celui de la Société de géographie, et participé aux travaux d'Eugène Burnouf, concernant notamment une Grammaire du sanscrit et la traduction du Lotus de la Bonne Loi.

C. Œuvres de Louis Pavie

Articles des *Affiches d'Angers*

- Avis de parution, n°1, 01/01/1826
- La France au XIXe siècle par M. Grille, n°6, 12/03/1826
- La Politique et la Littérature. Dialogue, n°15, 16/07/1826
- Chevreul et David à l'Institut, n°17, 13/08/1826
- Sur les statues de Bonchamps et de Fénelon, n°24, 19/11/1826
- Sur Béclard, 25/02/1827
- Statues de Fénelon, 1836 ?
- Concert de M. Gouet
- La Mélancolie ? / Critique de « Choix de poésies traduites de divers auteurs anglais par M ; le chevalier de C***, ... », n°17, 26/08/1827
- Lettre de passation à son fils Victor de l'Imprimerie et de la Librairie, n ° 157, 31/12/1835

Articles des *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*

- L'illustre hospitalier (chronique angevine du XIIe siècle), entre 1839 et 1843 (Arch. Dép. 49, PER 2874)
- Discours du président présentant le résumé des travaux de la société pendant l'année précédente. Séance du 19 janvier 1855 (PER 2879)

Ouvrages

- Épître à P.-J. David / par L. Pavie, Angers, Pavie, 1824.
- Le Vendéen au tombeau de ses chefs : élégie, Angers, L. Pavie, 1825.
- Inauguration du buste de P.-A. Béclard d'Angers, professeur à l'école de médecine de Paris, Angers, L. Pavie, 1827.
- Hommage à la mémoire de mon ami H. Aubin de Nerbonne, Angers, Cosnier et Lachèse, 1845.

III. SOURCES SECONDAIRES

A. Écrits biographiques concernant Victor Pavie

BAZIN René, *M. Victor Pavie*, Notice biographique, in Pavie Victor, *Œuvres choisies*, vol. I, Paris, Perrin et Compagnie, 1887.

BERNARD Victor, *Les Pavie*, tapuscrit, archives familiales Pavie.

CHASLE-PAVIE Geneviève, « Victor Pavie, l'ami d'Hugo », 2 articles du *Courrier de l'Ouest* (avril 1987).

CHASLE-PAVIE Joseph, « Confidences romantiques », article du *Journal des Débats* du 30 juin 1896 (original au Musée Victor Hugo, Paris).

CHASLE-PAVIE Joseph, *Victor Pavie, Origine, années de jeunesse, le lycée Charlemagne*, tiré à part, s.l., s.d.

CHANTREAU Alain, « Aloysius Bertrand et les Angevins David d'Angers, Victor et Théodore Pavie », in Actes du colloque *Ouest et Romantismes*, dir. G. Cesbron, Angers, PUA, 1991.

FREPPEL Charles-Émile, « Allocution prononcée aux obsèques de M. Victor Pavie », in *Œuvres de Mgr Freppel Tome IX, Œuvres pastorales et oratoires VI*, Paris, Jouby et Roger, 1886.

GROSCLAUDE Pierre « Un ami de Victor Hugo, Victor Pavie et les Cénacles », in *Cahiers de littérature et de poésie*, n°81, Paris, avril 1985.

JOUBERT André, « Chronique bibliographique : *Œuvres choisies* de Victor Pavie », in *Revue de l'Anjou*, Angers, Germain et Grassin, 1887, p 219-227.

LANGLOIS Anatole, « Le chapelain du Cénacle de 1830 », *Le Correspondant* du 25 juillet 1887.

MARTY Paul, *Victor Pavie, ses relations avec Victor Hugo*, Angers, Siraudeau, 1903 (réédité à Wimereux, Ed. du Sagittaire, 2007).

PAVIE André, *Médallons romantiques*, Paris, Émile-Paul, 1909.

PAVIE André, « Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs », article paru le 27 février 1902 dans le *Journal des Débats*.

PAVIE Eusèbe, « Avant-propos », in Pavie Victor, *Œuvres choisies*, vol. I, Paris, Perrin et Compagnie, 1887.

PAVIE Théodore, *Victor Pavie, sa jeunesse, ses relations littéraires*, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1887.

VERRY Élisabeth, *Victor Pavie, le romantisme et l'Anjou*, communication à l'Académie d'Angers, du 22 novembre 2002.

Articles des Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010.

DE CASO Jacques, « Victor Pavie, David (d'Angers), Henry Jouin, et les événements de Février 1848 ».

DUFETEL Nicolas, « Les entrées musicales du *liber amicorum* de Victor Pavie : de quatre fragments inédits à la construction d'un programme de concert ».

DUFIEF Anne-Simone « L'Album amicorum de Victor Pavie ».

GAUTIER Marc-Edouard, « La dation Steuer : une collection publique de la correspondance de Victor Pavie ».

GIRAUD-LABALTE Claire, « Lettres d'Isidore Dagnan à Victor Pavie : histoires d'art et d'amitié ».

GRANDAIS Serge, « Victor Pavie, le notable charitable ».

NERY Alain, « Victor Pavie et le royalisme angevin ».

PAVIE Yves, « Les relations des Pavie avec Hugo et Sainte-Beuve ».

SARRAZIN Véronique, « Les Pavie, imprimeurs et éditeurs, 1810-1844 ».

B. Écrits biographiques concernant Théodore Pavie

BAZIN René, *Un voyageur*, feuilleton du Journal des Débats, 31 mai 1896.

CATTA Monique, *Théodore Pavie : l'aigle foudroyé*, Mémoires de l'Académie d'Angers, t. XVIII, 2003, p 175-185.

COLLECTIF, « Théodore Pavie », in *Le livre du Centenaire, Cent ans de Vie Française à la Revue des Deux Mondes*, 1899.

CROSNIER Alexis, *Théodore Pavie, le voyageur, le professeur, l'écrivain, l'homme et le chrétien*, Lachèse et Cie, Angers, 1897.

DUCOIN Jacques, *Théodore Pavie, le voyage initiatique en Amérique du Nord en 1829-1830*, Mémoires de l'Académie d'Angers, t. XVIII, 2003, p 187-192.

KLIER BETJE BLACK, *Théodore Pavie, un Angevin en Louisiane et au Texas en 1830*, L. Clergeaud, J.L Giard et Cheminements, 1999.

LAUNOIS Pierre, *La vie inquiète et laborieuse de Théodore Pavie, grand voyageur et orientaliste*, communication à l'Académie d'Angers, du 13 avril 1984.

PETIT Jacques-Guy, « Le voyage de Théodore Pavie au Canada (1829) », in GUILLAUME Pierre et TURGEON Laurier, *Regards croisés sur le Canada et la France, Voyages et relations du XVIe au XXe siècle*, Paris, Éditions du CTHS et PU Laval, 2007.

Articles des Actes du colloque international Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme, Op. Cit.

ANGULO-JARAMILLO Felipe, « Entre récit de voyage et récit littéraire. Les textes sud-américains de Théodore Pavie dans la *Revue des Deux Mondes* ».

LASCAR Alex, « Théodore Pavie : les *Récits des landes et des grèves*, un hommage au terroir ».

OKADA Amina, « Le voyage aux Indes de Théodore Pavie (1839-1840) ».

PAVIE Catherine, « Théodore Pavie, 1852-1857, les années Collège de France ».

THEVOZ Samuel, « Le *paradoxe tibétain* : Théodore Pavie et les explorateurs du Tibet ».

C. Écrits biographiques concernant Louis Pavie

COURTILLER, « Discours prononcé aux funérailles de M. Louis Pavie, le 3 novembre 1859 », *Revue de l'Anjou*, 1859.

LACHESE Éliacin, Notice sur M. L. Pavie, vice –président, *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Tome XI, Angers, 1860.

Article des Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme, Op. Cit.*

CATTA Monique, « Les sociétés savantes et la famille Pavie ».

D. Auteurs et critiques des 18^e et 19^e siècles

BALZAC Honoré de, *Œuvres diverses*, t. I, Paris, Gallimard, 1990.

BAUDELAIRE Charles, *Les Fleurs du mal*, Paris, 1861.

BAUDELAIRE Charles, *Petits Poèmes en prose*, Paris, Gallimard, 1973.

BERLIOZ Hector *Mémoires, t. I, 1803-1865*, Paris, Calmann Lévy. s.d.

BERTRAND Aloysius, *Gaspard de la Nuit*, édition augmentée, présentée par Charles Asselineau, Paris, Pincebourde, 1868 (402 ex) / *Gaspard de la Nuit*, Paris, Mercure de France, 1895 (299 ex) / *Gaspard de la Nuit*, par Bertrand Guégan, Paris, Payot, 1925 / Aloysius Bertrand, *Gaspard de la Nuit*, édition présentée et annotée par Max Milner, Paris, Gallimard, « Poésies », 1980.

CHATEAUBRIAND François-René, *Œuvres complètes*, 32 vol., Paris, Ladvocat, 1826-1831 (réédition augmentée en cours sous la direction de Béatrice Didier, Paris, Champion, 2008-2009)

DAVID D'ANGERS, *Carnet de notes*, 1841, Bibl. mun., Catalogue supplémentaire des manuscrits, 1898, Ms 1947.

D'AUREVILLY Barbey, « Les ducs de Guise et leur époque, par H. Forneron », *Le Constitutionnel*, 5 juillet 1878, *Les Historiens*, Paris, Quantin, 1888.

D'AUREVILLY Barbey, « Prosper Mérimée, *Lettres à une inconnue* », *Le Constitutionnel*, 2 février 1874.

DUMAS Alexandre, *Mes mémoires*, t. I et II, Paris, Laffont, 1989.

FLAUBERT Gustave, *Madame Bovary*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1951.

GAUTIER Théophile, *Histoire du romantisme*, Paris, Charpentier et Cie, 1874.

HUGO Victor, *Œuvres complètes*, Paris, J. Massin, (16 vol. + 2), 1967-1970.

HUGO Victor, *Œuvres complètes*, Paris, Robert Laffont, 1985.

HUGO Victor, *Correspondance familiale et écrits intimes, 1828-1839*, t. I et II Collection « Bouquins », R. Laffont, Paris, 1988- 1991.

Correspondance de Victor Hugo, t. I, Paris, Albin Michel, 1952.

LAMARTINE Alphonse de, *Cours familier de littérature*, « Entretien VII : Madame de Sévigné », Paris, chez l'auteur, 1856, t. II.

LAMARTINE Alphonse de, *Voyage en Orient*, Paris, Champion, 2000.

NODIER Charles, « Bibliographie des fous. De quelques livres excentriques », *Bulletin du Bibliophile*, nov. 1835, Paris, Techener.

ROUSSEAU Jean-Jacques, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1969.

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Portraits littéraires*, Paris, Laffont, 1993.

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Nouveaux lundis*, Paris, Michel Lévy Frères, 1863-1870.

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Portraits contemporains*, Paris, Gallimard La Pléiade, 1951 ou édition de Michel Brix, Paris, PUPS, 2008

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Portraits de femmes*, Paris, Gallimard, 1998.

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Pensées d'août*, Paris, Michel Lévy, 1863.

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, Bruxelles, Société belge de librairie, 1837.

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Cahiers*, Paris, Alphonse Lemerre, 1876.

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Notice des Œuvres choisies de Joachim du Bellay*, Angers, Impr. Victor Pavie, 1841.

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, *Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle* (1828).

SAINTE-BEUVE Charles-Augustin, « Notice pour l'édition originale de *Gaspard de la Nuit* », Angers, V. Pavie, Paris, Labitte, 1842.

SCOTT Walter (Sir), *Vie de Napoléon, précédée du Tableau de la Révolution française.*, Bruxelles, Laurent Frères éd., 1827.

STENDHAL, *Voyages en Italie*, Coll. Pléiade, Paris, Gallimard, 1973.

Minores

BRUNEAU Jules, « Saint-Martin, l'illuminé », in *La France littéraire*, t. XX, Paris, 1835.

BRIZEUX Auguste, *Les Ternaires*, Paris, Charpentier éd., 1841.

BOULAY-PATY Évariste, *Odes nationales*, Paris, Delaunay, 1830.

BOULAY-PATY Évariste *Elie Mariaker*, Paris, Henry Dupuy, 1834.

BOULAY-PATY Évariste *Sonnets de la vie humaine*, Paris, Librairie nouvelle, 1851.

DOVALLE Charles, *Le Sylphe : Poésies*, Paris, Ladvocat, 1830.

LOUVET Charles, *Feuilles volantes*, Paris, Didier, 1877.

MAILLARD Adrien, *Poésies*, Dupont, Paris, 1885.

MAILLARD Adrien, *Le long du chemin*, Paris, Sauvaître, 1889.

MAILLARD Adrien, *Le fagot d'hiver*, Paris, Sauvaître, 1896.

Textes et critiques

ASSELIN Alfred, *Victor Hugo intime : mémoires, correspondances, documents inédits*, Paris, Marpon et Flammarion, 1885.

BIRE Edmond, *Victor Hugo avant 1830*, Paris, J. Gervais, 1883.

BIRE Edmond, *Victor Hugo après 1852*, Paris, Perrin, 1894.

BLORDIER-LANGLOIS, *Angers et le département de Maine-et-Loire de 1787 à 1830*, s.d.

BONNEROT Jean, *Sainte-Beuve - Correspondance générale recueillie, classée et annotée par*, t. I à VII, Paris, Stock, 1935-1957.

COLLECTIF, Société archéologique de Béziers, *Couronne poétique offerte à la mémoire de Pierre-Paul Riquet créateur du canal des Deux-Mers*, Béziers, Bory imprimeur-libraire, 1838.

COLLETET Guillaume, *Vie des poètes français*, Bibliothèque Nationale (copie), MS français, nouv. acq. 3073, fol. 46 à 57.

COUSIN Victor, *Cours de philosophie, leçons du cours d'été 1828*, « 7ème leçon », Paris, Pichon et Didier éditeurs, 1828.

DEBÉCOURT, son *Histoire de sainte Élisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe*, 1836.

DE LABORDE Alexandre, *Description des nouveaux jardins de la France et de ses anciens châteaux, mêlée d'observations sur la vue de la campagne et la composition des jardins*, Paris, Imprimerie Delance, 1808.

D'ESPINAY G., « Les statues de Fontevault et la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers », *Mémoires de la Société nationale d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Angers, 1902.

GODARD-FAULTRIER Victor et HAWKE P., *L'Anjou et ses monuments*, 2 vol., Angers, Cosnier et Lachèse, 1839.

GODEFROY Frédéric, *Histoire de la littérature française, XIXe siècle*, « Prosateurs », Paris, Gaume, s.d., t. II.

GRILLE François, *La Vendée en 1793*, Paris, Chafflerot, 1851.

HUGO Abel, *France pittoresque*, Paris, Delloye, 1835.

HUGO Adèle, *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, Librairie Internationale, 1864.

JOUIN Henry, *David d'Angers et ses relations littéraires*, Paris, Plon, 1890.

JOUIN Henry, *Lettres inédites d'artistes français du XIXe siècle*, Mâcon, Ed. Protat frères, 1901.

JULLIEN Adolphe, *Le Romantisme et l'éditeur Renduel. Souvenirs et documents sur les écrivains de l'école romantique avec lettres inédites adressées par eux à Renduel*, Paris, Charpentier et Fasquelle, 1897.

LACHÈSE Eliacin, « Le Concert d'Étude », in *Revue de l'Anjou et du Maine*, Angers, Cosnier et Lachèse, 1857.

LANSON Gustave, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1951.

LANSON Gustave, *L'art de la prose*, Paris, La Table Ronde, 1996.

LARDANCHET Henri, *Les enfants perdus du romantisme*, Paris, Perrin, 1905.

MAILLARD Adrien, *Étude sur la vie et les ouvrages de David d'Angers*, 1838.

NORVINS baron Jacques Marquet de, *L'Italie pittoresque*, Amable Costes, 1836.

PETIT Auguste, *Louis Bertrand souvenirs de Dijon*, séance du 24 novembre 1865, Bulletin de l'Académie Delphinale, Grenoble, Prudhomme, 1865.

POITOU Eugène Louis, *Voyage en Espagne*, Tours, Mame, 1864.

POITOU Eugène Louis « M. de Balzac, ses œuvres et son influence sur la littérature contemporaine », *Revue des Deux Mondes*, 2e période, t. 6, p 713-767, 1856.

PORT Célestin, *Dictionnaire historique, géographique et biographique*, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1878.

RAOUL Maximilien (pseudonyme de LETELLIER Charles), *Histoire pittoresque du Mont Saint-Michel et de Tombelène*, Paris, Abel Ledoux, 1833.

RIVET Gustave, *Victor Hugo chez lui*, Paris, Dreyfous, 1878.

SALMON André, « La Revue de l'Anjou et du Maine-et-Loire, 1852-1853 », in *Bibliothèque de l'école des chartes*, 1855, vol. 16.

SCHELLE Karl Gottlob, *L'art de se promener*, (1802) Coll. « Rivages poche. Petite bibliothèque », Paris, Rivages et Payot, 1996.

SÉCHÉ Alphonse, *Les Poètes-Misère*, Paris, Louis Michaud, 1907.

SECHE Léon, *Le Cénacle de Joseph Delorme (1827-1830)*, Paris, Mercure de France, 1912.

SECHE Léon, *Le Cénacle de la Muse française : 1823-1827*, Paris, Mercure de France, 1909.

Organes de presse, revues, prospectus, divers...

- *Affiches d'Angers*, Angers, Pavie, 1811-1844.

- *Annales romantiques*, Paris, Louis Janet, 1830.

- *Bulletin de l'Académie Delphinale*, Grenoble, Prudhomme, 1825-1865.

- *Bulletin historique et monumental de l'Anjou*, Angers, Barassé, 1853-1870.

- *Journal des Débats* du 26 février 1829.

- *L'Anjou historique*, Angers, imprimerie H. Siraudeau & C^{ie}, 1923 / 1936 / 1940 / 1942.

- *La Gerbe. Recueil de prose et de vers (An 1834)*, Angers, Imprimerie L. Pavie, 1834. (BMA, BL 3353).

- *La Quotidienne* du 1er novembre 1829, du 11 décembre 1831, du 3 février 1829.

- *La Tribune romantique*, t. I, 1830.

- *Le Sylphe, journal des Salons*, 1829.

- *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers*, Angers, 1831-1887 (coll. complète Bibl. mun.).

- Plaquette aux lecteurs des *Affiches d'Angers*, Archives Pavie 2009 (Archives départementales de Maine et Loire).

- *Portraits intimes du dix-huitième siècle* (1ère éd.), E. Dentu, 1856-1858, citée d'après E. et J. de Goncourt, *Préfaces et manifestes littéraires*, Genève, Slatkine reprints, coll. « Ressources », 1980.

- *Prospectus d'un nouveau concert*, 1783, (BMA, Ms 1023).

- *Règlement de la société du Concert d'Étude d'Angers*, L. Pavie, Angers, 1821.

- *Règlement de la Société des Concerts d'Angers*, Angers, Cosnier et Lachèse, 1844.

- *Règlement pour la société du Concert des Amateurs de la ville d'Angers*, Angers, Imprimerie des FF.Mame, sd.

- *Revue de l'Anjou*, 1852-1887 (coll. complète Bibl. mun.).

- *Revue de Bretagne*, Rennes, A. Marteville.

- *Revue des Deux Mondes*, 1832-1861.

- *Revue des Facultés catholiques d'Angers*, Angers, Lachèse et Dolbeau, 1891.

- *Revue de Paris*, octobre 1829.

- *Tablettes romantiques, recueil de morceaux choisis*, Paris, A. F. James, 1828.

- TANCREDE Abraham, *Château-Gontier et ses environs*, trente gravures à l'eau forte, texte par MM. le Cte de Falloux, A. Houssaye, R.P. Dom Piolin, le Cte de Nogent Victor Pavie, A. Lemarchand, A. de Soland, d'Espinay, Godard-Faultrier, P. Belleuvre, Tresvaux du Fraval, etc, Librairie de J. B. Bezier, Château-Gontier, 1872.

- TANCREDE Abraham, *Angers et ses environs*, album de gravures à l'eau forte, texte par MM. le Cte de Falloux, R.P. Dom Piolin, J. André, E. Bellanger, P. Belleuvre, A. et L. Bonneau, G. de Charnacé, d'Espinay, Godard-Faultrier, H. Jouin, E. Lachèse, Lemarchand, V. Pavie, E. Poitou, Librairie de J. B. Bezier, Château-Gontier, 1876.

E. Auteurs et critiques des 20e et 21e siècles

AMBRIÈRE Madeleine, *Au soleil du romantisme*, Paris, PUF, 1998.

ANDRES Philippe, *La Fantaisie dans la littérature française du XIXe siècle*, Paris, Montréal, L'Harmattan, 2000.

ANTOINE Géraud, « Avant-propos » à Sainte-Beuve, *Portraits littéraires*, Paris, Laffont, 1993.

ANTOINE Philippe, *Les Récits de voyage de Chateaubriand, contribution à l'étude d'un genre*, Paris, H. Champion, 1997.

ANTOINE Philippe, *Quand le voyage devient promenade, écritures du voyage au temps du romantisme*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2011.

ARSIGNY Violaine, *La société de Saint-Vincent de Paul d'Angers de 1868 à 1939*, Mémoire de maîtrise d'Histoire, Angers, 1999.

BARINEAU Elisabeth, « La Tribune romantique et le Romantisme de 1830 », in *Modern Philology* n°62, Mai 1965, The University of Chicago Press.

BEHLER Ernst, *Le premier romantisme allemand*, E. DECULTOT et C. HELMREICH (trad.), Paris, PUF, 1996.

BENICHOU Paul, *Romantisme français. I, Le Sacre de l'écrivain. Le temps des prophètes*, Paris, Gallimard, 2004.

BENICHOU Paul, *Romantisme français. II, Les Mages romantiques. L'École du désenchantement*, Paris, Gallimard, 2004

BENJAMIN Walter, *Romantisme et critique de la civilisation*, Paris, Payot, 2010.

- BILLY André, *Sainte-Beuve, sa vie et son temps*, 2 vol., Paris, Flammarion, 1952.
- BLEWER Evelyn, *La Campagne d'Hernani*, Paris, Eurédit, 2002.
- BONHOMME Hélène, *La société d'agriculture, des sciences et des arts d'Angers de 1828 à 1855*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Angers, 1993 (Archives Départementales de Maine et Loire, Réf. BIB 8920).
- BONY Jacques, *Lire le romantisme*, Paris, Nathan université, 2001.
- BONY Jacques, présentation de *Gaspard de la Nuit*, Paris, Flammarion, 2005.
- BONY Jacques, « Le créateur du poème en prose français », in *Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers*, guide de l'exposition de la Bibliothèque municipale d'Angers, 2007.
- BOUILLON Jean-Paul, « Mise au point théorique et méthodologique », in *Revue d'histoire littéraire de la France*, nov-déc 1980.
- BRILLI Attilio, *Le Voyage d'Italie, Histoire d'une grande tradition culturelle du XVIe au XIXe siècle*, traduit par VALICI-BOSIO Sabine, Paris, Flammarion, 1989.
- BRIX Michel, « Introduction » à *Sainte-Beuve, Panorama de la littérature française (portraits & causeries)*, Paris, Librairie Générale Française, 2004.
- BRIX Michel, « Introduction » à *Sainte-Beuve, Portraits contemporains*, Paris, PUPS, 2008.
- BROC Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIXe siècle, Tome III : Amérique*, Paris, Éditions du CTHS, 1999.
- CABANÈS Jean-Louis et SAÏDAH Jean-Pierre, *La fantaisie post-romantique*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003.
- CARON Jean-Claude, *Généralisations romantiques, Les étudiants de Paris et le quartier latin, 1814-1851*, A. Colin, 1991.
- CASTEX Pierre-Georges, *Le Conte fantastique en France : de Nodier à Maupassant*, Paris, J. Corti, 1987.
- CHARLE Christophe, *Le Siècle de la presse : 1830-1939*, Paris, Seuil, 2004.
- CHOTARD Loïc, « Sainte-Beuve au risque du contemporain », in revue *Romantisme* n° 109, 2000.
- CHOUAN'S Geneviève, « Pierre Le Loyer, poète angevin », in *Littérature, histoire, poésie*, Paris, Barcé Dayoz éd., 1974.
- CHOVET Lucien, « La première vogue d'Aloysius Bertrand et du poème en prose dans L'Artiste », in *Miscellanées*, recueil de l'Association pour la mémoire d'Aloysius Bertrand, 2009.
- CLAUDON Francis, *Encyclopédie du romantisme : peinture, sculpture, architecture, littérature, musique*, Paris, Somogy, 1980.

CLAUDON Francis, ENCREVE André et RICHER Laurence, dir., *L'Historiographie romantique*, Bordeaux, Bière, 2007.

COLLOT Michel, *Paysage et poésie : du romantisme à nos jours*, Paris, J. Corti, 2005.

COMPAGNON Antoine, *Les antimodernes, de Joseph de Maistre à Roland Barthes*, Paris, Gallimard, 2005.

CORDIER Bernard, *Saint-Melaine sur Aubance, un village en Anjou*, Imprimerie La Botellerie, Vauchrétien, 1998.

DALBINE Erwan, *Sainte-Beuve, ami fidèle. D'après sa correspondance avec Victor Pavie*, Paris, Éditions Christian, 2006.

DAUPHIN Cécile, « Pour une histoire de la correspondance familiale », in *Romantisme*, 1995, n°90.

DEGOUT Bernard, *Le sablier retourné*, H. Champion, Paris, 1998.

DELAIGUE-MOINS Sylvie, *Avez-vous lu George Sand ?*, Vendœuvres, éd. Lancosme-MultiMedia, 2004.

DIAZ José-Luis, « Avant-propos », in *Romantisme*, 1995, n°90.

DIAZ José-Luis, « Le XIXe siècle devant les correspondances », *Romantisme*, 1995, n°90.

DUFIEF Pierre-Jean, *Les écritures de l'intime de 1800 à 1914*, Paris, Bréal, 2001.

DUFIEF Anne-Simone, « Entre Bohême et fantaisie : les apprentissages de Daudet », in Cabanès Jean-Louis et Saïdah Jean-Pierre, *La fantaisie post-romantique*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2003.

DUMONT Francis (éd.), *Les Petits Romantiques français*, Les Cahiers du Sud, 1949.

DURIS Pascal, *Linné et la France 1780-1850*, Genève, Droz, 1993.

FENEANT Jacques, *Francs-maçons et sociétés secrètes en Val de Loire*, Chambray, CLD, 1986.

FRAISSE Luc, « Une théorie de l'histoire littéraire est-elle possible ? » in *Actes du colloque L'histoire littéraire à l'aube du XXI e siècle, controverses et consensus*, Strasbourg, PUF, 2005.

GALLET René, *Romantisme et post-romantisme de Wordsworth à Pater*, Paris, L'Harmattan, 2004.

GAMBONI Darion, « Propositions pour l'étude de la critique d'art du XIXe siècle », in revue *Romantisme*, n°71, 1991.

GARNIER Jean-Jacques, *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XIV* (30 vol., 1755-1786).

GAUDON Jean, *Hugo et le théâtre. Stratégie et dramaturgie*, Paris, Éditions Suger, 1985.

- GAUDON Jean et Sheila, LEUILLIOT Bernard, *Correspondance familiale et écrits intimes*, t. II, 1828-1839, « Bouquins », Paris, Laffont, 1991.
- GENETTE Gérard, *Figures III*, Paris, Le Seuil, 1972.
- GENGEMBRE Gérard, *Le Romantisme*, Paris, Ed. Marketing, 1995.
- GENGEMBRE Gérard, « Le poète romantique selon Hugo », in *Victor Hugo, combats politiques et humanitaires*, Paris, Pocket, 2002.
- GENGEMBRE Gérard, *Le roman historique*, Paris, Klincksieck, 2006.
- GLINOER Anthony, *Victor Hugo, Charles-Augustin Sainte-Beuve, correspondance*, Paris, Champion, 2004.
- GRANDAIS Serge, *Jean-Léon Le Prévost*, Mie Cité, Paris, 1985.
- GRATE Pontus, « Art, idéologie et politique dans la critique d'art », in revue *Romantisme* n° 71, 1991.
- GRUAU Daniel, *Les Fabre, marchands rue Saint-Laud au XVIIIe siècle*, communication à l'Académie d'Angers du 17 novembre 2011.
- GUSDORF Georges, *Naissance de la conscience romantique au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1976.
- GUSDORF Georges, *Le Romantisme : I, Le savoir romantique ; II, L'Homme et la nature*, Paris, Payot, 1993.
- GUYOT Alain et MASSOL Chantal, *Voyager en France au temps du romantisme*, Grenoble, ELLUG, 2003.
- HAMON Philippe, *Imageries : littérature et image au XIXe siècle*, Paris, J. Corti, 2007.
- HOOCK-DEMARLE Marie-Claire, « L'épistolaire ou la mutation d'un genre au début du XIXe siècle », in *Romantisme*, 1995, n°90.
- HOVASSE Jean-Marc, *Victor Hugo, Tome I « Avant l'exil. 1802-1851. »*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2001.
- HOVASSE Jean-Marc, *Victor Hugo, Tome II « Pendant l'exil 1 - 1851-1864 »*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 2008.
- JEAN Georges, *La poésie*, Paris, Ed. du Seuil, 1966.
- JUDEN Brian, *Traditions orphiques et tendances mystiques dans le romantisme français*, Genève, Ed. Slatkine, 1984.
- JUNOD Philippe, « Critique d'art », in *Petit Larousse de la peinture*, vol. 1, Paris, Larousse.
- LA CASSAGNÈRE Christian, Préface à *Le voyage romantique et ses réécritures*, Clermont-Ferrand, APFLSH, 1987.

- LAFORGUE Pierre, *1830 : romantisme et histoire*, Saint-Pierre-du-Mont, Eurédit, Talence, J&S éditeur, 2001.
- LAISNEY Vincent, *L' Arsenal romantique : le salon de Charles Nodier, 1824-1834*, Paris, Champion, 2002.
- LEBRUN François, MALLET Jacques, CHAMAGNE Serge, (sous la direction de), *Histoire d'Angers*, Toulouse, Privat éditions, 1975.
- LEDUC-ADINE Jean-Pierre, « Des règles d'un genre : la critique d'art », in revue *Romantisme*, n°71, 1991.
- LEPDOR Catherine, *Ekphrasis 1890. Fonctions et formes de la description dans le commentaire d'art*, mémoire de licence, Université de Lausanne, juin 1989.
- LEPENNIES Wolf, *Sainte-Beuve, au seuil de la modernité*, Paris, Gallimard, 2002.
- LETORTU Jérôme, *Les Affiches d'Angers en 1793, ou l'information républicaine pendant la guerre de Vendée*, Mémoire d'histoire, UCO, Angers, 1999.
- LEWI Alain, *Le Sentiment de la nature chez les écrivains romantiques*, Paris, P. Bordas et fils, 1992.
- LIGOU Daniel (sous la direction de), *Histoire des francs-maçons en France, 1725-1815*, Toulouse, Éditions Privat, 2000.
- MALRAUX André, Préface à Rolland Romain, *L'indépendance de l'esprit, correspondance avec Jean Guéhenno (1919-1944)*, cahier 23, Paris, Albin Michel, 1975.
- MARAIS Jean-Luc, « Société et culture en Anjou au temps du Romantisme », in Actes du colloque international *Louis, Victor et Théodore, Les Pavie : une famille angevine au temps du Romantisme*, Angers, Presses Universitaires d'Angers, 2010.
- MARSAN Jules, *La Bataille romantique : première, deuxième séries*, Genève, Slatkine, 2001.
- MARTINET Marie-Madeleine, *Le voyage d'Italie dans les littératures européennes*, Paris, PUF, 1996.
- MC WILLIAM Neil, « Opinions professionnelles : critique d'art et économie de la culture sous la Monarchie de Juillet », in revue *Romantisme* n°71, 1991.
- MILLET Claude, *L'Esthétique romantique en France : une anthologie*, Paris, Pocket, 1994.
- MILLET Claude, *Le romantisme*, Paris, Librairie générale française, 2007.
- MUSSO Pierre, *La religion du monde industriel : analyse de la pensée de Saint-Simon*, Paris, l'Aube, 2006.
- NAUGRETTE Florence, *Le Théâtre romantique*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2001.
- NÉRY Alain, *Les idées politiques et sociales de Villiers de l'Isle-Adam*, Paris, Diffusion Université Culture, 1984.

NOIRAY Jacques et MÉLONIO Françoise, « Avant-propos » in revue *Romantisme*, n° 108, « L'idée de progrès », 2000.

OZWALD Thierry, « Les Notes d'un voyage dans l'Ouest de la France ou esquisse d'un contre-itinéraire » in Actes du colloque *Ouest et Romantismes*, dir. G. Cesbron, Angers, PUA, 1991.

PASQUIER Émile et DAUPHIN Victor, *Imprimeurs et libraires de l'Anjou*, Éditions de l'Ouest, 1932.

PETITIER Paule, Avant-propos , in « Penser l'histoire », revue *Romantisme* n°104, 1999.

PETITIER Paule, *Jules Michelet. L'homme histoire*, Paris, Grasset, 2006.

PICON Antoine, *Les Saint-simoniens : raison, imaginaire et utopie*, Paris, Belin, 2002.

PINKNEY David H., *La Révolution de 1830 en France*, Paris, PUF, 1990.

PIQUET François, *Le Romantisme anglais : émergence d'une poétique*, Paris, PUF, 1997.

POISSON Charles, *Un grand journal au dix-huitième siècle, les Affiches d'Angers (1787 – 1827)*, Archives Départementales de Maine et Loire, n°514 9.

PRE DE SAINT MAUR France (du), *Il était une fois Feneu*, A. H. Hérault, Maulévrier, 1991.

QUERARD J. M., *La France littéraire ou Dictionnaire bibliographique*, Tome VI, Maisonneuve et Larose éditeurs, Paris, 1964.

RAJOTTE Pierre, *Le récit de voyage au XIXe siècle : aux frontières du littéraire*, Montréal, Les éditions Triptyque, 1997.

REICHLER Claude, *La Découverte des Alpes et la question du paysage*, Chêne-Bourg, Georg éditeur, 2002.

RÉMOND René, Préface à Lambert Frédéric, *Théologie de la République, Lamennais, prophète et législateur*, L'Harmattan, Paris, 2003.

ROLLAND Romain, *Tolstoï*, Paris, Librairie Hachette et C^{ie}, 1913.

SAILLOT Jacques, *Dictionnaire des rues d'Angers*, Atelier d'Art Philippe Petit, Angers, 1975.

SANGSUE Daniel, *Le récit excentrique*, Paris, José Corti, 1987.

SARAZIN André, Introduction à la réédition de *L'Anjou historique, archéologique et pittoresque* du Baron de Wismes, Paris, Ed. Jean-Pierre Gyss, 1982.

SAVY Nicole, *Victor Hugo, voyageur de l'Europe*, Bruxelles, Labor, 1997.

SCHLOSSER Jullius von, *Die Kunstliteratur. Ein Handbuch zur Quellenkunde der neueren Kunstgeschichte*, Vienne, Schroll, 1924.

SEEBACHER Jacques, *Victor Hugo et ses éditeurs avant l'exil*, Massin, CFL, t. VI.

SIMON Yannick, *L'Association artistique d'Angers, 1877-1893*, Paris, Société française de musicologie, 2006.

SOURIAU Maurice, *Histoire du romantisme en France*, Genève, Slatkine, 1973.

SUHAMY Henri, *Sir Walter Scott*, Paris, De Fallois, 1993.

THERENTY Marie-Eve, *La littérature au quotidien : poétiques journalistiques au XIXe siècle*, Paris, Seuil, 2007.

THERENTY Marie-Eve et VAILLANT Alain (éd.), *Presse et plumes : journalisme et littérature au XIXe siècle*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2004.

TRIGALOT Guy, *Influence artistique et politique de Bertin l'Aîné et de son entourage sur Victor Hugo, de 1828 à 1837*, Mémoire de Master I, BU Angers, 2005.

TRIGALOT Guy, *Louis-François Bertin et la construction du journalisme : les débuts du quatrième pouvoir*, mémoire de Master II, Université d'Angers, 2006.

TWAIN Mark, *Une histoire américaine*, Auch, Tristram, 2012.

UBERSFELD Anne, *Le Roman d'Hernani*, Paris, Le Mercure de France, 1985.

VAILLANT Alain (sous la direction d'), *Dictionnaire du romantisme*, Paris, CNRS éd., 2012.

VAILLANT Alain, *L'Histoire littéraire*, Paris, A. Colin, 2010.

VAISSE Pierre « Avant-propos », in revue *Romantisme* n°71, 1991.

VIATTE Auguste et CHEREL Albert, *Le Catholicisme chez les Romantiques*, Paris, Boccard, 1922.

VINCENT-MUNNIA Nathalie, *Les premiers Poèmes en prose : généalogie d'un genre dans la première moitié du dix-neuvième siècle français*, coll « Romantisme et modernités », Paris, Honoré Champion, 1996.

WAT Pierre, *Naissance de l'art romantique. Peinture et théorie de l'imitation*, Paris, Flammarion, 1998.

WEBER Anne-Gaëlle, *A beau mentir qui vient de loin, savants, voyageurs et romanciers au XIXe siècle*, Paris, Champion, 2004.

Ouvrages divers, colloques, brochures...

COLLECTIF, *Ouest et Romantismes*, Colloque, Angers, 1999.

COLLECTIF, *Histoire générale de la presse française*, Tome 1 : « Des origines à 1814 », Paris, P.U.F, 1969.

COLLECTIF, *Les oubliés du romantisme*, colloque international, Université Laval, Québec, 2002.

Conversations de Goethe avec Eckermann, 4 janvier 1827, Massin, CFL, t. II, p 1585.

Gaspard de la Nuit, un coup de cœur littéraire de David d'Angers, guide de l'exposition de la Bibliothèque municipale d'Angers du 11/09 au 20/10/2007.

Le Salon de Charles Nodier et les Romantiques, Exposition à la Bibliothèque de l'Arsenal, 1927.

Romantisme, revue de la société des études romantiques, Paris, Flammarion / H. Champion / CDU-SEDES / A. Colin, (1971-2012).

F. Articles et ouvrages disponibles sur Internet

BERTOLDI Sylvain, conservateur des Archives d'Angers, « La première statue », in *Vivre à Angers*, décembre 2011 : <http://www.angers.fr/decouvrir-angers/histoire-d-angers/chroniques-historiques/pour-s-informer/la-premiere-statue/index.html>

BOISSINOT Georges-Albert, *Vie de Jean-Léon Le Prévost* : <http://www.r-s-v.org/SiteRSVfr2/FrLePrevost.htm>

FERNANDEZ Bernard, *L'homme et le voyage, une connaissance éprouvée sous le signe de la rencontre* : www.Marco-Polo.org

LEROY-TERQUEM Mélanie, «Les soldats inconnus de la bataille romantique.», @analyses Dossiers, Héroïsme et littérature, Écrivains héroïques du long XIXe siècle : <http://www.revue-analyses.org/index.php?id=62>.

ANNEXES

I. Œuvres méconnues ou inédites

- A. Poésies (15)
- B. Souvenirs d'enfance : *Le Quartier*

II. Documents

- A. Prospectus de Victor Pavie pour l'édition des *Œuvres choisies* de Joachim du Bellay (1840-1841).
- B. Prospectus de Victor Pavie pour l'édition de Gaspard de la Nuit d'Aloysius Bertrand (1842).

III. Tableau historiques

- A. Les *Affiches d'Angers* (fin XVIIIe siècle et début du XIXe siècle)
- B. Relations Victor Pavie / Victor Hugo

IV. Généalogie

- A. Ascendants Louis-Victor Pavie
- B. Descendants Victor Pavie

V. Cartes

- A. Les demeures angevines des Pavie
- B. Rues d'Angers

I. ŒUVRES MÉCONNUES OU INÉDITES

A. POESIE

Sur les dix-sept pièces absentes des Œuvres choisies, deux demeurent introuvables à ce jour. Ces poésies ont pourtant parfois fait l'objet d'intérêt de la part des contemporains du poète d'Angers. Près de la moitié de la production poétique de Pavie est donc restée prisonnière des pages jaunies du journal familial, ou de celles de revues locales ; nous leur redonnons ici une place.

Nous avons également recueilli deux opus manuscrits (A V.H. et Bête et Belle), ainsi qu'un tirage limité (Sur le monument de Riquet), qui seraient restés oubliés, si la chance ne nous avait souri. Nous les livrons retranscrits, chronologiquement, et dans une présentation spatiale proche de la présentation originale. Pour les deux premiers titres, des reproductions d'extraits des originaux figurent à la fin de chaque poème.

LE CONSCRIT.

ELEGIE .

Tu ne reverras plus tes riantes campagnes

.....
Et ton père expirant sous le poids des douleurs

(LAVIGNE. Messên)

« Moi partir ? et pourquoi ? ... que ferai-je à la guerre ?

Dans cet art fatal aux humains,
Jamais les leçons de mon père
N'ont exercé mes jeunes mains.

« Conduire au loin la brebis dans la plaine,
Presser le bœuf d'un piquant aiguillon,
Ou gémir sous le faix ; ou bien, tout hors d'haleine,
Tracer un pénible sillon ;
Voilà tout mon savoir. Vous dont la France est fière,
Que savez-vous ? couverts de sang et de poussière,
Frapper, porter partout la mort devant vos pas.
Cruels, laissez-moi ma chaumière,
Moi, je vous laisse vos combats !

« Partir ! ... et cependant, sur les bords de la tombe,
De fatigue épuisé, mon bon père succombe ;
En son fils, il plaçait l'espoir de ses vieux ans ;
Moi seul je cultivais sa terre ;
Sans moi, qui soignera les champs ?
Sans moi, qui nourrira mon père ?

« Mais, pour me consoler, on me parle de gloire,
De peu de jours suivis d'une longue mémoire.
La gloire !... Qu'est-ce donc ? est-ce un bienfait divin ?
La gloire ! Hélas ! vaut-elle un sommeil sans alarmes ?
De l'hymen vaut-elle les charmes ?
Vaut-elle le repos, un asile et du pain ?

« Partir !... Oui, c'en est fait, oui, dans l'urne fatale
J'ai plongé ma tremblante main
Quel nombre en est sorti ? Dans la terrible salle,
Quel mot a retenti soudain ?...
De mes taureaux hélas ! c'était le nombre.

« Et mon père était là !... D'un regard triste et sombre,
Se tenant à l'écart, il consultait mes yeux :
-« Mon fils ! eh bien, qu'ont résolu les cieux ? »
Moi, pensif, je pleurais ... Insultant à mes larmes,
Un grenadier, déjà de retour du combat,
D'un ris moqueur, me dit : - « à ton tour, prends les armes !
« Ami, salut ! pars, te voilà soldat. »

« Et je pars, et, comme un nuage,
Il a fui, mon riant destin !
Et ce soleil d'hiver, qui dorait le feuillage,
Ici pour moi, ne luira pas demain ! »

Ainsi parlait, assis sur le tronc d'un vieux chêne
Que la lune éclairait de ses reflets nouveaux,
Un jeune laboureur qu'arrachaient à sa plaine
De Mars les sévères drapeaux.
Il pleurait : l'écho, qui naguère
De ses joyeux refrains répétait les douceurs,
Maintenant triste et solitaire,
Ne disait plus que ses douleurs.

Il partit. Or on dit que, quittant sa chaumière,
Son vieux père des yeux au loin suivit ses pas ;
Et le soldat souvent regardait en arrière ;
Il partit... et ne revint pas !

SUR LA MORT DE DAVID

Dieu ! Pourquoi le mal a-t-il obscurci

La gloire immortelle de l'archange ?

MILTON

Jusques à quand parlera-t-elle
La voix qui fertile en fléaux,
Désignant chaque jour une tête nouvelle,
Du génie et des arts entasse les tombeaux ?
Du peintre de Chactas la palette est brisée ;
D'une main par la mort glacée,
Guérin soutient à peine un débile pinceau ;
Au bras de Vénus¹ qu'il décore
Le crêpe sombre pend encore.....
Dupaty n'a plus de ciseau !

Quand le chêne au sombre feuillage,
Honneur antique des vallons,
Voit mourir à ses pieds les nobles rejetons
Qu'il protégeoit de son ombrage ;
Il provoque le temps, il appelle l'orage, [sic]
Fatigué de survivre à ses chers nourrissons.
Ainsi lorsque le deuil voiloit le sanctuaire,
DAVID voyoit trancher le cours
Des gloires dont il était père¹,
DAVID restoit debout. Son front octogénaire
Défioit le trépas qui l'oublioit toujours.

Il succombe aujourd'hui..... le ciel de la patrie
Ne devoit point sourire à ses derniers adieux ;
Sur des bords étrangers il exhale sa vie,
Et la main d'un ami ne ferme point ses yeux.

Falloit-il qu'affamé de royales victimes,
De la rébellion le monstre audacieux

Égarât dans ses noirs abîmes
Cet esprit créé pour les cieux !

Où vont ces enfants de la Grèce ²
Que je vois en foule accourir ?
Leur front rayonne d'allégresse,
Tandis que de leur chef la pensive tristesse
Semble plonger dans l'avenir.
Son âme à mon âme s'adresse.....
Léonidas, tu vas mourir !

Non, cette liberté que tu peignis si belle,
Non, DAVID, ce ne fut point elle
Dont le venin jaillit sur le livre des lois ;
Qui couvrit du bonnet sa tête menaçante,
Et guida d'une main sanglante
Un parricide fer dans le sein de nos rois.

Mais le temps est fini, l'éternité commence ;
Taisons-nous, la mort a ses droits.
Il n'est plus : voilà sa défense,
Et son silence est une voix.
Du juge souverain respectons la balance.....
Si de l'oubli gardant le seuil,
Quelque chose survit à l'homme qui succombe :
Arrachons les vertus au néant de la tombe,
Laissons les fautes au cercueil.

Entraîné loin de son génie,
Ainsi l'aveugle d'Albion
Aux excès d'une race impie
Jadis osa prêter son nom.
Lorsqu'enfin d'une erreur passée,
La nation désabusée
Releva le trône et l'autel :
Ses chants expièrent son crime,

D'Homère la harpe sublime
Cacha le glaive de Cromwell !

V.P

Les notes de renvoi semblent convenir à une telle publication (il y a deux « 1 » car le poème court sur deux pages, le renvoi étant réinitialisé). Elles se veulent journalistique ou pédagogiques.

¹ Une attention triste et touchante a attaché des crêpes aux statues de Ch. Dupaty.

¹ Girodet, Prud'hon, Géricaut, ont précédé leur maître dans la tombe.

² Tableau de Léonidas par David.

LA DERNIERE FEUILLE .

Que, visitant par fois une île solitaire,
Sur les bords ombragés des feuillages mouvans,
Tu puisses, savourant ton exil volontaire,
En silence épier s'il est quelque mystère
Dans le bruit des eaux et des vents

V. HUGO

Quand, aux rayons mourans d'un astre qui décline,
De l'horizon lointain pâlissent les couleurs ;
Quand du vallon à la colline,
Sur une terre en deuil l'ombre au loin se dessine
Comme un voile mouillé de pleurs ;

-- Avez-vous entendu cette voix, plus touchante
Qu'à l'âme d'un amant n'est l'adieu d'une amante ;
Cette voix du passé qui pleure les beaux jours ;
Cette voix qui dans l'air s'épanche avec mystère,
Que le ciel redit à la terre,
Que l'onde répète en son cours ?

La nature est comme une lyre
Qu'un souffle créateur a fécondé long-temps ;
Quand le souffle s'éteint, l'âme alors se retire,
Et la dernière corde en se brisant soupire
Un chant triste et plaintif..... le plus beau de ses chants.



C'étoit une feuille d'automne,
Que le vent balayoit loin du natal rameau,
Et qui, bercée au bruit du courant monotone,
Se rendoit aux bords d'un ruisseau.

Elle avoit vu déjà de ses tristes compagnes,
Et dans la plaine et sur les monts,

Errer les pâles tourbillons ;
Et de débris épars tapisser les campagnes ;
 Cette feuille, elle avoit -- long-temps
Sur sa tige oubliée -- à son poste fidèle,
Témoigné jusqu'au bout, dernière sentinelle,
 Et des beaux jours et du printemps.

Soit que dans l'abandon de sa douleur mystique,
Sous le voile éloquent d'un silence magique,
La feuille en tournoyant se plaignît, mais tout bas ;
- Soit qu'aux cœurs attristés quelquefois la nature
Révèle ces secrets d'une volupté pure,
 Qu'aux autres elle ne dit pas :
 Je recueillis son doux murmure,
 Pareil à l'hymne du trépas.



Elle disoit au vent : --« Sur ma tige incertaine,
» Quand je cédois tremblante à ton souffle d'amour ;
» Quand tu me caressois de ta brûlante haleine,
 » Tu ne m'annonçois point qu'un jour,
» Sous tes coups redoublés, à mon Tremble ravie,
» Je lutterois, hélas ! d'un impuissant effort ;
» Et que dans ces baisers où je puisois la vie,
 » Un jour je trouverois la mort. »

Elle disoit au Tremble, appui de son jeune âge :
-- « Eh ! que t'importe à toi, d'un éphémère ombrage
 » La naissance ou la mort ;
» Si ta crête, aujourd'hui veuve de son feuillage,
» D'un feuillage nouveau doit reverdir encor ? »

Au ruisseau : -- « Si jamais je compris ton murmure,
 » Si jamais tu compris le mien ;
» Si l'écho mutuel d'une intime nature,

» Nous engagea tous deux par un secret lien ;
 » Si, pareille à l'âme oppressée
 » Qui d'un ami cherche le sein,
 » Je déchargeois, chaque matin,
» Mes globes argentés, tribut de la rosée,
 » Dans les flots purs de ton bassin,
-- » J'implore ton secours, ô ruisseau, je t'en prie !
» Près de ces lieux chéris où préluda mon sort,
» Dérobe aux vents jaloux ma dépouille flétrie ;
 » Que mon naufrage soit mon port. »

.....



Puis je la vis alors d'une insensible pente,
Planer tout doucement, puis s'engloutir dans l'eau ;
Et je n'entendis plus que sa voix expirante
Qui se mêloit encor au soupir du ruisseau.

V. P.

A M.Ile ELISA MERCOEUR.

Ton âme au bonheur vient d'éclorre,
Et jamais aucun souffle encore
N'en a terni le vague azur.
(Lamartine.)

Savez-vous, demandais-je à ceux de l'Armorique,
Quelle corde inspirée a vibré sur vos bords ?
D'où partent ces accens qu'un souffle poétique
Nous transmet en mourrans accords ?

Ils arrivent le soir, au-dessus de la Loire,
Contre l'effort des eaux par la brise amenés ;
(Et le génie aussi sur l'aile de la gloire,
Vogue en dépit des flots sous son vol acharnés.)

C'est elle, c'est la brise au lyrique message
Qui frémit dans le saule au feuillage tremblant,
Et qui, dans les aveux de son chaste langage,
Caresse la voile au sein blanc.

*

- Une vierge, une enfant, dont un heureux mystère
Marqua le front naissant d'un invisible sceau :
Comme si quelque fée à la magique sphère
Eût murmuré des mots autour de son berceau.

Chateaubriand déjà, de son destin prophète,
D'un auguste présage a salué ses vers.
Et le chantre d'Elvire, et Nodier le poète
Ont dit : « Courage » à ses concerts.

La vie en long espoir se déploie autour d'elle ;
- Et dans leur vert éclat sa main fane ces fleurs.
La muse lui sourit, obéissante et belle,
- Et ses yeux cependant recèlent quelques pleurs.

Jeune fille, est-ce vrai ? – Des feux purs de l'aurore
Quand ton vague horizon commence à se dorer ;
Quand l'autel aux doux vœux pour demain se décore,
 Jeune fille, pourquoi pleurer ?

Pourquoi sur l'avenir ce regard triste et sombre ?
Il ne luit que trop tôt sur un songe effacé ;
Dors en paix ! – De tes jours la lumière est sans ombre,
Pareille à ton présent qui n'a point de passé.

C'est à moi de pleurer, moi, dont l'âme oppressée
Se plie et se replie en sa morne langueur ;
Je souffre, mais en vain mon errante pensée
 Poursuit le mot de sa douleur.

Souvent, grâce à ton vers où tombait une larme,
Dans mon cœur un instant le murmure cessait :
Et d'un soupir compris je ressentais le charme,
Heureux de mes ennuis quand ta voix les disait.

*

La femme de nos maux fut la source première,
La femme pour nos maux a des secrets touchans ;
Le ciel mit le salut au fond de sa prière,
 Et l'espérance dans ses chants.

V.P

BALLADE.

*Qui peut voyager si tard à cheval
par cette nuit sombre et agitée ?*

GOETHE

C'étaient deux cavaliers qui regagnaient la ville,
(Il pleuvait) au grand trot des haletans coursiers. [sic]
En novembre il fait froid ; et mieux vaut un asyle [sic]
Que le toit d'un ciel noir, par d'humides sentiers.

Aux erreurs d'une nuit obscure
Bien sot qui deux fois s'aventure....
Où sommes-nous ?.... Je n'en sais rien.
Parle ! En croiras-tu le ramage
Des crapauds au malin présage,
Ami, dont tu riais si bien ?

- Que sur moi tout le ciel découle
Si le pas de mon coursier foule,
A pareille heure, un tel chemin !
A moins que la lune ne brille,
Comme l'œil ravi d'une fille
Qui sourit au bouquet d'hymen.

- Heureux ce soir, au coin d'un âtre qui pétille,
Le laboureur assis, contant pour s'effrayer
Quelque refrain de peur à sa longue famille,
Et d'un souffle transi rallumant le foyer.

- Moi je me ris de leur grimoire,
Aux sorciers moi qui ne puis croire,
Au diable à peine, aux anges point....
Mais je crois au froid qui caresse,
Au vent qui siffle et sur moi presse
Les plis trempés de mon pourpoint !

- Tais-toi, car malheur à qui doute !
Du moins pour éclairer la route
Si quelqu'errant follet.... Mais non,
Pas même un consolant orage
Qui prête aux ombres du voyage
L'éclat douteux d'un bleu sillon !

- Penché sur ses fourneaux d'où jaillit l'étincelle,
Sous son masque fumeux vive le forgeron,
Qui d'un bras retroussé pétrit le fer rebelle
Et jure en essuyant les gouttes de son front.

- A toi qui seul avec tes rêves,
Te couches, puis dors, puis te lèves,
Quels soucis t'arrivent d'ailleurs :
A toi point de femme inquiète,
D'enfans dont la langue indiscreète [sic]
Prête le mot à ses frayeurs.

- Non, mais... (trop vite.... en grâce, arrête,
Ton pas écraserait ma bête !)
Non, mais le grommelant regard
D'une servante vieille et dure
Qui baille, et chancèle, et murmure,
En ouvrant, de veiller si tard.

- Les pincettes en main, soit qu'il pleuve ou qu'il vente,
Heureux, dans les accès d'un impuissant frisson,
Le poète enragé que la rime tourmente,
Et qui poursuit son vers au sommet d'un tison.

- Allons, du cœur ! allons, ma belle,
Toi qu'on voyait d'un pas fidèle
Bondir sous ton maître en partant !
Allons gagner l'avoine fraîche,
Et coucher sur la paille sèche

Qui ce soir au logis t'attend !

- Sur mon cheval que rien ne lasse
Je brûlerais deux fois l'espace
Contre une fois le tien : va donc.
A droite, ami, le terrain fonce....
A gauche.... Holà ! garde à la ronce !
As-tu peur, doucement ! Phlégon !

*

C'étaient deux cavaliers qui regagnaient la ville,
(Il pleuvait) au grand trot des haletans coursiers. [sic]
En novembre il fait froid ; et mieux vaut un asyle [sic]
Que le toit d'un ciel noir, par d'humides sentiers.

V.P

:

LE POSTILLON

*C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près du bois marchait faible, et sur une pierre
S'asseyait.....*

André Chénier

Oh ! vous allez le voir ! il n'y manque jamais ! ...
Sitôt qu'a retenti le grelot du harnais
Tout au fond de son cœur, et que l'écho répète
Des hennissements frais la vibrante trompette, ...
- Le voilà qui se lève et heurte en soupirant
Quelque botte moisie au repos, et partant
Tous deux, son fouet et lui, vont d'un pas monotone
(Son fouet humilié sous la main qui tâtonne),
A l'entour de la roue, aux portières, si près
Qu'une voix du dedans jure et s'épuise après :

« - Messieurs, qu'à vous, qu'à vous, mesdames,
Là-haut, quand il aura vos âmes,
Dieu fasse paix : qu'en attendant,
Sur la route, point d'accident... »

« - Merci du vœu, l'ancien confrère ;
Quant aux âmes, c'est leur affaire :
Que chacun les garde en sa main !
Moi, je réponds de chaque tête,
Encor si nul voleur n'arrête
Mes chevaux, la nuit, en chemin ! »

« - Et qu'un jour à votre vieillesse
Moins sévère le ciel vous laisse
Ce qu'il m'ôta : pour le souci
Je n'ai pas mon semblable ici. »

« - Vrai, sans mensonge, allez, vrai comme

Luisent mes fers à neuf, cet homme
A dit : hélas, je le connais,
Moi qui seize fois par semaine,
Dimanche ou non, mène et ramène
Pour mes péchés pareil relais. »

« - Aussi moi j'eus des jours propices,
Sans honte, et de rudes services
Tout fiers : je n'errai pas toujours
Mendiant à pied vos secours. »

« - Non pas, quand sur sa rude selle
Il bondissait ferme et rebelle ;
Non, par un ravin encaissé
Quand d'une bride qui se joue,
Il vous traçait deux fers de roue
Entre la mare et le fossé. »

« - J'en ai roulé dans ma vitesse
Jeunes et vieux de toute espèce ;
Plaisirs d'espoir, regrets d'adieux,
J'en ai promené par ces lieux ! »

« - Quel homme, ah ! pour le trot solide,
Pour le bras sûr et l'œil rapide,
- Bai, noir, blanc ou pommelé gris,
Non jamais sous un pareil maître
Porteur n'avait henni peut-être
Depuis Nantes jusqu'à Paris. »

« - C'est à vous servir sans murmure
Que j'ai gagné ce qui me dure,
Hélas, encore, et pour longtemps ;
Je n'y vois plus – voilà vingt ans ! »

« - A voir par des chemins en pente
Où le galop tourne et serpente,

Où le cheval butte et s'abat,
Rougie sa pipe ardente et pleine,
On eût dit un follet qui mène
Son fourgon de nuit au Sabbat. »

« - Aussi, quand la foudre dit : gare !
Quand sur un ciel d'étoiles rare,
Un nuage traître s'assied,
Au lieu de s'abriter à pied... »

« - Quel homme, en ses jours, quand j'y pense !
Je l'ai vu, plein sa botte immense,
(Moi qui parle, bien jeune alors),
Gager un ruisseau de Madère,
Puis la vider tout comme un verre
(Quel homme !) en deux traits, jusqu'aux bords ! »

« - Sous le feuillage d'une haie ;
Pourquoi du cheval qui s'effraie
Rayer les flancs, et rire encor
Comme à midi du son d'un cor ?

« - Et quand sur la mèche enflammée
Dirigeant la touffe enfumée
Par d'inconcevables chemins,
Son fouet enlaçait la chandelle
Et coupait en deux l'étincelle
Mieux que mouchettes en vos mains ! »

« - Si bien qu'en sa vaine menace
Longtemps nargué le ciel se lasse
Enfin, et vous fait payer cher
Le plaisir d'avoir vu trop clair. »

« - Or, voyez un peu l'habitude !
Un homme avec ses chevaux rude :
Et ses chevaux l'aimaient, pourtant !

Son porteur est là pour le dire,
Qui sous moi chaque fois soupire
Après son vieux maître, en partant !

« - Si bien qu'une lumière ailée,
Rouge à ma paupière brûlée,
Passa, puis la nuit – puis le jour,
Hélas ! pour moi n'eut point son tour !

« - C'est que sur tous avec mesure
Il faisait peser sa main dure
Pour cause, et sans distinction ;
Tandis qu'on en voit par malice
Sur tel, au gré de leur caprice,
D'un fouet.... (*En route, Postillon !*)

« - Messieurs, qu'à vous, qu'à vous, mesdames,
Là-haut, quand il aura vos âmes,
Dieu fasse paix : qu'en attendant,
Sur la route, point d'accident... »

Parti ! – jusqu'à demain ; qu'un pareil bruit encore
Ramènera ses pas sur le pavé sonore ;
Qu'il viendra, bourdonnant son éternel refrain,
Tâter au poil l'ami qu'avait nourri sa main !
Pitié pour lui ! – Plaignez et donnez, âme tendre !
Marcher, à qui volait ! pour qui voyait, entendre !
- Ne plus d'un jet nerveux attiser le coursier ;
Ne plus, dressant la tête au-dessus du hallier,
D'une voix qui bondit, d'un regard qui pétille,
Agacer en passant fraîche et robuste fille !
- Avec cela qu'il porte, ainsi qu'en meilleurs temps,
(Vétéran obligé sous ses haillons flottans)
Chapeau vernis, miroir du soleil qui le brise,
Plaque d'acier, serrant le bras comme une emprise,

Frac au revers usé d'écarlate, au drap vieux !....

Tout – Hormis, ses vingt ans, sa joie – et ses deux yeux !

V.P.

WEIMAR, 21 août 1829.

Il en est que le ciel, taciturnes victimes,
Condamne à l'écho sourd des paroles sublimes
 Qu'à tous cœurs il souffla,
Et dont le son, pareil au son que le vent chasse
Vers un mont, tantôt (couve) muet, tantôt passe
 Ou répond : me voilà !

Ceux-là sont les élus, qui souffrent et qui pleurent,
Mais que l'Esprit visite, et qu'en volant effleurent
Les ailes du génie en sa large pitié :
De leur secret trahi l'univers est complice,
 Et du brûlant (calice)
Tout un monde curieux s'arrache la moitié.

Mais pour qui rien ne germe en son malaise aride,
Qui nuit et jour penché sur une douleur vide
 Appelle, écoute en vain,
Dont l'être inappliqué gît sans racine au monde,
Comme loin du sillon la semence inféconde,
 Comme un pain sans levain :

A quoi bonne la vie, à ceux-là ! Sur la terre
Est-ce vie ou néant, que souffrir pour se taire,
Que filer sans ourdir notre trame ici-bas !
Marcher, est-ce marcher, compter des pas sans nombre,
 Et sous le ciel point d'ombre
Où mirer à loisir la trace de ses pas !

- Mais de l'homme inspiré la mission console ;
Parfois du mal sans nom dogmatique symbole
 L'Esprit sur eux descend ;
Et voilà qu'un instant leur langue se délie,
Et que l'œuvre avortée a lui comme accomplie,

A son rayon (passant).

Aussi moi, quand la nuit, sur ma brûlante couche,
De mon cœur altéré coulait à plein ma bouche,
Comme l'eau du désert, *Werther*, ce nom chéri ;
Et quand plus tard sur moi, comme sur un front pâle
 Le cauchemar s'étale,
De son ris hâve et creux le damné *Faust* a ri ;

J'ai senti dans mon sein ruisseler goutte à goutte
Ces élans comprimés d'espérance et de doute,
 (Un grand doigt me touchant,)
Tout bas surgit l'écho d'une plainte enfouie,
Et sous l'appel lointain d'une note inouïe
 S'ordonner comme un chant.

Or donc à lui revient, à lui seigneur et maître
Des pleurs demi-voilés et des désirs dont l'être
A sa vive clarté rayonne et resplendit,
Gloire, honneur, et merci, pour le regard intime
 Dardé sur notre abîme,
Pour le mot d'ici-bas ; car c'est lui qui l'a dit :

A Goëthe, (entier débris) voguant sur un naufrage,
Par la postérité, chose étrange, avant l'âge
 Tout vivant adopté ;
Dont l'astre, dès ses jours, s'est levé prophétique,
Hors des lieux, hors des temps, Goëthe, colosse antique
 Sur le ciel nu sculpté.

Ici d'augustes voix ont vibré, dont (l'enceinte)
A perdu le (murmure) ; amis d'union sainte
En un souffle fondus ; - Et quand leur âme a fui,
Du génie on dirait que l'aile chaste et pure,
 Détachée à mesure
De tous ces corps brisés, s'est envolée en lui.

Ils sont morts – et debout, le voilà solitaire !
Le pied sur des (tombeaux), isolé de la terre
 En son pensif regret,
Aspirant du cercueil la parole profonde,
Et du monde à la pierre, et de la pierre au monde
 Retournant le secret.

V. P.

A V. H
(manuscrit inédit retranscrit)

Voyant la porte ouverte, et par la sombre allée
Cette foule d'hier heurtée et se pressant
Et les cordes à l'air de la harpe [évadée ?]
 Vibrer sous les doigts du passant ;

Envahi le domaine et le foyer en proie
Les rubis de la lampe au jour pâle échangé
Et rouge aux ris bruyants d'un importune joie
 Le front de la Muse outragé ;

Je fus triste, et j'eus peur, et me dis : « pauvre lyre
Sainte lyre du maître à l'affront du regard
Adonnée en un jour, quels échos va redire
 Sa voix cueillie au hasard [sic]?

« Il est un nom sacré qu'à ses amours premières
Enfant, d'un chaste vœu le poète appelait,
Froissant la corde, ainsi que l'on froisse en prières
 Les grains bénis du chapelet.

« Or s'il allait, ce nom, sous leur souffle qui [fane ?]
De l'enceinte natale à grand bruit emporté
Faire sept fois le tour, et remonter profane
 Le seuil du logis déserté ?

Si l'aile du génie ici-bas ramenée
[Visible ?] et s'ébattant sur nos bourbeux chemins
Par le choc des vivants et le roulis traînée
 Allait déteindre sous leurs mains ?

« Oh ! La ballade antique, un beau soir descendue
On ne sait d'où, poudreuse et d'or, triste ou riant,
Et les rêves de l'ode et la perle appendue
 Aux fils humides d'Orient !

« Que font-ils tous ceux-là ! - Serait-ce que tout passe
Qu'au désert du dedans refoule le dehors
Qu'une voix de malheur ait gémi dans l'espace
Disant : Les grands amis sont morts ? »

*

Ce sont frayeurs d'enfant que terrasse un œil d'homme
Un œil d'aigle au regard ferme et d'en haut baissé
Sur ce plane horizon qui frémit, tremble, et comme
Chevauche à notre œil affaissé.

Mais tu le sais, hélas ! Qu'une gloire se rue
Hardi fleuve et du lit déborde en la cité,
Et la fange amassée aux clameurs de la rue
Grossira le flot suscité !

De ton soleil grandi si le rayon s'élance
Que le disque amoindri se retire humblement ;
Qu'il ne soit bruit de l'un, ni de l'autre silence ;
Qu'on sache à demi, seulement,

Que le poète vit simple, en famille austère
De l'amour au génie harmonisant le ton,
Cœur de père aux enfants, cœur d'époux à la mère
Chaste femme, et belle dit-on.

Car Dieu la fait ainsi pour toi, ton auréole,
Ton reflet d'ange au ciel d'où notre ange descend,
De ta foi face à face asseyant le symbole
Comme un fantôme éblouissant.

Garde le pur ce nom de toute lèvre immonde
Qu'entre la terre et lui ta lyre soit lien
Et qu'il ne soit transmis à l'écho vain du monde
Par d'autre souffle que le tien.

Laisse dormir le saint dans sa chasse jalouse
L'œil briller aux [élus ?] du cil noir abrité
Et ne prodigues pas les trésors de l'épouse
 En vile aumône à la cité.

A tout regard trahi de crainte qu'il ne s'use
Ce front où ta splendeur imprime le bandeau
Du voile de l'hymen de l'aile de la muse
 Fais lui comme un double rideau.

Victor Pavie.

A. S. 16.

Voyant la porte ouverte, et par la sombre allée
Ces foules d'hier heurtées et se pressant
Et les cordes à l'air de la harpe étalée
Fibrer sous les doigts du passant;

Ennemi le domaine et le foyer en proie
Les rubis de la harpe au jour pâle échangé
Et rouge aux vis brouillés d'une importune joie
Le front de la Muse outragé;

" Je fus riote, et j'eus peur, et me dis : « pauvre lyre
Saine lyre du maître à l'affront du regard
Adonnée en un jour, quels échos va redire
Sa voix éveillé au hasard ?

" Il est un nom sacré qu'à ses amours premières
Enfant, d'un drame veau le poète appela,
Frottant la corde, ainsi que l'on frotte en prières
Les grains bénis du chapelet.

" Or s'il allait, ce nom, sous leur souffle qui fane
De l'enceinte navale à grand bruit importé
J'aim sept fois le voir, et remonter profane
Le vent du bois déserté ?

BÊTE ET BELLE

(manuscrit inédit retranscrit)

Tantôt c'est le Génie, intime et sourde flamme,
Qui sans rayons éclaire et bourdonne sans bruit,
[...] les âmes passant du fond d'une grande âme,
Invisible, et par qui tout luit.

Tantôt c'est la Beauté, c'est encor le Génie,
Au dehors promulgué sous des charmes puissants -
Fait chose, et ralliant de mystique harmonie
La terre aux cieux, l'esprit aux sens.

Afin qu'il ne fut pas un seul homme sur terre,
Si petit, si chétif et du ciel délaissé
Qui n'eut sa part du pain, sa goutte du mystère
Pour tous à flot égal versé.

Dieu donc, prenant pitié de ceux dont la parole
Gémit semence oisive en ses guérets noyés,
Par le don du regard leur transmet le symbole,
Dit aux pauvres d'Esprit : « Voyez »

« Ce qu'en son cœur jaloux tout bas le riche endure
Hors de vous à plein jour pour vous je l'étais :
Pour vous en visions j'échangeais le murmure,
Les échos en reflets. »

De là ces missions, parfois, de douces Anges,
Ces yeux sur nos chemins fanaux illuminés,
De là ces fronts élus dans leurs pâleurs étranges
Pour le salut des fronts damnés.

Ô femmes de pitié propice à l'anathème
Puissantes à guérir par vertu de beauté,

L'épandant à longs plis sur notre frisson blême
Comme un manteau de Charité !

Qui de nous n'a senti sous leur souffle qui passe
Des flancs du souvenir haletant suspendu
Du sillon enfermé soudain perçant la trace
Surgir comme un germe perdu.

- Surtout celle qu'on voit nulle et gauche en paroles,
Disant peu, disant mal, et n'ayant pour tout bien
Que ce qui tremble aux cieus d'éclatante auréole
Autour d'une étoile... et puis rien !...

[Toute] aux rayons actifs du foyer sans relâche
Couvant sous l'humble cil la flamme apte à régner
De sa mission sainte accomplissons la tâche :
« Pour briller et pour enseigner »

Afin que d'un tel être et d'un pareil passage
[Échu] seul on s'étonne et s'interroge ici,
Priant, ou bas encor murmurant : quel dommage,
- Peut-être... et moi, je t'aime ainsi,

Être incomplet et doux ; que la tête penchée
Chemines d'un pas chaste à l'['. ;] de ton cours,
Fragment prédestiné de promesse ébauchée
Qui se formule sur tes jours.

J'ai compris ta candeur et l'effaré sourire
Qui ride en vacillant l'azur de ton regard
Malheur à l'insensé dont l'œil ne sait y lire
Que dérision et hasard :

Car ton front est plus haut que l'humaine risée
D'un secret [rêve] encor la sève coule en toi ;
En toi type incarné de sa moitié brisée
Git le vœu d'un auguste Roi.

C'est toi qui vas cherchant quelle main te réclame
De quelqu'infortuné de sa part aussi vain
Fondant son esprit d'homme en ta forme de femme
 Dans un baiser d'amour sans fin !

Mais d'ici qu'à ton nom, du fond de son abime
Le fantôme évoqué se réchauffe en tes bras
Méconnue et long-temps d'amers dédains victime,
 Jeune fille tu partiras !

Car c'est énigme ici, qu'une femme ainsi belle,
Des autres biens ravis[,] belle à faire pitié,
Verse au fleuve ou [sic] le flot de deux urnes se mêle
 Son lot d'instinctive moitié.

- Voilà pourquoi, sans nulle ici qui la console
De celle ou le verbe est la grâce est [uni]
Vierge au sein de l'hymen, prématuré symbole,
 Hymen que Dieu n'as [sic] pas béni,

Elle, à part, de sa haute et sublime nature
Sur son front incliné sentant presser le sceau,
Interdite et sans voix la belle créature
 Ploie et tremble ainsi qu'un roseau !

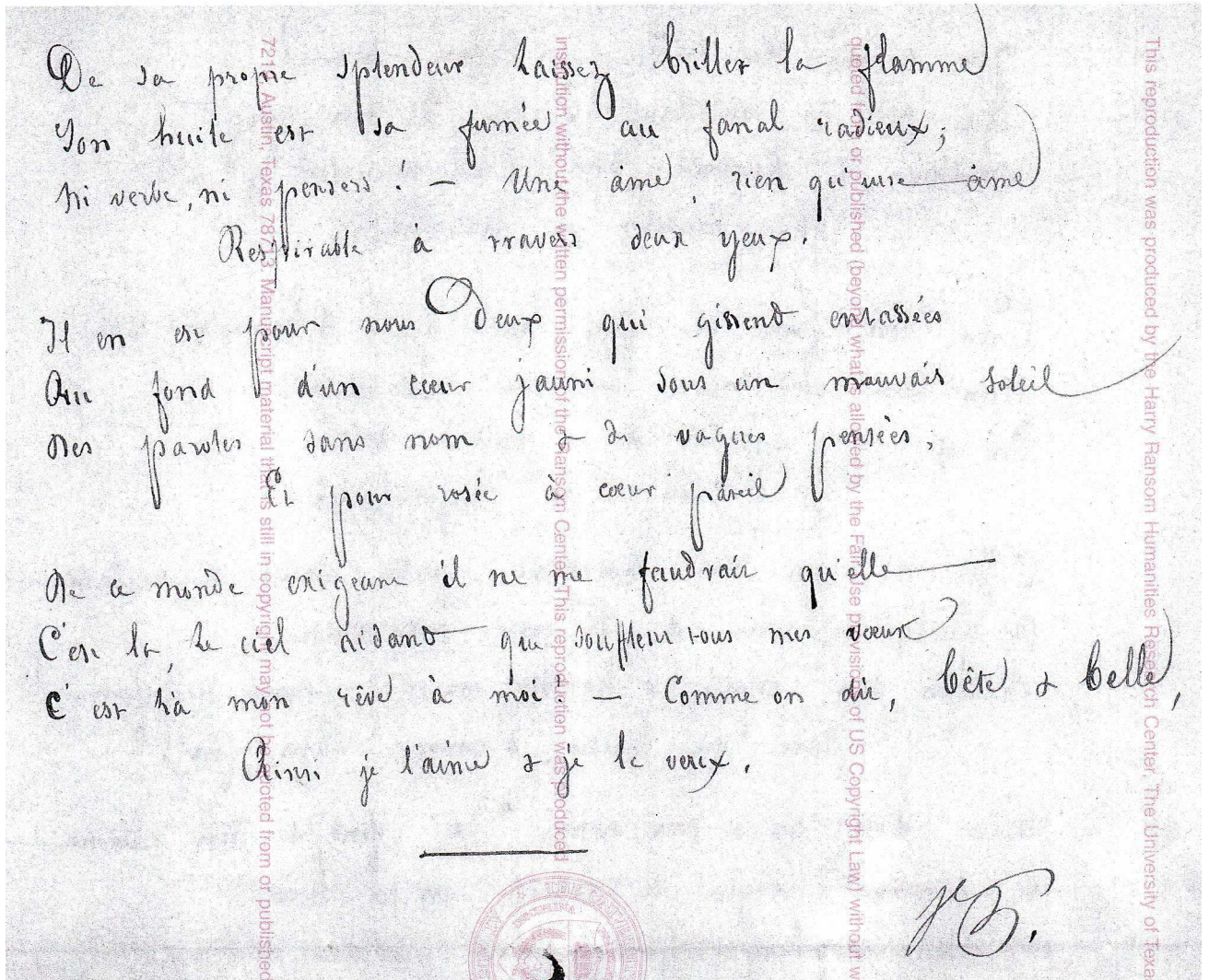
De sa propre splendeur laissez briller la flamme
Son huile est sa fumée au fanal radieux ;
Ni verbe, ni pensers ! - Une âme, rien qu'une âme
 Respirable à travers deux yeux.

Il en est pour nous deux qui gissent [sic] entassées
Au fond d'un cœur jauni sous un mauvais soleil
Des paroles sans nom et de vagues pensées ;
 Et pour rosée à cœur pareil

De ce monde exigeant il ne me faudrait qu'elle

C'est là le ciel aidant que soufflent tous mes vœux
C'est là mon rêve à moi ! - Comme on dit, bête et belle,
Ainsi je l'aime et je le veux.

VP.



Pavie Victor, *Bête et Belle*, manuscrit (© Université Austin, Texas)

SUR LE MONUMENT DE RIQUET
A DAVID, STATUAIRE.
Par M. Victor Pavie, d'Angers

Resurrexit.

De ton souffle échappé, David, quel est cet homme,
A la tête inclinée, au regard fixe, et comme
Étreignant le rocher d'où le flot va jaillir,
Si tenace, qu'il semble en sa métamorphose,
De la chair au métal et de l'âme à la chose,
Avoir passé sans tressaillir ?

Seul parmi tes guerriers, seul parmi tes poètes,
Aux gestes menaçants, aux flammes inquiètes,
Hôtes fiers dont s'émeut le paternel foyer,
Soit qu'aux rayons du jour ton marteau les travaille ;
Soit que, semant leur ombre au soir sur la muraille,
Ta lampe en cercle ardent les fasse tourner,

Il reste ; - et chacun d'eux qu'incessamment secoue ;
Comme un esquif battu de la poupe à la proue,
L'ouragan de leur cœur, plus fougueux que les vents,
Se ralliant autour de ce penseur austère,
Fait de son piédestal un ancre vers la terre
Où convergent leurs fronts mouvants.

C'est un sculpteur aussi ! De ceux à qui le monde
S'adresse en implorant une entaille féconde
Sur ses flancs ébauchés par le ciseau de Dieu ;
Afin que poursuivant sa forme commencée,
En un rythme nouveau la sphère balancée
Rajeunisse l'effort de son antique essieu.

Car lui, le Seigneur-Dieu, l'ordonnateur suprême,
A deux façons d'agir ; tantôt créant lui-même

Il donne à ce qu'il fait l'empreinte de sa main ;
Tantôt, pour reposer l'action suspendue,
Il souffle, et l'œuvre court à travers l'étendue
Se teindre d'un reflet humain.

Et ceux qu'a désignés son vœu pour interprètes,
Bras puissans [sic] et hardis nous paraissent les têtes,
L'écho du verbe unique est le bruit de leur noms.
Jouets prédestinés d'une vertu plus haute
Enfermée en leur sein, qu'elle a choisi pour hôte,
Ils passent avec elle,... et nous nous inclinons l



« Qui donc m'élargira, » - disait à son oreille
« Cette mer sans reflux qui se brise à Marseille,
« L'étréot lac où mon flot ne peut se contenir ?
« Qui mêlera ma voix à cette voix plus forte
« Dont le bruit, quand ici la tempête l'apporte,
M'émeut comme d'un souvenir !... »

Et l'Océan disait : « J'entends, lorsque je rêve,
« Comme un soupir de sœur qui s'abat sur ma grève,
« ... Ou d'amante plutôt ... J'écoute et j'ai pitié :
« Et je pense à mon lit où je dors solitaire,
« Mon lit tout embaumé des senteurs de la terre,
Dont nulle épouse hélas ! ne prendra la moitié ! »

« Oh celui dont la main rompant la double chaîne
« Confondrait nos clameurs dans une hymne prochaine,
« Ou, si la fin trompait son effort impuissant,
« Du sol interrogé pénétrant le mystère,
« Ferait, à la faveur d'un merveilleux artère,
En deux cœurs battre un même sang ! »

- Ce sera l'homme assis au rocher de Naurouse,
Qui, pareil à l'avare en sa bourse jalouse,

Cumulant les deniers, cherchant, fouillant encor,
Se penche, et de tout point où le filet ruisselle
Verse l'onde au bassin, patiente escarcelle
Où des flots suspendus s'amasse le trésor.

Jusqu'à l'heure où brisant le sceau qui les comprime, .
Moïse à double verge il fouettera la cîme, [sic]
Et du mont écumeux blanchira les versants :
Pour que l'ennemi même à son vœu soit propice,
Que du lien tenté le rêve s'accomplisse [sic]
Par les obstacles menaçants.



Oui, ce fut un spectacle à remplir la mémoire :
On vit jusqu'au sommet de la Montagne Noire
Deux Mers s'acheminer, remontant les canaux ;
Un homme les unir sous son bras inclinées
Tel qu'un prêtre debout, joignant les destinées
Entre deux fiancés échange les anneaux.

Que de choses alors, de leur sein remuées,
Vapeurs dont l'Occident compose les nuées,
Parfums que l'Orient prodigue à l'encensoir,
Sur ce tardif autel chantant l'épithalame,
S'aimèrent à leur tour et mêlèrent leur âme
Dans les ombres de ce grand soir !

Et l'orme décrépît qu'attrista son image
En se mirant trop tard regretta le feuillage
Auréole arrachée à son front dégarni,
Et l'Aigle, du rocher gardienne centenaire,
Prit pour un des aiglons échappé de son aire
Le reflet de son vol sur le cristal uni.



Il conçut, il passa. - Mais l'œuvre héréditaire
Sans faillir poursuivit sa marche sur la terre ;
Debout resta l'idée et survécut la loi ;
Ainsi que le métal qui sous tes lèvres fume ...
Dans le moule, ô David, coulant son flot posthume,
Subirait ton ordre après toi !

Voilà que maintenant, sublime, il se repose,
Et projetant sur l'eau sa taille grandiose
De soi-même il s'étonne, et cherche l'homme ancien,
Du Ciel niche éclatante où sa forme s'adosse,
Il darde à l'horizon un regard de colosse,
Et dans son cœur il dit : « Ce que j'ai fait est bien ».

Pour que le Créateur à l'œuvre se mesure,
Il faut que le ciseau décuple sa stature,
Et le consacre auguste à la postérité ;
Que l'une devant l'autre avec orgueil assise
D'un salut triomphal s'accorde et sympathise :
La hauteur et l'immensité.

Ainsi dans leur tombeau grandi de vingt coudées
Surgissent tout-à-coup, géants par les idées,
Ces hommes des vieux jours au présent ralliés ;
Le sol qui les reçut les rend avec usure ;
En sursaut réveillés ils tremblent, au murmure
De ce troupeau de nains qui fourmille à leurs pieds.

Et parmi les clameurs dont le bronze résonne,
Les hymnes enlacés tressant une couronne
Au héros, dont l'image ardente resplendit,
Une voix, jusqu'ici de bien loin accourue,
Cherche l'artiste ami, dans la foule inconnue,
Et cette voix tout bas lui dit :

Non, ce n'est point l'honneur de la feuille argentine ;
Si chère au front élu dont la fierté s'incline,
Qui fait bondir mon cœur à la lutte animé :
Mais la soif qui m'étreint, mais l'honneur que j'envie
C'est de voir, ô mon maître, une fois dans ma vie
A l'Éclair de ton nom, mon nom terne allumé.

EPILOGUE

Des arbres aux maisons, et des champs à la ville,
Quelle chute, lecteur ! Arrêtons nous ici.

La moisson qu'on y cueille est si maigre et si vile
Que nul, - si ce n'est toi, mon pauvre Théophile
(Et que n'aimait-il pas ?) - n'en eut oncques souci.

La Drave au fond des cours qu'un rayon pâle éclaire,
Par les larmes du toit les Mourons abreuvés,
Le Brôme en faction sur l'auvent séculaire,
Aux murs la Scolopendre, au puits la Cymbalaire,
Et l'humble *Sagina* prise entre deux pavés ;

Voilà nos fleurs à nous. Plus d'une main cruelle
A leur perle obstinée étouffe leurs amours ;
Des angles du vieux porche à ceux de la ruelle
Sous les coups du balai comme de la truelle
Voyez-les disparaître et renaître toujours !

Dieu leur laissa le choix de ces libres campagnes
Dont nos yeux éblouis embrassent l'horizon ;
A la fraîcheur des bois, au parfum des montagnes,
Au souffle qui colore et brunit leurs compagnes
Elles ont préféré l'air de notre prison.

C'est de là que leur vient cet étrange sourire
Qu'on n'a point rencontré, qui n'éclot point ailleurs ;
Il faut que leur regard dans notre âme ait su lire,
Car sur leur front pensif quelque chose respire
De l'ennui qui nous presse aux instants les meilleurs.

Ô vous que l'on repousse, et qu'à peine l'on nomme,
Vous dont les dévouements d'opprobres sont payés,
Pâles fleurs des cités, que vous a donc fait l'homme,
Que rien ne vous soit doux, rien ne vous plaise comme
De souffrir sous sa main, de mourir sous ses pieds ?

VICTOR PAVIE

SONNETS

I.

J'ai vu dans le hallier renaître l'aubépine ;
Ses pétales tremblaient, fleurs d'argent, fleurs de lait ;
De son limbe entr'ouvert, de sa rouge étamine,
Un chant mélodieux par les airs s'exhalait.

J'ai vu le nénuphar ; l'eau baignait sa racine ;
Sous sa rosée en pleurs sa tige ruisselait ;
Un soupir agitait sa corolle argentine,
Comme un Ave bourdonne aux grains du chapelet.

Quand, d'un vol tout à coup plus vif que l'étincelle,
Le buisson tressaillit, cette voix, c'était celle
De la fauvette, hélas ! et non point de la fleur !

Quand un poids inconnu fit sombrer la nacelle
Du nénuphar trahi dans sa chaste pâleur,
Ce qui chantait sur l'eau, c'était la renazelle.

II.

Ainsi, poète, ainsi l'un par l'autre abattu,
Comme au soir de l'an passe et va la feuille morte,
Tes pensers les plus chers, tes rêves, les vois-tu
Tournoyer au courant du flot qui les emporte ?

Pareil au talisman dont le charme s'est tu,
Il faut qu'humilié sous la raison plus forte,
Le monde gémissant abjure sa vertu ;
De chaque chose éteinte il faut que l'esprit sorte.

Mais toujours en ton cœur la foi veille, et souvent
Palpite sous la cendre un germe survivant ;
Et qui sait, quand l'hiver, attiseur de ta flamme,

En deux sur tes chenets viendra te reposer,
Si tu ne prendras pas son éclair pour une âme,
Et le chant du grillon pour le cri du foyer ?

Les poésies retranscrites dans la Revue de l'Anjou présentent chacune de légères différences avec celles publiées dans l'Artiste :

Pour le premier sonnet, les deux premiers vers de la première strophe s'écrivaient initialement :

J'ai vu dans le hallier la fleur de l'aubépine ;
Ses pétales vibraient, plus blanches que du lait ;

tandis que les modifications concernent de simples mots pour le second sonnet : « des flots » au lieu de « du flot » (première strophe) et « étreinte » au lieu d' « éteinte » (deuxième strophe). Si la première substitution ne change rien au sens de la strophe, en revanche, la seconde provoque un contresens. Qui a procédé à ces remplacements ? L'auteur de l'article ou bien Victor Pavie lui-même ? Vraisemblablement le poète angevin, vu les changements importants du premier sonnet. Nous penchons, en ce qui concerne le contresens inopportun pour une coquille typographique.

LES CHASSEURS

Aussi moi, par instants, le fusil sur l'épaule,
Au dos la gibecière, et de guêtres chaussé,
Je pars, et me voilà, souple et vert comme un saule,
Franchissant la barrière et sautant le fossé.

Mais seul ; à peine un chien pour guide et pour boussole.
- Étrange ! – C'est mon goût. Tout chasseur, je le sai, [sic]
A recruter aspire, et voit d'un œil blessé
Le morne compagnon qui s'esquive et s'isole.

Nul intérêt d'ailleurs ne me gouverne ici ;
De vos gibiers vantés ni cure ni souci,
Tirez, jurez, frappez, ô chasseurs. – Ce que j'aime,

C'est, loin des cris humains et des hurlantes voix,
De vaguer librement dans l'épaisseur des bois,
Contre tous les fâcheux armé, - contre vous-même.

MARIE.

J'ai revu ta beauté, poète de Marie !
Des sommets d'Arzannô, par un soir enchanté,
J'ai cherché tes amours, j'ai revu ta beauté,
Sur ces bords où l'Izole à l'Ellé se marie.

L'année ainsi mêlait, dans sa coupe attendrie,
Les soupirs de l'automne aux ardeurs de l'été,
Et de Gueligomard, nid de mousse abrité,
L'arome [sic] s'exhalait avec la rêverie.

Oh ! n'y reviens jamais, poète ! – C'est demain
Qu'on verra s'aligner sous leur brutale main
Les jalons précurseurs de la hache inflexible,

S'ébranler sous leurs pas les troupeaux ébahis,
Et des prés aux coteaux frémir le beau pays
A leurs coups meurtriers livré comme une cible.

B. SOUVENIRS D'ENFANCE

Le Quartier

(manuscrit inédit retranscrit)

La maison rue Saint-Laud, malgré la vie et le mouvement dont elle était douée, et qui semblent s'accroître encore dans la perspective du passé, s'ennuierait peut-être et se plaindrait de son isolement, si je la séparais du pittoresque entourage qui s'y rattache et la complète.

Nous avons donc pour vis-à-vis M. Coudré, coutelier, grand causeur, grand fumeur, grand buveur. Je n'ai jamais bu dans son verre, qu'il vidait d'un trait, mais j'ai gardé mémoire d'une bouffée de sa pipe qui m'entêta au point de me faire pirouetter comme un tonton dans sa boutique. Poudré rimait avec Coudré ; notre homme était porteur d'une queue qui se couvrait le dimanche d'une belle couche d'amidon. Bon diable au fond, il avait le vin fâcheux, ses deux femmes successives en savent quelque chose. « On te dit que tu nous ennues », - c'était l'orage du coup de foudre. Son apprenti mamelouck nous causait de mortelles envies, quand il faisait jouer à l'instar d'un archet de violon son vilbrequin sur sa poitrine. Mamelouck tournait, le samedi, l'immense roue de la petite meule sur laquelle le patron, du haut de l'étroite et longue planche où il était couché, aiguisait couteaux, ciseaux, rasoirs avec accompagnement d'étincelles. Et il chantait :

« Tout comme a fait... »

(Ici une pause ; bruit aigu et strident de la lame sur le grès.)

« Tout comme a fait... »

(Ici une autre pause, avec *rinforzando* du sifflement sus relaté)

« Tout comme a fait mon père »

Quel bien être pour le voisinage qui n'attendait que le dénouement pour respirer !

Peut-être n'est-il pas inutile d'ajouter, pour la gouverne des collecteurs à venir, que cet artiste, à la façon des maîtres, avait une signature propre ; l'on reconnaîtra ses œuvres à l'E couronné dont elles portent invariablement la marque. Il va sans dire que M. Coudré était le rebouteux en titre de nos jouets brisés, faussés ou bossués. A chaque événement de ce genre, nous courions chez lui tout en larmes, et ces larmes séchaient devant l'expression imposante de son regard, d'ordinaire bien plus sûr que sa main

Après lui, en remontant la rue, venait M. Bellanger-Roussel, marchand de draps, très inachalandé. Les mains dans son gousset, en faction sur ses mollets d'un bleu jaspé devant le seuil de sa boutique, il attendait le client, le sourire sur les lèvres, avec l'indéfectible et béate longanimité d'un pêcheur à la ligne. Cela ne mordait jamais. N'importe ! Il avait de quoi faire, comme on dit. Sa diversion favorite était de venir voisiner chez mon père, peu soucieux de ces visites, et qui les rendait sobrement. Mon père, de temps à autre, lui achetait, par convenance, tantôt des blanchets pour les presses, tantôt des pièces pour vêtements, marchandises médiocres, de peu de durée ou de faux teint dont on ne manquait jamais de se plaindre, mon père et ma grand-mère tout bas, Manette tout haut. La boutique de M. Bellanger, planchéyée, permettait le jeu de la canette et le saut de la corde, animation précieuse dont ce morne et silencieux désert tressaillait. C'est dans une chambre de cette maison que j'aperçus plus tard, et pour la première fois, de ma fenêtre, M. Cadeau, peignant le portrait de Mme Bellanger. Je n'étais point alors gâté en ressemblance. M. Thonessé était mon seul Vandyek, M. Delusse tout mon Titien. A travers la rue, ce portrait sans grand style, mais d'une exécution honorable, et d'une irréprochable fidélité, me terrassa.

Plus haut, trônait le nez de M. Navarre, gantier, nez dignement porté et d'une dimension magistrale.

Plus haut encore, M. Jean fabriquait un à un ces boutons de corne que la plus humble mécanique expédie aujourd'hui par milliers. A chaque fois que les charettes [sic], aventurées par l'imprudence des conducteurs dans la fatale rue du Petit Prêtre, glissaient sur le pavé, et mettaient en péril l'attelage, M. Jean d'une part, M. Coudré de l'autre, accouraient, manches retroussées, poussaient aux roues, dételaient les chevaux blessés ou abattus avec une rivalité de dévouement à toute épreuve, et ne lâchaient la place que lorsque tous les secours étaient portés. Mais l'obligé avait du cœur, et le cabaret du Chat posté là comme exprès, lui offrait une magnifique occasion d'acquitter sa dette. Les bouchons de sauter. La journée longue ou brève, s'achevait inexorablement sur les verres, et quand on retournait au logis, gare aux femmes !

Sur un banc de pierre, à cet angle des rues Saint Nort et Baudrière où jadis le captif Théodulfe entonna de sa voix céleste l'hymne *Gloria, Laus et honor*, siégeaient, baillant, dormant, les portefaix de la ville, Dézaleux, Boulanger, Laurendeau, Tovry le riche, Tovry le pauvre, leur chapeau clabeau [sic] abattu sur la nuque, leur jacotte [?] sur le dos et leur nœud de corde à la main. Leurs forces s'entretenaient par l'échange de coups de poing que chaque objet d'une concurrence aussi vigoureuse qu'acharnée ne manquait jamais de provoquer.

En descendant de ce même côté qui était le nôtre, je rencontre le sieur Jarry, auvergnat, marchand de parapluies, dont l'éternuement formidable, sur le pas de sa porte, réglait toutes les montres, en donnant l'heure de midi au quartier.

De tous les hommes, le plus ancien dont j'ai gardé la mémoire est un père Martin, savetier, locataire d'une boutique à nous, rue du Petit Prêtre, lequel portait le tricorne et l'habit de serge rouge, en tout pareil à la défroque de Pierre Damien que l'on conserve au greffe de la Justice Criminelle de Paris. Comme il était grognon, qu'une de ses filles boitait, et que l'autre se trémoussait en marchant, nous leur avons ingénieusement appliqué, en les tirant de l'un de nos contes favoris, les surnoms de Rogantin, de Clopinette et de Turlurette.

Parfois, à la veillée, la plus haute fenêtre du logis situé vis-à-vis de cette boutique, s'illuminait ; deux auvergnats, coiffés de leurs large feutre [sic], accroupis devant un feu de paille s'y profilaient avec une magie de lumière digne de Murillo ou de Velasquez.

En face de la cour, derrière le cabaret du Chat, courait une galerie suspendue sur les toits, hantée de lointains personnages, et dont ni les abords, ni la situation, ni la destination n'ont jamais été soupçonnés de nous.

Malheureuse Dame Hérard, c'est votre tour. Apparaissent ! Racontez vous-même par quelles ténébreuses menées quatre vauriens dont l'aîné inscrit pour châtement votre déposition sur cette feuille, firent danser tout un soir le marteau de votre porte, vous en sueur et en alerte, eux tranquillement assis, et tirant au coin de leur foyer l'autre bout de la traîtresse et imperceptible ficelle.

Que fait, au pied du mur de l'imprimerie, cette horde de gamins, le nez en terre, et grattant de leurs ongles les interstices des pavés ? Ils pêchent des lettres échappées à la négligence des nôtres dans le lavage des formes et le balayage de l'atelier. Comme il y a récompense à tant le cent de lettres rendues, l'on serait tenté de croire à quelque intelligence des vauriens du dedans avec ceux du dehors.

L'angle des rues Saint-Laud et du Petit Prêtre était formé par la maison Bernier, espèce de maison *Bancal*, renommée dans le quartier par ses tapages nocturnes. Des écailles d'ardoises la revêtaient du faite au sommet. Sur l'appui de l'une des lucarnes du grenier, des bouteilles en permanence désignaient la demeure de Mme Huchet, *toujours saouïle*, au dire de tous voire du sien. Cette ivresse populaire qui la mettait en butte aux excitations des voisins comme des passants, était pour l'imprimerie une source d'incidents et de scènes. C'était d'un point à l'autre une escarmouche de quolibets que ne pouvait conjurer

toute la surveillance de mon père. En hiver, la chandelle de Mme Huchet devenait le point de mire des projectiles des apprentis qui brisèrent plus d'une fois les vitres, aux cris de la victime et aux applaudissements des spectateurs. Henri Langlois avait sa chambre au second, sur la cour donnant sur la rue. Souvent, à la clôture de l'atelier, Mme Huchet, en reste de verve, reprenait la rixe avec lui. - « Hamon, » criait-elle. C'est le nom dont elle s'obstinait à l'appeler. Hamon ripostait, si bien qu'un soir, en la menaçant de sa fenêtre avec un vieux fusil rouillé qu'il avait en riant exhibé de son armoire, il pressa la détente... Une détonation terrible grossie des cris d'alarme et des imprécations de l'adversaire mit le quartier en rumeur et toute la police sur pied.

Ainsi qu'au pied d'un arbre hanté par les grolles jacasses, perforé par les pies ou circonvenu par les frêlons, on constate avec étonnement l'existence de quelque habitant silencieux et paisible, étranger à ce vacarme, et sans la moindre acquiescence avec les mœurs de la maison, ainsi rencontra-t-on, au rez de chaussée du logis Bernier, la boutique du Sieur Olivier, apothicaire. Il pilait, et pilait en marmottant entre ses dents je ne sais quels aphorismes empruntés à l'école de Salerne. Sa robe de chambre, ébouriffante de ramages, semblait moulée, par suite d'une adhérence séculaire, sur toutes les sinuosités de son corps. Sur sa tête coiffée en ailes de pigeon, planaient des crocodiles, des couleuvres, des caïmans empaillés de vieille date, et dont le foin perçait la peau. Ce grotesque appareil qui aujourd'hui nous fait sourire, nous imposait alors, et c'est avec un religieux respect que nous épelions sur le vase placé comme un bassin au centre de la pharmacie le mot mystérieux de thériaque. Nous tenions à la libéralité de son Antigone une serinette en ruines, à deux cylindres, repiqués par Tiercelin, boisselier de son état, et par extension le luthier de cette époque.

« Loyseau ! » criait de temps à autre une voix grasse et gutturale. Cette voix, émanée d'un étal de boucherie en face, était celle de Mme Raffray. Elle rappelait à la besogne son flâneur d'apprenti qui trouvait bien plus doux d'écraser les mouches sur la viande, à coups de rondelle de cuir que de la dépecer sur le billot. Les deux fils Raffray étaient un peu nos camarades. Nous aimions à courir dans leurs greniers, remplis de genêts où nichaient, disaient-ils des écureuils. Vaines recherches ! Nous n'en rencontrions jamais.

Sur la marche suivante louchait M. Glaçon, marchand de draps. Il en avait tout le loisir. Son magasin, hanté de flâneurs, assiégé de visites, semblait un salon sur rue. On y venait de loin causer de chasse et projeter des parties de campagne assez incompatibles avec le mouvement des affaires. La clientèle, discrète, passait debout et entraînait ailleurs. M. Glaçon se croyait non seulement marchand, mais basson, illusion pire que la première. Il eût été, le dernier au pupitre si l'immortel Matthieu ne lui eût disputé cet honneur.

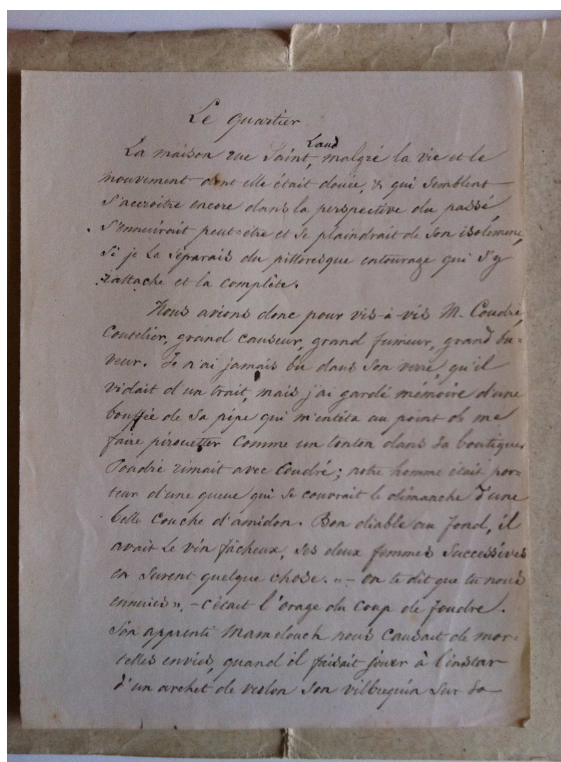
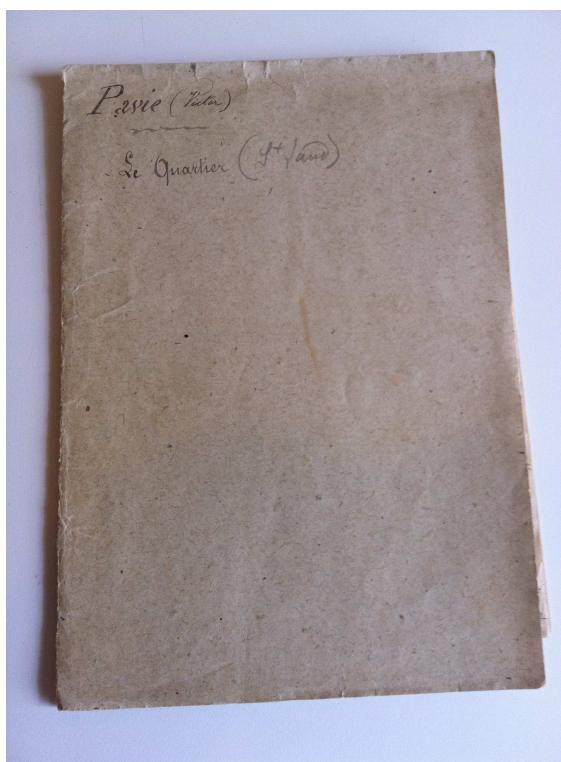
A trente pas plus bas se tenait, solitaire et pensif sur le seuil de sa charcuterie, un homme à la face vergette, à queue de boudin. L'idée alors ne me venait guères d'associer à cette respectable effigie les souvenirs sinistres dont le passé de M. Aubry était marqué.

Mais j'ai dépassé la rue du Grand Talon, et j'y reviens. Au coin de cette rue et de la rue Saint-Laud, à cette même place où le nez de M. Navarre devait bien tôt rencontrer maître dans celui de M. Crozat, l'oncle Charles tenait un magasin de bas. Position superbe aux jours de grandes averses qui changeaient le ruisseau en torrent. Il fallait en effet un fier talon pour dominer le niveau des vagues, et de là sans doute, suivant nos interprétations naïves, le nom de la rue. Tandis que l'oncle et la tante faisaient de leur mieux face à l'orage, et assuraient leur devanture contre l'irruption des eaux, les deux neveux, non moins occupés, confectionnaient à la hâte des embarcations de papier qui, emportées l'une après l'autre par l'impétuosité du courant, sombraient ou s'engouffraient dans les abîmes de la rue de l'Écorcherie.

Cette rue de l'Écorcherie, ruisselante de sang, mugissante et bêlante des cris désespérés des bœufs et des moutons, étroite, abrupte et fétide, hérissée de chevalets où se consumaient à ciel ouvert ces immolations amies des recoins et des ombres, voudrait Hugo pour poète, et pour peintre Rembrandt. Songez que là se puisait, terrible et saisissant contraste, l'eau que nous buvions, - que de ce râle, de cette fange, de ces miasmes une source jaillissait ; que de souriantes jeunes filles, leur [bure ?] sur la tête, remontaient cette ruelle aux sons des gémonies doublée des facétieuses agaceries des bourreaux. Parfois un cri d'alarme retentissait ; la rumeur, partie du carrefour, allait se propageant de porte en porte. « - Un bœuf échappé ! » Le malheureux avait flairé la mort, et se regimbait, furieux, devant l'inexorable passage. Les maisons se fermaient, l'on se barricadait sur la rue où le désert s'opérait. Soulevés de leurs bas-fonds, des garçons bouchers aux bras nus, aux tabliers maculés de sang, relançaient du nœud de leurs bâtons la bête effarée et stupide. J'ai vu dans ces moments un passant, moins exercé qu'eux, vrai monsieur s'il en fût, confiant dans le péril et fort de sa témérité même, affronter la bête, la saisir par les cornes et d'un mouvement du pied ramener les anneaux de sa chaîne aux mains de son conducteur humilié.

[*Paulo gratiosa* ?] Sur la borne du coin, s'asseyaient des joueurs d'orgues qui, enchaînés par nos offrandes ne levaient le siège qu'après avoir épuisé leur répertoire. Sur l'aide de leurs accords, justes ou faux, je m'envolais pour ne revenir à terre qu'après un long voyage dans les nuées. Plusieurs fois la semaine, au haut de la porte Chapelière, éclataient les fanfares aussi bruyantes que l'uniforme de la musique des charlatans. Car dans cet âge

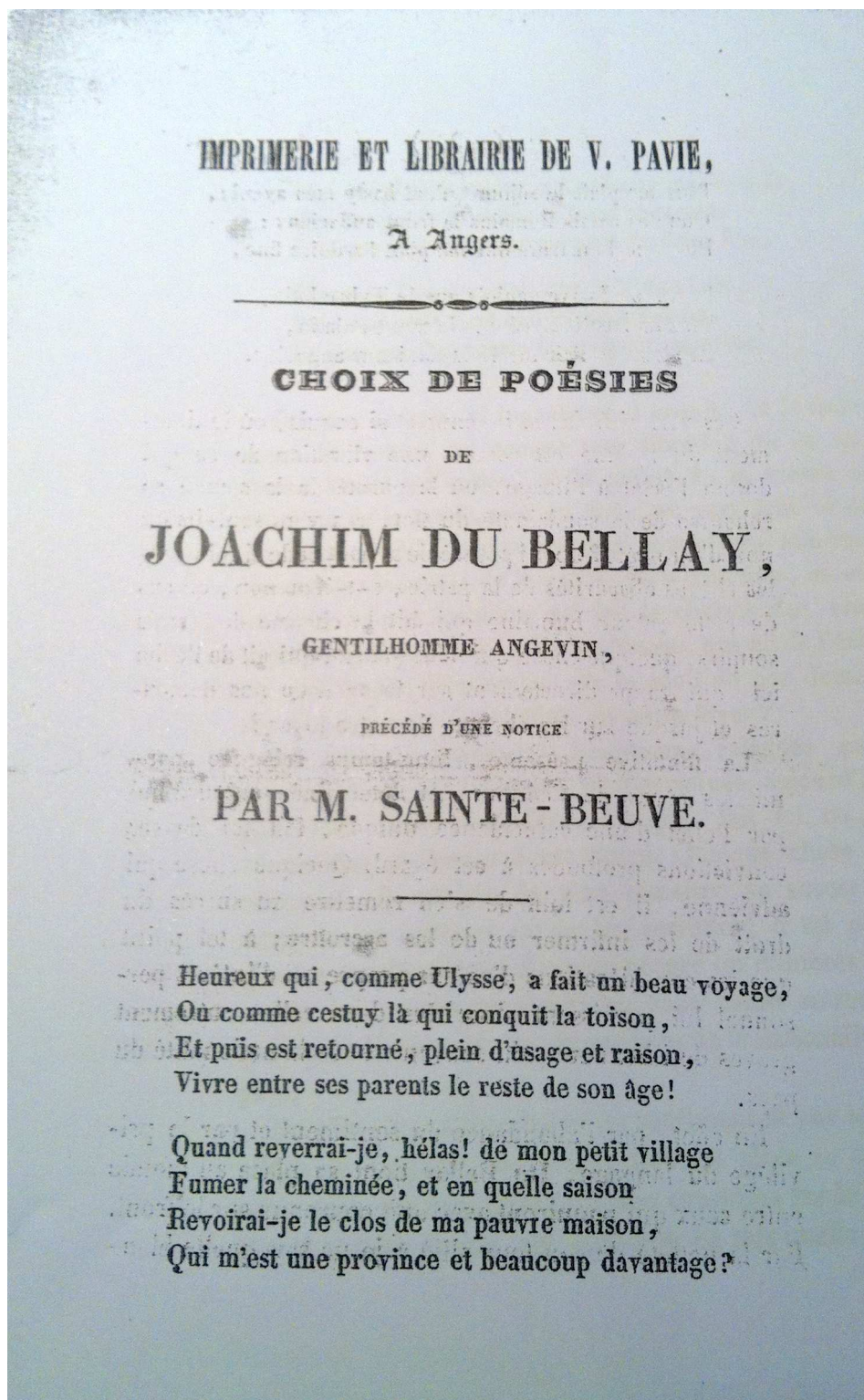
d'or des véritables libertés publiques, rien de ce qui amuse n'était encore défendu. Sur un tapis d'indienne dont ils revêtaient le pavé, les baladins faisaient le saut de Carpe et la voltige. Des habitants des Landes, juchés sur leurs échasses, faisaient la quête aux balcons. Les tambours de basques vibraient tous frissonnants de grelots et de sonnettes sous les doigts nerveux des chanteuses. - C'était un Saint Hubert de cire au fond d'une châsse, ou Saint Jacques attesté par les croisilles des pèlerins. Un ours à demi pelé dansait, valsait en grommelant sous la verge de son cornack. Un chameau du Caire, un enfant sur sa bosse, un singe sur l'enfant, les pieds mal assurés dans la boue de nos ruisseaux et sur les pavés de nos rues, semblait chercher de son œil résigné, sympathique et triste, quelque vieux soldat de Kléber.



Pavie Victor, manuscrit du Quartier (coll. privée)

II. DOCUMENTS

A. PROSPECTUS DE VICTOR PAVIE POUR L'ÉDITION DES ŒUVRES CHOISIES DE JOACHIM DU BELLAY



Plus me plaît le séjour qu'ont basté mes ayeulx ,
Que des palais Romains le front audacieux :
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine ,

Plus mon Loyre gaulois que le Tybre latin ,
Plus mon petit Lyré que le mont Palatin ,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

Ces vers si frais , si ingénus et si exquis , où le tintement du rythme est comme une vibration de ce qui donne l'éclat à l'image , où la pureté de la source se rehausse de la soudaineté du flot , ces vers sont-ils ou non d'un poète ? Ce cri poussé de si haut et de si loin vers les chères obscurités de la patrie , a-t-il ou non , en sus de cette valeur humaine qui fait le charme des vrais soupirs , quelque chose qui nous touche , qui ait de l'écho ici , qui frappe directement sur le seuil de nos demeures et jusque sur les chenêts de notre foyer ?

La tentative présente , long-temps reléguée parmi les rêves de l'éditeur , et déterminée aujourd'hui par l'effet d'une coïncidence unique , fait foi de ses convictions profondes à cet égard. Quelque chose qui advienne , il est loin de s'en remettre au succès du droit de les infirmer ou de les accrottre ; à tel point que les considérations d'amour propre ou d'intérêt personnel lui paraissent absorbées dans celles autrement graves de l'honneur , du souvenir et de la nationalité du pays.

En effet , par l'abondance du sentiment et par le privilège du langage , Du Bellay tient sa place au monde entre ceux qui naquirent avec une couronne sur le front. Par la netteté de son tour allié à je ne sais quelle blan-

cheur *marmoréenne*, par les affinités de sa plume avec le ciseau dans cette phase de renouveau plastique, par le caprice des formes assujéties déjà aux harmonieuses distributions du cadre, il apparaît plus libre et plus spontané que tout autre à cette embouchure glorieuse où toutes les singularités de l'idiome natal courent se précipiter dans l'unité de la langue classique. Par son berceau, par son blason, par nos couleurs qu'il porte et qu'il s'en va refléter dans ce prisme formé des gloires de son école, par les vapeurs du fleuve et les rosées du paysage dont sa muse ruisselle çà et là, sa mémoire va et vient de notre orgueil à nos joies, du murmure domestique au renom populaire, du poète excellent au gentilhomme angevin.

Naissance, crédit, jeunesse, tous les prestiges ensemble se confondent et chatoient autour de cette figure que le génie illumine comme par surcroît. Il naît, et son étoile se lève à l'horizon, la plus hâtive de la pléiade. Ni le sourire de la Loire n'a manqué aux solitudes rêveuses de son enfance, ni à sa vie élégante et chevaleresque les enchantements d'une cour ployant sous les chefs-d'œuvre de Joconde, du Primatice et de Jean Goujon, ni les grandeurs romaines à son humeur d'aller et à sa soif d'évocations littéraires. Si loin qu'il aille, si haut qu'il monte, il se souvient d'ici, et sème l'Anjou partout sur les sentiers de sa renommée : c'est notre fleuve qu'il dit; ce sont les *Dames angevines* par lui fêtées et refêtées; c'est *l'Olive*, sa beauté, riche d'autant de sonnets qu'en laissa choir Pétrarque aux pieds de Laure; soit qu'il chante, qu'il pleure ou qu'il rie, le motif favori, le motif provincial s'enlace comme un feston

à toutes les cordes de sa lyre. Il meurt à 36 ans : l'alarme se met au camp des poètes ; une salve d'élégies françaises et latines se fait entendre sur son cercueil.

On rassemble ses vers, et le vœu de Henri II s'accomplit entre les mains de Charles IX. Quatre réimpressions successivement publiées dans l'espace de quelques années assouvissent à grand'peine l'ardeur et l'enthousiasme des nombreux lettrés de ce temps. Puis tout d'un coup silence, oubli. De 1597 à 1841, voilà près de deux siècles et demi traversés par ce nom dépossédé de ses œuvres et porté jusqu'à nous en quelque sorte sur un abîme.

Cela s'explique d'ailleurs : le siècle de Boileau, dans la ferveur de sa réaction iconoclaste, devait faire bon marché d'un poète exubérant d'images. Le siècle de Voltaire, au point de vue sententieux de sa poétique utilitaire et moralisante, s'inquiétait fort peu de tous ces fainéants qui chantaient pour chanter, insoucieux du grand œuvre de diffamer et de détruire. Il fallait, pour que l'heure de sa réhabilitation sonnât, que la langue se retrempât aux sources de cet idiome dont elle avait brusquement renié le tribut, que la curiosité s'éveillant un matin à l'endroit de la couleur, du rythme et de la rime, toutes les qualités de l'art fussent remises en crédit par le rappel des anciens maîtres. On revint à Joachim, et les lambeaux de ses pages moisies par l'âge et rongées par les vers pavoisèrent à l'envi de devises et d'épigraphes maint esquif littéraire lancé depuis quinze ans.

Toutefois dans notre vœu de prévenir au plutôt, par une réimpression locale des œuvres de Joachim Du Bellay, la honte d'une initiative étrangère, un scrupule

nous retenait, tiré naturellement de notre insuffisance et de notre humilité en face d'une illustration aussi haute. Les résurrections, littérairement parlant, plus que les naissances encore ont besoin d'un parrain. Un livre qui éclot du vivant de son auteur puise dans le rapport des temps et dans la fraternité des mœurs, dans les actualités de l'air et du sol mille influences tacites qui le commentent et le préconisent. Un livre qui *revient*, après que choses et hommes, tout s'est renouvelé autour de lui, avec ce je ne sais quoi de hâte et d'étonné que ne sauraient secouer même les plus séduisants fantômes, réclame impérieusement l'autorité d'une voix qui le produise aux petits fils des générations écoulées. Or, cette voix nous manquait. La tâche, toute secondaire et toute négative qu'elle soit, de colliger les œuvres, de conférer les textes, de reviser les mots dans leur pureté native et dans le costume pittoresque de l'époque, semblait assez pesante pour nous. En ce qui est du reste, appréciation des causes, exposition des temps, relief du personnage sur l'horizon multiple des faits, des mœurs et de l'art, — nous attendions, confiant en la providence des poètes, qu'une rencontre se fit; et cette foi n'a pas été trahie.

Un écrivain dont le nom se passe aisément d'épithète, M. Sainte-Beuve déjà, dans une esquisse rapide (*) où comparaissent groupées en manière de médaillon les effigies poétiques du 16.^e siècle, avait voué à Du Bellay quelques lignes chaudes et vives, germe d'un développement à venir. Depuis initié, par une visite sur nos rives, aux harmonies natales de son héros, il a senti se

(*) Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au 16.^e siècle.

doubler de l'émotion des lieux ses premières sympathies d'artiste. Depuis encore, pèlerin de Rome, ce souvenir l'a suivi redorant de son prestige les lointains du paysage éternel, cette ombre plus récente s'est mêlée à tant d'ombres, et de ce Mont Palatin d'où ses regards tombèrent il a vu aussi lui fumer parmi les saules l'humble toit du petit Liré. Dès-lors l'idée en germe a levé et mûri, — et par un renversement de toutes les habitudes littéraires, celui dont nous n'osions invoquer le secours est venu mettre de lui-même aux services de notre œuvre sa plume d'admirateur et d'ami.

Voilà comme quoi et par quelle double analogie s'élève en ce moment au pays de Du Bellay son monument dressé par la main d'un compatriote, avec une épitaphe écrite par la main d'un poète.

A nous la tâche, à lui l'honneur; à lui de remuer les âges, de palper sous la cendre avec ce tact infailible qu'on lui sait les contours de cette figure évanouie; de l'éclairer de sa lueur intérieure et propre en rapport avec l'ombre et le soleil de son temps; d'assortir les effets, d'articuler ces nuances plus discernables à ses yeux que les couleurs à l'œil vulgaire. A nous de produire les titres, de justifier de l'appel, de restreindre aux points sûrs et impérissables désormais les prodigalités d'un enthousiasme éphémère, et un instant perdu dans les vers abondants du poète, ainsi que dans l'épaisseur des blés, de reparaitre bientôt avec une gerbe faite de ses épis les plus dorés.

Mu d'amour et de respect, et presque de pitié pour les vicissitudes de cette mémoire, nous risquons envers elle pieusement, et de notre mieux, le tribut de la dette

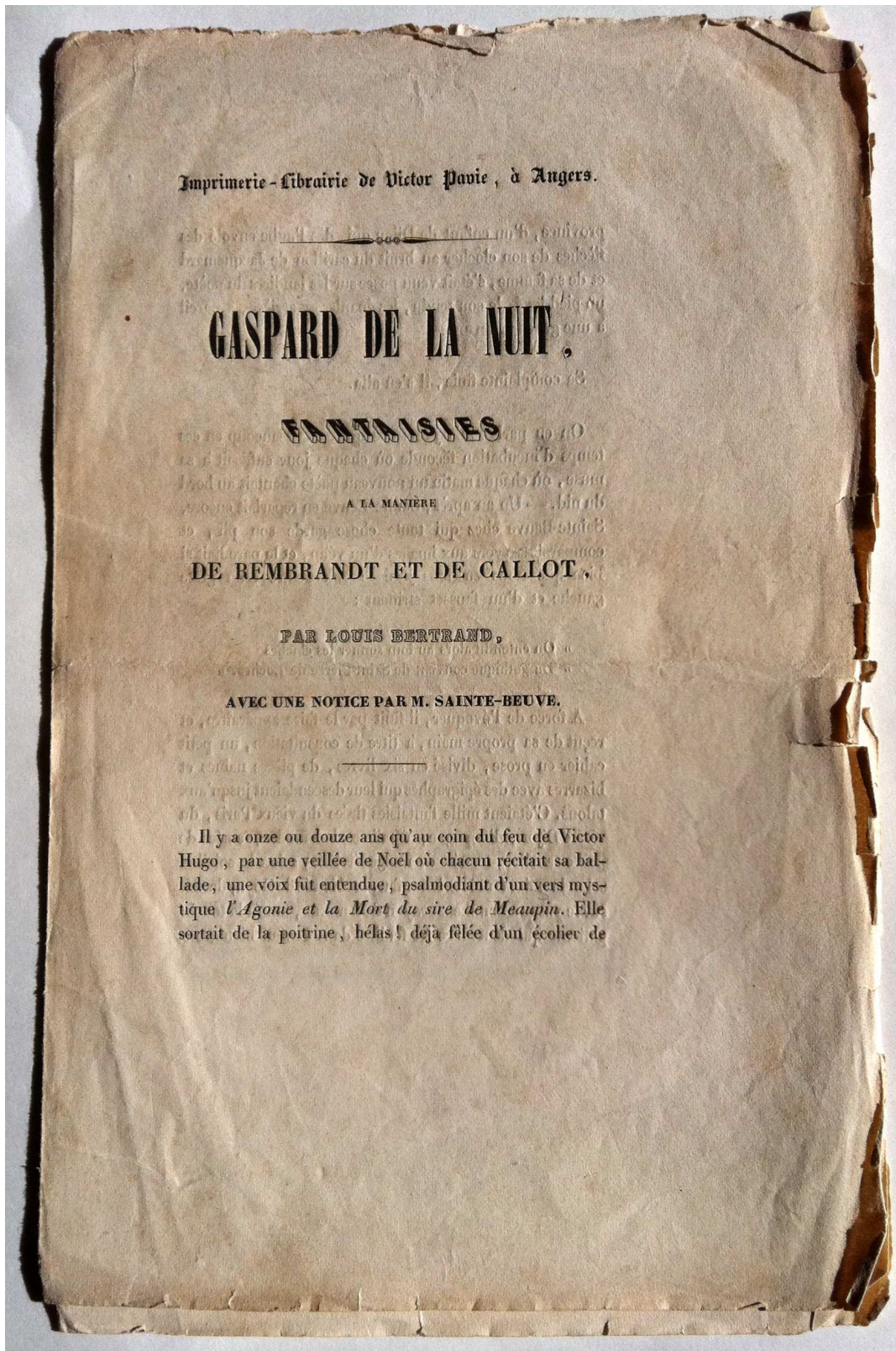
commune : aidez-nous ! De même qu'un regard de vous tourné de ce côté nous laisserait peu sensible à la distraction des autres , de même aussi , ô nos compatriotes , le souvenir étranger , quelque fervent qu'il fût , ne nous consolera point de votre oubli ! Car , nous le répétons , la question désormais n'est nullement de s'inquiéter si Joachim Du Bellay fut un des fondateurs et des artistes de la langue ; s'il sonna de son clairon le départ de cette croisade dont l'élan , refréné ensuite jusqu'à la peur , n'en a pas moins ouvert sur les idiomes voisins des brèches fumantes et victorieuses ; si la lampe de ses veilles jeta un vif rayon dans les ténèbres de son siècle ; si , rude jouteur au tournois de l'érudition et de la critique , il fut tendre et religieux pour la muse ; si , parmi ceux dont elle a réveillé les échos , il est pour notre jeune génération littéraire un nom plus sympathique et plus vibrant que le sien..... — la question est de savoir si c'est à tort ou à raison que Joachim Du Bellay a inventé le mot *Patrie* !

VICTOR PAVIE.

Angers , le 30 septembre 1840.

Prix de l'ouvrage (un fort volume in-8.^o sur vélin superfin) : 7 fr. 50 cent. ; et 6 fr. seulement pour les souscripteurs d'ici au 1.^{er} février 1841.

B. PROSPECTUS DE VICTOR PAVIE POUR L'ÉDITION DE GASPARD DE LA NUIT
NUIT D'ALOYSIUS BERTRAND



Imprimerie-Librairie de Victor Pavie, à Angers.

GASPARD DE LA NUIT,

FANTASIES

A LA MANIÈRE

DE REMBRANDT ET DE CALLOT,

PAR LOUIS BERTRAND,

AVEC UNE NOTICE PAR M. SAINTE-BEUVE.

Il y a onze ou douze ans qu'au coin du feu de Victor Hugo, par une veillée de Noël où chacun récitait sa ballade, une voix fut entendue, psalmodiant d'un vers mystique *l'Agonie et la Mort du sire de Meaupin*. Elle sortait de la poitrine, hélas ! déjà fêlée d'un écolier de

province, d'un enfant de Dijon qui, dès l'aube envolé des flèches de son clocher au bruit du carillon de Jacquemard et de sa femme, s'était venu poser sur les landiers du poète, un pied levé, le cou tendu, les épaules en arrière, « pareil à une grue sur un pal. »

Sa complainte finie, il s'en alla.

On en parla trois jours, ce qui était beaucoup en ces temps d'incubation féconde où chaque jour suffisait à sa muse, où chaque matin un nouveau poète chantait au bord du nid. — Un an après, Sainte-Beuve en reparlait encore, Sainte-Beuve chez qui toute chose garde son pli, et comparait ses vers aux images d'un vélin, et le parodiait si bien que nous eussions juré le voir redire d'un geste gauche et d'un fausset strident :

- » On entendit alors au loin sonner les cloches
- » Du gothique couvent de Saint-Pierre de Loches. »

A force de l'évoquer, il finit par le faire apparaître, et reçut de sa propre main, à titre de consultation, un petit cahier en prose, divisé en six livres, de pièces naines et bizarres avec des épigraphes qui leur descendaient jusqu'aux talons. C'étaient mille fantaisies tirées du vieux Paris, du vieux Dijon, d'Espagne, d'Italie et de Flandre, semées de paillettes d'or, trouées de nuages livides, selon le soleil et selon la nuit : tantôt la lueur fauve et bistrée de Goya, dardée sur le passant comme un rayon de lanterne, tantôt la touché patiente qui dénombre les feuilles dans l'infini bleuâtre et

minutieux de Breughels ; — ce qu'un maçon allemand, sa truelle à la main, voit fourmiller à ses pieds du haut des échafaudages d'une église ; ce que disent des gueux de nuit autour d'un feu de brandons ; comment décroît le bûcheron aux yeux du voyageur dans les sentiers givreux de la forêt dénudée ; — de quoi faire damner une légion de pédagogues ; de quoi asphyxier sur son registre ouvert le plus intègre et le plus scrupuleux des comptables ; — mais de quoi réjouir ceux-là qui, traqués sans relâche de bourses en usines, et de clubs en salons, s'en iraient mendier l'ombre, le silence et le mystère jusque sous les poutres vermoulues d'un gibet.

Le manuscrit retourna à son étrange maître qui ne reparut oncques depuis. En 1856, un éditeur l'acheta, auquel vint la pensée d'en rehausser l'impression d'une série d'illustrations magnifiques, assorties au goût des sujets : des grues et cigognes de leurs ailes enchevêtrées devaient broder l'azur des marges où se seraient entortillés les follets dans la chevelure des sorcières ; on y eût vu la terre s'épanouir en corolle avec la lune pour pistil et les étoiles pour étamines ; et tout au fond, bien loin, se profilant sur la brume, la silhouette immortelle de Jacquemard.

Or, pendant les labeurs de cette gestation fantastique, que devenait notre auteur ? De Paris à Dijon, de mansarde en grenier, il venait et allait, semant sa poitrine sur les bornes : la misère, vous savez, est le pire des médecins. Parfois le cerveau garni d'éblouissantes visions, il se croisait les bras, il attendait en rêvant, avec cette incapacité sublime

qui fait l'homme de génie plus passif, plus inerte qu'un pauvre enfant éclos d'hier.

Cela dura jusqu'en mai 1844 que, débarquant de voiture et frappant à la porte du statuaire David, cette première de toutes les portes, je le vis de loin qui rentrait, abattu et pensif. — « J'arrive du Val-de-Grâce et du cimetière Montmartre : Bertrand est mort d'hier soir. » Et il tirait de sa poche le petit rouleau suivant qu'il allait porter à sa mère : une mèche de cheveux bruns, un chapelet usé, et la médaille bénite que l'aumônier de l'hospice avait suspendue à son cou.

Il s'était endormi, attendant sa double espérance. Pour ce monde comme pour l'autre son épi ne devait point germer que le grain n'en eût été confié au sillon.

Le legs de cette moisson, la plus petite des deux (Dieu étant caution de la grande) n'a point périclité sous la garde de celui qui seul avait suivi les vestiges du poète dans les replis tortueux de son labyrinthe obscur, qui l'avait consolé, qui l'avait soutenu, qui avait renoué de sa main le fil grêle et cassant de cette vie plus fugitive qu'un songe. Recueillir çà et là sous le chevet de son grabat et jusque sous les lèvres de sa plume toutes ces pages funèbres datées successivement de la Pitié, de Saint-Antoine, du Val-de-Grâce, — car l'agonie de Gilbert s'était triplée dans la sienne, — fut la tâche qu'imposa à notre compatriote la religion du souvenir.

Mais cela ne comblait point une lacune essentielle : le

précieux cahier était absent. On chercha l'éditeur ; — il avait quitté les affaires, et demeurait à vingt-cinq lieues de Paris. On écrivit ; — enfin, racheté au prix minime de sa première évaluation, le manuscrit passa aux mains de l'artiste tel qu'il était sorti du portefeuille du poète, il y avait... tantôt six années. M. David souleva l'enveloppe qui le recouvrait, et le considérant comme on ferait d'une figure sous les voiles de son linceul :

— « Je le publierai, dit-il, et puisse la mort lui réussir mieux que la vie. »

— « Et moi, dit Sainte-Beuve, je lui mettrai au front une notice virginale. »

— « Et moi, dis-je, je l'imprimerai. Je l'imprimerai ainsi simple et nu, sans fleurons, sans arabesques ni vignettes. Il n'a que trop souffert de toutes les vanités de ces illustrations dilatoires : trêve de grandeurs et de longueurs ; outre qu'il porte en lui assez de rubis et d'escarboucles pour étinceler tout seul même durant la nuit.

» Je l'imprimerai chez nous, d'où son nom s'exhalera avec le parfum des violettes de novembre, cette fleur des fosses, ce mois des morts. La cause de Louis Bertrand est la cause des provinces. D'ailleurs Angers lui va. N'a-t-il pas pour Jacquemard l'*Inviolata* qui tinte au carillon de notre horloge ? Et les maçons juchés sur les girouettes de Saint-Maurice ont-ils rien à envier des choses curieuses que *le maçon Knupfer* discerna jadis dans Manheim ?...

Il - » Afin que vous , ô statuaire , en ciselant quelque jour la pierre de son tombeau , vous y inscriviez cette épitaphe :

DIVIONIS NATUS EST ;

LUTETIÆ OBIIIT ;

ANDEGAVI ACTEM RESURREXIT.

Angers , 1^{er} octobre 1841.

VICTOR PAVIE.

Prix de l'ouvrage , en caractère et sur papier pareils au Prospectus --- 6 fr.

III. TABLEAUX HISTORIQUES

A. LES AFFICHES D'ANGERS

DATES	APPELLATIONS	PROPRIETAIRES	COLL.	CONCURRENTS	PROPRIETAIRES	COLL.
3/7/ 1773	Création des Affiches d'Angers	Billault et Pierre- Roch Deville		<i>Annonces et Avis divers de la province du Poitou</i>		
1781	Affiches d'Angers	C. P. Mame				
1789	<i>Journal National de la Province d'Anjou</i>	Mame		Correspondance des députés (plusieurs titres) - <i>L'observateur provincial</i> (29 n°s - du début octobre à la mi-janvier)	Louis-Victor Pavie Louis-Victor Pavie	
1790	<i>Journal National du département de Maine et Loire</i>	Mame		- <i>L'observateur provincial</i> (24 n°s - de janvier à la fin avril) - <i>L'observateur provincial</i> puis <i>L'observateur prov.</i> (25 n°s - de mai à mi-juillet) - <i>L'observateur provincial</i> (26 n°s - de fin juillet à début octobre) <i>incomplet</i> - <i>L'observateur provincial</i> (26 n°s - de fin octobre à la mi- janvier)	Louis-Victor Pavie Louis-Victor Pavie Louis-Victor Pavie Louis-Victor Pavie	
1791	<i>Journal National de Mayenne et Loire</i>	Mame	BNF (quelques n°s entre oct. 1791 et An V)	<i>Nouvelles Affiches du département de Maine et Loire</i>	Louis-Victor Pavie	
1792	<i>Journal National de Maine et Loire</i>	Mame				
1793	<i>Moniteur du Département de Maine et Loire</i>	Mame				

DATES	APPELLATIONS	PROPRIETAIRES	COLL.		CONCURRENTS	PROPRIETAIRES	COLL.	
1798	<i>Journal du département de Maine et Loire</i>	Mame						
1800	Re <i>Affiches d'Angers ?</i>	Mame						
1802								
1810		Brevet d'imprimeur-libraire (Louis Pavie)	BMA (micro-films)		Le gouvernement décrète la séparation des feuilles d'annonces et des journaux politiques (Pavie / Mame)			
30/12/1811	Avis de naissance des <i>Affiches, annonces et avis divers d'Angers, Département de Maine et Loire</i>	Louis Pavie (achat à Mame)			<i>Journal politique et littéraire du département de Maine et Loire</i>	Mame		
1812	<i>Affiches, annonces et avis divers d'Angers, Département de Maine et Loire</i>	Louis Pavie	Archives Départementales de Maine et Loire (pas toutes les années et pas toujours complètes)	BMA (en volumes reliés in 8°)	<i>Journal politique et littéraire de Maine et Loire</i>		BMA (micro-films) Archives Départementales de Maine et Loire (Volumes de la coll. De l'imprimerie Siraudeau)	
1818						Auguste Mame est interné à Paris		
1819								
1820								
1822								Auguste Mame perd le titre d' « imprimeur du roi »
1825			Coll. privée : années 1827/1828/1830/1832/1834	BMA (en volumes reliés in 4°)		Charles-Mathieu Mame retrouve le titre d' « imprimeur du roi »		
1826	<i>Affiches d'Angers + Feuilleton (à part)</i>	Louis Pavie						
				Sans les Feuilletons				

DATES	APPELLATIONS	PROPRIETAIRES	COLL.	CONCURRENTS	PROPRIETAIRES	COLL.
1829		Brevet d'imprimeur-lithographe (Louis Pavie)				
1830						
1834						
26/12/ 1835	<i>Affiches, annonces et avis divers d'Angers, (arts, commerce, agriculture, industrie, etc.) avec Feuilleton inclus (irrégulièrement)</i>	Victor Pavie				
1843						
1845	Arrêt Imprimerie Victor Pavie					

B. RELATIONS VICTOR PAVIE / VICTOR HUGO

Années	Nombre de lettres de VH et d'AH à VP	Nombre de lettres de VP à VH et à AH	Lieux	Événements	Publications de Victor Hugo	Selon Paul MARTY	Selon Erwan DALBINE	THESE
1826	1	1		Art. VP sur <i>Odes et Ballades</i>	<i>Bug Jargal</i> (2) <i>Odes et Ballades</i>	« Pressentiment » jusqu'à la rencontre	« Le rêve identitaire »	« Premiers échanges, premières rencontres »
1827	4	3	Cénacle de la rue Notre-Dame des Champs	Rencontre VP / VH, Sainte-Beuve, Delacroix,...	<i>Cromwell</i>			
	2	2		Voyage VP à Londres Études VP à Paris	<i>Amy Robsart</i>	« Plein d'enthousiasme »	« La vie partagée scelle l'amitié »	
1828	7	6		Voyage VP à Weimar	<i>Dernier jour d'un condamné</i> <i>Marion Delorme</i> <i>Les Orientales</i>			
1829		1			Révolution VP rentre à Angers	<i>Hernani</i>	« Désenchantement mais fidélité »	« Désillusions réciproques » - Désenchantement mais fidélité de VP - Déceptions réciproques
1830	2	2	Rue Jean Goujon	VP retourne à Paris / Cénacle de Nodier Projet de reprise d'un théâtre par Dumas et Hugo Abandon du projet des Ponts de Cé Dépit « affectif »	<i>Notre-Dame de Paris</i> <i>Les Feuilles d'Automne</i>			
1831	1 1	2 1			Choléra Nouveau retour à Angers de VP Stage fin d'année VP à Paris (Didot) Peine de cœur de VP	<i>Le Roi s'amuse</i>		
1832	2 1	4 2	Place Royale					

Années	Nombre de lettres de VH et d'AH à VP	Nombre de lettres de VP à VH et à AH	Lieux	Événements	Publications de Victor Hugo	Selon Paul MARTY	Selon Erwan DALBINE	THESE																
1833	3 2	1 2		Retour définitif VP à Angers Liaison VH / Juliette D Art. VH sur le sacré au Théâtre / Dir. théâtre RV manqué Décès grand-mère => DEPRESSION	<i>Lucrece Borgia</i> <i>Marie Tudor</i>	(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques	- Vers l'autonomie (25 mois)																
1834	2	2			<i>Littérature et philosophie mêlées</i> <i>Claude Gueux</i>			(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques															
1835	½ 1 + 2	2 3+1		Mariage VP	<i>Angelo, tyran de Padoue</i> <i>Les Chants du crépuscule</i> (« Lilia »)					(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques													
1836	2	1 + 1		2e Ode à VH								(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques											
1837	1	1		AH veut que VP vive à Paris	<i>Les Voix intérieures</i>									(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques									
1838	4			Idem / Lettre de Ste-Beuve	<i>Ruy Blas</i>											(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques							
1839																		(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques					
1840	1				<i>Les Rayons et les Ombres</i>															(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques			
1841	1	1		Non-manifestation de VH (mort de Joseph) Lettre VP (poste pour TP)																		(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques	
1842				VH absent mariage Théodore Critique VH par VP (lettre à SB)	<i>Le Rhin</i>																			(« Désenchantement mais fidélité »)
1843	1 1	1		Mariage Léopoldine non annoncé Léonie Biard	<i>Les Burgraves</i>	(« Désenchantement mais fidélité »)	- Culte commun des souvenirs nostalgiques																	

Années	Nombre de lettres de VH et d'AH à VP	Nombre de lettres de VP à VH et à AH	Lieux	Événements	Publications de Victor Hugo	Selon Paul MARTY	Selon Erwan DALBINE	THESE
1844	1					(« Désenchantement mais fidélité »)	(Culte commun des souvenirs nostalgiques)	<p>« L 'amitié exilée »</p> <p>- Confrontation</p> <p>- Derniers feux Divergences avérées / idéalisation du passé</p>
1845	1			Adultère VH /				
1846	2							
1847	1 1 ou 2			VP président du comité de soutien à la Loi Falloux				
1848	2							
1849	2			VH député -> gauche. Dénonce l'expédition de Rome				
1850								
1851	1 ou 2							
1852	1	1		EXIL VH				
1853								
1854	1							
1855								
1856								
1857								
1858								
1859	1	1						
1860								
1861								
1862								
1863								
1864								
1865								
1866								
1867								
1868	1							

IV. GENEALOGIE

A. ASCENDANTS LOUIS-VICTOR PAVIE

PAVIE Jacques o le 1670 à Bordeaux

. | . PAVIE Jean-Jacques o le 15/10/1700 à Bordeaux † le17/05/1747 à La Rochelle

. | . . | . PAVIE Jean-Dominique o le 08/08/1729

. | . . | . PAVIE Marie-Françoise o le 21/08/1730

. | . . | . PAVIE Jeanne o le 30/11/1731

. | . . | . PAVIE Jean o le 30/11/1731

. | . . | . PAVIE Jacques-Simon o le 1733

. | . . | . PAVIE Jacques-Maurice o le 15/05/1737

. | . . | . PAVIE Marie-Anne o le 22/05/1738

. | . . | . PAVIE Marie-Élisabeth o le 07/06/1739

. | . PAVIE Joseph o le 19/07/1702 à Bordeaux † le07/05/1790 à La Rochelle

. | . . | . PAVIE Marie-Rose o le 14/09/1734 † le29/11/1735

. | . . | . PAVIE Renée-Jeanne o le 11/09/1735 † le20/09/1813

. | . . | . PAVIE Joseph o le 23/08/1736 † le10/10/1737

. | . . | . PAVIE Louis-Joseph o le 25/12/1737 † le01/10/1804

. | . . | . PAVIE Guillaume o le 15/01/1739 † le20/10/1793

. | . . | . PAVIE Etienne o le 12/04/1740 † le31/05/1787

. | . . | . PAVIE Pierre o le 15/06/1741 † le04/10/1820

. | . . | . PAVIE Jean-Baptiste o le 13/09/1742 † le23/04/1813

. | . . | . PAVIE Nicolas-Pierre o le 16/12/1743 † le04/10/1746

. | . . | . PAVIE Jeanne-Thérèse o le 15/01/1745 † le31/10/1818

. | . . | . PAVIE Joseph o le 27/02/1746 † le22/03/1814

. | . . | . PAVIE Augustin o le 14/11/1747 † le13/11/1749

. | . . | . PAVIE Charles o le 07/04/1749

. | . . | . PAVIE Louis o le 02/06/1750

. | . . | . **PAVIE Louis-Victor** o le 10/05/1752 † le12/04/1796

. | . . | . PAVIE Marie-Magdeleine o le 17/07/1753 † le01/11/1788

. | . . | . PAVIE Anne o le 20/09/1754

. | . . | . PAVIE Marie-Anne-Claire o le 23/02/1756 † le27/08/1797

. | . PAVIE Claude o le 16/09/1703 à Bordeaux † le1750 à Poitiers

. | . . | . PAVIE Joseph-Claude o le 13/11/1729

. | . . | . PAVIE Charles

. | . . | . PAVIE André Dominique

. | . . | . PAVIE Jacques

. | . . | . PAVIE Valérie ?

. | . . | . PAVIE Marie

. | . PAVIE Claude o le 16/09/1703 à Bordeaux † le1750 à Poitiers

. | . PAVIE Anne o le 02/08/1707 † le05/04/1793 à La Rochelle

. | . PAVIE Catherine

B. DESCENDANTS VICTOR PAVIE

PAVIE Victor x VALLEE Louise

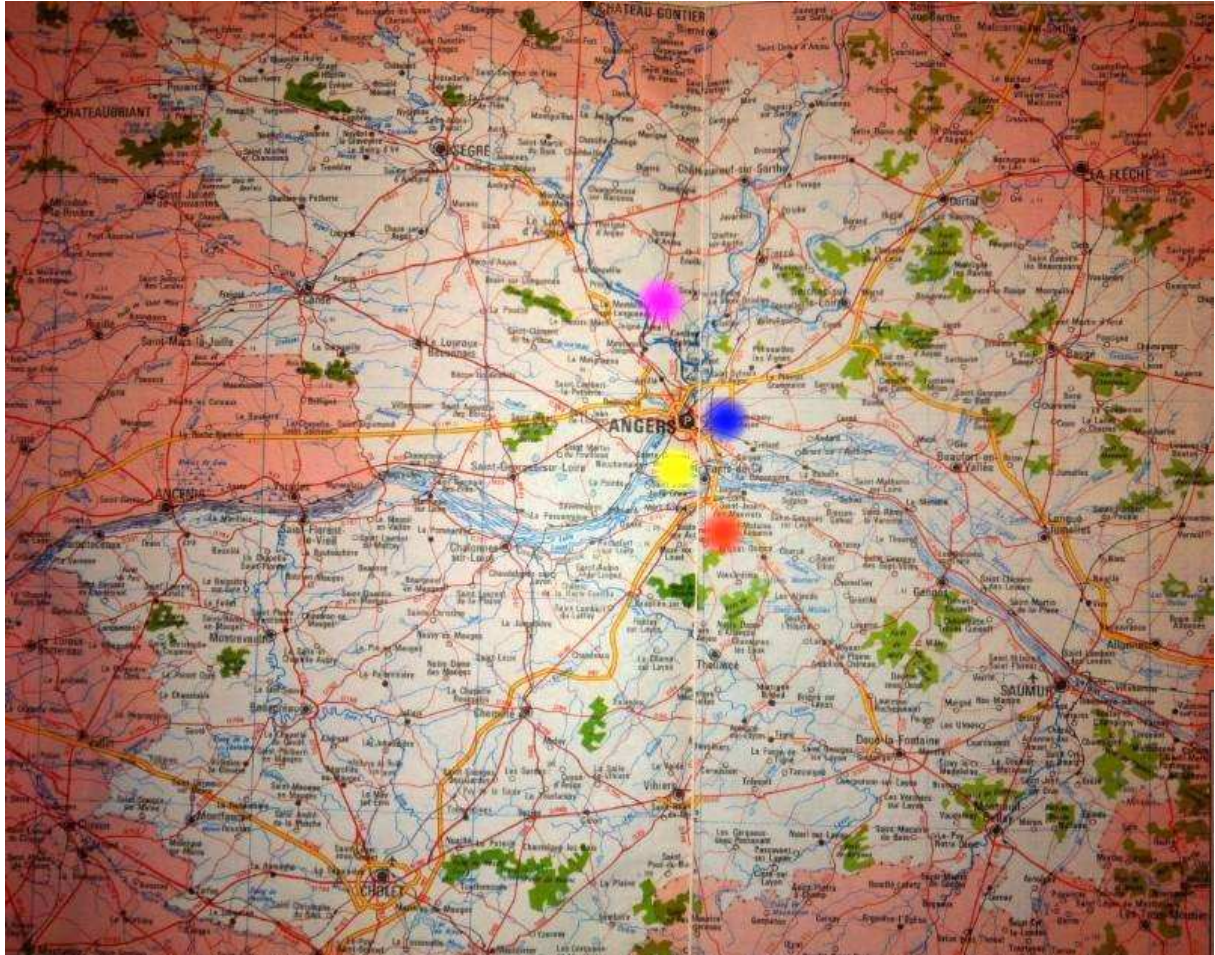
- . | . PAVIE Joseph
- . | . PAVIE Maurice
- . | . PAVIE Elisabeth
- . | . PAVIE Eusèbe x RETAILLEAU Anne-Marie
- . | . | . PAVIE Henri
- . | . | . PAVIE Jean x PRIEUR Suzanne
- . | . PAVIE Louise x CHASLE Justin
- . | . | . CHASLE Joseph x LARGENT Clémence
- . | . | . | . CHASLE Geneviève x VOISIN Jacques
- . | . | . | . | . VOISIN Jean-Claude
- . | . | . | . | . VOISIN Nicole
- . | . | . | . | . VOISIN Françoise
- . | . | . | . | . VOISIN Pascale
- . | . | . | . | . VOISIN Murielle
- . | . | . | . | . VOISIN Pierre
- . | . | . CHASLE Louis
- . | . | . CHASLE Jeanne
- . | . | . CHASLE Marthe
- . | . | . CHASLE Victor
- . | . | . CHASLE Marie-Louise
- . | . | . CHASLE Jean
- . | . | . CHASLE Paul
- . | . | . CHASLE Marie-Thérèse
- . | . | . CHASLE François
- . | . | . CHASLE Pierre
- . | . PAVIE Georges x DANIEL Jeanne
- . | . | . PAVIE André x FECHNER Alice
- . | . | . | . PAVIE Françoise x De SAINTE LORETTE Lucien
- . | . | . | . | . De SAINTE LORETTE Florence
- . | . | . | . | . De SAINTE LORETTE Patrick
- . | . | . | . | . De SAINTE LORETTE Clery
- . | . | . | . | . De SAINTE LORETTE Éric
- . | . | . | . | . De SAINTE LORETTE Diane
- . | . | . | . PAVIE Stéphane x LEAUTE ? Lisette
- . | . | . | . | . PAVIE Philippe
- . | . | . | . | . PAVIE Henri
- . | . | . | . | . PAVIE Maxime
- . | . | . | . | . PAVIE Hélène
- . | . | . PAVIE Marguerite
- . | . | . PAVIE René x MARTIN Angèle Marie
- . | . | . | . PAVIE Marie-Marguerite x SEIGNEUR du BAST André

.|. .|. .|. .|. .|. SEIGNEUR du BAST Geneviève
 .|. .|. .|. .|. .|. SEIGNEUR du BAST Françoise
 .|. .|. .|. .|. .|. SEIGNEUR du BAST Jacques
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Marie-Marguerite x COLIEZ Jean
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Jacqueline x BLANCHARD Jacques
 .|. .|. .|. .|. .|. BLANCHARD René-Pierre
 .|. .|. .|. .|. .|. BLANCHARD Alain
 .|. .|. .|. .|. .|. BLANCHARD Marie-Sophie
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Bernard x TREFOUX Suzanne
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Xavier x TOUCHARD Françoise
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Martin
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Corentin
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Mélanie
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Blaise
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Michel x PREVOST Denyse
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Claude x CADART Catherine
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Paul x PANSA Renée
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Monique x DESVAUX Michel
 .|. .|. .|. .|. .|. DESVAUX Paul
 .|. .|. .|. .|. .|. DESVAUX Xavier
 .|. .|. .|. .|. .|. DESVAUX Yves
 .|. .|. .|. .|. .|. DESVAUX Pierre
 .|. .|. .|. .|. .|. DESVAUX Geneviève
 .|. .|. .|. .|. .|. DESVAUX Claire
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Paulette x COULON ? René
 .|. .|. .|. .|. .|. COULON ? Denis
 .|. .|. .|. .|. .|. COULON ? France
 .|. .|. .|. .|. .|. COULON ? Annie
 .|. .|. .|. .|. .|. COULON ? Christophe ?
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Jacques x VINCENT Geneviève
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Yves x PRILOCHE ?
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Gilles x GUIMARD ?
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Benoit
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Catherine
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Anne-Charlotte
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Jean-Philippe
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Jérôme
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE François
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Stéphanie
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Nicolas
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Serge x LESANGE Pierrette
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Béatrice
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Lucile
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Clothilde
 .|. .|. .|. .|. .|. PAVIE Anne x PRIORET ? Michel

. | . . | . . | . . | . . | . PRIORET ? Luce ?
. | . . | . . | . . | . PAVIE Édith
. | . . | . . | . . | . PAVIE Pierre x MIGNEROT Henriette
. | . PAVIE Marcelin[e]

V. CARTES

A. LES DEMEURES ANGEVINES DES PAVIE



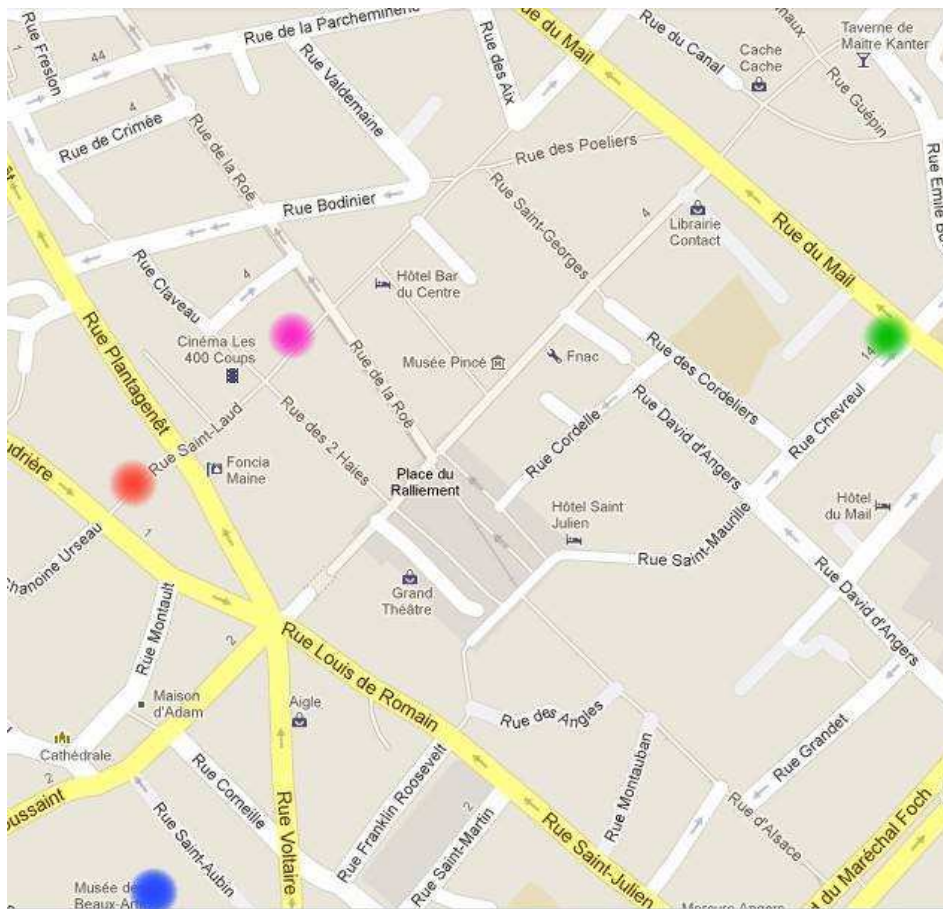
Le Bignon (Feneu)

Les Rangeardières (Saint-Barthélemy d'Anjou)

Saint-Melaine-sur-Aubance (maison de Louise-Honorine, son épouse)

Sainte-Gemme-sur-Loire (maison de ses grands-parents maternels)

B. RUES D'ANGERS



Imprimerie Pavie

Maison des grands-parents Fabre

École centrale (lycée)

Maison d'Aubin de Nerbonne

Correspondances des noms de rues citées dans les Mémoires de Victor Pavie

<i>Ancienne appellation</i>	<i>Appellation actuelle</i>
Rue de la Serine	Rue de Crimée
Rue du Chaudron	Rue Bodinier (partie Ouest ?)
Rue de la Croix Blanche	Rue Claveau
Rue de l'Écorcherie	Rue Plantagenêt (Nord rue St Laud)
Rue du Grand Talon	Rue Plantagenêt (Sud rue St Laud)
Rue de l'Oisellerie	Rue Baudrière
Rue du Petit-Prêtre	<i>disparue (située entre les deux précédentes)</i>

Source : Angers, noms de rues pendant la période révolutionnaire. Index alphabétique, Bibl. mun., Archives 1992, 18 p dactylographiées.

INDEX

A

ACKERMANN, 382
ADANSON, 384
AGOULT Marie d', 150
AGUESSEAU (madame d'), 150
ALAVOINE Jean-Antoine, 126
ALDOVANDRE, 541
ALEXANDRE VI (pape), 628
ALIENOR D'AQUITAINE, 375, 376
ALIGNY Théodore CARUELLE D', 691
AMBRIERE Madeleine, 616
AMPERE André-Marie, 124
ANDIGNE (d'), 382
ANTOINE Gérald, 570
ANTOINE Philippe, 459, 460, 467, 480
APPERT Eugène, 673, 691
ARAGON, 1, 352
ARBOUVILLE (madame d'), 150
ARBRISSEL Robert d', 375
ARLINCOURT (vicomte d'), 707
ARSIGNY Violaine, 396, 398, 399, 401
ASSELIN Alfred, 317
ASSELINEAU Charles, 348, 353, 734
ASTRUC Zacharie, 673
AUBERT (Melle), 71
AUGUSTE, 502
AUMONT Maréchal d', 636
AVRIL Pierre, 14

B

BAILLON, 384
BAILLY Emmanuel, 392
BALZAC Honoré de, 15, 100, 134, 421, 422, 484, 506, 508, 534, 579, 593, 615, 616, 657, 703, 737
BARBE Eustache (abbé), 152, 153, 154
BARBEY D'AUREVILLY Jules, 303, 304, 347, 508, 635
BARBOTTIN (abbé), 17, 37
BARRAULT Olivier, 75, 112, 541, 685, 716, 722
BARRIERE, 14
BASTARD, 46
BAUDELAIRE Charles, 188, 351, 421, 437, 459, 460, 536, 537, 576, 702
BAUSAC, 20
BAYLE Pierre, 621
BAZIN René, 3, 50, 176, 276, 311, 313, 387, 389, 404, 558, 561, 562, 567, 695
BEAUMARCHAIS, 25, 214
BEAUREGARD (de), 369, 370, 372, 377
BEAUVEAU, 542
BECLARD Philippe, 626
BECLARD Pierre-Augustin, 23, 116, 117, 382, 422, 425, 606, 711, 712, 729
BEDERT, 682
BEETHOVEN, 32, 126, 129
BELLANGER, 546, 739, 789
BELLAY Joachim du, 134, 136, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 320, 332, 333,

334, 335, 336, 337, 338, 423, 485, 540, 567, 583, 604, 612, 619, 620, 621, 699, 705, 735, 747
BELLEUVRE Paul, 359, 366, 371, 375, 378, 379, 382, 383, 391, 527, 539, 547, 601, 619, 718, 739
BELLOC (Madame), 118
BENSERADE Isaac de, 166
BENTHAM Jérémy, 120
BENVENISTE Emile, 563
BERANGER Pierre-Jean de, 438
BERCHEM Nicolaes, 692
BERGSON Henri, 556
BERLIOZ Hector, 102, 215, 486, 559, 580
BERRYER Pierre-Antoine, 379, 380
BERTIN Louise, 255, 532
BERTIN Louis-François, 34, 68, 149, 230, 244, 259, 439, 643, 745
BERTRAND Aloysius, 6, 8, 78, 108, 136, 170, 171, 172, 173, 174, 203, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 347, 348, 350, 351, 352, 353, 354, 357, 416, 423, 429, 437, 443, 444, 453, 475, 506, 521, 541, 567, 594, 610, 626, 647, 664, 697, 730, 734, 737, 740, 747
BESCHERELLE, 441
BEULE Charles Ernest, 379, 380, 391
BIARD Léonie, 262, 811
BIARDEAU, 626
BIENVENU (Melle), 63
BILLARD, 606
BILLAULT, 14, 25, 807
BILLY André, 317
BINEAU Martial, 77
BIRE Edmond, 211, 216, 268, 270, 276, 277, 301, 567, 718
BLACK KLIER Betje, 4, 84
BLORDIER-LANGLOIS, 17, 27, 45, 46, 162, 163, 338
BLOTTIN, 74
BLUM Léon, 176, 238, 276
BODIN Jean, 622, 628
BODINIER Guillaume, 381, 487, 488, 493, 691, 818
BOIELDIEU, 32
BOIGNE (comtesse de), 150
BOILEAU Nicolas, 690
BOIS Charles, 27
BOITEL, 349
BONAPARTE Louis Napoléon, 264, 265, 396
BONCHAMPS Charles de, 44, 112, 113, 114, 117, 136, 137, 336, 530, 576, 582, 583, 675, 676, 722, 729
BONNEROT Jean, 4, 143, 144, 147, 148, 149, 150, 151, 153, 154, 155, 156, 158, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 174, 303, 317, 323, 335, 336, 340, 343, 350, 569, 619
BONY Jacques, 338, 347, 348, 419
BORE Eugène, 269, 603, 718
BORE Léon, 603
BOREL Petrus, 215, 444, 593
BORGIA César, 541
BOSSUET Jacques-Bénigne, 690
BOTTELIERES Charlot des, 48
BOUCHER François, 691
BOUILLON Jean-Claude, 665, 666

BOUIN François, 77, 345
 BOULANGER Louis, 170, 171, 173, 193, 206, 208,
 215, 232, 259, 349, 532, 574, 578, 584, 593, 596,
 597, 598, 647, 652, 665, 669, 718, 720, 789
 BOULAY Renée, 41, 61
 BOULAY-PATY Evariste, 104, 512, 525, 575, 587,
 611, 612, 613, 614, 718
 BOURDALOUE, 155
 BOURDIGNE Charles de, 628
 BOURDON Sébastien, 691
 BOWRING, 120
 BOYER, 386, 387, 450, 568, 601, 602, 718
 BOYERMANS Théodore, 683
 BOYSLEVE Marin de, 656, 721
 BRANTOME (Pierre de BOURDEILLE dit), 628
 BRASSINI, 489
 BRETON André, 352
 BRETONNEAU, 371
 BRIAND Aristide, 381
 BRIFAUT Charles, 215
 BRIONNEAU, 636
 BRIX Michel, 418, 439, 568, 573, 576, 577, 592,
 735
 BRIZEUX Auguste, 517, 518, 519, 520, 521, 539,
 593, 612
 BROGLIE (comtesse de), 150
 BRONZINO Agnolo di Cosimo di Mariano (dit), 683
 BRUEGHEL Pieter, 684, 689
 BRUNEAU Jules, 359, 365
 BRUNETIERE, 382
 BULOZ François, 95, 97, 167, 168
 BURDIN, 383
 BURKE, 493
 BURNOUF Eugène, 93, 94, 95, 96, 97, 299, 725,
 728
 BYRON George Gordon, 458, 640, 668

C

CABRERA, 635
 CADEAU, 606, 789
 CAILLER Léon, 13
 CAILLEUX Ludovic de, 352
 CALLOT Jacques, 172, 174, 443, 623
 CALVIN Jean, 634, 636
 CANALETTO Giovanni Antonio CANAL (dit), 683
 CARAVAGE, 683
 CARILES, 31
 CARMONA, 692
 CASO Jacques de, 138
 CASTILLON, 13
 CASTRIES (marquise de), 149
 CATHELINÉAU Jacques, 336
 CATHOLICUS, 379
 CATTÀ Monique, 4
 CAUVILLE Jean-François-Marie, 52
 CAZALES Edmond de, 493
 CELLINI Benvenuto, 500
 CERROZI, 683
 CESAR Jules, 502
 CESENNA (de), 370
 CHALONNES Robin de, 691
 CHAMPFLEURY Jules, 351, 444
 CHANTREAU Alain, 4
 CHANTREY Sir Francis Legatt, 120, 122
 CHARDIN Siméon, 691

CHARETTE DE LA CONTRIE François-Athanase,
 44, 635
 CHARLES D'ANJOU, 495
 CHARLES V, 402
 CHARLES VIII, 495, 627
 CHARLES X, 56, 106, 215, 587
 CHASLE-PAVIE Geneviève, 4, 40, 44, 623
 CHASLE-PAVIE Joseph, 3, 11, 22, 29, 44, 58, 192,
 695
 CHATEAUBRIAND François-René de, 81, 86, 88,
 89, 99, 103, 124, 137, 188, 189, 205, 220, 272,
 273, 343, 354, 356, 389, 418, 421, 427, 437, 457,
 458, 462, 464, 465, 468, 470, 471, 481, 484, 508,
 519, 562, 563, 579, 580, 615, 657, 701, 702, 705,
 706, 739, 757
 CHENIER André, 344, 418, 762
 CHESNEL, 72
 CHEVREUL, 23, 55, 70, 81, 92, 112, 118, 134, 370,
 371, 382, 729
 CHEVROLLIER Jean-Joseph, 72
 CHOTARD Loïc, 572, 576, 590
 CHOUDIEU, 18, 22
 CHOVET Lucien, 354
 CICERON, 13, 457
 CLARETIE Jules, 347, 348
 CLARKE (Miss), 149
 CLEMENT XII (pape), 44
 COEUR Jacques, 541
 COMMINES Philippe de, 628
 COMPAGNON Antoine, 700, 701
 COMTE Achille, 584
 COMTE Auguste, 553
 CONAN II DE BRETAGNE, 544
 CONDREN DE SUZANNE, 46, 76
 CONSTANT Benjamin, 154, 418
 CONTADES (de), 377, 382
 CONTIER, 20
 COOK James, 84, 85, 455
 COOPER Fenimore, 86, 118, 122, 137
 COQUILLE D'ALLEUX, 38
 CORBINEAU Charles-Auguste, 673
 CORDELLIER-DELANOUE Etienne, 128, 444, 584,
 655
 CORNEILLE Pierre, 134, 214, 569, 690
 COROT Jean-Baptiste Camille, 597, 672
 COSNIER, 50, 51, 53, 70, 77, 140, 313, 356, 357,
 358, 366, 371, 373, 382, 383, 394, 400, 553, 601,
 628, 631, 656, 659, 663, 672, 713, 729, 736, 737,
 738
 COUASSE Jeanne, 12
 COUBARD, 131
 COUDRAY, 133
 COURBET Gustave, 422
 COURTILLER, 34
 COUSIN Victor, 95, 124, 126, 127, 165, 375, 537,
 574, 707
 CRAYER Gaspard de, 689
 CROSNIER Alexis, 84
 CUCAULT Française, 682
 CURTIUS, 61

D

DAGNAN Isidore, 264, 265, 284, 479, 480, 509,
 512, 547, 548, 549, 593, 665, 671, 691, 716, 731
 DAGUERRE Louis, 683

DALBINE Erwan, 4, 8, 45, 142, 143, 150, 151, 154, 156, 157, 161, 167, 168, 170, 175, 176, 177, 190, 205, 233, 238, 251, 255, 256, 257, 261, 276, 482, 522, 620
DALIGNY, 46
DANTE, 74, 423, 457, 489, 519, 595, 668
DARWIN Charles, 384
DAUBAN Jules, 673, 691
DAUBIGNY Charles-François, 672
DAUDET Alphonse, 100, 453
DAVID d'ANGERS Pierre-Jean, 6, 8, 9, 37, 42, 43, 65, 78, 81, 86, 89, 90, 94, 104, 110, 111, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 128, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 144, 169, 170, 171, 172, 173, 190, 191, 193, 203, 212, 245, 257, 261, 262, 275, 276, 286, 288, 299, 303, 309, 310, 313, 316, 317, 320, 338, 340, 341, 342, 343, 344, 346, 348, 349, 353, 359, 360, 362, 371, 372, 387, 389, IV, 422, 423, 426, 431, 455, 472, 473, 474, 476, 479, 480, 481, 492, 522, 527, 530, 542, 566, 568, 572, 576, 579, 580, 582, 583, 589, 608, 612, 618, 620, 625, 626, 629, 665, 666, 667, 672, 674, 675, 676, 677, 685, 686, 695, 697, 699, 707, 717, 730, 737, 740, 746, 835
DAVID D'ANGERS Robert, 673
DAVID Jacques-Louis, 119, 121, 425, 667
DE PRESLE, 46
DEBUREAU, 106
DECAUX Alain, 216
DECKER Jean, 683
DEGOUT Bernard, 101
DEL PIOMBO Sebastiano, 683
DELAAGE Henri-Pierre, 51
DELACROIX Eugène, 6, 90, 111, 123, 127, 137, 193, 206, 208, 375, 421, 475, 525, 527, 531, 536, 566, 568, 576, 577, 579, 581, 582, 589, 596, 642, 644, 647, 665, 666, 667, 668, 669, 674, 684, 691, 707, 717, 722, 810
DELAPORTE, 72
DELAVIGNE Casimir, 118, 124, 213, 427, 652
DELBENNE Marie, 651
DELECLUZE Etienne, 671
DEMIDOFF (prince), 692
DENECHÉAU Séraphin, 673
DESBORDES-VALMORE Marceline, 150, 346, 419, 612, 652, 653
DESCHAMPS Antony, 575, 595
DESCHAMPS Émile, 194, 222, 349, 350, 565, 574, 595
DESCHAMPS Emile et Antony, 124, 134, 267, 350, 354, 418, 566, 574, 575, 593, 594, 595, 718
D'ESPINAY-MONTMARTIN François, 636
DESPLACES Auguste, 351
DEVERIA, 193, 200, 215, 218, 232, 390, 525, 574, 578, 593, 596, 597, 598, 612, 652, 665, 668, 718
DEVILLE Pierre-Roch, 25, 807
DEWAQUEZ Marguerite, 151
DEZEIMERIS Reinhold, 170
DIAZ José-Luis, 305
DIDEROT, 25, 214, 444, 665
DIDOT Jules, 92, 170, 238, 314, 315, 567, 711, 718, 810
DINAUX, 213
DOLBEAU, 18, 22, 28, 87, 359, 378, 379, 383, 391, 403, 527, 619, 701, 713, 725, 731, 737, 738
DOLMESCH, 52

DONNADIEU, 636
DORVAL Marie, 129, 218
DOVALLE Charles, 358, 371, 608, 609, 610, 718
DOYEN, 445
DROLLING Martin, 683
DROUET Juliette, 105, 148, 149, 223, 245, 286, 320, 430, 526, 531, 596
DU FAUX Robin, 621
DU GUESCLIN, 627
DUBE, 14
DUBOIS Marie, 40, 41, 61, 323
DUBOY Jacques, 48
DUCHESSÉ DE BERRY, 70, 427, 548, 549, 716
DUFAURE Jules, 379, 380
DUFIEF Anne-Simone, 8
DUFIEF Pierre-Jean, 305, 557
DUMAS Alexandre, 4, 5, 6, 100, 137, 209, 213, 215, 216, 218, 222, 226, 227, 418, 458, 484, 486, 508, 528, 532, 557, 558, 562, 565, 566, 574, 575, 579, 580, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 593, 598, 610, 616, 653, 703, 707, 717, 810
DUMAS Alexandre (fils), 508
DUMNACUS, 336, 676
DUPANLOUP Mgr, 375, 403
DUPATY Charles, 485, 551, 751, 753
DUPIN Charles, 370
DUPLESSIS-MORNAY Philippe, 636
DUPONT Léon, 387
DUPRE Louis, 119
DYCK Antoine van, 683

E

EDON, 21
ELEONORE D'AQUITAINE, 377
ESCHYLE, 644
ESPINAY (d'), 380, 546, 739
ESTIENNE Henri, 168
EUGENE IV, 402
EURIPIDE, 643

F

FABRE Denis-Joseph, 455
FABRE Eulalie-Monique épouse PAVIE, 24, II, 834
FABRE Marie-Marguerite, 14, 21, 36, 318
FABRE Pierre-Alexandre, 455
FALLOUX Alfred de, 77, 264, 265, 267, 297, 369, 370, 373, 374, 375, 378, 379, 380, 400, 403, 547, 558, 619, 739, 812
FARRAN (madame), 51
FELTRE (duc de), 682
FEMY, 52
FERRY Jules, 404
FEVAL Paul, 508
FICHTE Johann Gottlieb, 126
FLAMEL Nicolas, 342, 541
FLANDRIN Hippolyte, 391
FLAUBERT Gustave, 157, 422, 444, 446, 458, 508, 534, 536, 657, 706
FONTANEY Antoine, 569, 593
FONTENELLE, 166, 570
FORNERET Xavier, 352
FOUCHER Paul, 92, 106, 127, 196, 200, 206, 218, 279, 285, 593
FOUCHER Pierre, 180, 194, 318, 320, 321, 322
FOUQUET Jehan, 380
FOUQUIER-TINVILLE, 19, 20

FRA DIAVOLO, 488
FRAISSE Luc, 2
FRANCINI, 69
FRANCOIS Ier, 622
FRAYSSINOUS Denis, 389
FREPPPEL Mgr, 3, 97, 98, 369, 370, 399, 402, 403,
404, 405, 695, 730
FRESLON, 312
FREYCINET Charles de, 469
FROMENTIN Eugène, 672
FULTON Robert, 515
FUST, 13

G

GALLOIX Imbert, 610
GAMBONI Dario, 665, 666
GARDEREAU dom, 388
GARNIER Jean-Jacques, 628
GAUTIER Marc-Édouard, 8
GAUTIER Théophile, 4, 215, 216, 350, 458, 528,
536, 565, 591, 592, 593, 657
GAVARD Charles, 318
GAVARNI Paul, 565
GAVINET, 46
GAY Delphine, 124
GAZEAU Antoine Gabriel Tancrède (comte de la
Bouère), 673
GEFFROY, 77, 558
GENETTE Gérard, 2
GENGEMBRE Gérard, 8, 617, 627, 701
GERANS Camille de, 658, 659, 721
GERARD François, 691
GERBET Philippe, 389, 390, 485, 493
GERICAULT Théodore, 667, 668, 691
GEROME Jean-Léon, 672, 684
GESLIN, 20
GIE, 617, 623, 627, 628, 629, 630, 719
GIOTTO, 500, 501, 502
GIRARDIN (madame de), 444
GIRAUD (abbé), 79, 370
GIRAUD-LABALTE Claire, 665
GLUCK, 25, 32
GODARD-FAULTRIER Victor, 357, 358, 373, 377,
378, 394, 539, 547, 636, 739
GODEFROY Frédéric, 442
GOETHE Johann Wolfgang von, 6, 112, 123, 124,
125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134,
137, 180, 206, 212, 313, 426, 427, 455, 458, 474,
476, 477, 478, 485, 534, 553, 572, 583, 647, 669,
707, 712, 715, 720, 746
GOHIN, 55
GONCOURT (frères), 304, 305, 444, 738
GOSSELIN Charles, 179, 227, 651
GOUPILEAU, 18
GRABOWSKI, 673
GRANDAIS Serge, 393, 394, 396, 397, 399, 402,
723
GRANDET, 541
GRATE Pontus, 671
GREGOIRE (abbé), 38, 126, 127, 400, 402
GREGOIRE XVI, 391, 395, 400
GRETRY, 32
GREUZE Jean-Baptiste, 673, 691
GRILLE, 22, 27, 51, 70, 134, 162, 163, 164, 166,
169, 604, 605, 663, 729
GRILLE François, 22, 164, 174, 367, 663

GROS Antoine-Jean, 33, 574, 576, 578, 579, 581,
589, 664, 665, 674, 691, 705, 717
GROSCLAUDE Pierre, 4, 184
GUEPIN, 46, 51, 70, 77, 78, 361, 381, 539, 599
GUERANGER Prosper, 70, 77, 375, 388, 558
GUERIN DE CRAON, 544
GUERIN Maurice de, 352
GUIRAUD Alexandre, 30, 189, 193, 425, 646, 647,
720
GUISE (ducs), 632, 633, 635, 734
GUITTOREAU, 179
GUIZOT François, 95, 607, 615, 654
GUSDORF Georges, 553, 554, 555, 556
GUTEMBERG, 13, 136, 141
GUTTINGER Ulric, 149
GUYARDIN, 22

H

HALEVY, 382
HAREL Charles Jean, 226
HARSY Antoine de, 161
HAYDN, 32, 129, 677
HEBERT Ernest, 672
HEGEL Georg Wilhelm Friedrich, 126
HEINE Henri, 587
HENRI II PLANTAGENET, 375, 376, 377
HENRI IV, 542, 632, 637
HENRIETTE D'ANGLETERRE, 541
HERNAULT Antoine, 13
HETZEL Charles, 54
HEURTAULT François de, 636
HOBBEMA Meindert, 513, 600
HOFFMANN Ernst Theodor Amadeus, 442, 443
HOFFMANN François-Benoît, 180, 443, 465, 642
HOMERE, 118, 183, 198, 457, 572, 660, 753
HORACE, 180, 304, 457, 489, 538, 643
HOUSSAYE Arsène, 351, 444, 547, 739
HOVASSE Jean-Marc, 146, 216
HUBAULT, 14
HUBLIN Emile-Auguste, 673
HUDOUX, 20, 21
HUET Paul, 9, 215, 434, 566, 571, 593, 596, 597,
665, 672, 674, 718
HUGO Abel, 263, 264, 538
HUGO Adèle, 6, 104, 106, 148, 150, 177, 180, 216,
222, 228, 231, 232, 236, 238, 239, 242, 243, 246,
248, 249, 254, 256, 263, 267, 276, 278, 279, 281,
282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291,
292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 300, 301, 306,
320, 325, V, 430, 484, 524, 589, 612, 696, 697,
835
HUGO Charles, 325
HUGO François-Victor, 207, 259
HUGO Julie, 263
HUGO Léopold, 202
HUGO Léopold Abel, 263, 264
HUGO Léopoldine, 148, 151, 193, 248, 251, 259,
260, 261, 287, 294, 295, 317, 318, 320, 321, 529,
531, 589, 595, 811
HUGO Victor, 1, 4, 6, 9, 10, 66, 86, 89, 92, 103,
105, 106, 108, 111, 123, 124, 127, 134, 142, 143,
144, 146, 149, 150, 152, 171, 175, 176, 177, 178,
179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 187, 188, 189,
190, 191, 192, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201,
202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211,
213, 214, 215, 216, 219, 220, 221, 222, 223, 224,

225, 226, 227, 228, 229, 233, 234, 235, 236, 237,
238, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248,
249, 251, 252, 253, 254, 256, 257, 258, 259, 260,
261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 270, 271,
272, 273, 275, 276, 277, 279, 280, 285, 289, 290,
293, 294, 296, 297, 298, 299, 300, 302, 306, 307,
308, 309, 313, 316, 317, 319, 321, 322, 324, 325,
344, 347, 356, 385, 389, 408, 413, 415, 416, 417,
418, 420, 422, 424, 426, 430, 433, 435, 436, 439,
451, 464, 470, 473, 479, 480, 484, 501, 504, 509,
512, 514, 523, 524, 530, 531, 532, 560, 561, 565,
567, 574, 576, 579, 580, 588, 589, 595, 597, 598,
609, 612, 613, 640, 642, 643, 645, 646, 647, 649,
650, 652, 659, 666, 687, 689, 695, 696, 697, 704,
707, 709, 713, 720, 730, 734, 736, 737, 742, 744,
745, 747, 810, 811, 812
HUMBOLDT Alexander von, 90, 384, 457, 469
HUMMEL Johann Nepomuk, 129, 477
HUYSMANS Joris-Karl, 42, 389

I

INGRES Jean-Auguste-Dominique, 258, 391, 571,
572, 574, 576, 577, 579, 581, 589, 601, 665, 672,
674, 705, 717

J

JACQUE Charles, 691
JANIN Jules, 181, 209, 671
JANVIER Adèle, 69, 317, 364, 365, 366, 437, 566,
580, 607, 608, 612, 651, 652, 718
JANVIER Eugène, 363, 364, 379, 607, 608
JAUBERT Hippolyte François, 403
JEAN Georges, 417
JEANNE D'ANGLETERRE, 376
JEANNE D'ARC, 542
JEAN-SANS-TERRE, 376
JOHANNOT Tony, 445, 565, 652
JOMART, 92
JORDAENS Jacob, 689
JOUBERT, 435, 437, 547
JOUBERT Joseph, 593
JOUIN Henry, 4, 43, 110, 111, 113, 114, 115, 116,
117, 118, 119, 121, 122, 123, 124, 125, 131, 132,
133, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 141, 142, 190,
259, 261, 265, 310, 346, 359, 360, 480, 481, 492,
547, 695, 731, 739
JOURDAIN DE BEAUFORT Charles Eloi, 18, 363,
393, 602, 718
JUNOD Philippe, 665
JUSSIÉU, 384
JUSSIÉU (madame de), 150
JUSTEAU, 17

K

KAJCIEWICZ Jérôme, 360, 361
KANT Emmanuel, 126, 556
KARR Alphonse, 444
KEATS John, 458
KENRICK, 78
KIRSTEIN Jacob-Friedrich, 475, 477
KLEBER, 561, 610, 793

L

LA BOETIE, 603

LA BRUYERE Jean de, 155
LA FAYETTE, 209, 584
LA ROCHEJAQUELEIN, 150
LA TOUR DU PIN René de, 401
LA TOUR Georges de, 673
LA TOUR Jean de, 13
LA TREMOUILLE François de, 636
LABERGE Auguste-Charles de, 525
LABITTE Charles, 173, 174, 349, 570, 735
LABORDE, 55, 538
LACHESE, 18, 22, 28, 30, 32, 46, 50, 51, 53, 56,
87, 312, 358, 359, 371, 373, 378, 379, 381, 382,
383, 391, 403, 527, 547, 553, 601, 619, 628, 631,
656, 659, 663, 672, 701, 713, 725, 729, 731, 732,
736, 737, 738, 739
LACORDAIRE Henri, 375, 388, 389, 390, 391, 701,
707
LACROIX Gaspard, 684
LACROIX Paul, 584
LAINE (imprimeur), 331
LAINE Joseph-Henri-Joachim, 46, 59, 397, 600,
718, 728
LAISNEY Vincent, 108, 181, 182, 272
LAMARCK Jean-Baptiste, 175
LAMARTINE Alphonse de, 5, 6, 7, 68, 81, 101, 102,
103, 104, 105, 123, 124, 139, 143, 174, 189, 193,
205, 221, 222, 242, 243, 257, 273, 304, 305, 306,
344, 354, 408, 416, 417, 418, 419, 425, 426, 427,
434, 435, 438, 458, 465, 475, 484, 485, 565, 571,
573, 574, 579, 580, 581, 588, 608, 612, 640, 648,
649, 657, 664, 717, 757
LAMENNAIS Félicité de, 152, 154, 175, 193, 205,
257, 275, 305, 363, 388, 389, 390, 391, 395, 396,
508, 519, 522, 604, 608, 744
LANGLOIS Anatole, 3, 5, 176, 221, 270, 534, 695
LANGLOIS Henri, 72, 73, 791
LANSON Gustave, 1, 706
LARDIN-MUSSET, 70, 312
LAREVELLIERE, 382, 488, 688
LAS CASES, 369, 380, 382
LAS PIEDRAS (colonel), 89
LATOUCHE Henri de, 124, 181
LAVARDIN, 636
LAVAU, 19, 21
LAWRENCE Sir Thomas, 120
LE CARAVAGE, 501
LE GUERCHIN, 688
LE LORRAIN (Claude Gellée dit), 500, 525, 677,
691
LE LOYER Pierre, 136, 371, 619, 620, 621, 622,
623, 719, 740
LE MERCIER, 46
LE NAIN Louis, 673
LE PREVOST Léon, 153, 389, 390, 391, 392, 393,
395, 396, 401, 599, 742, 746
LE TINTORET, 683
LE TITIEN, 500, 789
LEBRUN Charles, 691
LEBRUN Pierre-Antoine, 43, 48, 379
LECLERC, 74
LECOINTE Amélie, 691
LEDUC-ADINE Jean-Pierre, 671, 693
LEFEVRE-DEUMIER, 351, 352
LEHMANN Henri, 691
LEMAITRE Frédéric, 129
LEMARCHAND Albert, 356, 372, 373, 382, 518,
547, 662, 663, 664, 721, 739

LEMERCIER Népomucène, 213
 LEMERRE Alphonse, 277, 591, 735
 LENEVEU Jules-Eugène, 673, 691
 LEVDOR Catherine, 666
 LEPENNIES Wolf, 157
 LEROUX Pierre, 153
 LEROY André, 382
 LEROY-TERQUEM Mélanie, 591
 LESOURD, 72
 LESSEUR Catherine, 9
 LETELLIER Charles-Marie, 525, 526, 612, 613
 LETOURNEUR, 55
 LEYSNER Jean-Sébastien, 136, 371, 623, 624, 625, 626, 719
 LINNE Carl Linnaeus von, 381, 383, 384, 554, 741
 LISZT Franz, 579
 LIVACHE, 673
 LIVOIS (marquis de), 688
 LOUIS II D'ANJOU, 542
 LOUIS XI, 446, 542, 618, 627, 628, 637, 719
 LOUIS XII, 627
 LOUIS XIV, 25, 102, 622, 628, 741
 LOUIS XVIII, 55, 79, 180, 376, 493
 LOUISE DE SAVOIE, 628
 LOUIS-PHILIPPE, 49, 233, 413
 LOUVET Charles, 70, 77, 263, 357, 358, 359, 379, 380, 609
 LUTHER Martin, 637

M

MAC MAHON Patrice de, 403
 MAGNIN Charles, 569
 MAHIER, 69, 70
 MAIGNE Maurice, 393, 401
 MAILLARD Adrien, 135, 141, 318, 319, 359, 365, 373
 MAILLOCHEAU Émilie (épouse David d'Angers), 115
 MAISTRE Charles de, 402
 MAISTRE Joseph de, 42, 44, 402, 700, 741
 MAISTRE Xavier de, 444
 MALEBRANCHE Nicolas, 59
 MALLARME Stéphane, 303, 352, 353
 MALRAUX André, 102, 569
 MAME, 14, 16, 17, 24, 25, 26, 27, 38, 45, 46, 53, 55, 216, 327, 657, 737, 738, 807, 808
 MAME Charles-Pierre, 14, 25
 MANETTE (Marie Dubois), 40, 41, 789
 MARAIS Jean-Luc, 45
 MARIVAUX, 214
 MARS (Melle), 218
 MARTIGNAC Jean-Baptiste Gaye de, 427
 MARTINET Marie-Madeleine, 484, 486, 495, 498, 505, 508
 MARTY Paul, 3, 9, 175, 176, 177, 178, 184, 189, 194, 198, 205, 207, 208, 211, 228, 232, 233, 236, 238, 250, 251, 258, 261, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 276, 324, 385, 416, 434, 435, 436, 552, 639, 695, 704
 MASSIN Jean, 183
 MATTIOLI Pietro Andrea, 541
 MAUGARS, 70
 MAUPASSANT Guy de, 448, 740
 MAUVIF DE MONTERGON, 70
 MAVIOBERT Pedanzat de, 15

MAZURE, 46, 75, 76, 177, 363, 653, 654, 659, 660, 661, 670, 720, 721
 MAZZINI Giuseppe, 265
 MEDICIS Catherine de, 635
 MEDICIS Marie de, 541
 MENAGE Gilles, 621
 MENARD Alfred, VII, 599, 673, 835
 MENNESSIER-NODIER Marie, 106, 107, 110, 270, 271, 652, 653, 720
 MERCIER, 141
 MERCOEUR (duc de), 636
 MERCOEUR Elisa, 427, 508, 594, 651
 MERIMEE Prosper, 123, 124, 127, 134, 304, 371, 388, 444, 458, 509, 513, 514, 515, 535, 547, 565, 579, 680, 734
 MERLEAU-PONTY Maurice, 556
 METTERNICH Klemens von, 363
 MICHEL-ANGE, 500, 683
 MICHELET Jules, 382, 534, 565, 615, 703, 744
 MICKIEWICZ Adam, 128, 262, 360, 361, 393, 477, 593
 MIERIS, 683, 689
 MIGNARD Pierre, 691
 MIGNET François-Auguste, 655
 MILLET, 46, 381, 383,
 MILLET Claude, 421, 432, 433, 436
 MILLEVOYE Charles-Hubert, 417, 419
 MIRABEAU, 543, 565, 664
 MOLIERE, 214, 541
 MONDEN-GENNEVRAYE Cornélie, 95
 MONDEN-GENNEVRAYE Emilie Adèle (épouse JANVIER), 69, 363, 603, 607, 608, 718
 MONNIER Henri, 547, 565
 MONSALLIER Maurice-Guillaume (abbé), 319
 MONTAIGNE, 441, 458, 460, 485, 603
 MONTALEMBERT Charles de, 150, 324, 359, 374, 375, 388, 391, 392, 567, 701, 711, 718
 MONTAUBAN (famille), 627
 MONTEIL Armans-Alexis, 662
 MORDRET, 338
 MOREL Frédéric, 161
 MOREL Jean, 13
 MOREL Jules, 70, 373, 387, 388, 599, 602
 MOTTE Charles, 669
 MOUFLARD Geronde, 11
 MUN Albert de, 401
 MURAT Joachim, 494
 MURILLO Bartolome Esteban, 682, 683, 688, 790
 MUSSET Alfred de, 70, 150, 170, 188, 244, 267, 408, 417, 418, 444, 563, 579, 604, 611, 645
 MYIONNET Clément, 393, 394, 401

N

NANTEUIL Célestin, 215, 539
 NAPOLEON, 31, 34, 92, 122, 157, 212, 237, 495, 497, 589, 615, 681, 707, 735
 NAUDE Gabriel, 662
 NERBONNE Aubin de, 23, 31, 50, 53, 59, 70, 362, 363, 371, 487, 488, 491, 504, 505, 547, 599, 600, 601, 718, 729, 818
 NERRA Foulque, 336, 544, 676
 NERVAL Gérard de, 123, 215, 421, 444, 458, 468, 484, 508, 528, 534, 592, 593, 657
 NERY Alain, 629, 630, 631, 635, 636, 656, 700, 701
 NEUFCHATEAU François de, 47
 NEVILLE Camus de, 15

NEXWTON Isaac, 556
NICERON Jean-Pierre, 621
NICOLAS M., 654
NICOLO, 32
NISARD Désiré, 258
NODIER Charles, 5, 6, 7, 64, 80, 86, 101, 105, 106,
107, 108, 109, 110, 123, 124, 137, 143, 161, 170,
171, 172, 179, 181, 182, 190, 193, 196, 200, 206,
211, 212, 222, 270, 271, 272, 339, 347, 349, 354,
415, 417, 418, 428, 442, 443, 444, 445, 452, 458,
481, 484, 486, 509, 514, 525, 529, 534, 535, 538,
547, 551, 566, 573, 579, 580, 581, 589, 652, 662,
711, 717, 720, 721, 740, 743, 746, 757, 810
NOEL Hubert Louis, 142
NOTON (Renée Boulay), 33, 41

O

OHMACHT, 475, 477
OLIVIER Juste, 150, 156
OLLIVIER Émile, 77
ORLEANS duc d', 13, 217, 256, 403, 585
OSTADE Adriaen van, 525
OSTADE Isaac van, 683
OVIDE, 457, 621
OZANAM Frédéric, 391, 392, 393

P

PAPIN Denis, 514
PARACELSE, 541
PASDELOUP, 54
PASQUIER (curé), 13, 24, 602, 603, 718
PAULIN-GUERIN Jean-Baptiste, 105, 691, 751
PAVIE André, 3, 125, 131, 152, 168, 169, 175, 178,
192, 276, 336, 611, 695
PAVIE Eusèbe, 159, 325, 407, 408, 441, 442, 446,
447, 448, 490, 527, 532, 541, 551, 558, 565, 566,
567, 590, 594, 597, 619, 715, 731, 814
PAVIE Georges, 527, 532, 594
PAVIE Guillaume, 45, 49
PAVIE Jacques, 11
PAVIE Joseph, 11, 45, 331
PAVIE Louis, 8, 23, 24, 26, 27, 31, 32, 34, 36, 39,
45, 46, 49, 50, 51, 55, 56, 57, 69, 70, 72, 77, 84,
93, 94, 95, 105, 106, 107, 110, 111, 112, 113,
114, 115, 116, 121, 124, 125, 127, 128, 131, 132,
142, 152, 153, 156, 163, 176, 178, 185, 190, 191,
192, 195, 208, 217, 218, 238, 286, 301, 309, 310,
312, 315, 317, 327, 328, 330, 354, 359, 361, 367,
368, 369, 371, 381, 388, II, 415, 436, 455, 475,
482, 491, 510, 527, 539, 579, 580, 581, 586, 594,
600, 603, 606, 639, 642, 675, 697, 698, 729, 733,
808, 809, 835
PAVIE Louise, 288, 289, 321, 325, 398, 483, 484,
489, 490, 491, 510
PAVIE Louis-Victor, 12, 13, 14, 15, 17, 18, 19, 21,
38, 43, 747, 807
PAVIE Pierre, 455
PAVIE Théodore, 3, 5, 8, 12, 22, 36, 39, 40, 44, 80,
84, 85, 87, 89, 91, 93, 94, 95, 97, 98, 100, 104,
112, 116, 125, 129, 143, 145, 151, 156, 159, 162,
173, 175, 176, 194, 208, 228, 233, 244, 247, 255,
258, 259, 261, 268, 276, 277, 285, 299, 318, 321,
331, 339, 355, 360, 361, 365, 366, 371, 387, 388,
394, 404, IV, 435, 436, 437, 461, 480, 488, 489,
504, 524, 539, 550, 563, 599, 603, 644, 655, 695,
698, 704, 725, 730, 732

PAVIE Yves, 8, 23, 45, 317, 696
PEIGNOT Etienne-Gabriel, 662
PELLETIER Paule, 615
PERSAN, 180
PERSIGNY, 399
PETIT Auguste, 352
PETIT Jacques-Guy, 84
PETIT-VAL Raphaël du, 161
PETRARQUE, 489, 501
PHIDIAS, 500
PHILIPPE D'ANJOU, 495
PHILIPPE-EMMANUEL DE LORRAINE, 632
PILLET Fabien, 671
PINCEBOURDE, 348, 353, 734
PIQUENOT Richard, 13
PLANCHE Gustave, 258, 267, 569, 571, 584, 593,
594, 595, 596, 601, 718
PLANCHENAULT, 329, 356, 369
PLANTAGENETS, 379, 381, 540, 619
PLATON, 47
PLINE, 457
POITOU Eugène, 547, 657, 658, 662, 721
POLO Marco, 457
POMPADOUR madame de, 691
PORT Célestin, 22, 27, 45, 50, 55, 150, 155, 157,
382, 539
POULAIN, 46
POULAT Emile, 396
POULET-MALASSIS Auguste, 353
POUSSIN Nicolas, 498, 500, 691
PROUST Marcel, 484, 506, 569
PRUDHON Pierre-Paul, 692
PRUNAIR, 39
PUGET Pierre, 481
PUYCHARIC Dieudonné de, 636

Q

QUATREBARBES Théodore de, 378, 394, 539
QUERUAU-LAMERIE, 27
QUINET Edgar, 615
QUINTILIEN, 457

R

RABBE Alphonse, 352
RABELAIS, 319, 458, 541
RACINE, 219, 226, 232, 690
RAJOTTE Pierre, 457
RAOUL Maximilien, 525
RAPHAEL, 156, 161, 498, 500, 682, 692
RAUZAN (duchesse de), 150
RAVONNEAUX N., 348
REAUMUR (FERCHAULT DE) René-Antoine, 48
RECAMIER Juliette, 149, 359
REGNIER René, 396
REMBRANDT, 172, 174, 203, 443, 516, 560, 581,
605, 682, 792
REMOND René, 395, 396
RENAN Ernest, 100, 157, 615
RENDU Rosalie, 392
RENDUEL Eugène, 172, 173, 174, 339, 340, 341,
342, 343, 350, 525, 737
RETTTEL Léonard, 360, 361, 599
REYNAUD (abbé), 625
RIBERA José de, 501, 525, 682, 683
RICHARD COEUR-DE-LION, 376, 377
RICHE A B, 362

RICHELIEU duc de, 376
 RIQUET Pierre-Paul, 135, 431, 437, 736
 RIVET Gustave, 216
 ROBERT Cyprien, 361, 363, 599
 ROBESPIERRE Maximilien, 15, 40
 ROBLATRE Louis-Joseph, 18
 ROGER Barthélémy, 618
 ROHAN, 617, 627, 628, 629, 630, 631
 ROI RENE, 141, 335, 372, 402, 495, 511, 542, 605,
 618, 633, 676
 ROLAND Mme, 707
 ROLLAND Romain, 102, 187, 565
 RONSARD, 163, 335, 419, 621, 648
 ROQUE Charles, 12, 85, 455
 ROQUEFEUIL-CAHUZAC Félix de, 401
 ROSSINI Gioacchino, 137
 ROULAND Gustave, 97
 ROUSSEAU Jean-Jacques, 145, 343, 408, 421,
 432, 437, 461, 513, 557, 563, 643, 672
 ROUSSEAU Théodore, 684
 RUBENS, 501, 683, 689
 RUYSDAEL Jacob van, 600, 683, 689

S

SAINT LUC, 451
 SAINT-AIGNAN Jacques de, 634
 SAINT-AMANT Marc-Antoine Girard de, 565
 SAINTE-BEUVE, 1, 4, 6, 7, 8, 92, 93, 95, 104, 108,
 111, 134, 136, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148,
 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158,
 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168,
 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 178, 179, 180,
 181, 192, 194, 199, 200, 202, 206, 215, 220, 222,
 232, 245, 251, 252, 254, 255, 256, 257, 258, 260,
 261, 266, 267, 272, 275, 276, 277, 286, 287, 288,
 299, 303, 304, 306, 307, 311, 316, 317, 318, 319,
 320, 321, 322, 323, 332, 334, 335, 336, 337, 338,
 339, 340, 341, 342, 343, 345, 346, 347, 348, 349,
 350, 351, 354, 356, 359, 361, 364, 385, 387, 389,
 391, 408, 418, 419, 422, 423, 438, 439, 475, 482,
 483, 504, 518, 522, 524, 540, 565, 566, 567, 568,
 569, 570, 571, 572, 573, 575, 576, 577, 580, 581,
 583, 588, 590, 591, 592, 593, 594, 596, 602, 604,
 608, 612, 613, 614, 619, 644, 647, 648, 649, 655,
 671, 699, 702, 703, 707, 720, 731, 736, 739, 740,
 741, 742, 743, 810
 SAINT-GENYS, 673
 SAINT-OFFANGE, 336, 542, 546, 617, 631, 633,
 634, 635, 636, 637, 638, 719
 SAINT-QUINTIN, 636
 SALVANDY Narcisse-Achille de, 95
 SAND George, 1, 408, 458, 465, 470, 484, 508,
 512, 515, 532, 562, 563, 579, 741
 SANGSUE Daniel, 442, 444, 445
 SARDINI Scipion, 635
 SARRAZIN Véronique, 327
 SAVY Nicole, 484, 509, 512, 528
 SCEPEAUX Louis-Marie de, 44
 SCHEFFER Ary, 691
 SCHELLE Karl Gottlob, 460
 SCHELLING Friedrich von, 126
 SCHILLER Friedrich von, 127, 219, 356, 458, 640,
 644
 SCHLOSSER Julius von, 665
 SCHOEFFER, 13
 SCHOPP Claude, 4

SCOTT Walter, 6, 86, 118, 119, 121, 122, 126, 203,
 212, 303, 442, 455, 473, 474, 534, 572, 615, 617,
 618, 649, 707, 745
 SCRIBE Eugène, 664
 SECHE Léon, 4, 111, 123, 125, 216, 276, 286, 317,
 318, 334, 347, 348, 430, 534, 695
 SEEBACHER Jacques, 179
 SEGRIS Emile, 379, 380
 SEVIGNE (madame de), 302, 306, 734
 SHAKESPEARE, 30, 69, 74, 102, 120, 133, 191,
 214, 219, 220, 232, 249, 264, 275, 300, 301, 423,
 565, 595, 644, 660, 687
 SHELLEY Mary, 449, 458
 SIGALON Xavier, 480, 668, 684, 691
 SIMON Yannick, 50, 53
 SIMONIS (madame de), 150
 SIRAUDEAU, 17, 18, 19, 20, 21, 27, 28, 535, 730,
 738, 808
 SMITHSON Harriett, 102, 218
 SNEYDERS Frans, 683
 SOLAND Aimé de, 381, 539, 547, 739
 SOPHOCLE, 183, 643
 SORIN, 375
 SOULIE Frédéric, 584
 SOUMET Alexandre, 30, 193, 267, 354, 420, 425
 SPINOZA, 102
 STAEL Germaine de, 124, 126, 150, 214, 354, 418,
 474, 485, 615, 664
 STAPFER Albert, 123, 669
 STENDHAL, 123, 214, 458, 460, 464, 468, 469,
 481, 484, 493, 505, 563, 573, 580, 703
 STHOTHARD, 376
 SWETCHINE Sofia-Soïmonova, 375

T

TAINÉ, 2, 157
 TALLEYRAND Charles-Maurice, 664
 TALLIEN, 18
 TALUET Ferdinand, 673
 TANCREDE Abraham, 545, 546, 547, 549, 627,
 662, 673, 716
 TANNEGUY IV DU CHASTEL, 629
 TASCHER (comtesse de), 150
 TASTU Amable, 652
 TAYLOR Isidore (baron), 54, 193, 215, 427, 509,
 518, 534, 538, 547
 TECHENER Joseph, 161, 162, 163, 164, 336, 442,
 735
 TEILHARD DE CHARDIN Pierre, 556
 TENIERS David, 683
 TERRIERE, 362
 TERVES Gaston de, 673
 THIERRY Augustin, 615
 THIERS Adolphe, 587, 615, 655, 707
 THOREAU Henry David, 458
 TIEPOLO Giambattista, 692
 TOCQUEVILLE, 88, 375
 TOLSTOI Léon, 187, 744
 TOUSSAINT, 134, 142, 167, 663
 TREBUCHET, 320
 TUDOR, 248, 619, 811
 TULDEN Theodorus van, 689
 TURGOT Anne-Robert-Jacques, 47
 TURNER William, 120
 TWAIN Mark, 4

U

UZUREAU (chanoine), 17, 27

V

VAILLANT Alain, 616
VALERE (Faribault dit), 565, 605, 606, 718
VALLEE Honorée Adélaïde, 318
VALLEE Louis-Victor, 318, 487
VALLES Jules, 100
VARICE Jean, 13
VARIN Quintin ou Quentin, 500
VELASQUEZ Diego, 682, 683, 692, 790
VERNE Jules, 457, 537
VERONESE, 500
VERRY Élisabeth, 4, 8
VERSCHURRING, 692
VEUILLOT Louis, 388, 403, 404, 602
VIAL, 20
VICTORIA (reine), 379, 380
VIGNY Alfred de, 119, 124, 134, 137, 180, 181,
193, 214, 215, 244, 267, 344, 354, 391, 408, 418,
425, 444, 518, 519, 579, 584
VILLEMAIN Abel-François, 95, 104, 372, 373, 570,
593, 594, 596, 601, 615, 718
VILLEMORGE (comte de), 56
VILLENAVE Théodore, 584
VILLIERS DE L'ISLE-ADAM Auguste, 42, 353, 388,
449, 508, 537, 701, 743

VILLON François, 166, 565
VILLOUTREYS marquis de, 27
VINCENT-MUNNIA Nathalie, 352
VINCI Léonard de, 682
VINET Alexandre, 155
VIRGILE, 432, 457, 489, 538, 643, 660
VISCANTI (famille), 627
VIVANT DENON Dominique, 658
VOELMONT, 31
VOISIN Pascale, 8, 44, 317
VOLNEY, 85, 86, 88
VOLTAIRE, 25, 44, 48, 61, 180, 226, 264, 302, 349,
458, 543, 565, 632, 654, 664
VOS Simon de, 683

W

WATT James, 514
WATTEAU Antoine, 511, 673, 674, 691, 722
WEISS Charles, 662
WINANTS, 600
WISMES Stanislas de, 46, 359, 376, 377, 379, 536,
539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 549, 599,
685, 716, 744
WORDSWORTH William, 458, 741

Y

YVAIN Pascal, 14

TABLE DES MATIERES

REMERCIEMENTS

INTRODUCTION.....	1
-------------------	---

PREMIERE PARTIE : BIOGRAPHIE	11
------------------------------------	----

I. HERITAGE ET FORMATION.....	11
-------------------------------	----

A. LE LEGS FAMILIAL.....	11
1. Une longue tradition d'imprimerie	11
a. Jacques Pavie	11
b. Joseph Pavie	11
c. Louis-Victor Pavie	13
Résistances	15
d. Louis Joseph Marie François Pavie	23
Des débuts difficiles	23
Les <i>Affiches d'Angers</i>	24
2. Les valeurs humaines.....	28
a. Figures parentales	28
Louis-Victor et Marie-Marguerite	28
Louis	29
b. Transmission morale.....	35
3. L'engagement politique et social	37
a. Convictions et positions	37
b. Franc-maçonnerie.....	43
c. Actions civiles et culturelles.....	45
L'Académie d'Angers	45
Le Concert d'étude.....	50
Louis Pavie, à la mairie d'Angers	55

B. ENFANCE ET ADOLESCENCE	58
1. Premières années.....	58
a. Un caractère particulier	58
b. Développement personnel et découvertes	66
2. Études et rencontres	71
a. Scolarité primaire.....	71
b. Collège et lycée	74
c. Condisciples et camarades	77
d. Premier séjour à Paris	79
3. Victor et Théodore.....	82
a. Le lien fraternel.....	82
b. Le frère voyageur et orientaliste.....	84

II. CHOIX ET ENGAGEMENTS.....	101
-------------------------------	-----

A. LE JEUNE POETE ROMANTIQUE	101
1. Illumination lamartinienne	102
2. Au cénacle de Charles Nodier	105
3. Amitiés célèbres.....	110
a. David d'Angers	110
Le voyage à Londres.....	119
Le voyage à Weimar	123
Œuvres communes	134
Victor, disciple et gardien de la mémoire	136
b. Sainte-Beuve	142
Victor, témoin de la liaison interdite	146

Victor, confident-confesseur des états d'âme beuviens	151
Échanges et collaborations littéraires	160
c. Victor Hugo	175
Premiers émois, premiers courriers, première rencontre	177
Compagnons d'âme	195
La fin de l'âge d'or	222
♦ Interrogations (1831-1832)	224
♦ La conquête de l'autonomie (1833-1835)	240
♦ Destinées respectives (1835-1845)	250
L'amitié exilée	262
♦ Vers la confrontation (1845-1850)	262
♦ Derniers feux (1851 - 1885)	266
Influences et divergences	271
d. Adèle Hugo	276
Le symbole de pureté	278
Le témoin d'honneur	281
♦ ... du premier amour brisé	281
♦ ... du mariage salvateur	286
L'âme sœur	292
4. Pavie et ses correspondants	302
B. LA STABILISATION SOCIALE	309
1. Vocation hésitante et succession paternelle	309
a. Avocat ou écrivain ?	309
b. ... finalement, imprimeur !	313
2. Joies et peines intimes	316
a. Un mariage réussi	316
b. Les drames familiaux	322
Joseph	323
Maurice	324
Élisabeth	324
III. LE NOTABLE ANGEVIN	327
A. L'EDITEUR DE COEUR	327
1. Un bon gestionnaire	328
2. Les <i>Œuvres choisies</i> de Joachim du Bellay	332
3. <i>Gaspard de la Nuit</i>	338
4. <i>La Gerbe</i>	354
B. LE SOCIETAIRE LETTRE	367
1. A la Société d'Agriculture, des Sciences et Arts d'Angers	367
a. Une filiation revendiquée	368
b. Caractéristiques et travaux	370
c. Présidences d'honneur	372
d. L'affaire de Fontevraud	375
2. A la Société Linnéenne de Maine-et-Loire	381
C. LE MILITANT CHRETIEN	385
1. Croyance et coreligionnaires	386
2. Les œuvres charitables	391
a. A la Société de Saint-Vincent de Paul	391
b. Distinction, responsabilités et autres engagements	400
3. L'Université Catholique de l'Ouest	402
CAHIER ICONOGRAPHIQUE	I

DEUXIEME PARTIE : L'OEUVRE	407
<i>Le dernier homme des champs : une clé autobiographique.....</i>	407
I. LE RÊVEUR ROMANTIQUE.....	415
A. POESIES	415
1. Causes et circonstances	417
2. Le nouveau courant.....	418
3. L'œuvre poétique	422
a. Thèmes et tendances	423
b. L'écriture pavillienne	435
c. Postérité.....	438
4. Décidément poète	439
B. FANTAISIES	441
1. Dénomination abusive	441
2. Deux nouvelles.....	447
<i>Sibylla</i>	447
<i>Le bouquet de sauge</i>	451
II. LE VOYAGEUR PATRIOTE	455
A. RECITS DE VOYAGE	457
1. Le voyage romantique.....	457
a. Caractéristiques : schème et types	457
b. Écritures : pacte, formes, sujets et style.....	463
c. Enjeux.....	471
2. Périples pavilliens.....	472
a. L'initiation aux côtés de David d'Angers.....	472
Angleterre	473
Allemagne	474
b. Itinéraires sentimentaux	479
Provence.....	479
Suisse	482
Voyage de noces	483
c. Voyages littéraires	484
Italie	484
♦ Une Promenade.....	492
♦ Thématique romantique	496
♦ Écriture	504
Vers l'Ouest	508
♦ Deux tours en Bretagne	509
♦ Deux tours en Normandie	522
B. ECRITS RÉGIONAUX.....	534
1. Sites et monuments.....	538
Maine-et-Loire	539
Mayenne.....	545
Loire	547
2. Promenades naturalistes	549
<i>Tribulations d'un botaniste</i>	550
<i>Herborisation à Chaloché</i>	552
Victor Pavie, naturphilosophe ?	553
III. LE GARDIEN DE LA MEMOIRE.....	557
A. SOUVENIRS D'ENFANCE	557
1. Écoles et lycée d'Angers	558

2. Processions et foires d'Angers	559
3. <i>Le Quartier</i>	560
B. LES REVENANTS	565
1. Influence beuvienne	567
a. Une critique incidente	571
b. L'expression de sentiments.....	573
c. Des petites « nouvelles »	577
2. Portraits contemporains.....	579
a. Personnalités majeures	579
b. Auteurs mineurs.....	591
c. Hommages locaux	599
C. ESSAIS DU TEMPS PASSE	615
1. Portraits artistiques.....	619
a. <i>Pierre Le Loyer, auteur angevin</i>	619
b. <i>Un artiste de plus (Sébastien Leysener)</i>	623
2. Portraits historiques.....	627
a. <i>Le maréchal de Gié</i>	627
b. <i>Les Saint-Offange</i>	631
IV. LE JOURNALISTE CRITIQUE	639
A. ARTICLES LITTERAIRES	639
1. Textes divers et polémique.....	639
2. Critiques	646
a. <i>Aux Affiches d'Angers</i>	646
b. Autres journaux.....	655
B. ARTICLES ARTISTIQUES	665
1. Peintres et sculpteurs	667
2. Art et Histoire	678
a. Archéologie et patrimoine en péril.....	678
b. Musées de l'Ouest	681
Nantes.....	682
Angers.....	685
CONCLUSION	695
BIBLIOGRAPHIE	709
I. INSTITUTIONS ET ETABLISSEMENTS CONSULTES	709
II. SOURCES PRIMAIRES	710
A. Œuvres de Victor Pavie	710
<i>POESIES</i>	712
<i>FANTAISIES</i>	714
<i>VOYAGES</i>	715
<i>REGIONALISME</i>	716
<i>LE GARDIEN DE LA MEMOIRE</i>	717
<i>TEXTES ET CRITIQUES</i>	720
<i>DISCOURS</i>	723
<i>DIVERS</i>	724
B. Œuvres de Théodore Pavie	725
C. Œuvres de Louis Pavie	729

III. SOURCES SECONDAIRES.....	730
A. Écrits biographiques concernant Victor Pavie.....	730
B. Écrits biographiques concernant Théodore Pavie.....	732
C. Écrits biographiques concernant Louis Pavie	733
D. Auteurs et critiques des 18e et 19 ^e siècles	734
<i>Minores</i>	735
<i>Textes et critiques</i>	736
<i>Organes de presse, revues, prospectus, divers</i>	738
E. Auteurs et critiques des 20e et 21e siècles.....	739
F. Articles et ouvrages disponibles sur Internet.....	746
ANNEXES.....	747
I. ŒUVRES MÉCONNUES OU INÉDITES.....	748
A. POESIE	748
<i>LE CONSCRIT</i>	749
<i>SUR LA MORT DE DAVID</i>	751
<i>LA DERNIERE FEUILLE</i>	754
<i>A M.^{lle} ELISA MERCOEUR</i>	757
<i>BALLADE</i>	759
<i>LE POSTILLON</i>	762
<i>WEIMAR, 21 août 1829</i>	767
<i>A V. H</i>	770
<i>BÊTE ET BELLE</i>	774
<i>SUR LE MONUMENT DE RIQUET</i>	778
<i>EPILOGUE</i>	783
<i>SONNETS</i>	784
<i>LES CHASSEURS</i>	786
<i>MARIE</i>	787
B. SOUVENIRS D'ENFANCE	788
II. DOCUMENTS	794
A. PROSPECTUS DE VICTOR PAVIE POUR L'EDITION DES <i>OEUVRES CHOISIES</i> DE JOACHIM DU BELLAY.....	794
B. PROSPECTUS DE VICTOR PAVIE POUR L'EDITION DE <i>GASPARD DE LA NUIT</i> D'ALOYSIUS BERTRAND	801
III. TABLEAUX HISTORIQUES	807
A. <i>LES AFFICHES D'ANGERS</i>	807
B. RELATIONS VICTOR PAVIE / VICTOR HUGO	810
IV. GENEALOGIE.....	813
A. ASCENDANTS LOUIS-VICTOR PAVIE	813
B. DESCENDANTS VICTOR PAVIE	814

V. CARTES	817
A. LES DEMEURES ANGEVINES DES PAVIE	817
B. RUES D'ANGERS	818
INDEX	819
TABLE DES MATIERES	829
TABLE DES ILLUSTRATIONS	835

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Monique Fabre Pavie (1792-1813)	p II
Louis Pavie (1782-1859)	p II
Feuilleton n°4 des <i>Affiches d'Angers</i> du 5 février 1827	p II
Le Bignon (Feneu, Maine-et-Loire)	p III
Les Rangeardières (Saint-Barthélemy-d'Anjou, Maine-et-Loire)	p III
Médaille de Victor Pavie par David d'Angers (1827)	p IV
Médaille de Théodore Pavie par David d'Angers (1832)	p IV
Médaille de Victor Pavie par Robert-David d'Angers (1887)	p IV
Médaille de Théodore Pavie par Robert-David d'Angers (1892)	p IV
Victor Pavie	p V
Signature de Victor Pavie (lettre de du 5 juillet 1835, adressée à Adèle Hugo)	p V
Le petit cénacle de la rue Saint-Laud	p VI
Victor Pavie, vers 1850	p VI
Louise Honorée Vallée, épouse Pavie	p VI
Louise Honorée Vallée, esquisse au crayon par Alfred Ménard	p VII
Victor Pavie, dernières années	p VIII
<i>La Gerbe</i> , 1836	p IX
Pavie Victor, <i>Lettres à un paysagiste</i>	p IX
Pavie Victor, <i>Œuvres choisies</i>	p IX
Pavie Victor, <i>A V. H.</i> (première page manuscrite)	p 773
Pavie Victor, <i>Bête et belle</i> (dernière page manuscrite)	p 777
Pavie Victor, <i>Le Quartier</i> (couverture et première page)	p 793
Pavie Victor, Prospectus pour l'édition des <i>Œuvres choisies</i> de Joachim du Bellay. p 794-800	
Pavie Victor, Prospectus pour l'édition de <i>Gaspard de la Nuit</i> d'Aloysius Bertrand.. p 801-806	
Carte du département de Maine-et-Loire	p 817
Carte du centre-ville d'Angers	p 818

Thèse de Doctorat

Guy Trigalot

**Un romantique en Anjou : Victor Pavie, auteur, journaliste et éditeur.
Vie, œuvre et correspondance**

Résumé

Victor Pavie (1808-1886), né et mort à Angers, peut être considéré comme un écrivain romantique mineur qui appartient au cercle des premiers disciples de Victor Hugo. Protégé du sculpteur David d'Angers, confident de Sainte-Beuve, intime d'Adèle Hugo, il vécut passionnément l'aventure du Romantisme. Il resta fidèle aux idéaux de sa jeunesse jusqu'à sa mort, et fut qualifié de « gardien de la chapelle romantique » par Sainte-Beuve.

Issu d'une famille d'imprimeurs, il diffusa et relaya, dans les colonnes du journal paternel, les combats des auteurs parisiens ; il créa et anima aussi une revue locale éphémère, *La Gerbe*, où de jeunes Angevins imitaient leurs idoles. Pavie dirigea à son tour le journal *Les Affiches d'Angers* et édita, entre autres, *Gaspard de la Nuit*, poèmes en prose d'Aloysius Bertrand, dont Baudelaire reconnut l'avant-gardisme.

Auteur polygraphe, Victor Pavie signa des poésies, des récits de voyage, des mémoires, des études historiques ainsi que de nombreuses critiques d'art. Ses écrits reflètent une philosophie naturaliste, aux accents romantiques et religieux, teintée d'antimodernisme. Membre et responsable de plusieurs sociétés savantes angevines, il s'investit dans la création et la direction d'œuvres charitables.

Cette étude établit une biographie précise de Victor Pavie et tente de souligner les lignes de force de son parcours. Elle propose un inventaire le plus exhaustif possible de son œuvre, et présente plusieurs manuscrits inédits. Elle s'appuie enfin sur une très riche correspondance, en grande partie également inédite, poursuivie avec quelques uns des plus grands noms de la littérature française du dix-neuvième siècle.

Abstract

Victor Pavie (1808-1886), born and dead in Angers, can be considered as a minor romantic writer who used to belong to the Victor Hugo's first disciples circle. The protégé of the sculptor David d'Angers, Sainte-Beuve's confidant, Adèle Hugo's intimate, he lived passionately the adventure of Romanticism. He stayed loyal to his youth's ideals until his death, and was qualified as « guardian of the romantic chapel » by Sainte-Beuve.

Coming from a family of printers, he spread and relayed, in the columns of the paternal newspaper, the fights of the Parisians authors; he also created and animated a short-lived local journal, *La Gerbe*, where young Angevins imitated their idols. In turn, Pavie ran the newspaper *Les Affiches d'Angers*, and published, among other things, *Gaspard de la Nuit*, poems in prose written by Aloysius Bertrand, of which Baudelaire recognized the avant-gardism.

Polygraph author, Victor Pavie signed poems, travel stories, memories, historical studies, as well as a lot of art critics. His work reflects a naturalist philosophy, with romantic and religious overtones, tinted with anti modernism. Member and responsible of many learned societies of Anjou, he put a lot of himself into the creation and the direction of charity works.

This study establishes a precise biography of Victor Pavie and attempts to emphasize the lines of forces of his path. It offers the most exhaustive inventory possible of his work, and presents many unpublished manuscripts. Lastly, it leans upon a very rich correspondence, a large part of it also unpublished, between him and some of the most great names of the french literature of the nineteenth century.

Mots clés

Romantisme - Pavie - Minores - Anjou - Presse XIXe siècle

Key words

Romantism - Pavie - Minores - Anjou - Press and media of XIXth century